







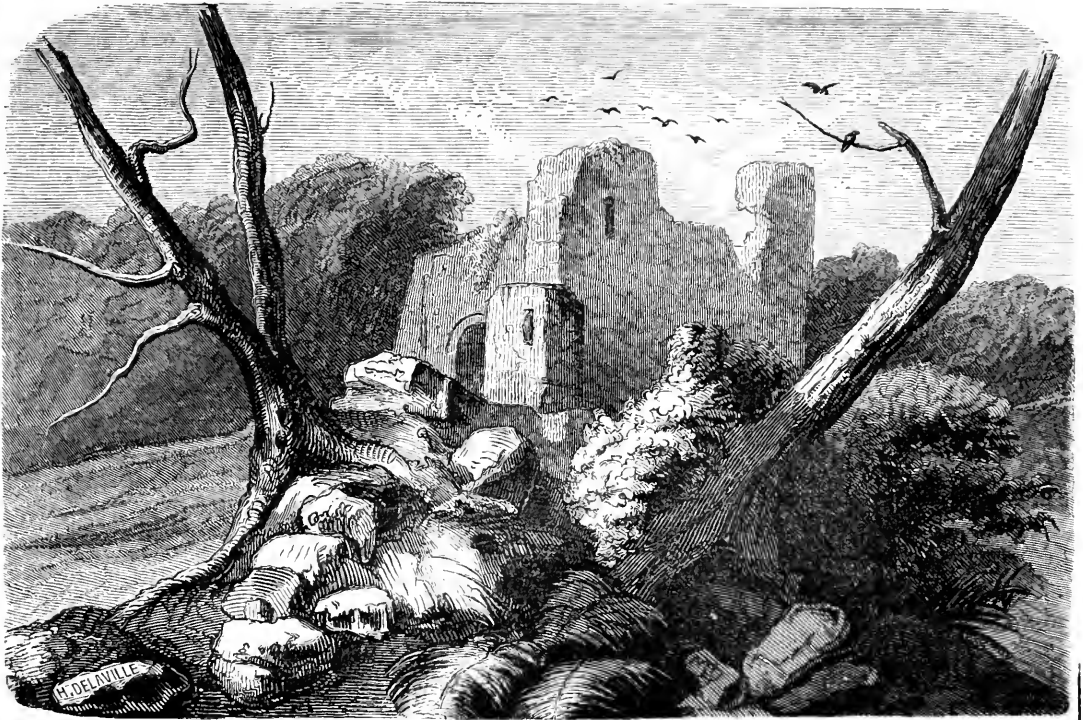


520  
A  
1-15  
6  
1



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





# MAUPRAT

## NOTICE

Quand j'écrivis le roman de Mauprat à Nohant, en 1846, je crois, je venais de plaider en séparation. Le mariage, dont jusque-là j'avais combattu les abus, laissant peut-être croire, faute d'avoir suffisamment développé ma pensée, que j'en méconnaissais l'essence, m'apparaissait précisément dans toute la beauté morale de son principe.

A quelque chose malheur est bon, pour qui sait réfléchir : plus je venais de voir combien il est pénible et douloureux d'avoir à rompre de tels liens, plus je sentais que ce qui manque au mariage, ce sont des éléments de bonheur et d'équité d'un ordre trop élevé, pour que la société actuelle s'en préoccupe. La société s'efforce, au contraire, de rabaisser cette institution sacrée, en l'assimilant à un contrat d'intérêts matériels; elle l'attaque de tous les côtés à la fois, par l'esprit de ses mœurs, par ses préjugés, par son incrédulité hypocrite.

Tout en faisant un roman, pour m'occuper et me distraire, la pensée me vint de peindre un amour exclusif,

éternel, avant, pendant et après le mariage. Je fis donc le héros de mon livre proclamant à quatre-vingts ans sa fidélité pour la seule femme qu'il eût aimée.

L'idéal de l'amour est certainement la fidélité éternelle. Les lois morales et religieuses ont voulu consacrer cet idéal; les faits matériels le troublent, les lois civiles sont faites de manière à le rendre souvent impossible ou illusoire; mais ce n'est pas ici le lieu de le prouver. Le roman de Mauprat n'a pas été alourdi par cette préoccupation, seulement le sentiment qui me pénétrait particulièrement à l'époque où je l'écrivis, se résume dans ces paroles de Mauprat vers la fin l'ouvrage : « Elle fut la seule femme que j'aimai dans toute ma vie; jamais aucune autre n'attira mon regard et ne connut l'étreinte de ma main. »

GEORGE SAND.

5 juin 1851.

## A GUSTAVE PAPEL.

Quoique la mode prosaïque peut-être l'usage patriarcal des dédicaces, je te prie, frère et ami, d'accepter celle d'un conte qui n'est pas nouveau pour toi. Je l'ai recueilli en partie dans les chaumières de notre Vallée noire. Puisse-nous vivre et mourir là, en relisant chaque soir notre invocation chérie :

*Sancta Simplicitas!*

GEORGE SAND.

Sur les confins de la Marche et du Berry, dans le pays qu'on appelle la Varenne, et qui n'est qu'une vaste lande coupée de bois de chênes et de châtaigniers, on trouve, au plus fourré et au plus désert de la contrée, un petit château en ruines, tapi dans un ravin, et dont on ne découvre les tourelles ébréchées qu'à environ cent pas de la herse principale. Les arbres séculaires qui l'entourent et les roches éparées qui le dominent l'ensevelissent dans une perpétuelle obscurité, et c'est tout au plus si, en plein midi, on peut franchir le sentier abandonné qui y mène, sans se heurter contre les troncs noueux et les décombres qui l'obstruent à chaque pas. Ce sombre ravin et ce triste castel, c'est la Roche-Mauprat.

Il n'y a pas longtemps que le dernier des Mauprat, à qui cette propriété tomba en héritage, en fit enlever la toiture et vendre tous les bois de charpente; puis, comme s'il eût voulu donner un soufflet à la mémoire de ses ancêtres, il fit jeter à terre le portail, éventrer la tour du nord, fenêtrer de haut en bas le mur d'enceinte, et partit avec ses ouvriers, secouant la poussière de ses pieds, et abandonnant son domaine aux renards, aux orlans et aux vipères. Depuis ce temps, quand les bûcherons et les charbonniers qui habitent les huttes éparées aux environs passent dans la journée sur le haut du ravin de la Roche-Mauprat, ils sifflent d'un air arrogant ou envoient à ces ruines quelque énergique malédiction; mais quand le jour baisse et que l'engouement commence à glapir du haut des meurtrières, bûcherons et charbonniers passent en silence, pressant le pas, et de temps en temps font un signe de croix pour conjurer les mauvais esprits qui regnent sur ces ruines.

J'avoue que moi-même je n'ai jamais côtoyé ce ravin, la nuit, sans éprouver un certain malaise; et je n'oserais pas affirmer par serment que, dans certaines nuits orageuses, je n'aie pas fait sentir l'épéon à mon cheval pour en finir plus vite avec l'impression désagréable que me causait ce voisinage.

C'est que, dans mon enfance, j'ai placé le nom de Mauprat entre ceux de Cartouche et de la Barbe-Bleue, et qu'il m'est souvent arrivé alors de confondre, dans des rêves effrayants, les légendes surannées de l'ogre et de Croquemitaine avec les faits tout récents qui ont donné une sinistre illustration, dans notre province, à cette famille des Mauprat.

Souvent, à la chasse, lorsque mes camarades et moi nous quittons l'affût pour aller nous réchauffer au tas de charbons allumés que les ouvriers surveillent toute la nuit, j'ai entendu ce nom fatal expirer sur leurs lèvres à notre approche. Mais, lorsqu'ils nous avaient reconnus, et qu'ils s'étaient bien assurés que le spectre d'aucun de ces brigands n'était caché parmi nous, ils nous racontaient, à demi-voix, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, et que je me garderai bien de vous communiquer, dès-ôlé que je suis d'en avoir noirci et endolori ma mémoire.

Ce n'est pas que le récit que j'ai à vous faire soit précisément agréable et riant. Je vous demande pardon, au contraire, de vous envoyer aujourd'hui une narration si noire; mais, dans l'impression qu'elle m'a faite, il se

mêle quelque chose de si consolant, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de si sain à l'âme, que vous m'excuserez, j'espère, en faveur des conclusions. D'ailleurs, cette histoire vient de m'être racontée; vous m'en demandez une: l'occasion est trop belle pour ma paresse ou pour ma stérilité.

C'est la semaine dernière que j'ai enfin rencontré Bernard Mauprat, ce dernier de la famille, qui, ayant depuis longtemps fait divorce avec son infâme parenté, a voulu constater, par la démolition de son manoir, l'horreur que lui causaient les souvenirs de son enfance. Ce Bernard est un des hommes les plus estimés du pays; il habite une jolie maison de campagne vers Châteauroux, en pays de plaine. Me trouvant près de chez lui, avec un de mes amis qui le connaît, j'exprimai le désir de le voir; et mon ami, me promettant une bonne réception, m'y conduisit sur-le-champ.

Je savais en gros l'histoire remarquable de ce vieillard; mais j'avais toujours vivement souhaité d'en connaître les détails, et surtout de les tenir de lui-même. C'était pour moi tout un problème philosophique à résoudre que cette étrange destinée. J'observai donc ses traits, ses manières et son intérieur avec un intérêt particulier.

Bernard Mauprat n'a pas moins de quatre-vingts ans, quoique sa santé robuste, sa taille droite, sa démarche ferme et l'absence de toute infirmité annoncent quinze ou vingt ans de moins. Sa figure m'eût semblé extrêmement belle sans une expression de dureté qui faisait passer, malgré moi, les ombres de ses pères devant mes yeux. Je crains fort qu'il ne leur ressemble physiquement. C'est ce que lui seul eût pu nous dire, car ni mon ami ni moi n'avons connu aucun des Mauprat; mais c'est ce que nous nous gardâmes bien de lui demander.

Il nous sembla que ses domestiques le servaient avec une promptitude et une ponctuelle fabuleuses pour des valets berrichons. Néanmoins, à la moindre apparence de retard, il élevait la voix, fronçait un sourcil encore très-noir sous ses cheveux blancs, et murmurait quelques paroles d'impatience qui donnaient des ailes aux plus lourds. J'en fus presque choqué d'abord; je trouvais que cette manière d'être sentait un peu trop le Mauprat. Mais, à la manière douce et quasi paternelle dont il leur parlait un instant après, et à leur zèle, qui me sembla bien différent de la crainte, je me réconciliai bientôt avec lui. Il avait d'ailleurs pour nous une exquise politesse, et s'exprimait dans les termes les plus choisis. Malheureusement, à la fin du dîner, une porte qu'on négligeait de fermer, et qui amenait un vent froid sur son vieux crâne, lui arracha un jurement si terrible, que mon ami et moi nous échangeâmes un regard de surprise. Il s'en aperçut. « Pardon, messieurs, nous dit-il; je vois bien que vous me trouvez un peu inégal; vous voyez peu de chose: je suis un vieux rameau heureusement détaché d'un méchant tronc et transplanté dans la bonne terre, mais toujours noueux et rude, comme le houx sauvage de sa souche. J'ai eu encore bien de la peine avant d'en venir à l'état de douceur et de calme où vous me trouvez. Hélas! je ferais, si je l'osais, un grand reproche à la Providence: c'est de m'avoir mesuré la vie aussi courte qu'aux autres humains. Quand, pour se transformer de loup en homme, il faut une lutte de quarante ou cinquante ans, il faudrait vivre cent ans par delà pour jouir de sa victoire. Mais à quoi cela pourrait-il me servir? ajouta-t-il avec un accent de tristesse. La fée qui m'a transformé n'est plus là pour jouir de son ouvrage. Bah! il est bien temps d'en finir! » Puis, il se tourna vers moi, et, me fixant avec ses grands yeux noirs étrangement animés: « Allons, petit jeune homme, me dit-il, je sais ce qui vous amène: vous êtes curieux de mon histoire. Venez près du feu, et soyez tranquille. Tout Mauprat que je suis, je ne vous y mettrai pas en guise de bûche. Vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir que de m'écouter. Votre ami vous dira pourtant que je ne parle pas facilement de moi, je crains trop souvent d'avoir affaire à des sots; mais j'ai entendu parler de vous, je sais votre caractère et votre profession: vous êtes observateur et



narrateur, c'est-à-dire, excusez-moi, curieux et bavard. » Il se prit à rire, et je m'efforçai de rire aussi, tout en commençant à craindre qu'il ne se moquât de nous; et malgré moi je pensai aux mauvais tours que son grand-père s'amusa à jouer aux curieux imprudents qui allaient le voir. Mais il mit amicalement son bras sous le mien, et me faisant asseoir devant un bon feu, auprès d'une table chargée de tasses : « Ne vous fâchez pas, me dit-il; je ne peux pas à mon âge guérir de l'ironie héréditaire; la mienne n'a rien de féroce. A parler sérieusement, je suis charmé de vous recevoir et de vous confier l'histoire de ma vie. Un homme aussi infortuné que je l'ai été mérite de trouver un historiographe fidèle, qui lave sa mémoire de tout reproche. Écoutez-moi donc et buvez du café. »

Je lui en offris une tasse en silence; il la refusa d'un geste et avec un sourire qui semblait dire : « Cela est bon pour votre génération efféminée. » Puis il commença son récit en ces termes.

## I.

Vous ne demeurez pas très-loin de la Roche-Mauprat, vous avez dû passer souvent le long de ces ruines; je n'ai donc pas besoin de vous en faire la description. Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que jamais ce séjour n'a été aussi agréable qu'il l'est maintenant. Le jour où j'en fis enlever le toit, le soleil éclaira pour la première fois les humides lambris où s'était écoulée mon enfance, et les lézards auxquels je les ai cédés y sont beaucoup mieux logés que je ne le fus jadis. Ils peuvent au moins contempler la lumière du jour et réchauffer leurs membres froids au rayon de midi.

Il y avait la branche aînée et la branche cadette des Mauprat. Je suis de la branche aînée. Mon grand-père était ce vieux Tristan de Mauprat qui mangea sa fortune, déshonora son nom, et fut si méchant que sa mémoire est déjà entourée de merveilleux. Les paysans croient encore voir apparaître son spectre alternativement dans le corps d'un sorcier qui enseigne aux malfaiteurs le chemin des habitations de la Varenne, et dans celui d'un vieux lièvre blanc qui se montre aux gens tentés de quelque mauvais dessein. La branche cadette n'existait plus, lorsque je vins au monde, que dans la personne de M. Hubert de Mauprat, qu'on appelait le chevalier parce qu'il était dans l'ordre de Malte, et qui était aussi bon que son cousin l'était peu. Cadet de famille, il s'était voué au célibat; mais, resté seul de plusieurs frères et sœurs, il se fit relever de ses vœux, et prit femme un an avant ma naissance. Avant de changer ainsi son existence, il avait fait, dit-on, de grands efforts pour trouver dans la branche aînée un héritier digne de relever son nom flétri, et de conserver la fortune qui avait prospéré dans les mains de la branche cadette. Il avait essayé de remettre de l'ordre dans les affaires de son cousin Tristan, et plusieurs fois apaisé ses créanciers. Mais voyant que ses bontés ne servaient qu'à favoriser les vices de la famille, et qu'au lieu de déférence et de gratitude, il ne trouverait jamais là que haine secrète et grossière jalousie, il renonça à tout accord, rompit avec ses cousins, et malgré son âge avancé (il avait plus de soixante ans), il se maria afin d'avoir des héritiers. Il eut une fille, et là dut finir son espoir de postérité : car sa femme mourut peu de temps après, d'une maladie violente que les médecins appelèrent colique de *miserere*. Il quitta le pays et ne revint plus que très-rarement habiter ses terres qui étaient situées à six lieues de la Roche-Mauprat, sur la lisière de la Varenne du *Fromental*. C'était un homme sage et juste, parce qu'il était éclairé, parce que son père n'avait pas repoussé l'esprit de son siècle et lui avait fait donner de l'éducation. Il n'en avait pas moins gardé un caractère ferme et un esprit entreprenant; et, comme ses aïeux, il se faisait gloire de porter en guise de prénom, le surnom chevaleresque de *Casse-tête*, héréditaire dans l'antique tige des Mauprat. Quant à la branche aînée, elle

avait si mal tourné, ou plutôt elle avait gardé de telles habitudes de brigandage féodal, qu'on l'avait surnommée Mauprat Coupe-Jarret. Mon père, qui était le fils aîné de Tristan, fut le seul qui se maria. Je fus son unique enfant. Il est nécessaire de dire ici un fait que je n'ai su que fort tard. Hubert Mauprat, en apprenant ma naissance, me demanda à mes parents, s'engageant, si on le laissait absolument maître de mon éducation, à me constituer son héritier. Mon père fut tué par accident à la chasse à cette époque, et mon grand-père refusa l'offre du chevalier, déclarant que ses enfants étaient les seuls héritiers légitimes de la branche cadette, qu'il s'opposerait par conséquent de tout son pouvoir à une substitution en ma faveur. C'est alors que Hubert eut une fille. Mais lorsque sept ans plus tard sa femme mourut en lui laissant ce seul enfant, le désir qu'avaient les nobles de cette époque de perpétuer leur nom, l'engagea de renouveler sa demande à ma mère. Je ne sais ce qu'elle répondit; elle tomba malade et mourut. Les médecins de campagne mirent encore en avant la colique de *miserere*. Mon grand-père était demeuré chez elle les deux derniers jours qu'elle passa en ce monde.

« Versez-moi un verre de vin d'Espagne, car je sens le froid qui me gagne. Ce n'est rien, c'est l'effet que me produisent mes souvenirs quand je commence à les dérouler. Cela va se passer. »

Il avala un grand verre de vin, et nous en fimes autant; car nous avions froid aussi en regardant sa figure austère, et en écoutant sa parole brève et saccadée. Il continua :

Je me trouvai donc orphelin à sept ans. Mon grand-père pila dans la maison de ma mère tout l'argent et les nippes qu'il put emporter; puis laissant le reste, et disant qu'il ne voulait point avoir affaire aux gens de loi, il n'attendit pas que la morte fût ensevelie, et, me prenant par le collet de ma veste, il me jeta sur la croupe de son cheval, en me disant : « Ah çà! mon pupille, venez chez nous, et tâchez de ne pas pleurer longtemps; car je n'ai pas beaucoup de patience avec les marmots. »

En effet, au bout de quelques instants il m'appliqua de si vigoureux coups de cravache que je cessai de pleurer, et que, me rentrant en moi-même comme une tortue sous son écaille, je fis le voyage sans oser respirer.

C'était un grand vieillard, osseux et louche. Je crois le voir encore tel qu'il était alors. Cette soirée a laissé en moi d'ineffaçables traces. C'était la réalisation soudaine de toutes les terreurs que ma mère m'avait inspirées en me parlant de son exécrable beau-père et de ses brigands de fils. La lune, je m'en souviens, éclairait de temps à autre au travers du branchage serré de la forêt. Le cheval de mon grand-père était sec, vigoureux et méchant comme lui. Il ruait à chaque coup de cravache, et son maître ne les lui épargnait pas. Il franchissait, rapide comme un trait, les ravins et les petits torrents qui coupent la Varenne en tout sens. A chaque secousse je perdais l'équilibre, et je me cramponnais avec frayeur à la croupière du cheval ou à l'habit de mon grand-père. Quant à lui, il s'inquiétait si peu de moi que, si je fusse tombé, je doute qu'il eût pris la peine de me ramasser. Parfois, s'apercevant de ma peur, il m'en railloit, et pour l'augmenter faisait caracoler de nouveau son cheval. Vingt fois le découragement me prit, et je faillis me jeter à la renverse, mais l'amour instinctif de la vie m'empêcha de céder à ces instants de désespoir. Enfin, vers minuit nous nous arrêtâmes brusquement devant une petite porte aiguë, et bientôt le pont-levis se releva derrière nous. Mon grand-père me prit, tout baigné que j'étais d'une sueur froide, et me jeta à un grand garçon estropié, hideux, qui me porta dans la maison. C'était mon oncle Jean, et j'étais à la Roche-Mauprat.

Mon grand-père était dès lors avec ses huit fils, le dernier débris que notre province eût conservé de cette race de petits tyrans féodaux dont la France avait été couverte et infestée pendant tant de siècles. La civilisation, qui marchait rapidement vers la grande convulsion révolutionnaire, effaçait de plus en plus ces exactions et ces brigandages organisés. Les lumières de l'éducation,

une sorte de bon goût, reflet lointain d'une cour galante, et peut-être le pressentiment d'un réveil prochain et terrible du peuple, pénétrant dans les châteaux et jusque dans le manoir à demi rustique des gentilshommes. Même dans nos provinces du centre, les plus arriérées par leur situation, le sentiment de l'équité sociale l'emportant déjà sur la coutume barbare. Plus d'un mauvais garnement avait été obligé de s'amender en dépit de ses privilèges, et en certains endroits les paysans, poussés à bout, s'étaient débarrassés de leur seigneur, sans que les tribunaux eussent songé à s'emparer de l'affaire, et sans que les parents eussent osé demander vengeance.

Malgré cette disposition des esprits, mon grand-père s'était longtemps maintenu dans le pays sans éprouver de résistance. Mais, ayant eu une nombreuse famille à élever, laquelle était pourvue comme lui de bon nombre de vices, il se vit enfin tourmenté et obsédé de créanciers que n'effarouchaient plus ses menaces, et qui menaçaient eux-mêmes de lui faire un mauvais parti. Il fallut songer à éviter les recors d'un côté, et de l'autre les querelles qui naissaient à chaque instant, et dans lesquelles, malgré leur nombre, leur bon accord et leur force herculéenne, les Mauprat ne brillaient plus, toute la population se joignant à ceux qui les insultaient et se mettant en devoir de les lapider. Alors Tristan, ralliant sa lignée autour de lui, comme le sanglier rassemble après la chasse ses marcassins dispersés, se retira dans son castel, en fit lever le pont et s'y renferma avec dix ou douze manants, ses valets, tous braconniers ou déserteurs, qui avaient intérêt comme lui à se retirer du monde (c'était son expression) et à se mettre en sûreté derrière de bonnes murailles. Un énorme faisceau d'armes de chasse, canardières, carabines, escopettes, pieux et coutelas, fut dressé sur la plate-forme, et il fut enjoint au portier de ne jamais laisser approcher plus de deux personnes en deçà de la portée de son fusil.

Depuis ce jour, Mauprat et ses enfants rompirent avec les lois civiles comme ils avaient rompu avec les lois morales. Ils s'organisèrent en bande d'aventuriers. Tandis que leurs amis et féodaux braconniers pourvoyaient la maison de gibier, ils levaient des taxes illégales sur les métairies environnantes. Sans être lâches (et tant s'en faut), nos paysans, vous le savez, sont doux et timides par nonchalance, et par méfiance de la loi que dans aucun temps ils n'ont comprise, et qu'aujourd'hui encore ils connaissent à peine. Aucune province de France n'a conservé plus de vieilles traditions et souffert plus longtemps les abus de la féodalité. Nulle part ailleurs peut-être on n'a maintenu, comme on l'a fait chez nous jusqu'ici, le titre de seigneur de la commune à certains châtelains, et nulle part il n'est aussi facile d'épouvanter le peuple par la nouvelle de quelque fait politique absurde et impossible. Au temps dont je vous parle, les Mauprat, seule famille puissante dans un rayon de campagnes éloignées des villes et privées de communications avec l'extérieur, n'eurent pas de peine à persuader à leurs vassaux que le servage allait être rétabli, et que les récalcitrants seraient mal menés. Les paysans hésitèrent, écoutèrent avec inquiétude quelques-uns d'entre eux qui prêchaient l'indépendance, puis réfléchirent et prirent le parti de se soumettre. Les Mauprat ne demandaient pas d'argent. Les valeurs monétaires sont ce que le paysan de ces contrées réalise avec le plus de peine, ce dont il se dessaisit avec le plus de répugnance. *L'argent est cher* est un de ses proverbes, parce que l'argent représente pour lui autre chose qu'un travail physique. C'est un commerce avec les choses et les hommes du dehors, un effort de prévoyance ou de circonspection, un marché, une sorte de lutte intellectuelle qui l'enlève à ses habitudes d'incurie, en un mot, un travail de l'esprit; et pour lui c'est le plus pénible et le plus inquiétant.

Les Mauprat, connaissant bien le terrain et n'ayant plus de grands besoins d'argent, puisqu'ils avaient renoncé à payer leurs dettes, réclamèrent seulement des denrées. L'un subit la surtaxe sur ses chapons, un autre sur ses veaux, un troisième fournit le blé, un quatrième le fourrage, et ainsi de suite. On avait soin de rançonner

avec discernement, de demander à chacun ce qu'il pouvait donner sans se gêner outre mesure; on promettait à tous aide et protection, et jusqu'à un certain point on tenait parole. On détruisait les loups et les renards, on accueillait et on cachait les déserteurs, on aidait à frauder l'État, en intimidant les employés de la gabelle et les collecteurs de l'impôt.

On usa de la facilité d'abuser le pauvre sur ses véritables intérêts et de corrompre les gens simples en déplaçant le principe de leur dignité et de leur liberté naturelle. On fit entrer toute la contrée dans l'espèce de scission qu'on avait faite avec la loi, et on effraya tellement les fonctionnaires chargés de la faire respecter qu'elle tomba en peu d'années dans une véritable désuétude: de sorte que, tandis qu'à une faible distance de ce pays la France marchait à grands pas vers l'affranchissement des classes pauvres, la Varenne suivait une marche rétrograde, et retournait à plein collier vers l'ancienne tyrannie des hobereaux. Il fut bien aisé aux Mauprat de pervertir ces pauvres gens: ils affectèrent de se populariser, afin de contraster avec les autres nobles de la province, qui conservaient dans leurs manières la hauteur de leur antique puissance. Mon grand-père ne perdait pas surtout cette occasion de faire partager aux paysans son animadversion contre son cousin Hubert de Mauprat. Tandis que celui-ci donnait audience à ses chevaliers, lui assis dans son fauteuil, eux debout et la tête nue, Tristan de Mauprat les faisait asseoir à sa table, goûtait avec eux le vin qu'ils lui apportaient en hommage volontaire, et les faisait reconduire par ses gens au milieu de la nuit, tous ivres-morts, la torche en main et faisant retentir la forêt de refrains obscènes. Le libertinage acheva la démoralisation des paysans. Les Mauprat eurent bientôt dans toutes les familles des accointances que l'on toléra parce qu'on y trouva du profit, et, faut-il le dire, hélas! des satisfactions de vanité! La dispersion des habitudes favorisait le mal. Là point de scandale, point de censure. Le plus petit village eût suffi pour faire éclore et régner une opinion publique; mais il n'y avait que des chaumières éparses, des métairies isolées; des landes et des taillis mettaient entre les familles des distances assez considérables pour qu'elles ne pussent exercer mutuellement leur contrôle. La honte fait plus que la conscience. Il est inutile de vous dire quels nombreux liens d'infamie s'établirent entre les maîtres et les esclaves: la débauche, l'exaction et la banqueroute furent l'exemple et le précepte de ma jeunesse, et l'on menait joyeuse vie. On se moquait de toute équité, on ne remboursait aux créanciers ni intérêts ni capitaux, on rossait les gens de loi qui se hasardaient à venir faire des sommations, on canarda la maréchaussée lorsqu'elle approchait trop des tourelles; on souhaitait la peste au parlement, la famine aux hommes imbus de philosophie nouvelle, la mort à la branche cadette des Mauprat, et on se donnait pardessus tout des airs de paladins du douzième siècle. Mon grand-père ne parlait que de sa généalogie et des prouesses de ses ancêtres; il regrettait le bon temps où les châtelains avaient chez eux des instruments pour la torture, des oubliettes et surtout des canons. Pour nous, nous n'avions que des fourches, des bâtons et une mauvaise coulevrine, que mon oncle Jean pointait du reste fort bien, et qui suffisait pour tenir en respect la chétive force militaire du canton.

## II.

Le vieux Mauprat était un animal perfide et carnassier qui tenait le milieu entre le loup cervier et le renard. Il avait, avec une élocution abondante et facile, un vernis d'éducation qui aidait en lui à la ruse. Il affectait beaucoup de politesse et ne manquait pas de moyens de persuasion avec les objets de ses vengeances. Il savait les attirer chez lui et leur faire subir des traitements affreux que, faute de témoins, il leur était impossible de prouver en justice. Toutes ses scélératesses portaient un caractère d'habileté si grande, que le pays en fut frappé d'une con-

sternation qui ressemblait presque à du respect. Jamais il ne fut possible de le saisir hors de sa tanière, quoiqu'il en sortit souvent et sans beaucoup de précautions apparentes. C'était un homme qui avait le génie du mal, et ses fils, à défaut de l'affection dont ils étaient incapables, subissaient l'ascendant de sa détestable supériorité, et lui obéissaient avec une discipline et une ponctualité presque fanatiques. Il était leur sauveur dans tous les cas désespérés, et, lorsque l'ennui de la réclusion commençait à planer sous nos voûtes glacées, son esprit, facétieusement féroce, le combattait chez eux par l'attrait de spectacles dignes d'une caverne de voleurs. C'était parfois de pauvres moines quêteurs qu'on s'amusait à effrayer et à tourmenter : on leur brûlait la barbe, on les descendait dans des puits et on les tenait suspendus entre la vie et la mort jusqu'à ce qu'ils eussent chanté quelque gravure ou proféré quelque blasphème. Tout le pays connaît l'aventure du greffier qu'on laissa entrer avec quatre huissiers, et qu'on reçut avec tous les empressements d'une hospitalité fastueuse. Mon grand-père feignit de consentir de bonne grâce à l'exécution de leur mandat, et les aida poliment à faire l'inventaire de son mobilier, dont la vente était décrétée; après quoi, le dîner étant servi et les gens du roi attablés, Tristan dit au greffier : « Eh ! mon Dieu, j'oubliais une pauvre haridelle que j'ai à l'écurie. Ce n'est pas grand'chose; mais encore vous pourriez être réprimandé pour l'avoir omise, et comme je vois que vous êtes un brave homme, je ne veux point vous induire en erreur. Venez avec moi la voir, ce sera l'affaire d'un instant. » Le greffier suivit Mauprat sans défiance, et, au moment où ils entraient ensemble dans l'écurie, Mauprat, qui marchait le premier, lui dit d'avancer seulement la tête, ce que fit le greffier, désireux de montrer beaucoup d'indulgence dans l'exercice de ses fonctions, et de ne point examiner les choses scrupuleusement. Alors Mauprat poussa brusquement la porte et lui serra si fortement le cou entre le battant et la muraille, que le malheureux en perdit la respiration. Tristan, le jugeant assez puni, rouvrit la porte, et, lui demandant pardon de son inadvertance avec beaucoup de civilité, lui offrit son bras pour le reconduire à table; ce que le greffier ne jugea pas à propos de refuser. Mais aussitôt qu'il fut rentré dans la salle où étaient ses confrères, il se jeta sur une chaise, et, leur montrant sa figure livide et son cou meurtri, il demanda justice contre le guet-apens où on venait de l'entraîner. C'est alors que mon grand-père, se livrant à sa fourbe railleuse, joua une scène de comédie d'une audace singulière. Il reprocha gravement au greffier de l'accuser injustement, et, affectant de lui parler toujours avec beaucoup de politesse et de douceur, il prit les autres à témoin de sa conduite, les suppliant de l'excuser si sa position précaire l'empêchait de les mieux recevoir, et leur faisant les honneurs de son dîner d'une manière splendide. Le pauvre greffier n'osa pas insister et fut forcé de dîner, quoiqu'à demi mort. Ses confrères furent si complètement dupes de l'assurance de Mauprat, qu'ils burent et mangèrent gaiement en traitant le greffier de fou et malhonnête. Ils sortirent de la Roche-Mauprat tous ivres, chantant les louanges du châtelain et raillant le greffier, qui tomba mort sur le seuil de sa maison en descendant de cheval.

Les huit garçons, l'orgueil et la force du vieux Mauprat, lui ressemblaient tous également par la vigueur physique, la brutalité des mœurs, et plus ou moins par la finesse et la méchanceté moqueuse. Il faut le dire, c'étaient de vrais coquins, capables de tout mal, et complètement idiots devant une noble idée ou devant un bon sentiment; cependant il y avait en eux une sorte de bravoure désespérée, qui parfois n'était pas pour moi sans une apparence de grandeur. Mais il est temps que je vous parle de moi, et que je vous raconte le développement de mon âme au sein du boubier immonde où il avait plu à Dieu de me plonger au sortir de mon berceau.

J'aurais tort si, pour forcer votre commisération à me suivre dans ces premières années de ma vie, je vous disais que je naquis avec une noble organisation, avec une âme pure et incorruptible. Quant à cela, monsieur,

je n'en sais rien. Il n'y a peut-être pas d'âmes incorruptibles, et peut-être qu'il y en a. C'est ce que ni vous ni personne ne saurez jamais. C'est une grande question à résoudre que celle-ci : « Y a-t-il en nous des penchants invincibles, et l'éducation peut-elle les modifier seulement ou les détruire ? » Moi, je n'oserais prononcer; je ne suis ni métaphysicien, ni psychologue, ni philosophe; mais j'ai eu une terrible vie, messieurs; et, si j'étais législateur, je ferais arracher la langue ou couper le bras à celui qui oserait prêcher ou écrire que l'organisation des individus est fatale, et qu'on ne refait pas plus le caractère d'un homme que l'appétit d'un tigre. Dieu m'a préservé de le croire.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'avais reçu de ma mère de bonnes notions sans avoir peut-être naturellement ses bonnes qualités. Chez elle, j'étais déjà violent, mais d'une violence sombre et concentrée, aveugle et brutal dans la colère, méfiant jusqu'à la poltronnerie à l'approche du danger, hardi jusqu'à la folie quand j'étais aux prises avec lui, c'est-à-dire à la fois timide et brave par amour de la vie. J'étais d'une opiniâtreté révoltante; pourtant ma mère seule réussissait à me vaincre; et, sans bien raisonner, car mon intelligence fut très-tardive dans son développement, je lui obéissais comme à une sorte de nécessité magnétique. Avec ce seul ascendant, dont je me souviens, et celui d'une autre femme que j'ai subi par la suite, il y avait et il y a eu de quoi me mener à bien. Mais je perdis ma mère avant qu'elle eût pu m'enseigner sérieusement quelque chose; et, quand je fus transplanté à la Roche-Mauprat, je ne pus éprouver pour le mal qui s'y faisait qu'une répulsion instinctive, assez faible peut-être, si la peur ne s'y fût mêlée.

Mais je remercie le ciel du fond du cœur pour les mauvais traitements dont j'y fus accablé, et surtout pour la haine que mon oncle Jean conçut pour moi. Mon malheur me préserva de l'indifférence en face du mal, et mes souffrances m'aiderent à détester ceux qui le commettaient.

Ce Jean était certainement le plus détestable de sa race : depuis qu'une chute de cheval l'avait rendu contrefait, sa méchante humeur s'était développée en raison de l'impossibilité de faire autant de mal que ses compagnons. Obligé de rester au logis quand les autres partaient pour leurs expéditions, car il ne pouvait monter à cheval, il n'avait de plaisir que lorsque le château recevait un de ces petits assauts inutiles que la maréchaussée lui donnait quelquefois comme pour l'acquit de sa conscience. Retranché derrière un rempart en pierres de taille qu'il avait fait construire à sa guise, Jean, assis tranquillement auprès de sa coulevrine, effleurait de temps en temps un gendarme, et retrouvait tout à coup, disait-il, le sommeil et l'appétit que lui ôtaient son inaction. Même il n'attendait pas les cas d'attaque pour grimper à sa chère plate-forme; et là, accroupi comme un chat qui fait le guet, dès qu'il voyait un passant se montrer au loin sans faire de signal, il exerçait son adresse sur ce point de mire et le faisait rebrousser chemin. Il appelait cela donner un coup de balai sur la route.

Mon jeune âge me rendant incapable de suivre mes oncles à la chasse et à la maraude, Jean devint naturellement mon gardien et mon instituteur, c'est-à-dire mon géolier et mon bourreau. Je ne vous raconterai pas les détails de cette infernale existence. Pendant près de dix ans, j'ai subi le froid, la faim, l'insulte, le cachot et les coups, selon les caprices plus ou moins féroces de ce monstre. Sa grande haine pour moi vint de ce qu'il ne put parvenir à me dépraver; mon caractère rude; opiniâtre et sauvage, me préserva de ses viles séductions. Peut-être n'avais-je en moi aucune force pour la vertu, mais j'en avais heureusement pour la haine. Plutôt que de complaire à mon tyran, j'aurais souffert mille morts; je grandis donc sans concevoir aucun attrait pour le vice. Cependant j'avais de si étranges notions sur la société, que le métier de mes oncles ne me causait par lui-même aucune répugnance. Vous pensez bien qu'élevé derrière les murs de la Roche-Mauprat, et vivant en état de siège perpétuel, j'avais absolument les idées qu'eût pu avoir un

servant d'armes aux temps de la barbare féodale. Ce qui, hors de notre tanière, s'appelait, pour les autres hommes, assassiner, piler, et torturer, on n'apprenait à l'appeler combattre, vaincre et soumettre. Je savais, pour toute histoire des hommes, les légendes et les ballades de la chevalerie que mon grand-père me racontait le soir lorsqu'il avait le temps de songer à ce qu'il appelait mon éducation; et quand je lui adressais quelque question sur le temps présent, il me répondait que les temps étaient bien changés, que tous les Français étaient devenus traîtres et félons, qu'ils avaient fait peur aux rois, et que ceux-ci avaient abandonné lâchement la noblesse, laquelle, à son tour, avait en la courtoise de renoncer à ses privilèges et de se laisser faire la loi par les manants. J'écoutais avec surprise, et presque avec indignation, cette peinture de l'époque à laquelle je vivais, époque pour moi indéfinissable. Mon grand-père n'était pas fort sur la chronologie : aucune espèce de livres ne se trouvant à la Roche-Mauprat, si ce n'est l'histoire des fils d'Aymon et quelques chroniques du même genre, rapportées des forêts du pays par nos valets. Trois noms surnaient seuls dans le chaos de mon ignorance, Charlemagne, Louis XI et Louis XIV, parce que mon grand-père les faisait souvent intervenir dans ses commentaires sur les droits méconnus de la noblesse. Et moi, en vérité, je savais à peine la différence d'un règne à une race; et je n'étais pas bien sûr que mon grand-père n'eût pas vu Charlemagne, car il en parlait plus souvent et plus volontiers que de tout autre.

Mais, en même temps que mon énergie instinctive me faisait admirer les faits d'armes de mes oncles et m'inspirait le désir d'y prendre part, les froides cruautés que je leur voyais exercer au retour de leurs campagnes, et les perfidies au moyen desquelles ils atraient des dupes chez eux pour les rançonner ou les torturer, me causaient des émotions pénibles, étranges, et dont il me serait difficile, aujourd'hui que je parle en toute sincérité, de me rendre compte bien clairement. Dans l'absence de tout principe de morale, il eût été naturel que je me contentasse de celui du droit du plus fort, que je voyais mettre en pratique; mais les humiliations et les souffrances qu'en raison de ce droit mon oncle Jean m'imposait m'avaient appris à ne pas m'en contenter. Je comprenais le droit du plus brave, et je méprisais sincèrement ceux qui, pouvant mourir, acceptaient la vie au prix des ignominies qu'on leur faisait subir à la Roche-Mauprat. Mais ces affronts, ces terreurs, imposés à des prisonniers, à des femmes, à des enfants, ne me semblaient expliqués et autorisés que par des appétits sanguinaires. Je ne sais si j'étais assez susceptible d'un bon sentiment pour qu'ils m'inspirassent de la pitié pour les victimes; mais il est certain que j'éprouvais ce sentiment de commisération égoïste qui est dans la nature, et qui perfectionne et ennoblit, est devenu la charité chez les hommes civilisés. Sous ma grossière enveloppe, mon cœur n'avait sans doute que des tressaillements de peur et de dégoût à l'aspect des supplices que, d'un jour à l'autre, je pouvais subir pour mon compte au moindre caprice de mes oppresseurs; d'autant plus que Jean avait l'habitude, lorsqu'il me voyait pâlir à ces affreux spectacles, de me dire d'un air goguenard : « Voilà ce que je te ferai quand tu désobéiras. » Tout ce que je sais, c'est que j'éprouvais un affreux malaise en présence de ces actions iniques; mon sang se figeait dans mes veines, ma gorge se serrait, et je m'enfuyais pour ne pas répéter les cris qui frappaient mon oreille. Cependant, avec le temps, je me blasai un peu sur ces impressions terribles. Ma fibre s'endurcit, l'habitude me donna des forces pour cacher ce qu'on appelait ma lâcheté. J'eus honte des signes de faiblesse que je donnais, et je forçai mon visage au sourire d'hyène que je voyais sur le visage de mes proches. Mais je ne pus jamais reprimer des frémissements convulsifs qui me passaient de temps en temps dans tous les membres et un froid mortel qui descendait dans mes veines au retour de ces scènes d'angoisse. Les femmes traînées, moitié de gré, moitié de force, sous le toit de la Roche-Mauprat, me causaient un trouble inconcevable. Je commençais à

sentir le feu de la jeunesse s'éveiller en moi, et à jeter un regard de convoitise sur cette part des captures de mes oncles; mais il se mêlait à ces naissants désirs des angoisses inexprimables. Les femmes n'étaient qu'un objet de mépris pour tout ce qui m'entourait; je faisais de vains efforts pour séparer cette idée de celle du plaisir qui me sollicitait. Ma tête était bouleversée, et mes nerfs irrités donnaient un goût violent et maladif à toutes mes sensations.

Du reste, j'avais le caractère aussi mal fait que mes compagnons; et, si mon cœur valait mieux, mes manières n'étaient pas moins arrogantes ni mes plaisanteries de meilleur goût. Un trait de ma méchanceté adolescente n'est pas inutile à rapporter ici, d'autant plus que les suites de ce fait eurent de l'influence sur le reste de ma vie.

### III.

A trois lieues de la Roche-Mauprat, en tirant vers le Fromental, vous devez avoir vu, au milieu des bois, une vieille tour isolée, célèbre par la mort tragique d'un prisonnier que le bourreau, étant en tournée, trouva bon de pendre, il y a une centaine d'années, sans autre forme de procès, pour complaire à un ancien Mauprat, son seigneur.

A l'époque dont je vous parle, la tour Gazeau était déjà abandonnée, menaçant ruine : elle était domaine de l'État, et on y avait toléré, par oubli plus que par bienfaisance, la retraite d'un vieux indigent, homme fort original, vivant complètement seul, et connu dans le pays sous le nom du bonhomme Patience.

— J'en ai entendu parler à la grand-mère de ma nourrice, repris-je; elle le tenait pour sorcier.

— Précisément; et, puisque nous voici sur ce sujet, il faut que je vous dise au juste quel homme était ce Patience; car j'aurai plus d'une fois occasion de vous en parler dans le cours de mon récit, et j'ai eu aussi celle de le connaître à fond.

Patience était un philosophe rustique. Le ciel lui avait départi une haute intelligence; mais l'éducation lui avait manqué, et, par une sorte de fatalité inconnue, son cerveau avait été complètement rebelle au peu d'instruction qu'il avait été à même de recevoir. Ainsi il avait été à l'école chez les Carmes de \*\*\*, et, au lieu de ressentir ou de montrer de l'aptitude, il avait fait l'école buissonnière avec plus de délices qu'aucun de ses camarades. C'était une nature éminemment contemplative, douce et indolente, mais fière, et poussant jusqu'à la sauvagerie l'amour de l'indépendance; religieuse, mais ennemie de toute règle; un peu ergoteuse, très-méfiante, implacable aux hypocrites. Les pratiques du cloître ne lui en imposèrent pas, et, pour avoir eu une ou deux fois son franc-parler avec les moines, il fut chassé de l'école. Depuis ce temps, il fut grand ennemi de ce qu'il appelait la monacaille, et se déclara ouvertement pour le curé de Briante, qu'on accusait d'être janséniste. Mais le curé ne réussit pas mieux que les moines à instruire Patience. Le jeune paysan quoique doué d'une force herculéenne et d'une grande curiosité pour la science, montrait une aversion insurmontable pour toute espèce de travail, soit physique, soit intellectuel. Il professait une philosophie naturelle à laquelle il était bien difficile au curé de répondre. « On n'avait pas besoin de travailler, disait-il, quand on n'avait pas besoin d'argent, et on n'avait pas besoin d'argent quand on avait que des besoins modérés. » Patience prêchait d'exemple; dans l'âge des passions, il eut des mœurs austères, ne but jamais que de l'eau, n'entra jamais dans un cabaret, ne sut point danser, et fut toujours fort gauche et timide avec les femmes, auxquelles d'ailleurs son caractère bizarre, sa figure sévère et son esprit un peu railleur ne plurent point. Comme s'il eût aimé à se venger, par le dédain, de cette défaveur, ou à s'en consoler par la sagesse, il se plaisait comme autrefois Diogène, à dénigrer les vains plaisirs d'autrui; et si quelquefois on le voyait passer sous la ramée, au milieu des fêtes, c'était pour y jeter quelque saillie ingénue, éclair

de son inexorable bon sens. Quelquefois aussi son intolérante moralité s'exprima d'une manière acerbe, et laissa derrière lui un nuage de tristesse ou d'effroi dans les consciences troublées. C'est ce qui lui suscita de violents ennemis; et les efforts d'une haine inepte, joints à l'espèce d'étonnement qu'inspirait son allure excentrique, lui attirèrent la réputation de sorcier.

Quand je vous ai dit que l'instruction manqua à Patience, je me suis mal exprimé. Avidé de connaître les hauts mystères de la nature, son intelligence voulut escalader le ciel au premier vol; et, dès les premières leçons, le curé janséniste se vit tellement troublé et effarouché de l'audace de son élève, il eut tant à lui dire pour le calmer et le soumettre, il fallut soutenir un tel assaut de questions hardies et d'objections superbes, qu'il n'eut pas le loisir de lui enseigner l'alphabet, et qu'au bout de dix ans d'études interrompues et reprises au gré du caprice ou de la nécessité, Patience ne savait pas lire. C'est à grand-peine qu'en suant sur son livre il déchiffrait une page en deux heures, et encore ne comprenait-il pas le sens de la plupart des mots qui exprimaient des idées abstraites. Et pourtant ces idées abstraites étaient en lui, on les pressentait en le voyant, en l'écoutant; et c'était merveille que la manière dont il parvenait à les rendre dans son langage rustique, animé d'une poésie barbare; si bien qu'on était, en l'entendant, partagé entre l'admiration et la gaieté.

Lui, toujours grave, toujours absolu, ne voulait composer avec aucune dialectique. Stoïcien par nature et par principe, passionné dans la propagande de sa doctrine du détachement des faux biens, mais inébranlable dans la pratique de la résignation, il battait en brèche le pauvre curé; et c'était à ces discussions, comme il me l'a raconté souvent dans ses dernières années, qu'il avait acquis ses connaissances en philosophie. Pour résister aux coups de bélier de la logique naturelle, le bon janséniste était forcé d'invoquer le témoignage de tous les pères de l'Église et de les opposer, souvent même de les corroborer avec la doctrine de tous les sages et savants de l'antiquité. Alors les yeux ronds de Patience grossissaient dans sa tête (c'était son expression), la parole expirait sur ses lèvres, et, charmé d'apprendre sans se donner la peine d'étudier, il se faisait longuement expliquer la doctrine de ces grands hommes et raconter leur vie. En voyant son attention et son silence, l'adversaire triomphait; mais, au moment où il croyait avoir convaincu cette âme rebelle, Patience, entendant sonner minuit à l'horloge du village, se levait, prenait congé de son hôte avec affection, et, reconduit par lui jusqu'au seuil du presbytère, le consternait avec quelque réflexion laconique et mordante qui confondait saint Jérôme et Platon, Eusèbe tout autant que Sénèque, Tertullien non moins qu'Aristote.

Le curé ne s'avouait pas trop la supériorité de cette intelligence inculte. Néanmoins il était tout étonné de passer tant de soirs d'hiver au coin de son feu avec ce paysan, sans éprouver ni ennui ni fatigue; et il se demandait pourquoi le magister du village, et même le prieur du couvent, quoique sachant grec et latin, lui semblaient l'un ennuyeux, l'autre erroné dans tous leurs discours. Il connaissait toute la pureté des mœurs de Patience, et il s'expliquait l'ascendant de son esprit par le pouvoir et le charme que la vertu exerce et répand autour d'elle. Puis il s'accusait humblement chaque soir devant Dieu de n'avoir pas disputé avec son élève à un point de vue assez chrétien. Il confessait à son ange gardien que l'orgueil de sa science et le plaisir qu'il avait goûté à se voir écouté si religieusement, l'avaient un peu emporté au delà des limites de l'enseignement religieux; qu'il avait cité trop complaisamment les auteurs profanes; qu'il avait même trouvé un dangereux plaisir à se promener avec son auditeur dans les champs du passé, pour y cueillir des fleurs païennes que l'eau du baptême n'avait pas arrosées et qu'il n'était pas permis à un prêtre de respirer avec tant de charme.

De son côté, Patience chérissait le curé. C'était son seul ami, le seul lien qu'il eût avec la société, le seul aussi qu'il eût avec Dieu par la lumière de la science. Le

paysan s'exagérait beaucoup le savoir de son pasteur. Il ne savait pas que même les plus éclairés des hommes civilisés prennent souvent à rebours, ou ne prennent pas du tout, le cours des connaissances humaines. Patience eût été délivré de grandes anxiétés d'esprit s'il eût pu découvrir, à coup sûr, que son maître se trompait fort souvent, et que c'était l'homme et non la vérité qui faisait défaut. Ne le sachant pas et voyant l'expérience des siècles en désaccord avec le sentiment inné de la justice, il était en proie à des rêveries continuelles; et vivant seul, errant dans la campagne à toutes les heures du jour et de la nuit, absorbé dans des préoccupations inconnues à ses pareils, il donnait de plus en plus crédit aux fables de sorcellerie débitées contre lui.

Le couvent n'aimait pas le pasteur. Quelques moines que Patience avait démasqués haïssaient Patience. Le pasteur et l'élève furent persécutés. Les moines ignares ne reculèrent pas devant la possibilité d'accuser le curé auprès de son évêque de s'adonner aux sciences occultes, de concert avec le magicien Patience. Une sorte de guerre religieuse s'établit dans le village et dans les alentours. Tout ce qui n'était pas pour le couvent fut pour le curé, et réciproquement. Patience dédaigna d'entrer dans cette lutte. Un beau matin, il alla embrasser son ami en pleurant, et lui dit: « Je n'aime que vous au monde, je ne veux donc pas vous être un sujet de persécution; comme, après vous, je ne connais et n'aime personne, je m'en vais vivre dans les bois à la manière des hommes primitifs. J'ai pour héritage un champ qui rapporte cinquante livres de rente; c'est la seule terre que j'aie jamais remuée de mes mains, et la moitié de son chétif revenu a été employée à payer la dime de travail que je dois au seigneur; j'espère mourir sans avoir fait pour autrui le métier de bête de somme. Cependant, si on vous suspend de vos fonctions, si on vous ôte votre revenu, et que vous ayez un champ à labourer, faites-moi dire un mot, et vous verrez que mes bras ne se seront pas engourdis dans l'inaction. »

Le pasteur combattit en vain cette résolution. Patience partit, emportant pour tout bagage la veste qu'il avait sur le dos, et un abrégé de la doctrine d'Épictète, pour laquelle il avait une grande prédilection, et dans laquelle, grâce à de fréquentes études, il pouvait lire jusqu'à trois pages par jour, sans se fatiguer outre mesure. L'anachorète rustique alla vivre au désert. D'abord il se construisit dans les bois une calute de ramée. Mais, assiégré par les loups, il se réfugia dans une salle basse de la tour Gazeau, où il se fit, avec un lit de mousse et des troncs d'arbres, un amablement splendide; avec des racines, des fruits sauvages et le laitage d'une chèvre, un ordinaire très-peu inférieur à celui qu'il avait eu au village. Ceci n'est point exagéré. Il faut voir le paysan de certaines parties de la Varenne pour se faire une idée de la sobriété au sein de laquelle un homme peut vivre en état de santé. Au milieu de ces habitudes stoïques, Patience était encore une exception. Jamais le vin n'avait rougi ses lèvres, et le pain lui avait toujours semblé une superfluité. Il ne haïssait pas d'ailleurs la doctrine de Pythagore, et, dans les rares entrevues qu'il avait désormais avec son ami, il lui disait que, sans croire précisément à la métempsychose, et sans se faire une loi d'observer le régime végétal, il éprouvait involontairement une secrète joie de pouvoir s'y adonner, et de n'avoir plus occasion de voir donner la mort tous les jours à des animaux innocents.

Patience avait pris cette étrange résolution à l'âge de quarante ans; il en avait soixante lorsque je le vis pour la première fois, et il jouissait d'une force physique extraordinaire. Il avait bien quelques habitudes de promenade chaque année; mais, à mesure que je vous dirai ma vie, j'entrerai dans le détail de la vie cénobitique de Patience.

A l'époque dont je vais vous parler, après de nombreuses persécutions, les gardes forestiers, par crainte de se voir jeter un sort, plutôt que par compassion, lui avaient enfin concédé la libre occupation de la tour Gazeau, non sans le prévenir qu'elle pourrait bien lui tomber sur la tête au premier vent d'orage; à quoi Patience avait philosophiquement répondu que, si sa destinée était d'être





Le cheval de mon grand-père était sec, vigoureux, etc. (Page 3.)

écrasé, le premier arbre de la forêt serait tout aussi bon pour cela que les combles de la tour Gazeau.

Avant de vous mettre en scène mon personnage de Patience, et tout en vous demandant pardon de la longueur trop complaisante de cette biographie préliminaire, je dois encore vous dire que, dans l'espace de ces vingt années, l'esprit du pasteur avait suivi une nouvelle direction. Il aimait la philosophie, et malgré lui, le cher homme, il reportait cet amour sur les philosophes, même sur les moins orthodoxes. Les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau le transportèrent, malgré toute sa résistance intérieure, dans des régions nouvelles; et un matin qu'au retour d'une visite à des malades, il avait rencontré Patience herborisant pour son dîner sur les rochers de Crevant, il s'était assis près de lui sur la pierre druidique, et il avait fait à son propre insu la profession de foi du vieillard savoyard. Patience mordit beaucoup plus volontiers à cette religion poétique qu'à l'ancienne orthodoxie. Le plaisir avec lequel il écouta le résumé des doctrines nouvelles engagea le curé à lui donner secrètement quelques rendez-vous sur des points isolés de la Varenne, où ils devaient se rencontrer comme par hasard. Dans ces con-

cliables mystérieux, l'imagination de Patience, restée si fraîche et si ardente dans la solitude, s'enflamma de toute la magie des idées et des espérances qui fermentaient alors en France depuis la cour de Versailles jusqu'aux bruyères les plus inhabitées. Il s'éprit de Jean-Jacques, et s'en fit lire tout ce qu'il lui fut possible d'en écouter sans compromettre les devoirs du curé. Puis il se fit donner un exemplaire du *Contrat social*, et alla l'épeler sans relâche à la tour Gazeau. D'abord le curé ne lui avait communiqué cette manne qu'avec des restrictions, et, tout en lui faisant admirer les grandes pensées et les grands sentiments du philosophe, il avait cru le mettre en garde contre les poisons de l'anarchie. Mais toute l'ancienne science, toutes les heureuses citations d'autrefois, en un mot, toute la théologie du bon prêtre fut emportée comme un pont fragile par le torrent d'éloquence sauvage et d'enthousiasme irréfrenable que Patience avait amassé dans son désert. Il fallut que le curé cédât et repliât effrayé sur lui-même. Alors il y trouva le for intérieur lézardé et craquant de toutes parts. Le nouveau soleil qui montait sur l'horizon politique et qui bouleversait toutes les intelligences, fondit la sienne comme une neige légère



Ah ! je suis content de tenir un Mauprat dans le creux de ma main. (Page 40.)

au premier souffle du printemps. L'exaltation de Patience, le spectacle de sa vie étrange et poétique qui lui donnait un air inspiré, la tournure romanesque que prenaient leurs relations mystérieuses (les ignobles persécutions du couvent ennoblissant l'esprit de révolte), tout cela s'empara si fort du prêtre, qu'en 1770 il était déjà bien loin du jansénisme, et cherchait vainement dans toutes les hérésies religieuses un point où se retenir avant de tomber dans l'abîme de philosophie, si souvent ouvert devant lui par Patience, si souvent refermé en vain par les exorcismes de la théologie romaine.

#### IV.

Après ce récit de la vie philosophique de Patience, rédigée par l'homme d'aujourd'hui, continua Bernard après une pause, j'ai quelque peine à retourner aux impressions bien différentes que reçut l'homme d'autrefois en rencontrant le sorcier de la tour Gazeau. Je vais m'efforcer cependant de ressaisir fidèlement mes souvenirs.

Ce fut un soir d'été, qu'au retour d'une pipée où plusieurs petits paysans m'avaient accompagné, je passai devant la tour Gazeau pour la première fois. J'étais âgé d'environ treize ans ; j'étais le plus grand et le plus fort de mes compagnons, et en outre j'exerçais sur eux, à la rigueur, l'ascendant de mes prérogatives seigneuriales. C'était entre nous un mélange de familiarité et d'étiquette assez bizarre. Parfois, quand l'ardeur de la chasse ou la fatigue de la journée les gouvernait plus que moi, j'étais forcé de céder à leurs avis, et déjà je savais me rendre à point comme font les despotes, afin de n'avoir jamais l'air d'être commandé par la nécessité ; mais j'avais ma revanche dans l'occasion, et je les voyais bientôt trembler devant l'odieux nom de ma famille.

La nuit se faisait, et nous marchions gaiement, sifflant, abattant des cornes à coups de pierre, imitant le cri des oiseaux, lorsque celui qui marchait devant s'arrêta tout à coup, et, revenant sur ses pas, déclara qu'il ne passerait pas par le sentier de la tour Gazeau, et qu'il allait prendre à travers bois. Cet avis fut accueilli par deux autres. Un troisième objecta que l'on risquait de se perdre si on quittait le sentier, que la nuit était proche et que les

loup était en nombre. « Allons, canaille! m'écriai-je d'un ton de piéce en poussant le guide, suis le sentier, et laisse-nous tranquille avec tes sottises. — Non — moi!, dit l'enfant, je viens de voir le sorcier qui dit *des paroles* sur sa porte, et je n'ai pas envie d'avoir la fièvre toute l'année. — Bah! dit un autre, il n'est pas méchant avec tout le monde. Il ne fait pas de mal aux enfants; et d'ailleurs nous n'avons qu'à passer bien tranquillement sans lui rien dire, qu'est-ce que vous voulez qu'il nous fasse? — O! c'est bien, reprit le premier, si nous étions seuls!... Mais monsieur Bernard est avec nous, nous sommes sûrs d'avoir un sort. — Qu'est-ce à dire, imbécile? m'écriai-je en levant le pouce. — Ce n'est pas ma faute, *monseigneur*, reprit l'enfant, ce vieux *chétif* n'aime pas les *monsieur*, et il a dit qu'il vous traiterait comme M. Tristan et tous ses enfants pendus au bout de la même branche. — Il a dit cela? Bon! repus-je, avançons, et vous allez voir. Qui m'aime me suive; qui me quitte est un lâche. »

Deux de mes compagnons se laissèrent entraîner par la vanité. Tous les autres feignirent de les imiter; mais, au bout de quatre pas, chacun avait pris la fuite en s'enfonçant dans le taillis, et je continuai fierement ma route, escorté de mes deux acolytes. Le petit Sylvain, qui allait le premier, ôta son chapeau de plus loin qu'il vit Patience, et lorsque nous fûmes vis-à-vis de lui, quoiqu'il eût la tête baissée, et qu'il semblât ne faire aucune attention à nous, l'enfant, frappé de terreur, lui dit d'une voix tremblante: « Bonsoir et bonne nuit, maître Patience! »

Le sorcier, sortant de sa rêverie, tressaillit comme un homme qui s'éveille, et je vis, non sans une certaine émotion, sa figure basanée, à demi couverte d'une épaisse barbe grise. Sa grosse tête était tout à fait dépourvue, et la nudité du front contrastait avec l'épaisseur du sourcil derrière lequel un air rond, et enfoncé profondément dans l'orbite, lançait des éclairs comme on en voit à la fin de l'été derrière le feuillage pâissant. C'était un homme de petite taille, mais large des épaules et bâti comme un gladiateur. Il était couvert de haillons orgueilleusement malpropres. Sa figure était courte et commune comme celle de Socrate, et, si le feu du génie brillait dans ses traits fortement accusés, il m'était impossible de m'en apercevoir. Il me fit l'effet d'une bête féroce, d'un animal immonde. Un sentiment de haine s'empara de moi, et, résolu de venger l'affront fait par lui à mon nom, je mis une pierre dans ma fronde, et, sans autres préliminaires, je la lançai avec vigueur.

Au moment où la pierre partit, Patience était en train de répondre à la salutation de l'enfant. « Bonsoir, enfants, nous disait-il, Dieu soit avec vous... » lorsque la pierre siffla à son oreille et alla frapper une chouette apprivoisée qui faisait les délices de Patience et qui commençait à s'éveiller avec la nuit dans le lierre dont la porte était couronnée. La chouette jeta un cri aigu et tomba sanglante aux pieds de son maître, qui lui répondit par un rugissement, et resta immobile de surprise et de fureur pendant quelques secondes. Puis, tout à coup prenant la victime palpitante par les pieds, il l'enleva de terre, et venant à notre rencontre: « Lequel de vous, malheureux, s'écria-t-il d'une voix tonnante, a lancé cette pierre? » Celui de mes compagnons qui marchait le dernier s'enfuit avec la rapidité du vent; mais Sylvain, saisi par la large main du sorcier, tomba les deux genoux en terre, en jurant par la sainte Vierge et par sainte Solange, patronne du Berry, qu'il était innocent du meurtre de l'oiseau. J'avais, je l'avoue, une forte démangeaison de le laisser se tirer d'affaire comme il pourrait, et d'entrer dans le fourré. Je m'étais attendu à voir un vieux jongleur décrépît, et non à tomber dans les mains d'un ennemi robuste; mais l'orgueil me retint.

« Si c'est toi, disait Patience à mon compagnon tremblant, malheur à toi, car tu es un méchant enfant, et tu seras un malhonnête homme! Tu as fait une mauvaise action, tu as mis ton plaisir à causer de la peine à un vieillard qui ne t'a jamais nui, et tu l'as fait avec perfidie,

avec lâcheté, en dissimulant et en lui disant le bonsoir avec politesse. Tu es un menteur, un infâme, tu m'as arraché ma seule société, ma seule richesse, tu t'es réjoui dans le mal. Que Dieu te préserve de vivre si tu dois continuer ainsi.

— O monsieur Patience! criait l'enfant en joignant les mains, ne me maudissez pas, ne me *charmez* pas, ne me donnez pas de maladie, ce n'est pas moi! Que Dieu m'extermine si c'est moi!...

— Si ce n'est pas toi, c'est donc celui-là? dit Patience en me prenant au collet de mon habit, et en me secouant comme un arbrisseau qu'on va déraciner.

— Oui, c'est moi, répondis-je avec hauteur, et si vous voulez savoir mon nom, apprenez qu'on m'appelle Bernard Mauprat, et qu'un vilain qui touche à un gentilhomme mérite la mort.

— La mort? toi, tu me donneras la mort, Mauprat? s'écria le vieillard pétrifié de surprise et d'indignation. Et que serait donc Dieu si un morveux comme toi avait le droit de menacer un homme de mon âge? La mort! ah! tu es bien un Mauprat, et tu chasses de race, chien maudit! Cela parle de donner la mort, et tout au plus si cela est né! La mort, mon loupveteau? sais-tu que c'est toi qui mérites la mort, non pas pour ce que tu viens de faire, mais pour être fils de ton père et neveu de tes oncles? Ah! je suis content de tenir un Mauprat dans le creux de ma main, et de savoir si un coquin de gentilhomme pèse autant qu'un chrétien. » Et en même temps il m'enlevait de terre comme il eût fait d'un lièvre. « Petit, dit-il à mon compagnon, va-t'en chez toi, et ne crains rien. Patience ne se fâche guère contre ses pareils, et il pardonne à ses frères, parce que ses frères sont des ignorants comme lui, et ne savent pas ce qu'ils font; mais un Mauprat, vois-tu, ça sait lire et écrire, et ça n'en est que plus méchant. Va-t'en... mais non, reste, je veux qu'une fois dans ta vie tu voies un gentilhomme recevoir le fouet de la main d'un vilain. Tu vas voir cela, et je te prie de ne pas l'oublier, petit, et de le raconter à tes parents. »

J'étais pâle de colère, mes dents se brisaient dans ma bouche; je fis une résistance désespérée. Patience, avec un sang-froid effrayant, m'attacha à un arbre avec un brin de ramée. Il n'avait qu'à m'effleurer de sa main large et calleuse pour me plier comme un roseau, et cependant j'étais remarquablement vigoureux pour mon âge. Il accrocha la chouette à une branche au-dessus de ma tête, et le sang de l'oiseau, s'égoûtant sur moi, me pénétrait d'horreur; car, quoiqu'il n'y eût là qu'une correction usitée avec les chiens de chasse qui mordent le gibier, mon cerveau, troublé par la rage, par le désespoir et par les cris de mon compagnon, commençait à croire à quelque affreux maléfice; mais je pense que j'eusse été moins puni si il m'eût métamorphosé en chouette que je ne le fus en subissant la correction qu'il m'infligea. En vain je l'accablai de menaces, en vain je fis d'effroyables serments de vengeance, en vain le petit paysan se jeta encore à genoux, en répétant avec angoisse: « Monsieur Patience, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous-même, ne lui faites pas de mal; les Mauprat vous tuent. » Il se prit à rire en haussant les épaules, et, s'armant d'une poignée de houx, il me fustigea, je dois l'avouer, d'une manière plus humiliante que cruelle; car à peine vit-il quelques gouttes de mon sang couler, qu'il s'arrêta, jeta ses verges, et même je remarquai une subite altération dans ses traits et dans sa voix, comme s'il se fût repenti de sa sévérité. « Mauprat, me dit-il en croisant ses bras sur sa poitrine et en me regardant fixement, vous voilà châtié; vous voilà insulté, mon gentilhomme, cela me suffit. Vous voyez que je pourrais vous empêcher de me jamais nuire, en vous ôtant le souffle d'un coup de pouce, et en vous enterrant sous la pierre de ma porte. Qui s'aviserait de venir chercher ce bel enfant de noble chez le bonhomme Patience? Mais vous voyez que je n'aime pas la vengeance, car, au premier cri de douleur qui vous est échappé, j'ai cessé. Je n'aime pas à faire souffrir, moi, je ne suis pas un Mauprat. Il était bon pour vous d'apprendre par vous-même ce que c'est que d'être une fois la victime. Puisse cela vous dégoûter du métier

de bourreau que l'on fait de père en fils dans votre famille ! Bonsoir, allez-vous-en, je ne vous en veux plus, la justice du bon Dieu est satisfaite. Vous pouvez dire à vos oncles de me mettre sur le gril ; ils mangeront un méchant morceau, et ils avaleront une chair qui reprendra vie dans leur gosier pour les étouffer. »

Alors il reprit sa chouette morte, et, la contemplant d'un air sombre : « Un enfant de paysan n'eût pas fait cela, dit-il. Ce sont plaisirs de gentilhomme. » Et, se retirant sur sa porte, il fit entendre l'exclamation qui lui échappait dans les grandes occasions, et qui lui avait fait donner le surnom qu'il portait : « Patience, patience !... » s'écria-t-il. C'était, selon les bonnes femmes, une formule cabalistique dans sa bouche, et toutes les fois qu'on la lui avait entendu prononcer, il était arrivé quelque malheur à la personne qui l'avait offensé. Sylvain se signa pour conjurer le mauvais esprit. La terrible parole résonna sous la voûte de la tour où Patience venait de rentrer, puis la porte se referma sur lui avec fracas.

Mon compagnon était si pressé de fuir qu'il faillit me laisser là sans prendre le temps de me détacher. Dès qu'il l'eut fait : « Un signe de croix, me dit-il, pour l'amour du bon Dieu, un signe de croix ! Si vous ne voulez pas faire le signe de la croix, vous voilà ensorcélé : nous serons mangés par les loups en nous allant, ou bien nous rencontrerons la *gran bête*. — Imbécile ! lui dis-je, il s'agit bien de cela ! Ecoute, si tu as jamais le malheur de parler à qui que ce soit de ce qui vient d'arriver, je t'étrangle. — Hélas ! monsieur, comment donc faire ? reprit-il avec un mélange de naïveté et de malice, le sorcier m'a commandé de le dire à mes parents. » Je levai le bras pour le frapper, mais la force me manqua. Suffoqué de rage par le traitement que je venais d'essuyer, je tombai presque évanoui, et Sylvain en profita pour s'enfuir.

Quand je revins à moi-même, je me trouvais seul, je ne connaissais pas cette partie de la Varenne ; je n'y étais jamais venu, et elle était horriblement déserte. Toute la journée j'avais vu des traces de loups et de sangliers sur le sable. La nuit régnait déjà ; j'avais encore deux lieues à faire pour arriver à la Roche-Mauprat. Les portes seraient fermées, le pont levé ; je serais reçu à coups de fusil si je n'arrivais avant neuf heures. Il y avait à parier cent contre un que, ne connaissant pas le chemin, il me serait impossible de faire deux lieues en une heure. Cependant j'eusse mieux aimé subir mille morts que de demander asile à l'habitant de la tour Gazeau, me l'eût-il accordé avec grâce. Mon orgueil saignait plus que ma chair.

Je me lançai à la course à tout hasard. Le sentier faisait mille détours ; mille autres sentiers s'entre-croisaient. J'arrivai à la plaine par un pâturage fermé de haies. Là toute trace de sentier disparaissait. Je franchis la baie au hasard et tombai dans un champ. La nuit était noire ; eût-il fait jour, il n'y avait pas moyen de s'orienter à travers des *héritages*<sup>1</sup> encaissés dans des talus hérissés d'épines. Enfin je trouvai des bruyères, puis des bois, et mes terreurs un peu calmées se renouvelèrent ; car, je l'avoue, j'étais en proie à des terreurs mortelles. Dressé à la bravoure comme un chien à la chasse, je faisais bonne contenance sous les yeux d'autrui. Mû par la vanité, j'étais audacieux quand j'avais des spectateurs ; mais livré à moi-même dans la profonde nuit, épuisé de fatigue et de faim, quoique je ne sentisse nulle envie de manger, bouleversé par les émotions que je venais d'éprouver, assuré d'être battu par mes oncles en rentrant, et pourtant aussi désireux de rentrer que si j'eusse dû trouver le paradis terrestre à la Roche-Mauprat, j'errai jusqu'au jour dans des angoisses impossibles à décrire. Les hurlements des loups, heureusement lointains, vinrent plus d'une fois frapper mon oreille et glacer mon sang dans mes veines ; et, comme si ma position n'eût pas été assez précaire en réalité, mon imagination frappée venait y joindre mille images fantastiques. Patience passait pour un *meneur de loups*. Vous savez que c'est une spécialité cabalistique accréditée en tout pays. Je m'imaginais donc voir paraître

ce diabolique petit vieillard escorté de sa bande affamée, ayant revêtu lui-même la figure d'une *moitié de loup*, et me poursuivant à travers les taillis. Plusieurs fois des lapins me partirent entre les jambes, et de saisissement je faillis tomber à la renverse. Là, comme j'étais bien sûr de n'être pas vu, je faisais force signes de croix ; car, en affectant l'incrédulité, j'avais nécessairement au fond de l'âme toutes les superstitions de la peur.

Enfin j'arrivai à la Roche-Mauprat avec le jour. J'attendis dans un fossé que les portes fussent ouvertes, et je me glissai à ma chambre sans être vue de personne. Comme ce n'était pas précisément une tendresse assidue qui veillait sur moi, mon absence n'avait pas été remarquée durant la nuit ; je fis croire à mon oncle Jean, que je rencontrais dans un escalier, que je venais de me lever ; et ce stratagème ayant réussi, j'allai dormir tout le jour dans l'abat-foin.

## V.

N'ayant plus rien à craindre pour moi-même, il m'eût été facile de me venger de mon ennemi ; tout m'y conviait. Le propos qu'il avait tenu contre ma famille eût suffi, sans même invoquer l'outrage fait à ma personne, et que je répugnais à avouer. Je n'avais donc qu'un mot à dire : sept Mauprat eussent été à cheval au bout d'un quart d'heure, charmés d'avoir un exemple à faire en maltraitant un homme qui ne leur fournissait aucune redevance, et qui ne leur eût semblé bon qu'à être pendu pour effrayer les autres.

Mais, les choses n'eussent-elles pas été aussi loin, je ne sais comment il se fit que je sentis une répugnance insurmontable à demander vengeance à huit hommes contre un seul. Au moment de le faire (car dans ma colère je me l'étais bien promis), je fus retenu par je ne sais quel instinct de loyauté que je ne me connaissais pas, et que je ne pus guère m'expliquer à moi-même. Et puis les paroles de Patience avaient peut-être fait naître en moi, à mon insu, un sentiment de honte salutaire. Peut-être ses justes malédictions contre les nobles m'avaient-elles fait entrevoir quelque idée de justice. Peut-être, en un mot, ce que j'avais pris jusque-là en moi pour des mouvements de faiblesse et de pitié commença-t-il dès lors soudainement à me sembler plus grave et moins méprisable.

Quoi qu'il en soit, je gardai le silence. Je me contentai de rosser Sylvain pour le punir de m'avoir abandonné et pour le déterminer à se taire sur ma mésaventure. Cet amer souvenir était assoupi, lorsque, vers la fin de l'automne, il m'arriva de battre les bois avec Sylvain. Ce pauvre Sylvain avait de l'attachement pour moi ; car, en dépit de mes brutalités, il venait toujours se placer sur mes talons, dès que j'étais hors du château. Il me défendait contre tous ses compagnons en soutenant que je n'étais qu'un peu vif et point méchant. Ce sont les âmes douces et résignées du peuple qui entretiennent l'orgueil et la rudesse des grands. Nous chassions donc les alouettes au lacet, lorsque mon page ensabotté, qui furetait toujours à l'avant-garde, revint vers moi en disant textuellement : « *J'avise<sup>1</sup> eul<sup>2</sup> meneu<sup>3</sup> d'loups auc<sup>5</sup> eul preneu<sup>4</sup> d'taupes.* »

Cet avertissement fit passer un frisson dans tous mes membres. Cependant je sentis le ressentiment faire réaction dans mon cœur, et je marchai droit à la rencontre de mon sorcier, un peu rassuré peut-être aussi par la présence de son compagnon, qui était un habitué de la Roche-Mauprat, et que je supposais devoir me porter respect et assistance.

Marcasse, dit *preneur de taupes*, faisait profession de purger de fourmes, belettes, rats et autres animaux malfaisants les habitations et les champs de la contrée. Il ne bornait pas au Berry les bienfaits de son industrie ; tous les ans il faisait le tour de la Marche, du Nivernais, du Limousin et de la Saintonge, parcourant seul et à pied

1. C'est le nom qu'on donne à la petite propriété.

1. Je vois. — 2. Le. — 3. Avec.

tous les lieux où on avait le bon esprit d'apprécier ses talents ; bien reçu partout, au château comme à la chaumière, car c'était un métier qui se faisait avec succès et probité de père en fils dans sa famille, et que ses descendants font encore. Il avait un glte et une besogne assurée pour tous les jours de l'année. Aussi régulier dans sa tournée que la terre dans sa rotation, on le voyait à époque fixe reparaitre dans les mêmes lieux où il avait passé l'année précédente, toujours accompagné du même chien et de la même longue épée.

Ce personnage était aussi curieux et plus comique, dans son genre, que le sorcier Patience. C'était un homme bilieux et mélancolique, grand, sec, anguleux, plein de lenteur, de majesté et de réflexion dans toutes ses manières. Il aimait si peu à parler qu'il répondait à toutes les questions par monosyllabes ; toutefois il ne s'écartait jamais des règles de la plus austère politesse, et il disait peu de mots sans élever la main vers la corne de son chapeau en signe de révérence et de civilité. Était-il ainsi par caractère ? ou bien, dans son métier ambulatoire, la crainte de s'aliéner quelques-unes de ses nombreuses pratiques par des propos inconsidérés lui inspirait-elle cette sage réserve ? On ne le savait point. Il avait l'œil et le pied dans toutes les maisons, il avait le jour la clef de tous les greniers, et place le soir au foyer de toutes les cuisines. Il savait tout, d'autant plus que son air rêveur et absorbé inspirait l'abandon en sa présence, et pourtant jamais il ne lui était arrivé de rapporter dans une maison ce qui se passait dans une autre.

Si vous voulez savoir comment ce caractère m'avait frappé, je vous dirai que j'avais été témoin des efforts de mes oncles et de mon grand-père pour le faire parler. Ils espéraient savoir de lui ce qui se passait au château de Sainte-Sévère, chez M. Hubert de Mauprat, l'objet de leur haine et de leur envie. Quoique don Marcasse (on l'appelait *don* parce qu'on lui trouvait la démarche et la lierté d'un *hidalgo* ruiné), quoique don Marcasse, dis-je, eût été impénétrable à cet égard comme à tous les autres, les Mauprat *Coupe-Jarret* ne manquaient pas de l'amadouer toujours davantage, essayant tirer de lui quelque chose de relatif à Mauprat *Casse-Tête*.

Nul ne pouvait donc savoir les sentiments de Marcasse sur quoi que ce soit ; le plus court eût été de supposer qu'il ne se donnait pas la peine d'en avoir aucun. Cependant l'attrait que Patience semblait éprouver pour lui, jusqu'à l'accompagner durant plusieurs semaines dans ses voyages, donnait à penser qu'il y avait quelque sortilège dans son air mystérieux, et que ce n'était pas seulement la longueur de son épée et l'adresse de son chien qui faisaient si merveilleuse déconiture de taupes et de belettes. On parlait tout bas d'herbes enchantées, au moyen desquelles il faisait sortir de leurs trous ces animaux méfiants pour les prendre au piège ; mais, comme on se trouvait bien de cette magie, on ne songeait pas à lui en faire un crime.

Je ne sais si vous avez assisté à ce genre de chasse. Elle est curieuse, surtout dans les greniers à fourrage. L'homme et le chien grimant aux échelles, et courant sur les bois de charpente avec un aplomb et une agilité surprenante ; le chien flairant les trous des murailles, faisant l'office de chat, se mettant à l'affût, et veillant en embuscade jusqu'à ce que le *gibier* se livre à la rapière du chasseur ; celui-ci lardant des bottes de paille, et passant l'ennemi au fil de l'épée : tout cela, accompli et dirigé avec gravité et importance par don Marcasse, était, je vous assure, aussi singulier que divertissant.

Lorsque j'aperçus ce féal, je crus pouvoir braver le sorcier, et j'approchai hardiment. Sylvain me regardait avec admiration, et je remarquai que Patience lui-même ne s'attendait pas à tant d'audace. J'affectai d'aborder Marcasse et de lui parler, afin de braver mon ennemi. Ce que voyant, il écarta doucement le preneur de taupes ; et, posant sa lourde main sur ma tête, il me dit fort tranquillement :

« Vous avez grandi depuis quelque temps, mon beau monsieur ? »

La rougeur me monta au visage, et reculant avec dédain :

« Prenez garde à ce que vous faites, manant, lui dis-je ; vous devriez vous rappeler que, si vous avez encore vos deux oreilles, c'est à ma bonté que vous le devez. — Mes deux oreilles ! » dit Patience en riant avec amertume. Et, faisant allusion au surnom de ma famille, il ajouta : « Vous voulez dire mes deux jarrets ? *Patience ! patience !* un temps n'est peut-être pas loin où les manants ne couperont aux nobles ni les jarrets ni les oreilles, mais la tête et la bourse.... — Taisez-vous, maître Patience, dit le preneur de taupes d'un ton solennel, vous ne parlez pas en philosophe. — Tu as raison, toi, répliqua le sorcier ; et, au fait, je ne sais pas pourquoi je querelle ce petit *gars*. Il aurait dû me faire mettre en bouillie par ses oncles ; car je l'ai fouetté, l'été dernier, pour une sottise qu'il m'avait faite ; et je ne sais pas ce qui est arrivé dans la famille, mais les Mauprat ont perdu une belle occasion de faire du mal au prochain. — Apprenez, paysan, lui dis-je, qu'un noble se venge toujours noblement ; je n'ai pas voulu faire punir mes injures par des gens plus forts que vous ; mais attendez deux ans, et je vous promets de vous pendre, de ma propre main, à un certain arbre que je reconnaitrai bien, et qui est devant la porte de la tour Gazeau. Si je ne le fais, je veux cesser d'être gentilhomme ; si je vous épargne, je veux être appelé meneur de loups. »

Patience sourit, et, tout d'un coup devenant sérieux, il attachait sur moi ce regard profond qui rendait sa physionomie si remarquable. Puis, se tournant vers le chasseur de belettes : « C'est singulier, dit-il, il y a quelque chose dans cette race. Voyez le plus méchant noble : il a encore plus de cœur dans certaines choses que le plus brave d'entre nous. Ah ! c'est tout simple, ajouta-t-il en se parlant en lui-même ; on les élève comme ça, et nous, on nous dit que nous naissons pour obéir... *Patience !* » Il garda un instant le silence ; puis il sortit de sa rêverie pour me dire d'un ton de bonhomie un peu railleuse : « Vous voulez me pendre, monseigneur *Brin de chaume* ? Mangez donc beaucoup de soupe ; car vous n'êtes pas encore assez haut pour atteindre à la branche qui me portera ; et, jusque-là... il passera peut-être sous le pont bien de l'eau dont vous ne savez pas le goût. — Mal parlé, mal parlé, dit le preneur de taupes d'un air grave ; allons, la paix. Monsieur Bernard, pardon pour Patience ; c'est un vieux, un fou. »

— Non, non, dit Patience, je veux qu'il me pendre ; il a raison, il me doit cela, et, au fait, cela arrivera peut-être plus vite que tout le reste. Ne vous dépêchez pas trop de grandir, monsieur, car, moi, je me dépêche de vieillir plus que je ne voudrais ; et, puisque vous êtes si brave, vous ne voudrez pas attaquer un homme qui ne pourrait plus se défendre. — Vous avez bien usé de votre force avec moi ! m'écriai-je ; ne m'avez-vous pas fait violence, dites ? n'est-ce pas une lâcheté, cela ? »

Il fit un geste de surprise. « Oh ! les enfants, les enfants ! dit-il, voyez comme cela raisonne ! La vérité est dans la bouche des enfants. » Et il s'éloigna en rêvant et en se disant des sentences à lui-même, comme il avait l'habitude de faire. Marcasse m'ôta son chapeau, et me dit d'un ton impassible : « Il a tort... il faut la paix... pardon... repos... salut ! »

Ils disparurent, et là cessèrent mes rapports avec Patience. Ils ne furent renoués que longtemps après.

## VI.

J'avais quinze ans quand mon grand-père mourut ; sa mort ne causa point de douleur, mais une véritable consternation à la Roche-Mauprat. Il était l'âme de tous les vices qui y régnaient, et il est certain qu'il y avait en lui quelque chose de plus cruel et de moins vil que dans ses fils. Après lui l'espèce de gloire que son audace nous avait acquise s'éclipsa. Ses enfants, jusque-là bien disciplinés, devinrent de plus en plus ivrognes et débauchés. D'ailleurs les expéditions furent chaque jour plus périlleuses.

Excepté le petit nombre de féaux que nous traitions



bien et qui nous étaient tous dévoués, nous étions de plus en plus isolés et sans ressources. Le pays d'alentour avait été abandonné à la suite de nos violences. La frayeur que nous inspirions agrandissait chaque jour le désert autour de nous. Il fallait aller loin et se hasarder sur les confins de la plaine. Là nous n'avions pas le dessus, et mon oncle Laurent, le plus hardi de tous, fut grièvement blessé à une escarmouche. Il fallut chercher d'autres ressources. Jean les suggéra. Ce fut de se glisser dans les foires sous divers déguisements et d'y commettre des vols habiles. De brigands nous devînmes filous, et notre nom détesté s'avilit de plus en plus. Nous établîmes des accointances avec tout ce que la province recéléait de gens tarés, et, par un échange de services frauduleux, nous échappâmes encore une fois à la misère.

Je dis nous, car je commençais à faire partie de cette bande de coupe-jarrets quand mon grand-père mourut. Il avait cédé à mes prières et m'avait associé à quelques-unes des dernières courses qu'il tenta. Je ne vous ferai point d'excuses; mais vous voyez devant vous un homme qui a fait le métier de bandit. C'est un souvenir qui ne me laisse nul remords, pas plus qu'à un soldat d'avoir fait campagne sous les ordres de son général. Je croyais encore vivre au moyen âge. La force et la sagesse des lois établies étaient pour moi des paroles dépourvues de sens. Je me sentais brave et vigoureux; je me battais. Il est vrai que les résultats de nos victoires me faisaient souvent rougir; mais n'en profitant pas, je m'en lavais les mains, et je me souviens avec plaisir d'avoir aidé plus d'une victime terrassée à se relever et à s'enfuir.

Cette existence m'étourdissait par son activité, ses dangers et ses fatigues. Elle m'arrachait aux douloureuses réflexions qui eussent pu naître en moi. En outre elle me soustrayait à la tyrannie immédiate de Jean. Mais quand mon grand-père fut mort, et notre bande dégradée par un autre genre d'exploits, je retombai sous cette odieuse domination. Je n'étais nullement propre au mensonge et à la fraude. Je montrais non-seulement de l'aversion, mais encore de l'incapacité pour cette industrie nouvelle. On me regarda comme un membre inutile, et les mauvais procédés recommencèrent. On m'eût chassé si on m'eût craint que, me réconciliant avec la société, je ne devinsse un ennemi dangereux. Dans cette alternative de me nourrir ou d'avoir à me redouter, il fut souvent délibéré (je l'ai su depuis) de me chercher querelle et de me forcer à une rixe dans laquelle on se déferait de moi. C'était l'avis de Jean; mais Antoine, celui qui avait perdu le moins de l'énergie et de l'espèce d'équité domestique de Tristan, opina et prouva que j'étais plus précieux que nuisible. J'étais un bon soldat, on pouvait avoir besoin encore de bras dans l'occasion. Je pouvais aussi me former à l'escroquerie; j'étais bien jeune et bien ignorant; mais si Jean voulait me prendre par la douceur, rendre mon sort moins malheureux, et surtout m'éclairer sur ma véritable situation, en m'apprenant que j'étais perdu pour la société et que je ne pouvais y repaître sans être pendu aussitôt, peut-être mon obstination et ma fierté plieraient-elles devant le bien-être, d'une part, et la nécessité, de l'autre. Il fallait au moins le tenter avant de se débarrasser de moi; « car, disait Antoine pour conclure son homélie, nous étions dix Mauprat l'année dernière; notre père est mort, et, si nous tuons Bernard, nous ne serons plus que huit. »

Cet argument l'emporta. On me tira de l'espèce de cachot où je languissais depuis plusieurs mois; on me donna des habits neufs; on changea mon vieux fusil pour une belle carabine que j'avais toujours désirée; on me fit l'exposé de ma situation dans le monde; on me versa du meilleur vin à mes repas. Je promis de réfléchir, et, en attendant, je m'abrutis un peu plus dans l'inaction et dans l'ivrognerie que je n'avais fait dans le brigandage.

Cependant ma captivité me laissa de si tristes impressions que je fis le serment, à part moi, de m'exposer à tout ce qui pourrait m'advenir sur les terres du roi de France, plutôt que de supporter le retour de ces mauvais traitements. Un méchant point d'honneur me retenait seul à la Roche-Mauprat. Il était évident que l'orage

s'amassait sur nos têtes. Les paysans étaient mécontents, malgré tout ce que nous faisons pour nous les attacher; des doctrines d'indépendance s'insinuaient sourdement parmi eux; nos plus fidèles serviteurs se lassaient d'avoir le pain et les vivres en abondance; ils demandaient de l'argent, et nous n'en avions pas. Plusieurs sommations nous avaient été faites sérieusement de payer à l'État les impôts du fisc; et nos créanciers se joignant aux gens du roi et aux paysans révoltés, tout nous menaçait d'une catastrophe semblable à celle dont le seigneur de Pleumartin venait d'être victime dans le pays<sup>4</sup>.

Mes oncles avaient longtemps projeté de s'adjoindre aux rapines et à la résistance de ce hobereau. Mais au moment où Pleumartin, près de tomber au pouvoir de ses ennemis, nous avait donné sa parole de nous accueillir comme amis et alliés si nous marchions à son secours, nous avions appris sa défaite et sa fin tragique. Nous étions donc à toute heure sur nos gardes. Il fallait quitter le pays ou traverser une crise décisive. Les uns conseillaient le premier parti; les autres s'obstinaient à suivre le conseil du père mourant, et à s'enterrer sous les ruines du donjon. Ils traitaient de lâcheté et de couardise toute idée de fuite ou de transaction. La crainte d'encourir un pareil reproche, et peut-être un peu l'amour instinctif du danger, me retenaient donc encore; mais mon aversion pour cette existence odieuse sommeillait en moi, toujours prête à éclater violemment.

Un soir que nous avions largement soupé, nous restâmes à table continuant à boire et à converser. Dieu sait dans quels termes et sur quels sujets! Il faisait un temps affreux, l'eau ruisselait sur le pavé de la salle par les fenêtres disjointes, l'orage ébranlait les vieux murs. Le vent de la nuit sifflait à travers les crevasses de la voûte et faisait ondoyer la flamme de nos torches de résine. On m'avait beaucoup raillé, pendant le repas, de ce qu'on appelait ma vertu; on avait traité ma sauvagerie envers les femmes de continence, et c'était surtout à ce propos qu'on me poussait à mal par la mauvaise honte. Comme, tout en me défendant de ces moqueries grossières et en ripostant sur le même ton, j'avais bu énormément, ma farouche imagination s'était enflammée, et je me vantais d'être plus hardi et mieux venu auprès de la première femme qu'on amènerait à la Roche-Mauprat qu'aucun de mes oncles. Le défi fut accepté avec de grands éclats de rire. Les roulements de la foudre répondirent à cette gaieté infernale.

Tout à coup le cor sonna à la herse. Tout rentra dans le silence. C'était la fanfare dont les Mauprat se servaient entre eux pour s'appeler et se reconnaître. C'était mon oncle Laurent qui avait été absent tout le jour et qui demandait à rentrer. Nous avions tant de sujets de méfiance que nous étions nous-mêmes porte-clefs et guichetiers de notre forteresse. Jean se leva en agitant les clefs; mais il resta immobile aussitôt pour écouter le cor qui annonçait, par une seconde fanfare, qu'il amenait une prise, et qu'il fallait aller au-devant de lui. En un clin d'œil, tous les Mauprat furent à la herse avec des flambeaux, excepté moi, dont l'indifférence était profonde, et les jambes sérieusement avinées. « Si c'est une femme, s'écria Antoine en sortant, je jure sur l'âme de mon père qu'elle te sera adjugée, vaillant jeune homme! et nous verrons si ton audace répond à tes prétentions. » Je restai les coudes sur la table, plongé dans un malaise stupide.

Lorsque la porte se rouvrit, je vis entrer une femme d'une démarche assurée et revêtue d'un costume étrange. Il me fallut un effort pour ne pas tomber dans une sorte de divagation, et pour comprendre ce que l'un des Mauprat vint me dire à l'oreille. Au milieu d'une battue aux loups, à laquelle plusieurs seigneurs des environs avec leurs femmes, avaient voulu prendre part, le cheval de

4. Le seigneur de Pleumartin a laissé dans le pays des souvenirs qui préserveront le récit de Mauprat du reproche d'exagération. La plume se refuserait à tracer les féroces obscénités et les raffinements de torture qui signalèrent la vie de cet insensé, et qui perpétuèrent les traditions du brigandage féodal dans le Berry jusqu'aux derniers jours de l'ancienne monarchie. On fit le siège de son château, et, après une résistance opiniâtre, il fut pris et pendu. Plusieurs personnes encore vivantes, et d'un âge qui n'est même pas très-avancé, l'ont connu.

cette jeune personne s'était effrayé et l'avait emportée loin de la chasse. Lorsqu'il s'était calmé après une pointe de près d'une lieue, elle avait voulu retourner en arrière; mais ne connaissant pas le pays de Varenne, où tous les sites se ressemblent, elle s'était de plus en plus écartée. L'aube et la nuit avaient mis le comble à son embarras. Laurent, l'ayant rencontrée, lui avait offert de la conduire au château de Rochechaure, qui était en effet à plus de six lieues de là, mais qu'il disait très-voisin, et dont il feignait d'être le garde-chasse. Cette dame avait accepté son offre. Sans connaître la dame de Rochechaure, elle était un peu sa parente, et se flattait d'être bien accueillie. Elle n'avait jamais rencontré la figure d'aucun Mauprat, et ne songeait guère être si près de leur repaire. Elle avait donc suivi son guide sans défiance, et, n'ayant vu de sa vie la Roche-Mauprat, ni de près, ni de loin, elle fut introduite dans la salle de nos orges sans avoir le moindre soupçon du piège où elle était tombée.

Quand je frotais mes yeux appesantis et regardai cette femme si jeune et si belle, avec un air de calme, de franchise et d'honnêteté que je n'avais jamais trouvé sur le front d'aucune autre (toutes celles qui avaient passé la herse de notre manoir étant d'insolentes prostituées ou des victimes stupides), je crus faire un rêve.

J'avais vu des fées figurer dans mes légendes de chevalerie. Je crus presque que Morgane ou Urgande venait chez nous pour faire justice; et j'eus envie un instant de me jeter à genoux et de protester contre l'arrêt qui m'eût confondu avec mes oncles. Antoine, à qui Laurent avait rapidement donné le mot, s'approcha d'elle avec autant de politesse qu'il était capable d'en avoir, et la pria d'excuser son costume de chasse et celui de ses amis. Ils étaient tous neveux ou cousins de la dame de Rochechaure, et ils attendaient pour se mettre à table que cette dame, qui était fort dévote, fût sortie de la chapelle où elle était en conférence pieuse avec son aumônier. L'air de candeur et de confiance avec lequel l'inconnue écouta ce mensonge ridicule me serra le cœur; mais je ne me rendis pas compte de ce que j'éprouvais. « Je ne veux pas, dit-elle à mon oncle Jean qui faisait l'assidu d'un air de satire auprès d'elle, déranger cette dame; je suis trop inquiète de l'inquiétude que je cause moi-même à mon père et à mes amis dans ce moment pour vouloir m'arrêter ici. Dites-lui que je la supplie de me prêter un cheval frais et un guide, afin que je retourne vers le lieu où je présume qu'ils peuvent avoir été m'attendre. — Madame, répondit Jean avec assurance, il est impossible que vous vous remettiez en route par le temps qu'il fait; d'ailleurs cela ne servirait qu'à retarder le moment de rejoindre ceux qui vous cherchent. Dix de nos gens bien montés et armés de torches partent à l'instant même par dix routes différentes, et vont parcourir la Varenne sur tous les points. Il est donc impossible que, dans deux heures au plus, vos parents n'aient pas de vos nouvelles, et que bientôt vous ne les voyiez arriver ici, où ils seront hébergés le mieux possible. Tenez-vous donc en repos, et acceptez quelques cordiaux pour vous remettre; car vous êtes mouillée et accablée de fatigue. — Sans l'inquiétude que j'éprouve, je serais affamée, répondit-elle en souriant. Je vais essayer de manger quelque chose; mais ne faites rien d'extraordinaire pour moi. Vous avez déjà mille fois trop de bonté. »

Elle s'approcha de la table où j'étais resté accoudé, et prit un fruit tout près de moi sans m'apercevoir. Je me retournai et la regardai effrontément d'un air abruti. Elle supporta mon regard avec arrogance. Voilà du moins ce qu'il me sembla. J'ai su depuis qu'elle ne me voyait seulement pas; car, tout en faisant effort sur elle-même pour paraître calme et répondre avec confiance à l'hospitalité qu'on lui offrait, elle était fort troublée de la présence inattendue de tant d'hommes étranges, de mauvaise mine et grossièrement vêtus. Pourtant nul soupçon ne lui venait. J'entendis un des Mauprat dire près de moi à Jean: « Bon! tout va bien; elle donne dans le panneau; faisons-la boire, elle causera. — Un instant, répondit Jean, surveillez-la, l'affaire est sérieuse; il y a mieux à faire ici qu'à se divertir. Je vais tenir conseil, on vous appellera

pour dire votre avis; mais ayez l'œil un peu sur Bernard. — Qu'est-ce qu'il y a? dis-je brusquement en me retournant vers lui. Est-ce que cette fille ne t'appartient pas? N'a-t-on pas juré sur l'âme de mon grand-père!... — Ah! c'est parbleu vrai! » dit Antoine en s'approchant de notre groupe, tandis que les autres Mauprat entouraient la dame. Écoute, Bernard, je tiendrai ma parole à une condition. — Laquelle? — C'est bien simple; d'ici à dix minutes, tu ne diras pas à cette *dozelle* qu'elle n'est pas chez la vieille Rochechaure. — Pour qui me prenez-vous? répondis-je en enfonçant mon chapeau sur mes yeux. Croyez-vous que je sois une bête? Attendez, voulez-vous que j'aille prendre la robe de ma grand-mère qui est là-haut, et que je me fasse passer pour la dévote de Rochechaure? — Bonne idée, dit Laurent. — Mais, avant tout, j'ai à vous parler, » reprit Jean. Et il les entraîna dehors après avoir fait un signe aux autres. Au moment où ils sortaient tous, je crus voir que Jean voulait engager Antoine à me surveiller; mais Antoine, avec une insistance que je ne compris pas, s'obstina à les suivre. Je restai seul avec l'inconnue.

Je demeurai un instant étourdi, bouleversé, et plus embarrassé que satisfait du tête-à-tête; puis, en cherchant à me rendre compte de ce qui se passait de mystérieux autour de moi, je parvins à m'imaginer, à travers les fumées du vin, quelque chose d'assez vraisemblable, quoique pourtant ce fût une erreur complète.

Je crus expliquer tout ce que je venais de voir et d'entendre, en supposant d'abord que cette dame si tranquille et si parée était une de ces filles de Bohême que j'avais vues quelquefois dans les foires; 2° que Laurent, l'ayant rencontrée par les champs, l'avait amenée pour divertir la compagnie; 3° qu'on lui avait fait confiance de mon état d'ivresse fanfaronne, et qu'on l'amenait pour mettre ma galanterie à l'épreuve, tandis qu'on me regarderait par le trou de la serrure. Mon premier mouvement, dès que cette pensée se fut emparée de moi, fut de me lever et d'aller droit à la porte que je fermai à double tour, et dont je tirai les verrous; puis je revins vers la dame, déterminé que j'étais à ne pas lui donner lieu de railler ma timidité.

Elle était assise sous le manteau de la cheminée; et, comme elle était occupée à sécher ses habits mouillés, et penchée vers le foyer, elle ne s'était pas rendu compte de ce que je faisais; mais l'expression étrange de mon visage la fit tressaillir lorsque je m'approchai d'elle. J'étais déterminé à l'embrasser pour commencer; mais je ne sais par quel prodige, dès qu'elle eut levé ses yeux sur moi, cette familiarité me devint impossible. Je ne me sentis que le courage de lui dire: « Ma foi! mademoiselle, vous êtes charmante, et vous me plaisez aussi vrai que je m'appelle Bernard Mauprat. — Bernard Mauprat! s'écria-t-elle en se levant, vous êtes Bernard Mauprat, vous? En ce cas, changez de langage et sachez à qui vous parlez; ne vous l'a-t-on pas dit? — On ne me l'a pas dit, mais je le devine, répondis-je en ricanant et en m'efforçant de lutter contre le respect que m'inspirait sa pâleur subite et son attitude impérieuse. — Si vous le devinez, dit-elle, comment est-il possible que vous me parliez comme vous faites? Mais on m'avait bien dit que vous étiez mal élevé, et pourtant j'avais toujours désiré vous rencontrer. — En vérité? dis-je en ricanant toujours. Vous! princesse de grandes routes, qui avez connu tant de gens en votre vie? Laissez mes lèvres rencontrer les vôtres, s'il vous plaît, ma belle, et vous saurez si je suis aussi bien élevé que messieurs mes oncles, que vous écoutiez si bien tout à l'heure. »

— Vos oncles! s'écria-t-elle en saisissant brusquement sa chaise et en la plaçant entre nous comme par un instinct de défense. O mon Dieu! mon Dieu! je ne suis pas chez madame de Rochechaure! — Le nom commence toujours de même, et nous sommes d'aussi bonne roche que qui que ce soit. — La Roche-Mauprat!... » murmura-t-elle en frissonnant de la tête aux pieds comme une biche qui entend hurler les loups; et ses lèvres devinrent toutes blanches. L'angoisse passa dans tous ses traits. Par une involontaire sympathie, je frémis moi-même, et je faillis

changer tout à coup de manières et de langage. « Qu'est-ce que cela a donc de surprenant pour elle ? me disais-je ; n'est-ce pas une comédie qu'elle joue ? et si les Mauprat ne sont pas là derrière quelque boiserie à nous écouter, ne leur racontera-t-elle pas mot pour mot tout ce qui se sera passé ? Cependant elle tremble comme une feuille de peuplier... Mais si c'est une comédienne ? J'en ai vu une qui faisait Geneviève de Brabant et qui pleurait à s'y méprendre. » J'étais dans une grande perplexité, et je promenais des yeux hagards tantôt sur elle, tantôt sur les portes que je croyais toujours prêtes à s'ouvrir toutes grandes, aux éclats de rire de mes oncles.

Cette femme était belle comme le jour. Je ne crois pas que jamais il ait existé une femme aussi jolie que celle-là. Ce n'est pas moi seulement qui l'atteste ; elle a laissé une réputation de beauté qui n'est pas encore oubliée dans le pays. Elle était d'une taille assez élevée, svelte, et remarquable par l'aisance de ses mouvements. Elle était blanche avec des yeux noirs et des cheveux d'ébène. Ses regards et son sourire avaient une expression de bonté et de finesse dont le mélange était incompréhensible ; il semblait que le ciel lui eût donné deux âmes, une toute d'intelligence, une toute de sentiment.

Elle était naturellement gaie et brave ; c'était un ange que les chagrins de l'humanité n'avaient pas encore osé toucher. Rien ne l'avait fait souffrir, rien ne lui avait appris la méfiance et l'effroi. C'était donc là la première souffrance de sa vie, et c'était moi, brute, qui la lui inspirais. Je la prenais pour une bohémienne, et c'était un ange de pureté.

C'était ma jeune tante à la mode de Bretagne, Edmée de Mauprat, fille de M. Hubert, mon grand-oncle (à la mode de Bretagne aussi), qu'on appelait le chevalier, et qui s'était fait relever de l'ordre de Malte pour se marier dans un âge déjà mûr ; car ma tante et moi nous étions du même âge. Nous avions dix-sept ans tous deux, à quelques mois de différence ; et ce fut là notre première entrevue. Celle que j'aurais dû protéger au péril de ma vie envers et contre tous, était là, devant moi, palpitante et consternée comme une victime devant le bourreau.

Elle fit un grand effort, et s'approchant de moi, qui marchais avec préoccupation dans la salle, elle se nomma et ajouta : « Il est impossible que vous soyez un infâme comme tous ces brigands que je viens de voir et dont je sais la vie infernale. Vous êtes jeune ; votre mère était bonne et sage. Mon père voulait vous élever et vous adopter. Encore aujourd'hui il regrette de ne pouvoir vous tirer de l'abîme où vous êtes plongé. N'avez-vous pas reçu plusieurs messages de sa part ? Bernard, vous êtes mon proche parent, songez aux liens du sang ; pourquoi voulez-vous m'insulter ? Veut-on m'assassiner ici ou me donner la torture ? Pourquoi m'a-t-on trompée en me disant que j'étais à Rochemaure ? Pourquoi s'est-on retiré d'un air de mystère ? Que prépare-t-on ? que se passe-t-il ? » La parole expira sur ses lèvres ; un coup de fusil venait de se faire entendre au dehors. Une décharge de la coulevrine y répondit, et la trompe d'alarme ébranla de sons lugubres les fristes murailles du donjon. Mademoiselle de Mauprat tomba sur sa chaise. Je restai immobile, ne sachant si c'était là une nouvelle scène de comédie imaginée pour se divertir de moi, et décidé à ne point me mettre en peine de cette alarme jusqu'à ce que j'eusse la preuve certaine qu'elle n'était pas simulée.

« Allons, lui dis-je en me rapprochant d'elle, convenez que tout ceci est une plaisanterie. Vous n'êtes pas mademoiselle de Mauprat, et vous voulez savoir si je suis un apprenti capable de faire l'amour. — J'en jure par le Christ, répondit-elle en prenant mes mains dans ses mains froides comme la mort, je suis Edmée, votre parente, votre prisonnière, votre amie ; car je me suis toujours intéressée à vous, j'ai toujours supplié mon père de ne pas vous abandonner... Mais écoutez, Bernard, on se bat, on se bat à coups de fusil ! C'est mon père qui vient me chercher sans doute, et on va le tuer ! Ah ! s'écria-t-elle en tombant à genoux devant moi, allez empêcher cela, Bernard, mon enfant ! Dites à vos oncles de respecter mon père, le meilleur des hommes, si vous saviez ! dites-leur

que, s'ils nous haïssent, s'ils veulent verser du sang, eh bien ! qu'ils me tuent, qu'ils m'arrachent le cœur, mais qu'ils respectent mon père... »

On m'appela du dehors d'une voix véhémement : « Où est ce poltron ? où est cet enfant de malheur ? » disait mon oncle Laurent. On secoua la porte ; je l'avais si bien fermée qu'elle résista à des secousses furieuses. « Ce misérable lâche s'amuse à faire l'amour pendant qu'on nous égorge ! Bernard, la maréchaussée nous attaque. Votre oncle Louis vient d'être tué. Venez, pour Dieu, venez, Bernard ! — Que le diable vous emporte tous ! m'écriai-je, et soyez tué vous-même, si je crois un mot de tout cela ; je ne suis pas si sot que vous pensez ; il n'y a de lâches ici que ceux qui mentent. Moi, j'ai juré que j'aurais la femme, et je ne la rendrai que quand il me plaira. — Allez au diable ! répondit Laurent, vous faites semblant... » Les décharges de mousqueterie redoublèrent. Des cris affreux se firent entendre. Laurent quitta la porte et se mit à courir vers le bruit. Son empressement marquait tant de vérité que je n'y pus résister. L'idée qu'on m'accuserait de lâcheté l'emporta ; je m'avançai vers la porte. « O Bernard ! ô monsieur de Mauprat ! s'écria Edmée en se trainant après moi, laissez-moi aller avec vous ; je me jetterai aux pieds de vos oncles, je ferai cesser ce combat, je leur céderai tout ce que je possède, ma vie, s'ils la veulent... pour que celle de mon père soit sauvée. — Attendez, lui dis-je en me retournant vers elle, je ne peux pas savoir si on ne se moque pas de moi. Je crois que mes oncles sont là derrière la porte, et que, pendant que nos valets de chiens tiraillent dans la cour, on tient une couverture pour me berner. Vous êtes ma cousine, ou vous êtes une... Vous allez me faire un serment, et je vous en ferai un à mon tour. Si vous êtes une princesse errante, et que, vaincu par vos grimaces, je sorte de cette chambre, vous allez jurer d'être ma maîtresse et de ne souffrir personne auprès de vous avant que j'aie usé de mes droits ; ou bien, moi, je vous jure que vous serez corrigée comme j'ai corrigé ce matin Flore, ma chienne mouchetée. Si vous êtes Edmée, et que je vous jure de me mettre entre votre père et ceux qui voudraient le tuer, que me promettez-vous, que me jurerez-vous ? — Si vous saviez mon père, s'écria-t-elle, je vous jure que je vous épouserais. — Oui-da ! lui dis-je, enhardi par son enthousiasme dont je ne comprenais pas la sublimité. Donnez-moi donc un gage, afin qu'en tout cas je ne sorte pas d'ici comme un sot. » Elle se laissa embrasser sans faire résistance ; ses joues étaient glacées. Elle s'attachait machinalement à mes pas pour sortir ; je fus obligé de la repousser. Je le fis sans rudesse, mais elle tomba comme évanouie. Je commençai à comprendre la réalité de ma situation, car il n'y avait personne dans le corridor, et les bruits du dehors devenaient de plus en plus alarmants. J'allais courir vers mes armes, lorsqu'un dernier mouvement de méfiance, ou peut-être un autre sentiment, me fit revenir sur mes pas et fermer à double tour la porte de la salle où je laissais Edmée. Je mis la clef dans ma ceinture, et j'allai aux remparts, armé de mon fusil que je chargeai en courant.

C'était tout simplement une attaque de la maréchaussée ; il n'y avait là rien de commun avec mademoiselle de Mauprat. Nos créanciers avaient obtenu prise de corps contre nous. Les gens de loi, battus et maltraités, avaient requis de l'avocat du roi au présidial de Bourges un mandat d'amener, que la force armée exécutait de son mieux, espérant s'emparer de nous avec facilité au moyen d'une surprise nocturne. Mais nous étions en meilleur état de défense qu'ils ne pensaient ; nos gens étaient braves et bien armés, et puis nous nous battions pour notre existence tout entière ; nous avions le courage du désespoir, et c'était un avantage immense. Notre troupe montait à vingt-quatre personnes, la leur à plus de cinquante militaires. Une vingtaine de paysans lançaient des pierres sur les côtés, mais ils faisaient plus de mal à leurs alliés qu'à nous.

Le combat fut acharné pendant une demi-heure, puis notre résistance effraya tellement l'ennemi qu'il se replia et suspendit ses hostilités ; mais il revint bientôt à la



Marcasse, dit preneur de taupes. (Page 44.)

charge, et fut de nouveau repoussé avec perte. Les hostilités furent encore suspendues. On nous somma de nous rendre pour la troisième fois, en nous promettant la vie sauve. Antoine Mauprat leur répondit par une moquerie obscène. Ils restèrent indécis, mais ne se retirèrent pas.

Je m'étais battu bravement ; j'avais fait ce que j'appelais mon devoir. La trêve se prolongeait. Nous ne pouvions plus juger de la distance de l'ennemi, et nous n'osions risquer une décharge dans l'obscurité, car nos munitions de guerre étaient précieuses. Tous mes oncles étaient cloués aux remparts dans l'incertitude d'une nouvelle attaque. L'oncle Louis était grièvement blessé. Ma prisonnière me revint en mémoire. J'avais, au commencement du combat, entendu dire à Jean Mauprat qu'il fallait, en cas de défaite, l'offrir à condition qu'on lèverait le siège, ou la pendre aux yeux de l'ennemi. Je ne pouvais plus douter de la vérité de ce qu'elle m'avait dit. Quand la victoire parut se déclarer pour nous, on oublia la captive. Seulement le rusé Jean se détacha de sa chère coulevrine qu'il pointait avec tant d'amour, et se glissa comme un chat dans les ténèbres. Un mouvement de jalousie

incroyable s'empara de moi. Je jetai mon fusil, et je m'élançai sur ses traces, le couteau dans la main, et résolu, je crois, à le poignarder s'il touchait à ce que je regardais comme ma capture. Je le vis approcher de la porte, essayer de l'ouvrir, regarder avec attention par le trou de la serrure, pour s'assurer que sa proie ne lui avait pas échappé. Les coups de fusil recommencèrent. Il tourna sur ses talons inégaux avec l'agilité surprenante dont il était doué, et courut aux remparts. Pour moi, caché dans l'ombre, je le laissai passer et ne le suivis pas. Un autre instinct que celui du carnage venait de s'emparer de moi. Un éclair de jalousie avait enflammé mes sens. La fumée de la poudre, la vue du sang, le bruit, le danger, et plusieurs rasades d'eau-de-vie avalées à la ronde pour entretenir l'activité, m'avaient singulièrement échauffé la tête. Je pris la clef dans ma ceinture, j'ouvris brusquement la porte, et, quand je reparus devant la captive, je n'étais plus le novice méfiant et grossier qu'elle avait réussi à ébranler ; j'étais le brigand farouche de la Roche-Mauprat, cent fois plus dangereux cette fois que la première. Elle s'élança vers moi avec impétuosité. J'ouvris mes bras pour la saisir ; mais, au lieu de s'en ef-



Elle s'approcha de la table où j'étais reste accoudé, et prit un fruit. (Page 14.)

trayer, elle s'y jeta en criant : « Eh bien ! mon père ? — Ton père, lui dis-je en l'embrassant, n'est pas là. Il n'est pas plus question de lui que de toi sur la brèche à l'heure qu'il est. Nous avons *descendu* une douzaine de gendarmes, et voilà tout. La victoire se déclare pour nous comme de coutume. Ainsi ne t'inquiète plus de ton père ; moi, je ne m'inquiète plus des gens du roi. Vivons en paix et fêtons l'amour. » En parlant ainsi, je portai à mes lèvres un broc de vin qui restait sur la table. Mais elle me l'ôta des mains d'un air d'autorité qui m'enhardit. « Ne buvez plus, me dit-elle ; songez à ce que vous dites. Est-ce vrai ce que vous avez dit ? en répondez-vous sur l'honneur, sur l'âme de votre mère ? — Tout cela est vrai, je le jure sur votre belle bouche toute rose, lui répondis-je en essayant de l'embrasser encore. Mais elle recula avec ferreur. — O mon Dieu ! dit-elle, il est ivre ! Bernard ! Bernard ! souvenez-vous de ce que vous avez promis, gardez votre parole. Vous savez bien à présent que je suis votre parente, votre sœur. — Vous êtes ma maîtresse ou ma femme, lui répondis-je en la poursuivant toujours. — Vous êtes un misérable ! reprit-elle en me repoussant de sa cravache. Qu'avez-vous fait pour que je vous sois quelque

chose ? avez-vous secouru mon père ? — J'ai juré de le secourir, et je l'aurais fait s'il eût été là ; c'est donc comme si je l'avais fait. Savez-vous que si je l'avais fait et que j'eusse échoué, il n'y aurait pas eu à la Roche-Mauprat de supplice assez cruel et assez lent pour me punir à petit feu de cette trahison ? J'ai juré assez haut, on peut l'avoir entendu. Ma foi, je ne m'en soucie guère, et je ne tiens pas à vivre deux jours de plus ou de moins ; mais je tiens à vos faveurs, ma belle, et à n'être pas un chevalier langoureux dont on se moque. Allons, aimez-moi tout de suite, ou, ma foi, je m'en retourne là-bas. et, si je suis tué, tant pis pour vous. Vous n'aurez plus de chevalier, et vous aurez encore sept Mauprat à tenir en bride. Je crains que vous n'ayez pas les mains assez fortes pour cela, ma jolie petite linotte. »

Ces paroles, que je débitais au hasard et sans y attacher d'autre importance que de la distraire pour m'empêcher de ses mains ou de sa taille, firent une vive impression sur elle. Elle s'enfuit à l'autre bout de la salle, et s'efforça d'ouvrir la fenêtre ; mais ses petites mains ne purent seulement en ébranler le châssis de plomb aux ferrures rouillées. Sa tentative me fit rire. Elle joignit les



mais avec anxiété, et resta immobile, puis tout à coup l'expression de son visage changea, elle sembla prendre son parti, et vint à moi l'un riant et l'autre ouverte. Elle était si belle, ainsi qu'un nuage passa devant mes yeux, et, pendant un instant, je ne la vis plus.

— Passez-moi une poutilote, il faut que je vous dise comment elle était habillée. Elle ne remit jamais ce costume depuis cette nuit étrange, et pourtant je me le rappelle naïvement. Il y a longtemps de cela. Eh bien, je vivrais encore autant que j'ai vécu que je n'oublierais pas un seul détail, tant j'en fus frappé au milieu du tumulte qui se faisait au dedans et au dehors de moi, au milieu des coups de fusil qui battaient le rempart, des éclats qui sillonnaient le ciel, et des palpitations violentes qui précipitaient mon sang de mon cœur à mon cerveau, et de ma tête à ma poitrine.

— Oh! qu'elle était belle! Il me semble que son spectre passe encore devant mes yeux. Je crois la voir, vous dis-je, avec son costume d'amazone qu'on portait dans ce temps-là. Ce costume consistait en une jupe de drap très-ample; le corps serré dans un gilet de satin gris de perle boutonné, et une écharpe rouge autour de la taille; en dessus on portait la veste de chasse galonnée, courte et ouverte par devant; un chapeau de feutre gris à grands bords, relevé sur le front et ombragé d'une demi-douzaine de plumes rouges, surmontait des cheveux sans poudre, retroussés autour du visage et tombant par derrière en deux longues tresses, comme ceux des Bernoises. Ceux d'Émile étaient si longs qu'ils descendaient presque à terre. Cette parure fantastique pour moi, cette fleur de jeunesse et ce bon accueil qu'elle semblait faire à mes prétentions, c'en était bien assez pour me rendre fou d'amour et de joie. Je ne comprenais rien de plus agréable qu'une belle femme qui se donnait sans paroles grossières et sans larmes de honte. Mon premier mouvement fut de la saisir dans mes bras; mais, comme vaincu par ce besoin irrésistible d'adoration qui caractérise le premier amour, même chez les êtres les plus grossiers, je tombai à ses genoux, et je les pressai contre ma poitrine; c'était pourtant, dans cette hypothèse, à une grande dévergondée que s'adressait cet hommage. Je n'en étais pas moins prêt à m'évanouir.

— Elle prit ma tête dans ses deux belles mains, en s'écriant: « Ah! je le voyais bien, je le savais bien, que vous, vous n'étiez pas un de ces réprouvés; oh! vous allez me sauver. Dieu merci, soyez béni, ô Dieu! et vous, mon cher enfant, dites de quel côté? vite, fuyons; faut-il sauter par la fenêtre? Oh! je n'ai pas peur, mon cher monsieur, allons! »

— Je crus sortir d'un rêve, et j'avoue que cela me fut horriblement désagréable. « Qu'est-ce à dire? lui répondis-je en me relevant, vous jouez-vous de moi? ne savez-vous pas où vous êtes, et croyez-vous que je sois un enfant? »

— Je sais que je suis à la Roche-Mauprat, répondit-elle en redevenant pâle, et que je vais être outragée et assassinée dans deux heures si d'ici là je n'ai pas réussi à vous inspirer quelque pitié. Mais j'y réussirai, s'écria-t-elle en tombant à son tour à mes genoux, vous n'êtes pas un de ces hommes-là. Vous êtes trop jeune pour être un monstre comme eux; vous avez eu l'air de me plaindre; vous me ferez évader, n'est-ce pas, n'est-ce pas, *mon cher cœur*? »

— Elle prenait mes mains et les baisait avec ardeur pour me fléchir; je l'écoutais et je la regardais avec une stupidité peu faite pour la rassurer. Mon âme n'était guère accessible par elle-même à la générosité et à la compassion, et, dans ce moment, une passion plus violente que tout le reste faisait taire en moi ce qu'elle essayait d'y trouver. Je la dévorais des yeux sans rien comprendre à ses discours. Toute la question pour moi était de savoir si je lui avais plu, ou si elle avait voulu se servir de moi pour la délivrer.

— « Je vois bien que vous avez peur, lui dis-je; vous avez tort d'avoir peur de moi; je ne vous ferai certainement pas de mal. Vous êtes trop jolie pour que je songe à autre chose qu'à vous caresser.

— Oh! mais vos oncles me tueraient, s'écria-t-elle, vous le savez bien. Est-il possible que vous vouliez me laisser tuer? Puisque je vous plais, sauvez-moi, je vous aimerai après.

— Oh oui! après, après! lui répondis-je en riant d'un air mais et méfiant, après que vous m'aurez fait pendre par les gens du roi que je viens d'étriller si bien. Allons, prouvez-moi que vous m'aimez tout de suite, je vous sauverai après; après, moi aussi. » Je la poursuivis autour de la chambre; elle fuyait. Cependant elle ne me témoignait pas de colère et me résistait avec des paroles douces. La malheureuse ménageait en moi son seul espoir et craignait de m'irriter. Ah! si j'avais pu comprendre ce que c'était qu'une femme comme elle, et ce qu'était ma situation! Mais j'en étais incapable et je n'avais qu'une idée fixe, l'idée qu'un loup peut avoir en pareille occasion.

— Enfin, comme à toutes ses prières je répondais toujours la même chose: « M'aimez-vous ou vous moquez-vous? » elle vit à quelle brute elle avait affaire, et, prenant son parti, elle se retourna vers moi, jeta ses bras autour de mon cou, cacha son visage dans mon sein, et me laissa baiser ses cheveux. Puis elle me repoussa doucement en me disant: « Eh mon Dieu! ne vois-tu pas que je t'aime et que tu m'as plu dès le moment où je t'ai vu? Mais ne comprends-tu pas que je hais tes oncles et que je ne veux appartenir qu'à toi? — Oui, lui répondis-je obstinément, parce que vous avez dit: Voilà un imbécile à qui je persuaderai tout ce que je voudrai en lui disant que je t'aime; il le croira, et je le mènerai pendre. Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve, si vous m'aimez. » Elle me regardait d'un air d'angoisse, tandis que je cherchais à rencontrer ses lèvres quand elle ne détournait pas la tête. Je tenais ses mains dans les miennes, elle ne pouvait plus que reculer l'instant de sa défaite. Tout à coup sa figure pâle se colora, elle se mit à sourire, et avec une expression de coquetterie angélique: « Et vous, dit-elle, m'aimez-vous? »

— De ce moment la victoire fut à elle. Je n'eus plus la force de vouloir ce que je désirais; ma tête de loup-cervier fut bouleversée, ni plus ni moins que celle d'un homme, et je crois que j'eus l'accent de la voix humaine en m'écriant pour la première fois de ma vie: « Oui, je t'aime! oui, je t'aime!

— Eh bien! dit-elle d'un air fou et avec un ton caressant, aimons-nous et sauvons-nous. — Oui, sauvons-nous, lui répondis-je, je déteste cette maison et mes oncles. Il y a longtemps que je veux me sauver. Mais on me pendra, tu sais bien. — On ne te pendra pas, reprit-elle en riant, mon prétendu est lieutenant-général. — Ton prétendu! m'écriai-je, saisi d'un nouvel accès de jalousie plus vif que le premier, tu vas te marier? — Pourquoi non? » répondit-elle en me regardant avec attention. Je pâlis et je serrai les dents. « En ce cas... lui dis-je en essayant de l'emporter dans mes bras. — En ce cas, reprit-elle en me donnant une petite tape sur la joue, je vois que tu es jaloux; mais c'est un singulier jaloux que celui qui veut posséder sa maîtresse à dix heures pour la céder à minuit à huit hommes ivres qui la lui rendront demain aussi sale que la boue des chemins. — Ah! tu as raison, m'écriai-je, va-t'en! va-t'en! je te défendrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang; mais je succomberais sous le nombre et je périrais avec la pensée que tu leur restes. Quelle horreur! tu m'y fais penser: me voilà triste. Allons, pars! — Oh! oui! oh! ouï! mon ange, » s'écria-t-elle en m'embrassant sur les joues avec effusion.

— Cette caresse, la première qu'une femme m'eût faite depuis mon enfance, me rappela, je ne sais comment ni pourquoi, le dernier baiser de ma mère; et, au lieu de plaisir, elle me causa une tristesse profonde. Je me sentis les yeux pleins de larmes. Ma suppliante s'en aperçut et baisa mes larmes en répétant toujours: « Sauve-moi! sauve-moi! — Et ton mariage? lui dis-je; oh! écoute, jure-moi que tu ne te marieras pas avant que je meure; ce ne sera pas long, car mes oncles font bonne justice et courte justice, comme ils disent. — Est-ce que tu ne vas pas me suivre? reprit-elle. — Te suivre? non! pendu là-

bas pour avoir fait le métier de bandit, pendu ici pour t'avoir fait évader, ce sera toujours bien la même chose, et du moins je n'aurai pas la honte de passer pour un délateur et d'être pendu en place publique. — Je ne te laisserai pas ici, s'écria-t-elle, dussé-je y mourir; viens avec moi, tu ne risques rien, crois-en ma parole. Je réponds de toi devant Dieu. Tue-moi si je mens, mais partons vite. Mon Dieu! je les entends chanter! Ils viennent! Ah! si tu ne veux pas me défendre, tue-moi de suite!»

Elle se jeta dans mes bras. L'amour et la jalousie gagnaient de plus en plus en moi; j'eus en effet l'idée de la tuer, et j'eus la main sur mon couteau de chasse tout le temps que j'entendis du bruit et des voix dans le voisinage de la salle. C'étaient des cris de victoire. Je maudis le ciel de ne l'avoir pas donnée à nos ennemis. Je pressai Edmée sur ma poitrine, et nous restâmes immobiles dans les bras l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de fusil annonça que le combat recommençait. Alors je la serrai avec passion sur mon cœur. « Tu me rappelles, lui dis-je, une pauvre tourterelle qui, étant poursuivie par le milan, vint un jour se jeter dans ma veste et se cacher jusque dans mon sein. — Et tu ne l'as pas livrée au milan, n'est-ce pas? » reprit Edmée. — Non, de par tous les diables! pas plus que je ne te livrerai, toi, le plus joli des oiseaux des bois, à ces méchants oiseaux de nuit qui te menacent.

— Mais comment fuirons-nous? dit-elle en écoutant avec terreur la fusillade. — Aisément, lui dis-je, suis-moi. » Je pris un flambeau, et, levant une trappe, je la fis descendre avec moi dans la cave. De là nous gagnâmes un souterrain creusé dans le roc qui servait autrefois à risquer un grand moyen de défense quand la garnison était plus considérable; on sortait dans la campagne par une extrémité opposée à la herse, et on tombait sur les dernières des assiégés qui se trouvaient pris entre deux feux. Mais il y avait longtemps que la garnison de la Roche-Mauprat ne pouvait plus se diviser en deux corps, et d'ailleurs, durant la nuit, il y aurait eu folie à se risquer hors de l'enceinte. Nous arrivâmes donc sans encombre à la sortie du souterrain, mais au dernier moment je fus saisi d'un accès de fureur. Je jetai ma torche par terre, et m'appuyant contre la porte: « Tu ne sortiras pas d'ici, dis-je à la tremblante Edmée, sans être à moi. » Nous étions dans les ténèbres, le bruit du combat ne venait plus jusqu'à nous. Avant qu'on vint nous surprendre en ce lieu, nous avions mille fois le temps d'échapper. Tout m'enhardissait. Edmée ne dépendait plus que de mon caprice. Quand elle vit que les séductions de sa beauté ne pouvaient plus agir sur moi pour me porter à l'enthousiasme, elle cessa de m'implorer et fit quelques pas en arrière dans l'obscurité. « Ouvrez la porte, me dit-elle, et sors le premier, ou je me tue; car j'ai pris ton couteau de chasse au moment où tu l'oubliais sur le bord de la trappe, et pour retourner chez tes oncles, tu seras obligé de marcher dans mon sang. » L'énergie de sa voix m'effraya. « Rendez ce couteau, lui dis-je, ou à tout risque je vous l'ôte de force. — Crois-tu que j'aie peur de mourir? dit-elle avec calme. Si j'avais tenu ce couteau là-bas, je ne me serais pas humiliée devant toi. — Eh bien! malheur! m'écriai-je, vous me trompez, vous ne m'aimez pas! Partez, je vous méprise, je ne vous suivrai pas. » En même temps j'ouvris la porte.

« Je ne veux pas partir sans vous, dit-elle; et vous, vous ne voulez pas que nous partions sans que je sois déshonorée. Lequel de nous est le plus généreux? — Vous êtes folle, lui dis-je, vous m'avez menti, et vous ne savez que faire pour me rendre imbécile. Mais vous ne sortirez pas d'ici sans jurer que votre mariage avec le lieutenant-général ou avec tout autre ne se fera pas avant que vous ayez été ma maîtresse. — Votre maîtresse? dit-elle, y pensez-vous? Ne pouvez-vous du moins, pour adoucir l'insolence, dire votre femme? — C'est ce que diraient tous mes oncles à ma place, parce qu'ils ne se soucieraient que de votre dot. Moi, je n'ai envie de rien autre que de votre beauté. Jurez que vous serez à moi d'abord, et après vous serez libre; je le jure. Si je me sens trop jaloux pour le souffrir, un homme n'a qu'une parole, je me ferai

sauter la cervelle. — Je jure, dit Edmée, de n'être à personne avant d'être à vous. — Ce n'est pas cela; jurez d'être à moi avant d'être à qui que ce soit. — C'est la même chose, répondit-elle, je le jure. — Sur l'Évangile? sur le nom du Christ? sur le salut de votre âme? sur le cercueil de votre mère? — Sur l'Évangile, sur le nom du Christ, sur le salut de mon âme, sur le cercueil de ma mère! — C'est bon. — Un instant, reprit-elle: vous allez jurer que ma promesse et son exécution resteront un secret entre nous, que mon père ne le saura jamais ni personne qui puisse le lui redire? — Ni qui que ce soit au monde. Qu'ait-je besoin qu'on le sache, pourvu que cela soit? » Elle me fit répéter la formule du serment, et nous nous élançâmes dehors les mains unies en signe de foi mutuelle.

Là, notre fuite devenait périlleuse. Edmée craignait presque autant les assiégés que les assiégés. Nous eûmes le bonheur de n'en rencontrer aucun; mais il n'était pas facile d'aller vite: le temps était si sombre que nous nous heurtions contre tous les arbres, et la terre si glissante que nous ne pouvions nous soutenir. Un bruit inattendu nous fit tressaillir; mais aussitôt, au son des chaînes qu'il traînait aux pieds, je reconnus le cheval de mon grand-père, animal extraordinairement vieux, mais toujours vigoureux et ardent: c'était le même qui m'avait amené dix ans auparavant à la Roche-Mauprat; il n'avait qu'une corde autour du cou pour toute bride. Je la lui passai dans la bouche avec un nœud coulant; je jetai ma veste sur sa croupe, j'y plaçai ma fugitive, je détachai les entraves, je sautai sur l'animal, et, le talonnant avec fureur, je lui fis prendre le galop à tout hasard. Heureusement pour nous qu'il connaissait les chemins mieux que moi, et n'avait pas besoin d'y voir pour en suivre les détours sans se heurter aux arbres. Cependant il glissait souvent, et pour se retenir il nous donnait des secousses qui nous eussent mille fois désarçonnés (équipés comme nous l'étions) si nous n'eussions été entre la vie et la mort. Dans de semblables situations, les entreprises désespérées sont les meilleures, et Dieu protège ceux que les hommes poursuivent. Nous semblions n'avoir plus rien à craindre, lorsque tout à coup le cheval heurta une souche, son pied se prit dans une racine à fleur de terre, et il s'abattit. Avant que nous fussions relevés il avait pris la fuite dans les ténèbres, et j'entendis ses pas rapides s'éloigner de plus en plus. J'avais reçu Edmée dans mes bras; elle n'eut aucun mal, mais je pris une entorse si grave qu'il me fut impossible de faire un pas. Edmée crut que j'avais la jambe cassée; je le croyais un peu moi-même tant je souffrais; mais je ne pensai bientôt plus ni à la souffrance ni à l'inquiétude. La tendre sollicitude que me témoignait Edmée me fit tout oublier. En vain je la pressais de continuer sa route sans moi; elle pouvait maintenant s'échapper. Nous avions fait beaucoup de chemin. Le jour ne tarderait pas à paraître. Elle trouverait des habitations, et partout où la protégerait contre les Mauprat. « Je ne te quitterai pas, répondit-elle avec obstination; tu t'es dévoué à moi, je me dévoue à toi de même; nous nous sauverons tous deux ou nous mourrons ensemble.

— Je ne me trompe pas, m'écriai-je; c'est une lumière que j'aperçois entre ces branches. Il y a là une habitation. Edmée, allez y frapper. Vous m'y laisserez sans inquiétude, et vous trouverez un guide pour vous conduire chez vous. — Quoi qu'il arrive, je ne vous quitterai pas, dit-elle, mais je vais voir si l'on peut vous secourir. — Non, lui dis-je, je ne vous laisserai pas frapper seule à cette porte. Cette lumière, au milieu de la nuit, dans une maison située au fond des bois, peut cacher quelque embûche. » Je me trainai jusqu'à la porte. Elle était froide comme du métal; les murs étaient couverts de lierre. « Qui est là? cria-t-on du dedans avant que nous eussions frappé. — Nous sommes sauvés, s'écria Edmée, c'est la voix de Patience. — Nous sommes perdus, lui dis-je, nous sommes ennemis mortels, lui et moi. — Ne craignez rien, dit-elle, suivez-moi; c'est Dieu qui nous amène ici.

— Oui, c'est Dieu qui t'amène ici, fille du ciel, étoile du matin, dit Patience en ouvrant la porte, et quiconque te suit soit le bienvenu à la tour Gazeau. »

Nous pénétrâmes sous une voûte surbaissée, au milieu de laquelle pendait une lampe de fer. A la clarté de ce lumineux lugubre et des images brisantes qui flambaient dans l'âtre, nous vîmes avec surprise que la tour Gazeau était honorée d'une compagnie musquée. D'un côté, la figure pâle et grave d'un homme en habit ecclésiastique recevait le reflet de la flamme; de l'autre côté, un chapeau à grands bords ombrageait un cône olivâtre terminé par une maigre barbe, et le mur recevait la silhouette d'un nez tellement effilé qu'il n'y avait rien au monde qui pût lui être comparé, si ce n'est une longue rapière posée en travers sur les genoux du personnage, et la face d'un petit chien qu'on eût prise à sa forme pointue pour celle d'un rat gigantesque; si bien qu'il régnait une harmonie mystérieuse entre ces trois points acérés, le nez de don Marcasse, le museau de son chien et la lame de son épée. Il se leva lentement, et porta la main à son chapeau. Ainsi fit le curé janséniste. Le chien allongea la tête entre les jambes de son maître, et muet comme lui, montra les dents et coula les oreilles sans aboyer. « Chut! *Blaireau*, » lui dit Marcasse.

## VII.

A peine le curé eut-il reconnu Edmée qu'il fit trois pas en arrière avec une exclamation de surprise; mais ce ne fut rien auprès de la stupefaction de Patience, lorsqu'il eut promené sur mes traits la lueur du tison enflammé qui lui servait de torche. « La colombe en compagnie de l'oursou! s'écria-t-il; que se passe-t-il donc? — Ami, répondit Edmée en mettant, à mon propre étonnement, sa main blanche dans la main grossière du sorcier, recevez-le aussi bien que moi-même. J'étais prisonnière à la Roche-Mauprat, et il m'a délivrée. — Que les iniquités de sa race lui soient pardonnées pour cette action! » dit le curé. Patience me prit le bras sans rien dire, et me conduisit auprès du feu. On m'assit sur l'unique chaise de la résidence, et le curé se mit en devoir d'examiner ma jambe, tandis qu'Edmée racontait, jusqu'à certain point, notre aventure, et s'informait de la chasse et de son père. Patience ne put lui en donner aucune nouvelle. Il avait entendu le cor résonner dans les bois, et la fusillade contre les loups avait troublé son repos plusieurs fois dans la journée. Mais, depuis l'orage, le bruit du vent avait étouffé tous les autres bruits, et il ne savait rien de ce qui se passait dans la Varenne, Marcasse monta lestement une échelle qui, à défaut de l'escalier rompu, conduisait aux étages supérieurs de la tour; son chien le suivit avec une merveilleuse adresse. Ils redescendirent bientôt, et nous apprîmes qu'une lueur rouge montait sur l'horizon du côté de la Roche-Mauprat. Malgré la haine que j'avais pour cette demeure et pour ses hôtes, je ne pus me défendre d'une sorte de consternation en entendant dire que, selon toute apparence, le manoir héréditaire qui portait mon nom était pris et livré aux flammes; c'était la honte et la défaite, et cet incendie était comme un sceau de vaselage apposé sur mon blason par ce que j'appellais les manants et les vilains. Je me levai en sursaut, et, si je n'eusse été retenu par une violente douleur au pied, je crois que je me serais élançé dehors. « Qu'avez-vous donc? me dit Edmée qui était près de moi en cet instant. — J'ai, lui répondis-je brusquement, qu'il faut que je retourne là-bas; car mon devoir est de me faire tuer plutôt que de laisser mes oncles parlementer avec la canaille. — La canaille! s'écria Patience en m'adressant pour la première fois la parole, qui est-ce qui parle de canaille ici? J'en suis, moi, de la canaille; c'est mon titre, et je saurai le faire respecter. — Ma foi! ce ne sera pas de moi, dis-je en repoussant le curé qui m'avait fait rasseoir. — Ce ne serait pourtant pas pour la première fois, répondit Patience avec un sourire méprisant. — Vous me rappelez, lui dis-je, que nous avons de vieux comptes à régler ensemble. » Et, surmontant l'affreuse douleur de mon entorse, je me levai de nouveau, et, d'un revers de main, j'envoyai don Marcasse, qui voulut succéder au curé dans le rôle de pacificateur, tomber à la renverse au milieu des cendres. Je

ne lui voulais aucun mal; mais j'avais les mouvements un peu brusques; et le pauvre homme était si grêle qu'il ne pesait pas plus dans ma main qu'une belette n'eût fait dans la sienne. Patience était debout devant moi, les bras croisés, dans une attitude de philosophe stoïcien; mais son regard sombre laissait jaillir la flamme de la haine. Il était évident que, retenu par ses principes d'hospitalité, il attendait, pour m'écraser, que je lui eusse porté le premier coup. Je ne l'eusse pas fait attendre, si Edmée, méprisant le danger qu'il y avait à s'approcher d'un furieux, ne m'eût saisi le bras en me disant d'un ton absolu: « Rasseyez-vous, tenez-vous tranquille, je vous l'ordonne. » Tant de hardiesse et de confiance me surprit et me plut en même temps. Les droits qu'elle s'arrogeait sur moi étaient comme une sanction de ceux que je prétendais avoir sur elle. « C'est juste, » lui répondis-je en m'asseyant, et j'ajoutai en regardant Patience: « Cela se retrouvera. — Amen, » répondit-il en levant les épaules. Marcasse s'était relevé avec beaucoup de sang-froid, et secouant les cendres dont il était sali, au lieu de s'en prendre à moi, il essayait à sa manière de sermonner Patience. La chose n'était pas facile en elle-même; mais rien n'était moins irritant que cette censure monosyllabique jetant sa note au milieu des querelles comme un écho dans la tempête. « A votre âge, disait-il à son hôte, patient du tout! Tout le tort, oui, tort, vous! — Que vous êtes méchant! me disait Edmée en laissant sa main sur mon épaule; ne recommencez pas, ou je vous abandonne. » Je me laissais gronder par elle avec plaisir, et sans m'apercevoir que depuis un instant nous avions changé de rôle. C'était elle maintenant qui commandait et menaçait; elle avait repris toute sa supériorité réelle sur moi en franchissant le seuil de la tour Gazeau; et ce lieu sauvage, ces témoins étrangers, cet hôte farouche, représentaient déjà la société où je venais de mettre le pied, et dont j'allais bientôt subir les entraves.

« Allons, dit-elle en se tournant vers Patience, nous ne nous entendons pas ici, et moi je suis dévorée d'inquiétude pour mon pauvre père qui me cherche et qui se tord les bras à l'heure qu'il est. Bon Patience! trouve-moi un moyen de le rejoindre avec ce malheureux enfant que je ne puis laisser à ta garde, puisque tu ne m'aimes pas assez pour être patient et miséricordieux avec lui. — Qu'est-ce que vous dites? s'écria Patience en posant sa main sur son front comme au sortir d'un rêve. Oui, vous avez raison; je suis un vieux brutal, un vieux fou. Fille de Dieu, dites à ce garçon... à ce gentilhomme que je lui demande pardon du passé, et que, pour le présent, je mets ma pauvre cellule à ses ordres: est-ce bien parlé? — Oui, Patience, dit le curé; d'ailleurs, tout peut s'arranger; mon cheval est doux et solide, mademoiselle de Mauprat va le monter; vous et Marcasse le conduirez par la bride, et moi je resterai ici près de notre blessé. Je réponds de le bien soigner et de ne l'irriter en aucune façon. N'est-ce pas, monsieur Bernard, vous n'avez rien contre moi, vous êtes bien sûr que je ne suis pas votre ennemi? — Je n'en sais rien, répondis-je, c'est comme il vous plaira. Ayez soin de *la cousine*, conduisez-la; moi, je n'ai besoin de rien et je ne me soucie de personne. Une botte de paille et un verre de vin, c'est tout ce que je voudrais, si c'était possible. — Vous aurez l'un et l'autre, dit Marcasse en me présentant sa gourde, et voici d'abord de quoi vous reconforter; je vais à l'écurie préparer le cheval. — Non, j'y vais moi-même, dit Patience; ayez soin de ce jeune homme. » Et il passa dans une autre salle basse qui servait d'écurie au cheval du curé, durant les visites que celui-ci lui rendait. On fit passer l'animal par la chambre où nous étions, et Patience, arrangeant le manteau du curé sur la selle, y déposa Edmée avec un soin paternel. « Un instant, dit-elle avant de se laisser emmener; monsieur le curé, vous me promettez sur le salut de votre âme de ne pas abandonner mon cousin avant que je sois revenue avec mon père pour le chercher? — Je le jure, répondit le curé. — Et vous, Bernard, dit Edmée, vous jurez sur l'honneur que vous m'attendrez ici? — Je n'en sais rien du tout, répondis-je; cela dépendra du temps et de ma patience; mais vous savez bien, cousine, que nous nous reverrons,

fût-ce au diable, et, quant à moi, le plus tôt possible. » A la clarté du tison que Patience agitait autour d'elle pour examiner le harnais du cheval, je vis son beau visage rougir et pâlir; puis elle releva sa tête penché tristement et me regarda fixement d'un air étrange. « Partons-nous? dit Marcasse en ouvrant la porte.—Marchons, dit Patience en prenant la bride. Ma fille Edmée, baissez-vous bien en passant sous la porte..... — Qu'est-ce qu'il y a, Blaireau? » dit Marcasse en s'arrêtant sur le seul et en mettant en avant la pointe de son épée glorieusement rouillée dans le sang des animaux rongeurs.

Blaireau resta immobile, et, s'il n'eût été muet de naissance, comme disait son maître, il eût aboyé; mais il avertit à sa manière en faisant entendre une sorte de toux sèche, qui était son plus grand signe de colère et d'inquiétude... « Quelque chose là-dessous, » dit Marcasse. Et il avança fort courageusement dans les ténèbres en faisant signe à l'amazone de ne pas sortir. La détonation d'une arme à feu nous fit tous tressaillir. Edmée sauta légèrement à bas du cheval, et, par un mouvement instinctif qui ne m'échappa point, vint se placer derrière ma chaise. Patience s'élança hors de la tour; le curé courut au cheval épouvanté, qui se cabrait et reculait sur nous; Blaireau réussit à aboyer. J'oubliai mon mal, et d'un saut je fus aux avant-postes.

Un homme, criblé de blessures et répandant un ruisseau de sang, était couché en travers devant la porte. C'était mon oncle Laurent, mortellement blessé au siège de la Roche-Mauprat, qui venait expirer sous nos yeux. Avec lui était son frère Léonard, qui venait de tirer à tout hasard son dernier coup de pistolet et qui heureusement n'avait atteint personne. Le premier mouvement de Patience fut de se mettre en défense; mais, en reconnaissant Marcasse, les fugitifs, loin de se montrer hostiles, demandèrent asile et secours, et personne ne crut devoir leur refuser l'assistance que réclamaient leur déplorable situation. La maréchassée était à leur poursuite. La Roche-Mauprat était la proie des flammes; Louis et Pierre s'étaient fait tuer sur la brèche; Antoine, Jean et Gaucher étaient en fuite d'un autre côté. Peut-être étaient-ils déjà prisonniers. Rien ne saurait rendre l'horreur des derniers moments de Laurent. Son agonie fut rapide, mais affreuse. Il blasphémait à faire pâlir le curé. A peine la porte fut-elle refermée et le moribond déposé à terre, qu'un râle horrible s'empara de lui. Malgré nos représentations, Léonard, ne connaissant d'autre remède que l'eau-de-vie, arrachant de mes mains (non sans m'adresser en jurant un reproche insultant pour ma fuite) la gourde de Marcasse, desserra de force, avec la lame de son couteau de chasse, les dents contractées de son frère, et lui versa la moitié de la gourde. Le malheureux bondit, agita ses bras dans des convulsions désespérées, se releva de toute sa hauteur, et retomba raide mort sur le carreau ensanglanté. Nous n'eûmes pas le loisir d'une oraison funèbre; la porte retentit sous les coups redoublés de nouveaux assaillants. « Ouvrez, de par le roi! crièrent plusieurs voix; ouvrez à la maréchassée. — A la défense! s'écria Léonard en relevant son couteau et en s'élançant vers la porte. Vilains, montrez-vous gentils-hommes! et toi, Bernard, répare ta faute, lave ta honte, ne souffre pas qu'un Mauprat tombe vivant dans les mains des gendarmes! »

Commandé par l'instinct du courage et de la fierté, j'allais l'imiter, quand Patience, s'élançant sur lui et le terrassant avec une force herculéenne, lui mit le genou sur la poitrine en criant à Marcasse d'ouvrir la porte. Cela fut fait avant que j'eusse pu prendre parti pour mon oncle contre son hôte inexorable. Six gendarmes s'élançèrent dans la tour et nous tinrent tous immobiles au bout de leurs fusils. « Holà! messieurs! dit Patience, ne faites de mal à personne et prenez ce prisonnier. Si j'eusse été seul avec lui, je l'eusse défendu ou fait sauver; mais il y a ici de braves gens qui ne doivent pas payer pour un coquin, et je ne me soucie pas de les exposer dans un engagement. Voilà le Mauprat. Songez que votre devoir est de le remettre sain et sauf dans les mains de la justice. Cet autre est mort. — Monsieur, rendez-

vous, dit le sous-officier de maréchassée en s'emparant de Léonard. — Jamais un Mauprat ne trahira son nom sur les banes d'un présidial, répondit Léonard d'un air sombre. Je me rends, mais vous n'aurez que ma peau. » Et il se laissa asscoir sur une chaise sans faire de résistance. Tandis qu'on se préparait à le lier : « Une seule, une dernière charité, mon père, dit-il au curé. Passez-moi le reste de la gourde; je me meurs de soif et d'épuisement. » Le bon curé lui passa la gourde qu'il avala d'un trait. Sa figure décomposée avait une sorte de calme effrayant. Il semblait absorbé, atterré, incapable de résistance. Mais au moment où on lui liait les pieds, il arracha un pistolet à la ceinture d'un des gendarmes, et se fit sauter la cervelle.

Je fus bouleversé de ce spectacle affreux. Plongé dans une morne stupeur, ne comprenant plus rien à ce qui m'entourait, je restai pétrifié, ne m'apercevant pas que depuis quelques instants j'étais l'objet d'un débat sérieux entre la maréchassée et mes hôtes. Un gendarme prétendait me reconnaître pour un Mauprat Coupe-Jarret. Patience niait que je fusse autre chose qu'un garde-chasse de M. Hubert de Mauprat escortant sa fille. Ennuyé de ce débat, j'allais me nommer, lorsque je vis un spectre se lever à côté de moi. C'était Edmée qui s'était collée entre la muraille et le pauvre cheval effrayé du curé, qui, les jambes étendues et l'œil en feu, lui faisait comme un rempart de son corps. Elle était pâle comme la mort, et ses lèvres étaient tellement contractées d'horreur, qu'elle fit d'abord des efforts inouïs pour parler, sans pouvoir s'exprimer autrement que par signes. Le sous-officier, touché de sa jeunesse et de sa situation, attendit avec déférence qu'elle réussit à s'expliquer. Enfin, elle obtint qu'on ne me traitât pas en prisonnier, et qu'on me conduisit avec elle au château de son père, où elle donnait sa parole d'honneur qu'on fournirait sur mon compte des explications et des garanties satisfaisantes. Le curé et les deux autres témoins appuyant cette promesse, nous partîmes tous ensemble, Edmée sur le cheval du sous-officier, qui prit celui d'un de ses hommes, moi sur le cheval du curé, Patience et le curé à pied entre nous, la maréchassée sur nos flancs, Marcasse en avant, toujours impassible au milieu de l'épouvante et de la consternation générale. Deux gendarmes restèrent à la tour pour garder les cadavres et constater les faits.

## VIII.

Nous avions fait une lieue environ dans les bois, nous arrêtant à chaque embranchement de route pour appeler; car Edmée, convaincue que son père ne rentrerait pas chez lui sans l'avoir retrouvée, suppliait ses compagnons de voyage de l'aider à le rejoindre; ce à quoi les gendarmes répugnaient beaucoup, craignant d'être surpris et attaqués par quelques groupes des fuyards de la Roche-Mauprat. Chemin faisant, ils nous apprirent que le repaire avait été conquis à la troisième attaque. Jusque-là les assaillants avaient ménagé leurs forces. Le lieutenant de maréchassée voulait qu'on s'emparât du donjon sans le détruire, et surtout des assiégés sans les tuer; mais cela fut impossible à cause de la résistance désespérée qu'ils firent. Les assiégeants furent tellement maltraités à leur seconde tentative, qu'ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que le parti extrême ou la retraite. Le feu fut mis aux bâtiments d'enceinte, et au troisième engagement on ne ménagea plus rien. Deux Mauprat furent tués sur les débris de leur bastion; les cinq autres disparurent. Six hommes furent dépêchés à leur poursuite d'un côté, six de l'autre; car on avait trouvé sur-le-champ la trace des fugitifs, et ceux qui nous transmettaient ces détails avaient suivi de si près Laurent et Léonard, qu'ils avaient atteint de plusieurs balles le premier de ces infortunés, à peu de distance de la tour Gazeau. Ils l'avaient entendu crier qu'il était mort, et, selon toute apparence, Léonard l'avait porté jusqu'à la demeure du sorcier. Ce Léonard était le seul qui méritât quelque pitié; car c'était le seul qui eût peut-être été susceptible d'em-

brasser une meilleure vie. Il était parfois chevaleresque dans son brigandage, et son cœur farouche était capable d'affection. J'étais donc très-touché de sa mort tragique, et je me laissais entraîner machinalement, plongé dans de sombres pensées, et résolu à finir mes jours de la même manière si l'on me condamnait aux affronts qu'il n'avait pas voulu subir.

Tout à coup le son des cors et les hurlements des chiens nous annoncèrent l'approche d'un groupe de chasseurs. Tandis qu'on leur répondait par des cris de notre côté, Patience courut à la découverte. Edmée, impatiente de retrouver son père et surmontant toutes les terreurs de cette nuit sanglante, fouetta son cheval et atteignit les chasseurs la première. Lorsque nous les eûmes rejoints, je vis Edmée dans les bras d'un homme de grande taille et d'une figure vénérable. Il était vêtu avec luxe; sa veste de chasse, galonnée d'or sur toutes les coutures, et le magnifique cheval normand qu'un piqueur tenait derrière lui, me frappèrent tellement que je me crus en présence d'un prince. Les témoignages de tendresse qu'il donnait à sa fille étaient si nouveaux pour moi que je faillis les trouver exagérés et indignes de la gravité d'un homme; en même temps ils m'inspiraient une sorte de jalousie brutale, et il ne me venait pas à l'esprit qu'un homme si bien mis pût être mon oncle. Edmée lui parla bas et avec vivacité. Cette conférence dura quelques instants, au bout desquels le vieillard lui quitta et m'embrassa cordialement. Tout me paraissait si nouveau dans ces manières que je me tenais immobile et muet devant les protestations et les caresses dont j'étais l'objet. Un grand jeune homme, d'une belle figure et vêtu avec autant de recherche que M. Hubert, vint me serrer la main et m'adresser des remerciements auxquels je ne compris rien. Ensuite il entra en pourparlers avec les gendarmes, et je compris qu'il était le lieutenant-général de la province, et qu'il exigeait qu'on me laissât libre de suivre mon oncle le chevalier dans son château, où il répondait de moi sur son honneur. Les gendarmes prirent congé de nous; car le chevalier et le lieutenant-général étaient assez bien escortés par leurs gens pour n'avoir à craindre aucune mauvaise rencontre. Un nouveau sujet de surprise pour moi fut de voir le chevalier donner de vives marques d'amitié à Patience et à Marçasse. Quant au curé, il était avec ces deux seigneurs sur un pied d'égalité. Depuis quelques mois il était aumônier du château de Sainte-Sévère, les tracasseries du clergé diocésain lui ayant fait abandonner sa cure.

Toute cette tendresse dont Edmée était l'objet, ces affections de famille dont je n'avais pas l'idée, ces cordiales et douces relations entre des plébéiens respectueux et des patriciens bienveillants, tout ce que je voyais et entendais ressemblait à un rêve. Je regardais et n'avais le sens d'aucune appréciation sur quoi que ce soit. Mon cerveau commença cependant à travailler lorsque la caravane s'étant remise en route, je vis le lieutenant-général (M. de La Marche) pousser son cheval entre celui d'Edmée et le mien, et se placer de droit à son côté. Je me souvins qu'elle m'avait dit à la Roche-Mauprat qu'il était son fiancé. La haine et la colère s'emparèrent de moi, et je ne sais quelle absurdité j'eusse faite, si Edmée, semblant deviner ce qui se passait dans mon âme farouche, ne lui eût dit qu'elle voulait me parler, et ne m'eût rendu ma place auprès d'elle. « Qu'avez-vous à me dire ? lui demandai-je avec plus d'empressement que de politesse. — Rien, me répondit-elle à demi-voix. J'aurai beaucoup à vous dire plus tard; jusque-là, ferez-vous toutes mes volontés ? — Et pourquoi diable ferais-je vos volontés, cousine ? » Elle hésita un peu à me répondre, et, faisant un effort, elle dit : « Parce que c'est ainsi qu'on prouve aux femmes qu'on les aime. — Est-ce que vous croyez que je ne vous aime pas ? repris-je brusquement. — Qu'en sais-je ? » dit-elle. Ce doute m'étonna beaucoup, et j'essayai de le combattre à ma manière. « N'êtes-vous pas belle, lui dis-je, et ne suis-je pas un jeune homme ? Peut-être croyez-vous que je suis trop enfant pour m'apercevoir de la beauté d'une femme, mais, à présent que j'ai la tête calme et que je suis triste et bien sérieux, je puis vous dire que je

suis encore plus amoureux de vous que je ne pensais. Plus je vous regarde, plus je vous trouve belle. Je ne croyais pas qu'une femme pût me paraître aussi belle. Vrai, je ne dormirai pas tant que.... — Taisez-vous, dit-elle sechement. — Oh ! vous craignez que ce monsieur ne m'entende, repris-je en lui désignant M. de La Marche. Soyez tranquille, je sais garder un serment, et j'espère qu'étant une fille bien née, vous savez aussi garder le vôtre. » Elle se tut. Nous étions dans un chemin où l'on ne pouvait marcher que deux de front. L'obscurité était profonde, et, quoique le chevalier et le lieutenant-général fussent sur nos talons, j'allais m'enhardir à passer mon bras autour de sa taille, lorsqu'elle me dit d'une voix triste et affaiblie : « Mon cousin, je vous demande pardon si je ne vous parle pas. Je ne comprends pas même bien ce que vous me dites. Je me sens exténuée de fatigue, il me semble que je vais mourir. Heureusement nous voici arrivés. Jurez-moi que vous aimerez mon père, que vous obéirez à tous ses conseils, que vous ne prendrez parti sur quoi que ce soit sans me consulter. Jurez-le-moi si vous voulez que je croie à votre amitié. — Oh ! mon amitié, n'y croyez pas, j'y consens, répondis-je, mais croyez à mon amour. Je jure tout ce qu'il vous plaira; mais vous, ne me promettez-vous rien, là, de bonne grâce ? — Que puis-je vous promettre qui ne vous appartienne ? dit-elle d'un ton sérieux; vous m'avez sauvé l'honneur, ma vie est à vous. »

Les premières heures du matin blanchissaient alors l'horizon, nous arrivions au village de Sainte-Sévère, et bientôt nous entrâmes dans la cour du château. En descendant de cheval, Edmée tomba dans les bras de son père; elle était pâle comme la mort. M. de La Marche fit un cri et aida à l'emporter. Elle était évanouie. Le curé se chargea de moi. J'étais fort inquiet sur mon sort. La méfiance naturelle aux brigands se réveilla dès que je cessai d'être sous la fascination de celle qui avait réussi à me tirer de mon ancre. J'étais comme un loup blessé, et je jetais des regards sombres autour de moi, prêt à m'élaner sur le premier qui ferait un geste ou dirait un mot équivoque. On me conduisit à un appartement splendide, et une collation, préparée avec un luxe dont je n'avais pas l'idée, me fut servie immédiatement. Le curé me témoigna beaucoup d'intérêt, et, ayant réussi à me rassurer un peu, il me quitta pour s'occuper de son ami Patience. Mon trouble et un reste d'inquiétude ne tinrent pas contre l'appétit généreux dont est douée la jeunesse. Sans les empressements et les respects d'un valet beaucoup mieux mis que moi, qui se tenait derrière ma chaise, et auquel je ne pouvais m'empêcher de rendre ses politesses chaque fois qu'il s'élançait au-devant de mes désirs, j'eusse fait un déjeuner effrayant, mais son habit vert et ses culottes de soie me gênaient beaucoup. Ce fut bien pis lorsque, s'étant agenouillé, il se mit en devoir de me déchausser pour me mettre au lit. Pour le coup, je crus qu'il se moquait de moi, et je faillis lui asséner un grand coup de poing sur la tête; mais il avait l'air si grave en s'acquittant de cette besogne que je restai stupéfait à le regarder.

Dans les premiers moments, me trouvant au lit, sans armes, et avec des gens qui allaient et venaient autour de moi en marchant sur la pointe du pied, il me vint encore des mouvements de méfiance. Je profitai d'un instant où j'étais seul pour me relever, et, prenant sur la table à demi desservie le plus long couteau que je pus choisir, je me couchai plus tranquille et m'endormis profondément en le tenant bien serré dans ma main.

Quand je m'éveillai, le soleil couchant jetait sur mes draps, d'une finesse extrême, le reflet adouci de mes rideaux de damas rouge, et faisait étinceler les grenades dorées qui ornaient les coins du dossier. Ce lit était si beau et si moelleux que je faillis lui faire des excuses de m'être couché dedans. En me soulevant, je vis une figure douce et vénérable qui entr'ouvrait sa courtine et qui me souriait. C'était le chevalier Hubert de Mauprat, qui m'interrogeait avec intérêt sur l'état de ma santé. J'essayai d'être poli et reconnaissant; mais les expressions dont je me servais ressemblaient si peu aux siennes que



je me troublai et souffris de ma grossièreté sans pouvoir m'en rendre compte. Pour comble de malheur, à un mouvement que je fis, le couteau que j'avais pris pour camarade de lit tomba aux pieds de M. de Mauprat, qui le ramassa, le regarda, et me regarda ensuite avec une extrême surprise. Je devins rouge comme le feu, et balbutiai je ne sais quoi. Je m'attendais à des reproches pour cette insulte faite à son hospitalité; mais il était trop poli pour pousser plus loin l'explication. Il posa tranquillement le couteau sur la cheminée, et, revenant à moi, il me parla ainsi :

« Bernard, je sais maintenant que je vous dois la vie de ce que j'ai de plus cher au monde. Toute la mienne sera consacrée à vous prouver ma reconnaissance et mon estime. Ma fille aussi a contracté envers vous une dette sacrée. N'ayez donc aucune inquiétude pour votre avenir. Je sais à quelles persécutions et à quelles vengeances vous vous êtes exposé pour venir à nous; mais je sais aussi à quelle affreuse existence mon amitié et mon dévouement sauront vous soustraire. Vous êtes orphelin, et je n'ai pas de fils. Voulez-vous m'accepter pour votre père? »

Je regardai le chevalier avec des yeux égarés. Je ne pouvais en croire mes oreilles. Toute impression était paralysée chez moi par la surprise et la timidité. Il me fut impossible de répondre un mot; le chevalier éprouva lui-même un peu de surprise, il ne s'attendait pas à trouver une nature aussi brutalement inculte. « Allons, me dit-il, j'espère que vous vous accoutumerez à nous. Donnez-moi seulement une poignée de main pour me prouver que vous avez confiance en moi. Je vais vous envoyer votre domestique, commandez-lui tout ce que vous voudrez, il est à vous. J'ai seulement une promesse à exiger de vous, c'est que vous ne sortirez pas de l'enceinte du parc d'ici à ce que j'aie pris des mesures pour vous soustraire aux poursuites de la justice. On pourrait faire rejaillir sur vous les accusations qui pèsent sur la conduite de vos oncles.

— Mes oncles? dis-je en passant mes mains sur ma tête, est-ce un mauvais rêve que j'ai fait? Où sont-ils? Qu'est devenue la Roche-Mauprat?

— La Roche-Mauprat a été préservée des flammes, répondit-il. Quelques bâtiments accessoires ont été détruits; mais je me charge de réparer votre maison et de racheter votre fief aux créanciers dont il est aujourd'hui la proie. Quant à vos oncles... vous êtes probablement le seul héritier d'un nom qu'il vous appartient de réhabiliter.

— Le seul! m'écriai-je... Quatre Mauprat ont succombé cette nuit, mais les trois autres...

— Le cinquième, Gaucher, a péri dans sa fuite; on l'a retrouvé ce matin noyé dans l'étang des Froids. On n'a retrouvé ni Jean ni Antoine; mais le cheval de l'un et le manteau de l'autre, trouvés à peu de distance du lieu où gisait le cadavre de Gaucher, sont des indices sinistres de quelque événement semblable. Si l'un des Mauprat s'est échappé, c'est pour ne plus reparaitre, car il n'y aurait plus d'espoir pour lui; et puisqu'ils ont attiré sur leurs têtes ces orages inévitables, mieux vaut pour eux et pour nous, qui avons le malheur de porter le même nom, qu'ils aient eu cette fin tragique les armes à la main que de subir une mort infâme au bout d'une potence. Acceptons ce que Dieu a décidé à leur égard. L'arrêt est rude. Sept hommes pleins de force et de jeunesse appelés, dans une seule nuit, à rendre un compte terrible!... Prions pour eux, Bernard, et, à force de bonnes œuvres, tâchons de réparer le mal qu'ils ont fait, et d'enlever les taches qu'ils ont imprimées à notre écusson. »

Ces dernières paroles résumaient tout le caractère du chevalier. Il était pieux, équitable, plein de charité; mais, chez lui, comme chez la plupart des gentilshommes, les préceptes de l'humilité chrétienne venaient échouer devant l'orgueil du rang. Il eût volontiers fait asseoir un pauvre à sa table, et le vendredi-saint il lavait les pieds à douze mendiants; mais il n'en était pas moins attaché à tous les préjugés de notre caste. Il trouvait ses cousins beaucoup plus coupables d'avoir dérogé à leur dignité

d'homme, étant gentilshommes, que s'ils eussent été plébéiens. Dans cette hypothèse, selon lui, leurs crimes eussent été de moitié moins graves. J'ai partagé longtemps cette conviction; elle était dans mon sang, si je puis m'exprimer ainsi. Je ne l'ai perdue qu'à la suite des rudes leçons de ma destinée.

Il me confirma ensuite ce que sa fille m'avait dit. Il avait désiré vivement être chargé de mon éducation dès ma naissance; mais son frère Tristan s'y était opposé avec acharnement. Ici le front du chevalier se rembrunit. « Vous ne savez pas, dit-il, combien cette velléité de ma part a eu des suites funestes pour moi et pour vous aussi. Mais ceci doit rester enveloppé dans le mystère... mystère affreux, sang des Atrides!... » Il me prit la main, et ajouta d'un air accablé : « Bernard, nous sommes victimes tous deux d'une famille atroce. Ce n'est pas le moment de récriminer contre ceux qui paraissent à cette heure devant le redoutable tribunal de Dieu; mais ils m'ont fait un mal irréparable, ils m'ont brisé le cœur... Celui qu'ils vous ont fait sera réparé, j'en jure par la mémoire de votre mère. Ils vous ont privé d'éducation, ils vous ont associé à leurs brigandages; mais votre âme est restée grande et pure comme était celle de l'ange qui vous donna le jour. Vous réparez les erreurs involontaires de votre enfance; vous recevrez une éducation conforme à votre rang; vous relèverez l'honneur de la famille, n'est-ce pas, vous le voulez? Moi, je le veux, je me mettrai à vos genoux pour obtenir votre confiance, et je l'obtiendrai, car la Providence vous destinait à être mon fils. Ah! j'avais rêvé jadis une adoption plus complète. Si, à ma seconde tentative, on vous eût accordé à ma tendresse, vous eussiez été élevé avec ma fille, et vous seriez certainement devenu son époux. Mais Dieu ne l'a pas voulu. Il faut que vous commenciez votre éducation, et la sienne s'achève. Elle est d'âge à être établie, et d'ailleurs elle a fait son choix; elle aime M. de La Marche, qu'elle est à la veille d'épouser; elle vous l'a dit. »

Je balbutiai quelques paroles confuses. Les caresses et les paroles généreuses de ce vieillard respectable m'avaient vivement ému, et je sentais comme une nouvelle nature se réveiller en moi. Mais lorsqu'il prononça le nom de son futur gendre, tous mes instincts sauvages se réveillèrent, et je sentis qu'aucun principe de loyauté sociale ne me ferait renoncer à la possession de celle que je regardais comme ma proie. Je pâlisais, je rougissais, je suffoquais. Nous fûmes heureusement interrompus par l'abbé Aubert (le curé janséniste), qui venait s'informer des suites de ma chute. Alors seulement le chevalier sut que j'étais blessé, circonstance qu'il n'avait pas eu le loisir d'apprendre dans l'agitation de tant d'événements plus graves. Il envoya chercher son médecin, et je fus entouré de soins affectueux qui me parurent assez puérils, et auxquels je me soumis pourtant par un instinct de reconnaissance.

Je n'avais pas osé demander au chevalier des nouvelles de sa fille. Je fus plus hardi avec l'abbé. Il m'apprit que la prolongation et l'agitation de son sommeil donnaient quelque inquiétude; et le médecin, étant revenu le soir pour me faire un nouveau pansement, me dit qu'elle avait beaucoup de fièvre, et qu'il craignait pour elle une maladie grave.

Elle fut en effet assez mal pendant quelques jours pour donner de l'inquiétude. Dans les terribles émotions qu'elle avait éprouvées, elle avait déployé beaucoup d'énergie; mais elle subit une réaction assez violente. De mon côté, je fus retenu au lit; je ne pouvais faire un pas sans ressentir de vives douleurs, et le médecin me menaçait d'y rester cloué pour plusieurs mois si je ne me soumettais à l'immobilité pendant quelques jours. Comme j'étais d'ailleurs en pleine santé et que je n'avais jamais été malade de ma vie, la transition de mes habitudes actives à cette molle captivité me causa un ennui dont rien ne saurait rendre les angoisses. Il faut avoir vécu au fond des bois, dans toute la rudesse des mœurs farouches, pour comprendre l'espèce d'effroi et de désespoir que j'éprouvai en me trouvant enfermé pendant plus d'une semaine



Je tombai à ses genoux, et je les pressai contre ma poitrine. (Page 48.)

entre quatre rideaux de soie. Le luxe de mon appartement, la dorure de mon lit, les soins minutieux des laquais, tout, jusqu'à la bonté des aliments, puérités auxquelles j'avais été assez sensible le premier jour, me devint odieux au bout de vingt-quatre heures. Le chevalier me faisait de tendres et courtes visites, car il était absorbé par la maladie de sa fille chérie. L'abbé fut excellent pour moi. Je n'osais dire ni à l'un ni à l'autre combien je me trouvais malheureux; mais, lorsque j'étais seul, j'avais envie de rugir comme un lion mis en cage, et, la nuit, je faisais des rêves où la mousse des bois, le rideau des arbres de la forêt et jusqu'aux sombres créneaux de la Roche-Mauprat, m'apparaisaient comme le paradis terrestre. D'autres fois, les scènes tragiques qui avaient accompagné et suivi mon évasion se retraçaient si énergiquement à ma mémoire que, même éveillé, j'étais en proie à une sorte de délire.

Une visite de M. de La Marche augmenta le désordre et l'exaspération de mes idées. Il me témoigna beaucoup d'intérêt, me serra la main à plusieurs reprises, me demanda mon amitié, s'écria dix fois qu'il donnerait sa vie pour moi, et je ne sais combien d'autres protestations que

je n'entendis guère; car j'avais un torrent dans les oreilles tandis qu'il me parlait, et, si j'avais eu mon couteau de chasse, je crois que je me serais jeté sur lui. Mes manières farouches et mes regards sombres l'étonnèrent beaucoup, mais l'abbé lui ayant dit que j'avais l'esprit frappé des événements terribles advenus dans ma famille, il redoubla ses protestations, et me quitta de la manière la plus affectueuse et la plus courtoise.

Cette politesse que je trouvais dans tout le monde, depuis le maître de la maison jusqu'au dernier des serviteurs, me causait un malaise inouï, bien qu'elle me frappât d'admiration; car, n'eût-elle pas été inspirée par la bienveillance qu'on me portait, il m'eût été impossible de comprendre qu'elle pouvait être une chose bien distincte de la bonté. Elle ressemblait si peu à la faconde gasconne et railleuse des Mauprat, qu'elle était pour moi comme une langue tout à fait nouvelle que je comprenais, mais que je ne pouvais parler.

Je retrouvai pourtant la faculté de répondre, lorsque l'abbé, m'ayant annoncé qu'il était chargé de mon éducation, m'interrogea pour savoir où j'en étais. Mon ignorance était tellement au delà de tout ce qu'il eût pu ima-



Patience était debout devant moi les bras croisés. (Page 20.)

giner, que j'eus honte de la lui révéler, et, ma fierté sauvage reprenant le dessus, je lui déclarai que j'étais gentilhomme et que je n'avais nulle envie de devenir *clerc*. Il ne me répondit que par un éclat de rire qui m'offensa beaucoup. Il me tapa doucement sur l'épaule d'un air d'amitié, en disant que je changerais d'avis avec le temps, mais que j'étais un drôle de corps. J'étais pourpre de colère quand le chevalier entra. L'abbé lui rapporta notre entretien et ma réponse. M. Hubert reprima un sourire. « Mon enfant, me dit-il avec affection, jamais je ne veux me rendre fâcheux pour vous, même par amitié. Ne parlons pas d'études aujourd'hui. Avant d'en concevoir le goût, il faut que vous en compreniez la nécessité. Vous avez l'esprit juste, puisque vous avez le cœur noble; l'envie de vous instruire vous viendra d'elle-même. Soupçons. Avez-vous faim? aimez-vous le bon vin? — Beaucoup plus que le latin, répondis-je. — Eh bien! l'abbé, pour vous punir d'avoir fait le cuisinier, reprit-il gaiement, vous en boirez avec nous. Edmée est tout à fait hors de danger. Le médecin permet à Bernard de se lever et de faire quelques pas. Nous souperons dans sa chambre. »

Le souper et le vin étaient si bons en effet que je me grisai très-lestement, selon la coutume de la Roche-Mauprat. Je crois que l'on m'y aida, afin de me faire parler et de connaître tout de suite à quelle espèce de rustre on avait affaire. Mon manque d'éducation surpassait tout ce qu'on avait prévu; mais sans doute on augura bien du fond, car on ne m'abandonna pas et on travailla à tailler ce quartier de roc avec un zèle qui marquait de l'espérance. Dès que je pus sortir de la chambre, mon ennui se dissipa. L'abbé se fit mon compagnon inséparable tout le premier jour. La longueur du second fut adoucie par l'espérance qu'on me donna de voir Edmée le lendemain, et par les bons traitements dont j'étais l'objet, et dont je commençais à sentir la douceur, à mesure que je m'habituais à ne plus m'en étonner. La bonté incomparable du chevalier était bien faite pour vaincre ma grossièreté; elle me gagna rapidement le cœur. C'était la première affection de ma vie. Elle s'installait en moi de pair avec un amour violent pour sa fille, et je ne songeais pas seulement à faire lutter un de ces deux sentiments contre l'autre. J'étais tout besoin, tout instinct, tout désir. J'avais les passions d'un homme dans l'âme d'un enfant.

## IX.

Enfin un matin M. Hubert, après déjeuner, m'emmena chez sa fille. Quand la porte de sa chambre s'ouvrit, l'air tiède et parfumé qui me vint au visage faillit me suffoquer. Cette chambre était simple et charmante, tendue et meublée en toile de Perse à fond blanc, et toute parfumée de grands vases de Chine remplis de fleurs. Il y avait des oiseaux d'Afrique qui jouaient dans une cage dorée et qui chantaient d'une voix douce et amoureuse. Le tapis était plus moelleux aux pieds que la mousse des bois au mois de mars. J'étais si ému qu'à chaque instant ma vue se troublait; mes pieds s'accrochaient gauchement l'un à l'autre, et je heurtais tous les meubles sans pouvoir avancer. Edmée était couchée sur une chaise longue et roulait nonchalamment un éventail de nacre entre ses doigts. Elle me sembla encore plus belle que je ne l'avais vue, mais si différente que je me sentis tout glacé de crainte au milieu de mon transport. Elle me tendit la main; je ne savais pas que je pusse la lui baiser devant son père. Je n'entendis pas ce qu'elle me disait; je crois que ce furent des paroles affectueuses. Puis, comme brisée de fatigue, elle pencha sa tête en arrière sur son oreiller et ferma les yeux à demi. « J'ai à travailler, me dit le chevalier, tenez-lui compagnie; mais ne la faites pas beaucoup parler, car elle est encore bien faible. »

Cette recommandation ressemblait vraiment à une raillerie: Edmée feignait d'être assoupie pour cacher peut-être un peu d'embarras intérieur; et quant à moi, j'étais si incapable de combattre cette réserve que c'était vraiment pitié de me recommander le silence.

Le chevalier ouvrit une porte au fond de l'appartement et la referma; mais, en l'entendant tousser de temps en temps, je compris que son cabinet n'était séparé que par une cloison de la chambre de sa fille. Néanmoins j'eus quelques instants de bien-être en me trouvant seul avec elle tant qu'elle parut dormir. Elle ne me voyait pas et je la regardais à mon aise; elle était aussi pâle et aussi blanche que son peignoir de mousseline et que ses mules de satin garnies de cygne; sa main fine et transparente était à mes yeux comme un bijou inconnu. Je ne m'étais jamais douté de ce que c'était qu'une femme; la beauté, pour moi, ç'avait été jusqu'alors la jeunesse et la santé, avec une sorte de hardiesse virile. Edmée, en amazone, s'était un peu montrée sous cet aspect la première fois, et je l'avais mieux comprise; maintenant je l'étudiais de nouveau, et je ne pouvais plus concevoir que ce fût là cette femme que j'avais tenue dans mes bras à la Roche-Mauprat. Le lieu, la situation, mes idées elles-mêmes, qui commençaient à recevoir du dehors un faible rayon de lumière, tout contribuait à rendre ce second tête-à-tête bien différent du premier.

Mais le plaisir étrange et inquiet que j'éprouvais à la contempler fut trouble par l'arrivée d'une duègne qu'on appelait mademoiselle Leblanc, et qui remplissait les fonctions de femme de chambre dans les appartements particuliers, celles de demoiselle de compagnie au salon. Elle avait peut-être reçu de sa maîtresse l'ordre de ne pas nous quitter; il est certain qu'elle s'assit auprès de la chaise longue, de manière à présenter à mon œil désappointé son dos sec et long, à la place du beau visage d'Edmée; puis elle tira son ouvrage de sa poche et se mit à tricoter tranquillement. Pendant ce temps, les oiseaux gazouillaient, le chevalier toussait, Edmée dormait ou faisait semblant de dormir, et j'étais à l'autre bout de l'appartement, la tête penchée sur les estampes d'un livre que je tenais à l'envers.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus qu'Edmée ne dormait pas, et qu'elle causait à voix basse avec sa suivante: je crus voir que celle-ci me regardait en dessous de temps en temps et comme à la dérobée. Pour éviter l'embarras de cet examen, et aussi par un instinct de ruse qui ne m'était pas étranger, j'appuyai mon visage sur le livre, et le livre sur la console, et, dans cette posture, je

restai comme endormi ou absorbé. Alors elles élevèrent peu à peu la voix, et j'entendis ce qu'elles disaient de moi. « C'est égal, mademoiselle a pris un drôle de page. — Leblanc, tu me lais rire avec tes pages. Est-ce qu'on a des pages à présent? Tu te crois toujours avec ma grand-mère. Je te dis que c'est le fils adoptif de mon père. — Certainement, M. le chevalier fait bien d'adopter un fils; mais on diable n-t-il pêché cette figure-là? »

Je jetai un regard de côté, et je vis qu'Edmée riait sous son éventail; elle s'amusa du bavardage de cette vieille fille, qui passait pour avoir de l'esprit et à qui on laissait le droit de tout dire. Je fus très-blessé de voir que ma cousine se moquait de moi.

« Il a l'air d'un ours, d'un blaireau, d'un loup, d'un milan, de tout plutôt que d'un homme! continua la Leblanc. Quelles mains! quelles jambes! et encore ce n'est rien à présent qu'il est un peu dégrassé. Il fallait le voir le jour où il est arrivé avec son sarrau et ses guêtres de cuir; c'était à faire trembler! — Tu trouves? reprit Edmée; moi, je l'aimais mieux avec son costume de braconnier; cela allait mieux à sa figure et à sa taille. — Il avait l'air d'un bandit; mademoiselle ne l'a donc pas regardé? — Si fait. »

Le ton dont elle prononça ce *si fait* me fit frémir, et je ne sais pourquoi l'impression du baiser qu'elle m'avait donné à la Roche-Mauprat me revint sur les lèvres.

« Encore s'il était coiffé! reprit la duègne, mais jamais on n'a pu le faire consentir à se laisser poudrer. Saint-Jean m'a dit qu'un moment où il avait approché la houppie de sa tête, il s'était levé furieux en disant: *Ah! tout ce que vous voudrez, excepté cette farine-là. Je veux pouvoir remuer la tête sans tousser et éternuer.* Dieu! quel sauvage! — Mais, au fond, il a bien raison: si la mode n'autorisait pas cette absurdité-là, tout le monde s'apercevrait que c'est laid et incommode. Regarde s'il n'est pas plus beau d'avoir de grands cheveux noirs. — Ces grands cheveux-là? quelle criquerie! cela fait peur. — D'ailleurs, les enfants ne portent pas de poudre, et c'est encore un enfant que ce garçon-là. — Un enfant! tidiu! quel marmot! il en mangerait à son déjeuner, des enfants! c'est un ogre. Mais d'où sort ce gaillard-là? M. le chevalier l'aura tiré de la charrue pour l'amener ici. Est-ce qu'il s'appelle... Comment donc s'appelle-t-il? — Curieuse, je t'ai dit qu'il s'appelle Bernard. — Bernard! et rien avec? — Rien, pour le moment. Que regardes-tu? — Il dort comme un loir! Voyez ce balourd! Je regarde s'il ressemble à M. le chevalier. C'est peut-être un instant d'erreur; il aura eu un jour d'oubli avec quelque bouvière. — Allons donc! Leblanc, vous allez trop loin... — Eh! mon Dieu! mademoiselle, est-ce que M. le chevalier n'a pas été jeune comme un autre? et cela empêche-t-il la vertu de venir avec l'âge? — Sans doute, tu sais ce qui en est par expérience. Mais écoute, ne t'avise pas de taquiner ce jeune homme. Tu as peut-être deviné juste; mon père exige qu'on le traite comme l'enfant de la maison. — Eh bien! c'est agréable pour mademoiselle! Quant à moi, qu'est-ce que cela me fait? je n'ai pas affaire à ce monsieur-là. — Ah! si tu avais trente ans de moins!... — Mais est-ce que monsieur a consulté mademoiselle pour installer ce grand brigand-là chez elle? — Est-ce que tu en doutes? Y a-t-il au monde un meilleur père que le mien? — Mademoiselle est bien bonne aussi.... Il y a bien des demoiselles à qui cela n'aurait guère convenu. — Et pourquoi donc? ce garçon-là n'a rien de déplaisant; quand il sera bien élevé.... — Il sera toujours laid à faire peur. — Il s'en faut de beaucoup qu'il soit laid, ma chère Leblanc; tu es trop vieille, tu ne t'y connais plus. »

Leur conversation fut interrompue par le chevalier, qui vint chercher un livre. « Mademoiselle Leblanc est ici? dit-il d'un air très-calme. Je vous croyais en tête-à-tête avec mon fils. Eh bien! avez-vous causé ensemble, Edmée? lui avez-vous dit que vous seriez sa sœur? Es-tu content d'elle, Bernard? » Mes réponses ne pouvaient compromettre personne; c'étaient toujours quatre ou cinq paroles incohérentes, estropiées par la honte. M. de Mauprat retourna à son cabinet, et je me rassai, espérant

que ma cousine allait renvoyer sa duègne et me parler. Mais elles échangèrent quelques paroles tout bas ; la duègne resta, et deux mortelles heures s'écoulèrent sans que j'osasse bouger de ma chaise. Je crois qu'Edmée dormait réellement. Quand la cloche sonna le dîner, son père revint me prendre, et, avant de quitter son appartement, il lui dit de nouveau : « Eh bien ! avez-vous causé ? — Oui, mon bon père, » répondit-elle avec une assurance qui me confondit.

Il me parut prouvé, d'après cette conduite de ma cousine, qu'elle s'était jouée de moi et que maintenant elle craignait mes reproches. Et puis, l'espérance me revint lorsque je me rappelai le ton dont elle avait parlé de moi avec mademoiselle Leblanc. J'en vins même à penser qu'elle craignait les soupçons de son père, et qu'elle n'affectait une grande indifférence que pour m'attirer plus sûrement dans ses bras quand le moment serait venu. Dans l'incertitude, j'attendis. Mais les jours et les nuits se succédèrent sans qu'aucune explication arrivât et sans qu'aucun message secret m'advertit de prendre patience. Elle descendait au salon une heure le matin ; le soir elle venait dîner et jouait au piquet et aux échecs avec son père. Pendant tout ce temps, elle était si bien gardée que je n'aurais pas même pu échanger un regard avec elle ; le reste du jour elle était inabordable dans sa chambre. Plusieurs fois, voyant que je m'ennuyais de l'espèce de captivité où j'étais forcé de vivre, le chevalier me dit : « Va causer avec Edmée, monte à sa chambre, dis-lui que c'est moi qui t'envoie. » Mais j'avais beau frapper, sans doute on m'entendait venir et on me reconnaissait à mon pas incertain et lourd. Jamais la porte ne s'ouvrait pour moi ; j'étais désespéré, j'étais furieux.

Il est nécessaire que j'interrompe le récit de mes impressions personnelles pour vous dire ce qui se passait à cette époque dans la triste famille des Mauprat. Jean et Antoine avaient réellement pris la fuite, et, quoique les recherches eussent été sévères, il fut impossible de s'emparer de leurs personnes. Tous leurs biens furent saisis, et la vente du fief de la Roche-Mauprat fut décrétée par autorité de justice. Mais on n'alla pas jusqu'au jour de l'adjudication : M. Hubert de Mauprat fit cesser les poursuites. Il se porta adjudicataire ; les créanciers furent satisfaits, et les titres de propriété de la Roche-Mauprat passèrent dans ses mains.

La petite garnison des Mauprat, composée d'aventuriers de bas étage, avait subi le même sort que ses maîtres. Elle était, comme on sait, réduite depuis longtemps à très-peu d'individus. Deux ou trois périrent ; d'autres prirent la fuite ; un seul fut mis en prison. On instruisit son procès, et il paya pour tous. Il fut grandement question d'instruire aussi par contumace contre Jean et Antoine de Mauprat, dont la fuite paraissait prouvée, car on n'avait pas retrouvé leurs corps après le dessèchement du vivier où celui de Gaucher avait surnagé ; mais le chevalier craignit pour l'honneur de son nom une sentence infamante, comme si cette sentence eût pu ajouter quelque chose à l'horreur du nom de Mauprat. Il usa de tout le crédit de M. de La Marche et du sien propre (qui était réel dans la province, surtout à cause de sa grande moralité) pour assoupir l'affaire, et il y réussit. Quant à moi, quoique j'eusse certainement trempé dans plus d'une des exactions de mes oncles, il ne fut pas question de m'accuser même au tribunal de l'opinion publique. Au milieu du déchaînement qu'excitaient mes oncles, on se plut à me considérer uniquement comme un jeune captif, victime de leurs mauvais traitements et plein d'heureuses dispositions. Le chevalier, dans sa générosité bienveillante et dans son désir de réhabiliter la famille, exagéra beaucoup, à coup sûr, mes mérites, et fit partout répandre le bruit que j'étais un ange de douceur et d'intelligence.

Le jour où M. Hubert se porta adjudicataire, il entra dès le matin dans ma chambre, accompagné de sa fille et de l'abbé, et, me montrant les actes par lesquels il consommait ce sacrifice (la Roche-Mauprat valait environ 200,000 livres), il me déclara que j'allais être mis sur-le-champ en possession, non-seulement de ma part d'héri-

tage qui n'était pas considérable, mais de la moitié du revenu de la propriété. En même temps, la propriété totale, fonds et produit, m'allait être assurée par testament du chevalier, le tout à *une seule condition* ; c'est que je consentirais à recevoir une éducation *sortable à ma qualité*.

Le chevalier avait fait toutes ces dispositions avec bonté et simplicité, moitié par reconnaissance de ce qu'il savait de ma conduite envers Edmée, moitié par orgueil de famille ; mais il ne s'attendait pas à la résistance qu'il trouva en moi au sujet de l'éducation. Je ne saurais dire quel mécontentement souleva en moi le mot de *condition*. Je crus y voir surtout le résultat de quelque manœuvre d'Edmée pour se débarrasser de sa parole envers moi.

« Mon oncle, répondis-je après avoir écouté toutes ses offres magnifiques dans un silence absolu, je vous remercie de tout ce que vous voulez faire pour moi ; mais il ne me convient pas de l'accepter. Je n'ai pas besoin de fortune. A un homme comme moi, il ne faut que du pain, un fusil, un chien de chasse et le premier cabaret qui se trouvera sur la lisière des bois. Puisque vous avez la complaisance de me servir de tuteur, payez-moi la rente de mon huitième de propriété sur le fief, et n'exigez pas que j'apprenne vos sonnettes de latin. Un gentilhomme en sait assez quand il peut abattre une sarcelle et signer son nom. Je ne tiens pas à être seigneur de la Roche-Mauprat ; c'est assez d'y avoir été esclave. Vous êtes un brave homme, et sur mon honneur je vous aime ; mais je n'aime guère les conditions. Je n'ai jamais rien fait par intérêt, et j'aime mieux rester ignorant que de devenir bel esprit aux gages du prochain. Quant à ma cousine, je ne consentirai jamais à faire une pareille brèche dans sa fortune. Je sais bien qu'elle ferait volontiers le sacrifice d'une partie de sa dot pour se dispenser... »

Edmée, qui était restée fort pâle et comme distraite jusque-là, me lança tout à coup un regard étincelant, et m'interrompit pour me dire avec assurance : « Pour me dispenser de quoi, s'il vous plaît, Bernard ? »

Je vis que, malgré son courage, elle était fort émue ; car elle brisa son éventail en le fermant. Je lui répondis, avec un regard où l'honnête malice du campagnard devait se peindre : « Pour vous dispenser, cousine, de tenir certaine promesse que vous m'avez faite à la Roche-Mauprat. »

Elle devint plus pâle qu'auparavant, et son visage prit une expression de terreur que déguisait mal un sourire de mépris.

« Quelle promesse lui avez-vous donc faite, Edmée ? » dit le chevalier en se tournant vers elle avec candeur. En même temps le curé me serra le bras à la dérochée, et je compris que le confesseur de ma cousine était en possession de notre secret.

Je haussai les épaules ; leurs craintes me faisaient injure et pitié. « Elle m'a promis, repris-je en souriant, de me regarder toujours comme son frère et son ami. Ne sont-ce pas là vos paroles, Edmée, et croyez-vous que cela se prouve avec de l'argent ? »

Elle se leva avec vivacité, et, me tendant la main, elle me dit d'une voix émue : « Vous avez raison, Bernard, vous êtes un grand cœur, et je ne me pardonnerais pas si j'en doutais un instant. » Je vis une larme au bord de sa paupière, et je serrai sa main un peu trop fort sans doute, car elle laissa échapper un petit cri accompagné d'un charmant sourire. Le chevalier m'embrassa, et l'abbé dit à plusieurs reprises en s'agitant sur sa chaise : « C'est beau ! c'est noble ! c'est très-beau ! On n'a pas besoin d'apprendre cela dans les livres, ajouta-t-il en s'adressant au chevalier. Dieu écrit sa parole et répand son esprit dans le cœur de ses enfants. »

— Vous verrez, dit le chevalier vivement attendri, que ce Mauprat relèvera l'honneur de la famille. Maintenant, mon cher Bernard, je ne te parlerai plus d'affaires. Je sais comment je dois agir, et tu ne peux pas m'empêcher de faire ce que bon me semblera pour que mon nom soit réhabilité dans ta personne. La seule réhabilitation véritable m'est garantie par tes nobles sentiments ; mais il en est encore une autre que tu ne refuseras pas de



tenter : c'est celle des talents et des lumières. Tu t'y prêteras par affection pour nous, je l'espère ; mais ce n'est pas encore le temps d'en parler. Je respecte ta fierté et veux assurer ton existence *sans condition*. Venez, l'abbé, vous allez m'accompagner à la ville chez mon procureur. La voiture est prête. Vous, enfants, vous allez déjeuner ensemble. Allons, Bernard, donne le bras à ta cousine, ou, pour mieux dire, à ta sœur. Apprends la courtoisie des mamères, puisque avec elle c'est l'expression de ton cœur.

— Vous dites vrai, mon oncle, » répondis-je en m'emparant un peu rudement du bras d'Edmée pour descendre l'escalier. Elle tremblait, mais ses joues avaient repris leur incarnat, et un sourire affectueux errait sur ses lèvres.

Quand nous fûmes vis-à-vis l'un de l'autre à table, notre bon accord se refroidit en peu d'instant. Nous devînmes embarrassés tous les deux ; si nous eussions été seuls, je me serais tiré d'affaire par un de ces brusques sorties que je savais m'imposer à moi-même quand j'étais trop honteux de ma timidité ; mais la présence de Saint-Jean, qui nous servait, me condamnait au silence sur le point principal. Je pris le parti de parler de Patience et de demander à Edmée comment il se faisait qu'elle fût si bien avec lui, et ce que je devais penser du prétendu sorcier. Elle me raconta en gros l'histoire du philosophe rustique, et me dit que c'était l'abbé Aubert qui l'avait menée à la tour Gazeau. Elle avait été frappée de l'intelligence et de la sagesse du cénobite stoïcien, et prenait à causer avec lui un plaisir extrême. De son côté, Patience avait conçu pour elle tant d'amitié, que depuis quelque temps il s'était relâché de ses habitudes, et venait assez souvent lui rendre visite en même temps qu'à l'abbé.

Vous pensez bien qu'elle eut quelque peine à rendre ces explications intelligibles pour moi. Je fus très-trappé des éloges qu'elle donnait à Patience et de la sympathie qu'elle éprouvait pour ses idées révolutionnaires. C'était la première fois que j'entendais parler d'un paysan comme d'un homme. En outre, j'avais considéré jusque-là le sorcier de la tour Gazeau comme bien au-dessous d'un paysan ordinaire, et voilà qu'Edmée le plaçait au-dessus de la plupart des hommes qu'elle connaissait, et prenait parti pour lui contre la noblesse. Je réussis à en tirer cette conclusion, que l'éducation n'était pas si nécessaire que le chevalier et l'abbé voulaient bien me le faire croire. « Jo ne sais guère mieux lire que Patience, ajoutai-je, et je voudrais bien que vous eussiez autant de plaisir dans ma société que dans la sienne ; mais il n'y paraît guère, cousine, car depuis que je suis ici... »

Comme nous quittions alors la table et que je me réjouissais de me trouver enfin seul avec elle, j'allais devenir beaucoup plus explicite, lorsqu'en entrant dans le salon nous y trouvâmes M. de La Marche qui venait d'arriver et qui entra par la porte opposée. Je le donnai, dans mon cœur, à tous les diables.

M. de La Marche était un jeune seigneur tout à fait à la mode de son époque. Épris de philosophie nouvelle, grand voltairien, grand admirateur de Franklin, plus honnête qu'intelligent, comprenant moins ses oracles qu'il n'avait le désir et la prétention de les comprendre ; assez mauvais logicien, car il trouva ses idées beaucoup moins bonnes et ses espérances politiques beaucoup moins douces le jour où la nation française se mit en tête de les réaliser ; au demeurant, plein de bons sentiments, se croyant beaucoup plus confiant et romanesque qu'il ne l'était en effet ; un peu plus fidèle à ses préjugés de caste et beaucoup plus sensible à l'opinion du monde qu'il ne se flattait et se piquait de l'être ; voilà tout l'homme. Sa figure était charmante, mais je la trouvais excessivement fade, car j'avais contre lui la plus ridicule animosité. Ses manières gracieuses me semblaient serviles auprès d'Edmée ; j'eusse rougi de les imiter, et pourtant je n'étais occupé qu'à renchérir sur les petits services qu'il pouvait lui rendre. Nous sortîmes dans le parc, qui était considérable et coupé par l'Indre, qui n'est là qu'un joli ruisseau. Chemin faisant, il se rendit agréable de mille

manières ; il n'apercevait pas une violette qu'il ne la cueillit pour l'offrir à ma cousine. Mais quand nous arrivâmes au bord du ruisseau, nous trouvâmes la planche sur laquelle on le traversait en cet endroit rompue et emportée par les orages des jours précédents. Alors je pris Edmée dans mes bras sans lui en demander la permission, et je traversai tranquillement. J'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, et je portais ma cousine à bras tendus avec tant de force et de précision qu'elle ne mouilla pas un de ses rubans. M. de La Marche, ne voulant pas paraître plus délicat que moi, n'hésita point à mouiller ses beaux habits et à me suivre avec des éclats de rire un peu forcés ; mais, quoiqu'il ne portât aucun fardeau, il trebuchait plusieurs fois sur les pierres dont le lit de la rivière était encombré et ne nous rejoignit qu'avec peine. Edmée ne riait pas ; je crois qu'en faisant malgré elle cette épreuve de ma force et de ma hardiesse, elle fut très-effrayée de songer à l'amour qu'elle m'inspirait. Elle était même irritée, et me dit, lorsque je la déposai doucement sur le rivage : « Bernard, je vous prie de ne jamais recommencer de pareilles plaisanteries. — Ah ! bon, lui dis-je, vous ne vous en fâchiez pas de la part de l'autre. — Il ne se les permettrait pas, reprit-elle. — Je le crois bien, répondis-je, il s'en garderait ! Regardez comme le voilà fait... et moi, je ne vous ai pas dérangé un cheveu. Il ramasse très-bien les violettes ; mais, croyez-moi, dans un danger, ne lui donnez pas la préférence. »

M. de La Marche me fit de grands compliments sur cet exploit. J'avais espéré qu'il serait jaloux ; il ne parut pas seulement y songer, et prit son parti gaiement sur le pitoyable état de sa toilette. Il faisait extrêmement chaud, et nous étions séchés avant la fin de la promenade ; mais Edmée demeura triste et préoccupée. Il me sembla qu'elle faisait effort pour me montrer autant d'amitié que pendant le déjeuner. J'en fus affecté ; car je n'étais pas seulement amoureux d'elle, je l'aimais. Il m'eût été impossible de faire cette distinction ; mais les deux sentiments étaient en moi : la passion et la tendresse.

Le chevalier et l'abbé rentrèrent à l'heure du dîner. Ils s'entretenaient à voix basse avec M. de La Marche du règlement de mes affaires, et, au peu de mots que j'entendis malgré moi, je compris qu'ils venaient d'assurer mon existence dans les conditions brillantes qui m'avaient été annoncées le matin. J'eus la mauvaise honte de ne point en témoigner naïvement ma reconnaissance. Cette générosité me troublait, je n'y comprenais rien ; je m'en méfiais presque comme d'une embûche qu'on me tendait pour m'éloigner de ma cousine. Je n'étais pas sensible aux avantages de la fortune. Je n'avais pas les besoins de la civilisation, et les préjugés nobiliaires étaient chez moi un point d'honneur, nullement une vanité sociale. Voyant qu'on ne me parlait pas ouvertement, je pris le parti peu gracieux de fonder une complète ignorance.

Edmée devint toujours plus triste. Je remarquai que ses regards se portaient alternativement sur M. de La Marche et sur moi avec une inquiétude vague. Toutes les fois que je lui adressais la parole, ou même que j'élevais la voix en parlant aux autres personnes, elle tressaillait, puis elle fronçait légèrement le sourcil, comme si ma voix lui eût causé une douleur physique. Elle se retira aussitôt après le dîner ; son père la suivit avec inquiétude. « Ne remarquez-vous pas, dit l'abbé en les voyant s'éloigner et en s'adressant à M. de La Marche, que mademoiselle de Mauprat est bien changée depuis ces derniers temps ? — Elle est maigre, répondit le lieutenant-général, mais je crois qu'elle n'en est que plus belle. — Oui, mais je crains qu'elle ne soit plus malade qu'elle ne l'avoue, répartit l'abbé. Son caractère est aussi changé que sa figure ; elle est triste. — Triste ? mais il me semble qu'elle n'a jamais été aussi gaie que ce matin ; n'est-il pas vrai, monsieur Bernard ? C'est depuis la promenade seulement qu'elle s'est plainte d'avoir un peu de migraine. — Je vous dis qu'elle est triste, reprit l'abbé. Quand elle est gaie maintenant, elle l'est plus que de raison ; il y a quelque chose d'étrange alors et de forcé en elle, qui n'est pas du tout dans sa manière d'être accoutumée. Puis un

instant après elle retombe dans une mélancolie que je n'avais jamais remarquée avant la fameuse nuit de la forêt. Soyez sûr que les émotions de cette nuit ont été graves. — Elle a été témoin, en effet, d'une scène affreuse à la tour Gazeau, dit M. de La Marche; et puis cette course de son cheval à travers la forêt, lorsqu'elle a été emportée loin de la chasse, a dû la fatiguer et l'effrayer beaucoup. Cependant elle est douée d'un courage si admirable!... Dites-moi, cher monsieur Bernard, lorsque vous la rencontrâtes dans la forêt, vous parut-elle très-épouventée? — Dans la forêt? repris-je; je ne l'ai point rencontrée dans la forêt. — Non, c'est dans la Vareune que vous l'avez rencontrée, dit l'abbé avec précipitation... A propos, monsieur Bernard, voulez-vous bien me permettre de vous dire un mot d'affaires en particulier sur votre propriété de... » Il m'entraîna hors du salon, et me dit à voix basse : « Il ne s'agit pas d'affaires, je vous supplie de ne laisser soupçonner à qui que ce soit, pas même à M. de La Marche, que mademoiselle de Mauprat ait été seulement l'espace d'une seconde à la Roche-Mauprat... — Et pourquoi donc? demandai-je; n'y a-t-elle pas été sous ma protection? n'en est-elle pas sortie pure, grâce à moi? et peut-on ignorer dans le pays qu'elle y ait passé deux heures? — On l'ignore entièrement, répondit-il; au moment où elle en sortait, la Roche-Mauprat tombait sous les coups des assiégeants, et aucun de ses hôtes ne reviendra du sein de la tombe ou du fond de l'exil pour raconter ce fait. Quand vous connaîtrez davantage le monde, vous comprendrez de quelle importance il est pour la réputation d'une jeune personne qu'on ne puisse pas supposer que l'ombre d'un danger ait seulement passé sur son honneur. En attendant, je vous adjure, au nom de son père, au nom de l'amitié que vous avez pour elle, et que vous lui avez exprimée ce matin d'une manière si noble et si touchante...! — Vous êtes très-adroit, monsieur l'abbé, dis-je en l'interrompant; toutes vos paroles ont un sens caché que je comprends fort bien, tout grossier que je suis. Dites à ma cousine qu'elle se rassure. Je n'ai pas sujet de nier sa vertu, très-certainement, et je ne suis d'ailleurs pas capable de faire manquer le mariage qu'elle désire. Dites-lui que je ne réclame d'elle qu'une chose, c'est cette promesse *d'amitié* qu'elle m'a faite à la Roche-Mauprat. — Cette promesse a donc à vos yeux une singulière solennité? dit l'abbé, et quelle méfiance peut-elle vous laisser en ce cas? » Je le regardai fixement, et, comme il me semblait toujours, je pris plaisir à le tourmenter, espérant qu'il rapporterait mes paroles à Edmée. « Aucun, répondis-je; seulement je vois qu'on craint l'abandon de M. de La Marche au cas où l'aventure de la Roche-Mauprat viendrait à se découvrir. Si ce monsieur est capable de soupçonner Edmée et de lui faire outrage à la veille de ses noces, il me semble qu'il y a un moyen bien simple de raccommoder tout cela. — Et lequel, selon vous? — C'est de le provoquer et de le tuer. — Je pense que vous ferez tout pour épargner cette dure nécessité et ce péril affreux au respectable M. Hubert. — Je les lui épargnerai de reste en me chargeant de venger ma cousine. C'est mon droit, monsieur l'abbé; je connais les devoirs d'un gentilhomme tout aussi bien que si j'avais appris le latin. Vous pouvez le lui dire de ma part. Qu'elle dorme en paix; je me tairai, et, si cela ne sert à rien, je me battraï. — Mais, Bernard, reprit l'abbé d'un ton insinuant et doux, songez-vous à l'attachement de votre cousine pour M. de La Marche? — Eh bien! raison de plus », m'écriai-je saisi d'un mouvement de rage. Et je lui tournai le dos brusquement.

L'abbé rapporta toute cette conversation à la pénitente. Le rôle de ce digne prêtre était fort embarrassant; il avait reçu sous le sceau de la confession une confidence à laquelle il ne pouvait que faire des allusions très-détournées en s'entretenant avec moi. Cependant il espérait, au moyen de ces délicates allusions, me faire comprendre le crime de mon obstination, et m'amener à y renoncer loyalement. Il augurait trop bien de moi; tant de vertu était au-dessus de mes forces, comme elle était au-dessus de mon intelligence.

## X.

Quelques jours se passèrent dans un calme apparent. Edmée se disait souffrante et sortait peu de sa chambre; M. de La Marche venait presque tous les jours, son château étant situé à peu de distance. Je le prenais de plus en plus en aversion, malgré les politesses dont il me comblait. Je ne comprenais rien à ses affectations de philosophie, et je le combattais avec toute la grossièreté de préjugés et d'expressions dont j'étais susceptible. Ce qui me consolait un peu de mes souffrances secrètes, c'était de voir qu'il n'était pas reçu plus que moi dans les appartements d'Edmée.

Le seul événement de cette semaine fut l'installation de Patience dans une cabane voisine du château. Depuis que l'abbé Aubert avait trouvé auprès du chevalier une existence à l'abri des persécutions ecclésiastiques, il n'y avait plus pour lui de nécessité à voir secrètement son ami le cénobite. Il l'avait donc vivement engagé à quitter le séjour des bois et à se rapprocher de lui. Patience s'était fait beaucoup prier. Tant d'années passées dans la solitude l'avaient tellement attaché à sa tour Gazeau qu'il hésitait à lui préférer la société de son ami. En outre, il disait que l'abbé allait se corrompre dans le *commerce des grands*, que bientôt il subirait à son insu l'influence des vieilles idées, et qu'il se refroidirait à l'égard de la *cause sainte*. Il est vrai qu'Edmée avait gagné le cœur de Patience, et qu'en lui offrant une petite habitation appartenant à son père, et située dans un ravin pittoresque, à la sortie de son parc, elle s'y était prise avec assez de grâce et de délicatesse pour ne pas blesser sa fierté chaotilleuse. C'était à l'effet de terminer cette grande négociation que l'abbé s'était rendu à la tour Gazeau avec Marcasse, le soir où, retenus par l'orage, ils avaient donné asile à Edmée et à moi. La scène affreuse qui suivit notre arrivée trancha toutes les irrésolutions de Patience. Enclin aux idées pythagoriciennes, il avait horreur du sang répandu. La mort d'une biche lui arrachait des larmes, comme au Jacques de Shakspeare; à plus forte raison les meurtres humains lui étaient impossibles à contempler, et du moment que la tour Gazeau eut été le spectacle de deux morts tragiques, elle lui sembla souillée, et rien n'eût pu le décider à y passer une nuit de plus. Il nous suivit à Sainte-Sévère, et bientôt il laissa vaincre ses scrupules philosophiques par les séductions d'Edmée. La maisonnette dont on lui fit accepter la jouissance était assez humble pour ne pas le faire rougir d'une transaction trop apparente avec la civilisation. Il y trouva une solitude moins profonde qu'à la tour Gazeau; mais les fréquentes visites de l'abbé et celles d'Edmée ne lui laissèrent pas le droit de se plaindre.

Ici le narrateur interrompit de nouveau son récit pour entrer dans le développement du caractère de mademoiselle de Mauprat.

« Edmée, dit-il, et croyez bien que ce n'est pas le langage de la prévention, était, au sein de sa modeste obscurité, une des femmes les plus parfaites qu'il y eût en France. Pour qu'elle fût citée et vantée entre toutes, il ne lui a manqué que le désir ou la nécessité de se faire connaître au monde. Mais elle était heureuse dans sa famille, et la plus douce simplicité couronnait ses facultés et ses hautes vertus. Elle ignorait son mérite comme je l'ignorais moi-même à cette époque, où, brute avide, je ne voyais que par les yeux du corps et croyais ne l'aimer que parce qu'elle était belle. Il faut dire aussi que son fiancé, M. de La Marche, ne la comprenait guère mieux. Il avait développé la pâle intelligence dont il était doué à la froide école de Voltaire et d'Helvétius. Edmée avait allumé sa vaste intelligence aux brûlantes déclamations de Jean-Jacques. Un temps est venu où j'ai compris Edmée; le temps où M. de La Marche l'aurait comprise ne fût jamais arrivé.

Edmée, privée de sa mère dès le berceau et abandonnée à ses jeunes inspirations par un père plein de confiance, de bonté et d'incurie, s'était formée à peu près

seule. L'abbé Aubert, qui lui avait fait faire sa première communion, n'avait point proscrit de ses lectures les philosophes qui l'avaient séduit lui-même. Ne trouvant autour d'elle ni contradiction ni même discussion, car, en toutes choses, elle entraînait son père dont elle était l'idole, Edmée était restée fidèle à des principes en apparence bien opposés : la philosophie, qui préparait la ruine du christianisme, et le christianisme, qui proscrivait l'esprit d'examen. Pour expliquer cette contradiction, il faut que vous vous reportiez à ce que je vous ai dit de l'effet que produisit sur l'abbé Aubert la profession de foi du vicaire savoyard. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que, dans les âmes poétiques, le mysticisme et le doute règnent de pair. Jean-Jacques en fut un exemple éclatant et magnifique, et vous savez quelles sympathies il éveilla chez les prêtres et chez les nobles, alors même qu'il les gourmandait avec tant de véhémence. Quels miracles n'opère pas la conviction, aidée d'une éloquence sublime ! Edmée avait lu à cette source vive avec toute l'avidité d'une âme ardente. Dans ses rares voyages à Paris, elle avait recherché les âmes sympathiques à la sienne. Mais là elle avait trouvé tant de nuances, si peu d'accord, et surtout, malgré la mode, tant de préjugés destructibles, qu'elle s'était rattachée avec amour à sa solitude et à ses poétiques rêveries sous les vieux chênes de son père. Elle parlait déjà de ses déceptions, et refusait avec un bon sens au-dessus de son âge, et peut-être de son sexe, toutes les occasions de se mettre en rapport direct avec ces philosophes dont les écrits faisaient sa vie intellectuelle. « Je suis un peu sybarite, disait-elle en souriant. J'aime mieux respirer un bouquet de roses préparé pour moi dès le matin dans un vase, que d'aller le chercher au milieu des épines et à l'ardeur du soleil. »

Ce qu'elle disait de son sybaritisme n'était d'ailleurs qu'une figure. Elevée aux champs, elle était forte, active, courageuse, enjouée ; elle joignait à toutes les grâces de la beauté délicate toute l'énergie de la santé physique et morale. C'était une fière et intrépide jeune fille autant qu'une douce et affable châtelaine. Je l'ai trouvée souvent bien haute et bien dédaigneuse ; Patience et les pauvres de la contrée l'ont toujours trouvée humble et débonnaire.

Edmée chérissait les poètes presque autant que les philosophes spiritualistes ; elle se promenait toujours un livre à la main. Un jour qu'elle avait pris le Tasse, elle rencontra Patience, et, selon sa coutume, il s'enquit avec curiosité et de l'auteur et du sujet. Il fallut qu'Edmée lui fit comprendre les croisades ; ce ne fut pas le plus difficile. Grâce aux récits de l'abbé et à sa prodigieuse mémoire des faits, Patience connaissait passablement le canevas de l'histoire universelle. Mais, ce qu'il eut de la peine à saisir, ce fut le rapport et la différence de la poésie épique à l'histoire. D'abord il était indigné des fictions des poètes, et prétendait qu'on n'eût jamais dû souffrir de telles impostures. Puis, quand il eut compris que la poésie épique, loin d'induire les générations en erreur, donnait, avec de plus grandes proportions, une éternelle durée à la gloire des faits héroïques, il demanda pourquoi tous les faits importants n'avaient pas été chantés par les bardes, et pourquoi l'histoire de l'humanité n'avait pas trouvé une forme populaire qui pût, sans le secours des lettres, se graver dans toutes les mémoires. Il pria Edmée de lui expliquer une strophe de la *Jérusalem* ; il y prit goût, et elle lui en lut un chant en français. Quelques jours plus tard, elle lui en fit connaître un second, et bientôt Patience connut tout le poème. Il se réjouit d'apprendre que ce récit héroïque était populaire en Italie, et essaya, en résumant ses souvenirs, de leur donner en prose grossière une forme abrégée ; mais il n'avait nullement la mémoire des mots. Agité par ses vives impressions, mille images grandioses passaient devant ses yeux. Il les exprimait dans des improvisations où son génie triomphait de la barbarie de son langage ; mais il lui était impossible de ressaisir ce qu'il avait dit. Il eût fallu qu'on pût l'écrire sous sa dictée, et encore cela n'eût servi de rien ; car, au cas où il eût réussi à le lire, sa mémoire, n'étant exercée qu'au raisonnement, n'avait jamais pu conserver un fragment quelconque pré-

cisé par la parole. Il était pourtant beaucoup, et son langage était parfois biblique ; mais au delà de certaines expressions qu'il affectionnait et d'un nombre de courtes sentences qu'il trouvait encore moyen de s'approprier, il n'avait rien retenu des pages qu'il s'était fait souvent relire et qu'il écoutait toujours avec la même émotion que la première fois. C'était un véritable plaisir que de voir l'effet des beautés poétiques sur cette puissante organisation. Peu à peu l'abbé, Edmée et moi-même par la suite, nous vîmes à bout de lui faire connaître Homère et Dante. Il était si frappé des événements, qu'il pouvait faire l'analyse de la *Divine Comédie* d'un bout à l'autre sans oublier ni transposer la moindre partie du voyage, des rencontres et des émotions du poète : la se bornait sa puissance. Quand il essayait de ressaisir quelques-unes des expressions qui l'avaient charmé à l'audition, il arrivait à une abondance de métaphores et d'images qui tenait du délire. Cette imitation de Patience à la poésie marqua dans sa vie une époque de transformation ; elle lui donna en rêve l'action qui manquait à son existence réelle. Il contempla dans son miroir magique des combats gigantesques, vit des héros hauts de dix coudées ; il comprit l'amour, qu'il n'avait jamais connu ; il combattit, il aima, il vainquit, il éclaira les peuples, pacifia le monde, redressa les torts du genre humain et bâtit des temples au grand esprit de l'univers. Il vit dans la sphère étoilée tous les dieux de l'Olympe, pères de la primitive humanité ; il lut dans les constellations l'histoire de l'âge d'or et celle des âges d'airain ; il entendit dans le vent d'hiver les chants de Morven, et salua dans les nuées orangeuses les spectres de Fingal et de Comala. « Avant de connaître les poètes, disait-il dans ses dernières années, j'étais comme un homme à qui manquerait un sens. Je voyais bien que ce sens était nécessaire, puisque tant de choses en sollicitaient l'exercice. Je me promenais seul la nuit avec inquiétude, me demandant pourquoi je ne pouvais dormir, pourquoi j'avais tant de plaisir à regarder les étoiles que je ne pouvais m'arracher à cette contemplation, pourquoi mon cœur battait tout d'un coup de joie en voyant certaines couleurs, ou s'attristait jusqu'aux larmes à l'audition de certains sons. Je m'en effrayais quelquefois jusqu'à m'imaginer, en comparant mon agitation continue à l'insouciance des autres hommes de ma classe, que j'étais fou. Mais je m'en consolais bientôt en me disant que ma folie m'était douce, et j'eusse mieux aimé n'être plus que d'en guérir. A présent il me suffit de savoir que ces choses ont été trouvées belles de tout temps par tous les hommes intelligents, pour comprendre ce qu'elles sont et en quoi elles sont utiles à l'homme. Je me réjouis dans la pensée qu'il n'y a pas une fleur, pas une nuance, pas un souffle d'air qui n'ait fixé l'attention et ému le cœur d'autres hommes, jusqu'à recevoir un nom consacré chez tous les peuples. Depuis que je sais qu'il est permis à l'homme, sans dégrader sa raison, de peupler l'univers et de l'expliquer avec ses rêves, je vis tout entier dans la contemplation de l'univers ; et quand la vue des misères et des forfaits de la société brise mon cœur et soulève ma raison, je me rejette dans mes rêves ; je me dis que, puisque tous les hommes se sont entendus pour aimer l'œuvre divine, ils s'entendront aussi un jour pour s'aimer les uns les autres. Je m'imagine que, de père en fils, les éducations vont en se perfectionnant. Peut-être suis-je le premier ignorant qui ait deviné ce dont il n'avait aucune idée communiquée du dehors. Peut-être aussi que bien d'autres avant moi se sont inquiétés de ce qui se passait en eux-mêmes, et sont morts sans en trouver le premier mot. Pauvres gens que nous sommes ! ajoutait Patience ; on ne nous défend ni l'excès du travail physique, ni celui du vin, ni aucune des débauches qui peuvent détruire notre intelligence. Il y a des gens qui payent cher le travail des bras, afin que les pauvres, pour satisfaire les besoins de leur famille, travaillent au delà de leurs forces ; il y a des cabarets et d'autres lieux plus dangereux encore, où le gouvernement prélève, dit-on, ses bénéfices ; il y a aussi des prêtres qui montent en chaire pour nous dire ce que nous devons au seigneur de notre village, et jamais ce que notre

seigneur nous doit. Il n'y a pas d'écoles où l'on nous enseigne nos droits, où l'on nous apprend à distinguer nos vrais et honnêtes besoins des besoins honteux et funestes, où l'on nous dise enfin à quoi nous pouvons et devons penser quand nous avons sué tout le jour au profit d'autrui, et quand nous sommes assis le soir au seuil de nos cabanes à regarder les étoiles rouges sortir de l'horizon.»

Ainsi raisonnait Patience; et croyez bien qu'en traduisant sa parole dans notre langue méthodique je lui ôte toute sa grâce, toute sa verve et toute son énergie. Mais qui pourrait redire l'expression textuelle de Patience? Son langage n'appartenait qu'à lui seul; c'était un composé du vocabulaire borné, mais vigoureux, des paysans, et des métaphores les plus hardies des poètes, dont il enhardissait encore le tour poétique. A cet idiome mélangé, son esprit synthétique donnait l'ordre et la logique. Une incroyable abondance naturelle suppléait à la concision de l'expression propre. Il fallait voir quelle lutte téméraire sa volonté et sa conviction livraient à l'impuissance de ses formules; tout autre que lui n'eût pu s'en tirer avec honneur; et je vous assure que, pour qui songeait à quelque chose de plus sérieux qu'à rire de ses solécismes et de ses hardiesses, il y avait dans cet homme matière aux plus importantes observations sur le développement de l'esprit humain, et à la plus tendre admiration pour la beauté morale primitive.

A l'époque où je compris entièrement Patience, j'avais un lien sympathique avec lui dans ma destinée exceptionnelle. Comme lui, j'avais été inculte; comme lui, j'avais cherché au dehors l'explication de mon être, comme on cherche le mot d'une énigme. Grâce aux circonstances fortuites de la naissance et de la richesse, j'étais arrivé à un développement complet, tandis que Patience se débattit jusqu'à la mort dans les ténèbres d'une ignorance dont il ne voulait ni ne pouvait sortir; mais ce ne fut pour moi qu'un sujet de plus de reconnaître la supériorité de cette organisation puissante qui se dirigeait plus hardiment à l'aide de faibles lueurs instinctives, que moi à la clarté de tous les flambeaux de la science, et qui n'avait pas eu d'ailleurs un seul mauvais penchant à vaincre, tandis que je les avais eus tous.

Mais, à l'époque dont j'ai à poursuivre le récit, Patience n'était, à mes yeux, qu'un personnage grotesque, objet d'amusement pour Edmée et de compassion charitable pour l'abbé Aubert. Lorsqu'ils me parlaient de lui d'un ton sérieux, je ne les comprenais plus, et je m'imaginai qu'ils prenaient ce sujet comme une sorte de texte parabolique pour me démontrer les avantages de l'éducation, la nécessité de s'y prendre de bonne heure et les regrets inutiles des vieilles années.

J'allais rôder cependant dans les taillis dont sa nouvelle demeure était entourée, parce que j'avais vu Edmée s'y rendre à travers le parc, et que j'espérais obtenir, par surprise, un tête-à-tête avec elle au retour. Mais elle était toujours accompagnée de l'abbé, quelquefois même de son père; et, si elle restait seule avec le vieux paysan, il l'escortait ensuite jusqu'au château. Souvent, caché dans les touffes d'un if monstrueux qui étendait ses nombreux rejets et ses branches pendantes à quelques pas de cette chaumière, je vis Edmée assise au seuil, un livre à la main, tandis que Patience l'écoutait les bras croisés, la tête courbée sur la poitrine et brisée en apparence par l'effort de l'attention. Je m'imaginai alors qu'Edmée essayait de lui apprendre à lire, et je la trouvais folle de s'obstiner à une éducation impossible. Mais elle était belle aux reflets du couchant, sous le pampre jaunissant de la chaumière, et je la contemplais en me disant qu'elle m'appartenait, en me jurant à moi-même de ne jamais céder à la force ni à la persuasion qui voudraient m'y faire renoncer.

Depuis quelques jours ma souffrance était excitée au dernier point; je ne trouvais d'autres moyens de m'y soustraire qu'en buvant beaucoup à souper, afin d'être à peu près abruti à cette heure, si douloureuse et si blessante pour moi, où elle quittait le salon après avoir embrassé son père, donné sa main à baiser à M. de La Marche, et dit en passant devant moi : « Bonsoir, Ber-

nard! » d'un ton qui semblait dire : Aujourd'hui finit comme hier, et demain finira comme aujourd'hui. C'est en vain que j'allais m'asseoir dans le fauteuil le plus voisin de la porte, de manière à ce qu'elle ne pût sortir sans que son vêtement effleurât le mien; je n'en obtenais jamais autre chose, et je n'avançais pas ma main pour solliciter la sienne, car elle me l'eût accordée d'un air négligent, et je crois que je l'eusse brisée dans ma colère.

Grâce aux larges libations du souper, je parvenais à m'enivrer silencieusement et tristement. Je m'enfonçais ensuite dans mon fauteuil de prédilection, et j'y restais sombre et assoupi jusqu'à ce que, les fumées du vin étant dissipées, j'alasse promener dans le parc mes rêves insensés et mes projets sinistres.

On ne semblait pas s'apercevoir de cette grossière habitude. Il y avait pour moi dans la famille tant d'indulgence et de bonté qu'on craignait de me faire la plus légitime observation; mais on avait très-bien remarqué ma honteuse passion pour le vin, et le curé en avisa Edmée. Un soir, à souper, elle me regarda fixement à plusieurs reprises et avec une expression étrange. Je la regardai à mon tour, espérant qu'elle me provoquait; mais nous en fûmes quittes pour un échange de regards malveillants. En sortant de table, elle me dit tout bas, très-vite et d'un ton impérieux : « Corrigez-vous de boire, et apprenez tout ce que l'abbé vous enseignera. »

Cet ordre et ce ton d'autorité, loin de me donner de l'espérance, me parurent si révoltants que toute ma timidité se dissipa en un instant. J'attendis l'heure où elle montait à sa chambre, et je sortis un peu avant elle pour aller l'attendre sur l'escalier. « Croyez-vous, lui dis-je, que je sois dupe de vos mensonges, et que je ne m'aperçoive pas très-bien, depuis un mois que je suis ici sans que vous m'adressiez la parole, que vous m'avez berné comme un sot? Vous m'avez menti, et aujourd'hui vous me méprisez, parce que j'ai eu l'honnêteté de croire à votre parole. — Bernard, me dit-elle d'un ton froid, ce n'est pas ici le lieu et l'heure de nous expliquer. — Oh! je sais bien, repris-je, que ce ne sera jamais le lieu ni l'heure selon vous; mais je saurai les trouver, n'en doutez pas. Vous avez dit que vous m'aimiez; vous m'avez jeté les bras au cou, et vous m'avez dit en m'embrassant, ici, je sens encore vos lèvres sur ma joue : « Sauve-moi, et je jure par l'Évangile, par l'honneur, par le souvenir de ma mère et de la lienne, que je t'appartiendrai. » Je sais bien que vous avez dit tout cela parce que vous aviez peur de ma force; et ici je sais bien que vous me fuyez parce que vous avez peur de mon droit. Mais vous n'y gagnerez rien; je jure que vous ne vous jouerez pas longtemps de moi. — Je ne vous appartierai jamais, répondit-elle avec une froideur de plus en plus glaciale, si vous ne changez pas de langage, de manières et de sentiments. Tel que vous êtes, je ne vous crains pas. Je pouvais, lorsque vous me paraissiez bon et généreux, vous céder moitié par peur et moitié par sympathie, mais du moment que je ne vous aime plus, je ne vous crains pas davantage. Corrigez-vous, instruisez-vous, et nous verrons. — Fort bien, lui dis-je; voilà une promesse que j'entends. J'agirai en conséquence, et, ne pouvant être heureux, je serai vengé. — Vengez-vous tant qu'il vous plaira, dit-elle, cela fera que je vous mépriserai. »

Elle tira, en parlant ainsi, un papier de son sein, et le brûla tranquillement à la flamme de sa bougie. « Qu'est-ce que vous faites-là? lui dis-je. — Je brûle une lettre que je vous avais écrite, répondit-elle. Je voulais vous faire entendre raison, mais c'est bien inutile; on ne s'explique pas avec les brutes. — Vous allez me donner cette lettre! » m'écriai-je en me jetant sur elle pour lui arracher le papier enflammé. Mais elle le retira brusquement, et, l'éteignant dans sa main avec intrépidité, elle jeta le flambeau à mes pieds et s'échappa dans les ténèbres. Je la poursuivis en vain. Elle gagna la porte de son appartement avant moi, et la poussa sur elle. J'entendis tirer les verrous, et la voix de mademoiselle Leblanc qui demandait à sa jeune maîtresse la cause de sa frayeur. « Ce n'est rien, répondit la voix tremblante d'Edmée, c'est une espiglerie. »



Léonard ne connaissait d'autre remède que l'eau-de-vie. (Page 21.)

Je descendis au jardin et j'arpentai les allées d'un pas effréné. A cette fureur succéda la plus profonde tristesse. Edmée fière et audacieuse me paraissait plus belle et plus désirable que jamais. Il est de la nature de tous les désirs de s'irriter et de s'alimenter de la résistance. Je sentis que je l'avais offensée, qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne m'aimerait peut-être jamais, et, sans renoncer à la criminelle résolution de la posséder par la force, je cédai à la douleur que me causait sa haine. J'allai m'appuyer au hasard contre un mur sombre, et, cachant ma tête dans mes mains, j'exhalai des sanglots désespérés. Ma robuste poitrine se brisait, et mes larmes ne la soulageaient pas à mon gré; j'aurais voulu rugir, et je mordais mon mouchoir pour ne pas céder à cette tentation. Le bruit sinistre de mes cris étouffés éveilla l'attention d'une personne qui priait dans la chapelle, de l'autre côté du mur où je m'étais adossé à tout hasard. Une fenêtre en ogive, garnie de ses meneaux de pierre surmontés d'un trèfle, était situé immédiatement à la hauteur de ma tête. « Qui donc est là ? » demanda une figure pâle qu'éclairait le rayon oblique de la lune à son lever. En reconnaissant Edmée, je voulus m'éloigner; mais elle passa son beau

bras entre les meneaux et me saisit par le collet de mon habit en me disant : « Pourquoi donc pleurez-vous, Bernard ? »

Je cédai à cette douce violence, moitié honteux d'avoir laissé surprendre le secret de ma faiblesse, moitié ravi de voir qu'Edmée n'y était pas insensible. « Quel chagrin avez-vous donc ? » reprit-elle. Qui peut vous arracher de tels sanglots ? — Vous me méprisez, vous me haïssez, et vous demandez pourquoi je souffre, pourquoi je suis en colère ? — C'est donc de colère que vous pleurez ? dit-elle en retirant son bras. — C'est de colère et d'autre chose encore, répondis-je. — Mais quoi encore ? dit Edmée. — Je n'en sais rien ; peut-être de chagrin, comme vous avez dit. Le fait est que je souffre ; ma poitrine se brise. Il faut que je vous quitte, Edmée, et que j'aie le milieu des bois. Je ne puis pas rester ici. — Pourquoi souffrez-vous tant ? Expliquez-vous, Bernard ; voici l'occasion de nous expliquer. — Oui, avec un mur entre nous. Je conçois que vous n'avez pas peur de moi ici. — Et pourtant je ne vous témoigne que de l'intérêt, il me semble, et je n'ai pas été aussi affectueuse il y a une heure, lorsqu'il n'y avait pas un mur entre nous ? — Je crois que vous





Edmée était couchée sur une chaise longue. (Page 26.)

n'êtes pas craintive, Edmée, parce que vous avez toujours la ressource d'éviter les gens ou de les attraper avec de belles paroles. Ah! on m'avait bien dit que toutes les femmes sont menteuses et qu'il n'en faut aimer aucune. — Qui est-ce qui vous disait cela? votre oncle Jean, ou votre oncle Gaucher, ou votre grand-père Tristan? — Raillez, raillez-moi tant que vous voudrez! Ce n'est pas ma faute si j'ai été élevé par eux. Mais ils pouvaient dire parfois quelque chose de vrai. — Bernard, voulez-vous que je vous dise pourquoi ils croyaient les femmes menteuses? — Dites. — C'est qu'ils employaient la violence et la tyrannie avec des êtres plus faibles qu'eux. Toutes les fois qu'on se fait craindre on risque d'être trompé. Lorsque, dans votre enfance, Jean vous frappait, n'avez-vous jamais évité ses brutales corrections en déguisant vos petites fautes? — C'est vrai; c'était ma seule ressource. — La ruse est donc, sinon le droit, du moins la ressource des opprimés. Ne le sentez-vous pas? — Je sens que je vous aime, et qu'il n'y a pas là de motif pour que vous me trompiez. — Aussi qui vous dit que je vous trompe? — Vous m'avez trompé; vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous ne m'aimiez pas. — Je vous aimais, parce que

je vous voyais, partagé entre de détestables principes et un cœur généreux, pencher vers la justice et l'honnêteté. Et je vous aime parce que je vois que vous triomphez des mauvais principes, et que vos méchantes inspirations sont suivies des larmes d'un bon cœur. Voilà ce que je puis vous dire devant Dieu et la main sur la conscience, aux heures où je vous vois tel que vous êtes. Il y a d'autres moments où vous me semblez si au-dessous de vous-même que je ne vous reconnais plus, et que je crois ne pas vous aimer. Il ne tient qu'à vous, Bernard, que je ne doute jamais ni de vous ni de moi.

— Et comment faut-il faire pour cela?

— Vous corriger de vos mauvaises habitudes, ouvrir l'oreille aux bons conseils, le cœur aux préceptes de la morale. Vous êtes un sauvage, Bernard, et soyez bien sûr que ce n'est ni votre gaucherie à faire un salut ni votre ignorance à tourner un compliment qui me choquent en vous. Au contraire, ce serait à mes yeux un charme très-grand s'il y avait de grandes idées et de nobles sentiments sous cette rudesse. Mais vos sentiments et vos idées sont comme vos manières, et c'est là ce que je ne puis souffrir. Je sais que ce n'est pas votre faute, et, si je vous voyais

décidé à vous corriger, je vous aimerais autant à cause de vos défauts qu'à cause de vos qualités. La compassion entraîne l'affection; mais je n'aime pas le mal, je ne peux pas l'aimer, et si vous le cultivez en vous-même, au lieu de l'extirper, je ne peux pas vous aimer. Comprenez-vous cela? — Non. — Comment, non? — Non, vous dis-je. Je ne sens pas qu'il y ait du mal en moi. Si vous n'êtes pas choquée du peu de grâce de mes jambes, et du peu de blancheur de mes mains, et du peu d'élégance de mes paroles, je ne sens plus ce que vous haïssez en moi. J'ai entendu de mauvais préceptes dès mon enfance, mais je ne les ai pas acceptés. Je n'ai jamais cru qu'il fût permis de commettre de mauvaises actions, ou du moins je ne l'ai jamais trouvée agréable. Quand j'ai fait le mal j'ai été contraint par la force. J'ai toujours détesté mes oncles et leur conduite. Je n'aime pas la souffrance d'autrui; je n'aime à dépouiller personne; je méprise l'argent, dont on faisait un dieu à la Roche-Mauprat; je sais être sobre, et je boudais de l'eau toute ma vie, quoique j'aime le vin, s'il fallait, comme mes oncles, repandre le sang pour me procurer un bon souper. Cependant j'ai combattu avec eux; cependant j'ai bien avec eux; pouvais-je faire autrement? Aujourd'hui que je peux me conduire comme je veux, à qui fais-je du tort? à qui souhaité-je du mal? Votre abbé, qui parle de vertu, me prend-il pour un assassin et pour un voleur? Ainsi, avouez-le, Edmée, vous savez bien que je suis honnête; vous ne me croyez pas méchant; mais je vous déplais parce que je n'ai pas d'esprit, et vous aimez M. de La Marche parce qu'il sait dire des maieseries dont je rougissais.

— Et si, pour me plaire, dit-elle en souriant, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, et sans retirer sa main que j'avais prise à travers le grillage; si, pour être préférée à M. de La Marche, il fallait acquérir de l'esprit, comme vous dites, ne le feriez-vous pas?

— Je n'en sais rien, répondis-je après un instant d'hésitation; peut-être serais-je assez fou pour cela, car je ne comprends rien au pouvoir que vous avez sur moi; mais ce serait une grande lâcheté et une grande folie.

— Pourquoi, Bernard?

— Parce qu'une femme qui n'aime pas un homme pour son bon cœur, mais pour son bel esprit, ne vaut guère la peine que je me donnerais. Voilà ce qu'il me semble.

Elle garda le silence à son tour, et me dit ensuite en me pressant la main : « Vous avez bien plus de sens et d'esprit qu'on ne croirait. Me voilà forcée d'être tout à fait sincère avec vous, et de vous avouer que, tel que vous êtes, et quand même vous ne devriez jamais changer, j'ai pour vous une estime et une amitié qui dureront autant que ma vie. Soyez sûr de cela, Bernard, quelque chose que je puisse vous dire dans un moment de colère, car vous savez que je suis très-vive : cela est de famille. Le sang des Mauprat ne coulera jamais aussi tranquillement que celui des autres humains. Ménagez donc ma fierté, vous qui savez si bien ce que c'est que la fierté; ne vous targuez jamais avec moi des droits acquis. L'affection ne se commande pas, elle se demande ou s'inspire; faites que je vous aime toujours; ne me dites jamais que je suis forcée de vous aimer. — Cela est juste, en effet, répondis-je; mais pourquoi me parlez-vous quelquefois comme si j'étais forcée de vous obéir? Pourquoi, ce soir, m'avez-vous *déjendu* de boire et *ordonné* d'étudier? — Parce que, si on ne peut commander à l'affection qui n'existe pas, on peut du moins commander à l'affection qui existe, et c'est parce que je suis sûre de la vôtre que je lui commande. — C'est bien! m'écriai-je avec transport; j'ai donc le droit de commander à la vôtre aussi, puisque vous m'avez dit qu'elle existait certainement.... Edmée, je vous commande de m'embrasser. — Laissez, Bernard, s'écria-t-elle, vous me cassez le bras. Voyez, vous m'avez écorchée contre le grillage. — Pourquoi vous êtes-vous retranchée contre moi? lui dis-je en couvrant de mes lèvres la légère blessure que lui avais faite au bras. Ah! que je suis malheureux! Maudit grillage! Edmée, si vous vouliez pencher votre tête, je pourrais vous embrasser.... vous embrasser comme ma sœur, Edmée, que

craignez-vous? — Mon bon Bernard, répondit-elle, dans le monde où je vis on n'embrasse même pas sa sœur, et mille part on ne s'embrasse en secret. Je vous embrasserai devant mon père, tous les jours si vous voulez, mais jamais ici. — Vous ne m'embrasserez jamais! m'écriai-je rendu à mes fureurs accoutumées. Et votre promesse? et mes droits?... — Si nous nous marions ensemble... dit-elle avec embarras, quand vous aurez reçu l'éducation que je vous supplie de recevoir... — Mort de ma vie! vous moquez-vous? Est-il question de mariage entre nous? Nullement; je ne veux pas de votre fortune, je vous l'ai dit. — Ma fortune et la vôtre ne font plus qu'une, répondit-elle. Entre parents si proches que nous le sommes, le tien et le mien sont des mots sans valeur. Jamais la pensée ne me viendra de vous croire cupide. Je sais que vous m'aimez, que vous travaillerez à me le prouver, et qu'un jour viendra où votre amour ne me fera plus peur, parce que je pourrai l'accepter à la face du ciel et des hommes.

— Si c'est là votre idée, repris-je, tout à fait distraité de mes sauvages transports par la direction nouvelle qu'elle donnait à mes pensées, ma position est bien différente; mais, à vous dire vrai, il faut que j'y réfléchisse... Je n'avais pas songé que vous l'entendriez ainsi... — Et comment voulez-vous que je puisse l'entendre différemment? reprit-elle. Une d'émoussée ne se déshonore-t-elle pas en se donnant à un autre homme qu'à son époux? Je ne veux pas me déshonorer, vous ne le voudriez pas non plus, vous qui m'aimez. Vous ne voudriez pas me faire un tort irréparable. Si vous aviez cette intention, vous seriez mon plus mortel ennemi... — Attendez, Edmée, attendez, repris-je; je ne puis rien vous dire de mes intentions, je n'en ai jamais eu d'arrêtées à votre égard. Je n'ai eu que des désirs, et jamais je n'ai pensé à vous sans devenir fou. Vous voulez que je vous épouse? Eh! pourquoi donc, mon Dieu? — Parce qu'une fille qui se respecte ne peut appartenir à un homme sans la pensée, sans la résolution, sans la certitude de lui appartenir toujours. Ne savez-vous pas cela? — Il y a tant de choses que je ne sais pas, ou auxquelles je n'ai jamais pensé! — L'éducation vous apprendrait, Bernard, ce que vous devez penser des choses qui vous intéressent le plus, de votre position, de vos devoirs, de vos sentiments. Vous ne voyez clair ni dans votre cœur, ni dans votre conscience. Moi, qui suis habituée à m'interroger sur toutes choses et à me gouverner moi-même, comment voulez-vous que je prenne pour maître un homme soumis à l'instinct et guidé par le hasard? — Pour maître! pour mari! Oui, je comprends que vous ne puissiez soumettre votre vie tout entière à un animal de mon espèce... Mais je ne vous demandais pas cela, moi!... et je n'y puis penser sans frémir! — Il faut que vous y pensiez cependant, Bernard; pensez-y beaucoup, et, quand vous l'aurez fait, vous sentirez la nécessité de suivre mes conseils et de mettre votre esprit en rapport avec la nouvelle position où vous êtes entré en quittant la Roche-Mauprat; quand vous aurez reconnu cette nécessité, vous me le direz, et alors nous prendrons plusieurs résolutions nécessaires.

Elle retira doucement sa main d'entre les miennes, et je crois qu'elle me dit bonsoir, mais je ne l'entendis pas. Je restai absorbé dans mes pensées, et, quand je relevai la tête pour lui parler, elle n'était plus là. J'allai à la chapelle; elle était rentrée dans sa chambre par une tribune supérieure qui communiquait avec ses appartements.

Je retournai dans le jardin, je m'enfonçai dans le pare, et j'y restai toute la nuit. Ma conversation avec Edmée m'avait jeté dans un monde nouveau. Jusque-là je n'avais pas cessé d'être l'homme de la Roche-Mauprat, et je n'avais pas prévu que je pusse ou que je dusse cesser de l'être; sauf les habitudes qui avaient changé avec les circonstances, j'étais resté dans le cercle étroit de mes pensées. Au sein de toutes les choses nouvelles qui m'environnaient, je me sentais blessé de leur puissance réelle, et je roidissais ma volonté en secret, afin de ne pas me sentir humilié. Je crois qu'avec la persévérance et la force dont j'étais doué, rien n'eût pu me faire sortir de ce retranchement d'obstination, si Edmée ne s'en fût mêlée.

Les biens vulgaires de la vie, les satisfactions du luxe, n'avaient pour moi d'autre charme que celui de la nouveauté. Le repos du corps me pesait, et le calme de cette maison, pleine d'ordre et de silence, m'eût écrasé, si la présence d'Edmée et l'orage de mes désirs ne l'eussent remplie de mes agitations et inépuisable de mes fantômes. Je n'avais pas désiré un seul instant devenir le chef de cette maison, le maître de cette fortune, et je venais, avec plaisir, d'entendre Edmée rendre justice à mon désintéressement. Cependant je répugnais encore à l'idée d'associer deux buts si distincts, ma passion et mes intérêts. J'irai dans le parc en proie à mille incertitudes, et je gagnai la campagne sans m'en apercevoir. La nuit était magnifique. La pleine lune versait des flots de sa lumière serène sur les guérets altérés par la chaleur du jour. Les plantes léthées se relevaient sur leur tige, chaque feuille semblait aspirer par tous ses pores l'humide fraîcheur de la nuit. Je ressentais aussi cette douce influence; mon cœur battait avec force, mais avec régularité. J'étais inondé d'une vague espérance; l'image d'Edmée flottait devant moi sur les sentiers des prairies, et n'excitait plus ces douloureux transports, ces fougueuses aspirations qui m'avaient dévoré.

Je traversais un lieu découvert où quelques massifs de jeunes arbres coupaient çà et là les verts steppes des pâturages. De grands bœufs d'un blond clair, agenouillés sur l'herbe courte, immobiles, paraissaient plongés dans de paisibles contemplations. Des collines adoucies montaient vers l'horizon, et leurs croupes veloutées semblaient jouer dans les purs reflets de la lune. Pour la première fois de ma vie, je sentis les beautés voluptueuses et les émanations sublimes de la nuit. J'étais pénétré de je ne sais quel bien-être inconnu; il me semblait que pour la première fois aussi je voyais la lune, les coteaux et les prairies. Je me souvenais d'avoir entendu dire à Edmée qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui de la nature, et je m'étonnais de ne l'avoir pas vu jusque-là. J'eus par instants la pensée de me mettre à genoux et de prier Dieu; mais je craignais de ne pas savoir lui parler et de l'offenser en le priant mal. Vous avouerai-je une singulière fantaisie qui me vint comme une révélation enfantine de l'amour poétique au sein du chaos de mon ignorance? La lune éclairait si largement les objets que je distinguais dans le gazon les moindres fleurettes. Une petite marguerite des prés me sembla si belle, avec sa collerette blanche frangée de pourpre et son calice d'or plein des diamants de la rosée, que je la cueillis et la couvris de baisers, en m'écriant, dans une sorte d'égarément délicieux: « C'est toi, Edmée! oui, c'est toi! te voilà! tu ne me fais plus! » Mais quelle fut ma confusion lorsqu'en me relevant je vis que j'avais un témoin de ma folie! Patience était debout devant moi.

Je fus si mécontent d'avoir été surpris dans un tel accès d'extravagance que, par un reste d'habitude de couper-jarret, je cherchai mon couteau à ma ceinture; mais je n'avais plus ni ceinture ni couteau. Mon gilet de soie à poches me fit souvenir que j'étais condamné à n'égorger plus personne. Patience sourit.

« Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il? dit le solitaire avec calme et douceur; croyez-vous que je ne sache pas bien ce qui en est? Je ne suis pas si simple que je ne comprendre; je ne suis pas si vieux que je ne voie clair. Qui est-ce qui secoue les branches de mon if toutes les fois que la fille sainte est assise à ma porte? Qui est-ce qui nous suit comme un jeune loup, à pas comptés, sous le taillis, quand je reconduis la belle enfant chez son père? Et quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes jeunes tous deux, vous êtes beaux tous deux, vous êtes parents, et, si vous vouliez, vous seriez un digne et honnête homme, comme elle est une digne et honnête fille. »

Tout mon courroux était tombé en écoutant Patience parler d'Edmée. J'avais un si grand besoin de m'entretenir d'elle que j'en aurais entendu dire du mal pour le seul plaisir d'entendre prononcer son nom. Je continuai ma promenade côte à côte avec Patience. Le vieillard marchait pieds nus dans la rosée. Il est vrai que ses pieds, ayant oublié depuis longtemps l'usage des chaus-

sures, étaient arrivés à un degré de callosité qui les mettait à l'abri de tout. Il avait pour tout vêtement un pantalon de toile bleue qui, faute de bretelles, tombait sur ses hanches, et une chemise grossière. Il ne pouvait souffrir aucune contrainte dans ses habits, et sa peau, endurcie par le hâle, n'était sensible ni au chaud ni au froid. On l'a vu, jusqu'à plus de quatre-vingts ans, aller tête nue au soleil le plus ardent, et la veste entr'ouverte à la bise des hivers. Depuis qu'Edmée veillait à tous ses besoins, il était arrivé à une certaine propreté; mais, dans le désordre de sa toilette et sa haine pour tout ce qui dépassait les bornes du strict nécessaire, se retrouvait, sauf l'impudeur, qui lui avait toujours été odieuse, le cynisme des anciens jours. Sa barbe brillait comme de l'argent. Son crâne chauve était si luisant que la lune s'y reflétait comme dans l'eau. Il marchait lentement, les mains derrière le dos, la tête levée, comme un homme qui surveille son empire. Mais le plus souvent ses regards se perdaient vers le ciel, et il interrompait sa conversation pour dire en montrant la voûte étoilée: « Voyez cela, voyez comme c'est beau! » C'est le seul paysan que j'aie vu admirer le ciel, ou tout au moins c'est le seul que j'aie vu se rendre compte de son admiration.

« Pourquoi, maître Patience, lui dis-je, pensez-vous que je serais un honnête homme si je voulais? Croyez-vous donc que je ne le sois pas? — Oh! ne soyez pas fâché, répondit-il, Patience a le droit de tout dire. N'est-ce pas le fou du château? — Edmée prétend que vous en êtes le sage, au contraire. — Prétend-elle cela, la sainte fille de Dieu? Eh bien! si elle le croit, je veux agir en sage et vous donner un bon conseil, maître Bernard Mauprat. Voulez-vous l'entendre? — Il paraît que tout le monde ici se mêle de conseiller. N'importe, j'écoute. — Vous êtes amoureux de votre cousine? — Vous êtes bien hardi de faire une pareille question. — Ce n'est pas une question, c'est un fait. Eh bien! je vous dis, moi, faites-vous aimer de votre cousine et soyez son mari. — Et pourquoi me portez-vous cet intérêt, maître Patience? — Parce que je sais que vous le méritez. — Qui vous l'a dit? l'abbé? — Non pas. — Edmée? — Un peu. Et cependant elle n'est pas bien amoureuse de vous, au moins. Mais c'est votre faute. — Comment cela, Patience? — Parce qu'elle veut que vous deveniez savant, et vous, vous ne le voulez pas. Ah! si j'avais votre âge, moi, pauvre Patience, et si je pouvais, sans étouffer, me tenir enfermé dans une chambre seulement deux heures par jour, et si tous ceux que je rencontre s'occupaient de m'instruire! si l'on me disait: « Patience, voilà ce qui s'est fait hier; Patience, voilà ce qui se fera demain. » Mais, baste! il faut que je trouve tout moi-même, et c'est si long que je mourrai de vieillesse avant d'avoir trouvé le dixième de ce que je voudrais savoir. Mais, écoutez, j'ai encore une raison pour désirer que vous épousiez Edmée. — Laquelle, bon monsieur Patience? — C'est que ce La Marche ne lui convient pas. Je le lui ai dit, oui-da! et à lui aussi, et à l'abbé, et à tout le monde. Ce n'est pas un homme, cela. Cela sent bon comme tout un jardin; mais j'aime mieux le moindre brin de serpolet. — Ma foi! je ne l'aime guère non plus, moi. Mais si ma cousine l'aime? hein! Patience? — Votre cousine ne l'aime pas. Elle le croit bon, elle le croit véritable; elle se trompe, et il la trompe, et il trompe tout le monde. Je le sais, moi, c'est un homme qui n'a pas de cela (et Patience posait la main sur son cœur). C'est un homme qui dit toujours: « Moi, la vertu! moi, les infortunés! moi, les sages, les amis du genre humain, etc., etc. » Eh bien! moi, Patience, je sais qu'il laisse mourir de faim de pauvres gens à la porte de son château. Je sais que, si on lui disait: « Donne ton château, mange du pain noir, donne tes terres, fais-toi soldat, et il n'y aura plus d'infortunés dans le monde, le genre humain, comme tu dis, sera sauvé, » l'homme dirait: « Merci, je suis seigneur de mes terres, et je ne suis pas soûl de mon château. » Oh! je les connais bien, ces faux bons! Quelle différence avec Edmée! Vous ne savez pas cela, vous! Vous l'aimez parce qu'elle est belle comme la marguerite des prés, et moi je l'aime parce qu'elle est bonne comme la lune qui

éclaire tout le monde. C'est une fille qui donne tout ce qu'elle a, qui ne porterait pas un joyau, parce qu'avec l'or d'une bague on peut faire vivre un homme pendant un an. Et si elle rencontre dans son chemin un petit pied d'enfant blessé, elle ôtera son soulier pour le lui donner et s'en ira pied nu. Et puis c'est un cœur qui va droit, voyez-vous. Si demain le village de Sainte-Sévère allait la trouver en masse et lui dire : « Demoiselle, c'est assez vivre dans la richesse; donnez-nous ce que vous avez, et travaillez à votre tour. — C'est juste, mes bons enfants, » dirait-elle. Et gaie ment elle irait mener les troupeaux aux champs! Sa mère était de même; car, voyez-vous, j'ai connu sa mère toute jeune, comme elle est à présent, et la vôtre aussi, di! Et c'était une maîtresse femme, charitable, juste. Et vous en tenez, à ce qu'on dit. — Hélas! non, répondis-je, saisi d'attendrissement par le discours de Patience. Je ne connais ni la charité ni la justice.

— Vous n'avez pu encore les pratiquer; mais cela est écrit dans votre cur, je le sais, moi. On dit que je suis sorcier, et je le suis un peu. Je connais un homme tout de suite. Venez souvenez-vous de ce que vous m'avez dit un jour sur la fougère de Validé? Vous étiez avec Sylvain, moi avec Marçasse. Vous me dites qu'un honnête homme vengeait ses querelles lui-même. Et à propos, monsieur Mauprat, si vous n'êtes pas content des excuses que je vous ai faites à la tour Gazeau, il faut le dire. Voyez, il n'y a personne ici, et tout vieux que je suis, j'ai encore le poignet aussi bon que vous; nous pouvons nous allonger quelques bons coups, c'est le droit de nature; et, quoique je n'approuve pas cela, je ne refuse jamais de donner réparation à qui la demande. Je sais qu'il y a des hommes qui mourraient de chagrin s'ils n'étaient pas vengés, et moi qui vous parle, il m'a fallu plus de cinquante ans pour oublier un affront que j'ai reçu... et quand j'y pense encore, ma haine pour les nobles se réveille, et je me fais un crime d'avoir pu pardonner dans mon cœur à quelques-uns.

— Je suis pleinement satisfait, maître Patience, et je sens au contraire de l'amitié pour vous. — Ah! c'est que je gratte l'œil qui vous démange! Bonne jeunesse! Allons, Mauprat, du courage. Suivez les conseils de l'abbé, c'est un juste. Tâchez de plaire à votre cousine, c'est une étoile du firmament. Connaissez la vérité; aimez le peuple; détestez ceux qui le détestent; soyez prêt à vous sacrifier pour lui... Écoutez, écoutez! Je sais ce que je dis; faites-vous l'ami du peuple. — Le peuple est-il donc meilleur que la noblesse, Patience? De bonne foi, et puisque vous êtes un sage, dites la vérité. — Le peuple vaut mieux que la noblesse, parce que la noblesse l'écrase et qu'il le souffre! Mais il ne le souffrira peut-être pas toujours. Enfin, il faut que vous le sachiez; vous voyez bien ces étoiles? Elles ne changeront pas, elles seront à la même place et verseront autant de feu dans dix mille ans qu'aujourd'hui, mais avant cent ans, avant moins peut-être, il y aura bien des changements sur la terre. Croyez-en un homme qui pense à la vérité et qui ne se laisse pas égarer par les grands airs des forts. Le pauvre a assez souffert; il se tournera contre le riche, et les châteaux tomberont, et les terres seront dépeçées. Je ne verrai pas cela, mais vous le verrez; il y aura dix chaumières à la place de ce parc, et dix familles vivront de son revenu. Il n'y aura plus ni valets, ni maîtres, ni vilains, ni seigneurs. Il y aura des nobles qui crieront haut et qui ne céderont qu'à la force, comme eussent fait vos oncles s'ils eussent vécu, comme fera M. de La Marche, malgré ses beaux discours. Il y en aura qui s'exécuteront généreusement comme Edmée, et comme vous, si vous écoutez la sagesse. Et alors il sera bon pour Edmée qu'elle ait pour mari un homme et non pas un brin de muzet. Il sera bon que Bernard Mauprat sache pousser une charrue ou tuer le gibier du bon Dieu, pour nourrir sa famille; car le vieux Patience sera couché sous l'herbe du cimetière et ne pourra rendre à Edmée des services qu'il aura reçus. Ne riez pas de ce que je dis, jeune homme; c'est la voix de Dieu qui dit cela. Voyez le ciel. Les étoiles vivent en paix, et rien ne dérange leur ordre éternel. Les grosses ne mangent pas les petites, et

nulle ne se précipite sur ses voisines. Or, un temps viendra où le même ordre régnera parmi les hommes. Les méchants seront balayés par le vent du Seigneur. Assurez vos jambes, seigneur Mauprat, afin de rester debout et de soutenir Edmée; c'est Patience qui vous avertit, Patience qui ne vous veut que du bien. Mais il y en aura d'autres qui voudront le mal, et il faut que les bons se fassent forts »

Nous étions arrivés jusqu'à la chaumière de Patience. Il s'était arrêté à la barrière de son petit enclos, et une main appuyée sur les barreaux, gesticulant de l'autre, il parlait avec énergie. Son regard brillait comme la flamme, son front était baigné de sueur; il y avait en lui quelque chose de puissant comme la parole des vieux prophètes, et la simplicité plus que plébéienne de son accoutrement rehaussait encore la fierté de son geste et l'onction de sa voix. La révolution française a fait savoir depuis ce temps qu'il y avait dans le peuple de fougueuses éloquences et une implacable logique; mais ce que je voyais en ce moment était si neuf pour moi et me fit une telle impression que mon imagination sans règle et sans frein se laissa entraîner aux terreurs superstitieuses de l'enfance. Il me tendit la main, et j'obéis à cet appel avec plus d'effroi que de sympathie. Le sorcier de la tour Gazeau, suspendant sur ma tête la chouette ensanglantée, venait de repasser devant mes yeux.

## XI.

Lorsque, accablé de lassitude, je m'éveillai le lendemain, tous les incidents de la veille m'apparurent comme un songe. Il me sembla qu'Edmée, en me parlant de devenir ma femme, avait voulu reculer mes espérances indéfiniment par un leurre perfide; et, quant à l'effet des paroles du sorcier, je ne me les rappelais pas sans une profonde humiliation. Quoi qu'il en soit, cet effet était produit. Les émotions de cette journée avaient laissé en moi une trace ineffaçable; je n'étais déjà plus l'homme de la veille, et je ne devais jamais redevenir complètement celui de la Roche-Mauprat.

Il était tard, et j'avais réparé dans la matinée seulement les heures de mon insomnie. Je n'étais pas levé, et déjà j'entendais sur le pavé de la cour résonner le sabot du cheval de M. de La Marche. Tous les jours il arrivait à cette heure; tous les jours il voyait Edmée aussi tôt que moi, et ce jour-là même, ce jour où elle avait voulu me persuader de compter sur sa main, il allait poser avant moi son fade baiser sur cette main qui m'appartenait. Cette pensée réveilla tous mes doutes. Comment Edmée souffrait-elle ses assiduités si elle avait réellement l'intention d'en épouser un autre que lui? Peut-être n'osait-elle pas l'éloigner; peut-être était-ce à moi de le faire. Je ne savais pas les usages du monde où j'étais. L'instinct me conseillait de m'abandonner à mes impétueuses inspirations, et l'instinct parlait haut.

Je m'habillai à la hâte. J'entrai au salon pâle et en désordre; Edmée était pâle aussi. La matinée était pluvieuse et fraîche. On avait fait du feu dans la vaste cheminée. Étendue dans sa bergère, elle chauffait ses petits pieds en sommeillant. C'était l'attitude nonchalante et transie qu'elle avait eue durant ses jours de maladie. M. de La Marche lisait la gazette à l'autre bout de la chambre. En voyant Edmée brisée plus que moi par les émotions de la veille, je sentis ma colère tomber, et m'approchant d'elle, je m'assis sans bruit et la regardai avec attendrissement. « C'est vous, Bernard? » me dit-elle sans faire un mouvement et sans ouvrir les yeux. Elle avait les coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et les mains gracieusement entrelacées sous son menton. Les femmes avaient à cette époque et presque en toute saison les bras demis. J'aperçus à celui d'Edmée une petite bande de taffetas d'Angleterre qui me fit battre le cœur. C'était la légère blessure que je lui avais faite la veille contre le grillage de la croisée. Je soulevai doucement la dentelle qui retombait sur son coude, et, enhardi par son demi-sommeil, j'appuyai mes lèvres sur cette chère blessure.

M. de La Marche pouvait me voir, et il me voyait en effet, et j'agissais à dessein. Je brûlais d'avoir une querelle avec lui. Edmée tressaillit et devint toute rouge; mais, reprenant aussitôt un air d'enjouement plein d'indolence: « En vérité, Bernard, me dit-elle, vous êtes galant ce matin comme un abbé de cour. N'auriez-vous pas fait quelque madrigal la nuit dernière? »

Je fus singulièrement mortifié de cette raillerie; mais, payant d'assurance à mon tour: « Oui, j'en ai fait un hier soir à la fenêtre de la chapelle, répondis-je; et s'il est mauvais, cousine, c'est votre faute. — Dites que c'est la faute de votre éducation, » reprit-elle en s'animant, et elle n'était jamais plus belle que lorsque sa fierté et sa vivacité naturelle se révélaient. — « M'est avis que j'ai beaucoup trop d'éducation, en effet, répondis-je, et que, si j'écoutais davantage mon bon sens naturel, vous ne me railleriez pas tant. — Il me semble, en vérité, que vous faites assaut d'esprit et de métaphores avec Bernard, dit M. de La Marche en pliant son journal d'un air indifférent et en se rapprochant de nous. — Je l'en tiens quitte, répondis-je, blessé de cette impertinence; qu'elle garde son esprit pour vos pareils. »

Je me levai pour l'affronter, mais il ne parut pas s'en apercevoir; et, s'adossant à la cheminée avec une incroyable aisance, il dit en se penchant vers Edmée d'une voix douce et presque affectueuse: « Qu'a-t-il donc? » comme s'il se fût informé de la santé de son petit chien. « Que sait-on? » répondit Edmée du même ton; puis elle se leva en ajoutant: « J'ai trop mal à la tête pour rester là. Donnez-moi le bras pour remonter dans ma chambre. »

Elle sortit appuyée sur lui; je restai stupéfait.

J'attendis, résolu à l'insulter dès qu'il serait revenu au salon; mais l'abbé entra et peu après mon oncle Hubert. Ils se mirent à causer de sujets qui m'étaient tout à fait étrangers (et il en était ainsi de presque tous les sujets de conversation). Je ne savais que faire pour me venger, mais je n'osais me trahir en présence de mon oncle. Je sentais ce que je devais au respect et aux droits de l'hospitalité. Jamais je ne m'étais fait une telle violence à la Roche-Mauprat. L'outrage et la colère se manifestaient spontanément; je faillis mourir dans l'attente de ma vengeance. Plusieurs fois le chevalier, remarquant l'altération de mes traits, me demanda avec bonté si j'étais malade. M. de La Marche ne parut s'apercevoir ni se douter de rien. L'abbé seul m'examinait avec attention. Je surpris ses yeux bleus, où la pénétration naturelle se voilait toujours sous une habitude de timidité, attachés sur moi avec inquiétude. L'abbé ne m'aimait pas. Il m'était facile de voir que ses manières douces et enjouées devenaient froides comme malgré lui dès qu'il s'adressait à moi; je remarquais même qu'en tout temps son visage s'attristait à mon approche.

Me sentant près de m'évanouir, tant la contrainte que je subissais était hors de mes habitudes et au-dessus de mes forces, j'allai me jeter sur l'herbe du parc. C'était là mon refuge dans toutes mes agitations. Ces grands chênes, cette mousse centenaire qui pendait à toutes les branches, ces fleurs de bois pâles et odorantes, emblèmes des douleurs cachées, c'étaient là les amis de mon enfance, les seuls que j'eusse retrouvés sans altération dans la vie sociale comme dans la vie sauvage. Je cachai mon visage dans mes mains; je ne me rappelle pas avoir souffert davantage dans aucune des calamités de ma vie. Pourtant j'en éprouvai de bien réelles par la suite, et à tout prendre j'eusse dû m'estimer heureux, au sortir du rude et périlleux métier de coupe-jarret, de trouver tant de biens inespérés, affection, sollicitude, richesse, liberté, enseignement, bons conseils et bons exemples. Mais il est certain que, pour passer d'un état de l'âme à un état opposé, même du mal au bien, même de la douleur à la jouissance et de la fatigue au repos, il faut que l'homme souffre, et que, dans cet enfantement d'une nouvelle destinée, tous les ressorts de son être se tendent jusqu'à se briser. Ainsi, à l'approche de l'été, le ciel se couvre de sombres nuées, et la terre frémissante semble prête à s'anéantir sous les coups de la tempête.

Je n'étais occupé en ce moment qu'à chercher un moyen

d'assouvir ma haine contre M. de La Marche, sans trahir et sans laisser même soupçonner le lien mystérieux dont je me prévalais auprès d'Edmée. Quoique rien ne fût moins en vigueur à la Roche-Mauprat que la sainteté du serment, les seules lectures que j'eusse faites étant, comme je vous l'ai dit, quelques ballades de chevalerie, je m'étais pris d'un romanesque amour pour la fidélité des promesses, et c'était à peu près la seule vertu que j'eusse acquise. Le secret dû à Edmée me retenait donc invinciblement. « Mais ne trouverai-je pas, me disais-je, quelque prétexte plausible pour me jeter sur mon ennemi et pour l'étrangler? » A dire vrai, cela n'était pas facile avec un homme qui semblait avoir un parti pris de politesse et de prévenances à mon égard.

Dans ces perplexités j'oubliai l'heure du dîner, et, quand je vis le soleil descendre derrière les tours du château, je me dis trop tard que mon absence avait dû être remarquée, et que je ne pourrais rentrer sans subir ou les brusques questions d'Edmée, ou ce clair et froid regard de l'abbé, qui semblait toujours éviter le mien, et que je surprisais tout à coup plongeant au plus profond de ma conscience.

Je résolus de ne rentrer qu'à la nuit, et je m'étendis sur l'herbe, essayant de dormir pour reposer ma tête brisée. Je m'endormis en effet. Quand je m'éveillai, la lune montait dans le ciel encore rouge des feux du soir. Le bruit qui m'avait fait tressaillir était bien léger; mais il est des sons qui frappent le cœur avant de frapper l'oreille, et les plus subtiles émanations de l'amour pénètrent quelquefois la plus rude organisation. La voix d'Edmée venait de prononcer mon nom à peu de distance, derrière le feuillage. D'abord je crus avoir rêvé; je restai immobile, je retins mon haleine et j'écoutai. C'était elle qui se rendait chez le solitaire avec l'abbé. Ils s'étaient arrêtés dans le sentier couvert, à cinq ou six pas de moi, et ils causaient à demi-voix, mais de cette manière distincte qui, dans les confidences, donne à l'attention tant de solennité. « Je crains, disait Edmée, qu'il ne fasse un esclandre à M. de La Marche; quelque chose de plus sérieux encore, que sait-on? Vous ne connaissez pas Bernard. »

— Il faut à tout prix l'éloigner d'ici, répondit l'abbé. Vous ne pouvez vivre de la sorte, continuellement exposée à la brutalité d'un brigand. — Il est certain que ce n'est pas vivre. Depuis qu'il a mis le pied ici, je n'ai pas eu un instant de liberté. Prisonnière dans ma chambre, ou forcée de recourir à la protection de mes amis, je n'ose faire un pas. C'est tout au plus si je puis descendre l'escalier, et je ne traverse pas la galerie sans envoyer Leblanc en éclaireur. La pauvre fille, qui m'a vue si brave, me croit folle. Cette contrainte est odieuse. Je ne dors plus que sous les verrous. Et voyez, l'abbé, je ne marche pas sans un poignard, ni plus ni moins qu'une héroïne de ballade espagnole. — Et si ce malheureux vous rencontre et vous effraie, vous vous en trapperez le sein, n'est-ce pas? De pareilles chances ne peuvent s'accepter. Edmée, il faut trouver le moyen de changer une position qui n'est pas tenable. Je conçois que vous ne voulez pas lui ôter l'amitié de votre père, en confessant à celui-ci la monstrueuse transaction que vous avez été forcée de faire avec ce bandit à la Roche-Mauprat. Mais, quoi qu'il arrive... ah! ma pauvre Edmée, je ne suis pas un homme de sang, mais je me prends vingt fois le jour à déplorer que mon caractère de prêtre m'empêche de provoquer cet homme et de vous en débarrasser à jamais. »

Ce charitable regret, exprimé si naïvement à mon oreille, me donna une violente démaison de me montrer brusquement, ne fût-ce que pour mettre à l'épreuve l'humeur guerrière de l'abbé; mais j'étais enchaîné par le désir de surprendre enfin les véritables sentiments et les véritables desseins d'Edmée à mon égard.

« Soyez donc tranquille, dit-elle d'un air dégagé; s'il lisse ma patience, je n'hésiterai nullement à lui planter cette lame dans la joue. Je suis bien sûre qu'une petite saignée calmera son ardeur. »

Alors ils se rapprochèrent de quelques pas.

« Ecoutez-moi, Edmée, dit l'abbé en s'arrêtant de nou-



veau; nous ne pouvons parler de cela devant Patience; ne rompons pas cet entretien sans conclure quelque chose. Vous arrivez avec Bernard à la crise imminente. Il me semble, mon enfant, que vous ne faites pas tout ce que vous devez faire pour prévenir les malheurs qui peuvent nous frapper; car tout ce qui vous sera le plus fineste nous le sera à tous et nous frappera au fond du cœur.

— Je vous écoute, mon excellent ami, répondit Edmée, grandez-moi, conseillez-moi.

En même temps, elle s'adossa contre l'arbre au pied duquel j'étais couché parmi les broussailles et les hautes herbes. Je pense qu'elle eût pu me voir, car je la voyais distinctement; mais elle était loin de soupçonner que je contemplais sa figure céleste, sur laquelle la brise faisait passer alternativement l'ombre des feuilles agitées et les pâles diamants que la lune sème dans les bois.

« Je dis, Edmée, reprit l'abbé en croisant ses bras sur sa poitrine et en se frappant le front par instants, que vous ne jugez pas nettement votre situation. Tantôt elle vous afflige au point que vous perdez toute espérance et que vous voulez vous laisser mourir (oui, ma chère enfant, au point que votre santé en est visiblement altérée); et tantôt, je dois vous le dire, au risque de vous fâcher un peu, vous envisagez vos périls avec une légèreté et un enjouement qui m'étonnent.

— Ce dernier reproche est délicat, mon ami, répondit-elle; mais laissez-moi me justifier. Votre étonnement vient de ce que vous ne connaissez pas bien la race Mauprat. C'est une race indomptable, incorrigible, et dont il ne peut sortir que des casse-têtes ou des coupe-jarrets. A ceux que l'éducation a le mieux rabotés, il reste encore bien des nœuds: une fierté souveraine, une volonté de fer, un profond mépris pour la vie. Vous voyez que, malgré sa bonté adorable, mon père est si vil parfois qu'il casse sa tabatière en la posant sur la table, lorsque vos arguments l'emportent sur les siens en politique, ou lorsque vous le gagnez aux échecs. Pour moi, je sens que mes veines sont aussi larges que si j'étais née dans les nobles rangs du peuple, et je ne crois pas que jamais aucun Mauprat ait brillé à la cour par la grâce de ses manières. Comment donc voudriez-vous que je fisse grand cas de la vie, étant née brave? Il est pourtant des instants de faiblesse où je me décourage de reste et m'apitoie sur mon sort comme une vraie femme que je suis. Mais que l'on me fâche, que l'on me menace, et le sang de la race forte se ranime; et alors, ne pouvant briser mon ennemi, je me crève les bras et me mets à rire de pitié de ce qu'il espère me faire peur. Tenez, l'abbé, que ceci ne vous paraisse pas une exagération; car demain, ce soir peut-être, ce que je dis peut se réaliser: depuis que ce couteau de nacre, qui n'a pas l'air bien matamore, mais qui est bon, voyez, a été alité par don Marcase (qui s'y entend), je ne l'ai quitté ni jour ni nuit, et mon parti a été pris. Je n'ai pas le poignet bien ferme, mais je saurais me donner un coup de couteau aussi bien que je sais donner un coup de cravache à mon cheval. Eh bien! cela posé, mon honneur est en sûreté; ma vie seule tient à un fil, à un verre de vin de plus ou de moins qu'aura bu un de ces soirs M. Bernard, à une rencontre, à un regard qu'il aura cru surprendre entre de La Marche et moi; à rien peut-être! Qu'y faire? Quand je me désolerais, effaçerais-je le passé? Nous ne pouvons arracher une seule page de notre vie, mais nous pouvons jeter le livre au feu. Quand je pleurerai du soir au matin, empêcherai-je que la destinée, dans un jour de méchante humeur, ne m'ait conduite à la chasse, qu'elle ne m'ait égarée dans les bois et fait rencontrer un Mauprat, qui m'a conduite dans son antre, où je n'ai échappé à l'opprobre et peut-être à la mort qu'en liant à jamais ma vie à celle d'un enfant sauvage qui n'avait aucun de mes principes, aucune de mes idées, aucune de mes sympathies, et qui peut-être (et qui sans doute, devrais-je dire) ne les aura jamais? Tout cela, c'est un malheur. J'étais dans tout l'éclat d'une heureuse destinée, j'étais l'orgueil et la joie de mon vieux père, j'allais épouser un homme que j'estime et qui me plaisait; aucune douleur, aucune appréhension n'avait approché de moi; je ne connaissais ni les jours sans sécurité, ni les

nuits sans sommeil. Eh bien! Dieu n'a pas voulu qu'une si belle vie s'accomplît; que sa volonté soit faite! Il est des jours où la perte de toutes mes espérances me semble tellement inévitable que je me considère comme morte et mon fiancé comme veuf. Sans mon pauvre père, j'en tirais vraiment; car la contrariété et la peur sont si peu faites pour moi que je suis déjà lasse de la vie, pour le peu de temps que je les ai connues.

— Ce courage est héroïque, mais il est affreux! s'écria l'abbé d'une voix altérée. C'est; respice la détermination au suicide, Edmée! — Oh! je disputerai ma vie, répondit-elle avec chaleur; mais je ne marchanderais pas avec elle un instant si mon honneur ne sort pas sain et sauf de tous ces risques. Quant à cela, je ne suis pas assez pieuse pour accepter jamais une vie souillée, par esprit de mortification pour des fautes dont je n'eus jamais la pensée. Si Dieu est sévère à ce point avec moi que j'aie à choisir entre la mort et la honte.... — Il ne peut jamais y avoir de honte pour vous, Edmée; une âme aussi chaste, une intention aussi pure.... — Oh! n'importe, cher abbé! je ne suis peut-être pas aussi vertueuse que vous pensez, je ne suis pas très-orthodoxe en religion, ni vous non plus, l'abbé!... Je me soucie peu du monde, je ne l'aime pas; je ne crains ni ne méprise l'opinion, je n'aurai jamais affaire à elle. Je ne sais pas trop quel principe de vertu serait assez puissant pour m'empêcher de succomber, si le mauvais esprit m'entreprenait. J'ai lu la *Nouvelle Héloïse*, et j'ai beaucoup pleuré. Mais par la raison que je suis une Mauprat et que j'ai un inflexible orgueil, je ne souffrirai jamais la tyrannie de l'homme, pas plus la violence d'un amant que le soufflet d'un mari; il n'appartient qu'à une âme vassale et à un lâche caractère de céder à la force ce qu'elle refuse à la prière. Sainte Solange, la belle pastoure, se laissa trancher la tête plutôt que de subir le droit du seigneur. Et vous savez que, de mère en fille, les Mauprat sont vouées au baptême sous les auspices de la patronne du Berry. — Oui, je sais que vous êtes fière et forte, dit l'abbé; et, parce que je vous estime plus qu'aucune femme au monde, je veux que vous viviez, que vous soyez libre, que vous fassiez un mariage digne de vous, afin de remplir, dans la famille humaine, le rôle que savent encore ennoblir les belles âmes. Vous êtes nécessaire à votre père, d'ailleurs; votre mort le précipiterait dans la tombe, tout vert et robuste qu'est encore le Mauprat. Chassez donc ces pensées lugubres et ces résolutions extrêmes. Il est impossible que cette étrange aventure de la Roche-Mauprat soit autre chose qu'un rêve sinistre. Nous avons tous eu le cauchemar dans cette nuit d'épouvante, mais il est temps de nous éveiller; nous ne pouvons rester accablés de stupeur comme des enfants; vous n'avez qu'un parti à prendre, celui que je vous ai dit. — Eh bien! l'abbé, c'est celui que je regarde comme le plus impossible de tous. J'ai juré par tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'univers et dans le cœur humain. — Un serment arraché par la menace et la violence n'engage personne, les lois humaines l'ont décrété; les lois divines, dans des circonstances de ce genre principalement, en délient sans nul doute la conscience humaine. Si vous étiez orthodoxe, j'irais à Rome, et j'irais à pied, pour vous faire relever d'un vœu si téméraire; mais vous n'êtes pas soumise au pape, Edmée...., ni moi non plus. — Ainsi, vous voudriez que je fusse parjure? — Votre âme ne le serait pas. — Mon âme le serait! j'ai juré, sachant bien ce que je faisais, et pouvant me tuer sur l'heure; car j'avais dans la main un couteau trois fois grand comme celui-ci. J'ai voulu vivre, j'ai voulu surtout revoir mon père et l'embrasser. Pour faire cesser l'angoisse où ma disparition le laissait, j'eusse engagé plus que ma vie, j'eusse engagé mon âme immortelle. Et depuis, je vous l'ai dit encore hier au soir, j'ai renouvelé mon engagement, et bien librement encore; car il y avait un mur entre mon aimable fiancé et moi. — Comment avez-vous pu faire une telle imprudence, Edmée? voilà encore où je ne vous comprends plus.

— Oh! pour cela, je le crois bien, car je ne me comprends pas moi-même, dit Edmée avec une expression singulière. — Ma chère enfant, il faut que vous me par-

liez à cœur ouvert. Je suis le seul ici qui puisse vous porter conseil, puisque je suis le seul à qui vous puissiez tout dire sous le sceau d'une amitié aussi sacrée que le secret de la confession catholique peut l'être. Répondez-moi donc. Vous ne regardez pas comme possible un mariage entre vous et Bernard Mauprat! — Comment ce qui est inévitable serait-il impossible? dit Edmée. Il n'est rien de plus possible que de se jeter dans la rivière; rien de plus possible que de se vouer au malheur et au désespoir; rien de plus possible, par conséquent, que d'épouser Bernard Mauprat. — Ce ne sera toujours pas moi qui prêterai mon ministère à cette union absurde et déplorable, s'écria l'abbé. Vous, la femme et l'esclave de ce coupe-jarret! Edmée, vous disiez tout à l'heure que vous ne supporteriez pas plus la violence de l'amant que le soufflet du mari. — Vous pensez qu'il me battra? — S'il ne vous tuait pas! — Oh! non, répondit-elle d'un air mutin en faisant sauter son couteau dans sa main, je le tuerais auparavant. A Mauprat, Mauprat et demie! — Vous riez, Edmée, ô mon Dieu! vous riez à la pensée d'un tel hymen! Mais quand même cet homme aurait de l'affection et des égards pour vous, songez-vous à l'impossibilité de vous entendre, à la grossièreté de ses idées, à la bassesse de son langage? Le cœur se lève de dégoût à l'idée d'une telle association; et dans quelle langue lui parleriez-vous, grand Dieu? »

Je faillis encore une fois me lever et tomber sur mon panégyriste; mais je vainquis ma colère, Edmée parlait. Je redevins tout oreilles.

« Je sais fort bien qu'au bout de trois jours je n'aurai certainement rien de mieux à faire que de me couper la gorge; mais puisque, d'une manière ou de l'autre, il faut que cela arrive, pourquoi n'irais-je pas devant moi jusqu'à l'heure inévitable? Je vous avoue que j'ai un peu de regret à la vie. Tous ceux qui ont été à la Roche-Mauprat n'en sont pas revenus. Moi, j'ai été, non y subir la mort, mais me fiancer avec elle. Eh bien! j'irai jusqu'au jour de mes noces, et, si Bernard n'est trop odieux, je me tuera! après le bal.

— Edmée, vous avez la tête pleine de romans à présent, dit l'abbé fort impatient. Votre père, Dieu merci, ne consentira pas à ce mariage; il a donné sa parole à M. de La Marche, et vous aussi vous l'aviez donnée. C'est cette promesse-là qui seule est valide. — Mon père souscrirait avec joie à un accord qui perpétuerait directement son nom et sa lignée. Quant à M. de La Marche, il me relèvera de ma parole sans que je prenne la peine de le lui demander; dès qu'il saura que j'ai passé deux heures à la Roche-Mauprat, il ne sera pas besoin d'autre explication.

— Il faudrait qu'il fût bien indigne de l'estime que je lui porte s'il croyait votre nom souillé par une aventure malheureuse dont vous êtes sortie pure. — Grâce à Bernard! dit Edmée; car enfin je lui dois de la reconnaissance, et, malgré ses réserves et conditions, son action est grande et inconcevable de la part d'un coupe-jarret. — Dieu me préserve de nier les bonnes qualités que l'éducation eût pu développer dans ce jeune homme, et c'est à cause de ce bon côté qu'il est possible de lui faire entendre raison.

— Pour s'instruire? jamais il n'y consentira; et, quand il s'y prêterait, il ne le pourrait pas plus que Patience. Quand le corps est fait à la vie animale, l'esprit ne peut plus se plier aux règles de l'intelligence. — Je le crois, aussi je ne parle pas de cela. Je parle d'avoir une explication avec lui et de lui faire comprendre que son honneur l'engage à vous rendre votre promesse et à prendre son parti sur votre mariage avec M. de La Marche; ou ce n'est qu'une brute indigne de toute estime et de tout ménagement, ou il sentira son crime et sa folie et s'exécutera honnêtement et sagement. Déliez-moi du secret que vous m'avez imposé, autorisez-moi à m'ouvrir à lui, et je vous réponds du succès.

— Je vous réponds du contraire, moi, dit Edmée, et d'ailleurs je n'y saurais consentir. Quel que soit Bernard, je tiens à sortir avec honneur de mon duel avec lui, et il aurait sujet, si j'agissais comme vous voulez, de croire que je l'ai indignement joué jusqu'ici. — Eh bien! il est un dernier moyen; c'est de vous confier à l'honneur et à la

sagesse de M. de La Marche. Qu'il juge librement votre situation, et qu'il en décide. Vous avez bien le droit de lui confier votre secret, et vous êtes bien sûre de son honneur. S'il a la lâcheté de vous abandonner dans une pareille situation, il vous reste pour dernière ressource de vous mettre à l'abri des violences de Bernard derrière les grilles d'un couvent. Vous y resterez pendant quelques années; vous ferez mine de prendre le voile. Le jeune homme vous oubliera; on vous rendra votre liberté. — C'est en effet le seul parti raisonnable, et j'y ai déjà songé; mais il n'est pas temps encore d'y recourir. — Sans doute. Il faut tenter l'aveu à M. de La Marche. S'il est homme de cœur, comme je n'en doute pas, il vous prendra sous sa protection, et il se chargera d'éloigner Bernard, soit par la persuasion, soit par l'autorité. — Quelle autorité, l'abbé, s'il vous plaît? — L'autorité qu'un gentilhomme peut avoir sur son égal dans nos mœurs, l'honneur et l'épée. — Ah! l'abbé, vous aussi, vous êtes un homme de sang! Eh bien! voilà ce que j'ai voulu éviter jusqu'ici, ce que j'éviterai, dùt-il m'en coûter la vie et l'honneur! Je ne veux pas de conflit entre ces deux hommes. — Je le conçois; l'un des deux vous est cher à juste titre. Mais évidemment, dans ce conflit, le danger ne serait pas pour M. de La Marche. — Il serait donc pour Bernard! s'écria Edmée avec force. Eh bien! j'aurais horreur de M. de La Marche s'il provoquait en duel ce pauvre enfant, qui ne sait manier qu'un bâton ou une fronde. Comment de telles idées peuvent-elles vous venir, à vous, l'abbé! il faut que vous haïssiez bien ce malheureux Bernard! Et moi, qui le ferais égorger par mon mari pour le remercier de m'avoir sauvée au péril de sa vie! Non, non, je ne souffrirai ni qu'on le provoque, ni qu'on l'humilie, ni qu'on l'afflige. C'est mon cousin, c'est un Mauprat, c'est presque un frère. Je ne souffrirai pas qu'on le chasse de cette maison; j'en sortirai plutôt moi-même. — Voilà de très-généreux sentiments, Edmée, répondit l'abbé. Mais avec quelle chaleur vous les exprimez! J'en demeure confondu, et, si je ne craignais de vous offenser, je vous avouerais que cette sollicitude pour le jeune Mauprat me suggère une étrange pensée. — Eh bien! dites-la donc, reprit Edmée avec une certaine brusquerie. — Je la dirai si vous l'exigez; c'est que vous semblez porter à ce jeune homme un plus vif intérêt qu'à M. de La Marche, et j'aurais aimé à rester dans la persuasion contraire.

— Lequel a le plus besoin de cet intérêt, mauvais chrétien? dit Edmée en souriant; n'est-ce pas le pécheur endurci dont les yeux n'ont pas vu la lumière? — Mais enfin, Edmée, vous aimez M. de La Marche? Ne plaisantez pas, au nom du ciel! — Si par aimer, répondit-elle d'un ton sérieux, vous entendez avoir confiance et amitié, j'aime M. de La Marche; ou bien, si vous entendez avoir compassion et sollicitude, j'aime Bernard. Reste à savoir laquelle des deux affections est la plus vive. Cela vous regarde, l'abbé; moi, je m'en inquiète peu; car je sens que je n'aime qu'une personne avec passion, c'est mon père, et qu'une chose avec enthousiasme, c'est mon devoir. Je regretterai peut-être les soins et le dévouement du lieutenant-général; je souffrirai du chagrin que je serai forcée de lui faire bientôt, en lui annonçant que je ne puis être sa femme; mais cette nécessité ne me jettera dans aucune nuance du désespoir, parce que je sais que M. de La Marche se consolera aisément. Je ne plaisante pas, l'abbé; M. de La Marche est un homme léger et un peu froid. — Si vous ne l'aimez pas plus que cela, tant mieux; c'est une souffrance de moins parmi tant de souffrances; et pourtant je perds, en apprenant cette indifférence, le dernier espoir que j'eusse conservé de vous voir échapper à Bernard Mauprat. — Allons, ami, ne vous déssolez point: ou Bernard sera sensible à l'amitié et à la loyauté, et il s'amendera, ou je lui échapperai. — Mais par quelle issue? — Par la porte du couvent ou par celle du cimetière. »

En parlant ainsi d'un air calme, Edmée secoua sa longue chevelure noire, qui s'était déroulée sur ses épaules, et dont une partie couvrait son visage pâle. « Allons, dit-elle, Dieu viendra à notre aide; c'est folie et impiété que de douter de lui dans le danger. Sommes-nous donc des



Un jour qu'elle avait pris le Tasse. (Page 30.)

athées pour nous décourager ainsi? Allons voir Patience, il nous dira quelque sentence qui nous rassurera; il est le vieux oracle qui résout toutes choses sans en savoir aucune.»

Ils s'éloignèrent, et je demeurai consterné.

Oh! combien cette nuit fut différente de la précédente! Quel nouveau pas je venais de faire dans la vie, non plus sur le sentier fleuri, mais sur le roc aride! Maintenant je connaissais tout l'odieux réel de mon rôle, et je venais de lire jusqu'au fond du cœur d'Edmée la crainte et le dégoût que je lui inspirais. Rien ne pouvait calmer ma douleur, car rien ne pouvait plus exciter ma colère. Elle n'aimait point M. de La Marche, elle ne se jouait ni de lui ni de moi; elle n'aimait aucun de nous; et comment avais-je pu croire que cette pitié généreuse envers moi, ce dévouement sublime à la foi jurée, fussent de l'amour? Comment, aux heures où cette présomptueuse chimère m'abandonnait, pouvais-je croire qu'elle eût besoin, pour résister à ma passion, d'avoir de l'amour pour un autre? Enfin, je n'avais donc plus de ressource contre mes propres fureurs! Je ne pouvais en obtenir autre chose que la fuite ou la mort d'Edmée! Sa mort! A cette idée mon sang

se glaçait dans mes veines, mon cœur se serrait, et je sentais tous les aiguillons du repentir le traverser. Cette douloureuse soirée fut pour moi le plus énergique appel de la Providence. Je compris enfin ces lois de la pudeur et de la liberté sainte que mon ignorance avait outragées et blasphémées jusque-là. Elles m'étonnaient plus que jamais, mais je les voyais; elles étaient prouvées par leur évidence. L'âme forte et sincère d'Edmée était devant moi comme la pierre du Sinaï, où le doigt de Dieu venait de tracer la vérité immuable. Sa vertu n'était pas feinte, son couteau était aiguisé et toujours prêt à laver la souillure de mon amour! Je fus si effrayé du danger que j'avais couru de la voir expirer dans mes bras, si consterné de l'outrage que je lui avais fait en espérant vaincre sa résistance, que je cherchai tous les moyens extrêmes de réparer mes torts et de lui rendre le repos.

Le seul qui parut au-dessus de mes forces fut de m'éloigner; car en même temps que le sentiment de l'estime et du respect se révélait à moi, mon amour, changeant pour ainsi dire de nature, grandissait dans mon âme et s'emparait de mon être tout entier. Edmée m'apparaissait sous un nouvel aspect. Ce n'était plus cette belle fille dont



Elle osa poser sa main sur mon épaule. (Page 41.)

la présence jetait le désordre dans mes sens; c'était un jeune homme de mon âge, beau comme un séraphin, fier, courageux, inflexible sur le point d'honneur, généreux, capable de cette amitié sublime qui faisait les frères d'armes, mais n'ayant d'amour passionné que pour la Divinité, comme ces paladins qui, à travers mille épreuves, marchaient à la Terre-Sainte sous une armure d'or.

Je sentis dès ce moment mon amour descendre des orages du cerveau dans les saines régions du cœur, et le dévouement ne me parut plus une énigme. Je résolus de faire dès le lendemain acte de soumission et de tendresse. Je rentrai fort tard, accablé de lassitude, mourant de faim, brisé d'émotions. J'entrai dans l'office, je pris un morceau de pain, et je le mangeai trempé de mes larmes. J'étais appuyé contre le poêle éteint, à la lueur mourante d'une lampe épuisée; Edmée entra sans me voir, prit quelques cerises dans le balut, et s'approcha lentement du poêle; elle était pâle et absorbée. En me voyant, elle jeta un cri et laissa tomber ses cerises. « Edmée, lui dis-je, je vous supplie de n'avoir plus jamais peur de moi; c'est tout ce que je puis vous dire, car je ne sais pas m'expliquer; et pourtant j'avais résolu de vous dire bien des choses.

— Vous me direz cela une autre fois, mon bon cousin, » me répondit-elle en essayant de me sourire; mais elle ne pouvait dissimuler la peur qu'elle éprouvait en se trouvant seule avec moi.

Je n'essayai pas de la retenir; je ressentais vivement la douleur et l'humiliation de sa méfiance, et je n'avais pas le droit de m'en plaindre; cependant jamais homme n'avait eu autant besoin d'être encouragé.

Au moment où elle quittait l'appartement, mon cœur se brisa, et je fondis en larmes, comme la veille à la fenêtre de la chapelle. Edmée s'arrêta sur le seuil, hésita un instant; puis, entraînée par la bonté de son cœur et surmontant ses craintes, elle revint vers moi, et, s'arrêtant à quelques pas de ma chaise: « Bernard, vous êtes malheureux, me dit-elle; est-ce donc ma faute? »

Je ne pus répondre, j'étais honteux de mes larmes; mais plus je faisais d'efforts pour les retenir, plus ma poitrine se gonflait de sanglots. Chez les êtres aussi physiquement forts que je l'étais, les pleurs sont des convulsions; les miens ressemblaient à une agonie.

« Voyons! dis donc ce que tu as! » s'écria Edmée avec la brusquerie de l'amitié fraternelle. Et elle osa poser sa

main sur mon épaule. Elle me regardait d'un air d'impudence, et une grosse larme coulait sur sa joue. Je me jetai à genoux et j'essayai de lui parler, mais cela me fut encore impossible; je ne pus articuler que le mot *demain* à plusieurs reprises.

« Demain? quel donc! demain? dit Edmée; est-ce que tu ne te plains pas ici, est-ce que tu veux t'en aller? — Je n'en irai si vous voulez, répondez-je; dites, voulez-vous ne me revoir jamais? — Je ne veux point de cela, reprit-elle; vous resterez ici, n'est-ce pas? — Commandez, » répondez-je.

Elle me regarda avec beaucoup de surprise; je restais à genoux; elle s'appuya sur le dos de ma chaise.

« Moi, je suis sûre que tu es très-bon, dit-elle, comme si elle eût répondu à une objection intérieure; un Mauprat ne peut rien être à demi, et du moment que tu as un bon quart d'heure, il est certain que tu dois avoir une noble vie. — Je l'aurai, répondez-je. — Vrai! dit-elle avec une joie naïve et bonne. — Sur mon honneur, Edmée, et sur le tien! Oses-tu me donner une poignée de main? — Certinement, » dit-elle. Elle me tendit la main; mais elle tremblait. « Vous avez donc pris de bonnes résolutions? me dit-elle. — J'en ai pris de telles que vous n'aurez jamais un reproche à me faire, répondez-je. Et maintenant retirez-vous dans votre chambre, Edmée, et ne tirez plus les verrous; vous n'avez plus rien à craindre de moi; je ne voudrai jamais que ce que vous voudrez. »

Elle attacha encore sur moi ses regards avec surprise, et, pressant ma main, elle s'éloigna; se retourna plusieurs fois pour me regarder encore, comme si elle n'eût pu croire à une si rapide conversion; puis enfin, s'étant arrêtée sur la porte, elle me dit d'une voix affectueuse: « Il faut aller vous reposer aussi; vous êtes fatigué, vous êtes triste et très-changé depuis deux jours. Si vous ne voulez pas m'affliger, vous vous soignerez, Bernard. »

Elle me fit un signe de tête amical et doux. Il y avait dans ses grands yeux, creusés déjà par la souffrance, une expression indéfinissable, où la méfiance et l'espoir, l'affection et la curiosité, se peignaient alternativement et parfois tous ensemble.

« Je me soignerai, je dormirai, je ne serai pas triste, répondez-je. — Et vous travaillerez? — Et je travaillerai... Mais vous, Edmée, vous me pardonnerez tous les chagrins que je vous ai causés, et vous m'aimerez un peu. — Et je vous aimerai beaucoup, répondit-elle, si vous êtes toujours comme ce soir. »

Le lendemain, dès le point du jour, j'entrai dans la chambre de l'abbé; il était déjà levé et lisait. « Monsieur Aubert, lui dis-je, vous m'avez proposé plusieurs fois de me donner des leçons; je viens vous prier de mettre à exécution votre offre obligeante. »

J'avais passé une partie de la nuit à préparer cette phrase de début et le maintien que je voulais garder vis-à-vis de l'abbé. Sans le haïr au fond, car je sentais bien qu'il était bon et n'en voulait qu'à mes défauts, je me sentais beaucoup d'amertume contre lui. Je reconnaissais bien intérieurement que je méritais tout le mal qu'il avait dit de moi à Edmée; mais il me semblait qu'il eût pu insister un peu plus sur ce *bon côté* dont il n'avait dit qu'un mot en passant, et qui n'avait pu échapper à un homme aussi sagace que lui. J'étais donc décidé à rester très-froid et très-fier à son égard. Pour cela, je pensais avec assez de logique que je devais montrer beaucoup de docilité tant que durerait la leçon, et qu' aussitôt après je devais le quitter avec un remerciement très-bref. En un mot, je voulais l'humilier dans son emploi de précepteur; car je n'ignorais pas qu'il tenait son existence de mon oncle, et qu'à moins de renoncer à cette existence ou de se montrer ingrat, il ne pouvait se refuser à faire mon éducation. En ceci je raisonnais très-bien, mais d'un très-mauvais sentiment; et par la suite j'en eus tant de regret que je lui en fis une sorte de confession amicale, avec demande d'absolution.

Mais, pour ne pas anticiper sur les événements, je dirai que les premiers jours de ma conversion me vengèrent pleinement des préventions trop bien fondées, à beaucoup d'égards, de cet homme, qui eût mérité le nom de

juste, octroyé par Prudence, si une habitude de méfiance n'eût gêné ses premiers mouvements. Les persécutions dont il avait été si longtemps l'objet, avaient développé en lui ce sentiment de crainte instinctive qu'il conserva toute sa vie, et qui rendit toujours sa confiance difficile, et d'autant plus flatteuse et plus touchante peut-être. J'ai remarqué ce caractère, par la suite, chez beaucoup de prêtres honnêtes. Ils ont généralement l'esprit de charité, mais non le sentiment de l'amitié.

Je voulais le faire souffrir, et j'y réussis. Le dépit m'inspirait; je me conduisais en véritable gentilhomme vis-à-vis de son subalterne. J'eus une excellente tenue, beaucoup d'attention, de politesse, et une roideur glacée. Je ne lui laissai aucune occasion de me faire rougir de mon ignorance; et pour cela je pris le parti d'aller au-devant de toutes ses observations, en m'accusant moi-même de ne rien savoir et en l'engageant à m'enseigner les choses à l'état le plus élémentaire. Quand j'eus pris ma première leçon, je vis dans ses yeux pénétrants, où j'étais arrivé à pénétrer moi-même, le désir de passer de cette froideur à une sorte d'intimité; mais je ne m'y prêtai nullement. Il crut me désarmer en louant mon attention et mon intelligence. « Vous prenez trop de soin, monsieur l'abbé, lui répondis-je; je n'ai pas besoin d'encouragement. Je ne crois nullement à mon intelligence, mais je suis sûr de mon attention; et comme je ne rends service qu'à moi-même en m'appliquant de mon mieux à l'étude, il n'y a pas de raison pour que vous m'en fassiez compliment. » En parlant ainsi, je le saluai, et me retirai dans ma chambre, où je fis tout de suite le thème français qu'il m'avait donné.

Quand je descendis pour le déjeuner, je vis qu'Edmée était déjà informée de l'exécution de mes promesses de la veille. Elle me tendit sa main la première, et m'appela son bon cousin à plusieurs reprises durant le déjeuner, si bien que M. de La Marche, dont le visage n'exprimait jamais rien, exprima de la surprise ou quelque chose d'approchant. J'espérais qu'il chercherait l'occasion de me demander l'explication de mes grossières paroles de la veille, et, quoique je fusse déterminé à apporter beaucoup de modération à cet entretien, je me sentis très-blessé du soin qu'il prit de l'éviter. Cette indifférence à une injure venant de moi impliquait une sorte de mépris dont je souffris beaucoup; mais la crainte de déplaire à Edmée me donna la force de me contenir.

Il est incroyable que la pensée de le supplanter ne fût pas un instant ébranlée par cet apprentissage humiliant qu'il me fallut faire avant d'arriver seulement à saisir les premières notions de toutes choses. Un autre que moi, pénétré comme je l'étais du repentir des maux qu'il avait causés, n'eût pas trouvé de manière plus certaine de les réparer qu'en s'éloignant et en rendant à Edmée sa parole, son indépendance, son repos absolu. Ce moyen fut le seul qui ne me vint pas; ou, s'il me vint, il fut repoussé avec mépris, comme l'aveu d'une défection. L'obstination, allée à la témérité, coulait dans mes veines avec le sang des Mauprat. A peine avais-je entrevu un moyen de conquérir celle que j'aimais que je l'avais embrassé avec audace, et je pense qu'il n'en eût pas été autrement lors même que ses confidences à l'abbé dans le parc m'eussent appris qu'elle avait de l'amour pour mon rival. Une pareille confiance de la part d'un homme qui prenait à dix-sept ans sa première leçon de grammaire française, et qui s'exagérait de beaucoup la longueur et la difficulté des études nécessaires pour être l'égal de M. de La Marche, accusait, vous l'avouerez, une certaine force morale.

Je ne sais si j'étais heureusement doué sous le rapport de l'intelligence. L'abbé l'assura; mais je pense que je ne dois faire honneur de mes progrès rapides qu'à mon courage. Il était tel qu'il me fit trop présumer de mes forces physiques. L'abbé m'avait dit qu'avec une forte volonté on pouvait à mon âge, en un mois, connaître parfaitement les règles de la langue. Au bout d'un mois je m'exprimais avec facilité et j'écrivais purement. Edmée avait une sorte de direction occulte sur mes études; elle voulut que l'on ne m'enseignât pas le latin, assurant qu'il était trop tard pour consacrer plusieurs années à une science



de luxe, et que l'important était de former mon cœur et ma raison avec des idées, au lieu d'orner mon esprit avec des mots.

Le soir, elle prétextait le désir de relire quelque livre favori, et elle lisait haut, alternativement avec l'abbé, des passages de Condillac, de Fénelon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Jean-Jacques, de Montaigne même et de Montesquieu. Ces passages étaient certainement choisis d'avance et appropriés à mes forces; je les comprenais assez bien, et je m'en étonnais en secret; car, si dans la journée j'ouvrais ces mêmes livres au hasard, il m'arrivait d'être arrêté à chaque ligne. Dans la superstition naturelle aux jeunes amours, je m'imaginai volontiers qu'en passant par la bouche d'Edmée les auteurs acquéraient une clarté magique, et que mon esprit s'ouvrait miraculeusement au son de sa voix. Du reste, Edmée ne me montrait pas ouvertement l'intérêt qu'elle prenait à m'instruire elle-même. Elle se trompait sans doute en pensant qu'elle devait me cacher sa sollicitude; j'en eusse été d'autant plus stimulé et ardent au travail. Mais en ceci elle était imbue de l'*Émile*, et mettait en pratique les idées systématiques de son cher philosophe.

Au reste, je ne m'épargnais guère, et, mon courage ne souffrant pas la prévoyance, je fus bientôt forcé de m'arrêter. Le changement d'air, de régime et d'habitudes, les veilles, l'absence d'exercices violents, la contention de l'esprit, en un mot l'effroyable révolution que mon être était forcé d'opérer sur lui-même pour passer de l'état d'homme des bois à celui d'homme intelligent, me causa une maladie de nerfs qui me rendit presque fou pendant quelques semaines, idiot ensuite durant quelques jours, et qui enfin se dissipa, me laissant tout rompu, tout anéanti à l'égard de mon existence passée, mais pétri pour mon existence future.

Une nuit, à l'époque de mes plus violentes crises, dans un moment lucide, je vis Edmée dans ma chambre. Je crus d'abord faire un songe. La veilleuse jetait une lueur vacillante; une forme pâle, immobile, était couchée dans une grande bergère. Je distinguais une longue tresse noire détachée et tombant sur une robe blanche. Je me soulevai, faible, pouvant à peine me mouvoir; j'essayai de sortir de mon lit. Aussitôt Patience m'apparut et m'arrêta doucement. Saint-Jean dormait dans un autre fauteuil. Toutes les nuits, deux hommes veillaient ainsi près de moi pour me tenir de force lorsque j'étais en proie aux fureurs du délire. Souvent c'était l'abbé, parfois le brave Marcasse, qui, avant de quitter le Berry pour faire sa tournée annuelle dans les provinces voisines, était revenu faire une dernière chasse dans les greniers du château, et qui obligeamment relayait les serviteurs fatigués dans le pénible emploi de me garder.

N'ayant pas la conscience de mon mal, il était fort naturel que la présence inopinée du solitaire dans ma chambre me causât une grande surprise et jetât le désordre dans mes idées. J'avais eu de si violents accès ce soir-là qu'il ne me restait plus de force. Je me laissai donc aller à des divagations mélancoliques, et, prenant la main du bonhomme, je lui demandai si c'était bien le cadavre d'Edmée qu'il avait posé sur ce fauteuil auprès de moi. « C'est Edmée bien vivante, me répondit-il à voix basse; mais elle dort, mon cher monsieur, ne la réveillons pas. Si vous avez désir de quelque chose, je suis ici pour vous soigner, et c'est de bon cœur, oui-da! — Mon bon Patience, tu me trompes, lui dis-je; elle est morte, et moi aussi, et tu viens pour nous ensevelir. Il faut nous mettre dans le même cercueil, entends-tu? car nous sommes fiancés. Où est son anneau? Prends-le et mets-le à mon doigt; la nuit des noces est venue. »

Il voulut en vain combattre cette hallucination; je persistai à croire qu'Edmée était morte, et je déclarai que je ne m'endormirais pas dans mon lit tant que je n'aurais pas l'anneau de ma femme. Edmée, qui avait passé plusieurs nuits à me veiller, était si accablée qu'elle ne m'entendait pas. D'ailleurs, je parlais bas, comme Patience, par un instinct d'imitation qui ne se rencontre que chez les enfants ou chez les idiots. Je m'obstinai dans ma fantaisie, et Patience, qui craignait qu'elle ne se chan-

geât en fureur, alla doucement prendre une bague de coralline qu'Edmée avait au doigt et la passa au mien. Aussitôt que je l'eus je la portai à mes lèvres, puis je croisi mes mains sur ma poitrine dans l'attitude qu'on donne aux cadavres dans le cercueil, et je m'endormis profondément.

Le lendemain, quand on voulut me reprendre la bague, j'entrai en fureur, et on y renonça. Je m'endormis de nouveau, et l'abbé me l'ôta pendant mon sommeil. Mais quand j'ouvris les yeux je m'aperçus du rapt et je recommençai à divaguer. Aussitôt Edmée, qui était dans la chambre, accourut à moi et me passa l'anneau au doigt en adressant quelques reproches à l'abbé. Je me calmai sur-le-champ et dis en levant sur elle des yeux éteints: « N'est-ce pas que tu es ma femme après ta mort comme pendant ta vie? — Certainement, me dit-elle; dors en paix. — L'éternité est longue, lui dis-je, et je voudrais l'occuper du souvenir de tes caresses. Mais j'ai beau chercher, je ne retrouve pas la mémoire de ton amour. »

Elle se pencha sur moi et me donna un baiser. « Vous avez tort, Edmée, dit l'abbé; de tels remèdes se changent en poison. — Laissez-moi, l'abbé, lui répondit-elle avec impatience en s'asseyant près de mon lit; laissez-moi, je vous en prie. »

Je m'endormis une main dans les siennes, et lui répétant par intervalles: « On est bien dans la tombe; on est heureux d'être mort, n'est-ce pas? »

Durant ma convalescence Edmée fut beaucoup moins expansive, mais tout aussi assidue. Je lui racontai mes rêves, et j'appris d'elle ce qu'il y avait de réel parmi mes souvenirs; sans cette confirmation j'aurais toujours cru que j'avais tout rêvé. Je la suppliai de me laisser la bague, et elle y consentit. J'aurais dû ajouter, pour reconnaître tant de bontés, que je gardais cet anneau comme un gage d'amitié et non comme un anneau de fiançailles; mais l'idée d'une telle abnégation était au-dessus de mes forces.

Un jour je demandai des nouvelles de M. de La Marche. Ce fut seulement à Patience que j'osai adresser cette question. « Parti, répondit-il. — Comment? parti! repris-je; pour longtemps? — Pour toujours, s'il plaît à Dieu! Je n'en sais rien, je ne fais pas de questions; mais j'étais dans le jardin par hasard quand il a fait ses adieux, et tout cela était froid comme une nuit de décembre. On s'est pourtant dit de part et d'autre *a revoir*; mais, quoique Edmée eût l'air bon et franc qu'elle a toujours, l'autre avait la figure d'un fermier qui voit venir la gelée en avril. Mauprat, Mauprat, on dit que vous êtes devenu *grand étudiant* et *grand bon sujet*. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit: Quand vous serez vieux, il n'y aura peut-être plus de titres ni de seigneuries. Peut-être qu'on vous appellera le père Mauprat, comme on m'appelle le père Patience, bien que je n'aie jamais été ni moine ni père de famille. — Eh bien! où veux-tu en venir? — Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, répéta-t-il; il y a bien des manières d'être sorcier, et on peut connaître l'avenir sans s'être donné au diable; moi, je donne ma voix à votre mariage avec la cousine. Continuez à vous bien conduire. Vous voilà savant; on dit que vous lisez couramment dans le premier livre venu. Qu'est-ce qu'il faut de plus? il y a ici tant de livres que la sueur me coule du front rien qu'à les voir; il me semble que je recommence *a ne pouvoir pas apprendre à lire*. Vous voilà bientôt guéri. Si M. Hubert voulait m'en croire, on ferait la noce à la Saint-Martin. — Tais-toi, Patience, lui dis-je, tu me fais de la peine; ma cousine ne m'aime pas. — Je vous dis que si, moi; vous mentez par la gorge! comme disent les nobles. Je sais comme elle vous a soigné, et Marcasse, étant sur le toit, l'a vue à travers sa fenêtre, qui était à genoux au milieu de sa chambre à cinq heures du matin, le jour que vous étiez si mal. »

Les imprudentes assertions de Patience, les tendres soins d'Edmée, le départ de M. de La Marche, et, plus que tout le reste, la faiblesse de mon cerveau, furent cause que je me persuadai ce que je désirais; mais, à mesure que je repris mes forces, Edmée rentra dans les bornes de l'amitié tranquille et prudente. Jamais personne

ne recouvra la santé avec moins de plaisir que moi ; car chaque jour rendait les visites d'Edmée plus courtes, et quand je pus sortir de ma chambre je n'eus plus que quelques heures par jour à passer près d'elle, comme avant ma maladie. Elle avait eu l'art merveilleux de me témoigner la plus tendre affection sans jamais se laisser amener à une explication nouvelle sur nos mystérieuses fiançailles. Si je n'avais pas encore la grandeur d'âme de renoncer à mes droits, du moins j'avais acquis assez d'honneur pour ne plus les rappeler, et je me retrouvai précisément dans les mêmes termes avec elle qu'au moment où j'étais tombé malade. M. de La Marche était à Paris ; mais, selon elle, il y avait été appelé par les devoirs de sa charge, et il devait revenir à la fin de l'hiver où nous entrions. Rien dans les discours du chevalier ou de l'abbé ne témoignait qu'il y eût rupture entre les fiancés. On parlait rarement du lieutenant-général, mais on en parlait naturellement et sans répugnance ; je retombai dans mes incertitudes, et n'y trouvai d'autre remède que de ressaisir l'empire de ma volonté. « Je la forcerai à me préférer, » me disais-je en levant les yeux de dessus mon livre et en regardant les grands yeux impénétrables d'Edmée attachés avec calme sur les lettres de M. de La Marche, que son père recevait de temps en temps, et qu'il lui remettait après les avoir lues. Je me replongeai dans l'étude. Je souffris longtemps d'atroces douleurs à la tête, mais je les surmontai avec stoïcisme ; Edmée reprit le cours d'études qu'elle faisait pour moi indirectement durant les soirs d'hiver. J'étonnai de nouveau l'abbé par mon aptitude et la rapidité de mes triomphes. Les soins qu'il avait eus de moi dans ma maladie m'avaient désarmé, et quoique je ne pusse encore l'aimer cordialement, sachant bien qu'il ne me servait pas auprès de ma cousine, je lui témoignai beaucoup plus de confiance et d'égards que par le passé. Ses longs entretiens me furent aussi utiles que mes lectures ; on m'associa aux promenades du parc et aux visites philosophiques à la cabane couverte de neige de Patience. Ce fut un moyen de voir Edmée plus souvent et plus longtemps. Ma conduite fut telle que toute sa méfiance se dissipa et qu'elle ne craignit plus de se trouver seule avec moi. Mais je n'eus guère l'occasion de prouver là mon héroïsme ; car l'abbé, dont rien ne pouvait endormir la prudence, était toujours sur nos talons. Je ne souffrais plus de cette surveillance ; au contraire, elle me satisfaisait ; car, malgré toutes mes résolutions, l'orage bouleversait mes sens dans le mystère, et une fois ou deux, m'étant trouvé en tête-à-tête avec Edmée, je la quittai brusquement et la laissai seule pour lui cacher mon trouble.

Notre vie était donc tranquille et douce en apparence, et pendant quelque temps elle le fut en effet ; mais bientôt je la troublai plus que jamais par un vice que l'éducation développait en moi, et qui jusque-là était resté enfoui sous des vices plus choquants, mais moins funestes ; ce vice, qui fit le désespoir de mes nouvelles années, fut la vanité.

Malgré leurs systèmes, l'abbé et ma cousine commirent la faute de me savoir trop de gré de mes progrès. Ils s'étaient si peu attendus à ma persévérance qu'ils en firent tout l'honneur à mes hautes facultés. Peut-être aussi y eut-il de leur part un peu de triomphe personnel à voir avec exagération le succès de leurs idées philosophiques appliquées à mon développement. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me laissai facilement persuader que j'avais une haute intelligence et que j'étais un homme très-au-dessus du commun. Bientôt mes chers instituteurs recueillirent le triste fruit de leur imprudence, et déjà il était trop tard pour arrêter l'essor de cet amour démesuré de moi-même.

Peut-être aussi cette passion funeste, comprimée par les mauvais traitements que j'avais subis dans mon enfance, ne fit-elle que se réveiller. Il est à croire que nous portons en nous, dès nos premiers ans, le germe des vertus et des vices que l'action de la vie extérieure féconde avec le temps. Quant à moi, je n'avais pas encore trouvé d'aliment à ma vanité ; car de quoi aurais-je pu me vaner dans les premiers jours que je passai auprès d'Ed-

mée ? Mais dès que cet aliment fut trouvé, la vanité souffrante se leva dans son triomphe, et m'inspira autant de présomption qu'elle m'avait suggéré de mauvaise honte et de farouche retenue. J'étais en outre aussi charmé de pouvoir enfin communiquer facilement ma pensée que le jeune faucon qui sort du nid et essaie ses ailes nouvellement poussées. Je devins donc aussi bavard que j'avais été silencieux. On se plut trop à mon babil. Je n'eus pas le bon sens de voir qu'on l'écoutait comme celui d'un enfant gâté ; je me crus un homme, et, qui plus est, un homme remarquable. Je devins outrecaudant et souverainement ridicule.

Mon oncle le chevalier, qui ne s'était point mêlé de mon éducation, et qui avait seulement souri avec une bonté paternelle à mes premiers pas dans la carrière, fut le premier aussi qui s'aperçut de la fausse voie où je m'engageais. Il trouva déplacé que j'élevasse le ton aussi haut que lui, et en fit la remarque à sa fille. Elle m'avertit avec douceur, et me dit, pour me faire supporter ses renonciations, que j'avais raison dans la discussion, mais que son père n'était pas d'âge à être converti aux idées nouvelles, et que je devais à sa dignité patriarcale le sacrifice de mes assertions enthousiastes. Je promis de ne plus recommencer, mais je ne tins pas parole.

Le fait est que le chevalier était imbu de beaucoup de préjugés. Il avait reçu une très-bonne éducation pour son temps et pour un noble campagnard ; mais le siècle avait marché plus vite que lui. Edmée, ardente et romanesque ; l'abbé, sentimental et systématique, avaient marché plus vite encore que le siècle ; et si l'immense désaccord qui se trouvait entre eux et le patriarche ne se faisait guère sentir, c'était grâce au respect qu'il inspirait à juste titre et à la tendresse qu'il avait pour sa fille. Je me jetai à plein collier, comme vous pouvez croire, dans les idées d'Edmée ; mais je n'eus pas, comme elle, la délicatesse de me taire à point. La violence de mon caractère trouvant une issue dans la politique et dans la philosophie, je goûtais un plaisir indicible à ces orageuses disputes qui prélevaient alors en France, dans toutes les réunions et jusque dans le sein des familles, aux tempêtes révolutionnaires. Je pense qu'il n'était pas une maison, palais ou cabane, qui ne nourrit alors son orateur, âpre, bouillant, absolu, et prêt à descendre dans la lice parlementaire. J'étais donc l'orateur du château de Sainte-Sevère, et mon bon oncle, habitué à une apparence d'autorité qui l'empêchait de voir la révolte réelle des esprits, ne put souffrir une contradiction aussi ingénue que la mienne. Il était fier et bouillant, et de plus il avait une difficulté à s'exprimer qui augmentait son impatience naturelle, et qui lui donnait de l'humeur contre les autres, à force de lui en donner contre lui-même. Il frappait du pied sur les bûches enflammées de son foyer. Il mettait en pièces ses verres de lunettes, il répandait son tabac à grands flots sur le parquet, et faisait retentir des éclats de sa voix sonore les hauts plafonds de son manoir. Tout cela me divertissait cruellement ; car d'un mot tout fraîchement épilé dans mes livres, je renversais le fragile échafaudage des idées de toute sa vie. C'était une grande sottise et un fort sot orgueil de ma part ; mais ce besoin de lutte, ce plaisir de déployer intellectuellement l'énergie qui manquait à ma vie physique, m'entraînait sans cesse. En vain Edmée toussait pour m'avertir de me taire, et s'efforçait, pour sauver l'amour-propre de son père, de trouver, contre sa propre conscience, quelque raison en sa faveur ; la tiédeur de son assistance et l'espece de concession qu'elle semblait me commander irritaient de plus en plus mon adversaire. « Laissez-le donc dire, s'écriait-il, Edmée, ne vous mêlez pas de cela, je veux le battre sur tous les points. Si vous nous interrompez toujours, je ne pourrai jamais lui prouver son absurdité. » Et alors la bourrasque soufflait en crescendo de part et d'autre, jusqu'à ce que le chevalier, profondément blessé, sortit de l'appartement et allât passer sa mauvaise humeur sur son piqueur ou sur ses chiens de chasse.

Ce qui contribuait à ramener ces querelles déplacées et à nourrir mon obstination ridicule, c'était la bonté extrême et le rapide retour de mon oncle. Au bout d'une

heure, il ne se souvenait plus de mes torts ni de sa contrariété; il me parlait comme de coutume, et s'enquêrait de tous mes désirs et de tous mes besoins avec cette inquiétude paternelle qui le tenait toujours en haleine de générosité. Cet homme incomparable n'eût pas dormi tranquille, s'il n'eût, avant de se coucher, embrassé tous les siens, et s'il n'eût réparé, par une parole ou un regard bienveillant, les vivacités dont le dernier de ses valets avait eu à souffrir dans la journée. Cette bonté eût dû me désarmer et me fermer la bouche à jamais; j'en faisais le serment chaque soir, mais chaque matin je retournais, comme dit l'Écriture, à *mon vomissement*.

Edmée souffrait chaque jour davantage du caractère qui se développait en moi, et elle chercha le moyen de m'en corriger. S'il n'y eût jamais de fiancée plus forte et plus réservée, jamais il n'y eût de mère plus tendre qu'elle. Après beaucoup de conférences avec l'abbé, elle résolut de décider son père à rompre un peu l'habitude de notre vie et à transporter notre établissement à Paris pendant les dernières semaines du carnaval. Le séjour de la campagne, le grand isolement où la position de Sainte-Sévère et le mauvais état des chemins nous laissaient depuis l'hiver, l'uniformité des habitudes, tout contribuait à entretenir notre fastidieux ergotage : mon caractère s'y corrompait de plus en plus; mon oncle y prenait encore plus de plaisir que moi, mais sa santé en souffrait, et ces puériles émotions journalières hâtaient sa caducité. L'en-nui avait gagné l'abbé; Edmée était triste, soit par suite de notre genre de vie, soit par suite de causes cachées. Elle désira partir, et nous partîmes; car son père, inquiet de sa mélancolie, n'avait d'autre volonté que la sienne. Je tressaillais de joie à l'idée de connaître Paris; et tandis qu'Edmée se flattait de voir le commerce du monde adoucir les aspérités de mon pédantisme, je me rêvais une attitude de conquérant dans ce monde décrié avec tant de dénigrement par nos philosophes. Nous nous mîmes en route par une belle matinée de mars, le chevalier avec sa fille et mademoiselle Leblanc dans une chaise de poste; moi dans une autre avec l'abbé, qui dissimulait mal sa joie de voir la capitale pour la première fois de sa vie, et mon valet de chambre Saint-Jean, qui faisait de profonds saluts à tous les passants pour ne pas perdre ses habitudes de politesse.

## XII.

Le vieux Bernard, fatigué d'avoir tant parlé, nous avait remis au lendemain. Sommé par nous, à l'heure dite, de tenir sa parole, il reprit son récit en ces termes :

Cette époque marqua dans ma vie une nouvelle phase. A Sainte-Sévère, j'avais été absorbé par mon amour et mes études. J'avais concentré sur ces deux points toute mon énergie. A peine arrivé à Paris, un épais rideau se leva devant mes yeux, et, pendant plusieurs jours, à force de ne rien comprendre, je ne me sentis étonné de rien. J'attribuais à tous les acteurs qui paraissaient sur la scène une supériorité très-exagérée; mais je ne m'exagérais pas moins la facilité que j'aurais bientôt à égaler cette puissance idéale. Mon naturel entreprenant et présomptueux voyait partout un défi et nulle part un obstacle.

Logé à un étage séparé dans la maison qu'occupaient mon oncle et ma cousine, je passai désormais la plus grande partie de mon temps auprès de l'abbé. Je ne fus point étourdi des avantages matériels de ma position; mais, en voyant beaucoup de positions équivoques ou pénibles, je commençai à sentir le bien-être de la mienne. Je compris l'excellent caractère de mon gouverneur, et le respect de mon laquais ne me sembla plus incommode. Avec la liberté dont je jouissais, l'argent qui m'était fourni à discrétion et la vigueur athlétique de ma jeunesse, il est étonnant que je ne sois pas tombé dans quelque désordre, ne fût-ce que dans celui du jeu, qui n'allait pas mal à mes instincts de *combativité*. Ce fut mon ignorance de toutes choses qui me préserva; elle me donnait une méfiance excessive, et l'abbé, qui était très-pénétrant et qui se sentait responsable de mes actions,

sut habilement exploiter ma sauvagerie dédaigneuse. Il l'augmenta à l'égard des choses qui m'eussent été nuisibles, et la dissipa dans le cas contraire. Puis il sut accumuler autour de moi les distractions honnêtes, qui ne remplacent pas les joies de l'amour, mais qui diminuent l'aéreté de ses blessures. Quant aux tentations de la débauche, je ne les connus point. J'avais trop d'orgueil pour désirer une femme qui ne m'eût pas semblé, comme Edmée, la première de toutes.

L'heure du dîner nous réunissait, et le soir nous allions dans le monde. En peu de jours j'en appris plus, à examiner d'un coin de l'appartement ce qui se faisait là, que je ne l'aurais fait en un an de conjectures et de recherches. Je crois que je n'aurais jamais rien compris à la société, vue d'une certaine distance. Rien n'établissait des rapports bien nets entre mon cerveau et ce qui occupait le cerveau des autres hommes. Dès que je me trouvais au milieu de ce chaos, le chaos fut forcé de se débrouiller devant moi et de me laisser connaître une grande partie de ses éléments. Cette route qui me menait à la vie ne fut pas sans charme, je m'en souviens, à son point de départ. Je n'avais rien à demander, à désirer ou à débattre dans les intérêts sociaux; la fortune m'avait pris par la main. Un beau matin, elle m'avait tiré d'un abîme pour m'asseoir sur l'édredon et pour me faire enfant de famille. Les agitations des autres étaient un amusement pour mes yeux. Mon cœur n'était intéressé à l'avenir que par un point mystérieux, l'amour que j'éprouvais pour Edmée.

La maladie, loin de diminuer ma force physique, l'avait retrempée. Je n'étais plus cet animal lourd et dormeur que la digestion fatiguait, que la fatigue abrutissait. Je sentais la vibration de toutes mes fibres élever dans mon âme des accords inconnus, et je m'étonnais de découvrir en moi des facultés dont pendant si longtemps je n'avais pas soupçonné l'usage. Mes bons parents s'en réjouissaient sans en paraître surpris. Ils avaient si complaisamment auguré de moi dès le principe, qu'ils semblaient n'avoir pas fait d'autre métier toute leur vie que de civiliser des barbares.

Le système nerveux qui venait de se développer en moi, et qui me fit payer pendant tout le reste de ma vie, par de vives et fréquentes souffrances, les jouissances et les avantages qu'il me procura, m'avait rendu surtout impressionnable; et cette aptitude à ressentir l'effet des choses extérieures était aidée d'une puissance d'organes qu'on ne trouve que chez les animaux ou chez les sauvages. Je m'étonnais de l'étiollement des facultés chez les autres. Ces hommes en lunettes, ces femmes dont l'odorat était émoussé par le tabac, ces précoces vieillards, sourds et goutteux avant l'âge, me faisaient peine. Le monde me représentait un hôpital, et, quand je me trouvais avec mon organisation robuste au milieu de ces infirmes, il me semblait que d'un souffle je les aurais lancés dans les airs comme des graines de chardon.

Cela me donna le tort et le malheur de m'abandonner à un genre d'orgueil assez sot, qui est de se prévaloir des dons de la nature. Cela me porta à négliger longtemps leur perfectionnement véritable, comme un progrès de luxe. La préoccupation où je fus bientôt de la nullité d'autrui m'empêcha moi-même de m'élever au-dessus de ceux que je croyais désormais m'être inférieurs. Je ne voyais pas que la société est faite d'éléments de peu de valeur, mais que leur arrangement est si savant et si solide qu'avant d'y mettre la moindre pièce il faut être reçu praticien. Je ne savais pas qu'il n'y a pas de milieu dans cette société entre le rôle de grand artiste et celui de bon ouvrier. Or, je n'étais ni l'un ni l'autre, et, s'il faut dire vrai, toutes mes idées n'ont jamais abouti à m'affranchir de la routine, toute ma force ne m'a servi qu'à réussir à grand-peine à faire comme les autres.

Ainsi, en peu de semaines, je passai d'un excès d'admiration à un excès de dédain pour la société. Dès que j'eus saisi le sens de ses ressorts, ils me parurent si misérablement poussés par une génération débile que l'attente de mes maîtres fut déçue sans qu'ils s'en doutassent. Au lieu de me sentir dominé et de chercher à m'effacer dans

la foule, je m'imaginai que je pourrais la donner quand je voudrais, et je m'entretins secrètement dans des rêves dont le souvenir me fait rougir. Si je ne me rendis pas souverainement ridicule, c'est grâce à l'excès même de cette vanité, qui eût craint de se commettre en se manifestant.

Paris offrait alors un spectacle que je n'essayerai pas de vous retracer, parce que vous l'avez sans doute étudié maintes fois avec avidité dans les excellents tableaux qu'en ont tracés des témoins oculaires, sous forme d'histoire générale ou de mémoires particuliers. D'ailleurs une telle peinture sortirait des bornes de mon récit, et j'ai promis seulement de vous raconter le fait capital de mon histoire morale et philosophique. Pour que vous vous fassiez une idée du travail de mon esprit à cette époque, il suffira de vous dire que la guerre de l'indépendance éclatait en Amérique, que Voltaire recevait son apothéose à Paris, et que Franklin, prophète d'un religion politique nouvelle, apportait au sein même de la cour de France la semence de la liberté. La Fayette préparait secrètement sa romanesque expédition, et la plupart des jeunes patriotes étaient entraînés par la mode, par la nouveauté et par le plaisir inhérent à toute opposition qui n'est pas dangereuse.

L'opposition revêtait des formes plus graves et faisait un travail plus sérieux chez les vieux nobles et parmi les membres des parlements; l'esprit de la ligue se retrouvait dans les rangs de ces antiques patriotes et de ces fiers magistrats, qui d'une épaule soutenaient encore pour la forme la monarchie chancelante, et de l'autre prêtaient un large appui aux envahissements de la philosophie. Les privilèges de la société donnaient ardemment les mains à la ruine prochaine de leurs privilèges, par mécontentement de ce que les rois les avaient restreints. Ils élevaient leurs fils dans des principes constitutionnels, s'imaginant qu'ils allaient fonder une monarchie nouvelle où le peuple les aiderait à se replacer sur haut que le trône; et c'est pour cela que les plus grandes admirations pour Voltaire et les plus ardent sympathies pour Franklin furent exprimées dans les salons les plus illustres de Paris.

Une marche si insolite, et, il faut le dire, si peu naturelle de l'esprit humain, avait donné une impulsion toute nouvelle, une sorte de vivacité querelleuse aux relations froides et guindées des vestiges de la cour de Louis XIV. Elle avait aussi mêlé des formes sérieuses et donné une apparence de fond aux frivoles manières de la régence. La vie pure, mais effacée, de Louis XVI ne comptait pas et n'imposait rien à personne; jamais on ne vit tant de grave babil, tant de maximes creuses, tant de sagesse d'apparat, tant d'inconséquences entre les paroles et la conduite, qu'il s'en débita à cette époque parmi les castes soi-disant éclairées.

Il était nécessaire de vous rappeler ceci pour vous faire comprendre l'admiration que j'eus d'abord pour un monde en apparence si désintéressé, si courageux, si ardent à la poursuite de la vérité; le dégoût que je ressentis bientôt pour tant d'affectation et de légèreté, pour un tel abus des mots les plus sacrés et des convictions les plus saintes. J'étais de bonne foi pour ma part, et j'appuyais ma ferveur philosophique, ce sentiment de la liberté nouvellement révélé qu'on appelait alors *le culte de la raison*, sur les bases d'une inflexible logique. J'étais jeune et bien constitué, condition première peut-être de la santé du cerveau; mes études n'étaient pas étendues, mais elles étaient solides; on m'avait servi des aliments sains et d'une digestion facile. Le peu que je savais me servait donc à voir que les autres ne savaient rien ou qu'ils mentaient à eux-mêmes.

Il ne vint pas beaucoup de monde dans les commencements chez le chevalier. Ami d'enfance de M. Turgot et de plusieurs hommes distingués, il ne s'était point mêlé à la jeunesse dorée de son temps, il avait vécu sagement à la campagne après s'être loyalement conduit à la guerre. Sa société se composait donc de quelques graves hommes de robe, de plusieurs vieux militaires, et de quelques seigneurs de sa province, vieux et jeunes, à qui une fortune honnête permettait, comme à lui, de venir passer à

Paris un hiver sur deux; mais il avait conservé de lointaines relations avec un monde plus brillant, où la beauté et les excellentes manières d'étonnée furent remarquées dès qu'elle y parut. Fille unique, convenablement riche, elle fut recherchée par les importantes maîtresses de maison, espèce d'entremetteuses de haut lieu qui ont toujours quelques jeunes protégés endettés à établir aux dépens d'une famille de province. Puis, quand on sut qu'elle était fiancée à M. de La Marche, rejeton à peu près ruiné d'une très-illustre famille, on lui fit encore plus d'accueil, et peu à peu le petit salon qu'elle avait choisi pour les vieux amis de son père devint trop étroit pour les beaux esprits de qualité et de profession et les grandes dames à idées philosophiques, qui voulurent connaître la *jeune quakeresse* ou la *Rose du Berry* (ce furent les noms qu'une femme à la mode lui donna).

Ce rapide succès d'Edmée, dans un monde auquel jusque-là elle avait été inconnue, ne l'étonna nullement; et l'empire qu'elle possédait sur elle-même était si grand que jamais, malgré toute l'inquiétude avec laquelle j'épiais ses moindres mouvements, je ne pus savoir si elle était flattée de produire tant d'effet. Ce que je pus remarquer, ce fut l'admirable bon sens qui présidait à toutes ses démarches et à toutes ses paroles. Son attitude à la fois naïve et réservée, un certain mélange d'abandon et de fierté modeste, la faisaient briller parmi les femmes les plus admirées et les plus habituées à capter l'attention; et c'est ici le lieu de dire que je fus extrêmement choqué, tout d'abord, du ton et de la tenue de ces femmes si vantées; elles me semblaient ridicules dans leurs grâces étudiées, et leur grande habitude du monde me faisait l'effet d'une insupportable effronterie. Moi, si hardi intérieurement et naguère si grossier dans mes manières, je me sentais mal à l'aise et décontenancé auprès d'elles; et il me fallait tous les reproches et toutes les remontrances d'Edmée pour ne pas me livrer à un profond mépris pour cette courtoisie des regards, de la toilette et des agaceries, qui s'appelaient dans le monde la coquetterie *permise*, le *désir charmant* de plaire, l'amabilité, la grâce. L'abbé était de mon avis. Quand le salon était vide, nous restions quelques instants en famille au coin du feu avant de nous séparer. C'est le moment où l'on sent le besoin de résumer ses impressions éparses et de les communiquer à des êtres sympathiques. L'abbé rompaît donc les mêmes lances que moi contre mon oncle et ma cousine. Le chevalier, galant admirateur du beau sexe, qu'il n'avait jamais beaucoup pratiqué, prenait en vrai chevalier français, la défense de toutes les beautés que nous attaquions impitoyablement. Il accusait, en riant, l'abbé de raisonner, à l'égard des femmes, comme le renard de la fable à l'égard des raisins. Moi, je renchérisais sur les critiques de l'abbé; c'était une manière de dire avec chaleur à Edmée combien je la préférerais à toutes les autres; mais elle en paraissait plus scandalisée que flattée, et me reprochait sérieusement cette disposition à la malveillance, qui prenait sa source, disait-elle, dans un immense orgueil.

Il est vrai qu'après avoir généreusement embrassé la défense des personnes mises en cause, elle se rangeait à notre opinion dès que, Rousseau en main, nous lui disions que les femmes du monde avaient à Paris un air *caulier* et une manière de regarder un homme en face qui n'est pas tolérable aux yeux d'un sage. Edmée ne savait rien objecter quand Rousseau avait prononcé; elle aimait à reconnaître avec lui que le plus grand charme d'une femme est dans l'attention intelligente et modeste qu'elle donne aux discours graves; et je lui citais toujours la comparaison de la femme supérieure avec un bel enfant aux grands yeux pleins de sentiment, de douceur et de finesse, aux questions timides, aux objections pleines de sens, afin qu'elle se reconnût dans ce portrait, qui semblait avoir été tracé d'après elle. Je renchérisais sur le texte, et, continuant le portrait: « Une femme vraiment supérieure, lui disais-je en la regardant avec ardeur, est celle qui en sait assez pour ne jamais faire une question ridicule ou déplacée, et pour ne jamais tenir tête à des gens de mérite; cette femme sait se taire, surtout avec les sots qu'elle pourrait railler et les ignorants qu'elle

pourrait humilier; elle est indulgente aux absurdités parce qu'elle ne tient pas à montrer son savoir, et elle est attentive aux bonnes choses parce qu'elle désire s'instruire. Son grand désir, c'est de comprendre et non d'enseigner; son grand art (puisqu'il est reconnu qu'il faut de l'art dans l'échange des paroles) n'est pas de mettre en présence deux fiers antagonistes, pressés d'étaler leur science et d'amuser la compagnie en soutenant chacun une thèse dont personne ne désire trouver la solution, mais d'éclaircir toute discussion utile en y faisant intervenir tous ceux qui peuvent à point y jeter du jour. C'est un talent que je ne vois point chez ces maîtresses de maison si pronées. Chez elles je vois toujours deux avocats en vogue et un auditoire ébahi, où personne n'est juge; elles ont l'art de rendre le génie ridicule, le vulgaire muet et inerte; et l'on sort de là en disant : « C'est bien parlé, et rien de plus. »

Je pense bien que j'avais raison; mais je me souviens aussi que ma grande colère contre ces femmes venait de ce qu'elles ne faisaient aucune attention aux gens qui se croyaient du mérite et qui n'avaient pas de célébrité; et ces gens-là, c'était moi, comme vous pouvez bien l'imaginer. D'un autre côté, et maintenant que j'y songe sans prévention et sans vanité blessée, je suis certain que ces femmes avaient un système d'adulation pour les favoris du public, qui ressemblait beaucoup plus à une puérile vanité qu'à une sincère admiration ou à une franche sympathie. Elles étaient comme une sorte d'éditeurs de la conversation, écoutant de toutes leurs oreilles, et faisant impérieusement signe à l'auditoire d'écouter religieusement toute niaiserie sortant d'une bouche illustre, tandis qu'elles étouffaient un bâillement et faisaient claquer les branches de leur éventail à toute parole, si excellente qu'elle fût, dès qu'elle n'était pas signée d'un nom en vogue. J'ignore les airs des femmes beaux-esprits du dix-neuvième siècle; j'ignore même si cette race subsiste encore : il y a trente ans que je n'ai été dans le monde; mais, quant au passé, vous pouvez croire ce que je vous en dis. Il y en avait cinq ou six qui m'étaient réellement odieuses. L'une avait de l'esprit, et dépensait à tort et à travers ses bons mots, qui étaient aussitôt colportés dans tous les salons, et qu'il me fallait entendre répéter vingt fois dans un jour; une autre avait lu Montesquieu et faisait la leçon aux plus vieux magistrats; une troisième jouait de la harpe pitoyablement, mais il était convenu que ses bras étaient les plus beaux de France; et il fallait supporter l'aigre grincement de ses ongles sur les cordes, afin qu'elle pût ôter ses gants d'un air timide et enfantin. Que sais-je des autres? Elles rivalisaient d'affection et de niaiseries hypocrites dont tous les hommes consentaient puérilement à paraître dupes. Une seule était vraiment belle, ne disait rien, et plaisait par la nonchalance de ses attitudes. Celle-là eût trouvé grâce devant moi, parce qu'elle était ignorante; mais elle en faisait gloire, afin de contraster avec les autres par une piquante ingénuité. Un jour je découvris qu'elle avait de l'esprit, et je la pris en aversion.

Edmée restait seule dans toute sa fraîcheur de sincérité, dans tout l'éclat de sa grâce naturelle. Assise sur un sofa auprès de M. de Malesherbes, elle était la même personne que j'avais contemplée tant de fois au soleil couchant, sur le banc de pierre au seuil de la chaumière de Patience.

### XIII.

Vous pensez bien que les hommages dont ma cousine était entourée rallumèrent dans mon sein la jalousie assoupie. Depuis qu'obéissant à son ordre je m'étais livré à l'étude, je ne saurais trop vous dire si j'osais compter sur la promesse qu'elle m'avait faite d'être ma femme lorsque je serais en état de comprendre ses idées et ses sentiments. Il me semblait bien que ce temps était venu; car il est certain que je comprenais Edmée, mieux peut-être qu'aucun des hommes qui lui faisaient la cour en prose et en vers. J'étais bien résolu à ne me plus prévaloir du serment arraché à la Roche-Mauprat; mais la der-

nière promesse faite librement à la fenêtre de la chapelle, et la conclusion que je pouvais tirer de l'entretien avec l'abbé, surpris par moi dans le parc de Sainte-Sévère; mais l'insistance qu'elle avait mise à m'empêcher de m'éloigner d'elle et à diriger mon éducation; mais les soins maternels qu'elle m'avait prodigués durant ma maladie, tout cela ne me donnait-il pas, sinon des droits, du moins des motifs d'espérance? Il est vrai que son amitié était glaciale dès que ma passion se trahissait dans mes paroles ou dans mes regards; il est vrai que, depuis le premier jour, je n'avais pas fait un pas de plus dans son intimité; il est vrai aussi que M. de La Marche venait souvent dans la maison, et qu'elle lui témoignait toujours la même amitié qu'à moi, avec moins de familiarité et plus d'égards, nuance que la différence de nos caractères et de nos âges amenait naturellement, et qui ne prouvait aucune préférence pour l'un ou pour l'autre. Je pouvais donc attribuer sa promesse à un arrêt de sa conscience; l'intérêt qu'elle prenait à m'instruire, au culte qu'elle rendait à la dignité humaine réhabilitée par la philosophie; son affection calme et continue pour M. de La Marche, à un regret profond, dominé par la force et la sagesse de son esprit. Ces perplexités étaient poignantes. L'espoir de forcer son amour par ma soumission et mon dévouement m'avait longtemps soutenu, mais cet espoir commençait à s'affaiblir; car, de l'aveu de tous, j'avais fait des progrès extraordinaires, des efforts prodigieux, et il s'en fallait de beaucoup que l'estime d'Edmée pour moi eût grandi dans la même proportion. Elle n'avait pas paru étonnée de ce qu'elle appelait *ma haute intelligence*; elle y avait toujours cru; elle l'avait louée plus que de raison. Mais elle ne s'aveuglait pas sur les défauts de mon caractère, sur les vices de mon âme; elle me les reprochait avec une douceur impitoyable, avec une patience faite pour me désespérer; car elle semblait avoir pris le parti de ne m'aimer jamais, ni plus ni moins, quoi qu'il arrivât désormais.

Dependant tous lui faisaient la cour, et nul n'était agréé. On avait bien dit dans le monde qu'elle était promise à M. de La Marche; mais on ne comprenait pas plus que moi le retard indéfini apporté à cette union. On en vint à dire qu'elle cherchait des prétextes pour se débarrasser de lui, et on ne trouva pas à motiver cette répugnance autrement qu'en lui supposant une grande passion pour moi. Mon histoire singulière avait fait du bruit, les femmes m'examinaient avec curiosité, les hommes me témoignaient de l'intérêt et une sorte de considération que j'affectais de mépriser, mais à laquelle j'étais assez sensible; et, comme rien n'a crédit dans le monde sans être embelli de quelque fiction, on exagérait étrangement mon esprit, mon aptitude et mon savoir; mais des qu'on avait vu, en présence d'Edmée, M. de La Marche et moi, toutes les inductions étaient réduites à néant par le sang-froid et l'aisance de nos manières. Edmée était avec nous en public ce qu'elle était en particulier : M. de La Marche, un mannequin sans âme et parfaitement dressé aux airs convenables; moi, dévoré de passions diverses, mais impénétrable à force d'orgueil, et aussi, je dois l'avouer, de prétention à la subtilité du *maintien américain*. Il faut vous dire que j'avais eu le bonheur d'être présenté à Franklin comme un sincère adepte de la liberté. Sir Arthur Lee m'avait honoré d'une sorte de bienveillance et d'excellents conseils; j'avais donc la tête tournée tout comme ceux que je raillais si durement, et au point même que cette petite gloriole apportait à mes tourments un allègement bien nécessaire. Ne haussez-vous pas les épaules si je vous avoue que je prenais le plus grand plaisir du monde à ne point poudrer mes cheveux, à porter de gros souliers, à me présenter partout en habit plus que simple, rigidement propre et de couleur sombre; en un mot, à singier autant qu'il est permis de le faire alors sans être confondu avec un véritable roturier, la mise et les allures du *bonhomme Richard*! J'avais dix-neuf ans, et je vivais dans un temps où chacun affectait un rôle; c'est là toute mon excuse.

Je pourrais alléguer aussi que mon trop indulgent et





Elle se pencha sur moi et me donna un baiser. (Page 43.)

trop naïf gouverneur m'approuvait ouvertement ; que mon oncle Hubert , tout en se moquant de moi de temps en temps, me laissait faire, et qu'Edmée ne me disait absolument rien de ce ridicule et semblait ne pas s'en apercevoir.

Le printemps était revenu cependant, nous allions retourner à la campagne ; les salons se dépeuplaient, et j'étais toujours dans la même incertitude. Je remarquai un jour que M. de La Marche montrait, malgré lui, le désir de se trouver seul avec Edmée. Je pris d'abord plaisir à le faire souffrir en restant immobile sur ma chaise ; mais je crus voir au front d'Edmée ce léger pli que je connaissais si bien, et, après un dialogue muet avec moi-même, je sortis, décidé à voir les suites de ce tête-à-tête et à connaître mon sort quel qu'il fût.

Je revins au salon au bout d'une heure ; mon oncle était rentré ; M. de La Marche restait à dîner ; Edmée était rêveuse, mais non triste ; l'abbé lui adressait, avec les yeux, des questions qu'elle n'entendait pas ou ne voulait pas entendre.

M. de La Marche accompagna mon oncle à la Comédie-Française. Edmée dit qu'elle avait à écrire et demanda la

permission de rester. Je suivis le comte et le chevalier ; mais après le premier acte, je m'esquivai et je rentrai à l'hôtel. Edmée avait fait défendre sa porte, mais je ne pris pas cette défense pour moi ; les domestiques trouvaient tout simple que j'agisse en enfant de la maison. J'entrai au salon, tremblant qu'Edmée ne fût dans sa chambre ; là je n'aurais pu la poursuivre. Elle était près de la cheminée et s'amusa à effeuiller des asters bleus et blancs que j'avais cueillis dans une promenade au tombeau de Jean-Jacques Rousseau. Ces fleurs me rappelaient une nuit d'enthousiasme, un clair de lune, les seules heures de bonheur peut-être que je pusse mentionner dans ma vie.

« Déjà rentré ? me dit-elle sans se déranger. — Déjà est un mot bien dur, lui répondis-je ; voulez-vous que je me retire dans ma chambre, Edmée ? — Non pas, vous ne me gênez nullement ; mais vous auriez plus profité à la représentation de *Mérope* qu'en écoutant ma conversation de ce soir ; car je vous avertis que je suis idiot. — Tant mieux, cousine ; vous ne m'humiliez pas, et pour la première fois nous serons sur le pied de l'égalité. Mais voulez-vous me dire pourquoi vous méprisez tant mes



Je joue un jeu très-intéressant, me dit-elle. (Page 49.)

asters? Je croyais que vous les garderiez comme une relique. — A cause de Rousseau? dit-elle en souriant avec malice sans lever les yeux sur moi. — Oh! c'est bien ainsi que je l'entends, repris-je. — Je joue un jeu très-intéressant, dit-elle; ne me dérangez pas. — Je le connais, lui dis-je; tous les enfants de la Varenne le jouent, et toutes nos bergères croient à l'arrêt du sort que ce jeu révèle. Voulez-vous que je vous explique vos pensées, lorsque vous arrachez ces pétales quatre à quatre? — Voyons, grand nécromant!

— *Un peu*, c'est ainsi que *quelqu'un* vous aime; *beaucoup*, c'est ainsi que vous l'aimez; *passionnément*, un autre vous aime ainsi; *pas du tout*, voilà comme vous aimez celui-là.

— Et pourrait-on savoir, monsieur le devin, reprit Edmée, dont la figure devint plus sérieuse, ce que signifient *quelqu'un* et *un autre*? Je crois que vous êtes comme les antiques pythonisses; vous ne savez pas vous-même le sens de vos oracles. — Ne sauriez-vous deviner le mien, Edmée? — J'essaierai d'interpréter l'énigme, si vous voulez me promettre de faire ensuite ce que fit le sphinx vaincu par Œdipe. — Oh! Edmée, m'écriai-je, il y a

longtemps que je me casse la tête contre les murs à cause de vous et de vos interprétations! et cependant vous n'avez pas deviné juste une seule fois. — Oh! mon Dieu, si! dit-elle en jetant le bouquet sur la cheminée; vous allez voir. J'aime *un peu* M. de La Marche, et je vous aime *beaucoup*. Il m'aime *passionnément*, et vous ne m'aimez *pas du tout*. Voilà la vérité.

— Je vous pardonne de tout mon cœur cette méchante interprétation à cause du mot *beaucoup*, » lui répondis-je. Et j'essayai de prendre ses mains; elle les retira brusquement, et, en vérité, elle eut tort, car, si elle me les eût abandonnées, je me fusse borné à les serrer fraternellement; mais cette sorte de méfiance réveilla des souvenirs dangereux pour moi. Je crois qu'elle avait ce soir-là dans son air et dans ses manières beaucoup de coquetterie, et jusque-là je ne lui en avais jamais vu la moindre velléité. Je me sentis enhardi sans trop savoir pourquoi, et j'osai lui faire des remarques piquantes sur son tête-à-tête avec M. de La Marche. Elle ne prit aucun soin pour repousser mes interprétations, et se mit à rire lorsque je lui priai de me remercier de la politesse exquise avec laquelle je m'étais retiré en lui voyant froncer le sourcil.

Cette légèreté superbe commençait à m'irriter un peu, lorsqu'un domestique entra et lui remit une lettre en lui disant qu'on attendait la réponse. « Approchez la table et taillez-moi une plume, » me dit-elle. Et d'un air nonchalant elle decacha et parcourut la lettre, tandis que, sans savoir de quoi il s'agissait, je préparais tout ce qui était nécessaire pour écrire.

Depuis longtemps la plume de corbeau était taillée; depuis longtemps le papier à vignettes de couleur était sorti du portefeuille ambré, et Edmée, n'y faisant aucune attention, ne se disposant point à en faire usage. La lettre dépliée était sur ses genoux, ses pieds étaient sur les chenets, ses coudes sur les bras de son fauteuil dans son attitude favorite de rêverie. Elle était complètement absorbée. Je lui parlai doucement; elle ne m'entendit pas. Je crus qu'elle avait oublié la lettre et qu'elle s'endormait. Au bout d'un quart d'heure le domestique reentra, et demanda, de la part du messager, s'il y avait une réponse.

« Certainement, répondit-elle; qu'il attende. »

Elle relut la lettre avec une attention extraordinaire et se mit à écrire avec lenteur; puis elle jeta au feu sa réponse, repoussa du pied son fauteuil, fit quelques tours dans l'appartement, et tout d'un coup s'arrêta devant moi et me regarda d'un air froid et sévère.

« Edmée, m'écriai-je en me levant avec impétuosité, qu'avez-vous donc, et quel rapport avec moi peut avoir cette lettre qui vous préoccupe si fortement? — Qu'est-ce que cela vous fait? » répondit-elle. — Qu'est-ce que cela me fait! m'écriai-je. Et que me fait l'air que je respire? que m'importe le sang qui coule dans mes veines? Demandez-moi cela; à la bonne heure! mais ne me demandez pas en quoi une de vos paroles ou un de vos regards m'intéresse; car vous savez bien que ma vie en dépend. — Ne dites pas de folies, Bernard, reprit-elle en retournant à son fauteuil d'un air distrait; il y a temps pour tout. — Edmée! Edmée! ne jouez pas avec le lion endormi, ne rallumez pas le feu qui couve sous la cendre. »

Elle haussa les épaules et se mit à écrire avec beaucoup d'animation. Son teint était coloré, et de temps en temps elle passait ses doigts dans ses longs cheveux bouclés *en repentir* sur son épaule. Elle était dangereusement belle dans ce désordre; elle avait l'air d'aimer; mais qui? celui-là sans doute à qui elle écrivait. La jalousie brûlait mes entrailles. Je sortis brusquement et je traversai l'antichambre; je regardai l'homme qui avait apporté la lettre; il était à la livrée de M. de La Marche. Je n'en doutais pas; mais cette certitude augmenta ma fureur. Je rentrai au salon en jetant violemment la porte. Edmée ne tourna pas seulement la tête; elle écrivait toujours. Je m'assis vis-à-vis d'elle; je la regardai avec des yeux de feu. Elle ne daigna pas lever les siens sur moi. Je crus même remarquer sur ses lèvres vermeilles un demi-sourire qui me parut insulter à mon angoisse. Enfin elle termina sa lettre et la cacheta. Je me levai alors et m'approchai d'elle, violemment tenté de la lui arracher des mains. J'avais appris à me contenir un peu plus qu'autrefois; mais je sentais qu'un seul instant peut, dans les âmes passionnées, renverser le travail de bien des jours.

« Edmée, lui dis-je avec amertume et avec une effroyable grimace qui s'efforçait d'être un sourire caustique, voulez-vous que je remette cette lettre au laquais de M. de La Marche, et que je lui dise en même temps à l'oreille à quelle heure son maître peut venir au rendez-vous? — Mais il me semble, répondit-elle avec une tranquillité qui m'exaspéra, que j'ai pu indiquer l'heure dans ma lettre et qu'il n'est pas besoin d'en informer les valets. — Edmée, vous devriez me ménager un peu plus! m'écriai-je. — Je ne m'en soucie pas le moins du monde, » répondit-elle.

Et me jetant sur la table la lettre reçue, elle sortit pour remettre elle-même sa réponse au messager. Je ne sais si elle m'avait dit de lire cette lettre. Je sais que le mouvement qui me porta à le faire fut irrésistible. Elle était conçue à peu près ainsi :

« Edmée, j'ai enfin découvert le secret fatal qui a mis, selon vous, un insurmontable obstacle à notre union. Bernard vous aime; son agitation de ce matin l'a trahi. Mais vous ne l'aimez pas, j'en suis sûr... cela est impos-

sible! Vous me l'eussiez dit avec franchise. L'obstacle est donc ailleurs. Pardonnez-moi! J'ai réussi à savoir que vous avez passé deux heures dans la caverne des brigands! Infortunée, votre malheur, votre prudence, votre sublime délicatesse vous ennoblièrent encore à mes yeux. Et pourquoi ne m'avoir pas dit, dès le commencement, de quel malheur vous étiez victime? J'aurais d'un mot calmé vos douleurs et les vennes. Je vous aurais aidée à cacher votre secret. J'en aurais gémi avec vous, ou plutôt j'en aurais effacé l'odieux souvenir par le témoignage d'un attachement à toute épreuve. Mais rien n'est désespéré; ce mot, il est toujours temps de le dire, et le voici : Edmée, je vous aime plus que jamais; plus que jamais je suis décidé à vous offrir mon nom; daignez l'accepter. »

Ce billet était signé Adhémar de La Marche.

A peine en avais-je terminé la lecture qu'Edmée reentra et s'approcha de la cheminée avec inquiétude, comme si elle eût oublié un objet précieux. Je lui tendis la lettre que je venais de lire, mais elle la prit d'un air distrait; et, se baissant vers le foyer, elle saisit avec précipitation et avec une sorte de joie un papier chiffonné que la flamme n'avait fait qu'effleurer. C'était la première réponse qu'elle avait faite au billet de M. de La Marche, et qu'elle n'avait pas jugé à propos d'envoyer.

« Edmée, lui dis-je en me jetant à ses genoux, laissez-moi voir ce papier. Quel qu'il soit, je me soumettrai à l'arrêt dicté par votre premier mouvement.

— En vérité, dit-elle avec une expression indéfinissable, le feriez-vous? Si j'aimais M. de La Marche, si je vous faisais un grand sacrifice en renonçant à lui, seriez-vous assez généreux pour me rendre ma parole? »

J'eus un instant d'hésitation; une sueur froide parcourut mon corps. Je la regardai fixement; son œil impénétrable ne trahissait pas sa pensée. Si j'avais cru qu'elle m'aimât et qu'elle soumit ma vertu à une épreuve, j'aurais peut-être joué l'héroïsme; mais je craignis un piège; la passion l'emporta. Je ne me sentais pas la force de renoncer à elle de bonne grâce, et l'hypocrisie me répugnait. Je me levai tremblant de colère.

« Vous l'aimez, m'écriai-je, avouez que vous l'aimez! — Et quand cela serait, répondit-elle en mettant le papier dans sa poche, où serait le crime? — Le crime serait d'avoir menti jusqu'ici en me disant que vous ne l'aimiez pas. — Jusqu'ici est beaucoup dire, reprit-elle en me regardant fixement; nous n'avons pas eu d'explication à cet égard depuis l'année passée. A cette époque il était possible que je n'aimasse pas beaucoup Adhémar, et à présent il serait possible que je l'aimasse mieux que vous. Si je compare la conduite de l'un et de l'autre aujourd'hui, je vois d'un côté un homme sans orgueil et sans délicatesse, qui se prévaut d'un engagement que mon erreur n'a peut-être pas ratifié; de l'autre, je vois un admirable ami, dont le dévouement sublime brave tous les préjugés, et, me croyant souillée d'un affront ineffaçable, n'en persiste pas moins à couvrir cette tache de sa protection. — Quoi! ce misérable croit que je vous ai fait violence, et il ne me provoque pas en duel? — Il ne le croit pas, Bernard; il sait que vous m'avez fait évader de la Roche-Mauprat; mais il croit que vous m'avez secourue trop tard et que j'ai été victime des autres brigands. — Et il veut vous épouser, Edmée! Ou c'est un homme sublime, en effet, ou il est plus endetté qu'on ne pense. — Taisez-vous, dit Edmée avec colère; cette odieuse explication d'une conduite généreuse part d'une âme insensible et d'un esprit pervers. Taisez-vous, si vous ne voulez pas que je vous haïsse. — Dites que vous me haïssez. Edmée, dites-le sans crainte, je le sais. — Sans crainte! Vous devriez savoir aussi que je ne vous fais pas l'honneur de vous craindre. Enfin, répondez-moi; sans savoir ce que je prétends faire, comprenez-vous que vous devez me rendre ma liberté et renoncer à des droits barbares? — Je ne comprends rien, sinon que je vous aime avec fureur et que je déchirerai avec mes ongles le cœur de celui qui osera vous disputer à moi. Je sais que je vous forcerai à m'aimer, et que, si je ne réussis pas, je ne souffrirai jamais, du moins, que vous apparteniez à un autre, moi vivant. On marchera sur mon

corps criblé de blessures et saignant par tous les pores avant de vous passer au doigt un anneau de mariage; encore vous déshonorerais-je à mon dernier soupir en disant que vous êtes ma maîtresse, et je troublerai ainsi la joie de celui qui triomphera de moi; et, si je puis vous poignarder en expirant, je le ferai, afin que dans la tombe, du moins, vous soyez ma femme. Voilà ce que je compte faire, Edmée. Et maintenant jouez au plus fin avec moi, conduisez-moi de piège en piège, gouvernez-moi par votre admirable politique; je pourrai être dupe cent fois, parce que je suis un ignorant; mais votre intrigue arrivera toujours au même dénouement, parce que j'ai juré par le nom de Mauprat!

— De Mauprat coupe-jarret! » répondit-elle avec une froide ironie; et elle voulut sortir.

J'allais lui saisir le bras lorsque la sonnette se fit entendre; c'était l'abbé qui rentrait. Aussitôt qu'il parut, Edmée lui serra la main et se retira dans sa chambre sans s'adresser un seul mot.

Le bon abbé, s'apercevant de mon trouble, me questionna avec l'assurance que devaient lui donner désormais ses droits à mon affection; mais ce point était le seul sur lequel nous ne nous fussions jamais expliqués. Il l'avait cherché en vain; il ne m'avait pas donné une seule leçon d'histoire sans tirer des amours illustres un exemple ou un précepte de modération ou de générosité; mais il n'avait pas réussi à me faire dire un mot à ce sujet. Je ne pouvais lui pardonner tout à fait de m'avoir desservi auprès d'Edmée. Je croyais deviner qu'il me desservait encore, et je me tenais en garde contre tous les arguments de sa philosophie et toutes les séductions de son amitié. Ce soir-là plus que jamais je fus inattaquable. Je le laissai inquiet et chagrin, et j'allai me jeter sur mon lit, où je cachai ma tête dans les couvertures, afin d'étouffer les anciens sanglots, impitoyables vainqueurs de mon orgueil et de ma colère.

#### XIV.

Le lendemain mon désespoir fut sombre. Edmée fut de glace, M. de La Marche ne vint pas. Je crus m'apercevoir que l'abbé allait chez lui et entretenait Edmée du résultat de leur conférence. Ils furent, du reste, parfaitement calmes, et je dévorai mon inquiétude en silence; je ne pus être seul un instant avec Edmée. Le soir je me rendis à pied chez M. de La Marche. Je ne sais pas ce que je voulais lui dire; j'étais dans un état d'exaspération qui me poussait à agir sans but et sans plan. J'appris qu'il avait quitté Paris. Je rentraï. Je trouvai mon oncle fort triste. Il fronça le sourcil en me voyant, et, après avoir échangé avec moi quelques paroles oiseuses et forcées, il me laissa avec l'abbé, qui tenta de me faire parler et qui n'y réussit pas mieux que la veille. Je cherchai pendant plusieurs jours l'occasion de parler à Edmée; elle sut l'éviter constamment. On faisait les apprêts du départ pour Sainte-Sévère; elle ne montrait ni tristesse ni gaieté. Je me résolus à glisser dans les feuillets de son livre deux lignes pour lui demander un entretien. Je reçus la réponse suivante au bout de cinq minutes :

« Un entretien ne mènerait à rien. Vous persistez dans « votre indécatesse; moi, je persévérerai dans ma loyauté. « Une conscience droite ne sait pas se dégrader. J'ai juré « de n'être jamais à un autre qu'à vous. Je ne me marierai pas; mais je n'ai pas juré d'être à vous en dépit « de tout. Si vous continuez à être indigne de mon estime, « je saurai rester libre. Mon pauvre père décline vers la « tombe; un couvent sera mon asile quand le seul lien « qui m'attache à la société sera rompu. »

Ainsi j'avais rempli les conditions imposées par Edmée, et, pour toute récompense, elle me prescrivait de les rompre. Je me trouvais au même point que le jour de son entretien avec l'abbé.

Je passai le reste de la journée enfermé dans ma chambre; toute la nuit je marchai avec agitation; je n'essayai pas de dormir. Je ne vous dirai pas quelles furent mes réflexions, elles ne furent pas indignes d'un honnête

homme. Au point du jour j'étais chez La Fayette. Il me procura les papiers nécessaires pour sortir de France. Il me dit d'aller l'attendre en Espagne, où il devait s'embarquer pour les États-Unis. Je rentraï à l'hôtel pour prendre les effets et l'argent indispensables au plus modeste voyageur. Je laissai un mot pour mon oncle, afin qu'il ne s'inquiât pas de mon absence, que je promettais de lui expliquer avant peu dans une longue lettre. Je le suppliais de ne pas me juger jusque-là, et de croire que ses bontés ne sortiraient jamais de mon cœur.

Je partis avant que personne fût levé dans la maison; je craignais que ma résolution ne m'abandonnât au moindre signe d'amitié, et je sentais que j'avais abusé d'une affection trop généreuse. Je ne pus passer devant l'appartement d'Edmée sans coller mes lèvres sur la serrure; puis, cachant ma tête dans mes mains, je me mis à courir comme un fou; je ne m'arrêtai guère que de l'autre côté des Pyrénées. Là, je pris un peu de repos, et j'écrivis à Edmée qu'elle était libre et que je ne contrarierais aucune de ses résolutions, mais qu'il m'était impossible d'être témoin du triomphe de mon rival. J'avais l'intime persuasion qu'elle l'aimait; j'étais résolu à étouffer mon amour; je promettais plus que je ne pouvais tenir; mais les premiers effets de l'orgueil blessé me donnaient confiance en moi-même. J'écrivis aussi à mon oncle pour lui dire que je ne me croirais pas digne des bontés illimitées qu'il avait eues pour moi tant que je n'aurais pas gagné mes éperons de chevalier. Je l'entretenais de mes espérances de gloire et de fortune guerrière avec toute la naïveté de mon orgueil, et, comme je pensais bien qu'Edmée lirait cette lettre, j'affectais une joie sans trouble et une ardeur sans regret. Je ne savais pas si mon oncle avait connaissance des vrais motifs de mon départ; mais ma fierté ne put se soumettre à les lui avouer. Il en fut de même à l'égard de l'abbé, auquel j'écrivis, d'ailleurs, une lettre pleine de reconnaissance et d'affection. Je terminais en suppliant mon oncle de ne faire aucune dépense à mon intention au triste donjon de la Roche-Mauprat, assurant que je ne pourrais jamais me résoudre à l'habiter, et de considérer le fief racheté par lui comme la propriété de sa fille. Je lui demandais seulement de vouloir bien m'avancer deux ou trois années de revenu de ma part, afin que je pusse faire les frais de mon équipement, et ne pas rendre onéreux pour le noble La Fayette mon dévouement à la cause américaine.

On fut content de ma conduite et de mes lettres. Arrivé sur les côtes d'Espagne, je reçus de mon oncle une lettre pleine d'encouragements et de doux reproches sur mon brusque départ. Il me donnait sa bénédiction paternelle, déclarait sur son honneur que le fief de la Roche-Mauprat ne serait jamais repris par Edmée, et m'envoyait une somme considérable sans toucher à mon futur revenu. L'abbé joignait aux mêmes reproches des encouragements plus chauds encore. Il était facile de voir qu'il préférerait le repos d'Edmée à mon bonheur, et qu'il éprouvait une joie véritable de mon départ. Cependant il m'aimait, et cette amitié s'exprimait d'une manière touchante à travers la satisfaction cruelle qui s'y mêlait. Il envoyait mon sort, il était plein d'ardeur pour la cause de l'indépendance, et prétendait avoir été tenté plus d'une fois de jeter le froc aux orties et de prendre le mousquet; mais c'était de sa part une puérile affectation. Son naturel doux et timide resta toujours prêtre sous le manteau de la philosophie.

Un billet étroit et sans suscription se trouvait comme glissé après coup entre ces deux lettres. Je comprenais bien qu'il était de la seule personne qui m'intéressât réellement dans le monde, mais je n'avais pas le courage de l'ouvrir. Je marchais sur le sable au bord de la mer, retournant ce mince papier dans ma main tremblante, et craignant de perdre, en le lisant, l'espèce de calme désespéré que j'avais trouvé dans mon courage. Je craignais surtout des remerciements et l'expression d'une joie enthousiaste, derrière laquelle j'eusse aperçu un autre amour satisfait. « Que peut-elle m'écrire? disais-je; pourquoi m'écrit-elle? Je ne veux pas de sa pitié; encore moins de sa reconnaissance. » J'étais tenté de jeter ce fatal billet à la mer. Une fois même je l'élevai au-dessus des flots; mais je le serrai

aussitôt contre mon cœur, et l'y laissai quelques instants caché, comme si j'eusse cru à cette vue occulte des partisans du magnétisme, qui prétendent lire avec les organes du sentiment et de la pensée aussi bien qu'avec les yeux.

Enfin je me décidai à rompre le cachet, et je lus ces mots : « Tu as bien agi, Bernard; mais je ne te remercie pas, car je souffrirai de ton absence plus que je ne puis le dire. Va pourtant où ton honneur et l'amour de la sainte vérité t'appellent; mes vœux et mes prières te suivront partout. Reviens quand ta mission sera accomplie, tu ne me retrouveras ni mariée ni religieuse. » Elle avait joint à ce billet la bague de coraline qu'elle m'avait cédée durant ma maladie, et que je lui avais renvoyée en quittant Paris. Je fis faire une petite boîte d'or où j'enfermai le billet et cet anneau, et que je plaçai sur moi comme un scapulaire. La Fayette, arrêté en France par ordre du gouvernement qui s'opposait à son expédition, vint nous joindre bientôt après s'être évadé de prison. J'avais eu le temps de faire mes préparatifs; je mis à la voile plein de tristesse, d'ambition et d'espérance.

Vous n'attendez pas que je vous fasse le récit de la guerre d'Amérique. Encore une fois, j'isole mon existence des faits de l'histoire, en vous contant mes aventures. Mais ici je supprimerai même mes aventures personnelles; elles forment dans ma mémoire un chapitre à part, où Edmée joue le rôle d'une madone constamment invoquée, mais invisible. Je ne puis croire que vous preniez le moindre intérêt à entendre les incidents d'une portion de récit d'où cette figure angélique, la seule digne d'occuper votre attention, et par elle-même d'abord, et par son action sur moi, serait entièrement absente. Je vous dirai seulement que des grades inférieurs, joyeusement acceptés par moi au début, dans l'armée de Washington, je parvins régulièrement, mais rapidement, au grade d'officier. Mon éducation militaire fut prompte. Là, comme dans tout ce que j'ai entrepris durant ma vie, je me mis tout entier; et, voulant obstinément, je triomphai des difficultés.

J'obtins la confiance de mes chefs illustres. Mon excellente constitution me rendait propre aux fatigues de la guerre; mes anciennes habitudes de brigand me furent même d'un secours immense; je supportais les revers avec un calme que n'avaient pas tous les jeunes Français débarqués avec moi, quel que fut d'ailleurs l'éclat de leur courage. Le mien fut froid et tenace, à la grande surprise de nos alliés, qui douterent plus d'une fois de mon origine en voyant combien je me familiarisais vite avec les ferets, et comme je savais lutter de ruse et de méfiance avec les sauvages qui inquiétèrent parfois nos manœuvres.

Au milieu de mes travaux et de mes déplacements, j'eus le bonheur de pouvoir cultiver mon esprit dans l'intimité d'un jeune homme de mérite que la Providence me donna pour compagnon et pour ami. L'amour des sciences naturelles l'avait jeté dans notre expédition, et il s'y conduisait en bon militaire; mais il était facile de voir que la sympathie politique ne jouait dans sa résolution qu'un rôle secondaire. Il n'avait aucun désir d'avancement, aucune aptitude aux études stratégiques. Son herbier et ses observations zoologiques l'occupaient bien plus que le succès de la guerre et le triomphe de la liberté. Il se battait trop bien dans l'occasion pour mériter jamais le reproche de tiédeur; mais jusqu'à la veille du combat, et dès le lendemain, il semblait ignorer qu'il fût question d'autre chose que d'une excursion scientifique dans les savanes du Nouveau-Monde. Son porte-manteau était toujours rempli, non d'argent et de nippes, mais d'échantillons d'histoire naturelle; et, tandis que, couchés sur l'herbe, nous étions attentifs aux moindres bruits qui pouvaient nous révéler l'approche de l'ennemi, il était absorbé dans l'analyse d'une plante ou d'un insecte. C'était un admirable jeune homme, pur comme un ange, désintéressé comme un stoïque, patient comme un savant, et avec cela enjoué et affectueux. Lorsqu'une surprise nous mettait en danger, il n'avait de soucis et d'exclamations que pour les précieux cailloux et les inappréciables brins d'herbe qu'il portait en croupe; et pourtant, lors-

qu'un de nous était blessé, il le soignait avec une bonté et un zèle incomparables.

Il vit un jour la boîte d'or que je cachais sous mes habits, et il me supplia instamment de la lui céder pour y mettre quelques pattes de mouche et quelques ailes de cigale qu'il eût défendues jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il me fallut tout le respect que je portais aux reliques de l'amour pour résister aux instances de l'amitié. Tout ce qu'il put obtenir de moi, ce fut de glisser dans ma précieuse boîte une petite plante fort jolie qu'il prétendait avoir découverte le premier, et qui n'eut droit d'asile à côté du billet et de l'anneau de ma fiancée qu'à la condition de s'appeler *Edmunda sylvestris*. Il y consentit; il avait donné à un beau pommier sauvage le nom de Samuel Adams, celui de Franklin à je ne sais quelle abeille industrieuse, et rien ne lui plaisait comme d'associer ses nobles enthousiasmes à ses ingénieuses observations.

Je conçus pour lui un attachement d'autant plus vif que c'était ma première amitié pour un homme de mon âge. Le charme que je trouvais dans cette liaison me révéla une face de la vie, des facultés et des besoins de l'âme que je ne connaissais pas. Comme je ne pus me détacher jamais des premières impressions de mon enfance, dans mon amour pour la chevalerie, je me plus à voir en lui mon frère d'armes, et je voulus qu'il me donnât ce titre, à l'exclusion de tout autre ami intime. Il s'y prêta avec un abandon de cœur qui me prouva combien la sympathie était vive entre nous. Il prétendait que j'étais né pour être naturaliste, à cause de mon aptitude à la vie nomade et aux rudes expéditions. Il me reprochait un peu de préoccupation, et me grondait sérieusement lorsque je marchais étourdi sur des plantes intéressantes; mais il assurait que j'étais doué de l'esprit de méthode, et que je pourrais inventer un jour, non pas une théorie de la nature, mais un excellent système de classification. Sa prédiction ne se réalisa point, mais ses encouragements me firent en moi le goût de l'étude et empêchèrent mon esprit de retomber en paralysie dans la vie des camps. Il fut pour moi l'envoyé du ciel; sans lui je fusse redevenu peut-être, sinon le coupe-jarret de la Roche-Mauprat, du moins le sauvage de la Varenne. Ses enseignements ranimèrent en moi le sentiment de la vie intellectuelle; il agrandit mes idées, il ennoblit aussi mes instincts; car, si une merveilleuse droiture et des habitudes de modestie l'empêchaient de se jeter dans les discussions philosophiques, il avait l'amour inné de la justice, et décidait avec une sagacité infaillible toutes les questions de sentiment et de moralité. Il prit sur moi un ascendant que n'eût jamais pu prendre l'abbé dans la position où notre méfiance mutuelle nous avait placés dès le principe. Il me révéla une grande partie du monde physique; mais ce qu'il m'apprit de plus précieux fut de m'habituer à me connaître moi-même et à réfléchir sur mes impressions. Je parvins à gouverner mes mouvements jusqu'à un certain point. Je ne me corrigeai jamais de l'orgueil et de la violence. On ne change pas l'essence de son être, mais on dirige vers le bien ses facultés diverses; on arrive presque à utiliser ses défauts; c'est au reste le grand secret et le grand problème de l'éducation.

Les entretiens de mon cher Arthur m'amènèrent à de telles réflexions, que je parvins à déduire logiquement de tous mes souvenirs les motifs de la conduite d'Edmée. Je la trouvai grande et généreuse, surtout dans les choses qui, mal vues et mal appréciées, m'avaient le plus blessé. Je ne l'en aimai pas davantage, c'était impossible; mais j'arrivai à comprendre pourquoi je l'aimais invinciblement, malgré tout ce qu'elle m'avait fait souffrir. Cette flamme sainte brûla dans mon âme, sans pâlir un seul instant, durant les six années de notre séparation. Malgré l'excès de vie qui débordait mon être, malgré les excitations d'une nature extérieure pleine de volupté, malgré les mauvais exemples et les nombreuses occasions qui sollicitaient la faiblesse humaine dans la liberté de la vie errante et militaire, je prends Dieu à témoin que je conservai intacte ma robe d'innocence et que je ne connus pas le baiser d'une seule femme. Arthur, qu'une organisation



plus calme sollicitait moins vivement et que le travail de l'intelligence absorbait presque tout entier, ne fut pas toujours aussi austère; il m'engagea même plusieurs fois à ne pas courir les dangers d'une vie exceptionnelle, contraire au vœu de la nature. Quand je lui confiai qu'une grande passion éloignait de moi toute faiblesse et rendait toute chute impossible, il cessa de combattre ce qu'il appelait mon fanatisme (c'était un mot très en vogue et qui s'appliquait à presque tout indifféremment), et je remarquai qu'il avait pour moi une estime plus profonde, je dirai même une sorte de respect qui ne s'exprimait point par des paroles, mais qui se révélait dans mille petits témoignages d'adhésion et de déférence.

Un jour, qu'il me parlait de la grande puissance qu'exerce la douceur extérieure jointe à une volonté inébranlable, me citant pour exemple et le bien et le mal dans l'histoire des hommes, surtout la douceur des apôtres et l'hypocrisie des prêtres de toutes les religions, il me vint à l'idée de lui demander si, avec la fougue de mon sang et l'emportement de mon caractère, je pourrais jamais exercer une influence quelconque sur mes prêches. En me servant de ce dernier mot, je ne songeais qu'à Edmée. Arthur me répondit que j'aurais un autre ascendant que celui de la douceur acquise. « Ce sera, dit-il, celui de la bonté naturelle. La chaleur de l'âme, l'ardeur et la persévérance de l'affection, voilà ce qu'il faut dans la vie de famille, et ces qualités font aimer nos défauts à ceux-là mêmes qui habituellement en souffrent le plus. Nous devons tâcher de nous vaincre par amour pour ceux qui nous aiment; mais se proposer un système de modération dans le sein de l'amour ou de l'amitié serait, je pense, une recherche puérile, un travail égoïste, et qui tuerait l'affection en nous-mêmes d'abord et bientôt après dans les autres. Je ne vous parlais de modération réfléchie que dans l'application de l'autorité sur les masses. Or, si vous avez jamais l'ambition...

— Or, vous croyez, lui dis-je sans écouter la dernière partie de son discours, que, tel que vous me connaissez, je puis rendre une femme heureuse et me faire aimer d'elle malgré tous mes défauts et les torts qu'ils entraînent?

— O cervelle amoureuse! s'écria-t-il, qu'il est difficile de vous distraire!.... Eh bien! si vous le voulez, Bernard, je vous dirai ce que je pense de vos amours. La personne que vous aimez si ardemment vous aime, à moins qu'elle ne soit incapable d'aimer ou tout à fait dépourvue de jugement. »

Je lui assurai qu'elle était autant au-dessus de toutes les autres femmes que le lion est au-dessus de l'écureuil, le cèdre au-dessus de l'hysope, et, à force de métaphores, je réussis à le convaincre. Alors il m'engagea à lui confier quelques détails, afin, disait-il, qu'il pût juger ma position à l'égard d'Edmée. Je lui ouvris mon cœur sans réserve et lui racontai mon histoire d'un bout à l'autre. Nous étions alors sur la lisière d'une belle forêt vierge, aux derniers rayons du couchant. Le parc de Sainte-Sévère, avec ses beaux chênes seigneuriaux qui n'avaient jamais subi l'outrage de la cognée, se représentait à ma pensée, pendant que je regardais les arbres du désert affranchis de toute culture, s'épanouissant dans leur force et dans leur grâce primitive au-dessus de nos têtes. L'horizon brûlant me rappelait les visites du soir à la cabane de Patience, Edmée assise sous les pampres dorés; et le chant des perruches allègres me retraçait celui des beaux oiseaux exotiques qu'elle élevait dans sa chambre. Je pleurai en songeant à l'éloignement de ma patrie, au large Océan qui nous séparait et qui a englouti tant de pèlerins au moment où ils saluaient la rive natale. Je pensai aussi aux chances de la fortune, aux dangers de la guerre, et, pour la première fois, j'eus peur de mourir; car mon cher Arthur, serrant ma main dans les siennes, m'assurait que j'étais aimé, et qu'il voyait une nouvelle preuve d'affection dans chaque trait de rigueur et de méfiance. « Enfant, me disait-il, si elle ne voulait pas t'épouser, ne vois-tu pas qu'elle aurait eu cent manières de se débarrasser à jamais de tes prétentions? Et si elle n'avait pour toi une tendresse inépuisable, se serait-elle donné tant

de peine et imposé tant de sacrifices pour te tirer de l'abjection où elle t'avait trouvé et pour te rendre digne d'elle? Eh bien! toi qui ne rêves qu'aux antiques prouesses de la chevalerie errante, ne vois-tu pas que tu es un noble preux, condamné par ta dame à de rudes épreuves pour avoir manqué aux lois de la galanterie, en réclamant d'un ton impérieux l'amour qu'on doit implorer à genoux? »

Il entra alors dans un examen détaillé de mes crimes, et trouvait les châtiments rudes, mais justes; il discutait ensuite les probabilités de l'avenir, et me donnait l'excellent conseil de me soumettre jusqu'à ce qu'on jugât à propos de m'absoudre.

« Mais, lui disais-je, n'est-ce point une honte qu'un homme mûri, comme je le suis maintenant, par la réflexion et rudement éprouvé par la guerre, se soumette comme un enfant au caprice d'une femme? »

— Non, me répondait Arthur, ce n'est point une honte, et la conduite de cette femme n'est point dictée par le caprice. Il n'y a que de l'honneur à réparer le mal qu'on a fait, et combien peu d'hommes en sont capables! Il n'y a que justice dans la pudeur offensée qui réclame ses droits et son indépendance naturelle. Vous vous êtes conduit comme Albion, ne vous étonnez pas qu'Edmée se conduise comme Philadelphie. Elle ne se rendra qu'à la condition d'une paix glorieuse, et elle aura raison. »

Il voulut savoir quelle conduite avait tenue Edmée à mon égard, depuis deux ans que nous étions en Amérique. Je lui montrai les rares et courtes lettres que j'avais reçues d'elle. Il fut frappé du grand sens et de la parfaite loyauté qui lui parurent ressortir de l'élevation et de la précision virile du style. Edmée ne me faisait aucune promesse et ne m'encourageait même par aucune espérance directe; mais elle témoignait un vif désir de mon retour et me parlait du bonheur que nous goûterions *tous*, réunis autour de l'âtre, quand mes récits extraordinaires prolongeraient les veillées du château; elle n'hésitait pas à me dire que j'étais, avec son père, *l'unique sollicitude de sa vie*. Cependant, malgré une tendresse si soutenue, un terrible soupçon m'obsédait. Dans ces courtes lettres de ma cousine, comme dans celles de son père, comme dans les longues épîtres tendres et fleuries de l'abbé Aubert, on ne me faisait jamais part des événements qui pouvaient et qui devaient survenir dans la famille. Chacun m'entretenait de soi-même, et jamais ils ne me disaient un mot les uns des autres; c'est tout au plus si on me parlait des attaques de goutte du chevalier. Il y avait comme une convention passée entre chacun des trois, de ne me point dire les occupations et la situation d'esprit des deux autres.

« Éclaire-moi et rassure-moi, si tu peux, à cet égard, dis-je à Arthur. Il y a des moments où je m'imagine qu'Edmée est mariée, et qu'on est convenu de ne me l'apprendre qu'à mon retour; car enfin, qui l'en empêche? Est-il probable qu'elle m'aime assez pour vivre dans la solitude par amour pour moi, tandis que cet amour, soumis aux principes d'une froide raison et d'une austère conscience, se résigne à voir mon absence se prolonger indéfiniment avec la guerre? J'ai des devoirs à remplir ici, sans nul doute; l'honneur exige que je défende mon drapeau jusqu'au jour du triomphe ou de la défaite irréparable de la cause que je sers; mais je sens que je prèle Edmée à ces vains honneurs, et que, pour la voir une heure plus tôt, j'abandonnerais mon nom à la risée et aux malédictions de l'univers. — Cette dernière pensée vous est suggérée, répondit Arthur en souriant, par la violence de votre passion; mais vous n'agiriez point comme vous dites, l'occasion se présentant. Quand nous sommes aux prises avec une seule de nos facultés, nous croyons les autres anéanties; mais qu'un choc extérieur les réveille, et nous voyons bien que notre âme vit par plusieurs points à la fois. Vous n'êtes pas insensible à la gloire, Bernard, et si Edmée vous invitait à y renoncer, vous vous apercevriez que vous y tenez plus que vous ne pensiez; vous avez d'ardentes convictions républicaines, et c'est Edmée qui vous les a inspirées la première. Que penseriez-vous d'elle, et que serait-elle en effet si elle vous disait aujourd'hui

d'hui : Il y a, au-dessus de la religion que je vous ai prêchée et des dieux que je vous ai révélés, quelque chose de plus auguste et de plus sacré ; c'est mon bon plaisir ? Bernard, votre amour est plein d'exigences contradictoires. L'inconscience est d'ailleurs le propre de tous les amours humains. Les hommes s'imaginent que la femme n'a point d'existence par elle-même et qu'elle doit toujours s'absorber en eux, et pourtant ils n'aiment fortement que la femme qui paraît s'élever, par son caractère, au-dessus de la faiblesse et de l'inertie de son sexe. Vous voyez sous ce climat tous les colons disposer de la beauté de leurs esclaves, mais ils ne les aiment point, quelque belles qu'elles soient ; et lorsque par hasard ils s'attachent à une d'elles, leur premier besoin est de l'affranchir. Jusque-là ils ne croient pas avoir affaire à une créature humaine. L'esprit d'indépendance, la notion de la vertu, l'amour du devoir, privilège des âmes élevées, est donc nécessaire dans une compagne ; et plus votre maîtresse vous montre de force et de patience, plus vous la chérissez, en dépit de vos souffrances. Sachez donc distinguer l'amour du désir ; le désir veut détruire les obstacles qui l'attirent, et il meurt sur les débris d'une vertu vaincue ; l'amour veut vivre, et pour cela il veut voir l'objet de son culte longtemps défendu par cette muraille de diamant dont la force et l'éclat font la valeur et la beauté. »

C'est ainsi qu'Arthur m'expliquait les ressorts mystérieux de ma passion et projetait la lumière de sa sagesse dans les orages ténébreux de mon âme. Quelquefois il ajoutait : « Si le ciel m'eût donné la femme que j'ai parfois rêvée, je crois que j'aurais su faire de mon amour une passion noble et généreuse ; mais la science prend trop de temps : je n'ai pas eu le loisir de chercher mon idéal, et, si je l'ai rencontré, je n'ai pu ni l'étudier ni le reconnaître. Ce bonheur vous est accordé, Bernard ; mais vous n'approfondirez pas l'histoire naturelle : un seul homme n'y peut pas tout avoir. »

Quant à mon soupçon sur le mariage d'Edmée que je redoutais, il le rejetait bien loin, comme une obsession malade. Il trouvait, au contraire, dans le silence d'Edmée à cet égard, une admirable délicatesse de conduite et de sentiments. « Une personne vaine prendrait soin, dit-il, de vous apprendre tous les sacrifices qu'elle vous fait, de vous énumérer les titres et qualités des prétendants qu'elle repousse ; mais Edmée est une âme trop élevée, un esprit trop sérieux pour entrer dans ces détails titules. Elle regarde vos conventions comme indéfinissables, et n'imite pas ces consciences faibles qui parlent toujours de leurs victoires pour se faire un mérite de ce que la vraie force trouve facile. Elle est née si fière qu'elle n'imagine même pas qu'on puisse la soupçonner de ne pas l'être. »

Ces entretiens versaient un baume salubre sur mes blessures. Lorsque la France accorda enfin ouvertement son alliance à la cause américaine, j'appris de l'abbé une nouvelle qui me rassura entièrement sur un point. Il m'écrivait que probablement je retrouverais au Nouveau-Monde *un ancien ami*. Le comte de La Marche avait obtenu un régiment, et il partait pour les États-Unis. « *Entre nous soit dit*, ajoutait l'abbé, il lui était bien nécessaire de se créer une position. Ce jeune homme, quoique modeste et sage, a toujours eu la faiblesse de céder à un préjugé de famille. Il avait honte de sa pauvreté et la cachait comme on cache une lèpre, si bien qu'il a achevé de se ruiner en ne voulant pas laisser paraître les progrès de sa ruine. On attribue dans le monde la rupture d'Edmée avec lui à ces revers de fortune, et l'on va jusqu'à dire qu'il était peu épris de sa personne et beaucoup de sa dot. Je ne saurais me résoudre à lui supposer des vues basses, et je crois seulement qu'il a subi les souffrances auxquelles conduisent de faux principes sur le prix des biens de ce monde. Si vous le rencontrez, Edmée désire que vous lui témoigniez de l'intérêt, et que vous lui exprimiez celui qu'elle a toujours manifesté pour lui. La conduite de votre admirable cousine a été en ceci comme en toutes choses, pleine de douceur et de dignité. »

## XV.

La veille du départ de M. de La Marche, après l'envoi de la lettre de l'abbé, il s'était passé dans la Varenne un petit événement qui me causa en Amérique une surprise agréable et plaisante, et qui d'ailleurs s'enchaîna d'une manière remarquable aux événements les plus importants de ma vie, ainsi que vous le verrez plus tard.

Quoique assez grièvement blessé à la malheureuse affaire de Savannah, j'étais activement occupé en Virginie, sous les ordres du général Green, à rassembler les débris de l'armée de Gates, qui était à mes yeux un héros bien supérieur à son rival heureux Washington. Nous venions d'apprendre le débarquement de l'escadre de M. de Ternay, et la tristesse qui nous avait gagnés à cette époque de revers et de détresse commençait à se dissiper devant l'espoir d'un secours plus considérable que celui qui nous arrivait en effet. Je me promenais dans les bois, à peu de distance du camp, avec Arthur, et nous profitions de ce moment de répit pour nous entretenir enfin d'autre chose que de Cornwallis et de l'infâme Arnolds. Longtemps affligés par le spectacle des maux de la nation américaine, par la crainte de voir l'injustice et la cupidité triompher de la cause des peuples, nous nous abandonnions à une douce gaieté. Lorsque j'avais une heure de loisir, j'oubliais mes rudes travaux pour me réfugier dans l'oasis de mes pensées, dans la famille de Sainte-Sévère. Selon ma coutume, à ces heures-là, je racontais au complaisant Arthur quelque scène bouffonne de mes débuts dans la vie au sortir de la Roche-Mauprat. Je lui décrivais tantôt ma première toilette, tantôt le mépris et l'horreur de mademoiselle Leblanc pour ma personne, et ses recommandations à son ami Saint-Jean de ne jamais approcher de moi à la portée du bras. Je ne sais comment, au milieu de ces amusantes figures, celle du solennel hidalgo Marçasse se présenta à mon imagination, et je me mis à faire la peinture fidèle et détaillée de l'habillement, de la démarche et de la conversation de cet énigmatique personnage. Ce n'est pas que Marçasse fût réellement aussi comique qu'il m'apparaissait à travers ma fantaisie ; mais, à vingt ans, un homme n'est qu'un enfant, surtout lorsqu'il est militaire, qu'il vient d'échapper à de grands périls, et que la conquête de sa propre vie le remplit d'un orgueil insouciant. Arthur riait de tout son cœur en m'écoutant, et m'assurait qu'il donnerait tout son bagage de naturaliste pour un animal aussi curieux que celui dont je lui faisais la description. Il plaisait qu'il trouvait à partager mes enfantillages me donnant de la verve, je ne sais si j'aurais pu résister au désir de charger un peu mon modèle, lorsque tout à coup, au détour du chemin, nous nous trouvâmes en présence d'un homme de haute taille, pauvrement vêtu, pitoyablement décharné, lequel marchait à nous d'un air grave et pensif, portant à la main une longue épée nue, dont la pointe était pacifiquement baissée jusqu'à terre. Ce personnage ressemblait si fort à celui que je venais de décrire qu'Arthur, frappé de l'à-propos, fut pris d'un rire inextinguible, et, se rangeant de côté pour laisser passer le Sosie de Marçasse, se jeta sur le gazon au milieu d'une quinte de toux convulsive.

Quant à moi, je ne risais point, car rien de ce qui semble surnaturel ne manque de frapper vivement l'homme le plus habitué au danger. La jambe en avant, l'œil fixe, le bras étendu, nous nous approchâmes l'un vers l'autre, moi et lui, non pas l'ombre de Marçasse, mais la personne respectable, en chair et en os, de l'hidalgo preneur de taupes.

Pétrifié de surprise, lorsque je vis ce que je prenais pour un spectre porter lentement la main à la corne de son chapeau et le soulever sans perdre une ligne de sa taille, je reculai de trois pas, et cette émotion, qu'Arthur prit pour une facétie de ma part, augmenta sa gaieté. Le chasseur de belettes n'en fut aucunement ému ; peut-être pensa-t-il, dans son calme judiciaire, que c'était la manière d'aborder les gens sur l'autre rive de l'Océan.

Mais la gaieté d'Arthur faillit redevenir contagieuse

lorsque Marcasse me dit avec un flegme incomparable : « Il y a longtemps, monsieur Bernard, que j'ai l'honneur de vous chercher. — Il y a longtemps en effet, mon bon Marcasse, répondis-je en serrant gaielement la main de cet ancien ami ; mais dis-moi par quel pouvoir inouï j'ai eu le bonheur de t'attirer jusqu'ici. Autrefois tu passais pour sorcier ; le serais-je devenu aussi sans m'en douter ? — Je vous dirai tout cela, mon cher général, répondit Marcasse, que mon uniforme de capitaine éblouissait apparemment ; veuillez me permettre d'aller avec vous, et je vous dirai bien des choses, bien des choses ! »

En entendant Marcasse répéter son dernier mot d'une voix affaiblie et comme se faisant écho à lui-même, manie qu'un instant auparavant j'étais en train de contrefaire, Arthur se remit à rire. Marcasse se retourna vers lui, et, l'ayant regardé fixement, le salua avec une gravité imperturbable. Arthur, reprenant tout à coup son sérieux, se leva et lui rendit son salut jusqu'à terre avec une dignité comique.

Nous retournâmes ensemble au camp. Chemin faisant, Marcasse me raconta son histoire dans ce style bref, qui, forçant l'auditeur à mille questions fatigantes, loin de simplifier le discours, le compliquait extraordinairement. Ce fut un grand divertissement pour Arthur ; mais, comme vous ne trouveriez pas le même plaisir à entendre une relation exacte de cet interminable dialogue, je me bornerai à vous dire comment Marcasse s'était décidé à quitter sa patrie et ses amis pour apporter à la cause américaine le secours de sa longue épée.

M. de La Marche partait pour l'Amérique à l'époque où Marcasse, installé à son château du Berry pour huit jours, faisait sa ronde annuelle sur les poutres et les solives des greniers. La maison du comte, bouleversée de ce départ, se livrait à de merveilleux commentaires sur ce pays lointain, plein de dangers, de prodiges, d'où l'on ne revenait jamais, suivant les beaux esprits du village, qu'avec une fortune si considérable et tant de lingots d'or et d'argent qu'il fallait dix vaisseaux pour les rapporter. Sous son extérieur glacé, don Marcasse, semblable aux volcans hyperboréens, cachait une imagination brûlante, un amour passionné pour l'extraordinaire. Habitué à vivre en équilibre sur les ais des charpentes, dans une région évidemment plus élevée que les autres hommes, et n'étant pas insensible à la gloire d'étonner chaque jour les assistants par la hardiesse et la tranquillité de ses manœuvres acrobatiques, il se laissa enflammer par la peinture de l'El Dorado ; et cette fantaisie fut d'autant plus vive que, selon son habitude, il ne s'en ouvrit à personne. M. de La Marche fut donc fort surpris lorsque, la veille de son départ, Marcasse se présenta devant lui, et lui proposa de l'accompagner en Amérique en qualité de valet de chambre. En vain M. de La Marche lui représenta qu'il était bien vieux pour quitter son état et pour courir les chances d'une existence nouvelle ; Marcasse montra tant de fermeté qu'il finit par le convaincre. Plusieurs raisons déterminèrent M. de La Marche à faire ce singulier choix. Il avait résolu d'emmenier un domestique encore plus âgé que le chasseur de belettes, et qui ne le suivait qu'avec beaucoup de répugnance. Mais cet homme avait toute sa confiance, faveur que M. de La Marche accordait difficilement, n'ayant du train d'un homme de qualité que l'apparence, et voulant être servi avec économie, prudence et fidélité. Il connaissait Marcasse pour un homme scrupuleusement honnête, et même singulièrement désintéressé ; car il y avait du don Quichotte dans l'âme de Marcasse tout aussi bien que dans sa personne. Il avait trouvé dans une ruine une sorte de trésor, c'est-à-dire un pot de grès renfermant une somme de dix mille francs environ, en vieille monnaie d'or et d'argent ; et non-seulement il l'avait remis au possesseur de la ruine, qu'il aurait pu tromper à son aise, mais encore il avait refusé une récompense, disant avec emphase, dans son jargon abrégé, que *l'honnêteté mourrait se rendant*.

La frugalité de Marcasse, sa discrétion, sa ponctualité devaient en faire un homme précieux, s'il pouvait s'habituer à mettre ces qualités au service d'autrui. Il y avait seulement à craindre qu'il ne pût s'habituer à la perte

de son indépendance ; mais, avant que l'escadre de M. de Ternay mit à la voile, M. de La Marche pensa qu'il aurait le temps de faire une épreuve suffisante de son nouvel écuyer.

De son côté, Marcasse éprouva bien quelque regret en prenant congé de ses amis et de son pays ; car, s'il avait des *amis partout, partout une patrie*, comme il disait, faisant allusion à sa vie errante, il avait pour la Varenne une préférence bien marquée ; et, de tous ses châteaux (car il avait pour coutume d'appeler siens tous ses gîtes), le château de Sainte-Sève était le seul où il arrivât avec plaisir et dont il s'éloignât avec regret. Un jour que le pied lui avait manqué sur la toiture et qu'il avait fait une chute assez grave, Edmée, encore enfant, avait gagné son cœur par les pleurs que cet accident lui avait fait répandre et par les soins naïfs qu'elle lui avait donnés. Depuis que Patience habitait la lisière du parc, Marcasse sentait encore plus d'attrait pour Sainte-Sève, car Patience était l'Oreste de Marcasse. Marcasse ne comprenait pas toujours Patience ; mais Patience était le seul qui comprit parfaitement Marcasse et qui sut tout ce qu'il y avait d'honnêteté chevaleresque et de bravoure exaltée sous cette bizarre enveloppe. Prostré devant la supériorité intellectuelle du solitaire, le chasseur de belettes s'arrêtait respectueusement, lorsque la verve poétique, s'emparant de Patience, devenait inintelligible pour son modeste ami. Alors Marcasse, avec une touchante douceur et s'abstenant de questions et de remarques déplacées, baissait les yeux, et faisant signe de la tête de temps à autre, comme s'il eût compris et approuvé, donnait du moins à son ami l'innocent plaisir d'être écouté sans contradiction.

Cependant Marcasse en avait compris assez pour embrasser les idées républicaines et pour partager les romanesques espérances de nivellement universel et de retour à l'égalité de l'âge d'or que nourrissait ardemment le bonhomme Patience. Ayant plusieurs fois ouï dire à son ami qu'il fallait cultiver ces doctrines avec prudence (précepte que d'ailleurs Patience n'observait guère pour son propre compte), l'hidalgo, puissamment aidé par son habitude et son penchant, ne parlait jamais de sa philosophie ; mais il faisait une propagande plus efficace, en colportant du château à la chaumière et de la maison bourgeoise à la ferme ces petites éditions à bon marché de *la Science du bonhomme Richard*, et d'autres menus traités de patriotisme populaire, que, selon la société jésuitique, une société secrète de philosophes voltairiens, voués aux pratiques diaboliques de la franc-maçonnerie, faisait circuler gratis dans les basses classes.

Il y avait donc autant d'enthousiasme révolutionnaire que d'amour pour les aventures dans la subite résolution de Marcasse. Depuis longtemps le loir et la fouine lui paraissaient des ennemis trop faibles, et l'aire aux grains un champ trop resserré pour sa valeur inquiète. Il lisait chaque jour les journaux de la veille dans l'office des bonnes maisons qu'il parcourait, et cette guerre d'Amérique, qu'on signalait comme le réveil de la justice et de la liberté dans l'univers, lui avait semblé devoir amener une révolution en France. Il est vrai qu'il prenait au pied de la lettre cette influence des idées qui devaient traverser les mers et venir s'emparer des esprits sur notre continent. Il voyait en rêve une armée d'Américains victorieux descendant de nombreux vaisseaux et apportant l'olivier de paix et la corne d'abondance à la nation française. Il se voyait dans ce même rêve commandant une légion héroïque, et réparaisant dans la Varenne guerrier, législateur, émule de Washington, supprimant les abus, renversant les grandes fortunes, dotant chaque prolétaire d'une portion convenable, et, au milieu de ces vastes et rigoureuses mesures, protégeant les bons et loyaux nobles et leur conservant une existence honorable. Il est inutile de dire que les nécessités douloureuses des grandes crises politiques n'entraînaient point dans l'esprit de Marcasse, et que pas une goutte de sang répandu ne venait souiller le romanesque tableau que Patience déroulait devant ses yeux.

Il y avait loin de ces espérances gigantesques au mé-



Il y a longtemps, monsieur Bernard, que j'ai l'honneur de vous chercher. (Page 55.)

tier de valet de chambre de M. de La Marche ; mais Marcasse n'avait pas d'autre chemin pour arriver à son but. Les cadres du corps d'armée destiné pour l'Amérique étaient remplis depuis longtemps, et ce n'était qu'en qualité de passager attaché à l'expédition qu'il pouvait prendre place sur un bâtiment marchand à la suite de l'escadre. Il avait questionné l'abbé sur tout cela sans lui dire son projet. Son départ fut un coup de théâtre pour tous les habitants de la Yarenne.

A peine eut-il mis le pied sur le rivage de l'Union qu'il sentit un besoin irrésistible de prendre son grand chapeau et sa grande épée, et d'aller tout seul devant lui à travers bois, comme il avait coutume de faire dans son pays ; mais sa conscience lui défendait de quitter son maître après avoir contracté l'engagement de le servir. Il avait compté sur la fortune, et la fortune le seconda. La guerre étant beaucoup plus meurtrière et plus active qu'on ne s'y attendait, M. de La Marche craignit à tort d'être embarrassé par la santé débile de son maigre écuyer. Pressant d'ailleurs son désir de liberté, il lui offrit une somme d'argent et des lettres de recommandation pour qu'il pût se joindre comme volontaire aux

troupes américaines. Marcasse, sachant la fortune de son maître, refusa l'argent, n'accepta que les recommandations, et partit léger comme la plus agile des belettes qu'il eût jamais occises.

Son intention était de se rendre à Philadelphie ; mais un hasard inutile à raconter lui ayant fait savoir que j'étais dans le sud, comptant avec raison trouver en moi un conseil et un appui, il était venu me rejoindre, seul, à pied, à travers des contrées inconnues, presque désertes et souvent pleines de périls de toute espèce. Son habit seul avait souffert ; sa figure jaune n'avait pas changé de nuance, et il n'était pas plus étonné de sa nouvelle destinée que s'il eût parcouru la distance de Sainte-Sévère à la tour Gazeau.

La seule chose insolite que je remarquai en lui fut qu'il se retournait de temps en temps et regardait en arrière, comme s'il eût été tenté d'appeler quelqu'un ; puis aussitôt il souriait et soupirait presque au même instant. Je ne pus résister au désir de lui demander la cause de son inquiétude. « Hélas ! répondit-il, habitude ne peut se perdre, un pauvre chien ! un bon chien ! Toujours dire : ici, Blaireau ! Blaireau, ici !



Le pauvre animal avait senti son maître de loin... (Page 58.)

— J'entends, lui dis-je, Blaireau est mort, et vous ne pouvez vous habituer à l'idée que vous ne le verrez plus sur vos traces ?

— Mort ! s'écria-t-il avec un geste d'épouvante. Non, Dieu merci ! Ami Patience, grand ami ! Blaireau heureux, mais triste comme son maître, son maître seul !

— Si Blaireau est chez Patience, dit Arthur, il est heureux en effet, car Patience ne manque de rien ; Patience le chérira pour l'amour de vous, et certainement vous reverrez votre digne ami et votre chien fidèle. »

Marcas se leva les yeux sur la personne qui semblait si bien connaître sa vie ; mais, s'étant assuré qu'il ne l'avait jamais vue, il prit le parti qu'il avait coutume de prendre quand il ne comprenait pas ; il souleva son chapeau et salua respectueusement.

Marcasse fut, à ma prompte recommandation, enrôlé sous mes ordres, et peu de temps après il fut nommé sergent. Ce digne homme fit toute la campagne avec moi et la fit bravement, et lorsqu'en 1782 je passai sous le drapeau de ma nation et rejoignis l'armée de Rochambeau, il me suivit, voulant partager mon sort jusqu'à la fin. Dans les premiers jours, il fut pour moi un amuse-

ment plutôt qu'une société ; mais bientôt sa bonne conduite et son intrépidité calme lui méritèrent l'estime de tous, et j'eus lieu d'être fier de mon protégé. Arthur aussi le prit en grande amitié, et hors du service il nous accompagnait dans toutes nos promenades, portant la boîte du naturaliste, et perforant les serpents de son épée.

Mais lorsque j'essayai de le faire parler de ma cousine, il ne me satisfît point. Soit qu'il ne comprit pas l'intérêt que je mettais à savoir tous les détails de la vie qu'elle menait loin de moi, soit qu'il se fût fait à cet égard une de ces lois invariables qui gouvernaient sa conscience, jamais je ne pus obtenir une solution claire aux doutes qui me tourmentaient. Il me dit bien d'abord qu'il n'était question de son mariage avec personne ; mais quelque habitude que je fusse à la manière vague dont il s'exprimait, je m'imaginai qu'il avait fait cette réponse avec embarras et de l'air d'un homme qui s'est engagé à garder un secret. L'honneur me défendait d'insister au point de lui laisser voir mes espérances ; il y eut donc toujours entre nous un point douloureux auquel j'évitais de toucher, et sur lequel, malgré moi, je me trouvais revenir toujours. Tant qu'Arthur fut près de moi, je gardai ma



raison, j'interpréto les lettres d'Edmée dans le sens le plus loyal, mais quand j'eus la douleur de me séparer de lui, mes souffrances se révélèrent, et le séjour de l'Amérique me pesa de plus en plus.

Cette séparation eut lieu lorsque je quittai l'armée américaine pour faire la guerre sous les ordres du général français, Arthur était Américain, et il n'attendait d'ailleurs que l'issue de la guerre pour se retirer du service et se lever à Boston, auprès du docteur Cooper, qui l'aimait comme son fils, et qui se chargea de l'attacher à la bibliothèque de la société de Philadelphie, en qualité de bibliothécaire principal. C'était tout ce qu'Arthur avait désiré comme récompense de ses travaux.

Les événements qui remplirent ces dernières années appartenant à l'histoire. Je vis la paix proclamer l'existence des États-Unis avec une joie toute personnelle. Le chagrin s'était emparé de moi, ma passion n'avait fait que grandir et ne laissait point de place aux envieux de la gloire militaire. J'allai avant mon départ embrasser Arthur, et je m'embarquai avec le brave Marcasse, partage entre la douleur de quitter mon seul ami et la joie de revoir mes seules amours. L'escadre dont je faisais partie éprouva de grandes vicissitudes dans la traversée, et plusieurs fois je renonçai à l'espérance de mettre jamais un genou en terre devant Edmée, sous les grands chênes de Sainte-Sevère. Enfin, après une dernière tempête essuyée sur les côtes de France, je mis le pied sur les grèves de la Bretagne, et je tombai dans les bras de mon pauvre sergent, qui avait supporté, sinon avec plus de force physique, du moins avec plus de tranquillité morale, les maux communs, et nos larmes se confondirent.

## XVI.

Nous partîmes de Brest sans nous faire précéder d'aucune lettre.

Lorsque nous approchâmes de la Varenne, nous mîmes pied à terre, et, envoyant la chaise de poste par le plus long chemin, nous prîmes à travers bois. Quand je vis les arbres du parc élever leurs têtes vénérables au-dessus des bois taillés comme une grave phalange de druides au milieu d'une multitude prosternée, mon cœur battit si fort que je fus forcé de m'arrêter. « Eh bien ! » me dit Marcasse en se retournant d'un air presque sévère, et comme s'il m'eût reproché ma faiblesse; mais un instant après je vis sa physionomie également compromise par une émotion inattendue. Un petit glapissement plaintif et le frôlement d'une queue de renard dans ses jambes l'ayant fait tressaillir, il jeta un grand cri en reconnaissant Blaireau. Le pauvre animal avait senti son maître de loin, il était accouru avec l'agilité de sa première jeunesse pour se rouler à nos pieds. Nous crîmes un instant qu'il allait y mourir, car il resta immobile et comme crispé sous la main caressante de Marcasse; puis tout à coup, se relevant comme frappé d'une idée digne d'un homme, il repartit avec la rapidité de l'éclair et se dirigea vers la cabane de Patience.

« Oui, va avertir mon ami, brave chien ! s'écria Marcasse, plus ami que toi serait plus qu'homme. » Il se retourna vers moi, et je vis deux grosses larmes rouler sur les joues de l'impassible hidalgo.

Nous doublâmes le pas jusqu'à la cabane. Elle avait subi de notables améliorations; un joli jardin rustique, clos par une haie vive adossée à des quartiers de roc, s'étendait autour de la maisonnette; nous arrivâmes, non plus par un sentier pierreux, mais par une belle allée, aux deux côtés de laquelle des légumes splendides s'élevaient en lignes régulières comme une armée en ordre de marche. Un bataillon de choux composait l'avant-garde; les carottes et les salades formaient le corps principal, et le long de la haie l'oseille modeste fermait le cortège. De jolis pommiers, déjà forts, inclinaient sur ces plantés leur parasol de verdure, et les poiriers en quenouille, alternant avec les poiriers en éventail, les bordures de thym et de sauge baisant le pied des tournesols et des giroflées, tra-

issaient dans Patience un singulier retour à des idées d'ordre social et à des habitudes de luxe.

Ce changement était si notable que je croyais ne plus trouver Patience dans cette habitation. Une inquiétude plus grave encore commençait à me gagner; elle se changea presque en certitude lorsque je vis deux jeunes gens du village occupés à tailler les espaliers. Notre traversée avait duré plus de quatre mois, et il y en avait bien six que nous n'avions entendu parler du solitaire. Mais Marcasse ne ressentait aucune crainte; Blaireau lui avait dit que Patience vivait, et les traces du petit chien fraîchement marquées sur le sable de l'allée attestaient la direction qu'il avait prise. Néanmoins, j'avais tellement peur de voir troubler la joie d'un pareil jour que je n'osai pas faire une question aux jardiniers de Patience, et que je suivis en silence l'hidalgo, dont l'œil attendri se promenait sur ce nouvel Eden, et dont la bouche discrète ne laissait échapper que le mot *changement*, plusieurs fois répété.

Enfin l'impudence me prit; l'allée était interminable, bien que très-courte en réalité, et je me mis à courir, le cœur bondissant d'émotion. « Edmée, me disais-je, est peut-être là. »

Elle n'y était pourtant pas, et je n'entendis que la voix du solitaire qui disait : « Ah çà! qu'est-ce qu'il y a donc? ce pauvre vieux chien est-il devenu enragé! A bas, Blaireau! Vous n'auriez pas tourmenté votre maître de la sorte. Ce que c'est que de gêter les gens!

— Blaireau n'est pas enragé, dis-je en entrant; êtes-vous donc devenu sourd à l'approche d'un ami, maître Patience? »

Patience laissa retomber sur sa table une pile d'argent qu'il était en train de compter, et vint à moi avec son ancienne cordialité. Je l'embrassai; il fut surpris et touché de ma joie; puis, me regardant de la tête aux pieds, il s'émerveillait du changement opéré dans ma personne, lorsque Marcasse parut sur le seuil de la porte.

Alors Patience, avec une expression sublime, s'écria en levant sa large main vers le ciel : « Les paroles du Cantique! Maintenant je puis mourir, mes yeux ont vu celui que j'attendais. » L'hidalgo ne dit rien; il leva son chapeau comme de coutume, et, s'asseyant sur une chaise, il devint pâle et ferma les yeux. Son chien sauta sur ses genoux en témoignant sa tendresse par des essais de petits cris qui se changeaient en éternuements multipliés (vous savez qu'il était *muet de naissance*). Tout tremblant de vieillesse et de joie, il allongea son nez pointu vers le long nez de son maître; mais son maître ne lui répondit pas comme à l'ordinaire : « A bas, Blaireau! » Marcasse était évanoui.

Cette âme aimante, qui ne savait pas plus que celle de Blaireau se manifester par la parole, succombait sous le poids de son bonheur. Patience courut lui chercher un grand *pitchet* de vin du pays, de seconde année, c'est-à-dire du plus vieux et du meilleur possible; il lui en fit avaler quelques gouttes dont la verdeur le ranima. L'hidalgo excusa sa faiblesse en l'attribuant à la fatigue et à la chaleur; il ne voulut ou ne sut pas l'attribuer à son véritable motif. Il est des âmes qui s'éteignent, après avoir brûlé pour tout ce qu'il y a de beau et de grand dans l'ordre moral, sans avoir trouvé le moyen et même sans avoir senti le besoin de se manifester aux autres.

Quand les premiers élans furent calmés chez Patience, qui était aussi expansif que son ami l'était peu : « Ah çà! me dit-il, je vois, mon officier, que vous n'avez pas envie de rester ici longtemps. Allons donc vite où vous êtes pressé d'arriver. On va être bien surpris et bien content, je vous jure. » Nous pénétrâmes dans le parc, et en le traversant Patience nous expliqua le changement survenu dans son habitation et dans sa vie. « Quant à moi, vous voyez que je n'ai pas changé, nous dit-il. Même tenue, mêmes allures; et si je vous ai servi du vin tout à l'heure, je n'ai pas cessé pour cela de boire de l'eau. Mais j'ai de l'argent et des terres, et des ouvriers, da! Eh bien! tout cela, c'est malgré moi, comme vous allez le savoir. Il y a trois ans environ, mademoiselle Edmée me parla de l'embaras où elle était pour faire la charité à propos. L'abbé était aussi malhabile qu'elle. On les trompait tous les jours

en leur tirant de l'argent pour en faire un méchant usage, tandis que des journaliers fiers et laborieux manquaient de tout sans qu'on pût le savoir. Elle craignait de les humilier en allant s'enquérir de leurs besoins, et lorsque de mauvais sujets s'adressaient à elle, elle aimait mieux être leur dupe que de se tromper au détriment de la charité. De cette manière elle dépensait beaucoup d'argent et faisait peu de bien. Je lui fis alors entendre que l'argent était la chose la moins nécessaire aux nécessiteux; que ce qui rendait les hommes vraiment malheureux, ce n'était pas de ne pouvoir se vêtir mieux que les autres, aller au cabaret le dimanche, étaler à la grand'messe un bas bien blanc avec une jarretière rouge sur le genou, de ne pouvoir dire : Ma jument, ma vache, ma vigne, mon grenier, etc.; mais bien d'avoir le *corps faible et la saison dure*, de ne pouvoir se préserver du froid, du chaud, des maladies, *de la grand soif et de la grand'faim*. Je lui dis donc de ne pas juger de la force et de la santé des paysans d'après moi, mais d'aller s'informer elle-même de leurs maladies et de ce qui manquait à leur ménage. Ces gens-là ne sont pas philosophes; ils ont de la vanité, ils aiment la *braverie*, mangent le peu qu'ils gagnent pour paraître, et n'ont pas la prévoyance de se priver d'un petit plaisir pour mettre en réserve une ressource contre les grands besoins. Enfin, ils ne savent pas gouverner l'argent; ils vous disent qu'ils ont des dettes, et s'il est vrai qu'ils en aient, ils n'est pas vrai qu'ils emploient à les payer l'argent que vous leur donnez. Ils ne songent pas au lendemain, ils payent l'intérêt aussi haut qu'on veut le leur faire payer, et ils achètent avec votre argent une chenevière ou un mobilier, afin que les voisins s'étonnent et soient jaloux. Cependant les dettes augmentent tous les ans, et au bout du compte il faut vendre chenevière et mobilier, parce que le créancier, qui est toujours un d'entre eux, veut son remboursement ou de tels intérêts qu'on ne peut y suffire. Tout s'en va, le fonds emporte le fonds; les intérêts ont emporté le revenu; on est vieux, on ne peut plus travailler. Les enfants vous abandonnent, parce que vous les avez mal élevés et qu'ils ont les mêmes passions et les mêmes vanités que vous; il vous faut prendre une besace et aller de porte en porte demander du pain, parce que vous êtes habitué au pain et ne sauriez sans mourir manger des racines comme le sorcier Patience, rebut de la nature, que tout le monde hait et méprise, parce qu'il ne s'est pas fait mendiant. Le mendiant, au reste, n'est guère plus malheureux que le journalier, moins peut-être. Il n'a plus ni bonne ni sottise fierté, il ne souffre plus. Les gens du pays sont bons; aucun *besacier* ne manque d'un gîte et d'un souper en faisant sa ronde; les paysans lui chargent le dos de morceaux de pain, si bien qu'il peut nourrir volaille et pourceau dans la petite cahute où il laisse un enfant et une vieille parente pour soigner son bétail. Il y revient toutes les semaines passer deux ou trois jours à ne rien faire et à compter les pièces de deux sous qu'il a reçues. Cette pauvre monnaie lui sert souvent à satisfaire des besoins superflus que l'oisiveté engendre. Un métayer prend bien rarement du tabac; beaucoup de mendiants ne peuvent s'en passer et en demandent avec plus d'avidité que du pain. Ainsi le mendiant n'est pas plus à plaindre que le travailleur; mais il est corrompu et débauché quand il n'est pas méchant et féroce, ce qui du reste est assez rare.

« Voici donc ce qu'il faudrait faire, disais-je à Edmée; et l'abbé m'a dit que cela était l'avis de vos philosophes. Il faudrait que les personnes qui font comme vous beaucoup de charités particulières les fissent sans consulter la fantaisie de celui qui demande, mais bien après avoir reconnu ses véritables besoins. Edmée m'objecta que cette connaissance-là lui serait impossible, qu'il y faudrait passer toutes ses journées, et abandonner M. le chevalier qui se fait vieux, et qui ne peut plus lire ni rien faire sans les yeux et la tête de sa fille. L'abbé aimait trop à s'instruire pour son compte dans les livres des savants, pour avoir du temps de reste. « Voilà à quoi sert la belle science de la vertu, lui dis-je, elle fait qu'on oublie d'être vertueux. — Tu as bien raison, répartit Edmée, mais comment faire? » Je promis d'y songer et voici ce que

j'imaginai. Je me promenai tous les jours du côté des terres, au lieu de me promener comme d'habitude du côté des bois. Cela me coûta beaucoup; j'aime à être seul, et partout je fuyais l'homme depuis tant d'années que je n'en sais plus le compte. Enfin, c'était un devoir, je le fis. J'approchai des maisons; je m'enquies d'abord par-dessus la haie, et puis jusque dans l'intérieur des habitations, et comme par manière de conversation, de ce que je voulais savoir. D'abord on me reçut comme un chien perdu en temps de sécheresse, et je vis, avec un chagrin que j'eus bien de la peine à cacher, la haine et la méfiance sur toutes ces figures. Je n'avais pas voulu vivre avec les hommes, mais je les aimais; je les savais plus malheureux que méchants; j'avais passé tout mon temps à m'affliger de leurs maux, à m'indigner contre ceux qui les causaient; et quand pour la première fois j'entrevois la possibilité de faire quelque chose pour quelques-uns, ceux-là fermaient bien vite leur porte du plus loin qu'ils m'apercevaient, et leurs enfants, de beaux enfants que j'aime tant! se cachaient dans les fossés pour n'avoir pas la fièvre que je donnais, disait-on, avec le regard. Cependant, comme on savait l'amitié qu'Edmée avait pour moi, on n'osa pas me repousser ouvertement, et je vins à bout de savoir ce qui nous intéressait. Elle apporta remède à tous les maux que je lui fis connaître. Une maison était lézardée, et tandis que la jeune fille portait un tablier de cotonnade à quatre livres l'aune, la pluie tombait sur le lit de la grand'mère et sur le berceau des petits enfants; on fit réparer les toits et les murailles, les matériaux furent fournis et les ouvriers payés par nous; mais plus d'argent pour les beaux tabliers. Ailleurs une vieille femme était réduite à mendier, parce qu'elle n'avait écouté que son cœur en donnant son bien à ses enfants, qui la mettaient à la porte ou lui rendaient la vie si dure à la maison qu'elle aimait mieux vagabonder. Nous nous fîmes les avocats de la vieille, avec menace de porter, à nos frais, l'affaire devant les tribunaux, et nous obtînmes pour elle une pension que nous augmentâmes de nos deniers quand elle ne suffisait pas. Nous amenâmes plusieurs vieillards, qui se trouvaient dans la même position, à s'associer et à se mettre en pension chez l'un d'entre eux, à qui nous fîmes un petit fonds, et qui, ayant de l'industrie et de l'ordre, fit de bonnes affaires, à tel point que ses enfants vinrent faire leur paix et demander à l'aider dans son établissement. Nous fîmes bien d'autres choses encore dont le détail serait trop long et que vous verrez de reste. Je dis *nous*, parce que peu à peu, quoique je ne voulusse me mêler de rien au delà de ce que j'avais fait, je fus entraîné et forcé à faire davantage, à me mêler de beaucoup de choses, et finalement de tout. Bref, c'est moi qui prends les informations, qui dirige les travaux et qui fais les négociations. Mademoiselle Edmée a voulu qu'il y eût de l'argent dans mes mains, que je pusse en disposer sans la consulter d'avance; c'est ce que je ne me suis jamais permis, et aussi jamais elle ne m'a contredit une seule fois dans mes idées. Mais tout cela, voyez-vous, m'a donné bien de la fatigue et bien du souci. Depuis que les habitants savent que je suis un *petit Turgot*, ils se sont mis ventre à terre devant moi, et cela m'a fait de la peine. J'ai donc des amis dont je ne me soucie pas, et j'ai aussi des ennemis dont je me passerais bien. Les *faux besoins* m'en veulent de ne pas être leur dupe; il y a des indiscrets et des gens sans vertu qui trouvent qu'on fait toujours trop pour les autres, jamais assez pour eux. Au milieu de ce bruit et de ces tracasseries, je ne me promène plus la nuit, je ne dors plus le jour; je suis monsieur Patience, et non plus le sorcier de la tour Gazeau, mais je ne suis plus le solitaire; et croyez-moi, je voudrais de tout mon cœur être né égoïste, et jeter là le collier pour retourner à ma vie sauvage et à ma liberté. »

Patience nous ayant fait ce récit, nous lui fîmes compliment; mais nous nous permîmes une objection contre sa prétendue abnégation personnelle; ce jardin magnifique attestait une transaction avec les *nécessités superflues* dont il avait toute sa vie déploré l'usage chez les autres. « Cela? dit-il en allongeant le bras du côté de son enclos,

cela ne me regarde pas; ils l'ont fait malgré moi; mais comme c'étaient de braves gens et que mon refus les alligeait, j'ai été forcé de le souffrir. Sachez que, si j'ai fait bien des ingrats, j'ai fait aussi quelques heureux reconnaissants. Or, deux ou trois familles auxquelles j'ai rendu service ont cherché tous les moyens possibles de me faire plaisir; et comme je refusais tout, on a imaginé de me surprendre. Une fois, j'avais été passer plusieurs jours à la Berthenoux pour une affaire de confiance dont on m'avait chargé; car on en est venu à me supposer un grand esprit, tant les gens sont portés à passer d'une extrémité à l'autre. Quand je revins, je trouvai ce jardin tracé, planté et fermé comme vous l'avez vu. J'eus beau me fâcher, dire que je ne voulais pas travailler, que j'étais trop vieux, et que le plaisir de manger quelques fruits de plus ne valait pas la peine que ce jardin allât me coûter à l'entretenir; on n'en tint compte et on l'acheva, en me déclarant que je n'aurais rien à y faire, parce qu'on se chargeait de le cultiver pour moi. En effet, depuis deux ans, les braves gens n'ont pas manqué de venir, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, passer dans chaque saison le temps nécessaire à son parfait entretien. Au reste, quoique je n'aie rien changé à ma manière de vivre, le produit de ce jardin m'a été utile: j'ai pu nourrir pendant l'hiver plusieurs pauvres avec mes légumes; les fruits me servent à gagner l'amitié des petits enfants, qui ne crient plus *au loup* quand ils me voient, et qui s'enhardissent jusqu'à venir embrasser le sorcier. On m'a aussi forcé d'accepter du vin et de temps en temps du pain blanc et des fromages de vache; mais tout cela ne me sert qu'à faire politesse aux anciens du village, quand ils viennent m'exposer les besoins de l'endroit et me charger d'en informer le château. Ces honneurs ne me tournent pas la tête, voyez-vous; et même je puis dire que quand j'aurai fait à peu près tout ce que j'ai à faire, je laisserai là les soucis de la grandeur et je retournerai à la vie du philosophe, peut-être à la tour Gazeau, qui sait ? »

Nous touchions au terme de notre marche. En mettant le pied sur le perron du château, je joignais les mains, et, saisi d'un sentiment religieux, j'invoquai le ciel avec une sorte de terreur. Je ne sais quel vague effroi se réveilla; j'imaginai tout ce qui pouvait m'empêcher d'être heureux, et j'hésitai à franchir le seuil de la maison. puis je m'élançai. Un nuage passa devant mes yeux, un bourdonnement rempli mes oreilles. Je rencontrai Saint-Jean, qui, ne me reconnaissant pas, fit un grand cri et se jeta devant moi pour m'empêcher d'entrer sans être annoncé; je le poussai hors de mon chemin, et il tomba consterné sur une chaise dans l'antichambre, tandis que je gagnais la porte du salon avec impétuosité. Mais au moment de la pousser brusquement, je m'arrêtai saisi d'un nouvel effroi, et j'ouvris si timidement qu'Edmée, occupée à broder au métier, ne leva pas les yeux, croyant reconnaître dans ce léger bruit la manière respectueuse de Saint-Jean. Le chevalier dormait et ne s'éveilla pas. Ce vieillard, grand et maigre comme tous les Mauprat, était affaissé sur lui-même, et sa tête pâle et ridée, que l'insensibilité du tombeau semblait avoir déjà enveloppée, ressemblait à une des figures anguleuses, en chêne sculpté, qui ornaient le dossier de son grand fauteuil. Il avait les pieds allongés devant un feu de sarment, quoique le soleil fût chaud et qu'un clair rayon tombât sur sa tête blanche et la fit briller comme l'argent. Comment vous peindrais-je ce que me fit éprouver l'attitude d'Edmée? Elle était penchée sur sa tapisserie, et de temps en temps elle levait les yeux sur son père pour interroger les moindres mouvements de son sommeil. Mais que de patience et de résignation dans tout son être! Edmée n'aimait pas les travaux d'aiguille; elle avait l'esprit trop sérieux pour attacher de l'importance à l'effet d'une nuance à côté d'une nuance et à la régularité d'un point pressé contre un autre point. D'ailleurs elle avait le sang impétueux; et quand son esprit n'était pas absorbé par le travail de l'intelligence, il lui fallait de l'exercice et le grand air. Mais depuis que son père, en proie aux infirmités de la vieillesse, ne quittait presque plus son fauteuil, elle ne

quittait plus son père un seul instant; et, ne pouvant toujours lire et vivre par l'esprit, elle avait senti la nécessité d'adopter ces occupations féminines, « qui sont, disait-elle, les amusements de la captivité. » Elle avait donc vaincu son caractère d'une manière héroïque. Dans une de ces luttes obscures qui s'accablent souvent sous nos yeux sans que nous en soupçonnions le mérite, elle avait fait plus que de dompter son caractère, elle avait changé jusqu'à la circulation de son sang. Je la trouvais maigre, et son teint avait perdu cette première fleur de la jeunesse, qui est comme la fraîche vapeur que l'haleine du matin dépose sur les fruits et qui s'enlève au moindre choc extérieur, bien que l'ardeur du soleil l'ait respectée. Mais il y avait dans cette pâleur précoce et dans cette maigreur un peu malade un charme indéfinissable; son regard plus enfoncé, et toujours impénétrable, avait moins de herte et plus de mélancolie qu'autrefois; sa bouche, plus mobile, avait le sourire plus fin et moins dédaigneux. Lorsqu'elle me parla, il me sembla voir deux personnes en elle, l'ancienne et la nouvelle; et, au lieu d'avoir perdu de sa beauté, je trouvai qu'elle avait complété l'idéal de la perfection. J'ai pourtant ouï dire alors à plusieurs personnes qu'elle avait *beaucoup changé*; ce qui voulait dire, selon elles, qu'elle avait beaucoup perdu. Mais la beauté est comme un temple dont les prolans ne voient que les richesses extérieures. Le divin mystère de la pensée de l'artiste ne se révèle qu'aux grandes sympathies, et le moindre détail de l'œuvre sublime renferme une inspiration qui échappe à l'intelligence du vulgaire. Un de vos modernes écrivains a dit cela, je crois, en d'autres termes et beaucoup mieux. Quant à moi, dans aucun moment de sa vie je n'ai trouvé Edmée moins belle que dans un autre moment: jusque dans les heures de souffrance où la beauté semble effacée dans le sens matériel, la sienne se divisait à mes yeux et me révélait une nouvelle beauté morale dont le reflet éclairait son visage. Au reste, je suis doué médiocrement sous le rapport des arts, et, si j'avais été peintre, je n'aurais pu reproduire qu'un seul type, celui dont mon âme était remplie; car une seule femme m'a semblé belle dans le cours de ma longue vie: ce fut Edmée.

Je restai quelques instants à la regarder, pâle et touchante, triste, mais calme, vivante image de la piété filiale, de la force enchaînée par l'affection; puis je m'élançai et tombai à ses pieds sans pouvoir dire un mot. Elle ne fit pas un cri, pas une exclamation; mais elle entoura ma tête dans ses deux bras et la tint longtemps serrée contre sa poitrine. Dans cette forte étreinte, dans cette joie muette, je reconnus le sang de ma race, je sentis ma sœur. Le bon chevalier, réveillé en sursaut, l'œil fixe, le coude appuyé sur son genou et le corps plié en avant, nous regardait en disant: « Eh bien! qu'est-ce donc que cela? » Il ne pouvait voir mon visage caché dans le sein d'Edmée; elle me poussa vers lui, et il me serra dans ses bras affaiblis avec un élan de tendresse généreuse qui lui rendit un instant la vigueur de la jeunesse.

Vous pouvez imaginer les questions dont on m'accabla et les soins qui me furent prodigués. Edmée était pour moi une mère véritable. Cette bonté expansive et conciliante avait tant de saint-té que, pendant toute cette journée, je n'eus pas auprès d'elle d'autres pensées que celles que j'aurais eues si j'avais été réellement son fils. Je fus vivement touché du soin qu'on prit d'enjoliver à l'abbé la surprise de mon retour; j'y vis une preuve certaine de la joie qu'il en devait ressentir. On me fit cacher sous le métier d'Edmée et on me couvrit de la grande toile verte dont elle enveloppait son ouvrage. L'abbé s'assit tout près de moi, et je lui fis faire un cri en lui prenant les jambes. C'était une plaisanterie que j'avais l'habitude de lui faire autrefois; et lorsque je sortis de ma cachette, en renversant brusquement le métier et en faisant rouler tous les pelotons de laine sur le parquet, il y eut sur son visage une expression de joie et de terreur tout à fait bizarre.

Mais je vous tiens quittes de toutes ces scènes d'intérieur, sur lesquelles ma mémoire se reporte malgré moi avec trop de complaisance.

## XVII.

Un immense changement s'était opéré en moi dans le cours de six années. J'étais un homme à peu près semblable aux autres; les instincts étaient parvenus à s'équilibrer presque avec les affections, et les impressions avec le raisonnement. Cette éducation sociale s'était faite naturellement. Je n'avais eu qu'à accepter les leçons de l'expérience et les conseils de l'amitié. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse un homme instruit, mais j'étais arrivé à pouvoir acquérir rapidement une instruction solide. J'avais sur toutes choses des notions aussi claires qu'on pouvait les avoir de mon temps. Je sais que, depuis cette époque, la science de l'homme a fait des progrès réels; je je les ai suivis de loin, et je n'ai jamais songé à les nier. Or, comme je ne vois pas tous les hommes de mon âge se montrer aussi raisonnables, j'aime à croire que j'ai été mis de bonne heure dans une voie assez droite, puisque je ne me suis pas arrêté dans l'impasse des erreurs et des préjugés.

Les progrès de mon esprit et de ma raison parurent satisfaire Edmée. « Je n'en suis pas étonnée, me dit-elle; vos lettres me l'avaient appris; mais j'en jouis avec un orgueil maternel. »

Mon bon oncle n'avait plus la force de se livrer, comme autrefois, à d'orageuses discussions, et je crois vraiment que, s'il eût conservé cette force, il eût un peu regretté de ne plus retrouver en moi l'antagoniste infatigable qui l'avait tant contrarié jadis. Il fit même quelques essais de contradiction pour m'éprouver; mais j'eusse regardé alors comme un crime de lui donner ce dangereux plaisir. Il eut un peu d'humeur et trouva que je le traitais trop en vieillard. Pour le consoler, je détournai la conversation vers l'histoire du passé qu'il avait traversé, et je l'interrogeai sur beaucoup de points où son expérience le servait mieux que mes lumières. De cette manière, j'acquis de bonnes notions sur l'esprit de conduite dans les affaires personnelles, et je satisfis pleinement son légitime amour-propre. Il me prit en amitié par sympathie comme il m'avait adopté par générosité naturelle et par esprit de famille. Il ne me cacha pas que son plus grand désir, avant de s'endormir du sommeil éternel, était de me voir devenir l'époux d'Edmée; et, lorsque je lui répondis que c'était l'unique pensée de ma vie, l'unique vœu de mon âme : « Je le sais, je le sais, me dit-il; tout dépend d'elle, et je crois qu'elle n'a plus de motifs d'hésitation. Je ne vois pas, ajouta-t-il après un instant de silence et avec un peu d'humeur, ceux qu'elle pourrait alléguer à présent. »

D'après cette parole, la première qui lui fût échappée sur le sujet qui m'intéressait le plus, je vis que depuis longtemps il était favorable à mes désirs, et que l'obstacle, s'il en existait encore un, venait d'Edmée. La dernière réflexion de mon oncle impliquait un doute que je n'osai pas chercher à éclaircir et qui me laissa beaucoup d'inquiétude. La fierté chatouilleuse d'Edmée m'inspirait tant de crainte, sa bonté incifable m'imposait tant de respect, que je n'osai lui demander ouvertement de se prononcer sur mon sort. Je pris le parti d'agir comme si je n'eusse pas entrevenu d'autre espérance que celle d'être à jamais son frère et son ami.

Un événement qui fut longtemps inexplicable vint faire diversion pendant quelques jours à mes pensées. Je m'étais d'abord refusé à aller prendre possession de la Roche-Mauprat. « Il faut absolument, m'avait dit mon oncle, que vous alliez voir les améliorations que j'ai faites à votre domaine, les terres qu'on a mises en bon état de culture, le cheptel que j'ai recomposé dans chacune de vos métairies. Vous devez enfin vous mettre au courant de vos affaires, montrer à vos paysans que vous vous intéressez à leurs travaux; autrement, après ma mort, tout ira de mal en pis, vous serez forcé d'affirmer, ce qui vous rapportera peut-être davantage, mais diminuera la valeur de votre fonds. Je suis trop vieux maintenant pour aller surveiller votre bien. Il y a deux ans que je n'ai pu quitter

cette misérable robe de chambre; l'abbé n'y entend rien; Edmée est une excellente tête, mais elle ne peut pas se décider à aller dans cet endroit-là; elle dit qu'elle y a eu trop peur, ce qui est un enfantillage. — Je sens que je dois montrer plus de courage, lui répondis-je; et pourtant, mon bon oncle, ce que vous me prescrivez est pour moi la chose la plus rude qui soit au monde. Je n'ai pas mis le pied sur cette terre maudite depuis le jour où j'en suis sorti arrachant Edmée à ses ravisseurs. Il me semble que vous me chassez du ciel pour m'envoyer visiter l'enfer. » Le chevalier haussa les épaules; l'abbé me conjura de prendre sur moi de le satisfaire; c'était une véritable contrariété pour mon bon oncle que ma résistance. Je me soumis, et, résolu à me vaincre, je pris congé d'Edmée pour deux jours. L'abbé voulait m'accompagner pour me distraire des tristes pensées qui allaient m'assiéger; mais je me fis scrupule de l'éloigner d'Edmée pendant ce court espace de temps; je savais combien il lui était nécessaire. Attachée comme elle l'était au fauteuil du chevalier, sa vie était si grave, si retirée, que le plus petit événement s'y faisait sentir. Chaque année avait augmenté son isolement, et il était devenu à peu près complet depuis que la caducité du chevalier avait chassé de sa table les chansons et les bons mots, enfants joyeux du vin. Il avait été grand chasseur, et la Saint-Hubert, se trouvant précisément sa fête, avait rassemblé jadis autour de lui, à cette époque, toute la noblesse du pays. Longtemps les cours avaient retenti des hurlements de la meute; longtemps les écuries avaient serré deux longues files de chevaux fringants entre leurs stalles luisantes, longtemps la voix du cor avait plané sur les grands bois d'alentour ou sonné la fanfare sous les fenêtres de la grande salle, à chaque toast de la brillante compagnie. Mais ces beaux jours avaient disparu depuis longtemps; le chevalier ne chassait plus, et l'espoir d'obtenir la main de sa fille ne retenait plus autour de son fauteuil les jeunes gens ennuyés de sa vieillesse, de ses attaques de goutte et des histoires qu'il redisait le soir, ne se souvenant plus de les avoir dites le matin. Le refus obstiné d'Edmée et le renvoi de M. de La Marche avaient causé bien de la surprise et donné lieu à bien des recherches de curiosité. Un jeune homme amoureux d'elle, éconduit comme les autres et poussé par un sot et lâche orgueil à se venger de la seule femme de sa classe, qui, selon lui, eût osé le repousser, découvrit qu'Edmée avait été enlevée par les *coupe-jarrets*, et fit courir le bruit qu'elle avait passé une nuit d'orgie à la Roche-Mauprat. C'est tout au plus s'il daigna dire qu'elle n'avait cédé qu'à la violence. Edmée imposait trop de respect et d'estime pour qu'on l'accusât de complaisance avec les brigands; mais elle passa bientôt pour avoir été victime de leur brutalité. Marquée d'une tache ineffaçable, elle ne fut plus recherchée de personne. Mon absence ne servit qu'à confirmer cette opinion. Je l'avais sauvée de la mort, disait-on, mais non pas de la honte, et je ne pouvais en faire ma femme; j'en étais amoureux, et je la fuyais pour ne pas succomber à la tentation de l'épouser. Tout cela avait tant de vraisemblance qu'il eût été difficile de faire accepter au public la véritable version. Elle le fut d'autant moins qu'Edmée n'avait pas voulu agir en conséquence, et faire cesser les méchants bruits en donnant sa main à un homme qu'elle ne pouvait pas aimer. Telles étaient les causes de son isolement; je ne les sus bien que plus tard. Mais voyant l'intérieur si austère du chevalier et la sérénité si mélancolique d'Edmée, je craignis de faire tomber une feuille sèche sur cette onde endormie, et je suppliai l'abbé de rester auprès d'elle jusqu'à mon retour. Je ne pris avec moi que mon fidèle sergent Marcasse, qu'Edmée n'avait pas voulu laisser s'éloigner de moi, et qui partageait désormais la cabane élégante et la vie administrative de Patience.

J'arrivai à la Roche-Mauprat, par une soirée brumeuse, aux premiers jours de l'automne; le soleil était voilé, la nature s'assoupissait dans le silence et dans la brume; les plaines étaient désertes, l'air seul était rempli du mouvement et du bruit des grandes phalanges d'oiseaux de passage; les grues dessinaient dans le ciel des triangles gigantesques, et les cigognes, passant à une hauteur in-

commensurable, remplissaient les nœuds de cris mélancoliques qui plaignaient sur les campagnes attristées comme le chant funèbre des beaux jours. Pour la première fois de l'année je sentis le froid de l'atmosphère, et je crois que tous les hommes sont saisis d'une tristesse instinctive à l'approche de la saison rigoureuse. Il y a dans les premiers frimas quelque chose qui rappelle à l'homme la prochaine dispersion des éléments de son être.

Nous avions traversé les bois et les bruyères, mon compagnon et moi, sans nous dire une seule parole; nous avions fait un long détour pour éviter la tour Gazeau, que je ne me sentais pas la force de revoir. Le soleil se couchait dans des voiles gris quand nous franchîmes la herse de la Roche-Mauprat. Cette herse était brisée, le pont ne se levait plus et ne donnait plus passage qu'à de paisibles troupeaux et à leurs insouciantes *pâtours*. Les fosses étaient à demi comblés, et déjà l'oseraie bleuâtre étendait ses rameaux flexibles sur les basses eaux; l'ortie croissait au pied des tours écroulées, et les traces du feu semblaient encore fraîches sur les murs. Les bâtiments de ferme étaient tous renouvelés, et la basse-cour, pleine de bétail, de volailles, d'enfants, de chiens de berger et d'instruments aratoires, contrastait avec cette sombre enceinte, où je croyais encore voir monter la flamme rouge des assaillants et couler le sang noir des Mauprat.

Je fus reçu avec la cordialité tranquille et un peu froide des paysans du Berry. On n'essaya pas de me plaire, mais on ne me laissa manquer de rien. Je fus installé dans le seul des anciens bâtiments qui n'eût pas été endommagé lors du siège du donjon, ou abandonné depuis cette époque à l'action du temps. C'était un corps de logis dont l'architecture massive remontait au dixième siècle; la porte était plus petite que les fenêtres, et les fenêtres elles-mêmes donnaient si peu de jour qu'il fallut allumer des flambeaux pour y pénétrer, quoique le soleil fût à peine couché. Ce bâtiment avait été restauré provisoirement pour servir de pied-à-terre au nouveau seigneur ou à ses mandataires. Mon oncle Hubert y était venu souvent surveiller mes intérêts tant que ses forces le lui avaient permis, et on me conduisit à la chambre qu'il s'était réservée et qui s'appelait désormais la chambre du maître. On y avait transporté tout ce qu'on avait sauvé de mieux de l'ancien ameulement; et comme elle était froide et humide malgré tous les soins qu'on avait pris pour la rendre habitable, la servante du métayer me précéda, un tison dans une main et un fagot dans l'autre.

Aveuglé par la fumée dont elle promenait le nuage autour de moi, trompé par la nouvelle porte qu'on avait percée sur un autre point de la cour et par certains corridors qu'on avait murés pour se dispenser de les entretenir, je parvins jusqu'à cette chambre sans rien reconnaître; il m'eût même été impossible de dire dans quelle partie des anciens bâtiments je me trouvais, tant le nouvel aspect de la cour dérangeait mes souvenirs, tant mon âme assombrie et troublée était peu frappée des objets extérieurs.

On alluma le feu tandis que, me jetant sur une chaise et cachant ma tête dans mes mains, je me laissais aller à de tristes rêveries. Cette situation n'était pourtant pas sans charme, tant le passé se revêt naturellement de formes embellies ou adoucies dans le cerveau des jeunes gens, maîtres présumptueux de l'avenir. Quand, à force de souffler sur son tison, la servante eut rempli la chambre d'une épaisse fumée, elle sortit pour aller chercher de la braise et me laissa seul. Marcasse était resté à l'écurie pour soigner nos chevaux. Blaireau m'avait suivi; couché devant l'âtre, il me regardait de temps en temps d'un air mécontent, comme pour me demander raison d'un si méchant gîte et d'un si pauvre feu.

Tout à coup, en jetant les yeux autour de moi, il me sembla que ma mémoire se réveillait. Le feu, après avoir fait crier le bois vert, envoya un jet de flamme dans la cheminée, et toute la chambre fut éclairée d'une lueur brillante, mais agitée, qui donnait aux objets une apparence douteuse et bizarre. Blaireau se releva, tourna le dos au feu, et s'assit entre mes jambes, comme s'il se fût attendu à quelque chose d'étrange et d'imprévu.

Je reconnus alors que ce lieu n'était autre que la chambre à coucher de mon grand-père Tristan, occupée depuis, pendant plusieurs années, par son fils aîné, le détestable Jean, mon plus cruel oppresseur, le plus fourbe et le plus lâche des Coupes-jarrets. Je fus saisi d'un mouvement de terreur et de dégoût en reconnaissant les meubles et jusqu'au lit à colonnes enroulées, où mon grand-père avait rendu à Dieu son âme criminelle dans les tortures d'une lente agonie. Le fauteuil sur lequel j'étais assis était celui où Jean *le Tors* (comme il prenait plaisir, dans ses jours facétieux, à se nommer lui-même) s'asseyait pour méditer ses scélératesses ou pour rendre ses odieux arrêts. Je crus voir passer, en cet instant, les spectres de tous les Mauprat avec leurs mains sanglantes et leurs yeux hébétés par le vin. Je me levai, et j'allais céder à l'horreur que j'éprouvais en prenant la fuite, lorsque, tout à coup, je vis se dresser devant moi une figure si distincte, si reconnaissable, si différente, par toutes les apparences de la réalité, des chimères dont je venais d'être assiégré, que je retombai sur mon siège, tout baigné d'une sueur froide. Jean Mauprat était debout auprès du lit. Il venait d'en sortir, car il tenait encore un pan du rideau entr'ouvert. Il me sembla le même qu'autrefois; seulement il était encore plus maigre, plus pâle et plus hideux; sa tête était rasée et son corps enveloppé d'un suaire de couleur sombre. Il me lança un regard infernal; un sourire haineux et méprisant effleura sa lèvre mince et flétrie. Il resta immobile, son œil étincelant attaché sur moi, et il semblait tout prêt à m'adresser la parole. J'étais convaincu, en cet instant, que ce que je voyais était un être vivant, un homme de chair et d'os; il est donc incroyable que je me sentisse glacé d'une terreur aussi puérite. Mais je le nierais en vain, et je n'ai jamais pu ensuite me l'expliquer à moi-même, j'étais enchaîné par la peur. Son regard me pétrifiait, ma langue était paralysée. Blaireau s'élança sur lui; alors il agita les plis de son lugubre vêtement, sembla à un linceul souillé de l'humidité du sépulchre, et je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi-même, Marcasse était auprès de moi et me relevait avec inquiétude. J'étais étendu à terre et raide comme un cadavre. J'eus beaucoup de peine à rassembler mes idées; mais, aussitôt que je pus me tenir sur mes jambes, je saisis Marcasse par le corps, et je l'entraînai précipitamment hors de la chambre maudite. Je faillis tomber plusieurs fois en descendant l'escalier à vis, et ce ne fut qu'en respirant dans la cour l'air du soir et la saine odeur des étables que je recouvrai l'usage de ma raison.

Je n'hésitai pas à attribuer ce qui venait de se passer à une hallucination de mon cerveau. J'avais fait mes preuves de courage à la guerre, en présence de mon brave sergent; je ne rougissais pas devant lui d'avouer la vérité. Je répondis sincèrement à ses questions, et je lui peignis mon horrible vision avec de tels détails qu'il en fut frappé à son tour comme d'une chose réelle, et répéta plusieurs fois d'un air pensif, en se promenant avec moi dans la cour: « Singulier, singulier!... étonnant!

— Non, cela n'est pas étonnant, lui dis-je quand je me sentis tout à fait remis. J'ai éprouvé la sensation la plus douloureuse en venant ici; depuis plusieurs jours je luttais pour surmonter la répugnance que j'éprouvais à revoir la Roche-Mauprat. J'ai eu le cauchemar la nuit dernière, et j'étais si fatigué et si triste en m'éveillant que, si je n'eusse craint de montrer de la mauvaise volonté à mon oncle, j'aurais encore différé ce voyage désagréable. En entrant ici, j'ai senti le froid me gagner; ma poitrine était oppressée, je ne respirais pas. Peut-être aussi l'âcre fumée dont la chambre était remplie m'a-t-elle troublé le cerveau. Enfin, après les fatigues et les périls de notre malheureuse traversée, dont nous sommes à peine remis l'un et l'autre, est-il étonnant que j'aie éprouvé une crise nerveuse à la première émotion pénible?

— Dites-moi, reprit Marcasse toujours pensif, avez-vous remarqué Blaireau dans ce moment-là? Qu'a fait Blaireau? — J'ai cru voir Blaireau s'élançer sur le fantôme au moment où il a disparu; mais j'ai rêvé cela comme le reste.



— Hum ! dit le sergent , quand je suis entré , Blaireau était tout en feu . Il venait à vous , flairait , pleurait à sa manière , allait du côté du lit , grattait le mur , venait à moi , allait à vous . Singulier , cela ! Étonnant , capitaine , étonnant , cela ! »

Après quelques instants de silence : « Pas de revenants , s'écria-t-il en secouant la tête , jamais de revenants ; d'ailleurs , pourquoi mort , Jean ? pas mort ! Deux Mauprat encore . Qui le sait ? Ou diable ? Pas de revenants ; et mon maître fou ? jamais . Malade ? non . »

Après ce colloque , le sergent alla chercher de la lumière , tira du fourreau son inséparable épée , siffla Blaireau , et reprit bravement la corde qui servait de rampe à l'escalier , m'engageant à rester en bas . Quelle que fût ma répugnance à remonter dans cette chambre , je n'hésitai pas à suivre Marcasse , malgré ses recommandations , et notre premier soin fut de visiter le lit : mais , pendant que nous cautions dans la cour , la servante avait mis des draps blancs et elle achevait de lisser les couvertures .

« Qui donc avait couché là ? lui dit Marcasse avec sa prudence accoutumée . — Personne autre , répondit-elle , que M. le chevalier ou M. l'abbé Aubert , du temps qu'ils y venaient . — Mais aujourd'hui ou hier , par exemple ? reprit Marcasse . — Oh ! hier et aujourd'hui , personne , monsieur ; car il y a bien deux ans que M. le chevalier n'est venu , et , pour M. l'abbé , il n'y couche jamais depuis qu'il y vient tout seul . Il arrive le matin , déjeune chez nous , et s'en retourne le soir . — Mais le lit était défait , dit Marcasse en la regardant fixement . — Ah , dame ! monsieur , répondit-elle , ça se peut , je ne sais comment on l'a laissé la dernière fois qu'on y a couché ; je n'y ai pas fait attention en mettant les draps ; tout ce que je sais , c'est qu'il y avait le manteau à M. Bernard , qu'il avait jeté dessus . — Mon manteau ? m'écriai-je , il est resté à l'écurie . — Et le mien aussi , dit Marcasse ; je viens de les rouler tous les deux et de les placer sur le coffre à l'avoine . — Vous en avez donc deux ? reprit la servante ; car je je suis sûre d'en avoir ôté un de dessus le lit , un manteau tout noir et pas neuf ! » Le mien était précisément doublé de rouge et bordé d'un galon d'or . Celui de Marcasse était gris-clair . Ce n'était donc pas un de nos manteaux apportés un instant et rapportés à l'écurie par le garçon . « Mais qu'en avez-vous fait ? dit le sergent . — Ma foi , monsieur , je l'ai mis là sur le fauteuil , répondit la grosse fille ; mais vous l'avez donc repris pendant que j'allais chercher de la chandelle ? car je ne le vois plus . »

Nous cherchâmes dans toute la chambre , le manteau fut introuvable . Nous feignîmes d'en avoir besoin , ne niant pas qu'il fût le nôtre . La servante défait le lit , retourna les matelas en notre présence , alla demander au garçon ce qu'il en avait fait . Il ne se trouva rien dans le lit ni dans la chambre ; le garçon n'était pas même monté . Toute la ferme fut en émoi , craignant que quelqu'un ne fût accusé de vol . Nous demandâmes si un étranger n'était pas venu à la Roche-Mauprat et n'y était pas encore . Quand nous nous fûmes assurés que ces braves gens n'avaient logé ni vu personne , nous les rassurâmes sur le manteau perdu en leur disant que Marcasse l'avait roulé par mégarde dans les deux autres , et nous nous enfermâmes dans la chambre , afin de l'explorer à notre aise ; car il était à peu près évident , dès lors , que je n'avais point vu un spectre , mais Jean Mauprat lui-même ou un homme qui lui ressemblait et que j'avais pris pour lui .

Marcasse , ayant excité Blaireau de la voix et du geste , observa tous ses mouvements .

« Soyez tranquille , me dit-il avec orgueil ; le vieux chien n'a pas oublié le vieux métier ; s'il y a un trou , un trou grand comme la main , n'ayez peur . A toi , vieux chien ! n'ayez peur ! »

Blaireau , en effet , ayant flairé partout , s'obstina à gratter la muraille à l'endroit où j'avais vu l'apparition ; il tressaillait chaque fois que son nez pointu rencontrait une certaine partie du lambris ; puis il agitait sa queue de renard d'un air satisfait , revenait vers son maître et semblait lui dire de fixer là son attention . Le sergent se mit alors à examiner la muraille et la boiserie , il essaya d'insinuer son épée dans quelque fente ; rien ne céda . Néan-

moins une porte pouvait se trouver là , car les rinceaux de la boiserie sculptée pouvaient cacher un coulisse adroitement pratiquée . Il fallait trouver le ressort qui faisait jouer cette coulisse ; mais cela nous fut impossible , malgré tous les efforts que nous fîmes pendant deux grandes heures . Nous essayâmes vainement d'ébranler le panneau , il rendait le même son que les autres ; tous étaient sonores , et indiquaient que la boiserie n'était pas posée immédiatement sur la maçonnerie ; mais elle pouvait n'en être éloignée que de quelques lignes . Enfin , Marcasse , baigné de sueur , s'arrêta et me dit : « Nous sommes bien fous ; quand nous chercherions jusqu'à demain , nous ne trouverions pas un ressort , s'il n'y en pas ; et quand nous cognerions , nous n'enfoncerions pas la porte , s'il y a derrière de grosses barres de fer , comme j'en ai vu déjà dans d'autres vieux manoirs . »

— Nous pourrions , lui dis-je , trouver l'issue , s'il en existe une , en nous servant de la cognée ; mais pourquoi , sur la simple indication de ton chien qui gratte le mur , l'obstiner à croire que Jean Mauprat , ou l'homme qui lui ressemble , n'est pas entré et sorti par la porte ? — Entré , tant que vous voudrez , répondit Marcasse , mais sorti ! non , sur mon honneur ! car , comme la servante descendait , j'étais sur l'escalier , brossant mes souliers ; quand j'entendis tomber quelque chose ici , je montai vite trois marches , voilà tout , et me voilà près de vous . Vous mort , allongé sur le carreau et bien malade ; personne dedans ni dehors , sur mon honneur ! — En ce cas , j'ai rêvé de mon diable d'oncle , et la servante a rêvé d'un manteau noir ; car , à coup sûr , il n'y a pas ici de porte secrète ; et quand il y en aurait une , et que tous les Mauprat , vivants et morts , en auraient la clef , que nous fait cela ? Sommes-nous attachés à la police pour nous enquérir de ces misérables ? et si nous les trouvions cachés quelque part , ne les aiderions-nous pas à tuir plutôt que de les livrer à la justice ? Nous avons nos armes , nous ne craignons pas qu'ils nous assassinent cette nuit ; et s'ils s'amusaient à nous faire peur , ma foi , malheur à eux ! je ne connais ni parents ni alliés quand on me réveille en sursaut . Ainsi donc , faisons-nous servir l'omelette que les braves gens du domaine nous préparent ; car si nous continuons à frapper et à gratter les murailles , ils vont nous croire fous . »

Marcasse se rendit par obéissance plutôt que par conviction ; je ne sais quelle importance il attachait à découvrir ce mystère , ni quelle inquiétude le tourmentait , car il ne voulait pas me laisser seul dans la chambre enchantée . Il prétendait que je pouvais encore me trouver malade et tomber en convulsion .

« Oh ! cette fois , lui dis-je , je ne serai pas si poltron . Le manteau m'a guéri de la peur des revenants , et je ne conseille à personne de se frotter à moi . »

L'hidalgo fut forcé de me laisser seul . J'amorçai mes pistolets et je les plaçai à portée de ma main sur la table ; mais ces précautions furent en pure perte ; rien ne troubla le silence de la chambre , et les lourds rideaux de soie rouge , aux coins armoriés d'argent noirci , ne furent pas agités par le plus léger souffle . Marcasse revint , et , joyeux de me trouver aussi gai qu'il m'avait laissé , prépara notre souper avec autant de soins que si nous fussions venus à la Roche-Mauprat avec la seule intention de faire un bon repas . Il plaisanta sur le chapon qui chantait encore à la broche , et sur le vin qui faisait l'effet d'une brosse dans le gosier . Mais le métayer vint augmenter sa bonne humeur en nous apportant quelques bouteilles d'excellent madère que le chevalier lui avait confiées autrefois , et dont il aimait à boire un verre ou deux lorsqu'il mettait le pied à l'étrier . Pour récompense , nous invitâmes le digne homme à souper avec nous , pour causer d'affaires le moins ennuyusement possible . « A la bonne heure , nous dit-il , ce sera donc comme autrefois ; les manants mangeaient à la table des seigneurs de la Roche-Mauprat , vous faites de même , monsieur Bernard , et c'est bien . — Oui , monsieur , lui répondis-je très-froidement ; mais je le fais avec ceux qui me doivent de l'argent , et non avec ceux à qui j'en dois . » Cette réponse et le mot de monsieur l'intimidèrent tellement qu'il fit beaucoup de façons



Marcasse était évanoui. (Page 58.)

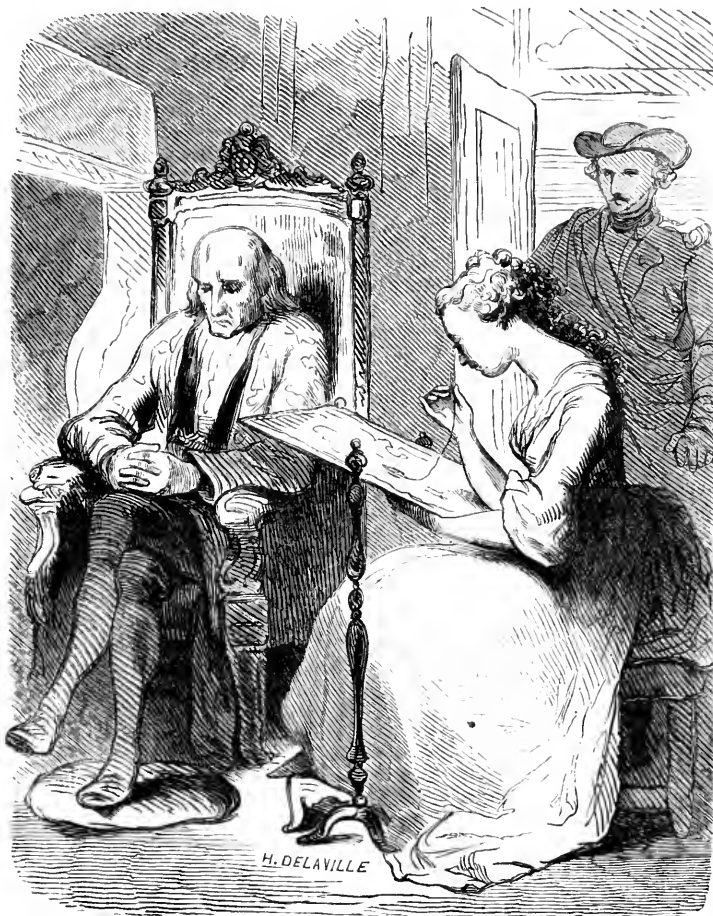
pour se mettre à table ; mais j'insistai, voulant sur-le-champ lui donner la mesure de mon caractère. Je le traitai comme un homme que j'élevais à moi, non comme un homme vers qui je voulais descendre. Je le forçai d'être chaste dans ses plaisanteries, et je lui permis d'être expansif et facétieux dans les limites d'une honnête gaieté. C'était un homme jovial et franc. Je l'examinai avec attention pour voir s'il n'aurait pas quelque accointance avec le fantôme qui laissait traîner son manteau sur les lits ; mais cela n'était aucunement probable, et il avait au fond tant d'aversion pour les Coupe-jarrets que, sans son respect pour ma parenté, il les eût de bon cœur habillés, en ma présence, comme ils méritaient de l'être. Mais je ne pus souffrir aucune liberté de sa part sur ce sujet, et je l'engageai à me rendre compte de mes affaires, ce qu'il fit avec intelligence, exactitude et loyauté.

Quand il se retira, je m'aperçus que le madère lui avait fait beaucoup d'effet, car ses jambes étaient avinées et s'accrochaient à tous les meubles ; néanmoins il avait eu assez d'empire sur son cerveau pour raisonner juste. J'ai toujours remarqué que le vin agissait beaucoup plus sur les muscles des paysans que sur leurs nerfs ; qu'il diva-

guaient difficilement, et qu'au contraire les excitants produisaient en eux une béatitude que nous ne connaissons pas, et qui fait de leur ivresse un plaisir tout différent du nôtre et très-supérieur à notre exaltation fébrile.

Quand nous nous trouvâmes seuls, Marcasse et moi, quoique nous ne fussions pas gris, nous nous aperçûmes que le vin nous avait donné une gaieté, une insouciance que nous n'aurions pas eues à la Roche-Mauprat, même sans l'aventure du fantôme. Habités à une franchise mutuelle, nous en fîmes la réflexion, et nous convinmes que nous étions beaucoup mieux disposés qu'avant souper à recevoir tous les loups-garous de la Varenne.

Ce mot de loup-garou me rappela l'aventure qui m'avait mis en relation très-peu sympathique avec Patience, à l'âge de treize ans. Marcassé la connaissait, mais il ne connaissait guère le caractère que j'avais à cette époque, et je m'amusai à lui raconter ma course effarée à travers champs, après avoir été fustigé par le sorcier. « Cela me fait penser, lui dis-je en terminant, que j'ai l'imagination facile à exalter et que je ne suis pas inaccessible à la peur des choses surnaturelles. Ainsi le fantôme de tantôt... — N'importe, n'importe, dit Marcasse en exami-



Le chevalier dormait et ne s'éveilla pas. (Page 60.)

nant l'amorce de mes pistolets et en les posant sur ma table de nuit ; n'oubliez pas que tous les Coupe-jarrets ne sont pas morts ; que si Jean est de ce monde, il fera du mal jusqu'à ce qu'il soit enterré, enfermé à triple tour chez le diable. »

Le vin déliait la langue de l'hidalgo, qui ne manquait pas d'esprit lorsqu'il se permettait ces rares infractions à sa sobriété habituelle. Il ne voulut pas me quitter et fit son lit à côté du mien. Mes nerfs étaient excités par les émotions de la journée ; je me laissai donc aller à parler d'Edmée, non de manière à mériter de sa part l'ombre d'un reproche si elle eût entendu mes paroles, mais cependant plus que je n'aurais dû me le permettre avec un homme qui n'était encore que mon subalterne et non mon ami, comme il le devint plus tard. Je ne sais pas positivement ce que je lui dis de mes chagrins, de mes espérances et de mes inquiétudes ; toutefois ces confidences eurent un effet terrible, ainsi que vous le verrez bientôt.

Nous nous endormîmes tout en causant, Blaireau sur les pieds de son maître, l'épée en travers à côté du chien sur les genoux de l'hidalgo, la lumière entre nous deux,

mes pistolets au bout de mon bras, mon couteau de chasse sous mon oreiller et les verrous tirés. Rien ne troubla notre repos ; et quand le soleil nous éveilla, les coqs chantaient joyeusement dans la cour, et les *boirons* échangeaient des facéties rustiques en *liant*<sup>1</sup> leurs bœufs sous nos fenêtres.

« C'est égal, il y a quelque chose là-dessous, » telle fut la première parole de Marcasse en ouvrant les yeux et en reprenant la conversation où il l'avait laissée la veille.

« As-tu vu ou entendu quelque chose cette nuit ? lui dis-je. — Rien du tout, répondit-il ; mais c'est égal, Blaireau n'a pas bien dormi, mon épée est tombée par terre ; et puis rien de ce qui s'est passé ici n'est expliqué. — L'explique qui voudra, répondis-je ; je ne m'en occuperai certainement pas. — Tort, tort, vous avez tort ! — Cela se peut, mon bon sergent ; mais je n'aime pas du tout cette chambre, et elle me semble si laide au grand jour que j'ai besoin d'aller bien loin respirer un air pur. — Eh bien ! moi, je vous conduirai ; mais je reviendrai. Je ne veux pas

1. Les bouviers lient le jong avec des courroies aux cornes d'une paire de bœufs de travail.

laisser aller cela au hasard. Je sais de quoi Jean Mauprat est capable, et *paix vous* — Je ne veux pas le savoir, et s'il y a quelque danger ici pour moi ou les miens, je ne veux pas que tu y reviennes. »

Marcasse secoua la tête et ne répondit rien. Nous fîmes encore un tour à la métairie avant de partir. Marcasse fut très-frappé d'une chose que je n'eusse pas remarquée. Le métayer voulut me présenter à sa femme; mais elle ne voulut jamais me voir, et alla se cacher dans sa chenivière. J'attribuais cette sauvagerie à la timidité de la jeunesse. « Belle jeunesse, ma foi! dit Marcasse; une jeunesse comme moi, cinquante ans passés! Il y a quelque chose là-dessous, quelque chose là-dessous, je vous dis. — Et que diable peut-il y avoir? — Hum! elle a été bien dans son temps avec Jean Mauprat. Elle a trouvé ce *tortu* à son gré. Je sais cela, moi; je sais encore bien des choses, bien des choses, soyez sûr! — Tu me les diras quand nous reviendrons ici, lui répondis-je; et ce ne sera pas de si tôt; car mes affaires vont beaucoup mieux que si je n'en mêlais, et je n'aimerais pas à prendre l'habitude de boire du madère pour ne pas avoir peur de mon ombre. Si tu veux m'obliger, Marcasse, tu ne parleras à personne de ce qui s'est passé. Tout le monde n'a pas pour ton capitaine la même estime que toi. — Celui-là est un imbécile qui n'estime pas mon capitaine, répondit l'hidalgo d'un ton doctoral; mais, si vous me l'ordonnez, je ne dirai rien. »

Il me tint parole. Pour rien au monde je n'eusse voulu troubler l'esprit d'Edmée de cette sotte histoire. Mais je ne pus empêcher Marcasse d'exécuter son projet. Des le lendemain matin il avait disparu, et j'appris de Patience qu'il était retourné à la Roche-Mauprat sous prétexte d'y avoir oublié quelque chose.

### XVIII.

Tandis que Marcasse se livrait à ses graves recherches, je passais auprès d'Edmée des jours pleins de délices et d'angoisses. Sa conduite ferme, dévouée, mais réservée à beaucoup d'égards, me jetait dans de continuelles alternatives de joie et de douleur. Un jour, le chevalier eut une longue conférence avec elle tandis que j'étais à la promenade. Je rentrai au moment où leur conversation était le plus animée, et dès que je parus: « Approche, me dit mon oncle; viens dire à Edmée que tu l'aimes, que tu la rendras heureuse, que tu es corrigé de tes anciens défauts. Arrange-toi pour être agréé, car il faut que cela finisse. Notre position vis-à-vis du monde n'est pas tenable, et je ne veux pas descendre dans le tombeau sans avoir vu réhabilité l'honneur de ma fille, et sans être sûr que quelque sot caprice de sa part ne la jettera pas dans un couvent, au lieu de lui laisser occuper dans le monde le rang qui lui appartient, et que j'ai travaillé toute ma vie à lui assurer. Allons, Bernard, à ses pieds! Ayez l'esprit de lui dire quelque chose qui la persuade! ou bien je croirai, Dieu me pardonne, que c'est vous qui ne l'aimez pas et qui ne désirez pas sincèrement l'épouser. »

— Moi! juste ciel! m'écriai-je, ne pas le désirer! quand je n'ai pas d'autre pensée depuis sept ans, quand mon cœur n'a pas d'autre vœu et que mon esprit ne conçoit pas d'autre bonheur! » Je dis à Edmée tout ce que me suggéra la passion la plus exaltée. Elle m'écouta en silence et sans retirer ses mains, que je couvrais de baisers. Mais sa physionomie était grave, et l'expression de sa voix me fit trembler lorsqu'elle dit, après avoir réfléchi quelques instants: « Mon père ne devrait jamais douter de ma parole; j'ai promis d'épouser Bernard, je l'ai promis à Bernard et à mon père; il est donc certain que je l'épouserai. » Puis elle ajouta après une nouvelle pause et d'un ton plus sévère encore: « Mais si mon père se croit à la veille de mourir, quelle force me suppose-t-il donc pour m'engager à ne songer qu'à moi, et me faire revêtir ma robe de noces à l'heure de ses funérailles? Si au contraire il est, comme je le crois, toujours plein de force malgré ses souffrances, et appelé à jouir encore pendant

de longues années de l'amour de sa famille, d'où vient qu'il me presse si impérieusement d'abréger le délai que je lui ai demandé? N'est-ce pas une chose assez importante pour que j'y réfléchisse? Un engagement qui doit durer toute ma vie et qui décidera, je ne dis pas de mon bonheur, je saurais le sacrifier au moindre désir de mon père, mais de la paix de ma conscience et de la dignité de ma conduite (car quelle femme peut être assez sûre d'elle-même pour répondre d'un avenir enchaîné contre son gré?); un tel engagement ne mérite-t-il pas que j'en pèse tous les risques et tous les avantages pendant plusieurs années au moins? — Dieu merci! voilà sept ans que vous passez à peser tout cela, dit le chevalier; vous devriez savoir à quoi vous en tenir sur le compte de votre cousin. Si vous voulez l'épouser, épousez-le; mais si vous ne le voulez pas, pour Dieu! dites-le, et qu'un autre se présente. — Mon père, répondit Edmée un peu froidement, je n'épouserai que lui. — Que lui est fort bien, dit le chevalier en frappant avec la pincette sur les bûches; mais cela ne veut peut-être pas dire que vous l'épouserez. — Je l'épouserai, mon père, reprit Edmée. J'aurais désiré quelques mois encore de liberté; mais, puisque vous êtes mécontent de tous ces retards, je suis prête à obéir à vos ordres, vous le savez. — Parbleu! voilà une jolie manière de consentir, s'écria mon oncle, et bien engageante pour votre cousin! Ma foi! Bernard, je suis bien vieux; mais je puis dire que je ne comprends encore rien aux femmes, et il est probable que je mourrai sans y avoir rien compris. »

— Mon oncle, lui dis-je, je comprends fort bien l'éloignement de ma cousine pour moi; je l'ai mérité. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour réparer mes crimes. Mais dépend-il d'elle d'oublier un passé dont elle a sans doute trop souffert? Au reste, si elle ne me le pardonne pas, j'imiterai sa rigueur, je ne me le pardonnerai pas à moi-même; et, renonçant à tout espoir en ce monde, je m'éloignerai d'elle et de vous, pour me punir par un châtement pire que la mort. — Allons, voilà que tout est rompu! dit mon oncle en jetant les pincettes dans le feu; voilà, voilà ce que vous cherchiez, ma fille! »

J'avais fait quelques pas pour sortir; je souffrais horriblement. Edmée courut vers moi, me prit par le bras, et me ramenant vers son père: « Ce que vous dites est cruel et plein d'ingratitude, me dit-elle. Appartient-il à un esprit modeste, à un cœur généreux, de nier une amitié, un dévouement, j'oserai me servir d'un autre mot, une fidélité de sept ans, parce que je vous demande encore quelques mois d'épreuves? Et quand même je n'aurais jamais pour vous, Bernard, une affection aussi vive que la vôtre, celle que je vous ai témoignée jusqu'ici est-elle donc si peu de chose que vous la méprisiez, et que vous y renonciez par dépit de ne pas m'inspirer précisément celle que vous croyez devoir exiger? Savez-vous qu'à ce compte une femme n'aurait pas le droit d'éprouver l'amitié? Enfin, voulez-vous me punir de vous avoir servi de mère en vous éloignant de moi, ou ne m'en récompenser qu'à la condition d'être votre esclave? — Non, Edmée, non, lui répondis-je le cœur serré et les yeux pleins de larmes, en portant sa main à mes lèvres; je sens que vous avez fait pour moi plus que je ne méritais, je sens que je voudrais en vain m'éloigner de votre présence; mais pouvez-vous me faire un crime de souffrir auprès de vous? C'est au reste un crime si involontaire et tellement fatal qu'il échapperait à tous vos reproches et à tous mes remords. N'en parlons pas, n'en parlons jamais; c'est tout ce que je puis faire. Conservez-moi votre amitié, j'espère m'en montrer toujours digne à l'avenir. »

— Embrassez-vous, et ne vous séparez jamais l'un de l'autre, dit le chevalier attendri. Bernard, quel que soit le caprice d'Edmée, ne l'abandonnez jamais, si vous voulez mériter la bénédiction de votre père adoptif. Si vous ne parvenez pas à être son mari, soyez toujours son frère. Songez, mon enfant, que bientôt elle sera seule sur la terre, et que je mourrai désolé si je n'emporte dans la tombe la certitude qu'il lui reste un appui et un défenseur. Songez enfin que c'est à cause de vous, à cause d'un

serment que son inclination désavoue peut-être, mais que sa conscience respecte, qu'elle est ainsi abandonnée, calomniée... »

Le chevalier fondit en larmes, et toutes les douleurs de cette famille infortunée me furent révélées en un instant. « Assez ! assez ! m'écriai-je en tombant à leurs pieds ; tout cela est trop cruel. Je serais le dernier des misérables si j'avais besoin qu'on me remit sous les yeux mes fautes et mes devoirs. Laissez-moi pleurer à vos genoux ; laissez-moi expier par l'éternelle douleur, par l'éternel renoncement de ma vie, le mal que je vous ai fait ! Pourquoi ne m'avoir pas chassé lorsque je vous ai nuï ? Pourquoi, mon oncle, ne m'avoir pas cassé la tête d'un coup de pistolet, comme à une bête fauve ? Qu'ai-je fait pour être épargné, moi qui payais vos bienfaits de la ruine de votre honneur ? Non, non, je le sens, Edmée ne doit pas m'épouser ; ce serait accepter la honte de l'injure que j'ai attirée sur elle. Moi, je resterai ici ; je ne la verrai jamais si elle l'exige ; mais je me coucherai en travers de sa porte comme un chien fidèle, et je déchirerai le premier qui osera se présenter devant elle autrement qu'à genoux ; et si quelque jour un honnête homme, plus heureux que moi, mérite de fixer son choix, loin de le combattre, je lui remettrai le soin cher et sacré de la protéger et de la défendre ; je serai son ami, son frère ; et quand je les verrai heureux ensemble, j'irai mourir en paix loin d'eux. »

Mes sanglots m'étouffaient, le chevalier serra sa fille et moi sur son cœur, et nous confondîmes nos larmes, en lui jurant de ne jamais nous séparer, ni pendant sa vie ni après sa mort.

« Ne perds pourtant pas l'espérance de l'épouser, me dit le chevalier à voix basse quelques instants après, quand le calme se fut rétabli ; elle a d'étranges volontés ; mais, vois-tu, rien ne m'ôttera de l'esprit qu'elle a de l'amour pour toi. Elle ne veut pas s'expliquer encore. Ce que femme veut, Dieu le veut.

— Ce qu'Edmée veut, je le veux, » répondis-je. »

Quelques jours après cette scène, qui fit succéder dans mon âme la tranquillité de la mort aux agitations de la vie, je me promenais dans le parc avec l'abbé.

« Il faut, me dit-il, que je vous fasse part d'une aventure qui m'est arrivée hier, et qui est passablement romanesque. J'avais été me promener dans les bois de Briantes, et j'étais descendu à la fontaine des Fougères. Vous savez qu'il faisait chaud comme au milieu de l'été ; nos belles plantes, rougies par l'automne, sont plus belles que jamais autour du ruisseau qu'elles couvrent de leurs longues découpures. Les bois n'ont plus que bien peu d'ombrage, mais le pied foule des tapis de feuilles sèches dont le bruit est pour moi plein de charme. Le tronc satiné des bouleaux et des jeunes chênes est couvert de mousse et de jungermanes, qui étalent délicatement leur nuance brune, mêlée de vert tendre, de rouge et de fauve, en étoiles, en rosaces, en cartes de géographie de toute espèce, où l'imagination peut rêver de nouveaux mondes en miniature. J'étudiais avec amour ces prodiges de grâce et de finesse, ces arabesques où la variété infinie s'allie à la régularité inaltérable, et, heureux de savoir que vous n'êtes pas, comme le vulgaire, aveugle à ces coquetteries adorables de la création, j'en détachai quelques-unes avec le plus grand soin, enlevant même l'écorce de l'arbre où elles prennent racine, afin de ne pas détruire la pureté de leurs dessins. J'en ai fait une petite provision que j'ai déposée chez Patience en passant, et que nous allons voir si vous le voulez. Mais, chemin faisant, je veux vous dire ce qui m'arriva en approchant de la fontaine. J'avais la tête baissée, je marchais sur les cailloux humides, guidé par le petit bruit du jet clair et délicat qui s'élançait du sein de la roche mousseuse. J'allais m'asseoir sur la pierre qui forme un banc naturel à côté, lorsque je vis la place occupée par un bon religieux dont le capuchon de bure cachait à demi la tête pâle et flétrie. Il me parut très-intimidé de ma rencontre ; je le rassurai de mon mieux en lui disant que mon intention n'était pas de le déranger, mais d'approcher seulement mes lèvres de la rigole d'écorce que les bûcherons ont adaptée à la roche pour boire

plus facilement. « O saint ecclésiastique ! me dit-il du ton le plus humble, que n'êtes-vous le prophète dont la verge frappait aux sources de la grâce, et pourquoi mon âme, semblable à ce rocher, ne peut-elle donner cours à un ruisseau de larmes ? » Frappé de la manière dont ce moine s'exprimait, de son air triste, de son attitude rêveuse, en ce lieu poétique où j'ai souvent rêvé l'entretien de la Samaritaine avec le Sauveur, je me laissai aller à causer de plus en plus sympathiquement. J'appris de ce religieux qu'il était trappiste, qu'il était en tournée pour accomplir une pénitence. « Ne me demandez ni mon nom ni mon pays, dit-il. J'appartiens à une illustre famille que je ferais rougir en lui rappelant que j'existe ; d'ailleurs, en entrant à la Trappe, nous abjurons tout orgueil du passé, nous nous faisons semblables à des enfants naissants ; nous mourons au monde pour revivre en Jésus-Christ. Mais soyez sûr que vous voyez en moi un des exemples les plus frappants des miracles de la grâce, et, si je pouvais vous faire le récit de ma vie religieuse, de mes terreurs, de mes remords, de mes expiations, vous en seriez certainement touché. Mais à quoi me serviraient la compassion et l'indulgence des hommes, si la miséricorde de Dieu ne daigne m'absoudre ? »

« Vous savez, continua l'abbé, que je n'aime pas les moines, que je me défie de leur humilité, que j'ai horreur de leur faïnéantise. Mais celui-là parlait d'une manière si triste et si affectueuse, il était si pénétré de son devoir, il semblait si malade, si exténué d'austérités, si plein de repentir, qu'il m'a gagné le cœur. Il y a dans son regard et dans ses discours des éclairs qui trahissent une grande intelligence, une activité infatigable, une persévérance à toute épreuve. Nous avons passé deux grandes heures ensemble, et je l'ai quitté si attendri que j'ai désiré le revoir avant son départ. Il avait pris gîte pour la nuit à la ferme des Goulets, et j'ai voulu en vain l'amener au château. Il m'a dit avoir un compagnon de voyage qu'il ne pouvait quitter. « Mais, puisque vous êtes si charitable, me dit-il, je m'estimerai heureux de vous retrouver ici demain au coucher du soleil ; peut-être même m'enghardirai-je au point de vous demander une grâce ; vous pouvez m'être utile pour une affaire importante dont je suis chargé dans ce pays-ci. Je ne puis vous en dire davantage en ce moment. » Je l'assurai qu'il pouvait compter sur moi, et que j'obligerais de grand cœur un homme comme lui.

— Si bien que vous attendez avec impatience l'heure du rendez-vous ? dis-je à l'abbé.

— Sans doute, répondit-il, et ma nouvelle connaissance a pour moi tant d'attraits que, si je ne craignais d'abuser de la confiance qu'il m'a témoignée, je conduirais Edmée à la fontaine des Fougères.

— Je crois, repris-je, qu'Edmée a beaucoup mieux à faire que d'écouter les déclamations de votre moine, qui peut-être après tout n'est qu'un intrigant, comme tant d'autres à qui vous avez fait la charité aveuglément. Pardonnez-moi, mon bon abbé, mais vous n'êtes pas un grand physiionomiste, et vous êtes un peu sujet à vous laisser prévenir pour ou contre les gens, sans autre motif que la disposition bienveillante ou craintive de votre esprit romanesque. »

L'abbé sourit, prétendit que je parlais ainsi par rancune, soutint la piété du trappiste et retomba dans la botanique. Nous passâmes assez de temps à herboriser chez Patience ; et, comme je ne cherchais qu'à échapper à moi-même, je sortis de la cabane avec l'abbé et le conduisis jusqu'au bois ; il avait son rendez-vous. A mesure que nous en approchions, l'abbé semblait revenir un peu de son empressément de la veille et eût craint d'avoir été trop loin. L'incertitude succédant si vite à l'enthousiasme résumait tellement tout son caractère mobile, aimant, timide, mélange singulier des entraînements les plus opposés, que je recommençai à le railler avec l'abandon de l'amitié. « Allons, me dit-il, il faut que j'en aie le cœur net et que vous le voyiez. Vous regarderez son visage, vous l'étudierez pendant quelques instants, et vous nous laisserez seuls ensemble, puisque je lui ai promis d'écouter ses confidences. » Je suivis l'abbé par désaveu ; mais quand nous fûmes au-dessus des rochers ombragés



d'où la fontaine s'échappe, je m'arrêtai pour regarder le moine à travers le branchage d'un massif de frênes. Placé immédiatement au-dessous de nous, au bord de la fontaine, il interrogeait l'angle du sentier que nous devions tourner pour arriver à lui; mais il ne songeait pas à regarder l'endroit où nous étions, et nous pouvions le contempler à l'aise sans qu'il nous vît.

A peine l'eus-je envisagé que, saisi d'un rire amer, je pris l'abbé par le bras, je l'entraînai à quelque distance et lui parlai ainsi, non sans une grande agitation :

« Mon cher abbé, n'avez-vous jamais rencontré quelque part autrefois la figure de mon oncle Jean de Mauprat ? »

— Jamais que je sache, répondit l'abbé tout interdit; mais où voulez-vous donc en venir? — A vous dire, mon ami, que vous avez fait là une jolie trouvaille, et que ce bon et vénérable trappiste à qui vous trouvez tant de grâce, de candeur, de componction et d'esprit, n'est autre que Jean de Mauprat le coupe-jarret.

— Vous êtes fou! s'écria l'abbé en reculant de trois pas. Jean Mauprat est mort il y a longtemps. — Jean Mauprat n'est pas mort, ni Antoine Mauprat non plus peut-être, et je suis moins surpris que vous, parce que j'ai déjà rencontré un de ces deux revenants. Qu'il se soit fait moine et qu'il pleure ses péchés, cela est fort possible; mais qu'il se soit déguisé pour venir poursuivre ici quelque mauvais dessein, c'est ce qui n'est pas impossible non plus, et je vous engage à vous tenir sur vos gardes... »

L'abbé fut effrayé au point de ne vouloir plus aller au rendez-vous. Je lui démontrai qu'il était nécessaire de savoir où voulait en venir le vieux pécheur. Mais, comme je connaissais la faiblesse de l'abbé, comme je craignais que mon oncle Jean ne réussît à l'engager dans quelque fausse démarche et à s'emparer de sa conscience par des aveux mensongers, je pris le parti de me glisser dans le taillis de manière à tout voir et tout entendre.

Mais les choses ne se passèrent pas comme je l'aurais cru. Le trappiste, au lieu de jouer au plus fin, dévoila sur-le-champ à l'abbé son véritable nom. Il lui déclara que, touché de repentir, et ne croyant pas que sa conscience lui permit d'en éviter le châtement à l'abri du froc (car il était réellement trappiste depuis plusieurs années), il venait se mettre entre les mains de la justice, afin d'expié d'une manière éclatante les crimes dont il était souillé. Cet homme, doué de facultés supérieures, avait acquis dans le cloître une éloquence mystique. Il parlait avec tant de grâce, de douceur, que je fus pris tout aussi bien que l'abbé. Ce fut en vain que ce dernier essaya de combattre une résolution qui lui semblait insensée; Jean de Mauprat montra le plus intrépide dévouement à ses idées religieuses. Il dit qu'ayant commis les crimes de l'antique barbarie patenne, il ne pouvait racheter son âme qu'au prix d'une pénitence publique digne des premiers chrétiens. « On peut, dit-il, être lâche envers Dieu comme envers les hommes, et dans le silence de mes veilles j'entends une voix terrible qui répond à mes sanglots: « Misérable poltron, c'est la peur des hommes qui te jette dans le sein de Dieu; et, si tu ne craignais la mort temporelle, tu n'aurais jamais songé à la vie éternelle. » Alors je sens que ce que je crains le plus, ce n'est pas la colère de Dieu, mais la corde et le bourreau qui m'attendent parmi mes semblables. Eh bien! il est temps que ma honte finisse vis-à-vis de moi-même, et c'est le jour où les hommes me couvriront d'opprobre et de châtement que je me sentirai absous et réhabilité à la face du ciel. C'est alors seulement que je me croirai digne de dire à Jésus mon Sauveur: « Écoute-moi, victime innocente, toi qui écoutes le bon larron; écoute la victime souillée, mais repentante, associée à la gloire de ton martyr, et rachetée par ton sang. »

— Dans le cas où vous persisteriez dans cette volonté enthousiaste, lui dit l'abbé après lui avoir présenté sans succès toutes les objections possibles, veuillez du moins me dire en quoi vous avez pensé que je consentirais à vous aider.

— Je ne puis agir en ceci, répondit le trappiste, sans l'autorisation d'un homme qui bientôt sera le dernier des Mauprat; car le chevalier n'a que peu de jours à attendre

la récompense céleste acquise à ses vertus, et, quant à moi, je ne puis échapper au supplice que je viens chercher que pour retomber dans l'éternelle nuit du cloître. Je veux parler de Bernard Mauprat: je ne dirai pas mon neveu; car, s'il m'entendait, il rougirait de porter ce titre funeste. J'ai su son retour d'Amérique, et cette nouvelle m'a décidé à entreprendre le voyage au terme douloureux duquel vous me voyez. »

Il me sembla qu'en parlant ainsi il jetait un regard oblique sur le massif où j'étais, comme s'il eût deviné ma présence. Peut-être l'agitation de quelques branches m'avait-elle trahi.

« Puis-je vous demander, dit l'abbé, ce que vous avez de commun aujourd'hui avec ce jeune homme? Ne craignez-vous pas qu'aigri par les mauvais traitements qui ne lui furent pas épargnés autrefois à la Roche-Mauprat, il ne refuse de vous voir? »

— Je suis certain qu'il le refusera; car je sais la haine qu'il nourrit pour moi, dit le trappiste en se tournant encore vers le lieu où j'étais. Mais j'espère que vous le déciderez à m'accorder cette entrevue, car vous êtes généreux et bon, monsieur l'abbé. Vous m'avez promis de m'obliger, et, d'ailleurs, vous êtes l'ami du jeune Mauprat, et vous lui ferez comprendre qu'il y va de ses intérêts et de l'honneur de son nom.

— Comment cela? reprit l'abbé. Sans doute il sera peu flatté de vous voir paraître devant les tribunaux pour des crimes effacés désormais dans l'ombre du cloître. Il doit désirer, certainement, que vous renonciez à cette expiation éclatante; comment espérez-vous qu'il y consente? »

— Je l'espère, parce que Dieu est bon et grand, parce que sa grâce est efficace, parce qu'elle touchera le cœur de quiconque daignera écouter le langage d'une âme vraiment repentante et fortement convaincue; parce que mon salut éternel est dans les mains de ce jeune homme, et qu'il ne voudra pas se venger de moi au delà de la tombe. D'ailleurs, il faut que je meure en paix avec ceux que j'ai offensés, il faut que je tombe aux pieds de Bernard Mauprat et qu'il me remette mes péchés. Mes larmes le toucheront, ou, si son âme impitoyable les méprise, j'aurai du moins accompli un impérieux devoir. »

Voyant qu'il parlait avec la certitude d'être entendu par moi, je fus saisi de dégoût; je crus voir la fraude et la lâcheté percer sous cette basse hypocrisie. Je m'éloignai et j'allai attendre l'abbé à quelque distance. Il vint bientôt me rejoindre; l'entrevue s'était terminée par la promesse mutuelle de se revoir bientôt. L'abbé s'était engagé à me transmettre les paroles du trappiste, qui menaçait, du ton le plus doucereux du monde, de venir me trouver si je me refusais à sa demande. Nous nous promîmes d'en conférer, l'abbé et moi, sans en informer le chevalier ni Edmée, afin de ne pas les inquiéter sans nécessité. Le trappiste avait été se loger à La Châtre, au couvent des Carmes, ce qui avait mis l'abbé tout à fait sur ses gardes, malgré son premier engouement pour le repentir du pécheur. Ces carmes l'avaient persécuté dans sa jeunesse, et le prieur avait fini par le forcer à se séculariser. Le prieur vivait encore, vieux, mais implacable; infirme, caché, mais ardent à la haine et à l'intrigue. L'abbé n'entendit pas son nom sans frémir; il m'engagea à me conduire prudemment dans toute cette affaire. « Quoique Jean Mauprat soit sous le glaive des lois, me dit-il, et que vous soyez au faite de l'honneur et de la prospérité, ne méprisez pas la faiblesse de votre ennemi. Qui sait ce que peuvent la ruse et la haine? Elles peuvent prendre la place du juste et le jeter sur le fumier; elles peuvent rejeter leur crime sur autrui, et souiller de leur ignominie la robe de l'innocence. Vous n'en avez peut-être pas fini avec les Mauprat! »

Le pauvre abbé ne croyait pas dire si vrai.

## XIX.

Après avoir réfléchi mûrement sur les intentions probables du trappiste, je crus devoir accorder l'entrevue demandée. Ce n'était pas moi que Jean Mauprat pouvait

espérer d'abuser par ses artifices, et je voulais faire ce qui dépendait de moi pour éviter qu'il vint tourmenter de ses intrigues les derniers jours de mon grand-oncle. Je me rendis donc dès le lendemain à la ville, vers la fin des vêpres, et je sonnai, non sans émotion, à la porte des Carmes.

La retraite choisie par le trappiste était une de ces innombrables communautés mendiantes que la France nourrissait; celle-là, quoique soumise à une règle austère, était riche et adonnée au plaisir. A cette époque sceptique, le petit nombre des moines n'étant plus en rapport avec l'étendue et la richesse des établissements fondés pour eux, les religieux errant dans les vastes abbayes au fond des provinces, au sein du luxe, débarrassés du contrôle de l'opinion (toujours effacée là où l'homme s'isole), menaient la vie la plus douce et la plus oisive qu'ils eussent jamais goûtée. Mais cette obscurité, mère des *vices aimables*, comme on disait alors, n'était chère qu'aux ignorants. Les chefs étaient livrés aux pénibles rêves d'une ambition nourrie dans l'ombre, aigrie dans l'inaction. Agir, même dans le cercle le plus restreint et à l'aide des éléments les plus nuls, agir à tout prix, telle était l'idée fixe des prieurs et des abbés.

Le prier des *carmes chaussés* que j'allais voir était la vivante image de cette impuissance agitée. Cloué par la goutte dans son grand fauteuil, il m'offrit un étrange pendant à la vénérable figure du chevalier, pâle et immobile comme lui, mais noble et patriarcal dans sa mélancolie. Le prier était court, gras et plein de pétulance. La partie supérieure de son corps étant libre, sa tête se tournait avec vivacité à droite et à gauche; ses bras s'agitaient pour donner des ordres; sa parole était brève, et son organe voilé semblait donner un sens mystérieux aux moindres choses. En un mot, la moitié de sa personne paraissait lutter sans cesse pour entraîner l'autre, comme cet homme enchanté des contes arabes, qui cachait sous sa robe son corps de marbre jusqu'à la ceinture.

Il me reçut avec un empressement exagéré, s'irrita de ce qu'on ne m'apportait pas un siège assez vite, étendit sa grosse main flasque pour attirer ce siège tout près du sien, fit signe à un grand satyre barbu, qu'il appelait son frère trésorier, de sortir; puis, après m'avoir accablé de questions sur mon voyage, sur mon retour, sur ma santé, sur ma famille, et dardant sur moi de petits yeux clairs et mobiles qui soulevaient les plis des paupières grossies et affaissées par l'intempérance, il entra en matière.

« Je sais, mon cher enfant, dit-il, le sujet qui vous amène : vous voulez rendre vos devoirs à votre saint parent, à ce trappiste, modèle d'édification, que Dieu nous ramène pour servir d'exemple au monde et faire éclater le miracle de la grâce. — Monsieur le prier, lui répondis-je, je ne suis pas assez bon chrétien pour apprécier le miracle dont vous parlez. Que les âmes dévotes en rendent grâce au ciel! pour moi, je viens ici parce que M. Jean de Mauprat désire me faire part, a-t-il dit, de projets qui me concernent et que je suis prêt à écouter. Si vous voulez permettre que je me rende près de lui... — Je n'ai pas voulu qu'il vous vit avant moi, jeune homme! s'écria le prier avec une affectation de franchise, et en s'emparant de mes mains, que je ne sentais pas sans dégoût dans les siennes; j'ai une grâce à vous demander au nom de la charité, au nom du sang qui coule dans vos veines... » Je dégageai une de mes mains, et le prier, voyant l'expression de mon mécontentement, changea sur-le-champ de langage avec une souplesse admirable. « Vous êtes homme du monde, je le sais. Vous avez à vous plaindre de celui qui fut Jean de Mauprat et qui s'appelle aujourd'hui l'humble frère Jean Népomucène. Mais si les préceptes de notre divin maître Jésus-Christ ne vous portent pas à la miséricorde, il est des considérations de décence publique et d'esprit de famille qui doivent vous faire partager mes craintes et mes efforts. Vous savez la résolution pieuse, mais téméraire, qu'a formée frère Jean; vous devez vous joindre à moi pour l'en détourner, et vous le ferez, je n'en doute pas. — Peut-être, monsieur, répondis-je froidement; mais ne pourrais-je vous demander à quels motifs ma famille doit l'intérêt que vous voulez bien

prendre à ses affaires? — A l'esprit de charité qui anime tous les serviteurs du Christ, » répondit le moine avec une dignité fort bien jouée.

Retranché derrière ce prétexte, à la faveur duquel le clergé s'est toujours immiscé dans tous les secrets de famille, il lui fut aisé de mettre un terme à mes questions; et, sans détruire le soupçon qui combattait contre lui dans mon esprit, il réussit à prouver à mes oreilles que je lui devais de la reconnaissance pour le soin qu'il prenait de l'honneur de mon nom. Il fallait bien voir où il voulait en venir, et ce que j'avais prévu arriva. Mon oncle Jean réclamait de moi la part qui lui revenait du fief de la Roche-Mauprat, et le prier était chargé de me faire entendre que j'avais à opter entre une somme assez considérable à déboursier (car on parlait du revenu arriéré de mes sept années de jouissance, outre le fonds d'un septième de propriété) et l'action insensée qu'il prétendait faire, et dont l'éclat ne manquerait pas de hâter les jours du vieux chevalier et de me créer peut-être d'*étranges embarras personnels*. Tout cela me fut insinué merveilleusement sous les dehors de la plus chrétienne sollicitude pour moi, de la plus fervente admiration pour le zèle du trappiste, et de la plus sincère inquiétude pour les effets de cette *ferme* résolution. Enfin, il me fut démontré clairement que Jean Mauprat ne venait pas me demander des moyens d'existence, mais qu'il me fallait le supplier humblement d'accepter la moitié de mon bien pour l'empêcher de traîner mon nom et peut-être ma personne sur le banc des criminels.

J'essayai une dernière objection. « Si la résolution du frère Népomucène, comme vous l'appellez, monsieur le prier, est aussi bien arrêtée que vous le dites; si le soin de son salut est le seul qu'il ait en ce monde, expliquez-moi comment la séduction des biens temporels pourra l'en détourner? Il y a là une inconséquence que je ne comprends guère. »

Le prier fut un peu embarrassé du regard perçant que j'attachais sur lui; mais se jetant au même instant dans une de ces parades de naïveté qui sont la haute ressource des fourbes : « Mon Dieu! mon cher fils, s'écria-t-il, vous ne savez donc pas quelles immenses consolations la possession des biens de ce monde peut répandre sur une âme pieuse? Autant les richesses périssables sont dignes de mépris lorsqu'elles représentent de vains plaisirs, autant le juste doit les réclamer avec fermeté quand elles lui assurent le moyen de faire le bien. A la place du saint trappiste, je ne vous cache pas que je ne céderais mes droits à personne; que je voudrais fonder une communauté religieuse pour la propagation de la foi et la distribution des aumônes avec les fonds qui, entre les mains d'un jeune et brillant seigneur comme vous, ne servent qu'à entretenir à grands frais des chevaux et des chiens. L'Église nous enseigne que, par de grands sacrifices et de riches offrandes, nous pouvons racheter nos âmes des plus noirs péchés. Le frère Népomucène, assiéged'une sainte terreur, croit qu'une expiation publique est nécessaire à son salut. Martyr dévoué il veut offrir son sang à l'implacable justice des hommes. Combien ne sera-t-il pas plus doux pour vous (et plus *sûr* en même temps) de lui voir élever quelque saint autel à la gloire de Dieu et cacher dans la paix bienheureuse du cloître l'éclat funeste d'un nom qu'il a déjà abjuré! Il est tellement dominé par l'esprit de la Trappe, il a pris un tel amour de l'abnégation, de l'humilité, de la pauvreté, qu'il me faudra bien des efforts et bien des secours d'en haut pour le déterminer à accepter cet échange de *mérites*.

— C'est donc vous, monsieur le prier, qui vous chargez, par bonté gratuite, de changer cette funeste résolution? J'admire votre zèle et je vous en remercie; mais je ne pense pas que tant de négociations soient nécessaires. M. Jean de Mauprat réclame sa part d'héritage, rien n'est plus juste; et lors même que la loi refuserait tout droit civil à celui qui n'a dû son salut qu'à la fuite (ce que je ne veux point examiner), mon parent peut être assuré qu'il n'y aurait jamais la moindre contestation entre nous à cet égard, si j'étais libre possesseur d'une fortune quelconque. Mais vous n'ignorez pas que je ne dois la jouis-

sance de cette fortune qu'à la bonté de mon grand-oncle, le chevalier Hubert de Mauprat, qu'il a assez fait en payant les dettes de la famille qui absorbaient au delà du fonds; que je ne puis rien aliéner sans sa permission, et que je ne suis réellement que le depositaire d'une fortune que je n'ai pas encore acceptée. » Le prieur me regarda avec surprise et comme frappé d'un coup imprévu; puis il sourit d'un air rusé et me dit : « Fort bien ! Il paraît que je m'étais trompé, et que c'est à M. Hubert de Mauprat qu'il faut s'adresser. Je le ferai, car je ne doute pas qu'il ne me sache très-bon gré de sauver à sa famille un scandale qui peut avoir de très-bons résultats dans l'autre vie pour un de ses parents, mais qui à coup sûr peut en avoir de très-mauvais pour un autre parent dans celle-ci — J'entends, monsieur, répondez-moi, c'est une menace, je reprendrai sur le même ton. Si M. Jean de Mauprat se permet d'obséder mon oncle et ma cousine, c'est à moi qu'il aura affaire; et ce ne sera pas devant les tribunaux que je l'appellerai en réparation de certains outrages que j'ai point oubliés. Dites-lui que je n'accorderai point l'absolution au pénitent de la Trappe s'il ne reste fidèle au rôle qu'il a accepté. Si M. Jean de Mauprat est sans ressource et qu'il implore ma bonté, je pourrai lui donner, sur les revenus qui me sont accordés, les moyens d'exister humblement et sagement, selon l'esprit de ses vœux; mais si l'ambition ecclésiastique s'empare de son cerveau, et qu'il compte, avec de folles et puériles menaces, intimider assez mon oncle pour lui arracher de quoi satisfaire ses nouveaux goûts, qu'il se détrompe, dites-le-lui bien de ma part. La sécurité du vieillard et l'avenir de la jeune fille n'ont que moi pour défenseur, et je saurai les défendre, fût-ce au péril de l'honneur et de la vie.

— L'honneur et la vie sont pourtant de quelque importance à votre âge, reprit l'abbé visiblement irrité, mais affectant des manières plus douces que jamais; qui sait à quelle fobe la ferveur religieuse peut entraîner le trappiste? Car, entre nous soit dit, mon pauvre enfant... voyez, moi, je suis un homme sans exagération; j'ai vu le monde dans ma jeunesse, et je n'approuve pas ces partis extrêmes, dictés plus souvent par l'orgueil que par la pitié. J'ai consenti à tempérer l'austérité de la règle, mes religieux ont bonne mine et portent des chemises... Croyez bien, mon cher monsieur, que je suis loin d'approuver le dessein de votre parent, et que je ferai tout au monde pour l'entraver; mais enfin, s'il persiste, à quoi vous servira mon zèle? Il a la permission de son supérieur et peut se livrer à une inspiration funeste... Vous pouvez être gravement compromis dans une affaire de ce genre; car enfin, quoique vous soyez, à ce qu'on assure, un digne gentilhomme, bien que vous ayez abjuré les erreurs du passé, bien que peut-être votre âme ait toujours haï l'iniquité, vous avez trempé de fait dans bien des exactions que les lois humaines réprouvent et châcient. Qui sait à quelles révélations involontaires le frère Népomucène peut se voir entraîné s'il provoque l'insurrection d'une procédure criminelle? Pourra-t-il la provoquer contre lui-même sans la provoquer en même temps contre vous?... Croyez-moi, je veux la paix... je suis un bon homme... — Oui, un très-bon homme, mon père, répondez-moi avec ironie, je le vois parfaitement. Mais ne vous inquiétez pas trop; car il y a un raisonnement fort clair qui doit nous rassurer l'un et l'autre. Si une véritable vocation religieuse pousse frère Jean le trappiste à une réparation publique, il sera facile de lui faire entendre qu'il doit s'arrêter devant la crainte d'entraîner un autre que lui dans l'abîme, car l'esprit du Christ le lui défend. Mais si ce que je présume est certain, si M. Jean de Mauprat n'a pas la moindre envie de se livrer entre les mains de la justice, ses menaces sont peu faites pour m'épouvanter, et je saurai empêcher qu'elles ne fassent plus de bruit qu'il ne convient. — C'est donc là toute la réponse que j'aurai à lui porter? dit le prieur en me lançant un regard où perçait le ressentiment. — Oui, monsieur, répondez-moi: à moins qu'il ne lui plaise de recevoir cette réponse de ma propre bouche et de paraître ici. Je suis venu, déterminé à vaincre le dégoût que sa présence m'inspire, et je m'étonne qu'après avoir manifesté un si

vif desir de m'entretenir il se tienne à l'écart quand j'arrive. — Monsieur, reprit le prieur avec une noble majesté, mon devoir est de faire régner en ce lieu saint la paix du Seigneur. Je m'opposerai donc à toute entrevue qui pourrait amener des explications violentes. — Vous êtes beaucoup trop facile à effrayer, monsieur le prieur, répondez-moi; il n'y a lieu ni à aucun emportement. Mais comme ce n'est pas moi qui ai provoqué ces explications, et que je me suis rendu tel par pure complaisance, je renonce de grand cœur à les pousser plus loin et vous remercie d'avoir bien voulu servir d'intermédiaire.

Je le saluai profondément et me retirai.

## XX.

Je fis à l'abbé, qui m'attendait chez Patience, le récit de cette conférence, et il fut entièrement de mon avis; il pensa comme moi que le prieur, loin de travailler à cettonner le trappiste de ses prétendus desseins, l'engageait de tout son pouvoir à m'épouvanter pour m'amener à de grands sacrifices d'argent. Il était tout simple, à ses yeux, que ce vieillard, légal à l'esprit monacal, voulût mettre dans les mains d'un Mauprat même le fruit des labeurs et des économies d'un Mauprat séculier. « C'est là le caractère indélébile du clergé catholique, me dit-il. Il ne saurait vivre sans faire la guerre aux familles et sans épier tous les moyens de les spolier. Il semble que ces biens soient sa propriété et que toutes les voies lui soient bonnes pour les recouvrer. Il n'est pas aussi facile que vous le pensez de se défendre contre ce doucereux brigandage. Les moines ont l'appétit persévérant et l'esprit ingénieux. Soyez prudent et attendez-vous à tout. Vous ne pourrez jamais décider un trappiste à se battre; retranché sous son capuchon, il recevra, courbé et les mains en croix, les plus sanglants outrages; et, sachant fort bien que vous ne l'assassinerez pas, il ne vous craindra guère. Et puis, vous ne savez pas ce qu'est la justice dans la main des hommes et de quelle manière un procès criminel est conduit et jugé quand une des parties ne recule devant aucun moyen de séduction et d'épouvante. Le clergé est puissant; la robe est déclamatoire; les mots probite et intégrité résonnent depuis des siècles sur les murs endurcis des prétoires, sans empêcher les juges prévaricateurs et les arrêts iniques. Méfiez-vous, méfiez-vous! Le trappiste peut lancer la meute à bonnet carré sur ses traces et la dépister en disparaissant à point et la laissant sur les vôtres. Vous avez blessé bien des amoureux-propres en faisant échouer les nombreuses prétentions des époux d'héritages. Un des plus outrés et des plus méchants est proche parent d'un magistrat tout-puissant dans la province. De La Marche a quitté la robe pour l'épée; mais il a pu laisser parmi ses anciens confrères des gens portés à vous desservir. Je suis fâché que vous n'avez pu le joindre en Amérique et vous mettre bien avec lui. Ne haussez pas les épaules; vous en tuerez dix, et les choses iront de mal en pis. On se vengera, non peut-être sur votre vie, on sait que vous en faites bon marché, mais sur votre honneur, et votre grand-oncle mourra de chagrin... Enfin...

— Vous avez l'habitude de voir tout en noir au premier coup d'œil, quand par hasard vous ne voyez pas le soleil en plein midi, mon bon abbé, lui dis-je en l'interrompant. Laissez-moi vous dire tout ce qui doit écarter ces sombres pressentiments. Je connais Jean Mauprat de longue main; c'est un insigne imposteur, et de plus le dernier des lâches. Il rentrera sous terre à mon aspect, et des le premier mot je lui ferai avouer qu'il n'est ni trappiste, ni moine, ni devot. Tout ceci est un tour de chevalier d'industrie, et je lui ai entendu jadis faire des projets qui m'empêchent de m'étonner aujourd'hui de son impudence; je le crains donc fort peu.

— Et vous avez tort, reprit l'abbé. Il faut toujours craindre un lâche, parce qu'il nous frappe par derrière au moment où nous l'attendons en face. Si Jean Mauprat n'était pas trappiste, si les papiers qu'il m'a montrés avaient menti, le prieur des carmes est trop subtil et trop

prudent pour s'y être laissé prendre. Jamais cet homme-là n'embrassera la cause d'un séculier, et jamais il ne prendra un séculier pour un des siens. Au reste il faut aller aux informations, et je vais écrire sur-le-champ au supérieur de la Trappe; mais je suis certain qu'elles confirmeront ce que je sais déjà. Il est même possible que Jean de Mauprat soit sincèrement dévot. Rien ne sied mieux à un pareil caractère que certaines nuances de l'esprit catholique. L'inquisition est l'âme de l'Église, et l'inquisition doit sourire à Jean de Mauprat. Je crois volontiers qu'il se livrerait au glaive séculier rien que pour le plaisir de vous perdre avec lui, et que l'ambition de fonder un monastère avec vos deniers est une inspiration subite dont tout l'honneur appartient au prieur des carmes...

— Cela n'est guère probable, mon cher abbé, lui dis-je. D'ailleurs, à quoi nous mèneront ces commentaires? Agissons. Gardons à vue le chevalier pour que l'animal immonde ne vienne pas empoisonner la sérénité de ses derniers jours. Écrivons à la Trappe, offrons une pension au misérable, et voyons venir, tout en épiant avec soin ses moindres démarches. Mon sergent Marçasse est un admirable limier. Mettons-le sur la piste, et, s'il peut parvenir à nous rapporter en langue vulgaire ce qu'il aura vu et entendu, nous saurons bientôt ce qui se passe dans tout le pays.»

En devisant ainsi, nous arrivâmes au château à la chute du jour. Je ne sais quelle inquiétude tendre et puérile, comme il en vient aux mères lorsqu'elles s'éloignent un instant de leur progéniture, s'empara de moi en entrant dans cette demeure silencieuse. Cette sécurité éternelle que rien n'avait jamais troublée dans l'enceinte des vieux lambris sacrés, la caducité nonchalante des serviteurs, les portes toujours ouvertes, à tel point que les mendiants entraient parfois dans le salon sans rencontrer personne ou sans causer d'ombrage; toute cette atmosphère de calme, de confiance et d'isolement contrastait avec les pensées de lutte et les soucis dont le retour de Jean et les menaces du carme avaient rempli mon esprit durant quelques heures. Je doublai le pas, et, saisi d'un tremblement involontaire, je traversai la salle de billard. Il me sembla, en cet instant, voir passer sous les fenêtres du rez-de-chaussée une ombre noire qui se glissait parmi les jasmins, et qui disparut dans le crépuscule. Je poussai vivement la porte du salon et m'arrêtai. Tout était silencieux et immobile. J'allais me retirer et chercher Edmée dans la chambre de son père, lorsque je crus voir remuer quelque chose de blanc près de la cheminée où le chevalier se tenait toujours. « Edmée, êtes-vous ici? » m'écriai-je. Rien ne me répondit. Mon front se couvrit d'une sueur froide et mes genoux tremblèrent. Honteux d'une faiblesse si étrange, je m'élançai vers la cheminée en répétant avec angoisse le nom d'Edmée. « Est-ce vous enfin, Bernard? » me répondit-elle d'une voix tremblante. Je la saisis dans mes bras; elle était agenouillée auprès du fauteuil de son père, et pressait contre ses lèvres les mains glacées du vieillard. « Grand Dieu! m'écriai-je en distinguant, à la faible clarté qui régnait dans l'appartement, la face livide et roidie du chevalier, notre père a-t-il cessé de vivre?... — Peut-être, me dit-elle avec un organe étouffé, peut-être évanoui seulement, s'il plaît à Dieu! De la lumière, au nom du ciel! sonnez! Il n'y a qu'un instant qu'il est dans cet état. » Je sonnai à la hâte; l'abbé nous rejoignit, et nous eûmes le bonheur de rappler mon oncle à la vie.

Mais lorsqu'il ouvrit les yeux, son esprit semblait lutter contre les impressions d'un rêve pénible. « Est-il parti, est-il parti, ce misérable fantôme? s'écria-t-il à plusieurs reprises. Holà! Saint-Jean! mes pistolets!... Mes gens! qu'on jette ce drôle par les fenêtres! » Je soupçonnai la vérité. « Qu'est-il donc arrivé? dis-je à Edmée à voix basse; qui donc est venu ici durant mon absence! — Si je vous le dis, répondit Edmée, vous le croirez à peine, et vous nous accuserez de folie, mon père et moi; mais je vous conterai cela tout à l'heure; occupons-nous de mon père. »

Elle parvint, par ses douces paroles et ses tendres soins, à rendre le calme au vieillard. Nous le portâmes à

son appartement, et il s'endormit tranquille. Quand Edmée eut retiré légèrement sa main de la sienne et abaissé le rideau ouaté sur sa tête, elle s'approcha de l'abbé et de moi, et nous raconta qu'un quart d'heure avant notre retour un frère quêteur était entré dans le salon où elle brodait, selon sa coutume, près de son père assoupi. Peu surprise d'un incident qui arrivait quelquefois, elle s'était levée pour prendre sa bourse sur la cheminée, tout en adressant au moine des paroles de bienveillance. Mais, au moment où elle se retournait pour lui tendre son aumône, le chevalier, éveillé en sursaut, s'était écrié en toisant le moine d'un air à la fois courroucé et effrayé : « Par le diable! monsieur, que venez-vous faire ici sous ce harnais-là? » Edmée avait alors regardé le visage du moine, et elle avait reconnu, « ce que vous n'imaginerez jamais, dit-elle, l'affreux Jean Mauprat! Je ne l'avais vu qu'une heure dans ma vie, mais cette figure repoussante n'était jamais sortie de ma mémoire, et jamais je n'ai eu le moindre accès de fièvre sans qu'elle se présentât devant mes yeux. Je ne pus retenir un cri : « N'ayez pas peur, nous dit-il avec un effroyable sourire, je ne viens pas ici en ennemi, mais en suppliant. » Et il se mit à genoux si près de mon père que, ne sachant ce qu'il voulait faire, je me jetai entre eux, et je pus-ai violemment le fauteuil à roulettes qui recula jusqu'à la muraille. Alors le moine, parlant d'une voix lugubre, que rendait encore plus effrayante l'approche de la nuit, se mit à nous déclamer je ne sais quelle formule lamentable de confession, demandant grâce pour ses crimes, et se disant déjà couvert du voile noir des parricides lorsqu'ils montent à l'échafaud. « Ce malheureux est devenu fou, » dit mon père en tirant le cordon de la sonnette; mais Saint-Jean est sourd et il ne vint pas. Il nous fallut donc entendre, dans une angoisse inexprimable, les discours étranges de cet homme qui se dit trappiste, et qui prétend qu'il vient se livrer au glaive séculier en expiation de ses forfaits. Il voulait auparavant demander à mon père son pardon et sa dernière bénédiction. En disant cela, il se traîna sur ses genoux et parlait avec véhémence. Il y avait de l'insulte et de la menace dans le son de cette voix qui proférait les paroles d'une extravagante humilité. Comme il se rapprochait toujours de mon père, et que l'idée des sales caresses qu'il semblait vouloir lui adresser, me remplissaient de dégoût, je lui ordonnai d'un ton assez impérieux de se lever et de parler convenablement. Mon père, courroucé, lui commanda de se taire et de se retirer; et comme en cet instant il s'écriait : « Non! vous me laisserez embrasser vos genoux! » je le repoussai pour l'empêcher de toucher à mon père. Je frémis d'horreur en songeant que mon gant a fleuré ce froc immonde. Il se retourna vers moi, et, quoiqu'il affectât toujours le repentir et l'humilité, je vis la colère briller dans ses yeux. Mon père fit un violent effort pour se lever, et il se leva en effet comme par miracle; mais aussitôt il retonba évanoui sur son siège; des pas se firent entendre dans le billard, et le moine sortit par la porte vitrée avec la rapidité de l'éclair. C'est alors que vous m'avez trouvée demi-morte et glacée d'épouvante aux pieds de mon père anéanti.

— L'abominable lâche n'a pas perdu de temps, vous le voyez, l'abbé! m'écriai-je; il voulait effrayer mon oncle et sa fille: il y a réussi; mais il a compté sans moi, et je jure que, fallût-il le traiter à la mode de la Roche-Mauprat... s'il ose jamais se présenter ici de nouveau...

— Taisez-vous, Bernard, dit Edmée, vous me faites frémir; parlez sagement, et dites-moi tout ce que cela signifie. » Quand je l'eus mise au fait de ce qui était arrivé à l'abbé et à moi, elle nous blâma de ne pas l'avoir prévenue. « Si j'avais su à quoi je devais m'attendre, nous dit-elle, je n'aurais pas été effrayée, et j'eusse pris des précautions pour ne jamais rester seule à la maison avec mon père et Saint-Jean, qui n'est guère plus ingambe. Maintenant je ne crains plus rien, et je me tiendrai sur mes gardes. Mais le plus sûr, mon cher Bernard, est d'éviter tout contact avec cet homme odieux, et de lui faire l'aumône aussi largement que possible pour nous en débarrasser. L'abbé a raison; il peut être redoutable. Il sait

que notre parenté avec lui nous empêchera toujours de nous mettre à l'abri de ses persécutions en invoquant les lois; et, s'il ne peut nous nuire aussi sérieusement qu'il s'en flatte, il peut du moins nous susciter mille dégoûts que je repugne à braver. Jetez-lui de l'or, et qu'il s'en aille, mais ne me quittez plus, Bernard. Voyez, vous m'êtes nécessaire absolument; soyez consolé du mal que vous prétendez m'avoir fait. » Je pressai sa main dans les miennes, et jurai de ne jamais m'éloigner d'elle, fût-ce par son ordre, tant que ce trappiste n'aurait pas délivré le pays de sa présence.

L'abbé se chargea des négociations avec le couvent. Il se rendit à la ville le lendemain, et porta, de ma part, au trappiste l'assurance expresse que je le ferais sauter par les fenêtres s'il s'avisait jamais de reparaitre au château de Sainte-Sévère. Je lui proposais en même temps de subvenir à ses besoins, largement même, à condition qu'il se retirerait sur-le-champ, soit à sa chartreuse, soit dans toute autre retraite scélère ou religieuse, à son choix, et qu'il ne remettrait jamais les pieds en Berry.

Le prieur reçut l'abbé avec tous les témoignages d'un profond dédain et d'une sainte aversion pour son état d'hérésie; loin de le cajoler comme moi, il lui dit qu'il voulait rester étranger à toute cette affaire, qu'il s'en lavait les mains, qu'il se bornerait à transmettre les décisions de part et d'autre, et à donner asile au frère Népoumcène, autant par charité chrétienne que pour édifier ses religieux par l'exemple d'un homme vraiment saint. A l'en croire, le frère Népoumcène serait le second du nom placé au premier rang de la milice céleste, en vertu des canons de l'Église.

Le jour suivant, l'abbé, rappelé au couvent par un message particulier, eut une entrevue avec le trappiste. A sa grande surprise, il trouva que l'ennemi avait changé de tactique. Il refusait avec indignation toute espèce de secours, se retranchant derrière son vœu de pauvreté et d'humilité, et blâmant avec emphase son cher hôte le prieur d'avoir osé proposer, sans son aveu, l'échange des biens éternels contre les biens périssables. Il refusait de s'expliquer sur le reste et se renfermait dans des réponses ambiguës et boursoufflées; Dieu l'inspirerait, disait-il, et il comptait, à la prochaine fête de la Vierge, à l'heure auguste et sublime de la sainte communion, entendre la voix de Jésus parler à son cœur et lui dicter la conduite qu'il aurait à tenir. L'abbé dut craindre de montrer de l'inquiétude en insistant pour percer ce *saint mystère*, et il vint me rendre cette réponse, qui était moins faite que toute autre pour me rassurer.

Cependant les jours et les semaines s'écoulèrent sans que le trappiste donnât le moindre signe de volonté sur quoi que ce soit. Il ne reparut ni au château ni dans les environs, et se tint tellement enfermé aux Carmes que peu de personnes virent son visage. Cependant on sut bientôt, et le prieur mit grand soin à en répandre la nouvelle, que Jean de Mauprat, converti à la plus ardente et à la plus exemplaire piété, était de passage comme pénitent de la Trappe, au couvent des Carmes. Chaque matin on fit circuler un nouveau trait de vertu, un nouvel acte d'austérité de ce saint personnage. Les dévotes, avides du merveilleux, voulurent le voir, et lui portèrent mille petits présents qu'il refusa avec obstination. Quelquefois il se cachait si bien qu'on le disait parti pour la Trappe; mais, au moment où nous nous flattions d'en être débarrassés, nous apprenions qu'il venait de s'infliger dans la cendre et sous le cilice, des mortifications épouvantables; ou bien il avait été pieds nus, dans les endroits les plus déserts et les plus incultes de la Varenne, accomplir des pèlerinages. On alla jusqu'à dire qu'il faisait des miracles; si le prieur n'était pas guéri de la goutte, c'est que, par esprit de pénitence, il ne voulait pas guérir.

Cette incertitude dura près de deux mois.

## XXI.

Ces jours, qui s'écoulèrent dans l'intimité, furent pour moi délicieux et terribles. Voir Edmée à toute heure, sans

crainte d'être indiscret, puisque elle-même m'appelait à ses côtés, lui faire la lecture, causer avec elle de toutes choses, partager les tendres soins qu'elle rendait à son père, être de moitié dans sa vie, absolument comme si nous eussions été frère et sœur, c'était un grand bonheur sans doute, mais c'était un dangereux bonheur, et le volcan se ralluma dans mon sein. Quelques paroles confuses, quelques regards troublés me trahirent. Edmée ne fut point aveugle, mais elle resta impénétrable; son oeil noir et profond, attaché sur moi comme sur son père avec la sollicitude d'une âme exclusive, se refroidissait quelquefois tout à coup au moment où la violence de ma passion était près d'éclater. Sa physionomie n'exprimait alors qu'une patiente curiosité et la volonté inébranlable de lire jusqu'au fond de mon âme sans me laisser voir seulement la surface de la sienne.

Mes souffrances, quoique vives, me furent chères dans les premiers temps; je me plaisais à les offrir intérieurement à Edmée comme une expiation de mes fautes passées. J'espérais qu'elle les devinerait et qu'elle m'en saurait gré. Elle les vit et ne m'en parla pas. Mon mal s'aigrit, mais il se passa encore des jours avant que je perdisse la force de le cacher. Je dis des jours, parce que, pour quiconque a aimé une femme et s'est trouvé seul avec elle, contenu par sa sévérité, les jours ont dû se compter comme des siècles. Quelle vie pleine et pourtant dévorante! Que de langueur et d'agitation, de tendresse et de colère! Il me semblait que les heures résumaient des années; et aujourd'hui, si je ne rectifiais par des dates l'erreur de ma mémoire, je me persuadera aisément que ces deux mois remplirent la moitié de ma vie.

Je voudrais peut-être aussi me le persuader pour me réconcilier avec la conduite ridicule et coupable que je tins, au mépris des bonnes résolutions que je venais à peine de former. La rechute fut si prompte et si complète qu'elle me ferait rougir encore si je ne l'avais cruellement expiée, comme vous le verrez bientôt.

Après une nuit d'angoisse, je lui écrivis une lettre insensée qui faillit avoir pour moi des résultats effroyables; elle était à peu près conçue en ces termes: « Vous ne m'aimez point, Edmée, vous ne m'aimez jamais. Je le sais, je ne demande rien, je n'espère rien; je veux rester près de vous, consacrer ma vie à votre service et à votre défense. Je ferai, pour vous être utile, tout ce qui sera possible à mes forces; mais je souffrirai, et, quoi que je fasse pour le cacher, vous le verrez, et vous attribuerez peut-être à des motifs étrangers une tristesse que je ne pourrai pas renfermer avec un constant héroïsme. Vous m'avez profondément affligé hier en m'engageant à sortir un peu *pour me distraire*. Me distraire de vous, Edmée! quelle amère raillerie! Ne soyez pas cruelle, ma pauvre sœur, car alors vous redevenez mon impérieuse fiancée des mauvais jours... et, malgré moi, je redeviens le brigand que vous détestiez... Ah! si vous saviez combien je suis malheureux! Il y a deux hommes en moi qui se combattent à mort et sans relâche; il faut bien espérer que le brigand succombera; mais il se défend pied à pied et il rugit, parce qu'il se sent couvert de blessures et frappé mortellement. Si vous saviez, si vous saviez, Edmée, quelles luites, quels combats, quelles larmes de sang mon cœur distille, et quelles fureurs s'allument souvent dans la partie de mon esprit que gouvernent les anges rebelles! Il y a des nuits que je souffre tant que, dans le délire de mes songes, il me semble que je vous plonge un poignard dans le cœur, et que, par une lugubre magie, je vous force ainsi à m'aimer comme je vous aime. Quand je m'éveille, baigné d'une sueur froide, égaré, hors de moi, je suis comme tenté d'aller vous tuer, afin d'ancêtre la cause de mes angoisses. Si je ne le fais pas, c'est que je crains de vous aimer morte avec autant de passion et de ténacité que si vous étiez vivante. Je crains d'être contenu, gouverné, dominé par votre image, comme je le suis par votre personne; et puis il n'y a pas de moyen de destruction dans la main de l'homme, l'être qu'il aime et qu'il redoute existe en lui lorsqu'il a cessé d'exister sur la terre. C'est l'âme d'un amant qui sert de cercueil à sa maîtresse et qui conserve à jamais ses brûlantes reli-





Jean Mauprat était debout auprès du lit. (Page 62.)

ques pour s'en nourrir sans jamais les consumer... Mais, ô ciel ! dans quel désordre sont mes idées ! Voyez, Edmée, à quel point mon esprit est malade, et prenez pitié de moi. Patientez, permettez-moi d'être triste, ne suspectez jamais mon dévouement ; je suis souvent fou, mais je vous chéris toujours. Un mot, un regard de vous me rappellera toujours au sentiment du devoir, et ce devoir me sera doux quand vous daignerez m'en faire souvenir... A l'heure où je vous écris, Edmée, le ciel est chargé de nuées plus sombres et plus lourdes que l'airain ; le tonnerre gronde, et à la lueur des éclairs semblent flotter les spectres douloureux du purgatoire. Mon âme est sous le poids de l'orage, mon esprit troublé flotte comme ces clartés incertaines qui jaillissent de l'horizon. Il me semble que mon être va éclater comme la tempête. Ah ! si je pouvais élever vers vous une voix semblable à la sienne ! si j'avais la puissance de produire au dehors les angoisses et les fureurs qui me rongent ! Souvent, quand la tourmente passe sur les grands chênes, vous dites que vous aimez le spectacle de sa colère et de leur résistance. C'est, dites-vous, la lutte des grandes forces, et vous croyez saisir dans les bruits de l'air les imprécations de l'aigle et les cris dou-

oureux des antiques rameaux. Lequel souffre davantage, Edmée, ou de l'arbre qui résiste ou du vent qui s'épuise à l'attaque ? N'est-ce pas toujours le vent qui cède et qui tombe ? et alors le ciel, affligé de la défaite de son noble fils, se répand sur la terre en ruisseaux de pleurs. Vous aimez ces folles images, Edmée ; et chaque fois que vous contemplez la force vaincue par la résistance, vous souriez cruellement, et votre regard mystérieux semble insulter à ma misère. Eh bien ! n'en doutez pas, vous m'avez jeté à terre, et, quoique brisé, je souffre encore ; sachez-le, puisque vous voulez le savoir, puisque vous êtes impitoyable au point de m'interroger et de feindre pour moi la compassion. Je souffre et je n'essaie plus de soulever le pied que le vainqueur orgueilleux a posé sur ma poitrine défaillante. »

Le reste de cette lettre qui était fort longue, fort décousue, et absurde d'un bout à l'autre, était conçu dans le même sens. Ce n'était pas la première fois que j'écrivais à Edmée, quoique vivant sous le même toit et ne la quittant qu'aux heures du repos. Ma passion m'absorbait à tel point que j'étais invinciblement entraîné à prendre sur mon sommeil pour lui écrire. Je ne croyais jamais lui

avoir assez parlé d'elle, assez renouvelé la promesse d'une soumission à laquelle je manquais à chaque instant; mais la lettre dont il s'agit était plus hardie et plus passionnée qu'aucune des autres. Peut-être fut-elle écrite fatalement sous l'influence de la tempête qui éclatait au ciel, tandis que, courbé sur ma table, le front en sueur, la main sèche et brûlante, je traçais avec exaltation la peinture de mes souffrances. Il me semble qu'il se fit en moi un grand calme, voisin du désespoir, lorsque je me jetai sur mon lit après être descendu au salon et avoir glissé ma lettre dans le panier à ouvrage d'Edmée. Le jour se levait chargé à l'horizon des ailes sombres de l'orage qui s'envolait vers d'autres régions. Les arbres, chargés de pluie, s'agitaient encore sous la brise fraîche. Profondément triste, mais aveuglément dévoué à la souffrance, je m'endormais soulagé, comme si j'eusse fait le sacrifice de ma vie et de mes espérances. Edmée ne parut pas avoir trouvé ma lettre, car elle n'y répondit pas. Elle avait coutume de le faire verbalement, et c'était pour moi un moyen de provoquer de sa part ces effusions d'amitié fraternelle dont il fallait bien me contenter, et qui versaient du moins un baume sur ma plaie. J'aurais dû me dire que cette fois ma lettre devait amener une explication décisive, ou être passée sous silence. Je soupçonnai l'abbé de l'avoir soustraite et jetée au feu, j'accusai Edmée de mépris et de dureté; néanmoins je me tus.

Le lendemain le temps était parfaitement rétabli. Mon oncle lit une promenade en voiture, et chemin faisant nous dit qu'il ne voulait pas mourir sans avoir fait une grande et dernière chasse au renard. Il était passionné pour ce divertissement, et sa santé s'était améliorée au point de rendre à son esprit des velléités de plaisir et d'action. Une étroite berline très-légère, attelée de fortes mules, courait rapidement dans les traînes sablonneuses de nos bois, et quelquefois déjà il avait suivi de petites chasses que nous montions pour le distraire. Depuis la visite du trappiste, le chevalier avait comme repris à la vie. Doué de force et d'obstination comme tous ceux de sa race, il semblait qu'il pérît faute d'émotions, car le plus léger appel à son énergie rendait momentanément la chaleur à son sang engourdi. Comme il insista beaucoup sur ce projet de chasse, Edmée s'engagea à organiser avec moi une battue générale et à y prendre une part active. Une des grandes joies du bon vieillard était de la voir à cheval, caracolant hardiment autour de sa voiture et lui tendre toutes les branches fleuries qu'elle arrachait aux buissons en passant. Il fut décidé que je monterais à cheval pour l'escorter et que l'abbé accompagnerait le chevalier dans la berline. Le ban et l'arrière-ban des garde-chasse, forestiers, piqueurs, voire des braconniers de la Varenne, furent convoqués à cette solennité de famille. Un grand repas fut préparé à l'office pour le retour, avec force pâtés d'oies et vin de terroir. Marcasse, dont j'avais fait mon régisseur à la Roche-Mauprat, et qui avait de grandes connaissances dans l'art de la chasse au renard, passa deux jours entiers à boucher les terriers. Quelques jeunes fermiers des environs, intéressés à la battue et capables de donner un bon conseil dans l'occasion, s'offrirent gracieusement à être de la partie, et enfin Patience, malgré son éloignement pour la destruction des animaux innocents, consentit à suivre la chasse en amateur. Au jour dit, qui se leva chaud et serein sur nos riant projets et sur mon implacable destinée, une cinquantaine de personnes se trouva sur pied avec cors, chevaux et chiens. La journée devait se terminer par une déconfiture de lapins dont le nombre était excessif, et qu'il était facile de détruire en masse en se rabattant sur la partie des bois qui n'aurait pas été traquée pendant la chasse. Chacun de nous s'arma donc d'une carabine, et mon oncle lui-même en prit une pour tirer de sa voiture, ce qu'il faisait encore avec beaucoup d'adresse.

Durant les deux premières heures, Edmée, montée sur une jolie petite jument limousine fort vive, et qu'elle s'amusa à exciter et à retenir avec une coquetterie touchante pour son vieux père, s'écarta peu de la calèche, d'où le chevalier souriant, anime, attendri, la contemplait avec amour. De même qu'emportés chaque soir par la ro-

tation de notre globe, nous saluons, en entrant dans la nuit, l'astre radieux qui va régner sur un autre hémisphère, ainsi le vieillard se consolait de mourir en voyant la jeunesse, la force et la beauté de sa fille lui survivre dans une autre génération.

Quand la chasse fut bien *nouée*, Edmée, qui se ressentait certainement de l'humeur guerroyante de la famille, et chez qui le calme de l'âme n'enchaînait pas toujours la fougue du sang, céda aux signes reiterés que lui faisait son père, dont le plus grand désir était de la voir galoper, et elle suivit le *lancer* qui était déjà un peu en avant. « Suis-la, suis-la ! » me cria le chevalier, qui ne l'avait pas plus tôt vue courir, que sa douce vanité paternelle avait fait place à l'inquiétude. Je ne me le fis pas dire deux fois, et, enfonçant mes éperons dans le ventre de mon cheval, je rejoignis Edmée dans un sentier de traverse qu'elle avait pris pour retrouver les chasseurs. Je frémis en la voyant se plier comme un jonc sous les branches, tandis que son cheval, excité par elle, l'emportait au milieu du taillis avec la rapidité de l'éclair. « Edmée, pour l'amour de Dieu ! lui criai-je, n'allez pas si vite. Vous allez vous faire tuer.

— Laissez-moi courir, me dit-elle gaiement; mon père me l'a permis. Laissez-moi tranquille, te dis-je; je te donne sur les doigts si tu arrêtes mon cheval.

— Laissez-moi du moins te suivre, lui dis-je en la serrant de près; ton père me l'a ordonné, et je ne suis là que pour me tuer, s'il t'arrive malheur. »

Pourquoi étais-je obsédé par ces idées sinistres, moi qui avais vu si souvent Edmée courir à cheval dans les bois? Je l'ignore. J'étais dans un état bizarre; la chaleur de midi me montait au cerveau, et mes nerfs étaient singulièrement excités. Je n'avais pas déjeuné, me trouvant dans une mauvaise disposition en partant, et pour me soutenir à jeun j'avais avalé plusieurs tasses de café mêlé de rhum. Je sentais alors un effroi insurmontable; puis au bout de quelques instants cet effroi fit place à un sentiment inexplicable d'amour et de joie. L'excitation de la course devint si vive que je m'imaginai n'avoir pas d'autre but que de poursuivre Edmée. A la voir fuir devant moi, aussi légère que sa cavale noire, dont les pieds volaient sans bruit sur la mousse, on l'eût prise pour une fée apparaissant en ce lieu désert pour troubler la raison des hommes et les entraîner sur ses traces au fond de ses retraites perfides. J'oubliai la chasse et tout le reste. Je ne vis qu'Edmée; un nuage passa devant mes yeux, et je ne la vis plus, mais je courais toujours; j'étais dans un état de démenée muette, lorsqu'elle s'arrêta brusquement.

« Que faisons-nous? me dit-elle. Je n'entends plus la chasse, et j'aperçois la rivière. Nous avons trop donné sur la gauche.

— Au contraire, Edmée, lui répondis-je sans savoir un mot de ce que je disais; encore un temps de galop, et nous y sommes.

— Comme vous êtes rouge ! me dit-elle. Mais comment passerons-nous la rivière?

— Puisqu'il y a un chemin, il y a un gué, lui répondis-je. Allons, allons ! »

J'étais possédé de la rage de courir encore; j'avais une idée, celle de m'enfoncer de plus en plus dans le bois avec elle; mais cette idée était couverte d'un voile, et lorsque j'essayais de le soulever, je n'avais plus d'autre perception que celle des battements impétueux de ma poitrine et de mes tempes.

Edmée fit un geste d'impatience. « Ces bois sont maudits; je m'y égare toujours, » dit-elle. Et sans doute elle pensa au jour funeste où elle avait été emportée loin de la chasse et conduite à la Roche-Mauprat; car j'y pensai aussi, et les images qui s'offrirent à mon cerveau me causèrent une sorte de vertige. Je suivis machinalement Edmée vers la rivière. Tout à coup je la vis à l'autre bord. Je fus pris de fureur en voyant que son cheval était plus agile et plus courageux que le mien; car celui-ci fit, pour se risquer dans le gué, qui était assez mauvais, des difficultés durant lesquelles Edmée prit encore sur moi de l'avance. Je mis les flancs de mon cheval en sang; et

quand, après avoir failli être renversé plusieurs fois, je me trouvai sur la rive, je me lançai à la poursuite d'Edmée avec une colère aveugle. Je l'atteignis, et je pris la bride de sa jument en m'écriant :

— Arrêtez-vous, Edmée, je le veux ! Vous n'irez pas plus loin. »

En même temps je secouai si rudement les rênes que son cheval se révolta. Elle perdit l'équilibre, et, pour ne pas tomber, elle sauta légèrement entre nos deux chevaux, au risque d'être blessée. Je fus à terre presque aussitôt qu'elle, et je repoussai vivement les chevaux. Celui d'Edmée, qui était fort doux, s'arrêta et se mit à brouter. Le mien s'emporta et disparut. Tout cela fut l'affaire d'un instant.

J'avais reçu Edmée dans mes bras ; elle se dégagea, et me dit avec sécheresse :

— Vous êtes fort brutal, Bernard, et je déteste vos manières. A qui en avez-vous ? »

Troublé, confus, je lui dis que je croyais que sa jument prenait le mors aux dents, et que je craignais qu'il ne lui arrivât malheur en s'abandonnant de la sorte à l'ardeur de la course.

« Et pour me sauver vous me faites tomber, au risque de me tuer, répondit-elle. Cela est fort obligeant, en vérité. »

— Laissez-moi vous remettre sur votre cheval, » lui dis-je. Et sans attendre sa permission je la pris dans mes bras et je l'enlevai de terre.

« Vous savez fort bien que je ne monte pas à cheval ainsi, s'écria-t-elle tout à fait irritée. Laissez-moi, je n'ai pas besoin de vos services. »

Mais il ne m'était plus permis d'obéir. Ma tête se perdait ; mes bras se crispaient autour de la taille d'Edmée, et c'était en vain que j'essayais de les en détacher ; mes lèvres effleurèrent son sein malgré moi ; elle pâlit de colère.

« Que je suis malheureux, disais-je avec des yeux pleins de larmes, que je suis malheureux de l'offenser toujours et d'être haï de plus en plus à mesure que je t'aime davantage ! »

Edmée était de nature impérieuse et violente. Son caractère, habitué à la lutte, avait pris avec les années une énergie inflexible. Ce n'était plus la jeune fille tremblante, fortement inspirée, mais plus ingénieuse que téméraire à la défense, que j'avais serrée dans mes bras à la Roche-Mauprat ; c'était une femme intrépide et fière, qui se fût laissé égorgé plutôt que de permettre une espérance audacieuse. D'ailleurs, c'était la femme qui se sait aimée avec passion et qui connaît sa puissance. Elle me repoussa donc avec dédain, et, comme la suivais avec égarement, elle leva sa cravache sur moi, et me menaça de me tracer une marque d'ignominie sur le visage si j'osais toucher seulement à son étrier.

Je tombai à genoux en la suppliant de ne pas me quitter ainsi sans me pardonner. Elle était déjà à cheval, et regardant autour d'elle pour retrouver son chemin, elle s'écria :

« Il ne me manquait plus que de revoir ces lieux détestés ! Voyez, monsieur, voyez où nous sommes ! »

Je regardai à mon tour, et vis que nous étions à la lisière du bois, sur le bord ombragé du petit étang de Gazeau. A deux pas de nous, à travers le bois épais depuis le départ de Patience, j'aperçus la porte de la tour qui s'ouvrait comme une bouche noire derrière le feuillage verdoyant.

Je fus pris d'un nouveau vertige, il y eut en moi une lutte terrible des deux instincts. Qui expliquera le mystère qui s'accomplit dans le cerveau de l'homme, alors que l'âme est aux prises avec les sens et qu'une partie de son être cherche à étouffer l'autre ? Dans une organisation comme la mienne, cette lutte devait être affreuse, croyez-le bien ; et n'imaginez pas que la volonté joue un rôle secondaire chez les natures emportées ; c'est une sottise habituelle que de dire à un homme épuisé dans de semblables combats : « Vous auriez dû vous vaincre. »

## XXII.

Comment vous expliquerai-je ce qui se passa en moi à l'aspect inattendu de la tour Gazeau ? Je ne l'avais vue que deux fois dans ma vie ; deux fois elle avait été le témoin des scènes les plus douloureusement émouvantes, et ces scènes n'étaient rien encore auprès de ce qui m'était destiné à cette troisième rencontre ; il est des lieux mandits !

Il me sembla voir encore, sur cette porte demi-brisée, le sang des deux Mauprat qui l'avait arrosée. Leur criminelle et tragique destinée me fit rougir des instincts de violence que je sentais en moi-même. J'eus horreur de ce que j'éprouvais, et je compris pourquoi Edmée ne m'aimait pas. Mais, comme s'il y avait eu dans ce déplorable sang des éléments de sympathique fatalité, je sentais la force effrénée de mes passions grandir en raison de l'effort de ma volonté pour les vaincre. J'avais terrassé toutes les autres intempérances ; il n'en restait en moi presque plus de traces. J'étais sobre, j'étais, sinon doux et patient, du moins affectueux et sensible ; je concevais au plus haut point les lois de l'honneur et le respect de la dignité d'autrui ; mais l'amour était le plus redoutable de mes ennemis, car il se rattachait à tout ce que j'avais acquis de moralité et de délicatesse ; c'était le lien entre l'homme ancien et l'homme nouveau, lien indissoluble et dont le milieu m'était presque impossible à trouver.

Debout devant Edmée, qui s'apprêtait à me laisser seul et à pied, furieux de la voir m'échapper pour la dernière fois, car, après l'offense que je venais de lui faire, jamais, sans doute, elle ne braverait le danger d'être seule avec moi, je la regardais d'une manière effrayante. J'étais pâle, mes poings se contractaient ; je n'avais qu'à vouloir, et la plus faible de mes étreintes l'eût arrachée de son cheval, terrassée, livrée à mes désirs. Un moment d'abandon à mes instincts farouches, et je pouvais assouvir, éteindre, par la possession d'un instant, le feu qui me dévorait depuis sept années ! Edmée n'a jamais su quel péril son honneur a couru dans cette minute d'angoisses ; j'en garde un éternel remords ; mais Dieu seul en sera juge, car je triomphai, et cette pensée de mal fut la dernière de ma vie. A cette pensée d'ailleurs se borna tout mon crime ; le reste fut l'ouvrage de la fatalité.

Saisi d'effroi, je tournai brusquement le dos, et, tournant mes mains avec désespoir, je m'enfuis par le sentier qui m'avait amené, sans savoir où j'allais, mais comprenant qu'il fallait me soustraire à ces tentations dangereuses. Le jour était brûlant, l'odeur des bois enivrante ; leur aspect me ramenait au sentiment de ma vie sauvage ; il fallait fuir ou succomber. Edmée m'ordonnait, d'un geste impérieux, de m'éloigner de sa présence. L'idée de tout autre danger que celui qu'elle courait avec moi ne pouvait, en cet instant, se présenter à ma pensée ni à la sienne ; je m'enfonçai dans le bois. Je n'avais pas franchi l'espace de trente pas qu'un coup de feu partit du lieu où je laissais Edmée. Je m'arrêtai glacé d'épouvante sans savoir pourquoi, car au milieu d'une battue un coup de fusil n'était pas chose étrange ; mais j'avais l'âme si lugubre que rien ne pouvait me sembler indifférent. J'allais retourner sur mes pas et rejoindre Edmée, au risque de l'offenser encore, lorsqu'il me sembla entendre un gémissement humain du côté de la tour Gazeau. Je m'élançai et puis je tombai sur mes genoux, comme foudroyé par mon émotion. Il me fallut quelques minutes pour triompher de ma faiblesse ; mon cerveau était plein d'images et de bruits lamentables, je ne distinguais plus l'illusion de la réalité ; en plein soleil je marchais à tâtons parmi les arbres. Tout à coup je me trouvais face à face avec l'abbé ; il était inquiet, il cherchait Edmée. Le chevalier ayant été se placer avec sa voiture au passage du *lancer*, et n'ayant pas vu sa fille parmi les chasseurs, avait été saisi de crainte. L'abbé s'était jeté à la hâte dans le bois, et bientôt retrouvant la trace de nos chevaux, il venait s'informer de ce que nous étions devenus. Il avait entendu le coup de feu, mais sans en être effrayé. En me voyant

pâle, les cheveux en désordre, l'air égaré, sans cheval et sans fusil j'avais laissé tomber le mien à l'endroit où je m'étais à demi évanoui, et je n'avais pas songé à le relever), il fut aussi épouvanté que moi, et sans savoir, plus que moi-même, à quel propos. « Edmée! me dit-il, où est Edmée? » Je lui répondis des paroles sans suite. Il fut si consterné de me voir ainsi, qu'il m'accusa d'un crime en lui-même, comme il me l'a plus tard avoué.

« Malheureux enfant! me dit-il en me secouant fortement le bras pour me rappeler à moi-même, de la prudence, du calme, je vous en supplie!... »

Je ne le comprenais pas, mais je l'entraînai vers l'endroit fatal. O spectacle ineffaçable! Edmée était étendue par terre, froide et baignée dans son sang. Sa jument brouait l'herbe à quelques pas de là. Patience était debout auprès d'elle les bras croisés sur sa poitrine, la face livide, et le cœur tellement gonflé qu'il lui fut impossible de répondre à l'abbé, qui l'interrogeait avec des sanglots et des cris. Pour moi, je ne pus comprendre ce qui se passait. Je crois que mon cerveau, déjà troublé par les émotions précédentes, se paralysa entièrement. Je m'assis par terre à côté d'Edmée, dont la poitrine était frappée de deux balles. Je regardai ses yeux éteints, dans un état de stupidité absolue.

« Éloignez ce misérable! dit Patience à l'abbé en me jetant un regard de mépris; le pervers ne se corrige pas. — Edmée! Edmée! s'écria l'abbé en se jetant sur l'herbe et en s'efforçant d'attacher le sang avec son mouchoir. — Morte! morte! dit Patience, et voilà le meurtrier! Elle l'a dit en rendant à Dieu son âme sainte, et c'est Patience qui sera le vengeur! C'est bien dur; mais ce sera!... Dieu l'a voulu, puisque je me suis trouvé là pour entendre la vérité. — C'est horrible! c'est horrible! » criait l'abbé.

J'entendis le son de cette dernière syllabe, et je souris d'un air égaré en la répétant comme un écho.

Des chasseurs accoururent. Edmée fut emportée. Je crois que son père m'apparut debout et marchant. Je ne saurais, au reste, affirmer que ce ne fût pas une vision mensongère (car je n'avais conscience de rien, et ces moments affreux n'ont laissé en moi que des souvenirs vagues, semblables à ceux d'un rêve), si on ne m'eût assuré que le chevalier sortit de sa calèche sans l'aide de personne, qu'il marcha et qu'il agit avec autant de force et de présence d'esprit qu'un jeune homme. Le lendemain il tomba dans un état complet d'enfance et d'insensibilité, et ne se releva plus de son fauteuil.

Que se passa-t-il quant à moi? Je l'ignore. Quand je repris ma raison, je m'aperçus que j'étais dans un autre endroit de la forêt auprès d'une petite chute d'eau, dont j'écoutais machinalement le murmure avec une sorte de bien-être. Blaireau dormait à mes pieds, et son maître, debout contre un arbre, me regardait attentivement. Le soleil couchant glissait des lames d'or rougeâtre parmi les tiges élançées des jeunes frênes; les fleurs sauvages semblaient me sourire; les oiseaux chantaient mélodieusement. C'était un des plus beaux jours de l'année.

« Quelle magnifique soirée! dis-je à Marcasse. Ce lieu est aussi beau qu'une forêt de l'Amérique. Eh bien! mon vieil ami, que fais-tu là? Tu aurais dû m'éveiller plus tôt; j'ai fait des rêves affreux. »

Marcasse vint s'agenouiller auprès de moi; deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues sèches et bilieuses. Il y avait sur son visage, si impassible d'ordinaire, une expression ineffable de pitié, de chagrin et d'affection. « Pauvre maître! disait-il; égarément, maladie de tête, voilà tout. Grand malheur! mais fidélité ne guérit pas. Éternellement avec vous, quand il faudrait mourir avec vous. »

Ses larmes et ses paroles me remplirent de tristesse; mais c'était le résultat d'un instinct sympathique aidé encore de l'affaiblissement de mes organes, car je ne me rappelais rien. Je me jetai dans ses bras en pleurant comme lui, et il me tint serré contre sa poitrine avec une effusion vraiment paternelle. Je présentais bien que quelque affreux malheur pesait sur moi; mais je craignais de savoir en quoi il consistait; et pour rien au monde je n'eusse voulu l'interroger.

Il me prit par le bras et m'emmena à travers la forêt. Je me laissai conduire comme un enfant, et puis je fus pris d'un nouvel accablement, et il fut forcé de me laisser encore assis pendant une demi-heure. Enfin il me releva et réussit à m'emmener à la Roche-Mauprat, où nous arrivâmes fort tard. Je ne sais ce que j'éprouvai dans la nuit. Marcasse m'a dit que j'avais été en proie à un délire affreux. Il prit sur lui d'envoyer chercher au village le plus voisin un barbier qui me saigna des le matin, et quelques instants après je repris ma raison.

Mais quel affreux service il me sembla qu'on m'avait rendu! *Morte! morte! morte!* c'était le seul mot que je pusse articuler. Je ne faisais que gémir et m'agiter sur mon lit. Je voulais sortir et courir à Sainte-Sévère. Mon pauvre sergent se jetait à mes pieds et se mettait en travers de la porte de ma chambre pour m'en empêcher. Il me disait alors pour me retenir des choses que je ne comprenais nullement, et je cédaï à l'ascendant de sa tendresse et à mon propre épuisement sans pouvoir m'expliquer sa conduite. Dans une de ces luttes ma saignée se rouvrit, et je me remis au lit sans que Marcasse s'en aperçût. Je tombai peu à peu dans un évanouissement profond, et j'étais presque mort, lorsque, voyant mes lèvres bleues et mes joues violacées, il s'avisa de soulever mon drap et me trouva nageant dans une mare de sang.

C'était au reste ce qui pouvait m'arriver de plus heureux. Je demeurai plusieurs jours plongé dans un anéantissement où la veille différait peu du sommeil, et grâce auquel, ne comprenant rien, je ne souffrais pas.

Un matin, ayant réussi à me faire prendre quelques aliments et voyant qu'avec la force la tristesse et l'inquiétude me revenaient, il m'annonça avec une joie naïve et tendre qu'Edmée n'était pas morte et qu'on ne désespérait pas de la sauver. Ce fut pour moi un coup de foudre, car j'en étais encore à croire que cette affreuse aventure était l'ouvrage de mon délire. Je me mis à crier et à me tordre les bras d'une manière effrayante. Marcasse, à genoux près de mon lit, me suppliait de me calmer, et vingt fois il me répéta ces paroles qui me faisaient toujours l'effet des mots dépourvus de sens qu'on entend dans les rêves: « Vous ne l'avez pas fait exprès; je le sais bien, moi. Non, vous ne l'avez pas fait exprès. C'est un malheur, un fusil qui part dans la main, par hasard. — Allons, que veux-tu dire? m'écriai-je impatienté; quel fusil? quel hasard? pourquoi moi? — Ne savez-vous donc pas comment elle a été frappée, maître? » Je passai mes mains sur ma tête comme pour y ramener l'énergie de la vie, et, ne pouvant m'expliquer l'événement mystérieux qui en brisait tous les ressorts, je me crus fou et je restai muet, consterné, craignant de laisser échapper une parole qui pût faire constater la perte de mes facultés.

Enfin peu à peu je ressaisis mes souvenirs; je demandai du vin pour me fortifier, et à peine en eus-je bu quelques gouttes que toutes les scènes de la fatale journée se déroulèrent comme par magie devant moi. Je me souvins même des paroles que j'avais entendu prononcer à Patience aussitôt après l'événement. Elles étaient comme gravées dans cette partie de la mémoire qui garde le son des mots, alors même que sommeille celle qui sert à en pénétrer le sens. Un instant encore je fus incertain; je me demandai si mon fusil était parti entre mes mains au moment où je quittais Edmée. Je me rappelai clairement que je l'avais déchargé une heure auparavant sur une huppe dont Edmée avait envie de voir de près le plumage; et puis, lorsque le coup qui l'avait frappée s'était fait entendre, mon fusil était dans mes mains, et je ne l'avais jeté par terre que quelques instants après: ce ne pouvait donc être cette arme qui fût partie en tombant. D'ailleurs, j'étais beaucoup trop loin d'Edmée dans ce moment pour que, même en supposant une fatalité incroyable, le coup l'atteignit. Enfin je n'avais pas eu de la journée une seule balle sur moi, et il était impossible que mon fusil se trouvât chargé à mon insu, puisque je ne l'avais pas ôté de la bandoulière depuis que j'avais tué la huppe.

Bien sûr donc que je n'étais pas la cause de l'accident funeste; il me restait à trouver une explication à cette

catastrophe foudroyante. Elle m'embarrassa moins que personne; je pensai qu'un tirailleur maladroît avait pris, à travers les branches, le cheval d'Edmée pour une bête fauve, et je ne songeai pas à accuser qui que ce fût d'assassinat volontaire; seulement je compris que j'étais accusé moi-même. J'arrachai la vérité à Marcasse. Il m'apprit que le chevalier et toutes les personnes qui faisaient partie de la chasse avaient attribué ce malheur à un accident fortuit, à une arme qui s'était, à mon grand désespoir, déchargée lorsque mon cheval m'avait renversé; car on pensait que j'avais été jeté par terre. Telle était à peu près l'opinion que chacun émettait. Dans les rares paroles qu'Edmée pouvait prononcer elle répondait affirmativement à ces commentaires. Une seule personne m'accusait, c'était Patience; mais il m'accusait en secret et sous le sceau du serment auprès de ses deux amis, Marcasse et l'abbé Aubert. « Je n'ai pas besoin, ajouta Marcasse, de vous dire que l'abbé garde un silence absolu et se refuse à vous croire coupable. Quant à moi, je puis vous jurer que jamais... — Tais-toi, tais-toi, lui dis-je, ne me dis pas même cela, ce serait supposer que quelqu'un sur la terre peut le croire. Mais Edmée a dit quelque chose d'inouï à Patience au moment où elle a expiré; car elle est morte, tu veux en vain m'abuser; elle est morte, je ne la verrai plus! — Elle n'est pas morte! » s'écria Marcasse. Et il me fit des serments qui me convainquirent; car je savais qu'il eût fait de vains efforts pour mentir; tout son être se fût mis en révolte contre ses charitables intentions. Quant aux paroles d'Edmée, il se refusa franchement à me les rapporter, et je compris par là qu'elles étaient accablantes. Alors je m'arrachai de mon lit, je repoussai inexorablement Marcasse qui voulait me retenir. Je fis jeter une couverture sur le cheval du métayer et je partis au grand galop. J'avais l'air d'un spectre quand j'arrivai au château. Je me traînai jusqu'au salon sans rencontrer personne que Saint-Jean, qui fit un cri de terreur en m'apercevant et qui disparut sans répondre à mes questions.

Le salon était vide. Le métier d'Edmée, enseveli sous la toile verte que sa main ne devait peut-être plus soulever, me fit l'effet d'une bière sous un linceul. Le grand fauteuil de mon oncle n'était plus dans le coin de la cheminée; mon portrait, que j'avais fait faire à Philadelphie et que j'avais envoyé durant la guerre d'Amérique, avait été enlevé de la muraille. C'étaient des indices de mort et de malédiction.

Je sortis à la hâte de cette pièce et je montai l'escalier avec la hardiesse que donne l'innocence, mais avec le désespoir dans l'âme. J'allai droit à la chambre d'Edmée, et je tournai la clef aussitôt après avoir frappé. Mademoiselle Leblanc vint à ma rencontre, fit de grands cris et s'enfuit en cachant son visage dans ses mains, comme si elle eût vu paraître une bête féroce. Qui donc avait pu répandre d'affreux soupçons sur moi? L'abbé avait-il été assez peu loyal pour le faire? Je sus plus tard qu'Edmée, quoique ferme et généreuse dans ses instants lucides, m'avait accusé tout haut dans le délire.

Je m'approchai de son lit, et, en proie moi-même au délire, sans songer que mon aspect inattendu pouvait lui porter le coup de la mort, j'écartai les rideaux d'une main avide et je regardai Edmée. Jamais je n'ai vu une beauté plus surprenante. Ses grands yeux noirs avaient grandi encore de moitié et brillaient d'un éclat extraordinaire, quoique sans expression, comme des diamants. Ses joues tendues et décolorées, ses lèvres aussi blanches que ses joues, lui donnaient l'aspect d'une belle tête de marbre. Elle me regarda fixement, avec aussi peu d'émotion que si elle eût regardé un tableau ou un meuble, et, retournant un peu son visage vers la muraille, elle dit avec un sourire mystérieux: « *C'est la fleur qu'on appelle Edmée sylvestris.* »

Je tombai à genoux, je pris sa main, je la couvris de baisers, j'éclatai en sanglots; elle ne s'aperçut de rien. Sa main immobile et glacée resta dans la mienne comme un morceau d'albâtre.

### XXIII.

L'abbé entra et me salua d'un air sombre et froid, puis il me fit signe, et m'éloignant du lit: « Vous êtes un insensé! me dit-il. Retournez chez vous, ayez la prudence de ne pas venir ici; c'est tout ce qui vous reste à faire. — Et depuis quand, m'écriai-je transporté de fureur, avez-vous le droit de me chasser du sein de ma famille? — Hélas! vous n'avez plus de famille, répondit-il avec un accent de douleur qui me désarma. D'un père et d'une fille il ne reste plus que deux fantômes chez qui la vie morale est éteinte et que la vie physique va bientôt abandonner. Respectez les derniers instants de ceux qui vous ont aimé. — Et comment puis-je témoigner mon respect et ma douleur en les abandonnant? répondis-je atterré. — À cet égard, dit l'abbé, je ne veux et ne dois rien vous dire, car vous savez que votre présence est ici une témérité et une profanation. Partez. Quand ils ne seront plus (ce qui ne peut tarder), si vous avez des droits sur cette maison, vous y reviendrez, et vous ne m'y trouverez certainement pas pour vous les contester ou pour vous les confirmer. En attendant, comme je ne connais pas ces droits, je crois pouvoir prendre sur moi de faire respecter jusqu'au bout ces deux saintes agonies. — Malheureux! m'écriai-je, je ne sais à quoi tient que je ne te mette en pièces! Quel abominable caprice te pousse à me retourner vingt fois le poignard dans le sein? Crains-tu que je survive à mon malheur? Ne sais-tu pas que trois cercueils sortiront ensemble de cette maison? Crois-tu que je vienne chercher ici autre chose qu'un dernier regard et une dernière bénédiction? — Dites un dernier *pardon*, répondit l'abbé d'une voix sinistre et avec un geste d'inexorable condamnation. — Je dis que vous êtes fou! m'écriai-je, et que, si vous n'étiez pas un prêtre, je vous briserais dans ma main pour la manière dont vous me parlez. — Je vous crains peu, monsieur, me répondit-il. M'ôter la vie serait me rendre un grand service; mais je suis fâché que vous confirmiez par vos menaces et votre emportement les accusations qui pèsent sur votre tête. Si je vous voyais touché de repentir, je pleurerai avec vous; mais votre assurance me fait horreur. Jusqu'ici je n'avais vu en vous qu'un fou furieux; aujourd'hui je crois voir un scélérat. Retirez-vous. »

Je tombai sur un fauteuil, suffoqué de rage et de douleur. Un instant, j'espérai que j'allais mourir. Edmée expirante à côté de moi, et en face de moi un juge saisi d'une telle conviction que, de doux et timide qu'il était par nature, il se faisait rude et implacable! La perte de celle que j'aimais me précipitait vers le désir de la mort; mais l'accusation horrible qui pesait sur moi réveillait mon énergie. Je ne pouvais croire qu'une telle accusation tint un seul instant contre l'accent de la vérité. Je m'imaginais qu'il suffirait d'un regard et d'un mot de moi pour la faire tomber; mais je me sentais si consterné, si profondément blessé, que ce moyen de défense m'était refusé; et plus l'opprobre du soupçon s'appesantissait sur moi, plus je compris qu'il est presque impossible de se défendre avec succès quand on n'a pour soi que la fierté de l'innocence méconnue.

Je restais accablé sans pouvoir proférer une parole. Il me semblait qu'une voûte de plomb me pesait sur le crâne. La porte se rouvrit, et mademoiselle Leblanc, s'approchant de moi d'un air haineux et guindé, me dit qu'une personne qui était sur l'escalier demandait à me parler. Je sortis machinalement et je trouvai Patience qui m'attendait, les bras croisés, dans son attitude la plus austère et avec une expression de visage qui m'eût commandé le respect et la crainte si j'eusse été coupable.

« Monsieur de Mauprat, dit-il, il est nécessaire que j'aie avec vous un entretien particulier; voulez-vous bien me suivre jusque chez moi? »

— Oui, je le veux, répondis-je. Je supporterai toutes les humiliations, pourvu que je sache ce qu'on veut de moi et pourquoi l'on se plaît à outrager le plus infortuné



des hommes. Marche, Patience, et va vite, je suis pressé de revenir ici.»

Patience marcha devant moi d'un air impassible, et, quand nous fûmes arrivés à sa maisonnette, nous vîmes mon pauvre sergent qui venait d'arriver aussi à la hâte. Ne trouvant pas de cheval pour me suivre et ne voulant pas me quitter, il était venu à pied, et si vite qu'il était baigné de sueur. Il se releva néanmoins avec vivacité du banc sur lequel il s'était jeté sous le berceau de vigne, pour venir à notre rencontre.

« Patience! s'écria-t-il d'un ton dramatique qui m'eût fait sourire s'il m'eût été possible d'avoir une lueur de gaieté dans de tels instants... Vieux fou!... Calomniateur à votre âge?... Fi! monsieur... perdu par la fortune... vous l'êtes... oui.»

Patience, toujours impassible, leva les épaules et dit à son ami :

« Marcasse, vous ne savez ce que vous dites. Allez vous reposer au bout du verger. Vous n'avez rien à faire ici, et je ne puis parler qu'à votre maître. Allez, je le veux, » ajouta-t-il en le poussant de la main avec une autorité à laquelle le sergent, quoique fier et chatouilleux, céda par instinct et par habitude.

Quand nous fûmes seuls, Patience entra en matière et procéda à un interrogatoire que je résolus de subir afin d'obtenir plus vite moi-même l'éclaircissement de ce qui se passait autour de moi.

« Voulez-vous bien, monsieur, me dit-il, m'apprendre ce que vous comptez faire maintenant? — Je compte rester dans ma famille, répondis-je, tant que j'aurai une famille, et, quand je n'aurai plus de famille, ce que je ferai n'intéresse personne. — Mais, monsieur, reprit Patience, si on vous disait que vous ne pouvez pas rester dans votre famille sans porter le coup de la mort à l'un ou à l'autre de ses membres, vous obstineriez-vous à y rester? — Si j'étais convaincu qu'il en fût ainsi, répondis-je, je ne me montrerais pas devant eux; j'attendrais, au seuil de leur porte, ou le dernier jour de leur vie ou celui de leur rétablissement pour leur redemander une tendresse que je n'ai pas cesse de mériter... — Ah! nous en sommes là! dit Patience avec un sourire de mépris. Je ne l'aurais pas cru. Au reste, j'en suis bien aise, c'est plus clair. — Que voulez-vous dire? m'écriai-je. Parlez, misérable! expliquez-vous. — Il n'y a ici que vous de misérable, » répondit-il froidement en s'asseyant sur son unique escabeau, tandis que je restais debout devant lui.

Je voulais à tout prix qu'il s'expliquât. Je me contins, j'eus même l'humilité de dire que j'écouterais un bon conseil s'il consentait à me répéter les paroles qu'Edmée avait prononcées aussitôt après l'événement, et celles qu'elle disait encore aux heures de la fièvre.

« Non, certes, répondit Patience avec dureté; vous n'êtes pas digne d'entendre un mot de cette bouche, et ce ne sera pas moi qui vous les redirai. Qu'avez-vous besoin de les savoir? Espérez-vous cacher désormais quelque chose aux hommes? Dieu vous a vu, il n'y a pas de secret pour lui. Partez, restez à la Roche-Mauprat, tenez-vous tranquille, et, quand votre oncle sera mort et vos affaires réglées, quittez le pays. Si vous m'en croyez même, quittez-le dès à présent. Je ne veux pas vous faire poursuivre, à moins que vous ne m'y forciez par votre conduite. Mais d'autres que moi ont, sinon la certitude, du moins le soupçon de la vérité. Avant qu'il soit deux jours, un mot dit au hasard dans le public, l'indiscrétion d'un domestique, peuvent éveiller l'attention de la justice, et de là à l'échafaud, quand on est coupable, il n'y a qu'un pas. Je ne vous haïssais point, j'ai même eu de l'amitié pour vous; croyez donc ce bon conseil que vous vous dites disposé à recevoir. Partez, ou tenez-vous caché et prêt à fuir. Je ne voudrais pas votre perte, Edmée ne la voudrait pas non plus... ainsi... Entendez-vous? — Vous êtes insensé de croire que j'écouterai un semblable conseil. Moi, me cacher! moi, fuir comme un coupable! vous n'y songez pas! Allez, allez, je vous brave tous. Je ne sais quelle fureur et quelle haine vous rongent, vous ligés contre moi; je ne sais pourquoi vous voulez m'em-

pêcher de voir mon oncle et ma cousine; mais je méprise vos folies. Ma place est ici, je ne m'en éloignerai que sur l'ordre formel de ma cousine ou de mon oncle, et encore faudra-t-il que j'entende cet ordre sortir de leur bouche; car je ne me laisserai transmettre d'avis par aucun étranger. Ainsi donc, merci de votre sagesse, monsieur Patience, la mienne ici suffira. Je vous salue.»

Je m'apprétais à sortir de la chaumière, lorsqu'il s'élança au-devant de moi, et un instant je le vis disposé à employer la force pour me retenir. Malgré son âge avancé, malgré ma grande taille et ma force athlétique, il était encore capable de soutenir une lutte de ce genre peut-être avec avantage. Petit, voûté, large des épaules, c'était un Hercule.

Il s'arrêta pourtant au moment où il levait le bras sur moi, et, saisi d'un de ces accès de vive sensibilité auxquels il était sujet dans les moments de sa plus grande rudesse, il me regarda d'un air attendri et me parla avec douceur : « Malheureux! me dit-il, toi que j'ai aimé comme mon enfant, car je te regardais comme le frère d'Edmée, ne cours pas à ta perte. Je t'en supplie au nom de celle que tu as assassinée et que tu aimes encore, je le sais, mais que tu ne peux plus revoir. Crois-moi, ta famille était hier encore un vaisseau superbe dont tu tenais le gouvernail; aujourd'hui, c'est un vaisseau échoué qui n'a plus ni voile ni pilote; il faut que les mousses fassent la manœuvre, comme dit l'ami Marcasse. Eh bien! mon pauvre naufragé, ne vous obstinez pas à vous noyer; je vous tends la corde, prenez-la; un jour de plus et il sera trop tard. Songez que, si la justice s'empare de vous, celui qui essaie aujourd'hui de vous sauver sera obligé demain de vous accuser et de vous condamner. Ne me forcez pas à faire une chose dont la seule pensée m'arrache des larmes. Bernard, vous avez été aimé, mon enfant, vivez encore aujourd'hui sur le passé.»

Je fondis en larmes, et le sergent, qui rentra en cet instant, se mit à pleurer aussi et à me supplier de retourner à la Roche-Mauprat. Mais bientôt je me relevai, et, les repoussant : « Je sais que vous êtes des hommes excellents, leur dis-je; vous êtes généreux et vous m'aimez bien, puis-je, me croyant souillé d'un crime effroyable, vous songez encore à me sauver la vie. Mais rassurez-vous, mes amis, je suis pur de ce crime, et je désire au contraire qu'on cherche des éclaircissements qui m'absoudront, soyez-en sûrs. Je dois à ma famille de vivre jusqu'à ce que mon honneur soit réhabilité. Ensuite, si je suis condamné à voir périr ma cousine, comme je n'ai qu'elle à aimer sur la terre, je me ferai sauter la cervelle. Pourquoi donc serais-je accablé? Je ne tiens pas à la vie. Que Dieu rende douces et sereines les dernières heures de celle à qui je ne survivrai certainement pas! c'est tout ce que je lui demande.»

Patience secoua la tête d'un air sombre et mécontent. Il était si convaincu de mon crime, que toutes mes dénégations m'aliénaient sa pitié. Marcasse m'aimait quand même; mais je n'avais pour garant de mon innocence que moi seul au monde.

« Si vous retournez au château, vous allez jurer ici de ne pas rentrer dans la chambre de votre cousine ou de votre oncle sans l'autorisation de l'abbé, » s'écria Patience. — Je jure que je suis innocent, répondis-je, et que je ne me laisserai convaincre de crime par personne. Arrière tous deux! laissez-moi. Patience, si vous croyez qu'il soit de votre devoir de me dénoncer, allez, faites-le; tout ce que je désire, c'est qu'on ne me condamne pas sans m'entendre; j'aime mieux le tribunal des lois que celui de l'opinion.»

Je m'élançai hors de la chaumière et je retournai au château. Cependant, ne voulant pas faire d'escalade devant les valets, et sachant bien qu'on ne pourrait me cacher le véritable état d'Edmée, j'allai m'enfermer dans la chambre que j'habitais ordinairement.

Mais au moment où j'en sortais, vers le soir, pour savoir des nouvelles des deux malades, mademoiselle Leblanc me dit de nouveau qu'on me demandait dehors. Je remarquai sur son visage une double expression de satisfaction et de peur. Je compris qu'on venait m'arrêter, et

je pressentis (ce qui était vrai) que mademoiselle Leblanc m'avait dénoncé. Je me mis à la fenêtre, et je vis dans la cour les cavaliers de la maréchaulsée. « C'est bien, dis-je, il faut que mon destin s'accomplisse. »

Mais avant de quitter, pour toujours peut-être, cette maison où je laissais mon âme, je voulus revoir Edmée pour la dernière fois. Je marchai droit à sa chambre. Mademoiselle Leblanc voulut se jeter en travers de la porte; je la poussai si rudement qu'elle tomba, et se fit, je crois, un peu de mal. Elle remplit la maison de ses cris, et fit grand bruit plus tard, dans les débats, de ce qu'il lui plaisait d'appeler une tentative d'assassinat sur sa personne. J'entrai donc chez Edmée; j'y trouvai l'abbé et le médecin. J'écoutai en silence ce que disait celui-ci. J'appris que les blessures n'étaient pas mortelles par elles-mêmes, qu'elles ne seraient même pas très-graves, si une violente irritation du cerveau ne compliquait le mal et ne faisait craindre le tétanos. Ce mot affreux tomba sur moi comme un arrêt de mort. A la suite de blessures reçues à la guerre, j'avais vu en Amérique beaucoup de personnes mourir de cette terrible maladie. Je m'approchai du lit. L'abbé était si consterné qu'il ne songea point à m'en empêcher. Je pris la main d'Edmée, toujours insensible et froide. Je la baisai une dernière fois, et, sans dire un seul mot aux autres personnes, j'allai me livrer à la maréchaulsée.

## XXIV.

Je fus immédiatement enfermé dans la prison de la prévôté, à La Châtre; le lieutenant-criminel au bailliage d'Issoudun prit en main l'assassinat de mademoiselle de Mauprat, et obtint permission de faire publier monitoire le lendemain. Il se rendit au village de Sainte-Sévère et dans les fermes des environs du bois de la Curat, où l'événement s'était passé, et reçut les dépositions de plus de trente témoins. Je fus décrété de prise de corps huit jours après mon arrestation. Si j'avais eu l'esprit assez libre, ou si quelqu'un se fût intéressé à moi, cette infraction à la loi et beaucoup d'autres, qui eurent lieu durant le procès, auraient pu être hardiment invoquées en ma faveur, et eussent prouvé qu'une haine cachée présidait aux poursuites. Dans tout le cours de l'affaire, une main invisible dirigea tout avec une célérité et une âpreté implacables.

La première instruction n'avait produit qu'une seule charge contre moi, celle de mademoiselle Leblanc. Tandis que tous les chasseurs déclaraient ne rien savoir et n'avoir aucune raison de regarder cet accident comme un meurtre volontaire, mademoiselle Leblanc, qui me haïssait de longue main pour quelques plaisanteries que je m'étais permises sur son compte, et qui d'ailleurs avait été gagnée, comme on l'a su depuis, déclara qu'Edmée, au sortir de son premier évanouissement, étant sans fièvre et raisonnant fort bien, lui avait confié, en lui recommandant le secret, qu'elle avait été insultée, menacée, jetée à bas de son cheval, et enfin assassinée par moi. Cette méchante fille, s'emparant des révélations qu'Edmée avait faites dans la fièvre, composa assez habilement un récit complet, et l'embellit de toutes les richesses de sa haine. Dénaturant les paroles vagues et les impressions délirantes de sa maîtresse, elle affirma par serment qu'Edmée m'avait vu diriger le canon de ma carabine sur elle en disant : « *Je te l'ai promis, tu ne mourras que de ma main.* »

Saint-Jean, interrogé le même jour, déclara ne rien savoir que ce que mademoiselle Leblanc lui avait raconté dans la soirée, et son récit fut exactement conforme à la déposition précédente. Saint-Jean était un honnête homme, mais froid et borné. Par amour de la ponctualité, il n'omit aucun des renseignements oiseux qui pouvaient être mal interprétés contre moi. Il assura que j'avais toujours été bizarre, brouillon, fantasque; que j'étais sujet à des maux de tête durant lesquels je ne me connaissais plus; qu'en proie plusieurs fois déjà à des crises nerveuses, j'avais parlé de sang et de meurtre à une personne que je croyais toujours voir : enfin que j'étais d'un caractère tellement em-

porté que j'étais capable de jeter n'importe quoi à la tête d'une personne, quoique pourtant je ne me fusse jamais porté, à sa connaissance, à aucun excès de ce genre. Telles sont souvent les dépositions qui décident de la vie et de la mort en matière criminelle.

Patience fut introuvable le jour de cette enquête. L'abbé déclara qu'il avait des idées si incertaines sur l'événement, qu'il subirait toutes les peines infligées aux témoins récalcitrants plutôt que de s'expliquer avant un plus ample informé. Il engagea le lieutenant-criminel à lui donner du temps, promettant sur l'honneur de ne pas se dérober à l'action de la justice, et représentant qu'il pouvait acquiescer au bout de quelques jours, par l'examen des choses, une conviction quelconque; et en ce cas il s'engageait à s'expliquer nettement, soit pour, soit contre moi. Ce délai fut accordé.

Marcasse dit que, si j'étais l'auteur des blessures de mademoiselle de Mauprat, ce dont il commençait à douter beaucoup, j'en étais du moins l'auteur involontaire. Il engageait son honneur et sa vie sur cette assertion.

Tel fut le résultat de la première information. Elle fut continuée à plusieurs reprises les jours suivants, et plusieurs faux témoins affirmèrent qu'ils m'avaient vu assassiner mademoiselle de Mauprat, après avoir vainement essayé de la faire céder à mes desirs.

Un des plus funestes moyens de l'ancienne procédure était le monitoire; on appelait ainsi un avertissement par voie de prédication, lancé par l'évêque et proclamé par tous les curés, aux habitants de leur paroisse, enjoignant de rechercher et de révéler tous les faits qui viendraient à leur connaissance sur le crime dont on informait. Ce moyen était un reslet adouci du principe inquisitorial qui régnait plus ouvertement dans d'autres contrées. La plupart du temps, le monitoire, institué d'ailleurs pour perpétuer au nom de la religion l'esprit de délation, était un chef-d'œuvre d'atrocité ridicule; on y supposait souvent le crime et toutes les circonstances imaginaires que la passion des plaignants avait besoin de prouver; c'était la publication d'un thème tout fait sur lequel, pour gagner quelque argent, le premier coquin venu pouvait faire une déposition mensongère dans l'intérêt du plus offrant... Le monitoire avait pour effet inévitable, quand la rédaction en était partielle, de soulever contre l'accusé la haine publique. Les dévots surtout, recevant du clergé leur opinion toute faite, poursuivaient la victime avec acharnement, et c'est ce qui eut lieu pour moi, d'autant plus que le clergé de la province joua en ceci un autre rôle occulte qui faillit décider de mon sort.

L'affaire, portée en cour criminelle au présidial de Bourges, fut instruite en très-peu de jours.

Vous pouvez imaginer le sombre désespoir auquel je fus en proie. Edmée était dans un état de plus en plus déplorable, sa raison était complètement égarée. J'étais sans inquiétude sur l'issue du procès; je ne pensais pas qu'il fût possible de me convaincre d'un crime que je n'avais pas commis; mais que m'importaient l'honneur et la vie si Edmée ne devait pas retrouver la faculté de me réhabiliter vis-à-vis d'elle-même? Je la considérais comme morte, morte en me maudissant! Aussi, j'étais irrévocablement décidé à me tuer aussitôt après mon arrêt, quel qu'il fût. Je m'imposais comme un devoir de subir la vie jusque-là, et de faire ce qui serait nécessaire pour le triomphe de la vérité; mais j'étais accablé d'une telle stupeur que je ne m'informais pas même de ce qu'il y avait à faire. Sans l'esprit et le zèle de mon avocat, sans le dévouement admirable de Marcasse, mon incurie m'eût abandonné au sort le plus funeste.

Marcasse passait toutes ses journées à courir et à s'employer pour moi. Le soir il venait se jeter sur une botte de paille au pied de mon lit de sangle; et, après m'avoir donné des nouvelles d'Edmée et de mon oncle qu'il allait voir tous les jours, il me racontait le résultat de ses démarches. Je lui serrais la main avec tendresse; mais la plupart du temps, absorbé par ce qu'il venait de me dire sur Edmée, je ne l'entendais point sur le reste.

Cette prison de La Châtre, ancienne forteresse des Elevains de Lombaud, seigneurs de la province, ne consistait



Par le diable, monsieur, que venez-vous faire ici sous ce harnais-là (Page 71.)

plus dès lors qu'en une formidable tour carrée, noircie par les siècles et plantée sur le roc au revers d'un ravin où l'Indre forme un vallon étroit, sinueux et riche de la plus belle végétation. La saison était magnifique. Ma chambre, placée au plus haut de la tour, recevait les rayons du soleil levant, qui projetait, d'un horizon à l'autre, les ombres grêles et gigantesques d'un triple rideau de peupliers. Jamais paysage plus riant, plus frais et plus pastoral ne s'offrit aux regards d'un prisonnier; mais de quoi pouvais-je jouir? Il y avait des paroles de mort et d'outrage dans toutes les brises qui passaient dans les violiers de la muraille crevassée. Chaque son rustique, chaque refrain de cornemuse qui montait vers moi, semblaient renfermer une insulte ou signaler un profond mépris pour ma douleur. Il n'y avait pas jusqu'au hèlement des troupeaux qui ne me parût l'expression de l'oubli et de l'indifférence.

Marcasse avait depuis quelque temps une idée fixe : il pensait qu'Edmée avait été assassinée par Jean de Mauprat. Cela pouvait être; mais, comme je n'avais à cet égard aucune probabilité à faire valoir, je lui imposai silence dès qu'il m'en parla. Il ne me convenait pas de

chercher à me disculper aux dépens d'autrui. Quoique Jean de Mauprat fût capable de tout, il était possible que la pensée ne lui fût jamais venue de commettre ce crime, et, n'ayant pas entendu parler de lui depuis plus de six semaines, il me semblait qu'il y aurait eu de la lâcheté à l'inculper. Je persistais à croire qu'un des chasseurs de la battue avait tiré sur Edmée par mégarde, et qu'un sentiment de crainte et de honte l'empêchait d'avouer son malheur. Marcasse eut le courage d'aller voir tous ceux qui avaient pris part à cette chasse, et de les supplier, avec toute l'éloquence dont le ciel l'avait doué, de ne pas craindre le châtiment d'un meurtre involontaire, et de ne pas laisser charger un innocent à leur place. Toutes ces démarches furent sans résultat, et les réponses d'aucun des chasseurs ne purent laisser à mon pauvre ami l'espérance de trouver là une révélation du mystère qui nous enveloppait.

Je fus transféré à Bourges, dans l'ancien château des ducs de Berry, qui sert désormais de prison. Ce fut une grande douleur pour moi d'être séparé de mon fidèle sergent. On lui eût permis de me suivre; mais il craignait d'être arrêté bientôt à la suggestion de mes ennemis (car



Il ne me manquait plus que de revoir ces lieux maudits. (Page 75.)

il persistait à me croire poursuivi par des haines cachées), et de se trouver par là hors d'état de me servir. Il voulait donc ne pas perdre un instant pour continuer ses recherches tant qu'on ne l'*appréhenderait pas au corps*.

Deux jours après mon installation à Bourges, Marcasse produisit un acte dressé à sa réquisition par deux notaires de La Châtre, par lequel, d'après les dépositions de dix témoins, on constatait qu'un frère mendiant avait rôdé, tous les jours antérieurs à celui de l'assassinat, dans la Varenne, paru sur divers points à des distances très-rapprochées, et notamment couché à Notre-Dame de Pouligny la veille de l'événement. Marcasse prétendait que ce moine était Jean de Mauprat; deux femmes déposèrent qu'elles avaient cru le reconnaître, soit pour Jean, soit pour Gaucher de Mauprat, qui lui ressemblait beaucoup. Mais ce Gaucher était mort noyé dans un étang, le lendemain de la prise du donjon, et toute la ville de La Châtre ayant vu, le jour de l'assassinat d'Edmée, le trappiste conduire, depuis le matin jusqu'au soir, avec le prieur des carmes, la procession et les offices au pèlerinage de Vau-devant, ces dépositions, loin de m'être favorables, firent le plus mauvais effet et jetèrent de l'odieux sur ma dé-

fense. Le trappiste fit victorieusement prouver son alibi, et le prieur des carmes l'aïda à répandre que j'étais un infâme scélérat. Ce fut un temps de triomphe pour Jean de Mauprat; il disait hautement qu'il était venu se remettre à ses juges naturels pour subir la peine due à ses fautes passées, et personne ne voulait admettre la pensée de poursuivre un si saint homme. Le fanatisme qu'il inspirait dans notre province éminemment dévote était tel qu'aucun magistrat n'eût osé braver l'opinion publique en faisant sévir contre lui. Dans ses dépositions, Marcasse raconta l'apparition mystérieuse et inexplicable du trappiste à la Roche-Mauprat, ses démarches pour s'introduire auprès de M. Hubert et de sa fille, l'insolence qu'il avait eue d'aller les effrayer jusque dans leurs appartements, et les efforts du prieur des carmes pour obtenir de moi des sommes considérables en faveur de ce personnage. Toutes ces dépositions furent traitées comme un roman; car Marcasse avouait n'avoir été témoin d'aucune des apparitions du trappiste, et ni le chevalier ni sa fille n'étaient en état de témoigner. Mes réponses aux divers interrogatoires que je subis confirmèrent, il est vrai, ces récits; mais comme je déclarai avec une parfaite sincé-

rite que depuis deux mois le trappiste ne m'avait donné aucun su et d'inquiétude. On de mecontentement, et comme je me retournai à un attribuer le meurtre, il sembla, pendant quelques jours, que le trappiste dût être à jamais réhabilité dans l'opinion publique. Mon peu d'amnistie contre lui n'aurait pourtant pas celle de mes juges. On usa des pouvoirs arbitraires qu'avait la magistrature des temps passés, surtout au fond des provinces, et on paralysa tous les moyens de mon avocat par une précipitation féroce. Plusieurs personnages de robe que je ne veux pas désigner se livrèrent sur mon compte, et publiquement, à des déclamations qui eussent dû les faire recuser au tribunal de la dignité et de la morale humaines. Ils intriguèrent auprès de moi pour m'amener à des révélations, et me promirent presque un arrêt favorable si j'avouais au moins avoir blessé mademoiselle de Mauprat par mégarde. Le mépris avec lequel je recus ces ouvertures acheva de me les aliéner. Étranger à toute intrigue, dans un temps où la justice et la vérité ne pouvaient triompher sans l'intrigue, je fus la proie de deux ennemis redoutables, le clergé et la robe : le premier, que j'avais offensé dans la personne du prier des carmes, et la seconde, dont j'étais haï à cause des prétendants qu'Edmée avait repoussés, et dont le plus rancuneux tenait de près au personnage le plus éminent du présidial.

Néanmoins quelques hommes intègres auxquels j'étais à peu près inconnu prirent intérêt à mon sort, en raison des efforts qui furent faits pour me rendre odieux. L'un d'eux, M. E..., qui ne manquait pas d'influence, car il était frère de l'intendant de la province et se trouvait en rapport avec tous les délégués, me servit, par les excellents avis qu'il ouvrit, pour jeter du jour sur cette affaire embarrassante.

Patience eût pu servir mes ennemis sans le vouloir, par la conviction où il était de ma culpabilité; mais il ne le voulait pas. Il avait repris sa vie errante dans les bois, et sans se cacher il était insaisissable. Marcasse était fort inquiet de ses intentions et ne comprenait rien à sa conduite. Les cavaliers de la maréchaussée étaient furieux de voir un vieillard se jouer d'eux sans sortir du rayon de quelques lieues de pays. Je pense qu'avec les habitudes et la constitution de ce vieillard il eût pu vivre des années dans la Varenne sans tomber entre leurs mains et sans éprouver le besoin de se rendre, que l'ennui et l'effroi de la solitude suggèrent, la plupart du temps; aux grands criminels eux-mêmes.

### XXX.

Le jour des débats arriva. Je m'y rendis avec calme, mais l'aspect de la foule m'attrista profondément. Je n'avais là aucun appui, aucune sympathie. Il me semblait que c'eût été une raison pour trouver du moins cette apparence de respect que le malheur et l'état d'abandon réclament. Je ne vis sur tous les visages qu'une brutale et insolente curiosité. Des jeunes filles du peuple se récrièrent tout haut à mes oreilles sur ma bonne mine et ma jeunesse. Un grand nombre de femmes, appartenant à la noblesse et à la finance, étaient aux tribunes de brillantes toilettes, comme s'il se fût agi d'une fête. Grand nombre de capucins montraient leur crâne rasé au milieu d'une populace qu'ils excitaient contre moi, et des rangs serrés de laquelle j'entendais sortir les appellations de brigand, d'impie et de bête farouche. Les hommes à la mode du pays se dandinaient aux banes d'honneur et s'exprimaient sur ma passion en termes de ruelles. J'entendais et je voyais tout avec la tranquillité d'un profond dégoût de la vie, et comme un voyageur, arrivé au terme de sa course, voit avec indifférence et lassitude les agitations de ceux qui repartent pour un but plus lointain.

Les débats commencèrent avec cette solennité emphatique qui caractérise dans tous les temps l'exercice des fonctions de la magistrature. Mon interrogatoire fut court, malgré la quantité innombrable de questions qui me furent adressées sur toute ma vie. Mes réponses déjouèrent singulièrement les espérances de la curiosité publique et

abrégerent de beaucoup la séance. Je me renfermai dans trois réponses principales et dont le fond était invariable : 1° à toutes celles qui concernaient mon enfance et mon éducation, je répondis que je n'étais point sur le banc des accusés pour faire le métier d'accusateur; 2° à celles qui portaient sur Edmée et sur la nature de mes sentiments et de mes relations avec elle, je répondis que le mérite et la réputation de mademoiselle de Mauprat ne permettaient pas même la plus simple question sur la nature de ses relations avec un homme quelconque; que, quant à mes sentiments, je n'en devais compte à personne; 3° à celles qui eurent pour but de me faire avouer mon prétendu crime, je répondis que je n'étais pas même l'auteur involontaire de l'accident. J'entrai par réponses monosyllabiques dans le détail des circonstances qui avaient précédé immédiatement l'événement; mais sentant que je devais à Edmée autant qu'à moi-même de faire les mouvements tumultueux qui m'avaient agité, j'expliquai la scène à la suite de laquelle je l'avais quittée, par une chute de cheval, et l'éloignement où l'on m'avait trouvé de son corps gisant, par la nécessité où je m'étais cru de courir après mon cheval pour l'escorter de nouveau. Malheureusement tout cela n'était pas clair et ne pouvait pas l'être. Mon cheval avait couru dans le sens contraire à celui que je disais, et le désordre où l'on m'avait vu avant que j'eusse connaissance de l'accident n'était pas suffisamment expliqué par une chute de cheval. On m'interrogeait surtout sur cette pointe que j'avais faite dans le bois avec ma cousine, au lieu de suivre la chasse comme nous l'avions annoncé; on ne voulait pas croire que nous nous fussions égarés, précisément guidés par la fatalité. On ne pouvait, disait-on, se représenter le hasard comme un être de raison, armé d'un fusil, attendant Edmée à point nommé à la tour Gazeau pour l'assassiner au moment où j'aurais le dos tourné pendant cinq minutes. On voulait que je l'eusse entraînée, soit par artifice, soit par force, en ce lieu écarté pour lui faire violence et lui donner la mort, soit par vengeance de n'y avoir pas réussi, soit par crainte d'être découvert et châtié de ce crime.

On fit entendre tous les témoins à charge et à décharge. A vrai dire, il n'y eut que Marcasse parmi ces derniers qu'on pût réellement considérer comme tel. Tous les autres affirmaient seulement qu'un moine, ayant la ressemblance des Mauprat, avait erré dans la Varenne à l'époque fatale, et qu'il avait même paru se cacher le soir qui suivit l'événement. On ne l'avait pas revu depuis. Ces dépositions, que je n'avais pas provoquées, et que je déclarai n'avoir pas personnellement invoquées, me causèrent beaucoup d'étonnement; car je vis figurer parmi ces témoins les plus honnêtes gens du pays. Mais elles n'eurent de poids qu'aux yeux de M. E..., le conseiller qui s'intéressait réellement à la vérité. Il leva la voix pour demander comment il se faisait que M. Jean de Mauprat n'eût pas été sommé de se présenter pour être confronté avec ces témoins, puis-que d'ailleurs il s'était donné la peine de faire constater son alibi par des actes. Cette objection ne fut accueillie que par un murmure d'indignation. Les gens qui ne regardaient pas Jean Mauprat comme un saint n'étaient pourtant pas en petit nombre; mais ils étaient froids à mon égard et n'étaient venus là que pour assister à un spectacle.

L'enthousiasme des cagots fut au comble lorsque le trappiste, sortant tout à coup de la foule et baissant son capuchon d'une manière théâtrale, s'approcha hardiment de la barre en disant qu'il était un misérable pécheur digne de tous les outrages; mais qu'en cette occasion, où la vérité était un devoir pour tous, il se regardait comme obligé de donner l'exemple de la franchise et de la simplicité en s'offrant de lui-même à toutes les épreuves qui pourraient éclairer la conscience des juges. Il y eut des trépignements de joie et de tendresse dans l'auditoire. Le trappiste fut introduit dans l'enceinte de la cour et confronté avec les témoins, qui déclarèrent tous, sans hésiter, que le moine qu'ils avaient vu portait le même habit et avait un air de famille, une sorte de ressemblance éloignée avec celui-là, mais que ce n'était pas le même, et qu'il ne leur restait pas un doute à cet égard.



L'issue de cet incident fut un nouveau triomphe pour le trappiste. Personne ne se dit que les témoins avaient montré tant de candeur qu'il était difficile de croire qu'ils n'eussent point vu réellement un autre trappiste. Je me souvins en cet instant que, lors de la première entrevue de l'abbé avec Jean de Mauprat à la fontaine des Fougères, ce dernier lui avait touché quelques mots d'un sien frère en religion qui voyageait avec lui et qui avait passé la nuit à la ferme des Goulets. Je crus devoir communiquer cette réminiscence à mon avocat, et il alla en conférer tout bas avec l'abbé, qui était sur le banc des témoins et qui se rappela fort bien cette circonstance sans pouvoir y ajouter aucun renseignement subséquent.

Quand ce fut au tour de l'abbé à parler, il se tourna vers moi d'un air d'angoisse; ses yeux se remplirent de larmes, et il répondit aux questions de formalité avec trouble et d'une voix éteinte. Il fit un grand effort sur lui-même pour répondre sur le fond, et enfin il le fit en ces termes :

« J'étais dans le bois lorsque M. le chevalier Hubert de Mauprat me pria de descendre de voiture et d'aller voir ce qu'était devenue sa fille Edmée, qui s'était écartée de la chasse depuis un temps assez long pour lui causer de l'inquiétude. Je courus assez loin et trouvai à trente pas de la tour Gazeau M. Bernard de Mauprat dans un grand désordre. Je venais d'entendre un coup de feu. Je vis qu'il n'avait plus sa carabine; il l'avait jetée (déchargée, comme le fait a été constaté) à quelques pas de là. Nous courûmes ensemble jusqu'à mademoiselle de Mauprat que nous trouvâmes à terre percée de deux balles. L'homme qui nous avait devancés et qui était près d'elle en cet instant pourrait seul nous dire les paroles qu'il a pu recueillir de sa bouche. Elle était sans connaissance quand je la vis.

— Mais vous avez su ponctuellement ces paroles de cette personne, dit le président; car il existe, dit-on, une liaison d'amitié entre vous et ce paysan instruit qu'on appelle Patience. »

L'abbé hésita et demanda si les lois de la conscience n'étaient pas ici en contradiction avec les lois de la procédure; si des juges avaient le droit de demander à un homme la révélation d'un secret confié à sa loyauté et de le faire manquer à son serment.

« Vous avez fait serment ici, par le Christ, de dire la vérité, toute la vérité, lui répondit-on; c'est à vous de savoir si ce serment n'est pas plus solennel que tous ceux que vous avez pu faire précédemment.

— Mais si j'avais reçu cette confidence sous le sceau de la confession, dit l'abbé, vous ne m'exhorteriez certainement pas à la révéler.

— Il y a longtemps, dit le président, que vous ne confessez plus personne, monsieur l'abbé. »

A cette remarque inconvenante, il y eut de la gaieté sur le visage de Jean de Mauprat, une gaieté affreuse qui me le représenta tel qu'autrefois je l'avais vu se tordant de rire à la vue des souffrances et des pleurs.

L'abbé trouva dans le dépit que lui causa cette petite attaque personnelle la force qui lui eût manqué sans cela. Il resta quelques instants les yeux baissés. On le crut humilié; mais, au moment où il se redressa, on vit briller dans son regard la maligne obstination du prêtre. « Tout bien considéré, dit-il d'un ton fort doux, je crois que ma conscience m'ordonne de taire cette révélation, je la tairai. — Aubert, dit l'avocat du roi avec emportement, vous ignorez apparemment les peines portées par la loi contre les témoins qui se conduisent comme vous le faites. — Je ne les ignore pas, répondit l'abbé d'un ton plus doux encore. — Et sans doute votre intention n'est pas de les braver? — Je les subirai s'il le faut, » repartit l'abbé avec un imperceptible sourire de fierté et un maintien si parfaitement noble que toutes les femmes s'émurent. Les femmes sont d'excellents appréciateurs des choses délicatement belles. « C'est fort bien, reprit le ministre public. Persistez-vous dans ce système de silence? — Peut-être, répondit l'abbé. — Nous direz-vous si, durant les jours qui ont suivi l'assassinat de mademoiselle de Mauprat, vous vous êtes trouvé à portée d'entendre les paroles

qu'elle a proférées, soit dans le délire, soit dans la lucidité de ses idées? — Je ne vous dirai rien de cela, répondit l'abbé. Il serait contre mes affections et contre toute convenance à mes yeux de redire des paroles qui, en cas de délire, ne prouveraient absolument rien, et, en cas d'idée lucide, n'auraient été prononcées que dans l'épanchement d'une amitié toute filiale. — C'est fort bien, dit l'avocat du roi en se levant; la cour sera par nous requise de délibérer sur votre refus de témoignage en joignant l'incident au fond. — Pour moi, dit le président, en attendant, et en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, j'ordonne qu'Aubert soit arrêté et conduit en prison. »

L'abbé se laissa emmener avec une tranquillité modeste. Le public fut saisi de respect, et le plus profond silence régna dans l'assemblée, malgré les efforts et le dépit des moines et des curés, qui fulminaient tout bas contre l'hérétique.

Tous les témoins entendus (et je dois dire que ceux qu'on avait subornés jouèrent leur rôle très-faiblement en public), mademoiselle Leblanc comparut pour couronner l'œuvre. Je fus surpris de voir cette fille si acharnée contre moi et si bien dirigée dans sa haine. Elle avait d'ailleurs des armes bien puissantes pour me nuire. En vertu du droit d'écouter aux portes et de surprendre tous les secrets de famille que s'arrogent les laquais, habile d'ailleurs aux interprétations et féconde en mensonges, elle savait et arrangeait à sa guise la plupart des faits qu'elle pouvait invoquer pour ma perte. Elle raconta de quelle manière, sept ans auparavant, j'étais arrivé au château de Sainte-Sévère à la suite de mademoiselle de Mauprat, que j'avais soustraite à la grossièreté et à la méchanceté de mes oncles. (Cela soit dit, ajouta-t-elle en se tournant avec une grâce d'antichambre vers Jean de Mauprat, sans faire allusion au saint homme qui est dans cette enceinte, et qui de grand pécheur est devenu un grand saint.) Mais à quel prix, continua-t-elle en se retournant vers la cour, ce misérable bandit avait-il sauvé ma chère maîtresse? Il l'avait déshonoré, messieurs; et toute la suite des jours de la pauvre demoiselle s'est passée dans les larmes et dans la honte, à cause de la violence qu'elle avait subie et dont elle ne pouvait pas se consoler. Trop fière pour confier son malheur à personne et trop honnête pour tromper aucun homme, elle a rompu avec M. de La Marche, qu'elle aimait *à la passion*, et qui l'aimait de même: elle a refusé toutes les demandes en mariage qui lui ont été faites pendant sept ans, et tout cela par point d'honneur, car elle détestait M. Bernard. Dans les commencements elle voulait se tuer; car elle avait fait aiguiser un petit couteau de chasse de son père, et (M. Marçasse est là pour le dire, s'il veut s'en souvenir) elle se serait tuée certainement si je n'avais jeté ce couteau dans le puits de la maison. Elle songeait aussi à se défendre contre les attaques nocturnes de son persécuteur; car elle mettait toujours ce couteau, tant qu'elle l'a eu, sous son oreiller; elle verrouillait tous les soirs la porte de sa chambre, et plusieurs fois je l'ai vue rentrer pâle et près de s'évanouir, tout essouffée, comme une personne qui vient d'être poursuivie et d'avoir une grande frayeur. A mesure que ce monsieur a *pris de l'éducation* et des manières, mademoiselle, voyant qu'elle ne pouvait pas avoir d'autre mari, puisqu'il parlait toujours de tuer tous ceux qui se présenteraient, espéra qu'il se *corrigerait de sa férocité*, et lui montra beaucoup de douceur et de bonté. Elle le soigna même pendant sa maladie, non pas qu'elle l'aimât et l'estimât autant qu'il a plu à M. Marçasse de le dire dans sa *version*; mais elle craignait toujours que dans son délire il ne trahit devant les domestiques ou devant son père le secret de l'affront qu'il lui avait fait, et qu'elle avait grand soin de cacher par pudeur et par fierté. Toutes les dames qui sont ici doivent bien comprendre cela. Quand la famille fut passer l'hiver de 77 à Paris, M. Bernard redevint jaloux, despote, et fit tant de menaces de tuer M. de La Marche que mademoiselle fut forcée de congédier celui-ci. Après cela elle eut des scènes violentes avec Bernard, lui déclara qu'elle ne l'aimait pas et ne l'aimerait jamais. De colère et de chagrin, car on ne peut pas nier qu'il n'en fût amoureux

comme un tigre, il partit pour l'Amérique, et, pendant les six ans qu'il y passa, ses lettres le montrèrent fort amende. Quand il revint, mademoiselle avait pris son parti d'être vieille fille, et elle était redevenue très-tranquille. M. Bernard paraissant devenu, de son côté, assez bon enfant. Mais, à force de la voir tous les jours et d'être sans cesse appuyé sur le dos de son fauteuil, ou de lui deviner des cheveux de lune, en lui parlant tout bas pendant que son père dormait, voilà qu'il en est redevenu si amoureux que la tête lui en a parti. Je ne veux pas trop l'accuser, le pauvre malheureux, et crois que sa place est aux Petites-Maisons plutôt qu'à la potence. Il criait et rugissait toute la nuit, et lui écrivait des lettres si bêtes qu'elle les lisait en souriant et les mettait dans sa poche sans y répondre. Au reste, en voici une que j'ai trouvée sur elle quand je l'ai déshabillée après le malheureux événement; elle a été percée par une balle et tachée de sang, mais on peut encore en lire assez pour voir que monsieur avait souvent l'intention de tuer mademoiselle.

Elle déposa sur le bureau un papier demi-brûlé, demi-saignant, qui promit sur les assistants un mouvement d'horreur, sincère chez quelques-uns, affecté chez beaucoup d'autres.

Avant qu'on le lût, elle acheva sa déposition, et la termina par ces assertions qui me troublèrent profondément; car je ne distinguais plus la limite entre la réalité et la perfidie. « Depuis son accident, dit-elle, mademoiselle a toujours été entre la vie et la mort. Elle n'en relèvera certainement pas, quoi qu'en disent messieurs les médecins. J'ose dire que ces messieurs, ne voyant la malade qu'à de certaines heures, ne connaissent pas sa maladie comme moi, qui ne l'ai pas quittée une seule nuit. Ils prétendent que les blessures vont bien, mais que la tête est dérangée. Je dis, moi, que les blessures vont mal, et que la tête va mieux qu'on ne dit. Mademoiselle déraisonne fort rarement, et, si elle a déraisonné, c'est en présence de ces messieurs qui la troublent et l'effraient. Elle fait alors tant d'efforts pour ne pas sembler folle qu'elle le devient; mais sitôt qu'on la laisse seule avec moi ou avec Saint-Jean, ou avec M. l'abbé, qui a fort bien pu dire ce qui en est, s'il l'a voulu, elle redrevient calme, douce, saine comme à l'ordinaire. Elle dit qu'elle souffre à en mourir, bien qu'elle prétende avec messieurs les médecins qu'elle ne souffre presque plus. Elle parle alors de son meurtrier avec la générosité qui convient à une chrétienne, et répète cent fois par jour: « Que Dieu lui pardonne dans l'autre vie comme je lui pardonne dans celle-ci! Après tout, il faut bien aimer une femme pour la tuer! J'ai eu tort de ne pas l'épouser, il m'aurait peut-être rendue heureuse; je l'ai portée au désespoir, et il s'est vengé de moi. Chère Leblanc, garde-toi de jamais trahir le secret que je te confie. Un mot indiscret le conduirait à l'échafaud, et mon père en mourrait! » La pauvre demoiselle est loin d'imaginer que les choses en sont là, que je suis sommée par la loi et par la religion de dire ce que je voudrais taire, et qu'au lieu de venir chercher ici un appareil pour les douches, je suis venue confesser la vérité. Ce qui me console, c'est que tout cela sera facile à cacher à M. le chevalier, qui n'a pas plus sa tête que l'enfant qui vient de naître. Pour moi, j'ai fait mon devoir; que Dieu soit mon juge! »

Après avoir ainsi parlé avec une parfaite assurance et une grande volubilité, mademoiselle Leblanc se rassit au milieu d'un murmure approbateur, et on procéda à la lecture de la lettre trouvée sur Edmée.

C'était bien celle que je lui avais écrite quelques jours avant le jour funeste. On me la présenta; je ne pus me défendre de porter à mes lèvres l'empreinte du sang d'Edmée; puis ayant jeté les yeux sur l'écriture, je rendis la lettre en déclarant avec calme qu'elle était de moi.

La lecture de cette lettre fut mon coup de grâce. La fatalité, qui semble ingénieuse à nuire à ses victimes, voulut (et peut-être une main infâme contribua-t-elle à cette mutilation) que les passages qui témoignaient de ma soumission et de mon respect fussent détruits. Certaines allusions poétiques qui expliquaient et excusaient les divagations exaltées furent illisibles. Ce qui sauta aux yeux et s'em-

para de toutes les convictions, ce furent les lignes restées intactes qui témoignèrent de la violence de ma passion et de l'emportement de mes délires. Ce furent des phrases telles que celle-ci: *J'ai parfois eu le de me lever au milieu de la nuit et d'aller vous tuer! Je l'aurais fait déjà cent fois, si j'étais assuré de ne plus vous aimer quand vous serez morte. Menagez-moi; car il y a deux hommes en moi, et quelquefois le brigand d'autrefois regne sur l'homme nouveau*, etc. Un sourire de délices passa sur les lèvres de mes ennemis. Mes défenseurs furent démorahés, et mon pauvre sergent lui-même me regarda d'un air désespéré. Le public m'avait déjà condamné.

Après cet incident, l'avocat du roi eut beau jeu à déclamer un réquisitoire fulminant, dans lequel il me présenta comme un pervers incurable, comme un rejeton maudit d'une souche maudite, comme un exemple de la fatidité des méchants instruits; et, après s'être évertué à faire de moi un objet d'horreur et d'épouvante, il essaya, pour se donner un air d'impartialité et de générosité, de provoquer en ma faveur la compassion des juges; il voulut prouver que je n'étais pas maître de moi-même; que ma raison, bouleversée dès l'enfance par des spectacles atroces et des principes de perversité, n'était pas complète, et n'aurait jamais pu l'être, quels qu'eussent été les circonstances et le développement de mes passions. Enfin, après avoir fait de la philosophie et de la rhétorique, au grand plaisir des assistants, il conclut contre moi à la peine d'interdiction et de réclusion à perpétuité.

Quoique mon avocat fût un homme de cœur et de tête, la lettre l'avait tellement surpris, l'auditoire était si mal disposé pour moi, la cour donnait publiquement de telles marques d'incrédulité et d'impatience en l'écoutant (habitude indécente qui s'est perpétuée sur les sièges de la magistrature de ce pays), que son plaidoyer fut pâle. Tout ce qu'il parut fondé à demander avec force fut un supplément d'instruction. Il se plaignit de ce que toutes les formalités n'avaient pas été remplies, de ce que la justice n'avait pas suffisamment éclairé toutes les parties de l'affaire, de ce qu'on se hâta de juger une cause dont plusieurs circonstances étaient encore enveloppées de mystère. Il demanda que les médecins fussent appelés à s'expliquer sur la possibilité de faire entendre mademoiselle de Mauprat. Il démontra que la plus importante, la seule importante déposition était celle de Patience, et que Patience pouvait se présenter au premier jour et me disculper. Il demanda enfin qu'on fit des recherches pour retrouver le moine quêtéur dont la ressemblance avec les Mauprat n'avait pas encore été expliquée et avait été affirmée par des témoins dignes de foi. Il fallait, selon lui, savoir ce qu'était devenu Antoine de Mauprat et faire expliquer le trappiste à cet égard. Il se plaignit hautement de ce qu'on l'avait privé de tous ces moyens de défense en refusant tout délai, et il eut la hardiesse de faire entendre qu'il y avait de mauvaises passions intéressées à la marche aveugle et rapide d'une telle procédure. Le président le rappela à l'ordre; l'avocat du roi répliqua victorieusement que toutes les formalités étaient remplies, que la cour était suffisamment éclairée, que la recherche du moine quêtéur était une puérité de mauvais goût, que Jean de Mauprat avait prouvé la mort de son dernier frère, arrivée depuis plusieurs années auparavant. La cour se retira pour délibérer, et au bout d'une demi-heure elle rentra, et rendit contre moi un arrêt qui me condamnait à la peine capitale.

## XXVI.

Quoique la promptitude et la rigidité de cet arrêt fussent une chose inique et qui frappa de stupeur les plus acharnés contre moi, je reçus le coup avec un grand calme: je ne m'intéressais plus à rien sur la terre. Je recommandai à Dieu mon âme et la réhabilitation de ma mémoire. Je me dis que, si Edmée mourait, je la retrouverais dans un monde meilleur; que, si elle me survivait et retrouvait la raison, elle arriverait un jour à l'éclaircisse-

ment de la vérité, et qu'alors je vivrais dans son cœur comme un souvenir cher et douloureux. Irritable comme je le suis, et toujours disposé à la fureur envers tout ce qui m'est obstacle ou offense, je m'étonne de la résignation philosophique et de la fierté silencieuse que j'ai trouvées dans les grandes occasions de ma vie, et surtout dans celle-ci.

Il était deux heures du matin. L'audience durait depuis quatorze heures. Un silence de mort planait sur l'assemblée, qui était aussi attentive, aussi nombreuse, qu'au commencement, tant les hommes sont avides de spectacles. Celui qu'offrait l'enceinte de la cour criminelle en cet instant était lugubre. Ces hommes en robe rouge, aussi pâles, aussi absolus, aussi implacables que le conseil des Dix à Venise; ces spectres de femmes coiffées de fleurs, que la leur blafarde des flambeaux faisait ressembler à des souvenirs de la vie flottant dans les tribunes au-dessus des prêtres de la mort; les mousquets de la garde étincelant dans l'ombre des derniers plans; l'attitude brisée de mon pauvre sergent, qui s'était laissé tomber à mes pieds; la joie muette et puissante du trappiste, infatigablement debout auprès de la barre; le son lugubre d'une cloche de couvent qui se mit à sonner matines dans le voisinage, au milieu du silence de l'assemblée : c'était de quoi émouvoir les nerfs des femmes de fermiers généraux et faire battre les larges poitrines des corroyeurs du parterre.

Tout à coup, au moment où la cour allait se disperser et annoncer la levée de la séance, une figure en tout semblable à celle qu'on prête au paysan du Danube, trapue, en haillons, pieds nus, à la barbe longue, aux cheveux en désordre, au front large et austère, au regard imposant et sombre, se leva au milieu des mouvant rellets dont la foule était à demi éclairée, et se dressa devant la barre en disant d'une voix creuse et accentuée : « Moi, Jean Le Houx, dit *Patience*, je m'oppose à ce jugement, comme inique quant au fond et illégal quant à la forme. Je demande qu'il soit revisé, afin que je puisse faire ma déposition, qui est nécessaire, souveraine peut-être, et qu'on aurait dû attendre.

— Et si vous aviez quelque chose à dire, s'écria l'avocat du roi avec passion, que ne vous présentiez-vous lorsque vous en avez été requis? Vous en imposez à la cour en prétendant que vous avez des motifs à faire valoir. — Et vous, répondit *Patience* d'un ton plus lent et d'une voix plus creuse encore qu'auparavant, vous en imposez au public en disant que je n'en ai pas. Vous savez bien que je dois en avoir. — Songez où vous êtes, témoin, et rappelez-vous à qui vous parlez. — Je le sais trop, et je ne dirai rien de trop. Je déclare ici que j'ai des choses importantes à dire, et que je les aurais dites à temps si vous n'aviez pas *violé* le temps. Je veux les dire, et je les dirai; et croyez-moi, il vaut mieux que je les dise pendant qu'on peut encore revenir sur la procédure. Cela vaut mieux encore pour les juges que pour le condamné; car celui-là revit par l'honneur, au moment où les autres meurent par l'infamie.

— Témoin, dit le magistrat irrité, l'acreté et l'insolence de votre langage seront plus nuisibles qu'avantageuses à l'accusé. — Et qui vous dit que je sois favorable à l'accusé? dit *Patience* d'une voix de tonnerre. Que savez-vous de moi? Et s'il me plaît de faire qu'un arrêt illégal et sans force devienne un arrêt puissant et irrévocable? — Comment accorder ce désir de faire respecter les lois, dit le magistrat, véritablement ébranlé par l'ascendant de *Patience*, avec l'infraction que vous avez commise contre elles en ne vous rendant pas à l'assignation du lieutenant-criminel? — Parce que je ne voulais pas. — Il y a des peines sévères contre ceux dont la volonté ne s'accorde pas toujours avec les lois du royaume. — Possible. — Venez-vous avec l'intention de vous y soumettre aujourd'hui? — Je viens avec celle de vous les faire respecter. — Je vous prévins que, si vous ne changez de ton, je vais vous faire conduire en prison. — Je vous prévins que, si vous aimez la justice et si vous servez Dieu, vous m'entendrez et suspendrez l'exécution de l'arrêt. Il n'appartient pas à celui qui apporte la vérité de s'humilier

devant ceux qui la cherchent. Mais vous qui m'entendez, hommes du peuple dont les grands ne voudraient sans doute pas se jouer, vous dont on appelle la voix *voix de Dieu*, joignez-vous à moi, embrassez la défense de la vérité qui va être étouffée peut-être sous de malheureuses apparences, ou bien qui va triompher par de mauvais moyens. Mettez-vous à genoux, hommes du peuple, mes frères, mes enfants; priez, suppliez, obtenez que justice soit faite et colère réprimée. C'est votre devoir, c'est votre droit et votre intérêt; c'est vous qu'on insulte et qu'on menace quand on viole les lois. »

*Patience* parlait avec tant de chaleur, et la sincérité éclatait en lui avec tant de puissance, qu'il y eut un mouvement sympathique dans tout l'auditoire. La philosophie était alors trop à la mode chez les jeunes gens de qualité pour que ceux-ci ne répondissent pas des premiers à un appel qui ne leur était pourtant pas adressé. Ils se levèrent avec une impétuosité chevaleresque et se tournèrent vers le peuple, qui se leva, entraîné par ce noble exemple. Il y eut une clameur furieuse, et chacun, sentant sa dignité et sa force, oublia les préventions personnelles pour se réunir dans le droit commun. Ainsi, quelquefois il suffit d'un noble élan et d'une parole vraie pour ramener les masses égarées par de longs sophismes.

Le sursis fut accordé, et je fus reconduit à ma prison au milieu des applaudissements. *Marcasse* me suivit. *Patience* se déroba à ma reconnaissance, et disparut.

La révision de mon jugement ne pouvait se faire que sur un ordre du grand conseil. Pour ma part, j'étais décidé, avant l'arrêt, à ne point me pourvoir auprès de cette chambre de cassation de l'ancienne jurisprudence; mais l'action et le discours de *Patience* n'avaient pas moins agi sur mon esprit que sur celui des spectateurs. L'esprit de lutte et le sentiment de la dignité humaine, engourdis et comme paralysés en moi par le chagrin, se réveillèrent soudainement, et je sentis à cette heure que l'homme n'est pas fait pour cette concentration égoïste du désespoir qu'on appelle ou l'abnégation, ou le stoïcisme. Nul ne peut abandonner le soin de son honneur sans abandonner le respect dû au principe de l'honneur. S'il est beau de sacrifier sa gloire personnelle et sa vie aux mystérieux arrêts de la conscience, c'est une lâcheté d'abandonner l'une et l'autre aux fureurs d'une injuste persécution. Je me sentis relevé à mes propres yeux, et je passai le reste de cette nuit importante à chercher les moyens de me réhabiliter, avec autant de persévérance que j'en avais mis à m'abandonner au destin. Avec le sentiment de la force je sentis renaître celui de l'espérance. *Eoméa* n'était peut-être ni folle ni frappée de mort. Elle pouvait m'absoudre, elle pouvait guérir. « Qui sait? me disais-je, elle m'a peut-être déjà rendu justice, peut-être est-ce elle qui envoie *Patience* à mon secours; sans doute j'accomplirai son vœu en reprenant courage, en ne me laissant pas écraser par les fourbes. »

Mais comment obtenir cet ordre du grand conseil? Il fallait une ordonnance du roi; qui la solliciterait? Qui hâterait ces odieuses lenteurs que la justice sait apporter, quand il lui plaît, dans les mêmes affaires où elle s'est jetée avec une précipitation aveugle? Qui empêcherait mes ennemis de me nuire et de paralyser tous mes moyens? Qui combattrait pour moi, en un mot? L'abbé seul aurait pu le faire, mais il était en prison à cause de moi. Sa généreuse conduite dans le procès m'avait prouvé qu'il était encore mon ami, mais son zèle était enchaîné. Que pouvait *Marcasse* dans son obscure condition et son langage énigmatique? Le soir vint, et je m'endormis avec l'espérance d'un secours céleste, car j'avais prié Dieu avec ferveur. Quelques heures de sommeil me rafraîchirent, et j'ouvris les yeux au bruit des verrous qu'on tirait derrière ma porte. Ô Dieu de bonté! quel fut mon transport en voyant Arthur, mon compagnon d'armes, cet autre moi-même pour lequel je n'avais pas eu un secret pendant six ans, s'élançant dans mes bras! Je pleurai comme un enfant en recevant cette marque d'amour de la Providence. Arthur ne m'accusait pas! Il avait appris à Paris, où les intérêts scientifiques de la bibliothèque de Philadelphie l'avaient appelé, la triste affaire où j'étais

meulpe. Il avait rompu des lances avec tous ceux qui me chargèrent, et il n'avait pas perdu un instant pour venir me sauver ou me consoler.

J'épanchais mon âme dans la sienne avec délices et lui dis ce qu'il pouvait faire pour moi. Il voulait prendre la poste dès le soir même pour Paris; mais je le priai de commencer par aller à Sainte-Sévère me chercher des nouvelles d'Edmée; il y avait quatre mortels jours que je n'en avais reçu, et Marceasse ne m'en avait d'ailleurs jamais donné d'aussi exactes et d'aussi détaillées que je les aurais voulues. « Rassure-toi, me dit Arthur, par moi tu sauras la vérité. Je suis assez bon chirurgien; j'ai le coup d'œil exercé, je pourrai te dire vraisemblablement ce que tu dois craindre ou espérer; de là, je partirai immédiatement pour Paris. » Il m'écrivit dès le surlendemain une lettre longue et détaillée.

Edmée était dans un état fort extraordinaire. Elle ne parlait pas et ne paraissait pas souffrir, tant qu'on se bornait à lui éviter toute espèce d'excitation nerveuse; mais, au premier mot qui pouvait réveiller la mémoire de ses douleurs, elle tombait en convulsion. L'isolement moral où elle se trouvait était le plus grand obstacle à sa guérison. Elle ne manquait de rien quant aux soins physiques; elle avait deux bons médecins et une garde-malade fort dévouée. Mademoiselle Leblanc la soignait aussi, sous ce rapport, avec beaucoup de zèle; mais cette fille dangereuse lui faisait souvent du mal par ses réflexions déplacées et ses interrogations indiscrètes. Arthur m'assura d'ailleurs que si jamais Edmée m'avait cru coupable et s'était expliquée à cet égard, ce devait être dans une phase précédente de sa maladie; car depuis au moins quinze jours elle était dans un état d'inertie complète. Elle sommeillait souvent, mais sans dormir tout à fait; elle digérait quelques breuvages gélatineux et ne se plaignait jamais; elle répondait par des signes nonchalants et toujours négatifs aux questions des médecins sur ses souffrances; elle n'exprimait par aucun signe le souvenir des affections qui avaient rempli sa vie. Sa tendresse pour son père, ce sentiment si profond et si puissant en elle, n'était pourtant pas éteint; elle versait souvent des larmes abondantes, mais alors elle paraissait n'entendre aucun son; c'était en vain qu'on essayait de lui faire comprendre que son père n'était pas mort, comme elle semblait le croire. Elle repoussait d'un geste suppliant, non le bruit (il ne semblait pas frapper son oreille), mais le mouvement qui se faisait autour d'elle, et, cachant son visage dans ses mains, s'enfonçant dans son fauteuil et raidissant ses genoux jusque vers sa poitrine, elle semblait livrée à un désespoir sans remède. Cette muette douleur, qui ne combattait plus elle-même et ne voulait plus être combattue; cette grande volonté, qui avait été capable de dompter les plus violents orages et qui s'en allait à la dérive sur une mer morte et par un calme plat, était, selon Arthur, le spectacle le plus douloureux qu'il eût jamais contemplé. Edmée semblait avoir rompu avec la vie. Mademoiselle Leblanc, pour l'éprouver et pour l'émouvoir, s'était grossièrement ingérée de lui dire que son père était mort; elle avait fait entendre par un signe de tête qu'elle le savait. Quelques heures plus tard, les médecins avaient essayé de lui faire comprendre qu'il était vivant; elle avait répondu par un autre signe qu'elle ne le croyait pas. On avait roulé le fauteuil du chevalier dans sa chambre, on les avait mis en présence l'un de l'autre; le père et la fille ne s'étaient pas reconnus. Seulement, au bout de quelques instants, Edmée, prenant son père pour un spectre, avait jeté des cris affreux et était tombée dans des convulsions qui avaient rouvert une de ses blessures et donné à craindre pour sa vie. On avait soin depuis ce moment de les tenir séparés et de ne prononcer, devant Edmée, aucune parole qui eût rapport à lui. Elle prenait Arthur pour un médecin du pays et l'avait reçu avec la même douceur et la même indifférence que les autres. Il n'avait pas osé essayer de lui parler de moi; mais il m'exhortait à ne pas désespérer. L'état d'Edmée n'avait rien tant le temps et le repos ne pussent triompher; elle avait peu de fièvre, aucune des fonctions vitales de son être n'était réellement troublée; les blessures étaient à

peu près guéries, et le cerveau ne paraissait pas devoir se désorganiser par un excès d'activité. L'affaiblissement de cet organe était tombé, la prostration de tous les autres organes, ne devaient pas lutter longtemps, selon Arthur, contre les ressources de la jeunesse et la puissance d'une admirable constitution. Il m'engageait enfin à songer à moi-même; je pouvais être utile à Edmée par mes soins et devenir heureux par le retour de son affection et de son estime.

Au bout de quinze jours, Arthur revint de Paris avec l'ordonnance du roi pour la révision de mon jugement. De nouveaux témoins furent entendus. Patience ne parut pas; mais je reçus de sa part un morceau de papier, avec ces mots d'une écriture informe : « *Tous n'êtes pas coupable, espérez donc.* » Les médecins affirmèrent que mademoiselle de Mauprat pouvait désormais être interrogée sans danger, mais que ses réponses n'auraient aucun sens. Elle était mieux portante. Elle avait reconnu son père et ne le quittait plus. Mais elle ne comprenait rien à tout ce qui n'était pas lui. Elle paraissait éprouver un grand plaisir à le soigner comme un enfant, et, de son côté, le chevalier reconnaissait de temps en temps sa fille chérie; mais les forces de ce dernier décroissaient sensiblement. On l'interrogea dans un de ses moments lucides. Il répondit que sa fille était *effectivement* tombée de cheval, à la chasse, et qu'elle s'était ouverte la poitrine sur une souche d'arbre; mais que personne n'avait tiré sur elle, même par mégarde, et qu'il fallait être fou pour croire son cousin capable d'un pareil crime. Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui. Quand on lui demanda ce qu'il pensait de l'absence de son neveu, il répondit que son neveu n'était point absent et qu'il le voyait tous les jours. Fidèle à son respect pour la réputation d'une famille, hélas! si compromise, voulut-il, par des mensonges enfantins, repousser les investigations de la justice? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir. Edmée ne put être interrogée. A la première question qui lui fut adressée, elle haussa les épaules et fit signe qu'elle voulait être tranquille. Le lieutenant-criminel insistant et devenant plus explicite, elle le regarda fixement et parut s'efforcer de le comprendre. Il prononça mon nom, elle poussa un grand cri et tomba évanouie. Il fallut renoncer à l'entendre. Cependant Arthur ne désespéra point. Au contraire, le récit de cette scène lui fit penser qu'il pouvait s'opérer dans les facultés intellectuelles d'Edmée une crise favorable. Il repartit aussitôt et alla s'installer à Sainte-Sévère, où il resta plusieurs jours sans m'écrire, ce qui me jeta dans une grande anxiété.

L'abbé, interrogé de nouveau, persista dans ses refus calmes et laconiques.

Mes juges, voyant que les renseignements promis par Patience n'arrivaient pas, hâtèrent la révision de la procédure, et donnèrent, par une nouvelle précipitation, une nouvelle preuve de leur animosité contre moi. Le jour fixé arriva. J'étais dévoré d'inquiétude. Arthur m'avait écrit d'espérer, dans un style aussi laconique que Patience. Mon avocat n'avait pu saisir aucune bonne preuve à faire valoir. Je voyais bien qu'il commençait à me croire coupable. Il n'espérait obtenir que des délais.

## XXVII.

L'auditoire fut encore plus nombreux que la première fois. La garde fut forcée aux portes du prétoire, et la foule envahit jusqu'aux fenêtres du manoir de Jacques Cœur, aujourd'hui l'Hôtel de Ville. J'étais fort troublé cette fois, quoique j'eusse la force et la fierté de n'en rien laisser paraître. Je m'intéressais désormais au succès de ma cause, et les espérances que j'avais conçues ne semblaient pas devoir se réaliser. J'éprouvais un malaise indicible, une fureur concentrée, une sorte de haine contre ces hommes qui n'ouvraient pas les yeux sur mon innocence et contre ce Dieu qui semblait m'abandonner.

Dans cet état violent, je fis un tel travail sur moi-même pour paraître calme, que je m'aperçus à peine de ce qui se passait autour de moi. Je retrouvai ma présence d'es-

prit pour répondre dans les mêmes termes que la première fois à mon nouvel interrogatoire. Puis un crêpe funèbre sembla s'étendre sur ma tête; un anneau de fer me serrait le front, je sentais un froid de glace dans mes orbites, je ne voyais plus que moi-même, et je n'entendais que des bruits vagues et incompréhensibles. Je ne sais ce qui se passa; je ne sais si l'on annonça l'apparition qui me frappa subitement. Je me souviens seulement qu'une porte s'ouvrit derrière le tribunal, qu'Arthur s'avança soutenant une femme voilée, qu'il lui ôta son voile après l'avoir fait asseoir sur un large fauteuil que les huisiers roulèrent vers elle avec empressement, et qu'un cri d'admiration remplit l'auditoire lorsque la beauté pâle et sublime d'Edmée lui apparut.

En ce moment, j'oubliai et la foule et le tribunal, et ma cause et l'univers entier. Je crois qu'aucune force humaine n'aurait pu s'opposer à mon élan impétueux. Je me précipitai comme la foudre au milieu de l'enceinte, et, tombant aux pieds d'Edmée, j'embrassai ses genoux avec effusion. On m'a dit que ce mouvement entraîna le public, et que presque toutes les dames fondirent en larmes. Les jeunes élégants n'osèrent railler; les juges furent émus. La vérité eut un instant de triomphe complet.

Edmée me regarda longtemps. L'insensibilité de la mort était sur son visage. Il ne semblait pas qu'elle pût jamais me reconnaître. L'assemblée attendait dans un profond silence qu'elle exprimât sa haine ou son affection pour moi. Tout à coup elle fondit en larmes, jeta ses bras autour de mon cou, et perdit connaissance. Arthur la fit emporter aussitôt; il eut de la peine à me faire retourner à ma place. Je ne savais plus où j'étais ni de quoi il s'agissait; je m'attachais à la robe d'Edmée, je voulais la suivre. Arthur, s'adressant à la cour, demanda qu'on fit constater de nouveau l'état de la malade par les médecins qui l'avaient examinée dans la matinée. Il demanda et obtint qu'Edmée fût de nouveau appelée en témoignage et confrontée avec moi lorsque la crise qu'elle subissait en cet instant serait passée. « Cette crise n'est pas grave, dit-il; mademoiselle de Mauprat en a éprouvé plusieurs du même genre ces jours derniers et pendant son voyage. A la suite de chacun de ces accès, ses facultés intellectuelles ont pris un développement de plus en plus heureux.

— Allez donner vos soins à la malade, dit le président. Elle sera appelée dans deux heures si vous croyez que ce temps suffise pour mettre fin à son évanouissement. En attendant, la cour entendra le témoin à la requête duquel le premier jugement n'a point reçu d'exécution. »

Arthur se retira, et Patience fut introduit. Il était vêtu proprement; mais, après avoir dit quelques paroles, il déclara qu'il lui était impossible de continuer si on ne lui permettait pas d'ôter son habit. Cette toilette d'emprunt le gênait tellement et lui semblait si lourde qu'il suait à grosses gouttes. Il attendit à peine un signe d'adhésion, accompagné d'un sourire de mépris, que lui fit le président, pour jeter à terre ces insignes de la civilisation, et, abaissant avec soin les manches de sa chemise sur ses bras nerveux, il parla à peu près ainsi :

« Je dirai la vérité, toute la vérité. Je lève la main une seconde fois, car j'ai à dire des choses qui se contredisent et que je ne peux pas m'expliquer moi-même. Je jure devant Dieu et devant les hommes que je dirai ce que je sais, comme je le sais, sans être influencé pour ni contre personne. »

Il leva sa large main et se tourna vers le peuple avec une confiance naïve, comme pour lui dire : « Vous voyez tous que je jure, et vous savez que l'on peut croire en moi. » Cette confiance de sa part n'était pas mal fondée. On s'était beaucoup occupé, depuis l'incident du premier jugement, de cet homme extraordinaire qui avait parlé devant le tribunal avec tant d'audace et harangué le peuple en sa présence. Cette conduite inspirait beaucoup de curiosité et de sympathie à tous les démocrates et *Philadelphes*. Les œuvres de Beaumarchais avaient, auprès des hautes classes, un succès qui vous expliquera comment Patience, en opposition avec toutes les puissances de la province, se trouvait soutenu et applaudi par tout ce qui se piquait d'un esprit élevé. Chacun croyait voir

en lui Figaro sous une forme nouvelle. Le bruit de ses vertus privées s'était répandu; car vous vous souvenez que, durant mon séjour en Amérique, Patience s'était fait connaître aux habitants de la Varenne et avait échangé sa réputation de sorcier contre celle de bienfaiteur. On lui avait donné le surnom de *grand-juge*, parce qu'il intervenait volontiers dans les différends, et les terminait à la satisfaction de chacun avec une bonté et une habileté admirables.

Il parla cette fois d'une voix haute et pénétrante; il avait dans la voix plusieurs belles cordes. Son geste était lent ou animé selon la circonstance, toujours noble et saisissant; sa figure courte et socratique était toujours belle d'expression. Il avait toutes les qualités de l'orateur, mais il ne mettait à les produire aucune vanité. Il parla d'une manière claire et concise qu'il avait acquise nécessairement dans son commerce récent avec les hommes et dans la discussion de leurs intérêts positifs.

« Quand mademoiselle de Mauprat reçut le coup, dit-il, j'étais à dix pas tout au plus; mais le taillis est si épais dans cet endroit que je ne pouvais rien voir à deux pas de moi. On m'avait engagé à faire la chasse. Cela ne m'amusait guère. Me retrouvant près de la tour Gazeau, que j'ai habitée pendant vingt ans, j'eus envie de revoir mon ancienne cellule, et j'y arrivais à grands pas quand j'entendis le coup. Cela ne m'effraya pas du tout; c'était si naturel qu'on fit du bruit dans une battue! Mais quand je fus sorti du fourré, c'est-à-dire environ deux minutes après, je trouvai Edmée (pardonnez-moi, j'ai l'habitude de l'appeler comme cela, je suis avec elle comme qui dirait une sorte de père nourricier), je trouvai Edmée à genoux par terre, blessée, ainsi qu'on vous l'a dit, et tenant encore la bride de son cheval qui se cabrait. Elle ne savait pas si elle avait peu ou beaucoup de mal, mais elle avait son autre main sur sa poitrine et disait : *Bernard, c'est affreux! je ne vous aurais jamais cru capable de me tuer. Bernard, où êtes-vous? venez me voir mourir. Vous tuez mon père!* Elle tomba tout à fait en disant cela et lâcha la bride de son cheval. Je m'élançai vers elle. *Ah! tu l'as vu, Patience?* me dit-elle, *n'en parle pas, ne dis pas à mon père...* Elle étendit les bras, son corps se roidit; je la crus morte, et elle ne parla plus que dans la nuit, après qu'on eut retiré les balles de sa poitrine.

— Vites-vous alors Bernard de Mauprat?

— Je le vis sur le lieu de l'événement, au moment où Edmée perdit connaissance et sembla rendre l'âme; il était comme fou. Je crus que c'était le remords qui l'accablait; je lui parlai durement, je le traitai d'assassin. Il ne répondit rien et s'assit à terre auprès de sa cousine. Il resta là, abruti longtemps encore après qu'on l'eut emportée. Personne ne songea à l'accuser; on pensait qu'il était tombé de cheval, parce qu'on voyait son cheval courir au bord de l'étang; on crut que sa carabine s'était déchargée en tombant. M. l'abbé Aubert fut le seul qui entendit accuser M. Bernard d'avoir assassiné sa cousine. Les jours suivants Edmée parla; mais ce ne fut pas toujours en ma présence, et d'ailleurs, depuis ce moment, elle eut presque toujours le délire. Je soutiens qu'elle n'a confié à personne (à mademoiselle Leblanc moins qu'à personne) ce qui s'était passé entre elle et M. de Mauprat avant le coup de fusil. Elle ne me l'a pas confié plus qu'aux autres. Dans les moments bien rares où elle avait sa tête, elle répondait à nos questions que certainement Bernard ne l'avait pas fait exprès, et plusieurs fois même, durant les trois premiers jours, elle demanda à le voir. Mais quand elle avait la fièvre, elle criait : *Bernard! Bernard! vous avez commis un grand crime, vous avez tué mon père!* C'était là son idée; elle croyait réellement que son père était mort, et elle l'a cru longtemps. Elle a donc dit très-peu de chose qui ait de la valeur. Tout ce que mademoiselle Leblanc lui a fait dire est faux. Au bout de trois jours elle a cessé de dire des paroles intelligibles, et au bout de huit jours sa maladie a tourné à un silence complet. Elle a chassé mademoiselle Leblanc depuis sept jours qu'elle a retrouvé sa raison, ce qui prouverait bien quelque chose contre cette fille de cham-





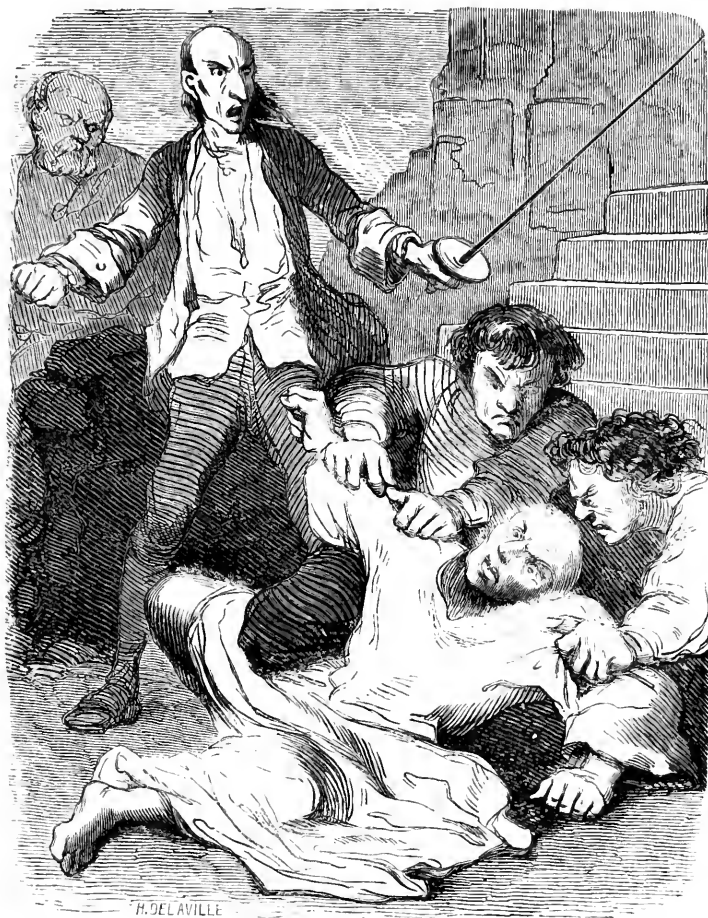
Edmée était étendue par terre, roide et baignée dans son sang. (Page 76.)

bre. Voilà ce que j'ai à dire contre M. de Mauprat. Il ne tenait qu'à moi de le taire; mais, ayant autre chose à dire encore, j'ai voulu révéler toute la vérité. »

Patience fit une pause; l'auditoire et la cour elle-même, qui commençait à s'intéresser à moi et à perdre l'acreté de ses préventions, restèrent comme atterrés d'une déposition si différente de celle qu'on attendait.

Patience reprit la parole. « Je suis resté convaincu pendant plusieurs semaines, dit-il, du crime de Bernard. Et puis j'ai beaucoup réfléchi à cela: je me suis dit bien des fois qu'un homme aussi bon et aussi instruit que l'était Bernard, un homme dont Edmée faisait tant d'estime, et que M. le chevalier de Mauprat aimait comme son fils, un homme enfin qui avait tant d'idées sur la justice et sur la vérité, ne pouvait pas du jour au lendemain devenir un scélérat. Et puis il m'est venu l'idée que ce pouvait bien être quelque autre Mauprat qui eût fait le coup. Je ne parle pas de celui qui est trappiste, ajouta-t-il en cherchant dans l'auditoire Jean de Mauprat, qui n'y était pas: je parle de celui dont la mort n'a pas été constatée, quoique la cour ait cru devoir passer outre et en croire M. Jean de Mauprat sur parole.

— Témoin, dit le président, je vous ferai observer que vous n'êtes ici ni pour servir d'avocat à l'accusé, ni pour réviser les arrêts de la cour. Vous devez dire ce que vous savez du fait, et non ce que vous préjugez du fond de l'affaire. — Possible, répondit Patience. Il faut pourtant que je dise pourquoi je n'ai pas voulu témoigner la première fois contre Bernard, n'ayant à fournir que des preuves contre lui et n'ayant pas foi à ces preuves mêmes. — On ne vous le demande pas pour le moment. Ne vous écarterez pas de votre déposition. — Un instant! j'ai mon honneur à défendre, j'ai ma propre conduite à expliquer, s'il vous plaît. — Vous n'êtes pas l'accusé, vous n'avez pas lieu à plaider votre propre cause. Si la cour juge à propos de vous poursuivre pour votre désobéissance, vous aviserez à vous défendre; mais il n'est pas question de cela maintenant. — Il est question de faire savoir à la cour si je suis un honnête homme ou un faux témoin. Pardon, il me semble que cela fait quelque chose à l'affaire: la vie de l'accusé en dépend; la cour ne peut pas regarder cela comme indifférent. — Parlez, dit l'avocat du roi, et tâchez de garder le respect que vous devez à la cour.



Il résista avec une force prodigieuse. (Page 93.)

— Je n'ai pas envie d'offenser la cour, reprit Patience, je dis seulement qu'un homme peut se soustraire aux ordres de la cour par des raisons de conscience que la cour peut condamner légalement, mais que chaque juge en particulier peut comprendre et excuser. Je dis donc que je n'ai pas senti en moi-même que Bernard de Mauprat fût coupable; mes oreilles seules le savaient; ce n'était pas assez pour moi. Excusez-moi, messieurs, je suis juge, moi aussi. Enquêrez-vous de moi! dans mon village on m'appelle le *grand-juge*. Quand mes concitoyens me prient de prononcer sur une querelle de cabaret ou sur la limite d'un champ, je n'écoute pas tant leur sentiment que le mien. On a d'autres notions sur les gens qu'un fait tout court. Il y en a beaucoup d'autres qui servent à démontrer la vérité ou la fausseté du dernier qu'on leur impute. Ainsi ne pouvant croire que Bernard fût un assassin, et ayant entendu témoigner à plus de dix personnes, que je regarde comme incapables de faux serment, qu'un moine *fait en manière de Mauprat* avait couru le pays, ayant moi-même vu le dos et le froc de ce moine passer à Pouligny le matin de l'événement, j'ai voulu savoir s'il était dans la Varenne, et j'ai su qu'il y

était encore; c'est-à-dire qu'après l'avoir quittée, il y était revenu aux environs du jugement du mois dernier, et, qui plus est, qu'il avait accointance avec M. Jean de Mauprat. Quel est donc ce moine? me disais-je; pourquoi sa figure fait-elle peur à tous les habitants du pays? Qu'est-ce qu'il fait dans la Varenne? S'il est du couvent des carmes, pourquoi n'en porte-t-il pas l'habit! S'il est de l'ordre de M. Jean, pourquoi n'est-il pas logé avec lui aux Carmes? S'il est quêteur, pourquoi, après avoir fait sa quête, ne va-t-il pas plus loin, plutôt que de revenir importuner les gens qui lui ont donné la veille? S'il est trappeur et qu'il ne veuille pas rester aux carmes comme l'autre, pourquoi ne retourne-t-il pas dans son couvent? Qu'est-ce donc que ce moine vagabond? et pourquoi M. Jean de Mauprat, qui a dit à plusieurs personnes ne pas le connaître, le connaît-il si bien qu'ils déjeunent de temps en temps ensemble, dans un cabaret à Crevant? J'ai donc voulu alors que ma déposition fût faite, même dût-elle nuire en partie à Bernard, afin d'avoir le droit de dire ce que je vous dis là, même quand cela ne servirait à rien. Mais comme, vous autres, vous ne donnez jamais le temps aux témoins de chercher à s'éclairer sur ce qu'ils ont à

croire, je suis reparti tout de suite pour mes bois, où je vis à la manière des renards, me promettant de n'en pas sortir tant que je n'aurais pas découvert ce que ce moine fait dans le pays. Je me suis donc mis sur sa piste, et j'ai découvert ce qu'il est : il est l'assassin d'Edmée de Mauprat, il s'appelle Antoine de Mauprat. »

Cette révélation causa un grand mouvement dans la cour et dans l'auditoire. Tous les regards cherchèrent Jean de Mauprat, dont la figure ne parut point.

« Quelles sont vos preuves ? dit le président. — Je vais vous les dire, répondit Patience. Sachant par la cabaretière de Crevant, à qui j'ai eu occasion de rendre service, que les deux trappistes déjeunait chez elle du temps en temps, comme je vous l'ai dit, j'ai été me loger à une demi-heure de là, dans un ermitage qu'on appelle *le Trou aux Falés*, et qui est au milieu des bois, abandonné au premier venu, logis et mobilier. C'est une caverne dans le rocher, avec une grosse pierre pour s'asseoir et rien avec. Je vécut là deux jours de racines et d'un morceau de pain qu'on m'apportait de temps en temps du cabaret. Il n'est pas dans mes principes de demeurer dans un cabaret. Le troisième jour, le petit garçon de la cabaretière vint m'avertir que les deux moines allaient se mettre à table. J'y courus, et je me cachai dans un cellier qui touche au jardin. La porte de ce cellier est ombragée d'un pommier, sous lequel ces messieurs déjeunait en plein air. M. Jean était sobre; l'autre mangeait comme un carme et buvait comme un cordelier. J'entendis et je vis tout à mon aise. « Il est temps que cela finisse, disait Antoine, que je reconnus fort bien en le voyant boire et en l'entendant jurer; je suis las du métier que vous me faites faire. Donnez-moi asile chez les carmes, ou je fais du bruit. — Et quel bruit pouvez-vous faire qui ne vous conduise à la roue, *bourde bête!* lui répondit M. Jean; soyez sûr que vous ne mettez pas le pied aux carmes; je ne me soucie pas de me voir inculpé dans un procès criminel; car on vous découvrirait là au bout de trois heures. — Pourquoi donc, s'il vous plaît ? vous leur faites bien croire que vous êtes un saint ! — Je suis capable de me conduire comme un saint, et vous vous conduisez comme un imbécile. Est-ce que vous pouvez vous tenir une heure de jurer et de casser les pots après dîner ! — Dites, donc, *Népomucène*, est-ce que vous espériez sortir de là bien net, si j'avais une affaire criminelle ? reprit l'autre. — Qui sait ? répondit le trappiste ; je n'ai point pris part à votre folie ni conseillé rien de ce genre. — Ah ! ah ! le bon apôtre ! s'écria Antoine en se renversant de rire sur sa chaise, vous en êtes bien content, à présent que cela est fait. Vous avez toujours été lâche, et sans moi vous n'auriez imaginé rien de mieux que d'aller vous faire trappiste, pour s'engager la dévotion et venir ensuite vous faire absoudre du passé, afin d'avoir le droit de tirer un peu d'argent aux *cassettes* de Sainte-Sévère. Belle ambition, ma foi ! que de crever sous un froc après s'être gêné toute sa vie, et n'avoir pris que la moitié de tous les plaisirs, encore en se cachant comme une taupe ! Allez, allez, quand on aura pendu le gentil Bernard, que la belle Edmonde sera morte, et que le vieux casse-cou aura rendu ses grands os à la terre, quand nous hériterons de cette jolie fortune-là, vous trouverez que c'est là un joli coup de Jarnac ; se défaire de trois à la fois ! Il m'en coûtera bien un peu de faire le dévot, moi qui n'ai pas les habitudes du couvent et qui ne sais pas porter l'habit ; aussi je jeterai le froc aux orties, et je me contenterai de bâtir une chapelle à la Roche-Mauprat, et d'y communier quatre fois l'an. — Tout ce que vous avez fait là est une sottise et une infamie ! — Ouais ! ne parlez pas d'infamie, mon doux frère, ou je vais vous faire avaler cette bouteille toute cachetée. — Je dis que c'est une sottise, et que, si cela réussit, vous devez une belle chandelle à la Vierge ; si cela ne réussit pas, je m'en lave les mains, entendez-vous ? Quand j'étais caché dans la chambre secrète du donjon, et que j'ai entendu Bernard conter à son valet, après souper, qu'il perdait l'esprit pour la belle Edmée, je vous ai dit en l'air qu'il y aurait là un joli coup à faire ; et, comme une brute, vous avez pris la chose au sérieux, vous avez été, sans me consulter et sans attendre un moment favorable,

exécuter une chose qui voulait être pesée et mûrie. — Le moment favorable, cœur de lievre que vous êtes ! et où donc l'aurais-je trouvé ? *L'occasion fait le larron.* Je me vois surpris par la chasse au milieu du bois ; je me cache dans la mandite tour *Gazeau* ; je vous arrive mes deux tourtereaux ; j'entends une conversation à crever de rire, Bernard larmoyant, la fille faisant la fière ; Bernard se retire comme un sot, sans avoir fait métier d'homme ; je me trouve sur moi, le bon Dieu sait comment, un scélérat de pistolet tout chargé. *Paf !* — Taisez-vous, bête sauvage ! dit l'autre tout effrayé, parlez-vous de ces choses-là dans un cabaret ? Tenez votre langue, malheureux ! ou je ne vous verrai plus. — Il faudra pourtant bien que vous me voyiez, mon doux frère, quand j'irai sonner et faire carillon à la porte des Carmes. — Vous n'y viendrez pas, ou je vous dénonce. — Vous ne me dénoncerez pas, car j'en sais trop long sur votre compte. — Je ne vous crains pas, j'ai fait mes preuves ; j'ai expié mes péchés. — Hypocrite ! — Allons, taisez-vous, insensé, dit l'autre ; il faut que je vous quitte. Voilà de l'argent. — *Tout cela!* — Que voulez-vous que vous donne un religieux ? Croyez-vous que je sois riche ? — Vos carmes le sont, et vous en faites ce que vous voulez. — Je pourrais vous donner plus, que je ne le ferais pas. Vous n'auriez pas plus tôt deux louis que vous feriez des débauches et un bruit qui vous trahiraient. — Et si vous voulez que je quitte le pays pour quelque temps, avec quoi voulez-vous que je voyage ? — Ne vous ai-je pas déjà donné trois fois de quoi partir, et n'êtes-vous pas revenu après avoir bu tout ce que vous aviez dans le premier mauvais lieu à la frontière de la province ? Votre impudence me révolte, après les dépositions qu'on a faites contre vous, quand la maréchassée a l'éveil, quand Bernard fait réviser son jugement, et que vous allez être découvert ! — Mon frère, c'est à vous d'y veiller ; vous menez les carmes, les carmes mènent l'évêque, Dieu sait pour quelle petite folie qui a été faite de compagnie, en grand secret, après souper dans leur couvent... »

Ici le président interrompit le récit de Patience.

« Témoin, dit-il, je vous rappelle à l'ordre ; vous outragez la vertu d'un prélat par le récit scandaleux d'une telle conversation.

— Nullement, répondit Patience, je rapporte les invectives d'un crapuleux et d'un assassin contre le prélat ; je n'en prends rien sur moi, et chacun ici sait le cas qu'il a à en faire ; mais, si vous le voulez, je n'en dirai pas davantage sur ce sujet. Il y eut encore un assez long débat. Le vrai trappiste voulait faire partir le faux trappiste, et celui-ci s'obstinait à rester, disant que, s'il n'était pas sur les lieux, son frère le ferait arrêter aussitôt après que Bernard aurait la tête tranchée, afin d'avoir l'héritage à lui tout seul. Jean, poussé à bout, le menaça sérieusement de le dénoncer et de le livrer à la justice. « Baste ! vous vous en garderez bien, après tout, reprit Antoine, car, si Bernard est absous, adieu l'héritage ! »

« C'est ainsi qu'ils se séparèrent. Le vrai trappiste s'en alla fort soucieux, l'autre s'endormit les coudes sur la table. Je sortis de ma cachette pour procéder à son arrestation. C'est dans ce moment que la maréchassée, qui est à mes trousses depuis longtemps pour me forcer à venir témoigner, me mit la main au collet. J'eus beau désigner le moine comme l'assassin d'Edmée, on ne voulut pas me croire, et on me dit qu'on n'avait pas d'ordre contre lui. Je voulais amenter le village, on m'empêcha de parler ; on m'amena ici de brigade en brigade comme un déserteur, et depuis huit jours je suis au cachot sans qu'on daigne faire droit à mes réclamations. Je n'ai même pu voir l'avocat de M. Bernard et lui faire savoir que j'étais en prison ; c'est tout à l'heure seulement que le gédier est venu me dire qu'il fallait endosser un habit et *comparoir*. Je ne sais pas si tout cela est dans les formes de la justice ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'assassin aurait pu être arrêté et qu'il ne l'est pas, et qu'il ne le sera pas si vous ne vous assurez de la personne de M. Jean de Mauprat pour l'empêcher d'avertir, je ne dis pas son complice, mais son protégé. Je fais serment que dans tout ce que j'ai entendu M. Jean de Mauprat est à

Fabri de tout soupçon de complicité; quant à l'action de laisser livrer à la rigueur des lois un innocent et de vouloir sauver un coupable au point de feindre sa mort par de faux témoignages et de faux actes... » Patience, voyant que le président allait encore l'interrompre, se hâta de terminer son discours en disant : « Quant à cela, messieurs, il appartient à vous et non à moi de le juger. »

### XXVIII.

Après cette déposition importante, la cour suspendit pendant quelques instants la séance, et lorsqu'elle entra, Edmée fut ramenée en sa présence. Pâle et brisée, pouvant à peine se traîner jusqu'au fauteuil qui lui était réservé, elle montra cependant une grande force et une grande présence d'esprit.

« Croyez-vous pouvoir répondre avec calme et sans trouble aux questions qui vont vous être adressées ? lui dit le président. — Je l'espère, monsieur, répondit-elle. Il est vrai que je sors d'une maladie grave, et que j'ai recouvré depuis peu de jours seulement l'exercice de ma mémoire; mais je crois l'avoir très-bien recouvrée, et mon esprit ne ressent aucun trouble.

— Votre nom ? — Solange-Edmonde de Mauprat, *Edmea sylvestris*, » ajouta-t-elle à demi-voix.

Je frissonnai. Son regard avait pris, en disant cette parole impetive, une expression étrange. Je crus qu'elle allait divaguer plus que jamais. Mon avocat effrayé, me regarda d'un air d'interrogation. Personne autre que moi n'avait compris ces deux mots qu'Edmée avait pris l'habitude de répéter souvent dans les premiers et dans les derniers jours de sa maladie. Heureusement ce fut le dernier ébranlement de ses facultés. Elle secoua sa belle tête comme pour chasser des idées importunes; et le président lui ayant demandé compte de ces mots inintelligibles, elle répondit avec douceur et noblesse : « Ce n'est rien, monsieur; veuillez continuer mon interrogatoire.

— Votre âge, mademoiselle ? — Vingt-quatre ans. — Vous êtes parente de l'accusé ? — Sa tante à la mode de Bretagne. Il est mon cousin issu de germain et le petit-neveu de mon père. — Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité ? — Oui, monsieur. — Levez la main. »

Edmée se retourna vers Arthur avec un triste sourire. Il lui ôta son gant et l'aïda à élever son bras sans force et presque sans mouvement. Je sentis de grosses larmes couler sur mes joues.

Edmée raconta avec finesse et naïveté qu'étant égarée dans le bois avec moi elle avait été jetée à bas de son cheval par l'empressement plein de sollicitude que j'avais mis à la retenir, croyant qu'elle était emportée; qu'il s'en était suivi une petite altercation, à la suite de laquelle, par une *petite colère de femme assez naïve*, elle avait voulu remonter seule sur sa jument; qu'elle m'avait même dit des paroles dures, dont elle ne pensait pas un mot, car elle m'aimait comme son frère; que, profondément affligé de sa brusquerie, je m'étais éloigné de quelques pas pour lui obéir, et qu'au moment de me suivre, affligée qu'elle était elle-même de notre puérile querelle, elle avait senti une violente commotion à la poitrine, et qu'elle était tombée en entendant à peine la détonation. Il lui était impossible de dire de quel côté elle était tournée et de quel côté était parti le coup. « Voilà tout ce qui est arrivé, ajouta-t-elle; je suis la dernière personne en état de vous expliquer cet accident. Je ne puis en mon âme et conscience l'attribuer qu'à la maladresse d'un de nos chasseurs, qui aura craint de l'avouer. Les lois sont si sévères ! et la vérité est si difficile à prouver !

— Ainsi, Mademoiselle, vous ne pensez pas que votre cousin soit l'auteur de cet attentat ? — Non, monsieur, certainement non ! Je ne suis plus folle, et je ne me serais pas laissé conduire devant vous si j'avais senti mon cerveau malade. — Vous semblez imputer à un état d'aliénation mentale les révélations que vous avez faites au bonhomme Patience, à mademoiselle Leblanc, votre gouvernante, et peut-être aussi à l'abbé Aubert. — Je n'ai fait aucune *révélation*, répondit-elle avec assurance, pas

plus au digne Patience qu'au respectable abbé, et à la servante Leblanc. Si l'on appelle révélation les paroles dépourvues de sens qu'on dit dans la fièvre, il faut condamner à mort toutes les figures qui nous font peur dans les rêves. Quelle *révélation* aurais-je pu faire d'un fait que j'ignore ? — Mais vous avez dit, au moment où vous avez reçu la blessure en tombant de votre cheval : *Bernard, Bernard, je ne vous aurais jamais cru capable de me tuer !* — Je ne me souviens pas d'avoir jamais dit cela; et quand je l'aurais dit, je ne concevrais pas l'importance qu'on peut attribuer aux impressions d'une personne frappée de la foudre et dont l'esprit est comme anéanti. Ce que je sais, c'est que Bernard de Mauprat donnerait sa vie pour mon père et pour moi, ce qui ne rend pas très-probable qu'il ait voulu m'assassiner. Et pour quelle raison, grand Dieu ! »

Le président se servit alors, pour embarrasser Edmée, de tous les arguments que pouvaient lui fournir les dépositions de mademoiselle Leblanc. Il y avait de quoi la troubler en effet. Edmée, surprise de voir la justice en possession de tant de choses qu'elle croyait secrètes, reprit cependant courage et fierté lorsqu'on lui fit entendre, dans les termes brutalement chastes qu'on emploie devant les tribunaux en pareil cas, qu'elle avait été victime de ma grossièreté à la Roche-Mauprat. C'est alors que, prenant avec feu la défense de mon caractère et celle de son honneur, elle affirma que je m'étais conduit avec une loyauté bien supérieure à ce qu'on pouvait attendre encore de mon éducation. Mais il restait à expliquer toute la vie d'Edmée à partir de cette époque, la rupture de son mariage avec M. de La Marche, ses querelles fréquentes avec moi, mon brusque départ pour l'Amérique, le refus qu'elle avait fait de se marier.

« Cet interrogatoire est une chose odieuse, dit-elle en se levant tout à coup et en retrouvant ses forces physiques avec l'exercice de sa force morale. On me demande compte de mes plus intimes sentiments, on descend dans les mystères de mon âme, on tourmente ma pudeur, on s'arroge des droits qui n'appartiennent qu'à Dieu. Je vous déclare que, s'il s'agissait ici de ma vie et non de celle d'autrui, vous ne m'arracheriez pas un mot de plus. Mais, pour sauver la vie du dernier des hommes, je sacrifierais mes répugnances; à plus forte raison le ferais-je pour celui qui est devant vos yeux. Apprenez-le donc, puisque vous me contraignez à faire un aveu contraire à la réserve et à la fierté de mon sexe : tout ce qui vous semble inexplicable dans ma conduite, tout ce que vous attribuez aux torts de Bernard et à mes ressentiments, à ses menaces et à ses terreurs, se justifie par un seul mot : *Je l'aime !* »

En prononçant ce mot avec la rougeur au front et l'accent profond de l'âme la plus passionnée et la plus orgueilleusement concentrée qui ait jamais existé, Edmée se rassit et couvrit son visage de ses deux mains. En ce moment je fus si transporté que je m'écriai sans pouvoir me contenir : « Qu'on me mène à l'échafaud maintenant, je suis le roi de la terre !

— A l'échafaud ! toi ! dit Edmée en se relevant; on m'y mènera plutôt moi-même. Est-ce ta faute, malheureux enfant, si depuis sept ans je te cache le secret de mon affection, si j'ai voulu attendre pour te le dire que tu fusses le premier des hommes par la sagesse et l'intelligence, comme tu en es le premier par le cœur ? Tu payes cher mon ambition, puisqu'on l'interprète par le mépris et la haine. Tu dois bien me haïr, puisque ma fierté t'a conduit sur le banc du crime. Mais je laverai ta honte par une réparation éclatante, et quand même on t'enverrait à l'échafaud demain, tu n'y marcherais qu'avec le titre de mon époux.

— Votre générosité vous entraîne trop loin, Edmée de Mauprat, dit le président; vous consentiriez presque, pour sauver votre parent, à vous accuser de coquetterie et de dureté; car comment expliqueriez-vous vos sept années de refus, qui ont exaspéré la passion de ce jeune homme ?

— Peut-être, monsieur, dit Edmée avec malice, la cour n'est-elle pas compétente sur cette matière. Beaucoup de

femmes pensent que ce n'est pas un grand crime d'avoir un peu de coquetterie avec l'homme qu'on aime. On en a peut-être le droit quand on lui a sacrifié tous les autres hommes; c'est une fierté naturelle bien innocente que de vouloir faire sentir à celui qu'on profère qu'on est une âme de prix et qu'on mérite d'être sollicitée et recherchée longtemps. Il est vrai que si cette coquetterie avait pour résultat de faire condamner un amant à la mort, on s'en corrigerait vite. Mais il est impossible, messieurs, que vous vouliez consoler de la sorte ce pauvre jeune homme de mes rigueurs.»

En parlant ainsi d'un air d'excitation ironique, Edmée fondit en larmes. Cette sensibilité nerveuse, qui mettait en dehors toutes les qualités de son âme et de son esprit, tendresse, courage, finesse, fierté, pudeur, donnait en même temps à son visage une expression si mobile et si admirable sous toutes ses faces, que la grave et sombre assemblée des juges sentit tomber la cuirasse d'airain de l'intégrité impassible et la chape de plomb de l'hyppocrisie vertu. Si Edmée ne s'était pas défendue victorieusement par ses aveux, du moins elle avait excité au plus haut point l'intérêt en ma faveur. Un homme aimé d'une belle et vertueuse femme porte avec lui un talisman qui le rend invulnérable; chacun sent que sa vie a plus de prix que celle des autres.

Edmée subit encore beaucoup de questions et rétablit les faits dénaturés par mademoiselle Leblanc; elle m'épargna beaucoup, il est vrai; mais elle sut, avec un art admirable, éluder certaines questions et se soustraire à la nécessité de mentir ou de me condamner. Elle s'accusa généralement de tous mes torts, et prétendit que, si nous avions eu des querelles, c'était parce qu'elle y prenant un secret plaisir, parce qu'elle y voyait la force de mon amour; qu'elle m'avait laissé partir pour l'Amérique, voulant mettre ma vertu à l'épreuve, et ne pensant pas que la campagne durerait plus d'un an, comme on le disait alors; qu'ensuite elle m'avait regardé comme engagé d'honneur à subir cette prolongation illimitée, mais qu'elle avait souffert plus que moi de mon absence; enfin elle reconnut fort bien la lettre qu'on avait trouvée sur elle; et, la prenant, elle en rétablit les passages mutilés avec une mémoire surprenante et en priant le greffier de suivre avec elle les mots à demi effacés. « Cette lettre est si peu une lettre de menace, dit-elle, et l'impression que j'en ai reçue est si peu celle de la crainte et de l'aversion, qu'on l'a trouvée sur mon cœur où je la portais depuis huit jours, bien que je n'eusse pas seulement avoué à Bernard que je l'eusse reçue.

— Mais vous n'expliquez point, lui dit le président, pourquoi, il y a sept ans, dans les premiers temps du séjour de votre cousin auprès de vous, vous étiez armée d'un couteau que vous placiez toutes les nuits sous votre oreiller, et que vous aviez fait aiguiser pour un cas urgent de défense?

— Dans ma famille, répondit-elle en rougissant, on a l'esprit assez romanesque et l'humeur très-fière. Il est vrai que j'en eus plusieurs fois dessein de me tuer, parce que je sentais naître en moi pour mon cousin un penchant insurmontable. Me croyant liée par des engagements indissolubles à M. de La Marche, je serais morte plutôt que de manquer à ma parole et plutôt que d'épouser un autre homme que Bernard. Plus tard, M. de La Marche me rendit ma promesse avec beaucoup de délicatesse et de loyauté, et je ne songai plus à mourir.»

Edmée se retira suivie de tous les regards et d'un murmure approbateur. A peine avait-elle franchi la porte du prétoire qu'elle s'évanouit de nouveau; mais cette crise n'eut pas de suites graves et ne laissa pas de traces au bout de quelques jours.

J'étais si bouleversé, si enivré de ce qu'elle venait de dire, que je ne vis plus guère ce qui se passait. Concentré dans la seule pensée de mon amour, je doutais pourtant; car, si Edmée n'avait pas avoué tous mes torts, elle pouvait bien aussi avoir exagéré son inclination pour moi dans le dessein d'atténuer mes défauts. Il m'était impossible de croire qu'elle m'eût aimé avant mon départ pour l'Amérique, et surtout dès les premiers temps de mon séjour

auprès d'elle. Je n'avais que cette préoccupation dans l'esprit; je ne me souvenais même plus de la cause ni du but de mon procès. Il me semblait que la question agitée dans ce froid aréopage était uniquement celle-ci: *Est-il aimé, ou n'est-il pas aimé?* Le triomphe ou la défaite, la vie ou la mort n'étaient que la trompe moi.

Je fus tiré de ces rêveries par la voix de l'abbé Aubert. Il était maigre et défat, mais plein de calme; on l'avait tenu au secret, et il avait souffert toutes les rigueurs de la prison avec la résignation d'un martyr. Malgré toutes les précautions, l'adroit Marçasse, habile à se glisser partout comme un furet, avait réussi à lui faire tenir une lettre d'Arthur, où Edmée avait ajouté quelques mots. Autorisé par cette lettre à tout dire, il fit une déposition conforme à celle de Patience, avouant que, d'après les premières paroles d'Edmée après l'événement, il m'avait accusé; mais qu'ensuite, voyant l'état d'aliénation de la malade et se souvenant de ma conduite sans reproche depuis plus de six ans, trant aussi quelque lumière des précédents débats et des bruits publics sur l'existence et la présence d'Antoine Mauprat, il s'était senti trop convaincu de mon innocence pour vouloir témoigner contre moi. S'il le faisait maintenant, c'est qu'il pensait qu'un supplément d'instruction avait éclairé la cour, et que sa déposition n'aurait pas les conséquences graves qu'elle eût pu avoir un mois auparavant.

Interrogé sur les sentiments d'Edmée à mon égard, il détruisit toutes les inventions de mademoiselle Leblanc, et déclara que, non-seulement Edmée m'aimait ardemment, mais qu'elle avait senti de l'amour pour moi dès les premiers jours de notre entrevue. Il l'affirma par serment, tout en appuyant un peu plus sur mes torts passés que ne l'avait fait Edmée. Il avoua qu'il avait craint plusieurs fois alors que ma cousine ne fit la folie de m'épouser; mais qu'il n'avait jamais eu de crainte pour sa vie, puisque d'un mot et d'un regard il l'avait toujours vue me réduire, même à l'époque de ma plus mauvaise éducation.

La continuation des débats fut remise à l'issue des perquisitions ordonnées pour découvrir et arrêter l'assassin. On compara mon procès à celui de Calas, et cette comparaison n'eut pas plus tôt cours dans les conversations que mes juges, se voyant en butte à mille traits sanglants, éprouverent par eux-mêmes que la haine et la prévention sont de mauvais conseillers et des guides dangereux. L'intendant de la province se déclara le champion de ma cause et le chevalier d'Edmée, qu'il reconduisit en personne auprès de son père. Il mit sur pied toute la maréchassée. On agit avec vigueur, on arrêta Jean de Mauprat. Quand il se vit saisi et menacé, il livra son frère, et déclara qu'on le trouverait toutes les nuits réfugié à la Roche-Mauprat, et caché dans une chambre secrète où la femme du métayer l'aidait à se renfermer à l'insu de son mari.

On conduisit le trappeste sous bonne escorte à la Roche-Mauprat, afin qu'il révélât cette chambre secrète à laquelle, malgré tout son génie à explorer les murailles et les charpentes, l'ancien chasseur de fourmes, le taupier Marçasse, n'avait jamais pu parvenir. On m'y conduisit moi-même, afin que j'aidasse à retrouver cette chambre ou les passages qui pouvaient y aboutir, au cas où le trappeste se départirait de la sincérité de ses intentions. Je revis donc encore une fois ce manoir détesté avec son ancien chef de brigands transformé en trappeste. Il se montra si humble et si rampant vis-à-vis de moi, il lit si bon marché de la vie de son frère et m'exprima une si vile soumission que, saisi de dégoût, je le priai, au bout de quelques instants, de ne plus m'adresser la parole. Gardés à vue par les cavaliers, nous nous mîmes à la recherche de la chambre secrète. Jean avait prétendu d'abord qu'il en savait l'existence sans en connaître la situation exacte depuis que le donjon était aux trois quarts détruit. Quand il me vit, il se souvint que je l'avais surpris dans ma chambre et qu'il avait disparu par la muraille. Il se résigna donc à nous y conduire et à nous montrer le secret, qui était fort curieux, et dont je ne m'amuserai pas à vous faire la description. La chambre secrète fut ouverte, il ne s'y trouva personne. L'expédition avait été pourtant



conduite avec promptitude et mystère. Il ne paraissait pas probable que Jean eût eu le temps de prévenir son frère. Le donjon était entouré de cavaliers, toutes les issues étaient bien gardées. La nuit était sombre, et nous avions fait une invasion qui avait bouleversé d'effroi tous les habitants de la métairie. Le métayer ne comprenait rien à ce que nous cherchions; mais le trouble et l'angoisse de sa femme semblaient nous assurer la présence d'Antoine dans le donjon. Elle n'eut pas la présence d'esprit de prendre un air rassuré après que nous eûmes exploré la première chambre, et cela fit penser à Marcasse qu'il y en avait une seconde. Le trappiste en avait-il connaissance et feignit-il de l'ignorer? Il joua si bien son rôle que nous y fûmes tous pris. Il fallut explorer de nouveau les moindres détours et recoins des ruines. Une grande tour isolée de tous les bâtiments ne semblait pouvoir offrir aucun refuge. La cage de l'escalier s'était entièrement écroulée lors de l'incendie, et il ne se trouvait pas d'échelle assez longue, à beaucoup près, même en attachant l'une à l'autre avec des cordes celles du métayer, pour atteindre au dernier étage, qui semblait bien conservé et contenir une pièce éclairée par deux meurtrières. Marcasse objecta qu'il pouvait se trouver un escalier dans l'épaisseur du mur, ainsi qu'il arrive dans beaucoup d'anciennes tours. Mais où se trouvait l'issue? dans quelque souterrain peut-être? L'assassin oserait-il sortir de sa retraite tant que nous serions là? S'il avait, malgré la nuit obscure et le silence que nous gardions, vent de notre présence, se risquerait-il dans la campagne tant que nous serions postés comme nous l'étions sur tous les points? « Ce n'est pas probable, dit Marcasse. Il faut trouver un moyen prompt de parvenir là-haut, et j'en vois un. » Il montra une poutre noircie par le feu qui joignait la tour à une hauteur effrayante, et sur une portée de vingt pieds environ, aux greniers du bâtiment voisin. Une large crevasse, faite par l'éboulement des parties attenantes, était située à l'extrémité de cette poutre dans le flanc de la tour. Dans ses explorations il avait bien semblé à Marcasse voir à travers de cette crevasse les marches d'un petit escalier. Le mur avait d'ailleurs l'épaisseur nécessaire pour le contenir. Le taupeur n'avait jamais osé se risquer sur cette poutre, non à cause de sa ténuité ni de son élévation, il était habitué à ces périlleuses traversées, comme il les appelait; mais la poutre était attaquée par le feu et tellement amincie par le milieu qu'il était impossible de savoir si elle porterait le poids d'un homme, fût-il svelte et diaphane comme le brave sergent. Jusque-là aucune considération assez importante pour risquer sa vie à cette expérience ne s'était présentée; elle s'offrait en cet instant. Marcasse n'hésita pas. Je n'étais point auprès de lui lorsqu'il conçut ce dessein; je l'en aurais empêché à tout prix. Je ne m'en aperçus que lorsque Marcasse était déjà au milieu de la poutre, à l'endroit où le bois calciné n'était peut-être qu'un charbon. Comment vous rendre ce que j'éprouvai en voyant mon fidèle ami debout dans les airs, marchant avec gravité vers son but? Blaireau allait devant lui avec autant de tranquillité que s'il se fût agi d'aller comme jadis au milieu des bottes de foin à la découverte des fouines et des loirs. Le jour se levait et dessinait dans l'air grisâtre la silhouette effilé et la démarche modeste et fière de l'idalgo. Je mis mes mains sur mon visage, il me semblait entendre craquer la poutre fatale; j'étouffai un cri de terreur dans la crainte de l'émuouvoir en cet instant solennel et décisif. Je ne pus retenir ce cri, je ne pus m'empêcher de relever la tête lorsque deux coups de feu partirent de la tour. Le chapeau de Marcasse tomba au premier coup, le second effleura son épaule. Il s'était arrêté. « Pas touché! » nous cria-t-il; et, prenant son élan, il franchit au pas de course le reste du pont aérien. Il pénétra dans la tour par la crevasse et s'élança dans l'escalier en criant: « A moi, mes amis, la poutre est solide. » Aussitôt cinq hommes hardis et vigoureux qui l'accompagnaient se mirent à cheval sur la poutre en s'aidant des mains, et parvinrent un à un à l'autre extrémité. Lorsque le premier d'entre eux pénétra dans le grenier où était retiré Antoine de Mauprat, il le trouva aux prises avec Marcasse qui, tout exalté de son triomphe et oubliant

qu'il ne s'agissait pas de tuer l'ennemi, mais de le prendre, s'était mis en devoir de le larder comme une belette avec sa longue rapière. Mais le faux trappiste était un ennemi redoutable. Il avait arraché l'épée des mains du sergent, l'avait terrassé, et l'aurait étranglé si on ne se fût jeté sur lui par derrière. Il résista avec une force prodigieuse aux trois premiers assaillants, mais avec l'aide des deux autres on réussit à le dompter. Quand il se vit pris, il ne fit plus de résistance et se laissa lier les mains pour descendre l'escalier, qui venait aboutir au fond d'un puits desséché qui se trouvait au centre de la tour. Antoine avait l'habitude d'en sortir et d'y descendre par une échelle que lui tendait la femme du métayer, et qu'elle retirait aussitôt après. Je me jetai avec transport dans les bras du sergent.

« Ce n'est rien, dit-il; cela m'a amusé. J'ai senti que j'avais encore la jambe sûre et la tête froide. Eh! eh! vieux sergent, ajouta-t-il en regardant sa jambe, vieil idalgo, vieux taupeur, on ne se moquera plus tant de ton mollet. »

### XXIX.

Si Antoine de Mauprat eût été un homme énergique, il aurait pu me faire un mauvais parti en se disant témoin de l'assassinat commis par moi sur la personne d'Edmée. Comme il avait pour se cacher des raisons antérieures à ce dernier crime, il eût expliqué le mystère dont il s'occupait et son silence sur l'événement de la tour Gazeau. Je n'avais pour moi que le témoignage de Patience. Eût-il suffi pour m'absoudre? Tant d'autres, même ceux de mes amis, même celui d'Edmée, qui ne pouvait nier mon caractère violent et les probabilités de mon crime, étaient contre moi!

Mais Antoine, le plus insolent en paroles de tous les coupe-jarrets, était le plus lâche en action. Il ne se vit pas plus tôt au pouvoir de la justice qu'il avoua tout, même avant de savoir que son frère l'avait abandonné.

Il y eut de scandaleux débats, où les deux frères se chargèrent l'un l'autre d'une manière infâme. Le trappiste, toujours contenu par son hypocrisie, abandonnait froidement l'assassin à son sort et se défendait de lui avoir jamais donné le conseil de commettre le crime; l'autre, porté au désespoir, l'accusa des forfaits les plus horribles, de l'empoisonnement de ma mère et de celui de la mère d'Edmée, qui étaient mortes l'une et l'autre de violentes inflammations d'entrailles à des époques assez rapprochées. Jean de Mauprat était, disait-il, très-habile dans l'art de préparer les poisons, et s'introduisait dans les maisons sous divers déguisements pour les mêler aux aliments. Il assura que, le jour où Edmée avait été amenée à la Roche-Mauprat, il avait assemblé tous ses frères pour délibérer avec eux sur le moyen de se débarrasser de cette héritière d'une fortune considérable, fortune qu'il avait travaillé à saisir par les voies du crime en essayant de détruire les effets du mariage du chevalier Hubert. Ma mère avait payé de sa vie l'affection qui avait porté ce dernier à vouloir adopter l'enfant de son frère. Tous les Mauprat voulaient qu'on se débarrassât d'Edmée et de moi du même coup, et Jean apprêtait le poison lorsque la maréchaulcée vint faire diversion à cet affreux dessein en attaquant le donjon. Jean repoussa ces accusations avec horreur, disant humblement qu'il avait commis bien assez de péchés mortels dans la débauche et l'irréligion, sans qu'on lui imputât encore ceux-là. Comme ils étaient difficiles à admettre, sans examen, de la bouche d'Antoine; que cet examen était à peu près impossible, et que le clergé était trop puissant et trop intéressé à empêcher ce scandale pour le permettre, Jean de Mauprat fut déchargé de l'accusation de complicité et seulement renvoyé à la Trappe, avec défense de l'archevêque de remettre les pieds dans le diocèse et invitation à ses supérieurs de ne le laisser jamais sortir de son couvent. Il y mourut peu d'années après, dans les trances d'un repentir exalté, qui avait même le caractère de l'aliénation. Il est vraisemblable qu'à force de feindre le remords, afin d'arriver à une sorte de réhabilitation sociale, il avait fini, après avoir échoué

dans ses projets, par ressentir au sein des austérités et des châtements terribles de son ordre, les fraveurs et les angousses d'une mauvaise conscience et d'un tardif repentir. La peur de l'enfer est la seule foi des âmes viles.

Je ne fus pas plus tôt acquitté, réhabilité et élargi, que je courus auprès d'Edmée; j'arrivai pour assister aux derniers moments de mon grand-oncle. Il recouvra, vers sa fin, non la mémoire des événements, mais celle du cœur. Il me reconnut, me pressa sur sa poitrine, me bénit en même temps qu'Edmée, et mit ma main dans celle de sa fille. Après que nous eûmes rendu les derniers devoirs à cet excellent et noble parent, dont la perte nous fut aussi douloureuse que si nous ne l'eussions pas prévue et attendue depuis longtemps, nous quittâmes pour quelque temps le pays, afin de n'être pas témoins de l'exécution d'Antoine, qui fut condamné au supplice de la roue. Les deux faux témoins qui m'avaient chargé furent fouettés, flétris, et chassés du ressort du présidial. Mademoiselle Leblanc, que l'on ne pouvait accuser précisément de faux témoignage, car elle n'avait guère procédé que par induction, se déroba au mécontentement public, et alla vivre dans une autre province avec assez de luxe pour faire penser qu'elle avait reçu des sommes considérables pour me perdre.

Nous ne voulûmes pas nous séparer, même momentanément, de nos excellents amis, de mes seuls défenseurs, Marçasse, Patience, Arthur et l'abbé Aubert. Nous montâmes tous dans la même voiture de voyage; les deux premiers, habitués au grand air, occupèrent volontairement le siège extérieur; nous les traitâmes sur le pied de la plus parfaite égalité. Jamais, dès lors, ils n'eurent d'autre table que la nôtre. Quelques personnes eurent le mauvais goût de s'en étonner; nous laissâmes dire. Il est des circonstances qui effacent radicalement toutes les distances imaginaires ou réelles du rang et de l'éducation.

Nous visitâmes la Suisse. Arthur jugeait ce voyage nécessaire au rétablissement complet d'Edmée; les soins tendres et ingénieux de cet ami dévoué, le bonheur dont notre affection chercha à entourer Edmée, ne contribuèrent pas moins que le beau spectacle des montagnes à chasser sa mélancolie et à effacer le souvenir des orages que nous venions de traverser. La Suisse produisit sur le cerveau poétique de Patience un effet magique. Il entraînait souvent dans une telle exaltation, que nous en étions à la fois ravis et effrayés. Il fut tenté de se construire un chalet au fond de quelque vallée, et d'y passer le reste de ses jours dans la contemplation de la nature; mais sa tendresse pour nous le fit renoncer à ce projet. Marçasse déclara par la suite que, malgré tout le plaisir qu'il avait goûté dans notre compagnie, il regardait ce voyage comme le temps le plus funeste de sa vie. A l'auberge de Martigny, lors de notre retour, Blaireau, dont l'âge avancé rendait les digestions pénibles, mourut victime du trop bon accueil qu'il reçut à la cuisine. Le sergent ne dit pas un mot, le contempla quelque temps d'un air sombre, et alla l'enterrer dans le jardin sous le plus beau rosier; il ne parla de sa douleur que plus d'un an après.

Pendant ce voyage, Edmée fut pour moi un ange de bonté et de sollicitude; s'abandonnant désormais à toutes les inspirations de son cœur, n'ayant plus aucune méfiance contre moi, ou se disant que j'avais été assez malheureux pour mériter ce dédommagement, elle me confirma mille fois les célestes assurances d'amour qu'elle avait données en public lorsqu'elle avait élevé la voix pour proclamer mon innocence. Quelques réticences qui m'avaient frappé dans sa déposition, et le souvenir des paroles accusatrices qui lui étaient échappées lorsque Patience l'avait trouvée assassinée, me laissèrent, je l'avoue, une assez longue souffrance. Je pensai, avec raison peut-être, qu'Edmée avait fait un grand effort pour croire à mon innocence avant les révélations de Patience. Mais elle s'expliqua toujours avec beaucoup de délicatesse et un peu de réserve à cet égard. Cependant un jour elle ferma la plaie en me disant avec sa brusquerie charmante: « Et si je t'ai aimé assez pour t'absoudre dans mon cœur et pour te défendre devant les hommes au prix d'un mensonge, qu'as-tu à dire? »

Ce qui ne m'importait pas moins, c'était de savoir à

quoï m'en tenir sur l'amour qu'elle prétendait avoir eu pour moi dès les premiers jours de notre liaison. Ici elle se troubla un peu, comme si dans son invincible honte elle eût regretté la jalouse possession de son secret. Ce fut l'abbé qui se chargea de me faire sa confession et de m'assurer que dans ce temps il avait bien souvent grondé Edmée de son penchant pour l'enfant sauvage. Comme je lui objectais l'entretien confidentiel que j'avais surpris un soir dans le parc entre Edmée et lui, et que je lui rapportais avec la grande exactitude de mémoire que je possède, il me répondit: « Si vous nous eussiez suivis un peu sous les arbres, vous eussiez entendu ce soir-là même une querelle qui vous eût bien rassuré, et qui vous eût expliqué comment, d'antipathique, (je dirai presque d'odieux) que vous m'étiez, vous me devintes supportable d'abord, et peu à peu cher au plus haut degré.

— Racontez-le-moi, m'écriai-je; d'où vint ce miracle? — D'un mot, répondit-il; Edmée vous aimait. Quand elle me l'eût avoué, elle euvint son visage de ses deux mains, et resta un instant comme accablée de honte et de chagrin; puis, tout à coup relevant la tête: « Eh bien! oui, s'écria-t-elle, eh bien! oui, je l'aime! puisque vous voulez le savoir absolument. J'en suis éprise, comme vous dites. Ce n'est pas ma faute, pourquoi en rougirais-je? Je n'y puis rien; cela est venu fatalement. Je n'ai jamais aimé M. de La Marche; je n'ai que de l'amitié pour lui. Et pour Bernard, c'est un autre sentiment, un sentiment si fort, si mobile, si rempli d'agitations, de haine, de peur, de pitié, de colère et de tendresse, que je n'y comprends rien, et que je n'essaie plus d'y rien comprendre. — O femme! femme! m'écriai-je consterné en joignant les mains, tu es un abîme, un mystère, et celui qui croit te connaître est trois fois insensé. — Tant qu'il vous plaira, l'abbé, reprit-elle avec une résolution pleine de dépit et de trouble, cela m'est bien égal. Je me suis dit à moi-même, à cet égard, plus que vous n'avez dit à toutes vos ouailles dans tout le cours de votre vie. Je sais que Bernard est un ours, un blaireau, comme dit mademoiselle Leblanc; un sauvage, un rustre, quoi encore? Il n'est rien de plus hérissé, de plus épineux, de plus sournois, de plus méchant que Bernard; c'est une brute qui sait à peine signer son nom; c'est un homme grossier, qui croit me dompter comme une haquenée des Varennes. Il se trompe beaucoup; je mourrai plutôt que de lui appartenir jamais, à moins que, pour m'épouser, il ne se civilise. Autant vaudrait compter sur un miracle; je l'essaie sans l'espérer. Mais qu'il me force à me tuer ou à me faire religieuse, qu'il reste tel qu'il est ou qu'il devienne pire, il n'en sera pas moins vrai que je l'aime. Mon cher abbé, vous savez qu'il doit m'en coûter de faire cet aveu, et vous ne devez pas, lorsque mon amitié se fait pénitente à vos pieds et dans votre sein, m'humilier par vos exclamations et vos exorcismes! Réfléchissez maintenant; examinez, discutez, décidez! Voilà le mal, je l'aime! Voilà les symptômes: je ne pense qu'à lui, je ne vois que lui, et je n'ai pas pu dîner aujourd'hui parce qu'il n'était pas rentré. Je le trouve plus beau qu'aucun homme qui existe. Quand il me dit qu'il m'aime, je vois, je sens que c'est vrai; cela me choque et me charme en même temps. M. de La Marche me paraît fade et guindé depuis que je connais Bernard. Bernard seul me semble aussi fier, aussi colère, aussi hardi que moi et aussi faible que moi; car il pleure comme un enfant quand je l'irrite, et voilà que je pleure aussi en songeant à lui. »

— Cher abbé! m'écriai-je en me jetant à son cou, que je vous embrasse jusqu'à vous étouffer, pour vous être souvenu de tout cela.

— L'abbé brode, dit Edmée avec malice.

— Eh quoi! lui dis-je en serrant ses mains à les briser, vous m'avez fait souffrir sept ans, et aujourd'hui vous avez regret à trois paroles qui me consolent... — N'aie pas regret au passé, me dit-elle; va, nous eussions été perdus si, tel que tu étais dans ce temps-là, je n'avais pas eu de la raison et de la force pour nous deux. Oû en serions-nous aujourd'hui, grand Dieu! tu aurais bien autrement souffert de mes duretés et de mon orgueil; car tu m'aurais offensée dès le premier jour de notre union, et

je t'aurais puni en t'abandonnant ou en me donnant la mort, ou en te tuant toi-même : car on tue dans notre famille, c'est une habitude d'enfance. Ce qu'il y a de certain, c'est que tu aurais fait un détestable mari ; tu m'aurais fait rougir par ton ignorance, tu aurais voulu m'opprimer, et nous nous serions brisés l'un contre l'autre ; cela eût fait le désespoir de mon père, et, tu le sais, mon père passait avant tout ! J'aurais peut-être risqué mon propre sort très-légalement si j'avais été seule au monde, car j'ai de la témérité dans le caractère ; mais mon père *devait* être heureux, calme et respecté ; il m'avait élevée dans le bonheur, dans l'indépendance. Je n'aurais jamais pu me réconcilier avec moi-même si j'avais privé sa vieillesse des biens qu'il avait répandus sur toute ma vie. Ne crois pas que je sois vertueuse et grande, comme l'abbé le prétend ; j'aime, voilà tout, mais j'aime avec force, avec exclusion, avec persévérance. Je t'ai sacrifié à mon père, mon pauvre Bernard ! et le ciel qui nous eût maudits si j'eusse sacrifié mon père, nous récompense aujourd'hui en nous donnant éprouvés et invincibles l'un à l'autre. A mesure que tu as grandi à mes yeux, j'ai senti que je pouvais attendre, parce que j'avais à t'aimer longtemps, et que je ne craignais pas de voir évanouir ma passion avant de l'avoir satisfaite, comme font les passions dans les âmes faibles. Nous étions deux caractères d'exception, il nous fallait des amours héroïques ; les choses ordinaires nous eussent rendus méchants l'un et l'autre. »

### XXX.

Nous revînmes à Sainte-Sévère à l'expiration du deuil d'Edmée, époque fixée pour notre mariage. Lorsque nous avions quitté cette province où nous avions éprouvé l'un et l'autre de si profonds dégoûts et de si grands malheurs, nous nous étions imaginé que nous ne sentirions jamais le besoin d'y revenir ; et pourtant telle est la force des souvenirs de l'enfance et le lien des habitudes domestiques, qu'au sein d'un pays enchanteur, et qui ne nous rappelait aucune amertume, nous avions vite regretté notre Varenne triste et sauvage, et soupiré après les vieux chênes de notre parc. Nous y rentrâmes avec une joie profonde et respectueuse. Le premier soin d'Edmée fut de cueillir les belles fleurs du jardin et d'aller les déposer à genoux sur la tombe de son père. Nous baisâmes cette terre sacrée, et nous y fîmes le serment de travailler sans cesse à laisser un nom respectable et vénéré comme le sien. Il avait souvent porté cette ambition jusqu'à la faiblesse, mais c'était une faiblesse noble et une sainte vanité.

Notre mariage fut célébré dans la chapelle du village, et la noce se fit en famille ; aucun autre qu'Arthur, l'abbé, Marcasse et Patience ne s'assit à notre banquet modeste. Qu'avions-nous besoin de spectateurs étrangers à notre bonheur ? Ils eussent peut-être cru nous faire une grâce en venant couvrir de leur importance les taches de notre famille. Nous étions assez pour être heureux et joyeux entre nous. Nos cœurs avaient autant d'amitiés qu'ils en pouvaient contenir. Nous étions trop fiers pour solliciter celle de personne, trop contents les uns des autres pour aspirer à quelque chose de mieux. Patience retourna à sa cabane, et, refusant toujours de rien changer à sa vie sobre et retirée, reprit à certains jours de la semaine ses fonctions de *grand-juge* et de *trésorier*. Marcasse resta près de moi jusqu'à sa mort, qui arriva vers la fin de la révolution française ; j'espérais m'être acquitté de mon mieux envers lui par une amitié sans restriction et une intimité sans nuages.

Arthur, qui nous avait sacrifié une année de son existence, ne put se résoudre à abjurer l'amour de sa patrie et le désir de contribuer à son élévation en lui apportant le tribut de ses connaissances et le résultat de ses travaux ; il repartit pour Philadelphie, où j'allai le voir après mon veuvage.

Je ne vous raconterai pas le bonheur que je goûtai avec ma noble et généreuse femme ; de telles années ne se racontent pas. On ne saurait se décider à vivre après

les avoir perdues, si on ne faisait tous ses efforts pour ne pas trop se les rappeler. Elle me donna six enfants, dont quatre vivent encore et sont avantageusement et sagement établis. Je me flatte qu'ils acheveront d'effacer la mémoire déplorable de leurs ancêtres. J'ai vécu pour eux, par l'ordre d'Edmée à son lit de mort. Permettez-moi de ne vous point parler autrement de cette perte que j'ai faite il y a seulement dix ans ; elle m'est aussi sensible qu'au premier jour, et je ne cherche point à m'en consoler, mais à me rendre digne de rejoindre dans un monde meilleur, après avoir accompli mon temps d'épreuve, la sainte compagne de ma vie. Elle fut la seule femme que j'aimai ; jamais aucune autre n'attira mon regard et ne connut l'étreinte de ma main. Je suis ainsi fait ; ce que j'aime, je l'aime éternellement, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

Les orages de la révolution ne détruisirent point notre existence, et les passions qu'elle souleva ne troublèrent pas l'union de notre intérieur. Nous fîmes de grand cœur, et en les considérant comme de justes sacrifices, l'abandon d'une grande partie de nos biens aux lois de la république. L'abbé, effrayé du sang versé, renia parfois sa religion politique, quand les nécessités du temps dépassèrent la force de son âme. Il fut le girondin de la famille.

Edmée eut plus de courage sans avoir moins de sensibilité ; femme et compatissante, elle souffrit profondément des misères de tous les partis, elle pleura tous les malheurs de son siècle ; mais elle n'en méconnut jamais la grandeur saintement fanatique. Elle resta fidèle à ses théories d'égalité absolue. Au temps où les actes de la Montagne irritaient et désespéraient l'abbé, elle lui fit généralement le sacrifice de ses élans patriotiques, et eut la délicatesse de ne jamais prononcer devant lui certains noms qui le faisaient frémir, et qu'elle vénérât avec une sorte de persuasion que je n'ai jamais vue chez aucune femme.

Pour moi, je puis dire que mon éducation fut faite par elle ; pendant tout le cours de ma vie je m'abandonnai entièrement à sa raison et à sa droiture. Quand le désir de jouer un rôle populaire vint tenter mon enthousiasme, elle m'arrêta, en me représentant que mon nom paralysait toute mon influence sur une classe qui se méfierait de moi et qui me croirait désireux de m'appuyer sur elle pour réhabiliter mon patriciat. Quand l'ennemi fut aux portes de la France, elle m'envoya servir en qualité de volontaire ; quand la carrière militaire devint un moyen d'ambition et que la république fut anéantie, elle me rappela et me dit : « Tu ne me quitteras plus. »

Patience joua un grand rôle dans la révolution. Il fut nommé à l'unanimité juge de son district. Son intégrité, son impartialité entre le château et la chaumière, sa fermeté et sa sagesse, ont laissé des souvenirs ineffaçables dans la Varenne.

J'eus occasion, à la guerre, de sauver les jours de M. de La Marche et de l'aider à passer en pays étranger.

Voilà, je crois, dit le vieux Mauprat, tous les événements de ma vie où Edmée joue un rôle. Le reste ne vaut pas la peine d'être raconté. S'il y a quelque chose de bon et d'utile dans ce récit, profitez-en, jeunes gens. Souhaitez d'avoir un conseiller franc, un ami sévère ; et n'aimez pas celui qui vous flatte, mais celui qui vous corrige. Ne croyez pas trop à la phrénologie ; car j'ai la bosse du meurtre très-développée, et, comme disait Edmée dans ses jours de gaieté mélancolique, on *tue de naissance* dans notre famille. Ne croyez pas à la fatalité, ou du moins n'exhortez personne à s'y abandonner. Voilà la morale de mon histoire.

Ainsi disant, le vieux Bernard nous donna un bon souper et nous parla encore, sans confusion et sans fatigue, pendant une partie de la soirée. Nous l'avions prié de développer un peu plus ce qu'il appelait la moralité de son histoire : il s'éleva alors à des considérations générales dont le bon sens et la netteté nous frappèrent.

Je vous parlais de la phrénologie, nous dit-il, non pas pour faire la critique d'un système qui a son bon côté en ce qu'il tend à compléter la série d'observations phy-

siologiques qui a pour but la connaissance de l'homme. Je me suis servi du mot *phrénologie* parce que la seule fatalité à laquelle on croie de nos jours, c'est celle que nos instincts nous créent à nous-mêmes. Je ne pense pas que la phrénologie soit plus fataliste qu'aucun système de ce genre, et Lavater, accusé de fatalisme aussi dans son temps, était l'homme le plus chrétien que l'Évangile ait jamais formé.

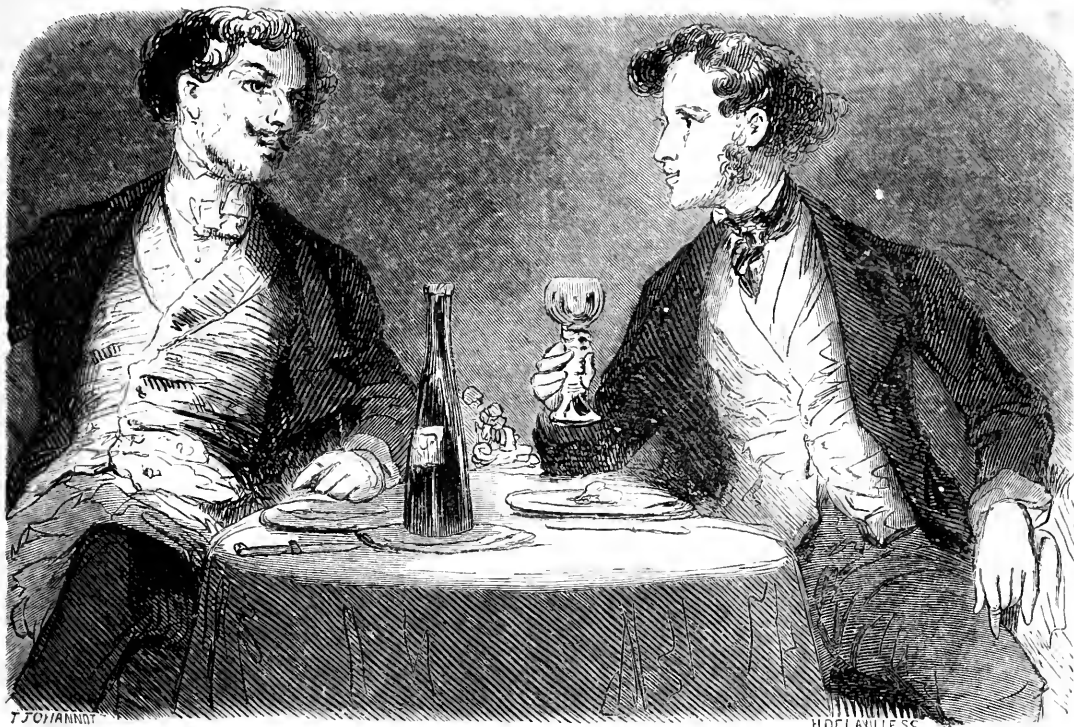
Ne croyez à aucune fatalité absolue et nécessaire, mes enfants, et cependant admettez une part d'entraînement dans vos instincts, dans vos facultés, dans les impressions qui ont entouré notre berceau, dans les premiers spectacles qui ont frappé notre enfance; en un mot, dans tout ce monde extérieur qui a présidé au développement de notre âme. Admettez que nous ne sommes pas toujours absolument libres de choisir entre le bien et le mal si vous voulez être indulgents pour les coupables, c'est-à-dire justes comme le ciel; car il y a beaucoup de miséricorde dans les jugements de Dieu, autrement sa justice serait incomplète.

Ce que je vous dis là n'est peut-être pas très-orthodoxe, mais c'est chrétien, je vous en réponds, parce que c'est vrai. L'homme ne naît pas méchant; il ne naît pas bon non plus, comme l'entend Jean-Jacques Rousseau, le vieux maître de ma chère Edmée. L'homme naît avec

plus ou moins de passions, avec plus ou moins de vigueur pour les satisfaire, avec plus ou moins d'aptitude pour en tirer un bon ou un mauvais parti dans la société. Mais l'éducation peut et doit trouver remède à tout; là est le grand problème à résoudre, c'est de trouver l'éducation qui convient à chaque être en particulier. L'éducation générale et en commun semble nécessaire, s'ensuit-il qu'elle doive être la même pour tous? Je crois bien que si l'on m'eût mis au collège à dix ans, j'eusse été sociable de meilleure heure; mais eût-on su corriger mes violents appétits et m'enseigner à les vaincre comme Edmée l'a fait? J'en doute, tout le monde a besoin d'être aimé pour valoir quelque chose, mais il faut qu'on le soit de différentes manières. Celui-ci avec une indulgence infatigable, celui-là avec une sévérité soutenue. En attendant qu'on ait résolu le problème d'une éducation commune à tous, et cependant appropriée à chacun, attachez-vous à vous corriger les uns les autres.

Vous me demandez comment? Ma réponse sera courte: en vous aimant beaucoup les uns les autres. — C'est ainsi que les mœurs agissant sur les lois, vous en viendrez à supprimer la plus odieuse et la plus impie de toutes, la loi du talion, la peine de mort, qui n'est autre chose que la consécration du principe de la fatalité, puisqu'elle suppose le coupable incorrigible et le ciel implacable.

FIN DE MAUPRAT.



## METELLA

### I.

Le comte de Buondelmonte, revenant d'un voyage de quelques journées aux environs de Florence, fut versé par la maladresse de son postillon, et tomba, sans se faire aucun mal, dans un fossé de plusieurs pieds de profondeur. La chaise de poste fut brisée, et le comte allait être forcé de gagner à pied le plus prochain relais, lorsqu'une calèche de voyage, qui avait changé de chevaux peu après lui à la poste précédente, vint à passer. Les postillons des deux voitures entamèrent un dialogue d'exclamations qui aurait pu durer longtemps encore sans remédier à rien, si le voyageur de la calèche, ayant jeté un regard sur le comte, n'eût proposé le dénouement naturel à ces sortes d'accidents : il pria poliment Buondelmonte de monter dans sa voiture et de continuer avec lui son voyage. Le comte accepta sans répugnance, car les manières distinguées du voyageur rendaient au moins tolérable la perspective de passer plusieurs heures en tête-à-tête avec un inconnu.

Le voyageur se nommait Olivier; il était Genevois, fils unique, héritier d'une grande fortune. Il avait vingt ans et voyageait pour son instruction ou son plaisir. C'était

un jeune homme blanc, frais et mince. Sa figure était charmante, et sa conversation, sans avoir un grand éclat, était fort au-dessus des banalités que le comte, encore un peu aigri intérieurement de sa mésaventure, s'attendait à échanger avec lui. La politesse, néanmoins, empêcha les deux voyageurs de se demander mutuellement leur nom.

Le comte, forcé de s'arrêter au premier relais pour y attendre ses gens, leur donner ses ordres et faire recommander sa chaise brisée, voulut prendre congé d'Olivier; mais celui-ci n'y consentit point. Il déclara qu'il attendrait à l'auberge que son compagnon improvisé eût réglé ses affaires, et qu'il ne repartirait qu'avec lui pour Florence. « Il m'est absolument indifférent, lui dit-il, d'arriver dans cette ville quelques heures plus tard; aucune obligation ne m'appelle impérieusement dans un lieu ou dans un autre. Je vais, si vous me le permettez, faire préparer le dîner pour nous deux. Vos gens viendront vous parler ici, et nous pourrons repartir dans deux ou trois heures, afin d'être à Florence demain matin. »

Olivier insista si bien que le Florentin fut contraint de



se rendre à sa politesse. La table fut servie aussitôt par les ouâtres du jeune Suisse; et le vin de l'auberge n'étant pas fort bon, le valet de chambre d'Olivier alla chercher dans la caleche quelques bouteilles d'un excellent vin du Rhin que le vieux serviteur réservait à son maître pour les mauvais gîtes.

Le comte, qui, même sur les meilleures apparences, se livrait rarement avec des étrangers, but très-molérément et s'en tint à une politesse franche et de bonne humeur. Le Genevois, plus expansif, plus jeune, et sachant bien, sans doute, qu'il n'était forcé de veiller à la garde d'aucun secret, se livra au plaisir de boire plusieurs larges verres d'un vin généreux, après une journée de soleil et de poussière. Peut-être aussi commençait-il à s'ennuyer de son voyage solitaire, et la société d'un homme d'esprit l'avait-elle disposé à la joie: il devint communicatif.

Il est fort rare qu'un homme parle de lui-même sans dire bientôt quelque impertinence: aussi le comte, qu'une certaine malice contractée dans le commerce du monde abandonnait rarement, s'attendait-il à chaque instant à découvrir dans son compagnon ce levain d'égoïsme et de fatuité que nous avons tous au-dessous de l'épiderme. Il fut surpris d'avoir longtemps attendu inutilement; il essaya de flatter toutes les idées du jeune homme pour lui trouver enfin un ridicule, et il n'y parvint pas, ce qui le piqua un peu, car il n'était pas habitué à déployer en vain les finesses gracieuses de sa pénétration.

« Monsieur, dit le Genevois dans le cours de la conversation, pouvez-vous me dire si lady Mowbray est en ce moment à Florence ? »

— Lady Mowbray? dit Buondelmonte avec un léger tressaillement: oui, monsieur, elle doit être de retour de Naples.

— Elle passe tous les hivers à Florence?

— Oui, monsieur, depuis bien des années. Vous connaissez lady Mowbray?

— Non, mais j'ai un vif désir de la connaître.

— Ah!

— Est-ce que cela vous surprend, monsieur? On dit que c'est la femme la plus aimable de l'Europe.

— Oui, monsieur, et la meilleure. Vous en avez beaucoup entendu parler, à ce que je vois?

— J'ai passé une partie de la saison dernière aux eaux d'Aix; lady Mowbray venait d'en partir, et il n'était question que d'elle. Combien j'ai regretté d'être arrivé si tard! J'aurais adoré cette femme-là.

— Vous en parlez vivement! dit le comte.

— Je ne risque pas d'être impertinent envers elle, reprit le jeune homme; je ne l'ai jamais vue et ne la verrai peut-être jamais.

— Pourquoi non?

— Sans doute, pourquoi non? mais l'on peut aussi demander pourquoi oui? Je sais qu'elle est affable et bonne, que sa maison est ouverte aux étrangers, et que sa bienveillance leur est une protection précieuse; je sais aussi que je pourrais me recommander de quelques personnes qu'elle honore de son amitié; mais vous devez comprendre et connaître, monsieur, cette espèce de répugnance craintive que nous éprouvons tous à nous approcher des personnes qui ont le plus excité de loin nos sympathies et notre admiration.

— Parce que nous craignons de les trouver au-dessous de ce que nous en avons attendu, dit le comte.

— Oh! mon Dieu, non, reprit vivement Olivier, ce n'est pas cela. Quant à moi, c'est parce que je me sens peu digne d'inspirer tout ce que j'éprouve, et en outre malhabile à l'exprimer.

— Vous avez tort, dit le comte en le regardant en face avec une expression singulière; je suis sûr que vous plairiez beaucoup à lady Mowbray.

— Comment! vous croyez? et pourquoi? d'où me viendrait ce bonheur?

— Elle aime la franchise, la loauté. Je crois que vous êtes franc et bon.

— Je le crois aussi, dit Olivier; mais cela peut-il suffire pour être remarqué d'elle au milieu de tant de gens distingués qui lui forment, dit-on, une petite cour?

— Mais..., dit le comte reprenant son sourire ironique... remarqué... remarqué... comment l'entendez-vous?

— Oh! monsieur, ne me faites pas plus d'honneur que je ne mérite, répondit Olivier en riant; je l'entends comme un écolier modeste qui désire une mention honorable au concours, mais qui n'ambitionne pas le grand prix. D'ailleurs... mais je vais peut-être dire une sottise. Si vous ne buvez plus, permettez-moi de faire emporter cette dernière bouteille. Depuis un quart d'heure je bois par distraction...

— Buvez, dit le comte en remplissant la verre d'Olivier, et ne me laissez pas croire que vous craignez de vous faire connaître à moi.

— Soit, dit le Genevois en avalant gaiement son sixième verre de vin du Rhin. Ah! vous voulez savoir mes secrets, monsieur l'Italien? Eh bien! de tout mon cœur. Je suis amoureux de lady Mowbray.

— Bien! dit le comte en lui tendant la main dans un accès de gaieté sympathique; très-bien!

— Est-ce la première fois qu'un homme serait devenu amoureux d'une femme sans l'avoir vue?

— Non, parleul dit Buondelmonte. J'ai lu plus de trente romans, j'ai vu plus de vingt pièces de théâtre qui commençaient ainsi; et croyez-moi, la vie ressemble plus souvent à un roman qu'un roman ne ressemble à la vie. Mais, dites-moi, je vous en prie, de tous les éloges que vous avez entendu faire de lady Mowbray, quel est celui qui vous a le plus enthousiasmé?

— Attendez..., dit Olivier, dont les idées commençaient à s'embrouiller un peu. On raconte d'elle beaucoup de traits presque merveilleux: on dit pourtant que, dans sa première jeunesse, elle avait montré le caractère d'une personne assez frivole.

— Comment dites-vous? demanda Buondelmonte avec sécheresse; mais Olivier n'y fit pas attention.

— Oni, continua-t-il; je dis un peu coquette.

— C'est beaucoup plus flatteur! dit le comte. De sorte que...

— De sorte que, soit imprudence de sa part, soit jalousie de la part des autres femmes, sa réputation avait reçu en Angleterre quelques atteintes assez sérieuses pour lui faire désirer de quitter ce pays d'hommes flegmatiques et de femmes collet monté. Elle vint donc en Italie chercher une vie plus libre, des mœurs plus élégantes. Mème on dit...

— Que dit-on, monsieur? dit le comte d'un air sévère.

— On dit, continua Olivier, dont la vue était un peu troublée, bah! elle l'a dit elle-même en confidence à Aix, à une de ses amies intimes, qui l'a répété à tous les buveurs d'eau...

— Mais qu'est-ce donc qu'elle a dit? s'écria le comte en coupant avec impatience un fruit et un peu de son doigt.

— Elle a dit qu'à son arrivée en Italie elle était si aigrie contre l'injustice des hommes et si offensée d'avoir été victime de leurs calomnies, qu'elle se sentait disposée à fouler aux pieds les lois du préjugé, et à mener une aussi joyeuse vie que la plupart des grands personnages de ce pays-ci.

Le comte ôta son bonnet de voyage et le remit gravement sur sa tête sans dire une seule parole. Olivier continua.

« Mais ce fut en vain. La noble lady fit ce vœu sans connaître son propre cœur. N'ayant point encore aimé, et s'en croyant incapable, elle allait y renoncer, lorsqu'un jeune homme tomba éperdument amoureux d'elle et lui écrivit sans façon pour lui demander un rendez-vous.

— Vous a-t-on dit le nom de ce jeune homme? demanda Buondelmonte.

— Ma foi! je ne m'en souviens plus. C'était un Florentin; et vous devez le connaître, car il est encore... »

Le comte l'interrompit afin d'éluder la question: « Et que répondit lady Mowbray? »

— Elle accorda le rendez-vous, résolue à punir le jeune homme de sa fatuité et à le couvrir de ridicule. Elle avait préparé, à cet effet, je ne sais quel guet-apens de bonne compagnie, dont je ne sais pas bien les détails.

— N'importe, dit le comte.

— Le Florentin arriva donc ; mais il était si beau, si aimable, si spirituel, que lady Mowbray chancela dans sa résolution. Elle l'écouta parler, hésita et l'écouta encore. Elle s'attendait à voir un impertinent qu'il faudrait châtier ; elle trouva un jeune homme sincère, ardent et romanesque... Que vous dirai-je ! Elle se sentit émue, et essaya pourtant de lui faire peur en lui parlant de prétendus dangers qui l'environnaient. Le Florentin était brave ; il se mit à rire. Elle tenta alors de l'effrayer en le menaçant de sa froideur et de sa coquetterie ; il se mit à pleurer, et elle l'aima... Si bien que le comte de... ma toi ! je crois que son nom va me revenir... Buonacorsi... Belmonte... Buondelmonte, ah ! m'y voici ! le comte de Buondelmonte eut le pouvoir d'attendrir ce cœur rebelle. Lady Mowbray fixa à Florence ses affections et sa vie. Le comte de Buondelmonte fut son premier et son seul amour sur la joyeuse terre d'Italie. Maintenant que je vous ai raconté cette histoire telle qu'on me l'a donnée, dites-moi, vous qui êtes de Florence, si elle est vraie de tout point... Et cependant, si elle ne l'est pas, ne me dites pas que c'est un conte fait à plaisir ; il est trop beau pour que je sois désabusé sans regret !

— Monsieur, dit le comte, dont la figure avait pris une expression grave et pensive, cette histoire est belle et vraie. Le comte de Buondelmonte a vécu dix ans le plus heureux et le plus envié des hommes aux pieds de lady Mowbray.

— Dix ans ! s'écria Olivier.

— Dix ans, monsieur, reprit Buondelmonte. Il y a dix ans que ces choses se sont passées.

— Dix ans ! répéta le jeune homme ; lady Mowbray ne doit plus être très-jeune.

Le comte ne répondit rien.

« On m'a pourtant assuré à Aix, poursuivit Olivier, qu'elle était toujours belle comme un ange, qu'elle était grande, légère, agile, qu'elle galopait au bord des précipices sur un vigoureux cheval, qu'elle dansait à merveille. Elle doit avoir trente ans environ, n'est-ce pas, monsieur ? »

— Qu'importe son âge ! dit le comte avec impatience. Une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir, et tout le monde vous l'a dit : lady Mowbray est toujours belle. On vous l'a dit, n'est-ce pas ?

— On me l'a dit partout, à Aix, à Berne, à Gênes, dans tous les lieux où elle a passé.

— Elle est admirée et respectée, dit le comte.

— Oh ! monsieur, vous la connaissez, vous êtes son ami peut-être ? Je vous en félicite ; quelle réputation plus glorieuse que celle de savoir aimer ? Que ce Buondelmonte a dû être fier de retremper cette belle âme et de voir reflourir cette plante courbée par l'orage ! »

Le comte fit une légère grimace de dédain. Il n'aimait pas les phrases de roman, peut-être parce qu'il les avait aimées jadis. Il regarda fixement le Genevois ; mais voyant que celui-ci se grisait décidément, il voulut en profiter pour échanger avec un homme sincère et confiant des idées qui le gênaient depuis longtemps.

Sans se donner la peine de feindre beaucoup de désintéressement, car Olivier n'était plus en état de faire de très-clairvoyantes observations, le comte posa sa main sur la sienne, afin d'appeler son attention sur le sens de ses paroles.

« Pensez-vous, lui demanda-t-il, qu'il ne soit pas plus glorieux pour un homme d'ébranler la réputation d'une femme que de la rétablir quand elle a reçu à tort ou à raison de notables échecs ? »

— Ma foi, ce n'est pas mon opinion, dit Olivier. J'aimerais mieux relever un temple que de l'abattre.

— Vous êtes un peu romanesque, dit le comte.

— Je ne m'en défends pas, cela est de mon âge ; et ce qui prouve que les exaltés n'ont pas toujours tort, c'est que Buondelmonte fut récompensé d'une heure d'enthousiasme par dix ans d'amour.

— Lui seul pourrait être juge dans cette question, » reprit le comte ; et il se promena dans la chambre, les mains derrière le dos et le sourcil froncé. Puis, craignant de se laisser deviner, il jeta un regard de côté sur son

compagnon. Olivier avait la tête penchée en avant, le coude dans son assiette, et l'ombre de ses cils, abaissés par un doux assoupissement, se dessinait sur ses joues, que la chaleur généreuse du vin colorait d'un rose plus vif qu'à l'ordinaire. Le comte continua de marcher silencieusement dans la chambre jusqu'à ce que le claquement des foudes et les pieds des chevaux eussent annoncé que la calèche était prête. Le vieux domestique d'Olivier vint lui offrir une pelisse fourrée que le jeune homme passa en bâillant et en se frottant les yeux. Il ne s'éveilla tout à fait que pour prendre le bras de Buondelmonte et le forcer de monter le premier dans sa voiture, qui prit aussitôt la route de Florence. « Parbleu ! dit-il en regardant la nuit qui était sombre, ce temps de voleurs me rappelle une histoire que j'ai entendu raconter sur lady Mowbray.

— Encore ? dit le comte ; lady Mowbray vous occupe beaucoup.

— Ne me demandiez-vous pas quel trait de son caractère m'avait le plus enthousiasmé ? Je ne saurais dire lequel ; mais voici une aventure qui m'a rendu plus envieux de voir lady Mowbray que Rome, Venise et Naples. Vous allez me dire si celle-là est aussi vraie que la première. Un jour qu'elle traversait les Apennins avec son heureux amour Buondelmonte, ils furent attaqués par des voleurs ; le comte se défendit bravement contre trois hommes ; il en tua un, et luttaient contre les deux autres lorsque lady Mowbray, qui s'était presque évanouie dans le premier accès de surprise, s'élança hors de la calèche et tomba sur le cadavre du brigand que Buondelmonte avait tué. Dans ce moment d'horreur, ranimée par une présence d'esprit au-dessus de son sexe, elle vit à la ceinture du brigand un grand pistolet dont il n'avait pas eu le temps de faire usage, et que sa main semblait encore presser. Elle écarta cette main encore chaude, arracha le pistolet de la ceinture, et se jetant au milieu des combattants, qui ne s'attendaient à rien de semblable, elle déchargea le pistolet à bout portant dans la figure d'un bandit qui tenait Buondelmonte dans la gorge. Il tomba raide mort, et Buondelmonte eut bientôt fait justice du dernier. N'est-ce pas là encore une belle histoire, monsieur ?

— Aussi belle que vraie, répéta Buondelmonte. Le courage de lady Mowbray la soutint encore quelque temps après cette terrible scène. Le postillon, à demi mort de peur, s'était tapi dans un fossé, les chevaux effrayés avaient rompu leurs traits ; le seul domestique qui accompagnât les voyageurs était blessé et évanoui. Buondelmonte et sa compagne furent obligés de réparer ce désordre en toute hâte, car à tout instant d'autres bandits, attirés par le bruit du combat, pouvaient fondre sur eux, comme cela arrive souvent. Il fallut battre le postillon pour le ranimer, bander la plaie du domestique, qui perdait tout son sang, le porter dans la voiture, et ratteler les chevaux. Lady Mowbray s'employa à toutes les choses avec une force de corps et d'esprit vraiment extraordinaire. Elle avisait à tous les expédients et trouvait toujours le plus sûr et le plus prompt moyen de sortir d'embaras. Ses belles mains, souillées de sang, rattachaient des courroies, déchiraient des vêtements, soulevaient des pierres. Enfin tout fut réparé, et la voiture se mit en route. Lady Mowbray s'assit auprès de son amour, le regarda fixement, fit un grand cri et s'évanouit. A quoi pensez-vous ? ajouta le comte en voyant Olivier tomber dans le silence et la méditation.

— Je suis amoureux, dit Olivier.

— De lady Mowbray ?

— Oui, de lady Mowbray.

— Et vous allez sans doute à Florence pour le lui déclarer ? dit le comte.

— Je vous répéterai le mot que vous me disiez tantôt : « Pourquoi non ? »

— En effet, dit le comte d'un ton sec, pourquoi non ? Puis il ajouta d'un autre ton, et comme s'il se parlait à lui-même : « Pourquoi non ? »

« Monsieur, reprit Olivier après un instant de silence, soyez assez bon pour confirmer ou démentir une troisième histoire qui m'a été racontée à propos de lady Mowbray, et qui me semble moins belle que les deux premières.

— Voyons, monsieur.

— On dit que le comte de Buondelmonte quitte lady Mowbray.

— Pour cela, monsieur, répondit le comte très-brusquement, je n'en sais rien, et n'ai rien à vous dire.

— Mais, moi, on me l'a assuré, reprit Olivier; et, quelque triste que soit ce dernier dénouement, il ne me paraît pas impossible.

— Mais que vous importe? dit le comte.

— Vous êtes le comte de Buondelmonte, » dit Olivier, vivement frappé de l'accent de son compagnon; et lui saisissant le bras, il ajouta: « Et vous ne quittez pas lady Mowbray?

— Je suis le comte de Buondelmonte, répondit celui-ci; le saviez-vous, monsieur?

— Sur mon honneur! non.

— En ce cas vous n'avez pu m'offenser. Mais parlons d'autre chose. »

Ils essayèrent, mais la conversation languit bientôt. Tous deux étaient contraints. Ils prirent d'un commun accord le parti de feindre le sommeil. Aux premiers rayons du jour, Olivier, qui avait fini par s'endormir tout de bon, s'éveilla au milieu de Florence. Le comte prit congé de lui avec une cordialité à laquelle il avait eu le temps de se préparer.

« Voici ma demeure, lui dit-il en lui montrant un des plus beaux palais de la ville, devant lequel le postillon s'était arrêté; et au cas où vous oublieriez le chemin, vous me permettez d'aller vous chercher pour vous servir de guide moi-même. Puis-je savoir où vous descendrez, et à quelle heure je pourrai, sans vous déranger, aller vous offrir mes remerciements et mes services? »

— Je n'en sais rien encore, répondit Olivier un peu embarrassé; mais il est inutile que vous preniez cette peine. Aussitôt que je serai reposé, j'irai vous demander vos bons offices dans cette ville, où je ne connais personne.

— J'y compte, répondit Buondelmonte en lui tendant la main.

— Je m'en garderai bien, » pensa le Genevois en lui rendant sa politesse. Ils se séparèrent.

« J'ai fait une belle école! se disait Olivier le lendemain matin en s'éveillant dans la meilleure hôtellerie de Florence; je commence bien! Aussi cet homme est fou d'avoir pris au sérieux les divagations d'un étourdi à moitié ivre. J'ai réussi toutefois à me fermer la porte de lady Mowbray, moi qui désirais tant la connaître! c'est horriblement désagréable, après tout... » Il appela son valet de chambre pour qu'il lui fit la barbe, et s'impatientait sérieusement de ne pouvoir retrouver dans son nécessaire une certaine savonnette au garafoli qu'il avait achetée à Parme, lorsque le comte de Buondelmonte entra dans sa chambre.

« Pardonnez-moi si j'entre en ami sans me faire annoncer, lui dit-il d'un air riant et ouvert; j'ai su en bas que vous étiez éveillé, et je viens vous chercher pour déjeuner avec moi chez lady Mowbray. »

Olivier s'aperçut que le comte cherchait dans ses yeux à deviner l'effet de cette nouvelle. Malgré sa candeur, il ne manquait pas d'une certaine défiance des autres; il avait en même temps une honnête confiance en son propre jugement. On pouvait l'affliger, mais non le jouer ou l'intimider.

« De tout mon cœur, répondit-il avec assurance, et je vous remercie, mon cher compagnon de voyage, de m'avoir procuré cette faveur. Maintenant nous sommes quittes. »

Les manières cordiales et franches de Buondelmonte ne se démentirent point. Seulement, comme le jeune étranger, tout en se hâtant, donnait des soins minutieux à sa toilette, le comte ne put réprimer un sourire qu'Olivier saisit au fond de la glace devant laquelle il nouait sa cravate. « Si nous faisons une guerre d'embûches, pensa-t-il, c'est fort bien; avançons. » Il ôta sa cravate, et gronda son domestique de lui en avoir donné une si mal pliée. Le vieux Hantz en apporta une autre. « J'en aimerais mieux une bleu de ciel, » dit Olivier; et quand Hantz eut apporté la cravate bleu de ciel, Olivier les examina

l'une après l'autre d'un air d'incertitude et de perplexité. « S'il m'était permis de donner mon avis, dit le valet de chambre timidement...

— Vous n'y entendez rien, dit gravement Olivier; monsieur le comte, je m'en rapporte à vous, qui êtes un homme de goût; laquelle de ces deux couleurs convient le mieux au ton de ma figure?

— Lady Mowbray, répondit le comte en souriant, ne peut souffrir ni le bleu ni le rose.

— Donnez-moi une cravate noire, dit Olivier à son domestique. »

La voiture du comte les attendait à la porte. Olivier y monta avec lui. Ils étaient contraints tous deux, et cependant il n'y parut point. Buondelmonte avait trop d'habitude du monde pour ne pas sembler ce qu'il voulait être! Olivier avait trop de résolution pour laisser voir son inquiétude. Il pensait que si lady Mowbray était d'accord avec Buondelmonte pour se moquer de lui, sa situation pouvait devenir difficile; mais si Buondelmonte était seul de son parti, il pouvait être agréable de le tourmenter un peu. En secret, leur première sympathie avait fait place à une sorte d'aversion. Olivier ne pouvait pardonner au comte de l'avoir laissé parler à tort et à travers sans se nommer; le comte avait sur le cœur, non les étourderies qu'Olivier avait débitées la veille, mais le peu de repentir ou de confusion qu'il en montrait.

Lady Mowbray habitait un palais magnifique; le comte mit quelque affectation à y entrer comme chez lui, et à parler aux domestiques comme s'ils eussent été les siens. Olivier se tenait sur ses gardes et observait les moindres mouvements de son guide. La pièce où ils attendirent était décorée avec un art et une richesse dont le comte semblait orgueilleux, bien qu'il n'y eût coopéré ni par son argent ni par son goût. Cependant il fit les honneurs des tableaux de lady Mowbray comme s'il avait été son maître de peinture, et semblait jour de l'émotion insurmontable avec laquelle Olivier attendait l'apparition de lady Mowbray.

Metella Mowbray était fille d'une Italienne et d'un Anglais; elle avait les yeux noirs d'une Romaine et la blancheur rosée d'une Anglaise. Ce que les lignes de sa beauté avaient d'antique et de sévère était adouci par une expression sereine et tendre qui est particulière aux visages britanniques. C'était l'assemblage des deux plus beaux types. Sa figure avait été reproduite par tous les peintres et sculpteurs de l'Italie; mais malgré cette perfection, malgré ces triomphes, malgré la parure exquise qui faisait ressortir tous ses avantages, le premier regard qu'Olivier jeta sur elle lui dévoila le secret tourment du comte de Buondelmonte: Metella n'était plus jeune...

Aucun des prestiges du luxe qui l'entourait, aucune des gloires dont l'admiration universelle l'avait couronnée, aucune des séductions qu'elle pouvait encore exercer, ne la défendirent de ce premier arrêt de condamnation que le regard d'un homme jeune lance à une femme qui ne l'est plus. En un clin d'œil, en une pensée, Olivier rapprocha de cette beauté si parfaite et si rare le souvenir d'une fraîche et brutale beauté de Suisse. Les sculpteurs et les peintres en eussent pensé ce qu'ils auraient voulu; Olivier se dit qu'il valait toujours mieux avoir seize ans que cet âge problématique dont les femmes cachent le chiffre comme un affreux secret.

Ce regard fut prompt; mais il n'échappa point au comte, et lui fit involontairement mordre sa lèvre inférieure.

Quant à Olivier, ce fut l'affaire d'un instant; il se remit et veilla mieux sur lui-même: il se dit qu'il ne serait point amoureux, mais qu'il pouvait fort bien, sans se compromettre, agir comme s'il l'était; car si lady Mowbray n'avait plus le pouvoir de lui faire faire des folies, elle valait encore la peine qu'il en fit pour elle. Il se trompait peut-être; peut-être une femme en a-t-elle le pouvoir tant qu'elle en a le droit.

Le comte, dissimulant aussi sa mortification, présenta Olivier à lady Mowbray avec toutes sortes de cajoleries hypocrites pour l'un et pour l'autre; et au moment où Metella tendait sa main au Genevois en le remerciant du service qu'il avait rendu à son ami, le comte ajouta: « Et

vous devez aussi le remercier de l'enthousiasme passionné qu'il professe pour vous, madame. Celui-ci mérite plus que les autres : il vous a adorée avant de vous voir. »

Olivier rougit jusqu'aux yeux, mais lady Mowbray lui adressa un sourire plein de douceur et de bonté; et, lui tendant la main, « Soyons donc amis, lui dit-elle, car je vous dois un dédommagement pour cette mauvaise plaisanterie de monsieur.

— Soyez ou non sa complice, répondit Olivier, il vous a dit ce que je n'aurais jamais osé vous dire. Je suis trop payé de ce que j'ai fait pour lui. » Et il baisa résolument la main de lady Mowbray.

« L'insolent ! » pensa le comte.

Pendant le déjeuner, le comte accabla sa maîtresse de petits soins et d'attentions. Sa politesse envers Olivier ne put dissimuler entièrement son dépit; Olivier cessa bientôt de s'en apercevoir. Lady Mowbray, de pâle, nonchalante et un peu triste qu'elle était d'abord, devint vermeille, enjouée et brillante. On n'avait exagéré ni son esprit ni sa grâce. Lorsqu'elle eut parlé, Olivier la trouva rajeunie de dix ans; cependant son bon sens naturel l'empêcha de se tromper sur un point important. Il vit que Metella, sincère dans sa bienveillance envers lui, ne tirait sa gaieté, son plaisir et son *rajeunissement* que des attentions affectueuses du comte. « Elle l'aime encore, pensa-t-il, et lui l'aimera tant qu'elle sera aimée des autres. »

Dès ce moment il fut tout à fait à son aise, car il comprit ce qui se passait entre eux, et il s'inquiéta peu de ce qui pouvait se passer en lui-même; il était encore trop tôt.

Le comte vit que Metella avait charmé son adversaire; il crut tenir la victoire. Il redoubla d'affection pour elle, afin qu'Olivier se convainquit bien de sa défaite.

A trois heures il offrit à Olivier, qui se retirait, de le reconduire chez lui, et, au moment de quitter Metella, il lui baisa deux fois la main si tendrement qu'une rougeur de plaisir et de reconnaissance se répandit sur le visage de lady Mowbray. L'expression du bonheur dans l'amour semble être exclusivement accordée à la jeunesse, et quand on la rencontre sur un front flétri par les années, elle y jette de magiques éclairs. Metella parut si belle en cet instant que Buondelmonte en eut de l'orgueil, et, passant son bras sous celui d'Olivier, il lui dit en descendant l'escalier : « Eh bien ! mon cher ami, êtes-vous toujours amoureux de ma maîtresse ?

— Toujours, répondit hardiment Olivier, quoiqu'il n'en pensât pas un mot.

— Vous y mettez de l'obstination.

— Ce n'est pas ma faute, mais bien la vôtre. Pourquoi vous êtes-vous emparé de mon secret et pourquoi l'avez-vous révélé ? A présent nous jouons jeu sur table.

— Vous avez la conscience de votre habileté !

— Pas du tout, l'amour est un jeu de hasard.

— Vous êtes très-facétieux !

— Et vous donc, monsieur le comte ! »

Olivier consacra plusieurs jours à parcourir Florence. Il pensa peu à lady Mowbray; il aurait fort bien pu l'oublier s'il ne l'eût pas revue. Mais un soir il la vit au spectacle, et il crut devoir aller la saluer dans sa loge. Elle était magnifique aux lumières et en grande toilette; il en devint amoureux et résolut de ne plus la voir.

Lady Mowbray s'était maintenue miraculeusement belle au delà de l'âge marqué pour le déclin du règne des femmes; mais, depuis un an, le temps inexorable semblait vouloir reprendre ses droits sur elle et lui faire sentir le réveil de sa main endormie. Souvent, le matin, Metella, en se regardant sans parure devant sa glace, jetait un cri d'effroi à l'aspect d'une ride légère, creusée durant la nuit sur les plans lisses et nobles de son visage et de son cou. Elle se défendait encore avec orgueil de la tentation de se mettre du rouge, comme faisaient autour d'elle les femmes de son âge. Jusqu'à elle avait pu braver le regard d'un homme en plein midi; mais des nuances ternes s'étendaient au contour de ses joues, et un reflet bleuâtre encadrait ses grands yeux noirs. Elle voyait déjà ses rivales se réjouir autour d'elle et lui faire

un meilleur accueil à mesure qu'elles la trouvaient moins redoutable.

Dans le monde on disait qu'elle était si affectée de vieillir qu'elle en était malade. Les femmes assuraient déjà qu'elle se teignait les cheveux et qu'elle avait plusieurs fausses dents. Le comte de Buondelmonte savait bien que c'étaient autant de calomnies; mais il s'en affectait peut-être plus sincèrement que d'une vérité qui serait restée secrète. Il avait été trop heureux, trop envié depuis dix ans, pour que les jouissances de la vanité, qui sont les plus durables de toutes, n'eussent pas fait pâlir celles de l'amour. L'attachement et la fidélité de la plus belle et de la plus aimable des femmes avaient-ils développé en lui un immense orgueil, ou l'avaient-ils seulement nourri ?

Je n'en sais rien. Toutes les personnes que je connais ont eu vingt ans, et mes études psychologiques me portent à croire que presque tout le monde est capable d'avoir vingt ans, ne fût-ce qu'une fois en sa vie. Mais le comte en eut trente et demi le jour où lady Mowbray en eut... (je suis trop bien élevé pour tracer un chiffre qui désignerait au juste ce que j'appellerai, sans offenser ni compromettre personne, l'âge *indéfinitissable* d'une femme), et le comte, qui avait tiré une grande gloire de la préférence de lady Mowbray, commença à jouer dans le monde un rôle moitié honorable, moitié ridicule, qui fit beaucoup souffrir sa vanité. Dix ans apportent dans toutes les passions possibles beaucoup de calme et de raisonnement. L'amitié, lorsqu'elle n'est qu'une survivance de l'amour, est plus susceptible de calcul et plus froide dans ses jugements. Une telle amitié (que deux ou trois exceptions qui sont dans le monde me le pardonnent!) n'est point héroïque de sa nature. L'amitié de Buondelmonte pour Metella vit d'un œil très-clairvoyant les chances d'ennui et de dépendance qui allaient s'augmentant d'un côté, de l'autre les chances d'avenir et de triomphe qui étaient encore vertes et séduisantes. Une certaine princesse allemande, grande liseuse de romans, et renommée pour le luxe de ses équipages, débitait des œillades sentimentales qui, au spectacle, attiraient dans leur direction magnétique tous les yeux vers la loge du comte. Une prima donna, pour laquelle quantité de colonels s'étaient battus en duel, invitait souvent le comte à ses soupers et le raillait de sa vie bourgeoise et retirée. Des jeunes gens, dont il faisait du reste l'admiration par ses gilets et les pierres gravées de ses bagues, lui reprochaient sérieusement la perte de sa liberté. Enfin il ne voyait plus personne se lever et se dresser sur la pointe des pieds quand lady Mowbray, appuyée sur son bras, paraissait en public. Elle était encore belle, mais tout le monde le savait; on l'avait tant vue, tant admirée ! il y avait si longtemps qu'on l'avait proclamée la reine de Florence, qu'il n'était plus question d'elle et que la moindre pensionnaire excitait plus d'intérêt. Les femmes osaient aborder les modes que la seule lady Mowbray avait eu le droit de porter; on ne disait plus le moindre mal d'elle, et le comte entendait avec un plaisir diabolique répéter autour de lui que sa conduite était exemplaire, et que c'était une bien belle chose que de s'abuser aussi longtemps sur les attraits de sa maîtresse.

La douleur de Metella, en se voyant négligée de celui qu'elle aimait exclusivement, fut si grande que sa santé s'altéra, et que les ravages du temps firent d'effrayants progrès. Le refroidissement de Buondelmonte en fit à proportions égales, et lorsque le jeune Olivier les vit ensemble, lady Mowbray n'en était plus à compter son bonheur par années, mais par heures.

« Savez-vous, ma chère Metella, lui dit le comte le lendemain du jour où elle avait rencontré Olivier au spectacle, que ce jeune Suisse est éperdument amoureux de vous ?

— Est-ce que vous auriez envie de me le faire croire ? dit lady Mowbray en s'efforçant de prendre un ton enjoué : voilà au moins la dixième fois depuis quinze jours que vous me le répétez !

— Et quand vous le croirez, dit assez sèchement le comte, qu'est-ce que cela me ferait ? »

Metella eut envie de lui dire qu'il n'avait pas toujours été aussi insouciant; mais elle craignit de tomber dans les phrases du vocabulaire des femmes abandonnées, elle garda le silence.

Le comte se promena quelque temps dans l'appartement d'un air sombre.

« Vous vous ennuyez, mon ami? lui dit-elle avec douleur.

— Moi! pas du tout! Je suis un peu souffrant. » Lady Mowbray se tut de nouveau, et le comte continua à se promener en long et en large. Quand il la regarda, il s'aperçut qu'elle pleurait, « Eh bien! qu'est-ce que vous avez? lui dit-il en feignant la plus grande surprise. Vous pleurez parce que j'ai un peu mal à la gorge.

— Si j'étais sûre que vous souffriez, je ne pleurerais pas.

— Grand merci, milady!

— J'essaierais de vous soulager; mais je crois que votre mal est sans remède.

— Quel est donc mon mal, s'il vous plaît?

— Regardez-moi, monsieur, répondit-elle en se levant et en lui montrant son visage flétri; votre mal est écrit sur mon front...

— Vous êtes folle, répondit-il en levant les épaules, ou plutôt vous êtes furieuse de vieillir! Est-ce ma faute à moi? puis-je l'empêcher?

— Oh! certainement, Luigi, répondit Metella, vous auriez pu l'empêcher encore! » Elle retomba sur son fauteuil, pâle, tremblante, et fondit en larmes.

Le comte fut attendri, puis contrarié; et, cédant au dernier mouvement, il lui dit brutalement: « Parbleu! madame, vous ne devriez pas pleurer; cela ne vous embellira pas. » Et il sortit avec colère.

« Il faut absolument que cela finisse, pensa-t-il quand il fut dans la rue. Il n'est pas en mon pouvoir de feindre plus longtemps un amour que je ne ressens plus. Tous ces ménagements ressemblent à l'hypocrisie. Ma faiblesse d'ailleurs prolonge l'incertitude et les souffrances de cette malheureuse femme. C'est une sorte d'agonie que nous endurons tous deux. Il faut couper ce lien, puisqu'elle ne veut pas le dénouer. »

Il retourna sur ses pas et la trouva évanouie dans les bras de ses femmes: il en fut touché et lui demanda pardon. Quand il la vit plus calme, il se retira plus mécontent lui-même que s'il l'eût laissée furieuse. « Il est donc décidé, se dit-il en serrant les poings sous son manteau, que je n'aurai pas l'énergie de me débarrasser d'une femme! » Il s'excita tant qu'il put à prendre un parti décisif, et toujours, au moment d'en adopter un, il sentit qu'il n'aurait pas le courage de braver le désespoir de Metella. Après tout, que ce fût par vanité ou par tendresse, il l'avait aimée, il avait vécu dix ans heureux auprès d'elle, il lui devait en partie l'éclat de sa position dans le monde, et il y avait des jours où elle était encore si belle qu'on le proclamait heureux; il était heureux ces jours-là. « Cependant il le faut, pensa-t-il; car, dans peu de temps elle sera décidément laide: je ne pourrai plus la souffrir, et je ne serai pas assez fort pour lui cacher mon dégoût. Alors notre rupture sera éclatante et rude. Il vaudrait mieux qu'elle se fit à l'amiable dès à présent... »

Il se promena seul pendant une heure au clair de la lune. Il était tellement malheureux que lady Mowbray serait venue au-devant de ses desseins si elle avait su combien il était rongé d'ennui. Enfin il s'arrêta au milieu de la rue, et, regardant autour de lui dans une sorte de détresse, il vit qu'il était devant l'hôtel où logeait Olivier. Il y entra précipitamment, je ne sais pas bien pourquoi, et peut-être ne le savait-il pas non plus lui-même. Quoi qu'il en soit, il demanda le Genevois, et apprit avec plaisir qu'il était chez lui. Il le trouva se disposant à aller au bal chez un banquier auquel il était recommandé. Olivier fut surpris de l'agitation du comte. Il ne l'avait pas encore vu ainsi, et ne savait que penser de son air inquiet et de ses fréquentes contradictions. Rien de ce qu'il disait ne semblait être dans ses habitudes ni dans son caractère. Enfin, après un quart d'heure de cette étrange manière d'être, Buondelmonte lui pressa la main avec effu-

sion, le conjura de venir souvent chez lady Mowbray. Après lui avoir fait mille politesses exagérées, il se retira précipitamment, comme un homme qui vient de commettre un crime.

Il retourna chez lady Mowbray: il la trouva souffrante et prête à se mettre au lit. Il l'engagea à se distraire et à venir avec lui au bal chez le banquier A.... Metella n'en avait pas la moindre envie; mais, voyant que le comte le désirait vivement, elle céda pour lui faire plaisir, et ordonna à ses femmes de préparer sa toilette.

« Vraiment, Luigi, lui dit-elle en s'habillant, je ne vous comprends plus. Vous avez mille caprices: avant-hier je desirais aller au bal de la princesse Wilhelmine, et vous m'en avez empêchée; aujourd'hui...

— Ah! c'était bien différent: j'avais un rhume effroyable ce jour-là... Je tousse encore un peu...

— On m'a dit cependant...

— Qu'est-ce qu'on vous a dit? et qui est-ce qui vous l'a dit?

— Oh! c'est le jeune Suisse avec lequel vous avez voyagé, et que j'ai vu au spectacle hier soir; il m'a dit qu'il vous avait rencontré la veille au bal chez la princesse Wilhelmine.

— Ah! madame, dit le comte, je comprends très-bien les raisons de M. Olivier de Genève pour me calomnier auprès de vous!

— Vous calomnier, dit Metella en levant les épaules. Est-ce qu'il sait que vous m'avez fait un mensonge?

— Est-ce que vous allez mettre cette robe-là, milady? interrompit le comte. Oh! mais vous négligez votre toilette déplorablement!

— Cette robe arrive de France, mon ami; elle est de Victorine, et vous ne l'avez pas encore vue.

— Mais une robe de velours violet! c'est d'une sévérité effrayante.

— Attendez donc: il y a des nœuds et des torsades d'argent qui lui donnent beaucoup d'éclat.

— Ah! c'est vrai! voilà une toilette très-riche et très-noble. On a beau dire, Metella, c'est encore vous qui avez la mise la plus élégante, et il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une taille aussi belle...

— Hélas! dit Metella, je ne sens plus la souplesse que j'avais autrefois; ma démarche n'est plus aussi légère; il me semble que je m'affaïsse et que je suis moins grande d'une ligne chaque jour.

— Vous êtes trop sincère et trop bonne, ma chère lady, dit le comte en baissant la voix. Il ne faut pas dire cela, surtout devant vos soubrettes; ce sont des babillardes qui iront le répéter dans toute la ville.

— J'ai un délateur qui parlera plus haut qu'elles, répondit Metella: c'est votre indifférence.

— Ah! toujours des reproches! Mon Dieu! qu'une femme qui se croit offensée est cruelle dans sa plainte et persévérante dans sa vengeance!

— Vengeance! moi, vengeance! dit Metella.

— Non, je me sers d'un mot inconvenant, ma chère lady; vous êtes douce et généreuse, en ai-je jamais douté! Allons, ne nous querellons pas, au nom du ciel! Ne prenez pas votre air abattu et fatigué. Votre coiffure est bien plate, ne trouvez-vous pas?

— Vous aimez ces bandeaux lisses avec un diamant sur le front...

— Je trouve qu'à présent les tresses descendant le long des joues, à la manière des reines du moyen âge, vous vont encore mieux.

— Il est vrai que mes joues ne sont plus très-roudes, et qu'on les voit moins avec des tresses. Francesca, faites-moi des tresses.

— Metella, dit le comte lorsqu'elle fut coiffée, pour-quoi ne mettez-vous pas de rouge?

— Hélas! il est donc temps que j'en mette, répondit-elle tristement. Je me flattais de n'en jamais avoir besoin.

— C'est une folie, ma chère; est-ce que tout le monde n'en met pas? Les plus jeunes femmes en ont.

— Vous haïssez le fard, et vous me disiez souvent que vous préféreriez ma pâleur à une fraîcheur factice.



— Mais la dernière fois que vous êtes sortie, on vous a trouvée bien pâle... On ne va pas au bal uniquement pour son amant.

— J'y vais uniquement pour vous aujourd'hui, je vous jure.

— Ah! milady, c'est à mon tour de dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi! *Autrefois* vous étiez un peu fière de vos triomphes.

— J'en étais fière à cause de vous, Luigi; à présent qu'ils m'échappent et que je vous vois souffrir, je voudrais me cacher. Je voudrais éteindre le soleil et vivre avec vous dans les ténèbres.

— Ah! vous êtes en veine de poésie, milady. J'ai trouvé tout à l'heure votre Byron ouvert à cette belle page des ténèbres; je ne m'étonne pas de vous voir des idées sombres. Eh bien! le rouge vous sied à merveille. Regardez-vous, vous êtes superbe. Allons, Francesca, apportez les gants et l'éventail de milady. Voici votre bouquet, Metella; c'est moi qui l'ai apporté; c'est un droit que je ne veux pas perdre. »

Metella prit le bouquet, regarda tendrement le comte avec un sourire sur les lèvres et une larme dans les yeux. « Allons, venez, mon amie, lui dit-il. Vous allez être encore une fois la reine du bal. »

Le bal était somptueux; mais, par un de ces hasards facétieux qui se rencontrent souvent dans le monde, il y avait une quantité exorbitante de femmes laides et vieilles. Parmi les jeunes et les agréables, il y en avait peu de vraiment jolies. Lady Mowbray eut donc un très-grand succès, et Olivier, qui ne s'attendait pas à la rencontrer, s'abandonna à sa naïve admiration. Dès que le comte le vit auprès de lady Mowbray, il s'éloigna, et dès qu'il les vit s'éloigner l'un de l'autre, il prit le bras d'Olivier, et, sous le premier prétexte venu, il le ramena auprès de Metella. « Vous m'avez dit en route que vous aviez vu Goëthe, dit-il au voyageur; parlez donc de lui à milady. Elle est si avide d'entendre parler du vieux Faust qu'elle voulait m'envoyer à Weymar tout exprès pour lui rapporter les dimensions exactes de son front. Heureusement pour moi, le grand homme est mort au moment où j'allais me mettre en route. » Buondelmonte tourna sur ses talons fort habilement en achevant sa phrase, et laissa Olivier parler de Goëthe à lady Mowbray.

Metella, qui l'avait d'abord accueilli avec une politesse bienveillante, l'écouta peu à peu avec intérêt. Olivier n'avait pas infiniment d'esprit, mais il avait fait beaucoup de bonnes lectures; il avait de la vivacité, de l'enthousiasme, et, ce qui est extrêmement rare chez les jeunes gens, pas la moindre affectation. Avec lui, on n'était pas forcé de pressentir le grand homme en herbe, la puissance intellectuelle méconnue et comprimée; c'était un vrai Suisse pour la franchise et le bon sens, une sorte d'Allemand pour la sensibilité et la confiance; il n'avait rien de français, ce qui plut infiniment à Metella.

Vers la fin du bal le comte revint auprès d'eux, et, les retrouvant ensemble, il se sentit joyeux et triompha intérieurement de son habileté. Il laissa Olivier donner le bras à lady Mowbray pour la reconduire à sa voiture, et les suivit par derrière avec une discrétion vraiment maritale.

Le lendemain, il fit à Metella le plus pompeux éloge du jeune Suisse, et l'engagea à lui écrire un mot pour l'inviter à dîner. Après le dîner, il se fit appeler dehors pour une prétendue affaire imprévue, et les laissa ensemble toute la soirée. Comme il revenait seul et à pied, il vit deux jeunes bourgeois de la ville arrêtés devant le balcon de lady Mowbray, et il s'arrêta pour entendre leur conversation.

« Vois-tu la taille de lady Mowbray au clair de la lune? On dirait une belle statue sur une terrasse.

— Le comte est aussi un beau cavalier. Comme il est grand et mince!

— Ce n'est pas le comte de Buondelmonte; celui-ci est plus grand de toute la tête. Qui diable est-ce donc? je ne le connais pas.

— C'est le jeune duc d'Asti.

— Non, je viens de le voir passer en sédiolo.

— Bah! ces grandes dames ont tant d'adorateurs, celle-là qui est si belle surtout! Le comte de Buondelmonte doit être fier!...

— C'est un niais. Il s'amuse à faire la cour à cette grosse princesse allemande, qui a des yeux de faïence et des mains de macaroni, tandis qu'il y a dans la ville un petit étranger nouvellement débarqué qui donne le bras à madame Metella, et qui change d'habit sept fois par jour pour lui plaire.

— Ah! parbleu! c'est lui que nous voyons là-haut sur le balcon. Il a l'air de ne pas s'ennuyer.

— Je ne m'ennuierais pas à sa place.

— Il faut que Buondelmonte soit bien fou! »

Le comte entra dans le palais et traversa les appartements avec agitation. Il arriva à l'entrée de la terrasse, et s'arrêta pour regarder Metella et Olivier, dont les silhouettes se dessinaient distinctement sur le ciel pur et transparent d'une belle soirée. Il trouva le Genevois bien près de sa maîtresse; il est vrai que celle-ci regardait d'un autre côté et semblait rêver à autre chose; mais un sentiment de jalousie et d'orgueil blessé s'alluma dans l'âme italienne du comte. Il s'approcha d'eux et leur parla de choses indifférentes. Lorsqu'ils rentrèrent tous trois dans le salon, Buondelmonte remarqua tout haut que Metella avait été bien préoccupée; car elle n'avait pas fait allumer les bougies, et il se heurta à plusieurs meubles pour atteindre à une sonnette, ce qui acheva de le mettre de très-mauvaise humeur.

Le jeune Olivier n'avait pas assez de fatuité pour s'imaginer qu'il pouvait consoler Metella de l'abandon de son amant. Quoiqu'elle ne lui eût fait aucune confiance, il avait pénétré facilement son chagrin, et il en voyait la cause. Il la plaignait sincèrement et l'en aimait davantage. Cette compassion, jointe à une sorte de ressentiment des persifflages du comte, lui inspirait l'envie de le contrarier. Il vit avec joie que le dépit avait pris la place de cette singulière affectation de courtoisie, et il reprit la conversation sur un ton de sentimentalité que le comte était peu disposé à goûter. Metella, surprise de voir son amant capable encore d'un sentiment de jalousie, s'en réjouit, et, femme qu'elle était, se plut à l'augmenter en accordant beaucoup d'attention au Genevois. Si ce fut une scélératesse, elle fut excusable, et le comte l'avait bien méritée. Il devint âcre et querelleur, au point que lady Mowbray, qui vit Olivier très-disposé à lui tenir tête, craignit une scène ridicule et fit entendre au jeune homme qu'il eût à se retirer. Olivier comprit fort bien; mais il affecta la gaucherie d'un campagnard, et parut ne se douter de rien jusqu'à ce que Metella lui eût dit tout bas: « Allez-vous-en, mon cher monsieur, je vous en prie. »

Olivier feignit de la regarder avec surprise.

« Allez, ajouta-t-elle, profitant d'un moment où le comte allait prendre le chapeau d'Olivier pour le lui présenter; vous m'obligerez, je vous reverrai... »

— Madame, le comte s'apprête à me faire une impertinence; il tient mon chapeau; je vais être obligé de le traiter de fat; que faut-il que je fasse?

— Rien; allez-vous-en et revenez demain soir. »

Olivier se leva: « Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit-il; vous vous trompez, c'est mon chapeau que vous prenez pour le vôtre; veuillez me le rendre, je vais avoir l'honneur de vous saluer. »

Le comte toujours prudent, non par absence de courage (il était brave), mais par habitude de circonspection et par crainte du ridicule, fut enchanté d'en être quitte ainsi. Il lui remit son chapeau et le quitta poliment; mais, dès qu'il fut parti, il le déclara souverainement insipide, mal appris et ridicule. « Je ne sais comment vous avez fait pour supporter ce personnage, dit-il à Metella; il faut que vous ayez une patience angélique.

— Mais il me semble, mon ami, que c'est vous qui m'avez priée de l'inviter, et vous me l'avez laissé sur les bras ensuite.

— Depuis quand êtes-vous si Agnès que vous ne sachiez pas vous débarrasser d'un fat importun? Vous n'êtes plus dans l'âge de la gaucherie et de la timidité. »



Metella, dit le comte lorsqu'elle fut coiffée, pourquoi ne mettez-vous pas de rouge? (Page 6.)

Metella se sentit vivement offensée de cette insolence; elle répondit avec aigreur; le comte s'emporta et lui dit tout ce que depuis longtemps il n'osait pas lui dire. Metella comprit sa position, et, en s'éclairant sur son malheur, elle retrouva l'orgueil que son affection irréprochable envers le comte devait lui inspirer.

« Il suffit, monsieur, lui dit-elle; il ne fallait pas me faire attendre si longtemps la vérité. Vous m'avez trop fait jouer auprès de vous un rôle odieux et ridicule. Il est temps que je comprenne celui que mon âge et le vôtre m'imposent: je vous rends votre liberté. »

Il y avait longtemps que le comte aspirait à ce jour de délivrance; il lui avait semblé que le mot échappé aux lèvres de Metella le ferait bondir de joie. Il avait trop compté sur la force que nous donne l'égoïsme. Quand il entendit ce mot si étrange entre eux, quand il vit en face ce dénuement triste et honteux à une vie d'amour et de dévouement mutuels, il eut horreur de Metella et de lui-même: il demeura pâle et consterné. Puis un violent sentiment de colère et de jalousie s'empara de lui.

« Sans doute, s'écria-t-il, cet aveu vous tardait, madame! En vérité, vous êtes très-jeune de cœur, et je vous

faisais injure en voulant compter vos années. Vous avez promptement rencontré le réparateur de mes torts et le consolateur de vos peines. Vous comptez recourir à lui pour oublier les maux que je vous ai causés, n'est-ce pas? Mais il n'en sera pas ainsi; demain, un de nous deux, madame, sera près de vous. L'autre ne vous disputera plus jamais à personne. Dieu ou le sort décideront de votre joie ou de votre désespoir. »

Metella ne s'attendait point à cette bizarre fureur. La malheureuse femme se flatta d'être encore aimée; elle attribua tout ce que le comte lui avait dit d'abord à la colère. Elle se jeta dans ses bras, lui fit mille serments, lui jura qu'elle ne reverrait jamais Olivier s'il le désirait, et le supplia de lui pardonner un instant de vanité blessée.

Le comte s'apaisa sans joie, comme il s'était emporté sans raison. Ce qu'il craignait le plus au monde était de prendre une résolution dans l'état de contradiction continue où il était vis-à-vis de lui-même. Il fit des excuses à lady Mowbray, s'accusa de tous les torts, la conjura de ne pas lui retirer son affection, et l'engagea à recevoir Olivier, dans la crainte qu'il ne soupçonnât ce qui s'était passé à cause de lui.



T. JOHANNST

H. DELFPOULÈS

Sarah avait quinze ans (Page 44.)

Le jour vint et termina enfin les orages d'une nuit d'insomnie, de douleur et de colère. Ils se quittèrent réconciliés en apparence, mais tristes, découragés, incertains, et tellement accablés de fatigue l'un et l'autre, qu'ils comprenaient à peine leur situation.

Le comte dormit douze heures à la suite de cette rude émotion. Lady Mowbray s'éveilla assez tôt dans la journée; elle attendait Olivier avec inquiétude; elle ne savait comment lui expliquer ses paroles de la veille et la conduite de M. de Buondelmonte.

Il vint et se conduisit avec assez d'adresse pour rendre Metella plus expansive qu'elle ne l'avait résolu. Son secret lui échappa, et des larmes couvrirent son visage en avouant tout ce qu'elle avait souffert et tout ce qu'elle craignait d'avoir à souffrir encore.

Olivier s'attendrit à son tour, et, comme un excellent enfant qu'il était, il pleura avec lady Mowbray. Il est impossible, quand on est malheureux par suite de l'injustice d'autrui, de n'être pas reconnaissant de l'intérêt et de l'affection qu'on rencontre ailleurs. Il faudrait, pour s'en défendre, un stoïcisme ou une défiance qu'on n'a point dans ces moments-là. Metella fut touchée de la ré-

serve délicate et des larmes silencieuses du jeune Olivier. Elle avait compris vaguement la veille qu'elle était aimée de lui, et maintenant elle en était sûre. Mais elle ne pouvait trouver dans cet amour qu'un faible allègement aux douleurs du sien.

Plusieurs semaines se passèrent dans cette incertitude. Le comte ne pouvait rallumer son amour, sans cesse prêt à s'éteindre, qu'au feu de la jalousie. Dès qu'il se trouvait seul avec sa maîtresse, il regrettait de ne l'avoir pas quittée lorsqu'elle le lui avait offert. Alors il ramenait son rival auprès d'elle, espérant qu'une autre affection consolera Metella et la rendrait complice de son parjure. Mais dès qu'il lui semblait voir Olivier gagner du terrain sur lui, sa vanité blessée, et sans doute un reste d'amour pour lady Mowbray le rejetaient dans de violents accès de fureur. Il ne sentait le prix de sa maîtresse qu'autant qu'elle lui était disputée. Olivier comprit le caractère du comte et sa situation d'esprit. Il vit qu'il disputerait le cœur de Metella tant qu'il aurait un rival; il s'éloigna et alla passer quelque temps à Rome. Quand il revint, il trouva Metella au désespoir et presque entièrement délaissée. Son malheur était enfin livré au public, toujours

avide de se repaître d'infortunes et de se réjouir la vue avec les chagrins qu'il ne sent pas ; la desertion du comte et ses motifs rendrent le rôle de lady Mowbray fâcheux et triste. Les femmes s'en jouissaient, et quoique les hommes la tussent encore pour charmante et désirable, nul n'osait se présenter, dans la crainte d'être accepté comme un pis-aller. Olivier vint, et, comme il aimait sincèrement, il ne craignit pas d'être ridicule ; il s'offrit, non pas encore comme un amant, mais comme un ami sincère, comme un fils dévoué. Un matin lady Mowbray quitta Florence sans qu'on sût où elle était allée ; on vit encore le jeune Olivier pendant quelques jours dans les endroits publics, se montrant comme pour prouver qu'il n'avait pas enlevé lady Mowbray. Le comte lui en sut bon gré et ne lui chercha pas querelle. Au bout de la semaine, le Genevois disparut à son tour, sans avoir prononcé devant personne le nom de lady Mowbray.

Il la rejoignit à Milan, où, selon sa promesse, elle l'attendait ; il la trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Je ne sais si son amour diminua, mais son amitié s'en accrut. Il se mit à ses genoux, baisa ses mains, l'appela sa mère, et la supplia de prendre courage.

« Oui, appelez-moi toujours votre mère, lui dit-elle ; je dois en avoir pour vous la tendresse et l'autorité. Écoutez donc ce que ma conscience m'ordonne de vous dire des aujourd'hui. Vous m'avez parlé souvent de votre affection, non pas seulement de celle qu'un généreux enfant peut avoir pour une vieille amie, mais vous m'avez parlé comme un jeune homme pourrait le faire à une femme dont il désire l'amour. Je crois, mon cher Olivier, que vous vous êtes trompé alors, et qu'en me voyant vieillir chaque jour vous serez bientôt déabusé. Quant à moi, je vous dirai la vérité. J'ai essayé de partager tous vos sentiments ; je l'ai résolu, je vous l'ai presque promis. Je ne devais plus rien à Buondelmonte, et je me devais à moi-même de le laisser disposer de son avenir. J'ai quitté Florence dans l'espoir de me guérir de ce cruel amour, et d'en ressentir un plus jeune et plus enivrant avec vous. Eh bien ! je ne vous dirai pas aujourd'hui que ma raison repousse cette imprudente alliance entre deux âges aussi différents que le vôtre et le mien. Je ne vous dirai pas non plus que ma conscience me défend d'accepter un dévouement dont vous vous repentiriez bientôt. Je ne sais pas à quel point j'écouterai ma conscience et ma raison, si l'amour était une fois rentré dans mon cœur. Je sais que je suis encore malheureusement bien jeune au moral ; mais voici ma véritable raison. Olivier, n'en soyez pas offensé, et songez que vous me remercieriez un jour de vous l'avoir dite, et que vous m'estimeriez de n'avoir pas agi comme une femme de mon âge, blessée dans ses plus chères vanités, eût agi envers un jeune homme tel que vous. Je suis femme, et j'avoue qu'au milieu de mon désespoir j'ai ressenti vivement l'affront fait à mon sexe et à ma beauté passée. J'ai versé des larmes de sang en voyant le triomphe de mes rivales, en essayant les railleries de celles qui sont jeunes aujourd'hui, et qui semblent ignorer qu'elles passeront, que demain elles seront comme moi. Eh bien ! Olivier, je me suis débattue contre ce dépit poignant ; j'ai résisté aux conseils de mon orgueil, qui m'engageait à recevoir vos soins publiquement et à me parer de votre jeune amour comme d'un dernier trophée : je ne l'ai pas fait, et j'en remercie Dieu et ma conscience. Je vous dois aujourd'hui une dernière preuve de loyauté... »

— Arrêtez, madame, dit Olivier, et ne m'ôtez pas tout espoir ! Je sais ce que vous avez à me dire : vous aimez encore le comte de Buondelmonte, et vous voulez rester fidèle à la mémoire d'un bonheur qu'il a détruit. Je vous en vénère et vous en aime davantage ; je respecterai ce noble sentiment, et j'attendrai que le temps et Dieu vous parlent en ma faveur. Si j'attends en vain, je ne regretterai pas de vous avoir consacré mes soins et mon respect. »

Lady Mowbray serra la main d'Olivier et l'appela son fils. Ils se rendirent à Genève, et Olivier tint ses promesses. Peut-être ne furent-elles pas très-héroïques d'abord ; mais, au bout de six mois, Metella, apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des montagnes, re-

trouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues. Ainsi qu'on voit, après les premières pluies de l'automne, recommencer une saison chaude et brillante, lady Mowbray entra dans son *été de la Saint-Martin* ; c'est ainsi que les villageois appellent les beaux jours de novembre. Elle redevint si belle, qu'elle espéra avec raison pour encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne.

Ils avaient fait ensemble le voyage de Venise ; et, à la suite des fêtes du carnaval, ils s'apprétaient à revenir à Genève, lorsque le comte de Buondelmonte, tiré à la remorque par sa princesse allemande, vint passer une semaine dans la ville des doges. La princesse Wilhelmine était jeune et vermeille ; mais, lorsqu'elle lui eut récité une assez grande quantité de phrases apprises par cœur dans ses livres favoris, elle rentra dans un pacifique silence dont elle ne sortit plus que pour redire ses apologues et ses sentences accoutumées. Le pauvre comte se repentait cruellement de son choix et commençait à craindre une luxation de la mâchoire s'il continuait à jouir de son bonheur, lorsqu'il vit passer dans une gondole Metella avec son jeune Olivier. Elle avait l'air d'une belle reine suivie de son page. La jalousie du comte se réveilla, et il rentra chez lui déterminé à passer son épée au travers de son rival. Heureusement pour lui ou pour Olivier, il fut saisi d'un accès de fièvre qui le retint au lit huit jours. Durant ce temps, la princesse Wilhelmine, scandalisée de l'entendre invoquer sans cesse dans son délire lady Mowbray, prit la route de Wurtemberg avec un chevalier d'industrie qui se donnait à Venise pour un prince grec, et qui, grâce à de fort belles moustaches noires et à un costume théâtral, passait pour un homme très-vaillant. Pendant le même temps, lady Mowbray et Olivier quittèrent Venise sans avoir appris qu'ils avaient heurté la gondole du comte de Buondelmonte, et qu'ils le laissaient entre deux médecins, dont l'un le traitait pour une gastrite, et l'autre pour une affection cérébrale. À force de glace appliquée, par l'un sur l'estomac, et par l'autre sur la tête, le comte se trouva bientôt guéri des deux maladies qu'il n'avait pas eues, et, revenant à Florence, il oublia les deux femmes qu'il n'avait plus.

## II.

Un matin, lady Mowbray, qui s'était fixée en Suisse, reçut une lettre datée de Paris ; elle était de la supérieure d'un couvent de religieuses où Metella avait mis deux ou trois ans auparavant sa nièce, miss Sarah Mowbray, jeune orpheline *tres-intéressante*, comme le sont toutes les orphelines en général, et particulièrement celles qui ont de la fortune. La supérieure avertissait lady Mowbray que la maladie de langueur dont miss Sarah était atteinte depuis un an faisait des progrès assez sérieux pour que les médecins eussent prescrit le changement d'air et de lieu dans le plus court délai possible. Aussitôt après la réception de cette lettre, lady Mowbray demanda des chevaux de poste, fit faire à la hâte quelques paquets, et partit pour Paris dans la journée.

Olivier resta seul dans le grand château que lady Mowbray avait acheté sur le Léman, et dans lequel depuis cinq ans il passait auprès d'elle tous les étés. C'était depuis ces cinq années la première fois qu'il se trouvait seul à la campagne, forcé, pour ainsi dire, de réfléchir et de contempler sa situation. Bien que le voyage de lady Mowbray dût être d'une quinzaine de jours tout au plus, elle avait semblé très-affectée de cette séparation, et lui-même n'avait point accepté sans répugnance l'idée qu'un tiers allait venir se placer dans une intimité jusqu'alors si paisible et si douce. Le caractère romanesque d'Olivier n'avait pas changé ; son cœur avait le même besoin d'affection, son esprit la même candeur qu'autrefois. Avait-il obéi à la loi du temps, et son amour pour lady Mowbray avait-il fait place à l'amitié ? il n'en savait rien lui-même, et Metella n'avait jamais eu l'imprudence de l'interroger à cet égard. Elle jouissait de son affection sans l'analyser. Trop sage et trop juste pour n'en pas sentir le prix, elle

s'appliquait à rendre douce et légère cette chaîne qu'Olivier portait avec reconnaissance et avec joie.

Metella était si supérieure à toutes les autres femmes, sa société était si aimable, son humeur si égale, elle était si habile à écarter de son jeune ami tous les ennuis ordinaires de la vie, qu'Olivier s'était habitué à une existence facile, calme, délicieuse tous les jours, quoique tous les jours semblable. Quand il fut seul, il s'ennuya horriblement, engendra malgré lui des idées sombres, et s'effraya de penser que lady Mowbray pouvait et devait mourir longtemps avant lui.

Metella retira sa nièce du couvent et reprit avec elle la route de Genève. Elle avait fait toutes choses si précipitamment dans ce voyage, qu'elle avait à peine vu Sarah; elle était partie de Paris le même soir de son arrivée. Ce ne fut qu'après douze heures de route que, s'éveillant au grand jour, elle jeta un regard attentif sur cette jeune fille étendue auprès d'elle dans le coin de sa berline.

Lady Mowbray écarta doucement la pelisse dont Sarah était enveloppée, et la regarda dormir. Sarah avait quinze ans; elle était pâle et délicate, mais belle comme un ange. Ses longs cheveux blonds s'échappaient de son bonnet de dentelle, et tombaient sur son cou blanc et lisse, orné çà et là de signes bruns semblables à de petites mouches de velours. Dans son sommeil, elle avait cette expression raphaëlique qu'on avait si longtemps admirée dans Metella, et dont elle avait conservé la noble sérénité en dépit des années et des chagrins. En retrouvant sa beauté dans cette jeune fille, Metella éprouva comme un sentiment d'orgueil maternel. Elle se rappela son frère, qu'elle avait tendrement aimé, et qu'elle avait promis de remplacer auprès du dernier rejeton de leur famille; lady Mowbray était le seul appui de Sarah, elle retrouvait dans ses traits le beau type de ses nobles ancêtres. En la lui rendant au couvent avec des larmes de regret, on lui avait dit que son caractère était angélique comme sa figure. Metella se sentit pénétrée d'intérêt et d'affection pour cette enfant; elle prit doucement sa petite main pour la réchauffer dans les siennes; et, se penchant vers elle, elle la baisa au front.

Sarah s'éveilla, et à son tour regarda Metella; elle la connaissait fort peu et l'avait vue préoccupée la veille. Naturellement timide, elle avait osé à peine la regarder. Maintenant, la voyant si belle, avec un sourire si doux et les yeux humides d'attendrissement, elle retrouva la confiance caressante de son âge et se jeta à son cou avec joie.

Lady Mowbray la pressa sur son cœur, lui parla de son père, le pleura avec elle; puis la consola, lui promit sa tendresse et ses soins, l'interrogea sur sa santé, sur ses goûts, sur ses études, jusqu'à ce que Sarah, un peu fatiguée du mouvement de la voiture, se rendormit à son côté.

Metella pensa à Olivier et l'associa intérieurement à la joie qu'elle éprouvait d'avoir auprès d'elle une si aimable enfant. Mais peu à peu ses idées prirent une teinte plus sombre; des conséquences qu'elle n'avait pas encore abordées se présentèrent à son esprit; elle regarda de nouveau Sarah, mais cette fois avec une inconcevable souffrance d'esprit et de cœur. La beauté de cette jeune fille lui fit amèrement sentir ce que la femme doit perdre de sa puissance et de son orgueil en perdant sa jeunesse. Involontairement elle mit sa main auprès de celle de Sarah: sa main était toujours belle; mais elle pensa à son visage, et, regardant celui de sa nièce, « Quelle différence! pensa-t-elle; comment Olivier fera-t-il pour ne pas s'en apercevoir? Olivier est aussi beau qu'elle; ils vont s'admirer mutuellement; ils sont bons tous deux, ils s'aimeront... Et pourquoi ne s'aimeraient-ils pas? Ils seront frère et sœur; moi, je serai leur mère... La mère d'Olivier! Ne le faut-il pas? n'ai-je pas pensé cent fois qu'il en devait être ainsi! Mais déjà! Je ne m'attendais pas à trouver une jeune fille, une femme presque dans cette enfant! Je n'avais pas prévu que ce serait une rivale... Une rivale, ma nièce! mon enfant! Quelle horreur! Oh! jamais! »

Lady Mowbray cessa de regarder Sarah; car, malgré elle, sa beauté, qu'elle avait admirée tout à l'heure avec

joie, lui causait maintenant un effroi insurmontable; le cœur lui battait; elle fatiguait son cerveau à trouver une pensée de force et de calme à opposer à ces craintes qui s'élevaient de toutes parts, et que, dans sa première consternation, elle exagérait sans doute. De temps en temps elle jetait sur Sarah un regard élaré, comme ferait un homme qui s'éveillerait avec un serpent dans la main. Elle s'effrayait surtout de ce qui se passait en elle; elle croyait sentir des mouvements de haine contre cette orpheline qu'elle devait, qu'elle voulait aimer et protéger. « Mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-elle, vais-je devenir jalouse! Est-ce qu'il va falloir que je ressemble à ces femmes que la vieillesse rend cruelles, et qui se font une joie infâme de tourmenter leurs rivales? Est-ce une horrible conséquence de mes années que de haïr ce qui me porte ombrage? Haïr Sarah! la fille de mon frère! cette orpheline qui tout à l'heure pleurait dans mon sein!... Oh! cela est affreux, et je suis un monstre!

« Mais non, ajoutait-elle, je ne suis pas ainsi; je ne peux pas haïr cette pauvre enfant; je ne peux pas lui faire un crime d'être belle! Je ne suis pas née méchante; je sens que ma conscience est toujours jeune, mon cœur toujours bon, je l'aimerai; je souffrirai quelquefois peut-être, mais je surmonterai cette folie... »

Mais l'idée d'Olivier amoureux de Sarah revenait toujours l'épouvanter, et ses efforts pour affronter une pareille crainte étaient infructueux. Elle en était glacée, atterrée, et Sarah, en s'éveillant, trouvait souvent une expression si sombre et si sévère sur le visage de sa tante, qu'elle n'osait la regarder, et feignait de se rendormir pour cacher le malaise qu'elle en éprouvait.

Le voyage se passa ainsi, sans que lady Mowbray pût sortir de cette anxiété cruelle. Olivier ne lui avait jamais donné le moindre sujet d'inquiétude; il ne se plaisait nulle part loin d'elle, et elle savait bien qu'aucune femme n'avait jamais eu le pouvoir de le lui enlever; mais Sarah allait vivre près d'eux, entre eux deux, pour ainsi dire; il la verrait tous les jours; et, lors même qu'il ne lui parlerait jamais, il aurait toujours devant les yeux cette beauté angélique à côté de la beauté flétrie de lady Mowbray; lors même que cette intimité n'aurait aucune des conséquences que Metella craignait, il y en avait une affreuse, inévitable; ce serait la continuelle angoisse de cette âme jalouse, épiant les moindres chances de sa défaite, s'agrippant dans sa souffrance, et devenant injuste et haïssable à force de soins pour se faire aimer! « Pourquoi m'exposerais-je gratuitement à ce tourment continuel? pensait Metella. J'étais si calme et si heureuse il y a huit jours! Je savais bien que mon bonheur ne pouvait pas être éternel; mais du moins il aurait pu durer quelque temps encore. Pourquoi faut-il que j'aie cherché une ennemie domestique, une pomme de discorde, et que je l'apporte précieusement au sein de ma joie et de mon repos, qu'elle va troubler et détruire peut-être à jamais? Je n'aurais qu'un mot à dire pour faire tourner bride aux postillons et pour reconduire cette petite-fille à son couvent... Je retournerais plus tard à Paris pour la marier; Olivier ne la verrait jamais, et, si je dois perdre Olivier, du moins ce ne serait pas à cause d'elle! »

Mais l'état de langueur de Sarah, l'espèce de consomption qui menaçait sa vie, imposait à lady Mowbray le devoir de la soigner et de la guérir. Son noble caractère prit le dessus, et elle arriva chez elle sans avoir adressé une seule parole dure ou désobligeante à la jeune Sarah.

Olivier vint à leur rencontre sur un beau cheval anglais, qu'il fit caracolier autour de la voiture pendant deux lieues. En les abordant, il avait mis pied à terre, et il avait baisé la main de lady Mowbray en l'appelant, comme à l'ordinaire, sa chère maman. Lorsqu'il se fut éloigné de la portière, Sarah dit ingénument à lady Mowbray: « Ah! mon Dieu! chère tante, je ne savais pas que vous aviez un fils; on m'avait toujours dit que vous n'aviez pas d'enfants? »

— C'est mon fils adoptif, Sarah, répondit lady Mowbray; regardez-le comme votre frère. »

Sarah n'en demanda pas davantage, et ne s'étonna même pas; elle regarda de côté Olivier, lui trouva l'air



noble et doux ; mais, réservée comme une véritable Anglaise, elle ne le regarda plus, et, durant huit jours, ne lui parla plus que par monosyllabes et en rougissant.

Ce que lady Mowbray voulait éviter par-dessus tout, c'était de laisser voir ses craintes à Olivier ; elle en rougissait à ses propres yeux et ne concevait pas la jalousie qui se manifeste. Elle était Anglaise aussi, et hère au point de mourir de douleur plutôt que d'avouer une faiblesse. Elle affecta, au contraire, d'encourager l'amitié d'Olivier pour Sarah ; mais Olivier s'en tint avec la jeune miss à une prévenance respectueuse, et la timide Sarah eût pu vivre dix ans près de lui sans faire un pas de plus.

Lady Mowbray se rassura donc, et commença à goûter un bonheur plus parfait encore que celui dont elle avait joui jusqu'alors. La fidélité d'Olivier paraissait inébranlable ; il semblait ne pas voir Sarah lorsqu'il était auprès de Metella, et s'il la rencontrait seule dans la maison, il l'évitait sans affectation.

Une année s'écoula pendant laquelle Sarah, fortifiée par l'exercice et l'air des montagnes, devint tellement belle que les jeunes gens de Genève ne cessaient d'errer autour du parc de lady Mowbray pour tâcher d'apercevoir sa nièce.

Un jour que lady Mowbray et sa nièce assistaient à une fête villageoise aux environs de la ville, un de ces jeunes gens s'approcha très-près de Sarah et la regarda presque insolemment. La jeune fille effrayée saisit vivement le bras d'Olivier et le pressa sans savoir ce qu'elle faisait. Olivier se retourna, et comprit en un instant le motif de sa frayeur. Il échangea d'abord des regards menaçants et bientôt des paroles sérieuses avec le jeune homme. Le lendemain, Olivier quitta le château de bonne heure et revint à l'heure du déjeuner ; mais, malgré son air calme, lady Mowbray s'aperçut bientôt qu'il souffrait, et le força de s'expliquer. Il avoua qu'il venait de se battre avec l'homme qui avait regardé insolemment miss Mowbray, et qu'il l'avait grièvement blessé ; mais il l'était lui-même, et Metella l'ayant forcé de retirer sa main, qu'il tenait dans sa redingote, vit qu'il l'était assez sérieusement. Elle s'occupait avec anxiété des soins qu'il fallait donner à cette blessure, lorsqu'en se retournant vers Sarah, elle vit qu'elle s'était évanouie auprès de la fenêtre. Cette excessive sensibilité parut naturelle à Olivier, dans une personne d'une complexion aussi délicate ; mais lady Mowbray y fit une attention plus marquée.

Lorsque Metella eut secouru sa nièce, et qu'elle se trouva seule avec Olivier, elle lui demanda le motif et les détails de son affaire. Elle n'avait rien vu de ce qui s'était passé la veille ; elle était en ce moment à plusieurs pas en avant de sa nièce et d'Olivier, et donnait le bras à une autre personne. Olivier tâcha d'éluder ses questions ; mais comme lady Mowbray le pressait de plus en plus, il raconta avec beaucoup de répugnance que miss Mowbray ayant été regardée insolemment par un jeune homme d'assez mauvais ton, il s'était placé entre elle et ce jeune homme ; celui-ci avait affecté de se rapprocher encore pour le braver, et Olivier avait été forcé de le pousser rudement pour l'empêcher de froisser le bras de Sarah, qui se pressait tout effrayée contre son défenseur. Les deux adversaires s'étaient donc donné rendez-vous dans des termes que Sarah n'avait pas compris, et, au bout d'une heure, après que les dames étaient montées en voiture, Olivier avait été retrouver le jeune homme et lui demander compte de sa conduite. Celui-ci avait soutenu son arrogance, et, malgré les efforts des témoins de la scène pour l'engager à reconnaître son tort, il s'était obstiné à braver Olivier ; il lui avait même fait entendre assez grossièrement qu'on le regardait comme l'amant de miss Sarah, en même temps que celui de sa tante, et que, quand on promenait en public le scandale de pareilles relations, on devait être prêt à en subir les conséquences.

Olivier n'avait donc pas hésité à se constituer le défenseur de Sarah, et, tout en repoussant avec mépris ces imputations ignobles, il avait versé son sang pour elle. « Je suis prêt à recommencer demain s'il le faut, dit-il à lady Mowbray, que ces calomnies avaient jetée dans la consternation. Vous ne devez ni vous affliger ni vous

effrayer ; votre nièce est sous ma protection, et je me conduirai comme si j'étais son père. Quant à vous, votre nom suffira auprès des gens de bien pour garder le sien à l'abri de toute atteinte. »

Lady Mowbray feignit de se calmer ; mais elle ressentit une profonde douleur de l'affront fait à sa nièce. Ce fut dans ce moment qu'elle comprit toute l'affection que cette aimable enfant lui inspirait. Elle s'accusa de l'avoir amenée auprès d'elle pour la rendre victime de la méchanceté de ces provinciaux, et s'effraya de sa situation, car elle n'y voyait d'autre remède que d'éloigner Olivier de chez elle tant que Sarah y demeurerait.

L'idée d'un sacrifice au-dessus de ses forces, mais qu'elle croyait devoir à la réputation de sa nièce, la tourmentait secrètement sans qu'elle pût se décider à prendre un parti.

Elle remarqua quelques jours après que Sarah paraissait moins timide avec Olivier, et qu'Olivier, de son côté, lui montrait moins de froideur. Lady Mowbray en souffrit ; mais elle pensa qu'elle devait encourager cette amitié au lieu de la contrarier, et elle la vit croître de jour en jour sans paraître s'en alarmer.

Peu à peu Olivier et Sarah en vinrent à une sorte de familiarité. Sarah, il est vrai, rougissait toujours en lui parlant, mais elle osait lui parler, et Olivier était surpris de lui trouver autant d'esprit et de naturel. Il avait eu contre elle une sorte de prévention qui s'effaçait de plus en plus. Il aimait à l'entendre chanter ; il la regardait souvent peindre des fleurs, et lui donnait des conseils. Il en vint même à lui montrer la botanique et à se promener avec elle dans le jardin. Un jour Sarah témoignait le regret de ne plus monter à cheval. Lady Mowbray, indisposée depuis quelque temps, ne pouvait plus supporter cette fatigue ; ne voulant pas priver sa nièce d'un exercice salutaire, elle pria Olivier de monter à cheval avec elle dans l'intérieur du parc, qui était fort grand, et où miss Mowbray pût se livrer à l'innocent plaisir de galoper pendant une heure ou deux tous les jours.

Ces heures étaient mortelles pour Metella. Après avoir embrassé sa nièce au front et lui avoir fait un signe d'amitié, en la voyant s'éloigner avec Olivier, elle restait sur le perron du château, pâle et consternée comme si elle les eût vus partir pour toujours ; puis elle allait s'enfermer dans sa chambre et fondait en larmes. Elle s'enfonçait quelquefois furtivement dans les endroits les plus sombres du parc, et les apercevait au loin, lorsqu'ils franchissaient rapidement tous les deux les arcades de lumière qui terminaient le berceau des allées. Mais elle se cachait aussitôt dans la profondeur du taillis, car elle craignait d'avoir l'air de les observer, et rien au monde ne l'effrayait tant que de paraître ridicule et jalouse.

Un jour qu'elle était dans sa chambre et qu'elle pleurait, le front appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Sarah et Olivier passèrent au galop ; ils reentraient de leur promenade ; les pieds de leurs chevaux soulevaient des tourbillons de sable ; Sarah était rouge, animée, aussi souple, aussi légère que son cheval, avec lequel elle ne semblait faire qu'un. Olivier galopait à son côté ; ils riaient tous les deux de ce bon rire franc et heureux de la jeunesse qui n'a pas d'autre motif qu'un besoin d'expansion, de bruit et de mouvement. Ils étaient comme deux enfants contents de crier et de se voir courir. Metella tressaillit et se cacha derrière son rideau pour les regarder. Tant de beauté, d'innocence et de douceur brillait sur leurs fronts, qu'elle en fut attendrie. « Ils sont faits l'un pour l'autre ; la vie s'ouvre devant eux, pensa-t-elle, l'avenir leur sourit, et moi je ne suis plus qu'une ombre que le tombeau semble réclamer... » Elle entendit bientôt les pas d'Olivier qui approchait de sa chambre ; s'asseyant précipitamment devant sa toilette, elle feignit de se coiffer pour le dîner.

Olivier avait l'air content et ouvert ; il lui baisa tendrement les mains, et lui remit de la part de Sarah, qui était allée se débarrasser de son amazone, un gros bouquet d'hépatiques qu'elle avait cueillies dans le parc. « Vous êtes donc descendus de cheval ? dit lady Mowbray.

— Oui, répondit-il ; Sarah, en apercevant toutes ces fleurs dans la clairière, a voulu absolument vous en ap-

porter, et, avant que j'eusse pris la bride de son cheval, elle avait sauté sur le gazon. Je lui ai servi de page, et j'ai tenu sa monture pendant qu'elle courait comme un petit chevreau après les fleurs et les papillons. Ma bonne Metella, votre nièce n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas une petite fille, c'est une espèce d'oiseau déguisé. Je le lui ai dit, et je crois qu'elle rit encore.

— Je vois avec plaisir, dit lady Mowbray avec un sourire mélancolique, que ma Sarah est devenue gaie. Chère enfant ! elle est si aimable et si belle !

— Oui, elle est jolie, dit Olivier, elle a une physionomie que j'aime beaucoup. Elle a l'air intelligent et bon ; elle vous ressemble, Metella ; je ne l'ai jamais tant trouvée qu'aujourd'hui. Elle a votre son de voix par instants.

— Je suis heureuse de voir que vous l'aimez enfin, cette pauvre petite ! dit lady Mowbray. Dans les commencements, elle vous déplaisait, convenez-en ?

— Non, elle me gênait, et voilà tout.

— Et à présent, dit Metella en faisant un violent effort sur elle-même pour conserver un air calme et doux, vous voyez bien qu'elle ne vous gêne plus.

— Je craignais, dit Olivier, qu'elle ne fût pas avec vous ce qu'elle devait être ; à présent, je vois qu'elle vous comprend, qu'elle vous apprécie, et cela me fait plaisir. Je ne suis pas seul à vous aimer ici. Je puis parler de vous à quelqu'un qui m'entend, et qui vous aime autant qu'un autre que moi peut vous aimer. »

Sarah entra en cet instant en s'écriant : « Eh bien ! chère tante, vous a-t-il remis le bouquet de ma part ? C'est un méchant homme que monsieur votre fils. Il me l'a presque ôté de force pour vous l'apporter lui-même. Il est aussi jaloux que votre petit chien, qui pleure quand vous caressez ma chevette. »

Lady Mowbray embrassa la jeune fille, et se dit qu'elle devait se trouver heureuse d'être aimée comme une mère.

Quelques jours après, tandis que les deux enfants de lady Mowbray (c'est ainsi qu'elle les appelait) faisaient leur promenade accoutumée, elle entra dans la chambre de Sarah pour prendre un livre et ramassa un petit coin de papier déchiré qui était sur le bord d'une tablette. Au milieu de mots interrompus qui ne pouvaient offrir aucun sens, elle lut distinctement le nom d'Olivier, suivi d'un grand point d'exclamation. C'était l'écriture de Sarah. Lady Mowbray jeta un regard sur les meubles. Le secrétaire et les tiroirs étaient fermés avec soin ; toutes les clefs en étaient retirées. Il ne convenait pas au caractère de lady Mowbray de faire d'autre enquête. Elle sortit cependant pour résister aux suggestions d'une curiosité inquiète.

Lorsque Sarah rentra de la promenade, lady Mowbray remarqua qu'elle était fort pâle et que sa voix tremblait. Un sentiment d'effroi mortel passa dans l'âme de Metella. Elle remarqua pendant le dîner que Sarah avait pleuré, et le soir elle était si abattue et si triste qu'elle ne put s'empêcher de la questionner. Sarah répondit qu'elle était souffrante, et demanda à se retirer.

Lady Mowbray interrogea Olivier sur sa promenade. Il lui répondit, avec le calme d'une parfaite innocence, que Sarah avait été fort gaie toute la première heure, qu'ensuite ils avaient été au pas et en causant ; qu'elle ne se plaignait d'aucune douleur, et que c'était lady Mowbray qui, en rentrant, l'avait fait apercevoir de sa pâleur.

En quittant Olivier, lady Mowbray, inquiète de sa nièce, se rendit à sa chambre, et, avant d'entrer, elle y jeta un coup d'œil par la porte entr'ouverte. Sarah écrivait. Au léger bruit que fit Metella, elle tressaillit et cacha précipitamment son papier, jeta sa plume et saisit un livre ; mais elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir que lady Mowbray était auprès d'elle. « Vous écriviez, Sarah ? lui dit-elle d'un ton grave et doux cependant.

— Non, ma tante, répondit Sarah dans un trouble inexprimable.

— Ma chère fille, est-il possible que vous me fassiez un mensonge ! »

Sarah baissa la tête et resta toute tremblante.

— Qu'est-ce que vous écriviez, Sarah ? continua lady Mowbray avec un calme désespérant.

— J'écrivais... une lettre, répondit Sarah au comble de l'angoisse.

— A qui, ma chère ? continua Metella.

— A Fanny Hurst, mon amie de couvent.

— Cela n'a rien de répréhensible, ma chère ; pourquoi donc vous cachez-vous ?

— Je ne me cachais pas, ma tante, répondit Sarah en essayant de reprendre courage. Mais sa confusion n'échappa point au regard sévère de lady Mowbray.

— Sarah, lui dit-elle, je n'ai jamais surveillé votre correspondance. J'avais une telle confiance en vous que j'aurais cru vous outrager en vous demandant à voir vos lettres. Mais si j'avais pensé qu'il pût exister un secret entre vous et moi, j'aurais regardé comme un devoir de vous en demander l'aveu. Aujourd'hui, je vois que vous en avez un, et je vous le demande.

— O ma tante ! s'écria Sarah éperdue.

— Sarah, si vous me refusiez, dit Metella avec beaucoup de douceur et en même temps de fermeté, je croirais que vous avez dans le cœur quelque sentiment coupable, et je n'insisterais pas, car rien n'est plus opposé à mon caractère que la violence. Mais je sortirais de votre chambre le cœur navré, car je me dirais que vous ne méritez plus mon estime et mon affection.

— O ma chère tante, ma mère ! ne dites pas cela ! » s'écria miss Mowbray en se jetant tout en larmes aux pieds de Metella.

Metella craignit de se laisser attendrir ; et, lui retirant sa main, elle rassembla toutes ses forces pour lui dire froidement : « Eh bien ! miss Mowbray, refusez-vous de me remettre le papier que vous écriviez ? »

Sarah obéit, voulut parler, et tomba demi-évanouie sur son fauteuil. Lady Mowbray résista au sentiment d'intérêt qui luttait chez elle contre un sentiment tout contraire. Elle appela la femme de chambre de Sarah, lui ordonna de la soigner, et courut s'enfermer chez elle pour lire la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Je vous ai promis depuis longtemps, *dearest* Fanny, l'aveu de mon secret. Il est temps enfin que je tienne ma promesse. Je ne pouvais pas confier au papier une chose si importante sans trouver un moyen de vous faire parvenir directement ma lettre. Maintenant je saisis l'occasion d'une personne que nous voyons souvent ici, et qui part pour Paris. Elle veut bien se charger de vous porter de ma part des minéraux et un petit herbier. Elle vous demandera au parler et vous remettra le paquet et la lettre, qui de cette manière ne passera pas par les mains de madame la supérieure. Ne me grondez donc pas, ma chère amie, et ne dites pas que je manque de confiance en vous. Vous verrez, en lisant ma lettre, qu'il ne s'agit plus de bagatelles comme celles qui nous occupaient au couvent. Ceci est une affaire sérieuse, et que je ne vous confie pas sans un grand trouble d'esprit. Je crois que mon cœur n'est pas coupable, et cependant je rougis comme si j'allais paraître devant un confesseur. Il y a plusieurs jours que je veux vous écrire. J'ai fait plus de dix lettres que j'ai toutes déchirées ; enfin je me décide ; soyez indulgente pour moi, et si vous me trouvez imprudente et blâmable, reprenez-moi doucement.

« Je vous ai parlé d'un jeune homme qui demeure ici avec nous, et qui est le fils adoptif de ma tante. La première fois que je le vis, c'était le jour de notre arrivée, je fus tellement troublée que je n'osai pas le regarder. Je ne sais pas ce qui se passa en moi lorsqu'il entra à demi dans la caleche pour baiser les mains de ma tante ; il le fit avec tant de tendresse que je me sentis tout émue, et que je compris tout de suite la bonté de son cœur ; mais il se passa plus de six mois avant que je connusse sa figure, car je n'osai jamais le regarder autrement que de profil. Ma tante m'avait dit : « Sarah, regardez Olivier comme votre frère. » Je me livrai donc d'abord à une joie intérieure que je croyais très-légitime. Il me semblait doux d'avoir un frère ; et s'il m'eût traitée tout de suite comme sa sœur, peut-être n'aurais-je jamais songé à l'aimer autrement !... Hélas ! vous voyez quel est mon malheur, Fanny ; j'aime, et je crois que je ne serai jamais unie à celui que j'aime. Pour vous dire comment j'ai eu l'imprudence d'ai-

mer ce jeune homme, je ne le puis pas; en vérité, je n'en sais rien moi-même, et c'est une bien affreuse fatalité. Imaginez-vous qu'au lieu de me parler avec la confiance et l'abandon d'un frère, il a passé plus d'un an sans m'adresser plus de trois paroles par jour; si bien que je crois que tous nos entretiens durant tout ce temps-là tiendraient à l'aise dans une page d'écriture. J'attribuais cette froideur à sa timidité; mais, le croiriez-vous? il m'a avoué depuis qu'il avait pour moi une espèce d'antipathie avant de me connaître. Comment peut-on haïr une personne qu'on n'a jamais vue et qui ne vous a fait aucun mal? Cette injustice aurait dû m'empêcher de prendre de l'attachement pour lui. Eh bien! c'est tout le contraire, et je commence à croire que l'amour est une chose tout à fait involontaire, une maladie de l'âme à laquelle tous nos raisonnements ne peuvent rien.

« J'ai été bien longtemps sans comprendre ce qui se passait en moi. J'avais tellement peur de M. Olivier que je croyais parfois avoir aussi de l'éloignement pour lui. Je le trouvais froid et orgueilleux; et cependant, lorsqu'il parlait à ma tante il changeait tellement d'air et de langage, il lui rendait des soins si dévoués, que je ne pouvais pas m'empêcher de le croire sensible et généreux.

« Une fois je passais au bout de la galerie, je le vis à genoux auprès de ma tante; elle l'embrassait, et tous deux semblaient pleurer. Je passai bien vite et sans qu'on m'aperçût; mais je ne saurais vous rendre l'émotion que cette scène touchante me causa. J'en fus agitée toute la nuit, et je me surpris plusieurs fois à désirer d'avoir l'âge de ma tante, afin d'être aimée comme une mère par celui qui ne voulait pas m'aimer comme une sœur.

« Je compris mes véritables sentiments à l'occasion du duel dont je vous ai parlé. Je ne vous ai pas nommé la personne qui me donnait le bras et qui se battit pour moi; je vous ai dit que c'était un ami de la maison: c'était M. Olivier. Lorsqu'il revint, il était fort pâle, et tenait sa main dans sa redingote; ma tante se douta de la vérité et le força de nous la montrer. Je ne sais si cette main était ensanglantée. Il me sembla voir du sang sur le linge qui l'enveloppait, et je sentis tout le mien se retirer vers mon cœur. Je m'évanouis, ce qui fut bien imprudent et bien malheureux; mais je crois qu'on ne se douta de rien. Quand je revis M. Olivier, je ne pus m'empêcher de le remercier de ce qu'il avait fait pour moi; et, tout en voulant parler, je me mis à pleurer comme une sotte. Je ne sais pourquoi je n'avais jamais pu me décider à le remercier devant ma tante. Peut-être que ce fut un mauvais sentiment qui me fit attendre un moment où j'étais seule avec lui. Je ne sais pas ce qu'il y avait de coupable à le faire, et cependant je me le suis toujours reproché comme une dissimulation envers lady Mowbray. J'avais espéré, je crois, être moins timide devant une seule personne que devant deux. Mais ce fut encore pis; je sentis que j'étouffais, et j'eus comme un vertige, car je ne m'aperçus pas que M. Olivier me pressait les mains. Quand je revins à moi, mes mains étaient dans les siennes, et il me dit plusieurs choses que je n'entendis pas. Je sais seulement qu'il me dit en s'en allant: « Ma chère miss Mowbray, je suis touché de votre amitié; mais, en vérité, il ne faut pas que vous pleuriez pour cette égratignure. » Depuis ce temps, sa conduite envers moi a été toute différente, et il a été d'une bonté et d'une obligeance qui ont achevé de me gagner le cœur. Il me donne des leçons, il corrige mes dessins, il fait de la musique avec moi; ma tante semble prendre un grand plaisir à nous voir si unis. Elle nous fait monter à cheval ensemble, elle nous force à nous donner la main pour nous raccommo-der; car il arrive souvent que, tout en riant, nous finissons par disputer et nous boudier un peu. Moi, j'étais tout à fait à l'aise avec lui, j'étais heureuse, et j'avais la vanité de croire qu'il m'aimait. Il me le disait du moins, et je m'imaginais que, quand on s'aime seulement d'amitié, et qu'on se convient sous les rapports de la fortune et de l'éducation, il est tout simple qu'on se marie ensemble. La conduite de ma tante semblait autoriser en moi cette espérance, et je pensais qu'on me trouvait encore trop jeune pour m'en parler. Dans ces idées, j'étais aussi

heureuse qu'il est permis de l'être; je ne desuiais rien sur la terre que la continuation d'une semblable existence. Mais, hélas! ce rêve s'est effacé, et le désespoir depuis ce matin... »

Ici la lettre avait été interrompue par l'arrivée de lady Mowbray.

Metella laissa tomber la lettre, et cachant son visage dans ses mains, elle resta plongée dans une morne consternation. Elle demeura ainsi jusqu'à une heure du matin, s'accusant de tout le mal et cherchant en vain comment elle pourrait le réparer. Enfin elle céda à un besoin instinctif et se rendit à la chambre de sa nièce. Tout le monde dormait dans la maison; le temps était superbe, la lune éclairait en plein la façade du château, et répandait de vives clartés dans les galeries, dont toutes les fenêtres étaient ouvertes. Metella les traversa lentement et sans bruit, comme une ombre qui glisse le long des murs. Tout à coup elle se trouva face à face avec Sarah, qui, les pieds nus et vêtue d'un peignoir de mousseline blanche, allait à sa rencontre; elles ne se virent que quand elles traversèrent l'une et l'autre un angle lumineux des murs. Lady Mowbray surprise continua de s'avancer pour s'assurer que c'était Sarah; mais la jeune fille, voyant venir à elle cette grande femme pâle traînant sur le pavé de la galerie sa longue robe de chambre en velours noir, fut saisie d'effroi. Cette figure morne et sombre ressemblait si peu à celle qu'elle avait habitude de voir à sa tante, qu'elle crut rencontrer un spectre et faillit tomber évanouie; mais elle fut aussitôt rassurée par la voix de lady Mowbray, qui était pourtant froide et sévère.

« Que faites-vous ici à cette heure, Sarah, et où allez-vous? »

— Chez vous, ma tante, répondit Sarah sans hésiter.

— Venez, mon enfant, lui dit lady Mowbray en prenant son bras sous le sien.

Elles regagnèrent en silence l'appartement de Metella. Le calme, la nuit et le chant joyeux des rossignols contrastaient avec la tristesse profonde dont ces deux femmes étaient accablées.

Lady Mowbray ferma les portes et attira sa nièce sur le balcon de sa chambre. Là elle s'assit sur une chaise et la fit asseoir à ses pieds sur un tabouret; elle attira sa tête sur ses genoux et prit ses mains dans les siennes, que Sarah couvrit de larmes et de baisers.

« Oh! ma tante, ma chère tante, pardonnez-moi, je suis coupable... »

— Non, Sarah, vous n'êtes pas coupable; je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est d'avoir manqué de confiance en moi. Votre réserve a fait tout le mal, mon enfant; maintenant il faut être franche, il faut tout me dire... tout ce que vous savez... »

Lady Mowbray prononça ces paroles dans une angoisse mortelle; et en attendant la réponse de sa nièce, elle sentit son front se couvrir de sueur. Sarah avait-elle découvert à quel titre Olivier vivait, ou du moins avait vécu auprès d'elle durant plusieurs années? Lady Mowbray ne savait pas quelle raison Sarah pouvait avoir pour renoncer tout à coup à une espérance si longtemps nourrie en secret et frémissait d'entendre sortir de sa bouche des reproches qu'elle croyait mériter. Un poids énorme fut ôté de son cœur lorsque Sarah lui répondit avec assurance: « Oui, ma tante, je vous dirai tout; que ne vous ai-je dit plus tôt mes folles pensées! Vous m'auriez empêchée de m'y livrer; car vous saviez bien que votre fils ne pouvait pas m'épouser... »

— Mais, Sarah, quelles sont vos raisons pour le croire?... Qui vous l'a donc dit?... »

— Olivier, répondit Sarah. Ce matin, nous causions de choses indifférentes dans le parc; nous étions près de la grille qui donne sur la route. Une noce vint à passer, nous nous arrêtâmes pour voir la figure des mariés; je remarquai qu'ils avaient l'air timide. « Ils ont l'air triste, répondit Olivier. Comment ne l'auraient-ils pas? Quelle chose stupide et misérable qu'un jour de noce! — Eh quoi! lui dis-je, vous voudriez qu'on se mariât en secret? Ce serait encore bien plus triste. — Je voudrais qu'on ne

se mariât pas du tout, répondit-il; pour moi, j'ai le mariage en horreur et je ne me marierai jamais. » Oh! ma chère tante, cette parole m'enfonça un poignard dans le cœur; en même temps elle me sembla si extraordinaire, que j'eus la hardiesse d'insister et de lui dire en affectant de le plaisanter: « Vous ne savez guère ce que vous ferez à cet égard-là. » Il me répondit avec beaucoup d'empressément, et comme s'il eût eu l'intention de m'ôter toute présomption: « Soyez sûre de ce que je vous dis, miss; j'ai fait un serment devant Dieu, et je le tiendrai. » La honte et la douleur me rendirent silencieuse, et j'ai fait de vains efforts toute la journée pour cacher mon désespoir...

Sarah fondit en larmes. Metella, soulagée d'une affreuse inquiétude, fut pendant quelques instants insensible à la douleur de sa nièce. Olivier n'aimait pas Sarah! En vain elle l'aimait, en vain elle était jeune, riche et belle; il ne voulait pas d'autre affection intime, pas d'autre bonheur domestique que celui qu'il avait goûté auprès de lady Mowbray. Un instant livrée à une reconnaissance égoïste, à une secrète gloire de son cœur enivré, elle laissa pleurer la pauvre Sarah, et oublia que son triomphe avait fait une victime. Mais sa cruauté ne fut pas de longue durée; la passion de lady Mowbray pour Olivier prenait sa source dans une âme chaleureuse ouverte à toutes les tendresses qui embellissent les femmes. Elle aimait Sarah presque autant qu'Olivier, car elle l'aimait comme une mère aime sa fille. La vue de sa douleur brisa le cœur de Metella; elle avait bien des torts à se reprocher! Elle aurait dû prévoir les conséquences d'un rapprochement continué entre ces deux jeunes gens. Déjà la malignité des voisins lui avait signalé un grave inconvénient de cette situation. Elle avait résisté à cet avertissement, et maintenant le bonheur de Sarah était compromis plus encore que sa réputation.

Elle la pressa dans ses bras en pleurant, et, dans le premier instant de sa compassion et de sa tendresse, elle pensa à lui sacrifier son amour.

« Non, lui dit-elle, égarée par un sentiment de générosité exaltée, Olivier n'a pas fait de serment; il est libre, il peut vous épouser; qu'il vous aime, qu'il vous rende heureuse, et je vous bénirai tous deux. Ce ne sera pas moi qui m'opposerai à l'union de deux êtres qui sont ce que j'ai de plus cher au monde... »

— Oh! je le crois bien, ma bonne tante! s'écria Sarah en se jetant de nouveau à son cou; mais c'est lui qui ne m'aime pas! Que faire à cela?

— Il ne vous a pas dit qu'il ne vous aimait pas? Est-ce qu'il vous l'a dit, Sarah?

— Non, mais pourquoi se dit-il engagé? Oh! peut-être qu'il l'est en effet. Il a quelque raison que vous ne connaissez pas! Il aime une femme, il est marié en secret peut-être.

— Je l'interrogerai, je saurai ce qu'il pense, répondit Metella; je ferai pour vous, ma fille, tout ce qui dépendra de moi. Si je ne puis rien, ma tendresse vous restera.

— Oh! oui, ma mère! toujours, toujours! » s'écria Sarah en se jetant à ses pieds.

Apaisée par les promesses hasardées de sa tante, Sarah se retira plus tranquille. Metella la mit au lit elle-même, lui fit prendre une potion calmante, et ne la quitta que quand elle eut cessé de soupirer dans son sommeil, comme font les enfants qui s'endorment en pleurant et qui sanglottent encore à demi en rêvant.

Lady Mowbray ne dormit pas; elle était rassurée sur certains points, mais à l'égard des autres elle était en proie à mille agitations, et ne voyait pas d'issue à la position délicate où elle avait placé la pauvre Sarah. La pensée d'engager Olivier à l'épouser n'avait pu prendre de consistance dans son esprit; vainement eût-elle sacrifié cette jalousie de femme qu'elle combattait si généreusement depuis plus d'une année. Il y a dans la vie des rapports qui deviennent aussi sacrés que si les lois les eussent sanctionnés, et Olivier lui-même n'eût pas pu oublier qu'il avait regardé Sarah comme sa fille.

Incapable de se retirer elle-même de cette perplexité, lady Mowbray résolut d'attendre quelques jours pour

prendre un parti; elle chercha à se persuader que la passion de Sarah n'était peut-être pas aussi sérieuse que dans ses romanesques confidences la jeune fille se l'imaginait; ensuite, Olivier pouvait, par sa froideur, l'en guérir mieux que tous les raisonnements. Elle alla retrouver Sarah le lendemain, lui dit qu'elle avait réfléchi, et que le résultat de ses réflexions était celui-ci: il était impossible d'interroger Olivier sur ses intentions, et de lui demander l'explication de ses paroles de la veille sans lui laisser deviner l'impression qu'elles avaient produite sur miss Mowbray, et sans lui faire soupçonner l'importance qu'elle y attachait. « Dans la situation où vous êtes vis-à-vis de lui, dit-elle, le premier point, le plus important de tous, c'est de ne pas avouer que vous aimez sans savoir si l'on vous aime. »

— Oh! certainement, ma tante, dit Sarah en rougissant.

— Il n'est pas besoin sans doute, mon enfant, que je fasse appel à votre pudeur et à votre fierté; l'une et l'autre doivent vous suggérer une grande prudence et beaucoup d'empire sur vous-même...

— Oh! certes, ma tante, reprit la jeune Anglaise avec un mélange d'orgueil et de douleur qui lui donna l'expression d'une vierge martyre de Titien.

— Si mon fils, poursuivit Metella, est réellement lié au célibat par quelque engagement qu'il ne puisse pas confier, même à moi, il faudra bien, Sarah, que vous vous sépariez l'un de l'autre...

— Oh! s'écria Sarah effrayée, est-ce que vous me chasseriez de chez vous? est-ce qu'il faudrait retourner au couvent ou en Angleterre? Loin de lui, loin de vous, toute seule!... Oh! j'en mourrais! Après avoir été tant aimée!

— Non, dit Metella d'une voix grave, je ne l'abandonnerai jamais; je te suis nécessaire: nous sommes liées l'une à l'autre pour la vie.

En parlant ainsi elle posa ses deux mains sur la tête blonde de Sarah, et leva les yeux au ciel d'un air solennel et sombre. En se consacrant à cette enfant de son adoption, elle sentait combien étaient terribles les devoirs qu'elle s'était imposés envers elle, puisqu'il faudrait peut-être lui sacrifier le bonheur de toute sa vie, la société d'Olivier.

« Me promettez-vous du moins, continua-t-elle, que si, après avoir fait tout ce qui dépendra de moi pour votre bonheur, je ne réussis pas à fermer cette plaie de votre âme, vous ferez tous vos efforts pour vous guérir? Ai-je affaire à une enfant romanesque et entêtée, ou bien à une jeune fille forte et courageuse? »

— Doutez-vous de moi? dit Sarah.

— Non, je ne doute pas de toi; tu es une Mowbray, tu dois savoir souffrir en silence.... Allez vous coiffer, Sarah, et tâchez d'être aussi soignée dans votre toilette, aussi calme dans votre maintien que de coutume. Nous allons attendre quelques jours encore avant de décider de notre avenir. Jurez-moi que vous n'écrierez à aucune de vos amies; que je serai votre seule confidente, votre seul conseil, et que vous travaillerez à être digne de ma tendresse. »

Sarah jura en pleurant de faire tout ce que désirait sa tante; mais, malgré tous ses efforts, son chagrin fut si visible qu'Olivier s'en aperçut dès le premier instant. Il regarda lady Mowbray et trouva la même altération sur ses traits. Les vérités qu'il avait confusément entrevues brillèrent à son esprit; les pensées qui, par bouffées brûlantes, avaient traversé son cerveau à de rares intervalles, revinrent l'embraser. Il fut effrayé de ce qui se passait en lui et autour de lui; il prit son fusil et sortit. Après avoir tué quelques innocentes volatiles, il rentra plus fort, trouva les deux femmes plus calmes, et la soirée s'écoula assez doucement. Quand on a l'habitude de vivre ensemble, quand on s'est compris si bien que durant longtemps toutes les idées, tous les intérêts de la vie privée ont été en commun, il est presque impossible que le charme des relations se rompe tout à coup sur une première atteinte. Les jours suivants virent donc se prolonger cette intimité, dont aucun des trois n'avait altéré la



douceur par sa faute. Néanmoins la plaie allait s'élargissant dans le cœur de ces trois personnes. Olivier ne pouvait plus douter de l'amour de Sarah pour lui; il en avait toujours repoussé l'idée, mais maintenant tout le lui disait, et chaque regard de Metella, quelle qu'en fût l'expression, lui en donnait une confirmation irrécusable. Olivier chérissait si réellement, si tendrement sa mère adoptive, il avait connu auprès d'elle une manière d'aimer si paisible et si bienfaisante, qu'il s'était cru incapable d'une passion plus vive; il s'était donc livré en toute sécurité au danger d'avoir pour sœur une créature vraiment angélique. À mesure que ses sentiments pour Sarah devenaient plus vifs, il réussissait à se tranquilliser en se disant que Metella lui était toujours aussi chère; et en cela il ne se trompait pas, seulement pour l'une l'amour prenait la place de l'amitié, et pour l'autre l'amitié avait remplacé l'amour. L'âme de ce jeune homme était si bonne et si ardente qu'il ne savait pas se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Mais quand il crut s'en être assuré, il ne transigea point avec sa conscience: il résolut de partir. La tristesse de Sarah, sa douceur modeste, sa tendresse réservée et pleine d'une noble fierté, achevèrent de l'enthousiasmer; expansif et impressionnable comme il l'était, il sentit qu'il ne serait pas longtemps maître de son secret, et ce qui acheva de le déterminer, ce fut de voir que Metella l'avait deviné.

En effet, lady Mowbray connaissait trop bien toutes les nuances de son caractère, tous les plis de son visage, pour n'avoir pas pénétré, avant lui-même peut-être, ce qu'il éprouvait auprès de Sarah. Ce fut pour elle le dernier coup; car, en dépit de sa bonté, de son dévouement et de sa raison, elle aimait toujours Olivier comme aux premiers jours. Ses manières avec lui avaient pris cette dignité que le temps, qui sanctifie les affections, devait nécessairement apporter; mais le cœur de cette femme infortunée était aussi jeune que celui de Sarah. Elle devint presque folle de douleur et d'incertitude: devait-elle laisser sa nièce courir les dangers d'une passion partagée? devait-elle favoriser un mariage qui lui semblait contraire à toute délicatesse d'esprit et de mœurs? Mais pouvait-elle s'y opposer, si Olivier et Sarah le désiraient tous deux? Cependant il fallait s'expliquer, sortir de ces perplexités, interroger Olivier sur ses intentions; mais à quel titre? Était-ce l'amante désespérée d'Olivier, ou la mère prudente de Sarah qui devait provoquer un aveu à faire aussi difficile pour lui?

Un soir, Olivier parla d'un voyage de quelques jours qu'il allait faire à Lyon; lady Mowbray, dans la position désespérée où elle était réduite, accepta cette nouvelle avec joie, comme un répit accordé à ses souffrances. Le lendemain, Olivier fit seller son cheval pour aller à Genève, où il devait prendre la poste. Il vint à l'entrée du salon prendre congé des dames: Sarah, dont il baisa la main pour la première fois de sa vie, fut si troublée qu'elle n'osa pas lever les yeux sur lui; Metella, au contraire, l'observait attentivement; il était fort pâle et calme, comme un homme qui accomplit courageusement un devoir rigoureux. Il embrassa lady Mowbray, et alors sa force parut l'abandonner; des larmes roulerent dans

ses yeux; sa main trembla convulsivement en lui glissant une lettre humide...

Il se précipita dehors, monta à cheval et partit au galop. Metella resta sur le perron jusqu'à ce qu'elle n'entendit plus les pas de son cheval. Alors elle mit une main sur son cœur, pressa le billet de l'autre, et comprit que tout était fini pour elle.

Elle rentra dans le salon. Sarah, penchée sur sa broderie, feignait de travailler pour prouver à sa tante qu'elle avait du courage et savait tenir sa promesse; mais elle était aussi pâle que Metella, et, comme elle, elle ne sentait plus battre son cœur.

Lady Mowbray traversa le salon sans lui adresser une parole; elle monta dans sa chambre et lut le billet d'Olivier.

« Je pars, vous ne me reverrez plus, à moins que dans plusieurs années... et lorsque miss Mowbray sera mariée!... Ne me demandez pas pourquoi il faut que je vous quitte; si vous le savez, ne m'en parlez jamais! »

Metella crut qu'elle allait mourir, mais elle éprouva ce que la nature a de force contre le chagrin. Elle ne put pleurer, elle étouffait; elle eut envie de se briser la tête contre les murs de sa chambre; et puis elle pensa à Sarah, et elle eut un instant de haine et de fureur.

« Maudit soit le jour où tu es entrée ici! s'écria-t-elle. La protection que je t'ai accordée me coûte cher, et mon frère m'a légué la robe de Déjanire! »

Elle entendit Sarah qui approchait, et se calma aussitôt; la vue de cette aimable créature réveilla sa tendresse, elle lui tendit ses bras.

« O mon Dieu! qu'est-ce qui nous arrive? s'écria Sarah épouvantée. Ma tante, où est allé Olivier? »

— Il va voyager pour sa santé, répondit lady Metella avec un sourire mélancolique, mais il reviendra; ayons courage, restons ensemble, aimons-nous bien. »

Sarah sut renfermer ses larmes; Metella reporta sur elle toute son affection. Olivier ne revint pas: Sarah ne sut jamais pourquoi.

Mais le temps est plus maître de nous que nous-mêmes; la femme ne veut pas se flétrir sans avoir fleuri, et il n'est point de courageux dévouement que Dieu ne récompense dans ceux qui l'accomplissent, ou dans ceux qui en sont l'objet. Celui d'Olivier porta ses fruits. Sarah s'habitua peu à peu à son absence, et un jour vint où elle aima un époux digne d'elle. Metella, fortifiée contre le souvenir des passions par une conscience raffermie et par le sentiment maternel que la douce Sarah sut développer dans son cœur, descendit tranquillement la pente des années. Quand elle eut accepté franchement la vieillesse, quand elle ne cacha plus ses beaux cheveux blancs, quand les pleurs et l'insomnie ne creusèrent plus à son front de rides anticipées, quand l'effacement du marbre antique se fit calme, lent, et rationnel, on y vit d'autant plus reparaître les lignes de l'impérissable beauté du type. On l'admira encore dans l'âge où l'amour n'est plus de saison, et dans le respect avec lequel on la saluait, entourée et embrassée par les charmants enfants de Sarah, on sentait encore l'émotion qui se fait dans l'âme à la vue d'un ciel pur, harmonieux et placide que le soleil vient d'abandonner.





# JEANNE

## NOTICE

*Jeanne* est le premier roman que j'aie composé pour le mode de publication en feuilletons. Ce mode exige un art particulier que je n'ai pas essayé d'acquiescer, ne m'y sentant pas propre. C'était en 1844, lorsque le vieux *Constitutionnel* se rajeunit en passant au grand format. Alexandre Dumas et Eugène Sue possédaient dès lors, au plus haut point, l'art de finir un chapitre sur une péripétie intéressante, qui devait tenir sans cesse le lecteur en haleine, dans l'attente de la curiosité ou de l'inquiétude. Tel n'était pas le talent de Balzac, tel est encore moins le mien. Balzac, esprit plus analytique, moi, caractère plus lent et plus rêveur, nous ne pouvions lutter d'invention et d'imagination contre cette fécondité d'événements et ces complications d'intrigues. Nous en avons souvent parlé ensemble; nous n'avons pas voulu l'essayer, non par dédain du genre et du talent d'autrui; Balzac était trop fort, moi trop amoureux de mes aises intellectuelles pour dénigrer les autres; car le dénigrement, c'est l'envie, et on dit que cela rend fort malheureux. Nous n'avons pas voulu l'essayer, par la certitude que nous sentions en nous de n'y pas réussir et d'avoir à y sacrifier, des résultats de travail qui ont aussi leur valeur, moins brillante, mais allant au même but.

Ce but, le but du roman, c'est de peindre l'homme, et, qu'on le prenne dans un milieu ou dans l'autre, aux prises avec ses idées ou avec ses passions, en lutte contre un monde intérieur qui l'agite, ou contre un monde extérieur qui le secoue, c'est toujours l'homme en proie à toutes les émotions et à toutes les chances de la vie.

*Jeanne* est une première tentative qui m'a conduit à faire plus tard *la Mare au Diable*, *le Champi* et *la Petite Fadette*. La vierge d'Holbein m'avait toujours frappé comme un type mystérieux où je ne pouvais voir qu'une fille des champs rêveuse, sévère et simple: la candeur infinie de l'âme, par conséquent un sentiment profond dans une méditation vague, où les idées ne se formulent point. Cette femme primitive, cette vierge de l'âge d'or, où la trouver dans la société moderne? Du moment qu'elle sait lire et écrire, elle ne vaut pas moins, sans doute, mais elle est autre, et appartient à un autre genre de description.

Je crus ne pouvoir la trouver qu'aux champs, pas même aux champs, au désert, sur une lande inculte, sur une terre primitive qui porte les stigmates mystérieuses de notre plus antique civilisation. Ces coins sacrés où la charrue n'a jamais passé, où la nature est sauvage, gran-

dièse ou morne, où la tradition est encore debout, où l'homme semble avoir conservé son type gaulois et ses croyances fantastiques, ne sont pas aussi rares en France qu'on devrait le croire après tant de révolutions, de travaux et de découvertes. La France est pleine, au contraire, de ces contrastes entre la civilisation moderne et la barbarie antique, sur des zones de terrain qui ne sont séparées parfois l'une de l'autre que par un ruisseau ou par un buisson. Quand on se trouve dans une de ces solitudes où semble régner le sauvage génie du passé, cette pensée banale vient à tout le monde : « On se croirait ici à deux mille lieues des villes et de la société. » On pourrait dire aussi bien qu'on s'y sent à deux mille ans de la vie actuelle.

Cette vierge gauloise, ce type d'Holbein, ou de Jeanne d'Arc ignorée, qui se confondaient dans ma pensée, j'essayai d'en faire une création développée et complète. Mais je ne réussis point à mon gré. Il me fallut, pour satisfaire aux nécessités du feuilleton, me hâter un peu, et, d'ailleurs, je n'osai point alors faire ce que j'ai osé plus tard, peindre mon type dans son vrai milieu, et l'encadrer exclusivement de figures rustiques en harmonie avec la mesure, assez limitée en littérature, de ses idées et de ses sentiments. En mêlant JEANNE à des types de notre civilisation, je trouvais que j'atténuais la vraie grandeur que je lui avais rêvée, et que j'altérais sa simplicité nécessaire. Je fis un roman de contrastes, comme ces contrastes de paysages et de mœurs dont j'ai parlé tout à l'heure; mais je me sentis dérangé de l'oasis austère où j'aurais voulu oublier et faire oublier à mon lecteur le monde moderne et la vie présente. Mon propre style, ma phrase me gênait. Cette langue nouvelle ne peignait ni les lieux, ni les figures que j'avais vues avec mes yeux et comprises avec ma rêverie. Il me semblait que je barbouillais d'huile et de bitume les peintures seches, brillantes, naïves et plates des maîtres primitifs, que je cherchais à faire du relief sur une figure étrusque, que je traduisais Homère en rébus, enfin que je profanais le nu antique avec des draperies modernes.

Les peintres et les sculpteurs de la renaissance l'ont fait pourtant. Germain Pilon a habillé les Grâces païennes avec une mousseline ou un taffetas qui n'est jamais sorti d'une autre fabrique que de celle de son génie; mais il faut être Germain Pilon ou ne pas s'en mêler. Puisse le lecteur m'être plus indulgent que je ne le suis à moi-même!

GEORGE SAND.

Nohant, mai 1852.

### DÉDICACE A FRANÇOISE MEILLANT.

« Tu ne sais pas lire, ma paisible amie, mais ta fille et la mienne ont été à l'école. Quelque jour, à la veillée d'hiver, pendant que tu fileras ta quenouille, elles te raconteront cette histoire qui deviendra beaucoup plus jolie en passant par leurs bouches. »

### PROLOGUE.

Dans les montagnes de la Creuse, en tirant vers le Bourbonnais et le pays de Combraille, au milieu du site le plus pauvre, le plus triste, le plus désert qui soit en France, le plus inconnu aux industriels et aux artistes, vous voudrez bien remarquer, si vous y passez jamais, une colline haute et nue, couronnée de quelques roches qui ne frapperaient guère votre attention, sans l'avertissement que je vais vous donner. Gravissez cette colline; votre cheval vous portera, sans grand effort, jusqu'à son sommet; et là, vous examinerez ces roches disposées dans un certain ordre mystérieux, et assises, par masses énormes, sur de moindres pierres où elles se tiennent depuis une trentaine de siècles dans un équilibre inaltérable. Une seule

est laissée choir sous les coups des premières populations chrétiennes, ou sous l'effort du vent d'hiver qui gronde avec persistance autour de ces collines dépouillées de leurs antiques forêts. Les chênes prophétiques ont à jamais disparu de cette contrée, et les druidesses n'y trouveraient plus un rameau de gui sacré pour parer l'autel d'Hésus.

Ces blocs posés comme des champions gigantesques sur leur étroite base, ce sont les menhirs, les dolmens, les cromlechs des anciens Gaulois, vestiges de temples cyclopiens d'où le culte de la force semblait bannir par principe le culte du beau; tables monstrueuses où les dieux barbares venaient se rassasier de chair humaine, et s'enivrer du sang des victimes; autels effroyables où l'on égorgeait les prisonniers et les esclaves, pour apaiser de farouches divinités. Des cuvettes et des cannelures creusées dans les angles de ces blocs, semblent révéler leur abominable usage, et avoir servi à faire couler le sang. Il y a un groupe plus formidable que les autres, qui enferme une étroite enceinte. C'était peut-être là le sanctuaire de l'oracle, la demeure mystérieuse du prêtre. Aujourd'hui ce n'est, au premier coup d'œil, qu'un jeu de la nature, un de ces refuges que la rencontre de quelques roches offre au voyageur ou au pâtre. De longues herbes ont recouvert la trace des antiques bûchers, les jolies fleurs sauvages des terrains de bruyères enveloppent le socle des funestes autels, et, à peu de distance, une petite fontaine froide comme la glace et d'un goût saumâtre, comme la plupart de celle du pays Marchois, se cache sous des buissons rongés par la dent des boucs. Ce lieu sinistre, sans grandeur, sans beauté, mais rempli d'un sentiment d'abandon et de désolation, on l'appelle les *Pierres Jomâtres*.

Vers les derniers jours d'août 1816, trois jeunes gens de bonne mine chassaient au chien couchant, au pied de la *montagne aux pierres*, comme on dit dans le pays.

— Amis, dit le plus jeune, je meurs de soif, et je sais par ici une fontaine vers laquelle mon chien court déjà, comme à bonne connaissance. Si vous voulez me suivre, sir Arthur sera peut-être bien aise de voir de près ces pierres druidiques, bien qu'il en ait vu sans doute de plus curieuses en Écosse et en Irlande.

— Je verrai toujours, répondit sir Arthur, avec un accent britannique bien marqué; et il se mit à graver la colline par son côté le plus roide, pour marcher en ligne droite aux pierres jomâtres.

— Quant à moi, dit le troisième chasseur, qui avait l'air moins distingué que les deux autres, quoique sa physionomie eût plus d'expression et son œil plus de vivacité, je n'espère pas trouver ici de gibier, c'est un endroit maudit; mais je vais à la recherche de quelque chèvre, pour la soulager de son lait.

— *Tous ne devez pas!* dit l'Anglais, dont le parler était toujours obscur à force de laconisme.

— Prenez garde, Marsillat, cria le premier interlocuteur, le jeune Guillaume de Bousac, qui se dirigeait vers la fontaine; vous savez bien que sir Arthur est le grand redresseur de nos torts, et qu'il ne voit pas d'un bon œil vos attentats contre la propriété. Il ne veut pas qu'on saccage les murs de clôture, qu'on gâte les sarrasins, ni qu'on tue la poule du paysan.

— Bah! reprit le jeune licencié en droit, le paysan sait bien prendre sa revanche au centuple.

Sir Arthur était déjà loin. Il avait une manière de marcher en rasant la terre, qui n'avait l'air ni active ni dégagée, mais qui gagnait le double en vitesse sur celle de ses compagnons. C'était un chasseur modèle; il n'avait jamais ni faim ni soif, et les jeunes gens qui le suivaient avec émulacion maudissaient souvent son infatigable persévérance.

Bien que Guillaume de Bousac et Léon Marsillat ne fissent que bondir et s'essouffler, l'Anglais, pareil à la tortue de la fable, qui gagne sur le lièvre le prix de la course, examinait depuis un quart d'heure la disposition et les qualités minéralogiques des pierres jomâtres, quand ses deux amis vinrent le rejurer.

— Diable de fontaine! disait M. de Bousac en faisant

la grimace ; elle a un goût de cuivre qui ne me donne pas grande idée du *trésor* !

— Ces maudites chèvres, disait Marsillat, n'ont pas une goutte de lait ! au lieu de brouter, elles ne songent qu'à lécher les pierres. Est-ce qu'elles auraient le goût de l'or ?

— *Or ? trésor ?* demanda sir Arthur, en les regardant d'un air étonné.

— C'est qu'il faut vous dire, repartit Guillaume de Boussac, qu'il y a une tradition, une légende sur cet endroit-ci. Vous n'ôteriez pas de la tête de nos paysans, à ce que prétend Marsillat, qu'un trésor est enfoui dans cette région.

— Cette croyance les rend fous, dit Marsillat. Les uns supposent ce trésor enterré sous ces pierres druidiques ; d'autres le cherchent plus loin, dans la montagne de Toull-Sainte-Croix, que vous voyez, à une heure de chemin d'ici.

L'Anglais regarda le sol maigre et pierreux, les bruyères qui étouffaient le fourrage, les chèvres efflanquées qui erraient à quelque distance.

— Il y a un trésor dans les terres incultes, dit-il : mais il faut un autre trésor pour l'en retirer.

— Oui, des capitaux ! dit Marsillat.

— Et des paysans ! ajouta Guillaume. Cette terre est dépeuplée.

— *Des hommes, et puis des hommes*, reprit l'Anglais.

— *Comprends pas*, dit Guillaume en souriant, à Marsillat.

— Pas de maîtres et pas d'esclaves ; des hommes et des hommes ! reprit sir Arthur, étonné de n'avoir pas été compris, lui qui croyait parler clair.

— Est-ce qu'il y a des esclaves en France ? s'écria Marsillat en haussant les épaules.

— Oui, et en Angleterre aussi ! répondit l'Anglais sans se déconcerter.

— La philosophie m'ennuie, reprit à demi-voix Marsillat en s'adressant à son jeune compatriote ; votre Anglais me dégoûterait d'être libéral. Combien voulez-vous parler, Guillaume, ajouta-t-il tout haut, que je monte sur la plus haute et la plus lisse des pierres jomâtres ?

— Je parie que non, répondit M. de Boussac.

— Voulez-vous parier ce que nous avons d'argent sur nous ?

— Volontiers, cela ne me ruinera pas. Je n'ai qu'un louis.

— Eh pardieu, je n'ai qu'une pièce de 5 francs, moi, reprit Marsillat après avoir fouillé toutes ses poches.

— C'est égal, je tiens ! dit M. de Boussac.

— Et vous, *Mylord ?* reprit Marsillat : que pariez-vous ?

— Je parie une pièce de 5 sous de France, répondit sir Arthur.

— Fi donc ! j'ai cru, dit Marsillat, que les Anglais étaient fous des paris. Ils ne méritent guère leur réputation. 5 sous pour monter là-dessus !

— C'est plus que cela ne vaut.

— Par exemple ! Il y a de quoi se casser bras et jambes !

— Alors, je ne parie rien, ou je parie 4,000 livres sterling contre vous que vous y monterez.

— L'argent n'est rien, la gloire est tout ! s'écria gaiement Marsillat ; je tiens vos 5 sous et je monte.

— C'est comme cela qu'on se tue, dit Arthur en lui ôtant froidement des mains son fusil armé dont il voulait s'aider.

Marsillat fit des efforts inouïs, des miracles d'adresse, et après s'être écorché les mains en glissant plus d'une fois jusqu'à terre, après avoir cassé ses bretelles et mis au désespoir son chien qui ne pouvait le suivre, il parvint à se dresser d'un air de triomphe sur la plate-forme du dolmen. Savez-vous, s'écria-t-il, que ces pierres étaient des idoles ? me voilà sur les épaules d'un Dieu !

— Écoutez, Léon, lui cria le jeune de Boussac, si vous trouvez là-haut la druidesse Velléda, faites-nous-en part.

— Bah ! Je n'aime pas plus votre druidesse que votre

Chateaubriand ! répondit Marsillat, qui se piquait de libéralisme. Vive Lisette ! vive le charmant Béranger !

— Écrivain de mauvaise compagnie, reprit le jeune homme avec dédain ; n'est-ce pas sir Arthur ? est-ce que vous pouvez supporter ce chansonnier de taverne ?

— Béranger ! grand poète ! dit tranquillement l'Anglais.

— Un poète, lui ! dites donc Chateaubriand !

— Et Chateaubriand grand poète, reprit l'Anglais sans s'animer davantage.

— Allons, vous n'entendez rien à la littérature française, cher *allié*, vous êtes un véritable Anglais.

— Je suis, quand je dis cela, un véritable Français, répondit sir Arthur, et un jour, Chateaubriand, Béranger se donneront la main.

— Ce jour-là, repartit le jeune noble, Marsillat trouvera la druidesse Velléda sur la grande pierre jomâtre.

Quoi, Lisette, est-ce vous... ?

Chantait Marsillat en parcourant la plate-forme du dolmen, et en sautant d'un bloc à l'autre. Tout à coup il s'arrêta, et son chant fut interrompu par une exclamation de surprise.

— Qu'est-ce donc ? un lièvre ? un serpent ? s'écria Guillaume.

— Velléda ? demanda sir Arthur en souriant un peu.

— Non ! Lisette, répondit Marsillat, pas laide du tout, ma foi ! mais est-elle morte ?

Et il disparut dans la coulisse que formait l'écartement des deux plus grosses pierres druidiques. Guillaume de Boussac, voyant qu'il ne répondait plus à ses questions, poussé par la curiosité d'une aventure, se mit en devoir d'escalader le rocher ; mais sir Arthur, moins pressé et nullement ému, lui fit remarquer qu'en tournant l'enceinte de roches et en rejoignant Marsillat par l'intérieur, il aurait beaucoup plus vite atteint son but. Ce fut l'affaire de quelques instants, et tous trois se trouvèrent réunis autour de la druidesse endormie.

— C'est un petit enfant, dit l'Anglais.

— Cela ? ça a quatorze ou quinze ans, répondit Marsillat ; peut-être plus !

— Je n'aurais pas cru, dit Guillaume.

— La race du pays est comme cela, reprit Marsillat ; les filles jusqu'à seize ans, et les garçons jusqu'à vingt, sont tout petits et conservent des traits enfantins ; ils se développent tout d'un coup, et deviennent grands et forts, lorsqu'on les croyait noués pour toujours. C'est la même chose que pour les poulains et les taureaux.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, dit sir Arthur, scandalisé d'entendre parler si légèrement de l'espèce humaine.

— Comme elle dort ! dit Guillaume de Boussac ; un coup de fusil ne la réveillerait pas.

— J'ai envie d'essayer, dit Marsillat en cherchant à prendre l'arme de sir Arthur, qui la lui refusa avec fermeté, trouvant la plaisanterie cruelle et dangereuse.

— C'est le sommeil de l'ange ou de la bête, reprit Guillaume. Elle est jolie, n'est-ce pas, Léon ? Je ne peux voir que son profil, qui n'est pas laid.

— Je voudrais voir *son* figure, dit l'Anglais qui, par quelques fautes de langue, donnait parfois, sans le savoir, un tour assez plaisant à ses discours ordinairement graves.

— Oh ! *son* figure est *beau* ! répondit Marsillat avec l'indifférence que lui aurait inspirée une créature ruminante. Je l'ai vue ; c'est le beau type bourbonnais qui se mêle sur la frontière au type marchais moins sévère, mais plus piquant à mon gré. Si elle n'avait pas renforcé son nez sous son bras, vous verriez une vraie beauté bourbonnaise, et cela plairait à *mylord*, j'en suis sûr, car il a des yeux tout comme un autre, malgré sa philosophie.

Guillaume de Boussac voulut pousser la dormeuse du bout de son fouet pour la réveiller ; l'Anglais s'y opposa, en disant d'un ton et avec un accent qui provoquèrent un éclat de rire :

— Laissez dormir l'innocence.

— On peut bien la faire remuer sans la réveiller, dit Marsillat en avançant la main pour retourner la tête de la pastourelle.

— Mettez votre gant ! dit Guillaume, en le retenant ; les enfants de ce pays sont si malpropres !

— C'est vrai, reprit Marsillat, en ramassant un brin d'herbe dont il chatouilla le front de la jeune fille.

Elle fit le mouvement de chasser une mouche importune, et se retourna avec ce gros soupir sans effort et sans tristesse, qui soulève la poitrine des enfants endormis, et qui a une harmonie particulière, une pureté de souffle qui inspire je ne sais quel attendrissement. Puis, sans ouvrir les yeux, elle prit à son insu une pose incroyablement gracieuse. Son bras était rejeté au-dessus de sa tête, et sa main brune, mais effilée et petite, rejeta en arrière sa coiffe de toile grise, et resta entr'ouverte sur ses cheveux d'un blond cendré magnifique. C'était bien le plus frais visage humain qui eût jamais bravé sans voile et sans ombrelle les ardeurs du soleil de midi. Il est certains cautions du Berri et des provinces limitrophes, où, malgré l'absence d'arbres, et en dépit d'une vie exposée à toutes les blessures du hâle, la carnation des paysans est aussi pure et aussi délicate que celle des Vénitiens et des montagnards des Alpes graïennes. Dans les endroits où ce caractère n'est pas général, il se produit et se perpétue dans certaines familles, et c'est une opinion assez répandue, que ces familles sont d'origine anglaise, les Anglais ayant occupé, comme on sait, assez longtemps nos provinces du centre pour y mélanger leur sang avec celui des indigènes ; mais nous croirions plutôt que le pur sang de la race gauloise primitive s'est conservé jusqu'à nos jours sans mélange, dans quelques tribus rustiques de nos provinces centrales.

La dormeuse était donc blanche comme l'aster des prés et rosée comme la fleur de l'eglantier. Mais sa beauté eût pu se passer de cette recherche particulière à la race des oisifs. Ses traits étaient admirables, son front humide, un peu bas comme celui des statues antiques. Les lignes les plus pures et un calme angélique dans la physionomie lui donnaient une ressemblance frappante avec ces beaux types que l'art grec a immortalisés. Sa taille n'était pas développée, et annonçait pourtant la souplesse et la force ; elle était vêtue de haillons qui, dans leur désordre pittoresque, ne la déparaient nullement. Ses pieds nus reposaient dans l'herbe, et sa bouche entr'ouverte laissait voir des dents superbes. La véritable beauté est toujours chaste et inspire un respect involontaire. L'Anglais n'était pas d'humeur à s'en départir, et ses deux étourdis compagnons en subirent l'ascendant irrésistible.

— Ma foi, ce n'est pas Lisette, c'est Velléda, dit Marsillat en baissant la voix par un sentiment instinctif.

— Et pourquoi Lisette ne *serait-il* pas beau comme Velléda, demanda sir Arthur.

— Va pour Velléda, va pour Lisette ! répondit Marsillat ; si j'étais peintre, je voudrais *croquer* cette divine créature... Et si j'étais seul, ajouta-t-il, revenant à son naturel, je voudrais savoir si cette chevière a tant soit peu d'esprit.

— Monsieur Marsillat, dit Arthur d'un air solennel, allons-nous-en.

— Oui, oui, allons-nous-en, dit Marsillat après avoir ri de la vertueuse sollicitude de l'Anglais. On se repent toujours d'avoir regardé les belles Marchoises ; la plus sotte et la plus novice en sait assez long pour compromettre le plus prudent et le plus discret d'entre nous. Au diable toutes les Vellédas et toutes les Lisettes de nos champs !

— Je ne comprends pas, reprit sir Arthur en s'échauffant un peu au feu de son indignation intérieure, qu'il vous vienne de pareilles pensées à la vue d'un enfant. Vous n'êtes pas dignes, Messieurs, de contempler la beauté.

— Oui, oui, *mylord* est seul digne de contempler la *biouté*, dit Marsillat, en contrefaisant l'accent comique de sir Arthur. Sir Arthur ne s'en aperçut pas. Le mot ne sonnait pas autrement à son oreille qu'il ne l'avait prononcé, et il souriait d'un air de pitié paternelle, quand

les jeunes gens le traitaient de *mylord* avec une affectation ironique.

— Attendez, Messieurs, dit Guillaume : Marsillat a gagné son pari, et je lui dois un louis que je le défie de prendre où je vais le mettre.

En même temps, il déposa doucement, dans la main toujours ouverte de la dormeuse, le napoléon qu'il avait parié.

— Vous avez raison, dit Marsillat, et je suis bien fâché de n'avoir que cinq francs à joindre à votre aumône. Halte-là, *Mylord*, ajouta-t-il après avoir déposé son écu dans la main de la petite paysanne, et en voyant que sir Arthur se fouillait à son tour. Vous n'avez parié que cinq sous, et vous ne devez pas mettre davantage à l'offrande.

— D'autant plus, dit sir Arthur, après avoir retourné toutes ses poches d'un air consterné, que je n'ai rien autre chose sur moi.

— Je crois bien ! vous avez tout donné en chemin, reprit Guillaume qui connaissait l'extrême libéralité de l'Anglais. Son sommeil obstiné m'amuse, ajouta-t-il en jetant un dernier regard sur la chevière. Je voudrais voir son étonnement quand elle trouvera ces trois pièces dans sa main en se réveillant.

— Elle croira que le diable s'en est mêlé, répondit Marsillat, ou tout au moins les fées qui hantent, comme chacun sait, les pierres jomâtres au coup de midi et au coup de minuit.

— Puisque nous faisons le rôle des fées, dit Guillaume, et que nous voici trois, nombre consacré dans tous les contes merveilleux, je suis d'avis que nous fassions chacun un souhait à cet enfant.

— Ça va, dit Marsillat, et étendant la main sur la tête de l'enfant : ma belle, lui dit-il, je te souhaite un gaillard vigoureux pour amant.

— Ma charmante, je te souhaite un protecteur riche et généreux, dit M. de Boussac en souriant.

— Ma fille, je te souhaite un honnête mari qui t'aime et t'assiste dans tes peines, dit à son tour l'Anglais avec un sérieux et un accent de conviction qui arrêrèrent un instant la gaieté de ses compagnons.

Tous trois s'éloignèrent des pierres jomâtres, croyant avoir porté bonheur à l'enfant, chacun à sa manière, et ne se doutant guère que leurs aumônes allaient devenir dans sa petite main l'instrument de leurs destinées.

## I.

### LA VILLE GAULOISE.

Environ quatre ans après cette aventure, M. Guillaume de Boussac repassait pour la première fois au pied du mont Barlot, sur lequel s'élèvent les pierres jomâtres ; et, en regardant de loin ces monuments druidiques, en se souvenant d'y avoir été conduit jadis deux ou trois fois par des parties de chasse au temps des vacances, il ne se rappelait nullement la prétendue druidesse dont la main avait reçu son aumône. Cette futile circonstance était sortie de sa mémoire et n'y revint que longtemps après.

Le jeune baron de Boussac, d'aimable et folâtre collègien, était devenu un charmant jeune homme, encore rose et blanc comme une demoiselle, au dire des gens du pays, mais assez robuste pourtant, et d'une physionomie plutôt sérieuse qu'enjouée. Le temps et la réflexion avaient mûri son caractère, son extérieur et ses goûts. Il ne bornait plus ses promenades à l'exploration des pierres jomâtres, au delà desquelles il ne s'était guère aventuré autrefois ; maintenant il s'enfonçait dans les montagnes, monté sur un joli cheval anglais, et muni d'un léger portemanteau qui annonçait des projets de voyage pour deux ou trois journées. Arrivé à son château de Boussac depuis moins d'une semaine, et s'ennuyant déjà de l'esprit arriéré de la petite ville, il avait embrassé sa mère, en la prévenant d'une absence dont elle avait de son côté promis, avec plus de tendresse que de sincérité, de ne prendre aucune inquiétude. La journée était superbe, le soleil

du matin commençait à sécher la rosée sur les bruyères ; notre jeune chercheur d'aventures ne pouvait se faire d'illusions sur le confortable des gîtes qui l'attendaient. On lui avait vanté les beaux points de vue et les antiquités du pays plus que les auberges, et il se promettait de supporter en stoïcien, sinon tout à fait en chrétien, les fatigues et les privations d'une excursion poétique dans un pays inculte, dépeuplé et presque sauvage.

Guillaume n'était pas très-directement le descendant du fameux maréchal de Bussac, un des compagnons de la Pucelle, un des vainqueurs des Anglais, et des libérateurs de la France sous Charles VII. Pour justifier le principe que les grands noms ne doivent pas périr, le mariage d'une petite nièce de cette maison avait porté, au temps de Louis XIV, la seigneurie et le nom de Bussac dans une famille de bons gentilshommes du pays. Guillaume n'avait pas examiné de trop près son arbre généalogique ; comme bon nombre de nobles à l'époque de la Restauration, il avait ravivé dans son âme les idées chevaleresques, et, suppléant par la force de l'imagination à celle du sang, il croyait consciencieusement sentir celui des anciens preux couler, sans mélange, dans ses veines. C'était un brave jeune homme, un peu réservé de manières et très-sincère de cœur, sage comme un enfant de famille élevé sous les yeux d'une mère pieuse, enfin romanesque comme on l'était encore à vingt ans, il y a vingt ans. Cet heureux temps n'est plus. Aujourd'hui nos fils sont sceptiques et blasés sur les bancs du collège. Mais en 1820, on n'était que désespéré avec Werther, René ou le Giaour, et cela était infiniment préférable ; car on pratiquait le désespoir en amateur, et on le portait en homme de goût. Guillaume n'en était pas même au point de se croire malheureux ; il n'était que mélancolique, et il trouvait dans la poésie du Christianisme assez de belles inspirations pour se réfugier, sinon bien sérieusement, du moins très-sympathiquement, dans le sein d'une religion fraîchement remise à la mode. Ajoutons qu'il avait reçu certains bons principes de morale, qu'il avait de nobles instincts, que tout ce qui était lâche et bas lui répugnait, et qu'il avait lu trop de beaux livres pour ne pas se faire de sa destinée une sorte d'idéal romantique propre à le maintenir dans le respect, même peut-être un peu exagéré, de soi-même.

Perdu dans ses pensées et repassant dans son esprit les pompeuses descriptions de la Gaule poétique de Mar-changy, il laissa sur sa gauche le camp romain de Soumans, et se dirigea, un peu à l'aventure, vers la montagne de Toull qu'il s'était promis de visiter avec attention, et qu'il n'avait jamais vue que de loin. En dépit des instances de sa mère, il n'avait voulu se faire accompagner d'aucun guide, d'aucun domestique, afin de mieux se livrer à ses impressions dans la solitude, et peut-être aussi de braver plus de hasards.

Il passa devant le mélancolique cimetière de Pradeau, jeté au flanc de la colline, comme un appel aux prières du voyageur, et se guidant sur les nombreuses croix de pierre blanche plantées, comme des vedettes, de distance en distance, pour prévenir les accidents au temps des neiges, il arriva enfin vers onze heures du matin au pied de la montagne de Toull.

La montagne de Toulx ou plutôt Toull-Saint-Croix est une antique cité gauloise conquise par les Romains sous Jules César, et détruite par les Francs au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. On y trouve des antiquités romaines, comme à peu près partout en France ; mais là n'est pas le mérite particulier de cette ruine formidable. Ce qui en reste, cet amas prodigieux de pierres à peine dégrossies par le travail, et où l'on chercherait en vain les traces du ciment, ce sont les matériaux bruts de la primitive cité gauloise, tels que les employaient nos premiers pères. Au temps de Vercingétorix, trois enceintes de fascines et de terre battue, revêtues de pierres sèches, s'arrondissaient en amphithéâtre sur le flanc de la colline. La colline s'est exhaussée depuis de toute la masse des matériaux qui formaient la ville, et maintenant c'est littéralement une haute montagne de pierres, sans végétation possible, et d'un aspect désolé. Une quinzaine de maisons et une pau-

vre église, avec la base d'une tour féodale et un seul arbre assez mal portant, forment au sommet du mont une misérable bourgade. Et voilà ce qu'est devenue une des plus fortes places de défense du pays limitrophe entre les Bituriges et les Arvernes, territoire vague que les nouvelles délimitations ont fait rentrer assez avant dans la circonscription du département de la Creuse, mais qui jadis a été alternativement Berri et Marche, Combraille et Bourbonnais. Le comté de la Marche était lui-même une formation du moyen âge, qu'on resserrait ou s'étendait au gré du destin des batailles, et selon les vicissitudes de la fortune de ses princes. Toull fut, au moyen âge, l'extrême frontière du Berri sur la limite du Combraille. C'était l'ancienne division gauloise. Le Combraille était le pays des *Lemovices*. La division des départements est admirable en tous points, sauf celui de jeter un dernier voile d'oubli sur l'histoire déjà assez obscure des petites localités.

L'habitant de ces montagnes, attaché à un pays aride, et habitué à une sobriété parcimonieuse, est le plus âpre au gain qui soit au monde. Il est actif et industrieux comme tous ceux qu'une nature marâtre dresse au joug de la nécessité. Il aime ce sol ingrat qui ne le nourrit pas, et quand il a fait la vie de maquignon ou de maçon bohémien, dans sa jeunesse, il revient mourir de la fièvre sous son toit de chaume, en léguant à sa famille le prix de son travail ou de son talent. Plus ouvert et plus civilisé que celui des heureuses vallées limitrophes du Berri, il accueille mieux l'étranger et s'en mêle davantage. Il est, selon l'expression de Balzac, *aimable comme tous les gens très-corrompus*. Cependant il vaut mieux que sa réputation, et, quand il se mêle d'être estimable, il ne l'est pas à demi. Il joint alors la probité et le dévouement à l'esprit, à l'activité, au courage, à la persévérance.

Les femmes s'expatrient aussi dans leur jeunesse, et font volontiers les fonctions de servantes dans les provinces voisines. Lorsqu'elles sont belles, elles y deviennent vito de servantes maîtresses, et la femme légitime berrichonne ne doit pas essayer de lutter contre la concubine marchoise. Celles qui, après une vie pure et laborieuse, rentrent dans leurs montagnes pour se vouer aux soins de la famille, sont d'excellentes ménagères, et celles qui n'en sont jamais sorties ont une candeur souvent préférable à l'*acquis* de leurs compagnes.

Le premier indigène de la montagne de Toull auquel Guillaume de Bussac s'adressa était un rusé compère, jovial, railleur et affable ; mais il était de ceux qui pratiquent la méliange, cette sagesse du pauvre qui ne se laisse éblouir ni par les beaux habits ni par les douces paroles. Aussi, ne se dérangea-t-il de la pierre où il était assis, mangeant son pain noir, et faisant *gratis* la conversation avec le jeune voyageur, que lorsque celui-ci eut ajouté à ses demandes de service, le mot *en vous récompensant*, qu'on lui avait recommandé de ne jamais oublier dans ce voyage. Aussitôt qu'il eut prononcé cette formule magique, le vieux Léonard ferma lestement son couteau, mit le reste de son fromage dans sa poche, et, prenant les rênes du cheval, qui ne gravissait plus la voie pavée qu'avec effort, il se mit en devoir de conduire Guillaume au meilleur gîte possible.

— Je vous conduirais bien chez le maître d'école, lui dit-il, mais il n'aurait à vous offrir que des oignons crus. Je vous conduirais bien aussi chez M. le curé ; mais il a pris mon garçon avec lui pour aller dans la montagne porter le bon Dieu à une femme qui se meurt. Je vous conduirais bien chez moi ; mais ma femme est aux champs, et il faut que j'aille creuser la fosse de celle qui va mourir ; car *c'est moi qui suis* le sacristain de la paroisse.... Je vous conduirais bien encore à l'auberge.... mais il n'y en a point. Je vais vous mener tout droit chez la mère Guite, qui a un fameux bouchon, et où vous ne manquerez de rien. Vous avez apporté tout ce qu'il vous faut, n'est-ce pas ? Est-ce que vous n'avez pas d'avoine sous votre valise ? Et de l'ans, vous avez bien du pain blanc et une bouteille de vin ?

— Je n'ai rien apporté du tout, répondit Guillaume, et je vois que je dois m'attendre à ne rien trouver.



— Rien? .. vous n'avez rien?

— Rien qu'un peu d'argent, dit Guillaume, qui le vit disposé à lâcher tout doucement la bride de *Sport*, son beau cheval anglais.

— Avec de l'argent on fait bien des choses, reprit le sacristain; venez toujours, et on tâchera de vous trouver ce qu'il faut.

Guillaume avait mis pied à terre, et à chaque pas il s'arrêtait pour examiner les pierres qui s'élevaient en monceaux blanchâtres sur les deux marges du chemin. En les retournant il cherchait à y retrouver une trace de travail humain; et comme il n'en apercevait qu'un grossier et à peine sensible, il commençait à regarder comme très-conjecturale l'existence de la capitale des *Cambiorivences*, lorsque le paysan, devant sa pensée, lui dit :

« C'était de la bâtisse, Monsieur, n'en doutez point. Il y en a ici de deux sortes, une si bien cimentée qu'on ne peut séparer la pierre du mortier (mais celle-là est rare, et il faut creuser pour la rencontrer); l'autre, qui est plus ancienne, et qui n'a jamais dû être gâchée qu'en terre. C'était, à ce qu'il paraît, la manière de bâtir dans les temps anciens, du temps des Gaulois, il y a au moins deux cents... bah! qu'est-ce que je dis? au moins quatre cents ans!... »

— Oui, au moins, répondit Guillaume en souriant. Êtes-vous quelquefois sorti du pays?

— Oh! oui, Monsieur; j'ai été à Boussac bien souvent, et à Chambon aussi!

— Jamais à Paris?

— Jamais, et pourtant je suis aussi bon maçon qu'un autre. Faut bien être maçon chez nous, puisqu'il n'y a que de la pierre; mais je ne pouvais pas suivre les autres<sup>1</sup>. Je suis boiteux, comme vous voyez, et je l'ai été de jeunesse. C'est pour ça qu'on m'a fait sacristain; je balais l'église et je sers la messe; je suis fossoyeur aussi, et j'ai appris à faire la cuisine. C'est moi qui fais les repas de noces et les enterrements, sans compter que j'aide aux baptêmes. Et vous, Monsieur, avez-vous été à Paris?

— Presque toute ma vie.

— Vous êtes peut-être ingénieur des routes? Vous devriez bien faire arranger les nôtres.

— Elles en auraient grand besoin; mais je ne suis pas ingénieur.

— Vous n'êtes pas *mercier* (marchand colporteur)? Non, vous avez un trop petit paquet, et cependant vous auriez là une belle bête pour porter la balle.

— Je ne suis pas *mercier* non plus. » Et Guillaume coupa court aux questions du sacristain-cuisinier-fossoyeur, en lui ôtant des mains la bride de son cheval, pour le faire entrer avec précaution sous la porte basse de l'étable à chevres de la mère Guite. Une vieille fée à menton barbu vint lui en faire les honneurs, et, tout en l'aidant à essuyer les flancs de *Sport* avec de la paille, elle fit la seconde partie dans le duo de questions que Léonard avait entamé. — C'est vous qui êtes le garçon (le fils) à M. Grandin de Gouzon? — Venez-vous de Boussac? — Allez-vous boire les eaux d'Evaux? — Vous êtes peut-être le neveu à madame Chantelac, qui demeure à Chateaux?

— M'est avis, dit la vieille sans se rebuter des dénégations laconiques du jeune homme, que vous êtes M. Marsillat, pas le vieux, qui est mort, mais le jeune, qui est *homme de loi* à Boussac?

— Je ne suis ni le vieux ni le jeune Marsillat, répondit Guillaume.

— *Ouache!* vieille sans yeux! reprit le sacristain. Vous avez bien des fois vu le garçon à M. Marsillat! Il est noir, et celui-là est blondin!

— Peut-être bien! mais moi, je ne connais pas les monsieurs les uns des autres. Ça me paraît qu'ils sont tous habillés et tous faits de même. C'est la vérité que je n'y connais rien, ma foi!

— Votre fille n'est pas comme vous, mère Guite, elle les connaît bien. Appelons-la donc un peu, *pour voir!* Claudie! Claudie! Viens donc là! Je veux te parler!

— Qu'est-ce que c'est donc que vous voulez? répondit une voix fraîche et claire qui partait de dessus la tête de Guillaume, et presque aussitôt il vit apparaître une figure brune appétissante et décidée, à la trappe de l'abat-foin.

— Amène-nous du frans au bout de la fourche, dit Léonard, et regarde-moi ce jeune monsieur. Le connais-tu?

— Non.

— Ça n'est donc pas M. *Lion* Marsillat?

— Eh dame, vous savez bien que non, vieux *innocent!* vous connaissez M. Marsillat aussi bien que moi.

— Oh! par exemple, Claudie, c'est ça des mensonges; je ne le connais pas si bien que toi!

La jeune fille haussa les épaules, devint rouge, et se retira précipitamment de la trappe.

— Pourquoi est-ce que vous dites toujours des bêtises à ma fille, vieux vilain? dit la mère Guite, qui ne paraissait pourtant pas trop fâchée.

— Faut bien rire un peu, surtout devant les bourgeois, répondit le narquois Léonard. Sans cela ils nous croiraient trop bêtes! c'était tant seulement pour vous montrer que Claudie connaît les monsieurs.

— Taisez votre méchante langue! Claudie n'a pas besoin de regarder les monsieurs. Les monsieurs la regardent, si ils veulent.

— *Atis aux voyageurs!* pensa Guillaume; mais ce n'est pas moi qui irai sur les brisées de Marsillat. Ces sortes de conquêtes ne me tentent guère. — M. Léon Marsillat vient donc souvent par ici? demanda-t-il au sacristain.

— *Plus souvent qu'à son tour!* répondit Léonard d'un air malin en clignant de l'œil.

— Est-ce qu'il a des affaires par ici? demanda encore Guillaume, feignant de ne pas comprendre, afin de savoir quel prétexte Marsillat pouvait donner à ses apparitions dans ce pays sauvage.

— Il vient soi-disant pour acheter des bêtes, Monsieur, car nous élevons du bestiau dans nos herbes, et notre *chevaline* surtout a du renom.

— Je le sais.

— Mais *ouache!* M. Marsillat marchande toutes les pouliches du pays sans rien acheter! ou bien, quand il achète, il fait semblant de se dégouter bien vite, et il revient pour troquer. Il y met du sien dans tout ça. Mais quand on veut s'amuser, ça coûte. Son père était comme lui dans son temps. Il n'y a que la mère Guite qui ne s'en souviennent pas, depuis qu'elle a aux trois quarts perdu les yeux; mais sa fille voit clair pour deux.

— Taisez-vous donc une fois, deux fois! dit la vieille, et prenez donc la fourche. Vous voyez bien que ce monsieur fait la litière lui-même, pendant que vous chantez comme un vieux sansonnet.

— Faut pas vous fâcher, Guite! votre fille n'est pas la seule qui cause avec M. Lion.

— Et même je vous dis, moi, que c'est avec elle qu'il cause le moins.

— Heu! heu! je sais bien qu'il y en a une autre avec qui qu'il voudrait bien s'entendre; mais il n'y a pas moyen. Claudie! Claudie! c'est-il pas vrai qu'il y en a une autre? et que, pendant que vous gardez vos bêtes dans le bois de la Vernède ou du côté des *pierres-levées*, M. *Lion* passe avec son fusil, et qu'il s'assoit dans les fossés, et qu'il fait la causette, soit avec l'une, soit avec l'autre?

— Tout ça, c'est un tas de faussetés! cria Claudie avec aigreur, en s'approchant de nouveau de la trappe, d'un air courroucé. Vous êtes la plus mauvaise langue de l'enfer, et c'est pas qu'il en manque!

— Tout de même, continua Léonard en riant, il y en a une de vous autres, les jolies filles, qui ne veut plus aller aux champs avec vous, parce qu'elle dit que vous attiriez trop la société. C'est peut-être qu'elle voudrait

1. La Marche envoie tous les ans une affluente considérable de maçons à Paris pour travailler pendant toute la belle saison. Ils reviennent passer l'hiver au pays. Les le temps de Jules César, les Marchois étaient particulièrement adonnés à cet é profession.

1. Claudie se prononce *Claudie* ou *Laudite*, moquant qu'il est un non très-répan en Berni. *Guite* est la contraction de *Marguerite*.

garder la société pour elle seule. C'est peut-être parce que vous êtes jalouses d'elle et que vous la bougonnez. C'est peut-être aussi qu'elle veut rester comme il faut être *pour attraper le bœuf*.

— Parlez pas de ça ! s'écria la mère Guite, avec une colère véritable. Vous avez le diable au bout de la langue, à ce matin !

— Non ! faut pas parler du bœuf devant les étrangers, répondit Léonard d'un air ironique. Ils pourraient vous le prendre. Tenez-le bien, da ! »

Le jeune baron, voyant qu'ils commençaient à parler par énigmes, et trouvant peu de plaisir à entendre les propos grivois du sacristain, se disposa, en attendant que la faim le ramenât impérieusement à ce triste gîte, infecté de l'odeur de la lessive et des fromages, à aller explorer les antiquités de Toull-Sainte-Croix. Il avait l'esprit sérieux autant qu'on peut l'avoir à son âge quand on a reçu une éducation un peu efféminée. Il aimait la campagne et les paysans de loin, dans ses souvenirs. Il les rêvait alors, graves, simples, austères comme les Natchez de Chateaubriand. De près, il les trouvait rudes, malpropres et cyniques. Il s'éloigna, dégoûté déjà de l'envie qu'il avait eue de causer avec eux.

Après avoir regardé les trois lions de granit, monuments de la conquête anglaise au temps de Charles VI, renversés par les paysans au temps de la Pucelle, brisés, mutilés et devenus informes, qui gisent le nez dans la lange, au beau milieu de la place de Toull, Guillaume se dirigea vers la tour féodale, dont les fondements subsistent dans un bel état de conservation, et dont un habitant de l'endroit s'est fait un caveau pour serrer ses denrées. Il l'a recouverte de terre au niveau du premier étage et a pratiqué des degrés en dalles pour monter sur cette petite plate-forme, qui est le point culminant de la montagne et de tout le pays. Aujourd'hui que le mouvement des idées, l'étude de l'antiquité et le sentiment descriptif de la nature ont donné, même à cette contrée perdue, une sorte d'impulsion exploratrice, il peut arriver qu'en automne on rencontre parfois sur la plate-forme de Toull un collégien de Bourges en vacances, un avoué touriste de la Châtre, un amateur-cicéron de Bussac. Mais à l'époque où Guillaume s'y arrêta pour la première fois, il eût difficilement trouvé à qui parler. La petite population du hameau était tout entière aux travaux des champs, et, à l'heure de midi, on entendait à peine glousser une poule en maraude dans les enclos. Guillaume fut étourdi de l'immensité qui se déploya sous ses yeux. Il vit d'un côté la Marche stérile, sans arbres, sans habitations, avec ses collines pelées, ses étroits vallons, ses coteaux arides, où il semble parfois qu'une pluie de pierres ait à jamais étouffé la végétation, et ses croulechs gaulois s'élevant dans la solitude comme une protestation du vieux monde idolâtre contre le progrès des générations. Au fond de ce morne paysage, le jeune baron de Bussac vit la petite ville dont il portait le nom, et son joli castel perdu comme un point jaunâtre dans les rochers de la Petite-Creuse. En se retournant, il vit à ses pieds le Combraille, et plus loin encore le Bourbonnais avec ses belles eaux, sa riche végétation et ses vastes plaines qui s'étagent en zones bleues jusqu'à l'incommensurable limite circulaire de l'horizon. C'est un coup d'œil magnifique, mais impossible à soutenir longtemps. Cet infini vous donne des vertiges. On s'y sent humilié d'abord de ne pouvoir suivre que des yeux le vol de l'hirondelle à travers les splendeurs de l'espace ; puis la profondeur du Ciel qui vous enveloppe de toutes parts, vous éblouit ; la vivacité de l'air, froid en toute saison dans cette région élevée, vous pénètre et vous suffoque. Il me semble que sur tous les sommets isolés, à voir ainsi le cercle entier de l'horizon, on a la perception sensible de la rondeur du globe, et on s'imagine avoir aussi celle du mouvement rapide qui le précipite dans sa rotation éternelle. On croit se sentir entraîné dans cette course inévitable à travers les abîmes du ciel, et on cherche en vain au-dessus de soi une branche pour se retenir. Je ne sais pas si les guetteurs confinés jadis au sommet de cette tour, à cent pieds encore au-dessus de l'élevation où l'on peut s'y placer aujourd'hui, n'étaient

pas condamnés à un pire supplice que celui des prisonniers enfouis dans les ténèbres des géôles.

Notre voyageur ne put supporter longtemps la triste grandeur d'un pareil spectacle. Il avait cru y trouver l'enthousiasme ; mais l'enthousiasme ne se laisse pas rencontrer par ceux qui le cherchent : il vient à nous quand nous le méritons. L'enfant qui courait après la poésie, mais qui n'avait pas encore assez vécu pour la produire en lui-même, ne trouva dans cette épreuve que l'effroi de l'isolement.

Il redescendit donc de ce phare plus vite qu'il n'y était monté, et, se sentant tout à coup glacé au milieu d'une journée brûlante, il chercha à la hâte un refuge contre l'air lumineux et froid de la plate-forme.

En tournant derrière le hameau, il gagna bientôt le versant de la montagne, et, en quelques instants, il se trouva tourné vers le midi, c'est-à-dire jeté sans transition dans une autre nature, dans une autre saison, dans d'autres pensées. Du côté de la Creuse, un seul arbre, protégé par l'église de Toull, a grandi en dépit des vents, infatigables balayeurs des bruyères et des monts chauves de la Marche ; mais du côté de la Voëse, tout prend un aspect plus riant. Les chemins sablonneux s'enfoncent sous des haies vigoureuses, et le cimetière de Toull se présente sur un plan doucement incliné et ombragé de beaux arbres. Ce lieu offrit enfin au front fatigué de notre voyageur un asile comparable pour lui en ce moment aux champs élyséens des classiques.

Il escalada légèrement les blocs de pierre, débris de la cité gauloise, qui entourent ce champ du repos ; et, se voyant complètement seul, il s'enfonça dans les hautes herbes des tombes effacées. Une douce chaleur revenait à ses membres ; aucun souffle d'air n'écarterait les branches des châtaigniers et des bouleaux qui s'entre-croisaient sur sa tête et se penchaient jusque sur lui. L'horizon, plus resserré, brillait encore à travers ce dôme de verdure, mais en se couchant dans le foin vigoureux et fleuri qui s'engraissait de la dépouille des morts, le jeune homme échappa bientôt à la vue de ce ciel étincelant qui le poursuivait. Un sommeil réparateur engourdit ses membres, et l'abeille vint butiner autour de lui avec une chanson harmonieuse qui le berça dans ses songes.

Il reposait ainsi depuis deux heures, lorsqu'un bruit de voix monotones le réveilla peu à peu. A mesure qu'il rassemblait ses idées, et qu'il se rendait compte de sa situation, il reconnaissait deux personnes dont l'accent avait récemment frappé son oreille. C'était le sacristain Léonard et la mère Guite, qui s'entretenaient à peu de distance. Guillaume se souleva, et vit le sacristain-fossoyeur enfoui jusqu'aux genoux dans une tombe qu'il creusait lentement, et la vieille femme assise sur une grosse racine à fleur de terre, tout en filant sa quenouille chargée de laine bleue. Ils ne faisaient aucune attention à lui, et commencèrent un dialogue fantasque, qui sembla au jeune baron la continuation des rêves qu'il avait faits durant son sommeil.

## II.

### LE CIMETIÈRE.

Allons, allons, disait gaiement le sacristain, faut pas vous fâcher comme ça, mère Guite. Je ne dirai plus rien à Claudie, foi d'homme ! et quant au bœuf...

— C'est pas un bœuf, puisque c'est un veau ! reprenait la vieille.

— C'est pas un veau, puisque vous dites toutes qu'il a des cornes. Allons, faut dire que c'est un *taurin* (taureau).

— Dites comme vous voudrez, je ne veux pas parler de ça avec vous.

— Ah ben ! ma femme n'est pas comme vous, elle m'en parle plus que je ne veux ; et plus je me moque d'elle, plus elle y croit. Oh ! que les femmes sont donc simples !

— Et quoi que vous diriez, si vous l'aviez vu ?

— Vous l'avez donc vu, vous ?

— Non, mais j'ai été bien des fois *sur le moment* de le voir



Attens, allons, disait gaiement le sacristain... (Page 7.)

— C'est comme moi, je suis toujours sur ce moment-là ; mais le moment passe et je ne vois rien.

— Je ne sais pas comment ça peut vous amuser de rire comme ça de tout.

— Tiens ! si ça n'est pas gentil de rire, à présent...

— Riez avec nous si ça vous plaît, mais ne riez pas de ça devant les étrangers qui ne sont pas d'ici. Ça nous porterait malheur.

— Attendez ! attendez ! mère Guite, je sens quelque chose de sec sous ma hêche. Je crois que c'est *la chose*. Tendez votre tablier, j'y vas y mettre mon pesant d'or.

— Pouah ! ne jetez donc pas comme ça les os de chrétien sur moi. Ça fait peur !

— Ça ne leur fait pas de mal, allez ! Depuis le temps que je creuse dans la terre, je peux bien dire que je n'y ai encore trouvé que de ça. Il y en a de ces os de mort !... Y en a ! y en a !... *à mort*, quoi ! faut qu'on ait tué rudement du monde avant nous dans l'endroit, car je n'en peux pas trouver la fin, de ces os !

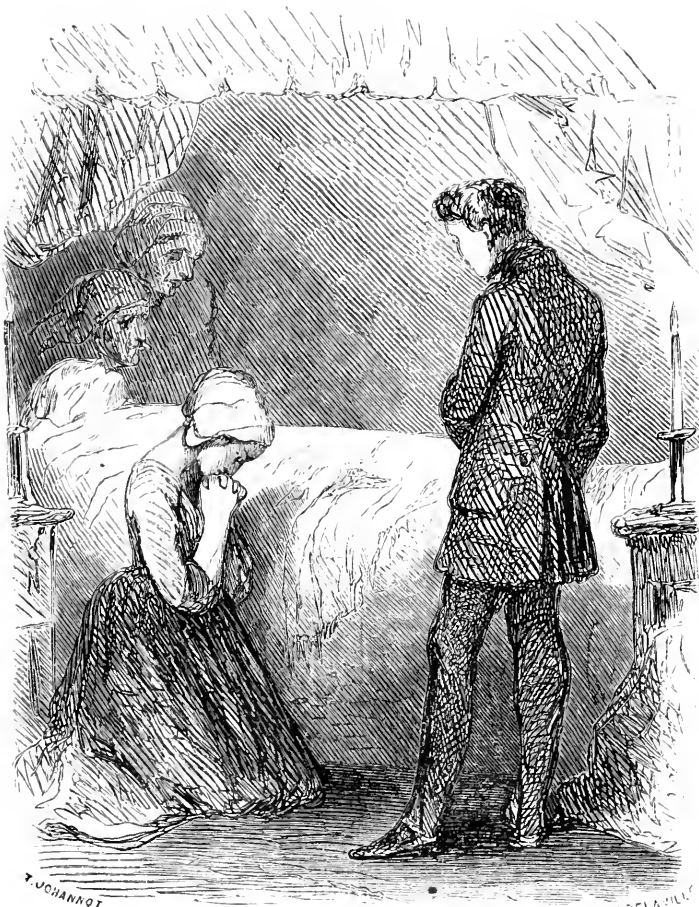
— Ça n'est pas déjà si bon de creuser ! Plus on creuse, plus on fouille, plus on leve les pierres, moins on trouve.

— Vous y pensez donc toujours ? Elles sont toutes comme ça, ces vieilles femmes. Elles se rendent folles les unes les autres en se contant des histoires.

— Mais puisque ça s'est toujours conté comme ça dans le pays d'ici, depuis que le monde est monde ! Ce qui s'est dit de tout temps ne peut pas être faux. »

Et la vieille se mit à parler avec animation, mais en patois marchois, et quoique ce dialecte ne soit pas difficile à comprendre par lui-même, il devient inintelligible aux oreilles non exercées à cause de ses brusques élisions et de la volubilité que les femmes surtout mettent à le débiter. Les habitants de cette partie de la Marche, qui a été si longtemps le Berri, emploient indifféremment le patois et le vieux français naïf, qu'on parle en Berri<sup>1</sup>. Mais soit que la langue d'*oc* fût plus familière à la vieille femme que la langue d'*oil*, soit qu'elle crût s'exprimer

1. Ce français est extrêmement remarquable, et nous sommes convaincus que c'est la plus ancienne langue d'*oil* qui soit restée en usage en France. Mais comme il est chargé de locutions particulières qui demanderaient de continuelles explications, nous ne mettrons dans la bouche de nos personnages principaux qu'une traduction libre.



Jeanne leva les yeux sur l'étranger et les baissa aussitôt. (Page 12.)

plus mystérieusement dans son dialecte, elle entraîna son interlocuteur à s'en servir aussi pour lui répondre, et Guillaume cessa de les écouter.

Cependant leur dialogue continuait avec force éclats de rire du fossoyeur, Guillaume prêta encore de temps en temps l'oreille malgré lui, et saisit des paroles étranges qui le frappèrent. Il était toujours question de *veau d'or*, de *veau d'or*, de *trésor*, de *trou à l'or*, et cette rime obstinée réveilla chez le jeune homme de vagues souvenirs de sa première enfance. Il était né au château de Boussac : il y avait été nourri par une robuste et dévouée paysanne dont il cherchait vainement à retrouver le nom.

Il avait quitté le pays à l'âge de cinq ans, et il n'y était plus revenu qu'une fois en 1816, époque à laquelle sa mère avait imaginé de se retremper dans l'air de sa seigneurie, un peu oubliée sous l'empire ; et à cette époque-là Guillaume n'avait guère songé à s'enquérir de sa nourrice ; mais les expressions bizarres qui revenaient toujours dans les longs monologues de la mère Guite réveillaient en lui la mémoire confuse du passé. Ce patois qu'il avait oublié, il se souvenait maintenant de l'avoir parlé avec sa nourrice avant de parler français, et peu à peu il se

remettait à l'entendre comme sa langue maternelle. Sa nourrice aussi lui avait parlé de *veau d'or* et de *trou d'or*. Elle savait là-dessus mille contes et mille chansons fantastiques qui l'avaient agité dans ses songes ; et cette fidèle berceuse, qui préside comme une sibylle aux premiers efforts de l'imagination, la première amie de l'homme, *la bonne*, ce personnage si bien nommé *la nourrice*, cette mère véritable dont l'autre est toujours condamnée à se sentir jalouse, vint se présenter à l'esprit de Guillaume comme un type vénérable, comme un être sacré qu'il se reprochait d'avoir oublié si longtemps. Il se demanda comment sa mère, si religieuse et si honorable en toutes choses, ne lui en avait jamais parlé. Il se fit un crime, lui qui lisait le *Génie du Christianisme*, et qui s'attendrissait au son des cloches « *qui avaient chanté sur son berceau* », d'avoir laissé dormir dans son cœur le soin de rechercher et de secourir cette femme dans sa détresse présumée. C'était peut-être la mère Guite ! Guillaume se souleva sur son coude et la contempla avec émotion à travers les tiges des longues herbes. Pouvait-elle être déjà si vieille ? La misère pouvait-elle avoir déjà flétri à ce point la femme qu'on avait dû choisir jeune, vi-

goureuse et fâche pour l'allaiter? Cependant Claude était plus jeune que lui, et en vingt ans les femmes condamnées aux durs leçons de la pauvreté vieillissent souvent d'un demi-siècle.

Tandis que cette fantaisie s'emparait de son cerveau, Léonard avait détournée la conversation, et, hâtant qu'il était d'aller avec son cure, il avait repris la langue française du Berry.

— C'est tout de même drôle de penser, disait-il, qu'après avoir si longtemps travaillé pour les autres, il y a un service que je ne pourrai pas seulement me rendre à moi-même.

— Votre garçon vous la creusera, votre fosse; il héritera bien de votre place?

— Je l'espère bien. Savez-vous sur qui vous êtes assise, mère Guite?

— Dame! attendez donc! ça doit être sur le père Juniat, car l'herbe est bien longue, et il y a au moins dix ans de ça, qu'il est mort.

— Eh bien! non, vous ne connaissez pas les êtres du *jardin aux horties* (le cimetière). C'est le pauvre Lauriche qui est là. C'est ça un bon enfant! Ah! que je me suis divertie avec lui dans le temps! C'était un malin! Vous souvenez-vous, à la noce de la Jambette, comme il vous a fait rire?

*Pauvre-homme!* je m'en souviens bien, et cette chanson qu'il chantait si bravement!...

La vieille se mit à chanter d'une voix chevrotante en mineur, et sur une mélodie très-remarquable, une de ces chansons bourbonnaises dont la musique mériterait bien d'être recueillie, s'il était possible de le faire sans en altérer la grâce et l'originalité, à quoi le sacristain répondit d'une voix de lutin, tâchant d'imiter la manière plaisante du défunt.

— Taisez-vous donc! dit la vieille en l'interrompant; faut pas chanter comme ça sur les morts.

— *Ouache!* s'il nous entend, ça lui fait plaisir, ce pauvre Lauriche! Il va en venir une demain ici, celle à qui je fais le lit, qui en a bien su aussi, des belles chansons. Ah! la *gente* chanteuse que ça faisait dans son temps.

— Vous ne la trouviez pas bête, celle-là? elle en savait long, *si pourtant*, sur le veau d'or et sur la *chose* dont vous vous moquez toujours.

— Elle n'y croyait pas; elle disait ça pour s'amuser.

— Elle l'avait vue, pourtant.

— Elle se moquait de vous.

— Oh! que non!... c'est un grand malheur pour nous, qu'elle s'en aille comme ça, tout d'un coup... Elle avait des secrets.

— Eh bien! elle les *laira* à sa fille.

— Sa fille est une jeunesse trop simple. C'est une femme, la mère, qui a toujours eu du malheur; elle avait bien moyen de gagner gros, et elle a su si bien s'arranger, qu'elle est morte pauvre comme les autres.

— Elle avait trop de cœur; elle n'a rien demandé; elle s'est contentée du peu qu'on lui a donné; et puis ils l'ont oubliée...

— Les riches ne se moquent pas mal des pauvres!... D'ailleurs, il y a eu quelque chose là-dessous... *La dame* l'aimait beaucoup, beaucoup; et puis, tout d'un moment, elle ne l'aimait plus du tout! du tout!... J'ai su ça, moi, dans les temps...

— Eh bien! ce jeune homme qu'elle a élevé, comment donc qu'il ne s'est jamais souvenu d'elle?

— C'était trop jeune; et puis, ça ne vient guère dans le pays; ça doit être soldat, à cette heure, ou bien, général, peut-être; car on dit qu'on les prend tout jeunes pour commander les vieux, depuis qu'il n'y a plus d'empereur...

— On le dit; et c'est drôle tout de même. Enfin, la *pauvre âme* n'avait pas trouvé le trou à l'or, au château de Bussac, et sa fille n'aura pas grand-peine à faire dresser son inventaire. Il ne lui reste qu'un peu de bestiau, trois ou quatre *ouailles*, *quat'* ou cinq chèvres, et sa *chétive*<sup>1</sup> maison...

— Et sa chétive tante, qui aurait mieux fait de s'en aller à la place de l'autre.

— Si la Jeanne voulait écouter les bourgeois, cependant, elle pourrait s'en retirer.

— Les bourgeois, les bourgeois! ça prend d'une main et ça retire de l'autre. Faut pas déjà tant se fier sur ça.

— Faut donc mourir pauvre comme on a vécu?

— Nous ne serons pas les premiers, allez, mon pauvre Léonard! dit la vieille d'un ton logobre.

— Ni les derniers, allez, ma pauvre Guite! répondit le sacristain d'un ton philosophique.

Et il se fit un grand silence qu'interrompit le roulement lointain du tonnerre.

— Ah! voilà qui l'achèvera, la pauvre femme! dit Léonard, et si elle ne se dépêche pas de finir, M. le curé se moullera le *carcas* (le corps).

— Je me doutais bien de ça, à ce matin, reprit la vieille. Il y avait à la *Piquette* du jour tant de fumée blanche sur les viviers, que je disais à la Claudie: Ça tonnera après le moi, et ça emportera la pauvre Tula dans l'autre monde, avant le soleil couché...

— Tula? s'écria Guillaume en se levant et en s'approchant des deux paysans avec une émotion profonde.

— Ah! mon petit Monsieur, que vous m'avez fait peur! dit la vieille parque en ramassant son fuseau, qu'elle avait laissé tomber dans la fosse.

— Vous avez dit un nom que je cherchais depuis longtemps... Tula, n'est-ce pas?... La femme qui va mourir s'appelle Tula?

— Oui, Monsieur, répondit Léonard; vous la connaissez?

— C'est elle qui a servi madame de Bussac, il y a quinze ou vingt ans?

— Et qui a nourri son garçon.

— Et elle demeure par ici?

— Pas loin d'ici, Monsieur; elle est de la paroisse, puisqu'on va l'enterrer là, tenez, dans ce trou que je fais.

— Il n'y a donc pas d'espérance de la sauver?

— Oh! non, Monsieur, dit la mère Guite; ma fille y a été hier soir, et elle était déjà à l'agonie. On est venu chercher tantôt M. le curé, avec le bon Dieu, bien vite, bien vite. On pensait qu'il arriverait trop tard pour l'administrer.

— Léonard, vous allez me conduire chez cette femme, n'est-ce pas?

— Oh! pour ça, Monsieur, ni pour or, ni pour argent! car M. le curé va rentrer, et il n'aurait personne pour *affener*<sup>1</sup> sa jument, mêmement, je vais chercher mon dard (ma faux), pour en donner un *trait* sur ces herbes, à seule fin d'en porter une brassée dans la mangeoire.

— Et vous, mère Guite? dit Guillaume impatienté.

— Oh! moi, Monsieur, dit la vieille, je ne peux plus courir comme vous. Je descends bien; mais j'ai trop de peine à remonter... Mais vous irez bien tout seul? Tenez, vous voyez bien ce chemin creux, sur la gauche, là-bas, au fond; voyez des grosses pierres blanches et une maison à côté? c'est là. L'endroit s'appelle Épinelle.

— J'y cours, dit Guillaume.

— Attendez donc, attendez donc! lui cria Léonard; pas par là; vous n'en sortiriez pas. Vous ne connaissez pas les *viciers*, à ce qu'il me paraît? Vous vous péririez là dedans!... Je vas vous appeler quelqu'un pour vous conduire. La Claudie était par ici tout à l'heure, Claudie! oh! Claudie!

Le frais minois de Claudie se montra derrière le buisson, à côté de celui de sa chèvre noire qui broutait sans façon la clôture du cimetière.

— Conduis ce monsieur chez la Tula, dit le sacristain, et ne lui *cause* pas trop en route; il est pressé.

— Faut-il que j'y aille? demanda Claudie à sa mère, d'un air à la fois confus et hardi.

— Prends tes sabots et donne-moi ton bâton; je garderai les bêtes, répondit tranquillement la mère.

1. Chétive, mauvaise, méchante.

1. Rentrer du foin.



Claudie accourut, retroussa sa jupe de dessous, agrafa sa mante grise, et se mit à descendre lestement la montagne en criant : *Par ici, Monsieur*, et en faisant rouler à grand bruit les cailloux sous sa chaussure retentissante.

Guillaume la suivit avec beaucoup de peine et de souffrance. Ces pierres tranchantes, sur lesquelles la jeune fille semblait voltiger, s'écroutaient sous ses pieds, à lui, et coupaient sa chaussure. Il s'étonnait qu'elle ne le conduisit pas par la prairie inclinée qui longeait ces monticules de pierres. Il ne savait pas à quel point les *viviers* de Toull sont perfides. Ce sont de nombreuses sources qui n'ont pas leur jaillissement à fleur de terre, et qui minent le sol en filtrant par-dessous. Une vase compacte, tapissée d'un jonc fin et court, qu'on pourrait prendre pour l'herbe d'un pré, les recouvre et cache entièrement à l'œil inexpérimenté ces glaises mouvantes aussi dangereuses que les sables mouvants des bords de la mer : le pied s'y enfonce lentement, et le terrain semble capable, pendant quelques instants, de porter un corps solide. Mais c'est un piège des esprits malfaisants de la montagne. On y entre peu à peu jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules, et chaque effort tenté pour se dégager, vous y plonge plus avant. Enfin, sans de prompts secours, on y périrait, non pas noyé, mais étouffé par la vase; et les bonnes femmes de Toull pensent qu'on irait rejoindre la cité mystérieuse, engloutie sous le sol, et dont parfois, quand le temps est calme, elles croient entendre sonner les cloches.

Claudie, alerte et légère, marchait à quatre pas en avant de Guillaume, et, n'osant lui adresser la parole, étonnée peut-être qu'il ne rompit pas le silence le premier, se disait, en elle-même, que le *monsieur était bien fier*. Enfin, celui-ci, fort peu attentif à la rondeur de sa jambe et aux grâces de son allure, lui adressa quelques questions sur la pauvre Tula. Claudie commença par le *Plait-il?* inévitable entrée en matière du paysan subtil qui prépare sa réponse, en vous faisant répéter à dessein votre demande; et quand le jeune homme eut patiemment recommencé :

— Oui, Monsieur, oui, dit-elle, c'était une très-brave femme, bien propre, bien réveillée au travail, bonne ménagère, et très-bonne pour la vie.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Bien officieuse à ses voisins, pas chétive comme sa sœur *la grand'Gothe*.

— Laisse-t-elle plusieurs enfants ?

— Elle ne laisse pas d'enfants, Monsieur; elle n'a qu'une fille, dit Claudie, qui n'appliquait, comme font les Berrichons, le mot d'enfant qu'au sexe masculin.

— Et cette fille est-elle en âge de gagner sa vie ?

— Par dii oui ! elle a vingt ans, ou vingt et un ans, car elle est beaucoup plus vieille que moi.

Cette remarque n'attira pas l'attention de Guillaume sur les dix-sept ans que Claudie portait en triomphe. Cette fille n'est-elle pas née au château de Boussac ? demanda-t-il.

— Peut-être bien, Monsieur. Je crois bien oui. Quoique je n'aie pas songé à lui demander, et d'ailleurs, moi, je n'y étais pas ! Mais ça me paraît que je l'ai *écouté* dire à ma mère.

— C'est ma sœur de lait, pensa Guillaume, et il doubla le pas.

Lorsque Claudie vit qu'elle n'avait plus à répondre, elle commença à interroger.

— Vous avez donc quelque chose à lui dire à c'te Jeanne ?

— Jeanne ? s'écria Guillaume : elle s'appelle Jeanne ? Qui lui a donné ce nom ?

— Dame ! C'est sa marraine, bien sûr... Que ce monsieur est sot ! pensa Claudie.

— Et qui est sa marraine ?

— Ah ! ça, je le sais bien ! C'était la *grand'dame* de Boussac. La connaissez-vous, la dame du château de Boussac ? est-elle en vie ? est-elle dans le pays ?

Guillaume ne songea pas à lui répondre. Il était frappé de l'étrange coïncidence qui l'avait amené à Toull pour voir creuser la fosse de sa nourrice et pour réparer le

long oubli de sa famille, en offrant sa protection à sa sœur de lait, à la filleule de sa mère. Il voyait dans le hasard qui l'avait poussé vers Toull plutôt que vers Crozant, ou tout autre site romantique de la Marche, quelque chose de providentiel, et il en remerciait Dieu de lui avoir trace pour ainsi dire son devoir, là où il était venu chercher son plaisir.

La coquette Claudie, le voyant si peu galant, avait perdu tout le trouble intérieur qu'elle avait nourri complaisamment en elle au début de leur tête-à-tête. Curieuse autant que réjouie, elle le cribla de questions comme avaient fait sa mère et Léonard. Elle voulait savoir qui il était, d'où il venait, et surtout pourquoi il était si empressé d'aller voir la mourante, quel intérêt il pouvait porter à cette pauvre femme et à sa fille.

— Tenez ! lui dit-elle tout à coup, lassée de son silence dédaigneux ou préoccupé, m'est avis que vous avez besoin d'une servante, et que vous venez pour en louer une dans le pays d'ici, où elles ont du renom. Vous aurez *écouté dire* que la Jeanne était une bonne fille, bien forte, bien courageuse à la peine, et vous avez peut-être idée de l'amener.

— Est-ce que vous croyez qu'il serait avantageux pour elle de trouver une condition hors du pays ?

— Oui, Monsieur, oui, elle n'aurait jamais quitté sa mère; mais depuis que sa mère est tombée malade, il y a eu du monde de la ville qui lui ont conseillé de se louer, et qui lui ont fait des offres. Elle n'a jamais eu envie de quitter le pays; quand on est accoutumé dans un endroit, on n'aime pas à changer; mais à présent qu'elle va être malheureuse avec sa tante, elle ferait bien de s'en aller, et si vous lui portez intérêt, vous feriez bien de l'emmener.

Il y avait dans la physionomie de la jeune fille, en parlant ainsi, une intention marquée de persuader Guillaume, qui n'échappa point à ce dernier, mais qu'il ne put s'expliquer. Il éluda ces insinuations en alléguant que la pauvre Tula n'était peut-être pas morte encore, et qu'il n'y avait si grave maladie dont on ne pût revenir.

— Oh ! c'est bien fini pour elle ! répondit Claudie; tenez, Monsieur, regardez, là, en bas, M. le curé qui s'en remonte à Toull par le chemin pavé. C'est dit ! la mère Tula n'a plus besoin de rien.

Cet arrêt, prononcé avec la philosophique insouciance qui caractérise le paysan, frappa le jeune homme d'une émotion sinistre. J'arrive trop tard, pensa-t-il, je ne peux plus réparer mon ingratitude, et je suis envoyé par la volonté divine auprès d'un cadavre pour subir une expiation douloureuse.

Le tonnerre grondait toujours au loin, et des nuées violettes s'amoncelaient sur plusieurs points de l'horizon.

— Faut nous dépêcher, Monsieur, dit la jeune fille en voyant qu'il ralentissait sa marche, comme un homme accablé; si nous restons longtemps à Epinelle, nous serons mouillés.

Guillaume se hâta machinalement, et, après une demi-heure de marche, il arriva enfin au seuil de la chaumière de sa nourrice.

— Vous y êtes, Monsieur, dit Claudie d'un ton résolu. Moi, je ne veux pas entrer là dedans. Ça me fait peur de voir les morts. Je vous attendrai par là pour vous ramener; mais il ne faut pas trop vous *amuser*, parce que l'orage vient.

Guillaume hésita un instant avant de se décider à entrer. Il n'avait jamais vu de cadavre, et cette première épreuve, jointe à des rapprochements de situation si imprévus, lui causait une émotion pénible.

### III.

#### LA MAISON DE LA MORTE.

Une forte odeur de résine s'échappait de la chambre unique qui remplissait avec une étable en apprentis à plu-

1 Les paysans de ces contrées, garçons et filles, se louent à l'année comme domestiques dans les fermes ou dans les maisons bourgeoises.

sieurs divisions, toute cette pauvre mesure, couverte de mousse et de plantes vagabondes; cependant l'intérieur était propre et annonçait des habitudes d'ordre et d'activité. Trois lits en forme de corbillards et garnis de lambrèques jaunes finés occupaient deux faces de la muraille. Sur celui du milieu, on voyait le corps de la morte, entièrement recouvert d'un drap blanc, le plus fin et le meilleur de la maison. Quatre chandelles de cire vierge brûlaient aux quatre coins du lit. Deux ou trois vieilles femmes, de celles qui, au fond de la Marche comme dans les montagnes de l'Écosse, assistent avec un zèle mêlé de superstition à toutes les funérailles, priaient autour du lit, et au milieu d'elles, une grande jeune fille, d'une beauté remarquable, agenouillée tout près du cadavre, pleurant en silence, les yeux fixés à terre, et les mains entr'ouvertes sur ses genoux, dans une attitude qui rappela au jeune homme la Madeleine de Canova.

L'apparition de Guillaume ne fut remarquée de personne dans le premier moment, et il put contempler cette figure angélique qu'il s'imaginait connaître, bien que, depuis ses premières années, il l'eût oubliée au point d'ignorer jusqu'à son existence. Le tint pur de Jeanne, pâli par la douleur et la fatigue, avait la blancheur mate du marbre; ses yeux blancs, ouverts et fixes, tandis que des larmes qu'elle ne songeait point à essuyer ruisselaient sur ses joues; la pureté des lignes sévères de son profil, et l'immobilité de sa consternation: tout contribuait à lui donner l'apparence d'une statue.

La première personne qui s'aperçut de l'arrivée de l'étranger fut la sœur de la défunte, une grande virago à l'air dur et bas à la fois. Elle fit un signe de croix comme pour clore méthodiquement sa prière, et, se levant, elle s'approcha de Guillaume.

— Qu'est-ce que vous demandez, Monsieur? lui dit-elle d'une voix forte qui semblait profaner le silence respectueux dû au sommeil des morts.

— Je venais savoir, dit Guillaume embarrassé, des nouvelles de la malade.

— Êtes-vous médecin de campagne, Monsieur, reprit la Grand'Gothie. Je ne vous ai jamais vu par ici... Il n'y a rien à gagner pour les médecins chez nous... Ma sœur est morte depuis une heure.

— Je ne suis pas médecin, dit Guillaume.

— En ce cas, vous êtes un homme de la justice; vous êtes bien pressé de venir mettre les scelles chez nous. On n'a pas besoin de vous; la fille est majeure; et puisque je n'ai rien à prétendre, ajouta-t-elle d'un ton aigre, je n'en veux rien détourner. Allez, allez! passez votre chemin. On connaît la loi, et on ne veut pas faire de frais inutiles.

Guillaume, voyant qu'il risquait fort d'être éconduit brutalement, se résigna, non sans honte, à se faire connaître. Il le fit en baissant la voix, craignant de la part de cette maîtresse-femme, des apostrophes plus dures que les précédentes. Mais, au lieu de lui reprocher de venir trop tard, elle changea tout à coup de manières et de langage.

— Vous saviez donc que ma sœur était malade, mon cher Monsieur, dit-elle d'un ton patelin; et vous venez pour l'aider un peu? C'est bien trop de honte à vous de vous être dérangé pour du pauvre monde comme nous. On a honte de n'avoir rien à vous présenter pour vous rafraîchir. Que voulez-vous! ma pauvre sœur ne fait que de trépasser, et on n'a pas eu seulement le temps de ranger la maison. Mais asseyez-vous donc sur une chaise et pas sur ce mauvais banc, Monsieur: je vais mettre un linge blanc dessus pour que vous ne gâtiez pas vos habillements.

— Je ne suis pas venu pour vous être importun au milieu de votre chagrin, répondit le jeune baron choqué de l'aisance et de la présence d'esprit qui trahissaient chez cette femme une profonde sécheresse de cœur. J'espérais adoucir les derniers moments de ma pauvre nourrice, en accueillant et en exécutant ses dernières intentions. Puisque je viens trop tard, je vais me retirer pour ne pas vous gêner dans un pareil moment, et cependant j'aurais voulu adresser à ma sœur de lait quelques paroles de consolation et quelques offres de service. Mais,

dans ce dernier cas, je viens trop tôt, car il est impossible qu'elle songe à autre chose qu'à la perte qu'elle vient de faire.

— Oh! si fait, Monsieur, il faut lui parler, répliqua la Grand'Gothie d'un air décidé, elle peut bien vous écouter: c'est bien trop d'honneur que vous lui faites. Jeanne! Jeanne! viens donc parler à ce Monsieur.

— Ne la dérangez pas de sa prière, reprit Guillaume d'un ton ferme. Je ne le veux pas. J'attendrai qu'elle soit en état de m'entendre.

Et repoussant la tante, qui voulait réveiller l'attention de Jeanne, il s'approcha du cadavre, et resta absorbé dans les pensées graves et pénibles que lui inspiraient ce lit de mort, et cette orpheline abandonnée à l'autorité d'une nature grossière et acariâtre, caractère fortement empreint sur les traits repoussants de la tante.

Jeanne leva les yeux sur l'étranger, et les baissa aussitôt, ne comprenant pas, et ne pouvant pas songer à comprendre le motif de sa présence. Les autres femmes ne pensaient plus à marmotter leurs prières. Elles le regardaient avec étonnement, et se leverent une à une pour aller demander à la Grand'Gothie ce que pouvait vouloir ce jeune monsieur.

Guillaume, se trouvant ainsi seul près de Jeanne, résolut de lui adresser la parole. Mais la muette et religieuse douleur de cette jeune fille le frappa d'un respect qu'il ne put surmonter. Il s'éloigna lentement, et tandis que les vieilles femmes, malgré son refus, s'empressaient à dresser une table pour lui servir du laitage, il alla tristement s'accouder contre l'étroite fenêtre envahie par le feuillage qui jetait un jour verdâtre sur le linceul de la morte.

Mais sa triste rêverie fit place à la surprise, lorsqu'il vit, à travers les rameaux de la ronce grimpante, Léon Marsillat assis auprès de Claudie, sur le banc adossé au bas de cette lucarne. Ils parlaient d'un ton animé; et, moitié sans le vouloir, moitié dominé par la curiosité, Guillaume enten-dit le dialogue suivant:

— Faut que vous soyez joliment effronté tout de même, disait Claudie d'une voix étouffée par la colère, de venir comme ça au moment où sa mère *tourne l'œil*. Vous croyez donc que vous allez l'emmener tout de suite derrière votre *cheval*? Oh! vous aviez beau vous cacher, je l'ai vu de loin, votre cheval, attaché derrière la maison, à un arbre et je me suis dit: voilà le loup.

— Tu es une sotte, Claudie, répondait Marsillat à demi-voix. Je ne pense ni à me cacher ni à me montrer. N'est-il pas tout simple que, passant tout près d'une maison, et sachant que la pauvre femme était au plus mal, j'aie voulu demander de ses nouvelles?

— Eh pourquoi-t'est-ce que vous n'entriez pas, et que vous vous rangiez derrière *c'te* buisson, là où ce que vous avez été bien surpris d'être surpris par moi? Oh! j'ai vu votre manège, allez! je vous voyais de là-haut, et vous ne me voyiez point, vous; vous étiez trop occupé d'attendre si Jeanne ne sortirait point par la petite porte de la bergerie; eh bien! vous venez trop tard, mon galant; d'abord la Jeanne ne peut pas vous souffrir; elle m'a dit plus de cent fois, et je vous le redirai autant de fois, qu'elle aimerait mieux se jeter dans le puits que de se laisser seulement embrasser par un cœur de filles comme vous. En second lieu, il y a là dedans un jeune monsieur, bien plus joli que vous, qui vient la chercher pour l'emmener à Paris.

— Quels contes me fais-tu là, Claudie? et que m'importe, d'ailleurs? je n'ai jamais songé à Jeanne, je n'aime que toi; te fais donc pas semblant d'en douter. Allons, je m'en vais, faisons la paix.

— Non pas! vous ne m'embrasserez pas. Ça n'est pas la peine. D'ailleurs vous n'allez pas loin.

— Sur ma parole, je m'en retourne à Boussac.

— Oui, quand vous *avez* venu à bout de parler à la Jeanne, quand vous lui aurez dit: « Viens chez nous, ma petite Jeanne, ma sœur est très-douce à servir, je te ferai donner tout ce que tu voudras. » Il y a plus d'un mois que vous lui chantez cette chanson-là; mais elle n'est pas si bête que de vous écouter.

— Elle m'écouterait tout comme un autre, si je voulais; mais je ne lui ai jamais dit cela que pour rire. Elle n'est pas déjà si belle, ta Jeanne!

— Bon! je lui dirai cela de votre part, pas plus tard que demain.

— Tout de suite, si tu veux! Mais qui est donc ce jeune homme qui est là dedans, à ce que tu dis?

— Ah! ça vous inquiète! Je le connais-t-i, moi? allez-y voir. Ça vous donnera l'occasion d'entrer dans la maison.

— Tu as raison, répondit Marsillat d'un ton ironique, et il quitta le banc, suivi de Claudie qui ne voulait pas le perdre de vue.

Avant la fin de cet entretien, Guillaume s'était éloigné de la fenêtre, dégoûté de tout ce contraste de préoccupations cyniques et grossières avec le respect dû à la présence d'un cadavre et aux saintes larmes de Jeanne. Il s'était rapproché d'elle et lui avait dit quelques mots de condoléance et d'intérêt qu'elle avait à peine entendus. Puis, se débarrassant, avec un peu d'humeur, des importunités obséquieuses de la tante, qui voulait absolument le faire manger auprès de ce lit de mort, il se disposait à partir, avec l'intention de s'occuper du sort de Jeanne dans un moment plus opportun, lorsque, au seuil de la porte, il se trouva face à face avec Marsillat.

L'étonnement et la confusion de Marsillat furent extrêmes; mais, grâce à l'effronterie enjouée de son caractère, il eut bientôt pris le dessus, et il secoua la main de son ancien camarade de chasse avec une familière cordialité.

— Que diable venez-vous faire ici? lui demanda-t-il sans lui donner le temps de l'interroger lui-même.

— Ma présence ici est mieux motivée que la vôtre, répondit Guillaume avec un peu de sévérité dans le regard. Ne savez-vous pas que cette femme qui vient de mourir était ma nourrice, et mon devoir n'était-il pas d'accourir auprès d'elle aussitôt que j'ai connu sa position?

— C'est juste, Guillaume, c'est très-bien de votre part. Eh bien! mon pauvre ami, vous n'avez pas pu la sauver, et votre mère enverra des secours à sa famille. Retournez-vous à Boussac ce soir?

— Je ne crois pas, répondit Guillaume avec intention.

— Ah! vous comptez passer la nuit à Toull? C'est un mauvais gîte.

— Peu m'importe, je m'accommode de tout en voyage.

— Vous êtes donc en tournée d'amateur? Moi, je viens de voir un parent à Chambon.

— Vous avez pris la plus mauvaise route!

— Oui, mais la plus courte! Retournez-vous maintenant à Toull? Voulez-vous que je vous attende pour faire ce bout de chemin avec vous?

— Vous êtes à cheval et moi à pied. Nous ne pouvons pas suivre le même chemin, à moins que je n'allonge beaucoup le mien, et l'orage menace.

— En ce cas, je pars, répondit Marsillat, visiblement contrarié de laisser le jeune baron auprès de Jeanne. A revoir! Avez-vous quelque chose à faire dire à madame votre mère? je m'en chargerai.

— Vous m'obligerez beaucoup, répondit Guillaume, et, déchirant un feuillet de son carnet, il se mit à écrire quelques lignes au crayon pour sa mère. Pendant ce temps, Marsillat pénétra dans la maison, parla amicalement à la Grand'Gothe, s'apitoya un instant de bonne foi sur la mort de sa sœur, et avala sans façon le lait de chèvre que Guillaume avait refusé, moins pour se désaltérer que pour gagner du temps, et trouver l'occasion d'adresser quelques paroles à Jeanne.

La Grand'Gothe provoqua cette occasion, soit à dessein, soit par suite de son caractère actif et tracassier.

— Allons donc, Jeanne, cria-t-elle de sa voix âpre et discordante; viens donc remercier ces honnêtes messieurs qui viennent te voir, et qui te veulent du bien dans ton malheur... Allons, te leveras-tu?... Faut pas s'écouter comme ça... Les morts ne nous entendent plus, ma pauvre fille; nous ne pouvons pas les empêcher de s'en aller. Le bon Dieu le commande comme ça, et quand le malheur nous en veut, il n'y a pas de prières qui servent... pleurer ne sert de rien non plus : ça n'a jamais

fait revenir personne... Veux-tu donc rester comme ça sur tes genoux jusqu'à demain matin?... C'est des bêtises; tu te rendras malade, et puis, qu'est-ce qui te soignera?... Moi, je t'avertis que je suis à bout de mes forces, et que je ne peux pas en faire davantage... En voilà assez comme ça... Faut du courage, faut se faire une raison, pardi!... faut penser à l'ouvrage, qui ne va pas être petite, pour l'enterrement... Ah! que ça coûte, ces vilaines affaires-là!... Ah ça! vous autres, mes braves femmes, faudra m'aider et m'assister un peu, car je ne sais plus où j'en suis, et je n'ai rien du tout à la maison, pas un sou d'argent pour ma pauvre semaine... Jeanne! Jeanne! allons donc, parle donc à ce jeune monsieur, qui est ton frère de lait, et qui vient pour l'empêcher d'être malheureuse. Tu vois bien qu'ils *pensent* à toi au château... Ta mère disait toujours : « Ils m'ont oubliée! ils sont bien durs pour moi. » Tu vois bien qu'elle avait tort : ils ont pensé à nous... Et d'ailleurs, voilà aussi M. Léon qui y a toujours pensé, et qui nous a rendu bien des petits services... Regarde-le donc, parles-y donc! demandes-y donc ses *portements*<sup>1</sup>. Va donc vite lui chercher un fromage de notre chèvre... Tu vois bien qu'il a appétit, et qu'il mangerait bien un morceau. Allons, m'écoutes-tu?... Faut donc que je fasse toute l'ouvrage, moi?... J'en ferai une maladie, bien sûr... Cette enfant n'a jamais été bonne pour sa tante!... Ah oui! c'en est un de malheur pour moi d'avoir perdu ma pauvre sœur. Je peux bien dire que j'ai tout perdu aujourd'hui.

En terminant ce dialogue, que Marsillat voulut en vain interrompre, et que Guillaume entendit avec indignation, la Grand'Gothe se mit à sangloter d'une manière criarde et forcée, qui eût été risible si elle n'eût été révoltante. Jeanne, habituée à l'obéissance passive, s'était levée comme une machine poussée par un ressort. Elle essayait de satisfaire sa tante, mais elle ne savait ce qu'elle faisait, et elle laissa tomber une assiette qu'elle voulait offrir à Marsillat, bien qu'il se fût levé pour échapper à l'hospitalité hors de saison de la virago. Au bruit que fit cette mauvaise assiette de terre en se brisant, les petits yeux noirs de la Gothe devinrent étincelants de colère, et, n'eût été la crainte de déplaire à ses hôtes, qu'elle voyait disposés à prendre le parti de l'orpheline, elle l'eût acablée d'invectives.

— Allons, ma pauvre Jeanne, dit Marsillat en lui ôtant des mains les débris de l'assiette qu'elle ramassait, et en les jetant dehors, je ne veux pas que tu t'occupes de moi, et je trouve très-mauvais qu'on te tourmente ainsi : cela est insupportable. Écoutez, Gothe, nous cesserons d'être bons amis, vous et moi, si vous faites du chagrin à Jeanne, surtout un jour comme celui-ci. Il faut que vous ayez le diable au corps.

La liberté avec laquelle Léon parlait à la virago, et l'ascendant qu'il exerçait sur elle (car aussitôt elle se calma et prit d'autres manières) prouvaient assez qu'elle ne voyait pas d'un mauvais œil les assiduités de ce jeune homme auprès de Jeanne, et qu'elle comptait mettre à profit son goût bien connu pour les belles filles du pays de Combraille. Guillaume, en toute autre circonstance, eût dédaigné d'apercevoir de si honteuses intrigues; mais sa sollicitude, éveillée par le malheur de Jeanne, et le pur lien qui existait entre elle et lui, le rendaient très-clairvoyant. En ce moment il ressentait contre le jeune légiste une indignation véritable et cessa de se reprocher l'espèce d'éloignement qu'en dépit de leurs fréquentes relations Marsillat lui avait inspiré depuis quelques années.

Léon Marsillat, plus âgé de quatre ou cinq ans que Guillaume, n'était pas un homme ordinaire, bien que le sans-façon de ses manières et de son langage ne laissât pas souvent paraître les facultés éminentes dont il était doué. Fin, laborieux, actif, entreprenant et persévérant, égoïste et libéral, c'était le Marchois modèle. Sa puissante organisation se prêtait également au plaisir et au travail, à la jouissance et aux privations. Sa santé physique et morale, la lucidité de son cerveau, la volonté infatigable

1. Comment il se porte.

d'être heureux, libre et fort, en faisant un être supérieur dans le bien et dans le mal. Capable des plus nobles et des plus lâches actions, vif, effréné, travailleur prodigieux, il passait de l'excès de l'étude à celui de l'insouciance, et de la fièvre des affaires à celle des passions. Vindictif comme un paysan (son grand-père avait porté le mortier aux maçons), il était généreux comme un prince, et après avoir persécuté amèrement et transpercé de ses cruelles épigrammes les victimes de son dépit, dans un jour de mansuétude, il les rehabilitait et les couvrait du manteau de son ostentation. Van à certains égards, il prescrivait certaines autres vanités qui eussent semblé plus excusables à son âge et dans sa position. Il raillait le luxe puéril des jeunes *dandys* qu'il eût pu imiter et qui se privaient des satisfactions nécessaires pour s'en donner de factices. Il méprisait souverainement la mode, et ne s'y conformait pas; il professait le dédain des habits bien faits qui gênent les mouvements, des chevaux fringants qui n'ont que l'apparence et ne résistent pas à la fatigue, des femmes qui font fureur dans les salons et qu'on ne saurait regarder sans effroi en plein soleil; en conséquence de quoi il avait toujours le linge le plus fin, les draps les mieux tissés, les habits les plus souples, le cheval le plus robuste et le plus cher, les maîtresses les plus vulgaires, mais les plus belles et les plus jeunes. A vingt-cinq ans, déjà riche dans le présent par héritage, et dans l'avenir par son talent d'avocat qui annonçait une brillante carrière, il avait arrangé hardiment sa vie pour la satisfaction de tous ses instincts nobles et bas, généreux et pervers. Il aimait son métier, et savait s'y absorber tout entier; mais après des efforts surhumains qu'il faisait pour regagner le temps donné aux plaisirs, il lui fallait l'ivresse de nouveaux désordres pour retremper ses forces. Sceptique et même un peu athée, il avait pour toute espèce de religiosité une haine d'instinct; cependant il comprenait la poésie des grandes croyances, et les inspirations enthousiastes se communiquaient à lui comme par un choc électrique. Il pouvait pleurer le lendemain de ce qui l'avait fait rire la veille, et réciproquement. Bouillant et calme, tour à tour esclave et vainqueur de ses appétits, il y avait deux ou trois hommes en lui, comme dans toutes les natures puissantes, et il inspirait en même temps à ceux qui l'approchaient ces sentiments divers de l'admiration et du mépris, de l'engouement et de la méfiance.

Quoiqu'il affectât un langage vulgaire et qu'il foulât aux pieds l'esprit déjansé en petite monnaie, dont on fait tant de cas dans le monde, il n'avait pas fréquenté Guillaume de Bousac sans que ce dernier s'aperçût de son instruction, de la force de son intelligence et de la fermeté de son caractère. Ces deux jeunes gens, natifs de la même ville, s'étaient rencontrés au collège; puis, durant les vacances, et quelquefois ensuite à Paris, non dans le monde, ils ne recherchaient pas la même société, mais au spectacle, au boulevard, au bois, au tir, au manège, à la salle d'armes. A cette époque, grâce au retour des Bourbons et à la réorganisation du faubourg Saint-Germain, le mélange qui s'était heureusement établi entre les gens de mérite de toutes les classes n'était encore qu'un fait exceptionnel. Aussi Guillaume de Bousac croyait-il faire acte de courage et de libéralisme en attirant quelquefois à Paris son ancien camarade, le licencié en droit, à la table et dans le salon de sa mère. Mais, malgré ses avances, le jeune baron s'était refroidi chaque jour davantage à l'égard de son ancien camarade.

Lorsqu'il était encore enfant, et jusqu'au sortir du collège, il s'était senti dominé par lui. Doué d'un cœur confiant et d'un caractère faible, il avait subi l'ascendant de cette nature indépendante et forte. Il avait été souvent puni au collège pour avoir écouté ses mauvais conseils, et Marsillat n'avait fait que rire de ces mortifications que le jeune homme, plus sensible, prenait au sérieux. Plus d'une fois Guillaume avait senti avec honte que la nature l'avait fait meilleur et moins fort que Marsillat, et qu'en se laissant aller à la fantaisie de l'imiter un instant, il avait péché en pure perte, sans recevoir l'assistance du puissant démon qui protégeait son camarade. Nous l'avons

vu, au début de cette histoire, suivre encore un peu les errements du sceptique Léon, et railler avec lui sir Arthur, qu'au fond du cœur il estimait infiniment. En avançant dans la vie, en se nourrissant par la lecture et la réflexion, Guillaume avait compris que sa voie était trop différente de celle de Léon pour ne pas devenir bientôt l'objet de ses critiques et de ses sarcasmes. Il avait donc cessé assez brusquement d'être expansif avec lui, et l'ironie contenue du jeune avocat avait causé au jeune baron une sorte de souffrance dans ses relations avec lui. Il nourrissait de plus en plus une antipathie accrétée pour sa personne, antipathie parfaitement déguisée, d'ailleurs, sous des manières polies et bienveillantes. Les nobles de cette époque ne se croyaient pas le droit de manquer sous ce rapport à une sorte d'hypocrisie. Ils se regardaient encore comme supérieurs par leur naissance aux autres hommes, et ils pratiquaient l'accueil protecteur comme une charge de leur position.

Marsillat avait l'esprit trop pénétrant pour ne pas comprendre à merveille les gracieusetés et les répugnances du jeune praticien. Il s'en amusait, et se plaisait souvent à le faire souffrir, en feignant de prendre à la lettre les témoignages de sa courtoisie forcée. Il en usait et en abusait, se disant en soi-même: Mon camarade, tu voudrais plaire, être aimé, respecté et craint, tout cela à la fois. L'honneur de ton nom te condamne à nous caresser, nous autres roturiers. Tu voudrais passer pour un bon garçon sans préjugés, pour un aimable seigneur sans morgue; et avec la plupart de mes pareils tu y réussis, parce qu'ils manquent de tact et ne voient pas percer ton mépris sous ton adorable sourire. Mais tu ne me tromperas pas; je te forcerai à être franc, brutal même avec moi, et, dans ce cas-là, je t'aimerai beaucoup mieux, ou bien je ferai saigner ton orgueil en te traitant, comme tu feins de me traiter, d'égal à égal.

En pensant ainsi, Marsillat s'exagérait beaucoup la vanité de Guillaume; mais il y avait dans cette petite guerre d'escarmouche qu'il lui livrait des points où il touchait malheureusement assez juste.

En se rencontrant dans la chaumière de Jeanne, il ne fallut pas bien longtemps à ces deux jeunes gens pour voir qu'ils s'observaient l'un l'autre, que Léon désirait écarter un rival dangereux, et Guillaume un ennemi des vertueuses intentions qu'il avait à l'égard de l'orpheline. Le plus habile des deux en prit le premier son parti. Marsillat fit ses adieux, et alla détacher son cheval pour partir, mais il eut soin de casser une courroie, ce qui le força de demander une ficelle à la Gothe, un couteau à Jeanne, un mot à Claudie, et de *bouriner*<sup>1</sup> et de *fajotier*<sup>2</sup>, comme disait cette dernière, huit ou dix minutes autour de la maison. La pluie cependant commençait à tomber et le tonnerre à élever la voix.

De son côté, Guillaume était bien résolu de partir, mais il mettait un peu de malice à partir le dernier et à voir trotter devant lui la vigoureuse jument de l'avocat. Il avait fait ses adieux aussi, promettant de revenir bientôt, et il attendait le départ de Marsillat, tout en causant avec lui, à quelques pas de la chaumière, de choses étrangères à ce qui s'y passait. Claudie, meilleure mouche que lui, surveillait d'un œil enflammé tous les mouvements de son infidèle, lorsque la voix retentissante de la Grand-Gothe qui les croyait déjà partis vint les forcer à prêter l'oreille.

— Allons, grande lâche, sottie, sans cœur, disait-elle à Jeanne, prendras-tu ta *cape*? Partiras-tu? Veux-tu attendre à demain pour aller à Toull? Qu'est-ce qui invitera nos parents à la *garmonie*? Qu'est-ce qui apportera les provisions pour le repas de demain? Vas-tu *chimer* comme ça longtemps? Ta mère ne t'entend plus, va! et tu ne peux pas lui porter tes plaintes contre moi. Allons! allons! *en route, mauvaise troupe!* ajouta-t-elle d'un ton soldatesque, et si tu n'es pas revenue avant soleil couché, nous aurons affaire ensemble. Vrai Dieu! il faudra bien que tu marches, à présent!

— Chez qui faut-il que j'aille? répondit Jeanne d'une voix plaintive, en paraissant sur le seuil de la cabane.

<sup>1</sup> et <sup>2</sup>. Muser, perdre du temps pour en gagner.

— Tu iras chez la mère Guite, chez le père Léonard, chez la Colombette, chez la grosse Louise, chez ton oncle Germain, chez.... Eh bien ! la voilà qui se sauve à présent, sans m'écouter ! Qu'est-ce que tu vas apporter ? Imbécille !

— J'apporterai ce que vous voudrez, dit Jeanne d'un ton résigné.

— Tu prendras trois oies chez la mère Guite, deux pains chez la Gervoise et un demi-sac de pois chez M. le curé. Si tu ne peux pas apporter le tout, tu diras au garçon à Léonard de t'aider ; c'est un garçon complaisant. Tu diras que nous paierons ça à la Saint-Martin, et si tu ne trouves pas de crédit chez l'un, tu iras chez l'autre. Allons, sauve-toi. »

Jeanne sortit d'un air abattu, mais armée de la suprême patience, qui est la seule grandeur laissée en partage au pauvre et au faible ; elle vint se joindre au petit groupe qui l'attendait, et, sans dire un mot, elle se mit à marcher à côté de Claudie. Celle-ci, attendrie à sa manière de tant de souffrance muette et profonde, passa son bras sous le sien, et se mit à lui parler à voix basse pour la consoler de son mieux.

Marsillat, s'entretenant avec Guillaume, maintenait son cheval au pas ; mais, à une très-petite distance d'Épinelle, le sentier escarpé des piétons venait à couper le chemin ferré, Guillaume prit congé de lui. « C'est grand dommage que vous n'ayez pas votre cheval, dit Marsillat. En dix minutes vous auriez été rendu à Toull, au lieu que vous allez supporter une demi-heure de pluie battante.

— Ma foi, oui, c'est grand dommage ! s'écria Claudie. Vous auriez pris chacun une de nous en croupe, et nous ne nous serions pas trempées si longtemps.

— Veux-tu monter derrière moi, Claudie ? je peux te conduire jusqu'à la Croix-Jacques, et puisque Jeanne est avec M. Boussac, il n'a plus besoin de toi pour retrouver son chemin.

— Ah ! ça, mon petit Léon, ça me va ! Vous êtes un bon enfant, tout de même. Arrêtez donc votre cheval au droit de cette grosse pierre pour que je puisse monter.

— Attends, attends, ma fille, dit le malin Marsillat, je te prendrais avec plaisir ; mais je crois que je ferai mieux de prendre cette pauvre Jeanne, qui a passé tant de nuits et qui peut à peine se traîner.

— Non, Monsieur, non, grand merci, répondit Jeanne d'un ton assez ferme.

— Ah ! vous voilà pris ! grommela Claudie en transperçant de son regard furieux la figure impassible de Marsillat. Jeanne n'ira pas avec vous, j'en réponds.

— Comment ! toi, Claudie, qui as si bon cœur, tu ne t'engages pas à profiter de mon cheval pour se reposer ? Ah ! Claudie, je ne te reconnais plus.

— Es-tu lasse, Jeanne ? Veux-tu aller à cheval ? dit Claudie, faisant un grand effort de générosité.

— Non, ma vieille, non, grand merci, répondit Jeanne avec le même calme ; montes-y, toi, si ça te fait plaisir. Et, prenant le sentier sans retourner la tête aux invitations de Marsillat, elle dit à Guillaume : Allons, mon parrain, je vas vous conduire.

Les jeunes filles de mon pays ont assez l'habitude de donner au fils de leur marraine le titre de parrain, et réciproquement celui de marraine à la mère du parrain. Cette douce et confiante appellation dans une bouche si pure émut doucement le cœur du jeune baron, et un sentiment paternel attendrit ce visage imberbe.

Claudie avait réussi à se hucher sur la croupe du cheval de Marsillat, et ce dernier, un peu dépité de n'avoir pas réussi dans son projet détourné, voulut châtier la jalouse en enfonçant les éperons dans le ventre de Fanchon et en la faisant ruer et bondir sur le bord du précipice. Claudie, effrayée, fit de grands cris ; mais elle se cramponna vigoureusement au cavalier, et un terrible éclair venant à sillonner le ciel, Fanchon, effrayée, prit le galop, et emporta le jeune couple bien loin de Jeanne et de Guillaume, demeurés ainsi en tête-à-tête au milieu de l'orage.

## IV.

## L'ORAGE.

Nous avons laissé le jeune baron de Boussac avec la douce Jeanne, sa sœur de lait, la filleule de sa mère, qui s'intitulait aussi la sienne, par suite d'un usage tout local, et de l'idée naïve et affectueuse qu'on ne saurait être adopté par le chef de la famille sans l'être par la famille entière. Ce mot filial, *mon parrain*, résonnait dans l'oreille de Guillaume, au milieu des hurlements de la tempête, et le concours de circonstances romanesques qui l'avait amené auprès de Jeanne, juste à point pour conjurer les dangers qui la menaçaient, lui causait une sorte de satisfaction généreuse. Il ne regrettait point d'avoir été brusquement interrompu au milieu des plaisirs de son voyage par une si triste aventure. Déjà il rêvait tout un poème champêtre dans le goût de Goldsmith, et il n'était pas fâché d'en être le héros vertueux et désintéressé.

Mais il manquait encore à ce poème une héroïne qui comprit son rôle et celui de son protecteur. Jeanne se croyait si peu menacée par les séductions du jeune avocat, qu'elle ne songeait à voir dans le jeune seigneur qu'un personnage respectable, étranger à sa destinée. D'ailleurs, aucun de ces beaux messieurs n'occupait en ce moment les pensées de Jeanne. Elle avait toujours devant les yeux sa mère agonisante, et le sentiment de son isolement la tourmentait moins que la crainte de n'avoir pas assez fait pour adoucir les derniers moments d'un être qui avait été jusque-là l'unique objet de ses affections. Jeanne passait aux champs pour une fille très-bornée, parce qu'elle était chaste et qu'elle avait, à se produire, une répugnance presque sauvage. Elle n'aimait pas la danse, et on ne l'avait jamais vue dans les *assemblées*, fêtes villageoises où les jeunes paysannes eurent étaler leurs charmes et chercher des galants. Sérieuse, assidue au travail, passionnée pour la garde de ses troupeaux, elle allait presque toujours seule la quenouille au côté, dans les endroits les plus déserts, vivant tout le jour d'un morceau de pain noir, et rentrant à la nuit pour s'endormir paisiblement sous l'aile de sa mère.

La mère Tula et sa sœur, la Grand'Gothe, passaient pour magiciennes, avec cette différence que la mère de Jeanne, aimée et estimée de tout le monde, était regardée comme une savante matrone, et que la tante était réputée sorcière malfaisante. On remarquait que les *bêtes* de Tula étaient toujours en bon état, qu'elles renaissaient toujours à l'étable la mamelle pleine, que les épizooties ne les atteignaient point, et que cette femme si pauvre, ayant perdu toutes ses ressources avec son mari et ses fils, trouvait, dans la chétive industrie d'élever un petit troupeau sur le commun, le moyen, très-insuffisant pour les autres, de se préserver des horreurs de la misère. On prétendait, en même temps que la Grand'Gothe, qui ne s'était jamais mariée, et qui vivait ladrement, sans faire aucun commerce apparent, avait des sacs d'écus cachés dans sa pailasse, et que ces richesses lui arrivaient mystérieusement par ses intelligences avec les mauvais esprits. Le paysan voit toujours de mauvais œil son prochain s'enrichir, et, bien qu'il n'ait aucune idée d'économie politique, il a cette notion juste de l'état social, que personne ne profite des chances de la fortune sans que ce soit au détriment de ceux qui n'en profitent pas. Mais ces êtres simples et souffrants, qui ne reçoivent la lumière des choses que par la lievre de l'imagination, aiment beaucoup mieux attribuer le succès des habiles et des fourbes à des influences occultes qu'à des actions coupables plus faciles à constater. Le paysan procède de l'inconnu pour aller au connu. Il évoque les puissances fantastiques du ciel et de l'enfer, à propos des réalités les plus grossièrement évidentes. Il fait des vœux et des pèlerinages plus païens que catholiques pour sa famille, pour son bœuf et pour son âne, et dédaigne d'avoir recours aux soins de la science ou aux précautions de l'hygiène pour sauver les personnes ou les biens que la vengeance de quelque sor-





Elle allait presque toujours seule. (Page 15.)

cier ou la colère de quelque mauvais génie menace de traits invisibles.

Aussi, disait-on que la Grand'Gothie ne passait jamais auprès de l'étable de son ennemi sans y jeter quelque sort. Son regard donnait la fièvre, et il n'y avait rien de plus mauvais que de la rencontrer le soir du côté des pierres jomâtres, au lever ou au coucher de la lune. Si cela arrivait la nuit de Noël, à cette heure néfaste où le grand champignon druidique frémit et danse en ériant sur les trois pierres qui le portent en équilibre, on était bien sûr de se mettre au lit en rentrant chez soi, et de ne jamais s'en relever. La preuve que la Gothie était une méchante sorcière, c'est que les chevres des bergères à qui elle parlait souvent tarissaient; leurs brebis perdaient la laine avant la tondaille, et leurs poulains s'éboïtaient en galopant sur les roches, ou se perdaient dans les viviers.

Il y avait pourtant à tous ces prodiges une explication bien naturelle, et que les esprits forts de Toull et des environs, le père Léonard entre autres, donnaient en vain au grand nombre épris du merveilleux. Le troupeau de Jeanne prospérait, parce que Jeanne, n'étant ni coquette ni paresseuse, en avait un soin extrême. Ceux de ses

compagnes, lorsqu'elles écoutaient les mauvaises paroles de la Gothie, allaient de mal en pis, parce que la Gothie était fort liée avec certains bourgeois riches et dissolus qui la chargeaient de leurs affaires secrètes et confiaient à sa criminelle expérience des moyens de corruption souvent, hélas! irrésistibles. C'était là la source des sacs d'écus que la sorcière cachait dans sa paillasse. C'était aussi la cause des maladies et des accidents *du bestiau*, négligé et souvent abandonné par des gardiennes insouciantes et préoccupées.

Quant à Jeanne, sa beauté s'était développée à l'ombre. Fuyant les plaisirs et n'ayant jamais mis le pied dans une ville, elle était ignorée, et il avait fallu pour la découvrir la vie errante de Marsillat au temps des vacances, son œil de lynx et son goût pour les conquêtes difficiles. La simple fille n'avait pas encore compris pourquoi depuis quinze jours elle avait rencontré, au moins deux fois par semaine, Léon sur son chemin lorsqu'elle ramenait ses troupeaux. Elle le croyait occupé de Claudie seulement, et son instinct chaste lui avait suggéré d'éviter ce couple qui la recherchait, Marsillat trouvant toujours dans sa féconde imagination un prétexte pour diriger ses prome-



La Grand'Gothé.

nades sentimentales avec Claudie, vers les lieux où Jeanne devait passer. La réserve craintive et fière qui faisait le caractère apparent de Jeanne ne prenait pourtant pas sa source dans une âme défiante et hautaine ; à voir comment elle avait servi et assisté sa mère depuis qu'elle était au monde, avec quelle abnégation elle lui avait consacré sa vie, avec quelle ferveur elle l'avait soignée nuit et jour jusqu'à sa dernière heure, on aurait deviné qu'il y avait là un cœur capable des plus grands dévouements ; mais, à l'exception de Tula, qui connaissait Jeanne ? qui pouvait la connaître ? Et maintenant qu'elle n'avait plus personne à qui se consacrer, qui pouvait savoir si c'était un être de quelque valeur ou une créature stupide, attachée aux travaux rustiques comme le bœuf l'est à la charrue ? Marsillat ne voyait en elle qu'une vierge aux yeux bleus, blanche comme les lis, taillée comme une statue antique, et *bête comme un cygne*, c'était son expression. La Grand'Gothé, furieuse de ce qu'elle n'avait encore pu la faire remarquer de personne, voyait enfin dans sa nièce l'objet lucratif des soins du jeune libertin, et pour la déterminer à entrer en qualité de servante dans la famille de Léon, elle se promettait, maintenant

que Tula n'était plus entre elles deux, de la persécuter et de la maltraiter.

Quant à Guillaume de Boussac, il ne voyait encore dans Jeanne qu'une beauté de vignette anglaise, tout au plus un sujet de ballade, dans cette pauvre fille envers laquelle il avait des devoirs à remplir. Jeanne était donc, à cette heure de sa vie, une âme perdue dans l'infini de la création intellectuelle, un être ignoré, inaperçu comme ces magnifiques solitudes du Nouveau-Monde qui n'auraient pour ainsi dire jamais existé si elles ne se fussent révélées à un artiste ou à un poète, comme les beautés de ces îles désertes qu'aucun navigateur n'a encore signalées et qui sont réellement comme si elles n'existaient pas.

— Jeanne, dit Guillaume après avoir un peu cherché grâce à quelle forme de langage il pourrait se faire comprendre d'une paysanne, vous m'avez appelé votre parain, et cela me fait plaisir ; je prends tant d'intérêt à votre malheur, que je voudrais pouvoir au moins vous prouver que vous avez trouvé aujourd'hui un appui.

Jeanne leva sur Guillaume ses beaux yeux rougis par les larmes, et s'efforça de comprendre ce mot *d'appui*, nouveau en ce sens pour son oreille. Mais les paysans ont

l'esprit trop tourné à la métaphore pour ne pas deviner très-vite les expressions figurées. Jeanne comprit, et répondit d'une voix douce, mais avec un accent qui ne manquait ni desir ni espérance : Vous avez bien de la bonté, mon parrain.

— Non, Jeanne, je n'ai guère de bonté, reprit le jeune baron, puisque j'ai pu oublier si longtemps ma pauvre nourrice.

— Elle ne vous en a jamais voulu, mon parrain, car c'est la vertu de dire qu'elle était bonne ! et Jeanne recommença à pleurer en silence.

— Vous ne serez pas heureuse avec votre tante, n'est-ce pas, Jeanne ?

— C'est comme il plaira au bon Dieu, mon parrain !

— Vous n'avez pas de répugnance à demeurer avec elle ?

— Non, mon parrain, ma tante ne me répugne pas, c'est une femme très-propre.

— Mais elle est d'un caractère difficile ?

— Oh non ! mon parrain, elle n'est pas difficile du tout sur son manger, et d'ailleurs elle fait tout elle-même.

La simplicité de Jeanne dérangerait un peu le roman de Guillaume. Elle lui répondait naturellement, avec la soumission d'un enfant qui ne sait pas pourquoi on l'interroge, mais qui fait un effort pour satisfaire le maître.

« Je l'ennuie, car elle ne me comprend pas, pensa le jeune homme : elle aimerait bien mieux n'être pas distraite de sa douleur. Ne trouverai-je donc pas le chemin de son cœur par quelque manière de dire parfaitement élémentaire ?

— Dites-moi, mon enfant, reprit-il, est-ce que votre mère ne s'inquiétait pas de l'idée de vous laisser seule ?

— Oh si ! mon parrain, répondit Jeanne qui devenait plus volontiers expansive en parlant de sa mère. Elle disait encore ce matin : « La volonté du bon Dieu soit faite ! mais ce qui me fâche le plus de m'en aller, c'est le chagrin que ça va faire à ma Jeanne. » Oh ! elle avait bien raison ! ça fait rudement de peine de perdre sa mère ! Que le bon Dieu vous conserve donc la vôtre, mon parrain ! »

Les expressions de Jeanne étaient bien vulgaires ; mais le son de sa voix suppléait à l'insuffisance de sa parole, et l'accent vrai de son désespoir, joint à la bonté généreuse du sentiment qui la ramenait à s'occuper de l'avenir de son jeune parrain, causèrent à ce dernier un attendrissement profond. Des larmes lui vinrent aux yeux tout à coup, et il répondit d'une voix altérée : Vous êtes bonne, Jeanne ! bien bonne !

— Non, mon parrain, répondit-elle ingénument, c'est vous qui êtes bon de dire ça ! mais, mon parrain, voilà l'eau qui tombe à mort, vous n'avez quasi rien sur le corps, vous prendrez du mal.

— Ne faites pas attention à cela, ma chère enfant.

— Hélas ! mon Dieu, c'est comme ça que ma pauvre mère a pris sa maladie. Elle a voulu venir me chercher aux champs parce qu'il faisait un rude temps comme aujourd'hui, et qu'elle a eu peur que je ne *peuve* pas passer le *rio* (le ruisseau) pour rentrer à la maison. Quand elle prenait du souci pour moi, elle ne se connaissait plus, la pauvre âme ! elle m'a trouvée à moitié chemin ; mais elle s'était tant mouillée les pieds jusqu'aux genoux, que le lendemain elle a pris la fièvre.

— Elle a donc été bien mal soignée par les médecins ?

— Oh ! mon parrain, nous n'avons pas appelé de médecin ; nous ne croyons pas à ça, nous autres. Peut-être bien que nous avons tort, et que le médecin y aurait fait quelque chose, mais elle n'en voulait pas seulement entendre parler. Elle nous dit comment il fallait la soigner, et nous avons fait son commandement. Mais ça n'a pas servi !... Allons, mon parrain, faut pas vous mouiller ; faut prendre ma capuche sur votre dos... oh ! elle n'est pas sale, mon parrain ; il n'y a jamais eu de saleté chez nous. Voyez ! si votre mère vous savait dehors par un *parieu* temps, elle en aurait trop d'ennui.

— Jamais, ma bonne Jeanne ! jamais je ne souffrirai que tu te mouilles à ma place, — et Guillaume replaça

sur les épaules de Jeanne la mante de laine grise qu'elle avait déjà ôtée pour l'en couvrir.

— Eh bien, tenez ! mon parrain, puisque vous ne voulez pas, je vas vous mener vite à un endroit où vous serez à l'abri ; dans un moment, ça ne tombera peut-être plus si fort ! et Jeanne coupa en travers de la montagne, jusqu'à une masse de rochers dans laquelle une excavation profonde était pratiquée.

— Prenez garde, mon parrain ! dit Jeanne en lui prenant le bras avec la familiarité la plus chaste et la sollicitude la plus respectueuse : il y a là un puits que vous ne verriez pas, — et elle le conduisit au fond de la grotte, car la pluie chassée par le vent fouettait assez avant dans l'intérieur de cette retraite. Guillaume, exténué de fatigue, — il était à jeun depuis le matin, — s'assit sur un banc pratiqué dans le roc, et Jeanne, trop bien apprise pour s'asseoir à côté de lui, s'appuya sur une grosse pierre un peu plus près de l'entrée, c'est-à-dire dans la lumière qui venait du dehors et qui faisait resplendir sa silhouette sérieuse et douce comme celle d'une madone, tandis que Guillaume, enfoncé dans l'ombre, la contemplait avec admiration.

Dans les premiers moments, cette obscurité de la grotte, ce zèle que Jeanne lui avait montré, cet isolement complet avec une si belle fille, loin de tous les regards, et peut-être aussi cette excitation nerveuse que causent le grand spectacle et les bruits majestueux de l'orage ; enfin un peu de vanité satisfaite à l'idée que l'habile Marsillat eût payé bien cher ce tête-à-tête, et que, sans aucune habileté, il l'avait emporté dans la confiance de Jeanne : toutes ces émotions réunies jetèrent une sorte de fièvre dans le cerveau du jeune baron. Il respectait trop la situation de sa filleule, et la sienne propre, pour ne pas haïr la pensée d'en abuser. Mais il trouvait un secret plaisir à se dire qu'à sa place bien d'autres n'eussent pas été aussi délicats, et tout en causant en lui-même le sentiment de sa propre vertu, il arrivait à trouver cette vertu plus méritoire qu'il ne l'aurait imaginé une heure auparavant, lorsqu'il descendait la montagne avec l'agaçante Claudie. Jeanne était si différente, si vraiment belle, si candide, et disposée pour lui à un intérêt si doux ! L'imagination du jeune homme travaillait sur ce thème : « Si je voulais lui inspirer un sentiment plus tendre, pourrait-elle s'en défendre dans un pareil moment, et lorsque je lui ferais comprendre que je suis désormais son seul ami en ce monde, son appui nécessaire envoyé vers elle par la Providence ? » Mais, à cette idée de la Providence, Guillaume, né avec un caractère assez faible, mais converti à l'envie d'être grand par le christianisme romantique de l'époque, craignait de devenir sacrilège en invoquant le ciel pour justifier ses agitations involontaires ; et il se taisait, regardant toujours Jeanne à la lueur des éclairs.

De son côté pourtant, Jeanne ne songeait guère à se préserver d'un danger qu'elle ne concevait même pas ; et, retombant sur elle-même, elle s'était remise à pleurer. C'était un pleurer silencieux et résigné qui ne cherchait ni à se contenir ni à se montrer. Habitée à une vie solitaire, dès que la bergère toulloise ne se sentait pas nécessaire aux autres, elle avait coutume d'oublier leur présence, et de se perdre dans ses pensées. Mais quelles pouvaient être les pensées d'un enfant de la nature, qui n'avait pas appris à lire, et dont l'intelligence (si tant est qu'elle en eût) n'avait reçu aucune espèce de culture ?

Guillaume se le demandait précisément, en la voyant rester dans la même attitude, les yeux fixés sur l'horizon embrasé par la foudre... Et nous nous sommes fait souvent la même question nous-même, en regardant quelque bergère aux traits nobles, ou quelque sévère matrone filant gravement sa quenouille des heures entières au coin d'un pré. Qui peut nous révéler le mode d'existence de ces âmes si peu développées ? A quoi pense le laboureur qui creuse patiemment son sillon monotone ? A quoi pense le bœuf qui rumine couché dans l'herbe, et la cavale étonnée qui vous examine par-dessus le buisson ? Est-ce donc la même vie qui circule lentement dans les veines de l'homme et dans celles de l'animal attaché au travail

de la terre ? L'ingrate Rhéa frappe-t-elle de stupidité ses enfants et ses serviteurs ?

Il nous a fallu beaucoup respirer l'air des champs et veiller bien des soirs autour du foyer rustique pour comprendre cette suite de rêveries qui remplace dans le cerveau du paysan le travail de la méditation, et qui fait de sa veille, comme de son sommeil, une sorte d'extase tranquille, où les images se succèdent avec rapidité, merveilleuses, terribles ou riantes. C'est la même activité, la même poésie et la même impuissance que l'effort de l'enfant à dégager l'inconnu de son existence du voile qui la couvre. C'est le génie des songes s'agitant dans le vaste et faible cerveau de l'Hercule gaulois.

Jeanne pensait à sa mère dans cet instant, et sa rêverie douloureuse la promenait dans tous les souvenirs de ce passé dont elle ne pouvait plus sortir. Ses sanglots ne remplissaient pas la grotte ; mais les mystérieux échos de ce lieu sonore répétaient de minute en minute un faible soupir de sa poitrine oppressée, auquel répondait, plus mystérieusement encore, le bruit d'une goutte d'eau qui se détachait à intervalles réguliers de la voûte humide pour tomber dans la source invisible.

Ce silence éloquent attendrissait de plus en plus Guillaume, et il ne songeait plus à le rompre. Mais il se trouva, sans savoir comment, assis auprès de Jeanne, et sa main sur la sienne.

## V.

### L'ÉRUDITION DU CURÉ DE CAMPAGNE. I

Jeanne, étonnée, se retourna, et Guillaume se trouvant dans la lumière auprès d'elle, elle vit des larmes dans ses yeux. Au lieu d'être émue ou effrayée, elle lui dit naïvement :

— Est-ce que vous avez peur de l'orage, mon parrain ?

Guillaume ne put s'empêcher de sourire, et, quittant la main de Jeanne : « Non, ma chère enfant, lui dit-il, je ne songe pas à l'orage, mais à toi. Ton chagrin me remplit le cœur, et je voudrais pouvoir pleurer avec toi... »

— Oh ! il ne faut pas pleurer, mon parrain. Ça vous ferait du mal. C'est tout simple que je ne puisse pas m'en empêcher, moi ! c'était ma mère ! Mais ça n'était que votre nourrice, et vous ne la connaissiez plus. Vous ne pouvez pas vous souvenir d'elle.

— Je m'en suis souvenu aujourd'hui, Jeanne, et je ne m'en souviendrais pas, que j'aurais encore envie de pleurer à cause de toi. Est-ce que tu ne comprends pas cela ?

Jeanne garda le silence : elle ne comprenait pas.

— Dis-moi, Jeanne, si je venais de perdre ma mère, que tu ne connais pas, et dont tu ne peux plus te souvenir, est-ce que tu n'aurais pas pitié de moi ?

— Oh si ! mon parrain !

— Est-ce que tu ne chercherais pas à me dire quelque chose pour me consoler ?

— Oh si bien ! mon parrain, répéta Jeanne avec conviction.

— Eh bien ! dis-moi ce que tu me dirais, afin que maintenant je te le dise.

— Hélas ! mon parrain ! j'aurais bien de la peine ; mais je ne saurais pas quoi vous dire.

— C'est juste comme moi, pensa Guillaume... Mais, ajouta-t-il, est-ce que l'amitié ne console pas un peu ? Est-ce que tu ne sentirais pas... dans un pareil moment... de l'amitié pour moi !

— Oh ! si fait bien, mon parrain !

— Eh bien ! ne conçois-tu pas que j'en aie pour toi dans ce moment-ci ?

— Vous êtes bien bon, mon parrain ; vous en serez récompensé !

— Vraiment, Jeanne ? s'écria Guillaume en lui reprenant la main ; m'en sauras-tu quelque gré ? Si tu y penses quelquefois, ce sera ma récompense.

— Hélas ! mon parrain, je suis trop pauvre, répondit

Jeanne avec douceur, je ne peux récompenser personne ; mais le bon Dieu vous récompensera de vos amitiés pour moi.

Guillaume, un peu confus, mais se rassurant par la pensée que ses propres paroles ne renfermaient aucune intention coupable, conserva la main de Jeanne dans la sienne. Elle l'en retira pour faire un signe de croix.

— Pourquoi fais-tu un signe de la croix ? lui demanda-t-il.

— Vous n'avez donc pas vu cette grande éclair, mon parrain ?

— Tu as peur du tonnerre, toi, ma pauvre Jeanne !

— Oh ! non, mon parrain ; mais c'est pour détourner quelque malheur de dessus les autres.

— Tu parles peu, Jeanne ; mais tu parles bien.

— Oh ! non, mon parrain, je ne sais pas bien parler.

— Tout ce que tu dis est d'un bon cœur pourtant.

— Je ne puis pas avoir un mauvais cœur, puisque ma pauvre mère en avait un si bon ! Mais pour bien parler, je ne peux pas : je n'ai jamais appris.

— Tu n'as jamais été à l'école ?

— Non, mon parrain, je n'avais pas le temps.

— Mais tu sais lire ?

— Oh non, mon parrain ! je ne sais pas ça.

— Et tu ne regrettes pas de ne pas le savoir ?

— Ça ne me servirait de rien. J'ai été élevée aux bêtes. C'est ça mon ouvrage. Ça contentait ma mère.

— Mais à présent que ce n'est plus nécessaire, ne voudrais-tu pas vivre autrement ?

— Non, mon parrain.

— Non ? ta tante, cependant, ne vaut pas ta mère !

— C'est vrai, mon parrain. Mais enfin c'est ma tante. Elle s'ennuierait toute seule.

— Mais puisque tu vis dans les champs, elle ne te verra guères ?

— On se voit toujours un peu le soir. On soupe ensemble.

— Et tous les soirs elle te traitera comme elle le faisait tout à l'heure.

— J'y suis bien accoutumée, mon parrain, et je ne me fâche pas contre elle.

— Mais si elle avait de mauvais desseins sur toi, Jeanne ?

— Comment dites-vous ça, mon parrain ?

— Je te dis que ta tante est une mauvaise femme...

— Oh ! vous vous trompez, mon parrain. Elle est un peu *vif* : c'est tout.

— Jeanne, tu tiens donc beaucoup à rester avec elle ?

— Puisque ça se doit, mon parrain !

— Et si elle te chassait de la maison ?

— La maison est à moi ; d'ailleurs, elle ne ferait jamais cela.

— Si elle ne voulait plus demeurer avec toi ?

— Je ne pourrais pas la forcer à rester ; mais pourquoi voudrait-elle s'en aller ? Je ne la contrarierai jamais.

— Il peut se rencontrer des occasions où ton devoir serait de le faire. Si elle exigeait que tu fisses quelque mauvaise action ?

— Elle n'exigerait jamais ça, mon parrain.

— Tu en es donc bien sûre ?

— Oh oui, mon parrain !

— A la bonne heure, dit Guillaume un peu inquiet de la sincérité de Jeanne ; et ne sachant plus s'il devait admirer sa candeur, ou soupçonner sa vertu, il se leva et fit quelques pas dans la grotte, en proie à une sorte de dépit intérieur dont il rougissait.

— Après tout, reprit-il, vous devez avoir l'intention de vous marier bientôt, Jeanne ?

— Non, mon parrain, répondit-elle sans embarras et sans hésitation.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, cela arrivera, et alors vous n'aurez plus rien à craindre de votre tante.

— Ça n'arrivera jamais, mon parrain, reprit Jeanne avec l'accent d'une tranquille détermination.

— Jamais ? dit Guillaume étonné ; c'est un serment de jeune fille. Mais tu n'en jurerais pas, Jeanne, ajouta-t-il en souriant.

1. Ce chapitre est dédié au maître d'école de Toull, qui est un peu embarrassé pour servir de *cicérone* aux touristes du centre.

— Mon *jurment* en est fait, répondit Jeanne.  
 — C'est étrange; vous moquez-vous, Jeanne?  
 — Oh! mon parrain, reprit-elle d'une voix plaintive et vraie, ce n'est pas un jour pour ça!  
 — Pardonne-moi, chère Jeanne, de douter de ta parole... Mais c'est si extraordinaire!... Et si je te demandais pourquoi... n'aurais-tu pas assez de confiance en moi, qui suis ton frère de lait et le fils de ta marraine, pour me dire le motif d'une pareille résolution?  
 — Je ne peux pas vous dire ça, mon parrain : ça m'est *défendu*.  
 — *Défendu*?  
 — Oui, mon parrain; excusez-moi si je ne réponds pas bien.

Guillaume ne savait pas que *défendu*, dans l'acception berrichonne, veut dire *impossible*, et ce quiproquo, que Jeanne ne pouvait éclaircir, le ramena aux soupçons qu'il avait conçus. Et pourquoi, avec tant de bonté et si peu de prévoyance, se dit-il, n'aurait-elle pas Marsillat? Il est d'une agréable figure, jeune, entreprenant; il sait se faire comprendre de ces filles-là; il a peut-être ensorcelé déjà cette pauvre Jeanne, aussi bien que Claudie.

Cette réflexion fit naître chez le jeune baron des sentiments fort pénibles, et son roman s'en alla en fumée, à son grand regret.

Pour conjurer l'espèce de mortification qu'il éprouvait, d'avoir laissé galoper si vite sa fantaisie sur un terrain si prosaïque, il tâcha d'oublier ce qu'il avait cru voir en Jeanne, et, au bout de peu d'instants, il oublia Jeanne elle-même, au point de ne plus prendre garde aux larmes qu'elle ne cessait de répandre.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette grotte? dit-il tout haut, frappé, pour la première fois, de l'aspect de cette construction souterraine.

Jeanne, qui se faisait un devoir filial de lui répondre au milieu de ses larmes, lui dit :

— C'est le *trou aux fades*, mon parrain.  
 — Les *fades*! N'est-ce pas les fées que tu veux dire?  
 — Je ne connais pas les fées, mon parrain.  
 — Mais, qu'est-ce que c'est que les fades?  
 — C'est des femmes qu'on ne voit pas, mais qui font du bien ou du mal.  
 — Crois-tu à cela, Jeanne?  
 — Dame, oui, mon parrain, il faut bien que j'y croie.

— Tu ne les a pas vues cependant, puisqu'on ne les voit pas?

— Je n'ai pas vu le bon Dieu, mon parrain, et cependant j'y crois. D'ailleurs, ma mère y croyait, et je crois ce qu'elle m'a dit.

— Et t'ont-elles fait du bien ou du mal, ces fades?  
 — Elles ne m'ont jamais fait de mal, mon parrain.  
 — Ni de bien non plus?

Jeanne ne répondit point. La curiosité de Guillaume était cependant excitée, mais il jugea inhumain de la contrarier dans un pareil jour en la forçant davantage à lui répondre.

— La pluie diminue, lui dit-il, je pourrai retrouver mon chemin tout seul à présent; si tu veux l'arrêter davantage, Jeanne, ne te gêne pas pour moi, je t'en prie.

— Oh! mon parrain, vous iriez peut-être dans les viviers. Je vous conduirai bien : je ne suis pas lasse.

Elle se leva, et Guillaume remarqua qu'elle plaçait quelque chose dans une fente du rocher.

— Que mets-tu là, Jeanne? lui demanda-t-il, curieux des pratiques superstitieuses du pays.

— C'est un peu de *thym de bergère*, que j'avais cueilli avant d'entrer, répondit-elle.

— A qui laisses-tu cette offrande, Jeanne? aux fades?

— C'est la coutume des filles, mon parrain.  
 — Et les garçons, qu'apportent-ils?

— Une petite pierre, mon parrain. J'vas en mettre une pour vous.

— Sans cela, les fades seraient mécontentes de moi, et me jouerait quelque mauvais tour?  
 — Ça se pourrait, mon parrain. Ça ne coûte pas beaucoup de mettre une petite pierre.

— J'en mettrai deux, Jeanne, pour te faire plaisir.

Mais, en sortant de la grotte, Guillaume, ramené à de mauvaises pensées, se dit que cette fleur de serpolet était peut-être un signal, une promesse, un rendez-vous que Jeanne laissait là pour l'objet de son mystérieux amour.

Le reste de leur trajet fut silencieux. Le vent, qui avait chassé les premières nuées, et qui en ramenait de nouvelles, rendait leur marche difficile et tout entretien impossible. Lorsqu'ils eurent atteint la troisième enceinte de débris qui forme l'amphithéâtre le plus élevé de Toull, Jeanne ayant demandé à son parrain s'il avait un endroit pour s'abriter, lui adressa ses adieux en ces termes : — Allons, mon parrain, merci bien pour vos bontés. Portez-vous donc bien, et excusez-moi si je vous ai offensé. (Ce qui équivaut, dans le style du pays, à s'excuser de n'avoir pas pu bien recevoir son hôte, ou de ne pas avoir su le complimenter dignement.)

— Attends, ma bonne Jeanne, dit le jeune baron; tu as quelques dépenses à faire, et pour trouver du crédit, tu auras peut-être quelque embarras. Voici de quoi faire les frais du repas que tu es obligée de donner demain.

— Oh! merci, mon parrain. Gardez ça. Vous n'en avez peut-être pas de trop pour votre voyage, et moi je n'en ai pas besoin. Tout le monde me connaît ici, et on me fera bien crédit.

— Jeanne, tu n'es pas riche, et je le suis un peu; j'ai bien le droit de payer les frais d'enterrement de ma pauvre nourrice.

— A votre volonté, mon parrain, répondit Jeanne, qui craignait d'être incivile en refusant, mais il y a là bien trop.

— Tu garderas le reste, Jeanne.  
 — Oh! non, mon parrain. C'est ça de l'or, et je n'en veux pas. L'or, on croit chez nous que ça porte malheur.

— En vérité? en ce cas, voici de l'argent.

— En vous remerciant, mon parrain. Je ne sais pas combien ça fait ce que vous me donnez là. Mais je m'en vas acheter ce que ma tante m'a commandé, et je vous rapporterai le reste. Vous ne partez pas tout de suite du pays?

— Pas tout de suite, et j'aurai grand plaisir à te revoir, mais je ne reprendrai rien de ce que je t'ai donné. A revoir, Jeanne!

— A revoir, mon petit parrain! Et Jeanne s'éloigna, pleurant toujours.

— Étrange créature, pensa Guillaume, en la regardant entrer dans une des chaumières de Toull; elle a toute sa présence d'esprit, elle semble résignée à tout, et en même temps elle paraît inconsolable. Guillaume ne savait pas que la paysanne, quand elle est douée de sensibilité, ce qui n'est pas rare, est ainsi faite. L'habitude du travail, et l'impossibilité de se reposer de ses devoirs sur les autres, l'empêchent de s'abandonner aux témoignages extrêmes de sa douleur; mais cette douleur patiente et simple prend racine dans son cœur plus profondément peut-être que dans tout autre.

Guillaume cherchait à retrouver la baraque de la mère Guite, lorsqu'il vit venir à sa rencontre le curé de l'endroit, qui s'excusa de n'avoir pu le recevoir à son arrivée, et l'emmena au presbytère, où déjà il avait fait conduire Sport, bien qu'il ignorât encore le nom du voyageur à qui appartenait ce superbe animal. Guillaume s'empressa de faire connaître son nom et l'objet de sa course à Épi-nelle, croyant devoir ne pas abuser, par l'incivilité de l'incognito, de l'empressement affable de son hôte.

Quand on rencontre un prêtre dans de pareilles Thébaïdes, s'il est jeune, on peut être sûr que c'est un hérétique intelligent disgracié par l'*ordinaire*; s'il est vieux, que c'est un athée de mœurs scandaleuses qui subit une expiation. Il y a, dans les deux cas, une seconde hypothèse : c'est que son incapacité le rend impropre à intriguer dans le monde au profit de la cause du clergé. L'homme que Guillaume avait sous les yeux n'était pourtant rien de tout cela. C'était une nature distinguée et un esprit assez cultivé; mais il n'était pas né intrigant, et on l'oubliait dans son exil, sans qu'il songeât à réclamer un climat plus salubre, une résidence moins sauvage.



Il était près de quatre heures, et Guillaume, exténué de lassitude et de besoin, trouva que jamais hospitalité n'avait été plus opportune que celle dont il se voyait l'objet. Presque sourd, malgré sa politesse habituelle, aux empressements du curé, ce ne fut qu'après avoir dévoré, avec un appétit de vingt ans, son modeste repas, qu'il se trouva en état de l'écouter et de lui répondre.

— Votre pays est fort curieux, en effet, Monsieur le curé, lui dit-il au dessert, et je regrette fort de n'avoir pas le coup d'œil exercé d'un antiquaire pour découvrir dans chaque caillou que lui sur les hiéroglyphes celtiques. Cependant vous avez rencontré dans l'endroit où demeurait votre pauvre nourrice, des *pierres-levées* tout aussi curieuses que les *jo-mathr*. Il y en a une dont l'équilibre est bien plus admirable que celui du grand champignon du mont Barlot. Elle est si artistement soutenue, que le moindre vent l'agite, et pour peu que l'air soit seulement un peu vif, elle rend en tremblant et en grinçant sur son support, un son particulier qui ne manque pas de charme, et qui m'expliquerait assez la voix mystérieuse de l'idole de Memnon au lever du soleil, c'est-à-dire aux premières brises de l'aube. La pierre d'*Ep-nell* est beaucoup plus harmonieuse, car son chant est presque continu, et nos pauvres paysans veulent qu'il y ait là dedans un esprit enfermé qui raconte le passé et prédit l'avenir, en pleurant sur le présent. Faites attention, Monsieur, à ce nom d'*Ep-nell* que l'on donne par corruption à ces pierres. Il vient d'*Ep-nell*, mot gaulois qui signifie *sans chef*. Tandis que *jo-mathr* signifie quelque chose comme couper, mutiler, faire saigner et souffrir la victime sur la pierre expiatoire. C'est comme qui dirait *meurtre sacré*. Remarquez encore que les *jo-mathr* où l'on faisait des sacrifices humains, ce qui est bien prouvé par les cuvettes pour recevoir le sang et les cannelures pour le faire couler, tandis que les *Ep-nell* n'ont que des cuvettes et point de cannelures (ce qui indiquerait que ces pierres ne furent destinées qu'à d'innocentes lustrations); remarquez, dis-je, que les premières sont sur une haute montagne regardant le nord, et que les dernières sont dans un vallon obscur auprès d'un ruisseau, et tournées vers le sud...

— Qu'en voulez-vous conclure, monsieur le curé?

— Que dans cette ville importante et populeuse de Toull, importance irréfutable, monsieur le baron, non pas seulement à cause des immenses constructions dont on trouve les débris sur cette montagne et sur toutes les vallées et collines environnantes, mais à cause aussi de sa position sur l'extrême frontière de l'ancien Berri et du Combraille, des *Bituriges* et des *Lemovices*, ce qui prouverait que Toull, Tullum, Turicum, vel Taricum, était certainement la *Gergovia*, *Gergovina Boiorum*, cette formidable cité, rivale de la Gergovie des Arvernes, et dont on a vainement cherché les traces sous ce nom générique...

— Nous voici bien loin des pierres druidiques, monsieur le curé.

— J'y arrive, monsieur le baron. Une cité comme Toull devait nécessairement avoir deux cultes, et elle les avait. Il y avait un culte officiel et dominant sur le mont Barlot; il y en avait un protestant et toléré ou persécuté au fond du vallon d'*Ep-Nell*. Le culte libre, l'hérésie, si l'on peut s'exprimer ainsi, se glorifiait d'être *sans chef*... tandis que l'église officielle (j'ai tort d'appliquer un nom si res-

pectable à ces infâmes idolâtries), je devrais dire le temple où régnaient despotiquement les druides, étaient aux pierres *jo-mathr*. Peut-être encore ce culte abominable vint-il à tomber en désuétude, et un essai de religion plus pure à se reproduire à *Ep-nell*; ou bien encore peut-être, qu'avant l'invasion des celtes Kimris, nos ancêtres les Gaulois n'ensanglantaient pas leurs autels, et que ce temple pacifique d'*Ep-nell* aurait été un reste de protestation de la religion persécutée... Qu'en pensez-vous, monsieur le baron? Est-ce que tout cela ne vous paraît pas clair comme le jour?

— C'est un peu comme le jour sombre et voilé que l'orage nous donne dans ce moment-ci, monsieur le curé; mais, dans tous les cas, vos recherches et vos suppositions sont fort ingénieuses, et d'un poète autant que d'un antiquaire.

— Attendez, monsieur le baron. Puisque vous parlez de poésie, j'ai des preuves plus authentiques encore; c'est la tradition du pays. Il y a ici deux espèces de sorcellerie: une, qui est la mauvaise, et qui rapporte ses origines et ses pratiques aux pierres *jo-mathr*. Tous les voleurs de poules et de légumes, toutes les méchantes magiciennes qui donnent de mauvais conseils aux filles, ou qui, par vengeance, empoisonnent les troupeaux du voisin, *exemplum*, la Grand'Gothe, que vous avez vue aujourd'hui, vont faire leurs conjurations sur le Barlot. Au contraire, les *femmes qui ont la connaissance*, comme on les appelle ici, qui guérissent les malades, qui font des prières contre les fléaux de la campagne, la grêle, la rage, l'incendie, l'épidémie, etc., ces bonnes femmes-là, quoique attachées d'erreurs, sont pieuses d'intentions et tout à fait inoffensives. Elles ont seulement un peu d'entêtement pour leurs prières d'*Ep-nell* et leur *trou-aux-fades*, situé du même côté. Telle était la pauvre Tula qu'il faut appeler Tulla, nom qui est de pure origine gauloise, et qui ferait peut-être descendre votre défunte nourrice de la déesse, ou plutôt de la druidesse *Tulla*, vel *Turica*, dont vous avez pu reconnaître le temple à son emplacement et à ses fondations à double enceinte sur notre montagne.

— Je vous admire, monsieur le curé! vous avez des étymologies et des origines pour toutes choses. Vous enflammez ma curiosité, et je vous demanderai l'explication d'une conversation que j'ai entendue ce matin, et qui m'a rappelé les contes dont me bercait jadis ma pauvre nourrice.

Lorsque Guillaume eut rapporté ce qu'il avait surpris du dialogue de Léonard et de la mère Guite dans le cimetière, le curé, qui craignait peut-être de ne pas s'être montré bon catholique dans ses précédentes explications, et qui luttaient de la meilleure foi du monde contre son goût pour la science, la poésie et la littérature, répondit avec un soupir.

— Ce sont de tristes choses à avouer, monsieur le baron... Mais je ne puis vous dissimuler que depuis quatre ans que j'habite cette pauvre bourgade, je n'ai pu porter que de faibles atteintes au fleau de la superstition. Ce lieu-ci est privilégié entre tous pour pratiquer l'idolâtrie; et comme, en désespoir de cause, je me suis mis à étudier, un peu pour me distraire, les origines de toutes les traditions gauloises, il m'arrive quelquefois de prendre à les écouter et à les éclaircir plus de plaisir que je ne devrais. Je vous assure, monsieur le baron, qu'il y aurait ici pour un érudit, et même pour un poète, des choses bien curieuses à constater, et que si nous avions un Walter-Scott pour les écrire... Mais vous me direz, ajouta-t-il, saisi tout à coup de cette méfiance qui est encore plus caractéristique chez le prêtre que chez le paysan, que ce n'est pas le fait d'un curé de lire des romans, et de désirer qu'on multiplie le nombre de ces ouvrages pernicieux.

— Pernicieux, monsieur le curé, dit Guillaume: ceux de Scott ne le sont pas. Il y a a romans et romans!

— C'est au moins une lecture frivole pour un homme d'église, reprit le curé de Toull, en examinant la figure rose et ouverte de son jeune commensal.

— Vous vous faites trop de scrupule d'une récréation

1. Le curé de Toull se conformait apparemment à l'habitude que les Romains nous ont laissée jusqu'à présent de confondre les Gaulois, nos véritables aïeux, avec les Celtes conquérants, de race toute différente.

innocente, répondit Guillaume; et, à votre place, je ne bornerais pas à lire des romans, j'en ferais.

— Bonne plaisanterie, dit le curé; mais la matière ne maquerait pas. Il y a ici, tant de souvenirs qui, dans l'esprit des paysans, appartiennent à la tradition historique, grâce à l'interprétation poétique! Ce que vous avez entendu dans le cimetière doit bien vous en donner une idée.

— Ils croient donc sérieusement à ce trésor caché!

— A tel point, Monsieur, qu'il est heureux pour vous de posséder, par droit d'héritage, des terres dans nos environs, car vous en trouveriez difficilement à acheter. On craindrait que vous ne fissiez l'acquisition du trésor.

— J'ai donc des terres par ici? pensa Guillaume, qui ne le savait pas, ou ne s'en souvenait plus, tant ces espaces incultes et arides sont de peu de valeur.

— Et même, Monsieur, poursuivait le desservant, si vous apportiez généreusement ici des capitaux avec l'intention de les sacrifier pour améliorer les terres, et par conséquent le sort des paysans qui les cultivent, vous y seriez peut-être vu par quelques-uns de fort mauvais œil. On se persuaderait que vous faites bouleverser le sol pour en arracher les pièces d'or qui brûlent la racine des plantes, et sans doute les chariots d'or et d'argent massif, les casques étincelants et les ceintures de pierres de vos ancêtres, les chefs des Galls détruits et immolés en ce lieu par les Romains, et plus tard par les Barbares. Cette tradition a (comme toutes les traditions) son fond de vérité historique. A la mort d'un chef gaulois ou celte, après avoir immolé sur sa tombe ses esclaves, ses serviteurs dévoués, et ses chevaux, on lui donnait, vous le savez, une montagne pour tombeau, et on enterrait des lingots d'or et d'argent, des armes du plus grand prix, enfin d'immenses richesses, avec tous ces cadavres. On a trouvé dans nos contrées des chaînes d'or dans les urnes des tombelles, ou *tumulus*... Mais je vous ennuie, monsieur le baron?

— Au contraire, vous m'intéressez beaucoup, Monsieur le curé; mais ces *tumulus* étaient des monuments romains?

— Ou gallo-romains, et si l'on en trouvait d'une époque antérieure, au lieu de simples ornements on trouverait peut-être alors...

— Ah! Monsieur le curé, vous croyez aussi un peu au trésor, convenez-en.

— Je pourrais y croire, dit le curé en souriant, sans désirer de me l'approprier, et je souhaite de toute mon âme qu'il se trouve sur vos terres et non dans mon jardin, où, sans rien chercher pourtant, j'ai trouvé, tout en plantant mes salades, d'assez belles monnaies romaines dont je veux vous faire hommage.

— Je ne veux pas vous en priver, répondit le jeune baron; mais je serai fort aise de les voir.

Le curé ouvrit le tiroir de sa vieille table de chêne, et, du milieu de mauvaises ferrailles, de clefs rouillées, de clous tordus et d'autres débris sans valeur dont la collection trahissait les habitudes parcimonieuses de la pauvreté, il ramassa plusieurs médailles d'Antonin le Pieux, de Gallien, d'Agrippine et de Philippe l'Arabe, qui se trouvent particulièrement très-bien conservées et en abondance dans nos provinces du centre.

Pendant que nos deux amateurs examinaient curieusement ces monnaies, la tempête s'était déchainée de nouveau. L'arbre unique de la ville de Toull plait et grinçait sous le vent, et la grêle battait les tuiles du presbytère. Le tintement lugubre de la cloche se mêlait aux mugissements de l'orage.

— Il me semble, dit Guillaume, que si vous craignez les effets de la foudre, vous devriez empêcher maître Léonard de s'évertuer de la sorte.

— Il serait bien impossible de s'y opposer, répondit le curé, et cependant Léonard est un des plus raisonnables. Mais s'il ne croit pas aux fades, il croit à ses cloches. Tout le village y croit, et si je voulais les faire taire, je risquerais de me faire lapider.

— Ils sont donc croyants, après tout, vos paroissiens?

— Trop croyants dans un sens, car ils croient tout, la

vérité comme le mensonge, l'idolâtrie comme la religion, et le druidisme comme le polythéisme. Les bons et les mauvais esprits mêlent leurs attributions autour de leur existence. Les fades (*fates*) jouent ici un grand rôle, et le pays Toullon est criblé de trous et d'excavations dûs au travail de l'homme, demeurés sauvages de nos premiers pères, ou autres consacrés aux oracles des prophétesses gauloises. Eh bien! toutes ces grottes, fort intéressantes pour l'antiquaire, sont en grande vénération chez le paysan, à cause du séjour d'êtres invisibles qu'ils cherchent à se rendre favorables en apportant dans leur sanctuaire un tribut quelconque, une feuille, un brin de mousse, n'importe quoi, pourvu que ce soit une marque de souvenir et de respect.

— J'ai vu ma sœur de lait, Jeanne, accomplir cette formalité, s'écria Guillaume, qui depuis longtemps pensait à cette jeune fille, sans trouver à placer une question sur son compte au milieu de l'érudition du desservant. Dites-moi, monsieur le curé, Jeanne, comme fille et nièce de sorcières, n'est-elle pas un peu sorcière aussi?... Mais seriez-vous souffrant? ajouta Guillaume, qui vit le jeune curé rougir et pâlir spontanément.

— C'est ce tonnerre qui me bouleverse un peu le sang. Est-ce que cela ne vous fait rien, monsieur le baron?... Jeanne est une honnête et bonne créature, je puis vous l'assurer. Elle est digne du plus grand intérêt.

— C'est ce qu'il me semble, répondit Guillaume, et je suis bien aise de vous en parler à cœur ouvert, monsieur le curé; car j'ai des devoirs trop longtemps oubliés, à remplir envers elle, et je désirerais savoir de vous... là, entre nous et en confidence, si vous ne pensez pas que mon premier devoir serait de la soustraire, en la plaçant chez ma mère, à de certains dangers...

Le curé se troubla, hésita encore, et dit d'une voix émue: Je ne comprends pas, Monsieur, quels dangers...

— Les jeunes gens de la ville, attirés par une beauté si remarquable, ne pourraient-ils pas songer, maintenant qu'elle est abandonnée à une méchante femme...?

— Vous soulagez mon cœur, monsieur le baron, répondit le curé, comme ranimé par cette ouverture: j'aurais craint de porter des jugements téméraires, mais puisqu'il vous est venu, à ce sujet, les mêmes craintes qu'à moi, je vous dirai que depuis quelque temps, mais je ne veux nommer personne...

— Je nommerai, moi, dit Guillaume; mais il n'en eut pas le temps, et laissa ce nom expirer sur ses lèvres en voyant celui qui le portait, Léon Marsillat, ouvrir brusquement la porte, et s'approcher sans façon du feu qui pétillait dans l'âtre, pour sécher ses habits trempés de pluie.

## VI.

### LE FEU DU CIEL.

« Salut à la perle des curés! dit Léon Marsillat, en secouant familièrement la main du desservant. C'est encore moi, mon cher Guillaume. Curé, vous ne me refuserez pas l'hospitalité d'un fagot et d'un verre de vin, car je suis glacé. Comme ce diable d'ouragan a subitement changé le fond de l'air!

— Je vous croyais déjà loin sur la route de Boussac? dit le jeune baron.

— J'ai eu pitié de laisser trotter dans la crotte la Dulcinée que j'avais enrouée, et, en véritable don Quichotte, je suis venu la déposer au sein du Toboso. Mon cheval, ayant ce rude chemin à gravir avec deux personnes sur le corps, n'a pu monter vite. Tiedieu! que les Gaulois entendaient mal le pavage des routes! Mais puisqu'il plait au tonnerre et à la grêle de recommencer leur tapage, je ne me soucie pas de m'y exposer sans nécessité. J'attendrai le beau temps en trop bonne compagnie pour m'impatienter.

— Monsieur Léon, dit le curé, qui venait d'appeler la servante, pour ranimer le feu et remplir le *pichet* au vin, vous avez toujours quelque compagnie de voyage à promener en triomphe par les chemins. Savez-vous que cela fait jaser sur le compte de nos jeunes filles?

— Et vous écoutez les mauvais propos? un bijou, un modèle de curé comme vous! vous me scandalisez! vous me blâmez d'être humain et charitable? c'est affreux de votre part, l'abbé!

— Voilà comme il répond toujours! dit le curé, qui, au fond, doué d'une extrême bienveillance, et n'étant pas fâché de voir souvent un homme instruit pour lui faire part de ses inductions scientifiques, aimait Léon Marsillat sans l'estimer beaucoup. On veut le gronder, et c'est lui qui vous fait un sermon.

— Est-ce que ce n'est pas notre métier à tous deux de prêcher! Un curé, à sa chaire, un avocat, à son banc, c'est tout un.

— Non pas, non pas! dit le curé, cela fait deux.

— A la bonne heure! deux bavards, deux ergoteurs. Ah! mon petit curé, que votre joli vin gratte agréablement le gosier! il me semble que j'avale une brosse; d'où tirez-vous ce nectar des dieux?

— De Saint-Marcel. Voulez-vous de l'Argenton?

— Vous me direz encore que cela fait deux, n'est-ce pas? mais je ne me plains pas de ce clairnet, il est charmant. Eh bien! Guillaume, qu'avez-vous donc? vous ne tenez pas compagnie? Et vous, curé? allons, aidez-moi, ou je retourne mon verre... j'ai pourtant une belle découverte à vous confier.

— Une découverte archéologique?

— Non, géologique! savez-vous ce que Claudie m'a conté en chemin? Vous allez voir que cela sert à quelque chose de mener les filles en croupe: on se forme l'esprit et le cœur. Si vous vouliez m'en croire, vous ne monteriez jamais *la Grise* sans avoir quelque petite brune en guise de porte-manteau, pour vous dire des légendes.

— Toujours vos mauvaises plaisanteries?

— Aimez-vous mieux les blondes? prenez des blondes.

Le curé se troubla encore; mais Guillaume, qui était tourné vers la cheminée, ne s'en aperçut pas, et Marsillat ne parut pas s'en apercevoir.

— Eh bien! voyons donc votre histoire, reprit le curé pour se donner quelque contenance; quelque sornette!

— Écoutez! vous savez bien la roche de Baume sur laquelle on voit l'empreinte d'un pied humain?

— C'est le pied de Saint-Martial qui est venu en personne détruire le culte des idoles et prêcher le christianisme à Toull-Sainte-Croix, l'an de notre Seigneur...

— Il s'agit bien de Saint-Martial et de notre Seigneur! Faites semblant d'y croire. Je vous dis, moi, que c'est la *Grand'Fade*, la reine des fées, qui, mécontente des honneurs rendus à votre saint, a frappé du pied avec colère et à tari la source d'eau chaude qui coulait ici, pour l'envoyer jaillir à Évaux.

— Eh bien! je sais ce conte-là; est-ce toute votre découverte?

— Oh, curé sans profondeur!... Et vous ne concluez pas?

— Je conclus que Claudie répète les fadaïses de sa grand'mère.

— Eh bien! moi, je conclus que si votre système est vrai, si la tradition orale est l'histoire omise dans les livres et conservée dans les symboles du peuple, il y avait à Bord-Saint-Georges et à Toull des sources d'eau chaude.

— Et que seraient-elles devenues?

— Belle demande! curé, vous baissez, en vérité! Dans la destruction de votre cité gauloise, catastrophe violente et soudaine, les bains d'eau chaude, établis certainement du temps de la domination romaine, au versant de la montagne, ont été écrasés, comblés, et la source a disparu sous des amas de décombres et de terres refoulées.

— Pourquoi dites-vous au versant de la montagne? dit le curé, qui commençait à écouter avec attention.

— Et que faites-vous donc des viviers? Qu'est-ce que les viviers? Vous n'avez jamais songé à cela! Ces viviers, qui fument comme des bouilloires en plein hiver? Ces viviers dont on ne trouve pas le fond? Ces viviers qui ne sont pas des marécages conservateurs de l'eau pluviale, puisqu'ils sont situés sur une pente aride et toute

disposée pour l'écoulement? Ces viviers enfin, qui renferment peut-être des sources minérales plus chaudes, plus efficaces, plus abondantes que celles d'Évaux, à trois lieues d'ici? Et vous cherchez le trésor sous les pierres? c'est dans l'eau qu'il faut le chercher. Là serait le véritable trésor, la subite richesse du pays. Je parie que vous n'avez jamais songé à faire donner trois coups de pioche dans ces viviers!

— Jamais, et pourtant les paysans ne cessent de répéter qu'il y a quelque chose là-dessous!

— Et jamais vous n'avez songé à y enfoncer un thermomètre pour savoir si cette vase, tiède à la surface, n'est pas brûlante à six pieds sous terre?

— Oh! je voudrais bien avoir un thermomètre, s'écria le curé en se levant: il faut que je m'en donne un! Cela coûte-t-il bien cher, monsieur Léon?

— J'en ai un superbe à la maison. Je vous l'apporterai demain.

— Demain, vrai?

— Et nous en ferons l'expérience ensemble.

— Demain! demain! ce n'est pas pour rire?

— Topez là! s'écria Léon en tendant sa main au curé. Le curé lui donna un grand coup dans la main avec la joie et la confiance d'un enfant.

— O, ma pauvre Jeanne! pensait Guillaume en écoutant ce dialogue, tu es une fille bien mal gardée, et l'ennemi de ta vertu saura facilement endormir la prudence de tes défenseurs naturels. Ce bon curé a une monomanie dont Marsillat saura tirer parti à peu de frais. Il ne te reste donc que moi, pauvre orpheline! Eh bien! je ne t'abandonnerai pas, et s'il est trop tard, du moins je préviendrai les funestes suites de ta faute.

— Tiens! c'est cette pauvre Jeanne, dit Marsillat en regardant du coin de l'œil le desservant, qui changeait encore une fois de visage, en s'apercevant du piège où il était tombé.

Guillaume treussait sur sa chaise, et se tourna brusquement pour voir la physionomie de Jeanne rencontrant celle de Marsillat; mais grâce à l'effronterie de l'un, et à l'innocence de l'autre, ces deux physionomies n'eurent ensemble aucune espèce d'intelligence.

— Bonsoir, monsieur le curé, dit Jeanne. Bonsoir, monsieur Léon. Je cherche mon parrain. Ah! bonsoir, mon parrain. Tenez, mon parrain, il me reste tout ça d'argent, que je vous rapporte. En vous remerciant, mon parrain.

— Je t'ai dit que je ne le reprendrais pas, ma bonne Jeanne.

— Qu'est-ce qu'il faudra donc en faire, mon parrain? Je n'ai pas besoin de tant d'argent. Il y a là au moins... quarante francs!

— Vous achèterez vos vêtements de deuil, dit le curé d'une voix singulièrement douce et paternelle, et vous garderez le reste pour vos besoins ou pour ceux de vos parents, de vos amis.

De même que Guillaume avait interrogé attentivement les figures de Marsillat et de Jeanne, Marsillat examinait en cet instant Jeanne et le curé. L'émotion involontaire et secrète du vertueux prêtre était bien visible pour lui. Mais le calme angélique de la paisible Jeanne ne se démentait point, et pour Marsillat, qui s'y connaissait mieux que Guillaume, le cœur de la bergère d'Ep-Nell était libre de tout amour comme de toute méfiance.

— A présent, je vais vous dire bonsoir, mon parrain, au plaisir de vous revoir, dit Jeanne; et, jetant ses bras au cou de Guillaume, avec un abandon et une familiarité toute rustique, elle l'embrassa sur les deux joues, sans se départir un instant de sa tranquille et grave innocence.

Ce chaste embrassement qui laissa les traces des larmes de Jeanne sur les joues de Guillaume, n'étonna point Marsillat et ne scandalisa pas le curé. Ils connaissaient les manières et les usages du pays. Mais ce serait s'avancer beaucoup que d'affirmer que le curé vit ce baiser sans souffrir: on n'embrasse jamais les curés. Quant à Léon, il le vit en frémissant de dépit: on n'embrasse que son parrain.



Le curé Allain.

Guillaume, étourdi d'abord de cette marque de respect qu'il prenait pour une preuve de confiance extrême, retrouva bientôt ses esprits en se rappelant qu'à son arrivée à Boussac, huit jours auparavant, une grosse servante, qui n'était pas suspecte de coquetterie, lui avait donné, en l'appelant son *petit maître*, la même accolade familière. Ma chère enfant, dit-il à Jeanne, en affectant de prendre, à cause de Marsillat, un ton fort grave : je ne vous dis pas adieu : je vous reverrai demain pour l'enterrement de ma pauvre mère nourrice, auquel je compte assister.

— Ce sera bien de l'honneur pour nous, mon parrain, dit Jeanne.

— C'est bien de votre part, cela, Monsieur le baron, s'écria le curé ; c'est très-beau. J'ose dire qu'il y a peu de jeunes gens dans les hautes classes capables d'un sentiment aussi humble et d'un acte aussi religieux. Ma chère Jeanne, vous avez là un bon parrain, un véritable ami. Prenez donc courage, ma fille, et, en acceptant avec résignation le malheur qui vous a frappée aujourd'hui, songez aussi à remercier la Providence, qui vous envoie si à propos un protecteur généreux, comme pour vous épar-

gner l'horreur de l'abandon. Je souhaite vivement que la respectable mère de M. le baron vous prenne auprès d'elle, afin que vous retrouviez en elle une seconde mère, comme vous avez déjà un véritable frère en Jésus-Christ, dans la personne de son fils.

— Mon petit parrain, vous me faites bien plus d'amitiés que je n'en mérite ; je prierai bien le bon Dieu pour vous, et pour vous aussi, monsieur le curé. Et, attendrie jusqu'au fond du cœur, de l'intérêt qu'on lui montrait, la bonne Jeanne se retira en sanglotant.

Le curé sortit pour l'aider à reprendre sa besace, qu'elle avait laissée derrière la porte, et qui contenait les provisions pour le repas des funérailles. Le fils de Léonard, un gros garçon de seize ans, franchement laid et jovial, attendait Jeanne dans la cuisine pour la reconduire chez elle et l'aider à porter le reste. La pluie avait cessé, mais le vent soufflait encore avec violence, et la nuit, plus prompt qu'à l'ordinaire, à cause des voiles épais qui cachaient le soleil, s'étendait sur la campagne.

— Oui, monsieur le baron, disait le desservant ému, en rentrant dans la chambre haute où il avait laissé ses deux hôtes, Jeanne serait pour votre maison une excel-



HDELAVILLE

La courageuse et robuste fille portait le cadavre. (Page 27.)

lente acquisition. C'est le meilleur sujet de ma paroisse, et je ne peux pas trop vous la recommander.

— Voilà donc de quoi il retourne? pensa Marsillat. A la bonne heure! je dresserai mes batteries en conséquence. Et ce bon curé, qui, par vertu, travaille avec zèle à éloigner de ses yeux un objet funeste à son repos, et qui la pousse dans les bras de Guillaume! Oh! prêtres, vous voilà bien! que les autres se damnent, vous vous en lavez les mains, pourvu que vous sauviez votre âme. — Cher curé, dit-il, je vous approuve de donner ce conseil à mon ami Guillaume. Certainement, Jeanne, sous l'aile d'un tel mentor, ne sera plus en butte aux séductions des jeunes gens de votre village. Mais ne craignez-vous rien pour M. de Boussac, dans tout cet arrangement chrétien et paternel?

— Expliquez-vous, dit froidement Guillaume; je n'ai pas assez de perspicacité pour deviner vos jeux d'esprit au premier mot.

— Je ne puis m'expliquer là-dessus qu'avec le curé, *mon père spirituel, mon ami doux!* comme dit Panurge. Avez-vous lu Rabelais, monsieur le curé?

— Non, Monsieur.

— Tant pis pour vous; vous y auriez appris, mon cher curé, qu'il ne faut pas enfermer le loup dans la bergerie.

— Je ne vous entends point.

— Allons! est-ce que vous ne savez pas que Jeanne est sorcière, et que si elle veut ensorceler mon ami Guillaume, elle n'aura que trois mots à dire à sa bonne amie *la Grand'Fée*, la reine des fées, dont elle est la favorite, comme chacun sait?

— Je ne sais pas comment vous avez le cœur de plaisanter sur le compte d'une honnête et intéressante créature qui vient de perdre sa mère, et qui n'a jamais donné lieu, par sa conduite, à ce qu'un libertin comme vous lui fasse l'honneur de s'occuper d'elle.

— Ah! curé! si vous vous mettez à dire de gros mots, je vous rappellerai à l'esprit de charité. Est-ce que je m'occupe de vos paroissiennes? Il faudrait être bien fin pour les détourner de la bonne voie où vous les conduisez; et d'ailleurs est-ce que je manque de commisération et d'estime pour Jeanne, en disant que sa mère lui a transmis des secrets?...

Des cris aigus et un grand mouvement de sabots qui se firent entendre dans la cuisine éveillèrent l'attention



du curé. — Qu'est-ce? dit-il en mettant la main sur le bras de Marsillat, on crie au feu, je crois.

— Le feu! le feu! cria-t-on d'en-bas distinctement; le curé et ses deux hôtes s'élançèrent dans l'escalier.

— Le feu du ciel est tombé du côté d'Épinelle; il y a au moins vingt maisons qui brûlent, criaient Claude, sans songer qu'il n'y avait à Épinelle qu'une seule chaumière, celle de Jeanne. Courons, mes amis, courons! s'écria le curé en s'élançant sur la place de Toull, et en s'adressant à ses paroissiens effarés, qui voulaient tous monter sur la plate-forme pour regarder l'incendie sans songer à y porter remède. « Que chacun de vous aille prendre un seau dans sa maison, dit Marsillat; si c'est à Épinelle, il y a de l'eau.

— Si c'est à Épinelle, c'est peut-être la maison de Jeanne qui brûle, s'écria Guillaume en s'armant à la hâte des deux seaux de la maison du curé.

— *Ca la l'est bien sûr*, disait Léonard. Cette pauvre Jeanne, c'est trop de malheur comme ça pour elle dans un jour!

— Mais courez donc aussi, sacristain! disait Marsillat en poussant de force devant lui tous les faiseurs de lamentations et de commentaires.

— Je peux-t-y courir, moi qui suis boiteux? dit Léonard, faudra bien que j'arrive le dernier par force; mais j'vas d'abord sonner le tocsin.

— Oui, oui, sonnez l'alarme, dit Marsillat; cela attirera du monde pour porter secours. Allons, tout le monde, venez, au lieu de crier et de vous étonner! Les femmes, les enfants, le charpentier du village pour faire la part du feu, où est-il? à la ville? Eh bien! conduisez-moi à son *cafornion*<sup>1</sup> que je prenne sa hache.

— Je vas vous la chercher, monsieur Léon, dit une femme; mais, dame! faudra pas perdre *l'hache* à mon homme.

— Monsieur le curé faudra faire une pinte d'eau bénite, disait l'une, c'est souverain contre le feu qui vient du ciel.

— Il n'y a pas besoin de tout ça, disait l'autre; faut aller chercher la mère Guite. Elle sait des paroles pour le feu.

— Comment donc qu'elle ira, puisqu'elle ne peut pas marcher? — On la mettra sur un cheval... Justement qu'il y a un grand cheval dans son étable.

— Ah *ouache!* la Jeanne en sait bien aussi, des paroles; elle en sait plus long que la mère Guite, allez! Oh! bien sûr, sa mère ne sera pas morte sans lui apprendre la chose.

Guillaume et Marsillat, avec deux ou trois des plus résolus, descendaient déjà la montagne en courant. Un groupe de curieux et de pleureuses venaient derrière eux. Le curé resta le dernier pour décider les retardataires et les égoïstes, et pour rassembler des seaux, la chose nécessaire et introuvable à la campagne dans de pareilles occasions. La nuit se faisait de plus en plus, et à mesure que l'avant-garde approchait du lieu du sinistre, l'énorme gerbe du feu qui jaillissait du chaume enflammé, et que le vent faisait ondoyer avec fureur, ne justifiait que trop les cris: *C'est trop tard! c'est trop tard!* que Guillaume et Marsillat entendaient répéter autour d'eux à chaque pas. Enfin ils arrivèrent haletants et couverts de sueur, étonnés que Jeanne les eût tant devancés; ils s'attendaient à la joindre en chemin, et ils ne la rencontrèrent pas.

Les bonnes femmes des chaumières éparses aux environs s'étaient déjà rassemblées autour de l'incendie, et comme des *fadés* impuissantes contre un démon supérieur, elles s'épuisaient en cris perçants et en conjurations vaines. Le peu d'hommes qui se trouvaient là, aidaient la Grand'Gothie à arracher de force de la bergerie les chèvres et les brebis, qui, frappées de la terreur stupide dont ces animaux sont la proie en pareille circonstance, s'obstinaient à ne pas bouger. Cette partie de la cabane était encore intacte, mais le toit de la maison principale s'envolait par flocons de paille embrasée sur les assistants, et, dans l'attente de l'éroulement de

<sup>1</sup> Capharnaüm, endroit où les paysans rassemblent et serrent leurs outils de travail.

cette masse, personne n'osait se hasarder à monter sur le toit voisin pour opérer la séparation. Marsillat, armé de sa hache, l'osa seul, à la grande terreur de Claude, qui jetait des cris affreux. Guillaume allait le suivre; mais une autre pensée l'arrêta. Ou était Jeanne? Il la cherchait en vain dans cette petite foule qui s'amoncelait bruyante et inerte autour de l'incendie. Jeanne ne paraissait pas. Était-elle revenue de Toull? Quelqu'un l'avait-il vue? Personne n'écoutait les questions de Guillaume. Il entra dans la bergerie où la fumée était déjà si épaisse qu'il ne distinguait rien. Il appela Jeanne, personne ne lui répondit. La Grand'Gothie, sous le hangar de derrière, criait d'une voix lamentable: « Et mes poules, mes poules! mes chers voisins, mes bons voisins, sauvez mes poules!

## VII.

### LA PIERRE D'EP-NELL.

La terreur et la consternation de nos paysans, à la vue d'un sinistre destructeur de la propriété échappé à toute description. En lui rendant sa chétive part si pénible à acquérir, si onéreuse à conserver, la loi de l'inégalité a développé dans son âme malheureuse et tourmentée, un amour excessif, une sorte de culte idolâtrique pour l'objet de tant de soins et le but de tant de fatigues. La maison de Tula ne valait pas 500 fr., et Guillaume s'épuisait à dire: « Ne criez pas, ne pleurez pas: sauvez ce que vous pourrez, et ce qui périra, je me charge de le faire rétablir. Cherchez Jeanne, aidez-moi à trouver Jeanne, pour qu'elle ne perde pas la tête, pour qu'elle se console. Allons, courez après Jeanne. »

— Jeanne, Monsieur! lui répondait-on, elle aura été se noyer. Que voulez-vous qu'elle fasse? Elle a tout perdu dans un jour: sa mère et son bien. On ne peut pas vivre après ça.

Guillaume ne pouvait pas faire comprendre qu'il réparerait au moins une de ces pertes. Quelques-uns secouaient la tête, en disant: « Ça se dit comme ça, mais quand la pitié est passée, l'argent ne vient pas. » La plupart, ne connaissant pas Guillaume de Boussac, le prenaient pour un fonctionnaire du gouvernement. Et après tout, on se réunissait pour dire: « Rebâtie aux frais de qui on voudra, c'est toujours une maison qui brûle. C'est du bien qui se périt. Non! le pauvre monde est trop malheureux! *Alas! mon Dieu! alas! faut-il! alas! Jésus!* » Et c'était un chœur de gémissements comme celui des captives de la tragédie antique, sans que Guillaume, impatient de ces clameurs, et s'irritant sans fruit contre l'énerverment que l'effroi et la surprise causent au paysan, pût réussir à organiser une chaîne, et à utiliser les seaux qu'on avait apportés et l'eau qui coulait à côté de la maison.

Il allait rejoindre sur le toit Marsillat, qui travaillait comme un Hercule, secondé par cinq ou six vigoureux compagnons, de ces *gars* de bon cœur qui mettent un peu de vanité à bien faire, et que le moindre encouragement enflamme d'émulation; véritable type des volontaires de la république et des fantassins de l'empire, lorsque Jeanne parut enfin, et Guillaume ne pensa plus qu'à elle.

Elle avait fait un détour pour porter une dernière invitation à un parent qui demeurait sur le versant opposé de la montagne, et elle n'avait vu l'incendie qu'en sortant du chemin creux qui la ramenait à sa demeure. Elle avait jeté sa besace, elle accourait avec *Cadet*, le fils de Léonard, qui avait semé les pains de munition dont il était chargé parmi les blocs de pierre de la ville gauloise. *Cadet* se lamentait bruyamment; mais Jeanne, pâle et hors d'haleine, ne disait rien. Elle cherchait dans la foule, et enfin quand elle put parler:

— Ma mère! cria-t-elle, où est ma pauvre chère mère?

— Elle a l'esprit égaré, elle n'a plus ses sens, disait-on autour d'elle, elle ne se souvient plus que sa mère est morte.

— Où donc avez-vous mis ma mère? reprit Jeanne

avec force. Comment ! vous n'avez pas sorti de là dedans le pauvre corps chrétien de ma mère ? ça n'est pas possible !... Ma tante ! où ce qu'est ma tante !... elle aura pensé à ça, elle... Répondez-moi donc, montrez-moi donc ma mère !

Quand Jeanne vit que personne n'y avait songé, et qu'on n'avait eu de sollicitude que pour ses bêtes, qu'elle aimait pourtant beaucoup, mais qui ne l'occupèrent pas un instant, elle s'élança vers la porte de la maison.

« Arrête, Jeanne, lui cria Guillaume en la saisissant dans ses bras ; le toit est prêt à s'écrouler ; la chambre est si remplie de fumée que tu y serais étouffée en un instant .. Non ! non !... je ne te laisserai pas entrer... »

— Laissez, laissez, mon parrain ! dit Jeanne en se dégageant avec une force extraordinaire, je ne veux pas que ma mère ait son pauvre corps brûlé comme un meuble de la maison.... Je veux qu'elle aille en terre sainte, et qu'elle ait les honneurs du chrétien !

Et Jeanne s'élança dans la chambre de la morte sans qu'il fût possible à Guillaume de la retenir.

Il allait l'y suivre lorsque Jeanne, reculant devant la fumée suffocante, parut renoncer à son projet. Mais elle s'approcha du fils de Léonard et lui dit à demi-voix : « Cadet, je veux entrer là, et je te donne ma foi du baptême que j'en retirerai ma mère ; mais il ne faut pas que personne me suive ; ça perdrait tout ! »

Soit que Jeanne se servit de la superstition accréditée sur son compte pour empêcher ses amis de partager son péril, soit qu'elle eût foi elle-même à la protection des fades, évoquée sur son berceau par sa mère, elle fut entendue à demi-mot par Cadet et par deux ou trois autres paysans qui se trouvaient autour d'elle ; elle les convainquit pleinement du don de *connaissance* qu'on lui attribuait. Aussitôt, trompant la vigilance de son parrain, elle se précipita dans les tourbillons de fumée et disparut sous la gerbe de flamme qui enveloppait les côtés et le sommet de la maison. Guillaume voulut encore la suivre pour l'arracher de force à une mort certaine.... Mais deux ou trois paires de bras athlétiques l'enlacent, et Cadet lui dit avec un sourire qui ne quittait jamais sa grosse figure, même quand les larmes donnaient un démenti à cette gaieté pétrifiée sur ses traits : « N'ayez peur, mon petit cher monsieur ; la Jeanne n'attrapera pas de mal. Elle a ce qu'il faut et elle sait les paroles de la *chouse*. Faut la laisser ; vous voyez bien que ça li ficherait malheur por el restant de ses jours, de laisser *consommer* les *ous* de sa mère. Elle saillera d'êl'a aussi nette qu'elle y entre, foi d'homme ! Vous allez voêre ! Souffrez pas ! faut pas vous fâcher. On z'ou fait pour vot' bien ; on veut pas vous offenser. Vous la feriez brûler si vous alliégez avec-z-elle ! Faut pas contréyer l'ouvraige aux fades ! »

Guillaume écumait d'indignation pendant ce beau discours en pur berrichon, et il soutenait contre ses préservateurs superstitieux une lutte dont il allait sortir vainqueur, lorsque Jeanne reparut sur le seuil de la maison ébranlée par des craquements sinistres. La courageuse et robuste fille portait dans ses bras ce cadavre raide qui semblait d'une grandeur effrayante. Le linceul cachait la tête de la morte, et, laissant à découvert une partie de son corps vêtu, suivant la coutume, de ses meilleurs habits, flottait en plis rougeâtres au reflet de l'incendie, jusque sur les pieds de Jeanne. La main de Tula retombait sur le visage de sa fille ; on eût dit qu'elle la bénissait par une dernière caresse, et, par la suite, toute la population de Toull et des environs affirma sous serment avoir vu le cadavre se plier pour donner un baiser au front de Jeanne sur le seuil de la chambrère. Ce qui rendit le miracle plus frappant encore, c'est qu'à peine la pieuse fille avait-elle fait trois pas dehors, que la toiture, minée dans ses solives par un feu longtemps couvé, s'effondra avec fracas sur la chambre d'où Jeanne sortait, et chassa au loin des tourbillons de cendres, des avalanches de chaume fumant et des débris de charpente embrasée.

— Laissez la tomber, laissez la tomber ! cria Jeanne, il n'y a plus rien dedans à sauver !

À cette dernière catastrophe, les femmes et les enfants jetèrent des cris perçants et se dispersèrent avec épou-

vante. Jeanne doubla le pas, sans perdre sa présence d'esprit, et aucun débris ne l'atteignit.

Le spectacle de cet événement fit sur l'esprit de Guillaume une si vive impression, qu'il en fut agité souvent dans ses songes plus de dix ans après. Jeanne lui parut belle et terrible comme une druidesse dans cet acte de piété farouche et sublime. Elle avait perdu sa coiffe de toile, et sa longue chevelure blonde tombait autour d'elle ; ses yeux rougis par la fumée avaient l'égarément de l'ivresse, sa voix était forte, et sa parole, ordinairement lente et douce, était brève et accentuée. Elle fendit la presse, portant toujours ce cadavre que personne n'osait toucher, et elle alla le déposer sur le dolmen d'Ep-Nell, cette longue pierre appuyée sur deux autres, qu'on prendrait pour un ancien pont dont l'eau voisine se serait détournée et dont les assises se seraient abaissées. — Que la maison brûle à présent ! répéta Jeanne avec force, laissez-la, laissez-la tomber, mes amis !... Puis elle demanda un verre d'eau, de l'eau par grâce, et avant qu'on eût pu lui en apporter, elle tomba en *faiblesse*, comme disent les paysans.

Guillaume et le curé s'empressèrent de la faire revenir en la portant à deux pas de là, au bord du courant d'eau, où ils baignèrent ses mains et son visage enflammés de chaleur. Il n'y avait pas moyen de retrouver dans la confusion un vase pour lui donner à boire, bien que la tante eût sauvé, dès le commencement, sa vaisselle et tout ce qu'elle considérait comme précieux. Jeanne but dans le creux des blanches mains du jeune baron, et quand elle eut retrouvé la respiration et la force, elle retourna s'agenouiller auprès de l'autel druidique qui servait de lit mortuaire à sa mère. Là, tournant le dos à l'incendie qui projetait sur sa belle tête blonde ses reflets étincelants, elle resta absorbée sans s'intéresser à rien. — Jeanne, vint lui dire le gros Cadet, on a sauvé toutes tes bêtes. Il n'y a pas tant seulement une poule de grillée. — Merci, mon Cadet, répondit Jeanne, ça me fait plaisir, parce que c'étaient des bêtes que ma mère avait élevées, et qu'elle m'avait bien *enchargée* de soigner pour le mieux. — Jeanne, lui dit à son tour Guillaume, tu n'as rien perdu dans cet accident : je me charge de tout réparer.

— A votre volonté, mon parrain ; mais ça n'est pas la peine, allez ! ma vie n'est pas si grand'chose à gagner, et puisque ma mère ne sera plus avec moi, dans c'te maison, j'aime autant que c'te maison soit finie.

Jeanne ne montra pas un seul instant une préoccupation d'intérêt personnel. Tout le pays gémissait sur elle et pleurait sur les ruines de sa maison, excepté elle. — J'ai encore de la consolation dans mon malheur, disait-elle, de voir que tant de braves gens se sont donné de la peine pour moi, et de savoir que ma mère ira dans le cimetière des chrétiens avec mon pauvre père, et mes pauvres frères et sœurs qui sont là.

Cependant Marsillat et ses bons compagnons avaient réussi à faire la part du feu. Mais un accident qu'ils n'avaient pu prévoir vint rendre leur zèle inutile. Le pignon moyen entre la chambre de la morte et les bergeries, rougi et calciné par la chaleur, se mit à pencher sur eux si sensiblement, qu'ils durent abandonner l'entreprise ; et, au bout de peu d'instant, ce grand mur nu, privé des poutres transversales qui, depuis longues années, le tenaient en respect, s'écroula sur les bergeries, enfonça la couverture, et donna passage à de nouveaux torrents de flamme qui eurent bientôt dévoré le reste de cette misérable habitation.

Tant que la Grand'Gothe avait eu espoir de sauver les graines et le fourrage que contenait cette portion des bâtiments, et qui étaient sa propriété particulière, elle avait conservé beaucoup d'audace et de présence d'esprit ; mais quand elle vit flamber sa récolte, elle perdit la tête, éclata en imprécations contre le ciel et les hommes, et voulut se précipiter dans les flammes pour périr avec ses dénenés. Il fallut la force et la colère de Marsillat pour l'en empêcher. Les assistants ne demandaient pas mieux que de la laisser faire, croyant qu'elle était incombrable, et que le diable saurait toujours une si méchante sorcière pour faire enragier les bons chrétiens. — C'est

une justice du bon Dieu, disaient-ils, que le feu du ciel soit tombé sur le *fait* d'une pareille femme. Tant que sa sœur a vécu là dedans, la punition a été retardée. Mais voyez comme ça s'est passé! La Tula meurt, la Jeanne est sortie, et tout d'un coup la maison brûle : on a sauvé les bêtes de Jeanne, et d'ailleurs elle a retrouvé les gens du château (la famille de Boussac), pour lui réparer tout son dommage. Bah! je parie bien qu'ils lui feront rebâtir une meilleure maison que *celle-là*. Et comme ça, la vieille sorcière n'a cherché son pain (mendier), et le bon Dieu sera *revengé*, et le *monde* de la paroisse sera soulagé d'un grand ennemi.

Jeanne, entendant de loin les cris de sa tante, pria Cadet de garder le corps de sa mère, et alla s'efforcer de la consoler. Il n'y a pas si grand mal, allez, ma tante, lui dit-elle, mon parrain veut me faire du bien, et je vous re-vaudrai tout ce que vous perdez.

— Tais-toi, cache-toi, imbécile! s'écria la mégère exaspérée. Personne ne te fera jamais de bien, à toi; tu aurais bien déjà pu amener du bonheur dans la maison de ta mère, et tu ne l'as pas fait. Non, non! je te connais, va! Ton parrain ne te récompensera pas mieux qu'un autre, parce que tu ne le contenteras pas mieux que les autres. Tu es une fille sans cœur et sans souci!

— Je vous dis, ma tante, répondit Jeanne, qui ne comprenait pas les infâmes insinuations de sa tante, que mon parrain m'en a déjà fait du bien! Ah! mon Dieu, si j'avais là ce qu'il m'a donné à Toull, je vous *reconsolerais* tout de suite!... Et Jeanne se mit à chercher dans ses poches l'argent que Guillaume lui avait donné, et auquel, depuis ce moment, elle n'avait guère songé.

— Il t'a donné quelque chose? s'écria la tante; qu'est-ce qu'il t'a donné? où l'as-tu mis? tu l'as perdu! tu l'as jeté dans le trou-aux-fades!...

— Tenez, tenez, ma tante, dit Jeanne en retrouvant l'argent qu'elle avait mis dans du papier et lié avec son chapelet, prenez ça, prenez ça bien vite, ça vous récompensera un peu de votre perte; et, voyant que sa tante se calmait un peu, elle retourna auprès de sa mère.

— Faut que la Jeanne soit rudement sotté! dirent les assistants, de donner comme ça et qu'elle a à une femme qui lui a fait tomber le feu du ciel sur sa maison. *Fie pour moi*, je ne lui aurais pas seulement laissé les habits qu'elle a sur le corps, car m'est avis qu'elle les a volés.

— Et pourquoi donc, celle qui sait tant de secrets, n'a-t-elle pas arrêté le feu?

— La Gothe? Est-ce que ça peut faire le bien, des femmes de cet *ordre*-là? ça n'est savant que pour le mal.

— Tout de même, la Jeanne ne l'a pas arrêté non plus.

— Elle n'a pas voulu, vous avez bien vu qu'elle n'a pas voulu! elle savait que c'était la justice de Dieu; elle a emporté le *calabre* de sa mère : c'est ce qu'elle voulait; ce qu'elle a voulu, elle l'a fait, quoi! vous l'avez bien vu.

Quand la maison ne fut plus qu'un monceau de décombrés fumants, il était près de minuit. On avait passé une heure à faire la chaîne et à éteindre la flamme, lorsqu'il n'y avait plus rien à sauver. Le travail de la chaîne avait été pour les jeunes filles et les enfants, qui ne connaissaient pas ce moyen de secours, un amusement tout nouveau, et on entendait des facéties et des rires terminer ce drame, commencé par des cris et des hurlements. Enfin les travaux, qui se reprennent à la pointe du jour et qui ne permettent pas de longues veillées, revinrent à l'esprit de tous, et on se sépara. La Grand'Gothé, pensant, d'après la générosité de Jeanne, qu'elle hériterait des bestiaux, les rassembla précipitamment et disparut sans que personne pût dire par quel chemin. Il n'y avait pas un coin de la maison incendiée où l'on pût mettre à couvert le corps de la morte. D'ailleurs, Jeanne s'obstinait à le laisser sur la pierre druidique, où elle assurait qu'il *était bien*, et elle ne voulait pas s'en éloigner, quelques instances qu'on lui fit, pour se donner du repos. Le curé, Guillaume, Marsillat, Cadet, ne pouvant vaincre sa détermination, résolurent donc de veiller auprès d'elle, et de ne la quitter que lorsqu'elle serait disposée à son-

ger à sa propre existence et à recevoir leur aide et leurs conseils.

Le temps était devenu calme et serein; la lune brillait dans le ciel, et son reflet bleu, éclairant les pans de murailles ruinés de la chaumière, contrastait avec les lueurs rouges qui s'échappaient encore du foyer mal éteint. La nuit était fraîche. Marsillat, qui avait été baigné de sueur par son travail de pompier, grelottait auprès des monceaux de chaume mouillés, et les écartait avec sa hache pour y retrouver un peu de ce feu, dont il avait eu trop, disait-il, et dont il n'avait plus assez. Cadet, fatigué, et soumis impérieusement à la légitime habitude du sommeil, s'adossa philosophiquement contre un reste de mur encore chaud, et s'y endormit profondément. Le curé se mit en prières à côté de Jeanne, séparé d'elle seulement par la pierre qui supportait la morte. La bergère d'Ep-Nell tomba dans l'immobilité contemplative où Guillaume l'avait trouvée en la voyant le matin pour la première fois. Quand une heure du matin fit pencher l'étoile du Bouvier sur le clocher de Toull, le curé s'assoupit dans la prière, et Marsillat s'endormit presque aussi bien que Cadet. Guillaume, dont l'imagination plus jeune avait été plus frappée que toutes les autres par les agitations imprévues de la journée, resta seul complètement éveillé, et marcha à pas lents comme une sentinelle vigilante à quelque distance de la vierge d'Ep-Nell. De temps en temps il s'arrêtait et la regardait avec émotion. Peut-être s'était-elle endormie aussi dans l'attitude de la prière. Sa mante grise, dont le capuchon était rabattu sur son visage en signe de deuil, lui donnait, au clair de la lune, l'aspect d'une ombre. Le curé, tout vêtu de noir, et la morte roulée dans son linceul blanc formaient avec elle un tableau lugubre. De temps en temps, le feu, contenu sous les amas de débris, faisait, en petit, l'effet d'une éruption volcanique. Il s'échappait avec une légère détonation, lançait au loin la paille noireie qui l'avait couvée, et montait en jets de flamme pour s'étendre au bout de peu d'instant. Ces lueurs fugitives faisaient alors vaciller tous les objets. La morte semblait s'agiter sur sa pierre, et Jeanne avait l'air de suivre ses mouvements, comme pour la bercer dans son dernier sommeil. On entendait au loin le hennissement de quelques cavales au pâturage et les aboiements des chiens dans les métairies. La reine verte des marécages coassait d'une façon monotone, et ce qu'il y avait de plus étrange dans ces voix, insouciantes des douleurs et des agitations humaines, c'était le chant des grillons de cheminée, ces hôtes incombustibles du foyer domestique, qui, réjouis par la chaleur des pierres, couraient sur les ruines de leur asile en s'appelant et en se répondant avec force dans la nuit silencieuse et sonore.

Tout à coup Jeanne se leva doucement et vint à la rencontre de Guillaume, qui se rapprochait d'elle : « Mon parrain, lui dit-elle, il faut envoyer coucher M. le curé. Je suis sûre qu'il a froid, et qu'il sent l'humidité, malgré que je lui aye dit déjà plus d'une fois de rentrer chez lui. S'il attrapait du mal, ça serait trop malheureux pour ses paroissiens. C'est un trop brave homme. Et vous aussi, mon parrain, vous tomberez malade de tout ça. Faut vous en aller, monsieur le curé.

— Jeanne, dit Guillaume, tu veux donc rester sous la garde de M. Marsillat?

— Il est donc là, M. Marsillat? Je n'en savais rien, mon parrain.

— Et à présent que tu le sais, désires-tu que je m'en aille?

— Faut l'emmener aussi, mon parrain. Pourvu que Cadet reste avec moi pour *viver* les mauvaises bêtes autour de ce pauvre corps, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais ton ami Cadet dort comme dans son lit, ma bonne Jeanne; on l'entend ronfler d'ici.

— Je le réveillerais bien si c'était de besoin, mon parrain.

— Tu veux donc que je m'en aille?

— Oh non! mon parrain. Je voudrais que vous alliez dormir et vous mettre à l'abri.

— Et si je préfère rester, Jeanne? si je me trouve mieux

auprès de toi, et de ce *pauvre corps* que mon devoir est de veiller aussi ?

— Allons, mon parrain, restez donc, dit Jeanne. Je ne sais pas quoi vous dire pour vous payer de tout ça. »

Le curé sommeillait, en effet. Dans le commencement de sa veillée, il avait été un peu agité par la présence de cette Jeanne dont la figure de vierge revenait souvent dans ses rêves et dans ses pensées. Mais M. Alain, douce et pieuse créature, n'avait pas une de ces organisations fougueuses chez lesquelles le vœu de la nature et l'espérance de l'amour contrarié engendrent la passion, la folie et la pensée du crime. C'était une nature de savant, bien qu'il ne fût pas très-savant ; le milieu lui avait manqué, et les fonctions d'un curé de campagne charitable et consciencieux ne laissent ni le temps, ni l'argent nécessaires pour s'instruire à fond. Mais il avait la bonhomie, la tranquillité d'âme, les puériles et innocentes joies, l'oubli facile de soi-même, et l'innocence de mœurs qui constituent l'homme sincèrement et naïvement amoureux de la science. Jeanne lui était véritablement chère, et en cela il ne faisait que suivre la pente naturelle de son jugement sain et de ses bons instincts : car cette fille sans lumière et sans méfiance était bien véritablement ce que, dans son style mystique, il appelait un miroir de pureté et une rose sans tache. Puis, comme Jeanne était d'une beauté accomplie, et que le bon Alain n'avait pas plus de trente ans, qu'il avait des yeux, du goût et de la sensibilité, il était bien un peu agité auprès d'elle. Depuis surtout que Marsillat rôdait autour de la bergère, le curé éprouvait une sorte de crainte et d'indignation qui ressemblait à de la jalousie. Voilà pourquoi il faisait des vœux sincères pour la soustraire au danger, en l'envoyant au château de Bousac ; l'aimant trop pour ne pas préférer le salut de la jeune fille à son propre bonheur, et ne s'aimant pas assez soi-même pour préférer le plaisir de la voir à la douleur de la voir déçue.

Eveillé en sursaut par la main de Jeanne qui se posa familièrement sur son épaule, il tressaillit, puis se calma aussitôt, et, pressé par ses instances, alligé de la quitter, mais ne sachant pas lui résister, il consentit avec une noble confiance à la laisser sous la garde de Guillaume, qu'il regardait comme un jeune saint. Guillaume lui amena son cheval qui paissait à quelque distance, et, en mettant le pied à l'étrier, le bon curé lui dit tout bas, à plusieurs reprises : « Surtout, monsieur le baron, ne faites pas comme moi, ne vous endormez pas. » Puis il partit au petit trot ; le bruit régulier des fers de *la Grise* sur le pavé gaulois se perdit dans l'éloignement sans arracher Cadet à son sommeil léthargique. Quant à Marsillat, il ne dormait plus depuis quelques instants, et placé de manière à suivre des yeux tout ce qui se passait autour des ruines de la maison, il était résolu d'étudier la conduite et les manières de son jeune rival en cette circonstance.

## VIII.

### LA LAVANDIÈRE.

Jeanne se rapprocha aussitôt du dolmen, et Guillaume la voyant s'agenouiller encore sur la pierre, alla lui chercher un coussin de paille qui se trouvait parmi les meubles entassés et brisés que la Grand-Gothie avait commencé par sauver. — Mon parrain, vous êtes bien trop charitable, dit Jeanne étonnée de tant d'attentions. Ma pauvre chère âme de mère n'en aurait pas fait plus pour moi que vous n'en faites, vrai !

— Bonne et chère enfant, répondit le jeune homme ému, je voudrais te parler sérieusement et plus tôt que plus tard. Te sens-tu le courage de m'écouter ?

— Mon parrain, ça sera à votre volonté. Pourtant si vous aimiez mieux que ça soit demain, ça me conviendrait mieux aussi. Voilà ma pauvre chère défunte qui demande des prières, et m'est avis que ce n'est pas joli de causer à côté d'elle. Demain après l'enterrement, mon parrain, si vous souhaitez que je *vous cause*, il n'y aura pas d'empêchement.

— Non, Jeanne, je désire précisément te parler ici, à côté de ta défunte mère, et pour ainsi dire en sa présence. Je veux la prendre à témoin de mes bonnes intentions et de la pureté de mes sentiments pour toi. Je veux lui jurer d'être ton ami et ton défenseur, ma chère Jeanne, et je suis certain que, loin d'être impie, notre entretien réjouira son âme qui est dans le ciel.

— Vous parlez trop *comme il faut* pour que je ne vous écoute pas, mon parrain. Vous en savez plus long que moi, et je vous crois bien.

— Eh bien, Jeanne ! dis-moi d'abord que tu auras confiance en moi, et que tu me laisseras m'occuper seul de ton sort... Je dis seul... avec ma mère, pourtant, avec ma mère principalement.

— Je ne peux pas mieux faire que de vous écouter là-dessus, mon parrain. Mêmement, ma mère m'a toujours dit que votre mère était une femme très-bonne, et votre défunt père un homme très-juste.

— Tu me promets donc de ne prendre conseil que de nous ?

— Oui, mon parrain, avec l'agrément de M. le curé qui est un homme très-juste aussi, et que ma mère m'a bien *enchargée* de croire.

— Avec l'agrément de M. le curé, soit ; mais de personne autre, pas même de ta tante !

Jeanne hésita un instant, puis elle dit : « Pas même de ma tante, mon parrain. » Elle avait compris, cette nuit même, que sa tante n'avait qu'une passion, la cupidité ; et elle était révoltée, dans son âme pieuse, que la sœur de sa mère eût abandonné ce corps vénéré à la merci des flammes, sans même songer ensuite à faire la *veillée des morts* auprès d'elle.

— Merci, Jeanne, merci, dit Guillaume en lui prenant la main.

— De quoi donc que vous me remerciez, mon parrain ?

— De m'accepter pour ton guide et pour ton ami. Ta mère a entendu la promesse, Jeanne !

— Plaise à Dieu que ça lui soit agréable ! dit Jeanne en baisant le bord du linceul. A présent, mon parrain, qu'est-ce que vous voulez me conseiller ?

— De venir demeurer à Bousac dans la maison de ma mère, si, comme j'en suis bien sûr, ma mère l'y engage.

— Ça serait-il pour la servir, mon parrain ? Croyez-vous qu'elle ait besoin de moi, votre mère ?

— Non, Jeanne, je ne crois pas qu'elle ait besoin de toi ; mais....

— Dans ce cas-là, mon parrain, excusez-moi ; je ne voudrais pas demeurer à la ville.

— Tu n'aimes donc que la campagne ?

— Je n'ai jamais été à la ville, mon parrain, c'est-à-dire j'y suis *naissue* ; mais depuis que j'en suis sortie à l'âge de cinq ans, je n'y ai jamais retourné une seule fois, ni ma mère non plus.

— Et pourquoi cela ?

— Je ne sais pas, mon parrain. Il paraît que ma mère avait eu du chagrin dans cet endroit-là, et elle me disait toujours : Jeanne, ça n'est pas bon de quitter sa famille et sa maison, va ! crois-moi quand tu seras ta maîtresse.

— Mais à présent, ma pauvre Jeanne, tu n'as plus ni famille ni maison !

— C'est la vérité, dit Jeanne en regardant le corps de sa mère. Puis elle se retourna vers sa maison en ruines, et pour la première fois elle sentit ce qu'il y a d'effrayant à voir écrouler le toit où l'on a passé toute sa vie. « C'est la vérité, répéta-t-elle d'une voix altérée ; je n'y pensais pas à cette pauvre maison où j'étais si bien accoutumée, où je voyais ma mère tous les soirs et tous les matins, où je dormais à côté d'elle, et où j'entendais mes chebris (chevreaux) remuer et bêler pendant que je m'endormais. Oui, c'est vrai, tout ça est fini. J'en étais contente sur le moment ; ça me semblait que je ne pourrais plus dormir là dedans quand ma mère n'y serait plus. A présent, ça me semble que j'aurais été contente de revoir son lit, son armoire, sa grande chaise de bois, sa quenouille, et sa vaisselle, qu'elle lavait et qu'elle rangeait si bien. Ils ont sauvé en partie le mobilier, c'est vrai, mais la place où

tout ça était accoutumé, et la main qui s'en servait... et la voix qui parlait dans c'te chambre, et qui disait, à la petite pointe du jour : Jeanne, allons, ma Jeanne, allons, ma nigronne, v'la les allouettes réveillées, c'est le tour des jeunes filles. Et le soir, quand je revenais des champs : La v'la donc, c'te Jeanne ! Les loupes ne me l'ont donc pas mangée ! Et puis on se mettait à souper toutes les trois, mon parrain, et ma tante se fâchait toujours, et ma mère ne se fâchait pas. Elle riait, elle disait des histoires, elle chantait des chansons ; et puis elle faisait rire ma tante, et moi aussi ; dame ! fallait rire absolument ! C'est pas, mon parrain, que j'aie jamais été portée absolument là-dessus. Elle me disait bien que je n'aurais jamais de l'esprit comme elle. « Mais ça n'y fait rien, qu'elle disait, je t'aime comme tu es, ma Jeanne, c'est le bon Dieu qui t'a donnée comme ça à moi. Ce que le bon Dieu a fait me convient. » Oh ! c'est qu'elle est juste, cette femme-là, mon parrain ! il n'y en a pas une autre comme elle. On lui dirait de moi tout ce qu'on voudrait, elle ne le croirait pas. Elle leur dirait comme ça...

Jeanne se retourna brusquement vers sa mère ; elle avait parlé comme dans un rêve. Et tout à coup, au moment d'oublier entièrement qu'elle parlait du passé, elle regarda ce cadavre, et la parole expirant sur ses lèvres, elle se jeta sur le corps de sa mère, et laissa échapper de longs sanglots. Ce fut le seul moment de révolte et de faiblesse qu'elle eût encore éprouvé.

Son parler naïf, la vulgarité des images qu'elle retraçait, n'avaient pas désenchanté le jeune baron de l'admiration qu'il avait conçue pour elle dans cette soirée désastreuse. L'accent de Jeanne partait d'un cœur ardent et vrai, sa voix était douce comme celle du ruisseau qui murmurait sous la bruyère à deux pas d'elle ; son accent rustique n'avait rien de grossier ni de trivial. On sentait la distinction naturelle de son être sous ces formes primitives. Guillaume comprit qu'à l'église comme au théâtre il n'avait jamais entendu que de la déclamation, et la parole de Jeanne le toucha si profondément, qu'il fondit en larmes.

— Ah ! mon parrain ! dit Jeanne, en se relevant et en essayant rudement ses yeux, comme pour faire rentrer ses pleurs, je vous fais de la peine, pardonnez-moi.

— Que peuvent-ils se dire si longtemps ? pensait Marsillat, qui était assez près pour les voir, mais non pour les entendre, d'autant plus que, retenu par ce respect qu'inspire instinctivement la présence d'un mort aimé, ils n'avaient élevé la voix ni l'un ni l'autre. Quand un léger nuage passait devant la lune, ce groupe de la morte et du jeune couple pâlisait sous le regard perçant de Léon, et se confondait un peu avec les pierres druidiques qui l'environnaient. Vraiment, se disait-il, ce garçon si religieux, à ce qu'il veut paraître, aurait-il l'aplomb de lui parler d'amour auprès du cadavre de sa mère ? Je ne l'oserais pas, moi. Je ne me suis pas senti l'audace de dire un seul mot ce soir à cette pauvre fille ! mais il me semble que monsieur Guillaume n'attend pas que la morte soit mise en terre pour en conter à l'enfant, et prendre son inscription. Va, mon garçon, va ! tout cela se bornera à de belles paroles, j'espère ; d'autant plus sûrement que je ne le perdrai pas de vue, et que les paroles sont une monnaie qui n'a pas de cours chez nos fillettes. Est-ce qu'il reciterait des *Oremus* avec elle ? Il en est pardieu bien capable... Mais ces jeunes chrétiens sont de francs hypocrites, et je ne me laisserai pas damer le pion par celui-là. Si ce maraud ne ronflait pas à faire écrouler sur nous le reste de ces murs, j'entendrais peut-être quelque chose.

— Monsieur Léonard jeune, dit-il en secouant Cadet pour l'éveiller, vous dormez trop fort, vous réveillez toute la chambrée. Et il lui allongea quatre à cinq coups de poing pour le réveiller.

— Attends ! attends ! dit Cadet en étendant les bras et en ouvrant, pour bâiller, une bouche démesurée, j'vas t'faire battre en grange sur mon dos ! Qui qu'est qu's'amuse comme ça avec moi ? Ah ! c'est vous, monsieur Lion ! Ah ! farceur, allez ! vous m'avez bien arveillé tout d'même !

— Allons, lève-toi donc, imbécile ! Tu tombes dans la ruelle du lit.

— *Hé !* la roulotte du lit ! elle est gentie, la roulotte du lit ! Ah ! qu'vous favez rire ! Vous êtes l'homme le pu aimable qu'j'asse pas connu (que j'aie jamais connu).

— Allons, lève-toi, mon joli Cadet ; tu vois bien que Jeanne s'enrhume là-bas à garder cette morte.

— Elle est donc toujours là, la Jeanne ? Oh ! la bonne chrétienne fille que ça fait ! c'est la fille la pu bonne que j'asse pas connu !

— Allons, allons, *counnaissu* ou non, viens avec moi lui dire de venir se chauffer un peu.

— J'veux ben, j'veux ben ; ça, c'est de raison, monsieur Lion.

L'approche de Marsillat contraria vivement Guillaume ; mais Jeanne y parut indifférente, et même elle le remercia aussi poliment qu'elle sut le faire, d'avoir pris tant de peine pour sauver sa maison, et de s'être condamné à une si mauvaise nuit à cause d'elle.

— Ne faites pas attention à nous, Jeanne, répondit Léon, qui ne croyait pas M. de Bussac si bien informé de ses desseins, et qui affectait devant lui de ne voir dans sa protégée qu'une pauvre fille à secourir dans une circonstance fortuite. Nous faisons tous les trois notre devoir, en ne l'abandonnant pas ; mais ton parrain et toi devez souffrir du froid ; nous venons vous relayer un peu. Approchez du feu qui flambe encore assez bien là-bas, et laissez-nous ici à votre place.

En parlant ainsi, Marsillat se promettait bien de laisser, au bout d'un instant, Cadet tout seul auprès de la morte, et de revenir auprès du feu troubler le tête-à-tête par trop prolongé à son gré, du parrain et de la filleule. Mais il se flattait : Cadet n'était pas d'humeur, lui, à rester en tête-à-tête avec un mort. Quoiqu'il eût assisté déjà, en qualité d'apprenti sacristain-fosseyeur à bien des funérailles, il ne s'était jamais trouvé seul dans l'exercice de ses fonctions, et il était loin de partager le scepticisme de son père ; aussi montrait-il peu de dispositions pour l'emploi dont il devait hériter. D'ailleurs, Jeanne n'entendait pas se remettre sur Marsillat, qu'elle pressentait irréligieux et moqueur, du soin d'assister, comme elle disait, l'âme de sa mère par des prières. Elle consentit seulement, à cause de son parrain, à ce que l'obligeant Cadet allât chercher quelques gros morceaux de bois enflammés pour établir un feu auprès du dolmen.

Tout en bouffissant ses grosses joues pour souffler le feu, Cadet s'arrêta comme pour prêter l'oreille ; puis n'ayant rien entendu de distinct, il reconnaissait son office, tout en disant : Crois-tu, Jeanne, que ça soit bon de faire une *clarté* dans l'endroit où que je sors ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Marsillat.

— Dame ! reprit Cadet, ils disent que c'est un endroit bien mauvais pour les fades !

— Tais-toi, Cadet, ne parle pas de ça, lui dit Jeanne, qui s'était approchée du feu, pour *embraiser* ses sabots. Tu sais bien que c'est des folies de craindre les fades, elles ne sont d'ailleurs pas méchantes *dans l'endroit d'ici*.

— C'est pas des folletés, Jeanne, s'écria Cadet en pâlisant. Tais-toi, accoutes-tu ?

— J'écoute quelque chose comme un battoir de laveuse, dit Jeanne.

— Dame ! quand je le disais ! ça l'est ! c'est la lavandière ! Diache la faute, que j'avons fait de la clarté ! Et Cadet se retira grelottant de peur auprès de Marsillat, qui écoutait aussi avec quelque surprise.

— De quoi donc vous étonnez-vous ainsi ? leur dit Guillaume en se rapprochant.

— Ça n'est pas grand'chose, mon parrain, dit Jeanne un peu pâle ; c'est un mauvais esprit qui voudrait nous écarter. Mais *la pierre* est une *bonne pierre*, et en disant des prières, sans avoir peur, il n'y a pas à craindre. » Jeanne rechaussa ses sabots à la hâte, et se remit à genoux à côté de la morte.

1. On remplit de cendre chaude et de menue braise l'intérieur du sabot, et on le vide au bout de quelques instants. Le bois conserve fort longtemps la chaleur.



— Ah çà ! je ne rêve pas aussi, moi ? dit Léon prêtant toujours l'oreille. Guillaume, vous entendez bien le bruit d'un battoir de laveuse sur le ruisseau ?

— Certainement ! Mais que trouvez-vous là d'extraordinaire ?

— Vous ne connaissez donc pas la légende des lavandières nocturnes ? ces êtres fantastiques qui s'emparent au clair de la lune, des planches et des battoirs des laveuses oubliés dans les endroits écartés pour venir y faire un sabbat aquatique d'une espèce particulière ?

— Oui, c'est une superstition de tous les pays, mais bien explicable par le caprice ou la nécessité de quelque laveuse véritable.

— Ce n'est pas si facile à expliquer que vous croyez. Dans ce pays-ci, je ne sache pas qu'il y eût une femme assez hardie pour se livrer à ce travail après le coucher du soleil, sans craindre d'attirer autour d'elle le sinistre cortège des *Lavandières*, N'est-ce pas vrai, Cadet ?

— Oh ! c'est la vraie vérité, monsieur Lion ! Diache la faute ! c'est ben çà la plus chétive nuit que j'asse pas veillée ? Et le pauvre Cadet, dont les dents claquaient de terreur, se mit à quatre pattes derrière Jeanne, et fit précipitamment plusieurs signes de croix.

— S'il y a là quelque chose d'extraordinaire, dit Guillaume, il faut aller vérifier.

— Attendez, dit Marsillat en allant chercher la hache du charpentier, ce peut être quelque drôle mal intentionné.

Pendant que Léon retournait en courant vers l'endroit où il avait laissé son arme, Guillaume, ouvrant le couteau de chasse dont il s'était muni pour voyager, écoutait le bruit clair et sec de ce battoir qui s'arrêtait de temps en temps, et reprenant au bout d'une minute, semblait s'être rapproché, comme si la laveuse eût fait un ou deux pas en descendant le cours du ruisseau qui coulait de la colline dans la direction des pierres d'Ép-Nell.

— Tu n'as pas peur avec moi, Jeanne ? dit Guillaume à sa filleule, qui s'était levée et lui avait pris le bras.

— N'allez pas là, mon parrain, dit Jeanne, qui montrait d'autant plus de courage qu'elle croyait à l'existence fantastique de la laveuse ; ces choses-là ne se renvoient qu'avec des prières.

— Prie pour nous, bonne Jeanne, dit Guillaume en souriant. Ceci ne peut être qu'une méchante plaisanterie, quelqu'un qui ignore sans doute les malheurs qui l'accablent. Mais nous sommes trois, ne sois pas inquiète. Cadet, tu vas venir avec nous.

— *Non moi*, Monsieur, non ! dit Cadet en faisant mine de se sauver. Je n'irai point.

— Tu as peur, nigaud ?

— Je n'ai pas peur, Monsieur, mais vous me couperiez par morceaux que je n'irais point. Je n'ai guère d'envie d'être lavé, battu et *torsu* comme un linge, à nuité, pour être néyé à matin.

— C'est bien inutile d'essayer d'avoir l'aide de M. Cadet, dit Marsillat qui arrivait en brandissant sa hache. C'est assez de nous deux, Guillaume. Et il se mit rapidement à marcher dans la direction du bruit.

— C'est même trop, répondit Guillaume en s'efforçant de le dépasser. Si c'est une femme, comme j'en suis persuadé, notre expédition en armes est souverainement ridicule.

Comme Guillaume disait ces paroles, il vit, au détour d'un rocher qui lui avait masqué jusque-là le cours du ruisseau, une espèce d'anse ombragée de saules et de bouleaux qui servait de lavoir aux femmes des environs, et sous ces arbres une forme vague qui paraissait une paysanne vêtue comme les vieilles, et qui maniait son battoir à coups précipités, parlant seule, à demi-voix, très-vite, d'une manière inintelligible, et comme en proie à une sorte de frénésie.

— Vous lavez bien tard, la mère, lui demanda brusquement Marsillat, qui s'était approché d'elle assez près, mais qui ne pouvait réussir à distinguer ses traits.

La lavandière lit entendre une sorte de grognement

comme celui d'une bête sauvage, et jetant son battoir dans l'eau, elle se leva, ramassa précipitamment des pierres dont elle accabla, en fuyant, les curieux qui venaient l'interrompre. Marsillat se lança à sa poursuite, mais la voyant gagner sur lui du terrain avec une rapidité qui semblait fantastique, et se diriger vers un vivier qu'il appréhendait avec raison, il se retourna pour voir si Guillaume le suivait ; c'est alors qu'il vit son ami étendu par terre et complètement immobile.

Une pierre l'avait frappé à la tête assez violemment. La visière de sa casquette de voyage avait amorti le coup, et le sang n'avait pas coulé. Mais la commotion avait été si forte que le jeune homme avait perdu connaissance. Il se releva bientôt avec l'aide de Léon ; mais en retrouvant l'usage de ses membres, il ne retrouva pas celui de ses facultés, et il s'éveilla dans le lit du curé de Toull, vers deux heures de l'après-midi, ne se sentant pas précisément malade, mais ne pouvant aucunement retrouver la mémoire de ce qui lui était arrivé depuis sa fâcheuse rencontre avec la laveuse de nuit. Cadet seul était auprès de lui, et le jeune malade, croyant rêver encore, entendait au dehors un chant lugubre comme celui des funérailles.

## IX.

### ADIEU AU VILLAGE.

C'est le fils de Léonard qui avait ramené Guillaume : c'est lui qui guettait son réveil ; c'est encore lui qui lui expliqua comment il l'avait ramené d'Ép-nell et installé à la cure. Guillaume eut peine à s'expliquer l'espèce de congestion cérébrale qui avait suspendu en lui l'action de la pensée. Il n'éprouvait plus qu'un peu de défaillance et de vertige. Il se leva, pensant en être quitte pour une petite bosse à la tête, et se dit avec plaisir que ses cheveux cacheraient cet accident à sa mère. Cadet, qui avait le meilleur cœur du monde, et à qui l'on avait bien recommandé de le soigner, alla lui chercher un verre de vin pendant qu'il s'habillait, et il se disposait à se rendre au cimetière pour assister à l'enterrement de sa nourrice, lorsqu'il vit revenir le curé avec son sacristain, suivis de la famille de la défunte et des personnes qui avaient pris part à la cérémonie. Jeanne venait la dernière, accablée, marchant avec peine, la figure cachée sous sa cape, et appuyée sur Claudie qui pleurait de très-bon cœur, comme une très-bonne fille qu'elle était. Cependant Jeanne s'approcha du jeune baron et lui demanda de ses nouvelles avec une sollicitude qui le toucha vivement dans un pareil moment. Il lui prit le bras, et la fit entrer dans la cuisine du curé, où elle tomba sur une chaise, pâle et suffoquée. Il lui semblait qu'elle venait de perdre sa mère une seconde fois.

Mais la Grand'Gothe, survenant avec son marcher et son parler masculin, ne lui laissa pas le loisir de s'abandonner à sa douleur. Allons, Jeanne, dit-elle, il faut remercier tes parents et tes amis qui ont suivi l'enterrement avec beaucoup d'honnêteté, malgré qu'ils savaient bien que notre maison étant brûlée, nous n'avions plus la commodité de suivre les usages et de les régaler au retour du cimetière. Fais-leur tes excuses, et ton compliment. Allons, ça te regarde, c'est ton devoir et non pas le mien.

Jeanne se leva et remercia les assistants qui étaient entrés dans la cuisine du presbytère. Tous lui donnèrent de grands témoignages d'amitié, et Guillaume remarqua chez la plupart d'entre eux un langage généreux et plein d'une noble simplicité. Allons, ma Jeanne, lui dirent quelques-uns des plus *anciens*, tu peux venir chez nous quand tu voudras. Tu n'as qu'à faire ton choix, nous serons bien contents de te loger et de te nourrir du moins mal que nous pourrons.

— En vous remerciant, mes braves *mondes*, pour toutes vos amitiés, répondit Jeanne ; mais je vous connais tous trop malheureux, et trop embarrassés de famille, pour aller me mettre à votre charge. Je suis jeune, je ne suis pas encore dégoûtée de travailler, et je suis décidée de me louer dans quelque métairie.



H. DELAUNELLE

Comment, malheureuse... (Page 32.)

— Mais la saint Jean est passée, et la saint Martin n'est pas venue, Jeanne! En attendant, faut demeurer en quelque part?

— Mes amis, dit Guillaume, tranquillisez-vous, M. le curé et ma mère, madame de Bouszac, se chargeront d'établir Jeanne convenablement.

— A la bonne heure, dit le grand-oncle Germain, qui parlait pour les autres : si la grand'dame de Bouszac s'en charge, nous sommes contents.

Tous se retirèrent après avoir embrassé Jeanne, qui sanglotait, et le curé rentra suivi de Marsillat. La Grand'-Gothé était restée avec un homme de très-mauvaise mine, qui jetait autour de lui des regards farouches et qui choqua beaucoup Guillaume par son affectation à garder son chapeau sur la tête quand tous s'étaient découverts devant le curé.

— A présent, dit la tante, il faut, Jeanne, faire tes compliments à M. le curé et à ton parrain; et puis, tu vas venir, ma mignonne, parce que j'ai besoin de toi.

— Non, ma tante, répondit Jeanne avec une fermeté que Guillaume n'aurait pas attendue d'un caractère si

humble et si confiant, je n'irai pas avec vous. Je sais ce que vous me voulez, et je ne veux pas vous obéir.

— Comment, malheureuse, s'écria la Gothé en élevant la voix, tu ne veux plus obéir à ta tante, qui t'a élevée, qui est ta plus proche parente, qui a perdu cette nuit tout ce qu'elle avait dans ta maison, qui va être obligée de mendier son pain avec une besace sur le dos, et qui n'a pas seulement une étable pour se retirer?

— Ecoutez, ma tante, répondit Jeanne, vous avez déjà choisi un endroit pour vous retirer. Je vous ai donné cette nuit l'argent que mon parrain m'avait fait présent. Je vous ai dit ce matin que je vous abandonnais tout ce qui a été sauvé du mobilier, et toutes les bêtes... Je ne garde rien pour moi que les habits que j'ai sur le corps.

— Eh! qu'est-ce qui les menera aux champs, les bêtes? qu'est-ce qui les fera pâturer, en attendant qu'on puisse les conduire en foire?

— C'est vous, ma tante; vous êtes encore assez jeune et assez forte pour aller aux champs, et vous y meniez toujours votre chevre, parce que vous ne vouliez pas me la confier.



Et vous aussi, monsieur Marsillat, vous n'êtes pas méchant. (Page 34.)

— Jeanne a raison, dit le curé, vous n'avez pas besoin de ses services, Gothe, et elle a fait pour vous plus qu'elle ne pouvait, plus qu'elle ne devait peut-être. Elle est majeure, vous n'avez aucun droit sur elle; laissez-la donc libre de ses actions.

— Ainsi elle m'abandonne, s'écria la tante, jurant, piaillant, déclamant, et feignant de se désespérer. Une enfant que j'ai élevée, que j'ai amusée et portée aux champs quand elle était haute comme mon sabot! Une fille pour qui je me serais sacrifiée, et pour qui je ne me suis pas mariée, afin de lui laisser mon bien!

— Mariez-vous, mariez-vous si le cœur vous en dit, ma tante, dit Jeanne avec douceur. — Je n'ai jamais entendu parler *que* vous vous étiez privée de ça pour moi.

— Eh bien! oui, je me marierai! J'ai encore un peu de bien, va! et ça n'est pas toi qui en hériteras, car je testamenterais en faveur de mon homme.

— Mariez-vous donc, et testez comme vous voudrez, dit le curé, en haussant les épaules.

— C'est toujours bien cruel, hurla la mégère, d'être abandonnée comme ça! Ah! si ma pauvre sœur avait

prévu ça, Jeanne, elle l'aurait refusé sa bénédiction sur le lit de la mort!

Ces paroles barbares firent sur Jeanne une profonde impression. Elle tressaillit, hésita, fit un mouvement pour se jeter au cou de sa tante, afin de l'apaiser; mais, rencontrant le visage sinistre de l'homme qui était resté derrière elle, dans le fond de la cheminée, elle s'arrêta. — Écoutez, tante, dit-elle, si ma maison n'avait pas brûlé, je ne me serais jamais séparée de vous. Si j'avais le moyen d'en faire bâtir une autre, je vous dirais de venir y demeurer avec moi; mais ça ne se peut pas. Voilà mon parrain qui veut me récompenser de mes pertes; mais j'ai des raisons, de très-bonnes raisons pour refuser la charité que mon parrain veut me faire.

— Lesquelles, Jeanne? demanda vivement Guillaume.

— Je vous dirai cela à vous, plus tard, mon parrain. A présent je dis à ma tante que je veux me louer; c'est mon devoir; et si elle n'est pas heureuse avec ce qu'elle a, je lui donnerai l'argent que je gagnerai. Mais tant qu'à la suivre, ça ne sera jamais, j'en jure ma foi du baptême.

— Vous voyez bien, mère Gothe, que c'est à cause de moi qu'elle jure comme ça! dit d'une voix creuse et lugubre, et avec un regard haineux, l'homme qui jusque-là s'était tenu muet et immobile dans le coin du foyer.

— Je n'ai rien dit contre vous, père Raguét, répondit Jeanne, mais vous direz moi ce que vous voudrez, je n'irai pas de traverser chez vous.

— Je m'y opposerais de tout mon pouvoir! s'écria le curé, qui ne put contenir un geste de mépris en apercevant la sombre figure de Raguét.

— C'est bien, monsieur l'abbé! répondit Raguét. Y en a qui sont toujours accusés de tout le mal qui se fait contre eux; y en a aussi qui parlent comme des bons saints, et qu'on croit bien religieux, et qui ont de plus mauvaises pensées que moi.

— Oui, oui! reprit la mégère, il y a du monde bien sournois, père Raguét, et c'est ceux-là qui se contentent toujours aux dépens des autres.

Le bon curé pâlit de crainte et d'indignation. Guillaume s'approcha de Raguét et le regarda en face d'un air de menace et de mépris, mais sans pouvoir lui faire baisser les yeux. Cette face pâle et morne semblait n'être susceptible d'aucune autre expression que celle de la haine calme et patiente. — Qui avez-vous l'intention d'insulter ici? lui dit Guillaume, en le toisant avec hauteur.

— Je ne vous parle pas, mon petit Monsieur, répondit le paysan, et de plus gros que vous ne m'ont pas épeuré.

— Mais vous allez sortir d'ici! s'écria Guillaume en s'armant de la fourche à attiser le feu, car il lui semblait que Raguét faisait le mouvement de prendre une arme sous sa veste sale et débraillée.

— Sortir? dit Raguét avec le sang-froid de la prudence et sans montrer aucune crainte, je ne demandons pas mieux; on n'est pas déjà en si bonne compagnie ici... Je ne dis pas ça pour M. Marsillat.

— C'est bien de l'honneur pour moi, dit Marsillat d'un ton ironique. Allons, Raguét, taisez-vous et partez. Vous savez que je vous tiens! soyez sage... et gentil, ajouta-t-il d'un air railleur auquel Raguét répondit par un sourire d'intelligence.

— Oui, oui, allons-nous-en, mère Gothe, dit-il en se traînant lentement vers la porte. En voilà assez, mes braves gens! Sans adieu. Et il partit sans lever son chapeau, suivi de la tante qui serrait le poing et grommelant ces imprécations entre ses dents.

— Misérable, murmura le curé lorsqu'ils furent éloignés.

— Lâches canailles, dit Guillaume. Cet homme a la tournure d'un scélérat.

— C'est pour cela qu'il n'est pas très-redoutable, dit Marsillat avec légèreté.

— Ah! ma pauvre Jeanne! s'écria Cadet, tout ça c'est trop malheureux pour toi. Oh! oui, t'as eu du malheur de perdre ta mère. Ces *genses*-là te feront du tort.

— N'aye pas peur, mon Cadet, répondit Jeanne en essuyant ses larmes, et en faisant le signe de la croix; s'il y a des mauvais esprits contre moi, il y a aussi pour moi des bons esprits.

— Oui, Jeanne, oui, s'écrièrent à la fois Guillaume et M. Alain, vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas.

— Oh! je le sais bien! vous êtes des honnêtes gens, tous les deux, répondit Jeanne en leur tendant une main à chacun; puis, elle ajouta en tendant la main aussi à Marsillat, avec une candeur angélique: Et vous aussi, monsieur Marsillat, vous n'êtes pas méchant. Vous avez eu pour moi bien des bontés. Vous avez monté sur ma maison tout au travers du feu: vous avez veillé toute la nuit pour m'aider à garder le corps de ma pauvre âme de mère... Et Cadet aussi, c'est un bon enfant; tout le monde a été bon pour moi. Ça me reconsole un peu de ceux qui sont méchants et sans raison.

Cadet se mit à pleurer, sans que sa bouche cessât de sourire comme c'était son habitude invincible. Quant à Marsillat, il fut touché de la reconnaissance de Jeanne, et une sorte d'affection dont il était loin d'être incapable vint se mêler à son désir sans en diminuer l'intensité. Il

avait le cœur bon et la conscience peu farouche. Il rêva un instant au moyen de concilier sa passion avec sa loyauté, et le compromis fut assez lestement signé. C'était un homme d'affaires si habile!

— Maintenant, dit Guillaume en se rapprochant de Jeanne, peux-tu me dire, ma chère enfant, pourquoi tu veux me retirer le droit de m'occuper de ton sort?

— Je ne vous refuse pas ça, mon parrain. Vous me conseillerez où je dois me retirer; et si j'ai besoin de crédit pour acheter mon deuil, vous me permettrez de me recommander de vous. C'est bien assez; je ne veux rien de plus.

— C'est ce que nous verrons, Jeanne. D'où te vient donc cette fierté? c'est de la méfiance contre moi.

— Oh! ne croyez pas ça, mon petit parrain, je n'en suis pas capable! mais je vas vous dire, j'ai des raisons de refuser votre argent, à cause de vous, et j'en ai aussi à cause de moi. Les raisons à cause de vous, c'est que vous ne savez pas encore si votre mère sera *consentante* de tout ça, et qu'un jeune homme comme vous, ça n'a pas toujours plus d'argent que ce n'est de besoin.

— Qui t'a appris ces choses-là, Jeanne?

— C'est M. Marsillat, qui s'y connaît bien; pas vrai, monsieur Marsillat, que vous m'avez dit, à ce matin, avant de revenir à Toull, que mon parrain n'avait pas encore la jouissance du bien de son père, et que ça le gênerait beaucoup de mo payer ma maison?

— Ah! s'écria Guillaume en regardant fixement Léon, vous avez eu la bonté de vous occuper de mes affaires à ce point?

— Est-ce que je t'ai parlé de cela, Jeanne? je ne m'en souviens pas, dit Marsillat, avec le ton d'une profonde indifférence.

— Oh! vous devez bien vous en souvenir, monsieur Léon! à telles enseignes, que vous avez eu la bonté de m'offrir de faire rebâtir ma maison, disant que vous, ça ne vous gênerait en rien.

— Ah! s'écria Claudie, dont les yeux s'arrondirent comme ceux d'un chat, M. Léon t'a proposé ça?

— Je comprends, dit Guillaume avec amertume; M. Léon préfère être ton bienfaiteur, et tu préfères ses bienfaits aux miens, Jeanne?

— Oh! non, mon parrain, je sais bien ce qui est convenant, et ce qui ne l'est pas. M. Marsillat n'est pas mon parrain, et il parlait comme ça par amitié pour vous, et par grande charité pour moi. Mais je lui ai bien dit, comme je lui dis encore devant vous, que si j'acceptais ça, je ferais mal parler de moi, et que ça me rendrait un bien mauvais service.

— Vous parlez avec bonté et avec sagesse, Jeanne, dit le curé.

— Oh! non, monsieur le curé, dit Jeanne, je parle dans la vérité de mon cœur. J'ai bien de l'obligation à M. Marsillat, mais je n'accepterai jamais ça.

— Peste soit de l'innocente! pensa Marsillat, très-mortifié de voir ébruiter avec tant de bonne foi ses tentatives de séduction.

— Tant qu'à la maison, reprit Jeanne, il n'y faut pas songer, mon parrain, ça ne me ferait ni chaud ni froid de la voir neuve. Ça ne serait jamais la même maison où ma mère m'a élevée, où elle a vécu, où elle a *mouru*. J'ai donné les meubles à ma tante, il le fallait bien pour la déchagriner un peu. Des meubles neufs, je n'en ai pas besoin. Pour moi toute seule, qu'est-ce qu'il me faut? j'aurais aimé ce qui *m'aurait venu* de ma mère, voilà tout.

— Cependant, dit Marsillat avec l'intention de repousser les soupçons de Guillaume et de M. Alain, avec votre maison vous auriez trouvé facilement un mari, ma pauvre Jeanne? au lieu qu'à présent...

— A présent? s'écria ingénuement Cadet, alle en trouvera un tout de même quand que c'est qu'alle voudra... Alle peut bien se passer de maison, allez!

— Scrait-ce la l'amant préféré de la belle Jeanne? pensèrent en même temps Guillaume et Léon, en tournant leurs regards sur la figure épaisse et rebondie du gros Cadet.

Mais Jeanne répondit :

— Mon petit Cadet, tu me fais bien de l'honneur de parler comme ça, mais tu sais bien que je ne veux pas me marier.

— A d'autres! dit Léon affectant toujours de toucher la question par-dessous jambe.

— Non, pas à d'autres, monsieur Léon, reprit Jeanne avec calme; monsieur le curé sait bien que je ne peux pas songer à me marier.

— Ah! vous savez cela, vous, curé? dit Léon d'un ton de persiflage. Voyez ce que c'est que de confesser les jeunes filles!

— Jeanne ne veut pas se marier... Jeanne ne se mariera pas, répondit le curé avec gravité.

— Allons, c'est le secret de la confession, dit Marsillat en riant.

— Ça n'est pas des choses pour rire, monsieur Léon, reprit Jeanne avec une dignité toujours tempérée par l'excessive douceur de son caractère et de son accent.

Guillaume contemplait Jeanne avec l'intérêt d'une vive curiosité. Est-ce un secret, en effet? demanda-t-il en s'adressant à la jeune fille.

— C'est toujours inutile de parler de ça, dit Jeanne; je n'en ai parlé que pour dire que je n'ai pas besoin de maison, et que je n'en veux pas, mon parrain. Mais je vous en suis obligée comme si vous m'aviez fait bâtir un *château*.

— Jeanne a grandement raison, dit le curé. Soyez assuré, monsieur le baron, que la prudence parle par la bouche de cette enfant. Si elle avait une maison, elle serait entraînée par son bon cœur, et conseillée peut-être par sa conscience, d'y demeurer avec sa tante, et sa tante l'opprimerait... si elle ne faisait pire, ajouta-t-il en baissant la voix. Renoncez à ce généreux projet, monsieur le baron, vous trouverez bien le moyen et l'occasion d'assurer autrement le sort de Jeanne.

— Je me rends; vous avez raison, monsieur le curé, répondit Guillaume sur le même ton, et même je crois qu'avec la délicatesse extrême de son caractère il faudra s'en occuper sans la consulter.

— Sans aucun doute. Le temps et l'occasion vous conseilleront. Ce qu'il faut régler des à présent, c'est le lieu où elle va provisoirement s'établir. Voyons, Jeanne, ajouta le curé en élevant la voix, où désirez-vous vous installer d'abord?... Aujourd'hui, par exemple!

— Veux-tu venir chez nous, Jeanne? s'écria Claudie avec une affectueuse spontanéité.

— Merci, ma mignonne. Ta mère est gênée, et elle a bien assez de toi pour faire son ouvrage. Je ne veux être à la charge de personne.

— Jeanne, dit le curé, vous ne pouvez pas compter trouver ici de l'ouvrage du jour au lendemain. Il faut, dans les premiers temps, que vous vous retiriez dans une maison honnête, où votre parrain répondra de votre dépense.

— Sans doute, dit Guillaume, si Jeanne n'est pas trop fière pour accepter de moi le plus léger service!

— Oh! mon parrain, vous m'accusez injustement. J'accepterai ça de bon cœur, venant de vous.

— Eh! de quoi vous embarrassez-vous, curé, dit nonchalamment Marsillat; votre servante est vieille et casée. Prenez Jeanne à votre service.

— Non, Monsieur, ce ne serait pas convenable, répondit avec fermeté M. Alain. La foi n'est pas assez vive, par le temps qui court, pour qu'un homme d'église soit plus respecté qu'un autre par les mauvaises langues.

— Eh bien! il y a un expédient qui remédie à tout, reprit Marsillat. C'est que Guillaume emmène dès aujourd'hui sa filleule à Boussac, et qu'il la présente à sa mère. Guillaume regarda attentivement Léon, pour voir si ce conseil ne cachait pas quelque piège. Marsillat était complètement de bonne foi.

— A dire le vrai, reprit le curé, ce n'est pas la plus mauvaise idée. Jeanne a irrité sa tante et le méchant Raguet, qui est capable de tout. Je ne serai pas tranquille sur son compte, tant que Gothe n'aura pas pris son parti de se passer d'une victime qu'elle aimait à faire souffrir... et d'ailleurs... tenez, Jeanne, croyez-moi...

allez-vous-en trouver votre marraine, madame la baronne de Boussac... A cette distance, et sous la protection d'une personne aussi respectable, vous n'aurez rien à redouter.

— Aller à Boussac, moi? dit Jeanne effrayée. Vous me conseillez ça, monsieur le curé?

— Et moi, je vous en prie, Jeanne, dit Guillaume avec l'assurance d'accomplir un devoir. Vous ne connaissez peut-être pas les dangers dont vous êtes entourée, avec des ennemis comme ceux que j'ai vus aujourd'hui près de vous... Si vous avez confiance en moi, vous me le prouverez en venant dès aujourd'hui trouver ma mère.

— Mon parrain, dit Jeanne, qui regarda cette prière comme un ordre, et qui s'y soumit aussitôt sans en bien comprendre les motifs, votre volonté sera la mienne. Mais voulez-vous donc que je demeure à Boussac, à la ville, moi qui ne me souviens pas d'être jamais sortie du pays de Toull-Sainte-Croix!

— Si vous avez de l'aversion pour le séjour de la ville, vous serez libre de revenir ici quand vous voudrez, mon enfant. Seulement vous verrez ma mère, vous causerez avec elle, vous lui ouvrirez votre cœur, vous lui parlerez de vos chagrins; elle est bonne, compatissante, et saura trouver des paroles pour vous consoler... Puis, vous vous entendrez avec elle pour l'avenir, et votre indépendance sera respectée et protégée.

Jeanne accepta, un peu confuse, un peu effrayée de l'idée d'aborder la *grand'dame* de Boussac, dans un moment où, disait-elle, le chagrin lui était *quasiment* l'esprit.

— Vous en serez d'autant plus intéressante aux yeux de votre marrain, dit le curé, et il insista si bien que Jeanne céda.

Marsillat eut l'esprit de ne pas offrir de la prendre en croupe, et de proposer même son cheval à Guillaume, comme étant beaucoup plus fort que Sport pour porter deux personnes. Guillaume était un peu effrayé de l'idée d'arriver à la porte de son château avec une paysanne en croupe. Mais le curé, qui sentait ce qu'il y aurait d'inconvenant à faire partir Jeanne avec deux jeunes gens, arrangea tout, en leur en adjoignant un troisième. Cadet fut chargé de prendre la jument du curé, et d'être le cavalier de Jeanne. Le curé avait raison au fond. Une paysanne sur le même cheval qu'un paysan, n'a jamais fait jaser personne. Avec un *bourgeois*, c'eût été bien différent.

Pendant qu'on préparait les chevaux, le curé fit dîner tous ses hôtes, et recommanda à Guillaume qu'il trouvait bien pâle, et qui avait une forte migraine, de se faire faire une petite saignée le lendemain.

Claudie ne partageait pas beaucoup la sécurité de M. Alain, qui croyait mettre Jeanne à couvert des convoitises de Marsillat en l'envoyant à Boussac. Elle suivait d'un œil jaloux tous leurs mouvements, et la grande vertu de Jeanne était la seule chose qui la rassurât un peu.

— Écoute, ma Jeanne, lui dit-elle, si tu te *loues* à Boussac, tâche de me faire entrer en service dans la même maison que toi. Ça ferait bien mon affaire de demeurer à la ville, moi!

— Et moi, j'y demeurerais ben *arrié* (aussi)! dit le gros Cadet; c'est rudement joli la ville de Boussac! c'est la p'u brave ville que j'asse pas connaître.

— Je crois bien, imbécille! dit Claudie, tu n'en as jamais vu d'autre!

Avant la fin du dîner, Marsillat sortit pour donner l'avoine à sa jument Fanchon, qu'il avait installée dans une grange un peu isolée du village, à cause de l'exiguïté de l'écurie du presbytère. Le jour commençait à baisser, et au moment où il pénétrait sous le portail de la grange, il vit au milieu des bottes de fourrage et des outils aratoires, une figure blême se lever lentement et le regarder de près. Il eut bientôt reconnu l'acolyte et le compère de la Grand'Gothe, maître Raguet dit Bridevache<sup>1</sup>. Cet homme sans aveu vivait au milieu des landes, dans une mauvaise hutte de branches et de terre, qu'il s'était bâtie tout seul, et où personne, autre que la sorcière Gothe, n'eût

1. En vieux français, brigand, voleur de bestiaux.



voulu demeurer avec lui. Personne n'eût même voulu passer, à la nuit tombée, à trente pas de cette demeure sinistre qui renfermait le plus grand vaurien du pays. Sous cette misère apparente, Raguét cachait des sommes assez rondes. Il s'adonnait à la dangereuse et lucrative profession de voleur de chevaux. En Bourbonnais et en Berri, c'est pendant les nuits d'été, lorsque *la chevaline* est au pâturage, que certains chaudronniers d'Auvergne et certains vagabonds de la Marche exercent leur industrie. Ils brisent avec dextérité les enferges le mieux cadenasées, montent à poil sur l'animal, lui passent une bride légère dont ils sont munis, et prennent le galop vers leurs montagnes. Raguét grappillait sur le pays d'autres menues captures, poules, oies, bois et grains. Il paraissait doux et mielleux au premier abord, parlait peu, n'allait chez personne, ne souffrait jamais qu'on franchît le seuil de sa porte, et, sauf l'assassinat, ne se faisait faute d'aucune mauvaise pensée et d'aucune mauvaise action.

— Est-ce vous, monsieur Marsillat? dit-il d'une voix traînante? quoiqu'il eût fort bien reconnu Léon.

— Que faites-vous ici, maître filon? lui répondit le jeune avocat; venez-vous flâner ma jument? Si jamais vous avez le malheur de lui prendre un crin, vous aurez de mes nouvelles.

— Oh! je ne vous ferai jamais tort à vous, monsieur Marsillat, et vous ne voudriez pas m'en faire.

— Je peux vous en faire beaucoup, souvenez-vous de cela.

— Nenny, Monsieur, vous avez été mon avocat.

— Comme je serais celui du diable, s'il venait me confier sa cause; mais je ne suis pas forcé de l'être toujours, et comme je sais de quoi vous êtes capable...

— Nenny, Monsieur, vous n'en savez rien... je ne vous ai jamais rien avoué.

— C'est pour cela que je vous tiens pour un coquin.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites là, monsieur Léon; mais il ne s'agit pas de ça. Je venais ici pour vous demander un conseil d'affaires.

— Je n'ai pas le temps; vous pouvez venir le samedi à mon étude...

— Oh! non, Monsieur, je n'irai pas, et vous me direz bien tout de suite ce que je veux vous demander par rapport à la Jeanne.

— Je ne vous connais aucun rapport avec la Jeanne, je n'ai rien à vous dire.

— Si fait, Monsieur, si fait! attendez donc que je vous aide à arranger votre cheval!

— Nullement, n'y touchez pas.

— Vous croyez donc, monsieur Léon, reprit Raguét, sans se déconcerter, que la Gothe n'aurait pas le droit de forcer la Jeanne à demeurer avec elle?

— Et quel intérêt aurait-elle à cela, la Gothe?

— Vous le savez bien!

— Non.

— C'est dans vos intérêts mieux que dans les miens.

— Je ne comprends pas, dit Marsillat qui voulait voir jusqu'où Raguét pousserait l'impudence.

— Vous voyez bien, monsieur l'avocat, que si vous vouliez aider la Gothe à faire un procès à sa nièce, et plaider pour que la fille demeure où sa tante veut demeurer... pour un temps... vous m'entendez...

— Non, après?

— Dame! la maison de chez nous est bien commode, bien écartée. Un galant qui serait curieux d'une jolie fille... une supposition!...

— Vous êtes un drôle, une canaille; voilà comment je plaiderais pour vous.

— Oh! faut pas vous fâcher, je n'en veux rien dire, mais vous avez bien fait des jolis cadeaux à la Gothe pour avoir les amitiés de sa nièce; vous n'êtes même guère cachotier de ces affaires-là!

— C'est possible, je puis désirer de me faire aimer d'une fille et me débarrasser des mendiants importuns par une aumône; mais user de violence, et me servir de l'entremise du dernier des gredins, qui m'aiderait... une supposition!... à commettre un crime... c'est ce qui ne sera jamais. Bonsoir, l'ami!

— Vous y songerez, et vous en reviendrez, dit tranquillement Raguét.

Marsillat était indigné, et avait une forte envie d'appliquer des coups de cravache à ce misérable. Mais, connaissant bien l'espèce, il songea, au contraire, à le fier par quelque espérance. Raguét le suivait pas à pas dans l'obscurité de l'étable, et Léon craignit que, par dépit, il n'allongât un coup de tranchet aux jarrets de Fanchon. « Allons, c'est assez! vous ne savez ce que vous dites, reprit-il d'une voix adoucie. Prenez cela pour acheter le pain de votre semaine. Je vous sais malheureux, et j'aime à croire que, sans cela, vous n'auriez pas des pensées si noires.

Raguét palpa dans l'obscurité le pourboire de Marsillat, et quand il se fut assuré que c'était une pièce de 5 fr. il le remercia et sortit de la grange par une porte de derrière, sans renoncer à ses desseins sur Jeanne. Écoutez! lui cria Léon, et Raguét revint sur ses pas.

— Si vous avez jamais le malheur, lui dit le jeune homme, de faire le moindre tort à la moindre des personnes auxquelles je m'intéresse, je cesse de prendre en pitié votre misère, et je vous signale comme un bandit.

— Oh da! vous ne le feriez pas! dit Raguét, vous avez été mon avocat; ça vous ferait du tort d'avoir si bien plaidé pour un bandit!

— Vous vous trompez, dit Marsillat, un avocat peut avoir été la dupe de son client et ne pas vouloir être son complice. Tenez-vous-le pour dit, et respectez M. le curé de Toull et toutes les personnes que vous avez menacées aujourd'hui devant moi... ou vous aurez de mes nouvelles.

Raguét baissa l'oreille et s'en alla, cherchant à deviner pourquoi Marsillat, qu'il croyait aussi perverti que lui-même, s'intéressait si fort à ses rivaux.

Un quart d'heure après, Marsillat trottaït sur Fanchon à côté de Guillaume, que le mouvement du cheval rendait de plus en plus souffrant. Cadet et Jeanne trottaient en avant sur *la Grise*. Raguét, caché derrière les blocs de rocher, les regardait partir et commençait à comprendre que Marsillat n'avait pas besoin de lui. Le bon curé, du haut de la plate-forme de la tour, criaït à Marsillat: surtout n'oubliez pas mon thermomètre! Puis il rentra chez lui, triste, mais soulagé d'un grand trouble, à mesure que Jeanne s'éloignait de Toull-Sainte-Croix.

## X.

### LES PROJETS DE MARIAGE.

La ville de Boussac, formant, avec le bourg du même nom, une population de dix-huit à dix-neuf cents âmes, peut être considérée comme une des plus chétives et des plus laides sous-préfectures du centre. Ce n'est pourtant pas l'avis du narrateur de cette histoire. Jeté sur des collines abruptes, le long de la Petite-Creuse, au confluent d'un autre ruisseau rapide, Boussac offre un assemblage de maisons, de rochers, de torrents, de ruisseaux mal agencés, et de chemins escarpés, qui lui donnent une physionomie très-pittoresque. Un poète, un artiste pourrait parfaitement y vivre sans se déshonorer, et préférer infiniment cette résidence à l'orgueilleuse ville de Châteauroux, qui a palais préfectoral, routes royales, théâtre, promenades, équipages, pays plat et physionomie analogue. Bourges, dans un pays plus triste encore, a ses magnifiques monuments, son austère physionomie historique, ses jardins déserts, ses beaux clairs de lune sur les pignons aigus de ses maisons du moyen âge, ses grandes rues où l'herbe ronge le pavé, et ses longues nuits silencieuses qui commencent presque au coucher du soleil. C'est bien l'antique métropole des Aquitaines, une ville de chanoines et de magistrats, la plus oubliée, la plus aristocratique des cités mortes de leur belle mort. Guéret est trop isolé des montagnes qui l'entourent, et n'a rien en lui qui compense l'éloignement de ce décor naturel. L'eau y est belle et claire; voilà tout. La Châtre n'a que son vallon plantureux derrière le fau-

bourg; Neuvy, son église byzantine qu'on a trop badigeonnée, et son vieux pont qu'on va détruire sans respect pour une relique du temps passé. Boussac a le bon goût de se lier si bien au sol, qu'on y peut faire une belle étude de paysage à chaque pas en pleine rue. Mais il se passera bien du temps avant que les citadins de nos provinces comprennent que la végétation, la perspective, le mouvement du terrain, le bruit du torrent et les masses granitiques font partie essentielle de la beauté des villes qui ne peuvent prétendre à briller par leurs monuments.

Il y a cependant un monument à Boussac, c'est le château d'origine romaine que Jean de Brosse, le fameux maréchal de Boussac, fit reconstruire en 1400 à la mode de son temps. Il est irrégulier, gracieux et coquet dans sa simplicité. Cependant les murs ont dix pieds d'épaisseur, et dès qu'on franchit le seuil, on trouve que l'intérieur a la mauvaise mine de tous ces grands brigands du moyen âge que nous voyons dans nos provinces dresser encore fièrement la tête sur toutes les hauteurs.

Ce château est moitié à la ville et moitié à la campagne. La cour et la façade armoriée regardent la ville; mais l'autre face plonge avec le roc perpendiculaire qui la porte jusqu'au lit de la Petite-Creuse, et domine un site admirable, le cours sinueux du torrent encaissé dans les rochers, d'immenses prairies semées de châtaigniers, un vaste horizon, une profondeur à donner des vertiges. Le château, avec ses fortifications, ferme la ville de ce côté-là. Les fortifications subsistent encore, la ville ne les a pas franchies, et la dernière dame de Boussac, mère de notre héros, le jeune baron Guillaume de Boussac, passait de son jardin dans la campagne, ou de sa cour dans la ville, à volonté.

Environ dix-huit mois après les événements qui remplissent la première partie de ce récit, madame de Boussac et son amie, madame de Charmois, assises dans la profonde embrasure d'une fenêtre, admiraient d'un air plus ennuyé que ravi le site admirable déployé sous leurs yeux. On était aux premiers jours du printemps. La végétation naissante répandait sur les arbres une légère teinte verte mêlée de brun; les amandiers et les abricotiers du jardin, ainsi que les prunelliers des buissons étaient en fleurs; une magnifique journée s'éteignait dans un couchant couleur de rose. Cependant, un bon feu brûlait dans le vaste cheminée du grand salon, et la fraîcheur du soir était assez vive derrière les murailles épaisses du vieux manoir.

La plus belle décoration de ce salon était sans contredit ces curieuses tapisseries énigmatiques que l'on voit encore aujourd'hui dans le château de Boussac, et que l'on suppose avoir été apportées d'Orient par Zizime et avoir décoré la tour de Bourgneuf durant sa longue captivité. Je les crois d'Aubusson, et j'ai toute une histoire là-dessus qui trouvera sa place ailleurs. Il est à peu près certain qu'elles ont charmé les ennuis de l'illustre infidèle dans sa prison, et qu'elles sont revenues à celui qui les avait fait faire *ad hoc*, Pierre d'Aubusson, seigneur de Boussac, grand-maître de Rhodes. Les costumes sont de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ces tableaux ouvragés sont des chefs-d'œuvre, et, si je ne me trompe, une page historique fort curieuse.

Le reste de l'ameublement du grand salon de Boussac était, dès l'époque de notre récit, loin de répondre, par sa magnificence, à ces vestiges d'ancienne splendeur. Au bas de ces vastes lambris rampaient, pour ainsi dire, de méchants petits fauteuils à la mode de l'empire, parodie mesquine des chaises curules de l'ancienne Rome. Quelques miroirs encadrés dans le style Louis XV remplissaient mal les grands trumeaux des cheminées. Il y avait entre ce mobilier et le formidable manoir où il flottait inaperçu, le contraste inévitable qui rend la noblesse de nos jours si faible et si pauvre auprès de la condition de ses aïeux.

Il semblait que ce sentiment pénible remplît involontairement l'esprit des deux dames qui s'entretenaient dans l'embrasure de la fenêtre; car elles étaient assez mélancoliques en devisant à voix basse *entre chien et loup*.

L'âge de ces nobles personnes pouvait composer un siècle assez également partagé entre elles deux. Elles avaient été belles; du moins la physionomie et la tournure de madame de Boussac le témoignaient encore; mais l'embonpoint avait envahi les appas de madame de Charmois, ce qui ne l'empêchait pas d'être active, remuante et décidée.

Arrivée de la veille à Boussac avec son mari, récemment promu à la dignité de sous-préfet de l'arrondissement, madame de Charmois renouvelait connaissance avec une ancienne amie qu'elle n'avait pas vue depuis deux ou trois ans, et qui, malgré la différence notable de leurs caractères respectifs, se faisait une grande joie de posséder enfin un voisinage et une société de son rang.

— Ma toute belle, disait la nouvelle sous-préfète, je vous admire, en vérité, d'avoir pu passer deux hivers de suite dans votre château.

— Il est un peu triste, en effet, ma chère, répondit madame de Boussac; cependant il est mieux bâti, plus spacieux, et moins dispendieux à chauffer que ne l'était mon joli appartement de Paris.

— Je suis loin de m'en plaindre, surtout quand vous m'y donnez si gracieusement l'hospitalité en attendant que j'aie trouvé à m'installer dans votre étrange ville. Je vais la trouver délicieuse en y vivant près de vous; mais avouez que, sans cela, chère amie, il y aurait du mérite à venir s'y enterrer.

— Vous la connaissiez pourtant bien, notre ville, quand vous avez accepté cette résidence.

— Depuis une quinzaine d'années que je suis venue vous y voir... deux fois, trois fois!

— Deux fois! Moi, je n'ai rien oublié.

— Je n'ai rien oublié de vous non plus. Mais à force d'être occupée de vous, j'avais oublié de regarder la ville, et je me la figurais moins pauvre et moins laide dans mes souvenirs.

— Mais, malheureusement pour nous, vous n'y resterez pas longtemps. Ceci est un achèvement à une sous-préfecture de première classe.

— Si je ne pensais que nous serons préfet dans dix-huit mois, je vous confesse que je n'aurais jamais permis à M. de Charmois d'entrer dans la carrière administrative. Mais vous, ma chère belle, qui n'avez point d'ambition, même pour votre fils, à ce qu'il paraît, comment avez-vous pris ce grand parti de renoncer aux hivers de Paris?

— Ne faut-il pas que je songe à l'établissement de ma fille? J'ai deux enfants, et vous n'en avez qu'un. Donc je suis la plus gênée de nous deux. Sans prétendre à relever ma fortune, puisque Guillaume a de la répugnance pour une carrière quelconque qui enchaînerait son indépendance, je dois achever de libérer quelques terres de certaines hypothèques que mon mari a été forcé de laisser prendre. Voilà ma fille sortie tout à fait du couvent, en âge d'être mariée....

— Mais il vous reste bien encore trois cent mille francs au soleil à partager entre eux deux?

— A peu près.

— Ce n'est pas mal, cela! Si nous en avons autant, nous ne serions pas sous-préfet à Boussac. Mais une fois arrivés à une bonne préfecture, nous marierons avantageusement notre fille. Quand attendez-vous décidément Guillaume?

— Dans huit jours, et je ne vis pas jusque-là. Après plus d'un an d'absence, jugez de ma soif de le revoir!

— Oh! il me tarde aussi de l'embrasser, ce cher enfant! Je voudrais bien savoir s'il reconnaîtra Elvire? Elle est tellement grandie! La trouvez-vous belle, ma fille?

— Elle est assurément fort bien, charmante!

— Elle ne ressemble pas du tout à son père, n'est-ce pas? Malheureusement elle est infiniment moins belle que la vôtre et moins bien élevée, je parie.

— Marie est passable, voilà tout. Mais c'est une excellente personne.

— Un peu romanesque, n'est-ce pas, comme son frère?

— Oh! beaucoup moins romanesque, Dieu merci. Tenez! les entendez-vous rire, ici au-dessous, dans leur

chambre? Vous voyez bien que Marie pas plus qu'Elvire n'engendre la mélancolie!

— Comment! est-ce que c'est Elvire qui crie comme cela? A coup sûr ce n'est pas Marie! J'ai envie de les faire taire en les appelant par la fenêtre. Si vos bourgeois de province entendent cela, ils prendraient nos filles pour des butorides comme les leurs.

— Eh! laissez-les rire! c'est de leur âge! Nos filles seront plus heureuses que nous, ma chère. Elles se marieront passablement, grâce à leur naissance, et ne feront que gagner à changer de position. Nous qui avons passé notre jeunesse au milieu des fêtes et du luxe de l'empire, nous trouvons le temps présent bien triste et la vie bien nue.

— Ne parlez pas ainsi, ma belle. On croirait que vous regrettez l'empire.

— Non. Je connais trop le devoir de mon rang et ce que je dois à mes opinions pour cela. Mais j'ai beaucoup perdu comme fortune et comme position à la chute de Buonaparte.

— Non, ma chère, vous avez perdu à la mort de votre mari; car s'il eût vécu jusqu'à 1815, il eût fait comme le mien et comme tant d'autres fonctionnaires et officiers de l'empire. Il se fût rallié des premiers aux princes légitimes, et il aurait repris du service ou se serait fait donner quelque bonne place en province.

— Ce n'est pas sûr, ma chère. Il s'était attaché à l'empereur.

— Il s'en serait détaché de son empereur!

— Peut-être. J'aurais fait mon possible pour cela, non par ambition, mais par conviction. Je n'aurais peut-être pas réussi. Il faut bien avouer que l'empereur... que Buonaparte a exercé sur nos maris un grand prestige.

— Oui, dans les commencements, c'était fait pour cela. J'ai vu M. de Charmois lorsqu'il était chambellan, tout à fait coiffé de lui... Mais quand il lui a vu faire tant de sottises, il a ouvert les yeux sur ses véritables intérêts comme sur ses vrais devoirs.

— Je doute que M. de Boussac se fût corrigé si aisément. Il était d'humeur, au contraire, à s'attacher à Napoléon à proportion de ses revers.

— C'était une tête romanesque, lui aussi; un digne homme, j'en conviens, qui vous eût rendue bien heureuse, si la guerre ne vous eût si souvent séparés, et si vous n'eussiez pas été si jalouse.

— Vous êtes mal fondée à me faire ce reproche... je ne l'ai jamais été de vous.

— Cela vous plaît à dire... Vous l'étiez bien un peu!

— Nullement. M. de Boussac redoutait fort les coquettes... Et vous l'étiez excessivement.

— Méchante!... Est-ce que nous ne l'étions pas toutes dans ce temps-là?

— Plus ou moins...

— Vous étiez folle de toilette, allons donc! et vous faisiez pour cela des dépenses que M. de Charmois ne m'eût jamais permises.

— C'était plutôt vanité de ma part que coquetterie.... Pensez-vous que ce soit tout à fait la même chose?

— Vous êtes très-méchante, ce soir... Mais si j'ai été coquette, si je le suis encore un peu, je suis excusable; mon mari n'était pas aimable comme le vôtre... Mais quel tapage font ces demoiselles! c'est intolérable, ma chère... Je suis sûre que toute la ville les entend. Ah! les demoiselles se gâtent en province... cette manière de rire et de crier est vraiment de mauvais ton!

— Ce ne sont pas elles qui crient comme cela... ce sont les servantes; c'est Claudie... je reconnais sa voix.

— Laquelle de vos deux soubrettes est Claudie?... est-ce la belle blonde?

— Non, c'est la petite brune... L'autre s'appelle Jeanne; elle est ma filleule.

— Eh! croyez-vous que ce soit bien convenable de laisser nos filles se divertir dans la compagnie de ces servantes?

— Il faut bien que nos pauvres enfants s'amuse un peu... c'est fort innocent! Sans doute elles font monter ces petites dans leur chambre pour s'essayer avec elles à

danser la bourrée du pays. C'est un bon exercice pour la santé. Claudie démontre cette danse *ex professo*... Elle est légère, bien découplée, et ne manque pas de grâce.

— Et l'autre, la belle? danse-t-elle aussi?

— Non, c'est une fille sérieuse et mélancolique. Mais, en général, c'est elle qui chante les airs de bourrée. Elle a une jolie voix.

— Est-ce que vous êtes bien servie par ces paysannes?

— Mieux que je ne l'ai jamais été par des femmes de chambre de Paris que je payais dix fois plus cher, et qui s'ennuyaient en province; c'est une réforme domestique dont je n'ai eu qu'à m'applaudir, et que je vous conseille.

— Mais elles ne savent rien faire? Qui est-ce qui vous habille? Qui est-ce qui coiffe Marie?

— C'est Claudie. Elle est adroite, active et intelligente, c'est une fille remarquablement éducable.

— Et l'autre? que fait-elle? Je la vois moins souvent dans la maison.

— Elle garde mes vaches, fait le beurre et les fromages à la crème dans la perfection. Elle dirige la lessive, range le linge et conserve les fruits. C'est elle qui a toutes mes clefs. Elle est beaucoup moins fine, moins adroite de ses mains et moins diligente que Claudie; mais c'est un excellent sujet: sage, rangée, laborieuse, douce et fidèle, elle m'est devenue fort nécessaire. C'est une véritable trouvaille que mon fils a faite là pour ma maison.

— Ah! c'est Guillaume qui vous l'a donnée: Il l'a prise sur sa jolie figure, et cela prouve qu'il s'y connaît.

— Ma chère, Guillaume est trop bien né, il se respecte trop pour avoir des yeux pour ces pauvres créatures.

— Vous n'aviez pas tant de confiance en monsieur son père, car je me rappelle fort bien qu'un jour, ici, *jadis*, je vous trouvais tout en larmes, et venant de renvoyer la bonne... la nourrice, je crois, de votre fils, parce que vous pensiez que M. de Boussac la trouvait trop belle.

— Vous rappelez un de mes vieux péchés, et c'est cruel de votre part. La pauvre nourrice était, je crois, fort innocente. Elle était un peu lente, un peu hautaine et têtue; elle m'impatientait souvent. J'avais alors le sang plus vif qu'aujourd'hui. M. de Boussac, plus indulgent et meilleur que moi, me donnait toujours tort quand je la grondais. Un jour, j'en pris du dépit. Je lui fis des reproches injustes. Il décréta, pour avoir la paix, le renvoi de la pauvre Tula, et j'en fus très-punie, car je ne retrouvai jamais une femme aussi dévouée à mon fils et à moi. Mais elle était d'une fierté insensée. Je ne sais quelle parole de laquais lui fit entendre que j'étais jalouse d'elle, et jamais, quelques offres que je lui fisse faire, elle ne voulut rentrer à mon service. Je fus un peu offensée d'un tel orgueil; puis vint la mort de mon pauvre mari, mes embarras de fortune, mon séjour à Paris pour l'éducation de Guillaume; et j'avais oublié cette femme, lorsqu'il y a dix-huit mois, peu de jours après ma nouvelle et définitive installation dans ce pays-ci, Guillaume m'apprit sa mort et m'amena, d'un village où il avait été se promener par hasard, cette orpheline, cette Jeanne, la fille de Tula, la sœur de lait de Guillaume par conséquent.

— Ah! la fille de... la nourrice? La fille de la nourrice, cette blonde? Je l'ai vue toute petite chez vous.

— Elle a beaucoup des manières et même des *manies* de sa mère; mais elle est infiniment plus patiente et plus douce. Dans le premier moment, la vue de cette jeune fille me causa une impression pénible. Elle me rappelait un chagrin de ménage et peut-être des torts de ma part. J'eusse souhaité lui faire du bien et la renvoyer dans son village. Mais c'est au retour de cette promenade que Guillaume fit l'épouvantable maladie qui le tint six semaines entre la vie et la mort, et Jeanne le soigna avec tant de dévouement que je la gardai ensuite par reconnaissance.

— On a dit qu'il avait reçu d'un paysan un coup de pierre à la tête. Est-ce à cause d'elle?

— Ce n'est pas vrai, car il l'a toujours nié, et Jeanne n'a rien vu de semblable. Vous savez bien que c'est à la suite d'un incendie où Guillaume s'employa avec dévouement pour sauver une misérable chaumière frappée de la foudre qu'il eut cette terrible fièvre cérébrale.

— Comment voulez-vous que j'aie oublié cela? vous

me l'avez écrit dans le temps. D'ailleurs, cela fait trop d'honneur à Guillaume pour qu'on l'oublie.

— Vous ai-je écrit tous les détails de cette aventure ? que cette chaumière était précisément celle de la pauvre Tula, qui venait de mourir ? et que Jeanne ayant perdu dans le même jour sa mère et tout son héritage, Guillaume l'avait adoptée en quelque sorte dans un noble élan de charité ? C'est ainsi qu'il la connut et me l'amena.

— Mais c'est tout un roman, cela, mon amie !

— C'est un roman bien simple, et qui se termine là. L'héroïne soigne mes poules et ma laiterie.

— Et Guillaume ?

— Eh bien, quoi ! Guillaume ?

— Il n'a pas fait un roman là-dessus, lui ?

— Il a fait une jolie romance ; mais Jeanne n'y comprendrait goutte, et ne saurait pas la chanter... D'ailleurs, elle est fort sensible, pour une paysanne, et on ne peut prononcer le nom de sa mère sans qu'elle se mette à pleurer.

— Ah ! elle a le cœur sensible ?... Est-ce que Guillaume....

— Que demandez-vous ?

— Rien. Mais dites-moi donc pourquoi vous avez fait voyager si longtemps Guillaume après tout cela ?

— Hélas ! vous le savez, sa santé avait beaucoup de peine à se remettre. Une profonde mélancolie l'absorbait et me donnait des craintes poignantes pour l'avenir.

— Et la cause de cette mélancolie, vous n'avez jamais pu la savoir ?

— Il n'y avait pas d'autre cause, je vous le jure, qu'un état maladif, une sorte d'atteinte au cerveau. J'ai toute la confiance de mon fils ; il ne m'a jamais rien déguisé, rien caché, même. Il m'a constamment protesté, comme je vous l'ai écrit, qu'il ne connaissait pas de cause morale à sa langueur. Les médecins ont conseillé la distraction, les voyages. Lui-même en sentait le besoin, et il n'a pas passé deux mois en Italie avec notre bon ami sir Arthur Harley, sans recouvrer la force, l'appétit, la gaieté et toute la fraîcheur de sa jeunesse. Sir Arthur m'écrit, ainsi que lui, toutes les semaines, et me mande, en dernier lieu, que je vais en juger !

— C'était un charmant jeune homme que Guillaume ! reprit madame de Charmois, devenue tout à coup pensive ; il me tarde de le revoir. — Mais dites-moi donc, mon cœur, ce bon monsieur Harley, votre Anglais, est-il aussi riche qu'on le dit ?

— Pas très-riche pour un Anglais qui voyage ; mais enfin, il a bien un million de fortune.

— Eh ! c'est fort joli, cela !... Est-ce que vous ne pensez pas que ce serait un joli parti pour Marie ?

— Vous n'avez en tête qu'établissements et coups de fortune ! Eh bien ! je vous assure que je n'ai jamais songé à cela.

— Et en quoi la chose serait-elle impossible ? N'est-ce pas une bonne idée que je vous donne ?

— C'est du moins fort invraisemblable. Si le droit d'aînesse est rétabli, surtout, Marie aura à peine deux ou trois mille livres de rente. Un millionnaire n'est pas son fait, vous le voyez, et j'aspire à beaucoup moins pour elle.

— Bah ! elle est jolie ! et votre Anglais, autant que je me le rappelle, est un philosophe, un original. Un peu d'adresse, un peu de coquetterie, et Marie pourrait bien lui tourner la tête.

— Marie n'aura pas cette coquetterie, et je ne la lui conseillerai pas. Nous ne sommes pas adroites, ma toute belle, nous sommes fières !

— Folie que tout cela ! vous serez bien plus fières avec un million de fortune.

— Ne dites jamais de pareilles choses devant ma fille, je vous en supplie. J'espère que vous ne les diriez pas devant la vôtre.

— Une fille à qui il faudrait indiquer l'emploi de ses beaux yeux et de son doux sourire pour trouver un mari serait une fille bien sotte. Les jeunes personnes devinent tout cela sans qu'on le leur apprenne.

— Marie aura le bon esprit d'être bête. Elle est très-enfant, très-simple, et sans aucune ambition.

— Cela n'empêche pas de voir que M. Harley est un fort bel homme, qu'il est encore jeune... à ce qu'il me semble, du moins. Quel âge a-t-il ?

— Quelque chose comme trente ans.

— Ouf ! j'aimerais mieux qu'il en eût quarante. S'il en avait cinquante, l'affaire serait sûre. Les hommes de cinquante ans aiment mieux les jeunes filles que ceux de trente. Il est vrai que quand ils ont de l'esprit ils sont plus méfiants.

On persuaderait facilement à un homme de trente ans qu'une de nos filles se meurt d'amour pour lui, et tout est là, croyez-moi. Les hommes n'épousent que par amour-propre, soit un grand nom, soit une grande fortune, soit une grande beauté. Et quand il n'y a pas une grosse dot, il est bon qu'il y ait une grande passion. Cela les flatte, et ils se décident pour empêcher une jeune personne d'en mourir.

Madame de Boussac, quoique bonne et digne, péchait principalement par faiblesse de caractère, et ses bons principes ne répondaient pas suffisamment à ses bons instincts. L'empire l'avait beaucoup moins corrompue que madame de Charmois ; mais il en avait fait comme de toutes les femmes qui y ont joué un bout de rôle, un enfant gâté, une personne frivole, soumise à des besoins de luxe et de vanité, que le régime collet-monté de la restauration ne pouvait pas corriger radicalement. Guillaume croyait à sa mère plus qu'elle ne le méritait. Il prenait à la lettre ses sages discours et sa noble tenue. Il ne savait pas combien elle regrettait au fond du cœur cette déchéance de position dont elle avait l'air de prendre son parti fièrement. Madame de Boussac n'était pas intrigante ; mais le caractère intrigant de la Charmois ne la scandalisait pas autant qu'il l'aurait dû faire. Elle n'eût jamais inventé rien de bas et de pervers ; mais au lieu d'être indignée de ces vices chez les autres, elle s'en amusait quand elle les voyait entourés d'esprit et d'audace enjouée. Elle se fût prêtée avec nonchalance à une intrigue, toute prête, comme les personnes faibles, à se faire, en cas d'échec, un mérite de n'y avoir pas résolulement trempé, et même à railler et condamner doucement les inventeurs de la ruse ; mais capable pourtant de les admirer et de les remercier, si la ruse réussissait à son profit sans qu'elle eût parié y donner les mains.

La scélératesse de la grosse Charmois ne la révolta donc pas réellement. Elle prit le parti d'en rire, et feignit de ne pas croire au succès pour se le faire mieux démontrer. Être honnête et rester l'amie d'une pareille femme, n'était-ce pas renoncer en quelque sorte à son propre mérite ! Mais la Charmois, plus fine qu'elle, ne la tâta sur ce chapitre que pour savoir si elle avait des projets pour sa fille, pensant, en femme avisée, que sir Arthur pourrait bien être un meilleur gendre pour elle-même que Guillaume de Boussac, sur lequel elle avait commencé par jeter son dévolu.

## XI.

### LE POISSON D'AVRIL.

La conversation en était là lorsqu'un murmure de chuchotements et de rires étouffés se fit entendre derrière la porte, et les deux demoiselles dont on avait aguré la destinée, se présentèrent, fort peu occupées des châteaux en Espagne que leurs mères venaient de leur bâtir. Malgré les éloges réciproques que ces dames avaient échangés sur le compte de leurs filles, elles n'étaient remarquables par leur beauté, ni l'une ni l'autre. Elvire de Charmois était une grosse personne assez bien faite, fraîche, et vêtue avec recherche, grâce aux soins de sa mère, qui la tenait toujours sous les armes, prête à passer la revue des épouseurs. Mais quelque effort d'imagination que fit madame de Charmois pour échapper à une triste réalité, Elvire ressemblait à M. de Charmois d'une façon désespérante. Elle avait son esprit lourd et commun, et même il semblait que sa physiognomie eût hérité de toute la mauvaise humeur que l'un des auteurs de ses jours avait occasionnée à l'autre.



Marie et Elvire.

Marie de Boussac était moins fraîche et moins bien tournée que sa compagne ; mais sans être jolie, elle était infiniment agréable. Pâle, un peu maigre, la taille un peu grêle et voûtée, le menton un peu long, elle n'avait de vraiment beau que les yeux et les cheveux ; mais l'expression de sa physionomie était si pure et si intéressante, son regard et son sourire témoignaient d'une âme si sensible et si généreuse, qu'il était impossible de la regarder et de causer quelques instants avec elle sans la trouver charmante et sans désirer son estime et son affection.

Quoiqu'elle fût souvent rêveuse, elle était fort gaie en cet instant, ainsi que sa compagne, l'ennuyée et pesante Elvire, lorsqu'elles entrèrent dans le grand salon...

— Maman, dit Marie, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme et dégagé, mais qui ne savait pas mentir, même en plaisantant, voici deux dames de la ville qui vous demandent de les présenter à leur nouvelle sous-préfète. Et aussitôt parurent deux dames, dont la première s'avança si hardiment et salua d'une façon si ridicule, que les deux demoiselles éclatèrent de rire malgré leurs efforts pour continuer la comédie.

Il n'avait fallu qu'un instant à madame de Boussac pour

reconnaître la désinvolture de Claudie, travestie en demoiselle. Mais la grosse Charmois, qui avait la vue basse, et à qui les traits de la soubrette n'étaient pas encore familiers, se leva, fort mécontente de l'accueil impertinent que ces demoiselles, et notamment sa fille, faisaient à une de ses administrées. Elle ne se calma qu'en entendant madame de Boussac dire en riant :

— Tu es ravissante, Claudie, tu as l'air d'une duchesse!...

— De l'Empire ! ajouta la Charmois en se rasseyant... C'était donc là la cause de votre bruyante gaieté, mesdemoiselles ?

— Mesdames, c'est aujourd'hui le 1<sup>er</sup> avril ! s'écria Marie de Boussac. Nous vous avons servi le poisson de rigueur. C'était notre devoir... et notre droit !

— Vous êtes pardonnées, mes enfants, répondit madame de Boussac. Madame de Charmois a été attrapée, elle a fait la révérence ; mais je crois que je le suis aussi, moi, car je ne reconnais pas du tout l'autre dame qui se tient là-bas sans oser montrer son nez. Entrez donc, Madame, qu'on vous regarde.

— Approche donc, toi, cria Claudie... tu vois bien





C'était une très-agréable paysanne. (Page 41.)

que Madame s'amuse de ça et que ça ne peut la fâcher.

— Je vous demande bien pardon, ma marraine, dit Jeanne en avançant avec timidité... Je ne me serais jamais permis ça de moi-même... c'est mam'selle Marie qui a voulu absolument nous attifer.

— Comment, c'est Jeanne? dit madame de Boussac; je savais bien que ce ne pouvait être qu'elle, et pourtant je ne pouvais pas la reconnaître. Ah! mais, c'est qu'elle est fort bien!

— C'est là Jeanne? pas possible! s'écria madame de Charmois. Qui donc l'a si bien habillée?... c'est incroyable comme elle est bien!

— J'y ai mis tous mes soins, répondit mademoiselle de Boussac. J'espère que j'ai réussi.

— Ah! oui, vous y avez mis du temps, Mam'selle! dit Jeanne qui s'était patiemment prêtée à cette mascarade. Enfin ça vous a amusée et ça me fait plaisir de vous faire rire un peu. A présent que la farce est jouée, je m'en vas ôter vos beaux habillements, pas vrai?

— Non, non, pas encore, Jeanne! oh! ma chère Jeanne, je t'en prie, reste un peu comme cela. Tenez, maman, regardez-moi cette figure-là! je parie que vous

voudriez me l'avoir donnée au lieu de celle que je porte?

— Ah! Mam'selle, vous dites ça pour rire, répondit de la meilleure foi du monde, Jeanne, qui trouvait sa chère jeune maîtresse plus belle que tout au monde.

— Est-ce que c'est une robe à vous, Elvire? dit madame de Charmois à sa fille, en examinant Jeanne avec son lorgnon.

— Oui, maman, les robes de Marie vont à Claudie, et les miennes à Jeanne, qui est de ma taille.

— Ça me serre diablement, dit Claudie qui se regardait au miroir, éblouie d'elle-même. Mais, c'est égal, j'voudrais être fagotée comme ça tant seulement tous les dimanches.

Claudie avait grand tort. C'était une très-agréable paysanne et une très-déplaisante demoiselle. Sa coiffe blanche allait fort bien à son visage rondlet, et son jupon court à sa jolie jambe; mais la robe longue et drapée des femmes de loisir lui enlevait tous ses avantages, et ses cheveux crépus et bas plantés, qui lui donnaient l'air mutin et courageux, obéissaient mal à la coiffure lisse et moelleuse que les dames de cette époque avaient empruntée aux belles Anglaises. Ses manières de franche

villageoise avaient un comique gracieux que la robe bleue-céleste de la romantique Marie faisait paraître choquant et même effronté. Enfin la bonne Claudie, dont les formes rondes et mignones ne manquaient pas de charme dans la liberté de leurs allures, avait, en cet instant, l'air d'un méchant petit garçon mal déguisé en femme.

Jeanne offrait avec elle un parfait contraste : elle était aussi belle en demoiselle qu'en villageoise ; la vigueur de ses formes n'avait rien de masculin, grâce à son humeur paisible et chaste, qui lui conservait toujours une contenance grave et posée. Son teint de *lis et de roses* (pour elle cette vieille métaphore était toujours de saison, et il n'y avait soleil ni hâle qui pussent en triompher), paraissait plus pur et plus frais encore avec la robe blanche et la frange de dentelle ; ses cheveux splendides, que la coiffe avait toujours dérobés aux regards, s'étaient prêtés sous le pognon au goût exquis de mademoiselle de Bouszac, et s'arrondissaient en tresses d'or autour de sa tête admirablement conformée. Ses mains, d'un beau modelé, n'avaient eu besoin d'autre cosmétique que le laitage qu'elles blanchissaient tous les jours, pour devenir merveilleuses de blancheur et de souplesse. Il n'y avait que son pied qui fût mal déguisé ; c'était celui d'une statue grecque ; habitué dans l'enfance à marcher nu sur les bruyères, il était trop beau et trop naturel pour se sentir à l'aise dans les souliers étroits et pointus à l'aide desquels les femmes du monde se font des extrémités artificielles qui ne semblent pas appartenir à un corps humain.

— J'avoue, dit mademoiselle de Bouszac en la regardant, que je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que toi, ma pauvre Jeanne. Le ciel t'aurait créée pour être impératrice, qu'il n'aurait pas fait mieux. — A présent, maman, ajouta-t-elle, nous allons nous promener dans le jardin. Les gens de la ville qui nous verront de loin prendront ces deux déguisées pour des demoiselles arrivant de Paris. Le bruit va se répandre tout de suite que madame la sous-préfète a trois filles, et demain, quand ils n'en verront plus qu'une, ils seront *aux champs* pour savoir ce que sont devenues les deux autres. Cela fait que toute la ville de Bouszac goûtera au poisson d'avril.

— Mesdemoiselles, pas de plaisanterie où je sois mêlée, je vous en prie, dit madame de Charmois. Dans ma position, je ne puis me permettre de rire avec mes administrés. Ce serait du plus mauvais ton, et les mettrait avec moi sur un pied d'intimité qui ne me conviendrait nullement.

— Et puis cela pourrait les fâcher, ajouta madame de Bouszac, faire croire qu'on se moque d'eux, qu'on les traite légèrement, et les gens des petites villes sont horriblement susceptibles. Ainsi, Marie, ne poussez pas cela plus loin, mon enfant.

— C'est vrai, répondit Marie avec douceur. Eh bien ! nous y renonçons bien vite, maman.

— Ah ! bien, voilà tout notre amusement fini ! dit Elvire en reprenant tout à coup son air boudeur ; c'est bien la peine d'avoir passé tant de temps à les costumer ! Maman, vous êtes toujours comme cela. Vous ne voulez jamais qu'on s'amuse ! Si vous n'aviez rien dit, madame de Bouszac n'aurait pas songé à nous le défendre.

— Mais puisqu'on vous dit, ma fille, que cela pourrait choquer, et faire naître dès l'abord des préventions contre nous !

— Le beau malheur de choquer des sots ! reprit Elvire, qui était toute rouge de dépit, bien que son ton trainant n'indiquât pas une violence expansive et franche.

Madame de Charmois allait répondre, et la dispute n'eût pas fini de si tôt, lorsque Cadet entra apportant des bougies. Le fils du sacristain Léonard avait fait récemment partie de la nouvelle levée de serviteurs campagnards que, pour raison d'économie, madame de Bouszac avait substituée à sa valetaille parisienne. C'était Jeanne, consultée par sa marraine, qui avait indiqué Cadet comme un bon sujet, un garçon *à tout faire*, comme on dit. Cadet était enchanté de vivre auprès de Claudie, qui était sa camarade de première communion (chez les paysans, aller ensemble au catéchisme établit un lien qui ne s'oublie pas), et de Jeanne, qui avait été sa compagne bien-

veillante et son guide éclairé dans l'art de faire *pâturer les bêtes*. Il était un peu lourd, un peu maladroit, *casait* beaucoup, faisait mille quiproquos quand on le chargeait de diverses commissions, et n'avait pas encore pu, depuis six mois, élever son intelligence jusqu'à la symétrie du dessert. Au demeurant, laborieux, point ivrogne, probe et de bonne volonté, il se faisait pardonner toutes ses gaucheries, et la *grand'dame* de Bouszac avait pris le parti d'en rire avec Marie, qui le protégeait parce que Jeanne intercédait toujours en sa faveur. Quant à Claudie, elle passait sa vie à le taquiner, à le gronder, à le contrefaire, ce qui, loin de l'offenser, le charmait, et, de son côté, la malicieuse lille eût été désolée de perdre un camarade qui alimentait sa joyeuse humeur par une maquerelle complaisante et une crédulité inaltérable.

Cadet n'avait pas été initié au projet du poisson d'avril. En voyant confusément deux dames de plus au fond du salon, il baissa modestement les yeux : suivant sa coutume, plaça les lumières, attisa le feu, ferma les jalousies, et sortit sans s'apercevoir des rires de Claudie et de mademoiselle Elvire, qui pouffaient, tandis que Jeanne et Marie gardaient parfaitement leur sérieux.

Marsillat entra l'instant d'après, et madame de Bouszac, qui le traitait en ami de la maison, consentit tacitement à ce que Marie fût rester les deux fausses demoiselles pour tenter l'épreuve sur lui. Seulement Marie, qui se méfiait du coup d'œil rapide et pénétrant de Léon, poussa les soubrettes dans l'embrasure d'une fenêtre, et se plaça devant elles, avec Elvire, auprès d'une table à ouvrage.

Léon Marsillat était fort bien venu au château de Bouszac, depuis la maladie de Guillaume. Il avait témoigné alors un grand intérêt à ce jeune homme. Il s'était dévoué obligeamment à lui venir tenir compagnie et faire la lecture deux ou trois fois le jour, durant sa convalescence. Il ne s'était pas rebuté de la froideur languissante avec laquelle le malade avait agréé ses soins. Lorsque Guillaume avait été assez fort pour manifester sa reconnaissance ou son déplaisir, madame et mademoiselle de Bouszac avaient remarqué avec surprise qu'il s'était montré de plus en plus froid et contraint envers Marsillat. Il ne lui avait jamais adressé de paroles désobligeantes ; bien au contraire, il l'avait remercié de son dévouement en termes affectueux, mais sur un ton glacé. Puis il avait paru l'éviter, retenir mal un geste d'impatience et de mécontentement quand il le voyait entrer dans la cour et se diriger vers la maison : enfin, il lui était arrivé plusieurs fois de courir à sa chambre et de s'y enfermer, feignant de dormir et ne répondant pas quand Léon venait y frapper doucement, bien que Claudie, qui épiait ou devinait tout, l'eût vu, par le trou de la serrure, lire ou rêver à son balcon.

Marsillat s'était fort bien aperçu de cette disposition peu bienveillante. Il n'en avait tenu compte, feignant de n'en rien voir, ce à quoi l'avait suffisamment autorisé le redoublement d'égards et de prévenances affectueuses de madame de Bouszac. La pauvre mère, ne soupçonnant point les motifs de cette antipathie, avait attribué à l'état maladif du cerveau de son fils, l'espèce d'ingratitude dont elle s'efforçait de le justifier, et que cependant elle n'avait osé blâmer ouvertement, les médecins ayant fortement recommandé d'éviter toute émotion et toute contrariété au malade. C'est seulement lorsque Guillaume avait été hors de danger, que madame de Bouszac avait fait sortir Marie du couvent, espérant que la société d'une sœur chérie dissiperait la mélancolie du jeune homme. Mais, après quelques jours d'expansion, Guillaume s'était montré plus nerveux, plus bizarre et plus abattu qu'auparavant. C'est alors qu'on s'était décidé à l'envoyer à Marseille rejoindre sir Arthur, qui partait pour l'Italie, et qui demandait, par des lettres pleines d'insistance et d'affection sincère, à se charger de distraire et de surveiller son jeune ami. Marsillat avait offert de conduire ce dernier à Marseille, et cette fois Guillaume avait accepté sa compagnie avec un empressement qu'on avait regardé comme un premier symptôme d'heureuse guérison physique et morale.

De Marseille, Léon avait été s'installer à Guéret, où il se proposait d'exercer sa profession d'avocat, durant quelques années, comme sur un théâtre plus digne de son talent que Boussac, arène obscure de ses premiers et remarquables essais. Mais il revenait fréquemment à Boussac pour voir sa famille, ses amis d'enfance, et donner un coup d'œil à ses propriétés. Il ne manquait jamais d'être assidu au château de Boussac. Il était le conseil obligeant et désintéressé de la famille, la dirigeait habilement à travers ses embarras de fortune; en un mot, il s'était rendu nécessaire, ce qui lui avait fait pardonner par la châtelaine son peu de respect et d'amour pour un trône et une religion auxquels, au fond de son cœur, la dame de l'empire ne tenait que pour la forme et à cause du nom qu'elle portait. N'ayant plus guère pour primer sa province que ce nom dont on lui tenait plus de compte que sous l'empire, elle se rattachait par là seulement à la restauration.

La *grand'dame* de Boussac faisait donc à l'avocat libéral et voltairien un accueil très-affectueux, et mademoiselle de Boussac, attentive à complaire à sa mère, le recevait avec une grâce candide, qu'elle s'efforçait de rendre enjouée, comprenant bien que le côté profond de son caractère serait heurté par l'ironie de Marsillat, et ne se sentant pas assez de confiance en lui pour consentir à une discussion sérieuse sur quelque sujet que ce fût. Au fond du cœur, Marie se tenait sur ses gardes avec cet homme que son frère avait paru ne point aimer, et qu'elle voyait sceptique sans savoir qu'il était dépravé. On fermait les yeux là-dessus au château, et on ne prononce pas d'ailleurs le mot de libertin devant les demoiselles.

— Madame, dit Marsillat à la châtelaine, je vous annonce une visite. J'ai rencontré, au bas de la côte, une grosse voiture... remplie de graves personnages que je ne connais pas, mais qui m'ont demandé à plusieurs reprises si vous étiez chez vous.

— Une grosse voiture... de graves personnages... s'écria madame de Charmois en jetant un coup d'œil rapide sur la toilette de sa fille.

— Et que vous ne connaissez pas? ajouta madame de Boussac. Voilà ce qu'il y a de plus étrange, car vous connaissez toutes les personnes du pays, monsieur Léon.

— Vous ne voyez pas, maman, que c'est un poisson d'avril? dit en souriant mademoiselle de Boussac.

— Ah! mademoiselle Marie, répondit Marsillat, je ne me permettrai jamais avec vous... ce que vous me faites l'honneur insigne de vous permettre eavers moi dans ce moment même.

— Comment cela?

— Permettez-moi donc de saluer cette dame, reprit Marsillat, qui reconnaissait la nuque hâlée de Claudie sous sa crinière mal domptée.

Et il s'approcha du jeune groupe, faisant, avec un sérieux comique, de grands saluts à Claudie, mais sans la regarder en face, car la beauté de Jeanne et son attitude naturellement noble et calme absorbaient toute son attention.

— Et comment donc que vous avez fait pour me reconnaître si vite, quand Cadet ne m'a pas *reconnais* du tout? s'écria Claudie en se levant et en se donnant de grands coups d'éventail dans la poitrine.

— Avec quelle grâce elle manie l'éventail! reprit Marsillat toujours railleur et regardant toujours Jeanne de côté: on dirait d'une beauté andalouse.

— C'est-il des sottises que vous me dites là, monsieur Léon? demanda Claudie, ne comprenant rien à ce compliment ironique.

Pendant que l'on échangeait des reparties enjouées autour de la table à ouvrage, madame de Charmois, qui avait braqué son lorgnon sur Marsillat, et qui, déjà, avait interrogé à la hâte madame de Boussac sur le nom, la position et la fortune de l'avocat, reconnu, avec ce regard de lynx d'une femme née préfet de police, que ledit avocat, après avoir effleuré du regard la grosse Elvire, n'avait plus daigné y faire la moindre attention, et que, tout en parlant avec Marie et Claudie, il ne détachait pas ses yeux de la belle Jeanne. — Ma chère, dit-elle à madame de Boussac, il est temps de faire finir cette

plaisanterie; il vous arrive du monde. J'ai entendu dans la cour le roulement d'une voiture...

— Eh non! ma chère, c'est une charrette qui rentre.

— N'importe! faites sortir ces péronnelles. Je vous demande cela pour moi. Une visite qui vous tomberait dans ce moment-ci me gênerait beaucoup... Et puis, vraiment, ajouta-t-elle en baissant la voix tout à fait, vous avez là une trop belle servante; cela fait tort à nos filles. Je ne conçois pas que vous gardiez cette Jeanne ayant une fille à marier. Je vois que vous n'y entendez rien, et qu'il faudra que je vous dirige si vous voulez l'établir convenablement. Allons! vous riez de tout! Moi, je vais renvoyer à leur poulailler ces demoiselles de contrebande.

La grosse Charmois se leva; mais, avant qu'elle eût fait un pas, Cadet, tout rouge, tout essoufflé, tout ébouriffé, se précipita dans le salon en criant et en riant à se luxer la mâchoire:

— Madame! les v'là! notr' maitresse! Ça les est! Ça les est; foi d'homme!

— Mon fils! s'écria madame de Boussac, qui devina avec le seul commentaire de la tendresse maternelle.

Elle s'élança vers la porte avec Marie, et soudain Guillaume, bousculant Cadet, qui, dans sa joie, perdait la tête et se mettait en travers de la joie d'autrui, se précipita dans les bras de sa mère et de sa sœur. Sir Arthur le suivait, attendant, d'un air heureux et calme, sa part dans les embrassades et les effusions de famille.

## XII.

### UN GENTLEMAN EXCENTRIQUE.

J'espère que je vous ai tenu parole, dit sir Arthur aux dames de Boussac, lorsque les premiers transports furent apaisés. Je vous le ramène aussi frais, aussi aimable et plus robuste qu'avant sa maladie.

En effet, Guillaume était devenu tout à fait un beau jeune homme. Il avait fait le matin un peu de toilette pour donner de la joie à sa mère en lui montrant la meilleure mine possible. Ses yeux brillaient du pur bonheur qu'on éprouve à se retrouver au sein de sa famille après une assez longue absence. Il ne cessait d'embrasser sa mère, de baiser tendrement les mains de sa sœur, de serrer dans ses bras sir Arthur, en le leur présentant comme son sauveur, son meilleur ami, son véritable médecin; il faisait même un accueil des plus affectueux à Marsillat, contre lequel il paraissait avoir abjuré ou plutôt oublié ses anciennes préventions. Présenté aux dames de Charmois, il avait su dire des paroles d'un aimable à-propos pour féliciter sa mère et sa sœur de leur arrivée. Enfin, tout le monde le trouvait charmant, et même la grosse sous-préfète l'eût désiré moins joli garçon, cet avantage de la beauté rendant, selon elle, les jeunes gens plus difficiles, en fait de fortune, dans le choix d'une épouse.

Quant à sir Arthur, elle le dévorait de son lorgnon, et, ne pouvant se lasser d'admirer sa belle figure et sa noble prestance, elle pensa moins d'abord à en faire son gendre qu'à regretter pour elle-même de n'avoir pas vingt ans de moins.

Jeanne et Claudie étaient restées debout dans leur coin, ne se souvenant plus qu'elles étaient déguisées, l'une ébahie à la vue de ces beaux Messieurs si bien habillés; l'autre attendrie de la joie de sa marraine, et surtout de sa jeune maîtresse, ne pensant ni à se faire voir ni à se cacher, oublieuse d'elle-même, suivant sa coutume. « Comme ce grand Monsieur parle drôlement! disait Claudie surprise de l'accent britannique très-prononcé de sir Arthur. — Tu vois bien qu'il parle anglais! lui répondit d'un air avisé Cadet, qui s'était rapproché d'elle.

— C'est donc ça de l'anglais? reprit Claudie; ça se comprend bien tout de même.

— Ce Monsieur est un Anglais? dit Jeanne à son tour; et, conservant contre les enfants d'Albion un effroi et un ressentiment enracinés dans le cœur de nos paysans depuis quatre siècles, elle s'étonna qu'il eût l'air d'un *chrétien* plus que d'un démon.

— Mademoiselle Marie, dit Marsillat, je vous demande

humblement pardon du poisson d'avril que je vous ai servi en vous annonçant de graves personnages inconnus.

— Ah! je vous le pardonne de grand cœur, répondit la jeune fille; mais j'admire votre astuce! vous mentez avec un sang-froid!...

— C'est M. Arthur qu'il faut en accuser. Il m'avait tant recommandé d'être sur mes gardes! il tenait tellement à vous surprendre!

— Oui, miss Mary, reprit sir Arthur avec son enjouement paisible et son parler lent. J'étais *passionné* contre vous depuis un jour de l'ère avril ou, étant toute petite, à votre convent, vous m'aviez fait mille contes plus jolis les uns que les autres, en me riant au nez à chaque mot, ce qui ne m'empêchant pas de vous croire. A présent, c'est mon tour de vous mystifier.

— Êtes-vous bien sûr, sir Arthur, dit Marsillat en faisant un signe d'intelligence à mademoiselle de Boussac, que mademoiselle Marie ne pourrait plus vous servir aucun poisson d'avril?

— C'est *impossible!* s'écria l'Anglais. Je ne crois plus à elle!

En ce moment, Guillaume se rapprocha de sa sœur et regarda Claudie sans la reconnaître. Elle était entrée au château longtemps après son départ pour l'Italie, et il ne l'avait vue qu'un jour dans toute sa vie, le jour qu'il avait passé à Toull Sainte-Croix. Le déguisement achevait de dérouter ses souvenirs, et il ne fit attention à elle que pour se dire: J'ai vu, je ne sais où, une figure qui ressemblait à celle-ci. Mais dès qu'il eut aperçu Jeanne, il la trouva si belle et si à l'aise sous ce nouveau costume, qu'il ne put se persuader qu'elle le portait pour la première fois. Il s'imagina qu'en appréciant le caractère élevé de sa filleule, madame de Boussac l'avait tirée de l'humble condition de servante pour en faire une sorte d'égale, une demoiselle de compagnie, et il se sentit pénétré de joie et de terreur.

Il s'était préparé à revoir Jeanne avec des sentiments de protection paternelle. Ne la trouvant pas sur son passage dans la cour ni dans l'escalier du château, il s'était demandé si sa mère, qui était bien encore quelquefois sujette à des accès de colère et à des préventions capricieuses, n'avait pas renvoyé Jeanne à ses moutons et à sa montagne. Enfin il la retrouvait au salon sous les habits d'une demoiselle. Sans doute, on lui avait donné de l'éducation; il allait entendre un langage épuré sortir de ses lèvres. Sa figure noble, sa tenue chaste et pleine de dignité, s'accordaient si bien avec ses suppositions! Il s'approcha d'elle, lui prit la main, voulut lui parler, trembla, pâlit et balbutia. Cette main était devenue si blanche et si douce, cette manche de mousseline laissait voir un si beau bras, que Guillaume, troublé et ne sachant plus ce qu'il faisait, porta la main de Jeanne à ses lèvres. La pauvre fille éperdue prit l'embarras de son parrain pour de la froideur, et cette caresse respectueuse et inusitée, pour une raillerie que lui attirait son déguisement, comme les grandes révérences que Marsillat avait faites à Claudie. Ses yeux se remplirent de larmes, et elle s'esquivait vite avec Claudie pour aller reprendre ses habits de paysanne, et préparer le souper de son parrain.

Cependant sa beauté, sa candeur et sa grâce naturelle avaient vivement frappé sir Arthur. Il avait beaucoup de mémoire, et cependant il ne pouvait s'expliquer pourquoi cette figure angélique lui faisait l'effet d'une seconde apparition dans sa vie. L'avait-il vue dans ses rêves? Était-ce là le type de prédilection de sa pensée? Ressemblait-elle particulièrement à quelqu'une de ces madones de la Renaissance qu'il venait de contempler avec un religieux amour à Florence et à Rome?

— Quelle est cette jeune Miss? demanda-t-il à Marsillat.

— C'est la gouvernante anglaise de mademoiselle de Charmois, répondit tout haut Marsillat avec aplomb en faisant de l'œil appel à la gaieté de Marie; c'est *miss Jane*; l'autre est *miss Claudia*, la gouvernante de mademoiselle Marie.

— Miss Jane! gouvernante! répéta l'Anglais avec stupeur.

— Eh bien! sir Arthur, reprit Marie en souriant, crai-

gnez-vous encore quelque poisson d'avril? Vraiment, on ne pourra plus vous dire bonjour sans que vous soyez sur vos gardes.

Sir Arthur avait déjà mordu à l'hameçon avec une confiance sans bornes, et il se réjouissait de pouvoir enfin parler anglais tout à son aise pendant le souper.

On se hâta de servir. Les deux voyageurs étaient affaiblés, et sir Arthur, malgré les supplications et les reproches de la famille, était dans la résolution inébranlable de partir immédiatement après. Il était appelé par des affaires pressantes, indispensables, à Orléans, où il avait des propriétés. Il avait défendu aux postillons de dételier; mais il s'engageait sur l'honneur à revenir dans huit jours.

Autour de la table où le souper venait d'être servi, s'agitaient Claude et Cadet, l'une poussant l'autre, le grondant à demi-voix, le dirigeant, et se moquant de lui du geste et du regard. Claudie, en paysanne, ne frappa pas plus sir Arthur qu'elle ne l'avait fait en demoiselle. Il n'y fit d'autre attention que de lui dire merci, selon une habitude de courtoisie qui lui était particulière, chaque fois qu'il voyait une main de femme lui changer lestement son assiette, au lieu des grosses pattes brunes et calleuses du flegmatique Cadet.

Guillaume reconnut enfin Claudie, et se rappela qu'on lui avait annoncé son admission au château dans un de ces post-scriptum de lettres intimes où l'on entasse en masse les détails de la vie domestique.

— Claudie était donc déguisée tout à l'heure? demanda-t-il à Marie, placée près de lui.

— Sans doute, répondit-elle. Nous avions fait notre mascarade du 1<sup>er</sup> avril sans prévoir que nous serions trop heureuses ce jour-là pour avoir besoin de nous amuser.

— Et Jeanne était donc déguisée aussi?

— Sans doute. Est-ce que tu ne l'as pas reconnue?

— Pas très-bien! dit Guillaume préoccupé.

— Allons donc! tu lui as baisé la main avec toutes sortes de cérémonies! Nous avons cru que tu nous secondais pour attraper sir Arthur.

— Je n'y pensais pas, reprit Guillaume.

— Ah! tu ne l'es donc pas corrigé de tes distractions?

Pendant ce dialogue à voix basse, madame de Charmois avait entrepris, à haute voix, sir Arthur sur l'article mariage.

— Il y a quelques années que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer à Paris chez madame de Boussac, et chez mesdames de Brosse et de Clairvaux, lui disait-elle. Dans ce temps-là vous n'étiez pas marié; vous étiez incertain si vous achèteriez des propriétés en France ou si vous retourneriez vous fixer en Angleterre: c'était peu de temps après le retour de nos princes bien-aimés, et quoique vous ne fussiez pas militaire, nous vous regardions comme un de nos libérateurs. Maintenant, vous êtes établi, je crois... ou veuf? Je vous demande pardon si je ne me souviens pas bien.

Marsillat haussa les épaules involontairement au mot de libérateur, que l'Anglais reçut d'un air très-froid. Madame de Boussac, observant le manège de son amie à l'endroit du mariage présumé de sir Arthur, la poussa du genou comme pour l'avertir que c'était bien maladroit; mais la Charmois n'en tint compte, persuadée que tous les moyens étaient bons pour arriver à ses fins.

— Ainsi, vous êtes encore garçon? reprit-elle lorsque l'Anglais lui eut fait observer que sa vie errante depuis trois ans eût été peu conciliable avec les liens de l'hyménée. Mais songez-vous qu'il est temps de vous y prendre, sir Arthur? Vous voilà encore dans la fleur de l'âge. Cependant, quand on a passé la trentaine, croyez-moi, on commence à devenir vieux garçon.

— Vous avez raison, Madame, répondit M. Harley; on devient égoïste, on prend des manies, ou est chaque jour moins propre à rendre une femme heureuse. Aussi, suis-je bien décidé à me marier plus tôt que plus tard.

— A la bonne heure! J'ai toujours eu mauvaise opinion d'un homme qui ne se marie pas. Et votre choix est fait, sans doute?

— Non, pas précisément.

— Ah! vous êtes incertain ?

— Très-incertain, répondit l'Anglais d'un ton positif.

— Je comprends! vous n'êtes pas bien sûr d'être amoureux.

— Je ne suis pas *amoureuse*, dit l'Anglais, mais je pourrais bien le devenir. Et il promena autour de lui des regards candides comme s'il eût cherché quelqu'un.

— Il est tout à fait naïf et ouvert, pensa la grosse Charmois, et c'est plaisir que de le pousser un peu. Vous regardez, lui dit-elle en baissant la voix pendant que les jeunes gens parlaient entre eux d'autre chose, s'il y a quelqu'un ici qui vous rappelle l'objet de vos pensées?

— Mes pensées ne sont pas encore des souvenirs, Madame, dit l'Anglais en riant.

— Est-ce qu'il voudrait me faire la cour? se demanda la sous-préfète. Quel dommage que je ne sois pas à marier! Et cette Elvire, qui fait justement la moue dans ce moment, au lieu de montrer qu'elle a de belles dents! Que les petites filles sont sottes! Je suis sûr, monsieur Harley, reprit-elle par un douloureux retour sur son peu de fortune, que vous avez de l'ambition?

— Beaucoup, Madame!

— Vous êtes comme tous les hommes riches de ce temps-ci: vous voulez être plus riche encore.

— Oh! je suis beaucoup plus ambitieux que cela!

— Vous voulez un grand nom?

— Je voudrais qu'elle eût un joli nom, très-facile à prononcer.

— Vous êtes un plaisant, je vois cela. Moi, je vous conseille de prendre une femme bien née. Vous êtes d'une famille noble, mais non illustre; si vous voulez vivre en France sur un certain pied de considération, il faut vous allier à une famille dont le nom... sans être des premiers, car enfin vous ne pouvez prétendre à une Montmorency... soit du moins...

— J'ai, Madame, encore plus d'ambition que cela, reprit l'Anglais sans se déconcerter.

— Eh! mon Dieu! quelle ambition avez-vous donc? Vous êtes donc immensément riche?

— Je suis un honnête homme, et je voudrais être aimé et estimé de *mon* femme. Voilà mon ambition.

— Ah! le drôle de corps! mais vous êtes tout à fait charmant. On n'a pas plus d'esprit que cela. On dit qu'il n'y a que les Français pour avoir de l'esprit! mais vous en avez à revendre, mon cher!

— Vous êtes beaucoup trop *bon*, Madame.

— C'est vous qui êtes bon! Je suis sûre que vous seriez le plus charmant et le plus excellent mari de la terre. Mariez-vous! vrai! vous ne demandez qu'à être aimé; vous méritez trop de l'être pour qu'une femme digne de vous ne soit pas facile à rencontrer.

— C'est beaucoup plus difficile que vous ne croyez, Madame. Une femme digne d'être aimée et capable d'aimer loyalement, fidèlement, c'est très-rare en France, où les femmes ont tant d'esprit!

— Eh bien, vous vous trompez! j'en connais qui ont plus de cœur encore que d'esprit, et si vous revenez dans huit jours, je vous prouverai cela.

— Dans *huit* jours! c'est bien long, dit l'Anglais avec une tranquillité remarquable.

— Ah! que vous êtes pressé! Il paraît que le voyage d'Italie vous a peu satisfait, et que vous comptez trouver mieux chez nous. Allons! j'espère que vous attendrez bien huit jours. Je suis femme de bon conseil, je connais le cœur humain, et je m'intéresse à vous... vrai! comme si vous étiez mon fils.

— Vous êtes bien *bon*! répéta l'Anglais, avec un imperceptible sourire d'ironie.

On était au dessert. C'était le département de Jeanne. Elle entra apportant des corbeilles de pommes, de poires et de raisin admirablement conservés et arrangés avec art dans la mousse. Habillée en paysanne, avec beaucoup de propreté, les manches retroussées jusqu'au coude pour être plus adroite, elle allongea ses beaux bras blancs pour poser, au milieu de la table, un large fromage à la crème qu'elle venait de battre et de délayer à la hâte. Son teint était animé. Elle se pencha pour servir

la table, sans méfiance et sans affectation, tantôt près de Guillaume et tantôt près de l'Anglais. Mais Guillaume remarqua qu'elle évitait de s'approcher de Marsillat, bien qu'il eût insensiblement écarté sa chaise de celle d'Elvire pour laisser un passage près de lui à la belle canéphore. Guillaume en détacha ses yeux avec effort et parla avec sa sœur de tout ce qui pouvait en détacher sa pensée. Mais Jeanne était destinée ce soir-là à fixer l'attention en dépit d'elle-même.

Dès qu'elle fut sortie, sir Arthur, que les provocations matrimoniales de la Charmois fatiguaient beaucoup, changea la conversation en s'adressant à mademoiselle de Boussac :

— C'est bien! mademoiselle Marie, lui dit-il en riant, vous croyez m'avoir donné du poisson à souper, mais je n'y ai pas touché, ne vous en déplaît.

Marie avait déjà oublié le conte de la gouvernante anglaise; elle regarda sir Arthur d'un air étonné.

— Miss Jane est fort bien déguisée, reprit l'Anglais; mais elle est aussi belle d'une façon que de l'autre, et je n'ai pas été attrapé un seul instant.

— Je vous demande bien pardon, dit Marie; vous avez pris notre belle laitière pour une gouvernante anglaise; et Dieu sait si je songeais à vous attraper. C'est M. Marsillat qui a fait ce conte-là.

— Vous jouez très-bien la comédie, répliqua l'Anglais, obstinément déterminé à prendre Jeanne la laitière pour miss Jane travestie.

— Ah! c'est trop fort! s'écrièrent les jeunes filles en éclatant de rire. Je parie qu'il croit que c'est à présent que nous le trompons!

— Bonne comédie! répéta sir Arthur en riant à son tour de bon cœur.

Il fut impossible de savoir clairement ce que pensait l'Anglais mystifié; mais il est certain qu'il ne voulait point croire, tout exempt de préjugés qu'il était, à tant de majesté chez une laitière, et qu'il s'en tint à sa première impression, son admiration sympathique pour la belle compatriote qu'on lui avait montrée en robe blanche et en cheveux d'or tressés à l'anglaise. « Elle est bien vraiment la plus belle femme du monde, dit-il à Marsillat, qui s'amusa à l'interroger en sortant de table, car elle est, s'il est possible, plus belle en cornette qu'en cheveux. » Aussitôt que l'Anglais eut englouti six tasses de thé que Marie lui prépara avec soin et lui versa avec la grâce d'une bonne sœur, reconnaissante des soins qu'il avait pris de son frère, il fit avertir les postillons, résista à de nouvelles prières, renouela son serment de revenir dans huit jours, et partit après avoir pressé dans ses bras son cher Guillaume, qu'il regardait comme un fils adoptif. Au moment où il montait en voiture, la grosse Charmois qui l'avait reconduit jusque-là avec toute la famille, et qui s'acharnait après lui, lui dit d'un air fûté, à demi-voix : — Ah çà! vous m'avez promis de me consulter! N'allez pas vous embarquer dans votre grand projet sans m'en faire part. Je connais tout le monde, moi, et je suis plus à même que qui que ce soit de vous donner des informations et de vous empêcher de tomber dans quelque piège.

— Soyez tranquille, Madame, répondit sir Arthur d'un air un peu railleur, en s'enveloppant de son carrick de voyage, qu'il bontonna méthodiquement sur sa poitrine; dans *huit* jours, nous parlerons de cela, et peut-être vous en écrirai-je avant *huit* jours, car je suis un homme très-*impatiente*.

Cette dernière parole laissa dans l'âme de la grosse Charmois les plus doux rêves d'établissement pour sa fille : elle n'en dormit pas de la nuit. Il m'en écrira avant huit jours! répétait-elle en agitant sur son oreiller sa grosse tête pleine de projets. C'est à *moi* qu'il compte écrire et non à madame de Boussac! Donc c'est à ma fille qu'il pense. Certainement il l'a regardée, beaucoup regardée. Toutes les fois que je lui conseillais le mariage, il regardait Elvire d'une façon étrange. Il a une drôle de physionomie. On ne sait trop s'il plaisante ou s'il parle sérieusement; mais c'est un original. Je lui ai plu. Combien d'hommes ne s'accrochent pour une jeune personne que par entraînement



pour l'esprit de la mère ! D'ailleurs Elvire éclipsa complètement Marie. Marie n'a de beaux yeux, mais elle est si maigre ! elle a l'air d'un enfant, et l'idée du mariage ne vient pas en la regardant.

Que devinrent les douces illusions de la sous-préfète de Boussac lorsqu'elle reçut dès le lendemain le billet suivant :

« Madame,

« Dans mon impatience de suivre vos bons conseils et de m'établir suivant mon goût, je viens vous prier d'être mon intermédiaire auprès de miss Jane, la gouvernante anglaise de votre fille, pour lui offrir humblement la main, le nom et la fortune d'un honnête homme, très-amoureux d'elle. Je suis avec respect, etc.

« ARTHUR HARLEY. »

### XIII.

#### LE FRÈRE ET LA SŒUR.

Cette brusque et bizarre déclaration fut un coup de foudre pour madame de Charmois. Elle courut s'enfermer avec madame de Boussac, qui ne voulut pas prendre l'affaire au sérieux, et la regarda comme un fort bon tour joué par sir Arthur à une donneuse de conseils importuns et malséants. Non ! non ! s'écria la Charmois indignée, s'il est homme d'honneur comme vous l'affirmez, il ne plaisante pas. Je suppose qu'il existât en effet une *miss Jane*, gouvernante de ma fille, jugez donc quelle joie et quel orgueil pour elle si on venait lui annoncer qu'un millionnaire veut l'épouser ! Et ensuite quelle honte et quelle rage lorsqu'on lui apprendrait que ce n'est qu'un poisson d'avril ! Non, un homme de bonne compagnie ne se permettrait pas une pareille mystification, fût-ce avec une laveuse de vaisselle.

— Mais, ma chère, reprenait madame de Boussac, M. Harley n'est pas si dupe que vous croyez ; il a très-bien compris que Jeanne est une servante, et, dans la certitude que vous ne prendriez pas au sérieux sa demande, il vous a adressé cette plaisanterie pour vous punir de lui avoir jeté nos filles à la tête.

— Si telle est son intention, il s'en repentira ! s'écria madame de Charmois. Je ferai si bien qu'il deviendra amoureux de ma fille, et j'aurai le plaisir de la lui refuser. Mais, en attendant, ma chère, vous allez, j'espère, me faire le plaisir de mettre Jeanne à la porte.

— Et pourquoi donc ? De quoi est-elle coupable, la pauvre enfant ?

— C'est une coquette insigne !

— Vous vous trompez beaucoup. Elle n'a pas l'apparence de coquette.

— Eh bien ! n'importe ! elle est belle, elle plaît ! elle fait du tort à nos filles. Il est impossible de la supporter davantage ici.

Jeanne était une servante si fidèle et si utile à la maison, que madame de Boussac se défendit de la renvoyer avec assez de fermeté. Je t'y contraindrai bien ! se dit tout bas madame de Charmois ; et elle feignit de renoncer à cette idée.

— Quant au poisson d'avril de M. Harley, dit-elle en froissant le billet et en le jetant dans le feu, voilà toute la suite que j'y donnerai. J'espère, ma chère amie, que vous aurez bouche close là-dessus.

— D'autant plus, répondit madame de Boussac, que notre ami ne peut pas l'entendre autrement, et qu'il compte bien que vous garderez la leçon pour vous, sans en faire part à personne. Je ne veux même pas être censée en rien savoir.

— Et moi, ajouta la sous-préfète, je ne veux même pas être *censée* avoir reçu cet impertinent billet. Il ce sera *censé* égaré, et si votre Anglais m'en parle, je ferai semblant de n'y rien comprendre.

Madame de Charmois alla rejoindre son époux, qui s'occupait d'emménager dans la ville le loca. de sa nou-

velle sous-préfecture, et, en le critiquant, en le grondant à tout propos, elle assouvait un peu sur lui sa mauvaise humeur.

Cependant l'express berrichon qui, de la Châtre, où M. Harley avait relayé et rédigé ses lettres pour Boussac, était venu au petit trot (en une grande journée) remplir ce bizarre message, avait, conformément à ses instructions, demandé à parler à mademoiselle Jane ; et comme il ne se piquait point de prononcer ce nom à l'anglaise, comme ledit nom, écrit sur un billet dont il était porteur, offrait à des yeux français la même consonnance que celui de Jeanne, Claudie, qui apprenait à lire et qui commençait à épeler fort lestement, ne fut pas en peine de comprendre à qui cette lettre était destinée.

— Ça vient du Monsieur anglais qui a passé avant-hier par chez nous ? dit-elle au messenger. C'est drôle ! Il faut qu'il ait oublié ou perdu quelque chose dans la maison. Mais s'il m'avait écrit à moi, il aurait mieux fait ; au lieu que Jeanne ne connaît pas encore ses lettres. Et faut-il faire une réponse à ça ?

— Eh ! non, observa judicieusement Cadet, puisque le Monsieur anglais est reparti pour Paris.

Allons ! dit Claudie, en mettant la lettre dans la bavolette de son tablier, je lui donnerai ça quand elle ramènera ses vaches.

— Non, non ! faut y donner tout de suite, dit l'express, le Monsieur anglais a dit qu'il fallait y donner à elle-même, tout de suite en arrivant.

— Ah ! eh bien, je m'y en vas, répondit Claudie ; et retrouvant le coin de son tablier de cuisine, elle se dirigea en courant vers la prairie, où Jeanne gardait ses vaches le long des rochers de la rivière. Mais elle n'alla pas jusqu'au bout du jardin sans rencontrer mademoiselle de Boussac, qui se promenait avec son frère, et à qui elle remit la lettre, pressée qu'elle était d'en entendre lire le contenu. Marie ne lui donna pas cette satisfaction. Elle se chargea de porter la lettre à Jeanne en se promenant, et dès que Claudie, un peu mortifiée, eut tourné les talons : « C'est vraiment là l'écriture de M. Harley, dit-elle à Guillaume : que peut-il donc avoir à écrire à Jeanne ?

— Cela me paraît inexplicable, répondit le jeune homme. Jeanne sait-elle lire ?

— Non, dit mademoiselle de Boussac, en décachetant la lettre, d'autant plus que c'est écrit en anglais.

Les deux jeunes gens connaissaient assez bien cette langue, surtout Marie, et ils lurent ce qui suit :

« Ma chère miss Jane, depuis quelques mois j'ai pris la résolution de me marier ; et comme j'ai la prétention d'être bon phrénologue et bon physiologiste, j'ai toujours compté obéir à la première sympathie bien française et bien vive qu'une belle figure me ferait éprouver. Je ne vous ai vue que peu d'instants, mais je vous ai considérée assez attentivement, malgré mon émotion, pour être certain que je ne me trompe pas sur votre compte, que votre physionomie est le reflet de votre âme, et que votre âme est un type de perfection comme votre figure. Sur-le-champ, j'ai senti que je vous aimais et que je suis destiné à vous aimer toute ma vie, si vous daignez me payer de retour. Permettez-moi, lorsque je vous reverrai dans quinze jours, de mettre à vos pieds une affection sincère, respectueuse, fondée sur la plus haute estime et la plus tendre admiration. Jusque-là informez-vous de ma position et de mon caractère auprès de M. Guillaume de Boussac et de sa famille, afin que si votre cœur est libre de tout engagement, et si vous me jugez digne d'être votre mari, vous daigniez écouter ma demande et me croire votre serviteur et votre ami le plus dévoué. ARTHUR HARLEY. »

— En vérité, cela paraît sérieux, n'est-ce pas ? demanda Marie à son frère, qui était tombé dans une profonde rêverie.

— Oui, ma sœur, cela est sérieux, on ne peut plus sérieux ! répondit Guillaume après un long silence. Sir Arthur est incapable d'une indécente et cruelle plaisanterie. Jamais, fût-ce en riant, sa bouche n'a prononcé un

mensonge. Jamais sa plume n'a tracé seulement une exagération. Il s'est pris d'amour, ou tout au moins d'affection tendre et paternelle pour Jeanne. Il veut l'épouser, et il l'épousera.

— Guillaume, je crois rêver, vous dis-je.

— Pas moi! tout cela me paraît fort naturel de la part de sir Arthur. C'est la conséquence et la confirmation de de toutes ses idées, de toutes ses paroles, de tous ses projets et de toutes ses croyances. Il est exempt de nos misérables préjugés. Son âme, supérieure au monde et à ses vanités frivoles, n'aspire qu'au vrai. Il a quelques systèmes excentriques qui le rendent original sans lui rien ôter de sa raison et de sa sagesse. Ce n'est pas à tort qu'il se vante de lire dans les cœurs et de juger infailliblement d'après les physionomies. Je l'ai vu, à cet égard, avoir des révélations qui tenaient du miracle. Je ne l'ai jamais vu admirer la beauté d'une femme sans qu'il fit aussitôt, avec une merveilleuse perspicacité, le compte de ses qualités et de ses défauts; et toujours je l'ai entendu conclure ainsi: « Ce n'est pas encore là mon idéal. Le jour où je le trouverai, fasse le ciel qu'il puisse accepter de moi son bonheur, et le trouver dans mon amour! » Dans le commencement, je risais de ces bizarreries dites d'un ton si froid et si réfléchi. Mais, peu à peu j'ai reconnu dans M. Harley un esprit sérieux, une âme passionnée, un caractère généreux, inébranlable dans sa fermeté. Croyez bien, Marie, que les plaisanteries du monde n'effleurent pas même sir Arthur, et qu'en épousant Jeanne, il s'estimera le plus heureux des hommes!

— Ah! Guillaume, s'écria mademoiselle de Bussac vivement émue, j'aimais sir Arthur comme un frère, comme un ami véritable. A présent, je l'admire comme un héros! Eh bien! n'en doutez pas, il est aussi sage que grand, et cet exemple me confirme dans la foi que j'ai aux révélations du sentiment. Jeanne est digne de lui. Jeanne est un ange. Elle est, dans son espèce, une femme supérieure; et si le monde raille et méprise cette union, Dieu la bénira, et les âmes sympathiques et pures s'en réjouiront. Ne penses-tu pas comme moi, mon cher Guillaume? Tu parais triste et abattu de cette résolution de ton ami.

— Sans doute, je le suis un peu, répondit Guillaume troublé. Sir Arthur va avoir une grande lutte à soutenir contre le monde!... Il est vrai qu'il est indépendant, lui! qu'il n'a pas de famille à respecter, personne à ménager...

— Si ce n'est que le monde, il en triomphera aisément par le mépris. Allons, Guillaume, ne soyez pas au-dessous de votre ami. Apprétez-vous, au contraire, à lutter pour lui et avec lui. Moi, je me déclare son auxiliaire, son apologiste, et dussé-je être raillée et condamnée, je n'aurai pas assez de paroles pour louer et admirer sa conduite.

— Bonne et romanesque Marie, tu es admirable, toi! dit Guillaume en pressant le bras de sa sœur contre sa poitrine. Ah! si tu savais combien mon cœur te donne raison!

— Si je suis romanesque, tu l'es aussi, Guillaume; et si je suis admirable, tu l'es bien autant que moi, frère! car voilà des larmes dans tes yeux, et c'est la généreuse audace de sir Arthur qui les fait couler.

— Mais, Jeanne? reprit Guillaume d'une voix oppressée.

— Jeanne? doutes-tu du choix de sir Arthur? Toi-même affirmes qu'il ne se trompe jamais. Eh bien, j'affirmerai la même chose maintenant, car Jeanne est un trésor. Tu ne la connais pas, Guillaume; tu n'as vu en elle qu'une pauvre orpheline à secourir; tu lui sais grés des soins qu'elle t'a donnés dans ta maladie, des nuits qu'elle a passées, infatigable et toujours pieuse et calme comme un ange, à ton chevet; enfin tu la regardes comme une servante fidèle et dévouée. Mais je la connais, moi! Oui, moi seule; je sais que Jeanne est notre égale, Guillaume, et peut-être qu'elle est plus que nous devant Dieu. Non, aucun de nous n'aurait sa patience, sa fermeté, sa foi, son abnégation. Combien de fois, par des raisons de pur sentiment et avec la lumière naturelle de son âme, elle m'a révélé des vérités sublimes que mes

lectures m'avaient fait seulement pressentir! Oh! certes, Jeanne est un être à part. Je m'y connais. J'ai été élevée avec quatre-vingt ou cent jeunes filles nobles ou riches, et je les ai étudiées, et j'ai connu leurs travers, leurs vanités, leurs mauvais instincts, leurs petitesse. Parmi les meilleures il n'en était pas une que son rang ou son argent n'eût pas déjà un peu corrompue. Eh bien, Guillaume, tu me croiras, toi, car ce que je vais te dire, je n'oserais jamais le dire à maman, elle me traiterait de tête folle et de cerveau exalté: aucune de mes amies du couvent ne m'a inspiré la confiance et le respect que Jeanne m'inspire; aucune ne m'a été si chère que cette paysanne; aucune de nos religieuses ne m'a semblé aussi pure et aussi sainte. Oui, Jeanne est une chrétienne des premiers temps. C'est une fille qui souffrirait le martyre en souriant, et que l'église canoniserait si elle savait ce que Dieu a mis de grâce dans son cœur.

— Marie, tu m'attendrais profondément et tu me fais mal, répondit Guillaume, en s'asseyant ou plutôt en se laissant tomber sur un banc du jardin. J'ai encore la tête malade quelquefois. Ton exaltation se communique à moi, et m'agite trop violemment. Laisse-moi, laisse-moi respirer un peu.

— Cher frère! cher ami! pardonne-moi, dit Marie en lui prenant les mains; mais il est certain que nous voici deux esclaves révoltés contre ce monde injuste et absurde qui condamnerait nos pensées si elles venaient à être traitées devant son tribunal.

— Ah! ma sœur, tu ne sais pas quelles fibres de mon cœur ta voix enthousiaste fait vibrer! s'écria douloureusement Guillaume en baisant les mains de Marie, et il fondit en larmes.

L'émotion de Guillaume surprit peu sa jeune sœur, plus exaltée et plus romanesque encore que lui; mais, craignant toujours ces agitations qu'elle avait vu antefois lui être si contraires, elle essaya d'en détourner son attention.

— Eh bien! mon ami, lui dit-elle, qu'allons-nous faire de cette lettre? Comment la traduire à Jeanne? comment lui persuader que c'est une proposition sérieuse?

Guillaume répondit qu'il ne trouvait pas convenable de s'en charger, et que sa sœur s'en tirerait beaucoup mieux sans lui. — Vous êtes habituée au langage naïf de Jeanne, lui dit-il, et, au besoin, vous le parlerez fort bien pour vous faire comprendre d'elle. Allez donc lui porter les offres de sir Arthur, chère Marie; si elle n'en est pas éblouie, elle en sera du moins touchée. Et Guillaume re-tomba dans l'abattement.

— Attendez! mon ami, s'écria Marie incertaine. Il me vient un scrupule. Pensez-vous que sir Arthur soit resté la dupe du travestissement de Jeanne? la prend-il pour une servante marchoise, ou pour une gouvernante anglaise?

— Au fait! s'écria Guillaume à son tour, sa démarche serait bien moins étrange et son caprice moins excentrique dans ce dernier cas; on doit supposer une gouvernante instruite, on peut la supposer d'une honnête naissance. De plus, si M. Harley prend Jeanne pour *miss Jane*, sa compatriote, il entre peut-être un peu de nationalité dans son élan.

— Oui, oui, ce serait fort différent, observa Marie; il s'abuse de gaieté de cœur, et malgré nous. Il ne veut pas croire, il ne peut pas se persuader que cette belle créature, si blanche, si noble et si grave, soit une fille des champs presque aussi incapable de le comprendre en français qu'en anglais! Et cependant s'il connaissait Jeanne, s'il trouvait le chemin de son cœur, s'il pouvait pénétrer le mystère poétique de sa pensée, il l'aimerait et l'admirerait peut-être davantage. Mais enfin, il n'a pas prévu toute l'étrangeté du sentiment auquel il s'abandonne, et nous ne devons pas révéler ses intentions à Jeanne avant de bien savoir ce qu'il pensera d'elle quand il la verra, comme dit madame de Charmois, à la queue de ses vaches.

— Je respire à présent, Marie! reprit Guillaume; j'étais oppressé à l'idée de cette incroyable détermination. Je ne sais pourquoi elle m'épouvantait comme un acte insensé.



Sir Arthur

Maintenant je commence à trouver l'aventure plus plaisante que sérieuse. Ce bon Arthur ! Quelle mystification complète, et comme il en rira avec nous ! Mais il faut lui en garder le secret, Marie ; il ne faut pas que madame de Charmois, qui, entre nous, est une insupportable créature, et sa lourde Elvire, et ce mauvais plaisant de Marsillat, et avec eux toute la ville de Boussac, s'amuse aux dépens du noble et candide Arthur.

— Il ne faut pas même en parler à maman, entends-tu, Guillaume ? reprit mademoiselle de Boussac. Notre mère est faible, à force d'être bonne ; elle a de l'amitié pour cette Charmois ; elle ne pourrait pas se défendre de lui raconter l'aventure.

— Il n'en faut parler à personne, pas même à Jeanne.

— C'est surtout à Jeanne qu'il faut cacher tout cela. Douée de raison, comme je la connais, on ne courrait aucun risque de lui mettre en tête le plus petit château en Espagne ; elle ne voudrait jamais y croire ; mais elle se trouverait, en présence de sir Arthur, dans une situation embarrassante pour elle et pour lui.

— Que lui dirons-nous donc, à cette pauvre enfant,

pour lui expliquer l'envoi d'une lettre du *monsieur Anglais* ? car elle le saura par Claudie.

— Nous ne lui dirons presque rien, elle n'est pas curieuse ! Tiens, avant que cela fasse événement dans la maison, nous allons prévenir Jeanne que c'est une plaisanterie... Je la vois au fond du pré... Allons-y.

— Je n'irai pas, moi, dit Guillaume. Je préfère rester ici. Je ne saurais que dire à cette jeune fille.

— Eh bien ! Je vais mentir pour nous deux, reprit Marie, et elle courut vers Jeanne qui était sous un arbre, rêvant d'Ép-nell, de sa mère, des grandes bruyères où elle faisait *pâture* ses chevres, et des bonnes fâdes qui veillaient sur elle pour écarter les loups et l'esprit malfaisant des viviers.

— Jeanne, lui dit la jeune et gracieuse châtelaine, en passant familièrement son bras autour d'elle, notre ami M. Harley t'a écrit, mais sa lettre est une plaisanterie, une suite de notre poisson d'avril. Tu n'y comprendrais rien, car je ne t'y comprends pas grand'chose moi-même... M. Harley nous expliquera cela lui-même, quand il reviendra, dans quinze jours.



Jeanne, lui dit la jeune et gracieuse châtelaine. (Page 43.)

— A la bonne heure, mam'selle Marie, répondit Jeanne en embrassant la main délicate de Marie, posée sur son épaule. Il aime à rire, ce monsieur ! C'est comme vous quelquefois, pas bien souvent ! aussi je suis contente quand je vous vois amuser un peu, ma chère mignonne demoiselle !

— Cela ne te fâche pas contre le monsieur anglais non plus, ma bonne Jeanne ?

— Oh ! non, Mam'selle ! Pourquoi donc que je me fâcherais ? Il n'a point l'air méchant, ce monsieur ; d'ailleurs il a eu soin de votre frère, et vous l'aimez !

— Trouves-tu qu'il ait l'air d'un brave homme ?

— Ça me semble que oui, Mam'selle. Dame ! je ne l'ai pas beaucoup regardé !

— Est-ce qu'il te faisait honte ?

— Oh ! non, je ne suis pas beaucoup honteuse, moi. Je sais que je ne peux pas bien parler, et je parle comme je peux.

— Est-ce qu'il t'a parlé, lui, l'Anglais ?

— Oui, quand j'apportais la crème pour son thé, je l'ai trouvé dans l'antichambre, qui se lavait les mains, et

il m'a dit quelque chose ; mais je n'y ai rien compris du tout.

— C'était en anglais ?

— Je n'en sais rien, Mam'selle ; je n'en ai pas entendu un mot.

— Est-ce qu'il riait en te parlant ?

— Mais, non ! il avait l'air de croire que j'étais une fille d'Angleterre, comme vous le lui aviez dit.

— Et toi, riais-tu ?

— Non, Mam'selle. Je ne voulais pas rire, crainte de faire manquer votre amusement.

— Et il ne t'a pas dit un mot en français ?

— Non, mais il m'a pris la crème des mains, comme s'il ne voulait pas que je le serve, et il a mis une de mes mains contre sa bouche. Dame ! j'ai trouvé ça bien drôle ! Mais Cadet est arrivé, et avant que j'aie eu le temps de rire... vous savez que je ne ris pas bien vite !... le monsieur anglais s'en est retourné bien vite dans le salon.

— Tu avais tes habits de paysanne dans ce moment-là ?

— Sans doute, puisque c'était après le souper.

— Et tu n'as pas été étonnée de tout cela ?  
— Non, Mam'selle, puisque c'était convenu entre vous ?

— Ce baiser sur la main ne t'a pas offensée ?  
— Oh ! je voyais bien que ce monsieur ne voulait pas m'offenser, c'était l'histoire de rire.

— Allons, Jeanne, cela t'a fait un peu de plaisir ?  
— Ah ! que vous êtes maligne, ma mignonne ! Mais quel plaisir voulez-vous que ça me fasse ? Je ne le connais pas, ce monsieur.

— Jeanne, quand mon frère est arrivé, il t'a baisé la main aussi ?

— Oui, Mam'selle, pour s'amuser aussi.

— Et cela t'a fait de la peine, j'ai vu cela sur ta figure.

— Oui, Mam'selle, c'est la vérité. J'étais si contente de voir mon parrain si bien guéri, et avec une si bonne mine ! J'aurais bien voulu l'embrasser, ce pauvre mignon ! Et puis, tout d'un coup, il se mit à se moquer de moi. Ça m'a fait du chagrin. Et puis, après ça, je me suis dit que j'étais bien bête de me peiner pour ça. J'aime bien mieux le voir en train de rire que de le voir triste et malade comme il était quand il est parti.

— Bonne Jeanne, ne crois pas que Guillaume ait voulu se moquer de toi. Tu as bien vu qu'à moi aussi il me baisait la main ; ce n'était pas pour se moquer de moi, à coup sûr.

— Oh ! vous, c'est bien différent, vous êtes sa sœur ; au lieu que moi, qui suis sa filleule, c'est à moi de lui porter respect.

— Il te doit du respect aussi, Jeanne, et il en a pour toi.

— A cause donc, Mam'selle ?

— Parce que tu es sa sœur aussi, sa sœur de lait, et son amie de cœur presque autant que je le suis. Va, sois sûre qu'il n'est pas ingrat, et qu'il n'oubliera jamais la manière dont tu l'as soigné pendant sa maladie. Je n'étais pas là, moi, lorsqu'il était au plus mal ; je ne savais rien. On me cachait le danger de mon frère, et toi, tu étais alors sa véritable sœur. Maman m'a dit cent fois que sans toi Guillaume serait mort : car elle avait perdu la tête, ma pauvre mère, et tous les gens de la maison aussi. Toi seule étais toujours là, contenant toujours le délire de Guillaume, l'empêchant de courir dans sa chambre quand il était comme fou, obtenant de lui par la douceur ce que les autres ne pouvaient obtenir que par la force, te jetant à ses pieds pour lui persuader d'être tranquille et d'observer les ordres du médecin, le grondant quelquefois comme un petit enfant, le calmant par tes prières, par ta douceur. Oh ! ma chère Jeanne, c'est à toi que je dois mon frère que j'aime tant ! Comment veux-tu que mon frère et moi nous ne t'aimions pas comme si tu étais notre sœur ?

Guillaume n'avait pu rester longtemps seul. Entraîné irrésistiblement, il s'était rapproché, et le bruit de ses pas, amorti par l'herbe, n'avait pas frappé l'oreille des deux jeunes filles. Il était derrière elles, tandis qu'elles causaient ainsi, séparé seulement de Jeanne par le tronc du gros châtaignier qui l'ombrageait. — Oui, Jeanne, oui, Marie ! s'écria-t-il en se montrant tout à coup, vous êtes mes deux sœurs, et il y a des moments où vous ne faites qu'une dans ma pensée. Oh ! Marie, que je te remercie de savoir dire à Jeanne tout ce que je n'ai jamais su lui dire, et de l'avoir payée, par une si tendre amitié, de tout le bien qu'elle m'a fait ! Oh ! Jeanne, je ne t'ai jamais remerciée comme je l'aurais dû ! Tu as été un ange pour moi : j'ai tout vu, tout compris, tout senti, bien que je fusse presque fou. Oui, je t'ai vue des nuits entières à genoux à mon chevet ! Je me souviens que tu m'as plusieurs fois soulevé dans tes bras et même porté comme un enfant, pour me changer de fauteuil. J'étais maigre, exténué ! Toi, toujours forte et courageuse, tu as passé plus de trente nuits sans sommeil, et tu dormais à peine deux heures dans le jour, sur un matelas au pied de mon lit. Oh ! quels reproches je me faisais alors de n'avoir pu vaincre les heures de mon délire qui t'avaient brisée, ma chère Jeanne ! Et tu n'as pas été malade, toi ! Tu venais de soigner de même ta mère dans une longue et cruelle maladie, et tu as soigné encore la mienne, quand, après

moi, elle est tombée malade de fatigue et d'épuisement. Et pourtant je ne t'ai jamais remerciée !

— Oh ! si, mon parrain, dit Jeanne toute en larmes, vous m'avez remerciée bien des fois, dix fois plus que ça ne méritait.

— Non, Jeanne, non ! s'écria le jeune homme exalté, j'étais accablé de je ne sais quelle tristesse ; je ne pouvais ni parler, ni pleurer ; j'étais fou autrement que pendant ma maladie, mais je l'étais encore. Combien de fois je me suis reproché, durant mon absence, de ne t'avoir pas dit ce que je te dis maintenant ! Et depuis trois jours que je suis ici, je ne t'ai rien dit encore ; je t'ai à peine regardée... je ne sais pas pourquoi ! Peut-être que je suis encore un peu fou, Jeanne, et que, sans l'exemple de ma sœur, je ne saurais pas encore me décider à t'exprimer ce que j'ai dans le cœur. Mais je ne suis pas ingrat, ne le crois pas. Pardonne-moi, et surtout ne pense pas que je t'aie baisé la main, en arrivant, pour me moquer de toi. Oh ! Jeanne, autant vaudrait me dire que je suis capable de me moquer de ma mère ou de Marie. Dis-moi que tu ne le crois plus, ma bonne Jeanne, je te le demande à genoux.

Et Guillaume, hors de lui, tour à tour pâle et le visage embrasé, était aux genoux de Jeanne stupéfaite, et couvrait de baisers ses mains, qui avaient enfin laissé tomber le fuseau diligent. Jeanne ne put d'abord que sangloter pour toute réponse.

— Ah ! mon cher petit parrain, dit-elle enfin en baissant avec la plus chaste et la plus maternelle effusion les beaux cheveux blonds de Guillaume, vous me faites de la peine à force de me faire plaisir ! Qu'est-ce que j'ai donc fait, mon Dieu ! pour que vous m'avez tant d'obligations ! Est-ce que vous n'aviez pas été bon pour moi, aussi, à Ep-Neil et à Toull ? Oh ! je n'oublierai jamais vos amitiés, et c'est bien le moins que je vous aie soigné quand vous souffriez tant, que ça fendait le cœur ! J'avais donné mon âme et mon corps à Dieu pour qu'il envoie la mort sur moi au lieu de l'envoyer sur vous, et je savais bien que si quelqu'un devait en mourir, ça serait moi, parce que j'avais prié comme il faut. Mais le bon Dieu et la *grand'vierge*, mère de Jésus-Christ, n'ont pas voulu que nous mourions ni l'un ni l'autre. Vous êtes pour avoir du bonheur, pour vous marier, mon cher parrain, pour avoir des jolis enfants, et mam'selle Marie, que j'aime autant que vous, est pour avoir aussi du bonheur et de la famille, plaise à Dieu !

— Et toi, Jeanne, dit Marie, qui la tenait enlacée dans ses bras, n'espères-tu pas avoir du bonheur aussi ?

— Oh ! moi ! Mam'selle, pourvu que je sois auprès de vous, que je vous serve, que je ménage *votre fait*, que je soigne vos *petits mondes* quand ils seront venus, je serai bien assez contente, allez !

— Tu ne veux donc pas te marier aussi, toi ?

— Moi, Mam'selle ! je ne songe pas à ça.

— Et pourquoi donc, Jeanne ? Vous disiez cela autrefois à Toull, dit Guillaume, je m'en souviens ! mais ce n'était pas sérieux ?

— Voyons, Jeanne, est-ce que c'est vrai ? dit mademoiselle de Bousac à la jeune fille, qui ne répondait à Guillaume que par un mystérieux sourire. Tu es ennemie du mariage ?

— Oh ! non, Mam'selle, puisque je vous le conseille. Mais voilà mes vaches qui ne mangent plus, la *mouche* les fait enrager. C'est l'heure de les conduire au *tél* (au toit, à l'étable).

— Mais tu ne réponds pas à ce que nous te demandons ? reprit Marie en essayant de la retenir.

— Voyez, voyez, Mam'selle ? dit Jeanne ; mes vaches s'en vont toutes seules. Elles sauteraient dans le jardin ! Ne me *déterminez* pas<sup>1</sup>, ma mignonne ! Et Jeanne, se dégageant, s'enfuit à travers la prairie.

— Eh bien ! dit mademoiselle de Bousac à son frère, voilà comme elle s'en tire toujours ! Jamais, quand il s'agit d'elle et de son avenir, je n'ai pu surprendre en elle une pensée d'intérêt personnel. Guillaume, il y a un mystère d'abnégation dans l'âme de cette jeune fille. J'ai

1. Faire perdre le temps, *détemperer*.



fait plus de vingt romans sur elle sans trouver un dénouement qui eût le sens commun.

Guillaume était redevenu morne et pensif. Depuis sa maladie, ce jeune homme avait, lui aussi, un mystère dans l'âme. Son caractère doux et tendre ne s'était jamais démenti, même dans les accès du délire. En Italie, il avait semblé reprendre le cours égal de ses pensées d'autrefois; mais, depuis son retour à Boussac, il se sentait redevenir déjà, malgré lui, ce qu'il avait été durant sa convalescence. Un orage intérieur grondait dans son sein. Tantôt il était porté à des épanchements extraordinaires, et tantôt il refoulait tous ses élans en lui-même, avec une profonde souffrance et une sorte d'effroi. Il faut bien avouer que la société de sa charmante sœur n'était pas le remède propre à son mal. Cette jeune fille enthousiaste n'avait jamais vu le monde, elle ne le connaissait pas, elle le haïssait par un effort de divination. Livrée dans sa première jeunesse à une ardente dévotion, elle avait pris l'Évangile au sérieux. Elle était fanatique de droiture et de dévouement. Dans un corps très-frêle, elle portait une âme de feu, et, sous des manières pleines de grâce et de douce sensibilité, elle cachait un caractère énergique, entreprenant, et amoureux des partis extrêmes. Elle était capable des plus sublimes folies; elle eût été vivre au désert à douze ans, si elle eût su où trouver la Thébaidé; à dix-sept ans, elle rêvait, au sein de l'humanité, une vie à part, toute de renoncement aux vanités du monde, toute de lutte contre ses lois iniques. Comme elle n'était pas grande à demi, elle vivait à l'aise dans ce foyer d'enthousiasme qui était son élément, et elle ne s'apercevait pas que Guillaume n'y entrait que par bonds et par élans terribles, qui le brisaient sans lui faire pousser des ailes. Ce jeune homme avait les généreux instincts de sa sœur; mais il avait aussi la faiblesse de sa mère. Avec Marie, il s'enflammait pour la vie de sentiment. Ils devaient ensemble les romans les plus vertueux et les plus incendiaires. Avec madame de Boussac, Guillaume se rappelait la puissance du monde, et ce que sa mère, d'accord avec le monde, appelait les devoirs d'un homme bien né. Il se laissait alors enlacer par les projets de mariage et les rêves ambitieux. Quoique son goût n'en fût pas complice, sa craintive conscience les acceptait comme des nécessités cruelles auxquelles rien ne pourrait le soustraire. Aussi était-il malheureux et accablé, livré à une lutte sans fin contre lui-même.

Tout en retournant au château lentement avec sa sœur, Guillaume parut fort distrait, bien qu'il prêtât une oreille attentive à toutes ses paroles et que son cœur agité en recueillit avidement le miel ou l'amertume. Il était toujours question de Jeanne. Marie, ignorant la plaie qu'elle creusait au cœur de son frère, se perdait en conjectures sur l'avenir de la jeune fille et sur les sentiments de sir Arthur. Elle avouait qu'elle regrettait la première illusion que la déclaration à la paysanne Jeanne lui avait fait goûter, et que son roman prendrait une tournure prosaïque, si M. Harley se guérissait en voyant miss Jane traire les vaches. Guillaume paraissait préférer, par raison et par amitié, ce dénouement vraisemblable. Mais il était bien sombre, et, en quittant sa sœur, il alla rêver seul au bord de la rivière.

#### XIV.

##### SIR ARTHUR.

Pendant le reste de la semaine, Guillaume n'adressa plus à Jeanne qu'un bonjour ou un bonsoir amical, en passant, sans même la regarder, ce dont Jeanne n'eut ni étonnement ni chagrin. Elle n'était point exigeante, et l'accès de reconnaissance enthousiaste que son parrain avait en à ses pieds dans la prairie, lui semblait avoir acquitté au centuple, et à tout jamais, la dette du malade envers l'infirmière. Comme elle n'avait point connu Guillaume avant sa maladie, et qu'il était extérieurement beaucoup plus animé que durant sa convalescence, elle le croyait rendu à son état naturel, et ne s'apercevait pas

que toutes ses tristesses lui étaient revenues. Guillaume cachait assez bien sa peine secrète devant sa mère et la famille de Charmois; mais lorsqu'il était seul avec Marie, il ne pouvait se contraindre, et Mario s'effrayait du retour, chaque jour plus marqué, de son ancienne mélancolie.

Bien que Claudie fût plus spécialement *filles de chambre*, comme on dit au pays, ce n'était pas elle qui déshabillait, le soir, mademoiselle de Boussac. Jeanne, étant occupée aux champs ou à la laiterie le matin, Marie, qui l'aimait tendrement, s'était réservé l'heure de son coucher pour causer avec elle. Elle avait pris l'habitude de lui raconter toutes les impressions de sa journée, et cette association aux plaisirs et aux ennuis de sa jeune maîtresse était pour Jeanne une éducation de sentiment, la seule peut-être dont elle fût susceptible.

Transplantée brusquement de sa vie sauvage à un état de civilisation, tout avait été incompréhensible pour Jeanne dans les commencements. Entre les besoins restreints de son existence rustique et les mille besoins artificiels des personnes aristocratiques qu'elle servait, il y avait un monde inconnu que sa pensée avait renoncé à franchir. Un esprit moins bienveillant que le sien eût fait la critique de ces étranges habitudes. Celui de Claudie, éminemment progressif, et corrompible par conséquent, acceptait avec admiration la nécessité de toutes ces recherches, de tous ces soins de détail qu'on exigeait d'elle et dont elle voyait avec envie ses maîtres profiter. Lorsqu'on la faisait goûter un peu aux miettes de ce bien-être et de ce luxe, elle était enivrée, et le besoin de ces satisfactions inconnues naissait en elle spontanément avec la jouissance. Cadet acceptait l'inégalité des conditions comme un fait accompli; mais, sous son air simple, il n'en était pas moins le fils de maître Léonard, le philosophe railleur et sceptique; son sourire n'était pas si naïf qu'on le pensait, il était souvent ironique sans qu'on y prit garde. Mais Jeanne était restée, à peu de chose près, ce qu'elle était à Ep-Nell, rêvant, priant, et aimant sans cesse, ne pensant presque jamais; une véritable organisation rustique, c'est-à-dire une âme poétique sans manifestation, un de ces types purs comme il s'en trouve encore aux champs, types admirables et mystérieux, qui semblent faits pour un âge d'or qui n'existe pas, et où la perfectibilité serait inutile, puisqu'on aurait la perfection. On ne connaît pas assez ces types. La peinture les a souvent reproduits matériellement; mais la poésie les a toujours défigurés en voulant les idéaliser ou les traduire, oubliant que leur essence et leur originalité consistent à ne pouvoir être que devinés. Il faut bien reconnaître que l'homme des champs a besoin de subir de grandes transformations pour devenir sensible aux conquêtes et aux bienfaits d'une religion et d'une société nouvelles; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que la nature produit de tout temps dans ce milieu certains êtres qui ne peuvent rien apprendre, parce que le beau idéal est en eux-mêmes et qu'ils n'ont pas besoin de progresser pour être directement les enfants de Dieu, des sanctuaires de justice, de sagesse, de charité et de sincérité. Ils sont tout prêts pour la société idéale que le genre humain rêve, cherche et annonce, mais leur inquiétude ne le devance pas. Incapables de comprendre le mal, ils ne le voient point. Ils vivent comme dans un nuage d'ignorance; leur existence est pour ainsi dire latente. Leur cœur seul se sent vivre; leur esprit est borné comme la primitive innocence: il est endormi dans le *cycle divin* de la Genèse. On dirait, en un mot, que le péché originel ne les a pas flétris, et qu'ils sont d'une autre race que les fils d'Ève.

Telle était Jeanne, Isis gauloise, qui semblait aussi étrangère aux préoccupations de ceux qui l'entouraient, que l'eût été une fille des druides transportée dans notre siècle. Ne sachant rien blâmer, tant la douceur et la charité remplissaient son âme, elle renonçait à s'expliquer ce que le blâme seul eût rendu explicable. Elle végétait comme un beau lis dans sa douce extase, le sein ouvert aux brises de la nuit, aux baisers du jour, à toutes les influences de la terre et du ciel, mais insensible comme

lui aux agitations humaines, et ne trouvant pas de sens au langage des hommes.

A force d'avoir à s'étonner de tout, Jeanne ne s'étonnait donc réellement de rien. Tout incident nouveau dans sa vie éveillait en elle cette simple réflexion : « Encore quelque chose que je ne sais pas, et que je comprendrai encore moins quand on me l'aura expliqué. »

Marsillat n'avait rien compris à Jeanne. Guillaume s'y était attaché par une sorte d'instinct poétique et fatal. Sir Arthur l'avait deviné en partie. Marie seule la connaissait, elle avait raison de s'en vanter. Il fallait être arrivé par l'intelligence à la notion du sublime, pour comprendre comment, par le cœur seul, Jeanne s'y trouvait toute portée. Aussi mademoiselle de Boussac remarquait-elle que Jeanne avait tout autant à lui enseigner qu'à apprendre d'elle. Si la jeune châtelaine était plus éclairée dans ses affections, la bergère d'Ep-Nell était plus forte dans sa sérénité; et quand Marie lui avait fait comprendre les souffrances d'une âme tendre, elle lui faisait comprendre à son tour la puissance d'une âme dévouée, le calme d'une religieuse abnégation. Elles disaient ensemble leur prière du soir, devant une petite madone d'abbaye que Guillaume avait envoyée d'Italie, et qu'elles couronnaient de fleurs de la saison. Ces deux jeunes filles n'avaient pas précisément le même culte. Marie n'était pas une dévote catholique; c'était une chrétienne égalitaire, une *radicaliste* évangélique, si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est assez dire qu'elle était hérétique à son insu.

Jeanne était une *radicaliste* païenne, sans s'en douter davantage. Ses superstitions rustiques lui venaient en droite ligne de la religion des druides, cette doctrine peu connue dans son essence, car on ne l'a jugée que d'après les crimes qui l'ont souillée et dénaturée<sup>1</sup>. La vierge Marie et la grand'fade se confondaient étrangement dans l'imagination poétiquement sauvagée de la bergère d'Ep-Nell. Il y avait peut-être aussi quelque chose de sauvage et d'antique dans la résignation avec laquelle elle acceptait le fait de l'inégalité sur la terre. Mais il n'y avait rien de faible ni de lâche dans cette résignation. Jeanne, ne connaissant pas le prix de l'argent, n'ayant pas de besoins, et ne comprenant pas qu'il y eût dans la vie d'autres jouissances que celles de l'âme, ne se trouvait pas frustrée dans sa part de bonheur par la richesse et la puissance d'autrui. C'était un être exceptionnel, se rattachant, comme je l'ai dit déjà, à un type rare qui n'a pas été étudié, mais qui existe, et qui semble appartenir au règne d'Astrée.

Un soir que Jeanne et Marie venaient de finir leur prière, dans la chambre virginale et toute parsemée de violettes de la jeune châtelaine, celle-ci dit à sa rustique compagne : « Nous avons prié pour Guillaume en particulier. Dieu veuille qu'il ait un bon sommeil cette nuit, et que demain son front soit moins sombre ! »

— Eh! ma mignonne! de quoi vous inquiétez-vous? répondit Jeanne. Si mon parrain n'a pas tout ce qu'il lui faut pour être heureux, il l'aura bientôt. Ça ne peut pas manquer. Prenez donc son mal en patience: il passera.

— Que veux-tu dire, Jeanne? Devines-tu ce que mon frère peut désirer?

— Je vois qu'il est jeune, et je pense qu'il s'ennuie un peu d'être tout seul. Vous autres, *mondes riches*, vous vous mariez trop tard. Chez nous, un garçon de vingt-deux ans aurait déjà de la famille. Mon parrain est bon, il est tout cœur. S'il avait une belle brave femme et des mignons petits enfants, il ne s'ennuierait pas, allez! Faut conseiller à ma marraine de lui chercher une femme. Croyez-moi, Mam'selle, et vous verrez qu'il sera content.

— Tu crois donc qu'on ne peut pas être heureux sans famille, Jeanne! et tu dis pourtant que tu ne veux pas te marier!

— Il ne s'agit pas de moi, Mam'selle, mais de mon parrain. Moi, je n'ai pas le temps de m'ennuyer; mais

1. On sait pourtant que le druidisme comme le sivaïsme paraît des augustes et impérissables croyances sur la trinité et l'immortalité de l'être, qui sont la base de toutes les grandes religions et dont le christianisme n'est qu'un développement.

lui, il ne travaille pas, et il lui faut une *compagnie*.

— Est-ce qu'on n'a pas sonné à la porte de la cour, Jeanne? dit mademoiselle de Boussac, distraite par le son de cette cloche. Il était onze heures. Toute la ville était plongée dans le sommeil, et jamais visite ne s'était présentée à cette heure indue.

— M'est avis que vous avez raison, Mam'selle. On a sonné à la grand'porte.

— Qui peut venir maintenant? Tout le monde est couché dans la maison!

— Oh damo! ça n'est pas Cadet qui se réveillera. Une fois *parti*, c'est pour jusqu'au petit jour. La maison pourrait bien lui tomber sur le corps sans le déranger. Je m'en vas voir ce que c'est.

— Attends, Jeanne, j'irai avec toi: il ne faut pas ouvrir au premier venu. Nous parlerons par le guichet.

— Venez, si ça vous amuse, Mam'selle!

Mademoiselle de Boussac jeta une écharpe de barège sur sa tête, prit la petite lanterne de Jeanne, et descendit avec elle légèrement, un peu curieuse, un peu effrayée de l'aventure.

On sonnait avec précaution, et comme si on eût craint de réveiller brusquement les hôtes du château.

— C'est du monde qui n'est pas hardi, dit Jeanne en ouvrant le guichet: qu'est-ce que c'est donc que vous voulez?

— C'est un ami qui vous revient, répondit une voix que Marie reconnut sur-le-champ pour celle de sir Arthur.

— Eh! vite! eh! vite! ouvrons! s'écria-t-elle en le saluant affectueusement à son tour du nom d'ami par le guichet.

Sir Arthur, pour arriver plus vite par les mauvais chemins, avait pris un cheval à Sainte-Sévère. Jeanne, dont il ne vit pas les traits dans l'obscurité, prit la bride du locatis, et se chargea de le conduire à l'écurie, tandis que l'Anglais aidait gaiement la jeune châtelaine à refermer les portes. Ils se dirigèrent ensuite vers le château et entrèrent dans la grande salle aux gardes, qui était devenue la cuisine, et qui occupait le rez-de-chaussée.

— La nuit est fraîche, et je suis sûre que vous avez besoin de vous chauffer, dit Marie; tenez, il y a encore du feu ici, je vais éveiller maman et Guillaume.

— Guillaume, je le veux bien... mais votre mère, je m'y oppose... Laissez-la dormir, et demain matin, je lui jouerai une fanfare sous sa fenêtre, à l'heure où elle s'éveille ordinairement.

— Au fait, elle a eu la migraine aujourd'hui, et son sommeil est précieux... mais Guillaume...

Marie allait monter à la chambre de son frère, lorsque celui-ci parut sur le seuil de la cuisine. Il avait entendu la cloche, le grincement de la grande porte sur ses gonds, et surtout les aboiements des chiens, qui n'étaient pas encore apaisés par les caresses de sir Arthur. Il s'était habillé à la hâte, et venait dans la cuisine chercher de la lumière.

— Oui-da! s'écria-t-il en voyant sir Arthur, un tête-à-tête nocturne avec ma sœur! Et il se jeta dans les bras de son ami, heureux de le revoir, bien qu'une étrange souffrance vint en même temps s'emparer de son âme. Claudie, que Jeanne avait éveillée, accourut offrir ses services, et sir Arthur, ne voulant à aucun prix déranger les autres habitants de la maison, Marie et sa soubrette alerte lui servirent une espèce de souper sur le bout de la table de la cuisine. Le sans-façon de cette réception campagnarde égaya beaucoup les jeunes hôtes, et leur convive, serein et enjoué comme à l'ordinaire, fit honneur aux viandes froides et aux sauces ligées du repas impromptu.

— Nous ne vous espérions pas si tôt, lui dit Guillaume; voilà pourquoi le veau gras est encore debout dans l'étable.

— Mes enfants, je suis venu deux jours plus tôt que je ne comptais, et je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Marie comprit que M. Harley ne voulait pas s'expliquer devant Claudie, et elle ordonna à celle-ci d'aller aider Jeanne à préparer la chambre de sir Arthur.

— Je vous dirai présentement, mes enfants!... dit sir

Arthur d'un ton solennel en prenant dans chacune de ses mains la main du frère et celle de la sœur. Et il garda un instant le silence comme pour se recueillir. Guillaume sentit le feu lui monter au visage.

— J'ai pris une grande résolution, mon cher Guillaume, reprit l'Anglais avec gravité; et comme je sais que vous n'avez pas de secrets pour votre sœur, je suis bien aise de lui soumettre mes plans. J'ai résolu de me marier, et comme j'ai trouvé enfin la personne selon mon cœur, je viens ici pour tâcher de l'obtenir d'elle-même, et de ses parents, si elle en a.

— Nous y voici! pensa Marie en soupirant, et elle regarda son frère comme pour l'avertir de ne pas laisser sir Arthur s'engager plus avant. Mais Guillaume était absorbé dans ses pensées.

— J'ai écrit deux lettres, continua sir Arthur: une à la personne, directement, et une autre à madame de Charmois, que je suppose être la protectrice, et, pour ainsi dire, la tutrice de la demoiselle attachée à sa fille... Je n'ai pas reçu de réponse, et dans l'inquiétude que ma demande, un peu contraire aux usages peut-être, n'ait pas été prise au sérieux, je suis venu vite pour m'en expliquer nettement. Je ne crois pas madame de Charmois très-bien disposée en ma faveur. C'est donc vous, mon cher Guillaume, et peut-être vous aussi, ma bonne mademoiselle Marie, que je veux charger d'être tout naïvement et tout loyalement les négociateurs de mon mariage avec miss Jane..., dont je ne sais pas le nom, mais dont la figure me plaît et me donne une entière sécurité.

— Cher Arthur, répondit Guillaume, vous êtes noble et admirable, surtout dans vos bizarreries; mais vous nous voyez bien malheureux, ma sœur et moi, d'avoir à vous désabuser. Vous avez donné, bien plus que nous ne voulions, et bien malgré nous, à la fin, dans une plaisanterie dont nous étions loin de prévoir les conséquences. Il faut donc vous le dire... miss Jane n'a jamais existé.

— Hé!... dit M. Harley avec l'accent indéfinissable de surprise flegmatique que les Anglais mettent dans cette exclamation.

— Hélas, non! dit mademoiselle de Boussac avec un sourire compatissant et en pressant la main de M. Harley. Ni mademoiselle de Charmois ni moi n'avons de gouvernante. Miss Claudia et miss Jane sont tout bonnement Jeanne et Claudie, l'une femme de service, l'autre vachère et laitière de la maison.

— Hé! fit l'Anglais, dont les grands yeux bleus s'arrondissaient de plus en plus.

— Consolez-vous, reprit Marie avec douceur. Vous vous êtes trompé sur la condition sociale de la personne: mais ni la cranioscopie du docteur Gall, ni la physiognomie du révérend Lavater n'ont menti relativement au mérite moral de Jeanne. Jeanne est aussi bonne et aussi pure qu'elle est belle. C'est un ange. Mais je dois vous dire bien vite qu'elle n'a reçu aucune espèce d'éducation, qu'elle a vécu aux champs avec les troupeaux, qu'elle est fille de la nourrice de Guillaume, une simple paysanne, enfin qu'elle ne sait pas lire, et qu'il est à craindre qu'elle ne puisse jamais l'apprendre, car elle manque d'aptitude pour toutes nos vaines connaissances, et elle comprend mieux les choses du ciel que celles de la terre.

— Hé! fit l'Anglais pour la troisième fois, et il resta plongé dans ses réflexions.

— Mon cher Arthur, lui dit Guillaume, ne craignez pas les suites de votre erreur. Nous serions désespérés que notre folle plaisanterie autorisât seulement un sourire hors de la famille. Madame de Charmois ne nous a point parlé de votre billet, nous ignorons même si elle l'a reçu. Quant à Jeanne, comme elle ne sait pas lire, c'est nous qui seuls avons eu communication de votre lettre, et nous ne lui en avons nullement fait part. Nous vous remettons cette lettre; qu'il n'en soit jamais question, même en riant. Ma mère elle-même ignore tout. Quant à la Charmois, il vous sera facile de lui faire croire que votre billet est une suite du poisson d'avril, et que c'est vous qui vous êtes moqué d'elle.

M. Harley n'avait pas entendu un mot du discours de Guillaume. Il était occupé à commenter celui de Marie,

qui résonnait encore à ses oreilles. Il se tourna vers elle, et lui fit, d'une manière posée et très-méthodique, une série de questions sur le caractère, les goûts et les habitudes de Jeanne. A quoi la jeune fille répondit avec toute la vivacité de sa tendresse et de son admiration pour Jeanne, et elle termina par un panégyrique complet, mais parfaitement sincère, où elle ne lui dissimula rien des difficultés qu'il aurait sans doute dans les commencements à échanger ses pensées avec un être si candide et si différent du monde où il avait vécu jusqu'alors.

M. Harley écouta attentivement, froidement en apparence. Puis, l'horloge sonnant une heure après minuit, il baisa la main de Marie en lui disant: « Vous êtes un ange, vous aussi. Je vous demande la nuit pour réfléchir et prendre mon parti.

— Prenez plus de temps, ami, dit Guillaume, rien ne presse. Jeanne ignore vos intentions... »

Mais M. Harley semblait être sourd à la voix de Guillaume. Guillaume, lui parlant de l'effet de ses démarches et du soin de sa dignité aux yeux d'autrui, ne pouvait le distraire de sa passion. Car, qui l'eût deviné? Sir Arthur, sous son apparence imperturbable, avait une grande spontanéité et, en même temps une grande ténacité dans ses affections. Il prit congé de Marie sur l'escalier, traversa sur la pointe du pied les corridors du vieux château, et arriva avec Guillaume à la chambre qu'on lui avait préparée.

Le premier objet qui frappa ses regards en y entrant, et qui lui arracha encore un *hó!* étouffé, fut Jeanne, debout auprès de son lit, couvrant de taies blanches les oreillers destinés à son sommeil... Jeanne, ayant le commandement en chef des lessives et les clefs du garde-meuble, présidait à la distribution du linge, et *le fin* ne passait jamais que par ses mains. La toile, blanche comme la neige, était parfumée, grâce à ses soins, d'iris et de violettes, et elle touchait sans les froisser les garnitures de mousseline légère qu'elle faisait flotter autour des coussins. Elle avait un peu de lenteur dans tous ses mouvements; mais, comme elle ne se reposait jamais, son travail incessant devançait encore l'activité souvent étourdi et bruyante de Claudie. Il y avait dans sa physiognomie une sorte de majesté angélique qui faisait disparaître la vulgarité de ses attributions. A la voir nouer lentement les cordons de ses oreillers, d'un air sérieux et pensif, on eût dit d'une grande-prêtresse occupée à quelque mystérieuse fonction dans les sacrifices.

L'Anglais resta immobile sans lui dire un mot. Guillaume, ému, se sentit cloué au plancher. Il eût mieux aimé en cet instant perdre l'amitié de sir Arthur que de le laisser seul avec Jeanne, et Dieu sait pourtant que sir Arthur eût été encore plus timide et plus réservé que Guillaume dans un tête-à-tête avec cette jeune fille. Cette dernière, impassible et la tête penchée, faisait tous ses nœuds en conscience. Il sembla à Guillaume qu'elle entrelaçait le nœud gordien, tant les secondes lui parurent longues. Enfin elle sortit, et l'Anglais amoureux, qui n'avait osé lui dire ni bonjour, ni bonsoir, se laissa tomber dans un fauteuil en poussant un gros soupir. « Demain, mon cher Guillaume, demain, dit-il en secouant la main du jeune baron pour prendre congé de lui, je vous dirai ce que tout cela sera devenu dans mon esprit. La nuit porte conseil.

— Vous comptez donc veiller? lui demanda Guillaume, qui, malgré son affection pour lui, ne pouvait se défendre d'un peu d'amertume ironique dans le fond de son âme. Je vous conseille, au contraire, de bien dormir, mon ami, car vous devez être brisé de fatigue. Le repos vous rendra l'esprit plus libre et plus sain pour réfléchir demain.

M. Harley ne répondit pas, et Guillaume le quitta, dououreusement jaloux de sa liberté et de son courage.

Arthur ouvrit ses malles qui l'avaient devancé, et qu'on avait déposées dans cet appartement, endossa sa robe de chambre, chaussa ses pantoufles, alluma deux bougies sur la cheminée, et se plongea dans son fauteuil, pour se livrer plus à l'aise à ses méditations. Mais il n'y avait pas encore donné cinq minutes qu'on frappa légèrement à sa

porte. Il alla ouvrir et vit paraître Jeanne qui lui apportait un plateau couvert d'un thé complet. « C'est mademoiselle Marie qui vous envoie ça, Monsieur », dit Jeanne en posant le plateau sur la table ; et elle porta la bouilloire devant le feu. Pendant ce temps, M. Harley s'étant dit que cette apparition était fatale, et la regardant comme un coup de sort, alla résolument pousser la porte, et revenant s'asseoir dans son fauteuil d'un air pensif qui n'était pas fait pour effaroucher la pudeur, « Mademoiselle, dit-il pendant que Jeanne arrangeait les porcelaines sur la table, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ? » Jeanne trouva l'Anglais excessivement poli, et lui répondit d'un air tranquille qu'elle attendait ses *commandements*.

## XV.

## NUIT BLANCHE.

« Je prendrai la liberté de vous demander, mademoiselle Jeanne, si votre intention est de vous marier ? »

Telle fut l'entrée en matière de sir Arthur, et il faut avouer que jamais préambule ne fut plus maladroit. Le bon Anglais était un être admirable pour sa candeur, sa droiture et sa générosité ; mais il n'était orateur dans aucune langue. Il portait dans son âme une sorte d'enthousiasme permanent pour les idées sublimes, qui n'avait pas trouvé d'expression, et qui paraissait un état calme parce que c'était un état chronique. En ce sens il avait avec le caractère de Jeanne de mystérieuses affinités. L'amour et la pratique du bien lui étaient naturels comme l'action de respirer, et il ignorait le mal au point de n'y pas croire. Grave et tranquille, parce qu'il atteignait et embrassait sans cesse l'idéal sans effort, il n'avait pas besoin de s'échauffer la tête pour professer et observer ses croyances religieuses et philosophiques. *Loyauté, dévouement, patience*, telle était sa devise, et c'était aussi le résumé de toutes ses doctrines. Son imagination n'allait pas au delà, mais elle ne restait jamais au-dessous de ce code fait à son usage et qu'il exposait d'une façon laconique et peu brillante. Comme ce n'était pas un grand esprit, il était facile de l'embarasser, et, pour peu qu'il voulût se manifester davantage, il s'embrouillait et devenait incompréhensible en français. Il se tenait donc en garde contre lui-même, ne s'embarquait dans aucune discussion, et se contentait de protester en silence contre les raisonnements qui le choquaient. Alors il ne répondait que par ce *ho!* qui disait beaucoup dans sa bouche et qui était la plus forte expression de sa surprise, de son mécontentement, et quelquefois de sa joie.

Jeanne fut très-étonnée de cette question dans la bouche d'un homme qu'elle ne connaissait pas du tout. — C'est-il pour plaisanter, Monsieur, répondit-elle, que vous me demandez cela ?

— Non, reprit l'Anglais, je ne plaisante jamais. Je vous demande, mademoiselle Jeanne, très-sérieusement, si vous êtes libre de vous marier ?

— Monsieur, ça ne regarde que moi, répondit Jeanne.

— Je vous demande bien pardon, ça me regarde aussi beaucoup. Je suis chargé de vous demander en mariage pour une personne de ma connaissance.

— Et pour qui donc, Monsieur ?

— Si vous ne voulez pas vous marier, vous n'avez pas besoin de savoir pour qui.

— C'est vrai ! Allons, Monsieur, vous vous amusez de moi. Dormez donc bien, je vous dis bonsoir. N'avez-vous plus besoin de rien ?

— Attendez encore un moment, mademoiselle Jeanne, je vous prie. Vous ne voulez pas vous marier, peut-être parce que vous aimez quelqu'un que vous ne pouvez pas épouser ?

— Ah ça ! Monsieur, répondit Jeanne en souriant, je n'aurai pas grand-peine à m'en défendre, car ça n'est pas.

— Écoutez, mon enfant ; je vous prie de me dire la vérité comme à un ami.

— Vous vous moquez, Monsieur. Comment donc que nous serions amis puisque nous ne nous connaissons quasiment pas ?

— Peut-être, Jeanne, que je vous connais très-bien sans que vous me connaissiez.

— Je ne sais pas comment ça se ferait, à moins pourtant que vous n'ayez connu ma pauvre défunte mère, dans le temps qu'elle demeurait ici ?

Pour la première fois de sa vie, sir Arthur eut un instinct de ruse, bien innocente à la vérité.

— Peut-être que je l'ai connue, votre mère ? dit-il, devinant que c'était le seul moyen d'inspirer de la confiance à Jeanne.

Ce petit mensonge fit sur elle un effet magique. Elle n'avait pas songé à regarder la figure de l'Anglais ; elle ne se rendait pas compte de son âge. Quoique sir Arthur n'eût guère que trente ans, qu'il eût une épaisse chevelure, le front le plus uni et le plus serein, la taille haute et dégagée, sa manière sévère de s'habiller et la gravité de ses allures n'avaient rien de folâtre, de coquet, ni de jeune. Jeanne ne se demanda pas s'il avait pu connaître beaucoup sa mère vingt ans auparavant.

— Si vous me parlez de ma pauvre chère défunte, c'est différent, dit-elle, et je pense bien que vous ne voudriez pas plaisanter avec moi là-dessus. Voyons, qu'est-ce que vous avez à m'en dire ?

— Jeanne, je m'intéresse à vous autant que mademoiselle Marie et que M. Guillaume, votre frère de lait ; je désire que vous soyez heureuse, je me fais un devoir d'y contribuer, et je suis assez riche pour contenter tous vos désirs. S'il est vrai que vous aimiez une personne de votre condition et que la différence de fortune soit un obstacle, je me charge de vous doter convenablement. Ainsi ayez confiance en moi, et répondez-moi sans crainte.

— Monsieur, vous avez bien des bontés pour moi, répondit Jeanne, peut-être que ma mère vous a rendu quelque service dans le temps ; mais ça serait bien le payer trop cher que de vouloir me doter. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de ça. Je ne suis amoureuse de personne, et personne ne me fait envie pour le mariage.

— Pourriez-vous me jurer cela sur l'honneur de votre mère, que vous paraissez tant aimer et regretter ?

— Oh ! oui, Monsieur, ça me serait facile, et si c'est de besoin, je ne demande pas mieux.

M. Harley garda un instant le silence. Il voyait bien à la physionomie et à l'accent de Jeanne qu'elle ne mentait pas.

— Cependant, reprit-il, voyant qu'elle se préparait à sortir, je désire faire quelque chose pour votre avenir, c'est un devoir pour moi. Ne me direz-vous pas quelles conditions vous mettriez à votre bonheur dans le mariage ?

— C'est drôle tout de même, dit Jeanne, que tout le monde ici me parle de mariage, quand je n'en parle jamais, moi, et quand je n'y songe pas du tout !

— Eh bien ! trouvez-vous que je vous offense en vous en parlant aussi, moi ? En ce cas, je ne dis plus rien, mon intention n'est pas de vous offenser.

— Oh ! je le crois bien, Monsieur, dit Jeanne qui craignit d'avoir été impolie, et pour qui la politesse était un devoir sérieux, parce que, pour elle, c'était l'expression de la bienveillance et de la sincérité. Vous pouvez bien me dire tout ce que vous voudrez, je ne m'en fâcherai pas.

— Eh bien ! ma chère Jeanne, permettez-moi de vous demander comment vous désireriez le mari que vous accepteriez ?

— Je n'en sais rien, Monsieur. Je n'ai jamais pensé à ce que vous me demandez là.

— Mais je suppose ! Vous ne pouvez même pas supposer ? Vous ne savez donc pas ce qu'on entend par une supposition ?

— Si Monsieur, je connais ce mot-là. On le dit quelquefois chez nous.

— Eh bien ! alors, en supposant que vous en soyez à choisir un mari, comment le voudriez-vous ?

— Vous m'en demandez trop ! Je vous dis que je ne sais pas.

— Eh bien ! comment voudriez-vous qu'il ne fût pas ?

Vous ne savez pas non plus ? Voyons, s'il était pauvre, le refuserez-vous ?

— Oh ! non, je ne le refuserais pas pour ça, puisque je suis pauvre moi-même, que je suis née dans les pauvres, que j'ai été élevée avec les pauvres, et que je mourrai comme les pauvres !

— Et s'il était riche, qu'en diriez-vous ?

— Je dirais non, Monsieur.

— Oh ! pourquoi cela ?

— Je ne peux pas vous répondre là-dessus. Mais je refuserais, bien sûr.

— Vous croyez que les riches sont méchants ?

— Oh ! non, Monsieur. Ma marraine, mon parrain, mam'selle Marie sont bien riches, et ils sont très-bons.

— Alors vous croyez qu'un riche vous ferait la cour pour vous séduire, et qu'il ne voudrait pas sérieusement, sincèrement vous épouser ?

— Ça pourrait bien arriver. Mais quand même je serais sûre qu'il ne se moque pas de moi, je ne voudrais pas de lui.

— Et s'il renonçait à sa fortune pour vous plaire, s'il faisait vœu de pauvreté pour être digne de vous ? s'écria sir Arthur frappé de surprise, et voulant lire au fond des mystérieuses idées de Jeanne.

— Ça, ça pourrait changer un peu mon idée, mais ça ne serait pourtant pas suffisant.

— Quel autre sacrifice faudrait-il donc faire ? reprit l'Anglais exalté intérieurement. Il y a peut-être quelqu'un capable de vous aimer assez pour consentir à tout.

— Non, Monsieur, non, dit Jeanne, il n'y a personne comme cela, je vous en réponds ; et si quelqu'un était consentant de mes idées, par une idée intéressée, il s'en repentirait bien un jour !

— Je ne comprends plus... Oh !.... expliquez-vous ! s'écria sir Arthur, qui avait le front tout humide de sueur à force de rechercher le sens des énigmes de la bergère d'Ep-Nell.

— C'est bien assez, mon cher monsieur, répondit-elle, je ne veux pas vous en dire plus. Si vous me portez intérêt, ne songez pas à me faire marier. Je n'ai besoin de rien, et avec votre amitié, si c'est de ma mère que j'en hérite, je vous serai bien assez obligée.

M. Harley, pétrifié par la surprise, n'osa la retenir davantage.

Jeanne trouva, derrière la porte, Claudie qui écoutait et regardait par le trou de la serrure, et qui ne parut nullement honteuse d'être surprise en flagrant délit de curiosité et d'indiscrétion. Jeanne ne songea pas de son côté à lui en faire un crime. Elle ne pensait pas avoir jamais de secrets pour Claudie, qu'elle aimait beaucoup et dont elle était fort aimée. — Tiens ! tu étais là ? lui dit-elle en regagnant leur commune chambrette. Pourquoi donc que tu ne l'es pas couchée ?

— Je pouvais-ti dormir, répondit naïvement la Toulloise, quand je voyais que tu ne revenais pas de chez ce monsieur ? Alors je suis venu écouter ce qu'il te disait. C'était joliment drôle !

— Pourquoi donc que tu n'entras pas ? tu m'aurais aidée à lui répondre : tu parles mieux que moi.

— Oh ! j'aurais eu trop honte, répondit Claudie, qui avait la prétention d'être timide, bien qu'elle fût passablement effrontée. Je ne sais pas comment tu peux causer comme ça si longtemps et de cent sortes de choses avec du monde que tu ne connais pas.

— De quoi veux-tu que je sois honteuse ? On ne m'a jamais dit de mauvaises choses, et ce monsieur est très-honnête.

— Oh ! pour ça, oui ! il parle très-honnêtement, et s'il n'était pas si drôle, il serait très-joli homme.

— Qu'est-ce que tu lui trouves donc de drôle ?

— Dame ! c'est-il pas drôle d'être Anglais ?

En causant ainsi, les deux jeunes filles étaient entrées dans leur chambre, située dans une tourelle, et éclairée par une fenêtre ou plutôt par une fente à embrasure taillée en biseau et terminée en bas par une meurtrière ronde qui avait jadis servi aux guetteurs pour pointer un fauconneau. Un banc de pierre plongeait en biais dans

cette embrasure étroite et profonde, et la lune, glissant par la fente, était le seul flambeau dont nos jeunes fillettes eussent besoin pour se mettre au lit. En servantes jalouses d'économiser la dépense de la maison, elles éteignirent leur lanterne, et Jeanne, s'asseyant sur le banc de pierre pour délayer son corsage, regarda dans la campagne et tomba dans la rêverie. A quoi donc penses-tu ? lui cria Claudie qui était déjà couchée. Tu ne veux donc pas dormir de cette nuit ?

— L'heure du sommeil est passée, dit Jeanne, et ce n'est quasiment plus la peine d'en goûter, car il fera bientôt jour. Tu ne saurais croire, Claudie, que, quand je vois le clair de lune, ça me fait un effet tout drôle.

— Oh ! moi, j'aime ça, le clair de lune ! reprit Claudie, luttant entre le sommeil et l'envie de babiller. Le reste du temps, je suis peureuse à mort la nuit ; mais quand la lune éclaire, je n'ai peur de rien, je vois tout.

— Eh bien ! moi, je ne suis pas comme toi, dit Jeanne. Le clair de lune m'inquiète un peu ; c'est le plaisir des fades ! les bonnes comme les mauvaises sont dehors par ce temps-ci, et si les âmes chrétiennes ne sont pas en grâce, il y a du danger.

— Ah ! tais-toi, Jeanne, s'écria Claudie ; si tu vas commencer tes histoires de fades, tu vas me faire peur. Tu sais bien que je ne veux plus croire à ça, moi. C'était bon chez nous ; mais à la ville, c'est bête : tout le monde s'en moque. Si tu parlais de ça à mam'selle Marie, tu verrais comme elle te gronderait !

— Je ne te force pas d'y croire, Claudie, les fades n'ont jamais été occupées de toi. Il y a des personnes que les esprits ne tourmentent jamais. Mais il y en a d'autres qui sont bien forcées de savoir de quoi il s'agit, et le moyen de se garer des mauvais pour être bien avec les bons. Ce n'est pas à moi qu'il faut dire qu'il n'y a pas de fades. J'en sais trop là-dessus, Claudie.

— Eh bien ! tais-toi, et viens te coucher ! V'là la peur qui me prend. Je ne sais pas comment tu oses en parler à cette heure. toi qui es sûre qu'il y en a.... Heureusement je suis un peu rassurée dans cette chambre, quand la porte est bien fermée, à cause qu'elles ne pourraient pas entrer par la fenêtre : il n'y en a point.

— Ça n'y ferait rien, va, Claudie. Tant petites que soient les *huisseries* d'une chambre, elles peuvent y passer si elles veulent. Mais n'aie pas peur, va. Elles ne te feront pas de mal tant que tu seras avec moi.

— C'est heureux pour moi, dit Claudie, car je n'ai pas ce qu'il faut pour les renvoyer, moi !

— Ne dis donc pas ça, Claudie !

— Je peux bien le dire à toi. Tu le sais bien. A propos de ça, Marsillat ne t'en conte plus du tout, pas vrai ?

— Non, du tout.

— Du tout, du tout ?

— Tu me demandes ça tous les jours ! Quand je te dis que non !

— C'est égal, Jeanne. Il n'y a guère de filles ni de femmes capables de se garer d'un homme comme lui.

— Ça n'est pourtant pas déjà si difficile.

— Je te dis que si, moi, c'est difficile ! Un homme qui veut ce qu'il veut ! Il le veut absolument, quoi !

— Il entend la raison comme un autre, va !

— Jamais je n'ai pu la lui faire entendre.

— C'est que tu n'avais pas grande envie de l'entendre toi-même, Claudie.

— Dame ! un homme si gentil ! et qui parle si bien !

— Et qui t'a fait des cadeaux !

— C'est bien gentil aussi, les cadeaux !

— Ça serait plus gentil de n'en pas avoir envie !

— Tout le monde ne peut pas être comme toi, écoute donc ; je ne dis pas que j'aie bien fait ; car tout ça, c'est des chagrins pour moi.

— Allons, ne te fais pas de chagrin ! ça ne t'empêchera pas de te marier, ma Claudie.

— Ça en ôte le goût. Quoi donc faire d'un paysan quand on est *au fait* de causer avec un monsieur ? Ça a tant d'esprit un Marsillat, et c'est si bête un Cadet !

— Mais c'est bon, c'est courageux, ça aime toujours ; et un Marsillat, ça n'aime pas longtemps !





Mademoiselle, dit-il, pendant que Jeanne arrangeait les porcelaines. (Page 54.)

— Tu crois donc qu'il ne m'aime plus du tout ?

— Je ne dis pas ça ; mais qu'est-ce que tu en dis toi-même ?

— Je dis que j'ai eu rudement de peine ! Mais ça commence à se passer. Faut bien se consoler, quand on ne peut pas mieux faire.

— Oui, faut se consoler, Claudie. Tout ça ne t'empêche pas d'être une bonne fille, qui travaille bien, et qui peut encore être aimée d'un homme comme il faut !. Le malheur quo tu as eu est arrivé à bien d'autres, et il n'y a pas si grand mal, quand on l'a fait par bouté et par amitié. Le bon Dieu pardonne ça ; comment donc que les hommes ne le pardonneraient pas aussi ?

— Tiens ! faut bien qu'ils le pardonnent ! dit Claudie en essayant une larme, et elle s'endormit sur le même oreiller que Jeanne, sa pudique et indulgente compagne.

Qu'on ne s'étonne pas de voir la chaste Jeanne si tolérante envers la repentante Claudie. Un ou deux péchés de jeunesse et d'entraînement ne déshonorent point

une jeune fille dans nos campagnes. Elles sont naturellement timides et chastes, mais elles sont faibles : les hommes ne leur font pas un crime de cette faiblesse qu'ils provoquent et dont ils profitent. Il n'y a jamais eu d'homme du monde au dix-huitième siècle qui ait su fouler au pied ce qu'on appelait alors le préjugé, mieux que nos paysans ne le font tous les jours. C'est un fait à constater et dont il ne faut tirer aucune induction contre les principes de Jeanne. Impeccable par résolution exceptionnelle, elle était l'indulgence et la charité même pour les fautes d'autrui.

Cependant Jeanne, qui avait l'habitude de dire des prières avant de s'endormir, tenait encore ses yeux ouverts lorsqu'il lui sembla voir la meurtrière qui éclairait l'intérieur de la tourelle, interceptée tout à coup par un corps opaque. Elle ne put retenir un cri, et aussitôt elle vit ce corps disparaître. Puis elle l'entendit glisser le long du mur extérieur, et des pas furtifs firent crier faiblement le sable du jardin. Cet étage n'était pas élevé de plus de dix à douze pieds au-dessus du sol, et il était possible de monter jusqu'à la lucarne par le treillage de la vigne qui tapissait la muraille. Claudie, éveillée en

4. Un homme comme il faut ne vent pas dire, dans la bouche de nos filles, un homme bien né ou bien élevé, mais un bonneté homme.



Elle ne put retenir un cri. (Page 56.)

sursaut, cacha sa tête sous les couvertures, et Jeanne, toute brave qu'elle était, n'osa pas d'abord aller regarder par la meurtrière. Lorsque après plusieurs signes de croix et de pieux exorcismes, elle s'y décida, elle ne vit plus rien. La lune était pure, et l'ombre des arbres fruitiers se dessinait immobile et nette sur le sable brillant des allées.

— Es-tu sotte, de me faire peur comme ça? dit Claudie.

— Je n'ai pas dit que ça fût le diable, répondit Jeanne. J'ai vu comme une tête.

— Ça avait-il des cornes?

— Non. C'était fait comme du *monde humain*, et malgré que je n'aie pas eu le temps de bien voir, parce que la lune donnait par derrière, j'ai vu comme des cheveux plats sur une tête plate.

— C'était donc fait comme la tête du vieux *Bride-vache*?

— Ça m'y a fait penser. Mais qu'est-ce que Raguét viendrait faire ici?

— Ça ne serait pas pour faire du bien. As-tu fermé les portes hier soir?

— C'est Mam'selle qui les a fermées avec l'Anglais, et peut-être qu'ils auront oublié de mettre la barre. D'ailleurs, tu sais bien que ce méchant Raguét est comme *une serpent*. Il passerait par le trou d'une serrure.

— Bah! tu te seras imaginé d'avoir vu quelque chose. Les chiens n'ont pas jappé.

— Tu sais bien que les chiens ne disent jamais rien à cet homme-là. Il a des paroles pour les endormir.

— Oui, des belles paroles! il leur jette de la viande de cheval mort. Il est plus voleur que sorcier, va, et plus méchant que savant.

— Il faut nous habiller et aller voir dehors, dit Jeanne.

— *Ma fine*, je n'y veux pas aller, s'écria Claudie. J'ai trop peur.

— Et s'il fait quelque dégât dans la cour ou dans le jardin, ça sera donc de notre faute, Claudie? Moi, j'y vas toute seule. Si c'est Raguét, ça ne me fait déjà plus tant peur que si c'était autre chose. Claudie ne voulut pas laisser Jeanne affronter seule l'aventure. Elle prit courage et l'accompagna. Tout était calme, et Claudie, rassurée, se moqua de Jeanne au retour.

— C'est égal, dit Jeanne; je l'ai vu, j'en suis sûre. Si c'est Raguot, ça n'est pas déjà si étonnant; c'est un homme qui se fourre partout, qui court toute la nuit, et qui dort quand les autres travaillent.

— C'est la vérité qu'il est curieux comme un merle, reprit Claudie; on le trouve toujours en travers quand on veut encher quelque chose. Il écoutait quelquefois le soir tout ce qui se disait chez nous, et il savait même toutes mes affaires avec Marsillat, sans que j'en eusse dit un mot à personne. C'est avec ça qu'il se fait passer pour sorcier, et qu'il donne la peur au monde.

Cependant sir Arthur ne dormait pas. Son imagination, si paisible d'ordinaire, avait pris le grand galop. La simplicité et l'étrangeté du personnage de Jeanne formaient un contraste qui le jetait dans les plus grandes perplexités. Qui m'eût dit, pensait-il, que je tomberais amoureux d'une paysanne, que je prendrais la résolution d'épouser un être qui ne sait pas lire, et que je me trouverais repoussé par sa fierté et arrêté par la profondeur de ses énigmes!

— Ami, dit-il au jeune baron, lorsque celui-ci entra dans sa chambre à neuf heures du matin, je suis beaucoup plus épris ce matin de Jeanne la villageoise que je ne l'étais hier soir de miss Jane. J'ai causé avec elle après vous avoir quitté...

— Vraiment? s'écria Guillaume en rougissant.

— Vraiment; et elle m'a parlé par énigmes: mais elle m'est apparue comme le modèle le plus pur et le plus divin qui soit sorti des mains du Créateur, et je commence à croire ce que je soupçonnais déjà, que certains êtres qui n'ont pas appris à lire, en savent plus long que la plupart des savants de ce monde. Elle est fort excentrique, cette Jeanne; elle porte dans son cœur un secret qui m'effraie et m'attire. Ce ne peut être qu'une chose sublime ou insensée. Et moi qui trouvais la vie aride et ennuyeuse! Moi qui ressentais parfois, sans vous l'avouer, les atteintes du spleen, me voici tout ému, tout rajeuni. Je tremble, je souffre... mais j'existe...

— C'est dire que vous espérez aussi, dit Guillaume. Comment pourriez-vous ne pas réussir à être aimé de cette pauvre fille?

— Je crains beaucoup le contraire. Cette pauvre fille n'a pas d'ambition. C'est pourquoi je l'admire; c'est pourquoi je l'aime, et persiste dans ma résolution de l'épouser, si je peux l'y faire consentir.

Guillaume n'essaya point de dissuader sir Arthur. Abattu et soucieux, il le conduisit auprès de sa mère, qui l'attendait avec impatience. La famille de Charmois vint déjeuner. La sous-préfète fut très-aigre avec l'Anglais, qui ne songea seulement pas à lui expliquer son billet, tant il lui eût été impossible de parler hautement d'un amour qui commençait à l'envahir, non plus sérieusement, mais plus passionnément qu'il n'avait fait d'abord. Madame de Boussac et son amie crurent donc que ce billet n'avait été qu'une plaisanterie. Cependant la sous-préfète le lui pardonnait d'autant moins qu'elle le voyait complètement insensible aux charmes de sa fille, et elle avait soif de se venger de lui. Elle était trop clairvoyante pour ne pas avoir remarqué aussi combien Jeanne était un sujet de trouble pour Guillaume. Des deux maris qu'elle avait guettés pour Elvire, elle n'en voyait donc plus un qui ne fût occupé de cette servante, et elle haïssait déjà la pauvre Jeanne, affectant de la traiter avec hauteur chaque fois que l'occasion s'en présentait, et jurant, en elle-même, qu'elle mettrait le désordre et la douleur dans cette maison où elle ne pouvait exercer son influence.

## XVI.

### LA VELLÈDA DU MONT BARLOT.

Marsillat arriva dans l'après-midi. Ne cherchant pas à se faire une nombreuse clientèle à Guéret, il n'était pas à la chaîne comme tous les avocats de province. Il voulait seulement faire ses premières armes dans son pays;

et n'y plaidant que les causes d'un certain éclat et d'une certaine importance, il avait souvent la liberté de revenir passer quelques jours à Boussac. Il cachait son ambition patiente sous un air d'insouciance et presque de dédain pour les gloires du barreau: au fond, il aspirait à la députation dans l'avenir.

On s'imaginera difficilement qu'un homme de ce caractère fût susceptible d'une grande passion pour une femme telle que Jeanne. Aussi Marsillat était-il très-calmé à l'égard de la bergère d'Ep-Nell. Mais il avait trop de persistance réfléchie dans la volonté, pour n'en pas avoir instinctivement dans ses désirs. Une fantaisie non satisfaite le tourmentait plus qu'il n'eût souhaité lui-même, et depuis près de deux ans qu'il convoitait en vain la possession de la plus belle des filles du pays de Combraille, il avait de temps en temps des accès de mauvaise humeur contre elle et contre lui-même, en se rappelant qu'il avait échoué pour la première fois de sa vie dans une entreprise de ce genre. Il y avait pourtant dépensé plus de soins que pour toute autre. Il l'avait vue avec plaisir être admise au château de Boussac, dans l'espérance qu'elle serait là sous sa main; et, durant toute la maladie de Guillaume, il avait pris tous les prétextes pour être assidu dans la maison. Dans les vastes galeries du vieux manoir où elle se hâtait pour le service de son cher parrain, le soir, surtout lorsqu'il la guettait dans la cour ou dans la laiterie, enfin, jusqu'auprès du lit où la prostration du malade le laissait quelquefois en tête-à-tête avec Jeanne, il avait épuisé son éloquence brusque et impérieuse, ses offres corruptrices et ses tentatives de familiarité, sans l'avoir émue ou effrayée un seul instant. Elle avait assez de force physique pour ne pas craindre une lutte où la prudence de Marsillat ne lui eût d'ailleurs pas permis de s'engager, car il sentait qu'un seul cri, un seul éclat de la voix de Jeanne, dans cette maison austère et silencieuse, l'eût couvert de ridicule et de honte. C'était donc par la séduction des paroles et des promesses qu'il pouvait espérer de s'en faire écouter; mais, à tous ses beaux discours, Jeanne haussait les épaules. « Je ne sais pas, lui disait-elle, comment vous avez le cœur de plaisanter comme ça, quand mon pauvre jeune maître est si mal, et ma pauvre chère marraine dans le chagrin. Vous avez pourtant l'air de les aimer, car vous êtes bien officieux dans la maison; mais vous êtes si fou, qu'il faut toujours que vous fassiez enrager quelqu'un. Je crois que vous *fajoteriez* autour des filles, les pieds dans le feu. Allons, laissez-moi tranquille: vous êtes un *diseur de riens*. Si vous y revenez, je vous recommanderai à la Claudie. »

Le sang-froid de Jeanne était une meilleure défense que la colère ou la peur. Au fond, Marsillat sentait qu'elle parlait avec bon sens, et qu'elle ne le jugeait pas plus mauvais qu'il n'était; car il avait du dévouement et de l'affection pour Guillaume, et sa conduite n'était pas toute hypocrisie.

C'est là, du reste, tout ce qu'il avait obtenu de la perle du Combraille, comme il l'appelait d'un air moitié passionné, moitié railleur. Nos bourgeois font rarement la cour sérieusement aux filles de cette classe. Ils gardent avec elles ce ton de supériorité méprisante qu'elles ont la simplicité de ne pas comprendre quand elles aiment, ce qui arrive bien quelquefois pour leur malheur, sans que la cupidité (mais je ne dirai pas la vanité) y soit pour rien. Nos bourgeois, affreusement corrompus, ont remplacé les seigneurs de la féodalité dans certains droits qu'ils s'arrogent, en vertu de leur argent et de l'espèce de dépendance où ils tiennent la famille du pauvre.

A mesure que la santé de Guillaume était revenue, Marsillat avait fort bien remarqué la protection jalouse qu'il avait accordée à sa filleule, et, craignant de devenir ridicule, il avait affecté de ne plus faire attention à Jeanne. Il y avait même des moments où, croyant deviner dans son jeune ami une passion réelle et funeste, il se sentait tenté d'être généreux et de favoriser son amour. Il eût seulement voulu que Guillaume réclamât son aide et les conseils de son expérience dépravée; mais

le jeune baron eût préféré mourir que de lui ouvrir son cœur.

D'ailleurs Marsillat était flatté, au fond de l'âme, d'être accueilli avec distinction et choyé particulièrement par les dames de la maison plus que tout autre indigène de sa classe. Tout bourgeois ambitieux a cette faiblesse, bien qu'il soit peu de provinces où la noblesse soit plus effacée que dans la nôtre, et bien qu'il fût de mode, à cette époque, de la railler et de la braver plus qu'elle ne le méritait.

Mais la force des choses avait mis Jeanne à couvert des obsessions de Marsillat. Il avait été vivre ailleurs, il avait songé à ses affaires, à sa réputation, à son avenir, et son caprice pour la fille des champs ne s'était plus réveillé qu'à de courts intervalles, et lorsque les occasions de lui parler devenaient de plus en plus rares et périlleuses pour sa réputation d'homme de poids. De jour en jour, les folies de jeunesse, pour lesquelles on n'a chez nous que trop de tolérance, devenaient moins conciliables avec la position de l'avocat renommé. Le goût s'en passait peut-être aussi chez Marsillat, au milieu de préoccupations de plus en plus sérieuses. En un mot, son désir pour Jeanne s'était endormi dans sa poitrine. Peut-être n'attendait-il qu'une occasion quelque peu énergique pour se réveiller.

Avant le dîner, il entraîna Guillaume et sir Arthur dans la prairie où Jeanne gardait ordinairement ses vaches. Il prit pour prétexte l'amusement de faire lever et de tuer quelques lapins dans les rochers qui longent la rivière. Dans le fait, Marsillat voulait voir sir Arthur en présence de l'objet de ses pensées; car Claudie avait assez bien écouté à la porte de sir Arthur, pour savoir à peu près par cœur l'étrange déclaration qu'il avait faite indirectement à Jeanne, et Marsillat n'était pas assez complètement détaché de Claudie pour n'avoir pas eu déjà un quart d'heure d'entretien particulier avec elle. Claudie n'ayant plus guère d'autres rapports avec son ancien amant que le plaisir de babiller avec lui de temps en temps, et voyant qu'il s'amusaient toujours de son caquet délégué, lui racontait avec complaisance tous les petits événements de la maison; et Marsillat, qui aimait à tout savoir, la faisait servir à sa police particulière, sans qu'elle y entendit malice. Cette familiarité cancanière est tout à fait dans les mœurs bourgeoises du pays.

Nos trois jeunes gens arrivèrent au bout de la prairie, sans que l'œil pénétrant de Marsillat et sans que le regard mélancolique et inquiet de Guillaume eussent découvert Jeanne. Cependant les vaches étaient au pré, et la gardeuse ne pouvait pas être loin. Mais ils durent renoncer à la rencontrer, et force fut à Léon d'entrer dans les rochers pour faire lever le gibier qu'il avait promis au fusil de M. Harley.

C'est alors seulement qu'il découvrit Jeanne abritée contre une grosse roche, et profondément endormie. Cette apparence de langueur et de paresse était bien contraire aux habitudes de Jeanne, et à ce préjugé rustique qu'il est dangereux de s'endormir aux champs. Mais elle avait à peine reposé deux heures cette nuit-là, et la fatigue l'avait vaincue. Sa quenouille était encore attachée à son côté; son fuseau avait roulé à terre, et le fil était rompu. Sa belle tête s'était penchée contre le rocher, et le chanvre de sa quenouille servait d'oreiller à sa joue candide. Elle était assise dans l'attitude la plus chaste, et sa main droite, pendante à son côté, avait, de temps à autre, le mouvement machinal, mais faible, de faire pirouetter le fuseau.

Marsillat, qui la découvrit le premier, s'arrêta à quelques pas devant elle, et fit signe à ses compagnons d'approcher. Guillaume éprouva un serrement de cœur indéfinissable à voir ainsi sa pudique Jeanne sous les regards brûlants de cet homme. Mais sir Arthur, après avoir contemplé Jeanne quelques instants en silence, parut tout à coup fort ému, et murmura à voix basse, en posant ses mains sur les bras de ses deux compagnons: Hé!... vous souvenez-vous?

— De quoi? dit Marsillat. Il paraît que vous avez quelque charmant souvenir!

— Hé! dit l'Anglais en étendant sa main vers la tête de Jeanne avec attendrissement; je me souviens de tout! Elle était la plus belle enfant du monde, elle est la plus belle fille de la terre!

— Mon Dieu! s'écria Guillaume en passant sa main sur son front, je me souviens de quelque chose comme dans un rêve!... Aidez-moi, rappelez-moi!...

— Guillaume, dit M. Harley, souvenez-vous des pierres jomâtres et de la druidesse Velléda, et des trois dons, et des trois souhaits que nous lui avons faits!

— Oui-da! s'écria Léon, je me souviens maintenant. Quant aux trois dons, je ne sais plus précisément ce que c'était. Il y avait trois pièces de monnaie différentes. Quant aux trois souhaits... je me rappelle celui de M. Harley, « un bon mari »; et le mien, « un amant robuste... » Je ne me rappelle plus celui de Guillaume.

— Ni moi, dit Guillaume; mais je me rappelle mon aumône. C'était une pièce d'or.

— Et moi, je me rappelle tout, comme si c'était hier, s'écria sir Arthur.

— Et vous croyez que c'était Jeanne? demanda Guillaume troublé.

— Pourquoi pas? reprit Léon; je n'en sais rien, mais il est facile de s'en assurer.

Comme il élevait la voix sans ménagement, Jeanne s'éveilla, devint toute rouge de surprise et de honte, puis se frotta les yeux, se leva, sourit, et regarda ses vaches. Elles étaient un peu loin. Jeanne voulut courir pour les rejoindre; mais Marsillat l'arrêta.

— Jeanne, lui dit-il pour l'éprouver, tu n'as donc jamais dit à personne ce que tu avais fait des trois pièces de monnaie que les fades du mont Barlot avaient mises dans ta main, quand tu étais petite, un jour que tu t'étais endormie sur les pierres jomâtres?

Pour la première fois, depuis l'incendie de la chaumière d'Ep-Nell, Guillaume vit un grand trouble et une profonde terreur sur le visage de Jeanne.

— Dieu du ciel! s'écria-t-elle en devenant pâle comme la mort, comment savez-vous ça, Monsieur? Je ne l'ai jamais dit qu'à ma mère, et ma mère ne l'a jamais dit à personne.

— Ta tante le savait apparemment, Jeanne?

— Non! ma tante ne l'a jamais su. Qu'est-ce qui a pu vous le dire? Ça n'est pas de ma faute si vous le savez, je ne l'ai jamais dit.

— Mais pourquoi avez-vous mis tant de soin à cacher une chose si simple? dit Guillaume. Je ne comprends pas pourquoi vous attachez tant d'importance à ce hasard, ma chère Jeanne.

— Et vous aussi, mon parrain, vous le savez donc? dit Jeanne consternée.

— Et moi aussi, dit l'Anglais en prenant, d'un air à la fois paternel et respectueux, la main de Jeanne, je le sais, et je vous prie de nous dire si cela a été pour vous la cause de quelque chagrin.

— Non, Monsieur, dit Jeanne, d'un air de fierté singulière, je n'en ai jamais eu de chagrin.

— Mais pourquoi l'as-tu caché? dit Marsillat, qui affectait de tutoyer Jeanne, pour faire un peu souffrir ses deux rivaux. Voyons! tu as cru sérieusement que cela te venait des fades?

— Je n'ai rien à vous dire là-dessus, monsieur Marsillat, répondit Jeanne d'un air mécontent. Vous autres savants, vous avez vos idées, et nous avons les nôtres. Nous sommes simples, je le veux bien, mais nous voyons aux champs, où nous vivons de jour et de nuit, des choses que vous ne voyez pas et que vous ne connaissez jamais. Laissez-nous comme nous sommes. Quand vous nous changez, ça nous porte malheur.

— Ainsi, tu crois que ce sont les fades? répéta Marsillat. Allons, grand bien te fasse! Tu vois, Guillaume! ajouta-t-il, affectant de tutoyer aussi le jeune baron, comme il le faisait quelquefois quand il se sentait l'humeur taquine, voilà l'esprit de nos belles bergères! Elles ont mille superstitions absurdes, et ta filleule ne les a pas perdues depuis tantôt deux ans, je crois, que ta sœur

essaie de lui débrouiller le cerveau. Jeanne, veux-tu que je te dise?...

— Nenni, Monsieur, je veux que vous ne me disiez rien, répondit Jeanne avec une tristesse qui était toute l'expression de son courroux. En voilà bien trop la-dessus. Moquez-vous de moi, si vous voulez, et des choses que vous ne connaissez pas, si vous ne craignez rien. Moi, je n'ai rien dit, et je n'ai pas fait de mal.

— Oh! s'écria sir Arthur, affligé de la douleur qui se peignait sur les traits de Jeanne, je ne comprends rien... Mais si Jeanne est dans l'erreur, il lui faut dire la vérité. On ne doit pas se moquer d'elle, mais lui apprendre...

Sir Arthur s'arrêta court en voyant le visage de Jeanne couvert de larmes. Il eut tant de douleur d'avoir contribué à la faire pleurer ainsi, qu'il resta stupéfait, et, plein du désir de la rassurer et de la consoler, il ne sut lui dire que « Hé!... »

L'affliction et le trouble de Guillaume furent plus visibles encore; mais gêné par la présence de Marsillat, il n'osa faire un pas ni dire un mot pour retenir Jeanne, qui s'éloigna avec empressement.

— Eh bien, dit Marsillat qui, seul, ne parut point ému, que dites-vous, sir Arthur, de cette étrangeté? n'est-ce pas une observation curieuse à faire sur les mœurs de nos campagnes? Vous avez voyagé dans des pays lointains et sauvages; vous ne vous doutiez pas, je parie, qu'il y eût au centre de la France des superstitions si arriérées!

— Dites tant de poésie fantastique, répondit M. Harley. Je ne trouve rien de ridicule ni de méprisable dans tout ceci, et je me rappelle fort bien ce que vous m'avez raconté autrefois des fées ou fades qui hantent les antiques cromlechs gaulois. Mais expliquez-moi pourquoi cette jeune fille pleure?

— Parce que cela porte malheur de parler des fades et de trahir les relations qu'elles ont daigné avoir avec les mortels. C'est un crime envers elles, et, dès ce moment, elles poursuivent et tourmentent les indiscrets en qui elles avaient mis leur confiance. Vous voyez bien qu'il ne peut venir à l'esprit de cette fille que nous soyons les trois fées du mont Barlot. Elle persiste à croire qu'elle a reçu l'aumône des bons génies, et, dans la crainte que son secret ne soit ébruité, elle gémit et se défend de l'avoir divulgué. Quant à moi, je ne suis pas si tolérant que vous, sir Arthur, à l'endroit de la poésie dite fantastique. Je hais la superstition, et déplore l'erreur grossière, sous quelque forme qu'elles se présentent. Je ne laisse jamais échapper l'occasion de m'en moquer, et je crois que c'est un devoir à remplir envers ces gens simples, qui seront peut-être nos égaux le jour où nous voudrions les éclairer, au lieu de les tenir dans les ténèbres de l'abrutissement.

— Vous êtes devenu bien philanthrope depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir, dit Guillaume avec un peu d'aigreur.

— Je l'ai toujours été, répondit Marsillat, et je me pique de l'être encore, et plus que vous, Guillaume. Car il entre dans les idées de votre caste de perpétuer l'ignorance chez le pauvre, afin d'y perpétuer la soumission. Aussi admirez-vous, en poètes, que vous prétendez être, le merveilleux qui remplit ces pauvres cervelles; et vous ne faites qu'entretenir, par la dévotion, par la protection accordée aux images miraculeuses, aux pèlerinages, et autres niaiseries, la folie de nos pauvres villageois. Au lieu que nous, infâmes libéraux, nous voudrions qu'ils pussent lire Voltaire comme nous, et se débarrasser du respect qu'ils portent à Dieu, au diable et à certains hommes.

— Monsieur Marsillat, vous avez raison sur un point et tort sur l'autre, répondit M. Harley. Je voudrais avec vous qu'on affranchît le paysan de ses terreurs comme de sa misère... Mais si vous n'avez que Voltaire à lui faire lire, quand il saura lire, je regretterai pour lui ses légendes poétiques et ses croyances merveilleuses. Jeanne disait tout à l'heure quelque chose d'assez profond, que vous n'avez pas senti. Des paysans, qui vivent aux champs de jour et de nuit, disait-elle, voient des choses que vous

ne verrez jamais. C'est-à-dire qu'ils ont l'esprit plus tourné à la poésie que nous, et, en cela, je ne sais trop si nous devons les plaindre ou les envier, les désabuser ou les admirer.

— Oui, oui, vous les admirez en curieux, en amateurs! reprit Marsillat. Vous recueillez volontiers leurs légendes pour les mettre en vers, en prose fleurie et en musique. Mais vous ne voudriez pas que vos enfants fussent nourris de pareils contes, et vous auriez grand soin de les désabuser s'ils prenaient au sérieux ceux de leurs nourrices.

— Vous vous trompez peut-être, dit Guillaume. L'enfant a besoin de poésie, comme le paysan, et on ne peut guère l'instruire qu'à l'aide des symboles. Quant à moi, j'ai été nourri de ces contes que vous méprisez tant, et je serais bien fâché d'avoir sucé l'esprit de Voltaire avec le lait.

— Je sais que vous avez été nourri du même lait que Jeanne, reprit Marsillat en souriant, et les fabliaux de la mère Tula ont pu être de votre goût, comme ceux de ma grand-mère, qui était, ne vous en déplaise, une sorte de paysanne, ont été peut-être du mien jadis. Mais vous n'aimez plus ces symboles qu'à la condition d'en chercher et d'en trouver le sens, au lieu que la pauvre Jeanne et ses parrelles y voient de grosses et terribles réalités qui font l'occupation, le tourment, l'idiotisme et l'abaissement de leur vie. Qu'en dit notre philosophe? ajouta-t-il en s'adressant avec un peu d'ironie à M. Harley.

— Je dis, répondit celui-ci, qu'il faudrait traiter le cerveau des paysans comme on a traité celui de Guillaume: leur laisser la poésie, et les aider à découvrir le symbole.

— Alors, il n'y aurait plus foi à la poésie, s'écria Léon, qui aimait à discuter. Ils ne feraient plus que s'en amuser comme vous autres; les plus froids deviendraient des critiques, les plus artistes des littérateurs; je ne demande pas mieux, moi; mais ils perdraient dès lors cette naïveté crédule que vous appelez leur poésie, et qui fait, à vos yeux, tout le charme de leur superstition.

M. Harley voulut répondre; mais il fut bientôt contredit et battu par Marsillat, qui avait la parole plus facile, et qui était à cheval sur une logique plus claire. Cependant il ne convainquit pas l'Anglais, qui, en rendant justice à la netteté de sa critique, trouvait beaucoup de sécheresse dans ses sentiments, et n'envisageait qu'avec effroi sa philosophie matérialiste. Mais les esprits qui se contentent d'une certaine portion, étroite et distincte, de la vérité acquise, auront toujours, dans la discussion, beaucoup d'avantage apparent sur ceux qui cherchent dans l'inconnu une vérité plus vaste et plus idéale. M. Harley dut bientôt céder la palme du raisonnement à l'avocat, et Guillaume, qui se sentait ébranlé par le talent de Léon plus qu'il ne voulait en convenir, devint de plus en plus triste, et finit par garder le silence.

Cette conversation fut reprise le soir autour de la table à ouvrage, où les demoiselles du château et leurs jeunes hôtes avaient ordinairement une causerie à part, tandis que les parents jouaient aux cartes avec quelques fonctionnaires ou bourgeois royalistes de la ville. Arthur et Guillaume eussent souhaité qu'il fût question de Jeanne entre eux et Marie seulement; mais il n'y eut pas moyen d'empêcher Marsillat de raconter devant Elvire l'aventure du mont Barlot, la découverte que M. Harley avait faite de l'identité de Jeanne avec la petite chevrière, dite la druidesse des pierres jomâtres, et le chagrin que cette fille crédule avait montré en entendant raconter l'incident des pièces de monnaie déposées dans sa main. Mademoiselle de Bousac écouta ce récit avec beaucoup d'attention, et voulut en savoir tous les détails. M. Harley, seul, se les rappelait exactement et minutieusement. Guillaume, étant fort jeune à l'époque de l'événement, en avait un souvenir vague, qui se réveillait à mesure que sir Arthur racontait. Marsillat avait meilleure mémoire que Guillaume; mais la poésie de ce petit roman l'ayant moins frappé que ses deux compagnons, il ne s'en serait peut-être jamais souvenu plus que Guillaume sans le secours de M. Harley. Cette différence dans l'im-



pression diverse que plusieurs personnes reçoivent et conservent d'un même fait est assez prouvée par l'expérience journalière.

Sir Arthur n'avait été qu'une fois en sa vie aux pierres jomâtres. Ce lieu sauvage avait laissé dans son souvenir un tableau distinct, et les moindres circonstances qui s'y rattachaient lui semblaient en faire partie. Marsillat ayant cent fois passé par là avant et après, eût été fort embarrassé de noter un cas particulier. Il avait guetté et surpris bien d'autres fois, et moins innocemment peut-être, les bergères endormies dans les rochers et sous les buissons de ces parages peu fréquentés. Cependant la demeure éloignée et les habitudes sauvages de Jeanne l'avaient tenue assez longtemps à l'abri des regards de l'ardent chasseur, pour qu'il eût oublié ses traits, d'ailleurs fort changés et pour ainsi dire transformés depuis la rencontre du mont Barlot jusqu'à l'époque où les yeux noirs de Claudie avaient attiré le jeune avocat vers les bruyères de Toull et les dolmens d'Ep-Nell. Quant à Guillaume, quatre ans passés à Paris dans le monde avaient pour ainsi dire mis un abîme entre les souvenirs de son adolescence et les émotions d'une vie nouvelle.

Lorsque tout le monde se fut retiré de bonne heure, suivant la coutume pacifique et régulière de la cité de Boussac, Arthur, Guillaume et Marie prolongèrent encore quelque temps la veillée dans le grand salon. L'Anglais persistait dans son amour pour Jeanne, et mademoiselle de Boussac, bien loin de l'en dissuader, admirait ce qu'elle appelait sa sagesse, et s'enthousiasmait avec lui pour son étrange projet d'hyménée. Guillaume était taciturne, et, enfoncé sous la grande cheminée, il tourmentait les tisons avec une agitation singulière. M. Harley voulait l'amener à lui donner une complète adhésion; mais le jeune homme se retranchait sur le danger d'unir indissolublement une intelligence éclairée avec des instincts honnêtes mais aveugles. Puis il revenait à la lutte, peut-être éternelle, que son ami aurait à soutenir contre l'opinion. Il s'effrayait du ridicule et du blâme qui allaient s'attacher à cette résolution excentrique. Arthur combattait ces objections par des arguments sans réplique au point de vue du sentiment et de la raison naturelle, et Guillaume était ému, oppressé, et comme vaincu au fond de son âme. Et alors il trouvait un secret soulagement à prévoir que Jeanne, fidèle à sa bizarre détermination, repousserait l'idée du mariage, et il conjurait sir Arthur de ne pas se déclarer avant que sa sœur ou lui-même, au besoin, eussent réussi à savoir le fond des pensées de la mystérieuse bergère. Et alors aussi Marie le grondait de sa froideur et de sa faiblesse en présence du rôle sublime de leur ami. Enfin, il fut résolu que, le lendemain, mademoiselle de Boussac s'attacherait aux pas de Jeanne jusqu'à ce qu'elle lui eût arraché son secret.

## XVII.

### LA GRANDE PASTOURE.

Le soleil n'était pas encore levé lorsque la romanesque Marie alla trouver Jeanne dans l'étable, et s'asseyant sur le bord de la crèche, tandis que la jeune fille trayait ses vaches, elle entra en matière par l'aventure du mont Barlot. Lorsqu'elle lui eut déclaré et assuré que Guillaume, Arthur et Marsillat étaient les auteurs du miracle dont elle avait fait l'événement capital de sa vie, la belle laitière suspendit son travail et resta comme étourdie sous cette révélation. Si tout autre la lui eût faite, elle n'y eût jamais cru, mais elle vénérât sa jeune maîtresse presque à l'égal de sa patronne, la Vierge des Cieux, et elle demeura comme étourdie et consternée sous le coup de la froide réalité. Vraiment, quand on ôte au paysan sa foi au prodige, il semble qu'on lui enlève une partie de son âme.

— Eh bien ! ma Jeanne, dit la jeune châtelaine, tu regrettes donc beaucoup ton rêve ?

— Oui, ma chère demoiselle, j'en ai du regret, répondit Jeanne ; je m'étais accoutumée à y penser tous les

jours. Mais si ça m'ôte un plaisir, ça m'ôte aussi une peine.

— Explique-toi clairement. Tu peux bien tout me dire, à moi, Jeanne. Tu sais combien je t'aime. Tu sais aussi que je ne me moque jamais de toi, et bien que j'aie ignoré jusqu'ici à quel point tu croyais aux fades, je me sens moins que jamais capable de te tourmenter et de t'humilier.

— Oh ! je le sais, ma chérie mignonne ; vous avez trop bon cœur ! Mais enfin, vous ne croyez pas les mêmes choses que nous.

— C'est vrai ; mais je puis t'écouter, et peut-être adopter tes idées si elles me paraissent justes. Voyons, instruis-moi dans ta croyance comme si j'étais païenne et que tu voulusses me convertir. Apprends-moi ce que c'est que les fades.

— Eh ! Mam'selle, c'est bien simple ; elles sont filles de Dieu ou filles du diable. Elles nous aiment ou nous haïssent, nous soulagent ou nous tourmentent, nous conservent dans le bien ou nous jettent dans le mal, selon que nous les connaissons, et que nous nous donnons aux bonnes ou aux mauvaises. Quand une personne a la *connaissance*, elle fait son salut en restant sage. Quand elle ne connaît rien, il lui vient des mauvaises pensées, et elle se laisse aller au mal sans savoir comment.

— Eh bien ! quand tu as trouvé, après ton sommeil sur les pierres jomâtres, ces pièces dans ta main, as-tu regardé cela comme un présent des fées ou comme un piège ?

— Attendez, ma mignonne. Il faut tout vous dire. Vous ne savez pas qu'il y a un trésor caché dans notre pays !

— Je sais cela. Tout le monde le cherche et personne ne le trouve. On dit aussi qu'il y a un veau d'or massif enterré sous la montagne de Toull ; que ce veau d'or, ou ce bœuf d'or, comme vous l'appellez, se lève, sort de son gîte caché à certaines époques de l'année, particulièrement à la nuit de Noël, et qu'il se met à courir la campagne en jetant du feu par les yeux et par les naseaux.

— Oui, Mam'selle, c'est comme ça que ça se dit.

— On dit encore que si quelqu'un, coupable d'une mauvaise action, vient à rencontrer le *bauf*, le bœuf épouvante, le poursuit, et peut le tuer ; au lieu que si la personne est en état de grâce, et marche droit à lui, elle n'a rien à craindre. Enfin, on dit que si cette personne a le bonheur de le rencontrer la nuit de Noël, juste à l'heure de l'élevation de la messe, elle peut le saisir par les cornes et le dompter ; alors le bœuf d'or s'agenouille devant elle, et la conduit à son trou qui est justement le trou à l'or, l'endroit où git le trésor de l'ancienne ville de Toull, perdu et cherché depuis des milliers d'années.

— Oui, Mam'selle ; vous savez donc tout ça ?

— Je l'avais entendu raconter en plaisantant, et hier soir, M. Marsillat nous a donné beaucoup de détails, et nous a assuré que presque tous les habitants de Toull et des environs croyaient fermement à cette folie, quoiqu'ils ne l'avouent pas aux bourgeois. Et toi, Jeanne, est-ce que tu y crois ?

— Ma mignonne, vous dites déjà que c'est une folie ! Moi, je ne dis rien là-dessus. Je ne peux pas dire que ce soit faux, ma mère y croyait. Je ne veux pas dire que ce soit vrai, M. le curé de Toull dit que c'est un péché. Seulement, j'ai toujours tâché de ne pas faire de mal, afin de n'être pas tuée par le *bauf*, si je venais à le rencontrer, et de trouver le trésor, si c'est la volonté de Dieu.

— Allons ! ma bonne Jeanne, tu y crois. Après ?

— Après, Mam'selle ? Est-ce qu'on ne vous a pas dit que pour n'être pas en danger, il faut n'avoir jamais eu de l'or tant seulement un brin en sa possession ?

— C'est vrai, on me l'a dit aussi. Vous pensez donc que l'or porte malheur ?

— Ça, j'en suis bien sûre ! Toutes les fois qu'un bourgeois en a montré à une fille, elle a quasiment perdu l'esprit, et elle s'est *rendue à lui*, quand même il était vieux, méchant et vilain. Eh bien ! le jour où je trouvai de l'or dans ma main, je commençai par le jeter bien loin de moi. Ensuite, pour qu'il ne portât pas malheur à

d'autres, je fis un trou dans la terre avec mon couteau, sous la grande pierre jomâtre, et je poussai le louis d'or dedans avec mon sabot. Mais comme il y avait eu dans ma main de l'argent aussi, je ne me méfiai pas de l'argent, et le portai bien vite à ma mère.

— Tu penses donc de suite aux fades ?

— Non, Mam'selle. Je n'y pensais pas, je n'avais pas de *connaissance*; je savais seulement que l'or portait malheur, et je n'en voulais point. Quand je dis à ma mère ce qui m'était arrivé, et que je lui montrai les deux pièces d'argent, elle commença à m'instruire. Elle me lança beaucoup de m'être laissée aller au sommeil sur les pierres jomâtres, qui sont un mauvais endroit, et elle m'enseigna ce que je devais faire pour me sauver des mauvais esprits qui avaient agi avec moi comme s'ils croyaient m'avoir achetée. Elle fut contente de ce que j'avais laissé le louis d'or au mont Barlot et de ce que je ne l'avais pas mis dans ma poche, ni regardé avec plaisir, ni désiré de le conserver. Elle ne savait trop que dire du gros écu blanc. Ça pouvait être bon ou mauvais; mais ça pouvait aussi n'être ni mauvais ni bon, parce qu'il y a des *fadets* qui sont fous, qui niment à s'amuser, et qui font des petites niches un peu emmyeuses, mais pas bien méchantes, comme de vous faire chercher votre fuseau, ou de vous casser souvent votre fil en filant, ou encore de vous faire défaire vos pelotons en tournant le *dévide* à l'envers quand vous n'y faites pas attention. Nous avons donc fait bénir l'écu dans l'église et nous l'avons mis dans le tronc aux pauvres. Quant à la pièce de cinq sous, qui était bien relusante, bien petite et bien jolie... il y avait l'empereur Napoléon dessus, et ma pauvre chère mère aimait beaucoup cet empereur-là. Elle disait souvent que si elle n'avait pas été nourrice elle aurait voulu être cantinière pour aller à la guerre contre les Anglais qui ont pris et abimé notre pays dans les temps anciens, du temps de la *Grande-Pastoure*.

— Eh bien! la petite pièce de l'empereur ?

— Ma chère défunte me dit comme ça : « Jeanne, c'est bon, cette pièce-là, c'est du bonheur et de l'honneur. C'est la bonne fade qui, en voyant comme la mauvaise fade voulait te tenter avec de l'or, a mis dans ta main ce petit sou blanc pour te défendre. C'est, pour sûr, la grande fade d'Ep-Nell qui te veut du bien, parce qu'elle sait que tu n'es pas méchante, et que tu n'as jamais fait de peine à ta mère, ni de tort à personne. Faut donc garder son cadeau, et ne jamais t'en séparer. » Là-dessus elle perça le petit sou blanc et me le fit attacher à la croix de mon chapelet avec la petite médaille de la bonne sainte Vierge qui commande à toutes les bonnes fades. Et tenez, Mam'selle, je l'ai bien toujours. Le voilà au bout de mon chapelet, dans ma poche; la nuit je le passe à mon cou, et comme ça je ne le quitte jamais.

Et Jeanne montra à sa jeune amie un petit chapelet de ces graines grisâtres qui croissent dans nos champs et dont je ne sais plus le nom. L'humble offrande de sir Arthur y était attachée par un petit anneau de fer.

— Voilà, ma mignonne, reprit Jeanne, l'histoire des trois pièces, qui m'a tant fait faire de prières, parce que je croyais que c'était un miracle, et qui m'a souvent aussi donné la peur. Vous dites que ça n'en est pas un. Eh bien! vous vous trompez peut-être. Les fades peuvent bien s'en être mêlées et avoir fait choisir à ces trois monsieurs, sans qu'ils le sachent, la pièce qui pouvait me porter malheur ou bonheur.

— Et sais-tu, ma pauvre Jeanne, de qui te vient ton cher petit sou blanc ?

— Ça doit être de mon parrain !

— Eh bien! non, c'est du monsieur anglais.

— De l'anglais ? Ah ! dit Jeanne étonnée, un Anglais peut-il porter bonheur à une chrétienne ?

— Tu crois donc qu'un Anglais n'est pas un chrétien ?

— Je ne sais pas.

— Je t'assure qu'ils sont aussi bons chrétiens que nous, Jeanne !

— Je sais bien que ça se dit comme ça, à présent, Mam'selle; mais du temps de votre papa, que vous n'avez guère connu, ça se disait autrement. Savez-vous pour-

quoi ma mère aurait voulu que je vienne à attraper le *bauf* et à trouver le *trésor* ?

— Voyons !

— Elle disait que le *trésor* était si gros, que personne n'en verrait jamais la fin; qu'il y aurait de quoi rendre heureux tout le monde qui est sur la terre; qu'il y aurait encore de quoi payer une grosse armée pour renvoyer les Anglais de la France, car ils étaient les maîtres à Paris, à ce qu'il paraît, dans le temps où elle me disait ça.

— Et pourquoi haïssait-elle ainsi l'Angleterre ?

— Dame! Mam'selle, elle avait appris ça chez vous, du temps qu'elle y élevait votre frère. Votre défunt papa, qui était un grand militaire (qu'on dit), leur faisait la guerre, et votre maman, qui avait toujours peur qu'on ne le tue, les haïssait à mort. Alors quand l'empereur a été renvoyé et mis dans une cage de fer par les Anglais, ma mère a pleuré, pleuré, et moi aussi je pleurais de la voir pleurer. Et puis quand on disait que les Anglais avaient amené de leur pays un roi anglais et qu'ils l'avaient mis à Paris pour commander aux Français, elle se fâchait, et elle disait comme ça : « Ah! ma pauvre chère dame de Boussac doit avoir rudement de chagrin ! » Aussi, Mam'selle, j'ai été bien étonnée quand je suis venue ici et que j'ai entendu dire à votre maman qu'elle aimait Louis XVIII, le roi anglais; et je ne savais que penser de voir qu'il y avait son portrait dans sa chambre et qu'on avait mis le portrait de l'empereur dans le grenier. Aussi je l'ai mis dans ma chambre, moi, sans qu'elle le sache, et je ne crois pas qu'il y ait de mal à ça.

— Non, sans doute. Moi aussi j'admire et je plains le grand empereur. Mais prends garde que madame de Charmois ne découvre que tu honores ainsi son portrait, car elle n'aurait pas de cesse que maman ne le fit brûler.

— Aussi, Mam'selle, je le cache tous les matins avec un tablier que j'accroche dessus. Mais le soir, quand je reviens dans ma chambre, je le regarde, et ça me fait plaisir. Dame! écoutez donc, mon père aussi avait été soldat du temps de la République, et, sous l'empereur, il avait été dans un pays qu'on appelle l'Italie, et il s'était bien battu. Je ne l'ai pas connu non plus; mais je sais qu'il n'aimait pas beaucoup les Anglais, et il y avait dans notre maison une image de l'empereur qui a brûlé avec tout le reste.

— Ainsi, tu songes à faire la guerre aux Anglais, Jeanne? Quand tu auras trouvé le *trésor*, tu achèteras une grosse armée, et tu te mettras en campagne sur un beau cheval blanc, comme Jeanne d'autrefois, la belle Pastoure qui a délivré notre pays des habits rouges ?

— Oh! Mam'selle, comment donc que vous savez ces choses-là? J'en rêve toutes les nuits, et même quel-quefois quand je suis tout éveillée, et que je garde mes bêtes, je m'imagine que je vois arriver tout ça. Cependant, je n'en parle jamais à personne.

— Mais moi, Jeanne, je te devine, et peut-être que je fais des rêves semblables de mon côté. On ne peut pas être si près de Sainte-Sévère sans s'émouvoir au récit de ce qui s'y est passé. On dit qu'il y a à Toull des lions que les Anglais y avaient fait tailler dans la pierre, pour humilier le pays, et que tous les jours on leur donne encore des coups de sabot.

— Ah! Mam'selle, je vous bien que vous êtes comme moi! Ma mère a dit que votre grand-père avait été très-ami avec la Grande-Pastoure, et qu'il était aussi un grand soldat enragé contre les Anglais.

— Mon grand-père ?

— Oui, Mam'selle, un seigneur de Boussac. Elle avait entendu dire ça dans la maison d'ici.

— Ces choses-là sont beaucoup plus anciennes que tu ne penses, Jeanne; mais n'importe. Il y a eu, en effet, dans notre famille un maréchal de Boussac qui fut le compagnon de la Pucelle, et je sens comme toi, Jeanne, qu'il serait doux de mener cette belle vie. Mais cela n'est plus de notre temps, mon enfant. Nous voilà en paix pour longtemps, pour toujours peut-être, avec l'Angleterre. Nous sommes censés libres, et les Anglais ne viendront plus ouvertement nous faire la loi. Il convient

à une bonne chrétienne comme toi de ne plus les haïr et de ne plus songer à lever une armée contre eux.

— Ça ne vous va donc pas, Mam'selle, ce que j'ai dit? Je vous en demande pardon.

— Cela me va beaucoup, au contraire, tes idées, ma bonne Jeanne, et je t'aime davantage d'avoir toutes ces imaginations. Mais tout cela est impossible, et d'ailleurs il y a de bons Anglais qui nous aiment et qui pleurent l'empereur Napoléon.

— Vrai, Mam'selle? il y en a? Oh! il faudrait faire grâce à ceux-là.

— Certainement, Jeanne, et tu dois commencer par notre ami M. Harley, qui admire la belle Pastoure et l'empereur autant que toi.

— *Si pourtant*, dit Jeanne en hochant la tête, les Anglais les ont fait mourir tous les deux. Ils ont brûlé la Grande-Pastoure parce qu'elle avait la connaissance!

— M. Harley la révéra comme une martyre et comme une sainte, je l'en réponds.

— Oui da! c'est donc un bien brave homme, cet Anglais-là?

— Le meilleur, le plus sage, le plus humain qui soit sur la terre, Jeanne.

— Ça me fait plaisir. Je n'ôterai pas son petit sou blanc de mon chapelet.

— Garde-t'en bien, tu lui ferais trop de peine.

— Et à cause donc, Mam'selle?

— Parce qu'il t'aime, Jeanne.

— Il m'aime! C'est donc vrai qu'il a connu ma mère?

— Je ne sais pas, mon enfant, mais il t'aime beaucoup.

— Et pourquoi donc?

— Parce qu'il aime ce qui est bon et beau. Qui se ressemble, s'assemble, Jeanne! N'est-ce pas vrai?

Mademoiselle de Boussac continua sur ce ton, au grand étonnement de Jeanne, qui se confondait en remerciements, sans rien comprendre à l'affection dont elle était l'objet. Mais elle l'acceptait comme la marque d'une grande bonté, et prêtait l'oreille d'un air naïf au panégyrique que sa jeune maîtresse lui traçait de sir Arthur. Mais quand Marie essaya de faire expliquer Jeanne sur les sentiments qu'il lui inspirait, elle s'aperçut qu'elle perdrait du terrain au lieu d'en gagner, et qu'une sorte de méfiance et d'effroi, sentiments bien contraires à ses dispositions habituelles, s'emparaient de la jeune fille. — Voilà déjà deux fois, Mam'selle, que vous voulez trop me faire dire ce que j'en pense, dit-elle; je ne sais pas pourquoi vous vous inquiétez de ça.

— Mais voyons, Jeanne, reprit mademoiselle de Boussac, je suis une fille à marier, moi, et je puis d'un jour à l'autre, être demandée par quelqu'un.

— Oh! si c'est pour me faire causer que vous me questionnez comme ça, répondit Jeanne, qui donna avec simplicité dans cette petite ruse, je vois bien qu'il faut que je retienne ma langue, car peut-être que je vous ferais de la peine sans le savoir.

— Nullement, Jeanne; je suis comme toi, fort peu pressée de me marier, et je ne me sens éprise de personne. Aussi tu peux parler, et je te consulte.

— Oh! moi, Mam'selle, je ne me permettrai pas de vous conseiller!

— Tu ne m'aimes donc pas?

— Pouvez-vous dire ça!

— En ce cas, parle, s'écria Marie en lui passant un bras autour du cou, et en l'attirant auprès d'elle sur la crèche. Suppose que tu sois à ma place, et que M. Harley veuille t'épouser.

— Est-ce que je sais moi?

— Mais, enfin, tu peux bien supposer!

— Je supposerai tout ce qui vous fera plaisir, dit Jeanne, et je vous répondrai dans la vérité de mon âme. Je n'épouserai jamais ce monsieur-là; d'abord parce qu'il est Anglais, et que je ne voudrais pas mettre au monde des enfants anglais. Je peux bien ne pas le détester, et je lui porte du respect, puisqu'il est si brave homme; mais l'épouser! Non, quand il serait fait pour moi (mon égal), je ne voudrais pas contrarier l'âme de

ma chère défunte mère et de mon pauvre défunt père. Ensuite, Mam'selle, je dirais non, parce qu'il est riche, et que ça me porterait malheur. On dit chez nous que l'argent rend fier et méchant. Je ne dis pas ça pour vous, ma bonne chère mignonne; il n'y a rien de si bon et de si humain que vous. Mais il n'y en a peut-être pas beaucoup qui vous ressemblent, et je vois bien déjà que mam'selle Elvire n'est pas comme vous. Et puis moi, je suis trop simple pour savoir me servir de l'argent. Je ferais peut-être du mal avec, et ma mère m'a commandé de rester pauvre. Enfin ça ne se pourrait pas, et il y aurait quarante mille bons Anglais pour m'épouser, que je ne voudrais pas du meilleur de tous, je vous le jure sur mon baptême!

Jeanne parlait avec plus de vivacité que de coutume. Il y avait en elle comme une sorte d'indignation patriotique qui faisait briller son regard et la rendait plus belle encore que de coutume, quoique son expression fût changée. Marie, impressionnable comme une âme de poète, ne pouvait s'empêcher de l'admirer, quoique son obstination l'affligeât profondément, et elle la comparait intérieurement à Jeanne d'Arc. Il lui semblait voir et entendre la Pucelle dans toute la rudesse du langage rustique qu'elle devait avoir avant de quitter la houlette pour le glaive. Ce mélange de douceur et de fermeté, de sérénité angélique et d'enthousiasme contenu, devait avoir caractérisé l'héroïne de Vaucouleurs, et la romanesque descendante du sire de Brosse s'imaginait que l'âme de la belle Pastoure revivait dans Jeanne pour se reposer de ses durs labeurs dans une vie obscure et paisible, en attendant qu'une autre transformation l'appelât à se manifester encore dans tout l'éclat douloureux de la force et de la gloire.

Cependant, après avoir raconté à son frère et à M. Harley toute cette causerie matinale avec une exactitude minutieuse, Marie osa conclure, en souriant, que sir Arthur ne devait pas désespérer de fléchir sa *bergère inhumaine*, mais qu'il faudrait du temps, des soins et de la patience.

Sir Arthur se résigna à faire prendre à son roman une allure plus grave que le grand trot excentrique sur lequel il l'avait commencé. La difficulté imprévue de cette conquête enflamma davantage son amour, et il devint épris et sentimental comme un garçon de vingt ans. Le cerveau tout rempli de rêves poétiques et le cœur pénétré de sentiments romanesques, mais gauche, timide et embarrassé comme jamais Chérubin ne le fut auprès d'une brillante comtesse, il était pour Marie un objet d'admiration et d'intérêt, et pour Marsillat, qui observait tous ses mouvements, un type de ridicule achevé. La vérité est qu'il y avait de l'un et de l'autre chez ce bon M. Harley, et que, sauf la triste figure et l'âge mûr de Don Quichotte, il ressemblait un peu en ce moment au héros de Cervantes déposant son casque et se couronnant de fleurs pour se transformer en berger.

Quant à Guillaume, il parut tout à coup soulagé d'un grand poids, et il se donna même la peine d'être fort galant auprès d'Elvire. Madame de Charmois, étonnée et ravie de ne pas découvrir la moindre accointance entre lui et Jeanne, commença à concevoir de sérieuses espérances.

## XVIII.

### LA FENAISON.

Des jours et des semaines s'écoulèrent dans un calme apparent. Sir Arthur chérissait la campagne et ne s'était pas fait beaucoup prier pour passer tout l'été à Boussac. La châtelaine, comptant qu'il avait beaucoup d'influence sur son fils, avait espéré qu'il le déciderait à sortir de son apathie et à faire choix d'une carrière. Guillaume montrait chaque jour plus d'éloignement pour les divers états qu'on lui offrait, et sa mère n'espérait plus lui faire conquérir un sort brillant qu'à l'aide d'un bon mariage. Elle le promenait dans les châteaux d'alentour, et attirait chez elle ses nobles voisines; mais, à son grand déplaisir, Guillaume, loin d'admirer leurs charmes, n'était



H. DELAVILLE.

Marie, impressionnable comme une âme de poète, ne pouvait s'empêcher de l'admirer. (Page 63.)

porté qu'à remarquer leurs défauts; et comme elle faisait part de ses soucis à la sous-préfète, celle-ci insinuait avec acharnement que Guillaume devait avoir quelque déplorable inclination pour une personne d'un rang inférieur, qu'il ne pouvait avouer. Elle nomma même Jeanne plusieurs fois; mais comme rien, dans l'apparence, ne justifiait cette accusation, madame de Boussac ne voulut point y croire.

M. Harley était un mauvais auxiliaire pour ses projets ambitieux. Il essayait parfois de se conformer à ses intentions; mais lorsque Guillaume lui demandait pourquoi il lui donnait un exemple si contraire à ses conseils, le bon Arthur restait court, souriait, et finissait par avouer qu'en fait de mariage, il ne connaissait d'autre considération que l'amour. Il était de ces Anglais qui épousent qui bon leur semble, une comédienne, une cantatrice, une danseuse même, pourvu qu'elle leur plaise; et comme Jeanne lui plaisait par des qualités moins brillantes, mais plus essentielles, il pensait faire un acte de haute raison en même temps que de goût, en persistant à l'épouser.

Cependant il l'aimait avec patience. Il ne voulait plus

l'effaroucher par des offres soudaines. Il s'était résigné à l'étudier de loin, afin de se rapprocher d'elle peu à peu, à mesure qu'il trouverait, dans les habitudes de la vie champêtre, les occasions de lui inspirer de la confiance, et de lui parler une langue qu'elle pût entendre. Il s'ingéniait avec une rare maladresse, mais avec une bonne foi touchante, à deviner les moyens de lui plaire et d'en être compris. Il s'informait de ses parents, de son pays, de ses amis toullois. Il avait été à Toull, faire connaissance avec le curé Alain pour lui parler de son projet et le mettre dans ses intérêts; mais sous le sceau du secret, et à la condition que le bon desservant n'en parlerait à Jeanne que lorsque les manières de la jeune fille lui auraient donné quelques espérances. Il s'était fait, dans cette occasion, le messager de Jeanne pour porter, de sa part, l'argent qu'elle avait gagné, à sa tante la Grand'Gothie, et comme il avait quadruplé cette petite somme sans en rien dire à personne, et sans s'inquiéter si cette femme n'était pas une des plus riches du pays sous sa misère apparente, il lui avait donné à penser, sans s'en douter, qu'il était l'amant heureux de Jeanne, et que celle-ci avait enfin compris le parti qu'elle



Le sacristain l'eût cédé de bonne grâce. (Page 65.)

pouvait tirer de sa jeunesse et de sa beauté. Puis, Jeanne ayant dit un jour devant lui à mademoiselle de Boussac qu'une des choses qu'elle regrettait le plus de son pays, c'était son chien qu'elle avait été forcée de laisser au père Léonard, parce qu'elle voyait qu'il lui faisait plaisir, sir Arthur avait été pour acheter et ramener ce chien. Le sacristain l'eût cédé de bonne grâce à Jeanne, mais il n'avait pas refusé l'argent du *mylord*, et tout le hameau de Toull avait été en révolution pour savoir ce que signifiait une si étrange affaire, un beau monsieur achetant fort cher un vilain chien de berger. Enfin, comme on n'entendait venir de la ville aucun bruit fâcheux contre les mœurs de la fille d'Ep-Nell, on avait conclu que l'Anglais était *imberriague*, c'est-à-dire un peu fou ; et chaque Toulloise qui, venant au marché de Boussac, deux fois la semaine, y rencontrait Jeanne faisant les provisions du château, ne manquait pas de lui parler de M. Harley en termes fort moqueurs. On rendait pourtant justice à sa générosité : car il semait l'argent sur ses pas, et cherchait à se faire rendre, par les pauvres habitants de ces landes arides, mille petits services inutiles : comme de lui tenir son cheval pendant qu'il allait

à pied un bout de chemin, de lui donner un renseignement dont il n'avait que faire, de lui aller cueillir une fleur ou de lui vendre un oiseau, le tout pour avoir l'occasion de payer d'une manière exorbitante ces malheureux déguenillés. Mais le paysan est si rarement assisté dans ces contrées sauvages, qu'il s'étonne et s'alarme presque de la charité, comme d'une folie ou d'un piège, bien qu'il en profite avec joie.

Jeanne n'était pas moqueuse de sa nature, et les railleries dont sir Arthur était l'objet, lui inspiraient une sorte de compassion respectueuse. « Ce pauvre homme, se disait-elle, on se moque de lui parce qu'il est bon ! » Elle lui parlait avec une considération particulière, et l'entourait, dans son service, de prévenances filiales. Mais elle ne paraissait pas plus enamourée de lui que le premier jour, et il attendait avec une admirable résignation, un jour d'abandon ou d'émotion qui n'arrivait pas.

Bien qu'il n'eût confié son secret qu'à Guillaume et à sa sœur, et qu'il se fût laissé plaisanter sur sa lettre à madame de Charmois, sans paraître y avoir attaché la moindre intention sérieuse, ses assiduités à la prairie,



au jardin où Jeanne ramassait les *folles herbes* pour ses vaches, à l'étable où il venait faire, sans aucun progrès, des études d'ammaux d'après nature, tout cela ne pouvait manquer d'être commenté par Claudie, et même par Cadet, qui était bien un peu épris et un peu jaloux de Jeanne, quoiqu'il ne fût pas certain d'être précisément amoureux d'elle ou de Claudie. Claudie avait commencé par dire que Jeanne avait bien *de la chance*, que la mère Tula avait eu grand'raison de prédire qu'elle trouverait le trou-à-l'or, vu que l'Anglais avait plus d'écas qu'il n'en pourrait tenir sous la montagne de Toull; mais ne voyant pas arriver le grand événement de ce mariage qu'elle avait prédit, la première, Claudie ne savait plus que penser, et elle eût cru que sir Arthur voulait agir avec Jeanne comme Marsillat avait agi avec elle, si Jeanne, dont elle ne pouvait suspecter la sincérité, ne lui eût assuré que jamais l'Anglais ne s'était permis de lui dire « un mot d'amourette. »

Mais Marsillat qui, revenait passer presque tous les samedis et les dimanches à Boussac, voyait parfaitement M. Harley filer ce qu'il appelait le parfait amour, et il n'avait pu se refuser le plaisir d'en faire des gorges chaudes avec deux ou trois de ses amis de la ville, qui avaient répété la nouvelle en plein billard..... d'où elle avait été circuler sur la place du marché..... d'où enfin elle avait été, à cheval et en patache, se promener et se répandre dans les villes et villages des environs. Si bien qu'au bout d'un mois, on savait dans tout l'arrondissement et même au delà, qu'il y avait au château de Boussac un original d'Anglais, millionnaire, et assez beau garçon, qui s'était coiffé d'une servante, au point de vouloir en faire sa femme. Les dames de la province, qui sont, par nature et par position, fort jalouses de la beauté des villageoises et des grisettes, étaient indignées contre l'Anglais. Leurs maris abondaient dans leur sens, disant qu'on pouvait bien faire sa maîtresse d'une servante, mais que l'épouser était une preuve d'aliénation, voire d'immoralité. Les jeunes gens étaient curieux de voir cette beauté qui faisait de pareilles conquêtes, et qui, disait-on, jouait la cruelle pour être plus sûre d'être épousée. On venait de Chambon, de Gouzon, de Sainte-Sévère, et même de la Châtre, où le public est plus malin et plus flâneur que partout ailleurs, pour voir la *belle Boussaquine*; et comme on la voyait fort rarement, il y en avait qui, ne voulant pas passer pour avoir fait inutilement le voyage, affirmaient qu'elle n'était pas du tout jolie, et que l'Anglais était un libertin blasé, incertain s'il devait se couper la gorge ou épouser une maritorne pour se désennuyer.

Tous ces propos n'entraient que furtivement dans le château de Boussac, grâce à Claudie et à Cadet, qui se gardaient bien d'en rien dire tout haut, défense expresse leur ayant été signifiée de jamais rapporter les sottises du dehors à l'oreille de mademoiselle de Boussac ou de son frère. Jeanne levait les épaules quand sa compagne de chambre les lui racontait, et seule, dans toute la ville, elle ne voulait ou ne pouvait croire qu'elle fût l'objet de toutes les conversations et le point de mire de tous les regards. La Charmois en assommait madame de Boussac, criait au scandale, et réclamait fortement l'expulsion de Jeanne. Mais madame de Boussac, qui menait à cinquante ans, dans son vieux castel, la vie d'une jolie femme de l'Empire, se levant tard, passant trois heures à sa toilette, sommeillant sur sa chaise longue et dorlotant ses migraines, était peu clairvoyante, haïssait les partis extrêmes, et trouvait d'ailleurs beaucoup plus vraisemblable que sir Arthur songeât à épouser sa fille que sa servante. L'amitié franche et ouverte de Marie et de M. Harley l'un pour l'autre, pouvait donner le change, et la Charmois elle-même s'y perdait quelquefois. Guillaume aussi la jetait parfois dans l'erreur des douces illusions, en se montrant fort empressé auprès d'Elvire. Il est vrai que quand il était las de se contraindre et de railler, il cessait brusquement ce jeu amer, et c'est alors que la *Charmoise*, comme on l'appelait dans la ville (où déjà elle était détestée pour ses grands airs, son caractère intrigant et sa dévotion hy-

poçrite), retombait dans ses soupçons et dans ses colères concentrées.

Tout ce roman de sir Arthur produisit pourtant des résultats sérieux sur deux personnes dont l'une le raillait avec aigreur, et dont l'autre paraissait le blâmer tristement. La première fut Léon Marsillat, qui, piqué au jeu, et irrité dans ses instincts de lutte, eût donné son meilleur cheval, et peut-être sa plus belle cause, pour prélever sur Jeanne les droits que l'Anglais prétendait acheter de son nom et de sa fortune. Marsillat regrettait avec dépit d'avoir contribué à amener Jeanne à Boussac, où il ne pouvait l'obtenir que de sa bonne volonté, à quoi il n'avait pas réussi. Si elle eût été encore bergère à Ep-Nell, et qu'Arthur et Guillaume fussent venus la lui disputer, il l'aurait poursuivie dans le désert, et il se flattait qu'elle n'eût pas été rebelle à d'audacieuses tentatives de corruption. Mais il fallait désormais changer de moyens, ruser, attendre... Marsillat n'en avait pas le temps. Il se disait qu'il était bien fou de penser à cette péronnelle stupide, lorsqu'il avait tant d'autres affaires et tant d'autres plaisirs. Et cependant il rêvait quelquefois la nuit qu'il la voyait revenir de l'église, au bras de son époux, M. Harley, et il s'éveillait en jurant et en haussant les épaules, furieux de n'avoir pas réussi à rendre ridicule le personnage de ce mari. Son orgueil en était mortellement blessé.

L'autre personne sur qui rejaillissait toute l'émotion du roman de sir Arthur, c'était Guillaume. Ce jeune homme avait pour Jeanne ce qu'en style de roman on peut appeler une passion. C'était cela et rien que cela, car, pour un amour profond, capable de dévouement et de courage, il était bien loin de sir Arthur, qu'il accusait pourtant dans son âme d'aimer avec un calme philosophique, et de ne pas connaître l'amour exalté. On se trompe ainsi : on prend pour l'attachement ce qui n'est que l'émotion du désir, et on traite de froideur ce qui est la sérénité d'une affection à toute épreuve. Guillaume n'eût jamais songé à épouser cette fille des champs. Il s'était laissé frapper l'imagination par sa beauté peu commune, par sa candeur touchante et par les événements romanesques de leur première rencontre à Toull. Le dévouement qu'elle lui avait montré dans sa maladie avait flatté ensuite son innocente vanité. Il avait cru, il croyait encore n'avoir qu'un mot à dire pour la voir tomber dans ses bras. Il s'était abstenu par pitié, par délicatesse; et, à force d'admirer sa propre vertu, il en était venu à s'prendre fortement de l'objet d'un si grand sacrifice. Cependant il avait eu la résolution de se guérir de cette folie. Il s'était éloigné; il avait guéri, il avait même oublié; mais la vue de Jeanne, encore embellie et poétisée par l'affection de sa sœur, l'avait troublé dès l'instant de son retour. Et maintenant l'amour de sir Arthur réveillait le sien. Jeanne, inspirant des sentiments si profonds et des projets si sérieux, acquérait à ses yeux un nouveau charme et un nouveau prix; et comme il s'imposait le devoir de ne pas empêcher son mariage, il s'excitait lui-même d'une manière vraiment puérile et malade à la désirer, tout en s'imposant de renoncer à elle. Sa fantaisie devenait une idée fixe, une perpétuelle rêverie, une souffrance fiévreuse, une passion en un mot, puisque nous l'avons nommée ainsi, faute d'un nom qui peignit cette affection à la fois brutale et romanesque, particulière à la situation et à la nature d'esprit de notre jeune personnage. Il voulait parfois s'en distraire sérieusement, en essayant de faire la cour à mademoiselle de Charmois; mais Elvire, avec ses talents frivoles, ses toilettes effrénées, et son caquet frotté à l'esprit des autres, était si inférieure à Jeanne, que Guillaume avait bientôt des remords d'avoir cherché à comparer la demoiselle à la paysanne. Elvire était tout à fait dépourvue de charme. On n'avait développé en elle que les instincts égoïstes, les goûts d'ostentation et les préjugés étroits. La bonne Marie elle-même, tout en blâmant les cruelles railleries de Guillaume sur son compte, ne pouvait réussir à l'aimer.

Un jour l'agitation amassée dans le cœur de Guillaume devint si forte, qu'elle faillit déborder. On était au temps

des fauchailles et on rentrait le foin de cette belle et grande prairie voisine du château, où Jeanne avait gardé ses vaches dans les *bordures* seulement, durant toute la jeune saison des herbes. Ce fut un grand amusement pour toute la jeunesse du château, maîtres et serviteurs, de grimper sur le char à bœufs, et de manier avec plus ou moins d'adresse et de légèreté la fourche et le râteau. Cadet conduisait les convois, l'aiguillon à la main, fier comme un empereur d'Orient. Sir Arthur, comme le plus robuste, occupait le haut de l'édifice savamment équilibré et tassé par lui-même sur la charrette. Le bon Anglais était un peu vain de la facilité avec laquelle il avait acquis ce talent rustique, en regardant comment s'y prenaient les garçons de ferme. Il avait endossé une blouse de grosse toile bleue, et, coiffé d'un chapeau de paille tressé aux champs par les petits pastours, il déployait complaisamment la vigueur de ses muscles, et se réjouissait de hâler ses belles mains, dont il avait eu tant de soin jusqu'alors, mais dont il craignait que Jeanne ne méprisât la blancheur efféminée. « Vous travaillez *trop bien!* lui disait Jeanne, naïvement émerveillée de sa force et de son ardeur; jamais je n'ai vu un *bourgeois se prendre* (s'en acquitter) si bien. Vois donc, Claudie, si on ne dirait pas que ce monsieur est un homme comme nous? »

Aucune parole ne pouvait être plus douce à l'oreille de sir Arthur. Déjà il se rêvait propriétaire d'une bonne ferme de la Marche ou du Berri, vivant à sa guise, en bon campagnard, loin du monde dont il était las, serrant lui-même ses récoltes, travaillant *comme un homme*, avec ses métayers, enrichissant ses colons, faisant le bonheur de sa commune, et goûtant lui-même la plus grande félicité auprès de sa belle et robuste compagne. Voilà la vie que j'ai toujours rêvée, pensait-il, et Dieu me la doit, pour être resté fidèle à ces goûts simples et à l'amour de la nature embellie par le travail de l'homme. Tandis qu'Arthur, le front baigné de sueur, et les yeux brillants d'espérance, échangeait avec Jeanne des regards bienveillants, des paroles enjouées et de grandes *fourchées* de foin, les bœufs, enfoncés jusqu'aux genoux dans le fourrage qu'on leur livre à discrétion ce jour-là pour les distraire de la *mouche* qui les harcèle, secouaient de temps en temps leurs belles têtes accouplées sous le joug, et imprimaient au charroi un mouvement de tannage qui faisait tomber souvent sur ses genoux l'aimable Marie perchée, auprès de sir Arthur, sur l'*avant* de l'édifice. Cette jeune fille, trop frêle pour supporter la chaleur, folâtrait autour des travailleurs. grimpaient ou descendaient légèrement, en posant ses petits pieds sur les épaules de son frère, allait donner un ou deux coups de râteau auprès de Claudie, puis, tout d'abord essoufflée, se laissait tomber en riant sur les petites meules d'attente appelées *miloches*, en termes du pays. Claudie, alerte et court vêtue, était vermeille comme une cerise, et mettait, comme sir Arthur, de la coquetterie à montrer sa prestesse et son ardeur. Elvire était aussi robuste qu'une villageoise; mais trop serrée dans son corset pour avoir les mouvements libres, elle était, à chaque instant, appelée par sa mère qui, assise sur le foin, et grillant sous son ombrelle, trouvait que la pauvre fille devenait rouge comme une pivoine et ne paraissait pas à son avantage, ainsi fardée plus que de raison par le soleil de juin.

Guillaume avait mis veste bas, et, faisant luire au soleil l'éclat de sa chemise de batiste, découvrait son cou rond et blanc comme celui d'une femme. Il était vraiment le plus beau jeune homme qu'on pût voir; mais Claudie le trouvait trop mince, et l'air de tendre commisération avec lequel elle lui disait: « Vous vous échaufferez, monsieur Guillaume », l'humiliait par la comparaison qu'il faisait de sa frêle organisation avec la taille carrée de l'Anglais. (*S'échauffer*, c'est prendre un coup de soleil et la fièvre.)

Rebuté de voir que Jeanne ne quittait pas le travail de passer le foin au *rangeur*, et qu'elle était ainsi en rapport continu de regards et de paroles avec sir Arthur, il prit une branche, et, se plaçant à la tête des bœufs, il

s'amusa, sous prétexte de les soulager des mouches, à leur faire secouer rudement le char, et par conséquent son rival. Sir Arthur ne s'en impatientait pas, et rien ne put lui faire faire une chute ridicule. Il nait et assurait avoir le pied marin.

Madame de Boussac se tenait à l'écart sous un massif d'arbres, et causait avec Marsillat d'une affaire d'intérêt. Ce dernier se rapprocha enfin de Guillaume, et lui demanda ce qu'il trouvait de si intéressant dans le visage des bœufs, pour rester là, insensible à d'autres visages, beaucoup plus intéressants dans leur animation.

— Vous n'êtes pas assez artiste, lui répondit le jeune homme, affectant de ne pas comprendre, et cherchant à se distraire du véritable sujet de ses préoccupations, pour admirer ces faces bovines si bien coiffées dans notre pays, et si calmes dans leur puissance. Oui, je comprends que Jupiter ait pris cette forme dans un jour de poésie. Il y a du dieu dans ce large front si bien armé, et dans cet œil noir à la fois si fier et si doux. Il y a de l'enfant aussi dans ces naseaux si courts et dans le poil fin et blanc qui entoure proprement cette lèvre délicate. Il y a du paysan dans ces genoux larges et rapprochés, dans la lenteur de cette démarche tranquille. Il y a du lion dans cette queue vigoureuse qui fouette l'échine toujours noueuse et sèche. Oui, c'est un bel animal! Le fanon est magnifique et le flanc a un développement immense. On prétend que la face est stupide: c'est faux; elle exprime la force et l'innocence; elle a du rapport avec la physionomie de l'homme qui cultive la terre et soumet l'animal. Voyez comme nos paysans entendent bien l'art sans le savoir! Quel peintre, quel sculpteur eût imaginé cette coiffure d'un style si large et si simple! Ce *frontal* de paille tressée, qui ressemble à un diadème, et cet entrecroisement ingénieux des courroies qui embrassent les cornes et le joug! vraiment ceci doit être de tradition antique, et jamais le bœuf Apis n'a été plus majestueusement couronné.

— C'est très-joli, ce que vous dites là, répondit Marsillat en souriant. C'est de la poésie, c'est de l'art; mais il y a de la poésie ailleurs, et mon sentiment d'artiste préfère d'autres modèles. Tenez, Guillaume, regardez Jeanne! cette belle fille si douce et si forte aussi! Forte comme un homme! Voyez! Elle enlève cinquante livres de foin au bout de la main, et cela toutes les trois minutes, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

— Oh! je crois bien! s'écria Cadet, qui avait écouté avec stupéfaction les belles paroles que Guillaume avait dites sur les bœufs, mais qui comprenait beaucoup mieux l'éloge de Jeanne par Marsillat. Monsieur Léon, c'est la fille la plus forte que *j'asse pas connaître*. Elle lève six boisseaux de blé et alle se les fiche sur l'épaule aussi lestement que moi, foi d'homme! Ah! la belle fille que ça fait!

— Eh bien, Cadet a le sentiment poétique à sa manière, reprit Léon; mais ne sauriez-vous rien trouver, Guillaume, pour louer Jeanne aussi agréablement que vous l'avez fait pour ces grandes bêtes cornues? Est-ce qu'il n'y a pas dans Jeanne une meilleure part de la divinité? Puissante comme Junon ou Pallas, fraîche comme Hébé, gracieuse comme Isis, la messagère des dieux. Voyons! je ne suis pas poète, moi, je ne fais pas de ces métaphores-là quand je plaide; mais si j'étais vous, j'aurais remarqué, dans cette créature rustique, mille beautés auxquelles vous ne daignez pas prendre garde. Comme elle est bien vêtue ainsi! Le bon Dieu devrait toujours secouer sur nous les rayons du soleil d'été, afin que toutes les femmes adoptassent ce costume élémentaire. Rien qu'une courte jupe et une chemise; convenez que c'est charmant! Vous parlez d'antiques! Ceci est chaste et voluptueux comme l'antique: on ne voit rien et on devine ce torse admirable: la chemise monte et agrafe au cou, les manches au poignet; l'étoffe n'est ni fine ni transparente; mais ce gros tissu de chanvre usé à la blancheur et le mouleux des draperies grecques. Et quelle statue de Phidias que Jeanne! Ses belles formes se dessinent dans ses mouvements libres et agiles. Regardez, si la jeune Charmois n'a pas l'air d'une poupée

de dire à côté d'elle! Oui, oui, je vous dis que cela est plus beau qu'un bœuf, car il y a là aussi de la déesse et de l'enfant. Rappelez-vous la druidesse des pierres jomâtres; c'était Velléda, et pourtant c'était Lisette! Les jolis naseaux courts et la lèvre délicate du bœuf n'attirent ni mon souffle, ni mes lèvres, je vous jure, au lieu que ce profil olympien et ces lèvres de rose...

Guillaume tourna brusquement le dos à Léon sans écouter le reste de sa phrase. Il courut offrir son bras à sa mère, qui regagnait le château. Marsillat lui était odieux. Tout le temps qu'avait duré sa brûlante description, il avait eu un sourire et des regards diaboliques. Tout cela semblait dire à Guillaume: Tu vois ce chef-d'œuvre de la nature, cet objet de tes secrètes pensées!... Admire et convoite! c'est moi qui triompherai de sa pudeur sauvage, et tu échoueras misérablement en faisant de la poésie qu'elle ne comprendra pas.

Guillaume ne retourna pas au pré. Il monta à sa chambre, et, penché sur le balcon qui domine une si effrayante profondeur, il se livra aux plus sombres rêveries, tandis que les rires des faucuses et le cri des bouviers se perdaient dans l'éloignement.

## XIX.

### AMOUR DE JEUNE HOMME.

Aussitôt après le diner, où Guillaume expliqua son abatement par une forte migraine, il retourna à sa chambre, et, se sentant malade en effet, il essaya de s'endormir. Il avait des vertiges, il souffrait, et l'action de la pensée était comme suspendue en lui. Sa sœur vint le voir. Elle lui trouva de la fièvre, un peu de divagation; elle courut avertir sa mère. On envoya chercher le médecin de la ville et du château. A minuit une attaque de nerfs se déclara; mais des soins intelligents en atténuèrent la violence. A une heure, le malade fut calme; à deux heures il dormait profondément, et tout mouvement de fièvre avait disparu. Le médecin se retira. A trois heures, Marie obtint que sa mère allât se coucher. A quatre heures, Marie, trop frêle pour supporter une longue veille, laissa tomber le roman qu'elle lisait. C'était *le Connétable de Chester*, et elle s'enflammait d'une amitié plus vive pour Jeanne, en suivant avec intérêt les caractères charmants de la jeune châtelaine et de sa confidente dévouée, l'aimable Rose Fleeming. Mais Walter Scott lui-même ne pouvait conjurer la fatigue de cette délicate enfant. Jeanne trouva sa *chère mignonne* bien pâle, la supplia d'aller se reposer aussi; et après s'être beaucoup fait prier, Marie ayant reconnu que son frère avait les mains fraîches et le sommeil parfaitement calme, céda aux instances de sa champêtre compagne. Jeanne avait un corps de fer: elle avait passé autrefois tant de nuits sur ce fauteuil, occupée à veiller son parrain dans sa cruelle maladie, qu'une de plus ne comptait pas pour elle. D'ailleurs, elle assurait que Claudie allait venir la relayer, et sir Arthur, qui avait veillé aussi jusqu'à trois heures, avait promis de revenir à six. Marie adorait son frère, mais elle avait un voile sur les yeux. Le poème calme et pastoral dont sir Arthur était le héros l'empêchait de voir le drame inquiet et sombre où Guillaume s'agitait en silence. Si quelquefois elle avait eu des soupçons, elle les avait repoussés comme injurieux à l'amitié fraternelle. Il lui semblait si naturel que Jeanne fût aimée et recherchée en mariage par un homme riche et noble, qu'elle ne voulait pas supposer un amour moins loyal dans le cœur de son frère. Le silence de Guillaume, si confiant avec elle à tous autres égards, et l'espèce de blâme qu'il émettait sur le projet d'Arthur, l'empêchaient donc de révoquer en doute la pureté de son attachement pour sa filleule.

Jeanne, restée seule avec le malade, ramassa le roman, et pour ne pas perdre de temps, ou pour ne pas s'endormir, elle étudia en épelant quelques lignes qu'elle ne comprit pas; mais elle tressaillit et se leva, en entendant son parrain l'appeler d'une voix éteinte, et avec un accent douloureux.

En la voyant debout près de lui, Guillaume fit un cri et cacha son visage dans ses mains. — Hélas! mon parrain, je vous ai fait peur, dit Jeanne; vous m'avez pourtant appelée.

— Je t'ai appelée, Jeanne? dit le pâle jeune homme en laissant retomber ses mains et en prenant celles de Jeanne; et pourtant je dormais! Mais je rêvais de toi, et je souffrais horriblement: mais que fais-tu ici, Jeanne? pourquoi es-tu venue dans ma chambre? Oh! mon Dieu! réponds-moi!

— C'est que vous avez été un peu malade; mais ce n'est rien, mon parrain, vous voilà mieux, Dieu merci!

— Et tu veux t'en aller? s'écria Guillaume en lui serrant le bras avec force, tu veux me quitter?

— Oh non! mon parrain! je resterai avec vous; vous savez que quand vous n'êtes pas bien, je ne vous quitte jamais.

— Oh! oui, j'ai souffert, je m'en souviens! reprit le jeune baron. Tu n'étais donc pas là?

— Oh! si fait, mon parrain!

— C'est vrai, je t'ai vue. Je te demande pardon, Jeanne; j'ai la tête bien faible.

— Il faut prendre de la potion, mon parrain.

— Non, non, pas de potion, ne t'éloigne pas, Jeanne. Ta main dans la mienne me fait plus de bien. Et pourtant... que tu m'as fait de mal depuis que je te connais!

— Moi, mon parrain, je vous ai fait du mal? dit Jeanne tout épouvantée. Et comment donc que j'ai eu ce malheur-là, quand j'aurais voulu mourir pour vous faire guérir?

— Jeanne! ô ma chère Jeanne! s'écria Guillaume exalté et brisé en même temps, et ne pouvant plus dominer sa passion, tu m'as fait souffrir depuis quelque temps surtout; depuis que tu ne m'aimes plus!

— Moi, je ne vous aime plus? s'écria Jeanne à son tour, suffoquée par des larmes soudaines. Qui donc a pu vous dire une pareille menterie? Il n'y a pourtant pas de méchant monde ici!

— Tu ne m'aimes plus, depuis que tu en aimes un autre, Jeanne; avoue-le! moi, je ne peux pas me contraindre plus longtemps. Je t'adore...

— Comment que vous dites ce mot-là, mon parrain?

— C'est donc un mot que tu ne connais pas? Et pourtant M. Harley a dû te le dire.

— Oh! non, mon parrain! jamais le monsieur anglais ne m'a dit un mot pareil; c'est un mot qui ne se dit qu'à Dieu. Mais pourquoi me dites-vous, mon parrain, que j'en aime un autre que vous? C'est donc pour me dire que je ne veux plus vous aimer?

— Tu m'as donc aimé, Jeanne? Oh! dis-le-moi!

— Mais je vous aime toujours, mon parrain.

— Tu m'aimes! et tu me le dis si tranquillement!

— Non, mon parrain, je ne vous dis pas ça tranquillement, répondit Jeanne qui croyait être accusée de froideur, et qui pleurait avec la mélancolique sérénité de l'innocence calomniée.

— Oh! non! tu ne m'aimes pas, dit Guillaume en quittant le bras de Jeanne, et en se passant la main dans les cheveux avec désespoir. Tu ne me comprends pas, tu ne sais pas seulement ce que je te demande!

— Hélas! mon petit parrain, dit Jeanne en se mettant à genoux auprès du chevet de Guillaume, il ne faut pas vous échauffer le sang comme ça; vous voilà comme quand vous étiez malade, et que vous me reprochiez toujours de ne pas vous être assez attachée. Je vous soignais pourtant de mon mieux. Ça n'est pas de ma faute, si je suis simple et si je ne comprends pas bien tous les mots que vous dites.

— Tu comprends tout, Jeanne, excepté un seul mot, aimer!

— Hélas! mon Dieu! si vous n'étiez pas malade, je vous dirais que vous êtes injuste pour moi. Mais si ça vous fait du bien de me gronder, grondez-moi donc, soulagez-vous le cœur.

— Oh! cruelle, cruelle enfant, qui ne comprend pas l'amour! s'écria Guillaume en se tordant les mains.

— Vous dites là un mot qui n'est pas joli, mon parrain. C'est des mots à monsieur Marsillat.

— Oh ! oui, je le sais, Marsillat t'a parlé d'amour, lui aussi !...

— Il en parle à toutes les filles, mais il en parle bien mal, allez, mon parrain !

— Le misérable t'a insultée ?

— Oh ! non, mon parrain. Je ne me serais pas laissée insulter. Et d'ailleurs, il ne faut pas vous fâcher contre lui. C'est un homme qui n'est pas bête et qui écoute assez la raison. Il y a longtemps qu'il ne m'ennuie plus, et même un jour que je lui faisais honte de ses *folletés* il m'a promis bien honnêtement qu'il me *lairait* tranquille dorénavant, et je ne peux pas dire que j'aie eu depuis à me plaindre de lui.

— Mais pourquoi ce mot d'amour te choque-t-il aussi dans ma bouche, dis ! Allons, réponds !

— Je ne pourrais pas vous dire... mon parrain... Mais ça me paraît que c'est vous qui ne m'aimez plus quand vous me dites des choses comme ça.

— Jeanne, je le comprends ; tu crois que je veux te tromper, te séduire...

— Oh ! non, mon parrain, je ne crois pas ça de vous ; vous êtes trop bon et trop honnête pour avoir ces idées-là.

— Et pourtant mon amour t'offense et t'effraie !

— Dame, mon parrain, si je suis bête, excusez-moi. C'est un mot que nous comprenons peut-être d'une façon et vous d'une autre. Nous disons ça, nous autres, quand nous parlons de gens amoureux.

— Eh bien ! Jeanne, si j'étais amoureux de toi ?...

— Oh non ! non, ça n'est pas, mon parrain ! dit Jeanne en baissant les yeux avec tristesse ; c'est la maladie qui vous fait dire ça.

— Eh bien ! oui, c'est la maladie qui me le fait dire : la fièvre est comme le vin, elle nous fait dire ce que nous pensons.

— Il ne faut pas me traiter comme ça, mon parrain, dit Jeanne d'un air sévère malgré sa douceur, je ne l'ai pas mérité.

— Ainsi tu me repousses, tu me hais !

— Est-il possible, mon Dieu ! dit Jeanne en cachant son visage baigné de larmes, dans son tablier.

— Oh ! je t'offense et je t'afflige ! que je suis malheureux ! je m'étais égaré ; tu n'as pas d'amour pour moi !

— Oh ! mon parrain, je ne me serais jamais permis ça, et j'aimerais mieux mourir que de me mettre ça dans la tête.

— Que dis-tu donc ? ô simple ! ô folle ! Tu croirais donc m'offenser, me manquer de respect, peut-être ? parle, tu es folle !

— Je ne sais pas si ça vous offenserait, mon parrain ; mais ça offenserait ma marraine, j'en suis sûre, et peut-être bien aussi notre chère demoiselle. Mais, Dieu merci ! je suis incapable de ça ! Venir dans votre maison, gagner votre argent, manger votre pain, et puis me mettre dans la cervelle d'être amoureuse de mon maître, de mon parrain ! Mais ça serait un péché, et jamais, jamais, le bon Dieu sait que jamais je n'en ai eu l'idée, tant petitement que ça soit !

— Achève, Jeanne, dis-moi tout, puisque je me suis condamné à tout savoir ; si j'étais amoureux de toi, comme tu dis, si je te suppliais d'être amoureuse de moi, tu n'y consentirais jamais ?

— Oh ! mon parrain ! ne parlez pas comme ça ; on dirait que c'est vrai, et si c'était vrai, il faudrait que je vous quitte<sup>1</sup>, et que je m'en aille bien loin, bien loin, dans mon pays, pour ne jamais me retrouver avec vous.

— Oh ! ce que tu dis là est affreux ! Tu voudrais, tu pourrais t'éloigner ainsi de moi... Tu en aurais la force ! Et moi j'ai tenté de l'avoir, mais je l'ai tenté en vain ! Il a fallu revenir. Je me suis cru guéri, je l'ai revue, et mon mal est revenu plus terrible qu'auparavant.

1. Le lecteur me pardonnera, j'espère, de ne pas faire parler Jeanne correctement ; mais bien que je sois forcée, pour être intelligible, de traduire son vieux langage, l'espece de compromis que je hasarde entre le berrichon et le français de nos jours, ne m'oblige pas à employer cet affreux imparfait du subjonctif, inconnu aux paysans.

— Ah ! mon Dieu, mon parrain, qu'est-ce que vous dites là ? Vous *m'ennétez* avec votre maladie, et c'est comme si j'avais été cause de tout. Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour qu'il vous tourne comme ça l'esprit contre moi ?

— Jeanne, tu me tues avec les paroles, après m'avoir fait mourir lentement par ta présence. Ta beauté me dévore le cœur, et ta vertu m'anéantit.

— Si je vous fais mourir, mon parrain, dit Jeanne désolée et même blessée, mais parlant toujours avec douceur, parce qu'elle croyait fermement que Guillaume était en proie à une sorte de délire, il faut que je m'en aille. Une autre personne ne vous soignera certainement pas avec plus d'amitié ; mais elle aura peut-être plus de bonheur que moi, qui vous impatientie, et contre qui vous avez toujours une idée de fâcherie, quand vous êtes malade. Je m'en vas chercher Claudie ou le monsieur anglais, et je vous promets, mon cher parrain, que, pour ne plus venir dans votre chambre, pour ne plus vous servir, ce qui me crèvera le cœur, je ne vous en aimerai pas moins.

— Voilà ce que j'attendais, Jeanne, s'écria Guillaume exaspéré. Tu cherchais une occasion pour me quitter, et tu me quittes tranquillement, tu m'achèves sous prétexte de me rendre la vie. Va donc, adieu ! laisse-moi, laisse-moi ! je ne me connais plus !

Et le jeune homme, un peu impérieux comme un enfant gâté, se mit à sangloter, à gémir et à se tordre convulsivement les mains.

Jeanne, effrayée, s'était levée pour aller chercher madame ou mademoiselle de Boussac, soumise à l'ordre qu'elle avait reçu de les avertir immédiatement si un symptôme alarmant se manifestait de nouveau. Mais lorsqu'elle fut sur le point de sortir de la chambre, elle s'arrêta, épouvantée de l'état violent où elle voyait le malade. Elle n'osa plus le laisser seul, et revenant vers lui, elle s'efforça, comme autrefois, d'employer les doux reproches et les maternelles prières pour l'engager à se calmer. Mais Guillaume était beaucoup moins malade et beaucoup plus amoureux que par le passé. Il pressa Jeanne contre son cœur, inonda de larmes ses mains froides et tremblantes, et quand il lui eut fait promettre de rester près de lui, ce jour-là, et *toute la vie*, las de jouer au propos interrompu comme tous les amants timides, il s'enhardit, ou plutôt il s'égara jusqu'à lui déclarer clairement son amour, sa jalousie et même ses transports de vingt ans. Ce n'était pas le langage brutal de Marsillat, mais c'étaient des prières plus ardentes encore et les divagations brûlantes d'un premier amour qui se sent coupable, et qui se précipite après avoir longtemps mesuré l'abîme, partagé entre le vertige, la terreur et l'entraînement.

Jeanne ne sut répondre que par des larmes, et cette sincère douleur fit croire à Guillaume qu'il était aimé, sans passion peut-être, mais avec un dévouement assez aveugle pour tout sacrifier. C'est alors que Jeanne se dégagea de ses bras et s'enfuit vers la porte, où elle se trouva tout à coup face à face et presque réfugiée dans les bras de sir Arthur.

— Hé ! s'écria l'Anglais stupéfait de la terreur de Jeanne et des cris étouffés du malade, qui, à sa vue, entra dans un nouveau transport de jalousie et de désespoir.

— Monsieur Harley, ça n'est rien, dit Jeanne dont les traits bouleversés démentaient les paroles. Mon parrain est un peu malade, et vous allez tâcher de le consoler. Moi, je le fâche, et je m'en vas.

Elle courut à sa chambre et se jeta à genoux devant ses images vénérées, la Vierge Marie, *reine de toutes les fades*, Jeanne, la grande Pastoure, qu'elle croyait canonisée et qu'elle appelait de bonne foi sainte Jeanne-des-Champs, s'imaginant, d'après la confusion poétique qui régnait dans le cerveau de sa mère, que c'était sa patronne ; et l'empereur Napoléon, qu'elle regardait comme l'archange Michel de la France et le martyr des Anglais. Elle pleura et pria longtemps, et, quand elle se sentit plus calme, elle demanda à Dieu de lui inspirer la



conduite qu'elle devait tenir dans des circonstances si cruelles et si étranges à ses yeux.

Claude la surprit dans cette méditation. — A quoi penses-tu? lui dit-elle; tes vaches n'ont pas encore mangé, et tu restes là à faire ta prière comme si tu étais dans l'église un beau dimanche.

— Tu as raison, ma Claudie, répondit Jeanne, je dirai aussi bien mes prières en faisant mon ouvrage. Et la beauté pour laquelle soupiraient un homme de mérite, un intéressant jeune homme et un brillant avocat, alla pourvoir au déjeuner de la Biche, de la Vermeille et de la Reine, les trois belles vaches confiées à ses soins.

Jeanne était au pré depuis environ deux heures, lorsqu'elle vit venir à elle sir Arthur Hurley, le long des rochers qui surplombent la rivière. Elle eut envie de l'éviter. Les *messieurs* commençaient à lui inspirer la méfiance et la crainte; mais l'Anglais avait, en ce moment surtout, une physionomie si bienveillante et si loyale, qu'elle se rassura un peu, et continua à tricoter, tandis qu'il s'asseyait à quelque distance d'elle sur le rocher.

— Ma chère mademoiselle Jeanne, lui dit-il, je viens vous parler d'une chose extrêmement délicate, et si je ne m'exprime pas bien en français, vous m'excuserez en faveur de mes bonnes intentions. M. Harley, qui s'exprimait fort bien en français, sauf quelques erreurs de genre et de temps, inutiles à indiquer, mettait une certaine coquetterie auprès de Jeanne à se dire ignorant, espérant par là lui faire oublier un peu la différence de leurs conditions. Mais Jeanne était moins que jamais d'humeur à oublier qu'elle devait montrer beaucoup de respect afin d'en inspirer beaucoup. Elle comprenait bien que c'était la seule égalité à laquelle elle pût prétendre sans danger; et cependant sir Arthur méritait mieux d'elle, et elle le sentait instinctivement sans oser s'y fier.

Alors sir Arthur, avec un accent paternel, et une voix émue qui portait l'attendrissement et l'estime dans le cœur de Jeanne, l'essaya de la confesser. Il lui fit clairement entendre qu'il venait de deviner, d'arracher peut-être le secret de Guillaume, et qu'il désirait savoir si elle répondait à l'amour de son jeune parrain, afin de lui donner aide, conseil et protection dans cette circonstance, quels que fussent ses sentiments. Jeanne se défendit longtemps d'avouer le secret de son parrain, et quand elle vit que sa réserve était inutile: — Eh bien! Monsieur, dit-elle, puisque vous me parlez de ces choses-là comme ferait M. le curé Alain, je vous répondrai comme à un brave homme que vous me paraissez. C'est vrai que mon parrain se rend malheureux pour moi; mais je ne le sais que d'aujourd'hui, j'en ai tant de chagrin, que je suis capable de m'en aller du château si vous pensez que ça le soulage. Tant qu'a ce qui est de moi, je l'aime beaucoup, Dieu le sait! mais je ne l'aime pas autrement que je ne dois, et je pourrais jurer à vous et à ma marraine que, pour être amoureuse de lui, oh! ça n'est pas, et ça ne sera jamais. Vrai d'honneur, que je n'y ai jamais pensé une minute!

— Vous n'y avez pas pensé, Jeanne, vous ne regardiez pas comme possible que votre parrain fût amoureux de vous; mais à présent que vous le savez, n'y penserez-vous pas un peu malgré vous?

— Non, Monsieur.

— Parce que vous êtes fière et sage, et que vous craindriez de tomber dans le mépris des autres et de vous-même. Mais si votre parrain pouvait et voulait vous épouser, n'y consentiriez-vous pas?

— Non, Monsieur, jamais.

— Parce que vous supposez que sa famille s'y opposerait et que vous ne voudriez pas causer du chagrin à votre marraine. Mais si votre marraine elle-même y consentait?

— Ça serait la même chose, Monsieur.

— Vous me dites la vérité, Jeanne? la vérité comme à un ami, comme à un frère, comme à un confesseur?

— Oui, Monsieur.

— Cependant, ce dont je vous parle n'est peut-être pas impossible. J'ai de l'influence sur madame de Bouszac; je puis réparer l'injustice de la fortune à votre égard. Je

vous l'ai dit une fois, et plus que jamais je suis votre serviteur et votre ami.

— Oh! pour vous, Monsieur, vous êtes si bon pour moi et si honnête, que je n'y comprends rien, et que je ne sais pas vous remercier. Mais tout ça est inutile. Je n'épouserais jamais mon parrain, quand même sa mère me le commanderait.

— Oh! Jeanne, pensez-y! M. Guillaume est un bien beau jeune homme; il est aimable et bon. Il a de l'esprit, il vous a rendu de grands services, et il vous aime à en mourir.

— Quo je meure donc à sa place! dit Jeanne, mais qu'on ne me parle pas de l'épouser.

Et elle se prit à pleurer.

— Jeanne, s'écria Arthur, vous êtes mariée?..

— Moi, Monsieur? dit Jeanne étonnée en relevant la tête: quelle idée vous avez là! Si j'étais mariée, est-ce qu'on ne le saurait pas?

— Mais vous êtes engagée avec quelqu'un?

— Avec quelqu'un? Non, Monsieur, vous vous trompez.

— Mais vous aimez quelqu'un?

— Non, Monsieur, répondit Jeanne en abaissant ses longs cils sur ses joues, comme si ce soupçon l'eût offensée.

— Est-il possible, reprit l'Anglais, que vous soyez arrivée jusqu'à vingt-deux ans, belle, et aimée comme vous l'êtes, sans que jamais aucun homme ait été assez heureux pour vous inspirer la moindre préférence?

Jeanne garda le silence un instant. Elle paraissait humiliée, et Arthur crut voir s'élever sur ses joues pâlies par la fatigue et par les larmes une faible et fugitive rougeur.

— Non, Monsieur, répondit-elle enfin; vous me faites de la peine en me questionnant comme ça. Je n'ai jamais fâché ma conscience, et je n'ai jamais été amoureuse de ma vie. Je vois bien que vous voulez savoir si je peux consoler mon parrain de sa peine; mais ça n'est pas possible. S'il veut me *garder dans son idée*, il faut que je m'en aille.

— Jeanne, s'écria sir Arthur profondément ému et troublé, je ne puis, je ne dois rien vous conseiller dans ce moment-ci. Je suis l'ami de Guillaume, je l'aime presque plus que moi-même; sa souffrance retombe sur mon cœur, et je ne sais comment la guérir. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas oublier que je suis votre ami le plus dévoué et le plus sûr. Si vous quittez cette maison, et que je n'y sois plus moi-même, promettez-moi que je saurai où vous êtes, et que vous me permettrez de vous aller voir. J'ai, moi aussi, un secret à vous confier; mais un secret qui ne vous fera pas rougir, je vous le jure sur mon honneur.

— Où voulez-vous que j'aille, sinon dans mon pays de Toull-Sainte-Croix? répondit Jeanne. J'irai là me louer dans quelque métairie du côté de la Combraille, parce que les herbes y sont bonnes et que j'aime à voir les bêtes que je soigne bien nourries. Quant à vous dire de venir me voir, ça ne se peut pas, Monsieur; ça ferait mal parler de moi et de vous aussi; mais si vous avez quelque chose à me commander, vous pourrez l'écrire à M. le curé de Toull. Il sait très-bien lire l'écriture, et il me dira ce que vous voudrez me faire assavoir.

— A la bonne heure, Jeanne, répondit M. Harley, de plus en plus ému; et il fit un mouvement pour lui prendre la main en signe d'adieu. Mais il craignit, dans les circonstances où se trouvait la pudique Jeanne, de lui ôter la confiance qu'elle avait en lui, et l'ayant saluée avec autant de respect que si elle eût été une grande dame, il s'éloigna précipitamment, résolu à quitter Bouszac le jour même pour soulager au moins son jeune ami du tourment de la jalousie.

Jeanne, restée seule, rêvait à ce qui venait de troubler mortellement la sérénité de sa vie et à la douce commiseration de l'Anglais pour sa peine, lorsqu'elle aperçut au bas des rochers un homme mal vêtu, qui rampait et grimpait comme un renard. Il avait une ligne à la main et un panier qu'il posait près de lui de temps en temps, lorsqu'il avait réussi à atteindre une roche faisant marge



au torrent. Cet endroit est si escarpé que personne n'y passe jamais. A la frontière, ce serait un sentier de contrebandier. Au voisinage d'une ville, c'est le passage d'un voleur ou d'un espion. Son grand chapeau sale et bosselé lui tombait sur les yeux, et Jeanne ne pouvait voir sa figure de la hauteur où elle observait ses mouvements. Il lui sembla pourtant reconnaître les allures incertaines, tantôt lentes et tantôt rapides du père Raguet. Il ne pêchait pas, et semblait étudier le terrain ou guetter les passants de l'autre rive.

Jeanne, inquiète, s'éloigna et poussa ses vaches de l'autre côté de la prairie. Ce Raguet lui causait de la frayeur sans qu'elle pût dire pourquoi. Il vivait toujours avec sa tante, et il avait dû participer aux envois d'argent que Jeanne, trompée par l'apparence, avait faits à la Grand-Gothie pour l'empêcher de tomber dans la misère.

Lorsqu'elle rentra, elle s'informa de la santé de son parrain. Marie était triste; elle trouvait son frère abattu et agité tour à tour. Il disait des choses bizarres, il s'inquiétait du moindre bruit dans la maison, il avait demandé plusieurs fois où était Jeanne. Jeanne trouva divers prétextes pour ne pas paraître devant lui, quoique Marie le désirât. M. Arthur écrivait des lettres; il paraissait préoccupé. Il venait à chaque instant voir le jeune malade et consulter le médecin. Enfin, dans l'après-midi, il prétendit avoir affaire à Chambon, chez un notaire qui lui offrait un placement de fonds territorial; il fit une toute petite valise, monta à cheval, promit de revenir dans deux ou trois jours, et prit la route du Bourbonnais.

La nuit venue, Jeanne alla au pré ramasser des pièces de toile neuve qu'elle y faisait blanchir, et qu'elle y laissait souvent la nuit impunément. Mais l'homme qu'elle avait aperçu dans les rochers lui revenait à l'esprit, et pour rien au monde elle n'eût voulu que le linge de la maison disparût par sa négligence.

La lune se levait et projetait de grandes ombres vagues sur la prairie, lorsqu'elle se mit à relever et à rouler sa toile. Mais elle faillit la laisser tomber et prendre la fuite lorsqu'elle entendit la voix de Raguet murmurer derrière elle: « Attends, la belle Jeanne, attends! je m'en vas t'aider. »

— Qu'est-ce que vous voulez, et qu'est-ce que vous faites ici? lui demanda Jeanne en essayant d'affermir sa voix, et en jetant sur son épaule la toile déroulée qui s'embarassait dans ses pieds.

— Ce n'est pas moi que tu croyais trouver ici? reprit Raguet d'un ton gouillard. Mais ton galant vient de partir, Jeanne. Il s'en va sur un grand cheval jaune.

Jeanne ne s'amusa pas à discourir, et reprit, en doublant le pas, le sentier qui conduisait au jardin.

— Tu as peur des voleurs de toile, la belle Jeanne? dit Raguet en la suivant. Tu ferais mieux d'avoir peur de ceux qui volent le cœur des filles.

Et au bout de trois pas, il reprit: « C'est donc vrai que tu vas épouser un Anglais, la belle Jeanne? Qu'est-ce que ta mère aurait dit de ça? »

— Vous mentez, dit Jeanne qui se rassurait à mesure qu'elle approchait du jardin; je n'épouse personne.

— On dit pourtant que tu vas devenir bien riche et que tu l'es déjà. Je compte bien que tu n'oublieras pas tes parents quand tu seras bourgeoise?

— Vous ne m'êtes rien, dit Jeanne, et ça ne vous regarde pas.

— L'Anglais s'en va sûrement à Toull-Sainte-Croix pour faire publier les bans, dit encore Raguet qui, selon sa coutume, se faisait un plaisir d'effrayer les gens en les suivant le soir à pas de loup, et en leur tenant des propos pour les intriguer. Mais tu aurais dû te marier sur une autre paroisse, Jeanne. Ça fera trop de peine au curé Alain. Sûrement que tu iras aussi demain au pays de chez nous? Depuis vingt mois qu'on ne t'a pas vue, ta tante est tombée *en misère*<sup>1</sup>. Les fièvres ne la lâchent pas. Je compte bien que tu ne la *lais* pas mourir sans venir lui dire bonsoir?

— C'est-il vrai, ce que vous dites là? demanda Jeanne en s'arrêtant, car elle avait gagné la porte du jardin, et elle la tenait entre-bâillée entre elle et le rôdeur de nuit. Ma tante est-elle malade?

— Puisque ton Anglais s'en va à Toull, tu peux bien lui faire demander par quelque-z-uns si c'est vrai.

— Mais il ne va pas à Toull, ce monsieur.

— Tu sais bien que si! puisque je l'ai rencontré *au droit* des pierres jomâtres.

— Il va à Chambon ou à Bonat. Je ne sais même pas où il va; mais je saurai bien si vous me mentez, et si ma tante est malade.

— Oh! oui, répondit Raguet, tu sauras ça quand elle sera morte.

— Mais si elle est *en misère*, comment donc que vous n'êtes pas avec elle, vous? Elle a bien mal fait de se retirer chez vous, puisque vous la soignez si mal!

— Moi, dit Raguet, je ne suis plus avec elle! Il y a deux mois que je l'ai laissée là.

— Et où donc demeure-t-elle à présent, ma pauvre tante?

— Qu'elle demeure dans le trou aux fades ou dans le mitan du grand vivier, si ça lui plaît, je ne m'en embarrasse pas.

— Eh bien! vous êtes un vilain homme; je le savais bien! répondit Jeanne en lui fermant la porte au nez; et elle revint à la maison, incertaine si elle courrait chercher sa tante le lendemain, et si elle ajouterait foi aux méchantes paroles de Raguet.

## XX.

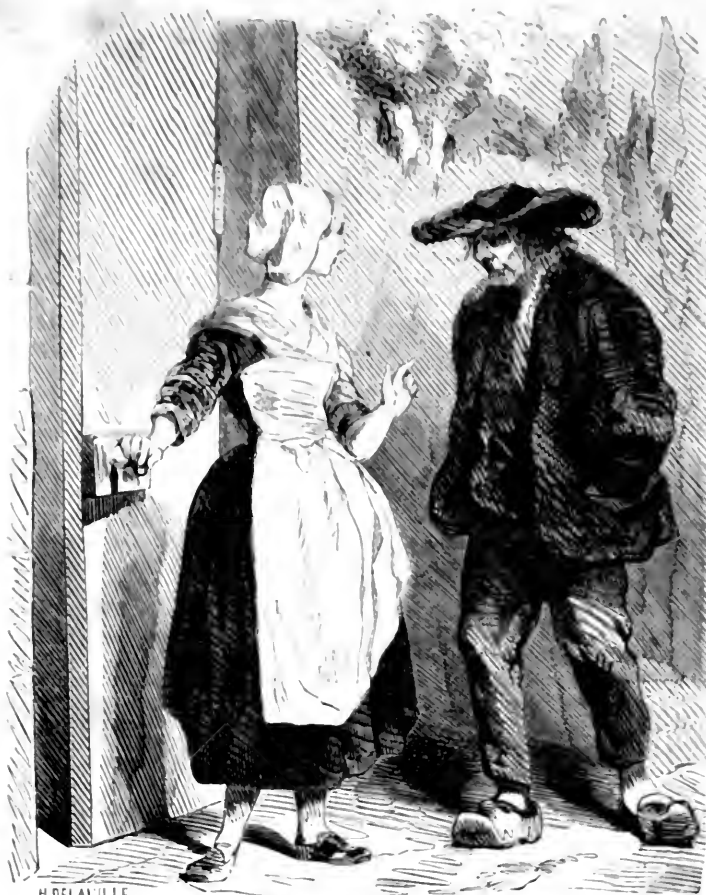
### ADIEU A LA VILLE.

Guillaume s'était levé dans la soirée. Il s'était beaucoup raisonné, il paraissait mieux. Mais quand il apprit que sir Arthur était parti, il comprit la conduite généreuse et délicate de son ami, et ressentit de grands remords de la sienne propre. « Qui sait, pensait-il, jusqu'où peut aller la magnanimité sublime d'Arthur? Il voit que je l'aime, et il croit que je suis, comme lui, capable de l'épouser! L'épouser!... Eh! si elle m'aimait, si elle pouvait être heureuse avec moi, pourquoi donc n'aurais-je pas, moi aussi, ce courage et cette loyauté? Malheureux insensé! j'ai tenté de l'égarer, de la séduire, et la pensée de lui offrir un amour digne d'elle et de moi n'ose se fixer dans mon esprit inquiet et lâche! Et d'ailleurs, pourrais-je accepter le sacrifice de mon ami? Après avoir été le confident de son amour, irais-je combattre et détruire à mon profit ses espérances? Irais-je offrir à Jeanne un cœur incertain et tourmenté; l'indignation de ma mère, mille obstacles à braver, mille persécutions à endurer peut-être, en échange de l'avenir sans nuage que lui offre le noble Arthur? »

En proie à toutes les anxiétés de sa faiblesse et à tous les reproches de sa conscience, le triste enfant alla dévorer ses larmes et son agitation sur son chevet. On fut encore inquiet de lui. Le médecin vint encore, et, ne le trouvant pas réellement malade, insinua que quelque cause morale produisait ce désordre. Guillaume fit des efforts inouïs pour cacher son supplice. Interrogé tendrement par sa mère et sa sœur, au lieu d'épancher son âme, il rendit, par sa feinte, tout aveu ultérieur à peu près impossible. Il les conjura de ne plus s'occuper de lui, espérant qu'on lui enverrait Jeanne pour le veiller encore, et qu'il pourrait réparer sa faute en rétractant sa conduite insensée et en l'attribuant au délire de la fièvre. Mais, à la place de Jeanne, Claudie vint s'asseoir dans le grand fauteuil; Jeanne était, disait-elle, trop fatiguée pour veiller encore cette nuit. Guillaume, qui l'avait vue infatigable durant des mois entiers, comprit son arrêt et s'y soumit avec une amère douleur.

— Mon amie, vous me voyez accablée de chagrin, disait le lendemain matin madame de Bussac à la sous-préfecte. Mon fils a l'esprit décidément frappé de je ne sais quelle idée noire. Le médecin ne lui trouvant pas de maladie réelle, s'étonne, et parle de désordre moral.

1. Malade en langueur.



H. DELAVILLE

C'est-il vrai ce que vous dites là .. (Page 71.)

Suis-je condamnée à voir Guillaume tomber peu à peu dans un état pire pour lui que la mort? Plaiguez-moi, rassurez-moi, et vous, qui pénétrez et découvrez tant de choses, éclairez-moi, enfin, si vous le pouvez.

— Ma chère, je vous l'ai dit cent fois, répondit la sous-préfète, le remède nécessaire à votre fils, c'est le mariage. Vous l'avez élevé comme une demoiselle, vous l'avez fait pieux et sage, c'est fort bien; mais si vous prolongez l'état de célibat où il feint de s'obstiner à vivre, il deviendra fou très-certainement.

— Ne prononcez pas ce mot affreux, et dites-moi si, en effet, vous croyez, comme vous me l'avez dit souvent, Guillaume amoureux à rion insu.

— Cela se pourrait; mais depuis que je l'observe jour par jour, il me semble qu'il est plus amoureux en général qu'en particulier.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il est, comme un jeune novice cloîtré, amoureux de toutes les femmes qu'il voit. Je ne serais pas étonnée que cette belle Jeanne, que vous gâtez si fort, et que l'on traite ici comme une égale, ne lui trottât par la cervelle. Vous ne voulez pas me croire, vous avez une taie

sur les yeux. Guillaume brûle pour cette fille d'un feu très-peu chaste dans l'intention... bien qu'il le soit peut-être dans le fait; je ne me prononcerais pas là-dessus. Mais voyez l'exaltation de ce jeune homme! Il aime sir Arthur comme un frère d'armes du moyen âge. Il aime sa sœur presque comme un amant... et il aime ma fille aussi.

— Vous le croyez?

— Cela vous contrarie, et pourtant cela est. Oh! je sais bien que sous votre air humble et modeste vous cachez beaucoup d'ambition pour vos enfants. Vous espérez que Marie épousera M. Harley. Quant à Guillaume, vous comptez lui découvrir une grosse dot dans quelque coin de votre province. Je suis moins riche que vous, et pourtant Elvire est fille unique, et je puis vous répondre qu'avant six mois une préfecture nous donnera au moins trente mille livres de rente. Que Guillaume embrasse la même carrière, et un jour il sera plus riche que s'il reste à cultiver ses terres: mince revenu qui n'a que de l'apparence.

— Mon amie, vous vous trompez sur mon compte, répliqua madame de Boussac. Si j'ai fait parfois quelque



Jeanne rougit et batssa les yeux. (Page 74.)

rêve brillant pour lui, je n'en suis pas moins occupée avant tout de son bonheur et de sa santé. Si j'étais certaine qu'il fût épris d'Elvire, je n'hésiterais pas à vous l'a demander pour lui.

— Eh bien ! il en est épris certainement. Mais, pour vous parler vrai, cela est traversé par des bizarreries et des caprices. Vous voyez bien qu'il s'en occupe des jours entiers, et puis tout à coup il songe à autre chose : il fait des vers, il lit des romans avec sa sœur, il regarde la lune, il regarde Jeanne; il voit que votre cerveau brûlé d'Anglais en est amoureux, et, dans ce mauvais air, il perd la raison. Tenez, ayez une volonté, renvoyez-moi vos deux péronnelles. Prenez deux servantes ayant cent cinquante ans entre elles deux, faites jeter au feu tous ces romans, exigez qu'au lieu d'aller se promener seul le soir à travers champs, Guillaume nous fasse compagnie assidue, et je vous réponds qu'avant deux mois il vous avouera qu'il aime ma fille. Mariez-les, faites-les voyager un peu, tête à tête, et vous m'en direz des nouvelles.

— Je vois bien, reprit madame de Boussac, que vous regardez Jeanne comme un obstacle à ce projet, et, si

j'en étais sûre, quoiqu'elle m'ait rendu, en le soignant, de grands services... je la renverrais.

— Faites-lui un sort, mariez-la à un paysan, à votre balourd de Cadet, et tout sera dit.

— Je le veux bien; mais si cela exaspère Guillaume? je n'ose rien. Toute la nuit il a demandé Jeanne, et je vous avoue que cela m'a donné à penser que vous ne vous trompiez pas. La beauté de cette créature l'agite un peu trop.

— Eh bien ! dit la Charmois après quelques instants de silence, donnez-lui Jeanne pendant quelque temps, et il se calmera.

— Que je lui donne ! Mais ce que vous dites là est contraire à toute morale, à toute piété !

— Quand je vous dis de la lui donner, cela veut dire : laissez-la lui prendre. Une bonne mère doit veiller à tout, et quand un excès de sagesse est funeste, elle doit fermer les yeux sur certains égarements toujours inévitables et parfois nécessaires.

— Comment pouvez-vous me conseiller une pareille chose, quand vous venez de me parler d'un mariage avec Elvire ?

— Cela vous prouve que je suis fort peu acharné à mes intérêts dans tout ceci, et que ma seule préoccupation est de vous voir sauver votre fils. D'ailleurs, que m'importe à moi, que mon futur gendre ait une maîtresse avant le mariage? si cela doit arriver, mieux vaut Jeanne que toute autre; elle est jeune et d'une belle santé. Elle n'a pas d'intrigue, elle ne saura pas le passionner; sa stupidité le laissera bien vite; et comme elle est douce et soumise, elle se laissera évincer sans murmure. Ce sera à vous de la payer assez cher pour qu'elle n'élève pas une plainte. C'est un sacrifice que nous pourrions faire à nous deux, quand Elvire et Guillaume seront mari et femme. D'ailleurs, quand on voudra, M. Léon Marsillat vous en débarrassera...

— Taisez-vous, ma chère, répondit madame de Boussac effrayée. Il me semble que tout ceci est rempli de perversité et que vous avez un esprit diabolique.

La sous-préfète raila les scrupoles de la châtelaine. Celle-ci se défendit taiblement, et ces deux dames enseraient encore longtemps, mais si bas, que Claudie eût vainement écouté par le trou de la serrure.

Aussitôt après cet entretien, Jeanne fut mandée par sa marraine sous la charmille, et n'y trouva que madame de Charmois seule. Cette infâme créature agissait à l'insu de madame de Boussac, et, conformément à ses instincts cyniques, elle se disait avec raison qu'elle allait frapper un coup décisif. « Jeanne, dit-elle à la jeune fille, étonnée de se voir citée devant un tel juge, vous allez apprendre une chose grave. Préparez-vous à la franchise, vous trouverez tout le monde disposé à l'indulgence. Votre marraine sait tout. »

Jeanne rougit et baissa les yeux. Mais un instinct de dévouement qui lui tenait lieu de finesse et de prudence, l'engagea à se taire. Si celle-là plaide le faux pour savoir le vrai, pensa-t-elle, elle ne tirera rien de moi. Je ne trahirai pas le secret de mon parrain. Je ne me plaindrai pas de lui. J'aime mieux être renvoyée que de le faire gronder.

— Nous savons que vous avez la tête tournée par les folies de M. Harley, reprit la Charmois, et que vous avez pensé qu'il serait aussi facile de vous faire épouser par M. de Boussac que par lui. Croyez, ma chère, que l'un est aussi impossible que l'autre; qu'on vous trompe, qu'on se moque de vous. M. Harley est marié en Italie, je le sais, et quant à M. le baron, jamais sa mère ne le permettrait. Lui-même rougirait d'en avoir la pensée.

— Si M. Harley est marié, et qu'il ait une brave femme, ça me fait plaisir de l'apprendre, répondit Jeanne avec la froideur d'un mépris concentré. Quant à mon parrain, comme je ne suis pas folle, je n'ai jamais pensé, pas plus que lui, à ce que vous me dites.

— Vous mentez, Jeanne, reprit la sous-préfète en esavant, mais en vain, de terrifier Jeanne avec ses gros yeux noirs. Nous savons tout, il l'a avoué dans le délire de la fièvre. Il vous a promis de vous épouser pour vous faire consentir...

— En ce cas, mon parrain est bien malade, car il a dit ce qui est faux!

— Vous ne niez pas, du moins, qu'il vous fasse la cour?

— Je n'ai rien à vous dire là-dessus, Madame.

— Mais je vais vous conduire devant votre marraine, qui vous confondra.

— Comme je n'ai ni pensé au mal ni fait aucun mal, je ne crains rien, Madame.

— Vous avez beaucoup d'aplomb, mademoiselle Jeanne, et vous voudriez peut-être faire du scandale. Eh bien! cela ne sera pas; on ne fera aucune attention à vos semblants de vertu. Otez-vous de l'esprit la chimère d'être épousée, et on fermera les yeux sur le reste, pourvu que cela ne dure pas trop longtemps, et que vous y mettiez beaucoup de prudence et de mystère, comme vous l'avez fait jusqu'ici.

Jeanne fut si indignée, qu'elle ne put répondre. Je vais parler à ma marraine, dit-elle, et elle tourna brusquement le dos à la Charmois, sans vouloir entendre un mot de plus.

— Malheureusement pour Jeanne, madame de Boussac était en cet instant dans la chambre de son fils, et

Jeanne n'osa aller l'y trouver. Elle l'attendit dans les corridors, mais madame de Charmois sut prévenir à temps sa trop faible amie. « J'ai fait merveille, lui dit-elle, en l'entraînant sur le balcon de la chambre de Guillaume. J'ai parlé à Jeanne, je l'ai effrayée; si elle est coupable, elle sera soumise; si elle est sage, elle se soumettra.

— Que voulez-vous dire? qu'avez-vous fait? dit madame de Boussac; vous me faites trembler.

— Vous tremblez toujours, vous, et vous n'agissez jamais! laissez-moi fuir. Exigez que Jeanne veille votre fils cette nuit. S'ils s'entendent, elle lui apprendra qu'il n'y a pas moyen de vous tromper, et ils aviseront à se séparer à l'amiable. S'ils ne s'entendent pas encore, d'après ce que j'ai fait comprendre, ils s'entendront, et ce commerce sera sans danger pour l'avenir. Vous verrez! Si Guillaume n'est pas calme et doux demain matin, n'écoutez jamais mes conseils.

— Mais tout cela est criminel! Tel fut le dernier cri de détresse de la conscience de cette mère insensée. La Charmois étouffa le remords sous les menaces. — Eh bien! dit-elle, si vous laissez les choses aller d'elles-mêmes, attendez-vous à ce que votre fils retombe dans l'état où il était avant son départ pour l'Italie, ou bien préparez-vous à le faire partir. Peut-être le voyage et la distraction le guériront encore. Il ne faudra, pour cela, qu'un an ou deux d'absence.

— Ah! c'est affreux! s'écria madame de Boussac, le perdre encore, passer toute la vie loin de lui, ne pouvoir compter sur sa santé qu'à ce prix, c'est au-dessus de mes forces.

— Je le savais bien! pensa la Charmois. Mon cœur, dit-elle, croyez-en donc mon expérience de la vie et mon affection pour vous. Laissez-vous guider, refusez surtout, pendant toute cette journée, de parler à Jeanne; ménagez-lui ce soir un tête-à-tête avec l'enfant, et je vous promets que demain, ni lui ni elle ne vous tourmenteront.

Madame de Boussac céda. Jeanne demanda par trois fois une audience. Elle fut repoussée avec une apparente dureté.

Jeanne alla affener ses vaches, et après avoir veillé à ce qu'elles ne manquassent de rien jusqu'au lendemain, elle caressa une petite génisse blanche qu'elle aimait particulièrement: elle lui choisit les herbes les plus tendres, comme pour lui donner une dernière douceur; puis elle rangea tout avec soin, et s'arrêtant un instant sur le seuil de cette étable où elle avait consacré de douces heures aux humbles occupations qui lui étaient chères, elle fit un grand signe de croix comme pour clore religieusement une phase de sa vie de travail.

Elle monta ensuite à sa chambre, dans la tourelle, fit un petit paquet des hardes les plus nécessaires, plaça dans le coffre de Claudie quelques atours que sa marraine lui avait donnés, et dont elle voulait faire cadeau à sa compagne. Elle n'emporta qu'une seule richesse, une eroix d'or que Marie lui avait donnée le jour de sa fête. Elle monta ensuite à la chambre de Marie, bien qu'elle eût aperçu, par la meurtrière de la tourelle, Marie au fond du jardin. Elle savait bien qu'elle ne pouvait rien lui confier, et elle ne se fût d'ailleurs pas senti la force de lui dire adieu. Mais elle voulut revoir au moins le prie-dieu et le lit de sa chère mignonne. Elle s'agenouilla une dernière fois devant la madone d'albâtre à laquelle elles avaient adressé ensemble tant de douces et chastes prières. Elle détacha une fleur flétrie de la guirlande qu'elles y avaient suspendue la veille, et la mit dans son sein avec son chapelet. Puis, au moment de sortir, elle trouva sous sa main une robe et un châle de sa chère demoiselle, et elle les baisa longtemps en versant des larmes amères...

En descendant, elle trouva Claudie sur l'escalier, et l'embrassa sans lui rien dire.

— Où vas-tu donc? lui dit sa compagne, étonnée de ses yeux rouges et de son triste sourire.

— Aux champs, répondit Jeanne.

— L'heure est passée, dit Claudie.

— Non, non, l'heure est venue, répondit Jeanne; et elle descendit précipitamment.

A la grande porte de la cour, elle se trouva face à face avec Cadet.

— Tu vas donc te promener, ma Jeanne?

— Je m'en vas au pays de chez nous, mon *vieux*. Ma tante est bien malade, et j'aurais dû partir ce matin.

— Tu t'en vas comme ça toute seule, ma mignonne? la nuit te prendra en chemin.

— Oh! je le connais, le chemin, et je suis avec Finaud.

— Le chien Finaud est une bonne bête, mais si tu rencontrais du mauvais monde, te défendrait-il ben?

— *Oui bien*, va, n'aie pas peur.

— Mais pourquoi que tu ne m'as pas dit ça, à ce matin? J'aurais demandé permission d'aller te conduire...

— Deux de moins à l'ouvrage de la maison, ça ferait trop d'embarras pour Claudie. Allons, bonsoir, mon Cadet, ne me *détemses* pas.

— Tu reviendras demain, Jeanne?

— Le plus tôt que je pourrai, dit Jeanne en lui adressant un sourire. Mais aussitôt qu'elle eut le dos tourné, elle se prit à pleurer de nouveau, en se disant qu'elle ne reviendrait jamais.

Dix minutes après le départ de Jeanne, on frappait furtivement à la porte du cabinet de Léon Marsillat.

— Qu'est-ce? dit-il avec son ton brusque.

— Êtes-vous seul, monsieur l'avocat?

— C'est encore vous, chenapan? Que voulez-vous?

— C'est pour un petit bout de consultation, monsieur l'avocat.

— Maître Raguét, je suis las de vos sales affaires. D'ailleurs, ce n'est pas mon heure. Allez au diable.

— Vous êtes trop honnête, monsieur l'avocat; mais vous m'écoutez bien.

— Nullement. Sortez, vous dis-je, je ne plaide plus pour vous : vous êtes incorrigible.

— Oh! quand vous m'aurez entendu, vous me trouverez blanc comme neige.

— Oui, comme à l'ordinaire! Encore un vol de nuit, n'est-ce pas, ou une vengeance de coquin?

— Non, rien du tout. Les méchants m'en veulent toujours. Ne se sont-ils pas mis dans la tête à présent que je m'habille en *femelle*, et que je vas de nuit avec cette pauvre chère femme de Gothe, pour faire la lavandière autour des fosses?

— Je vous crois sujet à caution, et même à jeter des pierres aux gens qui veulent vous corriger.

— Du tout, Monsieur, jamais! Ce n'est pas moi. Dans le temps que la maison de la Jeanne a brûlé, j'ai écouté dire que de mauvais monde avait fait cette farce-là pour aller voler la ferraille de la ruine; mais je me doute bien qui c'est, et on m'a mis ça sur le corps.

— On ne prête qu'aux riches... d'autant plus que je vous ai reconnu, maître Raguét! ainsi, taisez-vous.

— Oh! vous croyez? mais vous vous serez trompé!... Tant qu'à la Jeanne...

— Taisez-vous, encore une fois!

— Elle vient de partir du château, vous le savez donc?

Marsillat tressaillit. Raguét vit d'un œil de vautour son incertitude, sa répugnance à l'interroger, son désir de l'entendre, et il continua :

— Oui, Monsieur, oui! toute seule avec son chien... Elle s'en va à Toull... Elle doit être maintenant à la sortie de la ville... Elle marche vite!

— Qu'est-ce que tout cela me fait? dit Léon. Vous me fatiguez, allez-vous-en!

— Je m'en vas, et je dirai à votre *valet* d'arranger vot' cheveu bien vite.

— Le misérable, se dit Marsillat en le voyant se diriger vers l'écurie, il le fait comme il le dit.

Cinq minutes après, Marsillat mettait le pied à l'étrier, maudissant la mauvaise influence qui ramenait auprès de lui ce complice immonde de ses turpitudes, et ne lutant pas cependant contre l'instinct farouche qui le poussait.

Il franchit la ville au grand trot; puis pensant qu'il devait laisser prendre de l'avance à Jeanne, afin de la rejoindre à la tombée du jour, il se ralentit et gravit au pas le chemin rapide par lequel on sort de Boussac dans cette direction. Arrivé à l'endroit où la route se bifurque, il trouva Raguét accoudé sur un de ces petits murs transparents et fragiles qui remplacent, par une dentelle en pierres sèches, les buissons dont cette terre stérile est dépourvue.

— Elle a pris le chemin de Saint-Silvain, lui dit ce misérable, au moment où Léon allait prendre celui de Savau.

Et comme Marsillat profitait de son avis sans paraître l'entendre, il se plaça devant la tête de son cheval en disant : « Ça mériterait pourtant quelque chose un service comme ça! — Garez-vous, répondit Léon, ou bien vous allez savoir de quel bois est fait le manche de mon fouet! — Jésus, mon Dieu! murmura le bandit stupéfait; il n'y a donc que des ingrats dans ce monde!

## XXI.

### LE MIRAGE.

« Ce brigand de Raguét est mon mauvais génie, pensait Léon en doublant le pas, et s'il y a un châtement du ciel, c'est d'être forcé de recevoir son aide, quand je la repousse... Mais Jeanne est si belle!...

Jeanne marchait vite; elle avait quatre grandes lieues à faire pour arriver à Toull, mais elle ne s'en inquiétait pas. Si la nuit est trop avancée, pensait-elle, pour qu'on veuille m'ouvrir chez la mère Guite ou chez le père Léonard, j'irai attendre le jour dans le Trou-aux-Fades. C'est un *bon endroit*, et aucune *mauvaise chose* n'oserait venir m'y tourmenter.

Toute superstitieuse qu'elle était, et peut-être justement parce qu'elle l'était, Jeanne connaissait peu la crainte. Elle avait eu, dès son enfance, l'esprit trop nourri de croyances merveilleuses, pour ne pas compter sur la *connaissance* que sa mère lui avait donnée à l'effet de repousser les méchants *jadets* et les follets pernicieux. Elle avait souvent autrefois, dans les premières nuits de l'automne, prolongé sa veillée aux champs jusqu'à minuit. C'est un usage de nos contrées que de faire paître ainsi les brebis à la rosée du soir, de la mi-juillet à la fin de septembre, pour engraisser celles qu'on veut vendre, et on appelle cela *seréiner les ouailles* <sup>1</sup>.

Durant ces champêtres veillées, les petites filles, ordinairement plus braves que les grandes, prennent plaisir à se répondre d'une prairie à l'autre, en chantant à pleine voix leurs vieilles ballades et les admirables mélodies du Bourbonnais et du Berri, si tristes, si tendres, et dont le beau monde du pays fait si peu de cas. Dieu merci, les paysans les conservent et en composent encore; et tandis que les *demoiselles* chantent au piano les plus plates et les plus détestables nouveautés d'opéra, les pastours font redire aux échos des champs des mélodies naïves et dures, que nos plus grands maîtres eux-mêmes voudraient avoir trouvées.

Quoiqu'on n'eût pas encore commencé à *seréiner*, Jeanne ne put se trouver dehors en pleine nuit, sans se croire transportée à cette époque pleine pour elle de chastes et poétiques souvenirs. Elle se rappela le temps où, toute enfant et gardant son petit troupeau sur le communal, elle avait appris à ses compagnes leurs plus belles chansons.

• Voilà six mois que c'était le printemps, etc. •  
• C'étaient trois petits fendeurs, etc. •  
• Chante, rossignol, chante, etc. •

Puis elle se retraça d'autres jours plus sérieux, où, initiée par sa mère à de mystérieuses pensées, elle s'é-

1. Nous avons conservé ce vieux mot; et si vous alliez parler de brebis chez nous, personne ne vous comprendrait, à moins que vous n'eussiez le soin de généraliser et de dire le *brebiage*; encore n'auriez-vous pas la prononciation, et l'on vous accuserait de parler le *chenfrais*, c'est-à-dire le français moderne.



tant éloignée des folles bergères qui se réunissaient pour conjurer la peur et pour chanter des refrains assez lestes, gravelures rustiques qui sont marquées, air et paroles, au com du dix-huitième siècle. La *sarante* Tula avait appris à sa fille chérie qu'il ne faut pas chanter les choses qu'on ne comprend pas, parce que cela attire les mauvais esprits au lieu de les écarter, et qu'alors ils rendent folles les imprudentes chanteuses, comme cela était arrivé à Claudie et à d'autres. Jeanne, bien convaincue qu'il n'était pas indifférent de dire telle ou telle chanson la nuit dans la solitude, avait alors répété souvent, sur les collines sauvages de la Marche, ou sur les versants herbageux du Bourbonnais, de très-vieux refrains qui ont un caractère historique : La plainte du paysan au temps des désordres et des misères du régime militaire et féodal :

Je mandis le sergent  
Qui prend, qui pille le paysan ;  
Qui prend, qui pille,  
Jamais ne rend.

Et le naïf chant de guerre que Tula pensait avoir été composé pour la Grande Pastoure :

Pente bergerette  
A la guerre tu ven vas...  
Elle porte la croix d'or,  
La fleur de lis au bras ;  
Sa pareil' n'y a pas, etc.

Et quand l'écho des rochers répétait les derniers sons, Jeanne frissonnait d'une religieuse terreur qui n'était pas sans charmes, s'imaginant entendre la voix claire et frêle de la bonne fade se marier à la sienne, et saluer le lever de la lune, cette Hecate gauloise que les druidesses redoutaient d'offenser, vengeresse terrible des impudiques et des parjures. Jeanne ne connaissait ni les mots ni les époques auxquelles se rapportaient ces croyances vagues et profondes. Elle savait seulement, par sa mère, qu'il y avait eu autrefois des femmes saintes qui, vivant dans le célibat, avaient protégé le pays et initié le peuple aux choses divines. Ces prêtresses se confondaient dans son interprétation avec les fades : et l'on dit encore, dans les endroits couverts de pierres druidiques et de grottes consacrées jadis aux druidesses, les *Jades* et les *Femmes* indifféremment. Le curé Alain assurait que du temps de Charlemagne, les évêques et les magistrats avaient été encore forcés de fulminer des menaces et de prendre des mesures énergiques pour empêcher les paysans de rendre aux menhirs un culte officiel. Si, à cette époque, le druidisme et le christianisme se disputaient encore le terrain, il n'est pas étonnant que de nos jours ces deux cultes se confondent encore dans quelques têtes exaltées par les merveilles de la tradition. Nos paysans connaissent si peu le christianisme, l'éducation religieuse qu'ils peuvent recevoir est si élémentaire ou plutôt si nulle, que le mystère catholique et le mystère sans nom des cultes antérieurs, sont également impénétrables pour eux. Tula ne se rendait nullement aux sermons de M. Alain, quand il l'accusait d'être un peu païenne, et Jeanne se croyait tout aussi orthodoxe que sa mère. Les druidesses, les saintes fades ou les saintes femmes, étaient à ses yeux de bonnes chrétiennes, des âmes envoyées du ciel, d'anciennes cénobites ennemies des Anglais ; et si sa mère lui eût dit qu'elle les avait vues faire des sacrifices sur les pierres d'Ep-Nell, elle n'eût point hésité à le croire. Jeanne d'Arc, dont elle ne savait pas non plus le nom entier, mais qu'elle appelait la belle Jeanne et la grande bergère, était peut-être bien pour elle une fade ou une druidesse. Qu'importe l'ordre des faits au paysan ? L'idée pour lui n'a pas d'âge. Il la reçoit, il s'en nourrit et la transmet toujours jeune et brillante à ses enfants nés de lui, qui vivent et meurent enfants comme lui. J'ai appris l'an dernier d'un vieux mendiant comment les Anglais avaient été repoussés d'une forteresse voisine de mon gîte, au temps de Philippe-Auguste. Il possédait merveilleusement la stratégie et les détails de l'événement, par quel côté on avait atta-

que, quelles sorties avaient faites les assiégés, combien de combattants et combien de morts. Quel autre, quel historien eût pu me l'apprendre ? Il n'y avait qu'une erreur dans son récit : c'est qu'il prétendait avoir été témoin oculaire de toutes ces choses, *avant la révolution*. Mais le récit n'en était pas moins vrai, il s'était perpétué de père en fils dans sa famille.

Jeanne avait eu le cœur brisé en quittant le château de Boussac et cette noble famille qu'elle avait adoptée dans son cœur bien plus qu'elle n'en avait été adoptée en réalité. L'injustice avait excité en elle une douleur profonde, une surprise extrême. Mais elle comptait trop sur la bonté de Dieu et sur la force de la vérité pour ne pas être sûre qu'on l'absoudrait bientôt. Seulement, elle se rappelait en cet instant les paroles de sa mère : « ça n'est pas bon de quitter son pays et sa famille » ; elle se reprochait de les avoir oubliées, et elle se promettait de ne plus négliger cet avis de la sagesse suprême qui avait parlé par la bouche de sa chère défunte.

A mesure qu'elle s'éloignait pourtant, son cœur devenait plus léger, et la brise du soir séchait ses yeux humides. Cet air vif de la montagne qu'elle n'avait depuis longtemps respiré qu'à demi, lui rendait le courage et l'espérance. Elle avait fait un grand effort en quittant son village, et un grand sacrifice en restant à la ville. Sans la maladie de Guillaume elle ne s'y serait jamais décidée. Plante sauvage, attachée au sol inculte qui l'avait produite, elle n'avait fait que végéter depuis qu'elle s'était laissé transplanter dans une région cultivée. Elle avait soif de reprendre racine dans son véritable élément, et d'embrasser son rocher natal. A chaque pas, le ciel lui paraissait devenir plus vaste et les étoiles plus claires. Le clocher de Saint-Martial de Toull s'élevait à l'horizon comme une vigie de sauvetage. Il tranchait sur le bleu sombre de l'air, et paraissait grandir comme un géant. Il y avait près de deux ans que Jeanne, qui le regardait tous les soirs du haut du château de Boussac, le trouvait si petit et si lointain ! Elle recommençait à faire des rêves de mélancolique bonheur. Sa tante était enfin séparée du méchant Raguët, elle allait la soigner et la guérir. Puis elle redeviendrait bergère, n'importe au service de qui. Elle retrouverait des brebis et des chèvres, humbles animaux qu'elle aimait encore mieux que les vaches superbes et souvent rebelles. Que lui importait d'être propriétaire ou non de son futur troupeau ? Elle n'en aurait pas moins l'amour *des bêtes* et du travail. Elle retrouverait les doux loisirs et les longues rêveries ininterrompues de la solitude. Elle oserait chanter sans craindre d'être écoutée par les bourgeois ; elle pourrait prier et croire sans être railée par les esprits forts. Jeanne s'était sentie, jour par jour, refroidie et gênée à la ville. Elle ne se disait pas qu'elle avait failli y perdre la poésie ; mais elle se sentait vaguement redevenir poète, à mesure qu'elle s'enfonçait dans le désert. Elle entendait, plongée dans une douce extase, les petits bruits de la nature, si longtemps étouffés par les voix humaines et par la clameur du travail, toujours agité autour de la demeure des riches. L'insecte des prés et la grenouille du marécage interrompaient à peine leur oraison monotone lorsqu'elle passait sur leurs domaines, et aussitôt après ils recommençaient avec une nouvelle ferveur cette mystérieuse psalmodie que la nuit leur inspire. Le taureau mugissait au loin, et la caille faisait planer sur les bruyères son cri d'amour, élevé à la plus haute puissance.

Tout à coup, le cri sinistre de *l'oiseau de la mort* (le crapaud volant) fit rentrer dans un silence craintif et consterné toutes ces voix heureuses, et Jeanne tressaillit. Finaud s'arrêta court et répondit par un long hurlement à ce cri de malheur. Une pensée funèbre traversa l'esprit de Jeanne. Elle essaya de regarder le clocher de Toull, qu'un nuage enveloppait, et il lui sembla qu'elle ne le verrait plus, qu'elle ne l'atteindrait jamais. Une sueur froide couvrit son front : elle regarda autour d'elle, et vit à sa droite le mont Barlot et les sombres pierres jomâtres.

— C'est un mauvais endroit, pensa-t-elle, et il n'est

pas étonnant que je me sente l'esprit tourmenté en passant si près des méchantes pierres. On a tué du monde là-dessus; *les autrefois*<sup>1</sup>, et les âmes sans confession demandent des prières. Elle se signa et commençait à réciter l'*Ave*, la seule prière qu'elle sût par cœur avec l'oraison dominicale, lorsque Finaud aboya et se mit en travers du chemin derrière elle, comme pour empêcher un ennemi d'approcher. Jeanne se retourna, et, voyant un cavalier monter au pas le sentier rapide, elle se rangea de côté pour le laisser passer, et baissa son capuchon pour cacher sa jeunesse.

— Eh bien! Finaud! Eh! petit Finaud! A qui en as-tu? dit Marsillat, dont la voix fut reconnue par le chien qui alla flairer son étrier en remuant la queue. Où diable vas-tu si tard, Jeanne? reprit le cavalier en ralentissant le pas de son cheval pour rester à côté de Jeanne, qui marchait toujours. Si je n'avais pas reconnu ton chien, je serais passé près de toi sans y faire attention. Bonsoir, ma vieille!<sup>2</sup>

— Bonsoir, Monsieur, bonsoir, dit Jeanne d'un ton doux, mais résolu, qui semblait dire: Passez votre chemin.

— Ah çà! tu m'étonnes, reprit Marsillat en retenant la bride de Fanchon. Une fille comme toi ne devrait pas s'en aller si loin sans un ami pour la défendre.

— Je ne crains rien, monsieur Léon, le bon Dieu est avec moi.

— Et ton *galant* n'est peut-être pas loin?

— Bon, bon, amusez-vous! vous savez bien que les galants et moi ça ne va pas ensemble.

— Je vois bien que ça va séparément, mais je pense que ça sait se retrouver.

— Ne me taquez pas, monsieur Léon; je ne suis pas gaie.

— Vrai, ma pauvre Jeanne? Est-ce qu'ils t'ont fait de la peine au château?

— Oh! non, Monsieur! ils sont trop bons pour ça. Mais c'est que ma tante est bien malade, et que je n'en vas peut-être pour la voir mourir. En savez-vous des nouvelles, monsieur Marsillat?

— Pourquoi me demandez-tu cela?

— Parce que dans votre étude vous voyez toutes sortes de mondes, et que vous pourriez en avoir vu de chez nous.

— Je ne suis arrivé de Guéret qu'il y a deux heures, et j'ai été forcé tout de suite de repartir pour mon bien de La Villette. Qui t'a appris la maladie de ta tante?

— Dame! c'est ce méchant homme de Ragnet. Peut-être qu'il a menti pour me faire du chagrin.

— C'est un méchant homme, en effet, dit Marsillat, qui comprit aussitôt la ruse de son affreux complice, et qui s'arrangea pour en profiter avec un merveilleux talent d'improvisation. Il n'aurait pas dû t'apprendre cela; moi, je le savais depuis longtemps et je ne te l'aurais jamais dit.

— Mais vous auriez eu tort, monsieur Marsillat; ce serait m'empêcher de faire mon devoir.

— C'est vrai, mais que veux-tu? J'avais peut-être mes raisons pour ne pas me décider aisément à t'annoncer cette mauvaise nouvelle.

— Est-ce que ma tante serait en danger?

— Je n'en sais rien. Elle était très-mal il y a huit jours que je l'ai laissée chez moi.

— Chez vous, monsieur Marsillat? où donc, chez vous?

— A Montbrat; tu ne savais pas qu'elle est là depuis quinze jours?

— Vrai, je n'en savais rien. Et pourquoi donc qu'elle était chez vous?

— Oh! elle y est encore. Que veux-tu? c'est une méchante femme que je n'aime guère, parce que j'ai vu dans le temps qu'elle te rendait malheureuse. Mais elle

était devenue si malheureuse elle-même que j'en ai eu pitié. Ce coquin de Ragnet l'ayant chassée de chez lui, elle mendiait de porte en porte, et elle est venue à Montbrat un jour que je m'y trouvais. Elle était si malade et si faible qu'elle serait morte dans ma cour si je ne l'avais fait entrer dans la cuisine pour lui donner du vin et de la soupe. Alors ma vieille servante, que tu ne connais pas, mais qui est une brave femme, en a eu pitié, et m'a prié de la garder quelques jours jusqu'à ce qu'elle fût en état de reprendre sa besace et son bâton, et de s'en aller. J'y ai consenti de bon cœur, comme tu le penses bien, et un peu à cause de toi, Jeanne; et depuis ce temps-là elle est à Montbrat, assez bien soignée, mais empirant toujours, et se plaignant surtout de ne pas te voir.

— Ah! mon Dieu! ma pauvre tante! Mais ça me fend le cœur ce que vous me dites là, monsieur Léon! Si je l'avais su plus tôt! je ne voulais quasiment pas le croire. Je lui ai pourtant envoyé encore de l'argent par le monsieur anglais, la dernière fois que j'en ai reçu. Il allait voir les pierres d'Ep-Nell, et il a eu la bonté de se charger de ça...; mais il n'y a pas plus de quinze jours, monsieur Léon. Le vieux Ragnet m'a fait des mensonges.

— Le vieux Ragnet... dit Marsillat embarrassé, le vieux Ragnet l'aura menti, en effet. Tiens! c'est tout simple! Il aura pris l'argent pour lui, et il aura maltraité et chassé ta tante afin de ne pas le lui rendre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Gothe est chez moi depuis... deux semaines, je crois; oui, il y a bien deux semaines!

— Ça peut bien être, reprit la confiante Jeanne, car il y a ce temps-là que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Monsieur Léon, vous avez eu bien des bontés! Ça ne m'étonne pas. Je sais que vous avez toujours eu bon cœur. Je vous remercie bien pour ma tante; j'irai la voir demain matin à Montbrat, si vous me le permettez, et je tâcherai d'avoir un cheval pour l'emmenner.

— Et où veux-tu l'emmenner?

— Chez quelqu'un de nos parents. J'ai encore un peu d'argent, et d'ailleurs ils sont trop braves gens pour abandonner une vieille femme dans la misère.

— Comme tu voudras, Jeanne; mais elle ne m'est pas à charge, je t'assure.

— Vous êtes bien généreux, monsieur Léon; allons, en vous remerciant! Ne vous altardez pas pour moi. Je ne peux pas marcher aussi vite que vous, ni vous aussi doucement que moi.

— Mais où vas-tu donc maintenant?

— Je m'en vas à Toull.

— Pourquoi faire, puisque ta tante n'y est pas?

— Elle y est peut-être, monsieur Léon. Vous n'êtes pas sûr qu'elle soit encore chez vous.

— Si, si... on m'a dit à La Villette qu'elle y était encore.

— Eh bien! demain matin, à soleil levé, j'y serai.

— Et pourquoi pas tout de suite? ce n'est qu'à une petite lieue d'ici, et tu as encore deux lieues avant Toull. A quelle heure y arriverais-tu, d'ailleurs? à une heure du matin, personne ne voudrait t'ouvrir.

— Oh! vous vous trompez, monsieur Léon, j'y serai bien avant dix heures, reprit Jeanne en regardant les étoiles, cette horloge des bergers, grâce à laquelle ils savent l'heure à quelques minutes près, d'après la position du grand et du petit *chariot*.

— Mais à quoi bon te fatiguer à cette course inutile? Viens-t'en voir ta tante à Montbrat; tu y coucheras tranquillement, et tu seras encore demain de bonne heure, si tu veux, à Boussac.

Jeanne secoua la tête. — Non, monsieur Léon, dit-elle, je ne peux pas aller coucher à Montbrat.

— Et de qui as-tu peur? de moi peut-être?

— Je ne dis pas ça, monsieur Léon; mais ça ferait causer.

— Et que pourrait-on dire? je ne couche pas à Montbrat, moi.

— Vous n'y restez pas?

— Non! il faut que je sois de retour à Boussac, ce soir, à onze heures. Je vais seulement à Montbrat pour

1. Par cette expression, *les autrefois*, les paysans expriment mieux que nous ce que nous disions plus haut de leur notion mystérieuse et vague des siècles écoulés.

2. *Mon vieux, ma vieille*, sont des termes d'amitié entre les jeunes gens.

prendre des papiers que j'y ai laissés, et je retourne passer la nuit au travail dans mon étude.

— En ce cas, monsieur Léon, marchez donc devant, j'arriverai à Montbrat quand vous serez parti, et comme ça tout s'arrangera.

— Comme tu voudras, Jeanne, mais sais-tu le chemin ?

— Oh ! je le trouverai bien, Monsieur ! je ne me perdrai pas, allez !

— C'est par ici, dit Marsillat, nous voilà auprès de Barlot. Il faut prendre à gauche. Et il donna de l'éperon à son cheval, mais au bout de trente pas, il s'arrêta et descendit comme pour chercher quelque chose. Jeanne l'eut bientôt rejoint et l'aida naïvement à retrouver sa cravache qu'il tenait à la main. La nuit était devenue fort sombre. On ne distinguait plus que quelques étoiles. Le chemin était effroyable, tout hérissé de rochers contre lesquels la pauvre Jeanne se heurtait à chaque pas.

— Tu ne veux pas que je te prenne derrière moi ? dit Marsillat. Tu ne pourras jamais te retrouver par cette nuit noire, et la pluie va venir.

— Oh ! c'est égal, j'ai ma cape.

— Mais ce n'est pas sage pour une fille de courir comme cela la nuit toute seule dans ce pays perdu. S'il t'arrivait quelque malheur, Jeanne, j'en serais responsable, sais-tu ! Allons, monte en croupe, tu arriveras une demi-heure plus tôt, et moi aussi.

— Mais ne m'attendez pas, monsieur Léon.

— Si, je veux t'attendre, et t'accompagner au pas ; je crains qu'il ne t'arrive malheur.

— Et que voulez-vous qu'il m'arrive ?

— Et que crains-tu qu'il t'arrive avec moi ? Vraiment tu as peur de moi comme si j'étais cette canaille de père Raguét !

— Oh ! non, monsieur Marsillat, je sais bien que vous êtes un honnête homme ; mais vous aimez à plaisanter, et j'ai le cœur trop gros pour plaisanter aujourd'hui.

— Non, ma pauvre Jeanne, je ne plaisanterai pas. Voyons, est-ce que depuis un an je ne te laisse pas tranquille ? Est-ce que d'ailleurs tu as jamais eu à te plaindre de moi ?

— Oh ! non, Monsieur, j'aurais tort de dire ça.

— Eh bien ! allons donc ! dit Marsillat en la prenant dans ses bras et en l'asseyant sur son manteau qu'il plia avec soin sur la croupe de Fanchon.

Jeanne eût craint d'être prude et par cela même agaçante, en exagérant une peur qui n'était pas bien formulée en elle-même. Elle résolut de prendre confiance en Dieu et en l'honneur du bienfaiteur de sa tante. Léon enfourcha adroitement Fanchon sans déranger sa belle amazone. Ah ça ! tiens-toi bien après moi, dit-il, car il faut nous hâter, la pluie commence.

— Non, il ne pleut pas, monsieur Léon, dit Jeanne.

— Je te dis qu'il va pleuvoir à verse. Allons ! mets ton bras autour de moi, ou tu vas tomber, je t'en avertis.

Pour la décider, il pressa les flancs de sa monture, qui partit au grand trot. Jeanne, forcée de se bien tenir, prit d'une main la courroie de la croupière, et de l'autre la veste de Marsillat. A peine eut-il senti le bras de la jeune fille contre sa poitrine, que les palpitations de son sein étouffèrent les dernières hésitations de sa conscience. Pour ne pas l'effaroucher, il ne lui adressa plus un mot, et moins d'une demi-heure après, malgré l'obscurité et les mauvais chemins ils atteignirent la montagne de Montbrat.

Le château de Montbrat que, soit par corruption, soit conservation de son nom véritable<sup>1</sup>, les paysans appellent aussi la forteresse des Mille-Bras, est une ruine imposante située sur une montagne. La ruine féodale est assise sur des fondations romaines, lesquelles prirent jadis la place d'une forteresse gauloise. Ce lieu a vu les combats formidables des Toullois *Cambovicenses* contre Fabius. Je crois qu'on découvre encore par là aux environs quelques vestiges du camp romain et du *mallus* gaulois. Mais il faut voir ces choses respectables sur la

foi des antiquaires, qui les voient eux-mêmes, comme faisait le curé Alain, avec les yeux de la foi.

Léon Marsillat était riche. Il avait plusieurs propriétés autour de Boussac et entre autres un *domaine* ou métairie du côté de Lavaufranche, sur lequel se trouvait cette vaste ruine, qui ne donnait aucune valeur à la propriété dans un pays où la pierre de construction et la main-d'œuvre sont à vil prix.

La métairie était située au bas de la montagne, et Jeanne, qui n'était jamais venue à Montbrat, ne remarqua pas le détour que lui fit faire son cavalier pour éviter cet endroit habité. Léon prit un sentier rapide et conduisit sa capture tout droit à ce castel, dont il ne regrettait pas l'antique splendeur, mais qu'il était cependant un peu vain de posséder. Son grand-père le maçon, ayant acheté ce manoir où ses ancêtres n'avaient certes pas dominé le sentiment de parenté triste et jalouse qui, dans le cœur des nobles, s'attache aux vestiges de ces puissances demeures, ne faisait point illusion au plébéien Marsillat. Et pourtant il prenait un secret plaisir plein d'ironie et de vengeance contre l'orgueil nobiliaire en général à se sentir châtelain tout comme un autre. Il eût volontiers écrit sur l'écusson brisé de sa forteresse, au rebours de certaines devises pieusement audacieuses : « *Mon argent et mon droit.* »

Quoiqu'il ne restât pas un corps de logis, pas une seule tour entière, le préau, encore entouré de grands pans de murailles plus ou moins échancrés, formait un enclos très-bien fermé, grâce au soin que l'on avait eu de barer le portail qui avait autrefois renfermé la herse, par de fortes traverses en bois brut, solidement cadénassées. Cet enclos servait aux métayers pour mettre au vert, durant les nuits d'été, leur jument avec sa suite, c'est-à-dire avec son poulain. L'herbe croissait haute et serrée dans cette cour battue jadis comme le sol d'une aire par les pas des hommes d'armes.

— Attends, Jeanne, dit Léon, en aidant la jeune fille à sauter sur l'herbe, je vais fermer la barrière ; ensuite je te conduirai, par l'autre porte, à l'endroit où demeure ta tante.

— Ce n'est donc pas ici ? demanda Jeanne, cherchant des yeux cette autre issue dont on lui parlait et que la nuit ne lui aurait pas permis de distinguer quand même elle aurait existé.

— Si fait, sois donc tranquille, répondit Léon en cadénassant la porte et en cachant la clef dans une fente de mur où il l'avait prise. Donne-moi le temps de fermer ce côté-ci pour que l'on ne vienne pas me voler Fanchon.

— Mais puisque vous allez repartir tout de suite, monsieur Léon ?

— C'est pour cela que je ne la mets pas à l'écurie. Si je ne la débridais pas, elle casserait tout.

Fanchon, débarrassée de la bride et même de la selle que son maître lui enleva lestement, alla flairer et saluer, d'un hennissement amical, sa paisible hôtesse, la jument du métayer. Léon, prenant la main de Jeanne, la conduisit à l'entrée d'un bâtiment écrasé et devenu informe par l'écroulement des parties supérieures. La porte étroite et basse et le couloir étranglé entre les murailles de quinze pieds d'épaisseur conduisaient à une petite pièce ronde, assez semblable à celle que Jeanne occupait au château de Boussac, à la différence près que la fente étroite et longue qui l'éclairait pouvait passer pour une fenêtre, et que l'ameublement, sans être riche, était d'un certain confortable. Il y avait là un beau lit de repos, quelques fauteuils, des livres épars sur une table d'acajou, deux fusils de chasse, un violon, des fleurets et un chapeau de paille accrochés au mur. Mais il faisait trop sombre pour que Jeanne se livrât à aucune remarque, et quoiqu'elle se sentit un peu effrayée du silence et de l'obscurité de cette demeure, elle était encore loin de se douter qu'elle fût dans la chambre de Marsillat, seule avec lui dans ce manoir où jamais sa tante n'avait demandé ni reçu l'hospitalité.

1. Les antiquaires le font dériver de Montbard, la montagne des Bardes.

## XXII.

## LA TOUR DE MONTBRAT.

Il y avait bien au domaine de Montbrat, comme dans la plupart des métairies éloignées de la résidence du propriétaire, un pied-à-terre appelé la chambre du maître. Mais Marsillat avait préféré s'en arranger un dans le château. Il avait fait déblayer et orner la seule pièce qui fût habitable dans cette vaste ruine ; et il y venait, tantôt s'inspirer dans la solitude pour étudier les effets d'éloquence qu'il improvisait ailleurs, tantôt se livrer à de moins estimables occupations. Sa tourelle de Montbrat était à la fois un cabinet d'études et quelque chose comme la *petite maison* des champs d'un bourgeois libertin. L'endroit était bien choisi, aucun voisinage indiscret ne pouvait exercer son contrôle sur les mystères de sa conduite, et les métayers, placés eux-mêmes à quatre portées de fusil du château, savaient fort bien qu'ils seraient mal reçus s'ils accouraient au moindre bruit.

— Attends-moi ici, dit Marsillat à la tremblante Jeanne. Je vais chercher de la lumière et réveiller ma vieille servante, qui se couche à la même heure que ses poules, à ce qu'il paraît.

— Je sortirai avec vous, monsieur Marsillat, dit Jeanne qui ne respirait pas à l'aise dans cette tour, et qui commençait à craindre qu'il n'y eût dans le domaine de Léon ni poules, ni servantes.

— Non, non, tu ne connais pas les êtres et tu te heurterais, reprit-il. Ce vieux taudis est plein de trous et d'endroits dangereux. Ne bouge pas d'ici, Jeanne; je vais revenir....

Il sortit précipitamment et enferma Jeanne, qui commença à trembler sérieusement quand elle se fut assurée que la porte avait reçu à l'extérieur un tour de clef. Cependant elle ne pouvait se persuader que Marsillat fût capable d'un crime, et elle se disait qu'aucune offre, aucune promesse n'aurait d'effet sur elle.

Marsillat n'avait pas, en effet, la pensée de commettre un crime. Il était trop sceptique pour croire qu'en pareille matière l'occasion pût s'en présenter. S'étant toujours adressé à des villageoises coquettes ou faibles, il n'avait pas trouvé de cruelles ; et, comme il affectait un profond mépris pour la vertu des femmes, il ne voulait point se persuader qu'aucune pût lui résister. La sauvagerie de Jeanne lui semblait le résultat d'une extrême méfiance. Il faudra plus de temps et de paroles pour celle-là que pour les autres, se disait-il ; mais voilà enfin l'occasion que je ne pouvais trouver ailleurs. Enfermée quatre ou cinq heures avec moi, à force d'obsessions, j'enflammerai cette froide Galathée, et, à moins qu'elle ne soit de marbre, j'en triompherai sans lutte et sans bruit. Arrière la brutale violence ! se disait encore Marsillat : c'est le fait des butors qui ne savent pas mettre la ruse et l'éloquence, l'esprit et le mensonge, au service de leurs passions. Impatients et grossiers, ils ne peuvent pas imposer un frein à leur volonté ; ils offensent au lieu de persuader ; ils dominent et sont maudits, au lieu de vaincre et de se faire aimer.

— Se faire aimer !... pensait l'avocat, qui se promenait avec vivacité dans le préau, en attendant que son esprit fût calmé ; se faire aimer, de craint qu'on était, et cela dans l'espace de quelques heures ! c'est une cause à plaider, et il faut la gagner !... Si Jeanne pouvait m'échapper, mon entreprise serait misérable et ridicule. Demain je serais, grâce à elle, la fable de tout le pays. Il ne faut donc pas que Jeanne sorte d'ici sans être beaucoup plus intéressée que moi à garder le secret. Allons, c'est un plaidoyer, c'est un duel, et ne pas triompher, c'est succomber. Il ne peut pas y avoir de transaction entre les adversaires.

— Jeanne, lui dit-il en rentrant, ta tante est partie ce matin avec ma servante, qui a voulu la conduire elle-même à Toull.

— Partie ? elle n'est donc plus malade ?

— Elle s'est sentie un peu mieux, et il paraît qu'elle s'ennuyait dans cette vieille maison ; elle avait déjà le mal du pays. Mon métayer l'a prise sur son cheval et l'a menée chez un de tes parents, je ne sais plus lequel. A présent, nous pouvons nous en retourner à Boussac. Donne-moi seulement le temps de chercher mes papiers dans le tiroir de la table.

— Je vas dire qu'on vous apporte *une clarté*, dit Jeanne un peu rassurée par les dernières paroles de Marsillat. Vous ne pouvez pas trouver vos papiers comme cela dans la nuit.

— Très-bien, au contraire... Je sais où ils sont ; je les trouverais les yeux fermés. Ne sors pas, Jeanne ; les métayers sont dans la cour, et puisqu'ils ne t'ont pas vue entrer, j'aime autant qu'ils ne te voient pas sortir.

— Mais c'est peut-être pire ! dit Jeanne. Pourquoi se cacher quand on n'a rien à se reprocher ?

— Ces gens-là ont de très-mauvaises langues, et je t'avoue que si tu ne te soucies pas de leurs propos pour toi-même, je ne serais pas fort aise, quant à moi, qu'ils fissent de l'esprit sur mon compte. Ce sont les imbéciles de cette espèce qui m'ont fait une réputation de mauvais sujet, et tu vois pourtant, *ma vieille*, que je suis plus raisonnable que ne le serait à ma place ton parrain Guillaume, et peut-être ton époux d'Anglais.

— Ne dites pas de ces choses-là, monsieur Léon, et renvoyez vos métayers de la cour pour que je m'en aille.

— Ils sont en train de faire manger un picotin d'avoine à Fanchon. Après cela, ils s'en iront d'eux-mêmes. Le leur ai dit que j'avais à travailler.

— Mais vous n'avez pas besoin de vous enfermer comme ça.

— Si ! la femme est curieuse comme une mouche ; elle viendrait me relancer jusqu'ici, soi-disant pour me parler de ses agneaux ou de ses dindes, mais dans le fait pour voir si j'y suis seul.

— Ça prouve, monsieur Léon, que vous y êtes bien venu quelquefois en compagnie.

— Bah ! une ou deux fois avec Claudie, tu sais bien ! dans le temps, elle était un peu folle !

— Pauvre Claudie ! vous lui avez fait bien des peines, pas moins ! une si bonne fille ! Ça n'est pas bien à vous, monsieur Léon.

— Que veux-tu ? elle aurait eu un autre amoureux que moi, et mieux vaut moi qu'un autre ; car je suis resté son ami, et je ne l'abandonnerai jamais.

— Oui ! vous croyez que l'argent et les cadeaux consolent de tout ? Vous vous trompez. Je vous dis, moi, que Claudie pleure quasiment tous les soirs. Mais en voilà assez, monsieur Léon, allons-nous-en.

— Donne-moi donc le temps de souffler ! N'as-tu pas peur que je te retienne malgré toi ? Tu me prends pour un méchant homme, Jeanne !

— Oh ! non, Monsieur.

— Eh bien ! alors, tiens-toi donc en repos un instant. Nous serons libres dans un petit quart d'heure ; assieds-toi et ne parle pas si haut, je cherche mes papiers.

— Vous les cherchez bien longtemps, monsieur Léon... Vous me ferez arriver trop tard à Toull.

— A Toull?... Tu ne veux donc pas retourner ce soir à Boussac ?

— Non, Monsieur, puisque je veux voir ma tante !

— Tiens, Jeanne, il y a quelque chose là-dessous. Tu es fâchée avec les gens du château ?

— Oh ! non, Monsieur... vous vous trompez bien ! je les aime trop pour me fâcher jamais contre eux.

— Eh bien ! ils se sont fâchés contre toi ?

— C'est possible, Monsieur... Mais si ça est, ils en reviendront.

— Jeanne, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Rien, Monsieur. Je n'ai rien à raconter.

— Tu devrais pourtant avoir confiance en moi. Tu es une bonne enfant, mais tu ne connais pas les gens nobles ; et si tu ne prends pas un bon conseil, tu vas faire, sans le savoir, quelque chose de nuisible à ta réputation ou à tes intérêts.

— Vous me parlez là comme si je voulais plaider contre



Finaud s'arrêta court. (Page 76.)

eux, monsieur Léon. Ne vous donnez pas la peine de me conseiller, je n'ai pas besoin d'un avocat.

— Les avocats, comme les confesseurs, sont des gens auxquels on ne cache rien, et qu'on ne se repent jamais d'avoir consultés. Sois sûre, Jeanne, que je sais tous les secrets de la maison d'où tu sors, et que demain on me dira ce que tu veux me taire aujourd'hui. Madame de Boussac me consulte sur toutes choses, et tu verras que je serai envoyé vers toi, demain peut-être, te dis-je, pour te donner ou pour te demander des explications. Si tu m'informais la première de tes sujets de plainte, la réconciliation pourrait marcher beaucoup plus vite, et tes intérêts seraient mieux défendus.

— Ah! mon Dieu, monsieur Léon, voilà que vous faites une affaire de tout cela! Il n'y a pas besoin d'en chercher si long, je vous assure; et si c'est vrai qu'on vous dit tout, vous pourrez répondre que je pardonne tout.

— Jeanne, tu es bien réservée avec moi, dit Marsillat, qui lui avait jusqu'alors parlé à distance, et qui se rapprocha insensiblement à mesure qu'il réussit à la distraire

de l'empressement de partir. Si je te disais que je sais déjà ce dont il s'agit.

— Si vous le savez, ne m'en parlez donc pas, répondit Jeanne; j'ai assez de chagrin comme cela.

— Je ne veux pas te faire de chagrin, ma pauvre Jeanne; ce serait m'en faire davantage à moi-même. Mon intention est de t'en épargner de nouveaux. Je te dis que je sais tout, car il n'y a pas plus de huit jours que j'ai été consulté par madame de Boussac pour savoir si Guillaume te faisait la cour.

— Ah! mon Dieu! dit Jeanne blessée dans l'exquise délicatesse de son cœur par cette révélation malheureusement trop vraie, ma marraine a eu le cœur de vous parler de ça?...

— Elle ne le croyait pas; mais la grosse Charmois le lui répétait si souvent qu'elle commençait à s'en inquiéter. Cela ne doit pas te surprendre, Jeanne; une mère s'effraie toujours de voir souffrir son fils, et...

— Mais on veut donc absolument que je sois cause de tout le mal qui arrive à M. Guillaume?

— La Charmois le prétend ainsi; mais moi j'ai essayé





Le vagabond.

de rassurer ta marraine, et de lui bien persuader que, dans tout cela, il n'y a pas de ta faute.

— Vous pouvez bien encore le dire, monsieur Marsillat. Je ne suis fautive de rien, et ce n'est pas à cause de moi que mon parrain se fait de la peine. C'est impossible !

— Oh ! pour cela, Jeanne, je n'en peux pas répondre. Je sais bien que tu n'es pas coquette ; mais pourrais-tu jurer devant Dieu que tu n'as jamais laissé prendre d'espérance à ton parrain ?

— Oui, Monsieur ; oui, je le jure devant Dieu ; et vous pouvez, en conscience, le jurer aussi !

— Une jeune fille laisse prendre de l'espérance malgré elle, et presque sans le savoir. Tu as de l'amour, Jeanne ; et celui qui l'inspire le voit bien, quelque chose que tu fasses pour le lui cacher.

— Mais c'est faux ! s'écria Jeanne avec l'accent de la vérité. Je n'ai pas eu une minute d'amour pour mon parrain !

— Tu peux m'en donner ta parole d'honneur, Jeanne ? s'écria Léon tout ému.

— Eh oui ! monsieur Léon ! Mais qu'est-ce que ça vous fait à vous ? Vous ne voudrez pas me croire non plus, vous.

— Jeanne, je te croirai ; je t'estime trop pour ne pas te croire. Je suis ton ami, moi, ton seul ami, et je veux être ton défenseur contre ceux qui t'accusent injustement. Tiens, donne-moi ta parole, et mets ta main dans la mienne...

— Et pourquoi ça, Monsieur ?

— Parce que j'engagerai mon honneur pour te défendre, et que c'est une chose grave, *ma vieille*. Tu ne voudrais pas me faire faire un faux serment ! Tiens, vois-tu, demain matin, je serai auprès de ta marraine. Elle me fera appeler pour m'apprendre ton départ, pour se plaindre de toi, peut-être, et j'aurai l'air de ne t'avoir pas rencontrée ce soir ; mais je pourrai dire que j'étais bien informé de tes sentiments pour Guillaume, et que je puis répondre de ta sincérité. Alors ta marraine me demandera si je veux en jurer, elle me fera mettre ma main dans la sienne, et je ne pourrai pas me décider à le faire, si toi-même tu ne prends avec moi un

engagement pareil. Donne-moi donc ta main, Jeanne, comme si nous étions devant des juges, devant un prêtre, et jure-moi que tu n'aimes pas Guillaume de Boussac.

— Si c'est pour l'acquies de votre conscience, dit la candide Jeanne en abandonnant sa main à Marsillac, je le veux bien, monsieur Léon. Je ne peux pas dire que je n'aime pas mon parrain, ce serait mentir; mais je peux bien jurer que je l'aime comme on doit aimer son frère, son père, son parrain, enfin!

— Bonne et honnête Jeanne! dit Léon en retenant avec adresse sa main qu'elle voulait retirer, on est bien injuste envers toi, et c'est un crime que de te tourmenter ainsi. Ton chagrin remplit mon cœur, et tes larmes me font mal. Je te regarde en ce moment comme ma cliente et ma protégée; je plaiderai pour toi, non devant un tribunal pour de petits intérêts, mais devant une famille ingrate qui méconnaît des intérêts sacrés, ceux de la reconnaissance et de l'honneur. Quand je pense à tous les soins que tu as pris de Guillaume...

— Je n'accuse pas mon parrain, monsieur Léon. Il ne m'a parlé mal qu'une fois, et je suis sûre qu'il en est fiché à l'heure qu'il est. Mam'selle Marie est un ange des cieux, et je la pleurerai toute ma vie. Ma marraine est bien bonne aussi... et je ne sais pas comment elle a pu croire que je voulais persuader à son fils de lui désobéir et de m'épouser! Oh! comment donc que ma marraine, pour qui j'aurais donné tout mon pauvre sang, peut se laisser rapporter des mensonges comme ça!...

La pauvre Jeanne fondit en larmes, et, tout entière à la douleur, elle ne s'aperçut pas que Léon était assis tout près d'elle sur le sofa, qu'il l'entourait de ses bras, prêt à la serrer sur sa poitrine, et que son souffle brûlant effleurait dans l'obscurité son cou d'albâtre penché sur son sein.

— Chère Jeanne, lui dit-il d'une voix tremblante, tu as raison de plaindre Guillaume au lieu de le condamner. Il est assez malheureux de ne pouvoir se faire aimer de toi. Quel homme ne serait amoureux de la plus belle et de la meilleure de toutes les filles?

— Ne dites pas ça, monsieur Léon, répondit Jeanne en se levant; je ne suis ni plus belle ni meilleure qu'une autre, et je suis bien malheureuse qu'on prenne comme ça des caprices pour moi. Mais, allons-nous-en, monsieur Léon, je veux m'en retourner à Toull.

— Il pleut à verse, Jeanne. Attendons que la pluie soit passée.

— Oh! il ne pleuvra pas ce soir, Monsieur; le temps est couvert, mais le vent n'est pas à l'eau.

— Écoute, Jeanne, l'eau tombe à flots!

Jeanne écouta. Il y avait, à peu de distance de la tour, un petit ruisseau dans le rocher, qui faisait, en bouillonnant, le même bruit que celui d'une grosse pluie. Jeanne, trompée, insista cependant.

— Je ne vous demande pas de sortir avec moi et d'aller vous mouiller, dit-elle; mais nous n'allons pas du même côté, et je ne peux pas rester plus longtemps. Bonsoir, monsieur Léon.

— Eh bien! attends que je te cherche un parapluie...

— Oh! je ne sais pas me servir de ça... Je vous en remercie, monsieur Léon.

— Alors, Jeanne, charge-toi d'un petit paquet pour le curé de Toull. Je vais le cacheter... Mais il y a une autre accusation contre toi, reprit-il en feignant de chercher de la lumière, et tu ne m'as pas dit ce que je dois répondre.

— Ne répondez à rien, monsieur Léon, et laissez-moi accuser, dit Jeanne. Tenez, le mal est fait, et on me dirait qu'on a eu tort, que je ne voudrais plus retourner au château. On ne m'estime pas, on n'a pas confiance en moi. Ça me suffit: moi, ça m'humilie de me défendre de si vilaines choses.

— Il y a cependant une personne dont le mépris te ferait souffrir et dont tu veux conserver l'estime, c'est mademoiselle Marie.

— Oh! cel e-là ne m'accusera pas!

— A force d'entendre dire que tu es coupable!

— On ne lui parlerait pas de ces choses-là, on n'oserait.

— La Charmois est capable de tout, mets-moi à même de la faire taire et de te justifier auprès de ta jeune maîtresse. Écoute, Jeanne, on dit que l'Anglais aussi te fait la cour, et que la preuve de ton ambition, c'est ta coquetterie et ta sévérité avec lui, qui l'ont décidé enfin à vouloir t'épouser.

— Que voulez-vous que je réponde à tout ça, monsieur Léon? C'est de l'invention à madame de Charmois. Le monsieur Anglais n'a jamais pu vouloir m'épouser, puisqu'il est marié dans un autre pays...

— Il est marié?

— Cette dame le dit. C'est donc lui qu'elle accuse d'être un malhonnête homme, si elle croit qu'il veut se marier deux fois. Tant qu'à moi, j'ignore de tout ça, et je sais seulement que jamais l'Anglais ne m'a dit une parole d'amour ni de mariage.

— Peux-tu en jurer aussi, Jeanne? Peux-tu me donner encore ta main en gage de sincérité?

— C'est bien assez de poignées de main comme ça, monsieur Léon; si vous ne voulez pas me croire sur parole, les jurements n'y feront rien.

— Jeanne, tout cela est plus important que tu ne penses. Si un honnête homme voulait t'épouser maintenant, et qu'il vint me consulter comme avocat de la maison Boussac, comme bien informé de leurs affaires et de ta conduite...

— Faudrait lui conseiller de ne pas se tourmenter de ça; je ne veux pas me marier. Je l'ai toujours dit et je le dis encore.

— Oh! cela, ma Jeanne, tu n'en jurerais pas!

— Je le jure devant Dieu et devant l'âme de ma chère défunte mère, s'écria Jeanne, poussée à bout par tant de soupçons offensants et absurdes à ses yeux. Oui! oui! je le jure aujourd'hui de meilleur cœur encore que les autres jours!

— Tant mieux, mille diables! pensa Léon. Je n'aurai pas l'ennui de lui faire ce mensonge-là. Eh bien! Jeanne, dit-il en se rapprochant de nouveau, tu as raison, cent fois raison, de ne vouloir pas t'engager. Tous ces nobles ont espéré te séduire par là, et tu leur montres ta raison et ta fierté en repoussant cette folle ambition... Un paysan, un ouvrier ne seront jamais dignes non plus d'un trésor comme toi... Garde-toi, pour aimer, dans ta force et dans ta liberté, l'homme qui sera assez heureux pour te plaire; et ne t'afflige pas de ces premiers chagrins qui t'accablent. L'injustice des Boussac et la sottise de l'Anglais ne te considéreront pas auprès de tous. Tu peux être aimée encore, et véritablement, désormais.

— Je n'ai besoin de l'amour de personne, monsieur Léon. Dieu est bon, et il aime tous ses enfants.

— Oui, Dieu est bon, mais il commande à ses enfants de s'aimer les uns les autres. Ton renvoi du château va te faire du tort...

— Je ne suis pas renvoyée, je m'en vais de moi-même.

— N'importe! on ne le croira pas. Tu vas être accusée, calomniée, persécutée pendant quelque temps. Tu ferais bien de t'éloigner un peu du pays et d'aller te louer, soit à Châtre... soit à Guéret... oui, à Guéret. Le bruit de tes aventures malheureuses au château de Boussac n'a pas été jusque-là. Je pourrais répondre de toi et te faire retrouver une meilleure place que celle que tu quittes. Si tu n'étais pas si méfiante, je t'offrirais de venir chez moi, Jeanne... Mais non, tu refuserais, je le sais; j'ai la réputation d'un fou, et tu as toujours eu des préventions contre moi... Si tu voulais réfléchir, pourtant, tu verrais que je suis le seul qui t'ait respectée, et qui n'ait fait aucun tort à ta réputation. Je t'ai fait quelques plaisanteries autrefois... Mais quand tu m'as dit que cela t'affligeait, j'ai cessé; rends-moi justice. Et puis, à mesure que je t'ai connue, j'ai compris que tu n'étais pas comme les autres, toi. Oh! je te respecte, Jeanne, moi seul je te respecte, parce que je sais ce que tu vauds. Ce n'est pas moi qui irais afficher mon amour pour t'exposer à tous les propos du pays. Convien-

je n'ai jamais fait dire de mal de toi ; et dans le temps même où je te traitais avec une légèreté que je me reproche, et dont je te demande pardon du fond de mon cœur, je ne t'ai jamais offensée volontairement.

— C'est vrai, monsieur Léon, répondit la bonne Jeanne, incapable d'une méfiance soutenue, je ne vous fais aucun reproche, et même vous avez eu pour ma tante et pour moi des bontés dont je vous remercie grandement.

— Des bontés, Jeanne!... Eh bien! prends-le comme tu voudras, et remercie-moi si tu crois me devoir quelque chose. Il y a du moins quelque chose dont je pourrais me faire un mérite à tes yeux : c'est que je ne t'ai pas fait la cour, et que, dans ce moment même où je suis seul avec toi, je te respecte comme si tu étais ma sœur... Et pourtant, Jeanne, moi aussi j'ai été amoureux de toi, autrement et mille fois plus que tous les autres. Tu ne l'as jamais su, je ne te l'ai jamais dit, depuis que cet amour est sérieux et profond, et je ne te le dis maintenant que pour te rassurer. Loin de moi la pensée d'abuser de ton malheur, pauvre orpheline, pauvre abandonnée! Je ne te demande qu'un peu de confiance, un peu d'amitié, et je serai assez payé de mes sacrifices et de mes souffrances... Car je souffre plus que ton parrain, Jeanne! Je ne fais pas le malade, moi; je ne jette pas ma famille dans l'inquiétude comme un enfant gâté; je ne cherche pas à émouvoir ta pitié en te disant que je me meurs. Non, je vis de mon amour, au contraire. Il me transporte, il m'agite; mais il me donne le courage de te respecter; et je ne me plains pas d'être malheureux, pourvu que tu ne sois pas malheureuse toi-même!

Jeanne s'était levée encore une fois, et elle essayait d'ouvrir la porte. — Monsieur Léon, dit-elle, vous me parlez très-honnêtement; mais je ne comprends pas grand-chose à toutes ces histoires d'amour, et, malgré moi, je vous en demande pardon, je me figure toujours que c'est de la moquerie. Ouvrez donc votre porte, je veux m'en aller.

— Tu as forcé la serrure, dit Marsillat feignant de ne pouvoir ouvrir. A présent, je ne sais plus comment faire. Prends patience, je vais essayer. La clef est tombée : cherche-la avec moi.

Jeanne ne pouvait se figurer que Marsillat eût la clef dans sa poche. Elle se mit à chercher naïvement. Marsillat se rapprocha d'elle, et, emporté par l'impatience, il l'entoura de ses bras.

— Laissez-moi, Monsieur, dit Jeanne en le repoussant avec force, ou je croirai que vous êtes le plus faux de tous les hommes.

— Vraiment, Jeanne, je ne te voyais pas, dit Marsillat en s'éloignant, et je trouve ta frayeur un peu ridicule. Que crains-tu donc de moi? Je ne te demande qu'un peu d'amitié, et tu me réponds par le mépris le plus étrange.

— Oh! Monsieur, je ne me permets pas de vous mépriser, dit Jeanne; mais enfin je voudrais m'en retourner à Toull, et vous me contrariez bien un peu de me retenir comme ça!...

— Je te jure que je cherche la clef... Allons, je vais essayer de briser la serrure! Aye! je me suis brisé la main... Vraiment, Jeanne, tu es bien cruelle de me presser et de m'accuser ainsi.

— Vous vous êtes fait du mal, monsieur Léon! oh! j'en suis bien fâchée! Comment donc faire pour sortir d'ici? la nuit s'avance...

Jeanne s'approcha de la fenêtre, et, étendant la main dehors : — Il ne pleut pas, dit-elle, c'est un *rio* qui coule par là, qui nous a trompés. Tenez, monsieur Léon, je pourrais bien passer par la fenêtre. Ça doit être très-bas, puisque nous n'avons pas monté d'escalier pour venir ici.

— Grand Dieu! arrête, Jeanne! s'écria Léon en s'élançant vers elle, et en la saisissant à bras le corps : il y a là un précipice.

— Eh bien, lâchez-moi, monsieur Léon, et ne me serrez pas comme ça, je n'ai pas envie de me tuer.

— Oh! dit Marsillat en retombant sur le sofa. Tu

m'as fait une peur!... Jeanne, Jeanne, tu ne sais pas combien je t'aime, je ne le savais pas moi-même... A la seule idée que tu allais tomber par là, j'ai senti mon cœur se briser : ah! si tu le sentais battre! vraiment me voilà comme si j'allais mourir.

Jeanne, embarrassée, de plus en plus soucieuse, garda le silence; Léon aussi. Au bout de quelques instants, voyant qu'il ne bougeait pas, elle essaya encore d'ouvrir la porte, mais ce fut en vain. Léon était immobile, et rêvait au moyen d'endormir sa prudence par quelque nouveau stratagème!

— Êtes-vous malade ou dormez-vous, monsieur Léon? dit Jeanne un peu impatientée.

— Je souffre, en effet, répondit-il d'une voix sourde, je souffre beaucoup : je me suis blessé la main en voulant ouvrir cette porte, et je ne peux plus m'en servir. Malheureusement je n'ai aucune force dans la main gauche. Attends, Jeanne, n'en fais pas autant, si tu ne veux me désespérer. Il y a un moyen de te faire sortir d'ici : je vais sauter par cette fenêtre, et j'irai t'ouvrir en dehors, si je ne me tue pas en sautant.

— Oh! ne faites pas cela, monsieur Léon, dit Jeanne effrayée.

— Que faire donc? Nous ne pouvons pas sortir, et tu ne veux pas rester une minute de plus.

— A nous deux, nous enfoncerions bien la porte, monsieur Léon!

— Nous serions dix que nous ne l'ébranlerions pas; c'est une ancienne porte de prison, garnie de fer en entier.

— Monsieur Léon, dit Jeanne saisie d'une terreur subite, si vous m'avez trompée pour m'attirer ici, Dieu vous en punira!

— Ah! ce soupçon est affreux, dit Léon. C'en est trop, Jeanne, ôte-toi de cette fenêtre, et adieu.

Le temps s'était un peu éclairci, et l'approche de la lune blanchissait l'horizon; mais l'ombre projetée des collines environnantes augmentait l'obscurité, et le sol couvert de bruyères flottait sous les yeux de Jeanne, tellement vague, qu'elle ne pouvait dire s'il y avait dix ou cinquante pieds de profondeur au bas de la tour. Le ton résolu et désespéré de Léon l'effraya. Elle fit un mouvement pour l'arrêter. — Jeanne, lui dit-il, en la pressant sur son sein, adieu pour cette nuit, adieu pour toujours peut-être! D'autres t'ont fait de belles promesses pour te séduire. Moi, je vais risquer ma vie pour te prouver que je ne veux pas te séduire. Au moins, dis-moi adieu, et donne-moi un seul baiser : le premier, le dernier de ma vie!... Un baiser, Jeanne, tu t'en effraies! Il y a une heure que je pourrais t'en prendre mille, et je t'en demande humblement un seul, au moment de me jeter dans un abîme pour t'empêcher d'avoir peur de moi... Ne me le refuse pas. Tiens, si je reste ici, ma raison peut s'égarer; ta méfiance, ta frayeur m'ont bouleversé l'esprit. Oh! Jeanne, sans tous tes soupçons tu aurais été en sûreté toute cette nuit auprès de moi... Maintenant, chasse-moi... oui, chasse-moi... car, je tremble et déraisonne... Adieu! Jeanne, mais ce seul baiser!...

— Non, Monsieur, dit Jeanne en se dégageant; pas de baiser, jamais! Ce n'est pas que je croie que ce soit un grand crime; je ne veux pas condamner Claudie. Mais pour moi, ça serait un péché mortel, je ne vous le cache pas; et si j'y consentais, je sauterais bien vite après par cette fenêtre, non pas tant pour me sauver que pour me tuer.

— Oh! c'est de la haine contre moi! une haine mortelle! ou c'est un défi, dit Marsillat avec une rage concentrée, en voyant échoier tous ses artifices. Jeanne, cela est fort imprudent de ta part, et tu sembles prendre plaisir à jouer avec ma raison et ma volonté.

— Non, monsieur Marsillat, dit Jeanne avec douceur : ce n'est pas de la haine. Je n'en ai pas contre vous. Dieu me préserve d'en avoir jamais contre personne! Mais c'est un vœu, puisqu'il faut vous le dire, et je serais damnée si j'y manquais.

— Un vœu! s'écria Marsillat, que cette idée enflamma d'un nouveau délire. Oh! Jeanne, sans ce vœu tu m'aimerais peut-être. Eh bien, que la damnation retombe

sur moi ! Tu ne peux m'accorder ce baiser, je le conçois ; aussi je ne te le demande plus. Mais tu ne peux m'empêcher de le prendre malgré toi, et tout le péché est pour moi seul... Non, non, tu n'es pas coupable de n'être pas la plus forte... Refuse, c'est ton devoir... mais laisse-moi user de mon droit.

Marsillat poursuivait Jeanne, qui faisait autour de la chambre, lorsque des coups violents ébranlèrent la porte de la tour.

### XXIII.

#### LE VAGABOND.

Au moment où Jeanne avait quitté le château, Cadet, étonné de ce brusque départ, avait été en avertir Claude. Claude s'était empressée d'en informer Marie, et Marie, inquiète et effrayée, n'ayant pas tardé à en demander l'explication à sa mère. Madame de Boussac avait eu recours à la haute politique de madame de Charmois ; et celle-ci, trouvant ce dénouement beaucoup meilleur que tous ceux qu'elle avait imaginés, s'était chargée, sans vouloir expliquer ses moyens, de faire accepter à Guillaume la nécessité de cette séparation.

En effet, ce soir-là, madame de Charmois ayant été enfermée un quart-d'heure avec Guillaume, le jeune homme parut abattu et résigné à son sort. Mais tandis que la sous-préfète allait se vanter de sa victoire auprès de la châtelaine, Guillaume s'habillait à la hâte, et descendait à l'écurie, où, sans l'aide de personne, et profitant à dessein du moment où les domestiques étaient occupés à souper, il sella lui-même Sport, le fit sortir doucement par une porte de derrière, l'enfourcha et prit au galop la route de Toull.

Jeanne avait plus d'une heure d'avance sur lui, et il pressait son cheval, désirant la rejoindre et la faire renoncer à son projet avant qu'elle eût gagné Toull. Mais il avait déjà dépassé le mont Barlot et les pierres jomâtres sans la rencontrer, lorsqu'il se trouva au détour du chemin face à face avec sir Arthur.

La nuit était encore assez sombre ; mais l'Anglais étant sur un terrain plus élevé que Guillaume, celui-ci le reconnut à la silhouette de son grand chapeau de paille et au collet de son carriack imperméable, qui se dessinait sur le fond transparent de l'air. — Arrêtez-vous, ami ; lui dit-il en l'abordant, et reconnaissez-moi.

— A cheval et en voyage ? s'écria sir Arthur ; Dieu soit loué ! mon cher Guillaume est guéri !

— Oui, Arthur, guéri, tout à fait guéri, répondit Guillaume d'une voix altérée. J'aurais beaucoup de choses à vous dire ; mais, avant tout, dites-moi, vous, si vous avez rencontré Jeanne sur votre chemin ?

— Jeanne ? Jeanne dehors aussi à cette heure ? Je n'ai pas rencontré une âme depuis Toull, d'où je viens directement. J'y ai passé la journée à causer avec le curé Alain, et personne à Toull n'attendait Jeanne. Expliquez-moi...

— Arthur, vous savez tout. Vous avez deviné que j'aimais Jeanne, et c'est pour cela que vous vous êtes éloigné ; mais ce que vous ne savez peut-être pas, Arthur, c'est que je l'ai offensée, et c'est pour cela qu'elle a fui, elle aussi. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle épouvante s'éveille en moi ! Où peut-elle être ?

— Mais depuis quand est-elle partie ?

— Depuis une heure, deux heures, je ne sais pas au juste ; les minutes me paraissent des années depuis que je la cherche...

— Elle ne peut être loin, dit M. Harley. Tenez, séparons-nous. Je vais retourner à Toull, je m'informerai d'elle dans toutes les cabanes du chemin, et vous, vous en ferez autant en retournant à Boussac. Elle se sera infailliblement arrêtée quelque part.

— Vous avez raison, Arthur, séparons-nous.

— Attendez, Guillaume ; pourquoi cette inquiétude si vive ?... Quel danger peut courir Jeanne dans ce pays, où elle est connue, et où les paysans sont doux et hospitaliers ?

— Mon ami, je crains que quelqu'un chez moi n'ait offensé Jeanne encore plus que moi ! J'ignore... Je soupçonne... Mais je ne puis accuser ma mère ! Je crains le désespoir de Jeanne !

— Mais qu'avez-vous à lui dire pour la calmer, Guillaume ? Êtes-vous autorisé à la ramener chez vous ?

— Arthur, sa place est chez moi, auprès de moi, entre ma sœur et moi !... Elle ne doit plus nous quitter, et je sais ce que j'ai à lui dire pour la consoler du mal que je lui ai fait.

— Si vous êtes décidé à lui offrir une affection digne d'elle et de vous, Guillaume, vous me connaissez, vous pouvez compter...

— Vous ne me comprenez pas, Arthur. Je vous expliquerai tout... Mais ce n'est pas le moment ; il faut chercher Jeanne et la retrouver.

— Vous pourriez bien la chercher longtemps ! dit une voix creuse qui partit d'après d'eux. Et Guillaume, détournant la tête, vit, courbé sous une besace et appuyé sur un bâton, un homme qui avait l'apparence d'un mendiant et qui passait lentement entre son cheval et celui d'Arthur.

— Qui êtes-vous ? s'écria l'Anglais, en le saisissant au collet d'une main athlétique. Savez-vous où est la personne dont nous parlons ?

— Si vous commencez par m'étrangler, je ne pourrai pas vous le dire, répondit Raguet avec beaucoup de sang-froid.

L'obscurité ne permettait pas à Guillaume de distinguer les traits de maître Bridevache, et d'ailleurs il est douteux qu'ils se fussent gravés dans sa mémoire. Il lui semblait pourtant que cette voix lugubre ne lui était pas inconnue. Voyant que sir Arthur allait le lâcher, il s'empara à son tour du collet de sa veste déguenillée en lui répétant la question de l'Anglais :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis un pauvre homme qui cherche sa pauvre vie, répondit Raguet ; mais ne me violencez pas et ne me *dessoubrez* pas mes vêtements, mon bon monsieur ; ça ne vous servirait à rien.

Et Raguet fit tourner lestement le manche de son bâton dans sa main sèche et agile, prêt à en asséner au besoin un coup violent sur la tête de Sport, pour forcer le cavalier à lâcher prise.

— Brave homme, dit M. Harley avec douceur, si vous avez vu passer une jeune fille par ce chemin, dites-nous où elle peut être, et vous en serez récompensé.

— Quelle jeune fille cherchez-vous ? reprit Raguet feignant de ne plus être sûr de son fait. Si c'est Jeanne, la fille de la mère Tula, la belle pastoure d'Ep-Nell, comme on l'appelle dans le pays, je l'ai vue, je l'ai très-bien vue, et je sais quel chemin elle a pris. Mais vous n'y êtes pas, mes enfants, et vous pourriez bien vous promener toute la nuit de Toull à Boussac sans la rencontrer.

— Dites donc où elle est ! s'écria Guillaume. Dépêchez-vous !

— Et si je vous le dis, et que ça me fasse du tort, qu'est-ce qui m'en reviendra ?

— Combien voulez-vous ? dit l'Anglais.

— Dame ! Monsieur, vous êtes assez raisonnable pour savoir qu'un service en vaut un autre. Et ces services-là, ça se paie ; ça se paie même cher au jour d'aujourd'hui. Vous n'avez pas trop de bonnes intentions sur la fille, car vous voilà deux, et elle n'aura guère moyen de se défendre si elle ne veut pas de vous.

— Misérable ! gardez pour vous vos infâmes commentaires, et parlez, ou je vous étrangle ! s'écria Guillaume, hors de lui, en secouant le vagabond.

— Doucement, mon petit, doucement, dit Raguet ; prenez garde de vous échauffer ! On ne moleste pas comme ça le pauvre monde : on s'en repent un jour ou l'autre.

— Calmez-vous, Guillaume, reprit sir Arthur, et laissez ce vieux fou s'expliquer. Voyons, vous savez bien qui nous sommes, probablement, et vous voulez de l'argent. Vous en aurez ; parlez vite, ou nous croirons que

1. *Dessoubrez*, déchirer.

vous voulez nous tromper, et nous n'écouterons plus rien.

— Je ne sais pas qui vous êtes, répondit le prudent Raguet. Je ne vous connais pas. Un pauvre malheureux comme moi, ça ne connaît pas les grands bourgeois. Mais on sait bien que les grands bourgeois courent la nuit après les jolies filles, et on sait aussi que la Jeanne d'Ep-Nell est renommée. Mêmement que vous n'êtes pas les premiers qui la cherchiez par ici ; j'en ai déjà rencontré un autre tout à l'heure.

— Un autre ! s'écria Guillaume en frémissant de rage. Parlez donc... où est-il ?

— Il a emmené la fille quelque part où vous ne les trouvez jamais ! répondit Raguet avec malice. Bonsoir, mes chers monsieurs ! Que le bon Dieu vous assiste !

Et, faisant un mouvement imprévu d'une vigueur dont sa frêle échine n'eût jamais paru susceptible, il se dégagea de l'étreinte convulsive de Guillaume, et fit quelques pas en avant en se secouant comme un loup qui s'échappe d'un piège.

— Voulez-vous un louis, deux louis, pour dire la vérité ? s'écria le calme et prudent M. Harley en le rejoignant avec promptitude.

— Cinquante francs pour votre part et autant pour la part de votre compagnon, je ne demande pas mieux !... Mais vous dire où sont les amoureux, ça ne vous y mène pas, à moins que vous ne connaissiez le pays ; et encore faut-il avoir passé par nos chemins plus de cent fois pour ne pas se tromper.

— Conduisez-nous, vous aurez cent francs.

— Oh ! cent francs pour me déranger comme ça de ma route ! un homme d'âge comme moi ! Nenny, Monsieur, vous n'y pensez pas.

— Dites donc ce que vous voulez, et marchez devant !

— Ça vaudrait bien le double !

— Va pour le double ; et si vous dites la vérité, vous aurez encore quelque chose de plus. Mais nous ne voulons pas être trompés, et n'espérez pas nous faire tomber dans un guet-apens. Nous sommes armés, et nous nous méfions.

— Ça veut dire que vous avez peur ! Eh bien ! moi aussi j'ai peur... Les loups ont peur des hommes, les hommes ont peur du diable ; tout le monde a peur dans ce monde.

— De quoi avez-vous peur ?

— D'être trompé aussi. Si, au lieu de me payer, vous me montrez vos pistolets ! Je voudrais savoir vos noms afin d'aller vous réclamer mon argent demain chez vous si vous ne me tenez pas parole ce soir.

— Cet homme se joue de nous, dit Guillaume à son ami. Il est impossible que Jeanne ne soit pas seule, Arthur ; débarrassez-vous de ce mendiant, et passons outre.

Quand Raguet vit hésiter M. Harley, il se ravisa. Il savait trop à qui il avait affaire pour craindre la banqueroute, et sa méfiance n'était qu'un jeu de son esprit méprisant et railleur.

— Écoutez, dit-il, il y a du danger pour moi là dedans ; pour plus de deux cents francs de danger, bien sûr ! Mais ça m'est égal, je vous retrouverai bien, et je vous ferai honte devant le monde si vous ne me récompensez pas honnêtement. Allons ! en route ! venez par ici.

Et il prit le chemin de Lavaufanche, qu'il gardait depuis une demi-heure comme une sentinelle vigilante.

— Je vous assure que ce scélérat nous égare, dit Guillaume à sir Arthur. Il nous attire dans quelque repaire de bandits, et tout cela ne peut que nous retarder.

— Essayons toujours ! dit M. Harley.

— Allons, mes maîtres, dit Raguet, vous n'avancez guère, et pourtant vous avez huit jambes à votre service.

— C'est vous qui ne marchez pas, dit l'Anglais. Indiquez-nous le chemin, au lieu de nous retarder en vous traînant comme une grenouille devant nos chevaux.

— Vous croyez, Monsieur ? dit Raguet en déposant sa besace sous une grosse pierre, où il était sûr de la retrouver, car elle était marquée d'une croix et sanctifiait ainsi le *carroir* maudit des quatre chemins, lieux toujours consacrés au sabbat et hantés par le diable quand ils ne sont pas préservés par le signe de la religion.

Et aussitôt le mendiant courbé se redressa ; le vieillard languissant parut avoir chaussé des bottes de sept lieues, et il se mit à courir devant les cavaliers avec tant de légèreté, que les chevaux avaient de la peine à le suivre.

Quand il fut arrivé au pied de la montagne de Montbrat, il s'arrêta :

— C'est ici, Messieurs, dit-il, et vous allez me payer ou je réveille le monde de la métairie, et vous n'arriverez pas comme vous voudrez à la porte du château à M. Marsillat.

— Marsillat ! s'écria Guillaume reconnaissant enfin la ruine où il était venu autrefois déjeuner avec le jeune licencié en droit.

Et il gravit le sentier de la montagne au grand galop, tandis que sir Arthur comptait à Raguet douze pièces d'or, sans lâcher la crosse d'un pistolet qu'il avait tenu armé durant cette course, à tout événement.

— Maintenant lâchez ma bride, ou je vous fais sauter la cervelle, dit-il au vagabond en lui remettant son salaire.

Raguet vit scintiller dans l'ombre l'or de l'Anglais et l'acier de son arme. Il obéit, palpa et compta lestement ses louis, puis s'élançant sur ses traces :

— Vous trouverez la clef du cadenas dans la cour, dit-il, dans la première pierre à droite, sans cela vous n'arriveriez pas. La tourelle est à main droite aussi ; dans le préau il y a un couloir, et puis une seule porte, qui n'est pas si solide qu'elle en a l'air. Vous m'avez bien payé, je suis content. Marsillat est un *chétif* qui laisserait mourir un homme de faim à sa porte. Si vous me vendez à lui je suis un homme mort ; mais vous aurez de mes nouvelles auparavant.

Et il disparut.

Arthur eut bientôt rejoint Guillaume. Maître de lui-même, il arrêta le jeune homme à la porte du château.

— Ami, lui dit-il, qu'allez-vous faire ? Il se peut qu'on nous ait trompés ; cela est même fort probable. Quelle apparence que Marsillat ait entraîné Jeanne du chemin de Toull jusqu'ici malgré elle ? Et vous ne supposez pas que cette noble créature ait suivi volontairement le ravisseur ? D'ailleurs, croyez-vous donc Marsillat capable d'un forfait ?

— Je le crois capable de tout ! Hâtons-nous, Arthur, un pressentiment me dit que Jeanne est ici, et qu'elle y est en danger.

— Et cependant cela n'est guère croyable. Calmez-vous donc, Guillaume, et cherchons un prétexte pour nous présenter ainsi à pareille heure et à l'improviste chez votre ami.

— Lui, mon ami ! il ne le fut jamais, le lâche !

— Cher Guillaume, la jalousie vous transporte et vous égare. Marsillat est peut-être fort innocent. Dans tous les cas, le sang-froid est ici nécessaire. De quel droit allons-nous faire une visite domiciliaire à main armée chez un homme avec lequel nous n'avons jamais eu que de bonnes relations ? Guillaume, je crois, j'ose dire que Jeanne m'est au moins aussi chère qu'à vous, que son honneur m'est plus sacré que le mien propre... Et pourtant, je ne puis, sur la parole d'un bandit, me décider à venir follement la demander ici le pistolet au poing. Je n'ai pas hésité à suivre ce vagabond, je n'hésite pas non plus à chercher Jeanne jusque dans la demeure de M. Marsillat ; mais je voudrais que tout cela se passât suivant les lois de l'honneur, de la bienveillance et de l'équité.

— Arthur, dit Guillaume en pressant fortement le bras de son ami, il m'est impossible d'être calme, ma tête brûle et mon sang bout dans mes veines... et pourtant je ne suis pas jaloux de Jeanne, et je ne suis pas amoureux d'elle... du moins, je ne le suis plus... je ne l'ai peut-être jamais été... C'était une erreur de mon imagination, un instinct sacré qui parlait en moi à mon insu ! Arthur, vous seul au monde pouvez et devez recevoir cette confiance, car vous voulez et devez être l'époux de Jeanne... Jeanne est la fille de mon père ! Jeanne est ma sœur... Jugez maintenant si j'ai le droit de la chercher jusque dans les bras de Marsillat, et si mon devoir n'est pas de la disputer à un infâme des armes à la main !



M. Harley, étouffé un instant de cette révélation, reprit vite son sang-froid et sa présence d'esprit.

— Guillaume, dit-il, laissez-moi parler le premier, laissez-moi faire, et maltraitez-vous, quoi qu'il arrive.

Il mit pied à terre, chercha la clef que Raguét lui avait indiquée, et ouvrit le cadenas. Voulant empêcher son jeune ami d'agir le premier, il le laissa prendre à gauche pour faire le tour du préau, et se dirigea, sans l'avertir, vers la tourelle. Il pénétra dans le couloir, se heurta contre Finaud, qui grattait patiemment à la porte depuis une heure, colla son oreille contre cette porte, et entendit la voix retentissante de Marsillat qui prononçait avec énergie ces paroles :

— N'importe, Jeanne! malgré toi! Tu ne seras pas damnée pour un baiser!

Et des pas précipités résonnèrent dans la voûte sonore. Arthur entendit comme deux mains qui se jetaient sur la porte avec détresse et qui cherchaient à l'ébranler.

— Laissez-moi, monsieur Léon, vous me faites peur, dit en même temps la voix altérée de Jeanne. Si c'est pour jouer, c'est bien cruel; j'aime mieux me tuer que de plaisanter avec ces choses-là.

C'est alors que M. Harley, pour distraire Marsillat de ses desseins coupables, frappa brusquement à la porte, avec une énergie peu commune. Guillaume était déjà derrière lui.

— Ah! merci, mon bon Dieu! s'écria Jeanne; voilà du monde pour vous faire honte, monsieur Léon.

— Jeanne, dit Marsillat à voix basse, tais-toi, ou tu es morte!

— Oh! tuez-moi si vous vous voulez, dit Jeanne, je ne me tairai pas.

Mais elle se tut cependant en attendant Marsillat armer son fusil de chasse qu'il venait de tirer de l'étui à la hâte, et dont il dirigea le canon vers les assiégeants.

— Jeanne, dit-il en parlant toujours à voix basse, le premier qui entrera ici malgré moi le paiera cher!... Si tu as le malheur de dire un mot, de faire un cri, un mouvement... j'ouvre... et je tue!...

— Monsieur Marsillat, répondit Jeanne du même ton, pour l'amour du bon Dieu, ouvrez tranquillement. Je ne dirai rien, je ne me plaindrai pas de vous. Ne faites pas de malheur; je ne demande qu'à sortir sans qu'on fasse attention à moi, et je ne dirai jamais que vous avez voulu me faire peur.

On frappait toujours à la porte, et si fort qu'on l'ébranlait sur ses gonds. Mais comme on ne disait rien encore, Marsillat pensa sérieusement que ce ne pouvait être que des voleurs. Il le fit entendre à Jeanne, et lui dit de se retirer dans l'alcôve, dans la crainte d'une balle.

— Si c'est des voleurs, dit Jeanne, je vous aiderai bien à vous défendre, monsieur Léon. Je ne suis pas peureuse. Pourvu que je sorte après, c'est tout ce qu'il me faut.

— Eh bien! ma brave fille, dit Marsillat, avec résolution et sang-froid, prends mon autre fusil qui est accroché au mur, là, au-dessus de la cheminée, et tiens-toi derrière le battant de la porte pour me le passer, quand j'aurai fait feu du premier. Qui va là? ajouta-t-il à haute voix, que demandez-vous?

— Ouvrez, monsieur Marsillat, dit sir Arthur, j'ai à vous parler pour une affaire importante et très-pressée.

— Oh! oh! mon maître, répondit Marsillat; vous parlez bien haut et vous frappez bien fort! Est-ce là votre manière de réveiller les gens? Donnez-moi le temps de m'habiller. Toi, dit-il rapidement à Jeanne, cache-toi derrière les rideaux de mon lit, si tu ne veux pas que je fasse sauter les dents à ton jaloux d'Anglais.

— Moi! que je me cache derrière votre lit? répondit Jeanne, Oh! non, Monsieur, jamais! je ne veux pas me cacher.

— Comme tu voudras, dit Marsillat. Tu n'en passeras pas moins pour ma maîtresse, et tu vas voir ce qui en résultera! A ton aise, ma mignonne!

— Eh bien! monsieur Harley! reprit-il à haute voix, quand vous serez las de caresser ma porte à coups de

poing, vous me le direz! Je vous avertis que je ne suis pas seul! et que je ne vous ouvrirai pas. Allez m'attendre dans le préau, et à distance, je vous prie. J'irai savoir ce qu'il y a pour votre service.

— Vous ouvrirez, Monsieur, s'écria Guillaume, incapable de se contenir plus longtemps, et vous nous épargnez la peine d'enfoncer la porte.

— Ah! ah! vous êtes deux? reprit Marsillat d'un ton froid et méprisant. Eh bien! cassez la porte, mes maîtres, si le cœur vous en dit. J'ai quatre balles à votre service, car je n'entends pas vous laisser voir ma maîtresse.

— Ce sera donc un combat à mort! s'écria Guillaume? car nous sommes armés aussi, et nous voulons entrer.

Et il secoua la porte d'une main exaspérée par la colère.

Marsillat, voyant la porte fléchir et le pêne sortir de la muraille fraîchement recrépie, renonça à l'idée de se défendre. Il lui paraissait indigne de lui de se venger d'un enfant jaloux, autrement que par le mépris et le ridicule. Il recula pour laisser tomber la porte, et chercha Jeanne dans l'obscurité pour la préserver de toute atteinte. Mais Jeanne avait disparu comme par enchantement. Il crut qu'elle avait pris le parti de se cacher derrière le lit, et il allait s'en assurer lorsque la porte tomba avec fracas. Sir Arthur s'élança le premier, les mains vides, et taisant à Guillaume un rempart de son corps, malgré la fureur impétueuse du jeune homme qui s'efforçait de le dépasser, et qui avait un pistolet dans chaque main.

— Très-bien, Messieurs, à merveille! dit Marsillat. Je pourrais vous recevoir comme des brigands, puisqu'il vous plaît de mettre en commun vos transports jaloux, et de venir violer indécemment et grossièrement mon domicile. Mais j'ai pitié de votre ridicule conduite, et je vous en demande à l'un et à l'autre une réparation plus loyale et plus brave que l'assassinat; deux contre un, à tâtons!

— Tout de suite, si vous voulez, Monsieur, s'écria Guillaume. La lune se lève, et votre cour est assez vaste pour que nous puissions prendre la distance convenable.

— Non, Messieurs, demain, dit Marsillat; j'ai ici une femme que je ne veux pas effrayer davantage. Je serai calme jusqu'à ce que vous m'ayez fait l'honneur de vous retirer.

— Nous ne nous retirerons pas sans vous avoir engagé et persuadé, j'espère, de laisser sortir cette femme de chez vous, dit très-froidement M. Harley; car nous savons, monsieur Marsillat, qu'elle est ici contre son gré.

— Vous en avez menti, s'écria Léon; et puisque vous me forcez à la défensive, je vous déclare que vous n'approcherez pas de mon lit aussi facilement que de ma porte.

— Jeanne! s'écria Guillaume, sortez de l'endroit où vous êtes cachée, répondez!... Ne craignez rien, nous venons pour vous défendre.

— Vous voyez, Messieurs, dit Léon avec ironie, que la personne qu'il vous plaît d'appeler Jeanne n'est point ici, ou que, si elle y est, elle ne désire pas beaucoup votre protection, car elle ne répond pas.

— Si elle ne répond pas, s'écria Guillaume, c'est qu'elle est évanouie ou morte; mais que vous l'ayez outragée ou assassinée, elle n'en sera pas moins attachée d'ici, fallût-il à l'instant même châtier en vous le dernier des scélérats et des lâches.

La lune commençait à monter au-dessus des collines de l'horizon, et le vent frais qui accompagne souvent le lever de cet astre balayait les nuages devant lui. La clarté pénétrait dans l'intérieur de la tourelle, et sir Arthur, dont la vue était aussi claire et aussi nette que le jugement, s'était déjà assuré que le lit n'avait pas été dérangé, que les rideaux étaient ouverts, qu'il n'y avait dans cette petite pièce, de construction antique, aucune armoire, aucun cabinet où Jeanne pût être cachée. Elle était donc sortie furtivement au moment où Guillaume et lui s'étaient précipités dans la chambre: elle avait dû profiter de ce premier moment de trouble pour s'esqui-

ver adroitement. Ces réflexions rendirent à sir Arthur le calme qui commençait à l'abandonner. Guillaume, dit-il au jeune baron ; ne vous laissez pas dominer ainsi par le soupçon et la crainte. Jeanne n'est point ici, elle s'est enfuie déjà dans le préau ; allez la rejoindre et laissez-moi parler avec M. Marsillat.

— Jeanne ne sait pas mentir, Jeanne me dira la vérité, s'écria Guillaume en s'élançant dehors. Malheur à vous, Marsillat, si son témoignage vous condamne !

— Monsieur Marsillat, dit Arthur lorsqu'il fut seul avec lui, je ne me permettrai pas de qualifier votre conduite, car j'ignore par quels artifices vous avez pu décider Jeanne à venir ici. Mais je sais qu'elle en est sortie pure, et j'aime à croire que vous espérez la convaincre sans avoir l'intention de lui faire violence.

— Faites-moi grâce de vos commentaires sur ma conduite et mes intentions, Monsieur, répondit Léon. Je n'ai de comptes à rendre à personne, et c'est vous qui avez à m'expliquer votre propre conduite et vos propres intentions. J'attends de vous de promptes excuses ou une prochaine réparation.

— Si j'avais agi légèrement, dit M. Harley, si j'étais entré ici sans la certitude d'y trouver Jeanne, si je ne l'avais entendue protester contre vos entreprises, enfin si je m'étais trompé, je vous ferais toutes sortes d'excuses, et je n'attendrais pas pour vous l'offrir, que vous demandiez une réparation. Mais j'ai écouté à votre porte, j'ai fait cette action pour la première et, j'espère, pour la dernière fois de ma vie. Je n'en ai pas de honte ; car je suis en droit, maintenant, de défendre l'honneur d'une pauvre fille contre vos criminelles et indécentes vanteries. Cependant, comme je ternirais ce précieux honneur à vos yeux en m'en déclarant légèrement le champion, je suis bien aise de vous faire connaître à quel titre je suis intervenu ici entre Jeanne et vous.

— Oui, dit Marsillat avec un rire amer, c'est précisément cela que je désirerais savoir. Quel droit avez-vous plus que moi sur une très-belle fille que vous ne voulez certainement pas épouser, puisque vous êtes marié ?

— Marié, moi ? Qui vous a fait ce conte ridicule ! On vous a trompé, Monsieur ; je suis libre, et mon intention est de demander Jeanne en mariage, même après l'épreuve délicate qu'elle a subie ici, même au risque du ridicule que vous avez certainement l'intention de déverser sur moi à cette occasion. Ne soyez donc pas étonné que, comme prétendant à la main de Jeanne, je vienne la soustraire à vos outrages. Je ne serais pas entré chez vous de moi-même avec effraction. J'aime à croire qu'après avoir un peu parlé, vous m'auriez ouvert cette porte que l'impétuosité de notre jeune ami a brisée malgré moi. Mais Guillaume était poussé par une exaltation qui est au fond de son caractère, et par un sentiment d'indignation et de sollicitude, j'oserais dire paternelle. Il venait, à titre de parrain, c'est-à-dire d'unique protecteur et d'unique parent adoptif de l'orpheline, de m'accorder sa main et de me constituer son défenseur. Je sais, Monsieur, que tout ceci vous paraît fort ridicule, et je sais à quel sarcasme je me livre en vous parlant avec cette franchise : c'est pour cela que, vous considérant dès aujourd'hui comme l'ennemi de mon repos et de mon honneur, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, je vous prie de m'assigner le jour et l'heure où il vous plaira de me donner satisfaction.

— Ainsi, Monsieur, vous l'agresseur, vous vous posez en homme offensé et provoqué, parce qu'il vous plaît d'épouser la fille que le petit baron n'a pas eu l'esprit de séduire ? C'est admirable ! J'accepte le rôle que vous m'attribuez ; pourvu que je me batte avec vous, c'est tout ce que je demande.

— Prenez-le comme vous voudrez, Monsieur ; je vous laisse le choix des armes et tous les avantages du duel. Je vous prie seulement de le fixer à demain matin.

— Non, Monsieur, je plaide après-demain une cause d'où dépendent l'honneur et l'existence d'une famille estimable. Nous sommes aujourd'hui lundi. Je pars au point du jour pour Guéret. Nous remettrons la partie à mon retour, c'est-à-dire à mercredi matin.

— C'est convenu, Monsieur, et j'espère que jusque-là vous n'exigerez ni n'accorderez aucune autre promesse de réparation.

— Je vous comprends, Arthur, dit Marsillat avec la bienveillance d'un homme parfaitement calme et courageux. Vous voulez soustraire votre jeune ami à mon ressentiment. Engagez-le à rétracter les injures dont il lui a plu de me gratifier tout à l'heure, et je vous promets de les pardonner.

— C'est ce que je n'obtiendrais jamais de lui, Monsieur, et je n'essaierai même pas. Mais votre ressentiment doit se contenter pour le moment d'un duel, et votre honneur sera satisfait si j'y succombe.

— Je sais que Guillaume est un enfant, et je lui ai donné assez de leçons de tir et d'escrime pour ne pas désirer une partie que je jouerais contre lui à coup sûr. Comptez donc sur ma générosité, et obtenez, du moins pour ce soir, qu'il ne me pousse pas à bout.

— Comme je ne puis répondre de rien à cet égard, avez l'obligeance de ne pas vous exposer davantage à l'emportement de ce jeune homme ; je vais le rejoindre et l'emmener. Veuillez, je vous en supplie, ne pas sortir de cette chambre.

— Allons, je vous le promets, Arthur ; mais nous ne convenons ni du lieu ni des armes ?

— Vous en déciderez. J'attends un billet de vous demain matin, et je me conformerai à vos intentions. Je ne suis exercé à aucun genre de combat, le choix m'est donc indifférent.

— Diable ! votre aveu me fâche ! je suis aussi fort à l'épée qu'au pistolet.

— Je le sais ; tant mieux pour vous.

— Nous tirerons au sort !

— Comme il vous plaira !

M. Harley salua Léon, et s'éloigna à la hâte. Guillaume revenait vers la tour avec agitation. Il était seul.

— Arthur, s'écria-t-il, Jeanne est introuvable. J'ai cherché dans toutes ces ruines. Elle ne peut être que dans la tour. Marsillat l'a cachée quelque part. Il faut qu'elle soit bâillonnée ou mourante ! Il y a là un crime affreux. Laissez-moi ! laissez-moi rentrer ! J'étranglerai ce scélérat. Je lui arracherai la vérité ; je briserai tout dans son repaire infâme !

— Non, Guillaume, non ! dit M. Harley. J'ai tout observé, son maintien, sa voix et tous les détails de sa demeure. Le chien de Jeanne est entré avec nous dans la tour, et il n'y est plus, je ne le vois pas ici. Il m'a semblé que je l'entendais aboyer et hurler dehors pendant que je parlais avec Léon. Jeanne s'est enfuie, n'en doutez pas. Nous allons la retrouver en chemin.

— Votre confiance est insensée, Arthur ! Si Jeanne est ici, nous la laissons au pouvoir de ce misérable ! Non, non, je ne sortirai pas d'ici sans elle !

— Tenez, dit Arthur en lui montrant le portail sombre de l'antique forteresse, ne voyez-vous pas là quelqu'un debout ! c'est Jeanne, à coup sûr ! Et ils s'élançèrent vers la herse, où une ombre venait en effet de glisser rapidement.

Mais ce n'était pas Jeanne. C'était Raguet, le Bride-vache, qui leur faisait signe de le suivre.

## XXIV.

### MALHEUR.

Raguet marchait en regardant derrière lui avec précaution, et il s'empressa d'attirer Guillaume et son ami au dehors.

— Vous cherchez la fille, dit cet espion vigilant, et sans moi vous ne la trouverez jamais. Combien me donnerez-vous pour ça ?

— Ce que tu voudras, l'ami ! répondit Guillaume. Tu ne nous a pas trompés, nous ne compterons pas avec toi.

— Si fait, mon garçon, comptez ! comptez ! dit Raguet en tendant son chapeau.

Guillaume prit une poignée d'argent dans sa poche et



Sir Arthur s'élança le premier. (Page 86.)

la jeta dans le chapeau crasseux du mendiant, sans compter, en effet.

— Ça va bien, la nuit n'est pas mauvaise, dit Raguét ; *z'enfants*, venez avec moi.

Et il les conduisit, le long des murs extérieurs du vieux château, jusqu'à un endroit où il s'arrêta. Le terrain, formé par les éboulements de la ruine, avait été déblayé et creusé en cet endroit, comme pour éloigner du sol la fenêtre étroite mais dégarnie de ses antiques barreaux de fer, qui éclairait la tourelle consacrée au pied-à-terre de Marsillat. On avait rejeté plus loin les terres et les graviers amoncelés contre les premiers étages, et cette fenêtre se trouvait ainsi élevée à environ vingt-cinq pieds au-dessus d'une sorte de tranchée à pic qui n'était que le rétablissement partiel de l'ancien bassin des fossés du château. Marsillat, passant souvent les nuits dans ce manoir isolé et désert, s'y était fortifié dans son petit coin du mieux qu'il avait pu.

— Où nous conduisez-vous ? dit Guillaume en voyant Raguét lui indiquer le fond de la tranchée du bout de son bâton.

— Elle est là, dit Raguét en parlant très-bas et en se

cachant derrière un monceau de débris pour n'être pas vu de la fenêtre de la tourelle. Puis il releva son bâton, indiqua cette fenêtre, fit avec son bâton un geste de haut en bas, et ajouta avec un accent d'indifférence atroce :

— Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que la fille est morte !... Allez-y voir, pourtant... Je ne pourrais pas en jurer... Je l'ai bien vue tomber, mais je n'ai pas voulu en approcher... pas si bête !... Si l'affaire va en justice, on me mettrait encore ça sur le corps.

Et Raguét disparut comme la première fois. Il craignait Marsillat ; mais ce dernier, qui avait observé, du seuil de la tourelle, la sortie de Guillaume et d'Arthur, cherchait Jeanne dans le préau, et se frottait les mains à l'idée de la retrouver blottie et tremblante dans quelque coin.

Arthur et Guillaume étaient déjà au fond de la tranchée. Plus morts que vifs, ils s'agitaient en vain dans l'ombre. Jeanne n'y était pas.

— Grâce au ciel, dit Arthur, cette fois le vagabond nous a trompés.

— Hélas ! non, dit Guillaume, car voici la mante de Jeanne ! Et il ramassa la cape de la jeune fille.



H DELVILLE

C'était Jeanne immobile, pâle comme une morte. (Page 89.)

Ils gagnèrent le fond du ravin en suivant la direction de la tranchée, cherchant toujours, mais n'osant plus échanger leurs réflexions sinistres.

Au fond de ce ravin étroit coule un filet d'eau cristalline qui murmure entre les rochers. La source est là qui sort de terre entre de gros blocs de pierre blanche, et qui se verse au dehors avec un petit bruit de pluie continue. Guillaume courut vers ces bancs de pierre, et fit un cri de joie en voyant clairement une femme assise au bord de la source. La lune, dégagée des nuages, donnait en plein sur elle. C'était Jeanne immobile, pâle comme une morte, mais le sourire sur les lèvres et les mains croisées l'une sur l'autre dans une attitude rêveuse et tranquille. Finaud était couché à ses pieds.

— Jeanne! s'écria Guillaume, en tombant à genoux auprès d'elle, tu es sauvée! Dieu soit mille fois béni!

— Oh! ça n'est rien, rien du tout, mon parrain, dit Jeanne en se laissant prendre et baiser les mains. Bonjour, monsieur Arthur? Vous voilà donc revenu de votre voyage? Ça va bien, merci.

— Jeanne, Jeanne, d'où viens-tu? Où étais-tu cachée? Tu n'es donc pas tombée? dit Guillaume.

— Tombée? Oui, m'est avis que je suis tombée un peu fort... C'est la jument à M. Marsillat... Non... je ne sais plus, mon parrain; j'ai dormi par terre un peu de temps; mais mon chien m'a tant tirillée qu'il m'a réveillée. Et puis je me suis levée; je n'ai rien de cassé, car j'ai marché un bout de chemin. Mais je suis *vannée* de fatigue, et je me suis assise là pour me reposer un brin. Je ne vois plus mes vaches. Claudie les aura fait rentrer. Allons, mon parrain, ça doit être l'heure de rentrer aussi à la maison.

— Oui, à la maison! Bonne Jeanne, ma chère Jeanne, ô ma sœur chérie!

— Votre sœur? Elle est donc là, cette chère mignonne? Je ne la vois pas! Dame! Je suis tout étourdie, mon parrain. Je ne sais pas d'où je sors.

— Guillaume, dit M. Harley à voix basse, ne la faites pas parler, ne lui donnez pas d'émotion. Elle s'est jetée par la fenêtre, cela est certain... Et Arthur, se retournant, regarda en frémissant l'élévation de cette fenêtre que l'éloignement faisait paraître plus effrayante encore. Quelle chute! dit-il, et quel miracle Dieu a daigné faire pour nous! Ceci n'aura pas de suites, j'espère! Mais vous

voyez qu'elle n'a pas sa tête. Essayons de la faire marcher, et ne la laissons pas à rassembler trop vite ses souvenirs. En arrivant à Boussac, il sera prudent de la faire saigner.

— Allons-nous-en, pas vrai, mon parrain? dit Jeanne en se levant avec aisance. J'ai quasiment peur dans l'endroit d'ici, je ne sais pas pourquoi; mais je ne reconnais pas le pays. Sommes-nous dans le pré du château? N'avez-vous pas vu le père Raguét?

— Raguét! dit Guillaume, qui se rappela enfin où il avait rencontré le vagabond. Non, Jeanne, il n'y a pas de Raguét ici. Viens, ta chère mignonno t'attend pour te dire bonsoir avant de se coucher.

Jeanne marcha sans effort, appuyée sur le bras de Guillaume; et Arthur ayant été chercher les chevaux qu'il avait attachés à la porte du château en arrivant, la prit en croupe sur le sien. Ils regagnèrent la route de Boussac, en longeant le vallon de la Petite-Creuse. Guillaume reconnaissait le pays, éclairé par la lune; mais ils marchaient au pas, le plus lentement possible, sir Arthur craignant de provoquer chez Jeanne quelque crise nerveuse, à la suite de l'ébranlement terrible de sa chute. Ému, triste et tendre, le bon M. Harley n'osait lui adresser la parole que pour lui demander de temps en temps comment elle se trouvait.

— Mais je me trouve bien, répondait Jeanne avec surprise. Pourquoi donc que vous me demandez ça, monsieur Harley? Je ne suis pas malade.

Jeanne avait perdu la mémoire de toutes ses afflictions. Elle paraissait méditer, et cependant l'action de sa pensée n'était plus qu'un rêve paisible et doux. La nuit était devenue sereine et la lune brillante. Jeanne entendait encore le chant du grillon et de la grenouille verte, comme lorsqu'elle avait marché dans la direction de Toull. Mais elle tournait le dos cette fois au clocher de son village, et elle ne s'en rendait pas compte. Tout flottait devant ses yeux, tout se confondait dans ses souvenirs et dans ses affections: la veillée d'autrefois, dans les prés du Bourbonnais, la rêverie du matin dans la rosée autour du château, ses chèvres d'Ep-Nell, ses vaches de Boussac, le bon curé Alain, la chère demoiselle Marie et jusqu'à sa mère Tula, qui n'était plus morte dans cet heureux songe qu'elle faisait les yeux ouverts. Quelquefois elle penchait sa tête languissante sur l'épaule de sir Arthur; et sa pudeur craintive ne s'apercevait pas de la présence de cet ami, dont elle sentait vaguement l'influence affectueuse et chaste s'étendre sur elle, à son insu.

Lorsque nos trois jeunes personnages arrivèrent au château de Boussac, il était plus de minuit. La maison était à peu près déserte. Claudie, inquiète et consternée, pleurait seule dans un coin de la cuisine, et Cadet n'était pas là pour prendre les chevaux. Il était monté à cheval lui-même, sur l'ordre de madame de Boussac, pour chercher Guillaume, dont le brusque départ et la longue absence avaient excité les plus vives inquiétudes.

— Votre maman a été sur la route de Toull jusqu'à dix heures du soir pour vous attendre, dit Claudie au jeune baron. Elle ne fait que de rentrer, et mam'selle Marie y est encore avec madame de Charmois.

— J'irai rassurer mademoiselle Marie, dit M. Harley à Guillaume; allez consoler votre mère, et recommandez à Claudie de bien soigner Jeanne. En passant, j'avertirai le médecin de venir la voir.

— Le médecin est encore dans la maison, dit Claudie. Tu l'es donc trouvée fatiguée (malade), ma Jeanne?

— Ça n'est rien, dit Jeanne en l'embrassant.

Madame de Boussac gronda son fils en pleurant. Contre sa coutume, Guillaume reçut les tendres reproches de sa mère avec un peu de hauteur et d'impatience. Il prétendit qu'il ne savait pas pourquoi depuis quelques jours tout le monde voulait lui persuader qu'il était malade; il assura qu'il se sentait fort bien, qu'il avait eu la fantaisie, comme cela lui était arrivé bien d'autres fois, d'aller voir le lever de la lune sur les pierres jomâtres; qu'en chemin il s'était arrêté pour causer avec sir Arthur, qu'il avait saisi au passage; puis qu'ils avaient

rencontré Jeanne qui venait de voir sa tante malade à Toull; qu'il avait pris sa filleule en croupe, et qu'il avait eu le malheur de la laisser tondre; qu'enfin ils étaient revenus au pas par la route d'en bas, pour ne pas fatiguer cette pauvre enfant, un peu brisée de sa chute.

L'histoire était plus vraisemblable et plus naturelle ainsi que la vérité même. Madame de Boussac ne la révoqua point en doute; seulement elle fit observer à son fils qu'il était ridicule et déplacé de prendre sa servante en croupe; que c'étaient des usages de la petite bourgeoisie du pays, fort détestables à imiter. Comme elle paraissait un peu plus sensible à cette inconvenance de Guillaume qu'à l'accident de Jeanne, Guillaume, irrité, répondit avec un peu d'aigreur que Jeanne était son égale de toutes les manières, et qu'il s'étonnait de la différence qu'on voulait établir, dans les préjugés du monde, entre une personne et une autre. Madame de Boussac trouva qu'il s'insurgeait; elle le gronda, pleura encore, et ne put le décider à écouter la fin de sa mercuriale. — Chère maman, lui dit-il, il y a une chose qui m'inquiète beaucoup plus: c'est l'accident arrivé à ma sœur de lait, à votre filleule, à cette amie, à cette enfant de la maison, que je ne pourrai jamais traiter de servante ni regarder comme telle, après tous les soins qu'elle m'a prodigués dans ma maladie. Vous permettez que j'aille m'informer d'elle, et que je remette à demain notre discussion sur la supériorité de mon rang et l'excellence de ma personne. J'ai eu bien tort, en effet, de prendre Jeanne sur mon cheval, puisque j'ai eu la déplorable maladresse de la laisser tomber. Voilà, je le confesse, la seule chose dont je me repente amèrement.

Quelques instants après, madame de Boussac, Guillaume, Marie, Arthur et le médecin étaient rassemblés autour de Jeanne, que Marie avait fait venir dans sa chambre, et qui s'étonnait de leur inquiétude. Le médecin s'en étonnait aussi. Jeanne, ne se rappelant pas d'où elle était tombée, et se persuadant que ce qu'elle entendait raconter de son accident était la vérité, avait pourtant le souvenir distinct d'être tombée sur ses pieds sur la terre fraîchement remuée, puis sur ses genoux, et d'être restée comme endormie pendant un temps qu'elle ne pouvait préciser.

— Eh pardieu! ce n'est rien qu'un étourdissement, disait le médecin, la surprise, la peur peut-être. Elle ne souffre de nulle part, donc elle ne s'est pas fait de mal. Il n'y a donc pas à s'occuper de cela.

— Monsieur, dit sir Arthur en l'attirant à l'écart, la chute est plus grave que Jeanne ne peut se la retracer. Lorsque le cheval s'est effrayé, il était tout au bord du chemin de Toull, dans l'endroit le plus escarpé. Jeanne est tombée d'environ trente pieds de haut, sur le gazon à la vérité, mais elle a été évanouie près d'un quart d'heure, et, depuis ce temps, elle n'a plus sa tête. Elle sait à peine où elle est, et ce qui lui est arrivé.

— Ceci change la thèse, dit le médecin, et je vais la saigner sur-le-champ. Une atteinte à la moelle épinière, un déchirement des enveloppes du cœur, une commotion cérébrale, sont toujours fort à craindre dans ces cas-là.

La saignée pratiquée, Jeanne reprit peu à peu ses couleurs, et s'endormit bientôt sur un lit que Marie lui fit dresser à côté du sien. Inquiète de sa chère pastoure, comme elle l'appelait, elle ne voulait pas la quitter d'un instant. Sir Arthur, plus robuste que Guillaume, dont les violentes émotions étaient toujours suivies de grands accablancements, ne songea même pas à se coucher. Attentif au moindre bruit, il vint souvent sur la pointe du pied écouter dans le corridor, et il ne se tranquillisa qu'en voyant, à l'aube nouvelle, Jeanne sortir fraîche et matinale de la chambre de sa mignonno pour aller respirer l'air des champs. Jeanne crut qu'il venait de se lever aussi; et persistant à le croire marié, ne sentant plus aucune méfiance contre lui, elle lui accorda une franche poignée de main en le remerciant de tout ce qu'il avait fait pour elle.

— Est-ce que vous vous souvenez de tout? lui demanda-t-il.

— Oui, oui, Monsieur, je me souviens bien de tout, ce



matin. Mais c'est égal, il faudra toujours dire comme vous avez dit hier soir; ça arrange tout, et ça sauve M. Marsillat d'une vilaine histoire.

— Jeanne, vous pardonnez donc à ce méchant homme?

— Dieu ordonne de tout pardonner, et d'ailleurs, M. Marsillat n'est pas méchant. Il a voulu rire un peu sottement avec moi. Vous savez, c'est un garçon qui a de vilaines manières : il veut toujours embrasser les filles. Moi, ça ne me convenait pas, et je vous réponds que je l'aurais bien fait finir. Je suis plus forte qu'il ne croit, et il ne m'aurait jamais embrassée. Mais il s'amusa à m'enterrer dans sa chambre et à me faire toutes sortes de contes pour m'empêcher de sortir. On aurait dit qu'il voulait faire mal parler de moi en me gardant là toute la nuit. Aussi quand j'ai reconnu votre voix et celle de mon parrain, j'ai été bien contente. Mais ne voilà-t-il pas qu'il a fait comme s'il voulait vous tuer tous les deux à cause de moi? Il a pris son fusil, et il m'a dit : « Si tu ne veux pas paraître d'accord avec moi pour être ici, je vas casser la tête à l'Anglais. » Je ne voulais pas qu'il fit un malheur; il paraissait comme fou dans ce moment-là, et ce que vous lui disiez à travers la porte le fâchait tant, qu'il me disait des paroles très-dures et très-méchantes. Alors, d'un côté, la peur qu'il ne fit un mauvais coup dans la colère; d'un autre côté, la honte d'être trouvée là par vous, et de ne pouvoir pas me défendre de ce qu'il vous dirait contre moi, tout cela m'a décidée à sauter par la fenêtre. Il y avait bien juste la place pour passer mon corps; mais, en me forçant un peu, j'en suis venue à bout. Il m'avait bien dit que je me tuerais; mais j'aimais mieux me tuer que de faire tuer mon parrain et vous. D'ailleurs, c'étaient des mengeries, tout ça. Il ne voulait pas vous faire de mal, j'en suis bien sûre à présent, et sa fenêtre n'était déjà pas si haute, car je ne me suis point fait de mal, et si on ne m'avait pas *faiblesse* en me tirant du sang, je serais comme à l'ordinaire. C'est égal, je suis bien contente que tout ça soit fini, et je m'en vas aux champs. J'ai été simple de croire à toutes les folies qu'on m'a dites hier. Je vois bien que mon parrain et ma marraine sont toujours bons pour moi, et que ma chère mignonne m'aime toujours. Il n'y a que madame de Charmois qui me hâsse. Je ne sais pas pourquoi; je l'ai toujours servie de mon mieux, elle et sa demoiselle.

Sir Arthur voulut faire raconter à Jeanne ce qui s'était passé entre elle et madame de Charmois; mais il lui fallut le deviner aux réponses timides et incomplètes de la jeune fille, trop pudique et trop fière pour rapporter les termes dont s'était servie la comtesse pour l'outrager.

— Ma chère, disait à cette dernière madame de Bous-sac, en prenant le chocolat avec elle dans sa chambre à coucher, où la sous-préfète, un peu parasite par-dessus le marché, vint la relancer de bonne heure, vous n'avez réussi à rien. Je ne sais pas ce que vous avez imaginé de dire à Guillaume hier soir, mais votre secret n'a pas eu le sens commun. Guillaume est plus amoureux que jamais de Jeanne. Mes enfants se sont pris tous deux pour cette fille d'une passion ridicule. Vous voyez que Guillaume a couru après elle comme un fou. Elle a failli se casser le cou, ce qui a augmenté le délire de mon fils. Ma fille va jusqu'à la faire coucher dans sa chambre! Si je me permets une observation, ces enfants, exaltés je ne sais vraiment à quel propos, sont tout prêts à entrer en révolte contre moi, et, qui pis est, contre toute la société. Ils me jettent à la tête les services et les vertus de Jeanne; moi, je suis faible, et au fond je l'aime, cette Jeanne. Je n'oublierai jamais qu'elle m'a sauvé mon fils. Quand vous l'avez chassée hier, j'étais furieuse contre vous. Ce matin je crois que je le suis encore un peu; car vous avez fait du mal à tous sans remédier à rien.

— Que fait Guillaume ce matin? demanda d'un air de triomphe paisible la grosse sous-préfète.

— Il dort.

— A neuf heures du matin, il dort encore? Et cette nuit, a-t-il dormi?

— Parfaitement, à ce que m'assure Cadet, qui a passé la nuit dans sa chambre à son insu, par mon ordre.

— Eh! reprit la Charmois, s'il dort si bien, il est donc guéri de son amour!

— Vous l'espérez?

— Je vous en donne ma parole d'honneur, je lui ai dit hier des mots magiques. Il a couru après Jeanne, c'est tout simple; il la traite comme son égale, cela devait être; il veut qu'on la chérisse et qu'on la respecte, je m'y attendais. Mais il n'est plus amoureux, et il épousera Elvire quand nous voudrons.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne devinez pas? allons, il faut vous aider. La nourrice de Guillaume était servante ici dans la maison, avant votre mariage. Elle était belle, je m'en souviens; elle était peut-être sage, je ne m'en soucie guère; vous fûtes jalouse d'elle au bout de deux ou trois ans de ménage; vous pouviez avoir tort... Mais enfin Jeanne aurait pu être la fille de votre mari, et se trouver la sœur de Guillaume.

— Juste Dieu! c'est là le conte que vous avez fait à mon fils?

— Pourquoi non?

— Mais c'est absurde! mais c'est faux! M. de Bous-sac était à l'armée et n'avait jamais vu Tula avant la naissance de Jeanne.

— Qu'est-ce que cela me fait? Qui donc ira donner ces renseignements exacts à Guillaume? Il est trop délicat pour aller aux informations. Je n'ai dit qu'un mot, un demi-mot, et il a deviné.

— Mais vous calomniez la mémoire d'une honnête créature!

— L'honneur de la mère Tula? Le grand mal! Vous voilà comme vos enfants, ma chère!

— Mais vous chargez d'une faute le père de Guillaume! Vous faites descendre mon mari dans l'estime de son fils!

— Pourquoi donc? Est-ce que l'honneur d'un homme tient à ces choses-là? Si j'avais fait passer Jeanne pour votre fille, ce serait bien différent. Mais, dans mon hypothèse, tout s'adaptait à merveille à la situation de Guillaume. J'ai fait de la poésie, de l'éloquence là-dessus. Le sujet prêtait : Guillaume amoureux d'une paysanne!... son père pouvait bien l'avoir été. Guillaume cédant à sa passion!... son père y avait cédé. La morale était que de ces amours-là résultent de pauvres enfants qui sont élevés dans la domesticité, qui tombent un jour ou l'autre dans la misère, qui sont exposés à se dégrader, à rencontrer leurs frères, et à devenir l'objet de passions incestueuses... Là-dessus Guillaume s'est écrié : « Merci, merci, Madame! en voilà bien assez. Je suis guéri; vous m'avez rendu un grand service. Mais que ma mère l'ignore toujours; qu'elle croie à la sagesse de mon père. Pauvre père! de quel droit le blâmerais-je, quand moi j'ai failli l'imiter, etc. » Eh bien! Zélie, riez donc un peu, et faites-moi compliment!

Madame de Bous-sac ne se fit pas beaucoup prier pour rire, et finit par admirer et par remercier la Charmois.

— Si je vous approuve, lui dit-elle, c'est à condition pourtant que vous me promettez de désabuser bientôt Guillaume, en lui déclarant que vous étiez dans l'erreur sur sa prétendue parenté avec Jeanne.

— Bien! bien! dit la Charmois, quand il sera le mari d'Elvire et quand Jeanne sera bien loin, bien loin. Si, au contraire, vous la gardez ici, comptez que Guillaume se croira toujours son frère, que je fournirai des preuves, des témoins, s'il le faut.

— Vous avez le diable au corps! dit madame de Bous-sac.

Cependant Guillaume, en s'éveillant, sonna pour demander des nouvelles de Jeanne. Sa surprise fut grande quand il apprit qu'elle gardait ses vaches comme si de rien n'était. Il courut chez sa sœur, et lui parla ainsi :

— Marie, il faut que le rêve de bonheur de notre ami se réalise enfin. Il faut aussi que le sort de Jeanne soit élevé à la hauteur de son âme. Jusqu'à présent Harley a été timide, Jeanne méfiante ou incrédule, et nous, Marie, nous avons été faibles et irrésolus. Il est temps de sortir de notre neutralité. Il est temps de travailler ouvertement

et activement à rapprocher ces deux cœurs faits pour se comprendre, et ces deux existences qui, à les voir sans préjugé, semblent faites l'une pour l'autre.

— Tu me fais trembler, répondit Marie; je ne comprends rien à ce qui s'est passé hier; car j'ai appris, par hasard, mais de source certaine, que la tante de Jeanne n'a pas été malade. C'était donc un prétexte pour nous quitter. Il faut que quelque chose lui ait déplu en nous et l'ait fait amèrement souffrir. Il me semble que ce sont tous ces bruits de mariage qui ont circulé malgré nous, et qui lui sont revenus, qui causaient sa résolution de nous abandonner. Tu as eu le pouvoir de nous la ramener. Béni sois-tu, ami! car je sens que je ne pourrais plus vivre sans Jeanne. Je l'aime, Guillaume, je l'aime comme si elle était notre sœur! Et si tu veux que je te le dise, hier soir, en vous attendant avec anxiété, il m'est passé par la tête mille desirs romanesques, mille rêveries insensées. Croirais-tu que, malgré moi, je me surprenais à méditer le projet de quitter le monde, de dénouer ce rang qui me pèse, de m'enfuir au désert, de chausser des sabots, et d'aller garder les chèvres avec Jeanne sur les bruyères d'Ep-Nell? Oui, j'ai fait ce doux songe, et je ne jurerais pas de ne jamais le réaliser, s'il me fallait vivre ici, loin de ma belle pastoure, de ma *Jeanne d'Arc*, de l'héroïne de tous les poèmes inédits que je porte dans mon cœur et dans ma tête depuis un an!

— Chère Marie, adorable folle! répondit le jeune baron en souriant d'un air attendri, ton rêve se réalisera sans secousses, sans scandale, et sans douleur de la part des tiens. Jeanne épousera sir Arthur; ils vivront près de nous, avec nous. Ils achèteront des terres incultes qu'ils fertiliseront peu à peu, et sur lesquelles tu pourras longtemps encore errer avec ta belle pastoure, en chantant des airs rustiques, et en voyant courir de jeunes chevreux. Il te sera loisible même de porter des sabots les jours de pluie, et de te croire bergère. Mais pour que tout cela arrive, il faut nous hâter de rendre à Jeanne la confiance qu'elle doit avoir en nous. Il faut qu'elle sache que personne ici ne veut la séduire, et qu'un honnête homme veut l'épouser. Il faut surtout qu'elle quitte ses vaches et qu'elle vienne passer la journée dans ta chambre avec nous trois. Il faut enfin que ce soir cette étrange mais bienheureuse union soit décidée, afin que sir Arthur puisse demander sérieusement la main de Jeanne à notre mère, sa marraine et sa protectrice naturelle.

— Allons, dit Marie, le cœur me bat; et je crains de m'éveiller d'un si doux songe!

Il serait difficile de peindre la surprise naïve et prolongée de Jeanne, lorsque assise dans la chambre de Marie, entre sa chère mignonne et son parrain, qui lui parlait avec animation, elle vit M. Harley, courbé et presque agenouillé devant elle, lui demander de consentir à l'épouser. On eut quelque peine à vaincre son humble confiance et l'effet des mensonges de madame de Charmois. Pourtant, lorsque Arthur lui eut donné sa parole d'honneur qu'il n'avait jamais été marié, et lorsque Jeanne entendit son parrain et sa mignonne se porter garants de la loyauté de leur ami, elle devint sérieuse, pensive, croisa ses mains sur son genou, pencha la tête et ne répondit rien. Elle semblait ne plus rien entendre et prier intérieurement pour obtenir du ciel la lumière et l'inspiration. Son teint était animé, son sein légèrement ému. Jamais elle n'avait été aussi belle; et Marsillat, qui l'avait si souvent comparée à Galathée, eût dit qu'elle venait de recevoir le feu sacré de la vie pour la première fois.

Mais cet éclat fut de peu de durée. Peu à peu le teint de Jeanne redevint pâle comme il l'avait été la veille après sa chute. Ses yeux fixes perdirent leur brillant, et sa bouche retrouva l'expression de réserve et de fermeté qui lui était habituelle.

— Eh bien! Jeanne, dit Marie en la secouant comme pour la réveiller de sa méditation, ne veux-tu donc pas être heureuse?

— Ma chère mignonne, répondit Jeanne en lui baisant les mains, vous ne souhaitez quasiment plus de bien qu'à vous-même, et je vous aime quasi autant que j'ai

aimé ma défunte mère. Jugez donc si je voudrais vous faire plaisir! Vous, mon parrain, vous faites tout pour me reconforter d'un peu de peine que vous m'avez causé, et dont je vous assure bien que je ne me souviens plus. Soyez assuré que j'ai autant de confiance en vous qu'en votre sœur. Et, tant qu'à vous, Monsieur, dit-elle à sir Arthur en lui prenant la main avec cordialité, je vois bien que vous êtes un brave homme, un bon cœur et un vrai chrétien. Je me sens autant d'amitié pour vous que si vous n'étiez pas Anglais. N'allez donc pas vous imaginer que j'aie rien contre vous. Mais aussi vrai que je m'appelle Jeanne, et que Dieu est bon, quand même je voudrais me marier avec vous, ça ne me serait pas permis. Ainsi ne m'en voulez pas, et ne croyez pas que je me fasse un plaisir de vous refuser; je dirais que c'est un chagrin pour moi, si ce n'était pêcher de dire qu'on est mécontent de faire la volonté de Dieu.

— Jeanne, dit M. Harley, je ne sais pas vos motifs, mais je crois les avoir devinés. J'ai causé hier toute la journée avec M. Alain; et bien qu'il n'ait pas trahi le secret de votre confiance, il m'a laissé pressentir que vous étiez sous l'empire de scrupules religieux. Je ne crois pas impossible que la religion elle-même fasse cesser ces scrupules mal fondés. Permettez donc que je vous amène demain M. le curé de Toull, afin qu'il cause avec vous et qu'il décide, en dernier ressort, si vous devez me refuser ou me laisser l'espérance.

— Ça me fera grand plaisir de revoir M. Alain, dit Jeanne; c'est un bon prêtre et un homme juste; mais ce n'est qu'un prêtre, et il ne peut rien changer à ce qu'on doit au bon Dieu. Faites-le venir si vous voulez, Monsieur. Je causerai avec lui tant qu'il vous plaira. Mais ne croyez pas que ça me décide au mariage. M. Alain vous dira comme moi, quand il m'aura écoutée, que je ne puis pas me marier.

— Jeanne, j'espère que tu te trompes, dit mademoiselle de Boussac, et que ton curé te fera changer d'avis. Tu es bien pâle, ma chère pastoure, et je crains qu'en refusant tu ne fasses violence à ton cœur.

Jeanne rougit faiblement et pâlit encore davantage après. — J'ai un peu mal à la tête, dit-elle; je ne veux pas rester comme ça sans travailler enfermée dans une chambre. Vous voyez, monsieur Harley, que je ferais une drôle de dame! Laissez-moi aller à mon ouvrage, ma mignonne.

## XXV.

### CONCLUSION.

Le secret et le résultat de l'entretien de Jeanne et de ses trois amis restèrent secrets, et elle ne reparut au château qu'après le coucher du soleil.

— Je n'ai jamais vu fille pareille! dit Cadet en la voyant entrer; elle est moitié morte et elle travaille toujours! Tu veux donc t'achever bien vite, vilaine Jeanne?

— Pourquoi me dis-tu ça, *vilain* Cadet, répondit Jeanne en souriant. Est-ce que tu t'es tué toutes les fois que le grand cheval à mon parrain t'a jeté par terre?

— C'est égal, dit Claudie en regardant Jeanne, je ne sais pas si tu es tombée ou non, je ne sais pas où tu as passé l'autre soir; mais tu as la figure et la bouche aussi blanches qu'un linge; et si tu restais comme ça, on aurait peur de toi. Tu sembles la grand'fade!

Cependant Jeanne retourna aux champs le lendemain matin. Mais elle avoua à Claudie qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Mademoiselle de Boussac l'avait fait encore coucher dans sa chambre; et Jeanne, dans la crainte de réveiller sa chère demoiselle, s'était tenue silencieuse et calme, malgré le supplice de l'insomnie. Cependant elle assurait n'avoir qu'un petit mal de tête. Peut-être que Jeanne était trempée pour supporter héroïquement la souffrance. Peut-être aussi qu'elle avait une de ces organisations exceptionnelles, si parfaites, que la douleur physique semble n'avoir pas de prise sur elles. Le médecin qui l'interrogea dans la matinée, un peu inquiet de sa pâleur, et se méfiant du calme de ses réponses, demanda à Claudie ce qu'elle en pensait.



H. DELAVILLE.

Arthur le couvrit de baisers. (Page 96.)

— Ah! que voulez-vous, Monsieur, dit-elle, il y a du monde qui ne se plaint pas. Jeanne est de ceux qui ne disent jamais rien. Vous savez! on ne peut jamais dire si ils souffrent ou s'ils ne sentent pas leur mal.

— Guillaume et Arthur étaient montés à cheval dès l'aurore pour aller inviter le curé de Toull à venir déjeuner au château. Cette matinée avait été choisie d'abord pour la rencontre entre Marsillat et M. Harley. Mais Marsillat avait envoyé un exprès, la veille au soir, pour dire qu'il avait à répliquer dans son procès, et qu'il ne serait libre de quitter Guéret que dans deux jours, lorsqu'il aurait gagné ou perdu sa cause. Le courage physique de Léon et sa dextérité à manier toutes sortes d'armes étaient assez connus pour qu'il ne dût pas craindre d'être accusé d'hésitation ni de lenteur volontaire, et il est certain qu'il était impatient de se voir en face de sir Arthur. Mais il pensait que ce duel et les événements qui y avaient donné lieu se répandraient bientôt, que le blâme s'élèverait contre sa conduite, que le ridicule, qu'il craignait encore davantage, l'atteindrait peut-être. Il ignorait la chute de Jeanne; il n'avait pas revu Raguet. Ce misérable, qui avait longtemps cherché à le servir mal-

gré lui dans l'espoir d'une récompense, s'était vu déçu dans ses rêves de cupidité par l'aversion et le mépris de l'avocat. Il était indigné que ce dernier eût profité de ses avis sans les payer; et comme il errait dans l'ombre, *au chariot* du mont Barlot, au moment où Léon avait décidé Jeanne à venir à Monbrat, il avait peut-être entendu de quelle manière l'avocat s'exprimait sur son compte. Il s'était tourné contre lui par vengeance autant que par vanité, et le fuyait désormais, craignant son ressentiment; mais Léon ignorait tout. Il pensait que Jeanne se plaignait de lui en confidence à tout le château de Boussac, que tout le château le condamnait, que toute la ville le raillerait bientôt; et, ne pouvant guère espérer de se laver de ce qu'il appelait son *fasco*, il voulait au moins y apporter le contre-poids d'un grand succès oratoire. Il avait une belle cause; il tenait à la plaider, à la gagner avec éclat, et à cacher, comme il disait, les blessures de son amour-propre sous les lauriers de sa gloire.

Guillaume, tout occupé de Jeanne et d'Arthur, paraissait avoir oublié Marsillat. Il nourrissait contre lui des projets de vengeance plus ardents que ceux d'Arthur;

mais il les cachait, luttant de régouement dans le secret de son âme avec celui qu'il regardait déjà comme son frère, et qui, de son côté, poursuivait le même dessein de préserver les jours de l'ami, en se risquant le premier dans une rencontre périlleuse pour l'un comme pour l'autre.

M. Alain, après le déjeuner, fut emmené dans la prairie par les jeunes gens, sous prétexte de promenade; et tandis qu'Arthur, Guillaume et Marie faisaient le guet pour empêcher les deux *Charmoise* de venir les troubler, le bon curé de Toull causait avec Jeanne derrière les rochers. M. Alain avait réussi, dans la solitude, à étouffer le tumulte de ses pensées. Il avait fouillé tous les viviers de la montagne de Toull, et il n'avait pas retrouvé la source minérale engloutie par la reine des fades. Mais il n'en était que plus passionné pour cette découverte; et à force de gratter la terre, de recueillir des médailles et des légendes, il était devenu tout à fait antiquaire; c'est-à-dire qu'il avait oublié la jeunesse et ses agitations douloureuses. Il grisonnait déjà, et, à trente-deux ans, il avait la tournure d'un vieillard. La fièvre marchoise avait contribué aussi à mettre de la gravité dans les allures et de l'abatement dans les pensées du pauvre et honnête pasteur.

— Ma fille, disait-il à Jeanne, vous avez fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'humilité, je le sais; mais...

— Il n'y a pas de *mais*, monsieur l'abbé, répondit Jeanne. C'est un vœu que ma chère défunte mère m'a commandé de faire, lorsque je n'avais encore que quinze ans, et que vous m'avez permis de renouveler ensuite, tous les ans, à la fête de Pâques, en recevant la communion.

— Oui, mon enfant, votre premier vœu était un peu entaché de paganisme; car vous aviez juré sur la pierre d'Ep-Nell, et c'est un tabernacle dont je ne puis reconnaître la sainteté. Ainsi ce premier vœu est de nulle valeur à mes yeux, et ne vous engage pas, d'autant plus que la cause première était tout à fait illusoire et vaine. Vous le savez maintenant.

— La cause, la cause, monsieur le curé!... Ce n'était pas une mauvaise cause. Ma mère pensait que les fades du mont Barlot me voulaient du mal puisqu'elles m'avaient mis ces trois pièces de monnaie dans la main; et elle disait que, pour m'en préserver, il fallait faire trois vœux à la sainte Vierge: vœu de pauvreté, à cause du louis d'or; vœu de chasteté, à cause du gros écu; vœu d'humilité, à cause de la pièce de cinq sous... Voilà comme la chose s'est passée... Je ne peux rien y changer.

— Mais vous ne compreniez pas ces vœux? vous étiez une enfant.

— Oh! que si, que je les comprenais bien!

— Mais vous les faisiez pour obéir à votre mère?

— Ça me faisait plaisir de lui obéir, et de plaire aussi à la sainte Vierge, et de ressembler à la Grande Pastoure, qui a fait avec ses vœux le miracle de chasser les Anglais de notre pays.

— Très-bien. Mais la sainte Vierge, vous l'appeliez la grand'fade? avouez-le, Jeanne!

— Qu'est-ce que ça fait que nous l'appelions comme ça, monsieur l'abbé? ça ne lui fait pas déshonneur.

— Et vous pensiez aussi qu'elle vous aiderait à trouver le trésor et à *donner* le veau d'or.

— Elle avait bien aidé la Grande Pastoure à gagner des villes et des grandes batailles! elle pouvait bien me faire trouver le trou-à-l'or, qui doit rendre riche tout le monde qui est sur la terre. Ça n'est pas par avarice que je souhaitais cela, monsieur le curé, puisque j'avais fait vœu de pauvreté pour moi. Ça n'était pas pour trouver un mari, puisque j'avais fait vœu de virginité. Ça n'était pas non plus pour faire parler de moi, puisque j'avais fait vœu d'être humble et de rester bergère.

— Mais, maintenant, Jeanne, toutes ces rêveries de trésor, de guerre aux Anglais, et de richesse universelle qui vous ont bercée si longtemps, doivent être effacées. Vous voyez bien qu'il n'y faut plus songer, et il serait peut-être plus heureux et plus méritoire pour vous d'épouser un homme riche, humain et bienfaisant, qui

ferait cultiver nos terres, assainir notre pays, et qui rendrait les habitants heureux en travaillant.

— Je ne sais pas tout cela, monsieur l'abbé. C'est possible; et si ça est, je fais grand cas des bonnes intentions de cet homme-là. Mais je ne peux pas manquer à mon vœu. Je l'ai fait dans la liberté de ma pure volonté; et vous avez beau dire que puisque les pièces de monnaie me sont venues de trois messieurs, au lieu de me venir de trois fades, la cause du vœu est nulle, je dis, moi, que le vœu reste, et qu'on ne peut pas se moquer de ces choses-là.

— A Dieu ne plaise que je vous conseille de vous en moquer! Les engagements pris avec Dieu et notre conscience sont mille fois plus sacrés que ceux qu'on prend avec les hommes. Mais il y a des vœux téméraires que l'Église ne reconnaît pas valables, et que Dieu repousse quand la cause est frivole ou coupable.

— Coupable, monsieur l'abbé? quand mon vœu était destiné à rendre heureux tous les pauvres qui sont sur la terre!

— Convenez que vous bâtissiez vos engagements sur une erreur, sur une grossière superstition. Votre cœur est admirablement bon, votre intention fut sublime; mais votre esprit n'est pas éclairé, Jeanne, et vous devez croire que j'en sais un peu plus long que vous sur les cas de conscience.

— Pourtant, monsieur l'abbé, quand vous m'avez permis de renouveler mon vœu dans l'église, vous l'avez cru bon!

— Et je le crois tel encore; mais la cause du vœu n'en est pas moins nulle. J'ignorais, à cette époque, tout ce que je sais maintenant des superstitions toulloises; et vous avez, vous autres, une manière de vous confesser par métaphores, qui fait qu'on croit que vous parlez du bon Dieu quand vous parlez quelquefois du diable.

— Oh! non, monsieur l'abbé, dit Jeanne un peu fâchée, je ne rends pas de culte au diable!

— Je ne dis pas cela, ma bonne Jeanne; mais je dis que l'Église pourrait maintenant vous relever de tous vos vœux.

— L'église, monsieur l'abbé? l'église de Toull-Sainte-Croix?

— Non, mon enfant, l'église de Rome.

Jeanne baissa les yeux d'un air soumis. Elle avait bien entendu parler de l'église romaine à son curé. Mais, comme chez tous les paysans, ce mot ne présentait à son esprit d'autre sens que celui d'un bel édifice, objet de dévotion particulière, où les riches seuls pouvaient aller en pèlerinage.

— Je crois bien à la vertu de l'église de Rome, dit-elle; mais quoique ça, il n'y a pas d'église qui soit plus que Dieu.

Le curé essaya de se faire comprendre. Il parla du pape. Les paysans entendent aussi quelquefois parler du pape. Ils l'appellent le *grand prêtre*, et Jeanne ne pouvait s'habituer à l'appeler autrement.

— Ce n'est pas au *grand prêtre*, pas plus qu'à l'église de Rome, ou à celle de Saint-Martial de Toull, que j'ai fait mes promesses, dit-elle; c'est au bon Dieu du ciel, à la grand'Vierge et à ma chère défunte mère. Celle-là ne disait pas toujours comme vous, monsieur l'abbé; et sur l'article des vœux, elle me disait tous les jours que c'était pour ma vie, et qu'il serait plus heureux pour moi de mourir que de me trahir.

Le curé parla encore du chef de l'Église, du successeur des apôtres qui a reçu les clefs du ciel et le pouvoir de délier les âmes sur la terre. Jeanne fut étonnée, un peu scandalisée même, malgré elle, du pouvoir que M. Alain attribuait à un homme.

— Tout ça ne fera pas, dit-elle, que je n'aie pas juré sur la pierre d'Ep-Nell, pendant que le corps de ma pauvre défunte était là, et que notre maison achevait de brûler, de ne jamais manquer à mes vœux, de ne jamais me marier, et de ne jamais tant seulement embrasser un homme par amour. Vous voyez bien, monsieur l'abbé, que l'âme de ma mère viendrait me faire des reproches, que la Grand'Vierge me retirerait son amitié, et que le



bon Dieu me punirait. Ce qui est fait, on n'y peut rien changer, et c'est inutile d'y penser.

Rien ne put ébranler la résolution saintement fanatique de Jeanne; et M. Alain, qui l'interrogeait plus encore pour l'éprouver que pour la convaincre, revint d'après d'elle pénétré d'une admiration qu'il communiqua à ses jeunes amis, mais qui n'empêcha pas sir Arthur de tomber dans une profonde tristesse. Il s'approcha de Jeanne, attacha sur elle un regard douloureux, et s'éloigna sans lui dire un mot, résolu à respecter sa foi et à vaincre son propre amour, s'il en avait la force.

Le curé vint prendre congé de madame de Boussac, qui, ne sachant point le vrai motif de sa visite, l'avait trouvé très-amusant et très-original. Elle essaya de le pousser encore un peu sur les étymologies; mais personne ne la seconda plus. L'espérance avait donné, une heure auparavant, de la gaieté aux amis de Jeanne. Ils faisaient maintenant de vains efforts pour sourire.

M. Alain allait se retirer, et déjà on lui amenait son cheval devant la porte, lorsque Marie monta à sa chambre pour prendre un livre qu'elle lui avait promis. Elle trouva Jeanne à genoux, sur son prie-Dieu, pâle comme la vierge d'albâtre qui recevait sa prière, les yeux ouverts et comme décolorés, les mains jointes et le corps raide et penché en avant. La fixité de son regard et de son attitude épouvanta mademoiselle de Boussac.

— Jeanne, s'écria-t-elle, qu'as-tu? réponds-moi; à quoi penses-tu? es-tu malade? ne m'entends-tu pas?

Jeanne resta immobile, les lèvres entr'ouvertes. Marie la toucha, elle était glacée, et ses membres étaient raides comme ceux d'une statue. Aux cris de mademoiselle de Boussac, tout le monde accourut. On crut d'abord que Jeanne était morte. Le médecin n'était pas loin; il fit une seconde saignée, et Jeanne reprit ses esprits. Mais elle fit signe qu'elle voulait parler bas au curé; et, comme on l'engageait à ne pas parler encore, parce qu'elle était trop faible, elle dit d'une voix éteinte :

— Ça m'est commandé d'en haut.

Quand tout le monde se fut éloigné, Jeanne dit à M. Alain de cette voix si faible qu'il avait peine à l'entendre :

— Je me sens malade, et je pourrais bien mourir. Je veux donc vous faire ma confession, monsieur l'abbé, du moins mal que je pourrai... Vous savez... cet Anglais? Où est-il? Eh bien! j'y pensais, j'y pensais un peu trop souvent.

— Malgré vous, sans doute, ma fille?

— Oh! bien sûr. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher; et depuis hier surtout, toute la nuit je l'avais devant les yeux. Est-ce un péché mortel, monsieur le curé?

— Non, sans doute, mon enfant. Ce n'est même pas un péché, puisque c'est une préoccupation involontaire.

— Mais encore tout à l'heure, dans le pré, en vous parlant, j'avais comme du regret d'être obligée de garder mon vœu. Ce n'est pas que j'aurais voulu être mariée, je n'ai jamais pensé à ça; mais ça me faisait de la peine de faire tant de peine à ce monsieur qui est si bon.

— Eh bien! Jeanne, croyez-vous que je doive faire faire des démarches auprès du Saint Père pour obtenir la rupture de vos vœux.

— Oh! jamais, monsieur l'abbé! D'ailleurs, il ne s'agit pas de ça; il s'agit de mettre mon âme en paix. Ma chère amie qui est dans le ciel me reprocherait, j'en suis sûre, d'avoir des sentiments pour un Anglais, et j'ai honte d'être si faible. Mais quand il m'a regardée dans le pré, comme pour me dire adieu, ça m'a fendu le cœur. Il faut que vous me donniez l'absolution pour ça, monsieur l'abbé.

— Avez-vous eu des sentiments du même genre pour quelque autre, Jeanne?

— Oh non! Monsieur, jamais. J'ai eu du chagrin pour mon parrain, mais ça n'était pas la même chose. Je ne me reproche pas ça...

— Eh!... pardonnez mes questions, ma fille, mais au moment de vous donner l'absolution, je dois secourir votre mémoire, affaiblie peut-être; M. Leon Marsillat...

— Oh! celui-là! dit Jeanne...

Mais elle était trop épuisée pour parler davantage; elle ne put que sourire avec une douceur angélique à laquelle se mêla un peu de la fierté malicieuse de la femme. Le curé lui donna l'absolution, et elle parut s'endormir. Quand elle se réveilla, Marie tenait sa main; Guillaume, pâle et consterné, était à genoux auprès d'elle; M. Harley, debout et immobile, semblait paralysé. Le médecin lui avait dit des mots terribles :

— Le cas est grave, cette jeune fille pourrait bien succomber d'un instant à l'autre.

Cependant Jeanne parut se relever de cette crise. Couchée sur le propre lit de sa chère mignonne, et soignée par elle, elle paraissait jouir d'un grand calme et assurait ne pas souffrir du tout.

— Cela m'étonne, disait le médecin, il faut qu'elle dorme ou qu'elle souffre.

Mais on ne put savoir à quoi s'en tenir. Claudie avait bien expliqué que Jeanne était de ceux qui ne se plaignent pas : était-elle de ceux qui souffrent? Marie pensait qu'elle était de la nature des anges, qui ne sentent d'autres douleurs que la pitié pour les hommes.

Après sa confession, Jeanne parut avoir surmonté son regret ou abjuré ses scrupules; car elle regarda M. Harley sans émotion, et, en recevant les adieux de M. Alain, qui était forcé de retourner à sa paroisse avant la nuit, elle lui dit qu'elle se sentait l'âme en paix. Vers le coucher du soleil, elle se souleva et fit signe à Cadet et à Claudie de venir auprès d'elle.

— Mes enfants, leur dit-elle, si je venais à mourir, vous auriez soin de Finaud, pas vrai?

Cadet ne répondit que par des sanglots. Claudie s'écria du fond de son cœur :

— Ne meurs pas, Jeanne; j'aimerais mieux mourir à ta place.

— Oh! je n'ai pas envie de mourir! dit Jeanne en souriant. Allez-vous-en servir le diner, mes enfants; on l'a bien assez retardé pour moi. Mon parrain, ma mignonne, il faut aller dîner. Je suis très-bien, Dieu merci! Vous viendrez me revoir après, si vous voulez.

— Oui, oui, allez dîner, dit le médecin, qui tenait le bras de Jeanne. Le pouls est bon. Ce ne sera rien aujourd'hui.

Monsieur Harley, dit-il à sir Arthur en le suivant dans le corridor, avant un quart d'heure cette fille sera morte. Mademoiselle de Boussac est fort sensible et l'aime beaucoup. Guillaume en est, je crois, fort amoureux. Ces pauvres enfants sont d'une santé trop délicate pour assister à un pareil spectacle. Emmenez-les et ne faites semblant de rien, vous qui êtes un homme calme et fort. Ordonnez à Claudie de descendre et de rester en bas; elle jetterait les hauts cris dans la maison... Et puis, revenez, vous! Il est possible que nous ne soyons pas trop de deux pour contenir la malade dans ses dernières convulsions.

M. Harley, la mort dans l'âme, suivit de point en point les indications prudentes du médecin. Lorsqu'il rentra, Cadet, qui était resté avec ce dernier auprès de Jeanne, vint à sa rencontre en riant. « Oh! la Jeanne va bien mieux, dit-il en frappant ses mains l'une dans l'autre, la voilà qui chante. Oh! je suis-t-i content! J'avais ben cru qu'elle en mourrait! » — Va-t'en servir le diner, lui cria le médecin. Tu vois, nous n'avons plus besoin de toi. — Monsieur Harley, ajouta-t-il, fermez les portes et les fenêtres; qu'on n'entende pas cette agonie, et apprêtez-vous à un peu de courage. Ces fins-là sont violentes et affreuses. C'est une commotion cérébrale; la crise se prépare... Ce ne sera pas long.

Le sang-froid terrible du médecin glaçait le malheureux Arthur d'horreur et de désespoir. Jeanne, assise sur son lit, les joues bleuies et les yeux étincelants, caressait son chien, et chantait d'une voix forte et vibrante :

Là où donc est le temps  
Où j'étais sur ma porte,  
Assise dans mon habit blanc...

Mais le docteur s'était trompé. La fin de Jeanne devait



être aussi douce et aussi résignée que sa vie. Sa voix s'adoucit, et prit un accent céleste en murmurant vers d'une autre chanson du pays :

En traversant les images,  
J'entends chanter ma mort.  
Sur le bord du rivage  
On me regrette encore...

— *Oh, moi là! oh, moi là!* Finaud, mon petit chien, mon chien Finaud! *Tranche, tranche, aoule, aoulé! en sus, en sus... vire, vire, vire!*...

— Que dit-elle, mon Dieu! s'écria M. Harley en joignant les mains.

— Elle rassemble son troupeau pour partir; elle excite son chien, dit le docteur. Elle se croit au pré... C'est le délire.

— Monsieur Harley, je veux vous parler, dit tout à coup Jeanne d'une voix ferme. Vous êtes un brave homme, un homme selon Dieu... Ma chère mignonne est un ange du ciel... Je vous commande de la part du bon Dieu et de la Sainte-Vierge de l'épouser... Et puis, écoutez, vous irez à Toull-Sainte-Croix, vous assemblerez tous les gens de l'endroit, et vous leur direz de ma part ce que je vas vous dire : Il y a un trésor dans la terre. Il n'est à personne; il est à tout le monde. Tant qu'un chacun le cherchera pour le prendre et pour le garder à lui tout seul, aucun ne le trouvera. Ceux qui voudront le partager entre tout le monde, ceux-là le trouveront; et ceux qui feront cela seront plus riches que tout le monde, quand même ils n'auraient que cinq sous... comme moi... et comme sainte Thérèse... Vous leur direz cela, c'est la connaissance, la vraie connaissance que ma mère m'a donnée ou qu'elle m'avait bien commandé de donner à tout le monde quand j'aurais trouvé le trésor. S'ils ne vous écoutent pas, ils pourront encore longtemps chanter la vieille chanson :

Dites-moi donc, ma mère,  
Où les Français en sont ?  
Ils sont dans la misère,  
Toujours comme ils étions.

La voix de Jeanne avait un timbre céleste, mais elle s'affaiblissait de plus en plus.

— Monsieur Harley, dit-elle, attendez, ne partez pas encore; mettez-moi mon chapelet dans les mains... Y est-il? Je ne le sens pas; j'ai les mains mortes. Vous aimerez ma chère mignonne, pas vrai? Oh! mon Dieu, voilà la grand'fade devant moi; comme elle est blanche! Elle éclaire comme le soleil... Elle a le bœuf d'or sous ses pieds! Adieu, mes amis!... Adieu, mon Cadet; adieu, ma Claudie... Êtes-vous là? Vous prierez le bon Dieu pour moi... Vous recommanderez ma pauvre tante à mon parrain... Et ma chère mignonne? Ah! je la vois!... Bonsoir, ma chère demoiselle, voilà le soleil qui s'en va... et le clocher de Toull qui se montre. M'y voilà arrivée, Dieu merci!...

Jeanne étendit le bras, et voulut saisir la main de sir Arthur, qu'elle prenait pour Marie. Mais elle l'avait dit, ses mains étaient mortes, et son bras demeura raide hors du lit. Arthur le couvrit de baisers qu'elle ne sentit pas. Elle avait cessé de vivre...

Guillaume, Arthur et Marie, brisés d'abord par la dou-

leur, retrouvèrent leur courage pour aller ensevelir le corps de Jeanne dans le cimetière de Toull, à côté de celui de Tula et des autres parents.

Malgré les précautions de sir Arthur, Guillaume se battit en duel avec Marsillat. Ce dernier, en apprenant la chute et la mort de Jeanne, avait perdu tout son orgueil, et il avait été s'accuser et gémir sincèrement dans le sein de sir Arthur, qui lui avait tout pardonné, le trouvant bien assez puni par ses remords. Mais Guillaume continuait à être exaspéré contre lui. Sa mère l'avait détrompé, en lui disant, pour le consoler de la perte de Jeanne, que cette jeune fille n'était pas et ne pouvait pas être sa sœur. Cette nouvelle révélation ne fit qu'irriter la douleur du jeune homme. Il accusa madame de Charmois et Marsillat de la mort de cette chaste victime, et sa fureur contre Léon ne connut plus de bornes. Il le provoqua si amèrement que, malgré la patience et la générosité dont le bouillant avocat fit preuve en cette occasion, il le força de se battre avec lui dans le cimetière des pierres jomâtres. Marsillat avait fait tout au monde pour éviter cette extrémité. Il avait trop d'avantage sur Guillaume, et pourtant celui-ci le blessa grièvement à la cuisse. Marsillat en resta boiteux, ce qui nuisait singulièrement à ses succès auprès des beautés de la ville et de la campagne. Une difformité, ou une infirmité, si peu choquante qu'elle soit, est plus répulsive aux paysans qu'une laideur amère jointe à un corps bien constitué. Claudie ressentit l'effet de cette disgrâce de son amant; ou plutôt, lorsqu'elle eut appris ou deviné la véritable cause de la mort de Jeanne, elle ne put jamais pardonner.

Marie et Arthur furent longtemps inconsolables. Mais Jeanne avait dicté ses dernières intentions à M. Harley, qui se fit un devoir de les remplir. Après Jeanne, Marie était pour lui la plus excellente de toutes les femmes. Leur affection pour cette chère défunte forma un lien sacré entre eux. Ils se marièrent un an après sa mort, et voyagèrent pendant quelque temps avec Guillaume, pour le distraire de sa douleur sombre. Le jeune baron se rétablit enfin, et n'épousa point Elvire de Charmois, qui resta longtemps fille, au grand déconfort de sa mère.

Guillaume n'était pas sans remords. Il se reprochait amèrement d'avoir aimé Jeanne trop ou trop peu, de n'avoir pas su vaincre à temps sa passion, ou de n'y avoir pas héroïquement cédé, en offrant le premier à sa filleule un amour noble et dévoué comme celui de M. Harley. A quelque chose, dit-on, malheur est bon. Cela est vrai, si le repentir nous purifie. Guillaume en fut un exemple. Il ne fit point d'actions éclatantes; il resta rêveur et amant de la solitude; mais il porta dans toutes ses relations avec les hommes que le préjugé lui rendait inférieurs une charité et une bienveillance à toute épreuve. Il ne fit en cela qu'imiter sa sœur et son beau-frère, dont les idées et les actions généreuses semblèrent d'un siècle en avant du temps misérable et condamné où nous vivons.

Marsillat avait reçu une dure leçon. Il se corrigea du libertinage; mais il avait le fond de l'âme trop égoïste pour ne pas remplacer cette mauvaise passion par une autre. L'ambition politique devint le stimulant de son intelligence et la chimère de sa vie.



# TEVERINO

## NOTICE

*Teverino* est une pure fantaisie dont chaque lecteur peut tirer la conclusion qu'il lui plaira. Je l'ai commencée à Paris, en 1845, et terminée à la campagne, sans aucun plan, sans aucun but que celui de peindre un caractère original, une destinée bizarre, qui peuvent paraître invraisemblables aux gens de haute condition, mais qui sont bien connus de quiconque a vécu avec des artistes de toutes les classes. Ces natures admirablement douces, qui ne savent ou ne veulent pas tirer parti de leurs riches facultés dans la société officielle, ne sont point rares, et cette indépendance, cette paresse, ce désintéressement exagérés, sont même la tendance propre aux gens trop favorisés de la nature. Les spécialités ouvrent et suivent avec acharnement la route exclusive qui leur convient. Il est des supériorités tout à fait opposées, qui, se sentant également capables de tous les développements, n'en poursuivent et n'en saisissent aucun. Ce que je me suis cru le droit de poétiser un peu dans *Teverino*, c'est l'excessive délicatesse des sentiments et la candeur de l'âme aux prises avec les expédients de la misère. Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les paradoxes qui séduisent l'imagination de ce personnage,

et croire que l'auteur a été assez pédant pour vouloir prouver que la perfection de l'âme est dans une liberté qui va jusqu'au désordre. La fantaisie ne peut rien prouver, et l'artiste qui se livre à une fantaisie pure ne doit prétendre à rien de semblable. Est-il donc nécessaire, avant de parler à l'imagination du lecteur, par un ouvrage d'imagination, de lui dire que certain type exceptionnel n'est pas un modèle qu'on lui propose? ce serait le supposer trop naïf, et il faudrait plutôt conseiller à ce lecteur de ne jamais lire de romans, car toute lecture de ce genre est pernicieuse à quiconque n'a rien d'arrêté dans le jugement ou dans la conscience.

On m'a reproché de peindre tantôt des caractères dangereux, tantôt des caractères impossibles à imiter; dans les deux cas j'ai prouvé apparemment que j'avais trop d'estime pour mes lecteurs. Qu'au lieu de s'en indigner ils la méritent. Voilà ce que je puis leur répondre de mieux.

Je ne défendrai ici que la possibilité, je ne dis pas la vraisemblance du caractère de *Teverino*: cette possibilité, beaucoup de gens pourraient se l'attester à eux-mêmes en consultant leurs propres souvenirs. Beaucoup de gens

ont connu une espère de *Teverino* mâle ou femelle dans le cours de leur vie. Il est vrai qu'en revanche, pour un de ces êtres privilégiés qui restent grands dans la vie de bohème, il en est cent autres qui y contractent des vices incurables; cette classe d'aventuriers est nombreuse dans la carrière des arts. Elle se dégrade plus souvent qu'elle ne s'élève; mais les individus peuvent toujours s'élever, et même se relever quand ils ont du cœur et de l'intelligence. Cela, je le crois fermement pour tous les êtres humains, pour tous les égarements, pour tous les malheurs, et dans toutes les conditions de la vie. Il est bon de le leur dire, et c'est pour cela qu'il est bon d'y croire. Je ne m'en ferai donc jamais faute.

GEORGE SAND.

Nobant, mai 1852.

I.

VOGUE LA GALÈRE.

Exact au rendez-vous, Léonce quitta, avant le jour, l'*Hôtel des Étrangers*, et le soleil n'était pas encore levé lorsqu'il entra dans l'allée tournante et ombragée de la villa: les roues légères de sa jolie voiture allemande tracèrent à peine leur empreinte sur le sable fin qui amortissait également le bruit des pas de ses chevaux superbes. Mais il craignit d'avoir été trop matinal, en remarquant qu'aucune trace du même genre n'avait précédé la sienne, et qu'un silence profond régnait encore dans la demeure de l'élégante lady.

Il mit pied à terre devant le perron orné de fleurs, ordonna à son jockey de conduire la voiture dans la cour, et, après s'être assuré que les portes de cristal à châssis dorés du rez-de-chaussée étaient encore closes, il s'avança sous la fenêtre de Sabina, et fredonna à demi-voix l'air du *Barbier*:

Ecco ridente il cielo,  
Già spunta la bella aurora...  
... E puot dormir così?

Peu d'instants après la fenêtre s'ouvrit, et Sabina, enveloppée d'un burnous de cachemire blanc, souleva un coin de la tendine et lui parla ainsi d'un air affectueusement nonchalant:

« Je vois, mon ami, que vous n'avez pas reçu mon billet d'hier soir, et que vous ne savez pas ce qui nous arrive. La duchesse a des vapeurs et ne permet point à ses amants de se promener sans elle. La marquise doit avoir eu une querelle de ménage, car elle se dit malade. Le comte l'est pour tout de bon; le docteur a affaire, si bien que tout le monde me manque de parole et me prie de remettre à la semaine prochaine notre projet de promenade.

— Ainsi, faute d'avoir reçu votre avertissement, j'arrive fort mal à propos, dit Léonce, et je me conduis comme un provincial en venant troubler votre sommeil. Je suis si humilié de ma gaucherie, que je ne trouve rien à dire pour me la faire pardonner.

— Ne vous la reprochez pas; je ne dormais plus depuis longtemps. Le caprice de toutes ces dames m'avait causé tant d'humeur hier soir, qu'après avoir jeté au feu leurs sots billets, je me suis couché de fort bonne heure, et endormie de rage. Je suis fort aise de vous voir, il me tardait d'avoir quelqu'un avec qui je pusse maudire les projets d'amusement et les parties de campagne, les gens du monde et les jolies femmes.

— Eh bien! vous les maudirez seule, car, en ce moment, je les béris du fond de l'âme.

Et Léonce, penché sur le bord de la fenêtre où s'accoudait Sabina, fut tenté de prendre une de ses belles mains blanches; mais l'air tranquillement railleur de cette noble personne l'en empêcha, et il se contenta d'attacher sur son bras superbe, que le burnous laissait à demi nu, un regard très-significatif.

— Léonce, répondit-elle en croisant son burnous avec une grâce dédaigneuse, si vous me dites des fadeurs, je vous ferme ma fenêtre au nez et je retourne dormir. Rien ne fait dormir comme l'ennui; je l'éprouve surtout depuis quelque temps, et je crois que si cela continue, je n'aurai plus d'autre parti à prendre que de consacrer ma vie à l'entretien de ma fraîcheur et de mon embonpoint, comme fait la duchesse. Mais tenez, soyez aimable, et appliquez-vous, de votre côté, à entretenir votre esprit et votre bon goût accoutumés. Si vous voulez me promettre d'observer nos conventions, nous pouvons passer la matinée plus agréablement que nous ne l'eussions fait avec cette brillante société.

— Qu'à cela ne tiennet! Sortez de votre sanctuaire et venez voir lever le soleil dans le parc.

— Oh, le parc! il est joli, j'en conviens, mais c'est une ressource que je veux me conserver pour les jours où j'ai d'ennuyeuses visites à subir. Je les promène, et je jouis de la beauté de cette résidence, au lieu d'écouter de sots discours que j'ai pourtant l'air d'entendre. Voilà pourquoi je ne veux pas me blaser sur les agréments de ce séjour. Savez-vous que je regrette beaucoup de l'avoir loué pour trois mois? il n'y a que huit jours que j'y suis, et je m'ennuie déjà mortellement du pays et du voisinage.

— Grand merci! dois-je me retirer?

— Pourquoi feindre cette susceptibilité? Vous savez bien que je vous excepte toujours de mon anathème contre le genre humain. Nous sommes de vieux amis, et nous le serons toujours, si nous avons la sagesse de persister à nous aimer modérément comme vous me l'avez promis.

— Oui, le vieux proverbe: « s'aimer peu à la fois, afin de s'aimer longtemps. » Mais voyons, vous me promettez une bonne matinée, et vous me menacez de fermer votre fenêtre au premier mot qui vous déplaira. Je ne trouve pas ma position agréable, je vous le déclare, et je ne respirerai à l'aise que quand vous serez sortie de votre forteresse.

— Eh bien, vous allez me donner une heure pour m'habiller; pendant ce temps, on vous servira un déjeuner sous le berceau. J'irai prendre le thé avec vous, et puis nous imaginerons quelque chose pour passer gaieusement la matinée.

— Voulez-vous m'entendre, Sabina? laissez-moi imaginer tout seul, car, si vous vous en mêlez, nous passerons la journée, moi à vous proposer toutes sortes d'amusements, et vous à me prouver qu'ils sont tous stupides et plus ennuyeux les uns que les autres. Croyez-moi, faites votre toilette en une demi-heure, ne déjeunons pas ici, et laissez-moi vous emmener où je voudrai.

— Ah! vous touchez la corde magique, l'inconnu! Je vois, Léonce, que vous seul me comprenez. Eh bien, oui, j'accepte; enlevez-moi et partons.

Lady G... prononça ces derniers mots avec un sourire et un regard qui firent frissonner Léonce. — O la plus froide des femmes! s'écria-t-il avec un enjouement mêlé d'amertume, je vous connais bien, en effet, et je sais que votre unique passion, c'est d'échapper aux passions humaines. Eh bien! votre froideur me gagne, et je vais oublier tout ce qui pourrait me distraire du seul but que nous avons à nous proposer, la fantaisie!

— Vous m'assurez donc que je ne m'ennuierai pas aujourd'hui avec vous? Oh! vous êtes le meilleur des hommes. Tenez, je ressens déjà l'effet de votre promesse, comme les malades qui se trouvent soulagés par la vue du médecin, et qui sont guéris d'avance par la certitude qu'il affecte de les guérir. Allons, je vous obéis, docteur improvisé, docteur subtil, docteur admirable! Je m'habille à la hâte, nous partons à jeun, et nous allons... où bon vous semblera... Quel équipage dois-je commander?

— Aucun, vous ne vous mêlerez de rien, vous ne saurez rien; c'est moi qui prévois et commande, puisque c'est moi qui invente.

— A la bonne heure, c'est charmant! s'écria-t-elle; et, refermant sa fenêtre, elle alla sonner ses femmes,

qui bientôt abaissèrent un lourd rideau de damas bleu entre elle et les regards de Léonce. Il alla donner quelques ordres, puis revint s'asseoir non loin de la fenêtre de Sabina, au pied d'une statue, et se prit à rêver.

— Eh bien ! s'écria lady G. au bout d'une demi-heure, en lui frappant légèrement sur l'épaule, vous n'êtes pas plus occupé de notre départ que cela ? vous me promettez des inventions merveilleuses, des surprises inouïes, et vous êtes là à méditer sur la statuaire comme un homme qui n'a encore rien trouvé ?

— Tout est prêt, dit Léonce en se levant et en passant le bras de Sabina sous le sien. Ma voiture vous attend et j'ai trouvé des choses admirables.

— Est-ce que nous nous en allons comme cela tête à tête ? observa lady G...

« Voilà un mouvement de coquetterie dont je ne la croyais pas capable, pensa Léonce. Eh bien ! je n'en profiterai pas. »

— Nous emmenons la négresse, répondit-il.

— Pourquoi la négresse ? dit Sabina.

— Parce qu'elle plaît à mon jockey. A son âge toutes les femmes sont blanches, et il ne faut pas que nos compagnons de voyage s'ennuient, autrement ils nous ennuieraient.

Peu d'instants après, le jockey avait reçu les instructions de son maître, sans que Sabina les entendit. La négresse, armée d'un large parasol blanc, souriait à ses côtés, assise sur le siège large et bas du char-à-bancs. Lady G... était nonchalamment étendue dans le fond, et Léonce, placé respectueusement en face d'elle, regardait le paysage en silence ; ses chevaux allaient comme le vent.

C'était la première fois que Sabina se hasardait avec Léonce dans un tête-à-tête qui pouvait être plus long et plus complet qu'elle ne s'en était embarrassée d'abord. Malgré le projet de simple promenade, et la présence de ces deux jeunes serviteurs qui leur tournaient le dos et causaient trop gaiement ensemble pour songer à écouter leur entretien, Sabina sentit qu'elle était trop jeune pour que cette situation ne ressemblât pas à une étourderie ; elle y songea lorsqu'elle eut franchi la dernière grille du parc.

Mais Léonce paraissait si peu disposé à prendre avantage de son rôle, il était si sérieux, et si absorbé par le lever du soleil, qui commençait à montrer ses splendeurs, qu'elle n'osa pas témoigner son embarras, et crut devoir, au contraire, le surmonter pour paraître aussi tranquille que lui.

Ils suivaient une route escarpée d'où l'on découvrait toute l'enceinte de la verdoyante vallée, le cours des torrents, les montagnes couronnées de neiges éternelles, que les premiers rayons du soleil teignaient de pourpre et d'or.

— C'est sublime ! dit enfin Sabina, répondant à une exclamation de Léonce ; mais savez-vous qu'à propos du soleil, je pense, malgré moi, à mon mari ?

— A propos, en effet, dit Léonce, où est-il ?

— Mais il est à la villa ; il dort.

— Et se réveille-t-il de bonne heure ?

— C'est selon. Lord G... est plus ou moins matinal, selon la quantité de vin qu'il a bue à son souper. Et comment puis-je le savoir, puisque je me suis soumise à cette règle anglaise, si bien inventée pour empêcher les femmes de modérer l'intempérance des hommes !

— Mais le terme moyen ?

— Midi. Nous serons rentrés à cette heure-là ?

— Je l'ignore, Madame ; cela ne dépend pas de votre volonté.

— Vrai ! J'aime à vous entendre plaisanter ainsi ; cela flatte mon désir de l'inconnu. Mais sérieusement, Léonce ?...

— Très-sérieusement, Sabina, je ne sais pas à quelle heure vous rentrerez. J'ai été autorisé par vous à régler l'emploi de votre journée.

— Non pas ! de ma matinée seulement.

— Pardon ! Vous n'avez pas limité la durée de votre

promenade, et, dans mes projets, je ne me suis pas désisté du droit d'inventer à mesure que l'inspiration viendrait me saisir. Si vous mettez un frein à mon génie, je ne réponds plus de rien.

— Qu'est-ce à dire ?

— Que je vous abandonnerai à votre ennemi mortel, à l'ennui.

— Quelle tyrannie ! Mais enfin, si, par un hasard étrange, lord G... a été sobre hier soir ?...

— Avec qui a-t-il soupé ?

— Avec lord H..., avec M. D..., avec sir J..., enfin, avec une demi-douzaine de ses chers compatriotes.

— En ce cas, soyez tranquille, il fera le tour du cadran.

— Mais si vous vous trompez ?

— Ah ! Madame, si vous doutez déjà de la Providence. C'est-à-dire de moi, qui veille aujourd'hui à la place de Dieu sur vos destinées, si la foi vous manque, si vous regardez en arrière et en avant, l'instant présent nous échappe et avec lui ma toute-puissance.

— Vous avez raison, Léonce ; je laisse éteindre mon imagination par ces souvenirs de la vie réelle. Allons ! que lord G... s'éveille à l'heure qu'il voudra ; qu'il demande où je suis ; qu'il sache que je cours les champs avec vous, qu'importe ?

— D'abord il n'est pas jaloux de moi.

— Il n'est jaloux de personne. Mais les convenances, mais la prudence britannique !

— Que fera-t-il de pis ?

— Il maudira le jour où il s'est mis en tête d'épouser une Française, et, pendant trois heures au moins, il saisira toute occasion de préconiser les charmes des grandes poupées d'Albion. Il murmurerà entre ses dents que l'Angleterre est la première nation de l'univers ; que la nôtre est un hôpital de fous ; que lord Wellington est supérieur à Napoléon, et que les docks de Londres sont mieux bâtis que les palais de Venise.

— Est-ce là tout ?

— N'est-ce pas assez ? Le moyen d'entendre dire de pareilles choses sans le railler et le contredire !

— Et qu'arrive-t-il quand vous rompez le silence du dédain ?

— Il va souper avec lord H..., avec sir J..., avec M. D..., après quoi il dort vingt-quatre heures.

— L'avez-vous contrarié hier ?

— Beaucoup. Je lui ai dit que son cheval anglais avait l'air bête.

— En ce cas, soyez donc tranquille, il dormira jusqu'à ce soir.

— Vous en répondez ?

— Je l'ordonne.

— Eh bien, vivat ! que ses esprits reposent en paix, et que le mariage lui soit léger ! Savez-vous, Léonce, que c'est un joug affreux que celui-là ?

— Oui, il y a des maris qui battent leur femme.

— Ce n'est rien ; il y en a d'autres qui les font périr d'ennui.

— Est-ce donc là toute la cause de votre spleen ? Je ne le crois pas, milady.

— Oh ! ne m'appellez pas Milady ! Je me figure alors que je suis Anglaise. C'est bien assez qu'on veuille me persuader, quand je suis en Angleterre, que mon mari m'a dénationalisée.

— Mais vous ne répondez à ma question, Sabina ?

— Eh ! que puis-je répondre ? Sais-je la cause de mon mal ?

— Voulez-vous que je vous la dise ?

— Vous me l'avez dite cent fois, n'y revenons pas inutilement.

— Pardon, pardon, Madame. Vous m'avez traité de docteur subtil, admirable, vous m'avez investi du droit de vous guérir, ne fût-ce que pour un jour...

— De me guérir en m'amusant, et ce que vous allez me dire m'ennuiera, je le sais.

— Inutile défaire d'une pudeur qu'un tendre soupirant trouverait charmante, mais que votre grave médecin trouve souverainement puérite !

— Eh bien, si vous êtes cassant et brutal, je vous aime mieux ainsi. Parlez donc.

— L'absence d'amour vous exaspère, votre ennui est l'impatience et non le dégoût de vivre, votre fierté exagérée trahit une faiblesse incroyable. Il faut aimer, Sabina.

— Vous parlez d'aimer comme de boire un verre d'eau. Est-ce ma faute, si personne ne me plaît?

— Oui, c'est votre faute! Votre esprit a pris un mauvais tour, votre caractère s'est aigri, vous avez caressé votre amour-propre, et vous vous estimez si haut désormais que personne ne vous semble digne de vous. Vous trouvez que je vous dis de grandes duretés, n'est-ce pas? Aimeriez-vous mieux des fadeurs?

— Oh! je vous trouve charmant aujourd'hui, au contraire! s'écria en riant lady G... sur le beau visage de laquelle un peu d'humeur avait cependant passé. Eh bien, laissez-moi me justifier, et citez-moi quelqu'un qui me donne tort. Je trouve tous les hommes que le monde jette autour de moi ou vains et stupides, ou intelligents et glacés. J'ai pitié des uns, j'ai peur des autres.

— Vous n'avez pas tort. Pourquoi ne cherchez-vous pas hors du monde?

— Est-ce qu'une femme peut chercher? Fi donc!

— Mais on peut se promener quelquefois, rencontrer, et ne pas trop fuir.

— Non, on ne peut pas se promener hors du monde, le monde vous suit partout, quand on est du grand monde. Et puis, qu'y a-t-il hors du monde? des bourgeoises, race vulgaire et insolente; du peuple, race abrutie et malpropre; des artistes, race ambitieuse et profondément égoïste. Tout cela ne vaut pas mieux que nous, Léonce. Et puis, si vous voulez que je me confesse, je vous dirai que je crois un peu à l'excellence de notre sang patricien. Si tout n'était pas dégénéré et corrompu dans le genre humain, c'est encore là qu'il faudrait espérer de trouver des types élevés et des natures d'élite. Je ne nie pas les transformations de l'avenir, mais jusqu'ici je vois encore le sceau du vasellage sur tous ces fronts récemment affranchis. Je ne hais ni ne méprise, je ne crains pas non plus cette race qui va, dit-on, nous chasser; j'y consens. Je pourrais avoir de l'estime, du respect et de l'amitié pour certains plébéiens; mais mon amour est une fleur délicate qui ne croît pas dans le premier terrain venu; j'ai des nerfs de marquise; je ne saurais me changer et me manier. Plus j'accepte l'égalité future, moins je me sens capable de célébrer et de caresser ce que l'inégalité a souillé dans le passé. Voilà toute ma théorie, Léonce, vous n'avez donc pas lieu de me prêcher. Voulez-vous que je me fasse sœur de charité? Je ne demande pas mieux que de surmonter mes dégoûts en vue de la charité; mais vous voulez que je cherche le bonheur de l'amour, là où je ne vois à pratiquer que l'immolation de la pénitence!

— Je ne vous prêcherai rien, Sabina; je ne vaudrais ni mieux ni moins que vous; seulement, je crois avoir un instinct plus chaud, un désir plus ardent de la dignité de l'homme, et cette ardeur vraie est venue le jour où je me suis senti artiste. Depuis ce jour le genre humain m'est apparu, non pas partagé en castes diverses, mais semé de types supérieurs par eux-mêmes. Je ne crois donc pas l'habitude assez influente sur les âmes, assez destructive du pouvoir divin, pour avoir flétri à jamais la postérité des esclaves. Quand il plaît à Dieu que la Fornarina soit belle, et que Raphaël ait du génie, ils s'aiment sans se demander le nom de leurs aïeux. La beauté de l'âme et du corps, voilà ce qui est noble et respectable; et, pour être sortie d'une ronce, la fleur de l'églantier n'est pas moins suave et moins charmante.

— Oui, mais pour aller la respirer, il faut vous déchirer dans de sauvages buissons. Et puis, Léonce, nous ne pouvons pas voir de même la beauté idéale. Vous êtes homme et artiste, c'est-à-dire que vous avez un sentiment à la fois plus matériel et plus exalté de la forme; votre art est matérialiste. C'est le divin Raphaël épris de la robuste Fornarina. Eh bien, oui! la maîtresse du Titien me paraît aussi une belle grosse femme sensuelle,

nullement idéale.... Nous autres patriciennes, nous ne concevons pas... Mais, grand Dieu! voici un équipage qui vient à nous, et qui ressemble tout à fait à celui de la marquise!

— Et c'est elle-même avec le jeune docteur!

— Voyez, Léonce, voici une femme plus facile à satisfaire que moi! Nous allons surprendre une intrigue. Elle se faisait passer pour malade, et la voilà qui se promène avec...

— Avec son médecin, comme vous avec le vôtre, Madame. Elle s'amuse par ordonnance.

— Oui, mais vous n'êtes que le médecin de mon âme...

— Vous êtes cruelle, Sabina! que savez-vous si ce beau jeune homme ne s'adresse pas plutôt à son cœur qu'à ses sens?... Et si elle pensait aussi mal de vous, ne serait-elle pas profondément injuste, puisque moi, qui suis en tête-à-tête avec vous, je ne m'adresse ni à votre cœur, ni...

— Juste ciel! Léonce! vous m'y faites penser. Elle est méchante, elle a besoin de se justifier par l'exemple des autres... elle va passer près de nous. Elle est hardie; au lieu de se cacher elle va nous observer, me reconnaître... c'est peut-être déjà fait!

— Non, Madame, répondit Léonce, votre voile est baissé, et elle est encore loin; d'ailleurs... prends à gauche, le chemin de Sainte-Apollinaire! cria-t-il au jockey qui lui servait de cocher, et qui conduisait avec vitesse et résolution.

Le wurst s'enfonça dans un chemin étroit et couvert, et la calèche de la marquise passa, peu de minutes après, sur la grande route.

— Vous voyez, Madame, dit Léonce, que la Providence veille sur vous aujourd'hui, et qu'elle s'est incarnée en moi. Il faut faire souvent un long trajet dans ces montagnes pour trouver un chemin praticable aux voitures, aboutissant à la rampe, et il s'en est ouvert un comme par miracle au moment où vous avez désiré de fuir.

— C'est si merveilleux, en effet, répondit lady G... en souriant, que je pense que vous l'avez ouvert et frayé d'un coup de baguette. Oui, c'est un enchantement! Les belles haies fleuries et les nobles ombrages! J'admire que vous ayez songé à tout, même à nous donner ici l'ombre et les fleurs qui nous manquaient lorsque nous suivions la rampe. Ces châtaigniers centenaires que vous avez plantés là sont magnifiques. On voit bien, Léonce, que vous êtes un grand artiste, et que vous ne pouvez pas créer à demi.

— Vous dites des choses charmantes, Sabina, mais vous êtes pâle comme la mort! Quelle crainte vous avez de l'opinion! quelle terreur vous a causée cette rencontre et ce danger d'un soupçon! Je ne me serais jamais douté qu'une personne aussi forte et aussi fière fût aussi timide!

— On ne se connaît qu'à la campagne, disent les gens du monde. Cela veut dire que l'on ne se connaît que dans le tête-à-tête. Ainsi, Léonce, nous allons ce matin nous découvrir mutuellement beaucoup de qualités et beaucoup de défauts que nous n'avions encore jamais aperçus l'un chez l'autre. Ma timidité est vertu ou faiblesse, je l'ignore.

— C'est faiblesse.

— Et vous méprisez cela?

— Je le blâmerai peut-être. J'y trouverai tout au moins l'explication de ce raffinement de goûts, de cette habitude de dédains exquis dont vous me parlez tout à l'heure. Vous ne vous rendez peut-être pas bien compte de vous-même. Vous attribuez peut-être trop à la délicatesse exagérée de vos perceptions aristocratiques ce qui n'est en réalité que la peur du blâme et des railleries de vos pareils.

— Mes pareils sont les vôtres aussi, Léonce; n'avez-vous donc aucun souci de l'opinion? Vouddriez-vous que je fisse un choix dont j'eusse à rougir. Ce serait bizarre.

— Ce serait par trop bizarre, et je n'y songe point. Mais une hardiesse d'indépendance plus prononcée me paraîtrait pour vous une ressource précieuse, et je vois que vous ne l'avez pas. Il n'est plus question ici de choisir



dans une sphère ou dans l'autre, je dis seulement qu'en général, quelque choix que vous fassiez, vous serez plus occupée du jugement qu'on en portera autour de vous que des jouissances que vous en retirerez pour votre compte personnel.

— Je n'en crois rien, et ceci passe la limite des vérités dures, Léonce; c'est une taquinerie méchante, un système de malveillantes inculpations.

— Voilà que nous commençons à nous quereller, dit Léonce. Tout va bien, si je réussis à vous irriter contre moi; j'aurai au moins écarté l'ennui.

— Si la marquise entendait notre conversation, dit Sabina en reprenant sa gaieté, elle n'y trouverait pas à mordre, je présume ?

— Mais comme elle ne l'entend pas et que nous pouvons faire d'autres rencontres, il est bon que nous rompiions davantage notre tête-à-tête, et que nous nous entourions de quelques compagnons de voyage.

— Est-ce qu'à votre tour, vous prenez de l'humeur, Léonce ?

— Nullement; mais il entre dans mes desseins que vous ayez un chaperon plus respectable que moi; je le vois qui vient à ma rencontre. Le destin l'amène en ce lieu, sinon mon pouvoir magique.

Sur un signe de son maître, le jockey arrêta ses chevaux. Léonce sauta lestement à terre et courut au-devant du curé de Sainte-Apollinaire, qui marchait gravement à l'entrée de son village, un bréviaire à la main.

## II.

### ADVIENNE QUE POURRA.

— Monsieur le curé, dit Léonce, je suis au désespoir de vous déranger. Je sais que quand le prêtre est interrompu dans la lecture de son bréviaire, il est forcé de le recommencer, fût-il à l'avant-dernière page. Mais je vois avec plaisir que vous n'en êtes encore qu'à la seconde, et le motif qui m'amène auprès de vous est d'une telle urgence, que je me recommande à votre charité pour excuser mon indiscretion.

Le curé fit un soupir, ferma son bréviaire, ôta ses lunettes, et, levant sur Léonce de gros yeux bleus qui ne manquaient pas d'intelligence :

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit-il.

— A un jeune homme rempli de sincérité, répondit gravement Léonce, et qui vient vous soumettre un cas fort délicat. Ce matin, j'ai persuadé très-innocemment à une jeune dame, que vous pouvez apercevoir là-bas en voiture découverte, de faire une promenade avec moi dans vos belles montagnes. Nous sommes étrangers tous deux aux usages du pays; nos sentiments l'un pour l'autre sont ceux d'une amitié fraternelle; la dame mérite toute considération et tout respect; mais un scrupule lui est venu en chemin, et j'ai dû m'y soumettre. Elle dit que les habitants de la contrée, à la voir courir seule avec un jeune homme, pourraient gloser sur son compte, et la crainte d'être une cause de scandale est devenue si vive dans son esprit que j'ai regardé comme un coup du ciel l'heureux hasard de votre rencontre. Je me suis donc déterminé à vous demander la faveur de votre société pour une ou deux heures de promenade, ou tout au moins pour la reconduire avec moi à sa demeure. Vous êtes si bon, que vous ne voudrez pas priver une aimable personne d'une partie de plaisir vraiment éblouissante, puisqu'il s'agit surtout pour nous de glorifier l'Éternel dans la contemplation de son œuvre, la belle nature.

— Mais, Monsieur, dit le curé qui montrait un peu de méfiance et qui regardait attentivement la voiture, vous n'êtes point seul; vous avez avec vous deux autres personnes.

— Ce sont nos domestiques, qu'un sentiment instinctif des convenances nous a engagé à emmener.

— Eh bien, alors, je ne vois pas ce que vous pouvez craindre des méchantes langues. On ne fait point le mal devant des serviteurs.

— La présence des domestiques ne compte pas dans l'esprit des gens du monde.

— C'est par trop de mépris des gens qui sont nos frères.

— Vous parlez dignement, monsieur le curé, et je suis de votre opinion. Mais vous conviendrez que, placés comme les voilà sur le siège de la voiture, on pourrait supposer que je tiens à cette dame des discours trop tendres, que je peux lui prendre et lui baiser la main à la dérobée.

Le curé fit un geste d'effroi, mais c'était pour la forme; son visage ne trahit aucune émotion. Il avait passé l'âge où de brûlantes pensées tourmentent le prêtre. Ou bien possible est qu'il ne se fût pas abstenu toujours au point de haïr la vie et de condamner le bonheur. Léonce se divertit à voir combien ses prétendus scrupules lui semblaient puérils.

— Si ce n'est que cela, répartit le bonhomme, vous pouvez placer la noire dans la voiture entre vous deux. Sa présence mettra en fuite le démon de la médisance.

— Ce n'est guère l'usage, dit le jeune homme embarrassé de la judiciaire du vieux prêtre. Cela semblerait affecté. Le danger est donc bien grand, penseraient les méchants, puisqu'ils sont forcés de mettre entre eux une vilaine négresse? Au lieu que la présence d'un prêtre sanctifie tout. Un digne pasteur comme vous est l'ami naturel de tous les fideles, et chacun doit comprendre que l'on recherche sa société.

— Vous êtes fort aimable, mon cher Monsieur, et je ne demandais qu'à vous obliger, répondit le curé, flatté et séduit peu à peu; mais je n'ai pas encore dit ma messe, et voici le premier coup qui sonne. Donnez-moi vingt minutes... ou plutôt venez entendre la messe. Ce n'est pas obligatoire dans la semaine, mais cela ne peut jamais faire de mal; après cela vous me permettez de déjeuner, et nous irons ensuite faire un tour de promenade ensemble si vous le désirez.

— Nous entendrons la messe, répondit Léonce; mais aussitôt après, nous vous emmènerons déjeuner avec nous dans la campagne.

— Vous y déjeunerez fort mal, observa vivement le curé, à qui cette idée parut plus sérieuse que tout ce qui avait précédé. On ne trouve rien qui vaille dans ce pays aussi pauvre que pittoresque.

— Nous avons d'excellent vin et des vivres assez recherchés dans la caisse de la voiture, reprit Léonce. Nous avons donné rendez-vous à plusieurs personnes pour aller manger sur l'herbe, et chacun de nous devait porter une part du festin. Mais comme toutes ont manqué de parole, excepté moi, il se trouve que je suis assez bien pourvu pour le petit nombre de convives que nous sommes.

— A la bonne heure, dit le curé, tout à fait décidé. Je vois que vous aviez une jolie partie en train, et que sans moi elle serait troublée par l'embarras de ce dangereux tête-à-tête. Je ne veux pas vous la faire manquer, j'irai avec vous, pourvu que ce ne soit pas trop loin; car je ne manque pas d'affaires ici. Il plait à l'un de maître, à l'autre de mourir, et c'est tous les jours à recommencer. Allons, avertissez votre dame; je cours à mon église.

— Eh bien, donc, dit Sabina, qui, en attendant le retour de Léonce, avait pris un livre dans la poche de la voiture et feuilletait *Wilhelm-Meister*; j'ai cru que vous m'aviez oubliée, et je m'en consolais avec cet adorable conte.

— Je l'avais apporté pour vous, dit Léonce; je savais que vous ne le connaissiez pas encore, et que c'était la lecture qu'il vous fallait pour le moment.

— Vous avez des attentions charmantes. Mais que faisons-nous ?

— Nous allons à la messe.

— L'étrange idée! Est-ce en me faisant faire mon salut que vous comptez me divertir ?

— Il vous est interdit de scruter mes pensées et de deviner mes intentions. Du moment où je ne porterais plus votre inconnu dans mon cerveau, vous ne me laisseriez rien achever de ce que j'aurais entrepris.

— C'est vrai. A-t-on donc à la messe; mais que voulez-vous faire de ce curé?

— Eh quoi, toujours des questions, quand vous savez que l'oracle doit être muet?

— Vos bizarreries commencent à m'intéresser. Est-ce qu'il ne m'est pas même permis de chercher à comprendre?

— Parfaitement, je ne risque point d'être deviné.

Le wurst traversa le hameau et s'arrêta devant l'église rustique. Elle était ordinairement presque déserte aux messes de la semaine, mais elle se remplit de femmes et d'enfants curieux des que les deux nobles voyageurs y furent entrés. Cependant le plus grand nombre retourna bientôt sous le porche pour admirer les chevaux, toucher la voiture, et surtout contempler la négresse, qui leur causait un étonnement mêlé d'ironie et d'effroi.

Le sacristain vint placer Sabina et Léonce dans le banc d'honneur. L'air des montagnes est si vif, que le curé avait déjà fumé et ne traînait pas sa messe en longueur.

Lady G... avait pris du bout des doigts un missel respectable parmi d'autres bouquins de dévotion épars sur le prie-Dieu. Elle paraissait fort recueillie; mais Léonce s'aperçut bientôt qu'elle tenait toujours *Wilhelm-Meister* sous son châle, qu'elle le glissait peu à peu sur le missel ouvert devant elle, et enfin qu'elle le lisait avidement pendant le *confiteor*.

Lui, s'agenouilla près d'elle à l'élevation, et lui dit bien bas: — Je gage que ce pasteur naïf et ces bonnes gens qui vous regardent sont édiés de votre piété, Sabina! Mais moi, je me dis que vous respectez les apparences d'une religion à laquelle vous ne croyez plus.

Elle ne lui répondit qu'en lui montrant du doigt le mot *pédant* qui se retrouve en plusieurs endroits de *Wilhelm-Meister*, à propos d'un des personnages de la troupe vagabonde.

— Vous savez bien que je ne suis pas dévote, lui dit-elle après la messe, en parcourant avec lui la nef bordée de petites chapelles; j'ai la religion de mon temps.

— C'est-à-dire que vous n'en avez pas?

— Je crois qu'au contraire aucune époque n'a été plus religieuse, en ce sens que les esprits élevés luttent contre le passé, et aspirent vers l'avenir. Mais le présent ne peut s'abriter sous aucun temple. Pourquoi m'avez-vous fait entrer dans celui-ci?

— N'allez-vous pas à la messe le dimanche?

— C'est une affaire de convenance, et pour ne pas jouer le rôle d'esprit fort. Le dimanche est d'obligation religieuse, par conséquent d'usage mondain.

— Hélas! vous êtes hypocrite.

— De religion? Non pas. Je ne cache à personne que j'obéis à une coutume.

— Vous vous êtes fait un dieu de ce monde profane, et vous le trouvez plus facile à servir.

— Léonce, seriez-vous dévot? dit-elle en le regardant.

— Je suis artiste, répondit-il; je sens partout la présence de Dieu, même devant ces grossières images du moyen âge, qui font ressembler le lieu où nous sommes à quelque pagode barbare.

— Vous êtes plus impie que moi: ces fétiches affreux, ces *ex-voto* cyniques me font peur.

— Je vois, le passé est votre effroi; il vous gâte le présent. Que ne comprenez-vous l'avenir? Vous seriez dans l'ideal.

— Tenez, artiste, regardez! lui dit Sabina en attirant son attention sur une figure agenouillée sur le pavé, dans la profondeur sombre d'une chapelle funéraire.

C'était une jeune fille, presque un enfant, pauvrement vêtue, quoique avec propreté. Elle n'était pas jolie, mais sa figure avait une expression saisissante, et son attitude une noblesse singulière. Un rayon de soleil, égaré dans cette cave humide où elle priait, tombait sur sa nuque rosée et sur une magnifique tresse de cheveux d'un blond pâle, presque blanchâtre, roulée et serrée autour d'un petit béguin de velours rouge brodé d'or fané, et garni de dentelle noire, à la mode du pays. Elle était haute en couleur, malgré le ton fade de sa chevelure. Le bleu

tranché de ses yeux paraissait plus brillant sous ses longs cils d'or mat traçant sur l'argent. Son profil trop court avait des courbes d'une finesse et d'une énergie extraordinaires.

— Allons, Léonce, ne vous oubliez pas trop à la regarder, dit Sabina à son compagnon, qui était comme pétrifié devant la villageoise, c'est de moi seule qu'il faut être occupé aujourd'hui; si vous avez une distraction, je suis perdue, je m'ennuie.

— Je ne pense qu'à vous en la regardant. Regardez-la aussi. Il faut que vous compreniez cela.

— Cela? c'est la foi aveugle et stupide, c'est le passé qui vit encore, c'est le peuple. C'est curieux pour l'artiste, mais moi je suis poète, et il me faut plus que l'étrange, il me faut le beau... Cette petite est laide.

— C'est que vous n'y comprenez rien. Elle est belle selon le type rare auquel elle appartient.

— Type d'Albinos.

— Non! c'est la couleur de Rubens, avec l'expression austère des vierges du Bas-Empire. Et l'attitude?

— Est raide comme le dessin des maîtres primitifs. Vous aimez cela?

— Cela a sa grâce, parce que c'est naïf et imprévu. La Madeleine de Canova pose, les vierges de la Renaissance savent qu'elles sont belles; les modèles primitifs sont tout d'un jet, tout d'une pièce, on pourrait dire tout d'une venue, comme la pensée qui les fit éclore.

— Et qui les pétrifia... Tenez, elle a fini sa prière; parlez-lui, vous verrez qu'elle est bête malgré l'expression de ses traits.

— Mon enfant, dit Léonce à la jeune fille, vous paraissez très-pieuse. Y a-t-il quelque dévotion particulière attachée à cette chapelle?

— Non, Monseigneur, répondit la jeune fille en faisant la révérence; mais je me cache ici pour prier, afin que M. le curé ne me voie point.

— Et que craignez-vous des regards de M. le curé? demanda lady G....

— Je crains qu'il ne me chasse, reprit la montagnarde; il ne veut plus que je rentre dans l'église, sous prétexte que je suis en état de péché mortel.

Elle fit cette réponse avec tant d'aplomb et d'un air à la fois si ingénu et si décidé, que Sabina ne put s'empêcher de rire.

— Est-ce que cela est vrai? lui demanda-t-elle.

— Je crois que M. le curé se trompe, répondit la jeune fille, et que Dieu voit plus clair que lui dans mon cœur.

Là-dessus elle fit une nouvelle révérence et s'éloigna rapidement, car le curé, qui avait fini de se dépouiller de ses habits sacerdotaux, paraissait au fond de la nef.

Interrogé par nos deux voyageurs, le curé jeta un regard sur la pécheresse qui fuyait, haussa les épaules, et dit d'un ton courroucé:

— Ne faites pas attention à cette vagabonde, c'est une âme perdue.

— Cela est fort étrange, dit Sabina; sa figure n'annonce rien de semblable.

— Maintenant, dit le curé, je suis aux ordres de Vos Seigneuries.

On remonta en voiture, et après quelques mots de conversation générale, le curé demanda la permission de lire son bréviaire, et bientôt il fut si absorbé par cette dévotion, que Léonce et Sabina se retrouvèrent comme en tête-à-tête. Par égard pour le bonhomme, qui ne paraissait pas entendre l'anglais, ils causèrent dans cette langue afin de ne lui point donner de distractions.

— Ce prêtre intolérant, esclave de ses patenôtres, ne vous promet pas grand plaisir, dit Sabina. Je crois que vous l'avez recruté pour me punir d'avoir pris un peu d'humeur de la rencontre de la marquise.

— J'ai peut-être eu un motif plus sérieux, répondit Léonce. Vous ne le devinez pas?

— Nullement.

— Je veux bien vous le dire; mais c'est à condition que vous l'écouteriez très-sérieusement.

— Vous m'inquiétez!

— C'est déjà quelque chose. Sachez donc que j'ai mis ce tiers entre nous pour me préserver moi-même.

— Et de quoi, s'il vous plaît ?

— Du danger caché au fond de toutes les conversations qui roulent sur l'amour entre jeunes gens.

— Parlez pour vous, Léonce ; je ne me suis pas aperçue de ce danger. Vous m'aviez promis de ne pas laisser l'ennui approcher de moi ; je comptais sur votre parole, j'étais tranquille.

— Vous raillez ? C'est trop facile. Vous m'aviez promis plus de gravité.

— Allons, je suis très-grave, grave comme ce curé. Que vouliez-vous dire ?

— Que, seul avec vous, j'aurais pu me sentir ému et perdre ce calme d'où dépend ma puissance sur vous aujourd'hui. Je fais ici l'office de magnétiseur pour endormir votre irritation habituelle. Or, vous savez que la première condition de la puissance magnétique c'est un flegme absolu, c'est une tension de la volonté vers l'idée de domination immatérielle ; c'est l'absence de toute émotion étrangère au phénomène de l'influence mystérieuse. Je pouvais me laisser troubler, et arriver à être dominé par votre regard, par le son de votre voix, par votre fluide magnétique, en un mot, et alors les rôles eussent été intervertis.

— Est-ce que c'est une déclaration, Léonce ? dit Sabina avec une hauteur ironique.

— Non, Madame ; c'est tout le contraire, répondit-il tranquillement.

— Une impertinence, peut-être ?

— Nullement. Je suis votre ami depuis longtemps, et un ami sérieux, vous le savez bien, quoique vous soyez une femme étrange et parfois injuste. Nous nous sommes connus enfants : notre affection fut toujours loyale et douce. Vous l'avez cultivée avec franchise, moi avec dévouement. Peu d'hommes sont autant mes amis que vous, et je ne recherche la société d'aucun d'eux avec autant d'attrait que la vôtre. Cependant vous me causez quelquefois une sorte de souffrance indéfinissable. Ce n'est pas le moment d'en rechercher la cause ; c'est un problème intérieur que je n'ai pas encore cherché à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas amoureux de vous et que je ne l'ai jamais été. Sans entrer dans des explications qui auraient peut-être quelque chose de trop libre après cette déclaration, je pense que vous comprenez pourquoi je ne veux pas être ému auprès d'une femme aussi belle que vous, et pourquoi la figure paisible et rebondie qui est là m'était nécessaire pour m'empêcher de vous trop regarder.

— En voilà bien assez, Léonce, répondit Sabina, qui affectait d'arranger ses manchettes afin de baisser la tête et de dacher la rougeur qui brûlait ses joues. C'en est même trop. Il y a quelque chose de blessant pour moi dans vos pensées.

— Je vous défie de me le prouver.

— Je ne l'essaierai pas. Votre conscience doit vous le dire.

— Nullement. Je ne puis vous donner une plus grande preuve de respect que de chasser l'amour de mes pensées.

— L'amour ! Il est bien loin de votre cœur ! Ce que vous croyez devoir craindre me flatte peu ; je ne suis pas une vieille coquette pour m'en enorgueillir.

— Et pourtant, si c'était l'amour, l'amour du cœur comme vous l'entendez, vous seriez plus irritée encore.

— Affligée peut-être, parce que je n'y pourrais pas répondre, mais irritée beaucoup moins que je ne le suis par l'aveu de votre souffrance *indéfinissable*.

— Soyez franche, mon amie ; vous ne seriez même pas affligée ; vous ririez, et ce serait tout.

— Vous m'accusez de coquetterie ? vous n'en avez pas le droit : qu'en savez-vous, puisque vous ne m'avez jamais aimée, et que vous ne m'avez jamais vue aimer personne ?

— Écoutez, Sabina, il est certain que je n'ai jamais essayé de vous plaire. Tant d'autres ont échoué ! Sais-je seulement si quelqu'un a jamais réussi à se faire aimer

de vous ? Vous me l'avez pourtant dit une fois, dans un jour d'expansion et de tristesse ; mais j'ignore si vous ne vous êtes pas vantée par exaltation. Si je vous avais laissé voir que je suis capable d'aimer ardemment, peut-être eussiez-vous reconnu que je méritais mieux que votre amitié. Mais, pour vous le faire comprendre, il eût fallu ou vous aimer ainsi, ce que je nie, ou feindre, et m'enivrer de mes propres affirmations. Cela eût été indigne de la noblesse de mon attachement pour vous, et je ne sais pas descendre à de telles ruses : ou bien encore, il eût fallu vous raconter les secrets de ma vie, vous peindre mon vrai caractère, me vanter en un mot. Fi ! et n'être pas compris, être raillé !... Juste punition de la vanité puéride ! Loin de moi une telle honte !

— De quoi vous justifiez-vous donc, Léonce ? Est-ce que je me plains de n'avoir que votre amitié ? est-ce que j'ai jamais désiré autre chose ?

— Non, mais de ce que je m'observe si scrupuleusement, vous pourriez conclure que je suis une brute, si vous ne me devinez pas.

— A quoi bon vous observer tant, puisqu'il n'y a rien à craindre ? L'amour est spontané. Il surprend et envahit, il ne raisonne point, il n'a pas besoin de s'interroger, ni de s'entourer de prévisions, de plans d'attaque et de projets de retraite ; il se trahit, et c'est alors qu'il s'impose.

« Voilà une bonne leçon, pensa Léonce, et c'est elle qui me la donne ! »

Il sentit qu'il avait besoin d'étouffer son dépit, et, prenant la main de lady G..., il lui dit en la serrant d'un air affectueux et calme :

— Vous voyez donc bien, chère Sabina, qu'il ne peut y avoir d'amour entre nous ; nous n'avons dans le cœur rien de neuf et de mystérieux l'un pour l'autre ; nous nous connaissons trop, nous sommes comme frère et sœur.

— Vous dites un mensonge et un blasphème, répondit la fière lady en retirant sa main. Les frères et les sœurs ne se connaissent jamais, puisque les points les plus vivants et les plus profonds de leurs âmes ne sont jamais en contact. Ne dites pas que nous nous connaissons trop, vous et moi ; je prétends, au contraire, n'être nullement connue de vous, et ne l'être jamais. Voilà pourquoi, au lieu de me fâcher, j'ai souri à toutes les duretés que vous me dites depuis ce matin. Tenez, j'aime mieux aussi ne pas vous connaître davantage. Si vous voulez garder votre fluide magnétique, laissez-moi croire que vous avez dans le cœur des trésors de passion et de tendresse, dont notre paisible amitié n'est que l'ombre.

— Et si vous le croyiez, vous m'aimeriez, Sabina ! Il est donc certain pour moi que vous ne le croyez pas.

— Je puis vous en dire autant. Faut-il en conclure que si nous sommes seulement amis, c'est parce que nous n'avons pas grande opinion l'un de l'autre ?

« Elle est piquée, pensa Léonce, et voilà que nous sommes au moment de nous haïr ou de nous aimer. »

— M'est avis, dit le curé en fermant son bréviaire, que nous voici bien assez loin, et que nous pourrions, s'il plaisait à Vos Seigneuries, mettre quelque chose sous la dent.

— D'autant plus, dit Léonce, que voici à deux pas, au-dessus de nous, un plateau de rochers avec de l'ombre, et d'où l'on doit découvrir une vue admirable.

— Quoi, là-haut ? s'écria le curé qui était un peu chargé d'embonpoint ; vous voulez grimper jusqu'à la Roche-Verte ? Nous serions bien plus à l'aise dans ce bosquet de sapins, au bord de la route.

— Mais nous n'aurions pas de vue ! dit lady G... en passant son bras d'un air folâtre sous celui du vieux prêtre, et peut-on se passer de la vue des montagnes ?

— Fort bien quand on mange, répondit le curé, qui, pourtant, se laissa entraîner.

Le jockey conduisit la voiture à l'ombre, dans le bosquet, et bientôt de nombreux serviteurs se présentèrent pour l'aider à chasser les mouches et à faire manger ses chevaux. C'étaient les petits pères, épars sur tous les points de la montagne, qui, en un clin d'œil, se rassem-



Léonce court au-devant du curé. (Page 5.)

blèrent autour de nos promeneurs, comme une volée d'oiseaux curieux et affamés. L'un prit les coussins du char-à-bancs pour faire asseoir les convives sur le rocher, l'autre se chargea du transport des pâtés de gibier, un troisième de celui des vins; chacun voulait porter ou casser quelque chose. Le déjeuner champêtre fut bientôt installé sur la Roche-Verte, et, en voyant qu'il était splendide et succulent, le curé s'essuya le front et laissa échapper un soupir de jubilation de sa poitrine haletante. On fit la part des petits pages déguenillés, celle des serveurs aussi, car on avait de quoi satisfaire tout le monde. Léonce n'avait pas fait les choses à demi: on eût dit qu'il avait prévu à quel estomac de prêtre il aurait affaire. Sabina redevint très-enjouée, et avoua que, pour la première fois depuis longtemps, elle avait beaucoup d'appétit. Léonce ayant servi tout le monde, commençait à manger à son tour, lorsque les enfants, assis en groupe à quelque distance, se prirent à s'agiter, à bondir et à crier en faisant de grands mouvements avec leurs bras, comme pour appeler quelqu'un du fond du ravin: « La fille aux oiseaux! la fille aux oiseaux! »

### III.

#### ENLEVONS HERMIONE.

— Taisez-vous, sottise engeance, dit le curé: n'attirez point cette folle par ici; nous n'avons que faire de ses jongleries.

Mais les enfants ne l'entendaient point et continuaient à appeler et à faire des gestes. Sabina, se penchant alors sur le bord du rocher, vit un spectacle fort extraordinaire. Une jeune montagnarde grimpeait la pente escarpée qui conduisait à la Roche-Verte, et cette enfant marchait littéralement dans une nuée d'oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, les uns béquetant sa chevelure, d'autres se posant sur ses épaules, d'autres, tout jeunes, sautillant et se traînant à ses pieds, dans le sable. Tous semblaient se disputer le plaisir de la toucher ou le profit de l'implorer, et remplissaient l'air de leurs cris de joie et d'impatience. Quand la jeune fille fut plus près et qu'on put la distinguer à travers son cortège tourbillonnant, Léonce et Sabina reconnurent la blonde aux joues vermeilles et aux cheveux d'or pâle qu'ils avaient vue dans l'église une heure auparavant.



A l'instant même de tous les buissons d'alentour. (Page 9.)

Alors le curé se pencha aussi vers le ravin, et, par ses gestes, lui prescrivit de s'éloigner.

La grosse figure et l'habit noir du prêtre firent sur elle l'effet de la tête de Méduse. Elle s'arrêta immobile, et les oiseaux, effarouchés, s'envolèrent sur les arbres qui bordaient le sentier.

Cependant les instances de lady G... et la vue de son verre rempli d'un excellent vin de Grèce qu'on venait d'entamer calmèrent l'ire du saint homme, et il consentit à crier à la fille aux oiseaux :

— Allons, venez faire vos pasquinades devant Leurs Seigneuries, bohémienne que vous êtes !

La jeune fille tenait dans sa main une poignée de grains qu'elle jeta derrière elle le plus loin qu'elle put, et si adroitement, qu'elle sembla seulement faire un geste impératif aux oisillons qui recommençaient à la poursuivre. Ils s'abattirent tous dans le fourré qu'elle feignait de leur désigner, et, occupés qu'ils étaient à chercher leurs petites graines, ils eurent l'air de se tenir tranquilles à son commandement. Les autres enfants n'étaient pas dupes de ce petit manège, mais Sabina eut tout le plaisir d'y être trompée.

— Eh bien, la voilà donc, cette pécheresse endurcie, dit Léonce, en tendant la main à la montagnarde pour l'aider à atteindre le plateau, qui était fort escarpé de ce côté-là. Mais elle le gravit d'un bond pareil à celui d'un jeune chamois, et, portant les deux mains à son front, elle demanda la permission de *travailler*.

— Faites voir, faites vite voir, fainéante, dit le curé, ce qu'il vous plaît d'appeler votre *travail*.

Alors elle s'approcha des enfants et les pria de bien tenir leurs chiens et ne pas bouger ; puis elle ôta un petit mantelet de laine qui couvrait ses épaules, et, grim pant sur une roche voisine encore plus élevée que la Roche-Verte, elle fit tournoyer en l'air cette étoffe rouge comme un drapeau au-dessus de sa tête. A l'instant même, de tous les buissons d'alentour, vint se précipiter sur elle une foule d'oiseaux de diverses espèces, moineaux, fauvettes, linottes, bouvreuils, merles, ramiers, et même quelques hirondelles à la queue fourchue et aux larges ailes noires. Elle joua quelques instants avec eux, les repoussant, faisant des gestes, et agitant son mantelet comme pour les effrayer, attrapant au vol quelques-uns, et les rejetant dans l'espace sans réussir à les dégouter.



de leur amoureuse poursuite. Puis, quand elle eut bien mérité à quel point elle était souveraine absolue et adorée de ce peuple libre, elle se couvrit la tête de son manteau, se coucha par terre, et feignit de s'endormir. Alors on vit tous ces volatiles se poser sur elle, se blottir à l'envi dans les plis de ses vêtements, et paraître magnétisés par son sommeil. Enfin, quand elle se releva, elle répéta son stratagème, et les envoya, à l'aide d'une nouvelle pâture, s'abattre sur des bruyères, où ils disparurent et cessèrent leur babil.

Il y eut quelque chose de si gracieux et de si poétique dans toute sa pantomime, et son pouvoir sur les habitants de l'air semblait si merveilleux, que cette petite scène causa un plaisir extrême aux voyageurs. La négresse n'hésita pas à croire qu'elle assistait à un enchantement, et le curé lui-même ne put s'empêcher de sourire à la gentillesse des *élèves*, pour se dispenser d'applaudir leur éducatrice.

— Voilà vraiment une petite fée, dit Sabina en l'attirant auprès d'elle, et je vous déclare, Léonce, que je suis réconciliée avec ses cils d'ambre. *Mignon* lui avait fait tort dans mon imagination. Je l'aurais voulue brune et jouant de la guitare; mais j'accepte maintenant cette *Mignon* rustique et blonde, et j'aime autant sa scène de magie avec les oiseaux que la *danse des œufs*. Dis-moi d'abord, ma chère enfant, comment tu l'appelles?

— Je m'appelle Madeleine Méléze, dite l'oiselière ou la fille aux oiseaux, pour servir Votre Altesse.

— Voilà de jolis noms, et cela te complète. Assieds-toi là près de moi, et déjeune avec nous; pourvu, toutefois, que ton peuple d'oiseaux ne vienne pas, comme une plaie d'Égypte, dévorer notre festin.

— Oh! ne craignez rien, Madame, *mes enfants* n'approchent pas de moi quand il y a d'autres personnes trop près.

— En ce cas, si tu veux conserver ton sot métier, ton gagne-pain, dit le curé d'un ton grondeur, je te conseille de ne pas te laisser accompagner si souvent dans tes promenades par certains vagabonds de rencontre; car bientôt, à force d'être tenus en respect par la présence de ces oiseaux de passage, les oiseaux du pays ne te connaîtront plus, Madeleine.

— Mais, monsieur le curé, on vous a trompé, assurément, répondit l'oiselière, je n'ai encore eu qu'un seul compagnon de promenade, et il n'y a pas si longtemps que cela dure; nous sommes toujours tous deux seuls; ceux qui vous ont dit le contraire ont menti.

Le sérieux dont elle accompagna cette réponse mit Léonce en gaieté et le curé en colère.

— Voyez un peu la belle réponse! dit-il, et si l'on peut rien trouver de plus effronté que cette petite fille!

L'oiselière leva sur le pasteur courroucé ses yeux bleus comme des saphirs et resta muette d'étonnement.

— Il me semble que vous vous trompez beaucoup sur le compte de cette enfant, dit Sabina au curé: sa surprise et sa hardiesse sont l'effet d'une candeur que vous troublez par vos mauvaises pensées; permettez-moi de vous le dire, monsieur le curé, vous faites, par bonne intention sans doute, tout votre possible pour lui donner l'idée du mal qu'elle n'a pas.

— Est-ce vous qui parlez ainsi, Madame? répondit à demi-voix le curé; vous qui, par prudence et vertu, ne vouliez pas rester en tête-à-tête avec ce noble seigneur, malgré ses bons sentiments et le voisinage de vos domestiques?

Sabina regarda le curé avec étonnement, et ensuite Léonce d'un air de reproche et de dérision: puis elle ajouta avec un noble abandon de cœur:

— Si vous jugez ainsi le motif qui nous a fait rechercher votre société, monsieur le curé, vous devez y trouver la confirmation de ce que je pense de cette enfant: c'est que ses pensées sont plus pures que les nôtres.

— Pures tant que vous voudrez, Madame! reprit le curé, que, dans sa pensée, Sabina avait déjà surnommé le *bourru*, occupée qu'elle était de retrouver les personnages de Wilhelm-Meister dans les aventures de sa promenade; mais laissez-moi vous objecter que chez les

filles de cette condition, qui vivent au hasard et comme à l'abandon, l'exces de l'innocence est le pire des dangers. Le premier venu en abuse, et c'est ce qui va arriver à celle-ci, si ce n'est déjà fait.

— Elle serait confuse devant vos soupçons, au lieu qu'elle n'est qu'effrayée de vos menaces. Vous autres prêtres, vous ne comprenez rien aux femmes, et vous froissez sans pitié la pudeur du jeune âge.

— Je vous soutiens, moi, reprit le *bourru*, que ce qui est vrai pour les personnes de votre classe, n'est pas applicable à celle des pauvres gens. La pudeur de ces filles-là est bêtise, imprévoyance; elles font le mal sans savoir ce qu'elles font.

— En ce cas, peut-être ne le font-elles pas, et je croirais assez que Dieu innocente leurs fautes.

— C'est une hérésie, Madame.

— Comme vous voudrez, monsieur le curé. Disputons, j'y consens. Je sais bien que vous êtes meilleur que vous vous ne voulez en avoir l'air, et qu'au fond du cœur vous ne laissez point ma morale.

— Eh bien, oui, nous discuterons après déjeuner, répliqua le curé.

— En attendant, dit Sabina en lui remplissant son verre avec grâce, et en lui adressant un doux regard dont il ne comprit pas la malice, vous allez m'accorder la faveur que je vais vous demander, mon cher curé *bourru*.

— Comment vous refuser quelque chose? répondit-il en portant son verre à ses lèvres; surtout si c'est une demande chrétienne et raisonnable? ajouta-t-il lorsqu'il eut avalé la rasade de vin de Chypre.

— Vous allez faire la paix provisoirement avec la fille aux oiseaux, reprit lady G... Je la prends sous ma protection; vous ne la mettez pas en fuite, vous ne lui adresserez aucune parole dure; vous me laisserez le soin de la confesser tout doucement, et, d'après le compte que je vous rendrai d'elle, vous serez indulgent ou sévère, selon ses mérites.

— Eh bien, accordé! répondit le curé, qui se sentait plus dispos et de meilleure humeur, à mesure qu'il contentait son robuste appétit. Voyons, dit-il en s'adressant à Madeleine qui causait avec Léonce, je te pardonne pour aujourd'hui, et je te permets de venir à confesse demain, à condition que, dès ce moment, tu te soumettras à toutes les prescriptions de cette noble et vertueuse dame, qui veut bien s'intéresser à toi et t'aider à sortir du péché.

Le mot de péché produisit sur Madeleine le même effet d'étonnement et de doute que les autres fois; mais, satisfaite de la bienveillance de son pasteur et surtout de l'intérêt que lui témoignait la noble dame, elle fit la révérence à l'un et baisa la main de l'autre. Interrogée par Léonce sur les procédés qu'elle employait pour captiver l'amour et l'obéissance de ses oiseaux, elle refusa de s'expliquer, et prétendit qu'elle possédait un secret.

— Allons, Madeleine, ceci n'est pas bien, dit le curé, et si tu veux que je te pardonne tout, tu commenceras par divorcer d'avec le mensonge. C'est une faute grave que de chercher à entretenir la superstition, surtout quand c'est pour en profiter. Ici, d'ailleurs, cela ne te servirait de rien. Dans les foires où tu vas courir et montrer ton talent (bien malgré moi, car ce vagabondage n'est pas le fait d'une fille pieuse), tu peux persuader aux gens simples que tu possèdes un charme pour attirer le premier oiseau qui passe et pour le retenir aussi longtemps qu'il te plaît. Mais tes petits camarades, que voici, savent bien que, dans ces montagnes, où les oiseaux sont rares et où tu passes ta vie à courir et à fureter, tu découvres tous les nids aussitôt qu'ils se bâtissent, que tu t'empares de la couvée et que tu forces les pères et mères à venir nourrir leurs petits sur tes genoux. On sait la patience avec laquelle tu restes immobile des heures entières comme une statue ou comme un arbre, pour que ces bêtes s'accoutument à te voir sans te craindre. On sait comme, des qu'ils sont apprivoisés, ils te suivent partout pour recevoir de toi leur pâture, et qu'ils t'amènent leur famille à mesure qu'ils pullulent, suivant

en cela un admirable instinct de mémoire et d'attachement, dont plusieurs espèces sont particulièrement douées. Tout cela n'est pas bien sorcier. Chacun de nous, s'il était, comme toi, ennemi des occupations raisonnables et d'un travail utile, pourrait en faire autant. Ne joue donc pas la magicienne et l'inspirée, comme certains imposteurs célèbres de l'antiquité, et entre autres un misérable Apollonius de Thyane, que l'Église condamne comme faux prophète, et qui prétendait comprendre le langage des passereaux. Quant à ces nobles personnes, n'espère point te moquer d'elles. Leur esprit et leur éducation ne leur permettent point de croire qu'une bimbine comme toi soit investie d'un pouvoir surnaturel.

— Eh bien, monsieur le curé, dit lady G..., vous ne pouviez rien dire qui ne fût moins agréable, ni faire sur la superstition un sermon plus mal venu. Vos explications sont ennemies de la poésie, et j'aime cent fois mieux croire que la pauvre Madeleine a quelque don mystérieux, miraculeux même, si vous voulez, que de refroidir mon imagination en acceptant de banales réalités. Console-toi, dit-elle à l'oiselière qui pleurait de dépit et qui regardait le curé avec une sorte d'indignation naïve et fière : nous te croyons fée et nous subissons ton prestige.

— D'ailleurs, les explications de M. le curé n'expliquent rien, dit Léonce. Elles constatent des faits et n'en dévoilent point les causes. Pour apprivoiser à ce point des êtres libres et naturellement farouches, il faut une intelligence particulière, une sorte de secret magnétisme tout exceptionnel. Chacun de nous se consacrerait en vain à cette éducation, que la mystérieuse fatalité de l'instinct dévoile à cette jeune fille.

— Oui ! oui ! s'écria Madeleine, dont les yeux s'enflammèrent comme si elle eût pu comprendre parfaitement l'argument de Léonce, je défie bien M. le curé d'apprivoiser seulement une poule dans sa cour, et moi j'apprivoise les aigles sur la montagne.

— Les aigles, toi ? dit le curé piqué au vif de voir Sabina éclater de rire ; je t'en défie bien ! Les aigles ne s'apprivoisent point comme des alouettes. Voilà ce qu'on gagne à de naïves pratiques et à des prétentions bizarres. On devient menteuse, et c'est ce qui vous arrive, petite effrontée.

— Ah, pardon, monsieur le curé, dit un jeune chevrier qui s'était détaché du groupe des enfants, et qui écoutait la conversation des nobles convives. Depuis quel que temps, Madeleine apprivoise les aigles : je l'ai vu. Son esprit va toujours en augmentant, et bientôt elle apprivoisera les ours, j'en suis sûr.

— Non, non, jamais, répondit l'oiselière avec une sorte d'effroi et de dégoût peinte dans tous ses traits. *Mon esprit ne s'accorde qu'avec ce qui vole dans l'air.*

— Eh bien, que vous disais-je ? s'écria Léonce frappé de cette parole. Elle sent, bien qu'elle ne puisse en rendre compte ni aux autres, ni à elle-même, que d'indefinissables affinités donnent de l'attrait à certains êtres pour elle. Ces rapports intimes sont des merveilles à nos yeux, parce que nous ne pouvons en saisir la loi naturelle, et le monde des faits physiques est plein de ces miracles qui nous échappent. Soyez-en certain, monsieur le curé, le diable n'est pour rien dans ces particularités ; c'est Dieu seul qui a le secret de toute énigme et qui préside à tout mystère.

— A la bonne heure, dit le curé assez satisfait de cette explication. A votre sens, il y aurait donc des rapports inconnus entre certaines organisations différentes ? Peut-être que cette petite exhale une odeur d'oiseau perceptible seulement à l'odorat subtil de ces volatiles ?

— Ce qu'il y a de certain, dit Sabina en riant, c'est qu'elle a un profil d'oiseau. Son petit nez recourbé, ses yeux vifs et saillants, ses paupières mobiles et pâles, joignez à cela sa légèreté, ses bras agiles comme des ailes, ses jambes fines et fermes comme des pattes d'oiseau, et vous verrez qu'elle ressemble à un aiglon.

— Comme il vous plaira, dit Madeleine, qui paraissait être douée d'une rapide intelligence et comprendre tout ce qui se disait sur son compte. Mais, outre le don de me faire aimer, j'ai aussi celui de faire comprendre ;

j'ai la science, et je défie les autres de découvrir ce que je sais. Qui de vous dira à quelle heure on peut se faire obéir et à quelle heure on ne le peut pas ? quel cri peut être entendu de bien loin ? en quels endroits il faut se mettre ? quelles influences il faut écarter ? quel temps est propice ? Ah ! monsieur le curé, si vous saviez persuader les gens comme je sais attirer les bêtes, votre église serait plus riche et vos saints mieux fêtés.

— Elle a de l'esprit, dit le curé bourru, qui était au fond un bourru bienfaisant et enjoué, surtout *après boire* ; mais c'est un esprit diabolique, et il faudra, quelque jour, que je l'exorcise. En attendant, Madelon, fais venir tes aigles.

— Et où les prendrai-je à cette heure ? répondit-elle avec malice. Savez-vous où ils sont, monsieur le curé ? Si vous le savez, dites-le, j'irai vous les chercher.

— Vas-y, toi, puisque tu prétends le savoir.

— Ils sont où je ne puis aller maintenant. Je vois bien, monsieur le curé, que vous ne le savez pas. Mais si vous voulez venir ce soir avec moi, au coucher du soleil, et si vous n'avez pas peur, je vous ferai voir quelque chose qui vous étonnera.

Le curé haussa les épaules ; mais l'ardente imagination de Sabina s'empara de cette fantaisie. — J'y veux aller, moi, s'écria-t-elle. Je veux avoir peur, je veux être étonnée, je veux croire au diable et le voir, si faire se peut !

— Tout doux ! lui dit Léonce à l'oreille, vous n'avez pas encore ma permission, chère malade.

— Je vous la demande, je vous l'arrache, docteur aimable.

— Eh bien, nous verrons cela ; j'interrogerai la magicienne, et je déciderai comme il me conviendra.

— Il compte donc sur votre désir, sur votre promesse de m'amuser. En attendant, n'allons-nous pas retourner à la villa pour voir comment mylord G... aura dormi ?

— Si vous avez des volontés arrêtées, je vous donne ma démission.

— A Dieu ne plaise ! Jusqu'ici je n'ai pas eu un instant d'ennui. Faites donc ce que vous jugerez opportun ; mais où que vous me conduisiez, laissez-moi emmener la fille aux oiseaux.

— C'était bien mon intention. Croyez-vous donc qu'elle se soit trouvée ici par hasard ?

— Vous la connaissiez donc ? Vous lui aviez donc donné rendez-vous ?

— Ne m'interrogez pas.

— J'oubliais ! Gardez vos secrets ; mais j'espère que vous en avez encore ?

— Certes, j'en ai encore, et je vous annonce, Madame, que ce jour ne se passera pas sans que vous ayez des émotions qui troubleront votre sommeil la nuit prochaine.

— Des émotions ! Ah ! quel bonheur ! s'écria Sabina ; en garderai-je longtemps le souvenir ?

— Toute votre vie, dit Léonce avec un sérieux qui semblait passer la plaisanterie.

— Vous êtes un personnage fort singulier, reprit-elle. On dirait que vous croyez à votre puissance sur moi, comme Madeleine à la sienne sur les aigles.

— Vous avez la fierté et la férocité de ces rois de l'air, et moi j'ai peut-être la finesse de l'observation, la patience et la ruse de Madeleine.

— De la ruse ? vous me faites peur.

— C'est ce que je veux. Jusqu'ici vous vous êtes raillée de moi, Sabina, précisément parce que vous ne me connaissiez pas.

— Moi ? dit-elle un peu émue et tourmentée de la tournure bizarre que prenait l'esprit de Léonce. Moi, je ne connais pas mon ami d'enfance, mon loyal chevalier servant ? C'est tout aussi raisonnable que de me dire que je songe à vous railler.

— Vous l'avez pourtant dit, Madame, les frères et les sœurs sont éternellement inconnus les uns aux autres, parce que les points les plus intéressants et les plus vivants de leur être ne sont jamais en contact. Un mystère profond comme ces abîmes nous sépare ; vous ne me connaîtrez jamais, avez-vous dit. Eh bien, Madame, je

prétends aujourd'hui vous connaître et vous rester inconnu. C'est vous dire, ajouta-t-il en voyant la méfiance et la terreur se peindre sur les traits de Sabina, que je me résigne à vous aimer davantage que je ne veux et ne puis prétendre à être aimé de vous.

— Pourvu que nous restions amis, Léonce, dit lady G..., dominée tout à coup par une angoisse qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même, je consens à vous laisser continuer ce badinage; sinon je veux retourner tout de suite à la villa, me remettre sous la cloche de plomb de l'amour conjugal.

— Si vous l'exigez, j'obéis; je redeviens homme du monde, et j'abandonne la cure merveilleuse que vous m'avez permis d'entreprendre.

— Et dont vous répondez pourtant! Ce serait dommage.

— J'en puis répondre encore si vous ne résistez pas. Une révolution complète, inouïe, peut s'opérer aujourd'hui dans votre vie morale et intellectuelle, si vous abjurez jusqu'à ce soir l'empire de votre volonté.

— Mais quelle confiance faut-il donc avoir en votre honneur pour se soumettre à ce point?

— Me croyez-vous capable d'en abuser? Vous pouvez vous faire reconduire à la villa par le curé. Moi, je vais dans la montagne chercher des aigles moins prudents et moins soupçonneux.

— Avec Madeleine, sans doute?

— Pourquoi non?

— Eh bien, l'amitié a ses jalousies comme l'amour: vous n'irez pas sans moi.

— Partons donc!

— Partons!

Lady G... se leva avec une sorte d'impétuosité, et prit le bras de l'oiselière sous le sien, comme si elle eût voulu s'emparer d'une proie. En un clin d'œil les enfants reportèrent dans la voiture l'attirail du déjeuner. Tout fut lavé, rangé et emballé comme par magie. La négresse, semblable à une sibylle affairée, présidait à l'opération; la libéralité de Léonce donnait des ailes aux plus paresseux et de l'adresse aux plus gauches. Il me semble, lui dit Sabina en les voyant courir, que j'assistais à la noce fantastique du conte de *Gracieuse et Percinet*; lorsque l'errante princesse ouvre dans la forêt la boîte enchantée, on en voit sortir une armée de marmitons en miniature et de serviteurs de toute sorte qui mettent la broche, font la cuisine et servent un repas merveilleux à la joyeuse bande des Lilliputiens, le tout en chantant et en dansant, comme font ces petits pages rustiques.

— L'apologue est plus vrai ici que vous ne pensez, répondit Léonce. Rappelez-vous bien le conte, cette charmante fantaisie que Hoffmann n'a point surpassée. Il est un moment où la princesse Gracieuse, punie de son inquiète curiosité par la force même du charme qu'elle ne peut conjurer, voit tout son petit monde enchanté prendre la fuite et s'éparpiller dans les broussailles. Les cuisiniers emportent la broche toute fumante, les musiciens leurs violons, le nouveau marié entraîne sa jeune épouse, les parents grondeur, les convives rient, les serviteurs jurent, tous courent et se moquent de Gracieuse, qui, de ses belles mains, cherche vainement à les arrêter, à les retenir, à les rassembler. Comme des fourmis agiles, ils s'échappent, passent à travers ses doigts, se répandent et disparaissent sous la mousse et les violettes, qui sont pour eux comme une futaie protectrice, comme un bois impénétrable. La cassette reste vide, et Gracieuse, épouvantée, va retomber au pouvoir des mauvais génies, lorsque...

— Lorsque l'aimable Léonce, je veux dire le tout puissant prince Percinet, reprit Sabina, le protégé des bonnes fées, vient à son secours, et, d'un coup de baguette, fait rentrer dans la boîte parents et fiancés, marmitons et broches, ménestriers et violons.

— Alors il lui dit, reprit Léonce: Sachez, princesse Gracieuse, que vous n'êtes point assez savante pour gouverner le monde de vos fantaisies; vous les semez à pleines mains sur le sol aride de la réalité, et là, plus agiles et plus fines que vous, elles vous échappent et vous

trahissent. Sans moi, elles allaient se perdre comme l'insecte que l'œil poursuit en vain dans ses mystérieuses retraites de gazon et de feuillage; et alors vous vous retrouviez seule avec la peur et le regret, dans ce lieu solitaire et désenchanté. Plus de frais ombrages, plus de cascades murmurantes, plus de fleurs embaumées; plus de chants, de danses et de rires sur le tapis de verdure. Plus rien que le vent qui siffle sous les platanes pelés, et la voix lointaine des bêtes sauvages qui monte dans l'air avec l'étoile sanglante de la nuit. Mais, grâce à moi, que vous n'implorerez jamais en vain, tous vos trésors sont rentrés dans le coffre magique, et nous pouvons poursuivre notre route, certains de les retrouver quand nous le voudrons, à quelque nouvelle halte, dans le royaume des songes.

#### IV.

#### FAUSSE ROUTE.

— Voilà une très-jolie histoire, et que je me rappellerai pour la raconter à la veillée, dit l'oiselière que Sabina tenait toujours par le bras.

— Prince Percinet, s'écria lady G... passant son autre bras sous celui de Léonce, et en courant avec lui vers la voiture qui les attendait, vous êtes mon bon génie, et je m'abandonne à votre admirable sagesse.

— J'espère, dit le curé en s'asseyant dans le fond du wurst avec Sabina, tandis que Léonce et Madeleine se plaçaient vis-à-vis, que nous allons reprendre le chemin de Saint-Apollinaire? Je suis sûr que mes paroissiens ont déjà besoin de moi pour quelque sacrement.

— Que votre volonté soit faite, cher pasteur, répondit Léonce en donnant des ordres à son jockey.

— Eh quoi! dit Sabina au bout de quelques instants, nous retournons sur nos pas, et nous allons revoir les mêmes lieux?

— Soyez tranquille, répondit Léonce en lui montrant le curé que trois tours de roue avaient suffi pour endormir profondément, nous allons où bon nous semble. — Tourne à droite, dit-il au jeune automédon, et va où je t'ai dit d'abord.

L'enfant obéit, et le curé ronfla.

— Eh bien, voici quelque chose de charmant, dit Sabina en éclatant de rire; l'enlèvement d'un vieux curé grondeur, c'est neuf; et je m'aperçois enfin du plaisir que sa présence pouvait nous procurer. Comme il va être surpris et grognon en se réveillant à deux lieues d'ici!

— M. le curé n'est pas au bout de ses impressions de voyage, ni vous non plus, Madame, répondit Léonce.

— Voyons, petite, raconte-moi ton histoire et confesse-moi ton péché, dit Sabina en prenant, avec une grâce irrésistible; les deux mains de l'oiselière assise dans la voiture en face d'elle. Léonce, n'écoutez pas, ce sont des secrets de femme.

— Oh! Sa Seigneurie peut bien entendre, répondit Madeleine avec assurance. Mon péché n'est pas si gros et mon secret si bien gardé, que je ne puisse en parler à mon aise. Si M. le curé n'avait pas l'habitude de m'interrompre pour me gronder, au lieu de m'écouter, à chaque mot de ma confession, il ne serait pas si en colère contre moi, ou du moins il me ferait comprendre ce qui le fâche tant. J'ai un bon ami, Altesse, ajouta-t-elle en s'adressant à Sabina. Voilà toute l'affaire.

— En juger la gravité n'est pas aussi facile qu'on le pense, dit lady G... à Léonce. Tant de candeur rend les questions embarrassantes.

— Pas tant que vous croyez, répondit-il. Voyons, Madeleine, t'aime-t-il beaucoup?

— Il m'aime autant que je l'aime.

— Et toi, ne l'aimes-tu pas trop? reprit lady G...

— Trop? s'écria Madeleine; voilà une drôle de question! J'aime tant que je peux; je ne sais si c'est trop ou pas assez.

— Quel âge a-t-il? dit Léonce.

— Je ne sais pas, dit le l'a dit, mais je ne m'en souviens plus. Il a au moins... attendez! dix ans de plus que

moi. J'ai quatorze ans, cela ferait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, n'est-ce pas ?

— Alors le danger est grand. Tu es trop jeune pour te marier, Madeleine.

— Trop jeune d'un an ou deux. Ce défaut-là passera vite.

— Mais ton amoureux doit être impatient ?

— Non ! il n'en parle pas.

— Tant pis ! et toi, es-tu aussi tranquille ?

— Il le faut bien ; je ne peux pas faire marcher le temps comme je fais voler les oiseaux.

— Et vous comptez vous marier ensemble ?

— Cela, je n'en sais rien ; nous n'avons point parlé de cela.

— Tu n'y songes donc pas, toi ?

— Pas encore, puisque je suis trop jeune.

— Et s'il ne t'épousait pas, dit lady G...

— Oh ! c'est impossible, il m'aime.

— Depuis longtemps ? reprit Sabina.

— Depuis huit jours.

— *Oime!* dit Léonce, et tu es déjà sûre de lui à ce point ?

— Sans doute, puisqu'il m'a dit qu'il m'aimait.

— Et crois-tu ainsi tous ceux qui te parlent d'amour ?

— Il n'y a que lui qui m'en ait encore parlé, et c'est le seul que je croirai dans ma vie, puisque c'est celui que j'aime.

— Ah ! curé, dit Sabina en jetant un regard sur le bourru endormi, voilà ce que vous ne pourrez jamais comprendre ! c'est la foi, c'est l'amour.

— Non, Madame, reprit l'oïselière, il ne peut pas comprendre, lui. Il dit d'abord que personne ne connaît mon amoureux, et que ce doit être un mauvais sujet. C'est tout simple : il est étranger, il vient de passer par chez nous ; il n'a ni parents ni amis pour répondre de lui ; il s'est arrêté au pays parce qu'il m'a vue et que je lui ai plu. Alors il n'y a que moi qui le connaisse et qui puisse dire : C'est un honnête homme. M. le curé veut qu'il s'en aille, et il menace de le faire chasser par les gendarmes. Moi, je le cache ; c'est encore tout simple.

— Et où le caches-tu !

— Dans ma cabane.

— As-tu des parents ?

— J'ai mon frère qui est... sauf votre permission, contrebandier... mais il ne faut pas le dire, même à M. le curé.

— Et cela fait qu'il passe les nuits dans la montagne et les jours à dormir, n'est-ce pas ? reprit Léonce.

— A peu près. Mais il sait bien que mon bon ami couche dans son lit quand il est dehors.

— Et cela ne le fâche pas ?

— Non, il a bon cœur.

— Et il ne s'inquiète de rien ?

— De quoi s'inquiéterait-il ?

— T'aime-t-il beaucoup, ton frère ?

— Oh ! il est très-bon pour moi... nous sommes orphelins depuis longtemps ; c'est lui qui m'a servi de père et de mère.

— Il me semble que nous pouvons être tranquilles, Léonce ? dit lady G... à son ami.

— Jusqu'à présent, oui, répondit-il. Mais l'avenir ! Je crains Madeleine, que votre bon ami ne s'en aille, de gré ou de force, un de ces matins, et ne vous laisse pleurer.

— S'il s'en va, je le suivrai.

— Et vos oiseaux ?

— Ils me suivront. Je fais quelquefois dix lieues avec eux.

— Vous suivent-ils maintenant ?

— Vous ne les voyez pas voler d'arbre en arbre tout le long du chemin ? Ils n'approchent pas, parce que je ne suis pas seule et que la voiture les effraie ; mais je les vois bien, moi, et ils me voient bien aussi, les pauvres petits !

— Le monde a plus de dix lieues de long ; si votre bon ami vous emmenait à plus de cent lieues d'ici ?

— Partout où j'irai il y aura des oiseaux, et je m'en ferai connaître.

— Mais vous regretteriez ceux que vous avez élevés ?

— Oh ! sans doute. Il y en a deux ou trois surtout qui ont tant d'esprit, tant d'esprit, que M. le curé n'en a pas plus, et que mon bon ami seul en a davantage. Mais je vous dis que tous mes oiseaux me suivraient comme je suivrais mon bon ami. Ils commencent à le connaître et à ne pas s'envoler quand il est avec moi.

— Pourvu que le bon ami ne soit pas plus volage que les oiseaux ! dit Sabina. Est-il bien beau, ce bon ami ?

— Je crois que oui ; je ne sais pas.

— Vous n'osez donc pas le regarder ? dit Léonce.

— Si fait. Je le regarde quand il dort, et je crois qu'il est beau comme le soleil ; mais je ne peux pas dire que je m'y connaisse.

— Quand il dort ! vous entrez donc dans sa chambre ?

— Je n'ai pas la peine d'y entrer, puisque j'y dors moi-même. Nous ne sommes pas riches, Altesse ; nous n'avons qu'une chambre pour nous, avec ma chèvre et le cheval de mon frère.

— C'est la vie primitive ! Mais dans tout cela, tu ne dors guère, puisque tu passes les nuits à contempler ton bon ami ?

— Oh ! je n'y passe guère qu'un quart d'heure après qu'il s'est endormi. Il se couche et s'endort pendant que je récite ma prière tout haut, le dos tourné, au bout de la chambre. Il est vrai qu'ensuite je m'oublie quelquefois à le regarder plus longtemps que je ne puis le dire. Mais ensuite le sommeil me prend, et il me semble que je dors mieux après.

— D'où il résulte pourtant qu'il dort plus que toi ?

— Mais il dort très-bien, lui ; pourquoi ne dormirait-il pas ? la maison est très-propre, quoique pauvre, et j'ai soin que son lit soit toujours bien fait.

— Il ne se réveille donc pas, lui, pour te regarder pendant ton sommeil ?

— Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas, je l'entendrais. J'ai le sommeil léger comme celui d'un oiseau.

— Il t'aime donc moins que tu ne l'aimes ?

— C'est possible, dit tranquillement l'oïselière après un instant de réflexion, et même ça doit être, puisque je suis encore trop jeune pour qu'il m'épouse.

— Enfin, tu es certaine qu'il t'aimera un jour assez pour t'épouser ?

— Il ne m'a rien promis ; mais il me dit tous les jours :

« Madeleine, tu es bonne comme Dieu, et je voudrais ne jamais te quitter. Je suis bien malheureux de songer que, bientôt peut-être, je serai forcé de m'en aller. » Moi, je ne réponds rien, mais je suis bien décidée à le suivre, afin qu'il ne soit pas malheureux ; et puisqu'il me trouve bonne et désire ne jamais me quitter, il est certain qu'il m'épousera quand je serai en âge.

— Eh bien, Léonce, dit Sabina en anglais à son ami, admirons, et gardons-nous de troubler par nos doutes cette foi sainte de l'âme d'un enfant. Il se peut que son amant la séduise et l'abandonne ; il se peut qu'elle soit brisée par la honte et la douleur ; mais encore, dans son désastre, je trouverais son existence digne d'envie. Je donnerais tout ce que j'ai vécu, tout ce que je vivrai encore, pour un jour de cet amour sans bornes, sans arrière-pensée, sans hésitation, aveuglement sublime, où la vie divine pénètre en nous par tous les pores.

— Certes, elle vit dans l'extase, dit Léonce, et sa passion la transfigure. Voyez comme elle est belle, en parlant de celui qu'elle aime, malgré que la nature ne lui ait rien donné de ce qui fait de vous la plus belle des femmes ! Eh bien ! pourtant, à cette heure, Sabina, elle est beaucoup plus belle que vous. Ne le pensez-vous pas ainsi ?

— Vous avez une manière de dire des grossièretés qui ne peut pas me blesser aujourd'hui, quoique vous y fassiez votre possible. Cependant, Léonce, il y a quelque chose d'impitoyable dans votre amitié. Mon malheur est assez grand de ne pouvoir connaître cet amour extatique, sans que vous veniez me le reprocher juste au moment où je mesurais l'étendue de ma misère. Si je voulais me venger, ne pourrais-je pas vous dire que vous êtes aussi misérable que moi, aussi incapable de croire aveuglée

ment et d'aimer sans arrière-pensée? qu'enfin les mêmes abîmes de savoir et d'expérience nous séparent l'un et l'autre de l'état de l'âme de cet enfant?

— Cela, vous n'en savez rien, rien en vérité! répondit Léonce avec énergie, mais sans qu'il fût possible d'interpréter l'émotion de sa voix: son regard errait sur le paysage.

— Nous parcourons un affreux pays, dit lady G..., après un assez long silence. Ces roches nues, ce torrent toujours irrité, ce ciel étroitement encadré, cette chaleur étouffante, et jusqu'au lourd sommeil de cet homme d'église, tout cela porte à la tristesse et à l'effroi de la vie.

— Un peu de patience, dit Léonce, nous serons bientôt dédommages.

En effet la gorge arde et resserrée s'élargit tout à coup au détour d'une rampe, et un vallon délicieux, jeté comme une oasis dans ce désert, s'offrit aux regards charmés de Sabina. D'autres gorges de montagnes étroites et profondes, venaient aboutir à cet amphithéâtre de verdure, et mêler leurs torrents aplanis et calmes au principal cours d'eau. Ces flots verdâtres étaient limpides comme le cristal; des tapis d'émeraude s'étendaient sur chaque rive; le silence de la solitude n'était plus troublé que par de frais murmures et la clochette lointaine des vaches éparées et cachées au flanc des collines par une riche végétation. Les gorges granitiques ouvraient leurs perspectives bleues, traversées à la base par les sinuosités des eaux argentées. C'était un lieu de délices où tout invitait au repos, et d'où, cependant, l'imagination pouvait s'élever encore dans de mystérieuses régions.

— Voici une ravissante surprise, dit Sabina en descendant de voiture sur le sable fin du rivage: c'est un asile contre la chaleur de midi, qui devenait intolérable. Ah! Léonce, laissons ici notre équipage et quittons les routes frayées. Voici des sentiers unis, voici un arbre jeté en guise de pont sur le torrent, voici des fleurs à cueillir, et là-bas un bois de sapins qui nous promet de l'ombre et des parfums. Ce qui me plaît ici, c'est l'absence de culture et l'éloignement des habitations.

— C'est que vous êtes ici en plein pays de montagne, répondit Léonce. C'est ici que commence le séjour des pasteurs nomades, qui vivent à la manière des peuples primitifs, conduisant leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre, explorant des déserts qui n'appartiennent qu'à celui qui les découvre et les affronte, habitant des cabanes provisoires, ouvrage de leurs mains, qu'ils transportent à dos d'âne et plantent sur la première roche venue. Vous en pouvez voir quelques-uns là-haut vers les nuages. Dans les profondeurs, vous n'en rencontreriez point. Un jour d'orage qui fait gonfler les torrents, les emporterait. C'est l'heure de la sieste, les pâtres dorment sous leur toit de verdure. Vous voici donc au désert, et vous pouvez choisir l'endroit où il vous plaira de goûter deux heures de sommeil; car il nous faut conner ici du repos à notre attelage. Tenez, le bois de sapins qui vous attire et qui vous attend, est en effet très-propice. Lélé va y suspendre votre hamac.

— Mon hamac? Quoi! vous avez songé à l'emporter?

— Ne devais-je pas songer à tout?

La négresse Lélé les suivit portant le hamac de réseau de palmier bordé de franges et de glands, de plumes de mille couleurs artistement mêlées. Madeleine, ravie d'admiration par cet ouvrage des Indiens, suivait la noire en lui faisant mille questions sur les oiseaux merveilleux qui avaient fourni ces plumes étincelantes, et tâchait de se former une idée des perruches et des colibris dont Lélé, dans son jargon mystérieux et presque inintelligible, lui faisait la description.

On avait oublié le curé, qui s'éveilla enfin lorsqu'il ne se sentit plus bercé par le mouvement souple et continu de la voiture.

— *Corpo di Bacco!* s'écria-t-il en se frottant les yeux (c'était le seul juron qu'il se permit); où sommes-nous, et quelle mauvaise plaisanterie est-ce là?

— Hélas! monsieur l'abbé, dit le jockey, qui était malin comme un page, et qui comprenait fort bien les ca-

prices gravement facétieux de son maître, nous nous sommes égarés dans la montagne, et nous ne savons pas plus que vous où nous sommes. Mes chevaux sont rendus de fatigue, et il faut absolument nous arrêter ici.

— A la bonne heure, dit le curé; nous ne pouvons pas être bien loin de Saint-Apollinaire; je ne me suis endormi qu'un instant.

— Pardon, monsieur l'abbé, vous avez dormi au moins quatre heures.

— Non, non, vous vous trompez, mon garçon; le soleil nous tombe d'aplomb sur la tête, et il ne peut pas être plus de midi, à moins qu'il ne se soit arrêté, comme cela lui est arrivé une fois. Mais vous avez donc marché comme le vent, car nous sommes à plus de quatre lieues de la Roche-Verte? Je ne me trompe pas, c'est ici le col de la Forquette, car je reconnais la croix de Saint-Basile. La frontière est à deux pas d'ici. Tenez, de l'autre côté de ces hautes montagnes, c'est l'Italie, la belle Italie, où je n'ai jamais eu le plaisir de mettre le pied! Mais, *corpo di Bacco!* si vous vous arrêtez ici, et si vos bêtes sont fatiguées, je ne pourrai pas être de retour à ma paroisse avant la nuit.

— Et je suis sûr que votre gouvernante sera fâchée? dit le malicieux groom d'un ton dolent.

— Inquiète, à coup sûr, répondit le curé, très-inquiète, la pauvre Barbe! Enfin, il faut prendre son mal en patience. Où sont vos maîtres?

— Là-bas, de l'autre côté de l'eau; ne les voyez-vous point?

— Quel caprice les a poussés à traverser cette planche qui ne tient à rien. Je ne me soucie point de m'y risquer avec ma corpulence. Si j'avais au moins une de mes lignes pour pêcher ici quelques truites! Elles sont renommées dans cet endroit.

Et le curé se mit à fouiller dans ses poches, où, à sa grande satisfaction, il trouva quelques crins garnis de leurs hameçons. Le jockey l'aïda à tailler une branche, à trouver des amorces, et lui offrit ironiquement un livre pour charmer les ennuis de la pêche. Le bon homme n'y fit pas de façons, il prit *Wilhelm-Meister*, autant par curiosité pour juger des principes de ses convives à leurs lectures que pour se distraire lui-même; et, remontant le cours de l'eau, il alla s'asseoir dans les rochers, partagé entre les ruses de la truite et celles de *Philine*. Au moment où la première proie mordit, il était juste à l'endroit des *petits souliers*. L'histoire ne dit pas s'il ferma le livre ou s'il manqua le poisson.

Cependant la noire Lélé et la blonde oiselière avaient attaché solidement le hamac aux branches des sapins. La belle Sabina, gracieusement étendue sur cette couche aérienne, s'offrait aux regards de Léonce dans l'attitude d'une chaste volupté. Ses larges manches de soie étaient relevées jusqu'au coude, et le bout de son petit pied, dépassant sa robe, pendait parmi les franges de plume, moins moelleuses et moins légères.

Léonce avait étendu son manteau sur l'herbe, et, couché aux pieds de la belle lady, il agitait la corde du hamac et le faisait voltiger au-dessus de sa tête. Lélé s'était arrangée aussi pour faire la sieste sur le gazon, à peu de distance; et Madeleine s'enfonça dans l'épaisseur du bois, où les cris de ses oiseaux la suivirent comme une fanfare triomphale pour célébrer la marche d'une souveraine.

Sabina et Léonce se retrouvaient donc dans un tête-à-tête assez émuant, après avoir agité entre eux des idées brûlantes dans des termes glacés. Léonce gardait un profond silence et fixait sur lady G... des regards pénétrants qui n'avaient rien de tendre, et qui cependant lui causèrent bientôt de l'embarras.

— Pourquoi donc ne me répondez-vous pas? lui dit-elle après avoir vainement essayé d'engager une conversation frivole. Vous m'entendez pourtant, Léonce, car vous me regardez dans les yeux avec une obstination fatigante.

— Moi? dit-il, je ne regarde point vos yeux. Ce sont des étoiles fixes qui brillent pour briller, sans rien communiquer de leur feu et de leur chaleur aux regards des



hommes. Je regarde votre bras et les plis de votre vêtement que le vent dessine.

— Oui, des manches et des draperies, c'est tout votre idéal, à vous autres artistes.

— Est-ce que cela vous déplaît d'être un beau modèle?

— Pourvu que je ne sois que cela pour vous, c'est tout ce qu'il me faut, dit-elle avec hauteur; car les yeux de Léonce n'annonçaient plus la froide contemplation du statuaire. Ils reprirent pourtant leur indifférence à cette parole dédaigneuse. Vous feriez une superbe sibylle, reprit-il, feignant de n'avoir pas entendu.

— Non, je ne suis point une nature échevelée et palpitante.

— Les sibylles de la renaissance sont graves et sévères. N'avez-vous pas vu celles de Raphaël? c'est la grandeur et la majesté de l'antique, avec le mouvement et la pensée d'un autre âge.

— Hélas! je n'ai point vu l'Italie! nous y touchons, et, par un caprice féroce de lord G..., il lui plaît de s'installer à la frontière comme pour me donner la fièvre, et m'empêcher de m'y élancer, sous prétexte qu'il y fait trop chaud pour moi.

— Il fait partout trop froid pour vous, au contraire, votre mari est l'homme qui vous connaît le moins.

— C'est dans l'ordre éternel des choses!

— Aussi vous devriez adorer votre mari, puisqu'il est l'adulateur infatigable de votre prétention à n'être pas devinée.

— Et vous, vous avez la prétention contraire à celle de mon mari. Vous me l'avez dit; mais vous ne me le prouvez pas.

— Et si je vous le prouvais à l'instant même! dit Léonce en se levant et en arrêtant le hamac avec une brusquerie qui arracha un cri d'effroi à lady G... Si je vous disais qu'il n'y a rien à deviner là où il n'y a rien? et que ce sein de marbre cache un cœur de marbre?

— Ah! voilà d'affreuses paroles! dit-elle en posant ses pieds à terre, comme pour s'enfuir, et je vous maudis, Léonce, de m'avoir amenée ici. C'est une perfidie et une cruauté! Et quels raffinements! M'enlever à ma triste nonchalance, m'entourer de soins délicats, me promener à travers les beautés de la nature et la poésie de vos pensées, flatter ma folle imagination, et tout cela pour me dire après quinze ans d'une amitié sans nuage, que vous me haïssez et ne m'estimez point!

— De quoi vous plaignez-vous, Madame? Vous êtes une femme du monde, et vous voulez, avant tout, être respectée comme le sont les vertueuses de ce monde-là. Eh bien! je vous déclare invincible, moi qui vous connais depuis quinze ans, et votre orgueil n'est pas satisfait?

— Être vertueuse par insensibilité, vertueuse par absence de cœur, l'étrange éloge! Il y a de quoi être fière!

— Eh bien, vous avez un immense orgueil allié à une immense vanité, répliqua Léonce avec une irritation croissante. Vous voulez qu'on sache bien que vous êtes impeccable, et que le cristal le plus pur est souillé auprès de votre gloire. Mais cela ne vous suffit pas. Il faut encore qu'on croie que vous avez l'âme tendre et ardente, et qu'il n'y a rien d'aussi puissant que votre amour, si ce n'est votre propre force. Si l'on est paisible et recueilli en présence de votre sagesse, vous êtes inquiète et mécontente. Vous voulez qu'on se tourmente pour deviner le mystère d'amour que vous prétendez renfermer dans votre sein. Vous voulez qu'on se dise que vous tenez la clef d'un paradis de voluptés et d'ineffables tendresses, mais que nul n'y pénétrera jamais; vous voulez qu'on désire, qu'on regrette, qu'on palpète auprès de vous, qu'on souffre enfin! Avouez-le donc et vous aurez dit tout le secret de votre ennui; car il n'est point de rôle plus fatigant et plus amer que celui auquel vous avez sacrifié toutes les espérances de votre jeunesse et tous les profits de votre beauté!

— Il est au-dessous de moi de me justifier, répondit Sabina, pâle et glacée d'indignation; mais vous m'avez donné le droit de vous juger à mon tour et de vous dire qui vous

êtes: ce portrait que vous avez tracé de moi, c'est le vôtre; il ne s'agissait que de l'adapter à la taille d'un homme, et je vais le faire.

## V.

## LE FAUNE.

— Parlez, Madame, dit Léonce, je serai bien aise de me voir par vos yeux.

— Vous ne le serez pas, je vous en réponds, poursuivait Sabina outrée, mais affectant un grand calme; homme et artiste, intelligent et beau, riche et patricien, vous savez être un mortel privilégié. La nature et la société vous ayant beaucoup donné, vous les avez secondées avec ardeur, possédé du désir qui tourmentait déjà votre enfance, d'être un homme accompli. Vous avez si bien cultivé vos brillantes dispositions, et si noblement gouverné votre fortune, que vous êtes devenu le riche le plus libéral et l'artiste le plus exquis. Si vous fussiez né pauvre et obscur, la palme de la gloire vous eût été plus difficile et plus méritoire à conquérir. Vous eussiez eu plus de souffrance et plus de feu, moins de science et plus de génie. Au lieu d'un talent de premier ordre, toujours correct et souvent froid, vous eussiez eu une inspiration inégale, mais brûlante.

— Ah! Madame, dit Léonce en l'interrompant, vous avez peu d'invention, et vous ne faites ici que répéter ce que je vous ai dit cent fois de moi-même. Mais, en même temps, vous me donnez raison sur un autre point, à savoir que l'homme du peuple peut valoir et surpasser l'homme du monde à beaucoup d'égards.

— Vous croyez prouver un grand cœur et un grand esprit en disant ces choses-là? C'est la mode, une mode recherchée, et qu'il est donné à peu d'hommes du monde de porter avec goût. Vous n'y commettez jamais d'excès, parce qu'au fond du cœur, vous n'êtes pas moins aristocrate que moi; je vous défierais bien d'être sérieusement épris de la fille aux oiseaux, malgré vos théories sur la paternité directe de Dieu à l'esclave. Mais, laissez-moi arriver à mon parallèle, et vous verrez que vous n'avez pas su garder votre emphatique *incognito* avec moi. Jaloux d'être admiré, vous n'avez point prodigué votre jeunesse, et vous avez fort bien compris qu'il n'y a point d'idéal pour la femme intelligente qui possède et connaît un homme à toutes les heures de la vie. Aussi, n'avez-vous point aimé, et avez-vous toujours agi de manière à frapper l'esprit de ce sexe curieux, sans lui permettre de s'emparer de votre volonté. Vous avez fait des passions, je le sais, et vous n'en avez point éprouvé. Ce qui nous distingue l'un de l'autre, et ce qui fait que mon orgueil a plus de mérite que le vôtre, ce sont les privilèges de votre sexe. Vous n'avez point sacrifié les jouissances vulgaires au culte de la dignité. Vos modèles ont été des modèles de choix, des filles souverainement belles, et assez jeunes pour que vous n'eussiez point à rougir devant trop de gens, d'en faire vos maîtresses; ces divines filles du peuple, vous vous êtes persuadé que vous les aimiez, et, pour piquer l'amour-propre des femmes du monde, vous avez affecté de dire que la beauté physique entraînait la beauté morale, que la simplicité de ces esprits incultes était le temple de l'amour vrai, que sais-je? vérités peut-être, mais auxquelles vous n'avez jamais cru en les proclamant; car, je ne sache pas qu'aucune de ces divinités plébéiennes vous ait pleinement captivé ou fixé longtemps. Statuaire, vous n'avez vu en elles que des statues; et, quant aux femmes de votre caste, vous n'avez jamais recherché sincèrement celles qui avaient de l'esprit. C'est avec celles-là que vous jouez précisément le rôle que vous m'attribuez, posant devant elles avec un art et une poésie admirables les passions byroniennes, mais ne laissant approcher personne assez près de votre cœur pour qu'on y pût saisir le ver de la vanité qui le ronge.

Léonce garda longtemps le silence après que Sabina eut fini de parler. Il paraissait profondément abattu, et cette tristesse, qui ne se raidissait pas sous le fouet de



Sabina, gracieusement étendue. (Page 44.)

la critique, le rendit très-supérieur en cet instant à la femme vindicative qui le flagellait. Sabina s'en aperçut et comprit ce qu'il y a de plus mâle dans l'esprit de l'homme, ce penchant ou cette soumission irrésistible à la vérité, que l'éducation et les habitudes de la femme s'appliquent trop victorieusement à combattre. Elle eut des remords de son emportement, car elle vit que Léonce se reprochait le sien et sondait son propre cœur avec effroi. Elle eut envie de le consoler du mal qu'elle venait de lui faire, puis elle eut peur que sa méditation ne cachât quelque pensée de haine profonde et de vengeance raffinée. Cette crainte la frappa au cœur; car, aussi bien que Léonce, elle valait mieux que son portrait, et les sources de l'affection n'étaient point taries en elle. Elle essaya vainement de retenir ses larmes; Léonce entendit des sanglots s'échapper de sa poitrine.

— Pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il en s'agenouillant à ses pieds et en prenant sa main dans les siennes.

— Je pleure notre amitié perdue, répondit-elle en se penchant vers lui et en laissant tomber quelques larmes sur ses beaux cheveux. Nous nous sommes mortellement

blessés, Léonce; nous ne nous aimons plus. Mais puisque c'en est fait, et que nous n'avons plus à craindre que l'amour nous gâte le passé, laissez-moi pleurer sur ce passé si pur et si beau! laissez-moi vous dire ce qu'apparemment vous ne compreniez pas, puisque vous avez pu, de gaieté de cœur, entamer cette lutte meurtrière. Je vous aimais d'une douce et véritable amitié; je me reposais sur votre cœur comme sur celui d'un frère; j'espérais trouver en vous protection et conseil dans tout le cours de ma vie. Vos défauts me semblaient petits et vos qualités grandes. Maintenant, adieu, Léonce. Reconduisez-moi chez mon mari. Vous aviez bien raison de m'annoncer pour cette journée des émotions imprévues, et si terribles que je n'en perdrai jamais le souvenir. Je ne les prévoyais pas si amères, et je ne comprends pas pourquoi vous me les avez données. Pourtant, au moment où je sens qu'elles ont tout brisé entre nous, je sens aussi que la douleur surpasse la colère, et je ne veux pas que notre dernier adieu soit une malédiction.

Sabina effleura de ses lèvres le front de Léonce, et ce baiser chaste et triste, le seul qu'elle lui eût donné de sa vie, renoua le nœud qu'elle croyait délié.



Il aperçut bientôt le curé qui pêchait. (Page 48.)

— Non, ma chère Sabina, lui dit-il en couvrant ses deux mains de baisers passionnés; ce n'est pas un adieu, et il n'y a rien de brisé entre nous. Vous m'êtes plus chère que jamais, et je saurai reconquérir ce que j'ai risqué de perdre aujourd'hui. J'y mettrai tous mes soins et vous en serez touchée, quand même vous résisteriez. Calmez-vous donc, noble amie; vos larmes tombent sur mon cœur et le renouvellent comme une rosée bienfaisante sur une plante prête à mourir. Il y a du vrai dans ce que nous nous sommes dit mutuellement, beaucoup de vrai; mais ce sont là des vérités relatives qui ne sont pas réelles. Comprenez bien cette distinction. Nous sommes artistes tous les deux et nous ne pouvons pas traiter un sujet avec animation sans que la logique, la plastique, si vous voulez, ne nous entraîne, de conséquence en conséquence, jusqu'à une synthèse admirable. Mais cette synthèse est une fiction, j'en suis certain pour vous et pour moi. Nous avons les défauts que nous nous sommes reprochés; mais ce sont là les accidents de notre caractère et les hasards de notre vie. En les étudiant avec feu, nous avons été *inspirés* jusqu'à les transformer en vices essentiels de notre nature, en habitudes effrontées de

notre conduite. Il n'en est rien pourtant, puisque nous voici cœur à cœur, pleurant à l'idée de nous quitter et sentant que cela nous est impossible.

— Eh bien, vous avez raison, Léonce, dit lady G... en essuyant une larme et en passant ses belles mains sur les yeux de Léonce, peut-être par tendresse naïve, peut-être pour se convaincre que c'étaient de vraies larmes aussi qu'elle y voyait briller. Nous avons fait de l'art, n'est-ce pas? et il ne nous reste plus qu'à décider lequel de nous a été le plus habile, c'est-à-dire le plus menteur.

— C'est moi, puisque j'ai commencé, et je réclame le prix. Quel sera-t-il?

— Votre pardon.

— Et un long baiser sur ce bras si beau, que j'ai toujours regardé avec effroi.

— Voilà que vous redevenez artiste, Léonce!

— Eh bien! pourquoi non?

— Pas de baisers, Léonce, mieux que cela. Passons ensemble le reste de la journée, et reprenez votre rôle de docteur, pourvu que vous me traitiez à moins fortes doses.

— Eh bien! nous ferons de l'homéopathie, dit Léonce

en baisant le bras qu'elle parut lui abandonner machinalement, et qu'elle lui retira en voyant la négresse se réveiller. Remplacez-vous dans votre hamac et dormez tout de bon. Je vous bercerai mollement; ces larmes vous ont fatigué, le chaleur est extrême, et nous devons attendre que le soleil t'aise pour quitter les bois.

La singularité et la mobilité des impressions de Léonce donnaient de l'inquiétude à lady G... Son regard avait une expression qu'elle ne lui avait encore jamais trouvée, et il lui était facile de sentir, au bercement un peu saccadé du hamac, qu'il tenait le cordon d'une main tremblante et agitée. Elle vit donc avec plaisir reparaitre Madeleine, qui, après avoir taquiné la négresse, en lui chatouillant les paupières et les lèvres avec un brin d'herbe, revint admirer le hamac et relayer Léonce, malgré lui, dans son emploi de berceur.

— Elle est trop familière, vous l'avez déjà gâtée, dit Léonce en anglais à Sabina. Laissez-moi chasser cet oiseau importun.

— Non, répondit lady G... avec une angoisse évidente, laissez-la me bercer; ses mouvements sont plus molleux que les vôtres; et d'ailleurs vous avez trop d'esprit pour que je m'endorme facilement auprès de vous. La familiarité de cet enfant m'amuse; je suis lasse d'être servie à genoux.

Là-dessus elle s'endormit ou feignit de s'endormir, et Léonce s'éloigna, dépité plus que jamais.

Il sortit du bois et marcha quelque temps au hasard. Il aperçut bientôt le curé qui pêchait à la ligne, et le jockey qui était venu lui tenir compagnie, pendant que les chevaux paissaient en liberté dans une prairie naturelle à portée de sa vue, et que la voiture était remise à l'ombre beaucoup plus loin. Certain de les retrouver quand il voudrait, Léonce s'enfonça dans une gorge sauvage, et marcha vite pour calmer ses esprits surexcités et troublés.

Sa mauvaise humeur se dissipa bientôt à l'aspect des beautés de la nature. Il avait tourné plusieurs rochers, et il se trouvait au bord d'un lac microscopique, ou plutôt d'une flaque d'eau cristalline enfouie et comme cachée dans un entonnoir de granit. Cette eau, profonde et brillante comme le ciel, dont elle reflétait l'azur embrasé et les nuages d'or, offrait l'image du bonheur dans le repos. Léonce s'assit au rivage dans une anfractuosité du roc, qui formait des degrés naturels comme pour inviter le voyageur à descendre au bord de l'onde tranquille. Il regarda longtemps les insectes au corsage de turquoise et de rubis qui effleuraient les plantes fontinales; puis il vit passer, dans le miroir du lac, une bande de ramiers qui traversait les airs et qui disparut comme une vision, avec la rapidité de la pensée. Léonce se dit que les joies de la vie passaient aussi rapides, aussi insaisissables, et que, comme cette réflexion de l'image voyageuse, elles n'étaient que des ombres. Puis il se trouva ridicule de faire ainsi des métaphores germaniques, et envia la tranquillité d'âme du curé, qui, dans ce beau lac, n'eût vu qu'un beau réservoir de truites.

Un léger bruit se fit entendre au-dessus de lui. Un instant il crut que Sabina venait le rejoindre; mais le battement de son cœur s'apaisa bien vite à la vue du personnage qui descendait les degrés du roc, dont il occupait le dernier degré.

C'était un grand gaillard, plus que pauvrement vêtu, qui portait au bout d'un bâton passé sur son épaule, un mince paquet serré dans un mouchoir rouge et bleu. Ses haillons, ses longs cheveux tombant sur un visage pâle et fortement dessiné, son épaisse barbe noire comme de l'encre, sa démarche nonchalante, et ce je ne sais quoi de railleur qui caractérise le regard du vagabond lorsqu'il rencontre le riche seul et face à face, tout lui donnait l'aspect d'un franc vaurien.

Léonce pensa qu'il était dans un endroit très-désert et que le quidam avait sur lui tout l'avantage de la position, car le sentier était trop étroit pour deux, et il ne fallait pas se le disputer longtemps pour que le lac reçût dans son onde muette et mystérieuse celui qui n'aurait pas les meilleurs poings, et la meilleure place pour combattre.

Dans cette éventualité, qui ne troubla pourtant pas beaucoup Léonce, il prit un air d'indifférence et attendit la rencontre de l'inconnu dans un calme philosophique. Cependant il put compter avec une légère impatience le nombre de pas qui retentit sur le rocher, jusqu'à ce que le vagabond eût atteint le dernier degré et se trouvât juste à ses côtés.

— Pardon, Monsieur, si je vous dérange, dit alors l'inconnu d'une voix sonore et avec un accent méridional très-prononcé; mais si c'était un effet de votre courtoisie, Votre Seigneurie se rangerait un peu pour me laisser boire.

— Rien de plus juste, répondit Léonce en le laissant passer et en remontant un degré, de manière à se trouver immédiatement derrière lui.

L'inconnu ôta son chapeau de paille déchiré, et s'agenouillant sur le roc, il plongea avidement dans l'eau sa sauvage barbe et la moitié de son visage, puis on l'entendit humer comme un cheval, ce qui donna à Léonce l'envie facétieuse de siffler en cadence comme on fait pour occuper ces animaux impatients et ombrageux pendant qu'ils se désaltèrent.

Mais il s'abstint de cette plaisanterie, et il envia la confiance superbe avec laquelle ce misérable se plaçait ainsi sous ses pieds, la tête en avant, le corps abandonné, dans un tête-à-tête qui eût pu devenir funeste à l'un des deux en cas de mésintelligence. « Voilà le seul bonheur du pauvre, pensa encore Léonce; il a la sécurité en de semblables rencontres. Nous voici deux hommes, peut-être d'égal force: l'un ne saurait pourtant boire sous l'œil de l'autre sans regarder un peu derrière lui, et celui qui peut se désaltérer gratis avec cette volupté, ce n'est pas le riche. »

Quand le vagabond eut assez bu, il redressa son corps, et, restant assis sur ses talons: — Voilà, dit-il, de l'eau bien tiède à boire, et qui doit désaltérer en entrant par les pores sous qu'en passant par le gosier. Qu'en pense Votre Seigneurie?

— Auriez-vous la fantaisie de prendre un bain? dit Léonce, incertain si ce n'était pas une menace.

— Oui, Monsieur, j'ai cette fantaisie, répondit l'autre; et il commença tranquillement à se déshabiller, ce qui ne prit guère de temps, car il n'était point surchargé de toilette, et à peine avait-il sur lui une seule boutonnière qui ne fût rompue.

— Savez-vous nager, au moins? lui demanda Léonce. Ceci est un large puits; il n'y a point de rivage du côté où nous sommes; le rocher tombe à pic à une grande profondeur vraisemblablement.

— Oh! Monsieur, fiez-vous à un ex-professeur de natation dans le golfe de Baja, répondit l'étranger; et, enlevant lestement le lambeau qui lui servait de chemise, il s'élança dans le lac avec l'aisance d'un oiseau amphibie.

Léonce prit plaisir à le voir plonger, disparaître pendant quelques instants, puis revenir à la surface sur un point plus éloigné, traverser la nappe étroite du petit lac en un clin d'œil se laisser porter sur le dos, se placer debout comme s'il eût trouvé pied, puis folâtrer en lançant autour de lui des flots d'écume, le tout avec une grâce naturelle et une vigueur admirable.

Bientôt, pourtant, il revint au pied du roc, et, comme le bord était en effet très-escarpé, il pria Léonce de lui tendre la main pour l'aider à remonter. Le jeune homme s'y prêta de bonne grâce, tout en se tenant sur ses gardes, pour n'être pas entraîné par surprise, et, le voyant assis sur la pierre échauffée par le soleil, il ne put s'empêcher d'admirer la force et la beauté de son corps, dont la blancheur contrastait avec sa figure et ses mains un peu hâles. — Cette eau est plus froide que je ne pensais, dit le nageur; elle n'est échauffée qu'à la surface, et je n'aurai de plaisir qu'en m'y plongeant pour la seconde fois. D'ailleurs, voici l'occasion de faire un peu de toilette.

Et il tira de son maigre paquet une grande coquille qui lui servait de tasse, mais dont il avait dédaigné de se servir pour boire. Il la remplit d'eau à diverses re-

prises et s'en arrosa la tête et la barbe, lavant et frottant avec un soin extrême et une volupté minutieuse cette riche toison noire qui, toute ruisselante, le faisait ressembler à une sauvage divinité des fleuves. Puis, comme le soleil, tombant d'aplomb sur sa nuque et sur son front, commençait à l'incommoder, il arracha des touffes de juncs et d'iris qu'il roula ensemble, et dont il fit un chapeau ou plutôt une couronne de verdure et de fleurs. Le hasard ou un certain goût naturel voulut que cette coiffure se trouvât disposée d'une façon si artiste qu'elle compléta l'idée qu'on pouvait se faire, en le regardant, d'un Neptune antique.

Il bondit une seconde fois dans le lac, atteignit la rive opposée, et courant sur la pente qui était adoucie et couverte de végétation de ce côté-là, il cueillit de superbes fleurs de *nymphaea* blanc qu'il plaça dans sa couronne. Enfin, comme s'il eût deviné l'admiration réelle qu'il causait à Léonce, il se fit une sorte de vêtement avec une ceinture de roseaux et de feuilles aquatiques; et alors, libre, fier et beau comme le premier homme, il s'étendit sur un coin de sable fin et parut rêver ou s'endormir au soleil, dans une attitude majestueuse.

Léonce, frappé de la perfection d'un semblable modèle, ouvrit son album et essaya de faire un croquis de cet être bizarre, qui, rélécté dans l'eau limpide, à demi nu et à demi vêtu d'herbes et de fleurs, offrait le plus beau type qu'un artiste ait jamais eu le bonheur de contempler, dans un cadre naturel de rochers sombres, de feuillages éclatants et de sables argentés, merveilleusement appropriés au sujet. Les flots de la lumière coupée des fortes ombres du rocher, le relief que l'eau projetait sur ce corps humide d'un ton titanesque, tout se réunissait pour donner à Léonce une des plus complètes jouissances d'art et un des plus vifs sentiments poétiques qu'il eût jamais éprouvés; car, bien que statuaire, il était aussi sensible à la beauté de la couleur qu'à celle de la forme.

Tout à coup il ferma son album, et le jetant loin de lui : « Honte à moi, se dit-il, de vouloir retracer une scène que Raphaël ou Véronèse, Giorgion, Rubens ou le Poussin eussent été jaloux de contempler ! Oui, les grands maîtres de la peinture eussent été seuls dignes de reproduire ce que moi j'ai surpris et comme dérobé à la bienveillance du hasard. C'est bien assez pour moi, qui ne saurais manier un pinceau, de le voir, de le sentir et de le graver dans ma mémoire. »

Le vagabond sembla deviner sa pensée, car, à sa très-grande surprise, il lui cria en italien, après lui avoir demandé s'il comprenait cette langue : « C'est de l'antique, n'est-ce pas, *Signore* ? Voulez-vous du Michel-Ange ? En voici. » Et il prit une attitude plus bizarre, mais belle encore, quoique tourmentée. « Maintenant du Raphaël, reprit-il en changeant de posture ; c'est plus gracieux et plus naturel ; mais quoi qu'on en dise, le muselo y joue encore un peu trop son rôle... Le Jules Romain s'en ressentira encore, mais ce n'est pas à dédaigner. » Et quand il se fut posé à la Jules Romain, il reprit sa première attitude, en ajoutant : — Celle-ci est la meilleure, c'est du Phidias, et on aura beau chercher on ne trouvera rien de mieux.

— Vous faites donc le métier de modèle ? lui dit Léonce, un peu désenchanté de ce qui lui avait d'abord semblé naïf et imprévu dans cet homme.

— Oui, Monsieur, celui-là et bien d'autres, répondit le nageur, qui était venu se poser au milieu du lac sur un rocher qui formait îlot, et sur lequel il se dressa comme sur un piédestal. Si j'avais une vieille cruche, je vous représenterais ici, avec mes roseaux, un groupe dans le goût de Versailles, quoique je n'y sois pas encore allé ; mais nous avons à Naples beaucoup de choses dans ce style-là. Si j'avais un tambour de basque, je vous montrerais diverses figures napolitaines qui ont plus de grâce et d'esprit dans leur petit doigt que tout votre grand siècle dans ses blocs de marbre et de bronze. Mais puisque je ne puis plus rien pour charmer vos yeux, je veux au moins charmer vos oreilles. Si vous êtes Apollon, ne me traitez pas comme Marsyas ; mais, fussiez-vous un maestro renommé, vous conviendrez que la voix est

belle. Je sens que cette eau froide et toutes mes poses vigoureuses m'ont élargi le poumon, et j'ai une envie folle de chanter.

— Chantez, mon camarade, dit Léonce. Si votre rage répond à votre plumage, vous n'avez pas à craindre mon jugement.

## VI.

### AUDACES FORTUNA JUVAT.

Alors l'Italien chanta dans sa langue harmonieuse trois strophes empreintes du génie hyperbolique de sa nation, et dont nous donnerons ici la traduction libre. Il les adaptait à un de ces airs de l'Italie méridionale, dont on ne saurait dire s'ils sont les chefs-d'œuvre de maîtres inconnus, ou les mâles inspirations fortuites de la muse populaire :

« Passez, nobles seigneurs, dans vos gondoles bigarrées ; vous presserez en vain l'allure de vos rameurs intrépides ; j'irai plus vite que vous avec mes bras souples comme l'onde et blancs comme l'écume. Couvert de mes haillons, je suis un des derniers sur la terre ; mais, libre et nu, je suis le roi de l'onde et votre maître à tous !

« Fuyez, nobles dames, sur vos barques pavoisées ; vous détournerez en vain la tête, en vain vous couvrirez de l'éventail vos fronts pudiques ; le mien attirera toujours vos regards, et vous suivrez de l'œil, à la dérobée, ma chevelure noire flottante sur les eaux. Avec mes haillons, je vous fais reculer de dégoût ; mais, libre et nu, je suis le roi du monde et le maître de vos cœurs !

« Nagez, oiseaux de la mer et des fleuves ; fendez de vos pieds de corail le flot amer qui vous balance. Avec ma poitrine solide comme la proue d'un navire, avec mes bras souples comme votre cou lustré, je vous suivrai dans vos nids d'algue et de coquillages. Couvert de mes haillons, je vous effraie ; mais, libre et nu, je suis le roi de l'onde, et vous me prenez pour l'un d'entre vous ! »

La voix du chanteur était magnifique, et aucun artiste en renom n'eût pu surpasser la franchise de son accent, la naïveté de sa manière, la puissance de son sentiment exalté. Léonce se crut transporté dans le golfe de Salerne ou de Tarente, sous le ciel de l'inspiration et de la poésie. — Par Amphitrite ! s'écria-t-il, tu es un grand poète et un grand chanteur, noble jeune homme ! et je ne sais comment te récompenser du plaisir que tu viens de me causer. Quel est donc ce chant admirable, quelles sont donc ces paroles étranges ?

— Le chant est de quelque dieu égaré sur les cimes de l'Apennin, qui l'aura confié aux échos, lesquels l'auront murmuré à l'oreille des pâtres et des pêcheurs ; mais les paroles sont de moi, *Signor*, car, avec votre permission, je suis improvisateur quand il me plaît de l'être. Notre langue mélodique est à la portée de tous ; et quand nous avons une idée, nous autres poètes naturels, enfants du soleil, l'expression ne se fait pas désirer longtemps.

— Tu me répéteras ces paroles ; je veux les écrire.

— Si je vous les répète, ce sera autrement. Mes chants s'envolent de moi comme la flamme du foyer, je puis les renouveler et non les retenir. Peut-être trouvez-vous celles-ci un peu fanfaronnes ; c'est le privilège du poète. Otez-lui la gloire, vous lui ôterez son génie.

— Tu as le droit de te vanter, car tu es une nature privilégiée, répondit Léonce, et quelle que soit la condition, tu mériterais d'être un des premiers sur la terre. Tu m'as charmé ; viens ici, et conte-moi ta misère, je veux la faire cesser.

L'inconnu revint au rivage. — Hélas ! dit-il, vous avez vu le faune antique dans toute sa liberté, l'homme de la nature dans toute sa poésie. A présent, vous allez voir le porteur de haillons dans toute sa laideur et dans toute sa misère ; car il faut bien que je reprenne cette triste livrée, en attendant qu'elle me quitte, ou que je trouve l'emploi de mon génie pour renouveler ma garde-robe. Vous paraissez surpris ? J'ai bien lu dans vos regards, lorsque je me suis approché de vous pour la première fois, que mon aspect vous causait de la répugnance.



Vous m'avez trouvé laid, effrayant, peut-être. Mais quand j'en eu dépoillé ma souquenille de mendiant, quand cette eau lustrale m'a débarrassé de mes souillures, quand vous m'avez vu purifié de la fange et de la poussière des chemins; ce corps qui a servi quelquefois de modèle aux premiers sculpteurs de ma patrie, ce visage qui n'est point dégradé par la débauche et auquel la fatigue et les privations n'ont pas ôté encore la jeunesse et la beauté, ces membres ou la nature a prodigué son luxe, et ce sentiment du beau que l'homme intelligent porte sur son front et dans toutes ses habitudes; tout ce qui fut enfin, Monsieur, que, nu, je suis l'égal et peut-être le supérieur des hommes les mieux vêtus, vous a frappé enfin, et vous avez essayé de me classer dans vos impressions d'artiste. Mais vous n'avez pas réussi, j'en suis certain; les œuvres de l'art ne sont rien quand elles ne peuvent renchéir sur celles de Dieu. Si vous êtes peintre, vous me retrouverez quelque jour dans vos souvenirs, un jour que l'inspiration vous saisira! Aujourd'hui, vous ne me reproduirez pas!... D'autant plus, ajouta-t-il avec un amer sourire, que la pièce est jouée, et que ma divinité va disparaître sous la fleurissure de l'indigence.

Cet homme parlait avec une facilité extraordinaire et avec un accent d'une noblesse inconcevable. Sa figure, éclairée d'un rayon d'enthousiasme, et aussitôt voilée par un profond sentiment de douleur, était d'une beauté inouïe; jamais plus nobles traits, jamais expression plus fine et plus pénétrante n'avaient attiré l'attention de Léonce.

— Monsieur, lui dit-il, dominé par un respect involontaire, vous êtes certainement au-dessus de la misérable condition sous les dehors de laquelle vous m'êtes apparu; vous êtes quelque artiste malheureux: permettez-moi de vous secourir et de vous récompenser ainsi de la jouissance poétique que vous m'avez procurée.

Mais l'inconnu ne parut pas avoir entendu les paroles de Léonce. Courbé sur le rivage, il déplaît, avec une répugnance visible, les hardes ignobles qu'il était obligé de reprendre pour cacher sa nudité.

— Voilà, dit-il en laissant retomber ses guenilles par terre, un supplice que je vous souhaite de ne pas connaître. L'Italien aime la parure, l'artiste aime le bien-être, le luxe, les parfums, la propreté; cette mollesse exquise qui renouvelle l'âme et le corps après des exercices mâles et salutaires. Personne ne peut comprendre ce qu'il m'en coûte de me montrer aux hommes, aux femmes surtout! avec une blouse déchirée et un pantalon qui montre la corde.

— Oh! je vous comprends et je vous plains, répondit Léonce; mais je puis faire cesser aujourd'hui votre peine, Dieu merci! Il faut assez chaud pour que vous restiez ici à m'attendre au soleil un quart d'heure; je vous promets que, dans un quart d'heure, je serai de retour avec des vêtements capables de contenter votre honnête et légitime fantaisie. Attendez-moi.

Et, avant que l'Italien eût répondu, Léonce s'élança sur le sentier, courut à sa voiture et en retira une valise élégante et légère, qu'il rapporta au bord du lac. Il retrouva son Italien dans l'eau, occupé à faire une gerbe des plus belles fleurs aquatiques, qu'il lui rapporta d'un air de triomphe naïf, et qu'il lui présenta avec une grâce affectueuse.

— Je ne puis vous donner autre chose en échange de ce que vous m'apportez, dit-il, je n'ai rien au monde; mais, grâce à mon adresse et à mon courage, je puis m'approprier les plus rares trésors de la nature, les plus belles fleurs, les plus précieux échantillons minéralogiques, les cristaux, les pétrifications, les plantes des montagnes; je je puis vous donner tout cela si vous voulez que je vous suive dans vos promenades; et même, si vous avez ici un fusil, je puis abattre l'aigle et le chamois et les déposer au pied de votre maîtresse; car je suis le plus adroit chasseur que vous ayez rencontré, comme le plus hardi pion et le plus agile nageur.

Malgré cette naïveté de vanterie italienne, l'effusion du jeune homme ne déplut point à Léonce. Sa figure éclairée par la joie et la reconnaissance avait un éclat,

une franchise sympathique, qui gagnaient l'affection. En dix minutes, il transforma le vagabond en un jeune élégant du meilleur ton, en tenue de voyage. Il n'y avait dans la valise de Léonce que des habits du matin, de quoi suffire à une charmante toilette de campagne, vestes légères et bien coupées, cravates de couleurs fines et d'un ton frais, large magnifique, pantalons d'été en étoffes de caprice, souliers vernis, guêtres de casimir clair à boutons de nacre. L'Italien choisit sans façon tout ce qu'il y avait de mieux. Il était à peu près de la même taille que Léonce, et tout lui allait à merveille; il n'oublia pas de prendre une paire de gants, dont il respira le parfum avec délices. Et quand il se vit ainsi rafraîchi et paré de la tête aux pieds, il se jeta dans les bras de son nouvel ami, en s'écriant qu'il lui devait la plus grande jouissance qu'il eût éprouvée de sa vie. Puis il poussa du bout du pied dans le lac ses haillons, qui lui faisaient horreur, et, dénonant son petit paquet, dont il noya aussi l'enveloppe grossière, il en tira, à la grande surprise de Léonce, un portrait de femme entouré de brillants; une chaîne d'or assez lourde, et deux mouchoirs de batiste garnis de dentelle. C'était là tout ce que contenait son havresac de voyage.

— Vous êtes surpris de voir qu'une espèce de mendiant eût conservé ces objets de luxe, dit-il en se parant de sa chaîne d'or, qu'il étala de son mieux sur son gilet blanc; c'était tout ce qui me restait de ma splendeur passée, et je ne m'en serais défait qu'à la dernière extrémité. *Che volete, Signor mio? pazzia!*

— Vous avez donc été riche? lui demanda Léonce, frappé de l'aisance avec laquelle il portait son nouveau costume.

— Riche pendant huit jours, je l'ai été cent fois. Vous voulez savoir mon histoire? je vais vous la dire.

— Eh bien, racontez-la-moi en marchant, et suivez-moi, dit Léonce. Nous allons reporter à nous deux cette valise dans ma voiture.

— Vous êtes en voyage, Signor?

— Non, mais en promenade, et pour plusieurs jours peut-être. Voulez-vous être de la partie?

— Ah! de grand cœur, d'autant plus que je peux vous être à la fois utile et agréable. J'ai plusieurs petits talents, et je connais déjà à fond ces montagnes dans lesquelles j'erre depuis huit jours. Je ne puis rester nulle part. Ma tête emporte sans cesse mes jambes pour se venger de mon cœur, qui l'emporte elle-même à chaque instant. Mais pour vous faire comprendre ma manière de voyager, c'est-à-dire ma manière de vivre, il faut que je me fasse connaître tout entier.

« J'ignore le lieu de ma naissance, et je ne sais à quelle grande dame coupable ou à quelle malheureuse fille égarée je dois le jour. La femme d'un marchand de poissons me recueillit un matin dans la campagne de Rome, au bord du Tibre, et me donna le nom de Teverino, autrement dit Tiberinus. J'avais environ deux ans; je ne pouvais dire d'où je venais, ni le nom de mes parents. Cette bonne âme m'éleva malgré sa misère. Elle n'avait plus de fils, et elle compta sur moi pour l'assister et la soutenir quand je serais en âge de travailler. Malheureusement, je n'étais pas né avec le goût du travail: la nature m'a gratifié d'une paresse de prince, et c'est ce qui m'a toujours fait croire que j'étais d'un sang illustre, bien que par mon esprit j'appartienne au peuple. Il faut que l'un des deux auteurs de mes jours ait été de cette race de pauvres diables qui sont destinés à tout conquérir par eux-mêmes; et, dans mon origine problématique, c'est le côté dont je suis le moins porté à rougir. Tant que je fus un petit enfant, j'aimai la pêche, mais plutôt comme un art que comme un métier. Oui, je me sentais déjà né pour les inventions de l'intelligence. Ardent aux exercices périlleux et violents, je n'avais pas le goût du lucre. J'éprouvais un plaisir extrême à guetter, à surprendre et à conquérir la proie. Je ne savais pas la faire marchander pour la vendre. Je perdais l'argent, ou je me le laissais emprunter par le premier venu. J'avais trop bon cœur pour rien refuser à mes petits camarades. Je les aidais à bien placer leurs marchandises au lieu de

demander la préférence sur eux. Enfin je mettais ma pauvre mère adoptive au désespoir par mon désintéressement et ma libéralité, qu'elle appelait bêtise et inconduite.

« A mesure que j'acquérais des forces, l'âge lui en ôtait, si bien qu'un jour, n'ayant plus la force de me battre, la seule consolation qu'elle eût goûtée avec moi jusqu'alors, elle me mit à la porte en me donnant sa malédiction et deux carlini.

« J'avais dix ans, j'étais beau comme Cupidon. Un peintre estimé qui m'avait remarqué dans la rue me prit chez lui pour lui servir de modèle, et fit, d'après moi, un saint Jean-Baptiste enfant, puis un Giotto, puis un Jésus enseignant dans le temple; et, quand il eut assez de ma figure, il me renvoya avec vingt pièces d'or, en me recommandant de me vêtir un peu mieux, si je voulais me présenter quelque part pour gagner ma vie. Je sentais déjà naître en moi le goût du luxe; néanmoins je compris que ce n'était pas le moment de me satisfaire de cette façon. Je courus chez ma mère d'adoption, je lui donnai tout ce que j'avais reçu, et, comme touchée de mon bon cœur, elle voulait me retenir chez elle; je lui déclarai que j'avais pris goût à l'indépendance, et que je voulais être libre désormais de choisir ma profession.

« Cette profession fut bientôt trouvée, c'est-à-dire qu'il s'en offrit cent, et que je n'en pris aucune exclusivement. J'avais l'amour du changement, la passion de la liberté, une curiosité effrénée pour tout ce qui me semblait noble et beau. J'avais déjà une belle voix, ma figure et mon esprit se recommandaient d'eux-mêmes. Sur de charmer les yeux et les oreilles, je n'avais point de souci à prendre et ne songeais qu'à cultiver mes facultés naturelles. Tour à tour modèle, batelier, jockey, enfant de chœur, figurant de théâtre, chanteur des rues, marchand de coquillages, garçon de café, cicérone... Ah! Monsieur, ce dernier emploi fut, avec celui de modèle, celui qui profita le plus, sinon à ma bourse, du moins à mon intelligence. La conversation des artistes et l'étude journalière des chefs-d'œuvre de l'art, développèrent tellement mes idées, que bientôt je me sentis supérieur, par mes conceptions et par mes jugements, aux sculpteurs et aux peintres qui s'essayaient à reproduire ma figure, aux voyageurs de toutes les nations que j'initiais à la connaissance des merveilles de Rome. En m'apercevant de l'ignorance ou de la pauvreté d'esprit de tous ceux à qui j'avais affaire, je sentis, de plus en plus, le besoin d'être un esprit supérieur. Je n'aimais point la lecture. S'instruire dans les livres est un travail trop froid et trop long pour la rapidité de ma compréhension. Je m'appliquai donc à approcher le plus possible des hommes vraiment capables, et sacrifiant presque toujours mes intérêts à ce but, je m'instruisis de toutes choses en écoutant parler. Batelier ou jockey, j'observai et je connus les habitudes et les mœurs des gens du monde; enfant de chœur et choriste d'opéra, je m'initiai au sentiment de la musique et à l'art du théâtre. J'ai surpris les secrets du prêtre et ceux du comédien, qui se ressemblent fort. Chanteur de carrefour, montreur de marionnettes ou marchand de brimborions, j'étudiai toutes les classes, et connus les impressions du public et leurs causes. Malin et pénétrant, audacieux et modeste, habile à persuader et dédaigneux de tromper, j'eus des amis partout et des protecteurs nulle part. Accepter la protection d'un individu, c'est se mettre dans sa dépendance; toute espèce de joug m'est odieux. Doué d'un talent d'imitation sans exemple, certain d'amuser, d'attendrir, d'étonner ou d'intéresser quiconque je voudrais, il n'y avait pas une heure dans ma vie où je ne pusse compter sur mes ressources infinies.

« A mesure que je devenais un homme, loin de diminuer, ces ressources décuplaient. Quand vint l'âge de plaire aux femmes... j'eus bien des succès, Monsieur, et je n'en abusai point. La même royale indolence qui m'avait empêché de prodiguer les perfections de mon être dans l'emploi de marchand de poissons, et qui n'était au fond qu'un respect instinctif pour la conservation de ma

puissance, m'accompagna dans mes relations avec le beau sexe. Judicieux et discret, je ne m'attachai pas longtemps au vice, je ne me dévouai point à l'égoïsme, je voulus vivre par le cœur, afin de rester complet et invincible dans ma fierté. Je fus miséricordieux sans effort; on me trahit beaucoup, on ne me trompa guère. Je supplantai beaucoup de rivaux et ne les avilis point. Je formai beaucoup de liens et sus les rompre sans dépit et sans amertume. Tenez, Monsieur, j'ai ici le portrait d'une princesse qui m'a tant tourmenté de sa jalousie que j'ai été forcé de l'abandonner; mais je garde son image en souvenir des plaisirs qu'elle m'a donnés; je ne la montre à personne, et je ne vends pas les diamants, quoique je vive de pain noir et de lait de chèvre depuis huit jours.

— Mais quelle est donc la cause de votre misère présente? demanda Léonce.

— « L'amour des voyages d'une part, et, de l'autre, l'amour, le pur amour, *Signor mio!* A peine avais-je gagné quelque argent que, quittant l'emploi qui me l'avait procuré, vu que la jouissance que j'en avais retirée était épuisée pour moi, je partais, et je voyageais à travers l'Italie. J'ai parcouru toutes ses provinces, me procurant les douceurs de l'aisance quand je le pouvais, me soumettant aux privations les plus philosophiques quand ma bourse était à sec; souvent même restant, avec une sorte de volupté, dans cet état de dénuement qui me faisait sentir le prix des biens que j'avais prodigués, et attendant avec orgueil que le désir me revint assez vif pour secouer ma délicieuse apathie. Tantôt je dédaignais de me tirer d'affaire, sentant que mes inspirations d'artiste n'étaient pas arrivées à leur apogée, et préférant jeûner que de mal déclamer ou de mal chanter. C'est là une grande jouissance, Monsieur, que de sentir son génie captivé par le respect qu'on lui porte! D'autres fois, l'amour me dominait, et je me plaisais à prodiguer mon or à mon idole, heureux encore plus et enivré au delà de toute expression, lorsque, ruiné, je la voyais s'attacher à ma misère, et me chérir d'autant plus que je n'avais plus rien à lui donner. Oh! oui, c'est alors que j'ai laissé passer bien des jours avant de remettre à l'épreuve de telles affections, en remontant sur la roue de fortune; car les nobles cœurs ne s'attachent irrésistiblement qu'aux malheureux. »

— Teverino, votre langage me pénètre, dit Léonce. Si vous ne vous êtes pas vanté, vous êtes un des plus grands cœurs, joint à un des caractères les plus originaux que j'aie encore rencontrés. Quand vous avez commencé votre histoire, je pensais à ce titre d'un chapitre de Rabelais que vous connaissez sans doute, puisque vous connaissez toutes choses...

— *Comment Pantagruel fit la rencontre de Panurge?* dit l'Italien en riant.

— C'est cela même, reprit Léonce, et maintenant je crois pouvoir achever la phrase: *Lequel il aima toute sa vie.*

— On m'a souvent cité ce chapitre; car toutes les personnes qui m'ont aimé, m'ont rencontré sous leurs pieds. Mais je me suis bientôt élevé au niveau de leurs cœurs, et même au-dessus de la tête de quelques-unes, et c'est en cela que je suis un Panurge de meilleure race que celui de Rabelais; je n'ai ni sa lâcheté, ni son cynisme, ni sa gloutonnerie, ni sa habélerie, ni son égoïsme; mais j'ai de commun avec lui la finesse de l'esprit et les hasards de la fortune. Si vous m'emmenez avec vous pour quelques jours, vous verrez que, partageant les aises de votre vie, je n'en abuserai pas un seul instant. Quand j'en aurai assez (et je me dégouterai probablement de votre société avant que vous le soyez de la mienne), vous verrez que vous aurez des regrets et que c'est vous qui me devrez de la reconnaissance.

— C'est fort possible, dit Léonce en riant, quoique je vous trouve avec Panurge une ressemblance que vous niez: la forfanterie.

— Non pas, Monsieur; celui-là est fanfaron, qui promet et ne tient point. Ne soyez pas piqué de ce que je vous avance, que je serai las avant vous de notre lami-

harité. Ce ne sera pas vous qui en serez cause, car je vous en vous du génie et de la grandeur d'âme; mais des circonstances extérieures, indépendantes de notre volonté à tous deux : le monde qui m'amuse un instant et bientôt me déplaît, la contrainte de quelque usage auquel je ne saurai peut-être me soumettre que pour un certain nombre d'heures, quelque personnage qui vous charmera et qui me sera antipathique, enfin un caprice de mon esprit mobile qui m'entraînera à quelque point vers un nouvel aspect des choses, ceci ou cela me forcera de vous quitter. Mais vous n'aurez pas honte de m'avoir connu, et le nom de Teverino ne vous sera jamais odieux, je vous le jure.

— Je sens que vous ne me trompez pas, répondit Léonce, quoique votre inconstance m'effraie. Voyons, pouvez-vous vous engager à vivre vingt-quatre heures de ma vie et à vous transformer des pieds à la tête, moralement parlant, en homme du monde, comme vous l'êtes déjà matériellement?

— Rien ne me sera plus facile; j'aurai d'aussi belles manières et d'aussi nobles procédés que vous-même; car depuis une heure que je suis avec vous, je vous possède déjà. D'ailleurs, n'ai-je pas vécu de pair à compagnon avec la noblesse, quand mes talents me faisaient rechercher? Croyez-vous que si j'avais voulu adopter une manière d'être uniforme, me priver d'émotions vives, comme de m'abstenir de me ruer en un jour et de quitter une marquise pour courir après une bohémienne; enfin que si j'avais voulu me *ranger*, comme on dit, me soumettre à des exigences, me laisser torturer par l'ambition, infliger à ma vanité tous les supplices de la vanité jalouse, subir les caprices des grands, et nuire à mes compétiteurs pour édifier ma fortune et ma réputation, je n'aurais pas fait comme tant d'autres, qui sont entrés dans le monde par la petite porte des artistes, et qui, devenus seigneurs à leur tour, ont vu ouvrir devant eux les deux battants de la grande? Rien ne m'en est plus aisé, et c'est cette facilité même qui m'en a dégoûté. Comptez donc sur mon sentiment des convenances, tant que vos convenances me conviendront, c'est-à-dire pendant vingt-quatre heures, terme que je puis accepter.

— En ce cas, vous allez passer pour un de mes amis que je viens de rencontrer herborisant ou philosophant dans la montagne, et vous serez présenté comme tel à une belle dame que nous allons rejoindre, et que vous entreprendrez dans cette erreur jusqu'à ce que je vous prie de cesser.

— Je ne puis prendre un engagement posé dans ces termes; je serais toujours à votre caprice, et cela gênerait mon génie. Nous sommes convenus de vingt-quatre heures, ni plus ni moins, et il faut que le serment soit réciproque. Je ne vais pas plus loin, si vous ne me donnez votre parole d'honneur de ne pas m'ôter mon masque avant demain à deux heures de l'après-midi; car je vois au soleil qu'il est cette heure-là ou peu s'en faut: de même que de mon côté, je vous autorise, si je me trahis avant l'expiration du contrat, à me remettre, nu, dans le lac où vous m'avez trouvé.

— C'est convenu sur l'honneur, dit Léonce.

En tournant, par derrière le bosquet où la voiture était abritée, Léonce et Teverino parvinrent à replacer la valise sous le coffre de devant, sans avoir été aperçus.

— Laissez-moi aller à la découverte et attendez-moi, dit Léonce; et, comme il s'avavançait sur le chemin, il vit venir à lui Madeleine toute haletante, et portant le hamac.

— Son Altesse vous attend et s'impatiente beaucoup, dit-elle; elle m'a chargée de vous retrouver et de dire à Votre Seigneurie qu'elle s'ennuie considérablement. Tenez! la voilà déjà qui traverse l'eau! Moi, je vais mettre ceci dans la voiture.

Léonce courut offrir la main à Sabina sans s'inquiéter de laisser Madeleine rencontrer Teverino, et sans se demander si elle ne pouvait pas fort bien avoir déjà vu ce vagabond errer dans le pays. Le hasard parut servir ses projets; car à peine eut-il prévenu Sabina qu'il avait un de ses amis à lui présenter, que Teverino sortit du bos-

quet, suivi à distance par l'oiseleur, qui le regardait curieusement et semblait le voir pour la première fois.

## VII.

### A TRAVERS CHAMPS.

— C'est le marquis Tiberino de Montefiori, dit Léonce; un fidèle ami que j'étais bien sûr de rencontrer, cherchant des fleurs pour son magnifique herbier des Alpes, et un aimable compagnon de route que la Providence nous envoie, si vous daignez l'agréer, et lui faire l'honneur d'être admis dans votre cortège.

La belle figure et la bonne grâce du marquis Tiberino chassèrent l'humeur qui obscurcissait le front de lady G...

— Je suis bien forcée de vous obéir en tout, dit-elle tout bas à Léonce, puisque vous êtes mon docteur et mon maître aujourd'hui; et il faut que j'accepte vos prescriptions sans y regarder de trop près.

— Vous n'aurez pas beaucoup de mérite cette fois, dit Léonce, et bientôt j'en appellerai à vous-même. Marquis, offre ton bras à milady; je vais tâcher de repêcher notre curé et ses truites.

Le curé avait fait merveille, et, acharné à ses nombreuses conquêtes, il oubliait l'heure et ses paroissiens, et son office, et sa gouvernante. Il ne fallait plus lui parler de tout cela. En voyant frétiller sur l'herbe le ventre d'argent semé de rubis de ses belles truites, il bondissait lui-même comme une grenouille, et l'on voyait briller dans ses gros yeux ronds la joie innocente de l'homme d'église, qui porte une passion fougueuse dans les *amusements permis*. Léonce l'aïda à faire une caque de joncs et d'osier pour emporter ses poissons, et ainsi emprisonnés, on les remplaça vivants dans l'eau, après avoir assujéti le filet remplaçant avec de grosses pierres.

— Je vous invite à souper ce soir à mon presbytère, s'écriait le curé; elles seront délicieuses, surtout s'il vous reste encore de ce bon vin de tantôt pour les arroser.

— J'ai encore bien mieux, dit Léonce; j'ai aperçu, dans un taillis de chênes, de superbes oronges, des chanelles succulentes, des ceps énormes, et je venais vous chercher pour m'aider à les cueillir.

— Ah! Monsieur! reprit le curé, rouge d'enthousiasme, courons-y avant que les pâtres descendent chercher leurs vaches. Les ignorants écraseraient sous leurs pieds ces mirifiques champignons dont il faut nous emparer absolument. Vous avez bien fait de m'attendre; je connais toutes les espèces alimentaires, et le bollet surtout exige une grande délicatesse d'observations, à cause de la quantité de cousins-germains qu'il possède dans la classe des vénéreux.

— Quo Panurge s'en tire comme il pourra! so dit Léonce en voyant Teverino assis avec Sabina sur un groupe de rochers à quelque distance. S'il dit quelque sottise, je ne veux pas en avoir la honte, et j'aime mieux subir les résultats de l'épreuve que de les affronter.

Il emmena le curé et Madeleine, qui parut pourtant ne les suivre qu'à regret, sans prétexte que tous les champignons étaient empoisonnés et ne pouvaient servir qu'à tuer les mouches.

— C'est le préjugé de beaucoup de paysans, dit le curé, même dans les régions où la connaissance des espèces comestibles pourrait leur fournir une nourriture saine et succulente.

Léonce passa assez près de Sabina pour qu'elle pût le rappeler si le tête-à-tête lui déplaisait. Elle ne le fit point, et ne parut même pas le voir. Quant au curé, il faisait bon marché de toutes choses, lorsqu'il avait en tête quelque amusement champêtre, ou l'attrait de quelque friandise.

Perdu dans le taillis de chênes, Léonce se trouva bientôt séparé du curé, que l'ardeur de la découverte emportait parmi les broussailles, et dont la présence ne se trahissait plus que de loin en loin, par des exclamations d'enthousiasme, lorsqu'un nouveau groupe de champignons s'offrait à sa vue. Madeleine avait docilement suivi le jeune homme et lui présentait son grand chapeau de paille en guise de panier; mais Léonce n'y mettait que

des fleurs de gentiane et des feuilles de baume. L'oiselière était préoccupée, et, un instant, il crut voir des larmes furtives briller dans ses paupières blondes.

— Qu'as-tu, ma chère enfant ? lui dit-il en prenant son bras qu'il passa sous le sien ; quelque souci intérieur te persécute ?

— Ne faites pas attention, mon bon seigneur, répondit la jeune fille ; c'est une folio qui me passe par l'esprit.

— Quoi donc ? dit Léonce en pressant son petit bras contre sa poitrine.

— C'est que, voyez-vous, reprit-elle ingénument, mon bon ami est parti ce matin avant le jour pour la frontière.

— Il te quitte ?

— Oh ! Dieu veuille que non ! je ne crois pas cela. Il s'est chargé d'aller reconnaître un passage qu'il a aperçu et que mon frère prétend impraticable. Lui assure, au contraire, que ce serait mieux pour faire passer la contrebande, et comme il ne veut pas nous être à charge, comme le métier le tente, et qu'il prétend aider mon frère à faire quelque beau coup, il a promis de revenir ce soir et de rapporter une bonne nouvelle ; mais moi j'ai peur qu'il ne revienne point, et je ne fais que prier Dieu tout bas. C'est ce qui me donne envie de pleurer.

— Ce passage est dangereux, sans doute, et tu crains qu'il ne s'expose trop ?

— Ce n'est pas cela. Ce passage est dangereux, puisque mon frère le regarde comme impossible ; mais mon ami est si adroit et si prudent qu'il s'en tirera.

— Que crains-tu donc ?

— Que sais-je ? Ne me le demandez pas, je ne peux pas vous le dire.

— Je te le dirai, moi. Tu crains qu'il ne t'aime plus. Qu'as-tu fait de ta confiance de ce matin ?

— J'ai tort, n'est-ce pas ?

— Je ne sais. Mais ne pourrais-tu te consoler, pauvre ?

— Je ne sais pas, Monsieur, répondit Madeleine d'un ton et avec un regard vers le ciel, qui n'exprimaient pas le doute de l'inconstance provocante, mais l'effroi de l'expérience en face de la douleur.

— Tu ne le sais pas, en effet, reprit Léonce, attentif à sa physionomie, et tu sens que si c'était possible, ce serait du moins bien difficile.

— Cela ne me paraît pas possible du tout. Mais Dieu seul connaît les miracles qu'il peut faire, et on dit que, quand on le prie de tout son cœur, il ne vous refuse rien.

— Ton premier mouvement serait donc de le prier pour qu'il te délivrât de ton amour ? Et c'est là sans doute ce que tu fais maintenant ?

— Non, Monsieur, je ne le ferais que si j'étais sûre de n'être plus aimée ; car si je demandais maintenant de devenir méchante pour quelqu'un qui m'est bon, je demanderais quelque chose que Dieu ne pourrait m'accorder quand même il le voudrait.

— Tu penses que c'est un devoir d'aimer qui nous aime ?

— Oui. Quand Dieu nous a permis de l'aimer, il ne veut pas qu'on cesse par caprice, et je crois même que cela le lâche beaucoup.

— Mais par raison, ce serait différent ?

— Alors, ce serait le devoir. Aimer quelqu'un qui ne vous aime plus, c'est l'offenser et le contrarier. Dieu ne veut pas qu'on tourmente son prochain, surtout pour le bien qu'il vous a fait.

— Tu es un grand philosophe, Madeleine !

— Philosophe, Monsieur ? Je ne connais pas cela.

— Mais quelquefois on aime malgré soi, bien qu'on s'abstienne de le dire, et de faire souffrir celui qui vous quitte ?

— Oui, et cela doit faire beaucoup de mal ! dit Madeleine, dont les vives couleurs s'effacèrent à cette idée.

— Mais on prie, mon enfant, et Dieu vous délivre. N'est-ce pas là ce que tu disais ?

— On a bien de la peine à prier, je suis sûre ; on doit toujours penser à demander autre chose que ce qu'on voudrait obtenir.

— C'est-à-dire qu'en demandant de guérir, on désire, malgré soi, d'être aimée comme on l'était ?

— Je crois bien que c'est cela, Monsieur. Mais enfin, il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu !

— Dieu quelquefois permet alors qu'un autre vous aime et qu'on l'écoute ?

— Je ne sais pas. Quand on n'est pas belle et qu'on pense à un autre, il ne doit pas être aisé de plaire à quelqu'un.

— Mais les miracles de la Providence ! Si ta figure semblait belle à quelque autre que ton ami, et si ton amour et ta douleur, au lieu de lui déplaire, te rendaient plus belle à ses yeux ?

— Vous parlez avec beaucoup de douceur et de bonté, mon cher Monsieur ; on voit bien que vous croyez en Dieu et que vous connaissez sa miséricorde mieux que M. le curé. Mais vous voulez aussi me consoler en me montrant les choses comme cela, et moi je suis si triste que je ne peux pas encore les voir de même. Je pense toujours à ce que je souffrirais si mon bon ami ne m'aimait plus, et si je ne craignais d'être impie, je me figurerais que j'en dois mourir.

— Songe que si tu en mourais et qu'il le sût, il serait éternellement malheureux.

— Et peut-être que le bon Dieu le punirait d'avoir causé ma mort ? Oh ! non, je ne veux pas mourir en ce cas !

— Tu es bonne et généreuse, Madeleine ; eh bien, je te prédis que tu ne seras pas malheureuse sans ressources, et que Dieu n'abandonnera pas un cœur comme le tien.

— Ce que vous dites là me fait du bien, Monsieur, et je voudrais que vous fussiez mon confesseur à la place de M. le curé. Je sens que vous trouveriez pour moi des consolations, et je croirais en vous comme en Dieu.

— Eh bien, Madeleine, prends-moi du moins pour ton conseil et ton ami. S'il t'arrive malheur, confie-toi à moi ; je pourrai quelque chose pour toi, peut-être, ne fût-ce que de te parler religion et de te donner du courage.

— Hélas ! vous avez bien raison ; mais vous êtes de ces gens qui passent dans notre pays et qui n'y restent pas. Dans trois jours peut-être vous serez à plus de mille lieues d'ici.

— Prends ce petit portefeuille, et ne le perds pas. Sais-tu lire ?

— Oui, Monsieur, et un peu écrire aussi, grâce à mon frère qui m'a enseigné ce qu'il savait.

— Eh bien ! tu trouveras là une adresse et des papiers qui te serviront à me faire revenir, ou à te conduire vers moi, en quelque lieu que je me trouve.

— Merci, Monsieur, grand merci, dit Madeleine en mettant le portefeuille dans sa poche ; je ne vous oublierai jamais, car je vois que vous avez beaucoup de savoir en religion, et que votre cœur est bon pour ceux qui sont dans le chagrin ; je vois ce que je ferai. Si mon bon ami est ingrat pour moi, je l'euvrerai vers vous, et je suis sûre que vous lui parlerez si saintement qu'il ne voudra plus m'affliger.

— Tu te sens de la confiance et de l'amitié pour moi ?

— Oh ! beaucoup, dit l'oiselière en pressant naïvement le bras de Léonce contre son cœur.

— Oui-da ! dit le curé en sortant du fourré, si chargé de champignons qu'il pouvait à peine se porter ; vous voici bras dessus bras dessous comme compère et compagnon ! Doucement, Madeleine, doucement, vous êtes une tête sans cervelle, ma fille ; tout ceci tournera mal pour vous !

— Ne la grondez pas, monsieur le curé, répondit Léonce ; elle tournera toujours bien si vous ne vous en mêlez pas.

— Hum ! hum ! reprit le curé en hochant la tête ; vous ne me rassurez guère, vous, avec vos airs de vertu ; vous êtes peut-être beaucoup moqué de moi aujourd'hui ! Allons, laissez le bras de cette petite, et venez voir ma récolte.

— Allons la déposer aux pieds de lady G..., dit Léonce.

— Et où donc est la vôtre ? Quoi ! des fleurs, de mau-



C'était un grand gaillard. (Page 14.)

vaises herbes ! A quoi cela peut-il servir ? Ce n'est pas même bon pour du vulnéraire !

— Cela servira à l'herbier du marquis, reprit Léonce. Et à propos de marquis, pensa-t-il, je suis curieux de savoir si le Frontin n'a pas montré le bout de l'oreille.

Ils retrouvèrent Teverino et Sabina au même endroit où il les avait laissés : mais la négresse et le jockey étaient fort loin, et le marquis était si près de lady G..., il avait un tel air de confiance et de satisfaction, et, de son côté, elle avait l'œil si brillant et les joues si animées, qu'ils ne paraissaient ni l'un ni l'autre mécontents de leur conversation.

— Qu'est-ce que cela ? dit lady G... en voyant le curé étaler fastueusement ses cryptogames sur la mousse. Ah ! les belles pommes d'or, les charmantes découpures d'ambre, les énormes chapeaux de prêtre ! Voilà des plantes bizarres et magnifiques.

— Magnifiques ? bizarres ? dit le curé scandalisé. Dites exquis. Madame ; dites parfumées, fraîches, succulentes ! Dieu ne les a point faites pour l'amusement des yeux, mais bien pour les délices de l'estomac de l'homme.

— Ah ! pardon, monsieur le curé, dit Teverino en

jetant loin de lui un individu suspect ; voici une fausse orange.

— Peut-être, peut-être ! dit le curé. Dans la précipitation de butiner, on peut se tromper.

— Vous vous connaissez donc en toutes choses ? dit Sabina en adressant un doux regard au marquis. Que ne savez-vous pas ?

— Eh bien, comment le trouvez-vous, mon marquis ? lui demanda Léonce en l'attirant à l'écart.

— Puis-je ne pas le trouver charmant ? Y aurait-il deux opinions sur son compte ? S'il n'était pas ce qu'il paraît, vous seriez très-imprudent, cher docteur, de m'avoir présenté un homme qui a tant de séductions.

Sabina parlait d'un ton railleur ; mais elle avait, en dépit d'elle-même, comme une sorte de voile humide sur les yeux qui trahissait un secret enivrement.

— Grands dieux ! qu'aurais-je fait ? pensa Léonce consterné ; et il allait se hâter de lui avouer de quelle mauvaise plaisanterie elle était dupe, lorsqu'un regard inquiet et pénétrant de Teverino, qu'il rencontra, lui ferma la bouche et lui rappela son serment.

— Non, c'est impossible, se dit-il ; cette femme froide





H. DELAVILLE

Perdu dans le taillis de chênes. (Page 22.)

et fière ne pourrait se tromper si grossièrement ! elle ne s'éprendrait pas ainsi à la première vue, d'un marquis de ma façon. Et pourtant, ajoutait-il en examinant Teverino (alors au plus brillant de son rôle), si on ne regarde que la beauté merveilleuse de ce bohémien, l'aisance de ses manières, cet air incroyablement distingué ; si on écoute cette voix harmonieuse, ce langage pétillant d'esprit et de poésie, qui possédera plus de charme ? qui attirera plus de sympathie ? N'est-ce point là un marquis italien qui n'a peut-être point son égal dans toute l'aristocratie de l'univers ? Est-il une seule femme assez aveugle pour n'en être pas éblouie ?

Léonce devint soucieux, et Sabina fut forcée de le secouer pour le tirer de ses rêveries. Le soleil baissait, le temps était propice pour s'en retourner ; le curé, plus impatient encore de faire cuire ses truites et ses champignons que de calmer les inquiétudes de sa gouvernante et de son sacristain, invitait ses convives à revenir avec lui au presbytère. Madeleine, assise à l'écart, et complètement muette, semblait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle.

— Seigneur Léontio, dit le vagabond en italien à

Léonce, au moment où ils allaient remonter en voiture, êtes-vous amoureux de lady Sabina ?

— Vous êtes bien curieux, *Signor marchese!* répondit Léonce avec une sécheresse ironique.

— Non ! mais je suis votre ami, un royal ami, et je dois connaître vos sentiments, afin de ne pas les contrarier.

— Vous êtes un fat, mon cher !

— Vous avez déjà du dépit ? Eh bien, que vous disais-je, que vingt-quatre heures entre nous seraient le bout du monde ? Allons, j'ai deviné votre secret, et je n'ai pas besoin d'insister. Léonce, vous reconnaîtrez que Teverino est un galant homme !

Et s'élançant sur le siège : — C'est moi qui suis le cocher, dit-il à haute voix. Dame Èrebe, dit-il à la négresse, vous irez dans la voiture et je conduirai les chevaux. J'ai la passion des chevaux !

— Ceci n'est pas aimable, observa lady G..., évidemment contrariée de cet arrangement. Notre société n'a guère d'attraits pour vous, Marquis !

— Et puis vous ne connaissez pas le pays, objecta le curé. Nous nous sommes déjà égarés : n'allez pas nous

faire souper de la rosee du soir et coucher à la belle étoile, au moins!

— Laissez donc faire le marquis, dit Léonce, et si vous parlez d'étoile, fiez-vous à la sienne! Sais-tu conduire? demanda-t-il à Teverino.

— Peut-être! répondit celui-ci, quoique je n'aie jamais essayé.

— Grand merci! s'écria le bourru. Vous allez nous verser, nous rompre les os! Il n'y a pas à plaisanter avec les précipices et les chemins étroits. Monsieur! Monsieur! laissez les rênes à ce jeune garçon, qui s'en sert fort bien.

— Ne fais pas de folies, dit tout bas Léonce à Teverino; si tu n'as pas été cocher, ne t'en mêle pas.

— Tout s'improvise, répondit le marquis, et je me sens si inspiré que je conduirais les chevaux du Soleil.

Là-dessus il fonetta les chevaux de Léonce qui partirent au grand galep.

— Pas par ici, pas par ici! cria le curé, jurant malgré lui. Ou diable allez-vous? Sainte-Apollinaire est sur la gauche.

— Vous vous trompez, l'abbé, répondit le phaéton; je connais mieux les montagnes que vous.

Et se penchant vers Léonce, assis immédiatement derrière lui: — Où faut-il aller? lui demanda-t-il à l'oreille.

— Partout, nulle part, au diable, si bon te semble! répondit Léonce du même ton.

— En ce cas, à tous les diables! reprit Teverino, et, fouettant de nouveau, il laissa maugréer le curé que la peur rendit bientôt pâle et muet.

Une telle épouvante n'était pas trop mal fondée. Teverino était plus adroit qu'expérimenté. Naturellement téméraire, et doué d'une présence d'esprit, d'une agilité et d'une force de corps supérieures à celles de la plupart des hommes, il méprisait le danger, et ne connaissait pas d'obstacles moraux ou matériels qu'il ne pût tourner ou franchir. Dans cette persuasion, ravi de l'énergie et de la finesse des chevaux de Léonce, il les lança au bord des abîmes, dédaignant de les ralentir quand le chemin devenait d'une étroitesse effrayante, effleurant les troncs d'arbres, les blocs de rochers, gravissant des pentes abruptes, les descendant à fond de train, et enlevant une roue brûlante sur l'extrême limite du ravin à pic au fond duquel grondait le torrent. D'abord, Sabina eut peur aussi, sérieusement peur; et trouvant la plaisanterie de fort mauvais goût, elle commença à craindre que ce marquis italien ne fût comme les gens mal élevés, qui se font un sot plaisir des souffrances d'une femme timide. Pourtant, elle ne laissa paraître ni son angoisse ni son mécontentement; elle savait que la seule vengeance permise au faible, en pareil cas, c'est de ne point réjouir l'audace brutale par le spectacle de ses tourments. Sabina était assez fière pour affronter la mort plutôt que de sourcilier. Elle s'efforça donc de rire et de railler le curé, bien qu'au fond de l'âme elle fût encore moins rassurée que lui.

Mais bientôt la peur fit place en elle à une sorte de courage exalté; car elle vit que Léonce était quelque peu jaloux de l'incroyable adresse du marquis, et comme, après tout, le danger était vaincu à chaque instant, elle y trouva une nouvelle occasion d'admirer Teverino, qui se retournait souvent vers elle, comme pour puiser de nouvelles forces dans son approbation.

— Il va comme un fou! disait Léonce en mesurant l'abîme, et nous allons bien, pourvu que nous allions longtemps ainsi. N'avez-vous point peur, Milady, et voulez-vous que j'essaie de le calmer?

— De quoi voulez-vous que j'aie peur? répondait-elle en regardant l'abîme à son tour, avec une superbe indifférence, votre ami n'est-il pas magicien? Nous sommes portés par le miracle, et nous pourrions le suivre sur les eaux, si nous avions tous la foi que j'ai en lui.

— C'est du fanatisme, Madame, que vous avez pour le marquis!

— Vous n'en avez pas moins, puisque vous lui avez confié vos destinées et les nôtres!

— Je vous avoue qu'il va en toutes choses beaucoup

plus vite que je ne pouvais le prévoir et qu'il est comme ivre du plaisir furibond que lui cause tant de succès.

— C'est une nature énergique, un courage de lion, dit Sabina piquée de ce reproche. Ce danger me passionne, et, de tout ce que vous avez inventé aujourd'hui, voilà ce qui m'a le plus amusé.

— En ce cas, redoublons la dose! Marche donc, Marquis! tu l'endors!

Teverino donna un tel élan, que le curé se renversa au fond de la voiture, aux trois quarts évanoui de peur, et ne songea plus qu'à dire son *In manus*.

Sabina fit un éclat de rire, la négresse un signe de croix. Quant à Madeleine, elle était véritablement la seule vraiment brave et complètement indifférente au danger. Elle regardait les nuages d'or du couchant où passaient et repassaient les vautours, agités par l'approche du soir.

## VIII.

### ITALIAM! ITALIAM!

Cependant les chevaux s'étant un apaisés dans une montée, le curé reprit l'usage de ses sens. Le précipice avait disparu, et la voiture suivait une tranchée étroite, assez mal entretenue, mais où une chute ne pouvait plus avoir de suites aussi graves que le long de la rampe.

— Où sommes-nous donc à présent? dit le saint homme un peu soulagé. Je ne connais plus rien au pays; la vue est bornée de toutes parts. Mais, autant que je puis m'orienter, nous ne marchons guère du côté de mon clocher.

— Soyez tranquille, l'abbé! dit Teverino; tout chemin conduit à Rome, et en suivant cette traverse un peu cahoteuse, nous évitons un long circuit de la rampe.

— Si nous pouvons passer le torrent, objecta Madeleine avec tranquillité.

— Qui parle de torrent? s'écria le marquis. Est-ce toi petite?

— C'est moi, reprit la jeune fille. Si les eaux sont basses, nous le traverserons. Sinon...

— Sinon, nous passerons sur le pont.

— Un pont pour les piétons, un pont à escalier?

— Nous y passerons; je le jure par Mahomet!

— Je le veux bien, moi! dit l'insouciant Madeleine.

— Et moi, je jure par le Christ que je mettrai pied à terre, et que je passerai le dernier, pensa le curé.

Le torrent ne paraissait pas très-gonflé, et Teverino allait y lancer la voiture, lorsque Madeleine, qui s'était penchée en avant avec une prévoyance calme, l'arrêta vigoureusement.

— L'eau n'est pas claire, dit-elle; une forte avalanche de neige a dû y tomber, il n'y a pas plus de deux heures. Vous n'y passerez pas.

— Milady, voulez-vous vous fier à moi? dit Teverino. Nous passerons, je vous en réponds. Que ceux qui ont peur descendent.

— Je demande à descendre! s'écria le curé en s'élançant sur le marche-pied.

La négresse le suivit, et le jockey, partagé entre le point d'honneur et la crainte de se noyer, se plaça devant les chevaux en attendant qu'on eût pris un parti.

— Sabina, dit Léonce d'un ton d'autorité, descendez.

— Je ne descendrai pas, répondit-elle; c'est la première fois que je sens le plaisir qu'on peut trouver dans le péril. Je veux me donner cette émotion.

— Je ne le souffrirai pas, reprit Léonce en lui saisissant le bras avec force. C'est un acte de démence.

— Vous n'avez point de droits sur ma vie, Léonce, et le marquis, d'ailleurs, en répond.

— Le marquis est un sot! s'écria Léonce, exaspéré de voir la subite passion de lady G... se trahir si follement. Le marquis se retourna et regarda Léonce avec des yeux flamboyants.

— Vous voulez dire que vous êtes deux fous, dit Sabina, essayant de cacher l'effroi que lui causait cette querelle. Je cède à votre sollicitude, Léonce; marquis, vous

descendrez aussi. Le jockey, qui nage comme un poisson, peut se risquer seul à faire passer la voiture.

— Je nage mieux que tous les jockeys et que tous les poissons du monde, reprit Teverino, et je ne vois d'ailleurs pas pourquoi la vie de cet enfant serait exposée plutôt que la mienne. Dans mon opinion, Madame, un homme en vaut un autre, et si j'ai voulu risquer le passage, c'est à moi d'en subir seul les conséquences. Combien valent vos chevaux, Léonce? ajouta-t-il d'un air d'opulence fanfaronne.

— Je t'en fais présent, dit Léonce, noie-les si tu veux. Mais je te dirai deux mots sur l'autre rive, ajouta-t-il à voix basse.

— Vous ne me direz rien du tout; mais demain à deux heures de l'après-midi, c'est moi qui vous parlerai, répondit Teverino. Vous êtes l'agresseur, j'ai le droit de choisir le moment, et, en échange, je vous laisse le choix des armes. En attendant, par respect pour vous-même qui m'avez présenté à cette dame, affectez pour moi une étroite amitié qui explique vos paroles grossières.

— Un duel? un duel avec vous? Eh bien! soit, répondit Léonce, et il ajouta tout haut: Si nous ne nous battons pas ensemble, marquis, après avoir échangé de telles douceurs, c'est qu'on ne peut nous accuser d'être deux poltrons, et, pour le prouver, nous allons passer l'eau ensemble. Eh bien! que fais-tu là? dit-il à Madeleine, qui avait grimpé lestement sur le siège auprès du marquis.

— Bah! il n'y a pas de danger pour moi, dit-elle, et je vous suis nécessaire pour vous diriger. A droite, monsieur le marquis, et puis, à gauche, marchez!

Ce ne fut pas sans une stupeur profonde que les autres voyageurs, arrivés en haut du pont, s'arrêtèrent pour voir s'effectuer ce passage périlleux. Au milieu de l'eau, la violence du courant souleva la voiture, qui se mit à flotter comme une nacelle, entraînant les chevaux vers les arches aiguës du petit pont ogival.

— Cédez au courant, et reprenez! dit Madeleine froidement attentive, comme s'il se fût agi d'une chose facile.

Les chevaux, énergiquement stimulés, et assez forts, heureusement, pour n'être pas emportés par cette voiture légère, firent quelques bonds, perdirent pied, se mirent à la nage, retrouverent pied sur un roc, trébuchèrent, et se relevant sous la puissante main de l'aventurier, gagnèrent, sans aucun accident fâcheux, un endroit moins profond, d'où ils atteignirent facilement la rive, sans qu'un seul trait eût été rompu, et sans que leurs conducteurs fussent mouillés autrement que par quelques éclaboussures.

— Vous voyez, Signora, que vous eussiez pu passer! dit Teverino à lady G... qui accourait pour le féliciter de sa victoire.

— Non pas! dit le curé, tout ému du danger qu'il aurait pu courir; vous eussiez été emportés si la voiture eût été plus chargée. Moi, justement, qui ne suis pas mince, je vous aurais exposés en m'exposant moi-même. Je sentais bien cela.

On remonta en voiture; le jockey prit le siège de derrière et l'oïselière resta sur celui du cocher, à côté de Teverino, qui parut s'entretenir avec elle tout le reste du trajet, d'une manière fort aimable. Mais ils parlaient bas, en se penchant l'un vers l'autre, et Sabina fit, d'un air léger, la remarque que le *bon ami* de Madeleine pourrait bien être supplanté ce soir-là, si elle n'y prenait garde.

— Il n'y a pas de danger que cela arrive, dit Madeleine, qui avait l'ouïe fine comme celle d'un oiseau, et qui, sans avoir l'air d'écouter, n'avait rien perdu des paroles de Sabina. Ce n'est pas moi qui changerai la première.

— Ce n'est pas lui, j'en jurerais sur mon salut éternel, s'écria gaiement le marquis; car tu es une si bonne et si aimable fille, que je ne comprendrai jamais qu'on puisse te trahir!

— Voilà, dit le curé, comment tous ces beaux messieurs, avec leurs compliments, feront tourner la tête à

cette petite fille. L'un lui donne le bras à la promenade, comme il ferait pour une belle dame; l'autre lui dit qu'elle est aimable, et elle est assez sotte pour ne pas s'apercevoir qu'on se moque d'elle.

— C'est donc vous qui lui donnez le bras, Léonce? dit Sabina d'un ton moqueur.

— Pourquoi non? N'avez-vous pas pris son bras pour l'emmener, vous aussi, Madamo? Du moment que nous l'enlevons pour en faire notre compagne et notre convive, ne devons-nous pas la traiter comme notre égale? Pourquoi M. le curé nous blâmerait-il de pratiquer la loi de fraternité? C'est une des joies innocentes et romanesques de notre journée.

— Je n'aime pas les choses romanesques, dit le bourru. Cela dure trop peu, et ne git que dans la cervelle. Vous autres jeunes gens de qualité, vous vous amusez un instant de la simplicité d'autrui; et puis, quand vous avez payé, vous n'y songez plus. Que Madeleine vous écoute, Messieurs, et nous verrons qui lui restera, ou du grand seigneur qui lui refusera un souvenir, ou du vieux prêtre qui, après l'avoir gourmandée comme elle le mérite, l'amènera au repentir et fera sa paix avec Dieu!

— Ce bon curé m'effraie, dit lady Sabina en s'adressant à Léonce. J'espère, ami, que cette pauvre Madeleine n'est pas ici sur le chemin de la perdition?

— Je puis répondre de moi-même, répliqua Léonce.

— Mais non pas du marquis?

— Je vous confesse que je ne réponds nullement du marquis. Il est beau, éloquent, passionné, toutes les femmes lui plaisent et il plaît à toutes les femmes. N'est-ce pas votre avis, Sabina?

— Qu'en sais-je? Nous ferions peut-être bien de faire rentrer la petite dans la voiture.

— D'autant plus, dit le curé, que le chemin redevient fort mauvais, que bientôt le jour va tomber, et que si M. le marquis a des distractions, nous ne sommes pas en sûreté. Donnons-lui pour compagne la négresse en échange de l'oïselière.

— Je ne réponds pas qu'il n'ait pas autant de distraction avec la noire qu'avec la blonde, reprit Léonce. Le plus sûr serait de le mettre en tête-à-tête avec vous, curé!

Cet avis prévalut, et Madeleine rentra dans la voiture, sans marquer ni humeur, ni honte, ni regret. Sa mélancolie était complètement dissipée, le reflet du soleil couchant répandait sur ses joues animées une lueur étincelante de jeunesse et de vie. — Voyez donc comme cette petite laide est redevenue belle! dit Léonce en anglais à lady G..., le soufflé embrasé de Teverino l'a transfigurée.

Sabina essaya de plaisanter sur le même ton; mais une tristesse mortelle pesait sur son regard; la jalousie s'allumait dans son cœur sous forme de dédain, et tout ce que Léonce insinua sur les bonnes fortunes du marquis lui causait une honte douloureuse. Elle s'efforça donc de se persuader à elle-même qu'elle n'avait pas senti, comme Madeleine, le *souffle embrasé* de Teverino passer sur sa tête comme une nuée d'orage.

Il lui fallut bien une demi-heure pour chasser ce remords et retrouver le calme de son orgueil. Enfin, elle commençait à se sentir victorieuse, et le charme lui semblait ne pouvoir plus agir sur elle. Teverino, pour distraire le curé, qui, se flattant toujours d'être en route pour son village, s'étonnait un peu de ne pas reconnaître le pays, avait entamé avec lui une grave discussion sur des matières théologiques. Il s'était frotté à toutes gens et à toutes choses dans sa vie d'aventures. Il avait vu de près quelques prélats, quelques moines instruits, et il était de ces esprits qui entendent, comprennent et se souviennent sans faire le moindre effort. Il avait dans la mémoire une certaine quantité de lambeaux de citations, de commentaires et d'objections qu'il avait entendu débattre, peut-être en passant des plats sur une table de gourmets apostoliques, ou en époussetant les stalles d'un chapitre de théologiens réguliers. Il était loin de l'instruction du bon curé, mais il pouvait paraître, à l'occasion, beaucoup plus fort en ergotage métaphysique. Le curé

était à la fois émerveillé et scandalisé de ce mélange de subtilité et d'ignorance, et le bohémien, plus habile en ceci que le *Medecin malgré lui* de Molière, vu qu'il avait affaire à plus forte partie, réussissait à l'éblouir en éludant les questions positives et en l'acablant de demandes pédantesquement oiseuses; si bien que le bourru se demandait de bonne foi si c'était un rude hérétique armé de toutes pièces, ou un ignorant facétieux qui riait de lui dans sa barbe.

De temps en temps quelques phrases de leur dispute arrivaient aux oreilles de leurs compagnons. « Ceci est une hérésie, une hérésie condamnée! s'écriait le curé, qui ne faisait plus attention aux cahots et aux difficultés de la route. — Je le sais, monsieur l'abbé, reprenait Teverino, et il s'agit de la réfuter. Comment vous y prendrez-vous? Je gage que vous ne le savez pas? — J'invoquerai la grâce, Monsieur, rien que la grâce! — Ce ne sera que tourner la difficulté. Un savant théologien dédaigne les moyens échappatoires! — Une échappatoire, Monsieur! vous appelez cela une échappatoire! — En ce cas-là, oui, monsieur l'abbé; car vous avez pour vous le concile de Trente, et vous ne vous en doutez point! — Le concile de Trente n'a rien interprété là-dessus, Monsieur! Vous allez m'interpréter quelque décret tiré par les cheveux; c'est votre habitude, je le vois bien! »

— Notre bourru me paraît hors de lui, dit Sabina à Léonce; votre ami est-il réellement savant? Je regrette de ne pas les entendre d'un bout à l'autre.

— Le marquis sait un peu de tout, répondit Léonce.

— Seulement un peu? Je le croirais, à son assurance. Beaucoup d'Italiens sont ainsi, c'est le caractère méridional.

— Ce caractère a ses charmes et ses travers; les uns si puérils qu'en est forcé de s'en moquer, les autres si puissants qu'on est forcé de s'y soumettre.

— Mon cher Léonce, dit Sabina, qui comprit l'épigramme effacée sous l'intonation mélancolique de son ami, apercevoir, c'est tout au plus remarquer; ce n'est, à coup sûr, pas se soumettre. Permettez-moi de vous parler de votre ami comme d'un étranger, et de vous dire que c'est la statue d'argile aux veines d'or.

— C'est possible, reprit-il; mais l'or est chose si précieuse et si tentante qu'on le cherche parfois même dans la fange.

— Voilà un mot qui fait frémir.

— Prenez que j'ai dit argile, emblème de fragilité; seulement n'en faites aucune application au caractère du marquis. Étudiez-le vous-même, Sabina; c'est le plus remarquable sujet d'observations que je puisse vous offrir, et je ne l'ai pas fait sans dessein. Seulement, ne vous laissez pas éblouir si vous voulez voir clair. Je vous avoue que moi-même, ayant perdu de vue cet ami, depuis longtemps, et sachant combien sont mobiles ces puissantes organisations, je ne le connais pour ainsi dire plus. J'ai besoin de l'examiner de nouveau, et je ne puis vous répondre de lui que jusqu'à un certain point. Soyez avertie, et tenez-vous sur vos gardes.

— Que signifie cette dernière parole? Me croyez-vous en danger d'enthousiasme?

— Vous savez bien vous-même que vous venez de courir ce danger-là, jusqu'à vouloir traverser le torrent au péril de vos jours, pour lui prouver votre confiance et votre soumission.

— Ne vous servez pas de mots impropres et offensants. On dirait que vous en avez eu du dépit?

— N'avez-vous point vu que c'était de la colère?

— Vous parlez comme un jaloux, en vérité!

— L'amitié a ses jalousies comme l'amour. C'est vous qui l'avez dit ce matin.

— Eh bien, soit; cela orne et anime l'amitié, dit Sabina avec un irrésistible mouvement de coquetterie.

Elle était effrayée d'avoir failli aimer Teverino, et elle s'efforçait de se créer un préservatif en stimulant l'affection problématique de Léonce. Elle n'y réussit que trop. Il prit sa main et l'échauffa dans les siennes, jusqu'à ce qu'elle la retirât brûlante. Madeleine paraissait assoupie; pourtant elle s'éveilla à ce mouvement, et lady G... se

sentit confuse du regard étonné de l'oïseière. Elle lui fit une caresse pour écarter toute hostilité de la pensée de cette enfant; mais ce ne fut pas de bien bon cœur, et il lui sembla que Madeleine souriait avec plus de malice qu'on ne l'en eût cru capable.

— Têtebleu! où sommes-nous? s'écria tout d'un coup le curé en regardant autour de lui.

— Nous en sommes à saint Jérôme, répliqua Teverino.

— Il ne s'agit plus de saint Jérôme, Monsieur, mais du chemin que vous nous faites prendre; quelle est cette vallée? où va cette route? où diable nous avez-vous conduits, enfin?

On était parvenu au sommet d'une montée longue et pénible, et, en tournant le rocher, où depuis une heure on marchait encaissé, on voyait une vallée immense se déployer sous les pieds à une profondeur étourdissante. Du plateau où se trouvaient nos voyageurs, de gigantesques rochers couronnés de neige se dressaient encore vers le ciel; la nature était aride, bizarre, effroyablement romantique; mais devant eux, la route, redevenue une rampe rapide, s'enfonçait en mille détours pittoresques vers les plans abaissés d'une contrée fertile, riante et richement colorée. Quoi de plus beau qu'un pareil spectacle au coucher du soleil, lorsqu'à travers le cadre anguleux de la nature alpestre, on découvre la splendeur des terres fécondes, les flancs verdoyants des collines intermédiaires, que les feux de l'occident font resplendir, ces abîmes de verdure déroulés dans l'espace, les fleuves et les lacs embrasés, semés dans ce vaste tableau comme des miroirs ardents, et, au delà encore, les zones bleuâtres qui se mêlent sans se confondre, les horizons violets et le ciel sublime de lumière et de transparence! Sabina fit un cri d'admiration: — Ah! Léonce! dit-elle en lui reprenant la main, que je vous remercie de m'avoir conduite ici! que Dieu soit loué de cette journée!

— Et moi aussi, je vous remercie bien, dit le curé avec désespoir; nous ne risquons rien de nous recommander à Dieu, car de souper et de gîte il n'en faut plus parler. Nous voici à plus de dix lieues de chez nous, et nous marchons vers Venise ou vers Milan en droite ligne, au lieu de chercher notre étoile polaire et le coq de notre clocher.

— Au lieu de blasphémer ainsi, dit Teverino, vous devriez être à genoux, curé, et bénir l'Éternel, créateur et conservateur de si grandes choses! Me voilà tout à fait mécontent de votre foi, et si je ne vous aimais, je vous dénoncerais de suite à mon oncle le saint-père. Est-ce ainsi, abbé sans cervelle et sans principes, que vous devriez saluer la terre d'Italie et le chemin qui conduit à la ville éternelle!

— C'est donc l'Italie? s'écria Sabina en s'élançant sur le chemin; ma chère Italie, que je rêve depuis mon enfance, et que mon traité de mari me permettait à peine de voir en peinture! Eh quoi! marquis, vous nous avez fait entrer en Italie!

— *O cara patria!* chanta Teverino, et, entonnant de sa belle voix le noble récitatif de *Tancredi*: « *Terra degli avi miei, ti bacio!* »

— Fermez vos oreilles, dit Léonce; voici une nouvelle séduction contre laquelle je ne vous avais pas prévenue. Le marquis chante comme Orphée.

— Ah! c'est la voix de l'Italie! Peu m'importe de quelle bouche elle s'exhale! Il me semble que c'est la terre et le ciel qui chantent ce cantique d'amour et le font pénétrer dans mon cœur. L'Italie! ô mon Dieu! je pourrai donc dire que j'ai au moins salué les horizons de l'Italie! C'est à votre ingénieux vouloir, c'est à l'audace de notre guide que je dois cette jouissance suprême. Laissez-moi vous bénir tous les deux.

En parlant ainsi, Sabina leur tendit la main à l'un et à l'autre, et se mit à courir, entraînée par eux vers une cabane de planches grossières, au seuil de laquelle se dessinait un douanier, vieux soldat farouche, en habit d'un vert sombre comme le feuillage des sapins, et en moustaches blanches comme la neige des cimes.

— Gardien de l'Italie, lui dit le marquis en riant, Cerebere attaché au seuil du Tartare, ouvre-nous la porte de

l'Éden, et laisse-nous passer de la terre au ciel! Saint Pierre en personne a signé nos passe-ports.

Le douanier regarda d'un air de surprise et de doute la figure du vagabond que, huit jours auparavant, il avait laissé passer après mille formalités, quoique sa feuille de route fût en règle. Mais Teverino vit bien, en cette rencontre, qu'une bonne mine et de beaux habits sont les meilleures lettres de créance; car, à peine Léonce eut-il exhibé ses papiers et répondu de toutes les personnes qui se trouvaient avec lui, que le vagabond put passer son chemin la tête haute.

La voiture fut arrêtée un instant et visitée pour la forme. Une pièce d'or, négligemment jetée dans la pousière par Léonce, au pied du douanier, aplanit toutes les difficultés.

— Et maintenant, dit Sabina en courant toujours en avant avec Léonce et le marquis, c'est bien vraiment et sans métaphore la terre d'Italie que je foule; ce sont bien ses parfums que je respire et son ciel qui m'éclaire!

— Arrêtez-vous ici, Signora, dit Madeleine en la saisissant par sa robe; j'ai promis de vous faire voir au coucher du soleil quelque chose de merveilleux, et M. le curé ne se coucherait pas content ce soir si je ne lui tenais parole.

— Pourvu que je couche quelque part, je me tiendrai pour trop heureux! répondit le curé essoufflé de la course qu'il venait de faire pour suivre Sabina.

Et, la voyant s'asseoir sur les bords du chemin, résolue à admirer les talents de l'oiselière, il se laissa tomber sur le gazon, en se faisant un éventail de son large chapeau. Il n'y avait plus de forces en lui pour la résistance ou la plainte.

— Voici l'heure! dit l'oiselière en s'élançant sur les rochers qui marquaient le point culminant de cette crête alpestre; et, avec l'agilité d'un chat, elle grimpa de plateau en plateau, jusqu'au dernier, où, dessinant sa silhouette déliée sur le ton chaud du ciel, elle commença à faire flotter son drapeau rouge. En même temps, elle faisait signe aux spectateurs de regarder le ciel au-dessus d'elle, et elle traçait comme un cercle magique avec ses bras élevés, pour marquer la région où elle voyait tourner les aigles.

Mais Sabina regardait en vain; ces oiseaux étaient perdus dans une telle immensité que la vue phénoménale de l'oiselière pouvait seule pressentir ou discerner leur présence. Enfin, elle aperçut quelques points noirs, d'abord indécis, qui semblaient nager au delà des nuages. Peu à peu ils parurent les traverser; leur nombre augmenta, et en même temps l'intensité de leur volume. Enfin, on distingua bientôt leur vaste envergure, et leurs cris sauvages se firent entendre comme un concert diabolique dans la région des tempêtes.

Ils tournèrent longtemps, dessinant de grands circuits qui allaient en se resserrant, et quand ils furent réunis en groupe compacte, perpendiculairement sur la tête de l'oiselière, ils se laissèrent balancer sur leurs ailes, descendant et remontant comme des ballons, et paralysés par une invincible méfiance.

Ce fut alors que Madeleine, couvrant sa tête, cachant ses mains dans son manteau, et ramassant ses pieds sous sa jupe, s'affaissa comme un cadavre sur le rocher, et à l'instant même cette nuée d'oiseaux carnassiers fondit sur elle comme pour la dévorer.

— Ce jeu-là est plus dangereux qu'on ne pense, dit Teverino en prenant le fusil de Léonce dans la voiture et en s'élançant sur le rocher; peut-être que la petite ne voit pas à combien d'ennemis elle a affaire.

Madeleine, comme pour montrer son courage, se releva et agita son manteau. Les aigles s'écartèrent; mais prenant ce mouvement passager pour les convulsions de l'agonie, ils se tinrent à portée, remplissant l'air de leurs clameurs sinistres, et dès que l'oiselière fut recouchée, ils revinrent à la charge. Elle les attira et les effraya ainsi à plusieurs reprises, après quoi elle se découvrit la tête, étendit les bras, et, debout, elle attendit immobile. En ce moment, Teverino éleva le canon de son fusil, afin d'arrêter ces bêtes sanguinaires au passage, s'il était be-

soin, Mais Madeleine lui fit signe de ne rien craindre, et après avoir tenu l'ennemi en respect par le feu de son regard, elle quitta le rocher lentement, laissant derrière elle un oiseau mort dont elle s'était munie sans rien dire, et qu'elle avait enveloppé dans un chiffon. Pendant qu'elle descendait, les aigles se précipitèrent sur cette proie et se la disputèrent avec des cris furieux.— Voyez, dit Madeleine en rejoignant les spectateurs, comme ils se mettent en colère contre mon mouchoir que j'ai oublié lâ-haut! comme ils font les insolents, maintenant que je ne m'occupe plus d'eux! Allons, laissons-les chanter victoire; ce sont des animaux lâches et méchants qui obéissent et qui n'aiment pas. Je suis sûre que mes pauvres petits oiseaux, quoique bien loin, les entendent, et qu'ils se meurent de peur. Si je leur faisais souvent de pareilles infidélités, je crois qu'ils m'abandonneraient.

— Mais je ne pense pas que tes oiseaux l'aient suivie jusqu'ici? lui demanda Léonce.

— Non, répondit-elle; ils m'auraient suivie si je l'avais voulu; mais je savais qu'ils seraient de trop ici, et je les ai envoyés coucher dans un bois que nous avons laissé sur l'autre bord du torrent.

— Et où les retrouveras-tu demain?

— Cela ne me regarde pas, répondit-elle fièrement; c'est à eux de me retrouver où il me plaira d'être. Ils voient de loin et de haut, et pendant que je fais une lieue ils peuvent en faire vingt.

— Si nous en faisons seulement deux ou trois pour trouver un abri, objecta le curé, qui n'avait pris aucun intérêt à la scène des aigles, nous pourrions remercier la Providence.

— Qu'à cela ne tienne, l'abbé, dit Teverino; je vous réponds d'un bon souper, d'un bon feu pour sécher l'humidité du soir qui commence à pénétrer, et d'un bon lit bassiné pour vous remettre de vos fatigues; à moins pourtant que vous ne vous obstiniez à retourner coucher à Sainte-Apollinaire, auquel cas, milady daignant vous accorder votre liberté, vous pourriez vous en aller à pied et arriver chez vous avec le retour du soleil!

— Bien obligé d'une pareille liberté! dit le curé; puisque je suis tombé dans vos mains, il ne faut pas que j'espère m'en tirer, et si vous vous faites fort de nous héberger supportablement cette nuit, je tâcherai d'oublier les tranches de ma pauvre Barbe, et l'étonnement de mes paroissiens quand la messe de demain ne sonnera point à leurs oreilles!

— Ce n'est pas demain dimanche, et votre infraction est involontaire, dit Teverino. Allons, repartons, et que Dieu nous conduise!

— Eh bien! et moi? dit Sabina effrayée à Léonce. Et mon mari, qui est probablement réveillé à l'heure qu'il est, et qui sans doute fait sa toilette pour venir déjeuner, c'est-à-dire souper dans mon appartement?

— Parlez plus bas, Madame, de peur que le curé ne vous entende, car c'est le seul parmi nous qu'une pareille situation pourrait scandaliser...

— Quoi! nous allons passer la nuit dehors? ce sera la fable du pays.

— Non, soyez certaine du contraire. La compagnie du curé couvre tout, et rien de plus naturel que de s'égarer dans les montagnes, d'y être surpris par la nuit, et de ne rentrer chez soi que le lendemain. Le curé fera assez grand bruit d'une aussi terrible journée, pour que personne ne puisse révoquer en doute sa présence au milieu de nous.

— Mais si votre marquis, dont *vous ne répondez pas*, est un fat, il publiera des choses impertinentes sur mon compte.

— Je vous réponds du moins de le faire taire, s'il en est ainsi. Allons, Sabina, allez-vous donc vous replonger dans de tristes réalités? Qu'avez-vous fait de cet enthousiasme que le sol brûlant de l'Italie vous communiquait tout à l'heure? La poésie meurt au souvenir des convenances mondaines, et si vous manquez de foi, ma puissance sur le milieu que nous traversons va m'abandonner aussi.

— Eh bien! Léonce, voguez la galère!



— L'air fraîche, permettez-moi de vous envelopper de mon manteau, dit Léonce.

— Gardons-en un coin pour cette petite qui est à peine vêtue, dit-elle en cherchant Madeleine à ses côtés.

— Oh ! merci, Seigneurie, je n'ai pas froid, dit l'oïselière qui s'était levée avec Teverino sur le siège.

— Je crains que le curé n'ait eu raison, reprit Sabina en anglais, et que ce ne soit une petite dévergondée. La voilà folle de votre Italien.

— Eh bien ! que vous importe ? dit Léonce.

Teverino poussa rapidement les chevaux à la descente, et sans la vigueur de ces généreux animaux, qui, tout couverts d'écume et de sueur, bondissaient encore d'impatience, ils eussent pu se laisser entraîner sur cette pente d'une lieue de long, en zigzag, partout bordée d'effroyables abîmes. Madeleine n'y songeait pas ; et la nuit déroba bientôt au curé la vue d'une situation qui lui eût donné le vertige.

— Voyez, Signora ! cria enfin le marquis en indiquant des lumières dans le fond ténébreux du paysage : voici la ville, une ville d'Italie !

## IX.

### PRES DE L'ABIME.

— Ne me dites pas le nom de cette ville, s'écria Sabina, je l'apprendrai assez tôt. Il me suffit de savoir que c'est une ville d'Italie pour que mon imagination en fasse une merveille. Voyez, cher curé, si cela ne ressemble pas à un palais enchanté !

— Je ne vois, Madame, en vérité, que des chaudières qui luisent.

— Vous n'êtes guère poète ! Quoi ! il ne vous semble pas que ces lumières sont plus brillantes que d'autres lumières, que leur mystérieux rayonnement dans cette ténébreuse profondeur nous promet quelque surprise inouïe, quelque aventure nouvelle ?

— Voici bien assez d'aventures comme cela pour aujourd'hui, dit le curé ; et je n'en demande pas davantage.

C'était une modeste petite ville de la frontière, dont nous ne dirons pas le nom au lecteur, de crainte de la dégoûter à ses yeux, s'il l'a, par hasard, traversée dans un jour de pluie et de mauvaise humeur ; mais quelle qu'elle soit, Sabina fut frappée de son caractère italien, et sa belle position en amphithéâtre au revers des montagnes, dans une région arborée du vent du nord, chauffée par les rayons du midi, et incessamment lavée par les eaux courantes, lui donnait un aspect de propreté, de honneur et un entourage de riche végétation. La lune, en se levant, montra des murailles blanches, des terrasses couronnées de pampres, des escaliers ornés de vases de pierre où l'aloeïs étalait ses arêtes pittoresques, de petits clochers au toit arrondi et une foule de boutiques remplies d'herbages et de fruits magnifiques éclairés par des lanternes en papier de couleur, qui en faisaient ressortir les riches nuances et les contours transparents. Les rues étaient bordées d'arcades grossières sous lesquelles circulaient des passants de bonne humeur, braves gens pour qui chaque beau soir d'été est une heure de fête, et qui saluaient de rires et de cris joyeux l'arrivée d'une voiture opulente. Une bande d'enfants demi-nus et de jeunes filles curieuses, la chevelure ornée de fleurs naturelles, suivit l'équipage et assista au débarquement des voyageurs, devant l'hôtel *del Leon-Bianco*, sur la place du Marché-Neuf.

L'auberge était confortable, et la vue d'un rôti copieux qui tournait au milieu des flammes, commença à éclaircir le front du curé. Tandis qu'on préparait les meilleures chambres, nos voyageurs virent se dresser la table dans une salle basse, peinte à fresque, avec ce goût d'ornementation et cette charmante harmonie de couleurs qu'on retrouve dans les plus misérables demeures de l'Italie septentrionale. Le curé n'oubliait pas ses truites et ses champignons. C'avait été pour lui jusque-là une fiche de consolation, et il n'avait cessé de répéter qu'avec ce commencement de chère et de festin,

pourvu qu'on trouvât du feu, il n'y avait rien de désespéré. Teverino prit le tablier et le bonnet blanc d'un marmiton et se mit facétieusement à l'ouvrage avec l'abbé, dans la cuisine, prétendant avoir des secrets merveilleux dans cet art. Madeleine aida la négresse à préparer la chambre, de lady G... pendant que cette dernière, penchée au balcon de la salle avec Léonce, prenait plaisir à voir chanter et danser les enfants sur la place.

Quand les flambeaux furent allumés et la table couverte de mets simples et excellents, les convives se réunirent, et Léonce alla chercher l'oïselière pour faire plaisir, disait-il, au marquis ; mais Sabina ne parut pas charmée de cette persistance dans les douceurs de l'égalité. L'hôte se récria :

— Quoi, dit-il en servant le potage sur la table, la fille aux oiseaux dans la compagnie de Vos Seigneuries illustrissimes ? Oh ! je la connais bien, et plus d'une fois je l'ai fait dîner gratis, à cause des jolis tours qu'elle sait faire. Mais est-ce que tu nous amènes toutes tes bestioles, Madeleine ? Je t'avertis que s'il leur faut à chacune un couvert et un lit, je n'ai pas assez d'argenterie et d'oreillers dans ma maison pour tant de monde. Allons, ma fille, va-t'en manger à la cuisine avec les gens de leurs Altesses : sans plaisanterie, je te trouverai bien un petit coin dans le grenier à paille pour te faire dormir.

— Dans le grenier à paille, avec les muletiers et les palefreniers sans doute ? dit le curé. Si c'est là la vie que vous menez, Madeleine, je n'ai pas tort de dire que votre vagabondage vous mènera loin.

— Bah ! bah ! c'est un petit enfant, seigneur abbé, reprit l'hôte, et personne encore n'y fait attention.

— Monsieur l'hôte, dit Sabina, je vous prie de faire mettre un lit dans la chambre de ma négresse ; Madeleine couchera auprès d'elle. Je me suis fait suivre de cette enfant qui nous a divertis de ses talents, et je réponds de sa sécurité.

— Du moment que Votre Altesse daigne s'y intéresser, reprit l'hôte, tout sera fait ainsi qu'elle le commande. Nous l'aimons tous, cette petite : elle est magicienne aux trois quarts ! Dois-je donc lui mettre son couvert à cette table ?

— Eh bien ! oui, répondit lady G..., curieuse de voir en face et aux lumières, quels progrès avait fait l'intimité de l'oïselière et du marquis. Mais elle fut trompée dans son attente : ces deux personnages semblaient être redevenus étrangers l'un à l'autre. Madeleine était chaste et familière avec Léonce et respectueusement calme auprès de Teverino. Ce dernier, qui faisait les honneurs de la table avec une aisance merveilleuse, s'occupait d'elle avec une sorte de bonté paternelle et protectrice, qui faisait ressortir la bienveillance de son caractère sans rien ôter aux convenances de son rôle. Sabina pensa bientôt qu'elle s'était trompée, et le curé lui-même n'eut rien à reprendre aux manières du beau marquis. Il fut plutôt porté à s'effaroucher un peu de l'affection que Léonce témoignait à cette *petite sottie*, qui riait avec lui et paraissait le charmer par ses naïvetés enjouées. Mais l'appétit du bourgeois était si terrible et les délices de la réfection si puissantes, qu'au moment où il eût pu redevenir clairvoyant et grondeur, Madeleine avait quitté la table et s'était assoupie, avec l'insouciance de son âge, sur le grand sofa qui, dans toutes les auberges de cette contrée, décore la salle des voyageurs. De temps en temps, Léonce, placé non loin de ce sofa, se retournait et la contemplait, admirant ce repos de l'innocence, cette pose facile, et cette expression angélique, qui n'appartient qu'au jeune âge.

On était au dessert, et le marquis, exclusivement occupé de lady G..., parlait sur toutes choses avec un esprit supérieur ; du moins c'était un genre de supériorité que les femmes peuvent apprécier : plus d'imagination que de science, une originalité poétique, une sensibilité exaltée. Sabina retomba peu à peu sous le charme de sa parole et de son regard. Le curé remplissait l'office de contradictoire, comme s'il eût eu à cœur de faire briller l'éloquence du jeune homme, et de lui fournir des armes contre la froideur dogmatique et les préjugés étroits du

monde officiel. Léonce, voyant avec humeur l'animation de son amie, prit son album, l'ouvrit, et se mit à esquisser la figure de l'oiselière, sans se mêler à la conversation.

Toute femme du monde est née jalouse, et Sabina avait été si justement adulée pour sa beauté incomparable et son brillant esprit, que l'attention accordée à toute autre créature de son sexe, en sa présence, devait infailliblement lui sembler une sorte d'outrage. Habile à dissimuler ses mouvements intérieurs, elle ne les exprimait que sous forme de plaisanterie; mais ils produisaient en elle un besoin de vengeance immédiate, et la vengeance de la coquetterie, en pareil cas, c'est de chercher ailleurs des hommages, et d'en prendre un plaisir proportionné à l'affront. Elle s'abandonna donc tout à coup aux séductions de Teverino, et ne put s'empêcher de le faire sentir à Léonce, oublieuse de la honte qu'elle avait éprouvée alors que Teverino semblait occupé de Madeleine.

Léonce, qui comprenait parfaitement ce jeu cruel, et qui avait par instants la faiblesse d'en être atteint, voulut avoir la force de le mépriser; mais en se servant des mêmes armes, il s'exposa fort à être vaincu. Il affecta une si grande admiration pour son modèle et une attention si fervente à son travail, qu'il paraissait sourd et aveugle à tout le reste.

— Léonce, lui dit Sabina en se penchant sur son ouvrage, je suis sûre que vous nous faites un chef-d'œuvre, car jamais vous n'avez eu l'air si inspiré.

— Jamais je n'ai vu rien de plus charmant que cette dormeuse de quatorze ans, répondit-il; le bel âge! quel moelleux dans les mouvements! quel sérénité dans l'immobilité des traits! Admirez, vous autres qui êtes artistes aussi par le sentiment et l'intelligence, et convenez qu'aucune beauté de convention, aucune femme du monde ne pourrait se montrer aussi suave et aussi pure dans le sommeil.

— Je suis complètement de votre avis, répondit Sabina d'un ton de désintéressement admirable, et je gage que c'est aussi l'avis du marquis.

— Aucune? A Dieu ne plaise que je m'associe à un pareil blasphème! répondit Teverino. La beauté est ce qu'elle est, et quand on se perd dans les comparaisons, on fait de la critique, c'est-à-dire qu'on jette de la glace sur des impressions brûlantes. C'est la maladie des artistes de notre temps; ils se vouent à certains types, et prétendent assigner à la beauté des limites forgées dans leur pauvre cervelle; ils ne trouvent plus le beau par instinct, et rien ne se révèle à eux qu'à travers leur théorie arbitraire. Celui-ci veut la beauté puissante et fleurie à l'instar de Rubens; cet autre la veut maigre et fluette comme les fantômes des ballades allemandes; un troisième la voudra tortillée et masculine comme Albert Durer; un quatrième raide et froide comme les maîtres primitifs. Et pourtant tous ces anciens maîtres, toutes ces nobles écoles ont suivi un instinct généreux ou naïf; c'est pourquoi leurs œuvres sont originales et plaisent sans se ressembler. Le véritable artiste est celui qui a le sentiment de la vie, qui jouit de toutes choses, qui obéit à l'inspiration sans la raisonner, et qui aime tout ce qui est beau sans faire de catégories. Que lui importe le nom, la parure et les habitudes de la beauté qui le frappe? Le sceau divin peut lui apparaître dans un cadre abject, et la fleur de l'innocence rustique résider quelquefois sur le front d'une reine de la terre. C'est à lui, créateur, de faire de celle qui le charme une bergère ou une impératrice, selon les dispositions de son âme et les besoins de son cœur. Vous êtes assez grand artiste, Léonce, pour faire de cette montagnarde blonde une Sainte Élisabeth de Hongrie, et moi (*Ed io anche son pittore!* puisque j'o sens, puisque je pense, puisque j'aime), je puis voir la Béatrix du Dante sous la brune chevelure de milady.

— Il me semble, Léonce, dit Sabina flattée de ce dernier trait, que le marquis est tout à fait dans vos idées sur l'art, et que vous ne différez que par l'expression. Mais quel est donc ce joli dessin qui sort de votre album? Permettez-moi de le regarder.

— Pardon, Madame, c'est une étude sur le nu, je vous en avertis. Cependant, si vous voulez le voir, mon Faune est assez vêtu de feuillage pour ne pas forcer M. le curé à vous l'ôter des mains, et il a dans son église des saints beaucoup moins austères.

— Cette ébauche est superbe! dit Sabina, en regardant le croquis que Léonce avait fait au bord du lac, d'après Teverino. Voilà une charmante fantaisie, une noble attitude et un ravissant paysage!

— Moi, dit le curé, je trouve que cette figure-là ressemble comme deux gouttes d'eau à M. le marquis. Si on l'*habillait* comme le voilà, on croirait que vous avez voulu faire son portrait; mais, après tout, l'habit ne fait pas le moine, et je vois bien que vous avez mis là sa tête avec ou sans intention.

— Sa belle figure est si bien gravée dans mon souvenir, dit Léonce en jetant un regard significatif à son marquis, qu'il très-souvent elle vient naturellement se placer au bout de mon crayon quand je cherche la perfection.

— Et vous l'avez mis dans un paysage de notre canton, ajouta le curé. Voilà nos petits lacs et nos grandes montagnes, nos sapins et nos rochers; c'est rendu au naturel. Voyez donc, monsieur le marquis!

— La pose est bonne, dit tranquillement Teverino, et la composition jolie, mais le dessin est faible: ce n'est pas ce que notre ami a fait de mieux.

— Moi, je trouve cela très-bien, dit Sabina, qui ne pouvait détacher ses yeux de cette figure.

— Eh bien, je vous en fais hommage, dit Léonce avec ironie; si vous ne trouvez pas cet essai indigne de votre album, il vous rappellera du moins une heureuse journée et de vives émotions.

— J'aime mieux que vous me donniez le dessin que vous faites dans ce moment-ci, répondit lady G..., effrayée du ton de Léonce. Il me semble que vous y mettez plus d'*impegno e d'amore*.

— Non, non, ceci je ne le donne pas, reprit Léonce en serrant son croquis de Madeleine dans son album et en repoussant l'autre sur la table.

— Il fait un temps superbe, dit le marquis en s'approchant de la fenêtre d'un air dégagé. La lune éclaire comme l'aurore. Si nous allions voir la ville? Demain tout sera moins beau et aura perdu son prestige.

— Allons, dit Sabina en se levant.

— Moi, je vous demanderai la permission d'aller voir mon lit, dit le curé; je suis rompu de fatigue.

— Quoi! pour avoir fait sept ou huit lieues dans une bonne voiture bien suspendue? reprit Sabina.

— Non, mais pour avoir eu chaud, et puis froid, et puis froid encore, enfin pour n'avoir pas mangé à mes heures. D'ailleurs, il en est neuf, et je ne vois rien que de naturel dans mon envie de dormir; pourvu que ma pauvre gouvernante ne passe pas la nuit à veiller pour m'attendre!

— *Felicità notte*, l'abbé, dit Teverino. Vous venez, Léonce?

— Pas encore, répondit-il, je veux faire un autre croquis de cette dormeuse.

— Il faut que la dormeuse aille dormir ailleurs, dit le curé d'un ton sévère. Ne va-t-elle pas traîner toute la nuit comme un objet perdu sur ce canapé? Allons, *Sans-Souci*, réveillez-vous! Et il éventa de son grand chapeau la figure de Madeleine, qui fit le mouvement de chasser un oiseau importun, et se rendormit de plus belle.

— Laissez-la donc, curé, vous êtes impitoyable! dit Léonce, en faisant mine de s'asseoir auprès de l'oiselière, sur le sofa.

— Cette fille, observa Sabina, ne peut pas rester ainsi endormie sous l'œil de tout le monde.

— Pardon, cher Léonce, s'écria Teverino en s'approchant; mais il faut obéir aux intentions de milady et de M. l'abbé.

Et prenant la jeune fille dans ses bras, comme un petit enfant, il passa dans une pièce voisine, où il avait vu la négresse se retirer pour préparer son lit.

— Tenez, reine du Tartare, voici un objet qu'on vous



Teverino poussa rapidement les chevaux à la descente. (Page 30.)

confie et que votre noble maîtresse, la blanche Phœbé, vous ordonne de garder comme la prunelle de vos yeux.

Il déposa Madeleine sur le lit, et dit tout bas à la négresse, en se retirant : — Enfermez-vous, c'est l'ordre de milady.

Léonce affecta une grande indifférence à ce qui se passait autour de lui, et il suivit nonchalamment Sabina, qui, après avoir vainement attendu qu'il lui offrit son bras, accepta celui du marquis.

Ce dernier paraissait connaître la ville, bien qu'il n'y fût connu de personne, pas même de l'hôte *del Leon-Bianco*. Il conduisit Sabina prendre des glaces dans un café qui touchait aux vieilles murailles ; car c'était une petite place anciennement fortifiée et qui portait encore la trace des boulets de la France républicaine. Il fit servir en plein air, sur une plate-forme, d'où l'on dominait les fossés et un pêle-mêle d'antiques constructions massives, rongées de lierre et de mousse. A quelque distance se dressait une tour en ruines, dont la lune argentait la silhouette élancée, et qui servait de repoussoir au vaste paysage perdu dans une vague blancheur. Le ciel était magnifique. Léonce s'éloigna et se mit à errer dans les

décombres, plongé, en apparence, dans la contemplation d'une si belle nuit et d'un si beau lieu.

— Je crois bien, dit Teverino en essayant la force de ses doigts sur un débris de ciment qu'il ramassa sous ses pieds, que cette construction est d'origine romaine.

— Je n'en veux rien savoir, répondit Sabina ; j'aime mieux n'en pas douter, et rêver ici un passé grandiose, que de faire des observations archéologiques. On ne jouit de rien quand on veut s'assurer de quelque chose.

— Eh bien, vous êtes dans la vraie poésie, admirable Française ! s'écria Teverino en s'asseyant vis-à-vis d'elle, et je veux me perdre avec vous dans ce paradis de l'intelligence où le divin Alighieri fut introduit par la divine Béatrix. Quand cette comparaison m'est venue tantôt sur les lèvres, je ne me rendais pas compte de la justesse de mon inspiration. Oui, vous avez la lumière de l'esprit jointe à l'idéale beauté, et jamais je n'ai rencontré de femme aussi extraordinaire que vous. C'est la première fois que je quitte l'Italie, et je n'y avais pas connu de Française essentiellement différente de nos femmes, comme vous l'êtes. La femme du Midi a bien des instincts de poète ou d'artiste, mais dans le caractère plus que



H. DELAVILLE.

M. SAND.

Je suis sûr que vous nous faites un chef d'œuvre. (Page 31.)

dans l'intelligence; et d'ailleurs, son éducation bornée, sa vie lascive et paresseuse ne lui permettent pas de se rendre compte de ses émotions comme vous savez le faire, vous, Madame! Et comme vous exprimez vos pensées, même dans notre langue, à laquelle vous donnez une forme étrange, toujours noble et saisissante! Oui, vos sentiments sont des idées, et il me semble, en causant avec vous, que je vous suis dans une région inconnue aux autres êtres. Vous jugez toutes choses, rien ne vous est étranger, et votre science ne vous empêche pas de vous émuoir et de vous passionner comme ces pauvres créatures qui aiment et admirent sans discernement. Votre imagination est encore aussi riche que si vous n'aviez pas la connaissance de tous les secrets de l'humanité, et, au delà de votre sagesse étonnante, l'idéal vous transporte toujours vers l'infini! En vérité, mon cerveau s'enflamme au foyer du vôtre, et il me semble que je m'élève au-dessus de moi-même en vous écoutant!

C'est par un tel flux de phrases élogieuses que Teverino versa le poison de la flatterie dans l'âme de la fière lady. Il y avait loin de cette admiration sans bornes et

manifestée avec cet *entrain* italien qui ressemble tant à l'émotion, à la philosophique taquinerie de Léonce. Ce qui lui prêtait un charme irrésistible, c'est que Teverino était à peu près convaincu de ce qu'il disait. Il n'avait guère rencontré de femmes cultivées à ce point, et cette nouveauté avait pour son esprit de recherche avide et d'observation incessante un attrait véritable. Il voulait mettre cette supériorité féminine à l'aise, afin de la voir se manifester dans tout son éclat, et, sachant fort bien que de tels dons sont unis à un grand orgueil, il le caressait par d'ingénieuses adulations. Il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, que lady G... distinguât cette passion de connaître de la passion d'aimer. Elle n'avait jamais trouvé d'homme aussi blasé et aussi naïf en même temps que Teverino; Léonce était beaucoup moins avide d'esprit et beaucoup moins tranquille de cœur auprès d'elle. Elle ne vit donc que la moitié du caractère de cet Italien, véritable dilettante de jouissance intellectuelle, qui, sans compromettre le calme de son propre cœur, attaqua vivement le sien pour l'observer comme un type nouveau dans sa vie.

Elle parla longtemps avec lui, et de quoi, entre un

beau jeune homme et une belle jeune femme, si ce n'est d'amour ? Il n'est point de thème plus impuisable dans un tête-à-tête de ce genre, au clair de la lune. La femme se plait de la vie, pleine des illusions, trace l'idéal de l'amour, et fait pressentir des transports qu'elle voile sous un transparent mystère de déhance et de pudeur. L'homme s'exalte, renie les préjugés, et condamne les crimes de ses semblables. Il veut justifier et réhabiliter le sexe masculin dans sa personne. Par mille adroites insinuations, il s'offre pour expier et réparer le péché originel, tant as que, par mille détours plus adroits encore, on elude son hommage et on le ramène à une nouvelle ferveur. Ceci est le résumé banal de tout entretien de cette nature entre gens civilisés. C'est le résumé de ce qui s'était passé, avec plus d'art encore et de dissimulation, entre Sabina et Léonce, le matin même. Mais avec Teverino Sabina eut moins d'effort et plus de douceur. Au lieu de reproches et d'culpations agitées, elle n'eut que le tranquille parfum de l'encens à respirer. Aussi courut-elle un danger beaucoup plus grand, celui de donner de la tendresse à qui ne lui demandait que de l'imagination.

Comme l'aventurier, au fort de ses dithyrambes, parlant haut dans la nuit sonore, Sabina fut un peu effrayée de voir reparaître Léonce au bas du rempart.

— Voir Léonce ! dit-elle pour réprimer sa faconde.

— Il est bien soucieux et rêveur, ce soir, le pauvre Léonce ! dit Teverino en baissant la voix.

— Je ne l'ai jamais vu si maussade, reprit-elle ; on dirait qu'il s'ennuie avec nous.

— Non, Madame ; il est amoureux et jaloux.

— De l'oïselière, sans doute ? dit-elle d'un ton dédaigneux.

— Non, de vous ; vous le savez bien.

— Vous vous trompez, marquis, il y a quinze ans que nous nous connaissons, et il n'a jamais songé à me faire la cour.

— Eh bien, Madame, je vous jure qu'il y pense sérieusement aujourd'hui.

— Ne faites pas cette plaisanterie, elle me blesse.

— N'est-il pas un galant homme, un grand artiste, un aimable et beau garçon ? Son amour vous était dû, et vous ne pouvez pas en être offensée.

— J'en serais mortellement peinée, car je ne pourrais le partager.

— Cela est effrayant, Madame. En ce cas, je vois bien que nul homme ne sera aimé de vous ; car nul homme ne peut se flatter d'égaliser Léonce.

— Vous vous trompez, marquis ; il a toutes sortes de perfections dont je le tiendrais quitte, s'il ne lui manquait une toute petite qualité, qu'on peut espérer de trouver ailleurs.

— Laquelle ?

— La faculté d'aimer naïvement, sans orgueil et sans défiance.

En disant ces paroles, elle s'était levée pour aller à la rencontre de Léonce, et, à la manière dont elle s'appuya avec abandon sur le bras de Teverino, celui-ci se dit : « Vaincre ce grand courage n'est pas si difficile que je croyais. »

Sabina s'était imaginé parler bien bas ; mais, comme elle venait de descendre les degrés qui conduisaient dans l'amphithéâtre verdoyant des anciens fossés, elle ne se rendit pas compte de la sonorité de ce lieu, et elle ne se douta point que Léonce eût tout entendu. Il fut tellement blessé et affecté de ses dernières paroles, qu'il eut la force de dissimuler et de reprendre le calme de son rôle. Il y réussit au point de faire croire à Teverino lui-même qu'il s'était trompé, et a lady G... qu'elle avait raison de lui attribuer une grande froideur. Il leur proposa de monter au sommet de la tour démantelée, leur promettant, sur ce point culminant, une vue magnifique et un air encore plus pur que celui des remparts. Ils firent donc cette tentative. Léonce passa le premier pour leur frayer le chemin qu'il venait d'explorer seul, pour écarter les ronces et les avorter à chaque marche écroulée ou glissante de l'escalier en spirale.

Malgré ces précautions, l'ascension était assez pénible

et même dangereuse pour une femme aussi délicate et aussi peu aguerrie contre le vertige que l'était lady G..., mais la force et l'adresse du marquis lui donnaient une confiance singulière, et, ce qu'elle n'eût jamais osé entreprendre de sang-froid, elle l'accomplit d'enthousiasme, tantôt appuyée sur son épaule, tantôt les mains enlacées aux siennes, tantôt soulevée dans ses bras robustes.

Dans ce trajet émouvant, plus d'une fois leurs chevelures s'effleurèrent, plus d'une fois leurs haleines se confondirent, plus d'une fois Teverino sentit battre contre sa poitrine haletante de fatigue un cœur ému de honte et de tendresse. La lune pénétrant par les larges arcades brisées de la tour, projetait de vives clartés sur l'escalier, interrompues de distance en distance par l'épaisseur des murs. Dans ces intervalles de lumière et d'obscurité, tantôt on se trouvait bien près et tantôt bien loin de Léonce, qui, feignant de ne rien voir, ne perdait pourtant rien de l'émotion croissante de ses deux compagnons. Enfin l'on se trouva au faite de l'édifice. Un mur circulaire de huit pieds de large, sans aucune balustrade, en formait le couronnement, et Léonce en fit tranquillement le tour, mesurant de l'œil cette muraille lisse qui allait perdre sa base cyclopéenne dans les fossés à cent pieds au-dessous de lui. Mais Sabina fut saisie d'une terreur insurmontable et pour elle-même et pour Teverino qui, debout auprès d'elle, s'efforçait en vain de la rassurer. Elle s'assit sur la dernière marche, et ne respira tranquille que lorsque le marquis se fut assis à ses côtés et l'eût entourée de ses deux bras, comme d'un rempart inexpugnable. Les chouettes effarouchées s'élevaient dans les airs en poussant des cris de détresse. Léonce, sous prétexte de découvrir leurs nids et de porter des petits à l'oïselière, pour voir comment elle se tirerait de leur éducation, redescendit l'escalier et alla fureter dans les étages inférieurs, où bientôt le craquement de ses pas sur le gravier cessa de se faire entendre.

Teverino n'était plus aussi maître de lui-même qu'il avait pu l'être en prenant des glaces un quart d'heure auparavant, avec Sabina, dans un isolement moins complet. D'ailleurs, Léonce paraissait si indifférent aux conséquences possibles de l'aventure, qu'il commençait à ne plus s'en faire un cas de conscience aussi grave. Cependant, l'étonnante loyauté de ce bizarre personnage lutait encore contre l'attrait de la beauté et l'orgueil d'une pareille conquête. Il réussit à dissiper les terreurs de Sabina, et, pour l'en distraire, il lui proposa d'entendre un hymne à la nuit, dont il improviserait les paroles, et qu'il se sentait l'envie de chanter en ce lieu magnifique. Il lui avait déjà donné un échantillon de sa voix, qui faisait désirer d'en entendre davantage. Elle y consentit, tout en lui disant que tant qu'elle le verrait debout sur ce piédestal gigantesque, elle aurait un affreux battant de cœur.

— Eh bien ! répondit-il, je suis toujours certain d'être écouté avec émotion, et beaucoup de chanteurs de profession auraient besoin d'un semblable théâtre.

La facilité et même l'originalité de son improvisation lyrique, l'heureux choix de l'air, la beauté incomparable de sa voix, et ce don musical naturel, qui remplaçait chez lui la méthode par le goût, la puissance et le charme, agirent bientôt sur Sabina d'une manière irrésistible. Des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux, et lorsqu'il revint s'asseoir auprès d'elle, il la trouva si exaltée et si attendrie en même temps, qu'il se sentit comme vaincu lui-même. Il l'entoura de ses bras en lui demandant si elle avait encore peur ; elle s'y laissa tomber en lui répondant d'une voix entrecoupée par les larmes : « Non, non, je n'ai plus peur de vous. »

En ce moment leurs lèvres se rencontrèrent ; mais aussitôt les pas de Léonce résonnant sous la voûte de l'escalier à peu de distance, les rappelèrent brusquement à eux-mêmes. On distinguait dans le lointain les battements de mains de plusieurs personnes qui, du bord des remparts où elles se promenaient, avaient entendu ce chant admirable planer dans les airs comme la voix du génie des ruines. Elles applaudissaient avec transport l'artiste inconnu dispensateur d'une jouissance si chère



aux oreilles italiennes ; mais ces applaudissements firent tressaillir Sabina encore plus que l'approche de Léonce. Il lui sembla que c'était comme une ironique fanfare sonnée sur son imminente défaite, et elle eut besoin de constater qu'elle était assise de manière à demeurer, même de très-loin, invisible aux regards curieux, pour se rassurer contre la honte d'une pareille faiblesse.

## X.

## LO QUE PUEDE UN SASTRE.

Nos voyageurs firent le tour des murailles en dehors de la ville, et quand ils arrivèrent à l'auberge du Lion-Blanc, où ils entrèrent par une petite porte donnant sur des jardins, onze heures sonnaient à l'horloge de la place. Un attroupement de bourgeois et d'artisans s'était formé devant la principale entrée de l'hôtellerie, et l'hôte paraissait soutenir une discussion animée.

— Que voulez-vous, Seigneuries ? répondit-il aux interrogations de Léonce et de Teverino, en poussant la porte au nez des curieux ; les gens de la ville prétendent qu'un grand chanteur est logé dans ma maison, que c'est au moins le signor Rubini, qui, pour se soustraire aux importunités de nos dilettanti, cache son nom et sa présence, et que je suis le complice de son incognito. Les uns veulent absolument qu'il se montre au balcon pour recevoir les félicitations du public qui l'a entendu chanter, il n'y a pas plus d'une demi-heure, du côté des remparts ; d'autres parcoururent toute la ville, entrent dans tous les cafés, demandant à grands cris le signor Rubini ; enfin, je ne sais plus que faire. J'ai eu l'honneur de voir passer plusieurs fois dans ma maison le signor Rubini ; je sais bien qu'il n'y est pas.

Cet incident donna à Teverino l'idée d'une facétie en même temps que le désir de tenter une épreuve sur Sabina.

— Écoutez, dit-il à son hôte, je chante passablement, et c'est moi qui tout à l'heure exerçais ma voix du côté de la grande tour. Je suis le marquis de Montefiore. Est-ce que vous ne m'aviez pas encore reconnu ?

— J'ai parfaitement reconnu votre illustrissime Seigneurie aussitôt qu'elle est descendue de voiture, répondit l'hôte, incapable d'avouer qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu la figure de Teverino ; si je ne l'ai pas saluée par son nom, c'est que j'ai craint de trahir l'incognito que les personnes de qualité ont parfois la fantaisie de garder en voyage.

— Eh bien, reprit le prétendu marquis, persévérez dans votre louable discrétion jusqu'à ce que j'aie quitté la ville, et, en récompense, je ne passerai jamais chez vous sans m'arrêter pour y prendre quelque chose. J'ai la fantaisie de me permettre une innocente plaisanterie envers les habitants mélomanes de votre noble cité. Allumez des flambeaux sur la galerie, et annoncez que l'artiste, dont on a entendu la voix, va se rendre aux désirs du bienveillant public.

— Que prétends-tu ? lui demanda Léonce, tandis que l'hôte courait exécuter ses ordres, te faire passer pour Rubini ?

— Il le peut, dit Sabina avec entraînement.

— Signora, lui répondit l'aventurier en portant la main de lady G... à ses lèvres, en signe de gratitude pour cet éloge, je n'ai pas une pareille prétention, et je veux donner une petite leçon à des auditeurs assez sots pour faire une si grossière méprise ; et puis je veux terminer les plaisirs de votre journée par une comédie qui vous divertira peut-être. Toutes nos chambres donnent sur cette galerie qui longe la place. Tenez-vous dans la vôtre en regardant par la fente de votre porte, et ne me trahissez pas, vous, Léonce, en ayant l'air de me connaître.

Quand tout fut disposé comme l'entendait Teverino, Sabina, cachée avec Léonce derrière un rideau, vit paraître, sur la galerie éclairée, un personnage misérable, les cheveux en désordre, la barbe hérissée, l'œil hagard, la démarche traînante, et vêtu de mechants habits beau-

coup trop étroits pour lui. Il lui fallut quelques minutes pour reconnaître, sous ce travestissement ridicule, l'élegant Tiberino de Montefiore. Tout était changé, écriqué, appauvri dans son air et dans sa personne. La veste du plus jeune fils de l'hôte bridait sa poitrine et la faisait paraître rentrée, un pantalon court et trop étroit lui allongait les jambes ; ses mains pendaient sans grâce sur ses flancs paresseux ; une casquette qu'on eût dit ramassée au coin de la borne, une mauvaise guitare passée en sautoir, un gros bâton de pèlerin, tout lui donnait l'aspect d'un misérable histrion ambulante. Sabina essaya de rire ; mais son cœur se serra sans qu'elle pût en apprécier la cause, et Léonce, surpris de ce défi jeté à son indiscrétion, se demanda quelle pouvait être l'audacieuse fantaisie de son complice.

À l'aspect de ce triste personnage, la foule rassemblée au-dessous de la galerie, et qui avait commencé par battre des mains à son approche, changea tout à coup ses cris d'admiration en huées et en sifflets, menaçant d'enfoncer les portes et de rosser l'hôte *del Leon-Bianco*, pour lui apprendre à se moquer ainsi de ses honorables concitoyens.

— Un petit moment, gracieux public, dit Teverino après avoir apaisé la rumeur par des gestes mêlés d'impertinence et d'humilité, prenez pitié d'un pauvre artiste qui a osé profiter de la circonstance pour vous exhiber ses petits talents. S'il ne réussit pas à vous amuser, il s'offrira lui-même à votre courroux et tendra le dos aux poignées de monnaie dont il vous plaira de l'accabler.

Tout public est capricieux et mobile. Les lazzis de Teverino eurent bientôt adouci celui de la petite ville, et, à défaut du grand chanteur, on consentit à écouter le misérable saltimbanque. Il demanda un sujet d'improvisation et débita plusieurs centaines de vers roullants avec une emphase burlesque ; après quoi il se mit à miauler, à aboyer, à hennir, à contrefaire le cri de divers animaux, à siffler des variations sur un air des rues, et à imiter la voix de *pulcinella*, le tout avec une facilité merveilleuse, et s'accompagnant en même temps du grattamento monotone et discordant de la guitare.

Quand il eut fini, une pluie de gros sous fit résonner le plancher de la galerie, et le public, l'accablant d'applaudissements ironiques, redemanda à grands cris le chanteur merveilleux. C'était un mélange confus de sifflets, de rires et de trépignements d'impatience. De mauvais plaisants demandaient la tête de l'hôte du Lion-Blanc.

— Eh bien, Messieurs, dit Teverino, il faut vous satisfaire ; le grand chanteur m'a promis de se faire entendre si je réussissais à vous distraire de lui pendant quelques instants. Ma gageure est gagnée, et je vais lui porter vos hommages empressés.

Là-dessus, Teverino rentra dans sa chambre, et en ressortit bientôt peigné et paré. Seulement, dans l'interval, il fit adroitement étendre une partie des lumières, de façon qu'on ne pouvait plus le voir assez distinctement pour constater que c'était le même homme. Il précluda sur la guitare avec un rare talent et chanta une barcarolle avec tant de charme, que la foule, enthousiasmée, cria *bis* avec fureur. Il consentit à recommencer, et quand ce fut fini, il se pencha sur la balustrade d'un air de protection aristocratique. Les cris d'enthousiasme firent place à un profond silence. « Amis, dit-il alors avec une distinction d'accent où l'on ne trouvait plus rien de l'emphase de l'histrion, j'ai consenti à me faire entendre, bien que je sois, par ma position, tout à fait indépendant des caprices d'un public de village et de toute espèce de public. Vous faisiez un tel vacarme sous mes fenêtres, qu'il m'était impossible de dormir, et que j'ai été forcé de transiger ; mais pour vous punir de votre indiscrétion, je ne chanterai pas davantage, et si vous ne prenez le parti de vous retirer au plus vite dans vos maisons, je vous prévient que vous allez être inondés par les pompes à incendie que j'ai fait venir dans cet hôtel, et qui sont prêtes à fonctionner au premier cri de révolte. »

La foule, épouvantée, se dispersa en un clin d'œil, persuadée qu'elle venait d'impatienter quelque haut per-

sonnage, et, dans son humble gratitude, on l'entendit battre des mains en se retirant à travers les rues.

Une demi-heure après, tout était silencieux dans la ville, et tout le monde couche à l'hôtel du Lion-Wanc, excepté Savina et Teverino qui causaient encore, penchés sur la balustrade de la galerie, commentant cette dernière aventure, et riant avec précaution, de peur d'éveiller leurs compagnons de voyage.

— Voyez ce que c'est que le préjugé, disait le bohémien. Cette foule imbécile ne se doute pas qu'elle a sifflé et applaudi le même homme.

— Faut-il vous avouer, marquis, répondit Sabina, que j'y aurais été trompée la première, si vous ne m'eussiez averti ?

— Bien vrai, Signora ? Je suis heureux de vous avoir procuré un peu d'amusement.

— Je ne sais pas si je peux vous remercier de l'intention. La scène était bizarre, plaisante peut-être, et pourtant elle m'a fait mal.

— Nous y voilà, pensa Teverino ; et il pria lady G... de s'expliquer.

— Quoi ! vous ne comprenez pas, lui dit-elle d'une voix émue, qu'il est pénible de voir travestir la noblesse et la beauté ?

— J'étais donc bien laid sous ces méchants habits ? reprit-il moins touché du compliment que Sabina ne devait s'y attendre, après ce qui s'était passé entre eux.

— Je ne dis pas cela, repliqua-t-elle d'un ton moins tendre ; mais toute l'élégance de vos manières ayant disparu, et toute la dignité de votre personne ayant fait place à je ne sais quoi de cynique et de honteux, je souffrais de vous voir ainsi, et je ne pouvais me persuader que ce fût vous !

— Et c'était moi, pourtant, c'était bien moi !...

— Non, marquis, c'était le personnage que vous vouliez représenter, et ce personnage n'avait rien de vous.

— Mes manières et mon langage étaient affectés, j'en conviens ; mais enfin c'était toujours ma figure, ma voix, mon esprit, mon cœur, ma personne, mon être, en un mot, qui se cachaient sous ces apparences. J'avais donc entièrement disparu à vos yeux ? Cela est étrange !

— Ce que je trouve étrange, c'est que vous vous étonniez de ma stupeur. Les manières et le langage sont l'expression de l'esprit et du caractère, et l'être moral semble se transformer quand l'être extérieur se décompose.

— Et les habits y sont pour beaucoup aussi, dit Teverino avec une philosophie ironie.

— Les habits ? dites-vous ? Je ne crois pas.

— Si fait ; pensez-y bien, Signora. Je suppose que je me présente de nouveau devant vous avec les habits rapiés et mesquins du fils de notre hôte... supposons même que je sois ce fils, qui est, je crois, garde forestier ou employé à la gabelle...

— Où voulez-vous donc en venir ? Achevez.

— Eh bien ! je suppose que, conservant ma figure, mon cœur et mon esprit tels que Dieu les a faits, je vous apparaisse pour la première fois pauvrement accouré et appartenant tout de bon à une condition très-humble...

— Votre supposition n'a pas le sens commun : on ne trouve guère dans ces races obscures le cachet de noblesse et de grâce qui vous distingue.

— Guère, c'est possible ; mais enfin cela se trouve quelquefois. Il y a des dons naturels que Dieu semble avoir départis à de pauvres hères, comme pour railler les prétentions de l'aristocratie.

— Vous voilà dans les idées de Léonce ; je ne les discute pas ; mais ce que je puis vous répondre, c'est que de tels dons ont une rapide influence sur l'existence et la condition de celui qui les possède. Un pauvre hère, comme vous dites, lorsqu'il se sent investi providentiellement de l'intelligence et de la beauté, transforme activement le milieu fâcheux où le caprice du sort l'a jeté ; il se fraie une route nouvelle ; il aspire sans cesse à l'élégance de la vie, aux nobles occupations, aux jouissances de l'esprit, aux privilèges de la beauté, et il se place bientôt au rang qui semblait lui être dû.

— Il est très-vrai qu'il y aspire fortement, reprit Teverino, et très-vrai encore qu'il y arrive quelquefois ; mais il est plus vrai encore de dire qu'il échoue la plupart du temps, parce que la société ne le seconde pas ; parce que les préjugés le repoussent, parce qu'enfin il n'a pas contracté dans sa jeunesse l'habitude de se complaire dans la contrainte, et que son éducation première le ramène sans cesse vers l'insouciance, ennemie de la lutte et de l'esclavage.

— Eh bien ! ce que vous dites là donne tort à votre premier raisonnement. Les habits ne prouvent donc rien, mais bien les habitudes, c'est-à-dire le langage et les manières.

— Habits, langage et manières, tout cela fait partie des habitudes de la vie : c'en est l'expression ; et la condition de l'homme pauvre et obscur est la chose la plus significative pour le vulgaire ; mais ce sont là des habitudes pour ainsi dire extérieures, et l'être moral n'en a pas moins de prix devant Dieu.

— Je ne conçois rien à de telles distinctions, marquis ! Dans votre bouche, c'est un raisonnement généreux et désintéressé ; mais dans la bouche du personnage que vous vous amusez tout à l'heure à représenter, ce seraient d'insolentes et vaines prétentions. La philanthropie vous égare ; l'être moral ne peut se détacher ainsi de l'être extérieur. Là où le langage est ridicule, les habitudes grossières, le désordre habituel, la mine impertinente et le métier ignoble, pouvez-vous espérer de découvrir un grand cœur et un grand esprit ?

— Cela se pourrait, Madame ; je persiste à le croire, malgré votre dédain pour la misère.

— Ne me calomniez pas. Il est une misère que je plains et respecte : c'est celle de l'infirme, de l'ignorant, du faible, de tous ces êtres que le malheur de leur rare jette à demi morts, physiquement ou moralement, dans le grand combat de la vie. Etiolés de corps ou d'esprit avant d'avoir pu se développer, ces malheureux sont bien les victimes du hasard, et nous nous devons de la plaindre et de les secourir ; mais celui qui *pouvait* et qui n'a pas *voulu* est coupable, et ce n'est pas injustement que la société le repousse et l'abandonne.

— Soit, dit Teverino avec un mélange de hauteur et de bonté. Il faudrait être Dieu pour lire dans son cœur et pour savoir si, alors, il ne trouve pas en lui-même des consolations que le monde ignore ; si, entre la suprême bonté et lui, il ne s'établit pas un commerce plus pur et plus doux que toutes les sympathies humaines et que toutes les protections sociales. Je me figure, moi, que les dons de Dieu servent toujours à quelque chose, et que les derniers sur la terre ne seront pas les derniers dans son royaume. *Quelqu'un* l'a dit autrefois... Mais je m'aperçois que je tourne à la prédication et que j'empie sur les droits de notre bon curé. Je dois me contenter de vous avoir montré que je savais jouer la comédie. On m'a toujours dit que j'étais né comédien, et pourtant j'ai un cœur sincère qui m'a toujours entraîné contrairement aux lois de la prudence.

— Allons, vous êtes un mime incroyable, dit Sabina, et vous vous êtes tiré de cette farce italienne comme l'eût fait un cocher facétieux en vacances. J'admire l'enjouement et la jeunesse de votre caractère, et pourtant je vous avoue que j'en suis un peu effrayée.

— Vous me croyez frivole ?

— Non, mais mobile et insouciant peut-être !

— En ce cas, vous ne me jugez pas perdue et dissimulé, malgré mon art pour les travestissements ?

— Non, à coup sûr.

— Eh bien, j'aime mieux cela que d'être pris pour un hypocrite.

— Vous est-il donc indifférent d'inspirer un autre genre de méfiance ?

— Je pourrais si aisément les vaincre tous qu'aucun ne m'inquiète. Mais comme on ne me mettra point à l'épreuve, je n'ai que faire de me disculper, n'est-il pas vrai, belle Sabina ? Je serais ici un grand fat, si j'entreprenais de me faire apprécier.

— N'êtes-vous point jaloux d'estime et d'amitié ?

— Estime et amitié! paroles françaises que nous ne comprenons guère, nous autres Italiens, entre une belle femme et un jeune homme. Moins subtils et plus passionnés, nous allons droit au fait du vrai sentiment que nous pouvons éprouver. Je vous confesse que votre estime et votre amitié pour Léonce sont choses que je n'envie pas, et auxquelles je préférerais le dédain et la haine.

— Expliquez cela.

— Comment et pourquoi n'aimez-vous point Léonce, cet homme excellent et charmant, qui vous aime avec passion?

— Il ne m'aime pas du tout, et voilà le secret de mon indifférence. Or, faut-il haïr et dédaigner un homme aussi accompli, parce qu'il n'est pas amoureux de moi? Ne dois-je pas dépouiller ici ma vanité de femme et rendre justice à son noble caractère et à son grand esprit, en lui vouant une affection plus tranquille et plus durable que l'amour?

— A la manière dont vous parlez de l'amour, on dirait que vous ne l'avez jamais connu, Signora. Une Italienne n'aurait pas tant de délicatesse et de générosité; elle mépriserait tout simplement, et tiendrait pour son ennemi l'homme capable de vivre avec elle dans cette espèce d'intimité grossière et offensante, que vous nommez amitié. Eh! tenez, Signora, de quelque race qu'elle soit, une femme est toujours femme avant tout. L'instinct de la vérité est plus puissant sur elle que les lois de la convenance et du bon goût. Votre amitié, c'est-à-dire votre dédain pour mon noble ami, ne repose que sur une erreur. Vous ne vous apercevez pas de son amour, et vous le punissez de son silence par votre estime. Si vous lisiez dans son cœur, vous répondriez à ce qu'il éprouve.

— Marquis, je vous trouve fort étrange de vous charger ainsi des déclarations de Léonce.

— Je vous jure sur l'honneur, Signora, que je n'en suis point chargé, et qu'il est aussi méfiant avec moi que vous-même.

— Ainsi, vous me faites la cour pour lui de votre propre mouvement, et vous vous chargez gratuitement de sa cause? c'est très-noble et très-généreux à vous, marquis, et cela rappelle la fraternité des anciens chevaliers. Laissez-moi vous dire que rien n'est plus digne d'estime, et que, dès ce jour, mon amitié vous est acquise à juste titre.

Ayant ainsi parlé avec un amer dépit, Sabina se leva, souhaita le bonsoir au marquis, et se retira dans sa chambre.

Nous avons dit déjà que toutes les chambres de nos personnages étaient situées sur cette galerie planchéiée qu'abritaient un large auvent, à la manière des constructions alpestres, et qui longeait la face de la maison tournée vers la place. Léonce et Teverino occupaient la même chambre, et lorsque ce dernier y entra, il trouva son ami encore habillé et marchant avec agitation.

— Jeune homme, dit Léonce en venant à sa rencontre, la main ouverte, tu as de nobles sentiments et tu étais digne d'un noble sort. Je t'ai grossièrement offensé au passage du torrent, veux-tu l'oublier?

— Je vous le pardonnerai de grand cœur, Léonce, si vous m'avouez que la jalousie, c'est-à-dire l'amour, vous a causé cet emportement involontaire?

— Et autrement tu ne l'oublieras point?

— Autrement, je persisterai à vous en demander raison. Plus ma condition vous semble abjecte, plus vous me deviez d'égards, m'ayant attiré dans votre compagnie; et si la différence de nos fortunes vous faisait hésiter à me donner satisfaction, je vous dirais, pour vous stimuler, que je suis de première force à toutes les armes, et que je n'en suis pas à mon premier duel avec des gens de qualité.

— Je n'ai point de lâche préjugé qui me fasse hésiter sur ce point; je suis de mon siècle, et je sais qu'un homme en vaut un autre. Je ne suis pas maladroit non plus, et j'aurais quelque plaisir à me mesurer avec toi, si ma cause était bonne; mais je la sens mauvaise, et je

souffre d'autant plus de l'avoir outragé, que je vois en toi cette fierté d'honnête homme.

— Vos excuses sont d'un honnête homme aussi, et je les accepte, dit Teverino en lui serrant la main avec une mâle dignité; mais, pour mettre ma susceptibilité en repos, vous auriez dû avouer que l'amour et la jalousie étaient seuls coupables.

— Vous voulez des confidences, Teverino? Eh bien! vous en aurez. La jalousie, oui, j'en conviens, mais l'amour, non!

— Voilà encore des subtilités françaises! Une femme nous plaît ou ne nous plaît pas. Là où il n'y a point d'amour, il n'y a point de jalousie.

— C'est le langage de la droiture et de la naïveté; mais admettons, j'y consens, que la civilisation des mœurs françaises et le raffinement de nos idées produisent cette étrange contradiction: ne pouvez-vous comprendre que ce que vous pouvez éprouver? Vous qui avez vu tant de choses, étudié tant de natures diverses, ne savez-vous pas que l'amour-propre est une cause de dépit et de jalousie aussi bien que la passion véritable?

Teverino s'assit sur le bord de son lit, garda un silence méditatif pendant quelques instants, puis reprit en se levant: « Oui! ce sont des maladies de l'âme, produites par la satiété. Pour ne point les connaître il faut être, comme moi, visité par la misère, c'est-à-dire par l'impossibilité fréquente de satisfaire toutes ses fantaisies. Chère pauvreté! tu es une bonne institutrice des cœurs. Tu nous ramènes à la simplicité primitive des sentiments et des idées, quand l'abus des jouissances menace de nous corrompre. Tu nous donnes tant de naïves leçons, qu'il faut bien que nous restions naïfs sous ta loi austère!

— Quel rapport établissez-vous donc entre votre misère et la droiture de votre cœur?

— La misère, Monsieur, est toute une philosophie. C'est le stoïcisme, et l'âme stoïque est faite toute d'une pièce. Que ma maîtresse me soit enlevée par un homme puissant (la puissance de ce siècle c'est la richesse), je courbe la tête, et mon orgueil n'en souffre pas. Ce cœur, auquel mon cœur n'a pas suffi, ne me semble digne ni de regret ni de colère. Si je pouvais soutenir la lutte et donner à mon infidèle les jouissances de la vie, je pourrais alors connaître la jalousie et m'indigner de ma défaite. Mais là où mon rival dispose de séductions que la fortune me dénie, je ne puis m'en prendre qu'à la destinée... et les personnes ne me paraissent plus coupables.

— Tu es très-philosophe, en effet, et je t'en fais mon compliment. Mais ceci ne peut s'appliquer au mouvement de jalousie que tu m'as inspiré. Tu n'as rien, et l'on te préfère à moi qui suis riche. J'ai donc sujet d'être doublement humilié.

— Oui, d'être furieux, si vous êtes amoureux. Sinon, ce n'est qu'un délire de la vanité, et je ne comprends pas qu'un homme dont l'esprit est aussi éclairé que le vôtre, se laisse énoûver par une telle veltte. Si vous aviez pris l'habitude d'être supplanté à toute heure par la loi fatale du destin, vous seriez aguerri contre ces petits revers. Vous sauriez que la femme est l'être le plus impressionnable de la création, et par conséquent celui qui peut nous donner le plus de jouissance et le moins de droits, le plus d'ivresse et le moins de sécurité.

— C'est une philosophie de bohémien, s'écria Léonce, et je me sens incapable d'aimer ainsi. Tu es tout tendresse et tout tolérance, Teverino; mais tu ne portes pas dans l'amour l'instinct de dignité que tu possèdes à l'endroit de l'honneur.

— Je ne place pas l'honneur où il n'est pas, et ne cherche dans l'amour que l'amour.

— Aussi tu es aimé souvent et tu n'aimes jamais; tu ne connais que le plaisir.

— Et pourtant je sacrifie souvent le plaisir à des idées d'honneur. Ne vous hâtez pas de me juger, Léonce; vous ne savez pas ce qui se passe en moi à cette heure.

— Je le sais, ami, s'écria Léonce avec feu. Tu combats des desirs que tu pourrais satisfaire à l'heure même. Il n'y a pas loin de cette chambre à celle d'une certaine

grande dame, orgueilleuse et faible entre toutes celles de sa race, et je suis fort bien qu'il te suffirait de chanter une romance sous sa fenêtre et de lui tourner un compliment d'irrésistible flatterie pour amener ce prétendu marbre de Carrare et embrasser ces lèvres dédaigneuses...

— Halte-là, Léonce, je n'in pas cette confiance, et ne m'attribue pas ce pouvoir!

— Est-ce dissimulation, modestie ou loyauté? Sois dégagé de tout scrupule. J'ai tout vu, tout entendu; je sais comment tu as été curieux, et puis tenté, et puis vainqueur de toi-même par générosité envers moi. Je t'en suis gré; mais l'estime que tu m'inspires augmente le mépris que j'ai conçu pour cette femme, et je veux qu'elle porte la peine de son hypocrisie froideur. Je veux que tu te livres à l'empoisement de ta jeunesse, et que tu lui donnes ces plaisirs que son œil humide implore depuis ce matin. Va, enfant du hasard, et roi de l'occasion! l'heure est propice, et tu as déjà cueilli le premier baiser, ce baiser d'amour après lequel une femme ne peut rien refuser. Tu me rendras un grand service, tu me délivreras d'une agonie mortelle et d'un attrait fatal, trop longtemps combattu en vain. La seule chose que j'exige de toi c'est la discrétion, et d'ailleurs ta vie me répond de ton silence. Sois heureux cette nuit, tu mourras demain... si tu parles!

— Un duel à mort serait un stimulant céleste si j'étais véritablement tenté, répondit Teverino avec calme; mais je ne le suis pas, parce que je vois que tu es éperdument épris, pauvre Léonce! ta fureur et ton injustice révèlent, malgré toi, le fond de ton âme. Allons, calme-toi, cette belle créature n'est ni fautive ni coupable. Elle n'est que méfiante et irrésolue, et si elle ne t'a pas encore aimé, Léonce, c'est ta faute!

— Non, non, c'est la sienne. Peut-elle ignorer que je l'aime, et que ma respectueuse amitié n'est qu'un jeu timide?

— Tu en conviens, à la fin!

— Je conviens que je l'aime depuis longtemps, et que ce matin encore... j'étais prêt à me déclarer; eh quoi! ne l'ai-je pas fait cent fois depuis ce matin, insensé que je suis! Mes emportements, mes railleries amères, ma tristesse, mon inquiétude, mes soins jaloux, mes efforts pour être amoureux de Madeleine, ne sont-ce pas là autant d'aveux par trop naïfs pour un homme du monde?

— Léonce! Léonce! vous avez été compris!

— Oui, et c'est ce qu'il y a de plus odieux de sa part, de plus humiliant pour moi. Elle a feint de ne rien voir; elle s'est obstinée dans sa superbe impudence, elle a cherché tous les moyens de me décourager; et quand elle a vu que je souffrais bien, elle s'est jetée dans les bras d'un inconnu avec une sorte de cynisme.

— Tais-toi, blasphémateur! tu me scandalises, s'écria Teverino. Tu es aveugle et grossier dans la passion. Quoi! tu ne vois pas que cette femme t'aime, et c'est à moi de l'enseigner les délicatesses de son cœur! Tu ne vois pas que c'est par dépit qu'elle m'écoute, et que son âme, agitée par la passion, cherche un refuge dans l'ivresse de quelque fatale catastrophe? Tu choisis pour arriver à elle des chemins remplis d'épines, et les douleurs que tu lui prepares sont mêlées de fiel: tu l'irrites par d'orageux desirs, et aussitôt tu l'éloignes, hautain et plein d'épigrammes, offensé de ce qu'elle ne te fait pas des avances contraires à la pudeur de son sexe! tu veux qu'elle t'exprime sa passion, qu'elle te rassure contre tout hasard, qu'elle te promette des jours filés d'or et de soie; qu'elle s'excuse et se justifie d'avoir été jusqu'à ce jour insensible à tes séductions; qu'elle te demande en quelque sorte pardon de sa lenteur à se soumettre; enfin, qu'elle te verse, en échange de l'amer breuvage de verités que tu lui présentes, les flots d'ambrosie de l'amoureuse adulation! Vous êtes absurde, Léonce, et vous ne savez pas ce que c'est qu'une telle femme. Vous croiriez déroger en vous courbant sous ses pieds, en vous traînant dans la poussière, en vous confessant indigne de sa tendresse, et vous ne voyez pas que c'est là tout bonnement l'expression naturelle d'un amour vrai, la gratitude naïve d'un bonheur exalté?

— Italien! Italien! lleuve débordé qui roule au hasard, tu n'attends pas que l'enthousiasme te pénètre pour l'exprimer, et les transports peuvent devancer le bonheur qui les fait naître! Tu connais toutes les ruses de la séduction, et tu parles de naïveté!

— Oui, je suis naïf en travaillant à la victoire; le désir et l'espoir me rendent éloquent, et je n'ai pas besoin de certitude pour être audacieux. Qu'a donc d'humiliant un échec de ce genre?

— Ah! tu l'ignores? Un refus de femme est pire que le soufflet d'un homme.

— Soit préjugé!

— Non! La femme qui refuse se dit outragée par la prière.

— Fausse vertu! Tout cela est embrouillé et cauteleux chez vous, je le vois bien. O vive la brûlante Italie!

— Tu méprisais pourtant tes anciennes idoles quand tu disais tantôt, sur le rempart: « Nos femmes aiment sans discernement, et vos sentiments, à vous, sont des idées! »

— Je croyais marcher à la découverte de la perfection; mais je vois avec chagrin que l'esprit étouffe le cœur. Je reviens tout repentant et tout contrit à mes souvenirs.

— Au fond, tu as peut-être raison! dit Léonce en sortant d'une profonde rêverie. Cette absence de délicatesse vient de la richesse de votre organisation; et je ne suis pas étonné que lady G... ait été entraînée par cet abandon d'une âme féconde après avoir vécu de subtilités glacées. Nous n'entendons peut-être rien à l'amour, et je reconnais que ce qui m'arrive est mérité. Mais il est trop tard pour en profiter: le charme est détruit, et tu as tout gâté, Teverino, en croyant me servir et m'éclairer.

— Ne dites pas cela, Léonce, vous n'en savez rien. La nuit porte conseil, et demain vous serez calme. Demain, à deux heures après midi, une grande révolution doit s'opérer entre nous tous. Attendez jusque-là pour juger de vous-même.

— Que veux-tu dire?

— Rien, je veux dormir! dit Teverino en éteignant la lumière; chargez-vous de m'éveiller demain, car je suis paresseux au lit comme un cardinal.

Il parut bientôt profondément endormi, et Léonce, réduit à disputer avec lui-même, s'efforça en vain de l'imiter. Mais outre que son lit était fort mauvais, et que ces grabats d'auberge lui semblaient aussi fâcheux qu'ils paraissent délectables à son compagnon, il demeura attentif, malgré lui, à tous les bruits extérieurs. Une vague inquiétude le dévorait. Il s'attendait toujours à voir passer sur le rideau de sa fenêtre, éclairé par la lune, l'ombre de Sabina, cherchant sur la galerie l'occasion de se réconcilier avec Teverino.

Il commençait enfin à s'assoupir, lorsque des pas furtifs firent craquer légèrement le plancher de la galerie et se perdirent peu à peu. Léonce resta immobile, l'oreille au guet, l'œil fixé sur Teverino, dont le lit faisait face au sien; alors il vit distinctement le bohémien se lever, entrouvrir doucement la porte, s'assurer qu'une personne avait passé là, et s'approcher de son lit pour voir s'il dormait. Léonce feignit de dormir profondément, et de ne pas sentir la main que Teverino agitait devant ses yeux. Alors celui-ci s'habilla sans bruit et sortit avec précaution.

— Misérable! tu m'as trompé, se dit Léonce. Eh bien! je découvrirai ta ruse malgré toi, et je couvrirai de honte cette femme impudique.

Il se releva, s'habilla avec précaution et suivit les traces de l'imprudent marquis. La lune se couchait et la ville était silencieuse.

## XI.

### VADE RETRO, SATANAS.

Léonce avait fort bien noté dans sa mémoire de quel chiffre était marquée la porte de Sabina; mais son trouble

était si grand qu'il n'y fit plus attention, et s'arrêta devant la première porte ouverte qui se présenta devant lui. La petite chambre, dont il put voir l'intérieur en un clin d'œil, avait deux lits et était éclairée par une lampe. L'un de ces lits venait d'être abandonné : c'était celui de la négresse, le personnage mystérieux qui avait traversé la galerie. L'autre était une couchette sanglée, fort basse, où reposait tranquillement Madeleine. Teverino, debout dans la chambre, regardait avec inquiétude, et bientôt Léonce le vit s'arrêter devant le grabat de Poiselière et la contempler attentivement. L'enfant dormait du sommeil des anges; la lampe, placée sur une table, éclairait sa figure paisible et les traits agités du bohémien. La porte, retombant à demi, cachait Léonce, mais il pouvait tout observer.

— Madeleine? pensa-t-il, changeant de soupçon; ah! ce serait plus infâme encore, et je la sauverai. Pour quoi cette négresse de malheur l'abandonne-t-elle ainsi?

Il allait faire du bruit pour mettre le séducteur en fuite, lorsqu'il vit Teverino s'agenouiller devant la figure radieuse de l'enfant. Sa figure, à lui, avait changé d'expression : l'inquiétude était remplacée par un attendrissement profond et une sorte de religieux respect. Il resta quelques instants comme plongé dans de douces et secrètes pensées. On eût dit qu'il priaït naïvement, et jamais sa beauté n'avait paru plus idéale. Au bout de quelques minutes, il se pencha, déposa un silencieux baiser sur le chapelet que la petite fille tenait encore dans sa main pendante au bord du lit. Elle s'était endormie en le récitant. Malgré les précautions du bohémien, elle s'éveilla à demi, et se croyant sans doute dans sa chaudière :

— Oh! mon bon ami, dit-elle d'une voix douce, est-ce qu'il fait déjà jour? est-ce que mon frère est rentré?

— Non, non, Madeleine, dors encore, mon ange, répondit Teverino. Je m'en vais au-devant de Joseph.

— Eh bien, allez, dit-elle d'une voix éteinte par le sommeil. Je me lèverai quand vous serez sorti. Et comme l'habitude lui mesurait ses heures de repos, elle se rendormit après avoir ainsi parlé sans en avoir conscience.

Teverino sortit et se trouva face à face avec Léonce, qui ne cherchait point à l'éviter. Une grande émotion le saisit tout à coup, et, se retournant brusquement, il prit la clef de la porte de Madeleine et l'arracha de la serrure, après l'y avoir fait tourner. Puis, prenant le bras du jeune homme : — Monsieur, dit-il d'une voix tremblante, vous n'aurez pas cette distraction. Allez, si bon vous semble, troubler le sommeil des grandes dames; mais l'enfant de la montagne n'est pas destinée à vous servir de pisaller.

— Si j'avais eu cette infernale pensée, répondit Léonce, dont le calme et l'air de loyauté rassurèrent vite le pénétrant vagabond, j'en serais bien honteux en ta présence, brave jeune homme! J'ai surpris le secret de ton cœur, et je connaissais celui de Madeleine. Mes préoccupations personnelles m'ont empêché jusqu'à présent de reconnaître en toi le bon ami dont elle m'avait parlé, et je t'accusais d'un crime, lorsque tu obéissais à une paternelle sollicitude.

— Paternelle sollicitude! dit Teverino en s'éloignant avec Léonce de la chambre de Poiselière. Oui, c'est le mot, le vrai mot, Léonce! En entendant marcher dans la galerie, j'ai craint quelque danger pour l'enfant sans défense et sans prévision du mal; quelque ignoble valet, que sais-je, votre jockey à la mine effrontée!... Je réponds de Madeleine à ce brave contrebandier qui, depuis huit jours, me confie saintement la garde de sa sœur et de sa chaudière. O loyauté de l'âge d'or, tu t'es retrouvée au fond d'un désert entre un bohémien, un bandit et une jeune fille! Voilà Léonce, ce que le curé bourru appelle un état de péché mortel, et ce que votre noble lady ne comprendrait jamais, elle qui méprise tant la vie de misère et de désordre. Hélas! pourrait-elle comprendre le cœur de Madeleine! Cette sainte ingénuité qui ne sait pas seulement qu'elle est un trésor, et cette confiance sublime que Sabina elle-même, avec toute la puissance de son esprit et de sa beauté, n'a point ébranlée! N'admi-

rez-vous pas, Léonce, le calme et la discrétion de cette enfant qui s'est contentée d'un mot, lorsqu'elle m'a vu déguisé, et qui n'a troublé par aucun accès de folle jalousie mon rôle de flatteur auprès de votre maîtresse? Ah! si vous aviez entendu ses questions naïves, lorsqu'elle était avec moi sur le siège de la voiture et ses réponses pleines de grandeur et de bonté, lorsque je lui demandais si, de son côté, elle ne s'exposait pas à vous trouver trop aimable et trop beau! Nos amours diffèrent bien des vôtres, ami, nous ne nous soupçonnons point, nous savons que nous ne pourrions pas nous tromper. Et faut-il que je vous le confesse? Poiselière me paraît plus charmante et plus désirable depuis que j'ai respiré le parfum d'une grande dame. Mais où sera donc allée cette maudite négresse, qui laisse sa porte ouverte comme si nous étions ici dans un couvent de chartreux? Je gage que si milady lui avait confié la garde d'un petit chien, elle en aurait pris plus de soin que de l'honneur de cette jeune fille!

Où avait été la négresse, en effet? Nous ne voulons pas supposer qu'elle eût un rendez-vous avec le jockey de Léonce. Peut-être Sabina, tourmentée par l'insomnie, l'avait-elle sonnée; peut-être encore était-elle somnambule. Tout ce que nous savons sur cette partie peu intéressante de notre roman, c'est qu'en essayant de regagner la porte de sa chambre, qu'elle ne s'attendait pas à trouver fermée, et ne sachant point lire les chiffres, elle alla pousser celle qui lui offrit le moins de résistance, et promena ses mains noires sur la face du curé pour savoir si c'était la lampe qu'elle avait laissée allumée près de son lit. Le nez du saint homme, un peu animé par le vin de Chypre, put lui faire l'illusion d'un bec de lampe qui vient de s'éteindre et fume encore. Dans la crainte de se brûler, elle laissa échapper une exclamation à laquelle répondit un rugissement d'épouvante, car le curé s'était réveillé en sursaut; et, voyant devant lui cette sombre figure coiffée de linge blanc, qui se dessinait sur le clair de la porte ouverte, il se crut sérieusement attaqué par le diable et lança contre lui son bréviaire, en fulminant tous les exorcismes qui lui vinrent à l'esprit.

Aux cumeurs du bonhomme, Léonce et Teverino accoururent et préservèrent la négresse, qui avait perdu la tête et ne savait plus par où s'enfuir pour éviter le chandelier du curé roulant à grand bruit à travers la chambre. Tout s'expliqua. La tremblante Lélé motiva comme elle le voulut sa promenade nocturne; Teverino la menaça de la dénoncer à milady, si elle ne se tenait pas coite dans sa chambre, où il retournera l'emprisonner, et le curé, enchanté d'avoir échappé aux grilles de Satan, reprit son vertueux somme jusqu'au grand jour.

## XII.

### LE CALME.

Sabina n'avait pas mieux dormi que ses compagnons de voyage. La prédiction de Léonce s'était réalisée plus qu'il ne l'avait prévu, car lorsqu'il avait parlé au hasard, il n'avait songé qu'à l'amuser et à l'agiter un peu par l'attente de quelque aventure sur laquelle il ne comptait guère. La pauvre jeune femme, inquiète et affligée, ne se lassait point de repasser dans son esprit les étranges incidents de la journée. D'abord les bizarreries de Léonce, la violente et amère déclaration d'amour qu'il lui avait faite dans le bois, et l'attendrissement subit de leur réconciliation. Puis son soudain dépit lorsqu'elle avait voulu s'en tenir à l'ancienne amitié, sa désapprobation de deux heures dans les montagnes, son retour avec cet inconnu rempli de prestiges et de singularités, qui d'abord lui avait paru le plus noblement passionné, puis tout à coup le plus prosaïquement frivole des hommes; tantôt épris d'elle jusqu'à l'adoration, tantôt indifférent et désintéressé jusqu'à l'implorer pour un autre; tantôt le modèle et la fleur des gentilshommes, et tantôt le vrai type de l'histriion des carrefours, passant d'une discussion pédantesque avec le curé à de divines inspirations musicales, et d'un équivoque chuchotement avec Poiselière à





CELIA. III.

IV 57. 10.

A l'aspect de ce triste personnage. (Page 35.)

une conversation générale pleine d'élévation, de philosophie et d'enthousiasme poétique. Toutes ces alternatives avaient confondu le jugement et brisé enfin le cœur de Sabina. Toutes ces scènes, tous ces entretiens lui apparaissaient à travers le mouvement rapide de la voiture qu'elle croyait sentir encore, et les changements de décoration des montagnes, qu'elle voyait passer devant ses yeux fermés. Elle ne distinguait plus l'illusion de la réalité, et lorsqu'elle commençait à s'assoupir un instant, elle se réveillait en sursaut, croyant sentir le baiser de Teverino sur ses lèvres, au sommet de la tour. Des applaudissements moqueurs et des rires de mépris frappaient son oreille, la tour s'écroulait avec fracas, et elle se trouvait dans une rue fangeuse, au bras du saltimbanque, en face de Léonce, qui leur jetait l'aumône de sa pitié en détournant la tête.

La négresse, chargée de l'éveiller de bonne heure, la trouva assise sur son lit, l'œil terne et le sein oppressé. Elle lui présenta le burnous de cachemire blanc qui lui servait de robe de chambre à la villa, du linge frais et parfumé, son riche nécessaire de toilette, enfin presque toutes les recherches accoutumées. Elle s'en servit ma-

chinallement d'abord; puis, revenue à la réflexion, elle demanda à Lélé qui donc avait eu toutes ces prévoyances délicates. Sur la réponse de Lélé, que Léonce avait fait faire ces préparatifs minutieux, elle ne put douter de l'intention qu'il avait eue, en partant, de prolonger leur promenade jusqu'au lendemain, et, tout en se laissant coiffer et habiller, elle se perdit dans mille rêveries nouvelles.

A la manière dont Teverino s'était conduit la veille, il n'était que trop certain pour elle qu'il ne l'aimait point. Après ces flatteries passionnées et ce fatal baiser, comment, au lieu d'être recueilli et agité le reste de la soirée, avait-il pu jouer une scène burlesque? Et lorsqu'il s'était retrouvé seul avec la femme à demi-vaincue, comment, au lieu de lui témoigner ce repentir hypocrite qui demande davantage, et qu'une orgueilleuse beauté attend pour se défendre ou pour céder, a-t-il pu lui tenir tête dans une espèce de dispute philosophique, et enfin lui parler de l'amour de Léonce au lieu du sien propre? Sabina était profondément humiliée: elle avait hâte de se montrer, afin de reprendre ses airs de hauteur ironique et le calme menteur de sa prétendue invulnérabilité. Mais



Il se crut sérieusement attaqué par le diable. (Page 39.)

alors, si le marquis était impertinent et dangereux, quel autre appui que celui de Léonce pouvait-elle espérer ?

Une douce et légitime habitude la ramenait donc vers ce défenseur naturel, et, certaine de la générosité de son ami, elle se demandait avec effroi comment elle avait pu être assez injuste et assez légère pour s'exposer à en avoir besoin. Lorsqu'elle comparait ces deux hommes, l'un rempli de séductions et de problèmes, l'autre rigide et sûr; un inconnu et un ami éprouvé; celui-ci qu'un baiser d'elle eût à jamais enchaîné à ses pas, celui-là qui l'acceptait en passant, comme une aventure toute simple, et ne s'en souvenait plus au bout d'une heure : elle s'accusait et rougissait jusqu'au fond de l'âme.

Léonce s'attendait à la voir irritée contre lui; il la trouva pâle, triste et désarmée. Lorsqu'il s'approcha pour lui baiser la main comme à l'ordinaire, il aperçut une larme au bord de ses cils noirs, et, à son tour, il fut involontairement ému.

— Vous êtes souffrante ? dit-il; vous avez passé une mauvaise nuit ?

— Vous me l'aviez prédit, Léonce, et j'ai à vous rendre compte de ces émotions terribles dont je ne dois jamais

perdre le souvenir. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse tranquillement causer avec vous aujourd'hui, et ne me quittez pas, comme vous l'avez fait si cruellement hier à diverses reprises.

Léonce n'eut pas le courage de lui répondre qu'il avait cru lui plaire en agissant ainsi. Il voyait trop que Sabina n'avait ni l'envie ni le pouvoir de se justifier.

A son tour, il se demanda s'il n'était pas le seul coupable; et, plein de mélancolie et d'incertitudes, il alla présider aux préparatifs du départ.

Heureusement le curé égaya le déjeuner par le récit de la terrible aventure qui l'avait mis aux prises avec Satan. Le marquis eut beaucoup d'esprit, Léonce fut préoccupé, et Sabina lui en sut gré. Il lui semblait que Teverino avait l'insolence d'un amant heureux, et elle le haïssait. Pourtant rien n'était plus éloigné de la pensée du bohémien; il faisait bien meilleur marché de la faute de lady G... qu'elle-même; il trouvait le péché si véniel, et il avait à cet égard une philosophie si tolérante, qu'il était peu disposé à en tirer gloire. Cela venait de ce qu'il avait moins de respect, dans un certain sens, que Léonce pour la vertu des femmes, et plus de confiance en même temps

dans leur mérite moral. Pour un instant de faiblesse, il ne les condamnerait pas à n'être pas capables d'un attachement réel et durable. Son code de vertu était moins élevé, mais plus humain. Il ne mettait pas son idéal dans la force, mais, au contraire, dans la tendresse et le pardon.

Ce ne fut qu'au moment de monter en voiture que Sabina s'aperçut de l'absence de Madeleine.

— La petite fille est partie pour ses montagnes à la pointe du jour, lui dit Teverino; elle a craint que son frère ne fût inquiet et d'elle, à l'heure où il rentre ordinairement, et elle a pris sa course à vol d'oiseau à travers les monts, escortée de ses bestioles, que j'ai vues de mes yeux voltiger à sa rencontre, aux portes de la ville; car j'ai voulu l'escorter jusque-là, de peur qu'elle ne fût assailli et arrêté ce par les enfants, avides de voir ce qu'ils appellent ses tours de sorcellerie.

— Le marquis est le meilleur d'entre nous, dit Léonce; tandis que nous avons oublié notre petite compagne de voyage, il se levait le premier pour protéger sa retraite.

— Vous appelez cela *protéger*! dit Sabina en anglais, avec un air d'amertume.

— Ne calomniez pas Teverino, lui répondit Léonce, vous ne le connaissez pas encore.

— Ne m'avez-vous pas dit hier que vous ne le connaissiez plus?

— Ah! je l'ai retrouvé, et désormais, Sabina, je puis vous répondre de lui.

— Réellement? c'est un homme d'honneur?

— Oui, Madame, c'est un homme de cœur, quoique sa fortune ne soit pas brillante.

— Sa famille est pauvre, ou il s'est ruiné?

— Qu'importe l'un ou l'autre?

— Il importe beaucoup. Je respecte la pauvreté d'un gentilhomme, mais j'ai mauvaise opinion d'un noble qui a manqué son patrimoine.

— En ce cas, vous pouvez me mépriser, car je suis fort en train de manger le mien.

— Vous en avez le droit, et je sais que vous le faites d'une manière noble et libérale. Cela ne risque point de vous entraîner aux humiliations de la misère: votre talent eût même assuré un brillant avenir.

— Et si j'étais un artiste capricieux, inconstant, et d'autant plus sujet aux accès de paresse et de langueur que l'idée de travailler pour de l'argent glacerait mes inspirations? Les grands, les vrais artistes sont ainsi pourtant; et vous-même, ne me reprochiez-vous pas hier d'être né dans un milieu où le succès est facile à établir et la lutte peu méritoire?

— Ne me rappelez rien d'hier, Léonce, je voudrais pouvoir arracher cette page-là du livre de ma vie.

On avait franchi rapidement le plateau où la ville est située. Pour regagner la frontière, il fallait remonter au pas le colimaçon escarpé que Teverino avait descendu la veille avec tant d'audace et de sécurité. Il y en avait au moins pour une heure. Tout le monde avait mis pied à terre, excepté Sabina, qui pria Léonce de rester auprès d'elle dans le fond du wurst. Le jockey se tint à portée des chevaux, la negresse folâtrait le long des fossés, poursuivant les papillons avec une certaine grâce sauvage qui faisait ressortir la finesse et la force de ses formes voluptueuses. Le curé, qui avait décidément horreur de cette maigreude, de ce lucifer en cotillons, comme il l'appelait, marchait devant avec Teverino. Celui-ci avait résolu de le reconcilier avec le bon ami de Madeleine, ce vagabond que le bonhomme n'avait jamais vu, mais qu'il se promettait de faire *pincer* par les gendarmes à la première occasion. Sans lui parler de cet inconnu, le marquis, prévoyant le moment où il lui faudrait peut-être lever le masque, se fit connaître lui-même sous ses meilleurs aspects, et s'attacha à capter la bienveillance et la confiance du bourru. Ce ne fut pas difficile, car le bourru était au fond le meilleur des hommes, quand on ne contrariait pas ses idées religieuses ni ses habitudes de bien-être.

— Écoutez, Léonce, dit Sabina, après avoir rêvé quelques instants, j'ai une confession étrange à vous faire, et

si vous me jugez coupable, j'aurai à me disculper à vos dépens; car vous êtes la cause de tout le mal que j'ai subi, et vous semblez avoir prémédié ma souffrance. Vous avez donc de si grands torts envers moi, que je ne sens la force d'avouer les miens.

— Dois-je vous sauver cette honte? répondit Léonce en lui prenant la main; partagé entre la pitié dédaigneuse et l'intérêt fraternel. Oui, c'est le devoir d'un ami, en même temps que son droit. Vous n'avez pu voir impunément mon marquis, vous avez senti sa puissance invincible, vous avez renié toutes vos théories fanfaronnes, vous l'aimez enfin!

Une rougeur brûlante couvrit les joues de Sabina, et elle fit un geste de mépris; mais elle dit après un effort sur elle-même: — Et si cela était, me blâmeriez-vous? Parlez franchement, Léonce, ne m'épargnez pas.

— Je ne vous blâmerais nullement; mais j'essayerais de vous mettre en garde contre cette naissante passion. Teverino n'en est point indigne, j'en fais le serment devant Dieu, qui sait toutes choses et les juge autrement que nous. Mais il y a, entre cet homme et vous, des obstacles que vous ne pourriez ni ne voudriez surmonter, pauvre femme! Une vie de hasards, de revers, de bizarreries inexplicables enchaîne Teverino dans une sphère où vous ne sauriez le suivre. Un lien entre vous serait déplorable pour tous deux.

— Vous répondez à ce que je ne vous demande pas. Que m'importe l'avenir, que m'importe la destinée de cet homme?

— Ah! comme vous l'aimez! s'écria Léonce avec amertume.

— Oui, je l'aime en effet beaucoup! répondit-elle avec un rire glacé. Vous êtes fou, Léonce. Cet homme m'est complètement indifférent.

— Alors que me demandez-vous donc? Vous jouez-vous de ma bonne foi?

— A Dieu ne plaise! Je vous ai demandé si cet amour vous semblerait coupable, au cas qu'il fût possible.

— Coupable, non; car je conviens que le coupable ce serait moi.

— Et il ne m'ôterait rien de votre amitié?

— De mon amitié, non; mais de mon respect...

— Dites tout. Pourquoi votre respect se changerait-il en pitié?

— Parce que vous n'auriez pas été franche avec moi dans le passé. Quoi! tant d'orgueil, de froideur, de dédain pour les femmes faibles, de railleries pour les chutes soudaines, pour les entraînements aveugles; et tout à coup vous vous dévoileriez comme la plus faible et la plus aveugle de toutes? Vous vous seriez garantie pendant des années d'un amour vrai et profond, pour céder en un instant à un prestige passager? Votre caractère perdrait dans cette épreuve toute son originalité, toute sa grandeur.

— Comme vous êtes peu d'accord avec vous-même, Léonce! Hier vous faisiez une guerre acharnée, féroce, à cet odieux caractère; vous le taxiez d'égoïsme et de froide barbarie. Vous étiez prêt à me haïr de ce que je n'avais jamais aimé.

— Alors vous vous êtes piquée d'honneur, et vous avez voulu faire voir de quoi vous étiez capable!

— Soyez calme et généreux: ne me supposez pas la lâcheté de m'être tracé un rôle et d'avoir tranquillement résolu de vous faire souffrir.

— Souffrir, moi? Pourquoi aurais-je donc souffert?

— Parce que vous m'aimiez hier, Léonce. Oui, vous me parliez d'amour en me témoignant de la haine; vous m'imploriez en me repoussant. Je sais que vous en êtes humilié aujourd'hui; je sais qu'aujourd'hui vous ne m'aimez plus.

— Eh bien, dit Léonce tristement, voilà ce qui s'appelle lire dans les cœurs. Mais il vous est, je suppose, aussi indifférent de me voir guéri aujourd'hui, qu'il vous l'était hier de me savoir malade?

— Connaissez donc toute la perversité de mon instinct. Je n'étais pas plus indifférente hier que je ne le suis aujourd'hui. J'avais presque accepté votre amour hier en le

repoissant, et aujourd'hui, tout en ayant l'air de l'implorer, j'y renonce.

— Vous faites bien, Sabina, ce serait un grand malheur pour tous deux qu'il pût persister après ce que j'ai vu et ce que je sais.

— Et pourtant vous n'avez pas tout vu, et je veux que vous sachiez tout. Hier, au sommet de la tour, j'ai été attendri jusqu'aux larmes par la voix de cet Italien; un vertige m'a saisie, j'ai senti ses lèvres sur les miennes, et si je ne vous eusse entendu revenir, je n'aurais peut-être pas détourné la tête.

— Il vous est facile de vous confesser à qui n'a rien perdu de cette scène pittoresque. J'ai cru voir François de Rimini recevant le premier baiser de Lanciotto! Vous étiez fort belle.

— Eh bien, Léonce, pourquoi ce frisson, ce regard courroucé et cette voix tremblante? Que vous importe aujourd'hui, puisque, pour cette faute, vous ne m'aimez plus? puis-je vous me méprisez au point de vouloir m'ôter le mérite de la confiance et du repentir?

— On ne se repent pas quand on se confesse avec tant d'audace.

— Eh bien, que ce soit de l'audace si vous voulez, je ne me pique pas du contraire, et ce n'est pas le pardon d'un amant que je demande, c'est l'absolution de l'amitié. Tenez, Léonce, l'humiliante expérience que j'ai faite hier à mes dépens, m'a fait changer de sentiments sur l'amour et d'opinion sur moi-même. Je rêvais quelque chose d'inouï et de sublime; j'y croyais encore; je vous supposais à peine digne de me guider à la découverte de cet idéal. Maintenant j'ai reconnu le néant de mes songes et l'infirmité honteuse de la nature humaine. Un œil de feu, de flambées paroles, une belle voix, la fatigue et l'émotion d'une journée d'aventures, l'enivrement d'une belle nuit, d'un beau site, et, par-dessus tout, un méchant instinct de dépit contre vous, m'ont rendue aussi faible à un moment donné, que j'avais été forte et invincible durant plusieurs années passées dans le monde. Un trouble inconcevable a pesé sur moi, un nuage a couvert mes yeux, un bourdonnement a rempli mes oreilles. J'ai senti que moi aussi j'étais un être passif, dominé, entraîné, une femme, en un mot! Et dès lors tout mon échafaudage d'orgueil s'est écroulé; j'ai pleuré la foi que j'avais en moi-même, et, me sentant ainsi déçue et désillusionnée sur mon propre compte, j'ai cru, du moins, pouvoir remercier Dieu d'avoir placé près de moi un ami généreux, qui, après m'avoir préservée d'une chute complète, me consolait dans ma douleur. Me suis-je donc trompée, Léonce, et n'essaierez-vous pas de fermer cette blessure qui saigne au fond de mon cœur? Faudra-t-il que je pleure dans la solitude, et que je sois foudroyée à toute heure par le cri de ma conscience? Et si ce désespoir achève de me briser, si une première chute me place sur une pente fatale, si je dois encore subir de si misérables tentations et sentir la gravité de ces dangers que j'ai tant méprisés, n'aurai-je personne pour me tendre la main et me protéger? Sera-ce mon mari, cet Anglais flegmatique et intempérant qui ne sait pas préserver sa raison de l'attrait du vin, et qui ne conçoit pas qu'on cède à celui de l'amour? Seront-ce mes adorateurs perfides, ces gens du monde, impitoyables et dépravés, qui ne reculent devant aucun mensonge pour séduire une femme, et qui la méprisent dès qu'elle écoute les mensonges d'un autre? Dites, où faudra-t-il que je me réfugie désormais, si le seul homme à l'amitié duquel je peux livrer le secret de ma rougeur me repousse et me dit froidement: « De la pitié, oui; mais du respect, non!

Sabina avait parlé avec énergie; ses joues étaient d'une pâleur mortelle que faisaient ressortir de légers points brûlants sur ses pommettes délicates. Elle avait réellement la lièvre, et la brève du matin, qui soulevait sa magnifique chevelure, lui donnait un aspect inaccoutumé de désordre et d'émotion violente. Léonce la trouva plus belle que jamais; il saisit sa main, et la sentant réellement agitée d'un frisson glacé, il la porta à ses lèvres pour la ranimer. Un torrent de larmes brisa la poitrine de Sabina; et, se penchant sur l'épaule, de son ami,

elle fut reçue dans ses bras qui la serrèrent passionnément.

Léonce garda le silence; il lui était impossible de dire un mot. Les préjugés de son orgueil luttaient contre l'élan de son cœur. S'il ne se fût agi en réalité que du pardon de l'amitié, rien ne lui eût été plus facile que de prodiguer de tendres consolations; mais Léonce était amoureux, amoureux fou peut-être, et depuis trop longtemps pour que les devoirs de l'amitié pussent se présenter à son esprit. Il était aux prises avec une passion bien autrement exigeante et jalouse, et il souffrait de véritables tortures en songeant qu'à deux pas de lui se trouvait un homme qui avait réussi, en un instant, à bouleverser ce cœur fermé pour lui depuis des années. Malgré ce combat intérieur, Léonce était vaincu sans se l'avouer; car il était né généreux, et de plus, il éprouvait le sentiment qui devient en nous le plus généreux de tous, quand nous réussissons à dégager sa divine essence des souillures de l'égoïsme et de la vanité.

— Ne m'interrogez pas, dit-il à Sabina; et moi aussi, je souffre... mais restez ainsi près de mon cœur, et tâchons d'oublier, tous les deux!

Il la retint dans ses bras, et elle éprouva bientôt la douceur de ce fluide magnétique qui émane d'un cœur ami, et qui a plus d'éloquence que toutes les paroles. Tous deux respiraient plus librement, et comme les yeux de Sabina se fermaient pour savourer cette pure ivresse, il lui dit en l'attirant plus près de lui: « Dormez, chère malade, reposez-vous de vos fatigues. » Elle céda instinctivement à cette invitation, et bientôt un sommeil bienfaisant, doucement bercé par la marche lente de la voiture et la sollicitude de son ami, répara ses forces et ramena sur ses joues le pâle coloris uniforme, qui est la fraîcheur des brunes.

### XIII.

#### HALTE!

Sabina ne s'éveilla qu'à la cabane du douanier; mais, avant qu'elle eût songé à se dégager de la longue et silencieuse étreinte de Léonce, le regard perçant de Teverino avait surpris le chaste mystère de cette réconciliation. Léonce vit son sourire amical, et, comme il essayait de n'y répondre qu'avec réserve, le bohémien, lui montrant le ciel, et reprenant le récitif de *Tauceredi*, qu'il avait entonné la veille au même endroit, il chanta ce seul mot, où, en trois notes, Rossini a su concentrer tant de douleur et de tendresse: *Amenaide!*

Teverino y mit un accent si profond et si vrai, que Léonce lui dit, en descendant de voiture pour parler au douanier: — Il suffirait de l'entendre prononcer ainsi ce nom et chanter ces trois notes pour reconnaître que tu es un grand chanteur, et que tu comprends la musique comme un maître.

— Je comprends l'amour encore mieux que la musique, répondit Teverino, et je vois avec plaisir que tu commences à en faire autant. Crois-moi, quand l'amour parle à ton cœur, élève ton cœur vers Dieu qui est toute mansuétude et toute bonté. Tu sentiras alors ce cœur blessé redevenir calme et naïf comme celui d'un petit enfant.

— Vous allez donc encore nous conduire? dit le curé en voyant Teverino monter sur le siège. Serez-vous plus sage qu'hier, au moins?

— Êtes-vous donc mécontent de moi, cher abbé? vous est-il arrivé le moindre accident? D'ailleurs, n'allez-vous pas vous placer près de moi pour modérer ma fougue si je m'emporte?

— Allons, vous faites de moi tout ce que vous voulez, et si Barbe voyait comme vous me menez par le bout du nez, elle en serait jalouse et réclamerait son monopole. Le fait est que je commence à m'habituer à vos folies, et que je ne peux pas dire que vous ne soyez un aimable compagnon. Allons, fouette, cocher! pourvu que nous retournions tout de bon à Sainte-Apollinaire aujourd'hui, et que nous ne repassions pas par ce maudit torrent, qui

semble vouloir à chaque instant emporter le pont et ceux qui y passent !...

— Si nous évitons le torrent, nous prenons le plus long, cher abbé; moi, je ne demande pas mieux !

— Va pour le plus long ! dit le curé qui avait enfoncé son grand chapeau sur ses yeux d'une façon mutine. *Chi va piano, va sano*; une heure de plus ou de moins en voyage, ce n'est pas une affaire : *chi va sano, va bene*.

On prit un autre chemin, et Sabina demanda à Léonce si l'on retournait bien réellement à la villa.

— Jo l'espère, répondit-il, et pourtant je n'en sais trop rien. Je dois avouer que toute ma force magnétique m'a abandonné depuis qu'elle a passé dans le marquis, et que lui seul est désormais notre boussole.

— Alors, j'entre en révolte ouverte; je ne veux être dirigée que par vous.

— J'entends, Signora, dit Teverino; prenez que je ne suis que le gouvernail, et que j'obéis à la main de Léonce. C'est M. le curé qui est la boussole; son regard est toujours fixé vers le pôle, et l'étoile, c'est dame Barbe, sa vénérable gouvernante.

— Bien dit, bien dit ! s'écria le curé en riant de tout son cœur.

La route fut longue, mais belle. Teverino conduisait sagement et s'arrêtait à chaque site remarquable pour le faire admirer à ses compagnons. Son air d'enjouement et de bonté, et ses manières respectueuses avec Sabina, la rassurèrent peu à peu. Il semblait qu'il fût jaloux de lui faire oublier un moment de faiblesse. Elle lui en sut gré; mais elle n'eut de regards tendres et de paroles gracieuses que pour Léonce.

Cependant, la chaleur commençant à se faire sentir, elle se rendormit, tandis que Léonce, avec une sollicitude persévérante, tenait l'ombrelle au-dessus de sa tête. Lorsqu'elle se réveilla, elle se vit avec surprise au milieu d'un cloître gothique.

La voiture était arrêtée dans une grande cour, sur un gazon touffu et auprès d'une fontaine jaillissante. D'antiques constructions, d'une élégance bizarre, entouraient cette partie avancée du monastère. A travers les arcades aiguës, on découvrait, d'un côté, les perspectives profondes d'une vallée charmante; de l'autre, on voyait s'élever, bien au-dessus des aiguilles dentelées de l'architecture, les pics arides et menaçants de la montagne. En face, une large grille fermait la seconde enceinte du couvent, et laissait apercevoir, autour d'un préau rempli de fleurs, des bâtiments plus modernes, mieux entretenus, et chargés d'ornements dans le goût du seizième siècle. Le curé, la face collée à cette grille, ébranlait d'une main vigoureuse la cloche au timbre sonore, et des figures de moines accourant au bruit, paraissaient dans le clair-obscur d'une seconde porte voûtée, ouvrant sur une troisième enceinte.

— N'est-ce pas, Milady, dit Teverino, que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir amenée chez ces bons pères? Ceci est le couvent de Notre-Dame-du-Refuge, et notre cher abbé pense qu'un peu de repos et de rafraîchissement embellirait cette halte poétique. Nous allons faire demander au prieur la permission de vous introduire au cœur du sanctuaire, et, pour l'obtenir, nous vous ferons passer pour une vieille Irlandaise, ultracatholique. Baissez donc votre voile, et gardez qu'on ne voie vos traits et votre taille avant que la grille soit ouverte.

— Ces bons moines sont plus fins que toi, dit Léonce, et voici déjà le frère-portier qui vient regarder de près notre jeune et belle voyageuse.

Après avoir parlementé, les moines consentirent à admettre les femmes dans le préau, mais pas plus loin; et alors, avec beaucoup de grâce et d'affabilité, ils firent dételé les chevaux et conduisirent les voyageurs dans une salle bien fraîche et pittoresquement décorée, où une friande collation leur fut servie.

Là s'établit un feu roulant de questions où la naïve curiosité de ces saints oisifs embarrassa plus d'une fois la prudence du curé. Il lui fallut se prêter aux mensonges

de Teverino, qui fit hardiment passer Léonce pour lord G..., le mari de Sabina, et qui assura qu'on venait en droite ligne de Sainte-Apollinaire, où M. le curé avait dit sa messe le matin avant de se mettre en route. Le prieur s'étonna que lord G... n'eût point l'accent anglais, et que la voiture fût arrivée par les plateaux de la montagne au lieu de venir par le fond de la vallée. Teverino eut réponse à tout, et, pour faire cesser ces questions, il entreprit d'en assaillir ses hôtes, et de les occuper par l'éloge de leur couvent, de leur bonne mine, et de leur opulente hospitalité. Après le repas, il demanda, pour les hommes au moins, la permission de visiter l'église et les cloîtres intérieurs, et, de cette façon, il procura à Léonce un nouveau et paisible tête-à-tête avec Sabina, que ce dernier ne voulut pas laisser seule. « Ce sont de nouveaux mariés, dit Teverino tout bas au prieur; vous avez ici des moines qui m'ont l'air de fort beaux jeunes gens. Mylord est jaloux, même d'un regard innocent et respectueux lancé sur sa noble épouse. » Tout moine aime les petits secrets et les délicates confidences. Malgré ce que celle-ci avait de mondain, le bon père sourit, et salua d'un air malin le prétendu lord G..., en l'invitant à cueillir des fleurs pour milady.

Léonce et sa compagne, après avoir admiré la vigueur des plantes cultivées avec tant d'amour et de science dans le préau, retournèrent dans la première cour, dont les bâtiments délabrés et les grandes herbes abandonnées avaient plus de caractère et de poésie. Ce lieu était complètement désert, et ses antiques constructions, ouvertes sur le paysage, ne servaient plus que de hangars et de celliers. La mule du prieur, blanchie par l'âge, paissait d'un air mélancolique, et le roucoulement des pigeons sur les toits couverts de mousse interrompait seul, avec le murmure uniforme de la fontaine et le tintement de l'horloge qui annonçait minutieusement chaque parcelle du temps écoulé, le silence de cette demeure où le temps n'avait pas d'emploi véritable et où la vie semblait s'être arrêtée.

Sabina, assise sur un banc auprès de la fontaine de marbre noir, ressemblait à la statue de la Mélancolie. Une révolution complète s'était opérée depuis le matin dans les manières, l'attitude et l'expression de cette belle personne, et Léonce, en la contemplant, sentait que tout était changé entre elle et lui. Ce n'était plus la dédaigneuse beauté, sceptique à l'endroit de l'amour réel, fièrement exaltée à l'idée de je ne sais quel amour idéal et impossible, auquel nul mortel ne lui semblait digne d'être associé dans ses rêves. Cette force de caractère, cette tension pénible de la volonté, qui avaient tant effrayé et tant irrité Léonce, avaient fait place à une molle langueur, à une tristesse touchante, à une rêverie profonde, à un ensemble de manières tendres et douces, dont lui seul était l'objet. C'était une femme timide, tremblante et brisée, et pour la première fois elle avait pour lui un attrait que ne glaçaient plus la méfiance et la peur. Il se sentait à l'aise auprès d'elle, il pouvait parler et respirer sans craindre ces piquantes et spirituelles railleries qui, en éveillant son esprit, tenaient son cœur en garde contre elle et contre lui-même. Il n'avait plus besoin d'affecter, comme la veille, ce rôle de docteur et de pédagogue mystérieux, plaisanterie froide et forcée qui avait caché tant d'émotion et de dépit. Il était désormais pour elle un véritable protecteur, un médecin de l'âme, presque un maître; et là où l'homme sent qu'il dirige et domine, il est capable de tout pardonner, même l'infidélité qui a fait saigner son amour-propre.

Il s'assit aux pieds de sa docile pénitente, et après un long silence où il se plut peut-être à prolonger son inquiétude et sa timidité, il lui demanda si son affection, à elle, ne serait pas diminuée par cette pénible confiance qu'elle avait osé lui faire.

— Peut-être, lui dit-elle, si je voyais en vous autre chose qu'un amant qui me quitte et un ami qui m'est rendu. Mais si l'ami me guérit des blessures que je me suis faites, je verrai avec joie l'amant disparaître pour jamais. De cette façon ma herté ne peut pas souffrir; car si l'amour est orgueilleux et susceptible, si son pardon





Il était seul et marchait lentement. (Page 46.)

est humiliant et inacceptable; celui de l'amitié est le plus saint et le plus doux des bienfaits. Ah! voyez, mon cher Léonce, combien ce sentiment divin est plus pur et plus précieux que l'autre! comme, au lieu d'amoindrir et de torturer, il ennoblit et purifie! Hier, je n'eusse accepté de vous ni secours ni pitié. Aujourd'hui je ne rougirais pas de vous les demander à genoux.

— Eh bien, mon amie, vous n'êtes pas encore dans le vrai; vous avez passé d'un excès à l'autre. Hier, vous méprisiez trop l'amitié; aujourd'hui, vous l'exaltez sans mesure. Vous ne pouvez perdre la fausse notion que vous vous êtes faites si longtemps de ces deux sentiments, et vous voulez toujours les rendre exclusifs l'un de l'autre; pourtant l'union des sexes n'est vraiment idéale et parfaite que lorsqu'ils se réunissent dans deux nobles cœurs. Qu'est-ce donc qu'un amour vrai, si ce n'est une amitié exaltée? Oui, l'amour, c'est l'amitié portée jusqu'à l'enthousiasme. On dit que l'amour seul est aveugle! Là où l'amitié est clairvoyante, elle est si froide, qu'elle est bien près de mourir. Croyez-moi, si votre faute me semblait grave et impardonnable, si un instant de trouble et de défaillance vous rendait, à mes yeux, indigne de con-

naître et de ressentir l'amour, je ne serais pas votre ami, et vous devriez repousser mes consolations au lieu de les accepter. Dans la jeunesse, on n'aime pas la femme qu'on ne désire plus et qu'on voit sans jalousie dans les bras d'un autre. Le mot d'amitié est alors un mensonge, et Dieu me préserve de vous dire que je vous aime ainsi! Oh! laissez-moi vous confesser que je souffre mortellement de ce qui s'est passé hier, et que je suis irrité contre vous jusqu'à être encore en ce moment plus près de la haine que de l'amitié telle que vous la définissez. Ce n'est pas déchu et méprisable que je vous trouve, c'est injuste, cruelle, coupable envers moi seul, qui vous aime, et qui méritais le bonheur que vous avez donné à un autre.

— Vous m'effrayez davantage de ma faute, dit Sabina tremblante. Croyez-vous donc que cette pensée ne me soit pas venue, et que je ne me reproche pas de vous avoir fait ce mal personnel? C'est à Dieu que je m'en confesse.

— Et pourquoi n'est-ce pas à moi aussi, à moi surtout? s'écria Léonce en saisissant avec force ses deux mains agitées. Dieu vous a déjà pardonné; vous le savez bien;

mais moi, vous ne voulez donc pas que je vous pardonne comme ami et comme amant ?

— Épargnez-moi cette souffrance, dit Sabina en voyant son orgueil réduit aux abois. Laissez dans mon cœur, et comprenez donc quel est son plus grand motif de douleur.

— Eh bien, humilie-toi jusque-là, reprit Léonce exalté, puisque c'est la plus grande preuve d'amour qu'une femme telle que toi puisse donner ! Dis-moi que tu as péché envers moi ; lève vers le ciel ta tête altière, et brave-le si tu veux ; peu m'importe. Je n'ai pas mission de te menacer de sa colère ; mais je sais que tu m'as brisé le cœur, et que tu me dois d'en convenir. Si tu ne te repens pas de ce crime, c'est que tu ne veux pas le réparer.

— Eh bien, pardonne-le-moi, Léonce, et pour me le prouver, efface à jamais la trace de cet odieux baiser.

— Il n'y est plus, il n'y a jamais été ! s'écria Léonce en la pressant contre son cœur ; et à présent, dit-il en retombant à ses pieds, marche sur moi si tu veux, je suis ton esclave ; et qu'un fer rouge brûle mes lèvres s'il en sort jamais un reproche, une allusion à tout autre baiser que le mien !

En ce moment, l'horloge du couvent sonna deux heures, et la porte du préau s'ouvrit pour laisser sortir un jeune frère vêtu de l'habit blanc des novices.

Il était seul et marchait lentement, la tête baissée sous son capuchon, les mains croisées sur sa poitrine, et comme plongé dans un modeste recueillement.

Léonce et Sabina se levèrent pour aller à sa rencontre, et il s'inclina jus-qu'à terre pour leur témoigner son respect et son humilité. Mais tout à coup, se relevant de toute sa grande taille, et jetant son capuchon en arrière, il leur montra, au lieu d'une tête rasée, la belle chevelure noire et la figure riante de Teverino.

— Quel est ce nouveau déguisement ? s'écria Léonce.

Teverino, pour toute réponse, éleva la main vers le campanile du couvent et montra le cadran de l'horloge, qui marquait l'heure en lettres d'or sur un fond d'azur.

Puis il dit d'une voix creuse, en s'agenouillant comme un pénitent :

— L'heure est passée, ma confession va être entendue.

— Pas un mot ! dit Léonce en lui mettant les deux mains sur les épaules, et en le secouant avec une affectueuse autorité. Sur ton âme et sur la vie, frère, tais-toi ! Me crois-tu assez lâche pour t'avoir trahi ? Que ton secret meure avec toi ; il ne t'appartient pas, et ton cœur est trop généreux pour faire la confession des autres.

— Je ne suis pas un enfant, pour ne point savoir ce que je puis taire ou révéler, répondit le bohémien ; mais il est des choses dont j'aurais la conscience chargée si je ne m'en accusais ici ; d'autant plus que, sous ce rapport, nous voici trois qui n'avons rien à nous cacher. Écoutez donc, noble et généreuse Signora, la plainte d'un pauvre pêcheur, qui vient demander l'absolution à vous et au seigneur Léonce.

Ce misérable, attaché à votre noble ami par les liens sacrés de l'affection et de la reconnaissance, eut le malheur de rencontrer un jour, au milieu d'un bois, une dame d'une naissance illustre et d'une beauté ravissante. Il ne put la voir et l'entendre sans être fasciné par les charmes de sa personne et de son esprit. Tout en se laissant aller au bonheur suprême de la regarder et de l'entendre, il faillit oublier que Léonce était éperdument épris d'elle, et que lui-même avait d'autres affections à respecter. Il eut la sotte vanité de chanter pour la distraire, car cette admirable dame était triste. Quelque nuage s'était élevé entre elle et Léonce, et elle avait comme un besoin de pleurer en pensant à lui. Le pêcheur indigne était passionné pour son art, et ne pouvait chanter sans s'émouvoir lui-même jus-qu'à en perdre l'esprit. Il arriva donc que lorsqu'il eut dit sa romance, il vit la dame attendrie, et il eut comme une bouffée de ridicule fatuité, comme un éblouissement, comme un accès de délire. Oubliant ses devoirs personnels, son amitié sainte pour Léonce et le profond respect qu'il devait à la signora, il eut l'audace de profiter de sa préoc-

cupation douloureuse, de s'asseoir auprès d'elle, et de chercher à surprendre une de ces pures caresses qui ne lui étaient pas destinées. Si la noble dame irritée n'eût détourné la tête avec horreur, il allait ravir un baiser qui n'eût pas été assez payé de sa vie. Heureusement Léonce parut, et protégea son amie contre l'audace d'un scélérat. Depuis ce moment, la dame ne l'a plus regardé qu'avec mépris ; et lui, sentant le remords dans son âme coupable, voyant qu'il un grand crime il fallait une grande expiation, il a rompu le pacte de Satan, il a renoncé au monde, et, se précipitant dans la paix du cloître, il a pris cet habit de la pénitence que le repentir colle à ses os, et qu'il ne quittera que pour un linceul.

— Voilà un récit très-touchant, dit Léonce, et il n'y a pas moyen d'y résister. Sabina, vous ne pouvez refuser votre pardon à une contrition si parfaite. Tendez la main au coupable, c'est moi qui vous en supplie, et relevez-le de ses vœux terribles.

Sabina, satisfaite de l'explication un peu hypocrite, mais infiniment respectueuse du marquis, lui permit de baiser sa main, et l'engagea, en s'efforçant de sourire, de se pardonner une faute qu'elle avait déjà complètement oubliée. Elle insista sur ces dernières paroles, de manière à lui faire sentir qu'elle n'attachait aucune importance au ridicule incident du baiser, et Teverino admira en lui-même, avec une bonhomie malicieuse, l'aplomb d'une femme du monde aux prises avec de si délicates apparences.

— Je suis d'autant plus glorieux de mon pardon, dit-il, que je vois bien que mon crime n'a tourné qu'à ma confusion et au triomphe de l'amour véritable.

— Maintenant, dit Léonce, veux-tu nous expliquer comment tu as dérobé à la vigilance des bons moines cet habit de l'innocence que tu portes si fièrement ?

— Cet habit m'appartient, répondit Teverino ; il est tout neuf, il me sied, il est commode, et je compte l'user ici.

— Ah çà, trêve de plaisanteries. Je ne crois pas que le diable te tente de prendre le froc ?

— Si fait : le diable, en me suscitant cette envie, m'a dit à l'oreille qu'il ne manquait pas ici d'orties pour m'en débarrasser. Devinez ce qui m'arrive ! Ma fortune n'est pas brillante et ne répond guère à mon titre de marquis. Vous avez pu, sans indiscrétion, confier cette circonstance à milady. Du plus, je suis capricieux comme un artiste, paresseux comme un moine, rêveur comme un poète. J'ai toujours aimé les couvents et rêvé cette vie molle et béate, pourvu qu'elle ne se prolongeât pas au delà du terme assigné par ma fantaisie. Tout à l'heure, en écoutant les novices qui prenaient leur leçon de chant, j'ai fait au prier quelques remarques judicieuses sur la mauvaise méthode qu'ils suivaient. Il m'a avoué que son maître-chanteur était en mission auprès du Saint-Père, et ne reviendrait de Rome que dans deux mois. Pendant cette absence, l'école déperit et la méthode se perd. J'ai chanté alors un motet à ma manière, et ce bon prier, qui se trouve être un enragé mélomane, ne savait plus quelle fête me faire. « Ah ! Monsieur, me disait-il, quel dommage que vous soyez un riche seigneur ! quel maître de chant vous auriez fait ! — Qu'à cela ne tienne, ai-je répondu, je m'en vais donner la leçon à vos novices sous vos yeux. »

En moins de cinq minutes, je leur ai fait comprendre qu'ils ne savaient ni émettre ni poser la voix, et, joignant l'exemple au précepte, avec beaucoup de douceur et de modestie, je les ai tellement charmés et enthousiasmés, qu'ils répétaient à l'envi avec le prier : « Quel dommage de ne pas pouvoir nous attacher un tel maître ! »

Bref, j'ai été si attendri de leurs démonstrations, et la vie du moine musicien m'est apparue sous des couleurs si agréables, que j'ai consenti à passer ici les deux mois qui doivent s'écouler avant le retour du maître-chanteur. Je me suis fait conduire à l'orgue, que j'ai fait résonner de manière à enchanter mes auditeurs ; et enfin me voilà moine pour le reste de l'été : c'est-à-dire que, bien nourri et bien logé, habillé comme me voilà

dans l'intérieur du cloître, pour mon amusement particulier, ayant six heures par jour d'une occupation qui me plaît, et le reste du temps pour courir dans la montagne, chasser, pêcher, lire, composer ou dormir, je me trouve le plus heureux des hommes, et je m'identifie avec mon patron Jean Kreyssler, qui se plut si bien dans son asile monastique, qu'il y oublia, entre la grande musique et le bon vin, ses maheurs, ses amours et toutes les choses de ce monde périssable!

— Bravo! dit Léonce, je t'approuve et compte venir te voir souvent; mais je doute que tu restes ici deux mois entiers. Je sais que tout ce qui est nouveau te sourit, et que tout ce qui dure te fatigue.

— C'est vrai; mais quand je prends un engagement, j'y persiste avec scrupule. Tu dois me rendre cette justice que je ne m'engage pas sans conditions, et que je porte dans mes conditions une certaine prévoyance. Je sais d'avance que j'aurai ici du plaisir pour deux mois. Les élèves sont intelligents et doux; il y a de belles voix que j'aimerai à développer. Et puis, il y a dans le chapitre de vieux grimoires musicaux couverts d'une vénérable poussière que je me promets de seconder. C'est dans de telles archives que se trouvent les trésors de l'art et la fortune des artistes.

— Soit! dit Léonce, mais j'ai encore plusieurs questions à t'adresser, et puisque voici le prieur et le curé qui viennent saluer milady, je lui demanderai la permission de t'entretenir en particulier.

Ils entrèrent sous les arcades du cloître, d'où l'on découvrait la campagne, et là, Léonce prenant le bras de l'aventurier :

— Voyons! lui dit-il; tu me parais vouloir mettre un peu d'ordre et de travail dans ta vie. Tu as des facultés naturelles extraordinaires, et je ne doute pas qu'avec ce que tu as plutôt deviné qu'appriis, tu ne puisses en peu de temps te faire un sort brillant et acquérir de la réputation.

— Je le sais parfaitement, répondit Teverino, mais cela ne me tente pas.

— Tu n'as donc pas de vanité? Tu mériterais d'être moine!

— J'ai de la vanité, et je ne suis pas fait pour la règle. Je ne serai donc pas moine et je resterai voyageur sur la terre, satisfaisant ma vanité quand il me plaira, me débarrassant d'elle quand elle voudra m'asservir. Car la vanité est le plus despote et le plus inique des maîtres, et je ne prendrai jamais l'engagement d'être l'esclave de mon propre vice.

— Ne peux-tu être un artiste sérieux sans être l'esclave du public? Allons, écoute-moi. Les commencements sont rebutants pour une fierté sauvage comme la tienne. Tes protecteurs ont dû être jusqu'ici injustes ou parcimonieux, puisque tu as la protection d'autrui en horreur! Mais une amitié éclairée, délicate, digne de toi, j'ose le dire, ne peut-elle donc t'offrir les moyens de commencer et d'établir ta fortune? L'argent et l'appui des maîtres sont des moyens nécessaires. Accepte mes offres, viens me trouver à Paris, où je serai dans deux mois, et je te réponds que l'hiver ne se passera pas sans que tu sois à la place qui te convient dans le monde.

— Merci, cher Léonce, merci, dit Teverino en lui pressant la main. Je sais que tu parles dans la sincérité de ton cœur, mais je peux d'autant moins accepter le moindre service de toi, que nous nous sommes rencontrés dans des situations délicates et sur un terrain brûlant. J'ai pu être pendant vingt-quatre heures un modèle de chevalerie, un miroir de loyauté. Mais, quoique je ne sois pas amoureux de milady, l'épreuve a été assez périlleuse et assez difficile pour que je ne désire pas la recommencer. Ne prends pas ceci pour une bravade; je suis certain qu'elle t'aime, j'en ai été sûr avant toi. J'en suis heureux; je m'applaudis d'avoir servi de chemin à une victoire que je désirais pour toi seul; mais nous pourrions nous rencontrer sur le bord de quelque autre abîme, et la pensée que je suis ton obligé, c'est-à-dire ta créature et ta propriété, me forcera à m'abjurer et

à m'effacer en toute rencontre. Je serais ou coupable d'ingratitude ou victime de ma vertu. Et puis, tu ne serais pas longtemps sans renoncer à arranger convenablement l'existence de ton pauvre vagabond. Je me dégoûterais vite de tout ce qui me serait suggéré. En mainte rencontre, je me repentirais d'avoir cédé à la persuasion; je t'ennuierais, malgré moi, des inévitables dégoûts semés sur ma carrière, et tu te fatiguerais à me ramener de mes écarts. Enfin, ne fusses-tu pour rien dans tout cela, je ne sens rien qui m'attire vers la gloire tranquille et les revenus assurés par-devant notaire. J'ai vu de bonne heure toutes les coulisses de toutes les scènes de la vie humaine; je pourrais être comédien sur ces différents théâtres; mais à la porte de tous, dans le monde comme sur les planches, il y a une armée d'exploiteurs, de critiques, de rivaux et de claqueurs, que je ne pourrais ni tromper, ni ménager, ni flatter, ni payer. Dieu m'a fait l'ennemi de tout mensonge sérieux et de toute froide supercherie; je ne sais me farder que pour rire, et bientôt, ma vigoureuse franchise prenant le dessus, j'ai besoin d'essuyer mes joues et de me sentir un homme pour tendre la main au faible et souffler l'insolent. Je n'ai pas d'illusions possibles, et, avant d'avoir vécu pour mon compte, je savais le dernier mot de ceux qui ont vieilli dans le combat. Oh! vive ma sainte liberté! ne rougis pas de moi, sage et noble Léonce! Ta route est toute frayée, et tu y marcheras avec majesté; moi, je ne connais que la ligne brisée et la course à tire-d'aile, comme ma petite Madeleine.

— Et Madeleine, à propos? Voilà où ta philosophie devient effrayante, et ton crime imminent. Hier, tu dormais dans sa chaumière; aujourd'hui, tu t'abrites sous la voûte du couvent; demain, tu erreras sur le pavé des villes; et cette enfant sera brisée, si elle ne l'est déjà!

— Tenez! dit le bohémien arrêtant Léonce devant une arcade, regardez ce torrent qui roule là-bas au fond du ravin. Regardez-le, juste à l'endroit où un pont rustique joint le sentier qui descend d'ici et celui qui remonte sur la montagne en face.

— Je le vois : après?

— Voyez-vous une petite prairie, verte comme l'émeraude, qui se dessine sur le flanc de ces rochers sombres? Le sentier, qui fuit au loin, la côtoie.

— Je vois encore la prairie. Et puis?

— Et puis, il y a un massif de sapins, et le sentier s'y perd.

— Oui, et encore?

— Et au delà des sapins, au delà du sentier, il y a un enfoncement de terrains couverts de bruyères; et puis la cime nue de la montagne.

— Et puis le ciel? dit Léonce impatienté. Quelle métaphore prepares-tu de si loin?

— Aucune. Vous n'avez pas bien remarqué. Entre la cime du mont et le ciel, il y a une espèce de baraque en planches de sapin, assujetties par des pieux et retenues par de grosses pierres. Avez-vous la vue longue?

— Je distingue parfaitement cette cabane. Je vois même les oiseaux qui voltigent en grand nombre dans le ciel au-dessus.

— Eh bien, si vous voyez les oiseaux, vous savez quelle est cette chaumière, et pourquoi il me plaît tant de m'établir ici, à une demi-heure de chemin, pour qui a d'aussi bonnes jambes que Madeleine et votre serviteur.

— C'est donc là la demeure de l'oiselière?

— Vous pouvez voir maintenant un petit mantelet écarlate, un point rouge, que le soleil fait étinceler, et qui se meut autour de cette misérable cahute! C'est Madeleine, c'est mon petit ange, c'est l'enfant de mon cœur, c'est mon âme, c'est ma vie! Je ne pouvais pas profiter plus longtemps de l'hospitalité que cette fille et son héroïque bandit de frère m'ont offerte, un jour que, haletant, pondreux, abîmé de fatigue, au bout de ma dernière obole, mais insouciant et joyeux de saluer les horizons de la France, je m'étais assis à leur porte, demandant un peu de lait de chèvre pour étancher ma soif. Je leur ai plu, ils ont pris confiance en moi; ils

m'ont retenu, je les ai aimés, et je n'ai pu me décider à les quitter, bien que ma conscience me fit un devoir de ne pas ajouter ma misère à la leur. Mais maintenant, quoique je me sois tenu dans les endroits les plus déserts, et que personne n'ait vu de près ma figure, on a distingué de loin la forme d'un vagabond qui s'attachait aux pas de Madeleine; et Madeleine, compromise dans l'esprit de son curé, serait bientôt forcée de me chasser ou de fuir avec moi. C'est ce que je ne veux pas, et c'est pourquoi, lorsque vous m'avez rencontré au bord du lac, j'allais offrir mes services aux moines de ce couvent, afin de trouver chez eux un abri, non loin de mes braves amis de la montagne. C'est pourquoi aussi je vous ai amenés aujourd'hui en ce lieu, afin d'y prendre congé de vous, et de pouvoir vous y restituer vos beaux habits, sans demeurer nu comme vous m'avez trouvé.

— Vous les garderez pour sortir d'ici quand il vous plaira, dit Léonce, je l'exige, ainsi que l'or qui garnissait les poches de votre gilet. Vous ne pouvez pas refuser le moyen d'adoucir un peu la misère de Madeleine et de son frère.

— Il y avait de l'or dans mes poches? dit Teverino avec insouciance; je n'y avais pas fait attention. Eh bien, si vous ne le reprenez, je le mettrai ici dans le tronc des pauvres, et Madeleine en aura sa part; car je n'entends rien au rôle de trésorier, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie fait le marquis pendant vingt-quatre heures pour autre chose que pour mon plaisir. Milady a magnifiquement récompensé la petite pour l'amusement qu'elle lui a donné; Madeleine est donc riche à cette heure, et moi, j'aurai gagné ici, dans deux mois, de quoi subvenir pendant longtemps à tous ses besoins.

— Mais dans deux mois, où iras-tu? que feras-tu de Madeleine?

— Je l'aime tant, et j'en suis tant aimé, que, si elle n'était pas trop jeune pour se marier, j'en ferais ma femme; mais il faut que j'attende au moins deux ans, et, si j'avais le malheur d'en devenir trop amoureux auparavant, elle serait en grand danger. Il faut donc que je la quitte, et même avant deux mois, si mon affection paternelle vient à changer de nature.

— Etonnant jeune homme! dit Léonce; quoi, tant d'ardeur et de calme, tant de faiblesse et de vertu, tant d'expérience et de naïveté, une vie à la fois si orageuse et si pure, si désordonnée et si vaillamment défendue contre les passions!

— Ne me croyez pas meilleur que je ne suis, répondit Teverino. J'ai commis le mal dans ma fongueuse adolescence, et j'ai sur le cœur des égarements que je ne

me pardonnerai jamais; mais ce cœur n'a pu se pervertir entièrement, et le remords l'a purifié. J'ai fait souffrir, et ce que j'ai souffert moi-même alors, je ne saurais vous l'exprimer: j'aime le bonheur avec passion, et la vue du malheur causé par moi faillit me rendre fou. Désormais, j'aimerais mieux me tuer que de souiller les objets de mon adoration, et je n'irai pas demander le plaisir à qui possède le trésor de l'innocence.

— Mais tu oublieras cette infortunée, et quand tu la quitteras, son cœur n'en sera pas moins déchiré.

— Si je l'oublierai, je n'en sais rien, dit Teverino d'un air sérieux. Je ne le crois pas, Monsieur, je ne peux pas le croire; et, si je le croyais, je n'aimerais pas, je ne serais pas moi-même. Il est bien vrai que j'ai brisé plus d'un lien, repris plus d'un serment; mais je ne me souviens pas d'avoir été infidèle le premier, car j'ai l'âme constante par nature et par besoin; et, si je n'avais pas toujours été entraîné dans ces faciles aventures où l'on se quitte sans scrupule, j'aurais pu n'avoir qu'un seul amour en ma vie. J'ai été libertin, et pourtant Dieu m'avait fait chaste; je me retrouve moi-même au contact d'une âme chaste, et je sens que mon idéal est là, et non ailleurs. Laissons donc le temps marcher et ma vie se dérouler devant moi. Je ne puis m'en faire le devin et le prophète, mais je sais qu'il n'est pas impossible que je sois l'époux de Madeleine, si je la trouve fidèle, quand le temps sera venu.

— Et si elle ne l'est pas?

— Je lui pardonnerai, et je resterai son ami; oui, son ami, comme vous ne pourriez pas être celui de lady Sabina, vous qui aimez autrement, et qui mettez l'orgueil dans l'amour.

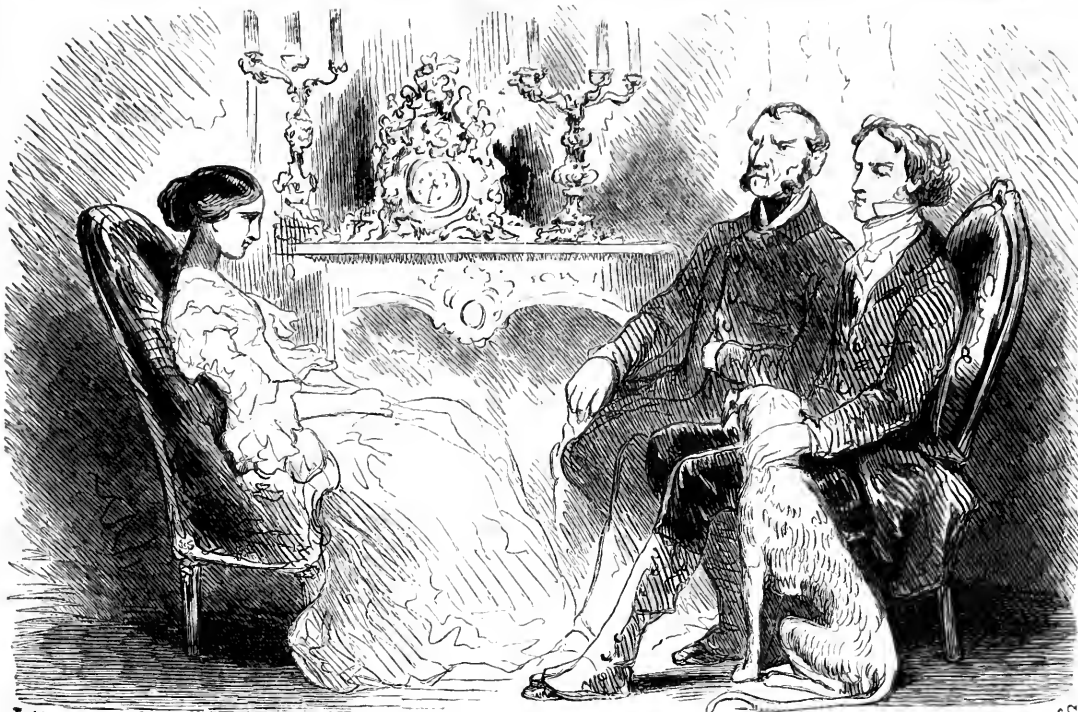
— Nous allons donc nous quitter sans que je puisse te prouver mon estime et l'amitié vraiment irrésistible que tu m'inspires?

— Nous nous retrouverons, n'en doutez pas. Si je suis à ce moment-là dans une bonne veine de travail et de tenue, j'irai à vous les bras ouverts; mais si je suis aussi mal vêtu que je l'étais hier au bord du lac, ne soyez pas étonné que je n'aie pas l'air de vous connaître.

— Ah! voilà ce qui m'afflige et me blesse! dit Léonce vivement ému; tu ne veux pas croire en moi!

— J'y crois. Mais je connais trop la réalité pour vouloir cesser de laire de ma vie un roman plus ou moins agréable et varié.

Le curé consentit à accompagner Sabina et Léonce jusqu'à la villa, afin que lord G... n'eût pas sujet de les soupçonner. Mylord s'était réveillé la veille au soir et avait pris de l'inquiétude; mais il avait bu pour s'étourdir, et lorsque sa femme rentra, il dormait encore.



J. JOHANNOT

H. DELAVILLE...SS

# INDIANA

## NOTICE

J'ai écrit *Indiana* durant l'automne de 1834. C'est mon premier roman; je l'ai fait sans aucun plan, sans aucune théorie d'art ou de philosophie dans l'esprit. J'étais dans l'âge où l'on écrit avec ses instincts et où la réflexion ne nous sert qu'à nous confirmer dans nos tendances naturelles. On voulut y voir un plaidoyer bien prémédité contre le mariage. Je n'en cherchais pas si long, et je fus étonné au dernier point de toutes les belles choses que la critique trouva à dire sur mes intentions subversives. La critique a beaucoup trop d'esprit, c'est ce qui la fera mourir. Elle ne juge jamais naïvement ce qui a été fait naïvement. Elle cherche, comme disent les bonnes gens, midi à quatorze heures, et a dû faire beaucoup de mal aux artistes qui se sont préoccupés de ses arrêts plus que de raison.

Sous tous les régimes et dans tous les temps, il y a eu d'ailleurs une race de critiques qui, au mépris de leur propre talent, se sont imaginé devoir faire le métier de dénonciateurs, de pourvoyeurs du ministère public; singulière fonction pour des gens de lettres vis-à-vis de leurs confrères! Les rigueurs des gouvernements contre la presse n'ont jamais suffi à ces critiques farouches. Ils voudraient

qu'elles portassent non-seulement sur les œuvres, mais sur les personnes, et, si on les écoutait, il serait défendu à certains d'entre nous d'écrire quoi que ce soit. Du temps que je fis *Indiana*, on criait au saint-simonisme à propos de tout. Plus tard on cria à toutes sortes d'autres choses. Il est encore défendu à certains écrivains d'ouvrir la bouche, sous peine de voir les sergents de ville de certains feuillets s'élançant sur leur œuvre pour les traire devant la police des pouvoirs constitués. Si cet écrivain fait parler noblement un ouvrier, c'est une attaque contre la bourgeoisie; si une fille égarée est réhabilitée après expiation, c'est une attaque contre les femmes honnêtes; si un escroc prend des titres de noblesse, c'est une attaque contre le patriciat; si un bravache fait le matamore, c'est une insulte contre l'armée; si une femme est maltraitée par son mari, c'est la promiscuité qui est prêchée. Et de tout ainsi. Bons confrères, saintes et généreuses âmes de critiques! Quel malheur qu'on ne songe point à établir un petit tribunal d'inquisition littéraire dont vous seriez les tourmenteurs! Vous suffirait-il de dépecer et de brûler les livres à petit feu, et ne pourrions-nous, sur vos instances, vous permettre de faire tâter un



peu de torture aux écrivains qui se permettent d'avoir d'autres dieux que les vôtres ?

Dieu merci, j'ai oublié jusqu'aux noms de ceux qui, dès mon premier début, tentaient de me décourager, et qui, ne pouvant dire que cet humble début fût une platitude complète, essayerent d'en faire une proclamation incendiaire contre le repos des sociétés. Je ne m'attendais pas à tant d'honneur, et je pense que je dois à ces critiques le remerciement que le lièvre adressa aux grenouilles, en s'imaginant, à leurs terreurs, qu'il avait droit de se croire un foudre de guerre.

GEORGE SAND.

Nohant, mai 1832.

## PRÉFACE DE 1832.

Si quelques pages de ce livre encouraient le grave reproche de tendance vers des croyances nouvelles, si des juges rigides trouvaient leur allure imprudente et dangereuse, il faudrait répondre à la critique qu'elle fait beaucoup trop d'honneur à une œuvre sans importance; que, pour se prendre aux grandes questions de l'ordre social, il faut se sentir une grande force d'âme ou s'attribuer un grand talent, et que tant de présomption n'entre point dans la donnée d'un récit fort simple où l'écrivain n'a presque rien créé. Si, dans le cours de sa tâche, il lui est arrivé d'exprimer des plaintes arrachées à ses personnages par le malaise social dont ils sont atteints; s'il n'a pas craint de répéter leurs aspirations vers une existence meilleure, qu'on s'en prenne à la société pour ses megalites, à la destinée pour ses caprices! L'écrivain n'est qu'un miroir qui les reflète, une machine qui les décalque, et qui n'a rien à se faire pardonner si ses empreintes sont exactes, si son reflet est fidèle.

Considérez ensuite que le narrateur n'a pas pris pour texte ou pour devise quelques cris de souffrance et de colère éparés dans le drame d'une vie humaine. Il n'a point la prétention de cacher un enseignement grave sous la forme d'un conte; il ne vient pas donner son coup de main à l'écolice qu'un douteux avenir nous prépare, son coup de pied à celui du passé qui s'écroule. Il sait trop que nous vivons dans un temps de rime morale, où la raison humaine a besoin de radeaux pour atténuer le trop grand jour qui l'éblouit. S'il s'était senti assez docte pour faire un livre vraiment utile, il aurait ajouté la vérité, au lieu de la prescrire avec ses teintes crues et ses effets tranchants. Ce livre-là eût fait l'office des lunettes bleues pour les yeux malades.

Il ne renonce point à remplir quelque jour cette tâche honnête et généreuse; mais, jeune qu'il est aujourd'hui, il vous raconte ce qu'il a vu, sans oser prendre ses conclusions sur ce grand procès entre l'avenir et le passé, que peut-être nul homme de la génération présente n'est bien compétent pour juger. Trop consciencieux pour vous dissimuler ses doutes, mais trop timide pour les ériger en certitudes, il se lie à vos réflexions, et s'abstient de porter dans la trame de son récit des idées préconçues, des jugements tout faits. Il remplit son métier de conteur avec ponctualité. Il vous dira tout, même ce qui est fâcheusement vrai; mais si vous l'affubliez de la robe du philosophe, vous le verriez bien confus, lui, simple diseur, chargé de vos amuser et non de vous instruire.

Fût-il plus mûr et plus habile, il n'oserait pas encore porter la main sur les grandes plaies de la civilisation agonisante. Il faut être si sûr de pouvoir les guérir, quand on se risque à les sonder! Il aimerait mieux essayer de vous rattacher à d'anciennes croyances anéanties, à de vieilles dévotions perdues, plutôt que d'employer son talent, s'il en avait, à foudroyer les autels renversés. Il sait pourtant que, par l'esprit de charité qui court, une conscience timorée est méprisée comme une réserve hypocrite dans les opinions, de même que, dans les arts,

une allure timide est raillée comme un maintien ridicule; mais il sait aussi qu'à défendre les causes perdues il y a honneur, sinon profit.

Pour qui se méprendrait sur l'esprit de ce livre, une semblable profession de foi jurerait comme un anachronisme. Le narrateur espère qu'après avoir écouté son conte jusqu'au bout, peu d'auteurs nieront la *moralité* qui ressort des faits, et qui triomphe là comme dans toutes les choses humaines; il lui a semblé, en l'achevant, que sa conscience était nette. Il s'est flatté enfin d'avoir raconté sans trop d'humeur les misères sociales, sans trop de passion les passions humaines. Il a mis la sourdine sur ses cordes quand elles résonnaient trop haut; il a tâché d'étouffer certaines notes de l'âme qui doivent rester muettes, certaines voix du cœur qu'on n'éveille pas sans danger.

Peut-être lui rendrez-vous justice, si vous convenez qu'il vous a montré bien misérable l'être qui veut s'affranchir de son frein légitime, bien désolé le cœur qui se révolte contre les arrêts de sa destinée. S'il n'a pas donné le plus beau rôle possible à tel de ses personnages qui représente *la loi*, s'il a montré moins riant encore tel autre qui représente *l'opinion*, vous en verrez un troisième qui représente *l'illusion*, et qui déjoue cruellement les vaines espérances, les folles entreprises de la passion. Vous verrez enfin que, s'il n'a pas effeuillé des roses sur le sol où la loi parque nos volontés comme des appâts de mouton, il a jeté des orties sur les chemins qui nous en éloignent.

Voilà, ce me semble, de quoi garantir suffisamment ce livre du reproche d'immoralité; mais si vous voulez absolument qu'un roman finisse comme un conte de Marmontel, vous me reprocherez peut-être les dernières pages; vous trouverez mauvais que je n'aie pas jeté dans la misère et l'abandon l'être qui, pendant deux volumes, a transgressé les lois humaines. Ici l'auteur vous répondra qu'avant d'être moral il a voulu être vrai; il vous répétera que, se sentant trop neuf pour faire un traité philosophique sur la manière de supporter la vie, il s'est borné à vous dire Indiana, une histoire du cœur humain avec ses faiblesses, ses violences, ses droits, ses torts, ses biens et ses maux.

Indiana, si vous voulez absolument expliquer tout dans ce livre, c'est un type; c'est la femme, l'être faible chargé de représenter les passions comprimées, ou, si vous l'aimez mieux, supprimées par les lois; c'est la volonté aux prises avec la nécessité; c'est l'amour heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation. Mais le serpent use et brise ses dents à vouloir ronger une lime; les forces de l'âme s'épuisent à vouloir lutter contre le positif de la vie. Voilà ce que vous pourrez conclure de cette anecdote, et c'est dans ce sens qu'elle fut racontée à celui qui vous la transmet.

Malgré ces protestations, le narrateur s'attend à des reproches. Quelques âmes probes, quelques consciences d'honnêtes gens, s'alarmeront peut-être de voir la vertu si rude, la raison si triste, l'opinion si injuste. Il s'en effraie; car ce qu'un écrivain doit craindre le plus au monde, c'est d'aliéner à ses productions la confiance des hommes de bien, c'est d'éveiller des sympathies funestes dans les âmes agries, c'est d'envenimer les plaies déjà trop cuisantes que le joug social imprime sur des fronts impatients et rebelles.

Le succès qui s'était sur un appel coupable aux passions d'une époque est le plus facile à conquérir, le moins honorable à tenter. L'historien d'Indiana se défend d'y avoir songé; s'il croyait avoir atteint ce résultat, il anéantirait son livre, eût-il pour lui le naïf amour paternel qui emmaillotte les productions rachitiques de ces jours d'avortements littéraires.

Mais il espère se justifier en disant qu'il a cru mieux servir ses principes par des exemples vrais que par de poétiques inventions. Avec le caractère de triste franchise qui l'enveloppe, il pense que son récit pourra faire impression sur des cerveaux ardents et jeunes. Ils se méneront difficilement d'un historien qui passe brutalement au milieu des faits, couloyant à droite et à gauche

sans plus d'égard pour un camp que pour l'autre. Rendre une cause odieuse ou ridicule, c'est la persécuter et non pas la combattre. Peut-être que tout l'art du conteur consiste à intéresser à leur propre histoire les coupables qu'il veut ramener, les malheureux qu'il veut guérir.

Ce serait donner trop d'importance à un ouvrage destiné sans doute à faire peu de bruit que de vouloir écarter de lui toute accusation. Aussi l'auteur s'abandonne tout entier à la critique; un seul grief lui semble trop grave pour qu'il l'accepte, c'est celui d'avoir voulu faire un livre dangereux. Il aimerait mieux rester à jamais médiocre que d'élever sa réputation sur une conscience ruinée. Il ajoutera donc encore un mot pour repousser le blâme qu'il redoute le plus.

Raymon, direz-vous, c'est la société; l'égoïsme, c'est la morale, c'est la raison. Raymon, répondra l'auteur, c'est la fausse raison, la fausse morale par qui la société est gouvernée; c'est l'homme d'honneur comme l'entend le monde, parce que le monde n'examine pas d'assez près pour tout voir. L'homme de bien, vous l'avez à côté de Raymon; et vous ne direz pas qu'il est ennemi de l'ordre; car il immole son bonheur, il fait abnégation de lui-même devant toutes les questions d'ordre social.

Ensuite vous direz que l'on ne vous a pas montré la vertu récompensée d'une façon assez éclatante. Hélas! on vous répondra que le triomphe de la vertu ne se voit plus qu'aux théâtres du boulevard. L'auteur vous dira qu'il ne s'est pas engagé à vous montrer la société vertueuse, mais nécessaire, et que l'honneur est devenu difficile comme l'héroïsme, dans ces jours de décadence morale. Pensez-vous que cette vérité dégoûte les grandes âmes de l'honneur? Je pense tout le contraire.

## PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1842.

Si j'ai laissé réimprimer les pages qu'on vient de lire, ce n'est pas qu'elles résument d'une manière claire et complète la croyance à laquelle je suis arrivé aujourd'hui relativement au droit de la société sur les individus. C'est seulement parce que je regarde les opinions librement émises dans le passé comme quelque chose de sacré, que nous ne devons ni reprendre, ni atténuer, ni essayer d'interpréter à notre guise. Mais aujourd'hui qu'après avoir marché dans la vie, j'ai vu l'horizon s'élargir autour de moi, je crois devoir dire au lecteur ce que je pense de mon œuvre.

Lorsque j'écrivis le roman d'*Indiana*, j'étais jeune, j'obéissais à des sentiments pleins de force et de sincérité qui débordèrent de là dans une série de romans basés à peu près tous sur la même donnée: le rapport mal établi entre les sexes, par le fait de la société. Ces romans furent tous plus ou moins inérimés par la critique, comme portant d'imprudentes atteintes à l'institution du mariage. *Indiana*, malgré le peu d'ampleur des aperçus et la naïveté des incertitudes, n'échappa point à cette indignation de plusieurs esprits soi-disant sérieux, que j'étais fort disposé alors à croire sur parole et à écouter docilement. Mais quoique ma raison fut à peine suffisamment développée pour écrire sur un sujet aussi sérieux, je n'étais pas assez enfant pour ne pas juger à mon tour la pensée de ceux qui jugeaient la mienne. Quelque simple que soit un accusé, quelque habile que soit un magistrat, cet accusé a bien assez de sa conscience pour savoir si la sentence de ce magistrat est équitable ou perverse, sage ou absurde.

Certains journalistes qui s'érigent de nos jours en représentants et en gardiens de la morale publique (je ne sais pas en vertu de quelle mission, puisque je ne sais pas au nom de quelle loi), se prononcèrent avec rigueur contre les tendances de mon pauvre conte, et lui donnèrent, en le présentant comme un plaidoyer contre l'ordre social, une importance et une sorte de retentissement auxquels il ne serait point arrivé sans cela. C'était inven-

tir d'un rôle bien grave et bien lourd un jeune auteur à peine initié aux premières idées sociales, et qui n'avait pour tout bagage littéraire et philosophique qu'un peu d'imagination, du courage et l'amour de la vérité. Sensible aux reproches, et presque reconnaissant des leçons qu'on voulait bien lui donner, il examina les réquisitoires qui traduisaient devant l'opinion publique la moralité de ses pensées, et, grâce à cet examen où il ne porta aucun orgueil, il a peu à peu acquis des convictions qui n'étaient encore que des sentiments au début de sa carrière, et qui sont aujourd'hui des principes.

Pendant dix années de recherches, de scrupules et d'irrésolutions souvent douloureuses, mais toujours sincères, fuyant le rôle de pédagogue que m'attribuaient les uns pour me rendre ridicule, détestant l'imputation d'orgueil et de colère dont me poursuivaient les autres pour me rendre odieux; procédant, suivant mes facultés d'artiste, par l'analyse de la vie pour en chercher la synthèse, j'ai donc raconté des faits qu'on a reconnus parfois vraisemblables, et peint des caractères qu'on m'a souvent accordé d'avoir su étudier avec soin. Je me suis borné à ce travail, cherchant à établir ma propre conviction bien plutôt qu'à ébranler celle des autres, et me disant que, si je me trompais, la société saurait bien faire entendre des voix puissantes pour renverser mes arguments, et réparer par de sages réponses le mal qu'auraient pu faire mes imprudentes questions. Des voix nombreuses se sont élevées en effet pour mettre le public en garde contre l'écrivain dangereux; mais, quant à de sages réponses, le public et l'auteur attendent encore.

Longtemps après avoir écrit la préface d'*Indiana* sous l'empire d'un reste de respect pour la société constituée, je cherchais encore à résoudre cet insoluble problème: *le moyen de concilier le bonheur et la dignité des individus opprimés par cette même société, sans modifier la société elle-même.* Penché sur les victimes, et mêlant ses larmes aux leurs, se faisant leur interprète auprès de ses lecteurs, mais, comme un défenseur prudent, ne cherchant point trop à pallier la faute de ses clients, et s'adressant bien plus à la clémence des juges qu'à leur austérité, le romancier est le véritable avocat des êtres abstraits qui représentent nos passions et nos souffrances devant le tribunal de la force et le jury de l'opinion. C'est une tâche qui a sa gravité sous une apparence frivole, et qu'il est assez difficile de maintenir dans sa véritable voie, troublé qu'on est à chaque pas par ceux qui vous veulent trop sérieux dans la forme, et par ceux qui vous veulent trop léger dans le fond.

Je ne me flatte pas d'avoir rempli habilement cette tâche; mais je suis sûr de l'avoir tenté sérieusement, au milieu des fluctuations intérieures où ma conscience, tantôt effrayée par l'ignorance de ses droits, tantôt stimulée par un cœur épris de justice et de vérité, marchait pourtant à son but sans trop s'en écarter et sans faire trop de pas en arrière.

Initier le public à cette lutte intérieure par une suite de préfaces et de discussions, eût été un moyen puéril, où la vanité de parler de soi eût pris trop de place, à mon gré. J'ai dû m'en abstenir, ainsi que de toucher trop vite aux points restés obscurs dans mon intelligence. Les conservateurs m'ont trouvé trop audacieux, les novateurs trop timides. J'avoue que j'avais du respect et de la sympathie pour le passé et pour l'avenir, et, dans le combat, je n'ai trouvé de calme pour mon esprit que le jour où j'ai bien compris que l'un ne devait pas être la violation et l'anéantissement, mais la continuation et le développement de l'autre.

Après ces dix années de noviciat, initié enfin à des idées plus larges, que j'ai puisées non en moi, mais dans les progrès philosophiques qui se sont opérés autour de moi (en particulier dans quelques vastes intelligences que j'ai religieusement interrogées, et en général dans le spectacle des souffrances de mes semblables), j'ai enfin compris que si j'avais bien fait de douter de moi et d'hésiter à me prononcer à l'époque d'ignorance et d'inexpérience où j'écrivais *Indiana*, mon devoir actuel est de me féliciter des haraïsses auxquelles je me suis cependant laissé

emporter alors et depuis ; hardiesses qu'on m'a tant reprochées, et qui eussent été plus grandes encore si j'avais su combien elles étaient légitimes, honnêtes et sacrées.

Aujourd'hui donc que je viens de relire le premier roman de ma jeunesse avec autant de sévérité et de détachement que si c'était l'œuvre d'un autre, au moment de le livrer à une publicité que l'édition populaire ne lui a pas encore donnée, résolu d'avance, non pas à me rétracter (on ne doit jamais rétracter ce qui a été fait et dit de bonne foi), mais à me condamner si j'eusse reconnu mon ancienne tendance erronée ou dangereuse, je me suis trouvé tellement d'accord avec moi-même dans le sentiment qui me dicta *Indiana*, et qui me le dicterait encore si j'avais à raconter cette histoire aujourd'hui pour la première fois, que je n'ai voulu y rien changer, sauf quelques phrases incorrectes et quelques mots impropres. Sans doute, il en reste encore beaucoup, et le mérite littéraire de mes écrits, je le soumets entièrement aux leçons de la critique; je lui reconnais à cet égard toute la compétence qui me manque. Qu'il y ait aujourd'hui dans la presse quotidienne une incontestable masse de talent, je ne le nie pas, et j'aime à le reconnaître. Mais qu'il y ait dans cet ordre d'élegants écrivains beaucoup de philosophes et de moralistes, je le nie positivement, n'en dépense à ceux qui m'ont condamné, et qui me condamneront encore à la première occasion, du haut de leur morale et de leur philosophie.

Ainsi, je le répète, j'ai écrit *Indiana*, et j'ai dû l'écrire; j'ai cédé à un instinct puissant de plainte et de reproche que Dieu avait mis en moi, Dieu qui ne fait rien d'inutile, pas même les plus chétifs êtres, et qui intervient dans les plus petites causes aussi bien que dans les grandes. Mais quoi! celle que je défendais est-elle donc si petite? C'est celle de la moitié du genre humain, c'est celle du genre humain tout entier; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître, et j'ai cherché à le montrer dans *Indiana*. On a dit que c'était une cause individuelle que je plaçais; comme si, à supposer qu'un sentiment personnel m'eût animé, j'eusse été le seul être infortuné dans cette humanité paisible et radieuse! Assez de cris de douleur et de sympathie ont répondu au mien pour que je sache maintenant à quoi m'en tenir sur la suprême félicité d'autrui.

Je ne crois pas avoir jamais rien écrit sous l'influence d'une passion égoïste; je n'ai même jamais songé à m'en défendre. Ceux qui m'ont vu sans prévention comprennent que j'ai écrit *Indiana* avec le sentiment non raisonné, il est vrai, mais profond et légitime, de l'injustice et de la barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage, dans la famille et la société. Je n'avais point à faire un traité de jurisprudence, mais à guerroyer contre l'opinion; car c'est elle qui retarde ou prépare les améliorations sociales. La guerre sera longue et rude; mais je ne suis ni le premier, ni le seul, ni le dernier champion d'une aussi belle cause, et je la défendrai tant qu'il me restera un souffle de vie.

Ce sentiment qui m'animait au commencement, je l'ai donc raisonné et développé à mesure qu'on l'a combattu et blâmé en moi. Des critiques injustes ou malveillantes m'en ont appris plus long que ne m'en eût fait découvrir le calme de l'impunité. Sous ce rapport, je rends donc grâce aux juges maladroits qui m'ont éclairé. Les motifs de leurs arrêts ont jeté dans ma pensée une vive lumière, et fait passer dans ma conscience une profonde sécurité. Un esprit sincère fait son profit de tout, et ce qui découragerait la vanité redouble l'ardeur du dévouement.

Qu'on ne voie pas dans les reproches que, du fond d'un cœur aujourd'hui sérieux et calme, je viens d'adresser à la plupart des journalistes de mon temps une protestation quelconque contre le droit de contrôle dont la moralité publique investit la presse française. Que la critique remplisse souvent mal et comprenne mal encore sa mission dans la société actuelle, ceci est évident pour tout le monde; mais que la mission en elle-même soit providentielle et sacrée, nul ne peut le nier, à moins d'être athée en fait de progrès, à moins d'être l'ennemi de la vérité,

le blasphémateur de l'avenir, et l'indigne enfant de la France. Liberté de la pensée, liberté d'écrire et de parler, sainte conquête de l'esprit humain! que sont les petites souffrances et les soucis éphémères engendrés par tes erreurs ou tes abus, au prix des bienfaits infinis que tu prépares au monde?

## PREMIÈRE PARTIE.

### I.

Par une soirée d'automne pluvieuse et fraîche, trois personnes rêveuses étaient gravement occupées, au fond d'un petit castel de la Brie, à regarder brûler les tisons du foyer et cheminer lentement l'aiguille de la pendule. Deux de ces hôtes silencieux semblaient s'abandonner en toute soumission au vague ennui qui pesait sur eux; mais le troisième donnait des marques de rébellion ouverte: il s'agitait sur son siège, étouffait à demi haut quelques bâillements mélancoliques, et frappait la pincette sur les bûches pétillantes, avec l'intention marquée de lutter contre l'ennemi commun.

Ce personnage, beaucoup plus âgé que les deux autres, était le maître de la maison, le colonel Delmare, vieille bravoure en demi-solde, homme jadis beau, maintenant épais, au front chauve, à la moustache grise, à l'œil terrible; excellent maître devant qui tout tremblait, femme, serviteurs, chevaux et chiens.

Il quitta enfin sa chaise, évidemment impatienté de ne savoir comment rompre le silence, et se prit à marcher pesamment dans toute la longueur du salon, sans perdre un instant la raideur convenable à tous les mouvements d'un ancien militaire, s'appuyant sur les reins et se tournant tout d'une pièce, avec ce contentement perpétuel de soi-même qui caractérise l'homme de parade et l'officier-mo-dèle.

Mais ils étaient passés, ces jours d'éclat où le lieutenant Delmare respirait le triomphe avec l'air des camps; l'officier supérieur en retraite, oublié maintenant de la patrie ingrate, se voyait condamné à subir toutes les conséquences du mariage. Il était l'époux d'une jeune et jolie femme, le propriétaire d'un commode manoir avec ses dépendances, et, de plus, un industriel heureux dans ses spéculations; en conséquence de quoi le colonel avait de l'humeur, et ce soir-là surtout: car le temps était humide, et le colonel avait des rhumatismes.

Il arpenta avec gravité son vieux salon meublé dans le goût de Louis XV, s'arrêtait parfois devant une porte surmontée d'Amours nus, peints à fresque, qui enchaînaient de fleurs des biches fort bien élevées et des sangliers de bonne volonté, parfois devant un panneau surchargé de sculptures maigres et tourmentées, dont l'œil se fût vainement fatigué à suivre les caprices tortueux et les enlacements sans fin. Mais ces vagues et passagères distractions n'empêchaient pas que le colonel, à chaque tour de sa promenade, ne jetât un regard lucide et profond sur les deux compagnons de sa veillée silencieuse, reportant de l'un à l'autre cet œil attentif qui couvait depuis trois ans un trésor fragile et précieux, sa femme.

Car sa femme avait dix-neuf ans, et si vous l'eussiez vue enfoncée sous le manteau de cette vaste cheminée de marbre blanc incrusté de cuivre doré; si vous l'eussiez vue, toute fluette, toute pâle, toute triste, le coude appuyé sur son genou, elle toute jeune, au milieu de ce vieux ménage, à côté de ce vieux mari, semblable à une fleur née d'hier qu'on fait éclore dans un vase gothique, vous eussiez plaint la femme du colonel Delmare, et peut-être le colonel plus encore que sa femme.

Le troisième occupant de cette maison isolée était assis sous le même enfoncement de la cheminée, à l'autre extrémité de la bûche incandescente. C'était un homme dans toute la force et dans toute la fleur de la jeunesse, et dont les joues brillantes, la riche chevelure d'un blond vif, les favoris bien fournis, juraient avec les cheveux

grisonnants, le teint flétri et la rude physionomie du patron ; mais le moins *artiste* des hommes eût encore préféré l'expression rude et austère de M. Delmare aux traits régulièrement fades du jeune homme. La figure bouffie gravée en relief sur la plaque de tôle qui occupait le fond de la cheminée, était peut-être moins monotone, avec son regard incessamment fixé sur les tisons ardents, que ne l'était dans la même contemplation le personnage vermeil et blond de cette histoire. Du reste, la vigueur assez dégagée de ses formes, la netteté de ses sourcils bruns, la blancheur polie de son front, le calme de ses yeux limpides, la beauté de ses mains, et jusqu'à la rigoureuse élégance de son costume de chasse, l'eussent fait passer pour un fort beau *cavalier* aux yeux de toute femme qui eût porté en amour les goûts dits *philosophiques* d'un autre siècle. Mais peut-être la jeune et timide femme de M. Delmare n'avait-elle jamais encore examiné un homme avec les yeux ; peut-être y avait-il, entre cette femme frêle et souffreteuse et cet homme dormeur et bien mangeant, absence de toute sympathie. Il est certain que l'argus conjugal fatigua son œil de vautour sans surprendre un regard, un souffle, une palpitation entre ces deux êtres si dissemblables. Alors, bien certain de n'avoir pas même un sujet de jalousie pour s'occuper, il rebomba dans une tristesse plus profonde qu'auparavant, et enfonça ses mains brusquement jusqu'au fond de ses poches.

La seule figure heureuse et caressante de ce groupe, c'était celle d'un beau chien de chasse de la grande espèce des griffons, qui avait allongé sa tête sur les genoux de l'homme assis. Il était remarquable par sa longue taille, ses larges jarrets velus, son museau effilé comme celui d'un renard, et sa spirituelle physionomie toute hérissée de poils en désordre, au travers desquels deux grands yeux fauves brillaient comme deux topazes. Ces yeux de chien courant, si sanglants et si sombres dans l'ardeur de la chasse, avaient alors un sentiment de mélancolie et de tendresse indéfinissable ; et lorsque le maître, objet de tout cet amour d'instinct, si supérieur parfois aux affections raisonnées de l'homme, promenait ses doigts dans les soies argentées du beau griffon, les yeux de l'animal étincelaient de plaisir, tandis que sa longue queue balayait l'âtre en cadence, et en éparpillait la cendre sur la marqueterie du parquet.

Il y avait peut-être le sujet d'un tableau à la Rembrandt dans cette scène d'intérieur à demi éclairée par la flamme du foyer. Des lueurs blanches et fugitives mondaient par intervalles l'appartement et les figures, puis, passant au ton rouge de la braise, s'éteignaient par degrés ; la vaste salle s'assombrissait alors dans la même proportion. A chaque tour de sa promenade, M. Delmare en passant devant le feu apparaissait comme une ombre et se perdait aussitôt dans les mystérieuses profondeurs du salon. Quelques lames de dorure s'enlevaient çà et là en lumière sur les cadres ovales chargés de couronnes, de médaillons et de rubans de bois, sur les meubles plaqués d'ébène et de cuivre, et jusque sur les corniches déchiquetées de la boiserie. Mais lorsqu'un tison, venant à s'éteindre, cédait son éclat à un autre point embrasé de l'âtre, les objets, lumineux tout à l'heure, reentraient dans l'ombre, et d'autres aspérités brillantes se détachaient de l'obscurité. Ainsi l'on eût pu saisir tour à tour tous les détails du tableau, tantôt la console portée sur trois grands Tritons dorés, tantôt le plafond peint qui représentait un ciel parsemé de nuages et d'étoiles, tantôt les lourdes tentures de damas cramoisi à longues crépines qui se moiraient de rellets satinés, et dont les larges plis semblaient s'agiter en se renvoyant la clarté inconstante.

On eût dit, à voir l'immobilité des deux personnages en relief devant le foyer, qu'ils craignaient de déranger l'immobilité de la scène ; fixes et pétrifiés comme les héros d'un conte de fées, on eût dit que la moindre parole, le plus léger mouvement allait faire écrouler sur eux les murs d'une cité fantastique ; et le maître au front rembruni, qui d'un pas égal coupait seul l'ombre et le silence, ressemblait assez à un sorcier qui les eût tenus sous le charme.

Enfin le griffon, ayant obtenu de son maître un regard

de complaisance, céda à la puissance magnétique que la prunelle de l'homme exerce sur celle des animaux intelligents. Il laissa échapper un léger aboiement de tendresse craintive, et jeta ses deux pattes sur les épaules de son bien-aimé avec une souplesse et une grâce inimitables.

« A bas, Ophélie ! à bas ! »

Et le jeune homme adressa en anglais une grave réprimande au docile animal, qui, honteux et repentant, se traîna en rampant vers madame Delmare comme pour lui demander protection. Mais madame Delmare ne sortit point de sa rêverie, et laissa la tête d'Ophélie s'appuyer sur ses deux blanches mains, qu'elle tenait croisées sur son genou, sans lui accorder une caresse.

« Cette chienne est donc tout à fait installée au salon ? dit le colonel, secrètement satisfait de trouver un motif d'humeur pour passer le temps. Au chenil, Ophélie ! allons, dehors, sottie bête ! »

Si quelqu'un alors eût observé de près madame Delmare, il eût pu deviner, dans cette circonstance minime et vulgaire de sa vie privée, le secret douloureux de sa vie entière. Un frisson imperceptible parcourut son corps, et ses mains, qui soutenaient sans y penser la tête de l'animal favori, se crispèrent vivement autour de son cou rude et velu, comme pour le retenir et le préserver. M. Delmare, tirant alors son fouet de chasse de la poche de sa veste, s'avança d'un air menaçant vers la pauvre Ophélie, qui se coucha à ses pieds en fermant les yeux et laissant échapper d'avance des cris de douleur et de crainte. Madame Delmare devint plus pâle encore que de coutume ; son sein se gonfla convulsivement, et, tournant ses grands yeux bleus vers son mari avec une expression d'effroi indéfinissable :

« De grâce, Monsieur, lui dit-elle, ne la tuez pas ! »

Ce peu de mots firent tressaillir le colonel. Un sentiment de chagrin prit la place de ses velléités de colère.

« Ceci, Madame, est un reproche que je comprends fort bien, dit-il, et que vous ne m'avez pas épargné depuis le jour où j'eus la vivacité de tuer votre épagneul à la chasse. N'est-ce pas une grande perte ? Un chien qui forçait toujours l'arrêt, et qui s'emportait sur le gibier ! Quelle patience n'eût-il pas lassée ? Au reste, vous ne l'avez tant aimé que depuis sa mort ; auparavant vous n'y preniez pas garde ; mais maintenant que c'est pour vous l'occasion de me blâmer...

— Vous ai-je jamais fait un reproche ? dit madame Delmare avec cette douceur qu'on a par générosité avec les gens qu'on aime, et par égard pour soi-même avec ceux qu'on n'aime pas.

— Je ne dis pas cela, reprit le colonel sur un ton moitié père, moitié mari ; mais il y a dans les larmes de certaines femmes des reproches plus sanglants que dans toutes les imprécations des autres. Morbleu ! Madame, vous savez bien que je n'aime pas à voir pleurer autour de moi...

— Vous ne me voyez jamais pleurer, je pense.

— Eh ! ne vous voyez-je pas sans cesse les yeux rouges ! C'est encore pis, ma foi ! »

Pendant cette conversation conjugale, le jeune homme s'était levé et avait fait sortir Ophélie avec le plus grand calme ; puis il revint s'asseoir vis-à-vis de madame Delmare, après avoir allumé une bougie et l'avoir placée sur le manteau de la cheminée.

Il y eut dans cet acte de pur hasard une influence subite sur les dispositions de M. Delmare. Dès que la bougie eut jeté sur sa femme une clarté plus égale et moins vacillante que celle du foyer, il remarqua l'air de souffrance et d'abattement quel, ce soir-là, était répandu sur toute sa personne, son attitude fatiguée, ses longs cheveux bruns pendants sur ses joues amaigries, et une teinte violacée sous ses yeux ternis et échauffés. Il fit quelques tours dans l'appartement ; puis, revenant à sa femme par une transition assez brusque :

« Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, Indiana ? lui dit-il avec la maladresse d'un homme dont le cœur et le caractère sont rarement d'accord.

— Comme à l'ordinaire ; je vous remercie, répondit-elle sans témoigner ni surprise ni rancune.

— Comme à l'ordinaire, ce n'est pas une réponse, ou plutôt c'est une réponse de femme, une réponse normande, qui ne signifie ni oui ni non, ni bien ni mal.

— Soit, je ne me porte ni bien ni mal.

— Eh bien ! reprit-il avec une nouvelle rudesse, vous mentez ; je sais que vous ne vous portez pas bien ; vous l'avez dit à sir Ralph ici présent. Voyons, en a-t-on menti, moi ? Parlez, monsieur Ralph, vous l'avez-elle dit ?

— Elle me l'a dit, » répondit le légatique personnage interpellé, sans faire attention au regard de reproche que lui adressait Indiana.

En ce moment un quatrième personnage entra : c'était le factotum de la maison, ancien sergent du régiment de M. Delmare.

Il expliqua en peu de mots à M. Delmare qu'il avait ses raisons pour croire que des voleurs de charbon s'étaient introduits les nuits précédentes à pareille heure dans le parc, et qu'il venait demander un fusil pour faire sa ronde avant de fermer les portes. M. Delmare, qui vit à cette aventure une tournure guerrière, prit aussitôt son fusil de chasse, en donna un autre à Lelièvre, et se disposa à sortir de l'appartement.

« Eh quoi ! dit madame Delmare avec effroi, vous tueriez un pauvre paysan pour quelques sacs de charbon ?

— Je tuerais comme un chien, répondit Delmare irrité de cette objection, tout homme que je trouverai la nuit à rôder dans mon enclos. Si vous connaissiez la loi, Madame, vous saurez qu'elle m'y autorise.

— C'est une affreuse loi, reprit Indiana avec feu ; puis, réprimant aussitôt ce mouvement : Mais vos rhumatismes ? ajouta-t-elle d'un ton plus bas. Vous oubliez qu'il pleut et que vous souffrirez demain si vous sortez ce soir.

— Vous avez bien peur d'être obligée de soigner le vieux mari ! » répondit Delmare en poussant la porte brusquement ; et il sortit en continuant de murmurer contre son âge et contre sa femme.

## II.

Les deux personnages que nous venons de nommer, Indiana Delmare et sir Ralph, ou, si vous l'aimez mieux, M. Rodolphe Brown, restèrent vis-à-vis l'un de l'autre, aussi calmes, aussi froids que si le mari eût été entre eux deux. L'Anglais ne songeait nullement à se justifier, et madame Delmare sentait qu'elle n'avait pas de reproches sérieux à lui faire ; car il n'avait parlé qu'à bonne intention. Enfin, rompant le silence avec effort, elle le gronda doucement :

— Ce n'est pas bien, mon cher Ralph, lui dit-elle ; je vous avais défendu de répéter ces paroles échappées dans un moment de souffrance, et M. Delmare est le dernier que j'aurais voulu instruire de mon mal.

— Je ne vous conçois pas, ma chère, répondit sir Ralph ; vous êtes malade, et vous ne voulez pas vous soigner. Il faut donc choisir entre la chance de vous perdre et la nécessité d'avertir votre mari ?

— Oui, dit madame Delmare avec un sourire triste, et vous avez pris le parti de *prévenir l'autorité* !

— Vous avez tort, vous avez tort, sur ma parole, de vous laisser aigrir ainsi contre le colonel ; c'est un homme d'honneur, un digne homme.

— Mais qui vous dit le contraire, sir Ralph ?..

— Eh ! vous-même, sans le vouloir. Votre tristesse, votre état maladif, et comme il le remarque lui-même, vos yeux rouges, disent à tout le monde et à toute heure que vous n'êtes pas heureuse...

— Taisez-vous, sir Ralph, vous allez trop loin. Je ne vous ai pas permis de savoir tant de choses.

— Je vous fâche, je le vois ; que voulez-vous ! je ne suis pas adroit, je ne connais pas les subtilités de votre langue, et puis j'ai beaucoup de rapports avec votre mari. J'ignore absolument comme lui, soit en anglais, soit en français, ce qu'il faut dire aux femmes pour les consoler. Un autre vous eût fait comprendre, sans vous la dire, la pensée que je viens de vous exprimer si lourdement ; il eût trouvé l'art d'entrer bien avant dans votre confiance

— sans vous laisser apercevoir ses progrès, et peut-être eût-il réussi à soulager un peu votre cœur, qui se raidit et se ferme devant moi. Ce n'est pas la première fois que je remarque combien, en France particulièrement, les mots ont plus d'empire que les idées. Les femmes surtout...

— Oh ! vous avez un profond dédain pour les femmes, mon cher Ralph. Je suis ici seule contre deux ; je dois donc me résoudre à n'avoir jamais raison.

— Donne-nous tort, ma chère cousine, en te portant bien, en reprenant la gaieté, la fraîcheur, la vivacité d'autrefois ; rappelle-toi : l'île Bourbon et notre délicate retraite de Bernica, et notre enfance si joyeuse, et notre amitié aussi vieille que toi...

— Je me rappelle aussi mon père... » dit Indiana en appuyant tristement sur cette réponse et en mettant sa main dans la main de sir Ralph.

Ils retombèrent dans un profond silence.

« Indiana, dit Ralph après une pause, le bonheur est toujours à notre portée. Il ne faut souvent qu'étendre la main pour s'en saisir. Que te manque-t-il ? Tu as une honnête aisance préférable à la richesse, un mari excellent qui t'aime de tout son cœur, et, j'ose le dire, un ami sincère et dévoué... »

Madame Delmare pressa faiblement la main de sir Ralph, mais elle ne changea pas d'attitude ; sa tête resta penchée sur son sein, et ses yeux humides attachés sur les magiques effets de la braise.

« Votre tristesse, ma chère amie, poursuivit sir Ralph, est un état purement maladif ; lequel de nous peut échapper au chagrin, au spleen ? Regardez au-dessous de vous, vous y verrez des gens qui vous envient avec raison. L'homme est ainsi fait, toujours il aspire à ce qu'il n'a pas... »

Je vous fais grâce d'une foule d'autres lieux communs que débita le bon sir Ralph d'un ton monotone et lourd comme ses pensées. Ce n'est pas que sir Ralph fût un sot, mais il était là tout à fait hors de son élément. Il ne manquait ni de bon sens ni de savoir ; mais consoler une femme, comme il l'avouait lui-même, était un rôle au-dessus de sa portée. Et cet homme comprenait si peu le chagrin d'autrui, qu'avec la meilleure volonté possible d'y porter remède il ne savait y toucher que pour l'envenimer. Il sentait si bien sa gaucherie, qu'il se hasarda rarement à s'apercevoir des afflictions de ses amis ; et cette fois il faisait des efforts inouïs pour remplir ce qu'il regardait comme le plus pénible devoir de l'amitié.

Quand il vit que madame Delmare ne l'écoutait qu'avec effort, il se tut, et l'on n'entendit plus que les mille petites voix qui bruissent dans le bois embrasé, le chant plaintif de la bûche qui s'échauffe et se dilate, le craquement de l'écorce qui se crispe avant d'éclater, et ces légères explosions phosphorescentes de l'aubier qui fait jaillir une flamme bleuâtre. De temps à autre le hurlement d'un chien venait se mêler au faible sifflement de la bise qui se glissait dans les fentes de la porte et au bruit de la pluie qui fouettait les vitres. Cette soirée était une des plus tristes qu'eût encore passées madame Delmare dans son petit manoir de la Brie.

Et puis, je ne sais quelle attente vague pesait sur cette âme impressionnable et sur ses fibres délicates. Les êtres faibles ne vivent que de terreurs et de pressentiments. Madame Delmare avait toutes les superstitions d'une créole nerveuse et malade ; certaines harmonies de la nuit, certains jeux de la lune lui faisaient croire à de certains événements, à de prochains malheurs, et la nuit avait pour cette femme rêveuse et triste un langage tout de mystères et de fantômes qu'elle seule savait comprendre et traduire suivant ses craintes et ses souffrances.

« Vous direz encore que je suis folle, dit-elle en retirant sa main que tenait toujours sir Ralph, mais je ne sais quelle catastrophe se prépare autour de nous. Il y a ici un danger qui pese sur quelqu'un... sur moi, sans doute... ; mais... tenez, Ralph, je me sens emue comme à l'approche d'une grande phase de ma destinée... J'ai peur, ajouta-t-elle en frissonnant, je me sens mal. »

Et ses lèvres devinrent aussi blanches que ses joues. Sir Ralph effrayé, non des pressentiments de madame



Delmare, qu'il regardait comme les symptômes d'une grande atonie morale, mais de sa pâleur mortelle, tira vivement la sonnette pour demander des secours. Personne ne vint, et Indiana s'affaiblissant de plus en plus, Ralph, épouvanté, l'éloigna du feu, la déposa sur une chaise longue, et courut au hasard, appelant les domestiques, cherchant de l'eau, des sels, ne trouvant rien, brisant toutes les sonnettes, se perdant à travers le dédale des appartements obscurs, et se tordant les mains d'impatience et de dépit contre lui-même.

Enfin l'idée lui vint d'ouvrir la porte vitrée qui donnait sur le parc, et d'appeler tour à tour Lelièvre et Noun, la femme de chambre créole de madame Delmare.

Quelques instants après, Noun accourut d'une des plus sombres allées du parc, et demanda vivement si madame Delmare se trouvait plus mal que de coutume.

« Tout à fait mal, » répondit sir Brown.

Tous deux rentrèrent au salon et prodiguèrent leurs soins à madame Delmare évanouie, l'un avec tout le zèle d'un empressé inutile et gauche, l'autre avec l'adresse et l'efficacité d'un dévouement de femme.

Noun était la sœur de lait de madame Delmare; ces deux jeunes personnes, élevées ensemble, s'aimaient tendrement. Noun, grande, forte, brillante de santé, vive, alerte, et pleine de sang créole ardent et passionné, effaçait de beaucoup, par sa beauté resplendissante, la beauté pâle et frêle de madame Delmare; mais la bonté de leur cœur et la force de leur attachement étouffaient entre elles tout sentiment de rivalité féminine.

Lorsque madame Delmare revint à elle, la première chose qu'elle remarqua fut l'altération des traits de sa femme de chambre, le désordre de sa chevelure humide, et l'agitation qui se trahissait dans tous ses mouvements.

« Rassure-toi donc, ma pauvre enfant, lui dit-elle avec bonté; mon mal te brise plus que moi-même. Va, Noun, c'est à toi de te soigner; tu maigris et tu pleures comme si ce n'était pas à toi de vivre; ma bonne Noun, la vie est si joyeuse et si belle devant toi! »

Noun pressa avec effusion la main de madame Delmare contre ses lèvres, et dans une sorte de délire jetant autour d'elle des regards effarés :

— Mon Dieu! dit-elle, Madame, savez-vous pourquoi monsieur Delmare est dans le parc?

— Pourquoi? répéta Indiana, perdant aussitôt le faible incarnat qui avait reparu sur ses joues, mais attends donc, je ne sais plus... Tu me fais peur! Qu'y a-t-il donc?

— Monsieur Delmare, répondit Noun d'une voix entrecoupée, prétend qu'il y a des voleurs dans le parc. Il fait sa ronde avec Lelièvre, tous deux armés de fusils...

— Eh bien? dit Indiana, qui semblait attendre quelque affreuse nouvelle.

— Eh bien! Madame, reprit Noun en joignant les mains avec égarment, n'est-ce pas affreux de songer qu'ils vont tuer un homme...?

— Tuer! s'écria madame Delmare en se levant avec la terreur crédule d'un enfant alarmé par les récits de sa bonne.

— Ah! oui, ils le tueront, dit Noun avec des sanglots étouffés.

— Ces deux femmes sont folles, pensa sir Ralph, qui regardait cette scène étrange d'un air stupéfait. D'ailleurs, ajouta-t-il en lui-même, toutes les femmes le sont.

— Mais, Noun, que dis-tu là? reprit madame Delmare; est-ce que tu crois aux voleurs?

— Oh! si c'étaient des voleurs! mais quelque pauvre paysan peut-être, qui vient dérober une poignée de bois pour sa famille.

— Oui, ce serait affreux, en effet!... Mais ce n'est pas probable; à l'entrée de la forêt de Fontainebleau, et lorsqu'on peut si facilement y dérober du bois, ce n'est pas dans un parc fermé de murs qu'on viendrait s'exposer... Bah! M. Delmare ne trouvera personne dans le parc; rassure-toi donc... »

Mais Noun n'écoutait pas; elle allait de la fenêtre du salon à la chaise longue de sa maîtresse, elle épiait le moindre bruit, elle semblait partagée entre l'envie de

courir après M. Delmare et celle de rester auprès de la malade.

Son anxiété parut si étrange, si déplacée à M. Brown, qu'il sortit de sa douceur habituelle, et, lui pressant fortement le bras :

« Vous avez donc perdu l'esprit tout à fait? lui dit-il; ne voyez-vous pas que vous épouvantez votre maîtresse, et que vos sottises frayeurs lui font un mal affreux? »

Noun ne l'avait pas entendu; elle avait tourné les yeux vers sa maîtresse, qui venait de tressaillir sur sa chaise comme si l'ébranlement de l'air eût frappé ses sens d'une commotion électrique. Presque au même instant le bruit d'un coup de fusil fit trembler les vitres du salon, et Noun tomba sur ses genoux.

— Quelles misérables terreurs de femmes! s'écria sir Ralph, fatigué de leur émotion; tout à l'heure on va vous apporter en triomphe un lapin tué à l'affût, et vous rirez de vous-mêmes.

— Non, Ralph, dit madame Delmare en marchant d'un pas ferme vers la porte, je vous dis qu'il y a du sang humain répandu. »

Noun jeta un cri perçant et tomba sur le visage.

On entendit alors la voix de Lelièvre qui criait du côté du parc :

« Il y est! il y est! Bien ajusté, mon colonel! le brigand est par terre!... »

Sir Ralph commença à s'émeouvoir. Il suivit madame Delmare. Quelques instants après on apporta sous le péristyle de la maison un homme ensanglanté et ne donnant aucun signe de vie.

« Pas tant de bruit! pas tant de cris! disait avec une gaieté rude le colonel à tous ses domestiques effrayés qui s'empressaient autour du blessé; ceci n'est qu'une plaisanterie, mon fusil n'était chargé que de sel. Je crois même que je ne l'ai pas touché; il est tombé de peur.

— Mais ce sang, Monsieur, dit madame Delmare d'un ton de profond reproche, est-ce la peur qui le fait couler?

— Pourquoi êtes-vous ici, Madame? s'écria M. Delmare, que faites-vous ici?

— J'y viens pour réparer, comme c'est mon devoir, le mal que vous faites, Monsieur, » répondit-elle froidement.

Et s'avancant vers le blessé avec un courage dont aucune des personnes présentes ne s'était encore sentie capable, elle approcha une lumière de son visage.

Alors, au lieu de traits et de vêtements ignobles qu'on s'attendait à voir, on trouva un jeune homme de la plus noble figure, et vêtu avec recherche, quoique en habit de chasse. Il avait une main blessée assez légèrement, mais ses vêtements déchirés et son évanouissement annonçaient une chute grave.

« Je le crois bien! dit Lelièvre; il est tombé de vingt pieds de haut. Il enjambait le sommet du mur quand le colonel l'a ajusté, et quelques grains de petit plomb ou de sel dans la main droite l'auront empêché de prendre son appui. Le fait est que je l'ai vu rouler, et qu'arrivé en bas il ne songeait guère à se sauver, le pauvre diable!

— Est-ce croyable, dit une femme de service, qu'on s'amuse à voler quand on est couvert si proprement?

— Et ses poches sont pleines d'or! dit un autre qui avait détaché le gilet du prétendu voleur.

— Cela est étrange, dit le colonel, qui regardait, non sans une émotion profonde, l'homme étendu devant lui. Si cet homme est mort, ce n'est pas ma faute; examinez sa main, Madame, et si vous y trouvez un grain de plomb...

— J'aime à vous croire, Monsieur, répondit madame Delmare, qui, avec un sang-froid et une force morale dont personne ne l'eût crue capable, examinait attentivement le pouls et les artères du cou. Aussi bien, ajouta-t-elle, il n'est pas mort, et de prompts secours lui sont nécessaires. Cet homme n'a pas l'air d'un voleur et mérite peut-être des soins; et lors même qu'il n'en mériterait pas, notre devoir, à nous autres femmes, est de lui en accorder. »

Alors madame Delmare fit transporter le blessé dans la salle de billard, qui était la plus voisine. On jeta un ma-



Mais ce sang, Monsieur. (Page 7.)

telas sur quelques banquettes, et Indiana, aidée de ses femmes, s'occupa de panser la main malade, tandis que sir Ralph, qui avait des connaissances en chirurgie, pratiqua une abondante saignée.

Pendant ce temps, le colonel, embarrassé de sa contenance, se trouvait dans la situation d'un homme qui s'est montré plus méchant qu'il n'avait l'intention de l'être. Il sentait le besoin de se justifier aux yeux des autres, ou plutôt de se faire justifier par les autres aux siens propres. Il était donc resté sous le péristyle au milieu de ses serviteurs, se livrant avec eux aux longs commentaires si chagement prolixes et si parfaitement inutiles qu'on fait toujours après l'événement. Lelièvre avait déjà expliqué vingt fois, avec les plus minutieux détails, le coup de fusil, la chute et ses résultats, tandis que le colonel, redevenu bonhomme au milieu des siens, ainsi qu'il l'était toujours après avoir satisfait sa colère, incriminait les intentions d'un homme qui s'introduit dans une propriété particulière, la nuit, par-dessus les murs. Chacun était de l'avis du maître, lorsque le jardinier, le tirant doucement à part, l'assura que le voleur ressemblait *comme deux gouttes d'eau de vin blanc* à un jeune propriétaire ré-

cemment installé dans le voisinage, et qu'il avait vu parler à mademoiselle Noun trois jours auparavant, à la fête champêtre de Rubelles.

Ces renseignements donnèrent un autre cours aux idées de M. Delmare; son large front, luisant et chauve, se sillonna d'une grosse veine dont le gonflement était chez lui le précurseur de l'orage.

« Morbleu! se dit-il en serrant les poings, madame Delmare prend bien de l'istère à ce godelureau qui pénètre chez moi par-dessus les murs! »

Et il entra dans la salle de billard, pâle et frémissant de colère.

### III.

« Rassurez-vous, Monsieur, lui dit Indiana; l'homme que vous avez tué se portera bien dans quelques jours; du moins nous l'espérons, quoique la parole ne lui soit pas encore revenue... »

— Il ne s'agit pas de cela, Madame, dit le colonel d'une voix concentrée; il s'agit de me dire le nom de cet inté-



Noun.

ressant malade, et par quelle distraction il a pris le mur de mon parc pour l'avenue de ma maison.

— Je l'ignore absolument, » répondit madame Delmare avec une froideur si pleine de fierté que son terrible époux en fut comme étourdi un instant; mais revenant bien vite à ses soupçons jaloux :

« Je le saurai, Madame, lui dit-il à demi-voix; soyez bien sûre que je le saurai... »

Alors, comme madame Delmare feignait de ne pas remarquer sa fureur, et continuait à donner des soins au blessé, il sortit pour ne pas éclater devant ses femmes, et rappela le jardinier.

« Comment s'appelle cet homme qui ressemble, dis-tu, à notre larron ? »

— M. de Ramière. C'est lui qui vient d'acheter la petite maison anglaise de M. de Céréy.

— Quel homme est-ce? un noble, un fat, un beau monsieur ?

— Un très-beau monsieur, un noble, je crois...

— Cela doit être, reprit le colonel avec emphase, M. de Ramière? Dis-moi, Louis, ajouta-t-il en parlant bas; n'as-tu jamais vu ce fat rôder autour d'ici ?

— Monsieur... la nuit dernière... répondit Louis embarrassé, j'ai vu certainement... pour dire que ce soit un fat, je n'en sais rien; mais à coup sûr, c'était un homme.

— Et tu l'as vu ?

— Comme je vous vois, sous les fenêtres de l'orangerie.

— Et tu n'es pas tombé dessus avec le manche de ta pelle ?

— Monsieur, j'allais le faire; mais j'ai vu une femme en blanc qui sortait de l'orangerie et qui venait à lui. Alors je me suis dit: C'est peut-être monsieur et madame qui ont pris la fantaisie de se promener avant le jour, et je suis revenu me coucher. Mais ce matin j'ai entendu Lelièvre qui parlait d'un voleur dont il aurait vu les traces dans le parc, et je me suis dit: Il y a quelque chose là-dessous.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas averti sur-le-champ, maladroit ?

— Dame! Monsieur, il y a des *arguments si délicates* dans la vie...

— J'entends, tu te permets d'avoir des doutes. Tu es

un sot; s'il l'arrive jamais d'avoir une idée insolente de cette sorte, je te coupe les oreilles. Je sais fort bien qui est ce larron et ce qu'il venait chercher dans mon jardin. Je ne t'ai fait toutes ces questions que pour voir de quelle manière tu gardais ton orangerie. Songe que j'ai là des plantes rares auxquelles madame tient beaucoup, et qu'il y a des amateurs assez fous pour venir voler dans les serres de leurs voisins; c'est moi que tu as vu la nuit dernière avec madame Delmare. »

Et le pauvre colonel s'éloigna plus tourmenté, plus irrité qu'auparavant, laissant son jardinier fort peu convaincu qu'il existât des horticulteurs fanatiques au point de s'exposer à un coup de fusil pour s'approprier une marcotte ou une bouture.

M. Delmare rentra dans le billard, et, sans faire attention aux marques de connaissance que donnait enfin le blessé, il s'apprêtait à fouiller les poches de sa veste étalée sur une chaise, lorsque celui-ci, allongeant le bras, lui dit d'une voix faible :

« Vous desirez savoir qui je suis, Monsieur; c'est inutile. Je vous le dirai quand nous serons seuls ensemble. Jusque-là épargnez-moi l'embarras de me faire connaître dans la situation ridicule et fâcheuse où je suis placé.

— Cela est vraiment bien dommage! répondit le colonel aigrement; mais je vous avoue que j'y suis peu sensible. Cependant, comme j'espère que nous nous reverrons tête à tête, je veux bien différer jusque-là notre connaissance. En attendant, voulez-vous bien me dire où je dois vous faire transporter?

— Dans l'auberge du plus prochain village, si vous le voulez bien.

— Mais monsieur n'est pas en état d'être transporté! dit vivement madame Delmare; n'est-il pas vrai, Ralph?

— L'état de monsieur vous affecte beaucoup trop, Madame, dit le colonel. Sortez, vous autres, dit-il aux femmes de service. Monsieur se sent mieux, et il aura la force maintenant de m'expliquer sa présence chez moi.

— Oui, Monsieur, répondit le blessé, et je prie toutes les personnes qui ont eu la bonté de me donner des soins de vouloir bien entendre l'aveu de ma faute. Je sens qu'il importe beaucoup ici qu'il n'y ait pas de méprise sur ma conduite, et il m'importe à moi-même de ne pas passer pour ce que je ne suis pas. Sachez donc quelle supercherie m'amenait chez vous. Vous avez établi, Monsieur, par des moyens extrêmement simples, et connus de vous seulement, une usine dont le travail et les produits surpassent infiniment ceux de toutes les fabriques de ce genre élevées dans le pays. Mon frère possède dans le midi de la France un établissement à peu près semblable, mais dont l'entretien absorbe des fonds immenses. Ses opérations devenaient désastreuses, lorsque j'ai appris le succès des vôtres; alors je me suis promis de venir vous demander quelques conseils, comme un généreux service qui ne pourrait nuire à vos intérêts, mon frère exploitant des denrées d'une tout autre nature. Mais la porte de votre jardin anglais m'a été rigoureusement fermée; et lorsque j'ai demandé à m'adresser à vous, on m'a répondu que vous ne me permettriez pas même de visiter votre établissement. Rebuté par ces refus désobligeants, je résolus alors, au péril même de ma vie et de mon honneur, de sauver l'honneur et la vie de mon frère: je me suis introduit chez vous la nuit par-dessus les murs, et j'ai tâché de pénétrer dans l'intérieur de la fabrique afin d'examiner les rouages. J'étais déterminé à me cacher dans un coin, à séduire les ouvriers, à voler votre secret, en un mot, pour en faire profiter un honnête homme sans vous nuire. Telle a été ma faute. Maintenant, Monsieur, si vous exigez une autre réparation que celle que vous venez de vous faire, aussitôt que j'en aurai la force, je suis prêt à vous l'offrir, et peut-être à vous la demander.

— Je crois que nous devons nous tenir quittes, Monsieur, répondit le colonel à demi soulagé d'une grande anxiété. Soyez témoins, vous autres, de l'explication que monsieur m'a donnée. Je suis beaucoup trop vengé, en supposant que j'aie besoin d'une vengeance. Sortez maintenant, et laissez-nous causer de mon exploitation avantageuse. »

Les domestiques sortirent; mais eux seuls furent dupes de cette réconciliation. Le blessé, affaibli par son long discours, ne put apprécier le ton des dernières paroles du colonel. Il retomba sur le bras de madame Delmare, et perdit connaissance une seconde fois. Celle-ci, penchée sur lui, ne daigna pas lever les yeux sur la colère de son mari, et les deux figures si différentes de M. Delmare et de M. Brown, l'une pâle et contractée par le dépit, l'autre calme et insignifiante comme à l'ordinaire, s'interrogèrent en silence.

M. Delmare n'avait pas besoin de dire un mot pour se faire comprendre; cependant il tira sir Ralph à l'écart, et lui dit en lui brisant les doigts :

« Mon ami, c'est une intrigue admirablement tissée! Je suis content, parfaitement content de l'esprit avec lequel ce jeune homme a su préserver mon honneur aux yeux de mes gens. Mais, mordu! il me paiera cher l'affront que je ressens au fond du cœur. Et cette femme qui le soigne et qui fait semblant de ne le pas connaître! Ah! comme la ruse est innée chez ces êtres-là!... »

Sir Ralph, atterré, fit méthodiquement trois tours dans la salle. À son premier tour, il tira cette conclusion, *invraisemblable*; au second, *impossible*; au troisième, *prouré*. Puis, revenant au colonel avec sa figure glaciale, il lui montra du doigt Noun, qui se tenait debout derrière le malade, les mains tordues, les yeux hagards, les joues livides, et dans l'immobilité du désespoir, de la terreur et de l'égaré.

Il y a dans une découverte réelle une puissance de conviction si prompte, si envahissante, que le colonel fut plus frappé du geste énergique de sir Ralph qu'il ne l'eût été de l'éloquence la plus habile. M. Brown avait sans doute plus d'un moyen de se mettre sur la voie; il venait de se rappeler la présence de Noun dans le parc au moment où il l'avait cherchée, ses cheveux mouillés, sa chaussure humide et fangeuse, qui attestaient une étrange fantaisie de promenade pendant la pluie, menus détails qui l'avaient médiocrement frappé au moment où madame Delmare s'était évanouie, mais qui maintenant lui revenaient en mémoire. Puis cet effroi bizarre qu'elle avait témoigné, cette agitation convulsive, et le cri qui lui était échappé en entendant le coup de fusil....

M. Delmare n'eut pas besoin de toutes ces indications; plus pénétrant, parce qu'il était plus intéressé à l'être, il n'eut qu'à examiner la contenance de cette fille pour voir qu'elle seule était coupable. Cependant l'assiduité de sa femme auprès du héros de cet exploit galant lui déplaisait de plus en plus.

« Indiana, lui dit-il, retirez-vous. Il est tard, et vous n'êtes pas bien. Noun restera auprès de monsieur pour le soigner cette nuit, et demain, s'il est mieux, nous aviserons au moyen de le faire transporter chez lui. »

Il n'y avait rien à répondre à cet accommodement inattendu. Madame Delmare, qui savait si bien résister à la violence de son mari, cédait toujours à sa douceur. Elle pria sir Ralph de rester encore un peu auprès du malade, et se retira dans sa chambre.

Ce n'était pas sans intention que le colonel avait arrangé les choses ainsi. Une heure après, lorsque tout le monde fut couché et la maison silencieuse, il se glissa doucement dans la salle occupée par M. de Ramière, et, caché derrière un rideau, il put se convaincre, à l'entretien du jeune homme avec la femme de chambre, qu'il s'agissait entre eux d'une intrigue amoureuse. La beauté peu commune de la jeune créole avait fait sensation dans les bals champêtres des environs. Les hommages ne lui avaient pas manqué, même parmi les premiers du pays. Plus d'un bel officier de lanciers en garnison à Melun s'était mis en frais pour lui plaire; mais Noun en était à son premier amour, et une seule attention l'avait flattée: c'était celle de M. de Ramière.

Le colonel Delmare était peu désireux de suivre le développement de leur liaison; aussi se retira-t-il dès qu'il fut bien assuré que sa femme n'avait pas occupé un instant l'Almaviva de cette aventure. Néanmoins, il entendit assez pour comprendre la différence de cet amour entre la pauvre Noun, qui s'y jetait avec toute la violence

de son organisation ardente, et le fils de famille qui s'abandonnait à l'entraînement d'un jour sans abjurer le droit de reprendre sa raison le lendemain.

Quand madame Delmare s'éveilla, elle vit Noun à côté de son lit, confuse et triste. Mais elle avait ingénument ajouté foi aux explications de M. de Ramière, d'autant plus que déjà des personnes intéressées dans le commerce avaient tenté de surprendre, par ruse ou par fraude, le secret de la fabrique Delmare. Elle attribua donc l'embarras de sa compagne à l'émotion et à la fatigue de la nuit, et Noun se rassura en voyant le colonel entrer avec calme dans la chambre de sa femme et l'entretenir de l'affaire de la veille comme d'une chose toute naturelle.

Dès le matin, sir Ralph s'était assuré de l'état du malade. La chute, quoique violente, n'avait eu aucun résultat grave; la blessure de la main était déjà cicatrisée; M. de Ramière avait désiré qu'on le transportât sur-le-champ à Melun, et il avait distribué sa bourse aux domestiques pour les engager à garder le silence sur cet événement, afin, disait-il, de ne pas effrayer sa mère qui habitait à quelques lieues de là. Cette histoire ne s'ébruita donc que lentement et sur des versions différentes. Quelques renseignements sur la fabrique anglaise d'un M. de Ramière, frère de celui-ci, vinrent à l'appui de la fiction qu'il avait heureusement improvisée. Le colonel et sir Brown eurent la délicatesse de garder le secret de Noun, sans même lui faire entendre qu'ils le savaient, et la famille Delmare cessa bientôt de s'occuper de cet incident.

#### IV.

Il vous est difficile peut-être de croire que M. Raymon de Ramière, jeune homme brillant d'esprit, de talents et de grandes qualités, accoutumé aux succès de salon et aux aventures parfumées, eût conçu pour la femme de charge d'une petite maison industrielle de la Brie un attachement bien durable. M. de Ramière n'était pourtant ni un fat ni un libertin. Nous avons dit qu'il avait de l'esprit, c'est-à-dire qu'il appréciait à leur juste valeur les avantages de la naissance. C'était un homme à principes quand il raisonnait avec lui-même, mais de fougueuses passions l'entraînaient souvent hors de ses systèmes. Alors il n'était plus capable de réfléchir, ou bien il évitait ce se traduire au tribunal de sa conscience : il commettait des fautes comme à l'insu de lui-même, et l'homme de la veille s'efforçait de tromper ce, ui le lendemain. Malheureusement, ce qu'il y avait de plus saillant en lui, ce n'était pas ses principes, qu'il avait en commun avec beaucoup d'autres philosophes en gants blancs, et qui ne le préservaient pas plus qu'eux de l'inconséquence; c'étaient ses passions, que les principes ne pouvaient pas étouffer, et qui faisaient de lui un homme à part dans cette société terme où il est si difficile de trancher sans être ridicule. Raymon avait l'art d'être souvent coupable sans se faire haïr, souvent bizarre sans être choquant; parfois même il réussissait à se faire plaindre par les gens qui avaient le plus à se plaindre de lui. Il y a des hommes ainsi gâtés par tout ce qui les approche. Une figure heureuse et une élocution vive font quelquefois tous les frais de leur sensibilité. Nous ne prétendons pas juger si rigoureusement M. Raymon de Ramière, ni tracer son portrait avant de l'avoir fait agir. Nous l'examinons maintenant de loin, et comme la foule qui le voit passer.

M. de Ramière était amoureux de la jeune créole aux grands yeux noirs qui avait frappé d'admiration toute la province à la fête de Rubelles; mais amoureux et rien de plus. Il l'avait abordée par desœuvrement peut-être, et le succès avait accompli ses desirs; il avait obtenu plus qu'il n'avait demandé, et le jour où il triompha de ce cœur facile, il rentra chez lui, effrayé de sa victoire, et, se frappant le front, il se dit :

« Pourvu qu'elle ne m'aime pas ! »

Ce ne fut donc qu'après avoir accepté toutes les preuves

de son amour qu'il commença à se douter de cet amour. Alors il se repentit, mais il n'était plus temps; il fallut s'abandonner aux conséquences de l'avenir ou reculer lâchement vers le passé. Raymon n'hésita pas; il se laissa aimer, il aima lui-même par reconnaissance; il escalada les murs de la propriété Delmare par amour du danger; il fit une chute terrible par maladresse, et il fut si touché de la douleur de sa jeune et belle maîtresse, qu'il se crut désormais justifié à ses propres yeux en continuant de creuser l'abîme où elle devait tomber.

Dès qu'il fut rétabli, l'hiver n'eut pas de glace, la nuit point de dangers, le remords pas d'aiguillons qui pussent l'empêcher de traverser l'angle de la forêt pour aller trouver la créole, lui jurer qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, qu'il la préférerait aux reines du monde, et mille autres exagérations qui seront toujours de mode auprès des jeunes filles pauvres et crédules. Au mois de janvier, madame Delmare partit pour Paris avec son mari; sir Ralph Brown, leur honnête voisin, se retira dans sa terre, et Noun, restée à la tête de la maison de campagne de ses maîtres, eut la liberté de s'absenter sous différents prétextes. Ce fut un malheur pour elle, et ces faciles entrevues avec son amant abrégèrent de beaucoup le bonheur éphémère qu'elle devait goûter. La forêt, avec sa poésie, ses girandoles de givre, ses effets de lune, le mystère de la petite porte, le départ furif du matin, lorsque les petits pieds de Noun imprimaient leur trace sur la neige du parc pour le reconduire, tous ces accessoires d'une intrigue amoureuse avaient prolongé l'enivrement de M. de Ramière. Noun, en deshabilité blanc, parée de ses longs cheveux noirs, était une dame, une reine, une fée; lorsqu'il la voyait sortir de ce castel de briques rouges, édifice lourd et carré du temps de la régence, qui avait une demi-tourne féodale, il la prenait volontiers pour une châtelaine du moyen âge, et dans le kiosque rempli de fleurs exotiques où elle venait l'enivrer des séductions de la jeunesse et de la passion, il oubliait volontiers tout ce qu'il devait se rappeler plus tard.

Mais lorsque, méprisant les précautions et bravant à son tour le danger, Noun vint le trouver chez lui avec son tablier blanc et son madras arrange coquettement à la manière de son pays, elle ne fut plus qu'une femme de chambre et la femme de chambre d'une jolie femme, ce qui donne toujours à la soubrette l'air d'un pis-aller. Noun était pourtant bien belle! C'était ainsi qu'il l'avait vue pour la première fois à cette fête de village où il avait fendu la presse des curieux pour l'approcher, et où il avait eu le petit triomphe de l'arracher à vingt rivaux. Noun lui rappelait ce jour avec tendresse; elle ignorait, la pauvre enfant, que l'amour de Raymon ne datait pas de si loin, et que le jour d'orgueil pour elle n'avait été pour lui qu'un jour de vanité. Et puis ce courage avec lequel elle lui sacrifia sa réputation, ce courage qui eût dû la faire amer davantage, déplut à M. de Ramière. La femme d'un pair de Fra ce qui s'immolerait de la sorte serait une conquête précieuse; mais une femme de chambre! Ce qui est héroïsme chez l'une devient effronterie chez l'autre. Avec l'une, un monde de rivaux jaloux vous envie; avec l'autre, un peuple de taquets scandalisés vous congamine. La femme de qualité vous sacrifie vingt amants qu'elle avait; la femme de chambre ne vous sacrifie qu'un mari qu'elle aurait eu.

Que voulez-vous? Raymon était un homme de mœurs élégantes, de vie recherchée, d'amour poétique. Pour lui une grisette n'était pas une femme, et Noun, à la faveur d'une beauté de premier ordre, l'avait surpris dans un jour de laisser-aller populaire. Tout cela n'était pas la faute de Raymon; on l'avait élevé pour le monde, on avait dirigé toutes ses pensées vers un but élevé, on avait pétri toutes ses facultés pour un bonheur de prince, et c'était malgré lui que l'ardeur du sang l'avait entraîné dans de bourgeoises amours. Il avait fait tout son possible pour s'y plaire, il ne le pouvait plus; que faire maintenant? Des idées généreusement extravagantes lui avaient bien traversé le cerveau; aux jours où il était le plus épris de sa maîtresse, il avait bien songé à l'élever jus-



qu'à lui, à légitimer leur union... Oui, sur mon honneur il y avait songé; mais l'amour, qui légitime tout, s'affaiblissait maintenant, il s'en allait avec les dangers de l'aventure, et le piquant du mystère. Plus d'hymen possible; et toute attention : Raymon raisonnait fort bien et tout à fait dans l'intérêt de sa maîtresse.

Si l'eût aimée vraiment, il aurait pu, en lui sacrifiant son avenir, sa famille et sa réputation, trouver encore du bonheur avec elle, et par conséquent lui en donner; car l'amour est un contrat aussi bien que le mariage. Mais refroidi comme il se sentait alors, quel avenir pouvait-il créer à cette femme? L'épouserait-il pour lui montrer chaque jour un visage triste, un cœur froissé, un intérieur desolé? L'épouserait-il pour la rendre odieuse à sa famille, méprisable à ses égaux, ridicule à ses domestiques, pour la risquer dans une société où elle se sentirait déplacée, où l'humiliation la tuera, pour l'accabler de remords en lui faisant sentir tous les maux qu'elle avait attirés sur son amant.

Non, vous conviendrez avec lui que ce n'était pas possible, que ce n'eût pas été généreux, qu'on ne lutte point ainsi contre la société, et que cet héroïsme de vertu ressemble à don Quichotte brisant sa lance contre l'aile d'un moulin; courage de fer qu'un coup de vent disperse, chevalerie d'un autre siècle qui fait pitié à celui-ci.

Avés avoir ainsi pesé toutes choses, M. de Ramière comprit qu'il valait mieux briser ce lien malheureux. Les visites de Noun commençaient à lui devenir pénibles. Sa mère, qui était allée passer l'hiver à Paris, ne manquerait pas d'apprendre bientôt ce petit scandale. Déjà elle s'étonnait des fréquents voyages qu'il faisait à Cerey, leur maison de campagne, et des semaines entières qu'il y passait. Il avait bien prétexté un travail sérieux qu'il venait achever loin du bruit des villes; mais ce prétexte commençait à s'user. Il en coûtait à Raymon de tromper une si bonne mère, de la priver si longtemps de ses soins; que vous dirai-je? il quitta Cerey et n'y revint plus.

Noun pleura, attendit, et, malheureuse qu'elle était, voyant le temps s'écouler, se hasarda jusqu'à écrire. Pauvre fille! ce fut le dernier coup. La lettre d'une femme de chambre! Elle avait pourtant pris le papier satiné et la cire odorante dans l'écrivoire de madame Delmare, le style dans son cœur... Mais l'orthographe! Savez-vous bien ce qu'une syllabe de plus ou de moins ôte ou donne d'énergie aux sentiments? Hélas! la pauvre fille à demi sauvage de l'île Bourbon ignorait même qu'il y eût des règles à la langue. Elle croyait écrire et parler aussi bien que sa maîtresse, et quand elle vit que Raymon ne revenait pas, elle se dit :

« Ma lettre était pourtant bien faite pour le ramener. »

Cette lettre, Raymon n'eut pas le courage de la lire jusqu'au bout. C'était peut-être un chef-d'œuvre de passion naïve et gracieuse; Virginie n'en écrivit peut-être pas une plus charmante à Paul lorsqu'elle eut quitté sa patrie... Mais M. de Ramière se hâta de la jeter au feu, dans la crainte de rougir de lui-même. Que voulez-vous, encore une fois? ceci est un préjugé de l'éducation, et l'amour-propre est dans l'amour comme l'intérêt personnel est dans l'amitié.

On avait remarqué dans le monde l'absence de M. de Ramière; c'est beaucoup dire d'un homme, dans ce monde où ils se ressemblent tous. On peut être homme d'esprit et faire cas du monde, de même qu'on peut être un sot et le mépriser. Raymon l'aimait, et il avait raison; il y était recherché, il y plaisait; et pour lui, cette foule de masques indifférents ou railleurs avait des regards d'attention et des sourires d'intérêt. Des malheureux peuvent être misanthropes, mais les êtres qu'on aime sont rarement ingrats; du moins Raymon le pensait. Il était reconnaissant des moindres témoignages d'attachement, envieux de l'estime de tous, fier d'un grand nombre d'amitiés.

Avec ce monde dont les préventions sont absolues, tout lui avait réussi, même ses fautes; et quand il cherchait la cause de cette affection universelle qui l'avait toujours protégé, il la trouvait en lui-même dans le désir

qu'il avait de l'obtenir, dans la joie qu'il en ressentait, dans cette bienveillance robuste qu'il prodiguait sans l'épouser.

Il la devait aussi à sa mère, dont l'esprit supérieur, la conversation attachante et les vertus privées faisaient une femme à part. C'était d'elle qu'il tenait ces excellents principes qui le ramenaient toujours au bien, et l'empêchaient, malgré la fougue de ses vingt-cinq ans, de démériter de l'estime publique. On était aussi plus indulgent pour lui que pour les autres, parce que sa mère avait l'art de l'excuser en le blâmant, de recommander l'indulgence en ayant l'air de l'implorer. C'était une de ces femmes qui ont traversé des époques si différentes que leur esprit a pris toute la souplesse de leur destinée, qui se sont enrichies de l'expérience du malheur, qui ont échappé aux échafauds de 93, aux vices du Directoire, aux vanités de l'Empire, aux rancunes de la Restauration; femmes rares, et dont l'espèce se perd.

Ce fut à un bal chez l'ambassadeur d'Espagne que Raymon fit sa rentrée dans le monde.

« M. de Ramière, si je ne me trompe, dit une jolie femme à sa voisine.

— C'est une comète qui paraît à intervalles inégaux, répondit celle-ci. Il y a des siècles qu'on n'a entendu parler de ce joli garçon-là. »

La femme qui parlait ainsi était étrangère et âgée. Sa compagne rougit un peu.

« Il est très-bien, dit-elle; n'est-ce pas, Madame?

— Charmant, sur ma parole, dit la vieille Sicilienne.

— Vous parlez, je gage, dit un beau colonel de la garde, du héros des salons éclectiques, le brun Raymon?

— C'est une belle tête d'étude, reprit la jeune femme.

— Et ce qui vous plaît encore davantage, peut-être, une mauvaise tête, » dit le colonel.

Cette jeune femme était la sienne.

« Pourquoi mauvaise tête? demanda l'étrangère.

— Des passions toutes méridionales, Madame, et dignes du beau soleil de Palerme. »

Deux ou trois jeunes femmes avancèrent leurs jolies têtes chargées de fleurs pour entendre ce que disait le colonel.

« Il a fait vraiment des ravages à la garnison cette année, continua-t-il. Nous serons obligés, nous autres, de lui chercher une mauvaise querelle pour nous en débarrasser.

— Si c'est un Lovelace, tant pis, dit une jeune personne à la physionomie moqueuse; je ne peux pas souffrir les gens que tout le monde aime. »

La comtesse ultramontaine attendit que le colonel fût un peu loin, et, donnant un léger coup de son éventail sur les doigts de mademoiselle de Nangy :

« Ne parlez pas ainsi, lui dit-elle; vous ne savez pas ce que c'est, ici, qu'un homme qui veut être aimé.

— Vous croyez donc qu'il ne s'agit pour eux que de vouloir? dit la jeune fille aux longs yeux sardoniques.

— Mademoiselle, dit le colonel qui se rapprochait pour l'inviter à danser, prenez garde que le beau Raymon ne vous entende! »

Mademoiselle de Nangy se prit à rire; mais, de toute la soirée, le joli groupe dont elle faisait partie n'osa plus parler de M. de Ramière.

## V.

M. de Ramière errait sans dégoût et sans ennui dans les plis ondoiyants de cette foule parée.

Cependant il se débattait contre le chagrin. En rentrant dans son monde à lui, il avait comme des remords, comme de la honte de toutes les folles idées qu'un attachement disproportionné lui avait suggérées. Il regardait ces femmes si brillantes aux lumières; il écoutait leur entretien délicat et fin; il entendait vanter leurs talents; et dans ces merveilles choisies, dans ces toilettes presque royales, dans ces propos exquis, il trouvait partout le reproche d'avoir dérogé à sa propre destinée. Mais, malgré cette

espèce de confusion, Raymon souffrait d'un remords plus réel ; car il avait une extrême délicatesse d'intentions, et les larmes d'une femme brisaient son cœur, quelque endurci qu'il fût.

Les honneurs de la soirée étaient en ce moment pour une jeune femme dont personne ne savait le nom, et qui, par la nouveauté de son apparition dans le monde, jouissait du privilège de fixer l'attention. La simplicité de sa mise eût suffi pour la détacher en relief au milieu des diamants, des plumes et des fleurs qui paraient les autres femmes. Des rangs de perles tressées dans ses cheveux noirs composaient tout son échin. Le blanc mat de son collier, celui de sa robe de crêpe et de ses épaules nues, se confondaient à quelque distance, et la chaleur des appartements avait à peine réussi à élever sur ses joues une nuance délicate comme celle d'une rose de Bengale éclosée sur la neige. C'était une créature toute petite, toute mignonne, toute délicate ; une beauté de salon que la lueur vive des bougies rendait féérique et qu'un rayon du soleil eût ternie. En dansant, elle était si légère qu'un souffle eût suffi pour l'enlever ; mais elle était légère sans vivacité, sans plaisir. Assise, elle se courbait comme si son corps trop souple n'eût pas eu la force de se soutenir ; et quand elle parlait elle souriait et avait l'air triste. Les contes fantastiques étaient à cette époque dans toute la fraîcheur de leurs succès ; aussi les érudits du genre comparèrent cette jeune femme à une ravissante apparition évoquée par la magie, qui, lorsque le jour blanchirait l'horizon devait pâlir et s'effacer comme un rêve.

En attendant ils se pressaient autour d'elle pour la faire danser.

— Dépêchez-vous, disait à un de ses amis un dandy romantique ; le coq va chanter, et déjà les pieds de votre danseuse ne touchent plus le parquet. Je parie que vous ne sentez plus sa main dans la vôtre.

— Regardez donc la figure brune et caractérisée de M. de Ramière, dit une femme *artiste* à son voisin. N'est-ce pas qu'auprès de cette jeune personne si pâle et si menue, le ton *solide* de l'un fait admirablement ressortir le ton *fin* de l'autre ?

— Cette jeune personne, dit une femme qui connaissait tout le monde, et qui remplissait dans les réunions le rôle d'un almanach, c'est la fille de ce vieux fou de Carvajal qui a voulu trancher de Joséphin, et qui s'en est allé mourir ruiné à l'île Bourbon. Cette belle fleur exotique est assez sottement mariée, je crois ; mais sa tante est bien en cour. »

Raymon s'était approché de la belle Indienne. Une émotion singulière s'emparait de lui chaque fois qu'il la regardait ; il avait vu cette figure pâle et triste dans quelqu'un de ses rêves ; mais à coup sûr il l'avait vue, et ses regards s'y attachaient avec le plaisir qu'on éprouve à retrouver une vision caressante qu'on a craint de perdre pour toujours. L'attention de Raymon troubla celle qui en était l'objet ; gauche et timide comme une personne étrangère au monde, le succès qu'elle y obtenait semblait l'embarasser plutôt que lui plaire. Raymon fit un tour de salon, apprit enfin que cette femme s'appelait madame Delmare, et vint l'inviter à danser.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, lui dit-il lorsqu'ils furent seuls au milieu de la foule ; mais moi je n'ai pu vous oublier, Madame. Je ne vous ai pourtant vue qu'un instant, à travers un nuage ; mais cet instant vous a montrée à moi si bonne, si compatissante... »

Madame Delmare tressaillit.

« Ah ! oui, Monsieur, dit-elle vivement, c'est vous !... Moi aussi, je vous reconnaissais. »

Puis elle rougit et parut craindre d'avoir manqué aux convenances. Elle regarda autour d'elle comme pour voir si quelqu'un l'avait entendue. Sa timidité ajoutait à sa grâce naturelle, et Raymon se sentit touché au cœur de l'accent de cette voix créole, un peu voilée, si douce qu'elle semblait faite pour prier ou pour bénir.

« J'avais bien peur, lui dit-il, de ne jamais trouver l'occasion de vous remercier. Je ne pouvais me présenter chez vous, et je savais que vous alliez peu dans le monde. Je craignais aussi en vous approchant de me mettre en

contact avec M. Delmare, et notre situation mutuelle ne pouvait rendre ce contact agréable. Combien je suis heureux de cet instant qui me permet d'acquitter la dette de mon cœur !

— Il serait plus doux pour moi, lui dit-elle, si M. Delmare pouvait en prendre sa part, et, si vous le connaissiez mieux, vous sauriez qu'il est aussi bon qu'il est brusque. Vous lui pardonneriez d'avoir été votre meurtrier involontaire, car son cœur a certainement plus saigné que votre blessure.

— Ne parlons pas de M. Delmare, Madame, je lui pardonne de tout mon cœur. J'avais des torts envers lui, il s'en est fait justice ; je n'ai plus qu'à l'oublier ; mais vous, Madame, vous qui m'avez prodigué des soins si délicats et si généreux, je veux me rappeler toute ma vie votre conduite envers moi, vos traits si purs, votre douceur angélique, et ces mains qui ont versé le baume sur mes blessures, et que je n'ai pas pu baiser... »

En parlant, Raymon tenait la main de madame Delmare, prêt à se mêler avec elle dans la contredanse. Il pressa doucement cette main dans les siennes, et tout le sang de la jeune femme rellua vers son cœur.

Quand il la ramena à sa place, madame de Carvajal, la tante de madame Delmare, s'était éloignée ; le bal s'éclaircissait. Raymon s'assit auprès d'elle. Il avait cette aisance que donne une certaine expérience du cœur ; c'est la violence de nos désirs, la précipitation de notre amour qui nous rend stupides auprès des femmes. L'homme qui a un peu usé ses émotions est plus pressé de plaire que d'aimer. Cependant M. de Ramière se sentait plus profondément ému auprès de cette femme simple et neuve qu'il ne l'avait encore été. Peut-être devait-il cette rapide impression au souvenir de la nuit qu'il avait passée chez elle ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en lui parlant avec vivacité, son cœur ne trahissait pas sa bouche.

Mais l'habitude acquise auprès des autres donnait à ses paroles cette puissance de conviction à laquelle l'ignorante Indiana s'abandonnait, sans comprendre que tout cela n'avait pas été inventé pour elle.

En général, et les femmes le savent bien, un homme qui parle d'amour avec esprit est médiocrement amoureux. Raymon était une exception ; il exprimait la passion avec art, et il la ressentait avec chaleur. Seulement ce n'était pas la passion qui le rendait éloquent, c'était l'éloquence qui le rendait passionné. Il se sentait du goût pour une femme, et devenait éloquent pour la séduire et amoureux d'elle en la séduisant. C'était du sentiment comme en font les avocats et les prédicateurs, qui pleurent à chaudes larmes dès qu'ils suent à grosses gouttes. Il rencontrait des femmes assez fines pour se méfier de ces chaleureuses improvisations ; mais Raymon avait fait par amour ce qu'on appelle des folies : il avait enlevé une jeune personne bien née ; il avait compromis des femmes établies très-haut ; il avait eu trois duels éclatants ; il avait laissé voir à tout un *roul*, à toute une salle de spectacle, le désordre de son cœur et le délire de ses pensées. Un homme qui fait tout cela sans craindre d'être ridicule ou maudit, et qui réussit à n'être ni l'un ni l'autre, est hors de toute atteinte ; il peut tout risquer et tout espérer. Aussi les plus savantes résistances cédaient à cette considération que Raymon était amoureux comme un fou quand il s'en mêlait. Dans le monde, un homme capable de folie en amour est un prodige assez rare, et que les femmes ne dédaignent pas.

Je ne sais comment il fit ; mais en reconduisant madame de Carvajal et madame Delmare à leur voiture, il réussit à porter la petite main d'Indiana à ses lèvres. Jamais baiser d'homme furtif et dévorant n'avait effleuré les doigts de cette femme, quoiqu'elle fût née sous un climat de feu et qu'elle eût dix-neuf ans ; dix-neuf ans de l'île Bourbon, qui équivalent à vingt-cinq ans de notre pays.

Souffrante et nerveuse comme elle l'était, ce baiser lui arracha presque un cri, et il fallut la soutenir pour monter en voiture. Une telle finesse d'organisation n'avait jamais frappé Raymon. Noun, la créole, était d'une santé robuste, et les Parisiennes ne s'évanouissent pas quand on leur baise la main.

« Si je la voyais deux fois, se dit-il en s'éloignant, j'en perdrais la tête. »

Le lendemain, il avait complètement oublié Noun; tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'elle appartenait à madame Delmare. La pâle Indiana occupait toutes ses pensées, remplissait tous ses rêves. Quand Raymon commençait à se sentir amoureux, il avait coutume de s'étourdir, non pour étouffer cette passion naissante, mais au contraire pour chasser la raison qui lui prescrivait d'en peser les conséquences. Ardent au plaisir, il poursuivait son but avec âpreté. Il n'était pas maître d'étouffer les orages qui s'élevaient dans son sein, pas plus qu'il n'était maître de les rallumer quand il les sentait se dissiper et s'étendre.

Il réussit donc des le lendemain à apprendre que M. Delmare était allé faire un voyage à Bruxelles pour ses intérêts commerciaux. En partant, il avait confié sa femme à madame Carvajal, qu'il aimait fort peu, mais qui était la seule parente de madame Delmare. Lui, soldat parvenu, il n'avait qu'une famille obscure et pauvre, dont il avait l'air de rougir à force de répéter qu'il n'en rougissait pas. Mais, quoiqu'il passât sa vie à reprocher à sa femme un mépris qu'elle n'avait nullement, il sentait qu'il ne devait pas la contraindre à se rapprocher intimement de ces parents sans éducation. D'ailleurs, malgré son éloignement pour madame de Carvajal, il ne pouvait se refuser à une grande déférence dont voici les raisons.

Madame de Carvajal, issue d'une grande famille espagnole, était une de ces femmes qui ne peuvent pas se résoudre à n'être rien. Au temps où Napoléon regentait l'Europe, elle avait encaissé la gloire de Napoléon et embrassé avec son mari et son beau-frère le parti des Joséphinos; mais son mari s'étant fait tuer à la chute de la dynastie éphémère du conquérant, le père d'Indiana s'était réfugié aux colonies françaises. Alors madame de Carvajal, adroite et active, se retira à Paris, où, par je ne sais quelles spéculations de bourse, elle s'était élevée à une aisance nouvelle sur les débris de sa splendeur passée. A force d'esprit, d'intrigues et de dévotion, elle avait obtenu, en outre, les faveurs de la cour, et sa maison, sans être brillante, était une des plus honorables qu'on pût citer parmi celles des protégés de la liste civile.

Lorsque après la mort de son père, Indiana arriva en France, menée au colonel Delmare, madame de Carvajal fut médiocrement flattée d'une si chétive alliance. Néanmoins elle vit prospérer les mines captaux de M. Delmare, dont l'activité et le bon sens en affaires valaient une dot; elle fit pour Indiana l'acquisition du petit château de Lagny et de la fabrique qui en dépendait. En deux années, grâce aux connaissances spéciales de M. Delmare et aux avances de fonds de sir Rodolph Brown, cousin par alliance de sa femme, les affaires du colonel prirent une heureuse tournure, ses dettes commencèrent à s'acquitter, et madame de Carvajal, aux yeux de qui la fortune était la première recommandation, témoigna beaucoup d'affection à sa nièce et lui promit le reste de son héritage. Indiana, indifférente à l'ambition, entourait sa tante de soins et de prévenances par reconnaissance et non par intérêt, mais il y avait au moins autant de l'un que de l'autre dans les ménagements du colonel. C'était un homme de fer en fait de sentiments politiques; il n'entendait pas raison sur la gloire inattaquable de son grand empereur, et il la défendait avec l'obstination aveugle d'un enfant de soixante ans. Il lui fallait donc de grands efforts de patience pour ne pas éclater sans cesse dans le salon de madame de Carvajal, où l'on ne vantait plus que la Restauration. Ce que le pauvre Delmare souffrit de la part de cinq ou six vieilles dévotes est inappréciable. Ces contrariétés étaient causées en partie de l'humeur qu'il avait souvent contre sa femme.

Ces choses établies, revenons à M. de Ramière. Au bout de trois jours il était au courant de tous ces détails domestiques, tant il avait poursuivi activement tout ce qui pouvait le mettre sur la voie d'un rapprochement avec la famille Delmare. Il savait qu'en se faisant protéger par madame de Carvajal il pourrait voir Indiana. Le soir du troisième jour il se fit présenter chez elle.

Il n'y avait dans ce salon que quatre ou cinq figures ostro-

gothiques, jouant gravement au reversi, et deux ou trois fils de famille, aussi nuls qu'il est permis de l'être quand on a seize quartiers de noblesse. Indiana remplissait patiemment un lood de tapisserie sur le métier de sa tante. Elle était penchée sur son ouvrage, absorbée en apparence par cette occupation mécanique, et contenue peut-être de pouvoir échapper ainsi au froid bavardage de ses voisins. Je ne sais si, cachée par ses longs cheveux noirs qui pendaient sur les fleurs de son métier, elle repassait dans son âme les émotions de cet instant rapide qui l'avait initiée à une vie nouvelle, lorsque la voix du domestique qui annonça plusieurs personnes l'avertit de se lever. Elle le fit machinalement, car elle n'avait pas écouté les noms, et à peine si elle détachait les yeux de sa broderie lorsqu'une voix la frappa d'un coup électrique, et elle fut obligée de s'asseoir sur sa table à ouvrage pour ne pas tomber.

## VI.

Raymon ne s'était pas attendu à ce salon silencieux, parsemé de figures rares et discrètes. Impossible de placer une parole qui ne fût entendue dans tous les coins de l'appartement. Les donataires qui jouaient aux cartes semblaient n'être là que pour gêner les propos des jeunes gens, et, sur leurs traits rigides Raymon croyait lire la secrète satisfaction de la vieillesse, qui se venge en réprimant les plaisirs des autres. Il avait compté sur une entrevue plus facile, sur un entretien plus tendre que celui du bal, et c'était le contraire. Cette difficulté imprévue donna plus d'intensité à ses désirs, plus de feu à ses regards, plus d'animation et de vie aux interpellations détournées qu'il adressait à madame Delmare. La pauvre enfant était tout à fait novice à ce genre d'attaque. Elle n'avait pas de défense possible, parce qu'on ne lui demandait rien; mais elle était forcée d'écouter l'offre d'un cœur ardent, d'apprendre combien elle était aimée, et de se laisser entourer par tous les dangers de la séduction sans faire de résistance. Son embarras croissait avec la hardiesse de Raymon. Madame de Carvajal, qui avait des prétentions fondées à l'esprit, et à qui l'on avait vanté celui de M. de Ramière, quitta le jeu pour engager avec lui une élégante discussion sur l'amour, où elle fit entrer beaucoup de passion espagnole et de métaphysique allemande. Raymon accepta le défi avec empressément, et, sous le prétexte de répondre à la tante, il dit à la nièce tout ce qu'elle eût refusé d'entendre. La pauvre jeune femme, dénuée de protection, exposée de tous côtés à une attaque si vive et si habile, ne put trouver la force de se mêler à cet entretien épineux. En vain la tante, jalouse de la faire brüler, l'appela en témoignage de certaines subtilités de sentiment théorique; elle avoua en rougissant qu'elle ne savait rien de tout cela, et Raymon, ivre de joie en voyant ses joues se colorer et son sein se gonfler, jura qu'il le lui apprendrait.

Indiana dormit encore moins cette nuit-là que les précédentes; nous l'avons dit, elle n'avait pas encore aimé, et son cœur était depuis longtemps mûr pour un sentiment que n'avait pu lui inspirer aucun des hommes qu'elle avait rencontrés. Elevée par un père bizarre et violent, elle n'avait jamais connu le bonheur que donne l'affection d'autrui. M. de Carvajal, emporté de passions politiques, bourrelé de regrets ambitieux, était devenu aux colonies le planteur le plus rude et le voisin le plus fâcheux; sa fille avait cruellement souffert de son humeur chagrine. Mais en voyant le continuuel tableau des maux de la servitude, en supportant les ennuis de l'isolement et de la dépendance, elle avait acquis une patience extérieure à toute épreuve, une indulgence et une bonté adorables avec ses inférieurs, mais aussi une volonté de fer, une force de résistance incalculable contre tout ce qui tendait à l'opprimer. En épousant Delmare, elle ne fit que changer de maître; en venant habiter le Lagny, que changer de prison et de solitude. Elle n'aima pas son mari, par la seule raison peut-être qu'on lui faisait un devoir de l'ai-

mer, et que résister mentalement à toute espèce de contrainte morale était devenu chez elle une seconde nature, un principe de conduite, une loi de conscience. On n'avait point cherché à lui en prescrire d'autre que celle de l'obéissance aveugle.

Élevée au désert, négligée de son père, vivant au milieu des esclaves, pour qui elle n'avait d'autre secours, d'autre consolation que sa compassion et ses larmes, elle s'était habituée à dire : « Un jour viendra où tout sera changé dans ma vie, où je ferai du bien aux autres ; un jour où l'on m'aimera, où je donnerai tout mon cœur à celui qui me donnera le sien ; en attendant, souffrons ; taisons-nous, et gardons notre amour pour récompense à qui me délivrera. » Ce libérateur, ce messie n'était pas venu ; Indiana l'attendait encore. Elle n'osait plus, il est vrai, s'avouer toute sa pensée. Elle avait compris sous les charnelles taillées du Lagny que la pensée même devait avoir là plus d'entraves que sous les palmistes sauvages de l'île Bourbon ; et lorsqu'elle se surprenait à dire encore par l'habitude : « Un jour viendra... un homme viendra... », elle refoulait ce vœu téméraire au fond de son âme, et se disait : « Il faudra donc mourir ! »

Aussi elle se monrait. Un mal inconnu dévorait sa jeunesse. Elle était sans force et sans sommeil. Les médecins lui cherchaient en vain une désorganisation apparente, il n'en existait pas ; toutes ses facultés s'appauvrirent également, tous ses organes se lésaient avec lenteur ; son cœur brûlait à petit feu, ses yeux s'éteignaient, son sang ne circulait plus que par crise et par fièvre ; encore quelque temps, et la pauvre captive allait mourir. Mais quelle que fût sa résignation ou son découragement, le besoin restait le même. Ce cœur silencieux et brisé appelait toujours à son insu un cœur jeune et généreux pour le ranimer. L'être qu'elle avait le plus aimé jusque-là, c'était Noun, la compagne enjouée et courageuse de ses ennemis ; et l'homme qui lui avait témoigné le plus de prédilection, c'était son flegmatique cousin sir Ralph. Quels aliments pour la dévorante activité de ses pensées, qu'une pauvre fille ignorante et délaissée comme elle, et un Anglais passionné seulement pour la chasse du renard !

Madame Delmare était vraiment malheureuse, et la première fois qu'elle sentit dans son atmosphère glacée pénétrer le souffle embrasé d'un homme jeune et ardent, la première fois qu'une parole tendre et caressante envira son oreille, et qu'une bouche frémissante vint comme un fer rouge marquer sa main, elle ne pensa ni aux devoirs qu'on lui avait imposés, ni à la prudence qu'on lui avait recommandée, ni à l'avenir qu'on lui avait prêté ; elle ne se rappela que le passé odieux, ses longues souffrances, ses maîtres despotiques. Elle ne pensa pas non plus que cet homme pouvait être menteur ou frivole. Elle le vit comme elle le désirait, comme elle l'avait rêvé, et Raymon eût pu la tromper s'il n'eût pas été sincère.

Mais comment ne l'eût-il pas été auprès d'une femme si belle et si aimante ! Quelle autre s'était jamais montrée à lui avec autant de candeur et d'innocence ? Chez qui avait-il trouvé à placer un avenir si riant et si sûr ? N'était-elle pas née pour l'aimer, cette femme esclave qui n'attendait qu'un signe pour briser sa chaîne, qu'un mot pour le suivre ? Le ciel, sans doute, l'avait formée pour Raymon, cette triste enfant de l'île Bourbon, que personne n'avait aimée, et qui sans lui devait mourir.

Néanmoins un sentiment d'effroi succéda, dans le cœur de madame Delmare, à ce bonheur liévreux qui venait de l'envahir. Elle songea à son époux si ombrageux, si clairvoyant, si vindicatif, et elle eut peur, non pour elle qui était aguerrie aux menaces, mais pour l'homme qui allait entreprendre une guerre à mort avec son tyran. Elle connaissait si peu la société qu'elle se faisait de la vie un roman tragique ; timide créature qui n'osait aimer, dans la crainte d'exposer son amant à périr, elle ne songeait nullement au danger de se perdre.

Ce fut donc là le secret de sa résistance, le motif de sa vertu. Elle prit le lendemain la résolution d'éviter M. de Ramière. Il y avait, le soir même, bal chez un des premiers banquiers de Paris. Madame de Carvajal, qui aimait le monde comme une vieille femme sans affections, vou-

lait y conduire Indiana ; mais Raymon devait y être, et Indiana se promit de n'y pas aller. Pour éviter les persécutions de sa tante, madame Delmare, qui ne savait résister que de fait, feignit d'accepter la proposition ; elle laissa préparer sa toilette, et elle attendit que madame de Carvajal eût fait la sienne ; alors elle passa une robe de chambre, s'installa au coin du feu, et l'attendit de pied ferme. Quand la vieille Espagnole, raide et parée comme un portrait de Van Dyck, vint pour la prendre, Indiana déclara qu'elle se trouvait malade et ne se sentait pas la force de sortir. En vain la tante insista pour qu'elle fit un effort.

« Je le voudrais de tout mon cœur, répondit-elle ; vous voyez que je ne puis me soutenir. Je ne vous serais qu'embarrassante aujourd'hui. Allez au bal sans moi, ma bonne tante, je me réjouirai de votre plaisir. »

— Aller sans toi dit madame de Carvajal qui mourait d'envie de n'avoir pas fait une toilette inutile, et qui reculait devant l'effroi d'une soirée solitaire. Mais qu'irai-je faire dans le monde, moi, vieille femme, que l'on ne recherche que pour l'approcher ? Que deviendrai-je sans les beaux yeux de ma nièce pour me faire valoir ?

— Votre esprit y suppléera, ma bonne tante, » dit Indiana.

La marquise de Carvajal, qui ne demandait qu'à se laisser persuader, partit enfin. Alors Indiana cacha sa tête dans ses deux mains et se mit à pleurer ; car elle avait fait un grand sacrifice, et croyait avoir déjà ruiné le riant édifice de la veille.

Mais il n'en pouvait être ainsi pour Raymon. La première chose qu'il vit au bal, ce fut l'orgueilleuse aigrette de la vieille marquise. En vain il chercha autour d'elle la robe blanche et les cheveux noirs d'Indiana. Il approcha ; il entendit qu'elle disait à demi-voix à une autre femme :

« Ma nièce est malade, ou plutôt, ajouta-t-elle pour autoriser sa présence au bal, c'est un caprice de jeune femme. Elle a voulu rester seule, un livre à la main dans le salon, comme une belle sentimentale. »

— Me fuirai-elle ? » pensa Raymon.

Aussitôt il quitta le bal. Il arrive chez la marquise, passe sans rien dire au concierge, et demande madame Delmare au premier domestique qu'il trouve à demi endormi dans l'antichambre.

« Madame Delmare est malade. »

— Je le sais. Je viens chercher de ses nouvelles de la part de madame de Carvajal.

— Je vais prévenir madame...

— C'est inutile ; madame Delmare me recevra. »

Et Raymon entre sans se faire annoncer. Tous les autres domestiques étaient couchés. Un triste silence régnait dans ces appartements déserts. Une seule lampe couverte de son chapeau de taffetas vert éclairait faiblement le grand salon. Indiana avait le dos tourné à la porte ; cachée tout entière dans un large fauteuil, elle regardait tristement brûler les tisons, comme le soir où Raymon était entré au Lagny par-dessus les murs ; plus triste maintenant, car à une souffrance vague, à des désirs sans but, avaient succédé une joie fugitive, un rayon de bonheur perdu.

Raymon, chaussé pour le bal, approcha sans bruit sur le tapis sourd et moelleux. Il la vit pleurer, et lorsqu'elle tourna la tête, elle le trouva à ses pieds, s'emparant avec force de ses mains qu'elle s'efforçait en vain de lui retirer. Alors, j'en conviens, elle vit avec une ineffable joie échouer son plan de résistance. Elle sentit qu'elle aimait avec passion cet homme qui ne s'inquiétait point des obstacles, et qui venait lui donner du bonheur malgré elle. Elle bémé le ciel qui rejetait son sacrifice, et, au lieu de gronder Raymon, elle tailla le remercier.

Pour lui, il savait déjà qu'il était aimé. Il n'avait pas besoin de voir la joie qui brillait au travers de ses larmes pour comprendre qu'il était le maître et qu'il pouvait oser. Il ne lui donna pas le temps de l'interroger, et changeant de rôle avec elle, sans lui expliquer sa présence entendue, sans chercher à se rendre moins coupable qu'il ne l'était :



Pourquoi pleurez-vous? (Page 16.)

« Indiana, lui dit-il, vous pleurez... Pourquoi pleurez-vous?... Je veux le savoir. »

Elle tressaillit de s'entendre appeler par son nom ; mais il y eut encore du bonheur dans la surprise que lui causa cette audace.

« Pourquoi le demandez-vous? lui dit-elle, je ne dois pas vous le dire... »

— Eh bien ! moi je le sais, Indiana. Je sais toute votre histoire, toute votre vie. Rien de ce qui vous concerne ne m'est étranger, parce que rien de ce qui vous concerne ne m'est indifférent. J'ai voulu tout connaître de vous, et je n'ai rien appris que ne m'eût révélé un instant passé chez vous, lorsqu'on m'apporta tout sanglant, tout brisé à vos pieds, et que votre mari s'irrita de vous voir, si belle et si bonne, me faire un appui de vos bras moelleux, un baume de votre douce haleine. Lui, jaloux ! oh ! je le conçois bien ; à sa place je le serais, Indiana ; ou plutôt, à sa place je me tuerais ; car, être votre époux, Madame, vous posséder, vous tenir dans ses bras, et ne pas vous mériter, n'avoir pas votre cœur, c'est être le plus misérable ou le plus lâche des hommes.

— O ciel ! taisez-vous, s'écria-t-elle en lui fermant la

bouche avec ses mains, taisez-vous, car vous me rendez coupable. Pourquoi me parlez-vous de lui ? pourquoi voulez-vous m'enseigner à le maudire?... S'il vous entendait !.. Mais je n'ai pas dit de mal de lui ; ce n'est pas moi qui vous autorise à ce crime ! moi, je ne le hais pas, je l'estime, je l'aime !..

— Dites que vous le craignez horriblement ; car le despote a brisé votre âme, et la peur s'est assise à votre chevet depuis que vous êtes devenue la proie de cet homme. Vous, Indiana, profanée à ce rustre dont la main de fer a courbé votre tête et flétri votre vie ! Pauvre enfant ! si jeune et si belle, avoir déjà tant souffert !... car ce n'est pas moi que vous tromperiez, Indiana ; moi qui vous regarde avec d'autres yeux que ceux de la foule, je sais tous les secrets de votre destinée, et vous ne pouvez pas espérer vous cacher de moi. Que ceux qui vous regardent parce que vous êtes belle disent en remarquant votre pâleur et votre mélancolie : « Elle est malade... » à la bonne heure ; mais moi qui vous suis avec mon cœur, moi dont l'âme tout entière vous entoure de sollicitude et d'amour, je connais bien votre mal. Je sais bien que si le ciel l'eût voulu, s'il vous eût donnée à moi, à moi





Aime-moi donc encore. (Page 19)

malheureux qui devrais me briser la tête d'être venu si tard, vous ne seriez pas malade. Indiana, moi, j'en jure sur ma vie, je vous aurais tant aimée que vous m'auriez aimé aussi, et que vous auriez béni votre chaîne. Je vous aurais portée dans mes bras pour empêcher vos pieds de se blesser; je les aurais réchauffés de mon haleine. Je vous aurais appuyée contre mon cœur pour vous préserver de souffrir. J'aurais donné tout mon sang pour réparer le vôtre, et si vous aviez perdu le sommeil avec moi, j'aurais passé la nuit à vous dire de douces paroles, à vous sourire pour vous rendre le courage, tout en pleurant de vous voir souffrir. Quand le sommeil serait venu se glisser sur vos paupières de soie, je les aurais effleurées de mes lèvres pour les clore plus doucement, et, à genoux près de votre lit, j'aurais veillé sur vous. J'aurais forcé l'air à vous caresser légèrement, les songes dorés à vous jeter des fleurs. J'aurais baisé sans bruit les tresses de vos cheveux, j'aurais compté avec volupté les palpitations de votre sein, et, à votre réveil, Indiana, vous m'eussiez trouvé là, à vos pieds, vous gardant en maître jaloux, vous servant en esclave, épiait votre premier

sourire, m'emparant de votre première pensée, de votre premier regard, de votre premier baiser...

— Assez, assez, dit Indiana tout éperdue, toute palpitante; vous me faites mal. »

Et pourtant, si l'on mourait de bonheur, Indiana serait morte en ce moment.

« Ne me parlez pas ainsi, lui dit-elle, à moi qui ne dois pas être heureuse; ne me montrez pas le ciel sur la terre, à moi qui suis marquée pour mourir.

— Pour mourir! s'écria Raymon avec force en la saisissant dans ses bras; toi, mourir! Indiana! mourir avant d'avoir vécu, avant d'avoir aimé!... Non, tu ne mourras pas; ce n'est pas moi qui te laisserai mourir; car ma vie maintenant est liée à la tienne. Tu es la femme que j'avais rêvée, la pureté que j'adorais, la chimère qui m'avait toujours fui, l'étoile brillante qui luisait devant moi pour me dire: « Marche encore dans cette vie de misère, et le ciel t'enverra un de ses anges pour t'accompagner. » De tout temps tu m'étais destinée, ton âme était fiancée à la mienne, Indiana! Les hommes et leurs lois de fer ont disposé de toi; ils m'ont arraché la compagne que

Dieu m'eût choisie, si Dieu n'oubliait parfois ses promesses. Mais que nous importent les hommes et les lois, si je t'aime encore aux bras d'un autre, si tu peux encore m'aimer, maudit et malheureux comme je suis de t'avoir perdue ! Vois-tu, Indiana, tu m'appartiens, tu es la moitié de mon âme, qui cherchant depuis longtemps à rejoindre l'autre. Quand tu rêvais d'un ami à l'île Bourbon, c'était de moi que tu rêvais ; quand au nom d'époux un doux frisson de crainte et d'espoir passait dans ton âme, c'est que je devais être ton époux. Ne me reconnais-tu pas ? ne te semble-t-il pas qu'il y a vingt ans que nous ne nous sommes vus ? Ne t'ai-je pas reconnu, ange, lorsque tu étanchais mon sang avec ton voile, lorsque tu plaçais ta main sur mon cœur éteint pour y ramener la chaleur et la vie ! Ah ! je m'en souviens bien, moi. Quand j'ouvris les yeux, je me dis : « La voilà ! c'est ainsi qu'elle était dans toutes mes rêves, blanche, mélancolique et bienfaisante. C'est mon bien, à moi, c'est elle qui doit m'abreuver de félicités inconnues. » Et déjà la vie physique que je venais de retrouver était ton ouvrage. Car ce ne sont pas des circonstances vulgaires qui nous ont réunis, vois-tu ; ce n'est ni le hasard ni le caprice, c'est la fatalité, c'est la mort, qui m'ont ouvert les portes de cette vie nouvelle. C'est ton mari, c'est ton maître qui, obéissant à son destin, m'a apporté tout sanglant dans sa main, et qui m'a jeté à tes pieds en te disant : « Voilà pour vous. » Et maintenant rien ne peut nous désunir...

— Lui, peut nous désunir ! interrompit vivement madame Delmare, qui, s'abandonnant aux transports de son amour, l'écoutait avec délices. Hélas ! hélas ! vous ne le connaissez pas ; c'est un homme qui ne pratique pas le pardon, un homme qu'on ne trompe pas. Raymon, il vous tuera !... »

Elle se cacha dans son sein en pleurant. Raymon l'étreignait avec passion :

« Qu'il vienne, s'écria-t-il, qu'il vienne m'arracher cet instant de bonheur ! Je le défie ! Reste là, Indiana, reste contre mon cœur, c'est là ton refuge et ton abri. Aime-moi, et je serai invulnérable. Tu sais bien qu'il n'est pas au pouvoir de cet homme de me tuer ; j'ai déjà été sans défense exposé à ses coups. Mais toi, mon bon ange, tu planais sur moi, et tes ailes m'ont protégé. Va, ne crains rien ; nous saurons bien détourner sa colère ; et maintenant je n'ai pas même peur pour toi, car je serai là. Moi aussi, quand ce maître voudra t'opprimer, je te protégerai contre lui. Je l'arracherai, s'il le faut, à sa loi cruelle. Veux-tu que je le tue ? Dis-moi que tu m'aimes, et je serai son meurtrier si tu le condamnes à mourir... »

— Vous me faites frémir ; taisez-vous ! Si vous voulez tuer quelqu'un, tuez-moi ; car j'ai vécu tout un jour, et je ne désire plus rien...

— Meurs donc, mais que ce soit de bonheur, » s'écria Raymon en imprimant ses lèvres sur celles d'Indiana.

Mais c'était un trop rude orage pour une plante si faible ; elle pâlit, et, portant la main à son cœur, elle perdit connaissance.

D'abord Raymon crut que ses caresses rappelleraient le sang dans ses veines glacées ; mais il couvrit en vain ses mains de baisers, il l'appela en vain des plus doux noms. Ce n'était pas un évanouissement volontaire comme on en voit tant. Madame Delmare, sérieusement malade depuis longtemps, était sujette à des spasmes nerveux qui duraient des heures entières. Raymon, désespéré, fut réduit à appeler du secours. Il sonne ; une femme de chambre paraît ; mais le façon qu'elle apportait s'échappe de ses mains et un cri de sa poitrine, en reconnaissant Raymon. Celui-ci, retrouvant aussitôt toute sa présence d'esprit, s'approche de son oreille :

« Silence, Noun ! je savais que tu étais ici, j'y venais pour toi ; je ne m'attendais pas à y trouver ta maîtresse, que je croyais au bal. En pénétrant ici, je l'ai effrayée, elle s'est évanouie ; sois prudente, je me retire. »

Raymon s'enfuit, laissant chacune de ces deux femmes dépositaire d'un secret qui devait porter le désespoir dans l'âme de l'autre.

## VII.

Le lendemain Raymon reçut à son réveil une seconde lettre de Noun. Celle-là, il ne la rejeta point avec dédain ; il l'ouvrit au contraire avec empressement ; elle pouvait lui parler de madame Delmare. Il en était question en effet ; mais dans quel embarras cette complication d'intrigues jetait Raymon ! Le secret de la jeune fille devenait impossible à cacher. Déjà la souffrance et l'effroi avaient maigri ses joues ; madame Delmare s'apercevait de cet état maladif sans en pénétrer la cause. Noun craignait la sévérité du colonel, mais plus encore la douceur de sa maîtresse. Elle savait bien qu'elle obtiendrait son pardon ; mais elle se mourait de honte et de douleur d'être forcée à cet aveu. Qu'allait-elle devenir si Raymon ne prenait soin de la soustraire aux humiliations qui devaient l'accabler ! Il fallait qu'il s'occupât d'elle enfin, ou elle allait se jeter aux pieds de madame Delmare et lui tout déclarer.

Cette crainte agit puissamment sur M. de Ramière. Son premier soin fut d'éloigner Noun de sa maîtresse.

« Gardez-vous de parler sans mon aveu, lui répondit-il. Tâchez d'être au Lagny ce soir, j'y serai. »

En s'y rendant il réfléchit à la conduite qu'il devait tenir. Noun avait assez de bon sens pour ne pas compter sur une réparation impossible. Elle n'avait jamais osé prononcer le mot de mariage, et, parce qu'elle était discrète et généreuse, Raymon se croyait moins coupable. Il se disait qu'il ne l'avait point trompée, et que Noun avait dû prévoir son sort plus d'une fois. Ce qui causait l'embarras de Raymon, ce n'était pas d'offrir la moitié de sa fortune à la pauvre fille ; il était prêt à l'enrichir, à prendre d'elle tous les soins que la délicatesse lui suggérerait. Ce qui rendait sa situation si pénible, c'était d'être forcé de lui dire qu'il ne l'aimait plus ; car il ne savait pas tromper. Si sa conduite, en ce moment, paraissait double et perfide, son cœur était sincère comme il l'avait toujours été. Il avait aimé Noun avec les sens ; il aimait madame Delmare de toute son âme. Il n'avait menti jusque-là ni à l'une ni à l'autre. Il s'agissait de ne pas commencer à mentir, et Raymon se sentait également incapable d'abuser la pauvre Noun et de lui porter le coup du désespoir. Il fallait choisir entre une lâcheté et une barbarie. Raymon était bien malheureux. Il arriva à la porte du parc du Lagny sans avoir rien décidé.

De son côté, Noun, qui n'espérait peut-être pas une si prompte réponse, avait repris un peu d'espoir.

« Il m'aime encore, se disait-elle, il ne veut pas m'abandonner. Il m'avait un peu oubliée, c'est tout simple ; à Paris, au milieu des fêtes, aimée de toutes les femmes, comme il doit l'être, il s'est laissé entraîner quelques instants loin de la pauvre Indienne. Hélas ! qui suis-je pour qu'il me sacrifie tant de grandes dames plus belles et plus riches que moi ? Qui sait ? se disait-elle naïvement, peut-être que la reine de France est amoureuse de lui. »

A force de penser aux séductions que le luxe devait exercer sur son amour, Noun s'avisait d'un moyen pour lui plaire davantage. Elle se para des atours de sa maîtresse, alluma un grand feu dans la chambre que madame Delmare occupait au Lagny, para la cheminée des plus belles fleurs qu'elle put trouver dans la serre chaude, prépara une collation de fruits et de vins fins, apprêta en un mot toutes les recherches du boudoir auxquelles elle n'avait jamais songé ; et quand elle se regarda dans un grand panneau de glace, elle se rendit justice en se trouvant plus jolie que les fleurs dont elle avait cherché à s'embellir.

« Il m'a souvent répété, se disait-elle, que je n'avais pas besoin de parure pour être belle, et qu'aucune femme de la cour, dans tout l'éclat de ses diamants, ne valait un de mes sourires. Pourtant ces femmes qu'il dédaignait l'occupent maintenant. Voyons, soyons gaie, ayons l'air vif et joyeux ; peut-être que je ressaisirai cette nuit tout l'amour que je lui avais inspiré. »

Raymon, ayant laissé son cheval à une petite maison de charbonnier dans la forêt, pénétra dans le parc, dont il avait une clef. Cette fois il ne courait plus le risque d'être pris pour un voleur; presque tous les domestiques avaient suivi leurs maîtres; le jardinier était dans sa confiance, et il connaissait tous les abords du Lagny comme ceux de sa propre demeure.

La nuit était froide; un brouillard épais enveloppait les arbres du parc, et Raymon avait peine à distinguer leurs tiges noires dans la brume blanche qui les revêtait de robes diaphanes.

Il erra quelque temps dans les allées sinuuses avant de trouver la porte du kiosque où Noun l'attendait. Elle vint à lui enveloppée d'une pelisse dont le capuchon était relevé sur sa tête.

« Nous ne pouvons rester ici, lui dit-elle, il y fait trop froid. Suivez-moi et ne parlez pas. »

Raymon se sentit une extrême répugnance à entrer dans la maison de madame Delmare comme amant de sa femme de chambre. Cependant il fallut céder; Noun marchait légèrement devant lui, et cette entrevue devait être décisive.

Elle lui fit traverser la cour, apaisa les chiens, ouvrit les portes sans bruit, et, le prenant par la main, elle le guida en silence dans les corridors sombres; enfin, elle l'entraîna dans une chambre circulaire, élégante et simple, où des orangers en fleurs répandaient leurs suaves émanations; des bougies diaphanes brûlaient dans les candélabres.

Noun avait effeuillé des roses du Bengale sur le parquet, le divan était semé de violettes, une douce chaleur pénétrait tous les pores, et les cristaux étincelaient sur la table parmi les fruits qui présentaient coquettement leurs flancs vermeils, mêlés à la mousse verte des corbeilles.

Ébloui par la transition brusque de l'obscurité à une vive lumière, Raymon resta quelques instants étourdi; mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre où il était. Le goût exquis et la simplicité chaste qui présidaient à l'ameublement; ces livres d'amour et de voyages, épars sur les planches d'acajou; ce métier chargé d'un travail si joli et si frais, œuvre de patience et de mélancolie; cette harpe dont les cordes semblaient encore vibrer des chants d'attente et de tristesse; ces gravures qui représentaient les pastorales amours de Paul et Virginie, les cimes de l'île Bourbon et les rivages bleus de Saint-Paul; mais surtout ce petit lit à demi caché sous les rideaux de mousseline, ce lit blanc et pudique comme celui d'une vierge, orné au chevet, en guise de rinceau bénit, d'une palme enlevée peut-être le jour du départ à quelque arbre de la patrie; tout révélait madame Delmare, et Raymon fut saisi d'un étrange frisson en songeant que cette femme enveloppée d'un manteau, qui l'avait conduit jusque-là, était peut-être Indiana elle-même. Cette extravagante idée sembla se confirmer lorsqu'il vit apparaître dans la glace en face de lui une forme blanche et parée, le fantôme d'une femme qui entre au bal et qui jette son manteau pour se montrer radieuse et demi-nue aux lumières étincelantes. Mais ce ne fut que l'erreur d'un instant: Indiana eût été plus cachée... son sein modeste ne se fût trahi que sous la triple gaze de son corsage; elle eût peut-être orné ses cheveux de camélias naturels, mais ce n'est pas dans ce désordre excitant qu'ils se fussent joués sur sa tête: elle eût pu emprisonner ses pieds dans des souliers de satin, mais sa chaste robe n'eût pas ainsi trahi les mystères de sa jambe mignonne.

Plus grande et plus forte que sa maîtresse, Noun était habillée et non pas vêtue avec ses parures. Elle avait de la grâce, mais de la grâce sans noblesse; elle était belle comme une femme et non comme une fée; elle appelait le plaisir et ne promettait pas la volupté.

Raymon, après l'avoir examinée dans la glace sans tourner la tête, reporta ses regards sur tout ce qui pouvait lui rendre un relet plus pur d'Indiana, sur les instruments de musique, sur les peintures, sur le lit étroit et virginal. Il s'enivra du vague parfum que sa présence avait laissé dans ce sanctuaire; il frissonna de désir en pensant au jour où Indiana elle-même lui en ouvrirait les

déliées; et Noun, les bras croisés, debout derrière lui, le contemplait avec extase, s'imaginant qu'il était absorbé par le ravissement, à la vue de tous les soins qu'elle s'était donnés pour lui plaire.

Mais lui, rompart enfin le silence:

« Je vous remercie, lui dit-il, de tous les apprêts que vous avez faits pour moi; je vous remercie surtout de m'avoir fait entrer ici, mais j'ai assez joui de cette surprise gracieuse. Sortons de cette chambre, nous n'y sommes pas à notre place; et je dois respecter madame Delmare, même en son absence.

— Cela est bien cruel, dit Noun qui ne l'avait pas compris, mais qui voyait son air froid et mécontent; cela est cruel, d'avoir espéré que je vous plairais et de voir que vous me repoussez.

— Non, chère Noun, je ne vous repousserai jamais; je suis venu ici pour causer sérieusement avec vous et vous témoigner l'affection que je vous dois. Je suis reconnaissant de votre désir de me plaire, mais je vous aime mieux parée de votre jeunesse et de vos grâces naturelles qu'avec ces ornements empruntés.»

Noun comprit à demi et pleura.

« Je suis une malheureuse, lui dit-elle; je me hais puisque je ne vous plais plus... J'aurais dû prévoir que vous ne m'aimeriez pas longtemps, moi, pauvre fille sans éducation. Je ne vous reproche rien. Je savais bien que vous ne m'épouseriez pas; mais si vous m'eussiez aimée toujours, j'eusse tout sacrifié sans regret, tout supporté sans me plaindre. Hélas! je suis perdue, je suis déshonorée!... je serai chassée peut-être... Je vais donner la vie à un être qui sera encore plus infortuné que moi, et nul ne me plaindra... Chacun se croira le droit de me fouler aux pieds... Eh bien! tout cela, je m'y résignerai avec joie, si vous m'aimez encore.»

Noun parla longtemps ainsi. Elle ne se servit peut-être pas des mêmes mots, mais elle dit les mêmes choses, bien mieux cent fois que je ne pourrais vous les redire. Où trouver le secret de cette éloquence qui se révèle tout à coup à un esprit ignorant et vierge dans la crise d'une passion vraie et d'une douleur profonde?... C'est alors que les mots ont une autre valeur que dans toutes les autres scènes de la vie; c'est alors que des paroles triviales deviennent sublimes par le sentiment qui les dicte et l'accent qui les accompagne. Alors la femme du dernier rang devient, en se livrant à tout le délire de ses émotions, plus pathétique et plus convaincante que celle à qui l'éducation a enseigné la modération et la réserve.

Raymon se sentit flatté d'inspirer un attachement si généreux, et la reconnaissance, la compassion, un peu de vanité peut-être, lui rendirent un moment d'amour.

Noun était suffoquée de larmes; elle avait arraché les fleurs de son front, ses longs cheveux tombaient épars sur ses épaules larges et éblouissantes. Si madame Delmare n'eût eu pour l'embellir son esclavage et ses souffrances, Noun l'eût infiniment surpassée en beauté dans cet instant; elle était splendide de douleur et d'amour. Raymon, vaincu, l'attira dans ses bras, la fit asseoir près de lui sur le sofa, et approcha le guéridon chargé de carafes pour lui verser quelques gouttes d'eau de fleur d'orange dans une coupe de vermeil. Soulagée de cette marque d'intérêt plus que du breuvage calmant, Noun essuya ses pleurs, et se jetant aux pieds de Raymon:

« Aime-moi donc encore, lui dit-elle en embrassant ses genoux avec passion; dis-moi encore que tu m'aimes, et je serai guérie, je serai sauvée. Embrasse-moi comme autrefois, et je ne regretterai pas de m'être perdue pour te donner quelques jours de plaisir. »

Elle l'entourait de ses bras frais et bruns, elle le couvrait de ses longs cheveux; ses grands yeux noirs lui jetaient une langueur brûlante, et cette ardeur du sang, cette volupté tout orientale qui sait triompher de tous les efforts de la volonté, de toutes les délicatesses de la pensée. Raymon oublia tout, et ses résolutions, et son nouvel amour, et le lieu où il était. Il rendit à Noun ses caresses délirantes. Il trempa ses lèvres dans la même coupe, et les vins capiteux qui se trouvaient sous leur main acheverent d'égarer leur raison.

Peu à peu le souvenir vague et flottant d'Indiana vint se mêler à l'ivresse de Raymon. Les deux panneaux de glace qui se renvoyaient l'un à l'autre l'image de Noun jusqu'à l'infini semblaient se peupler de mille fantômes. Il écarta dans la profondeur de cette double réverbération une forme plus déhée, et il lui semblait saisir, dans la dernière ombre vaporeuse et confuse que Noun y relétait, la taille fine et souple de madame Delmare.

Noun, étourdie elle-même par les boissons excitantes dont elle ignorait l'usage, ne saisissait plus les bizarreries discours de son amant. Si elle n'eût pas été ivre comme lui, elle eût compris qu'un plus fort de son délire Raymon songeait à une autre. Elle l'eût vu baisier l'écharpe et les rubans qu'avait portés Indiana, respirer les essences qui la lui rappelaient, froisser dans ses mains ardentes l'étoffe qui avait protégé son sein; mais Noun prenait tous ces transports pour elle-même lorsque Raymon ne voyait d'elle que la robe d'Indiana. S'il baisait ses cheveux noirs, il croyait baisier les cheveux noirs d'Indiana. C'était Indiana qu'il voyait dans le nuage du punch que la main de Noun venait d'allumer; c'était elle qui l'appelait et qui lui souriait derrière ces blancs rideaux de mousseline; ce fut elle encore qu'il rêva sur cette couche modeste et sans tache, lorsque, succombant sous l'amour et le vin, il y entraîna sa créole échevelée.

Quand Raymon s'éveilla, un demi-jour pénétrait par les fentes du volet, et il resta longtemps plonge dans une vague surprise, immobile, et contemplant comme une vision du sommeil le lieu où il se trouvait et le lit où il avait reposé. Tout avait été remis en ordre dans la chambre de madame Delmare. Dès le matin, Noun, qui s'était endormie souveraine en ce lieu, s'était réveillée femme de chambre. Elle avait emporté les fleurs et fait disparaître les restes de la collation; les meubles étaient à leur place, et rien ne trahissait l'orgie amoureuse de la nuit, et la chambre d'Indiana avait repris son air de candeur et de décence.

Accablé de honte, il se leva et voulut sortir, mais il était enfoncé; la fenêtre dominait trente pieds de profondeur, et il fallut rester attaché dans cette chambre pleine de remords, comme Ixion sur sa roue.

Alors il se jeta à genoux, la face tournée contre ce lit foulé et meurtri qui le faisait rougir.

« O Indiana! s'écria-t-il en se tordant les mains, t'ai-je assez outragée? Pourrais-tu me pardonner une telle infamie? Quand tu le ferais, moi, je ne me la pardonnerais pas. Résiste-moi maintenant, douce et confiante Indiana; car tu ne sais pas à quel homme vil et brutal tu veux livrer les trésors de ton innocence! Repousse-moi, foule-moi aux pieds, moi qui n'ai pas respecté l'asile de ta pudeur sacrée; moi qui me suis enivré de tes vins comme un laquais, côte à côte avec ta suivante; moi qui ai souillé ta robe de mon haleine maudite, et ta ceinture pudique de mes infâmes baisers sur le sein d'une autre; moi qui n'ai pas craint d'empoisonner le repos de tes nuits solitaires, et de verser jusque sur ce lit que respectait ton époux lui-même les influences de la séduction et de l'adultère! Quelle sécurité trouveras-tu désormais derrière ces rideaux dont je n'ai pas craint de profaner le mystère? Quels songes impurs, quelles pensées acres et dévorantes ne viendront pas s'attacher à ton cerveau pour le dessécher! Quels fantômes de vice et d'insolence ne viendront pas ramper sur le lin virginal de ta couche! Et ton sommeil pur comme celui d'un enfant, quelle divinité chaste voudra le protéger maintenant? N'ai-je pas mis en fuite l'ange qui gardait ton chevet? n'ai-je pas ouvert au démon de la luxure l'entrée de ton alcôve? ne lui ai-je pas vendu ton âme? et l'ardeur insensée qui consume les flanes de cette créole lascive, ne viendra-t-elle pas, comme la robe de Déjanire, s'attacher aux tiens pour les ronger? Oh! malheureux! coupable et malheureux que je suis! que ne puis-je laver de mon sang la honte que j'ai laissée sur cette couche! »

Et Raymon l'arrosait de ses larmes.

Alors Noun entra, avec son madras et son tablier; elle eut, à voir Raymon ainsi agenouillé, qu'il faisait sa prière. Elle ignorait que les gens du monde n'en font pas. Elle

attendit donc, debout et silencieuse, qu'il daignât s'apercevoir de sa présence.

Raymon, en la voyant, se sentit confus et irrité, sans courage pour la gronder, sans force pour lui adresser une parole aigre.

« Pourquoi m'avez-vous enfoncé ici? lui dit-il enfin. Songez-vous qu'il fait grand jour et que je ne puis sortir sans vous compromettre ouvertement? »

— Aussi vous ne sortirez pas, lui dit Noun d'un air caressant. La maison est déserte, personne ne peut vous découvrir; le jardinier ne vient jamais dans cette partie du bâtiment, dont seule je garde les clefs. Vous resterez avec moi cette journée encore; vous êtes mon prisonnier. »

Cet arrangement mettait Raymon au désespoir; il ne sentait plus pour sa maîtresse qu'une sorte d'aversion. Cependant il fallut se résigner, et peut-être que, malgré ce qu'il souffrait dans cette chambre, un invincible attrait l'y retenait encore.

Lorsque Noun le quitta pour aller lui chercher à déjeuner, il se mit à examiner au grand jour tous ces muets témoins de la solitude d'Indiana. Il ouvrit ses livres, feuilleta ses albums, puis il les ferma précipitamment; car il craignait encore de commettre une profanation et de violer des mystères de femme. Enfin il se mit à marcher, et il remarqua, sur le panneau boisé qui faisait face au lit de madame Delmare, un grand tableau richement encadré, recouvert d'une double gaze.

C'était peut-être le portrait d'Indiana. Raymon, avide de le contempler, oublia ses scrupules, monta sur une chaise, détacha les épingles, et découvrit avec surprise le portrait en pied d'un beau jeune homme.

## VIII.

« Il me semble que je connais ces traits-là! dit-il à Noun en s'efforçant de prendre un air indifférent.

— Fi! Monsieur, dit la jeune fille en posant sur la table le déjeuner qu'elle apportait; ce n'est pas bien de vouloir pénétrer les secrets de ma maîtresse. »

Cette réflexion fit pâlir Raymon.

« Des secrets! dit-il. Si c'est là un secret, tu en es la confidente, Noun, et tu es doublement coupable de m'avoir amené dans cette chambre.

— Oh! non, ce n'est pas un secret, dit Noun en souriant; car c'est M. Delmare lui-même qui a aidé à suspendre le portrait de sir Ralph à ce panneau. Est-ce que madame pourrait avoir des secrets avec un mari si jaloux? »

— Sir Ralph! dis-tu; qu'est-ce que sir Ralph?

— Sir Rodolphe Brown, le cousin de madame, son ami d'enfance, je pourrais dire le mien aussi; il est si bon!

Raymon examinait le tableau avec surprise et inquiétude.

Nous avons dit que sir Ralph, à la physionomie près, était un fort beau garçon, blanc et vermeil, riche de stature et de cheveux, toujours parfaitement mis, et capable, sinon de faire tourner une tête romanesque, du moins de satisfaire la vanité d'une tête positive. Le pacifique baronnet était représenté en costume de chasse, à peu près tel que nous l'avons vu au premier chapitre de cette histoire, et entouré de ses chiens, en tête desquels la belle griffonne Ophélie avait posé, pour le beau ton gris-argent de ses soies et la pureté de sa race écossaise. Sir Ralph tenait un cor de chasse d'une main, et de l'autre la bride d'un magnifique cheval anglais, gris-pommelé, qui remplissait presque tout le fond du tableau. C'était une peinture admirablement exécutée, un vrai tableau de famille avec toutes ses perfections de détails, toutes ses puérités de ressemblance, toutes ses minuties bourgeoises; un portrait à faire pleurer une nourrice, aboyer des chiens et pâmer d'aise un tailleur. Il n'y avait qu'une chose au monde qui fût plus insignifiante que ce portrait, c'était l'original.

Cependant il excita chez Raymon un violent sentiment de colère.

« Eh quoi! se dit-il, cet Anglais, jeune et carré, a le privilège d'être admis dans l'appartement le plus secret de madame Delmare! Son insipide image est toujours là qui regarde froidement les actes les plus intimes de sa vie! Il la surveille, il la garde, il suit tous ses mouvements; il la possède à toute heure! La nuit, il la voit dormir et surprend le secret de ses rêves; le matin, quand elle sort toute blanche et toute frémissante de son lit, il aperçoit son pied délicat qui se pose nu sur le tapis; et quand elle s'habille avec précaution, quand elle ferme les rideaux de sa fenêtre, et qu'elle interdit même au jour de pénétrer trop indiscrettement jusqu'à elle; quand elle se croit bien seule, bien cachée, cette insolente figure est là qui se repait de ses charmes! Cet homme tout botté préside à sa toilette! »

« Cette gaze couvre-t-elle ordinairement le tableau que voici? dit-il à la femme de chambre.

— Toujourn, répondit-elle, quand madame est absente. Mais ne vous donnez pas la peine de la replacer; madame arrive dans quelques jours.

— En ce cas, Noun, vous feriez bien de lui dire que cette figure a l'air impertinent... A la place de M. Delmare, je n'aurais consenti à la laisser ici qu'après lui avoir crevé les deux yeux... Mais voilà bien la grossière jalousie des maris! ils imaginent tout et ne comprennent rien.

— Qu'avez-vous donc contre la figure de ce bon M. Brown? dit Noun en refaisant le lit de sa maîtresse; c'est un si excellent maître! Je ne l'aimais pas beaucoup autrefois, parce que j'entendais toujours dire à madame qu'il était égoïste; mais depuis le jour où il a pris tant de soin de vous...

— En effet, interrompit Raymon, c'est lui qui m'a secouru, je le reconnais bien à présent... Mais je ne dois son intérêt qu'aux prières de madame Delmare...

— C'est qu'elle est si bonne, ma maîtresse! dit la pauvre Noun. Qui est-ce qui ne deviendrait pas bon auprès d'elle? »

Lorsque Noun parlait de madame Delmare, Raymon l'écoutait avec un intérêt dont elle ne se méfiait pas.

La journée se passa donc assez paisiblement sans que Noun osât amener la conversation à son véritable but. Enfin, vers le soir, elle fit un effort, et le força de lui déclarer ses intentions.

Raymon n'en avait pas d'autres que de se débarrasser d'un témoin dangereux et d'une femme qu'il n'aimait plus. Mais il voulait assurer son sort, et il lui fit en tremblant les offres les plus libérales...

Cet affront fut amer à la pauvre fille; elle s'arracha les cheveux, et se fut brisé la tête si Raymon n'eût employé la force pour la retenir. Alors, faisant usage de toutes les ressources de langage et d'esprit que la nature lui avait données, il lui fit comprendre que ce n'était pas à elle, mais à l'enfant dont elle allait être mère, qu'il voulait offrir ses secours.

« C'est mon devoir, lui dit-il; c'est à titre d'héritage pour lui que je vous les transmets, et vous seriez coupable envers lui si une fausse délicatesse vous les faisait repousser. »

Noun se calma, elle s'essuya les yeux.

« Eh bien! dit-elle, je les accepterai si vous voulez me promettre de m'aimer encore; car, pour vous être acquitté envers l'enfant, vous ne le serez point envers la mère. Lui, vos dons le feront vivre; mais moi, votre indifférence me tuera. Ne pouvez-vous me prendre auprès de vous pour vous servir? Voyez, je ne suis pas exigeante; je n'ambitionne point ce qu'une autre à ma place aurait peut-être eu l'art d'obtenir. Mais permettez-moi d'être votre servante. Faites-moi entrer chez votre mère. Elle sera contente de moi, je vous le jure, et, si vous ne m'aimez plus, du moins je vous verrai.

— Ce que vous me demandez est impossible, ma chère Noun. Dans l'état où vous êtes, vous ne pouvez songer à entrer au service de personne; et tromper ma mère, me jouer de sa confiance, serait une bassesse à laquelle je ne consentirai jamais. Allez à Lyon ou à Bordeaux; je me charge de ne vous laisser manquer de rien jusqu'au mo-

ment où vous pourrez vous montrer. Alors je vous placerais chez quelque personne de ma connaissance, à Paris même si vous le désirez... si vous tenez à vous rapprocher de moi...; mais sous le même toit, cela est impossible...

— Impossible! dit Noun en joignant les mains avec douleur; je vois bien que vous me méprisez, vous rougissez de moi... Eh bien, non, je ne m'éloignerai pas, je ne m'en irai pas seule et humiliée mourir abandonnée dans quelque ville lointaine où vous m'oublierez. Que m'importe ma réputation! c'est votre amour que je voulais conserver!...

— Noun, si vous craignez que je vous trompe, venez avec moi. La même voiture nous conduira au lieu que vous choisirez; partout, excepté à Paris ou chez ma mère, je vous suivrai, je vous prodiguerai les soins que je vous dois...

— Oui, pour m'abandonner le lendemain du jour où vous m'aurez déposée, inutile fardeau, sur une terre étrangère! dit-elle en souriant amèrement. Non, Monsieur, non; je reste: je ne veux pas tout perdre à la fois. J'aurais sacrifié, pour vous suivre, la personne que j'aimais le mieux au monde avant de vous connaître; mais je ne suis pas assez jalouse de cacher mon déshonneur pour sacrifier et mon amour et mon amitié. J'irai me jeter aux pieds de madame Delmare, je lui dirai tout, et elle me pardonnera, je le sais; car elle est bonne, et elle m'aime. Nous sommes nées presque le même jour, elle est ma sœur de lait. Nous ne nous sommes jamais quittées, elle ne voudra pas que je la quitte; elle pleurera avec moi, elle me soignera, elle aimera mon enfant, mon pauvre enfant! Qui sait? elle qui n'a pas le bonheur d'être mère, elle l'éleva peut-être comme le sien!... Ah! j'étais folle de vouloir la quitter; car c'est la seule personne au monde qui prendra pitié de moi!... »

Cette résolution jetait Raymon dans une affreuse perplexité, quand tout à coup le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour. Noun, épouvantée, courut à la fenêtre.

« C'est madame Delmare! s'écria-t-elle; fuyez! »

La clef de l'escalier dérobé fut introuvable dans ce moment de désordre. Noun prit le bras de Raymon et l'entraîna précipitamment dans le corridor; mais ils n'en avaient pas atteint la moitié qu'ils entendirent marcher dans ce même passage; la voix de madame Delmare se fit entendre à dix pas devant eux, et déjà une bougie, portée par un domestique qui l'accompagnait, jetait sa lueur vacillante sur leurs figures effrayées. Noun n'eut que le temps de revenir sur ses pas, entraînant toujours Raymon, et de rentrer avec lui dans la chambre à coucher.

Un cabinet de toilette, fermé par une porte vitrée, pouvait offrir un refuge pour quelques instants; mais il n'y avait aucun moyen de s'y enfermer, et madame Delmare pouvait y entrer en arrivant. Pour n'être donc pas surpris sur-le-champ, Raymon fut obligé de se jeter dans l'alcôve et de se cacher derrière les rideaux. Il n'était pas probable que madame Delmare se coucherait tout de suite, et jusque-là Noun pouvait trouver un moment pour le faire évader.

Indiana entra vivement, jeta son chapeau sur le lit et embrassa Noun avec la familiarité d'une sœur. Il y avait si peu de clarté dans l'appartement, qu'elle ne remarqua pas l'émotion de sa compagne.

« Tu m'attendais donc? dit-elle en approchant du feu; comment savais-tu mon arrivée? »

Et sans attendre sa réponse :

« M. Delmare, ajouta-t-elle, sera ici demain. En recevant sa lettre, je suis partie sur-le-champ. J'ai des raisons pour le recevoir ici et non à Paris. Je te les dirai. Mais parle-moi donc; tu n'as pas l'air heureuse de me voir comme à ton ordinaire.

— Je suis triste, dit Noun en s'agenouillant auprès de sa maîtresse pour la déchausser. Moi aussi, j'ai à vous parler, mais plus tard; maintenant venez au salon.

— Dieu m'en garde! quelle idée! il y fait un froid mortel.



— Non, il y a un bon feu.

— Tu rêves! je viens de la traverser.

— Mais votre souper vous attend.

— Je ne veux pas souper; d'ailleurs il n'y a rien de prêt. Va chercher mon bon que j'ai laissé dans la voiture.

— Tout à l'heure.

— Pourquoi pas tout de suite? Va donc, va donc!

En parlant ainsi, elle poussait Noun d'un air folâtre, et celle-ci, voyant qu'il fallait de la hardiesse et du sang-froid, sortit pour quelques instants. Mais à peine fut-elle hors de l'appartement que madame Delmare poussa le verrou, et, détachant son vitchoura, le posa sur le lit à côté de son chapeau. Dans cet instant, elle approcha Raymon de si près qu'il fit un mouvement pour se reculer; mais le lit, posé sur des roulettes apparemment très-mobiles, céda avec un léger bruit. Madame Delmare étonnée, mais non effrayée, car elle pouvait croire que le lit avait été poussé par elle-même, avança néanmoins la tête, écarta un peu le rideau, et découvrit, dans la demi-clarté que jetait le feu de la cheminée, la tête d'un homme qui se dessinait sur la muraille.

Épouvantée, elle fit un cri, s'élança vers la cheminée pour s'emparer de la sonnette et appeler du secours. Raymon eût mieux aimé passer encore une fois pour un voleur que d'être reconnu dans cette situation. Mais, s'il ne prenait ce dernier parti, madame Delmare allait appeler ses gens et se compromettre elle-même. Il espéra en l'amour qu'il lui avait inspiré, et, s'élançant sur elle, il essaya d'arrêter ses cris et de l'éloigner de la sonnette en lui disant à demi-voix, de peur d'être entendu de Noun, qui sans doute n'était pas loin :

« C'est moi, Indiana, reconnais-moi, et pardonne-moi. Indiana! pardonnez à un malheureux dont vous avez égaré la raison, et qui n'a pu se résoudre à vous rendre à votre mari avant de vous avoir vue encore une fois. »

Et comme il pressait Indiana dans ses bras, autant pour l'attendrir que pour l'empêcher de sonner, Noun frappa à la porte avec angoisse. Madame Delmare, se dégageant alors des bras de Raymon, courut ouvrir et revint tomber sur un fauteuil.

Pâle et près de mourir, Noun se jeta contre la porte du corridor pour empêcher les domestiques, qui allaient et venaient, de troubler cette scène étrange; plus pâle encore que sa maîtresse, les genoux tremblants, le dos collé à la porte, elle attendait son sort.

Raymon sentit qu'avec de l'adresse il pouvait encore tromper ces deux femmes à la fois.

« Madame, dit-il en se mettant à genoux devant Indiana, ma présence ici doit vous sembler un outrage; me voici à vos pieds pour en implorer le pardon. Accordez-moi un tête-à-tête de quelques instants, et je vous expliquerai... »

— Taisez-vous, Monsieur, et sortez d'ici, s'écria madame Delmare en reprenant toute la dignité de son rôle; sortez-en publiquement. Noun, ouvrez cette porte et laissez passer monsieur, afin que tous mes domestiques le voient et que la honte d'un tel procédé retombe sur lui seul. »

Noun, se croyant découverte, vint se jeter à genoux à côté de Raymon. Madame Delmare, gardant le silence, la contemplant avec surprise.

Raymon voulut s'emparer de sa main; mais elle la lui retira avec indignation. Rouge de colère, elle se leva, et lui montrant la porte :

« Sortez, vous dis-je, répéta-t-elle; sortez, car votre conduite est infâme. Ce sont donc là les moyens que vous voulez employer! vous, Monsieur, caché dans ma chambre comme un voleur! C'est donc une habitude chez vous que de vous introduire ainsi dans les familles! C'est là l'attachement si pur que vous juriez hier soir! C'est ainsi que vous deviez me protéger, me respecter et me défendre! Voilà le culte que vous me rendez! Vous voyez une femme qui vous a secouru de ses mains, qui, pour vous rendre la vie, a bravé la colère de son mari; vous l'abusez par une feinte reconnaissance, vous lui jurez un amour digne d'elle, et pour prix de ses soins, pour prix de sa crédulité, vous voulez surprendre son sommeil et

hâter votre succès par je ne sais quelle infamie! Vous gagnez sa femme de chambre, vous vous glissez presque dans son lit, comme un amant déjà heureux; vous ne craignez pas de mettre ses gens dans la confidence d'une intimité qui n'existe pas... Allez, Monsieur, vous avez pris soin de me désabuser bien vite!... Sortez, vous dis-je, ne restez pas un instant de plus chez moi!... Et vous, misérable fille, qui respectez si peu l'honneur de votre maîtresse, vous méritiez que je vous chasse. Otez-vous de cette porte, vous dis-je!... »

Noun, à demi morte de surprise et de désespoir, avait les yeux fixés sur Raymon comme pour lui demander l'explication de ce mystère inouï. Puis, l'air égaré, tremblante, elle se traîna vers Indiana, et lui saisissant le bras avec force :

« Qu'est-ce que vous avez dit? s'écria-t-elle, les dents contractées par la colère; cet homme avait de l'amour pour vous? »

— Eh! vous le saviez bien, sans doute! dit madame Delmare en la poussant avec force et dédain; vous saviez bien quels motifs un homme peut avoir pour se cacher derrière les rideaux d'une femme. Ah! Noun! ajouta-t-elle en voyant le désespoir de cette fille, c'est une lâcheté insigne et dont je ne t'aurais jamais crue capable; tu as voulu vendre l'honneur de celle qui avait tant de foi au tien!... »

Madame Delmare pleurait, mais de colère en même temps que de douleur. Jamais Raymon ne l'avait vue si belle; mais il osait à peine la regarder, car sa fierté de femme outragée le forçait à baisser les yeux. Il était là consterné, pétrifié par la présence de Noun. S'il eût été seul avec madame Delmare, il aurait eu peut-être la puissance de l'adoucir. Mais l'expression de Noun était terrible; la fureur et la haine avaient décomposé ses traits.

Un coup frappé à la porte les fit tressaillir tous trois. Noun s'élança de nouveau pour défendre l'entrée de la chambre; mais madame Delmare, la repoussant avec autorité, fit à Raymon le geste impératif de se retirer vers l'angle de l'appartement. Alors, avec ce sang-froid qui la rendait si remarquable dans les moments de crise, elle s'enveloppa d'un châle, entra ouvrit elle-même la porte, et demanda au domestique qui avait frappé ce qu'il avait à lui dire.

« M. Rodolphe Brown vient d'arriver, répondit-il; il demande si madame veut le recevoir. »

— Dites à M. Rodolphe que je suis charmée de sa visite et que je vais aller le trouver. Faites du feu au salon, et qu'on prépare à souper. Un instant! Allez me chercher la clef du petit parc. »

Le domestique s'éloigna. Madame Delmare resta debout, tenant toujours la porte entr'ouverte, ne daignant pas écouter Noun, et commandant impérieusement le silence à Raymon.

Le domestique revint trois minutes après. Madame Delmare, tenant toujours le battant de la porte entre lui et M. de Ramière, reçut la clef, lui ordonna d'aller hâter le souper, et dès qu'il fut parti, s'adressant à Raymon :

« L'arrivée de mon cousin sir Brown, lui dit-elle, vous sauve le scandale auquel je voulais vous livrer; c'est un homme d'honneur et qui prendrait chaudement ma défense; mais comme je serais fâchée d'exposer la vie d'un homme comme lui contre celle d'un homme comme vous, je vous permets de vous retirer sans éclat. Noun, qui vous a fait entrer ici, saura vous en faire sortir. Allez! »

— Nous nous reverrons, Madame, répondit Raymon avec un effort d'assurance; et quoique je sois bien coupable, vous regretterez peut-être la sévérité avec laquelle vous me traitez maintenant.

— J'espère, Monsieur, que nous ne nous reverrons jamais, » répondit-elle.

Et toujours debout, tenant la porte, et sans daigner s'incliner, elle le vit sortir avec sa tremblante et misérable complice.

Seul dans l'obscurité du parc avec elle, Raymon s'attendait à des reproches; Noun ne lui adressa pas une parole. Elle le conduisit jusqu'à la grille du parc de réserve,

et lorsqu'il voulut lui prendre la main, elle avait déjà disparu. Il l'appela à voix basse, car il voulait savoir son sort; mais elle ne lui répondit pas, et le jardinier paraissant lui dit :

« A lons, Monsieur, retirez-vous; madame est arrivée, et l'on pourrait vous découvrir. »

Raymon s'éloigna la mort dans l'âme; mais, dans sa douleur d'avoir offensé madame Delmare, il oubliait presque Noun et ne songeait qu'aux moyens d'apaiser la première; car il était dans sa nature de s'irriter des obstacles et de ne jamais s'attacher passionnément qu'aux choses presque désespérées.

Le soir, lorsque madame Delmare, après avoir soupé silencieusement avec sir Ralph, se retira dans son appartement, Noun ne vint pas, comme à l'ordinaire, pour la déshabiller; elle la sonna vainement, et, quand elle pensa que c'était une résistance marquée, elle ferma sa porte et se coucha : mais elle passa une nuit affreuse, et dès que le jour fut levé, elle descendit dans le parc. Elle avait la fièvre; elle avait besoin de sentir le froid la pénétrer et calmer le feu qui dévorait sa poitrine. La veille encore, à pareille heure, elle était heureuse en s'abandonnant à la nouveauté de cet amour enivrant; en vingt-quatre heures quelles affreuses déceptions! D'abord la nouvelle du retour de son mari plusieurs jours plus tôt qu'elle n'y comptait; ces quatre ou cinq jours qu'elle avait espéré passer à Paris, c'était pour elle toute une vie de bonheur qui ne devait pas finir, tout un rêve d'amour que le réveil ne devait jamais interrompre; mais dès le matin il avait fallu y renoncer, reprendre le joug, et revenir au-devant du maître, afin qu'il ne rencontrât pas Raymon chez madame de Carvajal; car Indiana croyait qu'il lui serait impossible de tromper son mari s'il la voyait en présence de Raymon. Et puis ce Raymon qu'elle aimait comme un Dieu, c'était par lui qu'elle se voyait outragée bassement! Enfin la compagnie de sa vie, cette jeune créole qu'elle chérissait, se trouvait tout à coup indigne de sa confiance et de son estime!

Madame Delmare avait pleuré toute la nuit; elle se laissa tomber sur le gazon, encore blanchi par la gelée du matin, au bord de la petite rivière qui traversait le parc. On était à la fin de mars, la nature commençait à se réveiller; la matinée quoique froide, n'était pas sans charme; des flocons de brouillard dormaient encore sur l'eau comme une écharpe flottante, et les oiseaux essayaient leurs premiers chants d'amour et de printemps.

Indiana se sentit seulagée, et un sentiment religieux s'empara de son âme.

« C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, dit-elle; sa providence m'a rudement éclairée, mais c'est un bonheur pour moi. Cet homme m'eût peut-être entraînée dans le vice, il m'eût perdue; au lieu qu'à présent la bassesse de ses sentiments m'est dévoilée, et je serai en garde contre cette passion orageuse et funeste qui fermentait dans mon sein... J'aimerai mon mari... Je tâcherai! Du moins je lui serai soumise, je le rendrai heureux en ne le contrariant jamais; tout ce qui peut exciter sa jalousie, je l'éviterai; car maintenant je sais ce qu'il faut croire de cette éloquence menteuse que les hommes savent dépenser avec nous. Je serai heureuse, peut-être, si Dieu prend pitié de mes douleurs, et s'il m'envoie bientôt la mort... »

Le bruit du moulin qui mettait en mouvement la fabrique de M. Delmare commençait à se faire entendre derrière les saules de l'autre rive. La rivière, s'élançant dans les écluses que l'on venait d'ouvrir, s'agitait déjà à sa surface; et comme madame Delmare suivait d'un œil mélancolique le cours plus rapide de l'eau, elle vit flotter, entre les roseaux, comme un morceau d'étoffe que le courant s'efforçait d'entraîner. Elle se leva, se pencha sur l'eau, et vit distinctement les vêtements d'une femme, des vêtements qu'elle connaissait trop bien. L'épouvante la rendait immobile, mais l'eau marchait toujours, tirant lentement un cadavre hors des joncs où il s'était arrêté, et l'amenant vers madame Delmare...

Un cri déchirant attira en ce lieu les ouvriers de la fabrique; madame Delmare était évanouie sur la rive, et le cadavre de Noun flottait sur l'eau, devant elle.

## DEUXIÈME PARTIE.

### IX.

Deux mois se sont écoulés. Il n'y a rien de changé au Lagny, dans cette maison où je vous ai fait entrer par un soir d'hiver, si ce n'est que le printemps fleurit autour de ses murs rouges encadrés de pierres grises, et de ses ardoises jaunies par une mousse séculaire. La famille, éparse, jouit de la douceur et des parfums de la soirée; le soleil couchant dore les vitres, et le bruit de la fabrique se mêle au bruit de la ferme. M. Delmare, assis sur les marches du perron, le fusil à la main, s'exerce à tuer des hirondelles au vol. Indiana assise à son métier près de la fenêtre du salon, se penche de temps en temps pour regarder tristement dans la cour le cruel divertissement du colonel. Ophélie bondit, aboie et s'indigne d'une chasse si contraire à ses habitudes; et sir Ralph, à cheval sur la rampe de pierre, fume un cigare, et, comme à l'ordinaire, regarde d'un œil impassible le plaisir ou la contrariété d'autrui.

« Indiana! cria le colonel en posant son fusil, quittez donc votre ouvrage; vous vous fatiguez comme si vous étiez payée à tant par heure.

— Il fait encore grand jour, répondit madame Delmare.

— N'importe, venez donc à la fenêtre, j'ai quelque chose à vous dire. »

Indiana obéit, et le colonel se rapprochant de la fenêtre qui était presque au rez-de-chaussée, lui dit d'un air badin, comme peut l'avoir un mari vieux et jaloux :

« Puisque vous avez bien travaillé aujourd'hui et que vous êtes bien sage, je vais vous dire quelque chose qui vous fera plaisir. »

Madame Delmare s'efforça de sourire; ce sourire eût fait le désespoir d'un homme plus délicat que le colonel.

« Vous saurez donc, continua-t-il, que, pour vous désennuyer, j'ai invité à déjeuner pour demain un de vos humbles adorateurs. Vous allez me demander lequel; car vous en avez, friponne, une assez jolie collection. »

— C'est peut-être notre bon vieux curé? dit madame Delmare, que la gaieté de son mari rendait toujours plus triste.

— Oh! pas du tout!

— Alors c'est le maire de Chailly ou le vieux notaire de Fontainebleau!

— Ruse de femme! Vous savez fort bien que ce ne sont pas ces gens-là. Allons, Ralph, dites à madame le nom qu'elle a sur le bout des lèvres, mais qu'elle ne veuille pas prononcer elle-même.

— Il ne faut pas tant de préparations pour lui annoncer M. de Ramière, dit tranquillement sir Ralph en jetant son cigare; je suppose que cela lui est fort indifférent. »

Madame Delmare sentit le sang lui monter au visage; elle feignit de chercher quelque chose dans le salon, et revenant avec un maintien aussi calme qu'elle put se le composer :

« J'imagine que c'est une plaisanterie, dit-elle en tremblant de tous ses membres.

— C'est fort sérieux, au contraire; vous le verrez ici demain à onze heures.

— Comment! cet homme qui s'est introduit chez vous pour s'emparer de votre découverte, et que vous avez failli tuer comme un malfaiteur?... Vous êtes bien pacifiques l'un et l'autre, d'oublier de pareils griefs!

— Vous m'avez donné l'exemple, ma très-chère, en l'accueillant fort bien chez votre tante, où il vous a rendu visite... »

Indiana pâlit.

« Je ne m'attribue nullement cette visite, dit-elle avec empressement, et j'en suis si peu flattée qu'à votre place je ne le recevrais pas.

— Vous êtes toutes menteuses et rusées pour le plaisir



E le se leva et se pencha sur l'eau. (Page 23.)

de l'être ! Vous avez dansé avec lui pendant tout un bal, m'a-t-on dit.

— On vous a trompé.

— Eh ! c'est votre tante elle-même ! Au reste, ne vous en défendez pas tant ; je ne le trouve pas mauvais, puisque votre tante a désiré et aidé ce rapprochement entre nous. Il y a longtemps que M. de Ramière le cherche. Il m'a rendu, sans ostentation et presque à mon insu, des services importants pour mon exploitation ; et comme je ne suis pas si féroce que vous le dites, comme aussi je ne veux pas avoir d'obligations à un étranger, j'ai songé à m'acquitter envers lui.

— Et comment ?

— En m'en faisant un ami, en allant à Cercy ce matin avec sir Ralph. Nous avons trouvé là une bonne femme de mère qui est charmante, un intérieur élégant et riche, mais sans faste, et qui ne sent nullement l'orgueil des vieux noms. Après tout, c'est un *bon enfant* que ce Ramière, et je l'ai invité à venir déjeuner avec nous et à visiter la fabrique. J'ai de bons renseignements sur son frère, et je me suis assuré qu'il ne peut me faire de tort en se servant des mêmes moyens que moi ; ainsi donc j'aime

mieux que cette famille en profite que toute autre ; aussi bien, il n'est pas de secrets longtemps gardés, et le mien pourra être bientôt celui de la comédie, si les progrès de l'industrie vont ce train-là.

— Pour moi, dit sir Ralph, vous savez, mon cher Delmare, que j'avais toujours désapprouvé ce secret : la découverte d'un bon citoyen appartient à son pays autant qu'à lui, et si je...

— Parbleu ! vous voilà bien, sir Ralph, avec votre philanthropie pratique !... Vous me ferez croire que votre fortune ne vous appartient pas, et que, si demain la nation en prend envie, vous êtes prêt à changer vos cinquante mille francs de rente pour un bissac et un bâton ! Cela sied bien à un *gaillard* comme vous, qui aime les aises de la vie comme un sultan, de prêcher le mépris des richesses !

— Ce que j'en dis, reprit sir Ralph, ce n'est point pour faire le philanthrope ; c'est que l'égoïsme bien entendu nous conduit à faire du bien aux hommes pour les empêcher de nous faire du mal. Je suis égoïste, moi, c'est connu. Je me suis habitué à n'en plus rougir, et, en analysant toutes les vertus, j'ai trouvé pour base de



T. JOHANNOT

H. DELAVILLE

La première figure qui vient à sa rencontre. (Page 28.)

toutes l'intérêt personnel. L'amour et la dévotion, qui sont deux passions en apparence généreuses, sont les plus intéressées peut-être qui existent; le patriotisme ne l'est pas moins, soyez-en sûr. J'aime peu les hommes; mais pour rien au monde je ne voudrais le leur prouver: car je les crains en proportion du peu d'estime que j'ai pour eux. Nous sommes donc égoïstes tous les deux; mais moi, je le confesse, et vous, vous le niez.»

Une discussion s'éleva entre eux, dans laquelle, par toutes les raisons de l'égoïsme, chacun chercha à prouver l'égoïsme de l'autre. Madame Delmare en profita pour se retirer dans sa chambre et pour s'abandonner à toutes les réflexions qu'une nouvelle si imprévue faisait naître en elle.

Il est bon non-seulement de vous initier au secret de ses pensées, mais encore de vous apprendre la situation des différentes personnes que la mort de Noun avait plus ou moins affectés.

Il est à peu près prouvé pour le lecteur et pour moi, que cette infortunée s'est jetée dans la rivière par désespoir, dans un de ces moments de crise violente où les résolutions extrêmes sont les plus faciles. Mais comme

elle ne rentra probablement pas au château après avoir quitté Raymon, comme personne ne la rencontra et ne put être juge de ses intentions, aucun indice de suicide ne vint éclaircir le mystère de sa mort.

Deux personnes purent l'attribuer avec certitude à un acte de sa volonté, M. de Ramière et le jardinier du Lagny. La douleur de l'un fut cachée sous l'apparence d'une maladie; l'effroi et les remords de l'autre l'engagèrent à garder le silence. Cet homme, qui, par cupidité, s'était prêté pendant tout l'hiver aux entrevues des deux amants, avait seul pu observer les chagrins secrets de la jeune créole. Craignant avec raison le reproche de ses maîtres et le blâme de ses égaux, il se tut par intérêt pour lui-même, et quand M. Delmare, qui, après la découverte de cette intrigue, avait quelques soupçons, l'interrogea sur les suites qu'elle avait pu avoir en son absence, il nia hardiment qu'elle en eût eu aucune. Quelques personnes du pays (fort désert en cet endroit, il est bon de le remarquer) avaient bien vu Noun prendre quelquefois le chemin de Cery à des heures avancées; mais aucune relation apparente n'avait existé entre elle et M. de Ramière depuis la fin de janvier, et sa mort

avait eu lieu le 28 mars. D'après ces renseignements, on pouvait attribuer cet événement au hasard; traversant le parc à l'entrée de la nuit, elle avait pu être trompée par le brouillard épais qui régnait depuis plusieurs jours, s'égarer et prendre à côté du pont anglais jeté sur ce ruisseau étroit, mais escarpé sur ses rives et gonflé par les pluies.

Quoique sir Ralph, dont le caractère était plus observateur que ses réflexions ne l'annonçaient, eût trouvé, dans je ne sais laquelle de ses sensations intimes, de violentes causes de soupçons contre M. de Ramière, il ne les communiqua à personne, regardant comme inutile et cruel tout reproche adressé à l'homme assez malheureux pour avoir un tel remords dans sa vie. Il fit même sentir au colonel, qui énonçait devant lui une sorte de doute à cet égard, qu'il était urgent, dans la situation malade de madame Delmare, de continuer à lui cacher les causes possibles du suicide de sa compagne d'enfance. Il en fut donc de la mort de cette infortunée comme de ses amours. Il y eut une convention tacite de ne jamais en parler devant Indiana, et bientôt même on n'en parla plus du tout.

Mais ces précautions furent inutiles, car madame Delmare avait aussi ses raisons pour soupçonner une partie de la vérité : les reproches amers qu'elle avait adressés à la malheureuse fille dans cette fatale soirée lui semblaient des causes suffisantes pour expliquer sa résolution subite. Aussi, depuis l'instant affreux où elle avait, la première, aperçu son cadavre flotter sur l'eau, le repos déjà si troublé d'Indiana, son cœur déjà si triste, avaient reçu la dernière atteinte; sa lente maladie marchait maintenant avec activité, et cette femme, si jeune et peut-être si forte, refusant de guérir, et cachant ses souffrances à l'affection peu clairvoyante et peu délicate de son mari, se laissait mourir sous le poids du chagrin et du découragement.

« Malheur! malheur à moi! s'écria-t-elle en entrant dans sa chambre, après avoir appris l'arrivée prochaine de Raymon chez elle. Malédicti n sur cet homme qui n'est entré ici que pour y porter le désespoir et la mort! Mon Dieu! pourquoi permettez-vous qu'il soit entre vous et moi, qu'il s'empare à son gré de ma destinée, qu'il n'ait qu'à étendre la main pour dire: « Elle est à moi! Je troublerai sa raison, je désolerais sa vie; et, si elle me résiste, je répandrai le deuil autour d'elle, je l'entourerai de remords, de regrets et de frayeurs! Mon Dieu! ce n'est pas juste qu'une pauvre femme soit ainsi persécutée! »

Elle se mit à pleurer amèrement; car le souvenir de Raymon lui ramenait celui de Noun plus vif et plus déchirant.

« Ma pauvre Noun! ma pauvre camarade d'enfance! ma compatriote, ma seule amie! dit-elle avec douleur, c'est cet homme qui est ton meurtrier. Malheureuse enfant! il t'a été funeste comme à moi! Toi qui m'aimais tant, qui seule devinais mes chagrins et savais les adoucir par ta gaieté naïve! malheur à moi qui t'ai perdue! C'était bien la peine de l'amener de si loin! Par quels artifices cet homme a-t-il pu surprendre ainsi ta bonne foi et t'engager à commettre une lâcheté? Ah! sans doute, il t'a bien trompée, et tu n'as compris ta faute qu'en voyant mon indignation! J'ai été trop sévère, Noun, j'ai été sévère jusqu'à la cruauté; je t'ai réduite au désespoir, je t'ai donné la mort! Malheureuse! que n'attendais-tu quelques heures, que le vent eût emporté comme une paille légère mon ressentiment contre toi! Que n'es-tu venue pleurer dans mon sein, me dire: « J'ai été abusée, j'ai agi sans savoir ce que je faisais; mais, vous le savez bien, je vous respecte et je vous aime! » Je t'aurais pressée dans mes bras, nous aurions pleuré ensemble, et tu ne serais pas morte. Morte! morte si jeune, si belle, si vivace! Morte à dix-neuf ans, d'une si affreuse mort! »

En pleurant ainsi sa compagne, Indiana pleurait aussi, à l'insu d'elle-même, les illusions de trois jours, trois jours les plus beaux de sa vie, les seuls qu'elle eût vécus; car elle avait aimé durant ces trois jours avec une pas-

sion que Raymon, eût-il été le plus présomptueux des hommes, n'eût jamais pu imaginer. Mais plus cet amour avait été aveugle et violent, plus l'injure qu'elle avait reçue lui avait été sensible; le premier amour d'un cœur comme le sien a tant de pudeur et de délicatesse!

Cependant Indiana avait cédé plutôt à un mouvement de honte et de dépit qu'à une volonté bien réfléchie. Je ne mets pas en doute le pardon qu'eût obtenu Raymon s'il eût eu quelques instants de vie pour l'implorer. Mais le sort avait déjoué son amour et son habileté, et madame Delmare croyait sincèrement le haïr désormais.

## X.

Pour lui, ce n'était point par fanfaronnade ni par dépit d'amour-propre qu'il ambitionnait plus que jamais l'amour et le pardon de madame Delmare. Il croyait que c'était chose impossible, et nul autre amour de femme, nul autre bonheur sur la terre ne lui semblait valoir celui-là. Il était fait ainsi. Un insatiable besoin d'événements et d'émotions dévorait sa vie. Il aimait la société avec ses lois et ses entraves, parce qu'elle lui offrait des aliments de combats et de résistance; et s'il avait horreur du bouleversement et de la licence, c'est parce qu'ils promettaient des jouissances tièdes et faciles.

No croyez pourtant pas qu'il ait été insensible à la perte de Noun. Dans le premier moment il se fit horreur à lui-même, et chargea des pistolets dans l'intention bien réelle de se brûler la cervelle; mais un sentiment louable l'arrêta. Que deviendrait sa mère?... sa mère âgée, débile... cette pauvre femme dont la vie avait été si agitée et si douloureuse, qui ne vivait plus que pour lui, son unique bien, son seul espoir! Fallait-il briser son cœur, abréger le peu de jours qui lui restaient? Non, sans doute. La meilleure manière de réparer son crime, c'était de se consacrer désormais uniquement à sa mère, et c'est dans cette intention qu'il retourna auprès d'elle à Paris, et mit tous ses soins à lui faire oublier l'espèce d'abandon où il l'avait laissée durant une grande partie de l'hiver.

Raymon avait une incroyable puissance sur tout ce qui l'entourait; car, à tout prendre, c'était, avec ses fautes et ses écarts de jeunesse, un homme supérieur dans la société. Nous ne vous avons pas dit sur quoi était basée sa réputation d'esprit et de talent, parce que cela était hors des événements que nous avons à vous conter; mais il est temps de vous apprendre que ce Raymon, dont vous venez de suivre les faiblesses et de blâmer peut-être la légèreté, est un des hommes qui ont eu sur vos pensées le plus d'empire ou d'influence, quelle que soit aujourd'hui votre opinion. Vous avez dévoré ses brochures politiques, et souvent vous avez été entraîné, en lisant les journaux du temps, par le charme irrésistible de son style, et les grâces de sa logique courtoise et mondaine.

Je vous parle d'un temps déjà bien loin de nous, aujourd'hui que l'on ne compte plus par siècles, ni même par règnes, mais par ministères. Je vous parle de l'année Martignac, de cette époque de repos et de doute, jetée au milieu de notre ère politique, non comme un traité de paix, mais comme une convention d'armistice, de ces quinze mois du règne des doctrines qui influèrent si singulièrement sur les principes et sur les mœurs, et qui peut-être ont préparé l'étrange issue de notre dernière révolution.

C'est dans ce temps qu'on vit fleurir de jeunes talents, malheureux d'être nés dans des jours de transition et de transaction; car ils payèrent leur tribut aux dispositions conciliatrices et fléchissantes de l'époque. Jamais, que je sache, on ne vit pousser si loin la science des mots et l'ignorance ou la dissimulation des choses. Ce fut le règne des restrictions, et je ne saurais dire quelles sortes de gens en usèrent le plus, des jésuites à robes courtes ou des avocats en longues robes. La modération politique était passée dans les mœurs comme la politesse des manières, et il en fut de cette première espèce de cour-



toisie comme de la seconde : elle servit de masque aux antipathies, et leur apprit à combattre sans scandale et sans bruit. Il faut dire pourtant, à la décharge des jeunes hommes de cette époque, qu'ils furent souvent remorqués comme de légères embarcations par les gros navires, sans trop savoir où on les conduisait, joyeux et fiers qu'ils étaient de fendre les flots et d'enfler leurs voiles nouvelles.

Placé par sa naissance et sa fortune parmi les partisans de la royauté absolue, Raymon sacrifia aux idées *jeunes* de son temps en s'attachant religieusement à la Charte : du moins ce fut là ce qu'il crut faire et ce qu'il s'efforça de prouver. Mais les conventions tombées en désuétude sont sujettes à interprétation, et il en était déjà de la Charte de Louis XVIII comme de l'Évangile de Jésus-Christ ; ce n'était plus qu'un texte sur lequel chacun s'exerçait à l'éloquence, sans qu'un discours tirât plus à conséquence qu'un sermon. Époque de luxe et d'indolence, où, sur le bord d'un abîme sans fond, la civilisation s'endormait, avide de jouir de ses derniers plaisirs.

Raymon s'était donc placé sur cette espèce de ligne moyenne entre l'abus du pouvoir et celui de la licence, terrain mouvant où les gens de bien cherchaient encore, mais en vain, un abri contre la tourmente qui se préparait. A lui, comme à bien d'autres cerveaux sans expérience, le rôle de publiciste consciencieux semblait possible encore. Erreur dans un temps où l'on ne feignait de déferer à la voix de la raison que pour l'étouffer plus sûrement de part et d'autre. Homme sans passions politiques, Raymon croyait être sans intérêt, et il se trompait lui-même ; car la société, organisée comme elle l'était alors, lui était favorable et avantageuse ; elle ne pouvait pas être dérangée sans que la somme de son bien-être fût diminuée, et c'est un merveilleux enseignement à la modération que cette parfaite quiétude de situation qui se communique à la pensée. Quel homme est assez ingrat envers la Providence pour lui reprocher le malheur des autres, si pour lui elle n'a eu que des sourires et des bienfaits ? Comment eût-on pu persuader à ces jeunes appuis de la monarchie constitutionnelle que la constitution était déjà vieille, qu'elle pesait sur le corps social et le fatiguait, lorsqu'ils la trouvaient légère pour eux-mêmes et n'en recueillaient que les avantages ? Qui croit à la misère qu'il ne connaît pas ?

Rien n'est si facile et si commun que de se duper soi-même quand on ne manque pas d'esprit et quand on connaît bien toutes les finesses de la langue. C'est une reine prostituée qui descend et s'élève à tous les rôles, qui se déguise, se pare, se dissimule et s'efface ; c'est une plaideuse qui à réponse à tout, qui a toujours tout prévu, et qui prend mille formes pour avoir raison. Le plus honnête des hommes est celui qui pense et qui agit le mieux, mais le plus puissant est celui qui sait le mieux écrire et parler.

Dispensé par sa fortune d'écrire pour de l'argent, Raymon écrivait par goût et (disait-il de bonne foi) par devoir. Cette rare faculté qu'il possédait de réfuter par le talent la vérité positive, en avait fait un homme précieux au ministère, qu'il servait bien plus par ses résistances impartiales que ne le faisaient ses créatures par leur dévouement aveugle ; précieux encore plus à ce monde élégant et jeune qui voulait bien abjurer les ridicules de ses anciens privilèges, mais qui voulait aussi conserver le bénéfice de ses avantages présents.

C'étaient des hommes d'un grand talent en effet que ceux qui retenaient encore la société près de crouler dans l'abîme, et qui, suspendus eux-mêmes entre deux écueils, luttèrent avec calme et aisance contre la rude vérité qui allait les engloutir. Réussir de la sorte à se faire une conviction contre toute espèce de vraisemblance et à la faire prévaloir quelque temps parmi les hommes sans conviction aucune, c'est l'art qui confond le plus et qui surpasse toutes les facultés d'un esprit rude et grossier qui n'a pas étudié les vérités de rechange.

Raymon ne fut donc pas plus tôt rentré dans ce monde, son élément et sa patrie, qu'il en ressentit les influences

vitales et excitantes. Les petits intérêts d'amour qui l'avaient préoccupé s'effacèrent un instant devant des intérêts plus larges et plus brillants. Il y porta la même hardiesse, les mêmes ardeurs ; et quand il se vit recherché plus que jamais par ce que Paris avait de plus distingué, il sentit que plus que jamais il aimait la vie. Était-il coupable d'oublier un secret remords pour recueillir la récompense méritée des services rendus à son pays ! Il sentait dans son cœur jeune, dans sa tête active, dans tout son être vivace et robuste, la vie déborder par tous les pores, la destinée le faisant heureux malgré lui ; et alors il demandait pardon à une ombre irritée, qui venait quelquefois gémir dans ses rêves, d'avoir cherché dans l'attachement des vivants un appui contre les terreurs de la tombe.

Il n'eut pas plus tôt repris à la vie, qu'il sentit, comme par le passé, le besoin de mêler des pensées d'amour et des projets d'aventures à ses méditations politiques, à ses rêves d'ambition et de philosophie. Je dis ambition, non pas celle des honneurs et de l'argent, dont il n'avait que faire, mais celle de la réputation et de la popularité aristocratique.

Il avait d'abord désespéré de revoir jamais madame Delmare après le tragique dénouement de sa double intrigue. Mais tout en mesurant l'étendue de sa perte, tout en couvant par la pensée le trésor qui lui échappait, l'espoir lui vint de le ressaisir, et en même temps la volonté et la confiance. Il calcula les obstacles qu'il rencontrerait, et comprit que les plus difficiles à vaincre au commencement viendraient d'Indiana elle-même ; il fallait donc faire protéger l'attaque par le mari. Ce n'était pas une idée neuve, mais elle était sûre ; les maris jaloux sont particulièrement propres à ce genre de service.

Quinze jours après que cette idée fut conçue, Raymon était sur la route de Lagny, où on l'attendait à déjeuner. Vous n'exigez pas que je vous dise matériellement par quels services adroitement rendus il avait trouvé le moyen de se rendre agréable à M. Delmare ; j'aime mieux, puisque je suis en train de vous révéler les traits des personnages de cette histoire, vous esquisser vite ceux du colonel.

Savez-vous ce qu'en province on appelle un *honnête homme* ? C'est celui qui n'empiète pas sur le champ de son voisin, qui n'exige pas de ses débiteurs un sou de plus qu'ils ne lui doivent, qui ôte son chapeau à tout individu qui le salue ; c'est celui qui ne viole pas les filles sur la voie publique, qui ne met le feu à la grange de personne, qui ne détrousse pas les passants au coin de son parc. Pourvu qu'il respecte religieusement la vie et la bourse de ses concitoyens, on ne lui demande pas compte d'autre chose. Il peut battre sa femme, maltraiter ses gens, ruiner ses enfants, cela ne regarde personne. La société ne condamne que les actes qui lui sont nuisibles ; la vie privée n'est pas de son ressort.

Telle était la morale de M. Delmare. Il n'avait jamais étudié d'autre Contrat social que celui-ci : *Chacun chez soi*. Il traitait toutes les délicatesses du cœur de puérilités féminines et de subtilités sentimentales. Homme sans esprit, sans tact et sans éducation, il jouissait d'une considération plus solide que celle qu'on obtient par les talents et la bonté. Il avait de larges épaules, un vigoureux poignet ; il maniait parfaitement le sabre et l'épée, et avec cela il possédait une susceptibilité ombrageuse. Comme il ne comprenait pas toujours la plaisanterie, il était sans cesse préoccupé de l'idée qu'on se moquait de lui. Incapable d'y répondre d'une manière convenable, il n'avait qu'un moyen de se défendre : c'était d'imposer silence par des menaces. Ses épigrammes favorites roulaient toujours sur des coups de bâton à donner et des affaires d'honneur à vider ; moyennant quoi la province accompagnait toujours son nom de l'épithète de *brave*, parce que la bravoure militaire est apparemment d'avoir de larges épaules, de grandes moustaches, de jurer fort, et de mettre l'épée à la main pour la moindre affaire.

Dieu me préserve de croire que la vie des camps abrutisse tous les hommes ! mais vous me permettrez de penser qu'il faut un grand fonds de savoir-vivre pour résister à ces habitudes de domination passives et brutales. Si

Vous avez servi, vous connaissez parfaitement ce que les soldats appellent *culotte de peau*, et vous avouerez que le nombre en est grand parmi les débris des vieilles cohortes impériales. Ces hommes qui, réunis et poussés par une main puissante, accomplirent de si magiques exploits, grandissant comme des géants dans la fumée des batailles; mais, retombés dans la vie civile, les héros n'étaient plus que des soldats, hardis et grossiers compagnons qui raisonnaient comme des machines; heureux quand ils n'agissaient pas dans la société comme dans un pays conquis! Ce fut la faute du siècle plutôt que la leur. Esprits naïfs, ils ajoutèrent fort aux adulations de la gloire, et se laisserent persuader qu'ils étaient de grands patriotes parce qu'ils défendaient leur patrie, les uns malgré eux, les autres pour de l'argent et des honneurs. Encore comment la défendraient-ils, ces milliers d'hommes qui embrassèrent aveuglément l'erreur d'un seul, et qui, après avoir sauvé la France, la perdirent si misérablement? Et puis, si le dévouement des soldats pour le capitaine vous semble grand et noble, soit; à moi aussi; mais j'appelle cela de la fidélité, non du patriotisme; je félicite les vainqueurs de l'Espagne et ne les remercie pas. Quant à l'honneur du nom français, je ne comprends nullement cette manière de l'établir chez nos voisins, et j'ai peine à croire que les généraux de l'empereur en fussent bien pénétrés à cette triste époque de notre gloire; mais je suis qu'il est défendu de parler impartialement de ces choses: je me tais, la postérité les jugera.

M. Delmare avait toutes les qualités et tous les défauts de ces hommes. Candide jusqu'à l'enfance sur certaines délicatesses du point d'honneur, il savait fort bien conduire ses intérêts à la meilleure fin possible sans s'inquiéter du bien ou du mal qui pouvait en résulter pour autrui. Toute sa conscience, c'était la loi; toute sa morale, c'était son droit. C'était une de ces probités sèches et rigides qui n'empruntent rien de peur de ne pas rendre, et qui ne prêtent pas davantage, de peur de ne pas recouvrer. C'était l'honnête homme qui ne prend et ne donne rien; qui aimerait mieux mourir que de dérober un fagot dans les forêts du roi, mais qui vous tuerait sans façon pour un fétu ramassé dans la sienne. Utile à lui seul, il n'était nuisible à personne. Il ne se mêlait de rien autour de lui, de peur d'être forcé de rendre un service. Mais quand il se croyait engagé par honneur à le rendre, nul n'y mettait un zèle plus actif et une franchise plus chevaleresque. A la fois confiant comme un enfant, soupçonneux comme un despote, il croyait à un faux serment et se déliait d'une promesse sincère. Comme dans l'état militaire, tout pour lui consistait dans la forme. L'opinion le gouvernait à tel point, que le bon sens et la raison n'entraient pour rien dans ses décisions, et quand il avait dit : *Cela se fait*, il croyait avoir posé un argument sans réplique.

C'était donc la nature la plus antipathique à celle de sa femme, le cœur le moins fait pour la comprendre, l'esprit le plus incapable de l'apprécier. Et pourtant il est certain que l'esclavage avait engendré dans ce cœur de femme une sorte d'aversion vertueuse et muette qui n'était pas toujours juste. Madame Delmare doutait trop du cœur de son mari; il n'était que dur, et elle le jouait cruel. Il y avait plus de rudesse que de colère dans ses emportements, plus de grossièreté que d'insolence dans ses manières. La nature ne l'avait pas fait méchant; il avait des instants de pitié qui l'amenaient au repentir, et dans le repentir il était presque sensible. C'était la vie des camps qui avait érigé chez lui la brutalité en principe. Avec une femme moins polie et moins douce, il eût été craintif comme un loup apprivoisé; mais cette femme était rebutee de son sort; elle ne se donnait pas la peine de chercher à le rendre meilleur.

## XI.

En descendant de son tilbury dans la cour du Lagay, Raymon sentit le cœur lui manquer. Il allait donc rentrer sous ce toit qui lui rappelait de si terribles souvenirs.

Ses raisonnements, d'accord avec ses passions, pouvaient lui faire surmonter les mouvements de son cœur, mais non les étouffer, et dans cet instant la sensation du remords était aussi vive que celle du désir.

La première figure qui vint à sa rencontre fut celle de sir Ralph Brown, et il crut, en l'apercevant dans son éternel habit de chasse, flanqué de ses chiens, et grave comme un laird écossais, voir marcher le portrait qu'il avait découvert dans la chambre de madame Delmare. Peu d'instants après vint le colonel, et l'on servit le déjeuner sans qu'Indiana eût paru. Raymon, en traversant le vestibule, en passant devant la salle de billard, en reconnaissant ces lieux qu'il avait aperçus dans des circonstances si différentes, se sentait si mal qu'il se rappelait à peine dans quels desseins il y venait maintenant.

« Décidément, madame Delmare ne veut pas descendre? dit le colonel à son factotum Lelièvre avec quelque aigreur.

— Madame a mal dormi, répondit Lelièvre, et mademoiselle Noun... (allons, toujours ce diable de nom qui me revient!) mademoiselle Fanny, veux-je dire, m'a répondu que madame reposait maintenant.

— Comment se fait-il donc que je viens de la voir à sa fenêtre? Fanny s'est trompée. Allez avertir madame que le déjeuner est servi...; ou plutôt, sir Ralph, mon cher parent, veuillez monter, et voir vous-même si votre cousine est malade pour tout de bon. »

Si le nom malheureux échappé par habitude au domestique avait fait passer un frisson douloureux dans les nerfs de Raymon, l'expédition du colonel leur communiqua une étrange sensation de colère et de jalousie.

« Dans sa chambre! pensa-t-il. Il ne se borne pas à y placer son portrait, il l'y envoie en personne. Cet Anglais a ici des droits que le mari lui-même semble n'oser pas s'attribuer. »

M. Delmare, comme s'il eût deviné les réflexions de Raymon :

« Que cela ne vous étonne pas, dit-il : M. Brown est le médecin de la maison; et puis c'est notre cousin, un brave garçon que nous aimons de tout notre cœur. »

Ralph resta bien absent dix minutes. Raymon était distrait, mal à l'aise. Il ne mangeait pas, il regardait souvent la porte. Enfin l'Anglais reparut.

« Indiana n'est réellement pas bien, dit-il; je lui ai prescrit de se recoucher. »

Il se mit à table d'un air tranquille, et mangea d'un robuste appétit. Le colonel fit de même.

« Décidément, pensa Raymon, c'est un prétexte pour ne pas me voir. Ces deux hommes n'y croient pas, et le mari est plus mécontent que tourmenté de l'état de sa femme. C'est bien, mes affaires marchent mieux que je ne l'espérais. »

La difficulté ranima sa volonté, et l'image de Noun s'effaça de ces sombres lambris qui, au premier abord, l'avaient glacé de terreur. Bientôt il n'y vit plus errer que la forme légère de madame Delmare. Au salon, il s'assit à son métier, examina (tout en causant et en jouant la préoccupation) les fleurs de sa broderie, toucha toutes les soies, respira le parfum que ses petits doigts y avaient laissé. Il avait déjà vu cet ouvrage dans la chambre d'Indiana; alors il était à peine commencé, maintenant il était couvert de fleurs écloses sous le souffle de la fièvre, arrosées des larmes de chaque jour. Raymon sentit les siennes venir au bord de ses paupières, et, par je ne sais quelle sympathie, levant tristement les yeux sur l'horizon qu'Indiana avait l'habitude mélancolique de contempler, il aperçut de loin les murailles blanches de Cerey qui se détachaient sur un fond de terres brunes.

La voix du colonel le réveilla en sursaut.

« Allons, mon honnête voisin, lui dit-il, il est temps de m'acquitter envers vous et de tenir mes promesses. La fabrique est en plein mouvement, et les ouvriers sont tous à la besogne. Voici des crayons et du papier, afin que vous puissiez prendre des notes. »

Raymon suivit le colonel, examina la fabrique d'un air empressé et curieux, fit des observations qui prouvèrent que les sciences chimiques et la mécanique lui étaient

également familières, se prêta avec une inconcevable patience aux dissertations sans fin de M. Delmare, entra dans quelques-unes de ses idées, en combattit quelques autres, et, en tout, se conduisit de manière à persuader qu'il mettait à ces choses un puissant intérêt, tandis qu'il y songeait à peine, et que toutes ses pensées étaient tournées vers madame Delmare.

A vrai dire, aucune science ne lui était étrangère, aucune découverte indifférente; en outre, il servait les intérêts de son frère, qui avait réellement mis toute sa fortune dans une exploitation semblable, quoique beaucoup plus vaste. Les connaissances exactes de M. Delmare, seul genre de supériorité que cet homme possédât, lui présentaient en ce moment le meilleur côté à exploiter dans son entretien.

Sir Ralph, peu commerçant, mais politique fort sage, joignait à l'examen de la fabrique des considérations économiques d'un ordre assez élevé. Les ouvriers, jaloux de montrer leur habileté à un connaisseur, se surpassaient eux-mêmes en intelligence et en activité. Raymon voyait tout, entendait tout, répondait à tout, et ne pensait qu'à l'affaire d'amour qui l'amenait en ce lieu.

Quand ils eurent épuisé le mécanisme intérieur, la discussion tomba sur le volume et la force du cours d'eau. Ils sortirent, et, grimant sur l'écluse, chargèrent le maître ouvrier d'en soulever les pelles et de constater les variations de la crue.

« Monsieur, dit cet homme en s'adressant à M. Delmare qui fixait le maximum à quinze pieds, faites excuse, nous l'avons vue cette année à dix-sept.

— Et quand cela? Vous vous trompez, dit le colonel.

— Pardon, Monsieur, c'est la veille de votre retour de Belgique; tenez, la nuit où mademoiselle Noun s'est trouvée noyée; à preuve que le corps a passé par-dessus la digue que voici là-bas et ne s'est arrêté qu'ici, à la place où est monsieur. »

En parlant ainsi d'un ton animé, l'ouvrier désignait la place occupée par Raymon. Le malheureux jeune homme devint pâle comme la mort; il jeta un regard effaré sur l'eau qui coulait à ses pieds; il lui sembla, en voyant s'y répéter sa figure livide, que le cadavre y flottait encore; un vertige le saisit, et il fut tombé dans la rivière si M. Brown ne l'eût pris par le bras et ne l'eût entraîné loin de là.

« Soit, dit le colonel, qui ne s'apercevait de rien et songeait si peu à Noun qu'il ne se doutait pas de l'état de Raymon; mais c'est un cas extraordinaire, et la force moyenne du cours est de... Mais que diable avez-vous tous deux? dit-il en s'arrêtant tout à coup.

— Rien, répondit sir Ralph; j'ai marché, en me retournant, sur le pied de monsieur; j'en suis au désespoir, je dois lui avoir fait beaucoup de mal. »

Sir Ralph fit cette réponse d'un ton si calme et si naturel que Raymon se persuada qu'il croyait dire la vérité. Quelques mots de politesse furent échangés, et la conversation reprit son cours.

Raymon quitta le Lagny quelques heures après, sans avoir vu madame Delmare. C'était mieux qu'il n'espérait; il avait craint de la voir indifférente et calme.

Cependant il y retourna sans être plus heureux. Le colonel était seul cette fois. Raymon mit en œuvre toutes les ressources de son esprit pour l'accaparer, et descendit adroitement à mille condescendances, vanta Napoléon qu'il n'aimait pas, déplora l'indifférence du gouvernement qui laissait dans l'abandon et dans une sorte de mépris les illustres débris de la Grande-Armée, poussa l'opposition aussi loin que ses opinions lui permettaient de l'étendre, et, parmi plusieurs de ses croyances, choisit celles qui pouvaient flatter la croyance de M. Delmare. Il se fit même un caractère différent du sien propre, afin d'attirer sa confiance. Il se transforma en bon vivant, en facile camarade, en insouciant vaurien.

« Si jamais celui-là fait la conquête de ma femme!... » se dit le colonel en le regardant s'éloigner.

Puis il se mit à ricaner en lui-même, et à penser que Raymon était un *charmant garçon*.

Madame de Ramière était alors à Cerey: Raymon lui

vanta les grâces et l'esprit de madame Delmare, et, sans l'engager à lui rendre visite, eut l'art de lui en inspirer la pensée.

« Au fait, dit-elle, c'est la seule de mes voisines que je ne connaisse pas; et comme je suis nouvellement installée dans le pays, c'est à moi de commencer. Nous irons la semaine prochaine au Lagny ensemble. »

Ce jour arriva.

« Elle ne peut plus m'éviter, » pensa Raymon.

En effet, madame Delmare ne pouvait plus reculer devant la nécessité de le recevoir; en voyant descendre de voiture une femme âgée qu'elle ne connaissait point, elle vint même à sa rencontre sur le perron du château. En même temps elle reconnut Raymon dans l'homme qui l'accompagnait; mais elle comprit qu'il avait trompé sa mère pour l'amener à cette démarche, et le mécontentement qu'elle en éprouva lui donna la force d'être digne et calme. Elle reçut madame de Ramière avec un mélange de respect et d'affabilité; mais sa froideur pour Raymon fut si glaciale qu'il se sentit incapable de la supporter longtemps. Il n'était point accoutumé aux dédains, et sa fierté s'irrita de ne pouvoir vaincre d'un regard ceux qu'on avait préparés contre lui. Alors, prenant son parti comme un homme indifférent à un caprice, il demanda la permission d'aller rejoindre M. Delmare dans le parc, et laissa les deux femmes ensemble.

Peu à peu Indiana, vaincue par le charme entraînant qu'un esprit supérieur, joint à une âme noble et généreuse, sait répandre dans ses moindres relations, devint à son tour, avec madame de Ramière, bonne, affectueuse et presque enjouée. Elle n'avait pas connu sa mère, et madame de Carvajal, malgré ses dons et ses louanges, était loin d'en être une pour elle; aussi éprouva-t-elle une sorte de fascination de cœur auprès de la mère de Raymon.

Quand celui-ci vint la rejoindre, au moment de monter en voiture, il vit Indiana porter à ses lèvres la main que lui tendait madame de Ramière. Cette pauvre Indiana éprouvait le besoin de s'attacher à quelqu'un. Tout ce qui lui offrait un espoir d'intérêt et de protection dans sa vie solitaire et malheureuse était reçu par elle avec transport; et puis elle se disait que madame de Ramière allait la préserver du piège où Raymon voulait la pousser.

« Je me jetterai dans les bras de cette excellente femme, pensait-elle déjà, et, s'il le faut, je lui dirai tout. Je la conjurerai de me sauver de son fils, et sa prudence veillera sur lui et sur moi. »

Tel n'était pas le raisonnement de Raymon.

« Ma bonne mère! se disait-il en revenant avec elle à Cerey, sa grâce et sa bonté font des miracles. Que ne leur dois-je pas déjà! mon éducation, mes succès dans la vie, ma considération dans le monde. Il ne me manquait que le bonheur de lui devoir le cœur d'une femme comme Indiana. »

Raymon, comme on voit, aimait sa mère à cause du besoin qu'il avait d'elle et du bien-être qu'il en recevait; c'est ainsi que tous les enfants aiment la leur.

Quelques jours après, Raymon reçut une invitation pour aller passer trois jours à Bellerive, magnifique demeure d'agrément que possédait sir Ralph Brown entre Cerey et le Lagny, et où il s'agissait, de concert avec les meilleurs chasseurs du voisinage, de détruire une partie du gibier qui dévorait les bois et les jardins du propriétaire. Raymon n'aimait ni sir Ralph ni la chasse; mais madame Delmare faisait les honneurs de la maison de son cousin dans les grandes occasions, et l'espoir de la rencontrer n'eut pas de peine à déterminer Raymon.

Le fait est que sir Ralph ne comptait point cette fois sur madame Delmare; elle s'était excusée sur le mauvais état de sa santé. Mais le colonel, qui prenait de l'humeur quand sa femme semblait chercher des distractions, en prenait encore davantage quand elle refusait celles qu'il voulait bien lui permettre.

« Ne voulez-vous pas faire croire à tout le pays que je vous tiens sous clef? lui dit-il. Vous me faites passer pour un mari jaloux; c'est un rôle ridicule et que je ne veux pas jouer plus longtemps. Que signifie d'ailleurs ce manque d'égards envers votre cousin? Vous sachiez, quand nous

devois l'établissement et la prospérité de notre industrie à son amitié, de lui refuser un si léger service? Vous lui êtes nécessaire, et vous hésitez! je ne conçois pas vos caprices. Tous les gens qui me déplaisent sont fort bien venus auprès de vous, mais ceux dont je fais cas ont le malheur de ne pas vous agréer.

— C'est un reproche bien mal appliqué, ce me semble, répondit madame Delmare. J'aime mon cousin comme un frère, et cette amitié était déjà vieille quand la vôtre a commencé.

— Oui! oui! voilà vos belles paroles; mais je sais, moi, que vous ne le trouvez pas assez sentimental, le pauvre diable! vous le traitez d'égoïste parce qu'il n'aime pas les romans et ne pleure pas la mort d'un chien. Au reste, ce n'est pas de lui seulement qu'il s'agit. Comment avez-vous reçu M. de Ramière? un charmant jeune homme, sur ma parole! Madame de Carvajal vous le présente, et vous l'accueillez à merveille; mais j'ai le malheur de lui vouloir du bien, alors vous le trouvez insupportable, et quand il arrive chez vous, vous allez vous coucher. Voulez-vous me faire passer pour un homme sans usage? Il est temps que cela finisse, et que vous vous mettiez à vivre comme tout le monde.

Raymon jugea qu'il ne convenait point à ses projets de montrer beaucoup d'empressement; les menaces d'indifférence réussissent auprès de presque toutes les femmes qui se croient aimées. Mais la chasse était commencée depuis le matin quand il arriva chez sir Ralph, et madame Delmare devait n'arriver qu'à l'heure du dîner. En attendant, il se mit à préparer sa conduite.

Il lui vint à l'esprit de chercher un moyen de justification; car le moment approchait. Il avait deux jours devant lui, et il fit ainsi le partage de son temps: le reste de la journée pres de l'imir pour émouvoir, le lendemain, pour persuader; le surlendemain, pour être heureux. Il regarda même à sa montre, et calcula, à une heure pres, les chances de succès ou de défaite de son entreprise.

## XII.

Il était depuis deux heures dans le salon lorsqu'il entendit dans la pièce voisine la voix douce et un peu voilée de madame Delmare. A force de réfléchir à son projet de séduction, il s'était passionné comme un auteur pour son sujet, comme un avocat pour sa cause, et l'on pourrait comparer l'émotion qu'il éprouva en voyant Indiana, à celle d'un acteur bien pénétré de son rôle, qui se trouve en présence du principal personnage du drame et ne distingue plus les impressions factices de la scène d'avec la réalité.

Elle était si changée, qu'un sentiment d'intérêt sincère se glissa pourtant chez Raymon parmi les agitations nerveuses de son cerveau. Le chagrin et la maladie avaient imprimé des traces si profondes sur son visage, qu'elle n'était presque plus jolie, et qu'il y avait maintenant plus de gloire que de plaisir à entreprendre sa conquête... Mais Raymon se devait à lui-même de rendre à cette femme le bonheur et la vie.

A la voir si pâle et si triste, il jugea qu'il n'aurait pas à lutter contre une volonté bien ferme. Une enveloppe si frêle pouvait-elle cacher une forte résistance morale?

Il pensa qu'il fallait d'abord l'intéresser à elle-même, l'effrayer de son infortune et de son dépérissement, pour ouvrir ensuite son âme au désir et à l'espoir d'une meilleure destinée.

« Indiana! lui dit-il avec une assurance secrète parfaitement cachée sous un air de tristesse profonde, c'est donc ainsi que je devais vous retrouver? Je ne savais pas que cet instant, si longtemps attendu, si avidement cherché, m'apporterait une si affreuse douleur! »

Madame Delmare s'attendait peu à ce langage; elle croyait surprendre Raymon dans l'attitude d'un coupable confus et timide devant elle; et au lieu de s'accuser, de raconter son repentir et sa douleur, il n'avait de chagrin et de pitié que pour elle! Elle était donc bien abattue et

bien brisée, puisqu'elle inspirait la compassion à qui eût dû implorer la sienne!

Une Française, une personne du monde n'eût pas perdu la tête dans une situation si délicate; mais Indiana n'avait pas d'usage, elle ne possédait ni l'habileté ni la dissimulation nécessaires pour conserver l'avantage de sa position. Cette parole lui mit sous les yeux tout le tableau de ses souffrances, et des larmes vinrent briller au bord de ses paupières.

« Je suis malade en effet, dit-elle en s'asseyant, faible et lasse, sur le fauteuil que Raymon lui présentait; je me sens bien mal, et devant vous, Monsieur, j'ai le droit de me plaindre. »

Raymon n'espérait pas aller si vite. Il saisit, comme on dit, l'occasion aux cheveux, et, s'emparant d'une main qu'il trouva sèche et froide:

« Indiana! lui dit-il, ne dites pas cela, ne dites pas que je suis l'auteur de vos maux; car vous me rendriez fou de douleur et de joie.

— Et de joie! répéta-t-elle en attachant sur lui de grands yeux bleus pleins de tristesse et d'étonnement.

— J'aurais dû dire d'espérance; car si j'ai causé vos chagrins, Madame, je puis peut-être les faire cesser. Dites un mot, ajouta-t-il en se mettant à genoux pres d'elle sur un des coussins du divan qui venait de tomber, demandez-moi mon sang, ma vie!...

— Ah! taisez-vous! dit Indiana avec amertume en lui retirant sa main, vous avez odieusement abusé des promesses; essayez donc de réparer le mal que vous avez fait!

— Je le veux, je le ferai! s'écria-t-il en cherchant à ressaisir sa main.

— Il n'est plus temps, dit-elle; rendez-moi donc ma compagne, ma sœur; rendez-moi Noun, ma seule amie! »

Un froid mortel parcourut les veines de Raymon. Cette fois il n'eut pas besoin d'aider à son émotion; il en est qui s'éveillent puissantes et terribles sans le secours de l'art.

« Elle sait tout, pensa-t-il, et elle me juge. »

Rien n'était si humiliant pour lui que de se voir reprocher son crime par celle qui en avait été l'innocente complice, rien de si amer que de voir Noun pleurée par sa rivale.

« Oui, Monsieur, dit Indiana en relevant son visage baigné de larmes, c'est vous qui en êtes cause... »

Mais elle s'arrêta en voyant la pâleur de Raymon. Elle devait être effrayante, car il n'avait jamais tant souffert.

Alors toute la bonté de son cœur et toute la tendresse involontaire que cet homme lui inspirait reprirent leurs droits sur madame Delmare.

« Pardon! dit-elle avec effroi; je vous fais bien du mal, j'ai tant souffert! Asseyez-vous, et parlons d'autre chose. »

Ce prompt mouvement de douceur et de générosité rendit plus profonde l'émotion de Raymon; des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Il porta la main d'Indiana à ses lèvres, et la couvrit de pleurs et de baisers. C'était la première fois qu'il pouvait pleurer depuis la mort de Noun, et c'était Indiana qui soulageait son âme de ce poids terrible.

« Oh! puisque vous la pleurez ainsi, dit-elle, vous qui ne l'avez pas connue, puisque vous regrettez si vivement le mal que vous m'avez fait, je n'ose plus vous le reprocher. Pleurons-la ensemble, Monsieur, afin que du haut des cieux, elle nous voie et nous pardonne! »

Une sueur froide glaça le front de Raymon. Si ces mots: *vous qui ne l'avez pas connue*, l'avaient délivré d'une cruelle anxiété, cet appel à la mémoire de sa victime dans la bouche innocente d'Indiana le frappa d'une terreur superstitieuse. Oppressé, il se leva, et marcha avec agitation vers une fenêtre, sur le bord de laquelle il s'assit pour respirer. Indiana resta silencieuse et profondément emue. Elle éprouvait, à voir Raymon pleurer ainsi comme un enfant et défaillir comme une femme, une sorte de joie secrète.

« Il est bon! se disait-elle tout bas, il m'aime, son cœur

est chaud et généreux. Il a commis une faute ; mais son repentir l'expie, et j'aurais dû lui pardonner plus tôt. »

Elle le contemplant avec attendrissement, elle retrouvait sa confiance en lui, elle prenait les remords du coupable pour le repentir de l'amour.

« Ne pleurez plus, dit-elle en se levant et en s'approchant de lui ; c'est moi qui l'ai tuée, c'est moi seule qui suis coupable. Ce remords pèsera sur toute ma vie ; j'ai cédé à un mouvement de défiance et de colère ; je l'ai humiliée, blessée au cœur. J'ai rejeté sur elle toute l'aigreur que je me sentais contre vous ; c'est vous seul qui m'aviez offensée, et j'en ai puni ma pauvre amie. J'ai été bien dur envers elle !... »

— Et envers moi, » dit Raymon oubliant tout à coup le passé pour ne songer plus qu'au présent.

Madame Delmare rougit.

« Je n'aurais peut-être pas dû vous accuser de la perte cruelle que j'ai faite dans cette affreuse nuit, dit-elle ; mais je ne puis oublier l'imprudence de votre conduite envers moi. Le peu de délicatesse d'un projet si romanesque et si coupable m'a fait bien du mal... Je me croyais aimée alors !... et vous ne me respectiez même pas ! »

Raymon reprit sa force, sa volonté, son amour, ses espérances ; la sinistre impression qui l'avait glacé s'effaça comme un cauchemar. Il s'éveilla jeune, ardent, plein de désirs, de passion et d'avenir.

« Je suis coupable si vous me haïssez, dit-il en se jetant à ses pieds avec énergie ; mais si vous m'aimez je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été. Dites, Indiana, m'aimez-vous ? »

— Le méritez-vous ? lui dit-elle.

— Si pour le mériter, dit Raymon, il faut t'aimer avec adoration...

— Écoutez, dit-elle en lui abandonnant ses mains et en fixant sur lui ses grands yeux humides, où par instant brillait un feu sombre, écoutez. Savez-vous ce que c'est qu'aimer une femme comme moi ? Non, vous ne le savez pas. Vous avez cru qu'il s'agissait de satisfaire au caprice d'un jour. Vous avez jugé de mon cœur par tous ces cœurs blasés où vous avez exercé jusqu'ici votre empire éphémère. Vous ne savez pas que je n'ai pas encore aimé, et que je ne donnerai pas mon cœur vierge et entier en échange d'un cœur flétri et ruiné, mon amour enthousiaste pour un amour tiède, ma vie tout entière en échange d'un jour rapide !

— Madame, je vous aime avec passion ; mon cœur aussi est jeune et brûlant, et s'il n'est pas digne du vôtre, nul cœur d'homme ne le sera jamais. Je sais comment il faut vous aimer ; je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour pour le comprendre. Ne saisissez pas votre vie, ne vous l'ai-je pas racontée au bal la première fois que je pus vous parler ? N'ai-je pas lu toute l'histoire de votre cœur dans le premier de vos regards qui vint tomber sur moi ? Et de quoi donc serais-je épris ? de votre beauté seulement ? Ah ! sans doute, il y a de quoi faire délirer un homme moins ardent et moins jeune ; mais, moi, si je l'adore, cette enveloppe délicate et gracieuse, c'est parce qu'elle renferme une âme pure et divine, c'est parce qu'un feu céleste l'anime, et qu'en vous je ne vois pas seulement une femme, mais un ange.

— Je sais que vous possédez le talent de louer ; mais n'espérez pas émouvoir ma vanité. Je n'ai pas besoin d'hommages, mais d'affection. Il faut m'aimer sans partage, sans retour, sans réserve ; il faut être prêt à me sacrifier tout, fortune, réputation, devoir, affaires, principes, famille ; tout, Monsieur, parce que je mettrai le même dévouement dans la balance et que je la veux égale. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas m'aimer ainsi ! »

Ce n'était pas la première fois que Raymon voyait une femme prendre l'amour au sérieux, quoique ces exemples soient rares, heureusement pour la société ; mais il savait que les promesses d'amour n'engagent pas l'honneur, heureusement encore pour la société. Quelquefois aussi la femme qui avait exigé de lui ces solennels engagements les avait rompus la première. Il ne s'effraya donc point des exigences de madame Delmare, ou bien plutôt il ne son-

gea ni au passé ni à l'avenir. Il fut entraîné par le charme irrésistible de cette femme si frêle et si passionnée, si faible de corps, si résolue de cœur et d'esprit. Elle était si belle, si vive, si imposante en lui dictant ses lois, qu'il resta comme fasciné à ses genoux.

« Je te jure, lui dit-il, d'être à toi corps et âme ; je te voue ma vie, je te consacre mon sang, je te livre ma volonté ; prends tout, dispose de tout, de ma fortune, de mon honneur, de ma conscience, de ma pensée, de tout mon être.

— Taisez-vous, dit vivement Indiana, voici mon cousin. »

En effet, le flegmatique Ralph Brown entra d'un air fort calme, tout en se disant fort surpris et fort joyeux de voir sa cousine, qu'il n'espérait pas. Puis il demanda la permission de l'embrasser pour lui témoigner sa reconnaissance, et, se penchant vers elle avec une lenteur méthodique, il l'embrassa sur les lèvres, suivant l'usage de son pays.

Raymon pâlit de colère, et à peine Ralph fut-il sorti pour donner quelques ordres, qu'il s'approcha d'Indiana et voulut effacer la trace de cet impertinent baiser ; mais madame Delmare le repoussant avec calme :

« Songez, lui dit-elle, que vous avez beaucoup à réparer envers moi si vous voulez que je croie en vous. »

Raymon ne comprit pas la délicatesse de ce refus ; il n'y vit qu'un refus et conçut de l'humeur contre sir Ralph. Quelques instants plus tard, il s'aperçut que lorsqu'il parlait à voix basse à Indiana il la tutoyait, et il fut sur le point de prendre la réserve que l'usage imposait à sir Ralph en d'autres moments pour la prudence d'un amant heureux. Cependant il rougit bientôt de ses injurieux soupçons en rencontrant le regard pur de cette jeune femme.

Le soir, Raymon eut de l'esprit. Il y avait beaucoup de monde, et on l'écoutait ; il ne put se dérober à l'importance que lui donnaient ses talents. Il parla, et si Indiana eût été vaine, elle eût goûté son premier bonheur à l'entendre. Mais son esprit droit et simple s'effraya au contraire de la supériorité de Raymon ; elle lutta contre cette puissance magique qu'il exerçait autour de lui, sorte d'influence magnétique que le ciel ou l'enfer accorde à certains hommes ; royauté partielle et éphémère, si réelle que nulle médiocrité ne se dérobe à son ascendant, si fugitive qu'il n'en reste aucune trace après eux, et qu'on s'étonne après leur mort du bruit qu'ils ont fait pendant leur vie.

Il y avait bien des instants où Indiana se sentait fascinée par tant d'éclat ; mais aussitôt elle se disait tristement que ce n'était pas de gloire, mais de bonheur qu'elle était avide. Elle se demandait avec effroi si cet homme, pour qui la vie avait tant de faces diverses, tant d'intérêts entraînants, pourrait lui consacrer toute son âme, lui sacrifier toutes ses ambitions. Et maintenant qu'il défendait pied à pied avec tant de valeur et d'adresse, tant de passion et de sang-froid, des doctrines purement spéculatives et des intérêts entièrement étrangers à leur amour, elle s'épouvantait d'être si peu de chose dans sa vie tandis qu'il était tout dans la sienne. Elle se disait avec terreur qu'elle était pour lui le caprice de trois jours, et qu'il avait été pour elle le rêve de toute une vie.

Quand il lui offrit le bras pour sortir du salon, il lui glissa quelques mots d'amour ; mais elle lui répondit tristement :

« Vous avez bien de l'esprit ! »

Raymon comprit ce reproche, et passa tout le lendemain aux pieds de madame Delmare. Les autres convives, occupés de la chasse, leur laissèrent une liberté complète.

Raymon fut éloquent ; Indiana avait tant besoin de croire, que la moitié de son éloquence fut de trop. Femmes de France, vous ne savez pas ce que c'est qu'une créole ; vous eussiez, sans doute, cédé moins aisément à la conviction, car ce n'est pas vous qu'on dupe et qu'on trahit !





Où, Monsieur, dit Indiana, en retirant son visage baigné de larmes. (Page 30.)

### XIII.

Lorsque sir Ralph revint de la chasse et qu'il consulta comme à l'ordinaire le poulx de madame Delmare en l'abordant, Raymon, qui l'observait attentivement, remarqua une nuance imperceptible de surprise et de plaisir sur ses traits paisibles. Et puis, par je ne sais quelle pensée secrète, le regard de ces deux hommes se rencontra, et les yeux clairs de sir Ralph, attachés comme ceux d'une chouette sur les yeux noirs de Raymon, les firent baisser involontairement. Pendant le reste du jour la contenance du baronnet auprès de madame Delmare eut, au travers de son apparente imperturbabilité, quelque chose d'attentif, quelque chose qu'on aurait pu appeler de l'intérêt ou de la sollicitude, si sa physiologie eût été capable de refléter un sentiment déterminé. Mais Raymon s'efforça vainement de chercher s'il y avait de la crainte ou de l'espoir dans ses pensées ; Ralph fut impénétrable.

Tout à coup, comme il se tenait à quelques pas derrière le fauteuil de madame Delmare, il entendit Ralph lui dire à demi-voix :

« Tu ferais bien, cousine, de monter à cheval demain.

— Mais vous savez, répondit-elle, que je n'ai pas de cheval pour le moment.

— Nous l'en trouverons un. Veux-tu suivre la chasse avec nous ? »

Madame Delmare chercha différents prétextes pour s'en dispenser. Raymon comprit qu'elle préférerait rester avec lui, mais il crut remarquer aussi que son cousin mettait une insistance étrange à l'en empêcher. Quittant alors le groupe qu'il occupait, il s'approcha d'elle et joignit ses instances à celles de sir Ralph. Il se sentait de l'aigreur contre cet importun chaperon de madame Delmare, et résolut de tourmenter sa surveillance.

« Si vous consentez à suivre la chasse, dit-il à Indiana, vous m'enhardirez, Madame, à imiter votre exemple. J'aime peu la chasse, mais pour avoir le bonheur d'être votre écuyer...

— En ce cas j'irai, » répondit étourdiment Indiana.

Elle échangea un regard d'intelligence avec Raymon ; mais, si rapide qu'il fût, Ralph le saisit au passage, et Raymon ne put pendant toute la soirée la regarder ou lui adresser la parole sans rencontrer les yeux ou l'oreille



En descendant sous le péristyle, Raymon vit madame Delmare en amazone. (Page 33.)

de M. Brown. Un sentiment d'aversion et presque de jalousie s'éleva alors dans son âme. De quel droit ce cousin, cet ami de la maison, s'érigeait-il en pédagogue auprès de la femme qu'il aimait? Il jura que sir Ralph s'en repentirait, et chercha l'occasion de l'irriter sans compromettre madame Delmare; mais ce fut impossible. Sir Ralph faisait les honneurs de chez lui avec une politesse froide et digne, qui ne donnait prise à aucune épigramme, à aucune contradiction.

Le lendemain, avant qu'on eût sonné la diane, Raymon vit entrer chez lui la solennelle figure de son hôte. Il y avait dans ses manières quelque chose de plus raide encore qu'à l'ordinaire, et Raymon sentit battre son cœur de désir et d'impatience à l'espoir d'une provocation. Mais il s'agissait tout simplement d'un cheval de selle que Raymon avait amené à Bellerive et qu'il avait témoigné l'intention de vendre. En cinq minutes le marché fut conclu; sir Ralph ne fit aucune difficulté sur le prix, et tira de sa poche un rouleau d'or qu'il compta sur la cheminée avec un sang-froid tout à fait bizarre, ne daignant pas faire attention aux plaintes que Raymon ilu adressait sur une exactitude si scrupuleuse. Puis,

comme il sortait, il revint sur ses pas pour lui dire :

« Monsieur, le cheval m'appartient dès aujourd'hui? »  
Alors Raymon crut s'apercevoir qu'il s'agissait de l'ent pêcher d'aller à la chasse, et il déclara assez sèchement qu'il ne comptait pas suivre la chasse à pied.

« Monsieur, répondit sir Ralph avec une légère ombre d'affectation, je connais trop les lois de l'hospitalité... »  
Et il se retira.

En descendant sous le péristyle, Raymon vit madame Delmare en amazone, jouant gaiement avec Ophélie, qui déchirait son mouchoir de batiste. Ses joues avaient retrouvé une légère teinte purpurine, ses yeux brillaient d'un éclat longtemps perdu. Elle était déjà redevenue jolie; les boucles de ses cheveux noirs s'échappaient de son petit chapeau; cette coiffure la rendait charmante, et la robe de drap boutonnée du haut en bas dessinait sa taille fine et souple. Le principal charme des créoles, selon moi, c'est que l'excessive délicatesse de leurs traits et de leurs proportions leur laisse longtemps la gentillesse de l'enfance. Indiana, rieuse et folâtre, semblait maintenant avoir quatorze ans.

Raymon, frappé de sa grâce, éproua un sentiment de

triumphe et lui adressa sur sa beauté le compliment le moins facile qu'il put trouver.

« Vous étiez inquiet de ma santé, lui dit-elle tout bas ; ne voyez-vous pas que je veux vivre ? »

Il ne put lui répondre que par un regard de bonheur et de reconnaissance. Sir Ralph amenait lui-même le cheval de sa cousine ; Raymon reconnut celui qu'il venait de vendre.

« Comment ! dit avec surprise madame Delmare, qui l'avait vu essayer la veille dans la cour du château, M. de Ramière a donc l'obligeance de me prêter son cheval ? »

— N'avez-vous pas admiré hier la beauté et la docilité de cet animal ? lui dit sir Ralph ; il est à vous dès aujourd'hui. Je suis fâché, ma chère, de n'avoir pu vous l'offrir plus tôt.

— Vous devenez facétieux, mon cousin, dit madame Delmare ; je ne comprends rien à cette plaisanterie. Qui dois-je remercier, de M. de Ramière qui consent à me prêter sa monture, ou de vous qui en avez peut-être fait la demande ?

— Il faut, dit M. Delmare, remercier ton cousin, qui a acheté ce cheval pour toi et qui t'en fait présent.

— Est-ce vrai, mon bon Ralph ? dit madame Delmare en caressant le joli animal avec la joie d'une petite fille qui reçoit sa première parure.

— N'était-ce pas chose convenue que je te donnerais un cheval en échange du meuble que tu brodes pour moi ? Allons, monte-le, ne crains rien. J'ai observé son caractère, et je l'ai essayé encore ce matin. » Indiana sauta au cou de sir Ralph, et de là sur le cheval de Raymon, qu'elle fit caracolier avec hardiesse.

Toute cette scène de famille se passait dans un coin de la cour, sous les yeux de Raymon. Il éprouva un violent sentiment de dépit en voyant l'affection simple et confiante de ces gens-là s'épancher devant lui, qui aimait avec passion et qui n'avait peut-être pas un jour entier à posséder Indiana.

« Que je suis heureuse ! lui dit-elle en l'appelant à son côté dans l'avenue. Il semble que ce bon Ralph ait deviné le présent qui pouvait m'être le plus précieux. Et vous, Raymon, n'êtes-vous pas heureux aussi de voir le cheval que vous montiez passer entre mes mains ? Oh ! qu'il sera l'objet d'une tendre prédilection ! Comment l'appeliez-vous ! Dites, je ne veux pas lui ôter le nom que vous lui avez donné... »

— S'il y a quelqu'un d'heureux ici, répondit Raymon, c'est votre cousin, qui vous fait des présents et que vous embrassez si joyeusement.

— En vérité ! dit-elle en riant, seriez-vous jaloux de cette amitié et de ces gros baisers ?

— Jaloux, peut-être, Indiana ; je ne sais pas. Mais quand ce cousin jeune et vermeil pose ses lèvres sur les vôtres, quand il vous prend dans ses bras pour vous asseoir sur le cheval qu'il vous donne et que je vous vend, j'avoue que je souffre. Non ! Madame, je ne suis pas heureux de vous voir maîtresse du cheval que j'aimais. Je conçois bien qu'on soit heureux de vous l'offrir ; mais faire le rôle de marchand pour fournir à un autre le moyen de vous être agréable, c'est une humiliation délicatement ménagée de la part de sir Ralph. Si je ne pensais qu'il a eu tout cet esprit-là à son insu, je voudrais m'en venger.

— Oh ! si ! cette jalousie ne vous sied pas ! Comment notre intimité bourgeoise peut-elle vous faire envie, à vous qui devez être pour moi en dehors de la vie commune et me créer un monde d'enchantement, à vous seul ! Je suis déjà mécontente de vous, Raymon ; je trouve qu'il y a comme de l'amour-propre blessé dans ce sentiment d'humeur contre mon pauvre cousin. Il semble que vous soyez plus jaloux des tièdes préférences que je lui donne en public que de l'affection exclusive que j'aurais pour un autre en secret.

— Pardon ! pardon ! Indiana, j'ai tort ; je ne suis pas digne de toi, ange de douceur et de bonté ; mais, je l'avoue, j'ai cruellement souffert des droits que cet homme semble s'arroger.

— S'arroger ! lui, Raymon ! Vous ne savez donc pas quelle reconnaissance sacrée nous enchaîne à lui ? Vous ne savez donc pas que sa mère était la sœur de la mienne ; que nous sommes nés dans la même vallée ; que son adolescence a protégé mes premiers ans ; qu'il a été mon seul appui, mon seul instituteur, mon seul compagnon à l'île Bourbon ; qu'il m'a suivie partout ; qu'il a quitté le pays que je quittais pour venir habiter celui que j'habitais ; qu'en un mot, c'est le seul être qui m'aime et qui s'intéresse à ma vie ?

— Malédiction ! tout ce que vous me dites, Indiana, envenime la plaie. Il vous aime donc bien, cet Anglais ? Savez-vous comment je vous aime, moi ?

— Ah ! ne comparons point. Si une affection de même nature vous rendait rivaux, je devrais la préférence au plus ancien. Mais ne craignez pas, Raymon, que je vous demande jamais de m'aimer à la manière de Ralph.

— Expliquez moi donc cet homme, je vous en supplie ; car qui pourrait pénétrer sous son masque de pierre ?

— Faut-il que je fasse les honneurs de mon cousin moi-même ? dit-elle en souriant. J'avoue que j'ai de la répugnance à le peindre ; je l'aime tant, que je voudrais le flatter ; tel qu'il est, j'ai peur que vous ne le trouviez pas assez beau. Essayez donc de m'aider ; voyons, que vous semble-t-il ?

— Sa figure (pardon si je vous blesse) annonce un homme complètement nul ; cependant il y a du bon sens et de l'instruction dans ses discours quand il daigne parler ; mais il s'en acquitte si péniblement, si froidement, que personne ne profite de ses connaissances, tant son débit vous glace et vous fatigue. Et puis il y a dans ses pensées quelque chose de commun et de lourd que ne rachète point la pureté méthodique de l'expression. Je crois que c'est un esprit imbu de toutes les idées qu'on lui a données, et trop apathique et trop médiocre pour en avoir à lui en propre. C'est tout juste l'homme qu'il faut pour être regardé dans le monde comme un esprit sérieux. Sa gravité fait les trois quarts de son mérite, sa nonchalance fait le reste.

— Il y a du vrai dans ce portrait, répondit Indiana, mais il y a aussi de la prévention. Vous tranchez hardiment des doutes que je n'oserais pas résoudre, moi qui connais Ralph depuis que je suis née. Il est vrai que son grand défaut est de voir souvent par les yeux d'autrui ; mais ce n'est pas la faute de son esprit, c'est celle de son éducation. Vous pensez que sans l'éducation il eût été complètement nul ; je pense que sans elle il l'eût été moins. Il faut que je vous dise une particularité de sa vie qui nous expliquera son caractère. Il eut le malheur d'avoir un frère que ses parents lui préféraient ouvertement ; ce frère avait toutes les brillantes qualités qui lui manquent. Il apprenait facilement, il avait des dispositions pour tous les arts, il pétillait d'esprit ; sa figure, moins régulière que celle de Ralph, était plus expressive. Il était caressant, empressé, actif, en un mot il était aimable. Ralph, au contraire, était gauche, mélancolique, peu démonstratif ; il aimait la solitude, apprenait avec lenteur, et ne faisait pas montre de ses petites connaissances. Quand ses parents le virent si différent de son frère aîné, ils le maltraitèrent ; ils firent pis, ils l'humilièrent. Alors, tout enfant qu'il était, son caractère devint sombre et rêveur, une invincible timidité paralysa toutes ses facultés. On avait réussi à lui inspirer de l'aversion et du mépris pour lui-même ; il se découragea de la vie, et des l'âge de quinze ans, il fut attaqué du spleen, maladie toute physique sous le ciel brumeux de l'Angleterre, toute morale sous le ciel vivifiant de l'île Bourbon. Il m'a souvent raconté qu'un jour il avait quitté l'habitation avec la volonté de se précipiter dans la mer ; mais comme il était assis sur la grève, rassemblant ses pensées au moment d'accomplir ce dessein, il me vit venir à lui dans les bras de la négresse qui m'avait nourrie ; j'avais alors cinq ans. J'étais jolie, dit-on, et je montrais pour mon taciturne cousin une prédilection que personne ne partageait. Il est vrai qu'il avait pour moi des soins et des complaisances auxquels je n'étais point habituée dans

la maison paternelle. Malheureux tous deux, nous nous comprenions déjà. Il m'apprenait la langue de son père, et je lui bêgayais la langue du mien. Ce mélange d'espagnol et d'anglais était peut-être l'expression du caractère de Ralph. Quand je me jetai à son cou, je m'aperçus qu'il pleurait, et, sans comprendre pourquoi, je me mis à pleurer aussi. Alors il me serra sur son cœur, et fit, m'a-t-il dit depuis, le serment de vivre pour moi, enfant délaissée, sinon haïe, à qui du moins son amitié serait bonne et sa vie prolitable. Je fus donc le premier et le seul lien de sa triste existence. Depuis ce jour, nous ne nous quittâmes presque plus; nous passions nos jours libres et sains dans la solitude des montagnes. Mais peut-être que ces récits de notre enfance vous ennuiant, et que vous aimeriez mieux rejoindre la chasse en un temps de galop.

— Folle !... dit Raymon en retenant la bride du cheval que montait madame Delmare.

— Eh bien ! je continue, reprit-elle. Edmond Brown, le frère aîné de Ralph, mourut à vingt ans; sa mère mourut elle-même de chagrin, et son père fut inconsolable. Ralph eût voulu adoucir sa douleur; mais la froideur avec laquelle M. Brown accueillit ses premières tentatives augmenta encore sa timidité naturelle. Il passait des heures entières triste et silencieux auprès de ce vieillard désolé, sans oser lui adresser un mot ou une caresse, tant il craignait de lui offrir des consolations déplacées et insuffisantes. Son père l'accusa d'insensibilité, et la mort d'Edmond laissa le pauvre Ralph plus malheureux et plus méconnu que jamais. J'étais sa seule consolation.

— Je ne puis le plaindre, quoi que vous fassiez, interrompit Raymon; mais il y a dans sa vie et dans la vôtre une chose que je ne m'explique pas : c'est qu'il ne vous ait point épousée.

— Je vais vous en donner une fort bonne raison, reprit-elle. Quand je fus en âge d'être mariée, Ralph, plus âgé que moi de dix ans (ce qui est une énorme distance dans notre climat, où l'enfance des femmes est si courte), Ralph, dis-je, était déjà marié.

— Sir Ralph est veuf? Je n'ai jamais entendu parler de sa femme.

— Ne lui en parlez jamais. Elle était jeune, riche et belle; mais elle avait aimé Edmond, elle lui avait été destinée, et quand, pour obéir à des intérêts et à des délicatesses de famille, il lui fallut épouser Ralph, elle ne chercha pas même à lui dissimuler son aversion. Il fut obligé de passer avec elle en Angleterre; et lorsqu'il revint à l'île Bourbon, après la mort de sa femme, j'étais mariée à M. Delmare, et j'allais partir pour l'Europe. Ralph essaya de vivre seul; mais la solitude aggravait ses maux. Quoiqu'il ne m'ait jamais parlé de madame Ralph Brown, j'ai tout lieu de croire qu'il avait été encore plus malheureux dans son ménage que dans sa famille, et que des souvenirs récents et douloureux ajoutaient à sa mélancolie naturelle. Il fut de nouveau attaqué du spleen; alors il vendit ses plantations de café et vint s'établir en France. La manière dont il se présenta à mon mari est originale, et m'eût fait rire si l'attachement de ce digne Ralph ne m'eût touchée.

« Monsieur, lui dit-il, j'aime votre femme; c'est moi qui l'ai élevée; je la regarde comme ma sœur, et plus encore comme ma fille. C'est la seule parente qui me reste et la seule affection que j'aie. Trouvez bon que je me fixe auprès de vous et que nous passions tous trois notre vie ensemble? On dit que vous êtes un peu jaloux de votre femme, mais on dit aussi que vous êtes plein d'honneur et de probité. Quand je vous aurai donné ma parole que je n'eus jamais d'amour pour elle et que je n'en aurai jamais, vous pourrez me voir avec aussi peu d'inquiétude que si j'étais réellement votre beau-frère. N'est-il pas vrai, Monsieur?

« M. Delmare, qui tient beaucoup à sa réputation de loyauté militaire, accueillit cette franche déclaration avec une sorte d'ostentation de confiance. Cependant il fallut plusieurs mois d'un examen attentif pour que cette confiance fût aussi réelle qu'il s'en vantait. Maintenant elle est inébranlable comme l'âme constante et pacifique de Ralph.

— Êtes-vous donc bien convaincue, Indiana, dit Raymon, que sir Ralph ne se trompe pas un peu lui-même en jurant qu'il n'eut jamais d'amour pour vous?

— J'avais douze ans quand il quitta l'île Bourbon pour suivre sa femme en Angleterre; j'en avais seize lorsqu'il me retrouva mariée et il en témoigna plus de joie que de chagrin. Maintenant Ralph est tout à fait vieux.

— A vingt-neuf ans?

— Ne riez pas. Son visage est jeune, mais son cœur est usé à force d'avoir souffert, et Ralph n'aime plus rien afin de ne plus souffrir.

— Pas même vous?

— Pas même moi. Son amitié n'est plus que de l'habitude; jadis elle fut généreuse lorsqu'il se chargea de protéger et d'instruire mon enfance, et alors je l'aimais comme il m'aime aujourd'hui, à cause du besoin que j'avais de lui. Aujourd'hui, j'acquiesce de toute mon âme la dette du passé, et ma vie s'écoule à tâcher d'embellir et désennuyer la sienne. Mais quand j'étais enfant, j'aimais avec l'instinct plus qu'avec le cœur, au lieu que lui, devenu homme, m'aime moins avec le cœur qu'avec l'instinct. Je lui suis nécessaire parce que je suis presque seule à l'aimer; et même aujourd'hui que M. Delmare lui témoigne de l'attachement, il l'aime presque autant que moi; sa protection, autrefois si courageuse devant le despotisme de mon père, est devenue tiède et prudente devant celui de mon mari. Il ne se reproche pas de me voir souffrir, pourvu que je sois auprès de lui; il ne se demande pas si je suis malheureuse, il lui suffit de me voir vivante. Il ne veut pas me prêter un appui qui adoucirait mon sort, mais qui, en le brouillant avec M. Delmare, troublerait la sérénité du sien. A force de s'entendre répéter qu'il avait le cœur sec, il se l'est persuadé, et son cœur s'est desséché dans l'inaction où, par déliance, il l'a laissé s'endormir. C'est un homme que l'affection d'autrui eût pu développer; mais elle s'est retirée de lui, et il s'est flétri. Maintenant il fait consister le bonheur dans le repos, le plaisir dans les aises de la vie. Il ne s'informe pas des soucis qu'il n'a pas; il faut dire le mot : Ralph est égoïste.

— Eh bien ! tant mieux, dit Raymon, je n'ai plus peur de lui; je l'aimerai même, si vous voulez.

— Oui ! aimez-le, Raymon, répondit-elle, il y sera sensible; et pour nous, ne nous inquiétons jamais de définir pourquoi l'on nous aime, mais comment l'on nous aime. Heureux celui qui peut être aimé, n'importe par quel motif!

— Ce que vous dites, Indiana, reprit Raymon en saisissant sa taille souple et frêle, c'est la plainte d'un cœur solitaire et triste; mais, avec moi, je veux que vous sachiez pourquoi et comment, pourquoi surtout?

— C'est pour me donner un bonheur, n'est-ce pas? lui dit-elle avec un regard triste et passionné.

— C'est pour te donner ma vie, » dit Raymon en effleurant de ses lèvres les cheveux flottants d'Indiana.

Une fanfare voisine les avertit de s'observer; c'était sir Ralph, qui les voyait, ou ne les voyait pas.

#### XIV.

Lorsque les limiers furent lancés, Raymon s'étonna de ce qui semblait se passer dans l'âme d'Indiana. Ses yeux et ses joues s'animerent; le gonflement de ses narines trahit je ne sais quel sentiment de terreur ou de plaisir, et tout à coup, quittant son côté et pressant avec ardeur les flancs de son cheval, elle s'élança sur les traces de Ralph. Raymon ignorait que la chasse était la seule passion que Ralph et Indiana eussent en commun. Il ne se doutait pas non plus que, dans cette femme si frêle et en apparence si timide, résidait un courage plus que masculin, cette sorte d'intrépidité délirante qui se manifeste parfois comme une crise nerveuse chez les êtres les plus faibles. Les femmes ont rarement le courage physique qui consiste à lutter d'inertie contre la douleur ou le danger; mais elles ont souvent le courage moral qui s'exalte

avec le péril ou la souffrance. Les fibres délicates d'Indiana appelaient surtout les bruits, le mouvement rapide et l'émotion de la chasse, cette image abrégée de la guerre avec ses fatigues, ses ruses, ses calculs, ses combats et ses chances. Sa vie morne et rongée d'ennuis avait besoin de ces excitations; alors elle semblait se réveiller d'une léthargie et dépenser en un jour toute l'énergie inutile qu'elle avait depuis un an laissée fermenter dans son sang.

Raymon fut effrayé de la voir courir ainsi, se livrant sans peur à la fougue de ce cheval qu'elle connaissait à peine, le lancer hardiment dans le taillis, éviter avec une adresse étonnante les branches dont la vigueur élastique fouettait son visage, franchir les fossés sans hésitation, se hasarder avec confiance dans les terrains glissants et mouvants, ne s'inquiétant pas de briser ses membres flétris, mais jalouse d'arriver la première sur la piste fumante du sanglier. Tant de résolution l'effraya et faillit le dégouter de madame Delmare. Les hommes, et les amants surtout, ont la fatuité innocente de vouloir protéger la faiblesse plutôt que d'admirer le courage chez les femmes. L'avouerai-je? Raymon se sentit épouvanté de tout ce qu'un esprit si intrepide promettait de hardiesse et de ténacité en amour. Ce n'était pas le cœur résigné de la pauvre Noun, qui aimait mieux se noyer que de lutter contre son malheur.

« Qu'il y ait autant de fougue et d'emportement dans sa tendresse qu'il y en a dans ses goûts, pensa-t-il; que sa volonté s'attache à moi, âpre et palpitante, comme son caprice aux flancs de ce sanglier, et pour elle la société n'aura point d'entraves, les lois pas de force; il faudra que ma destinée succombe, et que je sacrifie mon avenir à son présent. »

Des cris d'épouvante et de détresse, parmi lesquels on pouvait distinguer la voix de madame Delmare, arrachèrent Raymon à ces réflexions. Il poussa son cheval avec inquiétude, et fut rejoint aussitôt par sir Ralph, qui lui demanda s'il avait entendu ces cris d'alarme.

Aussitôt des piqueurs éfarés arrivèrent à eux en criant confusément que le sanglier avait fait tête et renversé madame Delmare. D'autres chasseurs, plus épouvantés encore, arrivèrent en appelant sir Ralph, dont les secours étaient nécessaires à la personne blessée.

« C'est inutile, dit un dernier arrivant. Il n'y a plus d'espérance, vos soins viendraient trop tard. »

Dans cet instant d'effroi les yeux de Raymon rencontrèrent le visage pâle et morne de M. Brown. Il ne cria pas, il n'eût point, il ne se tordait pas les mains; seulement il prit son couteau de chasse, et, avec un sang-froid vraiment britannique, il s'appêta à se couper la gorge, lorsque Raymon lui arracha son arme, et l'entraîna vers le lieu d'où partaient les cris.

Ralph parut sortir d'un rêve en voyant madame Delmare s'élever vers lui et l'aider à voler au secours du colonel, qui était étendu par terre et semblait privé de vie. Il s'empressa de le saigner, car il se fut bientôt assuré qu'il n'était point mort; mais il avait la cuisse cassée, et on le transporta au château.

Quant à madame Delmare, c'était par erreur qu'on l'avait nommée à la place de son mari dans le désordre de l'événement, ou plutôt Ralph et Raymon avaient cru entendre le nom qui les intéressait le plus.

Indiana n'avait éprouvé aucun accident, mais son effroi et sa consternation lui ôtaient presque la force de marcher. Raymon la soutint dans ses bras, et se reconcilia avec son cœur de femme en la voyant si profondément affectée du malheur de ce mari à qui elle avait beaucoup pardonné avant de le plaindre.

Sir Ralph avait déjà repris son calme accoutumé; seulement une pâleur extraordinaire révélait la forte commotion qu'il avait éprouvée; il avait failli perdre une des deux seules personnes qu'il aimait.

Raymon, qui dans cet instant de trouble et de délire, avait seul conservé assez de raison pour comprendre ce qu'il voyait, avait pu juger quelle était l'affection de Ralph pour sa cousine, et combien peu elle était balancée par celle qu'il éprouvait pour le colonel. Cette remarque, qui

démentait positivement l'opinion d'Indiana, n'échappa point à la mémoire de Raymon comme à celle des autres témoins de cette scène.

Pourtant Raymon ne parla jamais à madame Delmare de la tentative de suicide dont il avait été témoin. Il y eut dans cette discrétion désobligeante quelque chose d'égoïste et de haineux que vous pardonneriez peut-être au sentiment de jalousie amoureuse qui l'inspira.

Ce fut avec beaucoup de peine qu'on transporta le colonel au Lagny au bout de six semaines; mais plus de six mois s'écoulerent ensuite sans qu'il pût marcher; car à la rupture à peine ressoudée du fémur vint se joindre un rhumatisme aigu dans la partie malade, qui le condamna à d'atroces douleurs et à une immobilité complète. Sa femme lui prodigua les soins les plus doux; elle ne quitta pas son chevet, et supporta sans se plaindre son humeur âcre et chagrine, ses colères de soldat et ses injustices de malade.

Malgré les ennuis d'une si triste existence, sa santé redevint fraîche et brillante, et le bonheur vint habiter son cœur. Raymon l'aimait, il l'aimait réellement. Il venait tous les jours; il ne se rebutait d'aucune difficulté pour la voir; il supportait les infirmités du mari, la froideur du cousin, la contrainte des entrevues. Un regard de lui mettait de la joie pour tout un jour dans le cœur d'Indiana. Elle ne songeait plus à se plaindre de la vie; son âme était remplie, sa jeunesse était occupée, sa force morale avait un aliment.

Insensiblement le colonel prit de l'amitié pour Raymon. Il eut la simplicité de croire que cette assiduité était une preuve de l'intérêt que son voisin prenait à sa santé. Madame de Ramière vint aussi quelquefois sanctionner cette liaison par sa présence, et Indiana s'attacha à la mère de Raymon avec enthousiasme et passion. Enfin l'amant de la femme devint l'ami du mari.

Dans ce rapprochement continu, Raymon et Ralph arrivèrent forcément à une sorte d'intimité; ils s'appelaient « mon cher ami ». Ils se donnaient la main soir et matin. Avaient-ils un léger service à se demander réciproquement, leur phrase accoutumée était celle-ci :

« Je compte assez sur votre bonne amitié, » etc.

Enfin, lorsqu'ils parlaient l'un de l'autre, ils disaient :

« C'est mon ami. »

Et quoique ce fussent deux hommes aussi francs qu'il soit possible de l'être dans le monde, ils ne s'aimaient pas du tout. Ils différaient essentiellement d'avis sur tout; aucune sympathie ne leur était commune; et si tous deux aimaient madame Delmare, c'était d'une manière si différente que ce sentiment les divisait au lieu de les rapprocher. Ils goûtaient un singulier plaisir à se contredire, et à troubler autant que possible l'humeur l'un de l'autre par des reproches qui, pour être lancés comme des généralités dans la conversation, n'en avaient pas moins d'aigre et d'amertume.

Leurs principales contestations et les plus fréquentes commençaient par la politique et finissaient par la morale. C'était le soir, lorsqu'ils se réunissaient autour du fauteuil de M. Delmare, que la dispute s'élevait sur le plus mince prétexte. On gardait toujours les ézards apparents que la philosophie imposait à l'un, que l'usage du monde inspirait à l'autre; mais on se disait pourtant, sous le voile de l'allusion, des choses dures qui amusaient le colonel; car il était de nature guerrière et querelleuse, et à défaut de batailles il aimait les disputes.

Moi, je crois que l'opinion politique d'un homme, c'est l'homme tout entier. Dites-moi votre cœur et votre tête, et je vous dirai vos opinions politiques. Dans quelque rang ou quelque parti que le hasard nous ait fait naître, notre caractère l'emporte tôt ou tard sur les préjugés ou les croyances de l'éducation. Vous me trouverez peut-être absolu; mais comment pourrais-je me décider à augurer bien d'un esprit qui s'attache à de certains systèmes que la générosité repousse? Montrez-moi un homme qui soutienne l'utilité de la peine de mort, et, quelque consciencieux et éclairé qu'il soit, je vous défie d'établir jamais aucune sympathie entre lui et moi. Si cet homme veut m'enseigner des vérités que j'ignore, il n'y réussira point;



car il ne dépendra pas de moi de lui accorder ma confiance.

Ralph et Raymon différaient sur tous les points, et pourtant ils n'avaient pas, avant de se connaître, d'opinions exclusivement arrêtées. Mais du moment qu'ils furent aux prises, chacun saisissant le contre-pied de ce qu'avancait l'autre, ils se firent chacun une conviction complète, inébranlable. Raymon fut en toute occasion le champion de la société existante, Ralph en attaqua l'édifice sur tous les points.

Cela était simple : Raymon était heureux et parfaitement traité, Ralph n'avait connu de la vie que ses maux et ses dégoûts ; l'un trouvait tout fort bien, l'autre était mécontent de tout. Les hommes et les choses avaient maltraité Ralph et comblé Raymon ; et, comme deux enfants, Ralph et Raymon rapportaient tout à eux-mêmes, s'établissant juges en dernier ressort des grandes questions de l'ordre social, eux qui n'étaient compétents ni l'un ni l'autre.

Ralph allait donc toujours soutenir son rêve de république d'où il voulait exclure tous les abus, tous les préjugés, toutes les injustices ; projet fondé tout entier sur l'espoir d'une nouvelle race d'hommes. Raymon soutenait sa doctrine de monarchie héréditaire, aimant mieux, disait-il, supporter les abus, les préjugés et les injustices, que de voir relever les échafauds et couler le sang innocent.

Le colonel était presque toujours du parti de Ralph en commençant la discussion. Il haïssait les Bourbons, et mettait dans ses opinions toute l'animosité de ses sentiments. Mais bientôt Raymon le rattachait avec adresse à son parti en lui prouvant que la monarchie était, comme principe, bien plus près de l'empire que de la république. Ralph avait si peu le talent de la persuasion, il était si candide, si maladroit, le pauvre baronnet ! Sa franchise était si raboteuse, sa logique si aride, ses principes si absolus ! Il ne ménageait personne, il n'adouciait aucune vérité.

« Parbleu, disait-il au colonel lorsque celui-ci maudissait l'intervention de l'Angleterre, que vous a donc fait, à vous, homme de bon sens et de raisonnement, je suppose, toute une nation qui a combattu loyalement contre vous ? »

— Loyalement ! répétait Delmare en serrant les dents et en brandissant sa béquille.

— Laissons les questions de cabinet se résoudre de puissance à puissance, reprenait sir Ralph, puisque nous avons adopté un mode de gouvernement qui nous interdit de discuter nous-mêmes nos intérêts. Si une nation est responsable des fautes de sa législation, laquelle trouverez-vous plus coupable que la vôtre ?

— Aussi, Monsieur, s'écriait le colonel, honte à la France qui a abandonné Napoléon, et qui a subi un roi proclamé par les baïonnettes étrangères.

— Moi, je ne dis pas honte à la France, reprenait Ralph, je dis malheur à elle ! Je la plains de s'être trouvée si faible et si malade, le jour où elle fut purgée de son tyran, qu'elle fut obligée d'accepter votre lambeau de Charte constitutionnelle ; baillon de liberté que vous commencez à respecter, aujourd'hui qu'il faudrait le jeter et reconquérir votre liberté tout entière... »

Alors Raymon relevait le gant que lui jetait sir Ralph. Chevalier de la Charte, il voulait être aussi celui de la liberté, et il prouvait merveilleusement à Ralph que l'une était l'expression de l'autre ; que, s'il brisait la Charte, il renversait lui-même son idole. En vain le baronnet se débattait dans les arguments vicieux dont l'enlaçait M. de Ramière ; celui-ci démontrait admirablement qu'un système plus large de franchises menait infailliblement aux excès de 93, et que la nation n'était pas encore mûre pour la liberté qui n'était pas la licence. Et lorsque sir Ralph prétendait qu'il était absurde de vouloir emprisonner une constitution dans un nombre donné d'articles, que ce qui suffisait d'abord devenait insuffisant plus tard, s'appuyant de l'exemple du convalescent dont les besoins augmentent chaque jour, à tous ces lieux communs que ressassait lourdement M. Brown, Raymon répondait que

la Charte n'était pas un cercle inflexible, qu'il s'étendrait avec les besoins de la France, lui donnant une élasticité qui, disait-il, se prêterait plus tard aux exigences nationales, mais qui ne se prêtait réellement qu'à celles de la couronne.

Pour Delmare, il n'avait pas fait un pas depuis 1815. C'était un stationnaire aussi encroûté, aussi opiniâtre que les émigrés de Coblenz, éternelles victimes de son ironie haineuse. Vieil enfant, il n'avait rien compris dans le grand drame de la chute de Napoléon. Il n'avait vu qu'une chance de la guerre là où la puissance de l'opinion avait triomphé. Il parlait toujours de trahison et de patrie vendue, comme si une nation entière pouvait trahir un seul homme, comme si la France se fût laissée vendre par quelques généraux. Il accusait les Bourbons de tyrannie et regrettait les beaux jours de l'empire, où les bras manquaient à la terre et le pain aux familles. Il déclamaient contre la police de Franchet, et vantaient celle de Fouché. Cet homme était toujours au lendemain de Waterloo.

C'était vraiment chose curieuse que d'entendre les niaiseries sentimentales de Delmare et de M. de Ramière, tous les deux philanthropes rêveurs, l'un sous l'épée de Napoléon, l'autre sous le sceptre de saint Louis ; M. Delmare, planté au pied des Pyramides ; Raymon, assis sous le monarchique ombrage du chêne de Vincennes. Leurs utopies, qui se heurtaient d'abord, finissaient par se comprendre : Raymon engluait le colonel avec ses phrases chevaleresques ; pour une concession il en exigeait dix, et il l'habitait insensiblement à voir vingt-cinq ans de victoires monter en spirale sous les plis du drapeau blanc. Si Ralph n'avait pas jeté sans cesse sa brusquerie et sa rudesse dans la rhétorique fleurie de M. de Ramière, celui-ci eût infailliblement conquis Delmare au trône de 1815 ; mais Ralph froissait son amour-propre, et la maladroite franchise qu'il mettait à ébranler son opinion ne faisait que l'ancrer dans ses convictions impériales. Alors tous les efforts de M. de Ramière étaient perdus ; Ralph marchait lourdement sur les fleurs de son éloquence, et le colonel revenait avec acharnement à ses trois couleurs. Il jurait d'en *secouer un beau jour la poussière*, il crachait sur les lis, il ramenait le duc de Reichstadt sur le trône de *ses pères* ; il recommençait la conquête du monde, et finissait toujours par se plaindre de la honte qui pesait sur la France, des rhumatismes qui le clouaient sur son fauteuil, et de l'ingratitude des Bourbons pour les vieilles moustaches qu'avait brûlées le soleil du désert, et qui s'étaient hérissées des glaçons de la Moscova.

« Mon pauvre ami ! disait Ralph, soyez donc juste : vous trouvez mauvais que la restauration n'ait pas payé les services rendus à l'empire et qu'elle salue ses émigrés. Dites-moi, si Napoléon pouvait revivre demain dans toute sa puissance, trouveriez-vous bon qu'il vous repoussât de sa faveur et qu'il en fit jour les partisans de la légitimité ? Chacun pour soi et pour les siens ; ce sont là des discussions d'affaires, des débats d'intérêt personnel, qui intéressent fort peu la France, aujourd'hui que vous êtes presque aussi invalide que les voltigeurs de l'émigration, et que tous, goutteux, mariés ou boudeurs, vous lui êtes également inutiles. Cependant, il faut qu'elle vous nourrisse tous, et c'est à qui de vous se plaindra d'elle. Quand viendra le jour de la république, elle s'affranchira de toutes vos exigences, et ce sera justice. »

Ces choses communes, mais évidentes, offensaient le colonel comme autant d'injures personnelles, et Ralph qui, avec tout son bon sens, ne comprenait pas que la petiteesse d'esprit d'un homme qu'il estimait pût aller aussi loin, s'habituaient à le choquer sans ménagement.

Avant l'arrivée de Raymon, entre ces deux hommes il y avait une convention tacite d'éviter tout sujet de contestation délicate, où des intérêts irritables eussent pu se froisser mutuellement. Mais Raymon apporta dans leur solitude toutes les subtilités de langage, toutes les petites perfidies de la civilisation. Il leur apprit qu'on peut tout se dire, tout se reprocher, et se retrancher toujours derrière le prétexte de la discussion. Il introduisit chez eux l'usage de disputer, alors toléré dans les salons, parce

que les passions haineuses des Cent-Jours avaient fini par s'amortir et se fondre en nuances diverses. Mais le colonel avait conservé toute la verdeur des siennes, et Ralph tomba dans une grande erreur en pensant qu'il pourrait entendre le langage de la raison. M. Delmare s'agit de jour en jour contre lui, et se rapprocha de Raymon, qui, sans faire de concessions trop larges, savait prendre des formes gracieuses pour ménager son amour-propre.

C'est une grande imprudence d'introduire la politique comme passe-temps dans l'intérieur des familles. S'il en existe encore aujourd'hui de paisibles et d'heureuses, je leur conseille de ne s'abonner à aucun journal, de ne pas lire le plus petit article du budget, de se retrancher au fond de leurs terres comme dans une oasis, et de tracer une ligne infranchissable entre elles et le reste de la société; car si elles laissent le bruit de nos contestations arriver jusqu'à elles, c'en est fait de leur union et de leur repos. On n'imagine pas ce que les divisions d'opinions apportent d'aigreur et de fiel entre les proches; ce n'est la plupart du temps qu'une occasion pour se reprocher les défauts du caractère, les travers de l'esprit et les vices du cœur.

On n'eût pas osé se traiter de fourbe, d'imbécile, d'ambitieux et de poltron. On enferme les mêmes idées sous le nom de *jésuite*, de *royaliste*, de *révolutionnaire* et de *juste-milieu*. Ce sont d'autres mots, mais ce sont les mêmes injures, d'autant plus poignantes qu'on s'est permis réciproquement de se poursuivre et de s'attaquer sans relâche, sans indulgence, sans retenue. Alors plus de tolérance pour les fautes mutuelles, plus d'esprit de charité, plus de réserve généreuse et délicate; on ne se passe plus rien, on rapporte tout à un sentiment politique, et sous ce masque on exhale sa haine et sa vengeance. Heureux habitants des campagnes, s'il est encore des campagnes en France, fuyez, fuyez la politique, et lisez *Peau d'âne* en famille! Mais telle est la contagion, qu'il n'est plus de retraite assez obscure, de solitude assez profonde pour cacher et protéger l'homme qui veut soustraire son cœur débonnaire aux orages de nos discordes civiles.

Le petit château de la Brie s'était en vain défendu quelques années contre cet envahissement funeste; il perdit enfin son insouciance, sa vie intérieure et active, ses longues soirées de silence et de méditation. Des disputes bruyantes réveillèrent ses échos endormis, des paroles d'amertume et de menace effrayèrent les chérubins fanés qui souriaient depuis cent ans dans la poussière des lambris. Les émotions de la vie actuelle pénétrèrent dans cette vieille demeure, et toutes ces recherches surannées, toutes ces débris d'une époque de plaisir et de légèreté, virent, avec terreur, passer notre époque de doutes et de déclamations, représentée par trois personnes qui s'enternaient ensemble chaque jour pour se quereller du matin au soir.

## XV.

Malgré ces dissensions continuelles, madame Delmare se livrait à l'espoir d'un riant avenir avec la confiance de son âge. C'était son premier bonheur; et son ardente imagination, son cœur jeune et riche, savaient le parler de tout ce qui lui manquait. Elle était ingénieuse à se créer des jouissances vives et pures, à se restituer le complément des faveurs précieuses de sa destinée. Raymon l'aimait. En effet, il ne mentait pas lorsqu'il lui disait qu'elle était le seul amour de sa vie; il n'avait jamais aimé si purement ni si longtemps. Pres d'elle il oubliait tout ce qui n'était pas elle; le monde et la politique s'effaçaient de son souvenir; il se plaisait à cette vie intérieure, à ces habitudes de famille qu'elle lui créait. Il admirait la patience et la force de cette femme; il s'étonnait au contraste de son esprit avec son caractère; il s'étonnait surtout qu'après tant de solennité dans leur premier pacte, elle se montrât si peu exigeante, heureuse de si furtifs et de si rares bonheurs, confiante avec tant d'abandon et d'aveuglement. C'est que l'amour était dans son cœur une passion neuve et généreuse; c'est que mille sentiments

déliés et nobles s'y rattachaient et lui donnaient une force que Raymon ne pouvait pas comprendre.

Pour lui, il souffrit d'abord de l'éternelle présence du mari ou du cousin. Il avait songé à traiter cet amour comme tous ceux qu'il connaissait; mais bientôt Indiana le força à s'élever jusqu'à elle. Sa résignation à supporter la surveillance, l'air de bonheur avec lequel elle le contemplant à la dérobée, ses yeux qui avaient pour lui un éloquent et muet langage, son sublime sourire lorsque dans la conversation une allusion soudaine rapprochait leurs cœurs; ce furent bientôt là des plaisirs fins et recherchés que Raymon comprit, grâce à la délicatesse de son esprit et à la culture de l'éducation.

Quelle différence entre cet être chaste qui semblait ignorer la possibilité d'un dévouement à son amour, et toutes ces femmes occupées seulement de le hâter en feignant de le luiir! Lorsque par hasard Raymon se trouvait seul avec elle, les joues d'Indiana ne s'animaient pas d'un coloris plus chaud, elle ne détournait pas ses regards avec embarras. Non, ses yeux limpides et calmes le contemplaient toujours avec ivresse; le sourire des anges reposait toujours sur ses lèvres roses comme celles d'une petite fille qui n'a connu encore que les baisers de sa mère. A la voir si confiante, si passionnée, si pure, vivant tout entière de la vie du cœur, et ne comprenant pas qu'il y eût des tortures dans celui de son amant lorsqu'il était à ses pieds, Raymon n'osait plus être homme, dans la crainte de lui paraître au-dessous de ce qu'elle l'avait rêvé, et par amour-propre il se faisait vertueux comme elle.

Ignorante comme une vraie créole, madame Delmare n'avait jusque-là jamais songé à peser les graves intérêts que maintenant on discutait chaque jour devant elle. Elle avait été élevée par sir Ralph, qui avait une médiocre opinion de l'intelligence et du raisonnement chez les femmes, et qui s'était borné à lui donner quelques connaissances positives et d'un usage immédiat. Elle savait donc à peine l'histoire abrégée du monde, et toute dissertation sérieuse l'accablait d'ennui. Mais quand elle entendit Raymon appliquer à ces arides matières toute la grâce de son esprit, toute la poésie de son langage, elle écouta et essaya de comprendre; puis elle hasarda timidement de naïves questions qu'une fille de dix ans élevée dans le monde eût habilement résolues. Raymon se plut à éclairer cet esprit vierge qui semblait devoir s'ouvrir à ses principes; mais, malgré l'empire qu'il exerçait sur son âme neuve et ingénue, ses sophismes rencontrèrent quelquefois de la résistance.

Indiana opposait aux intérêts de la civilisation érigés en principes, les idées droites et les lois simples du bon sens et de l'humanité; ses objections avaient un caractère de franchise sauvage qui embarrassait quelquefois Raymon, et qui le charmait toujours par son originalité enfantine. Il s'appliquait comme à un travail sérieux, il se faisait une tâche importante de l'amener peu à peu à ses croyances, à ses principes. Il eût été fier de régner sur cette conviction si consciencieuse et si naturellement éclairée; mais il eut quelque peine à y parvenir. Les systèmes généreux de Ralph, sa haine rigide pour les vices de la société, son âpre impatience de voir régner d'autres lois et d'autres mœurs, c'étaient bien là des sympathies auxquelles répondaient les souvenirs malheureux d'Indiana. Mais tout à coup Raymon tuait son adversaire en lui démontrant que cette aversion pour le présent était l'ouvrage de l'égoïsme; il peignait avec chaleur ses propres affections, son dévouement à la famille royale, qu'il savait parer de tout l'héroïsme d'une fidélité dangereuse, son respect pour la croyance persécutée de ses pères, ses sentiments religieux qu'il ne raisonnait pas, et qu'il conservait par instinct et par besoin, disait-il. Et puis le bonheur d'aimer ses semblables, de tenir à la génération présente par tous les liens de l'honneur et de la philanthropie; le plaisir de rendre des services à son pays, en repoussant des innovations dangereuses, en maintenant la paix intérieure, en donnant, s'il le fallait, tout son sang pour épargner une goutte de sang au dernier de ses compatriotes! il peignait toutes ces bénignes utopies avec tant

d'art et de charme qu'Indiana se laissait entraîner au besoin d'aimer et de respecter tout ce qu'aimait et respectait Raymon. Au fait, il était prouvé que Ralph était un égoïste; quand il soutenait une idée généreuse, on souriait; il était *arêré* que son esprit et son cœur étaient alors en contradiction. Ne valait-il pas mieux croire Raymon, qui avait une âme si chaleureuse, si large et si expansive?

Il y avait pourtant bien des moments où Raymon oubliait à peu près son amour pour ne songer qu'à son antipathie. Auprès de madame Delmare il ne voyait que sir Ralph, qui, avec son rude et froid bon sens, osait s'attaquer à lui, homme supérieur, qui avait terrassé de si nobles ennemis. Il était humilié de se voir aux prises avec un si pauvre adversaire, et alors il l'accablait du poids de son éloquence; il mettait en œuvre toutes les ressources de son talent, et Ralph, étourdi, lent à rassembler ses idées, plus lent encore à les exprimer, subissait la conscience de sa faiblesse.

Dans ces moments-là, il semblait à Indiana que Raymon était tout à fait distrait d'elle; elle avait des mouvements d'inquiétude et d'effroi en songeant que peut-être tous ces nobles et grands sentiments si bien dits n'étaient que le pompeux étalage des mots, l'ironique faconde de l'avocat, s'écouant lui-même et s'exerçant à la comédie sentimentale qui doit surprendre la bonhomie de l'auditoire. Elle tremblait surtout lorsqu'en rencontrant son regard elle croyait y voir briller, non le plaisir d'avoir été compris par elle, mais l'amour-propre triomphant d'avoir fait un beau plaidoyer. Elle avait peur alors, et songeait à Ralph, l'égoïste, envers qui l'on était injuste peut-être; mais Ralph ne savait rien dire pour prolonger cette incertitude, et Raymon était habile à la dissiper.

Il n'y avait donc qu'une existence vraiment troublée, qu'un bonheur vraiment gâté dans cet intérieur; c'était l'existence, c'était le bonheur de Ralph, homme malheureusement né, pour qui la vie n'avait jamais eu d'aspects brillants, de joies pleines et pénétrantes; grande et obscure infortune que personne ne plaignait et qui ne se plaignait à personne; destinée vraiment maudite, mais sans poésie, sans aventure; destinée commune, bourgeoise et triste, qu'aucune amitié n'avait adoucie, qu'aucun amour n'avait charmée, qui se consumait en silence avec l'héroïsme que donnent l'amour de la vie et le besoin d'espérer; être isolé qui avait eu un père et une mère comme tout le monde, un frère, une femme, un fils, une amie, et qui n'avait jamais rien recueilli, rien gardé de toutes ces affections; étranger dans la vie, qui passait mélancolique et nonchalant, n'ayant pas même ce sentiment exalté de son infortune qui fait trouver du charme dans la douleur.

Malgré la force de son caractère, cet homme se sentit quelquefois découragé de la vertu. Il haïssait Raymon, et d'un mot il pouvait le chasser du Lagny; mais il ne le fit pas, parce que Ralph avait une croyance, une seule qui était plus forte que les mille croyances de Raymon. Ce n'était ni l'église, ni la monarchie, ni la société, ni la réputation, ni les lois, qui lui dictaient ses sacrifices et son courage, c'était la conscience.

Il avait vécu tellement seul, qu'il n'avait pu s'habituer à compter sur les autres; mais aussi, dans cet isolement, il avait appris à se connaître lui-même. Il s'était fait un ami de son propre cœur; à force de se replier en lui et de se demander la cause des injustices d'autrui, il s'était assuré qu'il ne les méritait par aucun vice; et il ne s'en irritait plus, parce qu'il faisait peu de cas de sa personne, qu'il savait être insipide et commune. Il comprenait l'indifférence dont il était l'objet, et il en avait pris son parti; mais son âme lui disait qu'il était capable de ressentir tout ce qu'il n'inspirait pas, et s'il était disposé à pardonner tout aux autres, il était décidé à ne rien tolérer en lui. Cette vie tout intérieure, ces sensations tout intimes, lui donnaient toutes les apparences de l'égoïsme, et peut-être rien n'y ressemble davantage que le respect de soi-même.

Cependant, comme il arrive souvent qu'en voulant trop bien faire nous faisons moins bien, il arriva que sir Ralph commit une grande faute par un scrupule de délicatesse,

et causa un mal irréparable à madame Delmare, dans la crainte de charger sa conscience d'un reproche. Cette faute fut de ne pas l'instruire des causes véritables de la mort de Noun. Sans doute, alors, elle eût réfléchi aux dangers de son amour pour Raymon; mais nous verrons plus tard pourquoi M. Brown n'osa éclairer sa conscience, et quels scrupules pénibles lui firent garder le silence sur un point si important. Quand il se décida à le rompre, il était trop tard; Raymon avait eu le temps d'établir son empire.

Un événement inattendu venait d'ébranler l'avenir du colonel et de sa femme; une maison de commerce de Belgique, sur laquelle reposait toute la prospérité de l'entreprise Delmare, avait fait tout à coup faillite, et le colonel, à peine rétabli, venait de partir en toute hâte pour Anvers.

Le voyant encore si faible et si souffrant, sa femme avait voulu l'accompagner; mais M. Delmare, menacé d'une ruine complète, et résolu de faire honneur à tous ses engagements, craignit que son voyage n'eût l'air d'une fuite, et voulut laisser sa femme au Lagny comme une caution de son retour. Il refusa de même la compagnie de sir Ralph, et le pria de rester pour servir d'appui à madame Delmare, en cas de tracasseries de la part des créanciers inquiets ou pressés.

Au milieu de ces circonstances fâcheuses, Indiana ne s'éffraya que de la possibilité de quitter le Lagny et de s'éloigner de Raymon; mais il la rassura en lui démontrant que le colonel irait indubitablement à Paris. Il lui jura qu'il la suivrait d'ailleurs en quelque lieu et sous quelque prétexte que ce fût, et la crédule femme s'estima presque heureuse d'un malheur qui lui permettait d'éprouver l'amour de Raymon. Quant à lui, un espoir vague, une pensée irritante et continuelle l'absorbait depuis la nouvelle de cet événement: il allait enfin se trouver seul avec Indiana; ce serait la première fois depuis six mois. Elle n'avait jamais semblé chercher à l'éviter, et, quoique peu pressé de triompher d'un amour dont la chasteté naïve avait pour lui l'attrait de la singularité, il commençait à sentir qu'il était de son honneur de le conduire à un résultat. Il repoussait avec probité toute insinuation malicieuse sur ses relations avec madame Delmare; il assurait fort modestement qu'il n'existait entre elle et lui qu'une douce et calme amitié; mais, pour rien au monde, il n'eût voulu avouer, même à son meilleur ami, qu'il était aimé passionnément depuis six mois, et qu'il n'avait encore rien obtenu de cet amour.

Il fut un peu trompé dans son attente en voyant que sir Ralph semblait déterminé à remplacer M. Delmare pour la surveillance, qu'il s'établissait au Lagny dès le matin et ne retournait à Bellerive que le soir; même, comme ils avaient, pendant quelque temps, la même route à suivre pour gagner leurs gîtes respectifs, Ralph mettait une insupportable affectation de politesse à conformer son départ à celui de Raymon. Cette contrainte devint bientôt odieuse à M. de Ramière, et madame Delmare crut y voir, en même temps qu'une délicate injurieuse pour elle, l'intention de s'arroger un pouvoir despotique sur sa conduite.

Raymon n'osait demander une entrevue secrète; chaque fois qu'il avait fait cette tentative, madame Delmare lui avait rappelé certaines conditions établies entre eux. Cependant huit jours s'étaient déjà écoulés depuis le départ du colonel; il pouvait être bientôt de retour; il fallait profiter de l'occasion. Céder la victoire à sir Ralph était un déshonneur pour Raymon. Il glissa un matin la lettre suivante dans la main de madame Delmare:

« Indiana! vous ne m'aimez donc pas comme je vous aime? Mon ange! je suis malheureux, et vous ne le voyez pas. Je suis triste, inquiet de votre avenir, non du mien; car, en quelque lieu que vous soyez, j'ai vu vivre et mourir. Mais la misère m'étraine pour vous; débile et frêle comme vous l'êtes, ma pauvre enfant, comment supporteriez-vous les privations? Vous avez un cousin riche et libéral, votre mari acceptera peut-être de sa main ce qu'il refusera de la mienne. Ralph adoucira votre sort, et moi, je ne ferai rien pour vous!



Ne reconnaissez-vous donc pas ceux-là. (Page 44.)

« Voyez, voyez bien, chère amie, que j'ai sujet d'être sombre et chagrin. Vous, vous êtes héroïque, vous riez de tout, vous ne voulez pas que je m'afflige. Ah ! que j'ai besoin de vos douces paroles, de vos doux regards pour soutenir mon courage ! Mais, par une inconcevable fatalité, ces jours que j'espérais passer librement à vos genoux ne m'ont apporté qu'une contrainte encore plus cuisante.

« Dites donc un mot, Indiana, afin que nous soyons seuls au moins une heure, que je puisse pleurer sur vos blanches mains, vous dire tout ce que je souffre, et qu'une parole de vous me console et me rassure.

« Et puis, Indiana, j'ai un caprice d'enfant, un vrai caprice d'amant : je voudrais entrer dans votre chambre. Ah ! ne vous alarmez pas, ma douce créole ! Je suis payé, non pas seulement pour vous respecter, mais pour vous craindre ; c'est pour cela précisément que je voudrais entrer dans votre chambre, m'agenouiller à cette place où je vous ai vue si irritée contre moi, et où, malgré mon audace, je n'ai pas osé vous regarder. Je voudrais me prosterner là, y passer une heure de recueillement et de bonheur ; pour toute faveur, Indiana, je te demanderais

de poser ta main sur mon cœur et de le purifier de son crime, de le calmer s'il battait trop vite, et de lui rendre toute ta confiance si tu me trouves enfin digne de toi. Oh ! oui ! je voudrais te prouver que je le suis maintenant, que je te connais bien, que je te rends un culte plus pur et plus saint que jamais jeune fille n'en rendit à sa madone ! Je voudrais être sûr que tu ne me crains plus, que tu m'estimes autant que je te vénère ; appuyé sur ton cœur, je voudrais vivre une heure de la vie des anges. Dis, Indiana, le veux-tu ? Une heure, la première, la dernière peut-être !

« Il est temps de m'absoudre, Indiana, de me rendre ta confiance si cruellement ravie, si chèrement rachetée. N'es-tu pas contente de moi ? dis, n'ai-je pas passé six mois derrière ta chaise, bornant toutes mes voluptés à regarder ton cou de neige penché sur ton ouvrage, à travers les boucles de tes cheveux noirs ? à respirer le parfum qui émane de toi et que m'apportait vaguement l'air de la croisée où tu t'assieds ? Tant de soumission ne mérite donc pas la récompense d'un baiser ? un baiser de sœur, si tu veux, un baiser au front. Je resterai fidèle à nos conventions, je te le jure. Je ne demanderai rien... Mais



Indiana tremblait de tous ses membres. (Page 44.)

quoi ! cruelle, ne veux-tu rien m'accorder ? Est-ce donc de toi-même que tu as peur ? »

Madame Delmare monta dans sa chambre pour lire cette lettre ; elle y répondit sur-le-champ, et glissa la réponse avec une clef du parc qu'il connaissait trop bien.

« Moi, te craindre, Raymon ! Oh ! non, pas à présent. Je sais trop comme tu m'aimes, j'y crois avec trop d'ivresse. Viens donc, je ne me crains pas non plus ; si je t'aimais moins, je serais peut-être moins calme ; mais je t'aime comme tu ne le sais pas toi-même... Partez d'ici de bonne heure, afin d'ôter toute défiance à Ralph. Revenez à minuit ; vous connaissez le parc et la maison ; voici la clef de la petite porte, refermez-la sur vous. »

Cette confiance ingénue et généreuse fit rougir Raymon ; il avait cherché à l'inspirer avec l'intention d'en abuser ; il avait compté sur la nuit, sur l'occasion, sur le danger. Si Indiana avait montré de la crainte, elle était perdue ; mais elle était tranquille, elle s'abandonnait à sa foi ; il jura de ne pas l'en faire repentir. L'important, d'ailleurs, c'était de passer une nuit dans sa chambre, afin de ne pas être un sot à ses propres yeux, afin de rendre inutile la prudence de Ralph, et de pouvoir le railler inté-

rieurement. C'était une satisfaction personnelle dont il avait besoin.

## XV.

Mais ce soir-là Ralph fut vraiment insupportable ; jamais il ne fut plus lourd, plus froid et plus fastidieux. Il ne put rien dire à propos, et, pour comble de maladresse, la soirée était déjà fort avancée qu'il n'avait encore fait aucun préparatif de départ. Madame Delmare commençait à être mal à l'aise ; elle regardait alternativement la pendule qui marquait onze heures, la porte que le vent faisait grincer, et l'insipide figure de son cousin, qui, établi vis-à-vis d'elle sous le manteau de la cheminée, regardait paisiblement la braise sans paraître se douter de l'importunité de sa présence.

Cependant le masque immobile de sir Ralph, sa contenance pétrifiée, cachaient en cet instant de profondes et cruelles agitations. C'était un homme à qui rien n'échappait, parce qu'il observait tout avec sang-froid. Il n'avait pas été dupe du départ simulé de Raymon ; il s'apercevait



fort bien en ce moment des anxiétés de madame Delmare. Il en souffrait plus qu'elle-même, et il flottait irrésolu entre le desir de lui donner des avertissements salutaires et la crainte de s'abandonner à des sentiments qu'il désavouait; enfin l'intérêt de sa cousine l'emporta, et il rassembla toutes les forces de son âme pour rompre le silence.

« Cela me rappelle, lui dit-il tout à coup en suivant le cours de l'idée qui le préoccupait intérieurement, qu'il y a aujourd'hui un an nous étions assis, vous et moi, sous cette cheminée, comme nous voici maintenant; la pendule marquait à peu près la même heure, le temps était sombre et froid comme ce soir... Vous étiez souffrante, et vous aviez des idées tristes; ce qui me ferait presque croire à la vérité des pressentiments.

— Où veut-il en venir? pensa madame Delmare, en regardant son cousin avec une surprise mêlée d'inquiétude.

— Te souviens-tu, Indiana, continua-t-il, qu'il y a senti alors plus mal qu'à l'ordinaire? Moi, je me rappelle tes paroles comme si elles retentissaient encore à mes oreilles: « Vous me traiterez de folle, disais-tu. Mais il y a un danger qui se prépare autour de nous et qui pèse sur quelqu'un; sur moi, sans doute, ajoutas-tu; je me sens émue comme à l'approche d'une grande phase de ma destinée; j'ai peur... » Ce sont les propres expressions, Indiana.

— Je ne suis plus malade, répondit Indiana, qui était redevenue tout d'un coup aussi pâle qu'au temps dont parlait sir Ralph; je ne crois plus à ces vaines frayeurs...

— Moi, j'y crois, reprit-il, car ce soir-là tu fus prophète, Indiana; un grand danger nous menaçait, une influence funeste enveloppait cette paisible demeure...

— Mon Dieu! je ne vous comprends pas!

— Tu vas me comprendre, ma pauvre amie. C'est ce soir-là que Raymon de Ramière entra ici... Tu te souviens dans quel état...

Ralph attendit quelques instants sans oser lever les yeux sur sa cousine; comme elle ne répondit rien, il continua:

« Je fus chargé de le rendre à la vie et je le fis, autant pour te satisfaire que pour obéir aux sentiments de l'humanité; mais en vérité, Indiana, malheur à moi pour avoir conservé la vie de cet homme! C'est vraiment moi qui ai fait tout le mal.

— Je ne sais de quel mal vous voulez me parler, » répondit Indiana sèchement.

Elle était profondément blessée de l'explication qu'elle prévoyait.

« Je veux parler de la mort de cette infortunée, dit Ralph. Sans lui, elle vivrait encore; sans son fatal amour, cette belle et honnête fille qui vous chérissait serait encore à vos côtés... »

Jusque-là madame Delmare ne comprenait pas. Elle s'irritait jusqu'au fond de l'âme de la tournure étrange et cruelle que prenait son cousin pour lui reprocher son attachement à M. de Ramière.

« C'en est assez, » dit-elle en se levant.

Mais Ralph ne parut pas y prendre garde.

« Ce qui m'a toujours étonné, dit-il, c'est que vous n'avez pas deviné le véritable motif qui amenait ici M. de Ramière par-dessus les murs. »

Un rapide soupçon passa dans l'âme d'Indiana, ses jambes tremblèrent sous elle, et elle se rassit.

Ralph venait d'enfoncer le couteau et d'entamer une affreuse blessure. Il n'en vit pas plus tôt l'effet qu'il eut horreur de son ouvrage; il ne songeait plus qu'au mal qu'il venait de faire à la personne qu'il aimait le mieux au monde; il sentit son cœur se briser. Il eût pleuré amèrement alors s'il avait pu pleurer; mais l'infortuné n'avait pas le don des larmes, il n'avait rien de ce qui traucit eloquement le langage de l'âme; le sang-froid extérieur avec lequel il consumma cette opération cruelle lui donna l'air d'un bourreau aux yeux d'Indiana.

« C'est la première fois, lui dit-elle avec amertume, que je vois votre antipathie pour M. de Ramière employer des moyens indignes de vous; mais je ne vois pas en quoi il im-

porte à votre vengeance d'ontacher la mémoire d'une personne qui me fut chère, et que son malheur eût dû nous rendre sacrés. Je ne vous ai pas fait de questions, sir Ralph; je ne sais de quoi vous me parlez. Veuillez me permettre de n'en pas écouter davantage. »

Elle se leva, et laissa M. Brown étourdi et brisé.

Il avait bien prévu qu'il n'éclairerait madame Delmare qu'à ses propres dépens; sa conscience lui avait dit qu'il fallait parler, quoi qu'il en pût résulter, et il venait de le faire avec toute la brusquerie de moyens, toute la maladresse d'exécution dont il était capable. Ce qu'il n'avait pas bien apprécié, ce fut la violence d'un remède si tardif.

Il quitta le Lagny désespéré, et se mit à errer au milieu de la forêt dans une sorte d'égarement.

Il était minuit, Raymon était à la porte du parc. Il l'ouvrit; mais en entrant il sentit sa tête se refroidir. Que venait-il faire à ce rendez-vous? Il avait pris des résolutions vertueuses; serait-il donc récompensé par une chaste entrevue, par un baiser fraternel, des souffrances qu'il s'imposait en cet instant? Car si vous vous souvenez en quelles circonstances il avait jadis traversé ces allées et franchi ce jardin, la nuit, furtivement, vous comprendrez qu'il fallait un certain degré de courage moral pour aller chercher le plaisir sur une telle route et au travers de pareils souvenirs.

À la fin d'octobre, le climat des environs de Paris devient brumeux et humide, surtout le soir autour des rivières. Le hasard voulut que cette nuit-là fût blanche et opaque comme l'avaient été les nuits correspondantes du printemps précédent. Raymon marcha avec incertitude parmi les arbres enveloppés de vapeurs; il passa devant la porte d'un kiosque qui renfermait, l'hiver, une fort belle collection de géraniums. Il jeta un regard sur la porte, et son cœur battit malgré lui à l'idée extravagante qu'elle allait s'ouvrir peut-être et laisser sortir une femme enveloppée d'une pelisse... Raymon sourit de cette faiblesse superstitieuse, et continua son chemin. Néanmoins le froid l'avait gagné, et sa poitrine se resserrait à mesure qu'il approchait de la rivière.

Il fallait la traverser pour entrer dans le parterre, et le seul passage en cet endroit était un petit pont de bois jeté d'une rive à l'autre; le brouillard devenait plus épais encore sur le lit de la rivière, et Raymon se cramponna à la rampe pour ne pas s'égarer dans les roseaux qui croissaient autour de ses marges. La lune se levait alors, et, cherchant à percer les vapeurs, jetait des reflets incertains sur ces plantes agitées par le vent et par le mouvement de l'eau. Il y avait, dans la brise qui glissait sur les feuilles et frissonnait parmi les remous légers, comme des plaintes, comme des paroles humaines entrecoupées. Un faible sanglot partit à côté de Raymon, et un mouvement soudain ébranla les roseaux; c'était un courlis qui s'envolait à son approche. Le cri de cet oiseau des rivages ressemble exactement au vagissement d'un enfant abandonné; et quand il s'élança du creux des joncs, on dirait le dernier effort d'une personne qui se noie. Vous trouverez peut-être Raymon bien faible et bien pusillanime: ses dents se contractèrent, et il faillit tomber; mais il s'aperçut vite du ridicule de cette frayeur et franchit le pont.

Il en avait atteint la moitié lorsqu'une forme humaine à peine distincte se dressa devant lui, au bout de la rampe, comme si elle l'eût attendu au passage. Les idées de Raymon se confondirent, son cerveau bouleversé n'eut pas la force de raisonner; il retourna sur ses pas, et resta caché dans l'ombre des arbres, contemplant d'un œil fixe et terrifié cette vague apparition qui restait là flottante, incertaine, comme la brume de la rivière et le rayon tremblant de la lune. Il commençait à croire pourtant que la préoccupation de son esprit l'avait abusé, et que ce qu'il prenait pour une figure humaine n'était que l'ombre d'un arbre ou la tige d'un arbuste, lorsqu'il la vit distinctement se mouvoir, marcher et venir à lui.

En ce moment, si ses jambes ne lui eussent entièrement refusé le service, il se fût enfui aussi rapidement, aussi lâchement que l'enfant qui passe le soir auprès des cimè-

tières et qui croit entendre des pas aériens courir derrière lui sur la pointe des herbes. Mais il se sentit paralysé, et embrassa, pour se soutenir, le tronc d'un saule qui lui servit de refuge. Alors sir Ralph, enveloppé d'un manteau de couleur claire, qui, à trois pas, lui donnait l'aspect d'un fantôme, passa auprès de lui et s'enfonça dans le chemin qu'il venait de parcourir.

« Maladroit espion ! pensa Raymon en le voyant chercher la trace de ses pas. J'échapperai à ta lâche surveillance, et pendant que tu montes la garde ici, je serai heureux là-bas. »

Il franchit le pont avec la légèreté d'un oiseau et la confiance d'un amant. C'en était fait de ses terreurs ; Noun n'avait jamais existé, la vie positive se réveillait autour de lui ; Indiana était là-bas qui l'attendait, Ralph était là qui se tenait en faction pour l'empêcher d'avancer.

« Veille, dit joyeusement Raymon en l'apercevant de loin qui le cherchait sur une route opposée. Veille pour moi, bon Rodolphe Brown ; officieux ami, protège mon bonheur ; et si les chiens s'éveillent, si les domestiques s'inquiètent, tranquillise-les, impose-leur silence, en leur disant : C'est moi qui veille, dorsme en paix. »

Alors plus de scrupules, plus de remords, plus de vertu pour Raymon ; il avait acheté assez cher l'heure qui sonnait. Son sang glacé dans ses veines refluit maintenant vers son cerveau avec une violence délirante. Tout à l'heure les pâles terreurs de la mort, les rêves funèbres de la tombe ; à présent les fougueuses réalités de l'amour, les âpres joies de la vie. Raymon se retrouvait audacieux et jeune comme au matin, lorsqu'un rêve sinistre nous enveloppait de ses lindeuls et qu'un joyeux rayon du soleil nous réveille et nous ranime.

« Pauvre Ralph ! pensa-t-il en montant l'escalier dérobé d'un pas hardi et léger, c'est toi qui l'as voulu ! »

## TROISIÈME PARTIE.

### XVI.

En quittant sir Ralph, madame Delmare s'était enfermée dans sa chambre, et mille pensées orageuses s'étaient élevées dans son âme. Ce n'était pas la première fois qu'un soupçon vague jetait ses clartés sinistres sur le frère édifice de son bonheur. Déjà M. Delmare avait, dans la conversation, laissé échapper quelques-unes de ces indélicates plaisanteries qui passent pour des compliments. Il avait félicité Raymon de ses succès chevaleresques de manière à mettre presque sur la voie les oreilles étrangères à cette aventure. Chaque fois que madame Delmare avait adressé la parole au jardinier, le nom de Noun était venu, comme une fatale nécessité, se placer dans les détails les plus indifférents, et puis celui de M. de Ramière s'y était glissé aussi par je ne sais quel enchaînement d'idées qui semblait s'être emparé de la tête de cet homme et l'obséder malgré lui. Madame Delmare avait été frappée de ses questions étranges et maladroitement. Il s'égarait dans ses paroles pour la moindre affaire ; il semblait qu'il fût sous le poids d'un remords qu'il trahissait en s'efforçant de le cacher. D'autres fois, c'était dans le trouble de Raymon lui-même qu'Indiana avait trouvé ces indices qu'elle ne cherchait pas et qui la poursuivaient. Une circonstance particulière l'eût éclairé davantage si elle n'eût fermé son âme à toute méfiance. On avait trouvé au doigt de Noun une bague fort riche que madame Delmare lui avait vu porter quelque temps avant sa mort, et que la jeune fille prétendait avoir trouvée. Depuis, madame Delmare ne quitta plus ce gage de douleur, et souvent elle avait vu pâir Raymon au moment où il saisissait sa main pour la porter à ses lèvres. Une fois il l'avait suppliée de ne lui jamais parler de Noun, parce qu'il se regardait comme coupable de sa mort ; et comme elle cherchait à lui ôter cette idée douloureuse en prenant tout le tort sur elle, il lui avait répondu :

« Non, pauvre Indiana, ne vous accusez pas ; vous ne savez pas à quel point je suis coupable. »

Cette parole, dite d'un ton amer et sombre, avait effrayé madame Delmare. Elle n'avait pas osé insister, et maintenant qu'elle commençait à s'expliquer tous ces lambeaux de découvertes, elle n'avait pas encore le courage de s'y attacher et de les réunir.

Elle ouvrit sa fenêtre, et, voyant la nuit si calme, la lune si pâle et si belle derrière les vapeurs argentées de l'horizon, se rappelant que Raymon allait venir, qu'il était peut-être dans le parc, en songeant à tout le bonheur qu'elle s'était promis pour cette heure d'amour et de mystère, elle maudit Ralph, qui d'un mot venait d'empoisonner son espoir et de détruire à jamais son repos. Elle se sentit même de la haine pour lui, pour cet homme malheureux qui lui avait servi de père, et qui venait de sacrifier son avenir pour elle ; car son avenir, c'était l'amitié d'Indiana, c'était son seul bien, et il se résignait à le perdre pour la sauver.

Indiana ne pouvait pas lire au fond de son cœur, elle n'avait pu pénétrer celui de Raymon. Elle n'était point injuste par ingratitude, mais par ignorance. Ce n'était pas sous l'influence d'une passion forte qu'elle pouvait ressentir faiblement l'atteinte qu'on venait de lui porter. Un instant elle rejeta tout le crime sur Ralph, aimant mieux l'accuser que de soupçonner Raymon.

Et puis elle avait peu de temps pour se reconnaître, pour prendre un parti : Raymon allait venir. Peut-être même était-ce lui qu'elle voyait errer depuis quelques instants autour du petit pont. Quelle aversion Ralph ne lui eût-il pas inspirée en cet instant si elle l'eût deviné sous cette forme vague qui se perdait à chaque moment dans le brouillard, et qui, p'acée comme une ombre à l'entrée des Champs-Élysées, cherchait à en défendre l'approche au coupable !

Tout à coup il lui vint une de ces idées bizarres, incomplètes, que les êtres inquiets et malheureux sont seuls capables de rencontrer. Elle risqua tout son sort sur une épreuve délicate et singulière contre laquelle Raymon ne pouvait être en garde. Elle avait à peine préparé ce mystérieux moyen qu'elle entendit les pas de Raymon dans l'escalier dérobé. Elle courut lui ouvrir, et revint s'asseoir, si émue qu'elle se sentait près de tomber ; mais, comme dans toutes les crises de sa vie, elle conservait une grande netteté de jugement, une grande force d'esprit.

Raymon était encore pâle et haletant quand il poussa la porte, impatient de revoir la lumière, de ressaisir la réalité. Indiana lui tournait le dos, elle était enveloppée d'une pelisse double et de fourrure. Par un étrange hasard, c'était la même que Noun avait prise à l'heure du dernier rendez-vous pour aller à sa rencontre dans le parc. Je ne sais si vous vous souvenez que Raymon eut alors pendant un instant l'idée invraisemblable que cette femme enveloppée et cachée était madame Delmare. Maintenant, en retrouvant la même apparition tristement penchée sur une chaise, à la lueur d'une lampe vacillante et pâle, à cette même place ou tant de souvenirs l'attendaient, dans cette chambre où il n'était pas entré depuis la plus sinistre nuit de sa vie, et toute meublée de ses remords, il recula involontairement et resta sur le seuil, attachant son regard effrayé sur cette figure immobile, et tremblant comme un poltron qu'en se retournant elle ne lui ôtrât les traits livides d'une femme noyée.

Madame Delmare ne se doutait point de l'effet qu'elle produisait sur Raymon. Elle avait entouré sa tête d'un foulard des Indes, noué négligemment à la manière des créoles ; c'était la coiffure ordinaire de Noun. Raymon, vaincu par la peur, faillit tomber à la renverse, en croyant voir ses idées superstitieuses se réaliser. Mais, en reconnaissant la femme qu'il venait séduire, il oublia celle qu'il avait seduite, et s'avança vers elle. Elle avait l'air sérieux et réfléchi ; elle le regardait fixement, mais avec plus d'attention que de tendresse, et ne fit pas un mouvement pour l'attirer plus vite auprès d'elle.

Raymon, surpris de cet accueil, l'attribua à quelque élaste scrupule, à quelque délicate retenue de jeune femme. Il se mit à ses genoux en lui disant :

« Ma bien-aimée, avez-vous donc peur de moi ? »

Mais aussitôt il remarqua que madame Delmare tenait quelque chose qu'elle avait l'air d'étaler devant lui avec une badine all'etation de gravité. Il se pencha, et vit une masse de cheveux noirs irrégulièrement longs qui semblaient avoir été coupés à la hâte et qu'Indiana rassemblait et lissait dans ses mains.

« Les reconnaissez-vous ? » lui dit-elle en attachant sur lui ses yeux transparents d'où s'échappait un éclat pénétrant et bizarre.

Raymon hésita, repotta son regard sur le foulard dont elle était coiffée, et crut comprendre.

« Méchante enfant ! lui dit-il en prenant les cheveux dans sa main, pourquoi donc les avoir coupés ? Ils étaient si beaux, je les aimais tant !

— Vous me demandez hier, lui dit-elle avec une espèce de sourire, si je vous en ferais bien le sacrifice.

— O Indiana ! s'écria Raymon, tu sais bien que tu seras plus belle encore désormais pour moi. Donne-les-moi donc ; je ne veux pas les regretter à ton front, ces cheveux que j'admire chaque jour, et que maintenant je pourrai chaque jour baiser en liberté ; donne-les-moi pour qu'ils ne me quittent jamais... »

Mais en les prenant, en rassemblant dans sa main cette riche chevelure dont quelques tresses tombaient jusqu'à terre, Raymon crut y trouver quelque chose de sec et de rude que ses doigts n'avaient jamais remarqué sur les bandeaux du front d'Indiana. Il éprouva aussi je ne sais quel frisson nerveux en les sentant froids et lourds comme s'ils eussent été coupés depuis longtemps, en s'apercevant qu'ils avaient déjà perdu leur moteur parfumée et leur chaleur vitale. Et puis il les regarda de près, et leur chercha en vain ce reflet bleu qui les faisait ressembler à l'aile azurée du corbeau ; ceux-là étaient d'un noir négre, d'une nature indienne, d'une pesanteur morte...

Les yeux clairs et perçants d'Indiana suivaient toujours ceux de Raymon. Il les porta involontairement sur une cassette d'ébène entr'ouverte, d'où quelques mèches des mêmes cheveux s'échappaient encore.

« Ce ne sont pas les vôtres ! dit-il en détachant le mouchoir des Indes qui lui cachait ceux de madame Delmare.

Ils étaient dans leur entier et tombaient sur ses épaules dans tout leur luxe. Mais elle fit un mouvement pour le repousser, et lui montrant toujours les cheveux coupés :

« Ne reconnaissez-vous donc pas ceux-là ? lui dit-elle. Ne les avez-vous jamais admirés, jamais caressés ? Une nuit humide leur a-t-elle fait perdre tous leurs parfums ? N'avez-vous pas un souvenir, pas une larme pour celle qui portait cet anneau ? »

Raymon se laissa tomber sur une chaise ; les cheveux de Noun échappèrent à sa main tremblante. Tant d'émotions pénibles l'avaient épuisé. C'était un homme bilieux, dont le sang circulait vite, dont les nerfs s'irritaient profondément. Il trissonna de la tête aux pieds, et roula évanoui sur le parquet.

Quand il revint à lui, madame Delmare, à genoux près de lui, l'arrosait de larmes et lui demandait grâce ; mais Raymon ne l'aimait plus.

« Vous m'avez fait un mal horrible, lui dit-il ; un mal qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer. Vous ne me rendrez jamais, je le sens, la confiance que j'avais en votre cœur. Vous venez de me montrer combien il renferme de vengeance et de cruauté. Pauvre Noun ! pauvre fille infortunée ! c'est envers elle que j'ai eu des torts, et non envers vous ; c'est elle qui avait le droit de se venger, et qui ne l'a pas fait. Elle s'est tuée, afin de me laisser l'avenir. Elle a sacrifié sa vie à mon repos. Ce n'est pas vous, Madame, qui en eussiez fait autant !... Donnez-les-moi, ces cheveux, ils sont à moi, ils m'appartiennent ; c'est le seul bien qui me reste de la seule femme qui m'ait vraiment aimé. Malheureuse Noun ! tu étais digne d'un autre amour ! Et c'est vous, Madame, qui ne reprochez sa mort, vous que j'ai aimée au point de l'oublier, au point d'affronter les tortures affreuses du mordis ; vous qui, sur la foi d'un baiser, m'avez fait traverser cette rivière et franchir ce pont, seul, avec la terreur à mes côtés, poursuivi par les illusions infernales de mon

crime ! Et quand vous découvrez avec quelle passion délicate je vous aime, vous enlancez vos ongles de femme dans mon cœur, afin d'y chercher un reste de sang qui puisse couler encore pour vous ! Ah ! quand j'ai délaigué un amour si dévoué pour rechercher un amour si féroce, j'étais aussi insensé que coupable. »

Madame Delmare ne répondit rien. Immobile, pâle, avec ses cheveux épars et ses yeux fixes, elle fit pitié à Raymon. Il prit sa main.

« Et pourtant, lui dit-il, cet amour que j'ai pour toi est si aveugle que je puis encore oublier, je le sens, malgré moi, et le passé et le présent, et le forfait qui a flétri ma vie, et le crime que tu viens de commettre. Aime-moi encore, et je te pardonne. »

Le désespoir de madame Delmare réveilla le désir avec l'orgueil dans le cœur de son amant. En la voyant si effrayée de perdre son amour, si humble devant lui, si résignée à accepter ses lois pour l'avenir comme des justifications du passé, il se rappela dans quelles intentions il avait trompé la vigilance de Ralph, et comprit tous les avantages de sa position. Il affecta quelques instants une profonde tristesse, une rêverie sombre ; il répondit à peine aux larmes et aux caresses d'Indiana ; il attendit que son cœur se fût brisé dans les sanglots, qu'elle eût entrevu toute l'horreur de l'abandon, qu'elle eût usé toute sa force en déchirantes frayeurs ; et alors, quand il la vit à ses genoux, mourante, épuisée, attendant la mort d'un mot, il la saisit dans ses bras avec une rage convulsive et l'attira sur sa poitrine. Elle céda comme une faible enfant ; elle lui abandonna ses lèvres sans résistance. Elle était presque morte.

Mais tout à coup, s'éveillant comme d'un rêve, elle s'arracha à ses brûlantes caresses, s'enfuit au bout de la chambre, à l'endroit où le portrait de sir Ralph remplissait le panneau, et, comme si elle se fût mise sous la protection de ce personnage grave, au front pur, aux lèvres calmes, elle se serra contre lui, palpitante, égarée, et saisie d'une étrange frayeur. C'est ce qui fit penser à Raymon qu'elle s'était émue dans ses bras, qu'elle avait peur d'elle-même, qu'elle était à lui.

Il courut vers elle, l'arracha avec autorité de sa retraite, lui déclara qu'il était venu avec l'intention de tenir ses promesses, mais que sa cruauté envers lui l'avait affranchi de ses serments.

« Je ne suis plus maintenant, lui dit-il, ni votre esclave, ni votre allié. Je ne suis plus que l'homme qui vous aime éperdument et qui vous tient dans ses bras, méchante, capricieuse, cruelle, mais belle, folle et adorée. Avec des paroles de douceur et de confiance vous eussiez maîtrisé mon sang ; calme et généreuse comme hier, vous m'eussiez fait doux et résigné comme à l'ordinaire. Mais vous avez remué toutes mes passions, bouleversé toutes mes idées ; vous m'avez fait tour à tour malheureux, poltron, malade, furieux, désespéré. Il faut me faire heureux maintenant, ou je sens que je ne puis plus croire en vous, que je ne puis plus vous aimer, vous bénir. Pardon, Indiana, pardon ! si je t'effraie, c'est ta faute ; tu m'as fait tant souffrir que j'ai perdu la raison. »

Indiana tremblait de tous ses membres. Elle ignorait la vie au point de croire la résistance impossible ; elle était prête à céder par peur ce que par amour elle voulait refuser ; mais en se débattant faiblement dans les bras de Raymon, elle lui dit avec désespoir : « Vous seriez donc capable d'employer la force avec moi ? »

Raymon s'arrêta, frappé de cette résistance morale qui survivait à la résistance physique. Il la poussa vivement.

« Jamais ! s'écria-t-il ; plutôt mourir que de ne pas te tenir de toi seule ! »

Il se jeta à genoux, et tout ce que l'esprit peut mettre à la place du cœur, tout ce que l'imagination peut donner de poésie à l'ardeur du sang, il l'enferma dans une fervente et dangereuse prière. Et quand il vit qu'elle ne se rendait pas, il céda à la nécessité et lui reprocha de ne pas l'aimer ; lieu commun qu'il méprisait et qui le faisait sourire, presque honteux d'avoir affaire à une femme assez ingénue pour n'en pas sourire elle-même.

Ce reproche alla au cœur d'Indiana plus vite que toutes les exclamations dont Raymon avait brodé son discours.

Mais tout à coup elle se souvint :

« Raymon, lui dit-elle, celle qui vous aimait tant... celle dont nous parlions tout à l'heure... sans doute elle ne vous a rien refusé ? »

— Rien ! dit Raymon, impatienté de cet importun souvenir. Vous qui me la rappelez toujours, faites plutôt que j'oublie à quel point j'en fus aimé !

— Écoutez, reprit Indiana pensivo et grave ; ayez un peu de courage, il faut que je vous parle encore. Vous n'avez peut-être pas été aussi coupable envers moi que je le pensais. Il me serait doux de pouvoir vous pardonner ce que je regardais comme une mortelle offense... Dites-moi donc... quand je vous ai surpris là... pour qui veniez-vous ? pour elle ou pour moi ?... »

Raymon hésita ; puis, comme il pensa que la vérité serait bientôt connue de madame Delmare, qu'elle l'était peut-être déjà, il répondit :

« Pour elle. »

— Eh bien ! je l'aime mieux ainsi, dit-elle d'un air triste ; j'aime mieux une infidélité qu'un outrage. Soyez sincère jusqu'au bout, Raymon. Depuis quand étiez-vous dans ma chambre quand j'y entrai ? Songez que Ralph sait tout, et que si je voulais l'interroger...

— Il n'est pas besoin des délations de sir Ralph, Madame. J'étais ici depuis la veille.

— Et vous avez passé la nuit... dans cette chambre?... Votre silence me suffit. »

Tous deux restèrent sans parler pendant quelques instants ; Indiana, se levant, allait s'expliquer, lorsqu'un coup sec frappé à sa porte arrêta son sang dans ses artères. Raymon et elle demeurèrent immobiles, n'osant respirer.

Un papier glissa sous la porte. C'était un feuillet de calepin sur lequel ces mots presque illisibles étaient tracés au crayon :

« Votre mari est ici. »

RALPH. »

### XVIII.

« C'est une fausseté misérablement choisie, dit Raymon, dès que le faible bruit des pas de Ralph eut cessé d'être perceptible. Sir Ralph a besoin d'une leçon, et je la lui donnerai telle... »

— Je vous le défends, dit Indiana d'un ton froid et décidé : mon mari est ici ; Ralph n'a jamais menti. Nous sommes perdus vous et moi. Il fut un temps où cette idée m'eût glacée d'effroi ; aujourd'hui peu m'importe.

— Eh bien, dit Raymon en la saisissant dans ses bras avec enthousiasme, puisque la mort nous environne, sois à moi ! Pardonne-moi tout, et que dans cet instant suprême ta dernière parole soit d'amour, mon dernier souffle de bonheur.

— Cet instant de terreur et de courage eût pu être le plus beau de ma vie, dit-elle ; mais vous me l'avez gâté. » Un bruit de roues se fit entendre dans la cour de la ferme, et la cloche du château fut ébranlée par une main rude et impatiente.

« Je connais cette manière de sonner, dit Indiana attentive et froide, Ralph n'a pas menti, mais vous avez le temps de fuir ; partez !... »

— Non, je ne veux pas, s'écria Raymon ; je soupçonne quelque odieuse trahison, et vous n'en serez pas seule victime. Je reste, et ma poitrine vous protégera...

— Il n'y a pas de trahison... vous voyez bien que les domestiques s'éveillent et que la grille va être ouverte... Fuyez : les arbres du parterre vous cacheront ; et puis la lune ne paraît pas encore. Pas un mot de plus, partez ! »

Raymon fut forcé d'obéir ; mais elle l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier et jeta un regard scrutateur sur les massifs du parterre. Tout était silencieux et calme. Elle resta longtemps sur la dernière marche, écoutant avec terreur le bruit de ses pas sur le gravier, et ne son-

geant plus à son mari qui approchait. Que lui importaient ses soupçons et sa colère, pourvu que Raymon fût hors de danger ?

Pour lui, il franchissait, rapide et léger, la rivière et le parc. Il atteignit la petite porte, et, dans son trouble, il eut quelque peine à l'ouvrir. A peine fut-il dehors que sir Ralph se présenta devant lui et lui dit, avec le même sang-froid que s'il l'eût abordé dans un *roul* :

« Faites-moi le plaisir de me confier cette clef. Si on la cherche, il y aura peu d'inconvénients à ce qu'on la trouve dans mes mains. »

Raymon eût préféré la plus mortelle injure à cette ironie générosité.

« Je ne serais pas homme à oublier un service sincère, lui dit-il ; mais je suis homme à venger un affront et à punir une perfidie. »

Sir Ralph ne changea ni de ton ni de visage.

« Je ne veux pas de votre reconnaissance, répondit-il, et j'attends votre vengeance tranquillement ; mais ce n'est pas le moment de causer ensemble. Voici votre chemin, songez à l'honneur de madame Delmare. »

Et il disparut.

Cette nuit d'agitation avait tellement bouleversé la tête de Raymon, qu'il aurait cru volontiers à la magie dans cet instant. Il arriva avec le jour à Cerey, et se mit au lit avec la fièvre.

Pour madame Delmare, elle fit les honneurs du déjeuner à son mari et à son cousin avec beaucoup de calme et de dignité. Elle n'avait pas encore réfléchi à sa situation ; elle était tout entière sous l'influence de l'instinct qui lui imposait le sang-froid et la présence d'esprit. Le colonel était sombre et soucieux ; ses affaires cependant l'absorbaient seuls, et nul soupçon jaloux ne trouvait place dans ses pensées.

Raymon trouva vers le soir la force de s'occuper de son amour ; mais cet amour avait bien diminué. Il aimait les obstacles, mais il reculait devant les ennuis, et il en prévoyait d'innombrables, maintenant qu'Indiana avait le droit des reproches. Enfin il se rappela qu'il était de son honneur de s'informer d'elle ; et il envoya son domestique rôder autour du Lagny pour savoir ce qui s'y passait. Ce messager lui apporta la lettre suivante que madame Delmare lui avait remise :

« J'ai espéré cette nuit que je perdrais la raison ou la vie. Pour mon malheur j'ai conservé l'une et l'autre ; mais je ne me plaindrai pas, j'ai mérité les douleurs que j'éprouve ; j'ai voulu vivre de cette vie orageuse ; il y aurait lâcheté à reculer aujourd'hui. Je ne sais pas si vous êtes coupable, je ne veux pas le savoir ; nous ne reviendrons jamais sur ce sujet, n'est-ce pas ? Il nous fait trop de mal à tous deux ; qu'il en soit donc question maintenant pour la dernière fois.

« Vous m'avez dit un mot dont j'ai ressenti une joie cruelle. Pauvre Noun ! du haut des cieux pardonne-moi ; tu ne souffres plus, tu n'aimes plus, tu ne plains peut-être !... Vous m'avez dit, Raymon, que vous m'avez sacrifié cette infortunée, que vous m'aimiez plus qu'elle... Oh ! ne vous retractez pas ; vous l'avez dit ; j'ai tant besoin de le croire que je le crois. Et pourtant votre conduite cette nuit, vos instances, vos égarements, eussent dû m'en faire douter. J'ai pardonné au moment de trouble dont vous subissiez l'influence ; maintenant vous avez pu réfléchir, revenir à vous-même ; dites, voulez-vous renoncer à m'aimer de la sorte ? Moi qui vous aime avec le cœur, j'ai cru jusqu'ici que je pourrais vous inspirer un amour aussi pur que le mien. Et puis je n'avais pas trop réfléchi à l'avenir ; mes regards ne s'étaient pas portés bien loin, et je ne m'épouvantais pas de l'idée qu'un jour, vaincue par votre dévouement, je pourrais vous sacrifier mes scrupules et mes répugnances. Mais aujourd'hui il n'en peut être ainsi ; je ne puis plus voir dans cet avenir qu'une effrayante parité avec Noun. Oh ! n'être pas plus aimée qu'elle ne l'a été ! Si je le croyais !... Et pourtant elle était plus belle que moi, bien plus belle ! Pourquoi m'avez-vous préférée ? Il faut bien que vous m'aimiez autrement et mieux... Voi à ce que je voulais vous dire. Voulez-vous renoncer à être mon amant comme



vous avez été le sien ? En ce cas, je puis vous estimer encore, croire à vos remords, à votre sincérité, à votre amour ; sinon, ne pensez plus à moi, vous ne me reverrez jamais. J'en mourrai peut-être, mais j'aime mieux mourir que de descendre à n'être plus que votre maîtresse. »

Raymon se sentit embarrassé pour répondre. Cette fierté l'offensait ; il n'avait pas cru jusqu'alors qu'une femme qui s'était jetée dans ses bras pût lui résister ouvertement et raisonner sa résistance.

« Elle ne m'aime pas, se dit-il ; son cœur est sec, son caractère hautain. »

De ce moment il ne l'aima plus. Elle avait froissé son amour-propre ; elle avait déçu l'espoir d'un de ses triomphes, déjoué l'attente d'un de ses plaisirs. Pour lui, elle n'était même plus ce qu'avait été Nottin. Pauvre Indiana ! elle qui voulait être davantage ! Son amour passionné fut méconnu, sa confiance aveugle fut méprisée. Raymon ne l'avait jamais comprise : comment eût-il pu l'aimer longtemps ?

Alors il jura, dans son dépit, qu'il triompherait d'elle ; il ne le jura plus par orgueil, mais par vengeance. Il ne s'agissait plus pour lui de conquérir un bonheur, mais de punir un affront ; de posséder une femme, mais de la réduire. Il jura qu'il serait son maître, ne fût-ce qu'un jour, et qu'ensuite il l'abandonnerait pour avoir le plaisir de la voir à ses pieds.

Dans le premier mouvement, il écrivit cette lettre :

« Tu veux que je te promette... folle, y penses-tu ? Je promets tout ce que tu voudras, parce que je ne sais que t'obéir ; mais si je manque à mes serments, je ne serai coupable ni envers Dieu ni envers toi. Si tu m'aimais, Indiana, tu ne m'imposerais pas ces cruels tourments, tu ne m'exposerais pas à être parjure à ma parole, tu ne rougirais pas d'être ma maîtresse... mais vous croiriez vous avilir dans mes bras... »

Raymon sentit que l'aigreur perceait malgré lui ; il déchira ce fragment, et, après s'être donné le temps de la réflexion, il recommença :

« Vous avouez que vous avez failli perdre la raison cette nuit ; moi je l'avais entièrement perdue. J'ai été coupable... mais non, j'ai été fou. Oubliez ces heures de souffrance et de délire. Je suis calme à présent ; j'ai réfléchi, je suis encore digne de vous... Béni sois-tu, ange du ciel, pour m'avoir sauvé de moi-même, pour m'avoir rappelé comment je devais t'aimer. A présent, ordonne, Indiana ! je suis ton esclave, tu le sais bien. Je donnerais ma vie pour une heure passée dans tes bras, mais je puis souffrir toute une vie pour obtenir un de tes sourires. Je serai ton ami, ton frère, rien de plus. Si je souffre, tu ne le sauras pas. Si, près de toi, mon sang s'allume, si ma poitrine s'embrase, si un nuage passe sur mes yeux quand j'effleure ta main, si un doux baiser de tes lèvres, un baiser de sœur, brûle mon front, je commanderai à mon sang de se calmer, à ma tête de se refroidir, à ma bouche de te respecter. Je serai doux, je serai soumis, je serai malheureux, si tu dois être plus heureuse et jouir de mes angoisses, pourvu que je t'entende me dire encore que tu m'aimes. Oh ! dis-le-moi ; rends-moi ta confiance et ma joie ; dis-moi quand nous nous reverrons. Je ne sais ce qui a pu résulter des événements de cette nuit ; comment se fait-il que tu ne m'en parles pas, que tu me laisses souffrir depuis ce matin ? Carle vous a vous promener tous trois dans le parc. Le colonel était malade ou triste, mais non irrité. Ce Ralph ne nous aurait donc pas trahis ! Homme étrange ! Mais quel fond pouvons-nous faire sur sa discrétion, et comment oserai-je me montrer encore au Lagoy, maintenant que notre sort est entre ses mains ? Je l'oserai pourtant. S'il faut descendre jusqu'à l'implorer, j'humilierai ma fierté, je vaincrai mon aversion, je ferai tout plutôt que de te perdre. Un mot de toi, et je chargerai ma vie d'autant de remords que j'en pourrai porter ; pour toi j'abandonnerais ma mère elle-même ; pour toi je commettrais tous les crimes. Ah ! si tu comprenais mon amour, Indiana !... »

La plume tomba des mains de Raymon ; il était horriblement fatigué, il s'endormait. Il relut pourtant sa lettre

pour s'assurer que ses idées n'avaient pas subi l'influence du sommeil ; mais il lui fut impossible de se comprendre, tant sa tête se ressentait de l'épuisement de ses forces. Il senna son domestique, le chargea de partir pour le Lagoy avant le jour, et dormit de ce profond et précieux sommeil dont les gens satisfaits d'eux-mêmes connaissent seuls les paisibles voluptés.

Madame Delmare ne se coucha point ; elle ne s'aperçut pas de la fatigue ; elle passa la nuit à écrire, et quand elle reçut la lettre de Raymon, elle y répondit à la hâte :

« Merci, Raymon, merci ! vous me rendez la force et la vie. Maintenant je puis tout braver, tout supporter ; car vous m'aimez, et les plus rudes épreuves ne vous effraient pas. Oui, nous nous reverrons, nous braverons tout. Ralph fera de notre secret ce qu'il voudra ; je ne m'inquiète plus de rien, tu m'aimes ; je n'ai même plus peur de mon mari. »

« Vous voulez savoir où en sont nos affaires ?... j'ai oublié hier de vous en parler, et pourtant elles ont pris une tournure assez intéressante pour ma fortune. Nous sommes ruinés. Il est question de vendre le Lagoy ; il est même question d'aller vivre aux colonies... mais qu'importe tout cela ? je ne puis me résoudre à m'en occuper. Je sais bien que nous ne nous séparerons jamais... tu me l'as juré, Raymon ; je compte sur ta promesse, compte sur mon courage. Rien ne m'effraiera, rien ne me rebuera ; ma place est marquée à tes côtés, et la mort seule pourra m'en arracher. »

« Exaltation de femme ! dit Raymon en froissant ce billet. Les projets romanesques, les entreprises périlleuses flattent leur faible imagination, comme les aliments amers réveillent l'appétit des malades. J'ai réussi, j'ai ressaisi mon empire, et quant à ces folles imprudences dont on me menace, nous verrons bien ! Les voilà bien, ces êtres légers et menteurs, toujours prêts à entreprendre l'impossible et se faisant de la générosité une vertu d'apparat qui a besoin du scandale ! A voir cette lettre, qui croirait qu'elle compte ses baisers et lésine sur ses caresses ! »

Le jour même il se rendit au Lagoy. Ralph n'y était point. Le colonel reçut Raymon avec amitié et lui parla avec confiance. Il l'emmena dans le parc pour être plus à l'aise, et là il lui apprit qu'il était entièrement ruiné et que la fabrique serait mise en vente dès le lendemain. Raymon fit des offres de service ; Delmare refusa.

« Non, mon ami, lui dit-il, j'ai trop souffert de la pensée que je devais mon sort à l'obligeance de Ralph ; il me tardait de m'acquitter. La vente de cette propriété va me mettre à même de payer toutes mes dettes à la fois. Il est vrai qu'il ne me restera rien ; mais j'ai du courage, de l'activité et la connaissance des affaires ; l'avenir est devant nous. J'ai déjà élevé une fois l'édifice de ma petite fortune, je puis le recommencer. Je le dois pour ma femme, qui est jeune et que je ne veux pas laisser dans l'indigence. Elle possède encore une chétive habitation à l'île Bourbon, c'est là que je veux me retirer pour me livrer de nouveau au commerce. Dans quelques années, dans dix ans tout au plus, j'espère que nous nous reverrons... »

Raymon pressa la main du colonel, souriant en lui-même de voir sa confiance en l'avenir, de l'entendre parler de dix ans comme d'un jour lorsque son front chauve et son corps affaibli annonçaient une existence chancelante, une vie usée. Néanmoins il feignit de partager ses espérances.

« Je vois avec joie, lui dit-il, que vous ne vous laissez point abattre par ces revers ; je reconnais là votre cœur d'homme, votre intrépide caractère. Mais madame Delmare montre-t-elle le même courage ? Ne craignez-vous pas quelque résistance à vos projets d'expatriation ? »

— J'en suis fâché, répondit le colonel, mais les femmes sont faites pour obéir et non pour conseiller. Je n'ai point encore annoncé définitivement ma résolution à Indiana. Je ne vois pas, sauf vous, mon ami, ce qu'elle pourrait regretter beaucoup ici ; et pourtant, ne fût-ce que par esprit de contradiction, je prévois des larmes, des maux de nerfs... Le diable soit des femmes !... Enfin, c'est égal,



je compte sur vous, mon cher Raymon, pour faire entendre raison à la mienne. Elle a confiance en vous; employez votre ascendant à l'empêcher de pleurer; je déteste les pleurs.»

Raymon promit de revenir le lendemain annoncer à madame Delmare la décision de son mari.

« C'est un vrai service que vous me rendrez, dit le colonel; j'emmènerai Ralph à la ferme, afin que vous soyez libre de causer avec elle.»

« Eh bien! à la bonne heure! » pensa Raymon en s'en allant.

## XIX.

Les projets de M. Delmare s'accordaient assez avec le désir de Raymon; il prévoyait que cet amour, qui chez lui tirait à sa fin, ne lui apporterait bientôt plus que des importunités et des tracasseries; il était bien aise de voir les événements s'arranger de manière à le préserver des suites fastidieuses et inévitables d'une intrigue épuisée. Il ne s'agissait plus pour lui que de profiter des derniers moments d'exaltation de madame Delmare, et de laisser ensuite à son destin bienveillant le soin de le débarrasser de ses pleurs et de ses reproches.

Il se rendit donc au Lagny le lendemain, avec l'intention d'amener à son apogée l'enthousiasme de cette femme malheureuse.

« Savez-vous, Indiana, lui dit-il en arrivant, le rôle que votre mari m'impose auprès de vous? Étrange commission, en vérité! Il faut que je vous supplie de partir pour l'île Bourbon, que je vous exhorte à me quitter, à m'arracher le cœur et la vie. Croyez-vous qu'il ait bien choisi son avocat? »

La gravité sombre de madame Delmare imposa une sorte de respect aux artifices de Raymon.

« Pourquoi venez-vous me parler de tout ceci? lui dit-elle. Craignez-vous que je me laisse ébranler? Avez-vous peur que j'obéisse? Rassurez-vous, Raymon, mon parti est pris; j'ai passé deux nuits à le retourner sous toutes les faces, je sais à quoi je m'expose; je sais ce qu'il faudra braver, ce qu'il faudra sacrifier, ce qu'il faudra mépriser; je suis prête à franchir ce rude passage de ma destinée. Ne serez-vous point mon appui et mon guide? »

Raymon fut tenté d'avoir peur de ce sang-froid et de prendre au mot ces folles menaces; et puis il se retrancha dans l'opinion où il était qu'Indiana ne l'aimait point, et qu'elle appliquait maintenant à sa situation l'exagération de sentiments qu'elle avait puisée dans les livres. Il s'évertua à l'éloquence passionnée, à l'improvisation dramatique, afin de se maintenir au niveau de sa romanesque maîtresse, et il réussit à prolonger son erreur. Mais pour un auditeur calme et impartial, cette scène d'amour eût été la fiction théâtrale aux prises avec la réalité. L'enflure des sentiments, la poésie des idées chez Raymon, eussent semblé une froide et cruelle parodie des sentiments vrais qu'Indiana exprimait si simplement: à l'un l'esprit, à l'autre le cœur.

Raymon, qui craignait pourtant un peu l'accomplissement de ses promesses s'il ne minait pas avec adresse le plan de résistance qu'elle avait arrêté, lui persuada de feindre la soumission ou l'indifférence jusqu'au moment où elle pourrait se déclarer en rébellion ouverte. Il fallait, avant de se prononcer, lui dit-il, qu'ils eussent quitté le Lagny, afin d'éviter le scandale vis-à-vis des domestiques, et la dangereuse intervention de Ralph dans les affaires.

Mais Ralph ne quitta point ses amis malheureux. En vain il offrit toute sa fortune, et son château de Bellerive, et ses rentes d'Angleterre, et la vente de ses plantations aux colonies; le colonel fut inflexible. Son amitié pour Ralph avait diminué; il ne voulait plus rien lui devoir. Ralph, avec l'esprit et l'adresse de Raymon, eût pu le fléchir peut-être; mais quand il avait nettement déduit ses idées et déclaré ses sentiments, le pauvre baronnet croyait avoir tout dit, et il n'espérait jamais faire rétracter un

refus. Alors il affirma Bellerive, et suivit M. et madame Delmare à Paris, en attendant leur départ pour l'île Bourbon.

Le Lagny fut mis en vente avec la fabrique et les dépendances. L'hiver s'écoula triste et sombre pour madame Delmare. Raymon était bien à Paris, il la voyait bien tous les jours; il était attentif, affectueux; mais il restait à peine une heure chez elle. Il arrivait à la fin du dîner, et, en même temps que le colonel sortait pour ses affaires, il sortait aussi pour aller dans le monde. Vous savez que le monde était l'élément, la vie de Raymon; il lui fallait ce bruit, ce mouvement, cette foule, pour respirer, pour ressaisir tout son esprit, toute son aisance, toute sa supériorité. Dans l'intimité il savait se faire aimable, dans le monde il redevenait brillant; et alors ce n'était plus l'homme d'une coterie, l'ami de tel ou tel autre: c'était l'homme d'intelligence qui appartient à tous et pour qui la société est une patrie.

Et puis Raymon avait des principes, nous vous l'avons dit. Quand il vit le colonel lui témoigner tant de confiance et d'amitié, le regarder comme le type de l'honneur et de la franchise, l'établir comme médiateur entre sa femme et lui, il résolut de justifier cette confiance, de mériter cette amitié, de réconcilier ce mari et cette femme, de repousser de la part de l'une toute préférence qui eût pu porter préjudice au repos de l'autre. Il redevint moral, vertueux et philosophe. Vous verrez pour combien de temps.

Indiana, qui ne comprit point cette conversion, souffrit horriblement de se voir négligée; cependant elle eut encore le bonheur de ne pas s'avouer la ruine entière de ses espérances. Elle était facile à tromper; elle ne demandait qu'à l'être, tant sa vie réelle était amère et désolée! Son mari devenait presque insociable. En public il affectait le courage et l'insouciance stoïque d'un homme de cœur; rentré dans le secret de son ménage, ce n'était plus qu'un enfant irritable, rigoriste et ridicule. Indiana était la victime de ses ennuis, et il y avait, nous l'avouerons, beaucoup de sa propre faute. Si elle eût élevé la voix, si elle se fût plainte avec affection, mais avec énergie, Delmare, qui n'était que brutal, eût voulu de passer pour méchant. Rien n'était plus facile que d'attendrir son cœur et de dominer son caractère, quand on voulait descendre à son niveau et entrer dans le cercle d'idées qui étaient à la portée de son esprit. Mais Indiana était raide et hautaine dans sa soumission; elle obéissait toujours en silence, mais c'était le silence et la soumission de l'esclave qui s'est fait une vertu de la haine et un mérite de l'infortune. Sa résignation, c'était la dignité d'un roi qui accepte des fers et un cachot, plutôt que d'abdiquer sa couronne et de se dépouiller d'un vain titre. Une femme de l'espèce commune eût dominé cet homme d'une trempe vulgaire; elle eût dit comme lui et se fût réservé le plaisir de penser autrement; elle eût feint de respecter ses préjugés, et elle les eût foulés aux pieds en secret; elle l'eût caressé et trompé. Indiana voyait beaucoup de femmes agir ainsi; mais elle se sentait si au-dessus d'elles qu'elle eût rougi de les imiter. Vertueuse et chaste, elle se croyait dispensée de flatter son maître dans ses paroles, pourvu qu'elle le respectât dans ses actions. Elle ne voulait point de sa tendresse, parce qu'elle n'y pouvait pas répondre. Elle se fût regardée comme bien plus coupable de témoigner de l'amour à ce mari qu'elle n'aimait pas, que d'en accorder à l'amant qui lui en inspirait. Tromper, c'était là le crime à ses yeux, et vingt fois par jour elle se sentait prête à déclarer qu'elle aimait Raymon; la crainte seule de perdre Raymon la retenait. Sa froide obéissance irritait le colonel bien plus que ne l'eût fait une rébellion adroite. Si son amour-propre eût souffert de n'être pas le maître absolu dans sa maison, il souffrait bien davantage de l'être d'une façon odieuse ou ridicule. Il eût voulu convaincre, et il ne faisait que commander; régner, et il gouvernait. Parfois il donnait chez lui un ordre mal exprimé, ou bien il dictait sans réflexion des ordres nuisibles à ses propres intérêts. Madame Delmare les faisait exécuter sans examen, sans appel, avec l'indifférence du cheval qui traîne la charrue dans un



Indiana.

sens ou dans l'autre. Delmare, en voyant le résultat de ses idées mal comprises, de ses volontés méconnues, entraînait en fureur; mais quand elle lui avait prouvé d'un mot calme et glacial qu'elle n'avait fait qu'obéir strictement à ses arrêts, il était réduit à tourner sa colère contre lui-même. C'était pour cet homme, petit d'amour-propre et violent de sensations, une souffrance cruelle, un affront sanglant.

Alors il eût tué sa femme s'il eût été à Smyrne ou au Caire. Et pourtant il aimait au fond du cœur cette femme faible qui vivait sous sa dépendance et gardait le secret de ses torts avec une prudence religieuse. Il l'aimait ou il la plaignait, je ne sais lequel. Il eût voulu en être aimé; car il était vain de son éducation et de sa supériorité. Il se fût élevé à ses propres yeux si elle eût daigné s'abaisser jusqu'à entrer en capitulation avec ses idées et ses principes. Lorsqu'il pénétrait chez elle le matin avec l'intention de la quereller, il la trouvait quelquefois endormie, et il n'osait pas l'éveiller. Il la contemplait en silence; il s'effrayait de la délicatesse de sa constitution, de la pâleur de ses joues, de l'air de calme mélancolique, de malheur résigné, qu'exprimait cette figure immobile

et muette. Il trouvait dans ses traits mille sujets de reproche, de remords, de colère et de crainte; il rougissait de sentir l'influence qu'un être si frêle avait exercée sur sa destinée, lui, homme de fer, accoutumé à commander aux autres, à voir marcher à un mot de sa bouche les lourds escadrons, les chevaux fougueux, les hommes de guerre.

Une femme encore enfant l'avait donc rendu malheureux! Elle le forçait de rentrer en lui-même, d'examiner ses volontés, d'en modifier beaucoup, d'en rétracter plusieurs, et tout cela sans daigner lui dire: « Vous avez tort; je vous prie de faire ainsi. » Jamais elle ne l'avait imploré, jamais elle n'avait daigné se montrer son égale et s'avouer sa compagne. Cette femme, qu'il aurait brisée dans sa main s'il eût voulu, elle était là, chétive, rêvant d'un autre peut-être sous ses yeux, et le bravant jusque dans son sommeil. Il était tenté de l'étrangler, de la traîner par les cheveux, de la fouler aux pieds pour la forcer de crier merci, d'implorer sa grâce; mais elle était si jolie, si mignonne et si blanche, qu'il se prenait à avoir pitié d'elle, comme l'enfant s'attendrit à regarder l'oiseau qu'il voulait tuer. Et il pleurait comme une femme, cet



M. Delmare.

homme de bronze, et il s'en allait pour qu'elle n'eût pas le triomphe de le voir pleurer. En vérité, je ne sais lequel était plus malheureux d'elle ou de lui. Elle était cruelle par vertu, comme il était bon par faiblesse; elle avait de trop la patience qu'il n'avait pas assez; elle avait les défauts de ses qualités, et lui les qualités de ses défauts.

Autour de ces deux êtres si mal assortis se remuait une foule d'amis qui s'efforçaient de les rapprocher, les uns par désœuvrement d'esprit, les autres par importance de caractère, d'autres par suite d'une affection mal entendue. Les uns prenaient parti pour la femme, les autres pour le mari. Ces gens-là se querellaient entre eux à l'occasion de M. et madame Delmare, tandis que ceux-ci ne se querellaient point du tout; car, avec la systématique soumission d'Indiana, jamais, quoi qu'il fit, le colonel ne pouvait arriver à engager une dispute. Et puis venaient ceux qui n'y entendaient rien et qui voulaient se rendre nécessaires. Ceux-là conseillaient à madame Delmare la soumission, et ne voyaient pas qu'elle n'en avait que trop; d'autres conseillaient au mari d'être rigide et de ne pas laisser tomber son autorité en quenouille. Ces derniers, gens épais, qui se sentent si peu de chose qu'ils

craignent toujours qu'on leur marche sur le corps, et qui prennent fait et cause les uns pour les autres, forment une espèce que vous rencontrerez partout, qui s'embarasse continuellement dans les jambes d'autrui, et qui fait beaucoup de bruit pour être aperçue.

M. et madame Delmare avaient fait particulièrement des connaissances à Melun et à Fontainebleau. Ils retrouvèrent ces gens-là à Paris, et ce furent les plus à propos à la curée de médisance qui se faisait autour d'eux. L'esprit des petites villes est, vous le savez sans doute, le plus méchant qui soit au monde. Là, toujours les gens de bien sont méconnus, les esprits supérieurs sont ennemis du public. Faut-il prendre le parti d'un sot ou d'un manant, vous les verrez accourir. Avez-vous querelle avec quelqu'un, ils viennent y assister comme à un spectacle; ils ouvrent les paris; ils se ruent jusque sous vos semelles, tant ils sont avides de voir et d'entendre. Celui qui tombera, ils le couvriront de boue et de malédictions; celui qui a toujours tort, c'est le plus faible. Faites-vous la guerre aux préjugés, aux petitesesses, aux vices? vous les insultez personnellement; vous les attaquez dans ce qu'ils ont de plus cher, vous êtes perfide et dangereux. Vous

serez appelé en réparation devant les tribunaux par des gens dont vous ne savez pas le nom, mais que vous serez convaincu d'avoir désignés dans vos allusions malhonnêtes. Que voulez-vous que je vous dise ? Si vous en rencontrez qu'un seul, évitez de marcher sur son ombre, même au coucher du soleil, quand l'ombre d'un homme a trente pieds d'étendue ; tout ce terrain-là appartient à l'homme des petites villes, vous n'avez pas le droit d'y poser le pied. Si vous respirez l'air qu'il respire, vous lui faites tort, vous ruinez sa santé ; si vous buvez à sa fontaine, vous la desséchez ; si vous alimentez le commerce de sa province, vous faites enrichir les denrées qu'il achète ; si vous lui offrez du tabac, vous l'empoisonnez ; si vous trouvez sa fille jolie, vous voulez la séduire ; si vous vanter les vertus privées de sa femme, c'est une froide ironie, au fond du cœur vous la méprisez pour son ignorance ; si vous avez le malheur de trouver un compliment à faire chez lui, il ne le comprendra pas, et il ira dire partout que vous l'avez insulté. Prenez vos pénates et transportez-les au fond des bois, au sein des landes désertes. Là seulement, et tout au plus, l'homme des petites villes vous laissera en repos.

Même derrière la multiple enceinte des murs de Paris, la petite ville vint relancer ce pauvre ménage. Des familles aisées de Fontainebleau et de Melun vinrent s'établir pour l'hiver dans la capitale, et y importèrent les bienfaits de leurs mœurs provinciales. Les coteries s'élevèrent autour de Delmare et de sa femme, et tout ce qui est humainement possible fut tenté pour empirer leur position respective. Leur malheur s'en accrut, et leur mutuelle opinion reté n'en diminua pas.

Ralph eut le bon sens de ne pas se mêler de leurs différends. Madame Delmare l'avait soupçonné d'aigrir son mari contre elle, ou tout au moins de vouloir expulser Raymon de son intimité ; mais elle reconnut bientôt l'injustice de ses accusations. La parfaite tranquillité du colonel à l'égard de M. de Ramière lui fut un témoignage irrécusable du silence de son cousin. Elle sentit alors le besoin de le remercier ; mais il évita soigneusement toute explication à cet égard ; chaque fois qu'elle se trouva seule avec lui, il éluda ses tentatives et feignit de ne pas les comprendre. C'était un sujet si délicat, que madame Delmare n'eut pas le courage de forcer Ralph à l'aborder ; elle tâcha seulement, par ses soins affectueux, par ses attentions fines et tendres, de lui faire comprendre sa reconnaissance ; mais Ralph eut l'air de n'y pas prendre garde, et la fierté d'Indiana souffrit de l'orgueilleuse générosité qu'on lui témoignait. Elle craignit de jouer le rôle d'une femme coupable qui implore l'indulgence d'un témoin sévère ; elle redevint froide et contrainte avec le pauvre Ralph. Il lui sembla que sa conduite, en cette occasion, était le complément de son égoïsme ; qu'il l'aimait encore, bien qu'il ne l'estimât plus ; qu'il n'avait besoin que de sa société pour se distraire, des habitudes qu'elle lui avait créées dans son intérieur, des soins qu'elle lui prodiguait sans se lasser. Elle s'imagina que, du reste, il ne se souciait pas de lui trouver des torts envers son mari ou envers elle-même. « Voilà bien son mépris pour les femmes, pensa-t-elle ; elles ne sont à ses yeux que des animaux domestiques, propres à maintenir l'ordre dans une maison, à préparer les repas et à servir le thé. Il ne leur fait pas l'honneur d'entrer en discussion avec elles ; leurs fautes ne peuvent pas l'atteindre, pourvu qu'elles ne lui soient point personnelles, pourvu qu'elles ne dérangent rien aux habitudes matérielles de sa vie. Ralph n'a pas besoin de mon cœur ; pourvu que mes mains sachent apprêter son pudding et faire résonner pour lui les cordes de la harpe, que lui importent mon amour pour un autre, mes angoisses secrètes, mes impatiences mortelles sous le joug qui m'écrase ? Je suis sa servante, il ne m'en demande pas davantage. »

## XX.

Indiana ne faisait plus de reproches à Raymon ; il se défendait si mal qu'elle avait peur de le trouver trop

coupable. Il y avait une chose qu'elle redoutait bien plus que d'être trompée, c'était d'être abandonnée. Elle ne pouvait plus se passer de croire en lui, d'espérer l'avenir qu'il lui avait promis ; car la vie qu'elle passait entre M. Delmare et M. Ralph lui était devenue odieuse, et si elle n'eût compté se soustraire bientôt à la domination de ces deux hommes, elle se fût noyée aussi. Elle y pensait souvent ; elle se disait que, si Raymon la traitait comme Noun, il ne lui resterait plus d'autre ressource, pour échapper à un avenir insupportable, que de rejoindre Noun. Cette sombre pensée la suivait en tous lieux, et elle s'y plaisait.

Cependant l'époque fixée pour le départ approchait. Le colonel semblait fort peu s'attendre à la résistance que sa femme méditait ; chaque jour il mettait ordre à ses affaires, chaque jour il se libérait d'une de ses créances ; c'étaient autant de préparatifs que madame Delmare regardait d'un œil tranquille, sûre qu'elle était de son courage. Elle s'appropriait aussi de son côté à lutter contre les difficultés. Elle chercha à se faire d'avance un appui de sa tante, madame de Carvajal ; elle lui exprima ses répugnances pour ce voyage ; et la vieille marquise, qui fondait (en tout bien tout honneur) un grand espoir d'achalandage pour sa société sur la beauté de sa nièce, déclara que le devoir du colonel était de laisser sa femme en France ; qu'il y aurait de la barbarie à l'exposer aux fatigues et aux dangers d'une traversée, lorsqu'elle jouissait depuis si peu de temps d'une meilleure santé ; qu'en un mot c'était à lui d'aller travailler à sa fortune, à Indiana de rester auprès de sa vieille tante pour la soigner. M. Delmare considéra d'abord ces insinuations comme le radottage d'une vieille femme ; mais il fut forcé d'y faire plus d'attention lorsque madame de Carvajal lui fit entendre clairement que son héritage était à ce prix. Quoique Delmare aimât l'argent, comme un homme qui avait ardemment travaillé toute sa vie à en amasser, il avait de la fierté dans le caractère ; il se prononça avec fermeté, et déclara que sa femme le suivrait à tout risque. La marquise, qui ne pouvait croire que l'argent ne fût pas le souverain absolu de tout homme de bon sens, ne regarda pas cette réponse comme le dernier mot de M. Delmare ; elle continua à encourager la résistance de sa nièce, lui proposant de la couvrir aux yeux du monde du manteau de sa responsabilité. Il fallait toute l'indécence d'un esprit corrompu par l'intrigue et l'ambition, toute l'escobarderie d'un cœur déjeté par la dévotion d'apparat, pour pouvoir ainsi fermer les yeux sur les vrais motifs de rébellion d'Indiana. Sa passion pour M. de Ramière n'était plus un secret que pour son mari ; mais comme Indiana n'avait point encore donné prise au scandale, on se passait le secret tout bas, et madame de Carvajal en avait reçu la confiance de plus de vingt personnes. La vieille folle en était flattée ; tout ce qu'elle désirait, c'était de mettre sa nièce à la mode dans le monde, et l'amour de Raymon était un beau début. Ce n'était pourtant pas un caractère du temps de la régence que celui de madame de Carvajal ; la restauration avait donné une impulsion de vertu aux esprits de cette trempe ; et comme la conduite était exigée à la cour, la marquise ne haïssait rien tant que le scandale qui perd et qui ruine. Sous madame Dubarry elle eût été moins rigide dans ses principes ; sous la Dauphine elle devint collet monté. Mais tout ceci était pour les dehors, pour les apparences ; elle gardait son improbation et son mépris pour les fautes éclatantes, et, pour condamner une intrigue, elle en attendait toujours le résultat. Les infidélités qui ne passaient pas le seuil de la porte trouvaient grâce devant elle. Elle redevenait Espagnole pour juger les passions en deçà de la persienne ; il n'y avait de coupable à ses yeux que ce qui s'affichait dans la rue aux regards des passants. Aussi Indiana, passionnée et chaste, amoureuse et réservée, était un précieux sujet à produire et à exploiter ; une femme comme elle pouvait captiver les têtes culminantes de ce monde hypocrite, et résister aux dangers des plus délicates missions. Il y avait d'excellentes spéculations à tenter sur la responsabilité d'une âme si pure et d'une tête si ardente. Pauvre Indiana ! heureusement la fatalité

de son destin passa toutes ses espérances, et l'entraîna dans une voie de misère où l'affreuse protection de sa tante n'alla point la chercher.

Raymon ne s'inquiétait point de ce qu'elle allait devenir. Cet amour était déjà arrivé pour lui au dernier degré du dégoût, à l'ennui. Ennuyer, c'est descendre aussi bas qu'il est possible dans le cœur de ce qu'on aime. Heureusement pour les derniers jours de son illusion, Indiana ne s'en doutait pas encore.

Un matin, en rentrant du bal, il trouva madame Delmare dans sa chambre. Elle y était entrée à minuit; depuis cinq grandes heures elle l'attendait. On était aux jours les plus froids de l'année; elle était là sans feu, la tête appuyée sur ses mains, souffrant du froid et de l'inquiétude avec cette sombre patience que le cours de sa vie lui avait enseignée. Elle releva la tête quand elle le vit entrer, et Raymon, pétrifié de surprise, ne trouva sur son visage pâle aucune expression de dépit ou de reproche.

« Je vous attendais, lui dit-elle avec douceur; comme depuis trois jours vous n'êtes pas venu, et que dans cet intervalle il s'est passé des choses dont vous devez être informé sans retard, je suis sortie hier soir de chez moi pour venir vous les apprendre.

— C'est une imprudence incroyable! dit Raymon en refermant avec soin la porte sur lui; et mes gens qui vous savent ici! ils viennent de me le dire.

— Je ne me suis pas cachée, répondit-elle froidement; et quant au mot dont vous vous servez, je le crois mal choisi.

— J'ai dit imprudence, c'est folie que j'aurais dû dire.

— Moi, j'aurais dit courage. Mais n'importe; écoutez: M. Delmare veut partir pour Bordeaux dans trois jours, et de là pour les colonies. Il a été convenu entre vous et moi que vous me soustrairiez à la violence s'il l'employait: il est hors de doute qu'il en sera ainsi; car je me suis prononcée hier soir, et j'ai été enfermée dans ma chambre. Je me suis échappée par une fenêtre; voyez, mes mains sont en sang. Dans ce moment on me cherche peut-être; mais Ralph est à Belleville, et il ne pourra pas dire où je suis. Je suis décidée à me cacher jusqu'à ce que M. Delmare ait pris le parti de m'abandonner. Avez-vous songé à m'assurer une retraite, à préparer ma fuite? Il y a si longtemps que je n'ai pu vous voir seul que j'ignore où en sont vos dispositions; mais un jour que je vous témoignais des doutes sur votre résolution, vous m'avez dit que vous ne conceviez pas l'amour sans la confiance; vous m'avez fait remarquer que jamais vous n'aviez douté de moi, vous m'avez prouvé que j'étais injuste; et alors j'ai craint de rester au-dessous de vous si je n'ajurais ces soupçons puérils et ces mille exigences de femmes qui rapetissent les amours vulgaires. J'ai supporté avec résignation la brièveté de vos visites, la gêne de nos entretiens, l'empressement que vous sembliez mettre à éviter tout épanchement avec moi; j'ai gardé ma confiance en vous. Le ciel m'est témoin que lorsque l'inquiétude et l'épouvante me rongeaient le cœur, je les repoussais comme de criminelles pensées. Aujourd'hui, je viens chercher la récompense de ma foi; le moment est venu: dites, acceptez-vous mes sacrifices?

La crise était si pressante que Raymon ne se sentit plus le courage de feindre. Désespéré, furieux de se voir pris dans ses propres pièges, il perdit la raison et s'emporta en malédictions brutales et grossières.

« Vous êtes une folle! s'écria-t-il en se jetant sur son fauteuil. Où avez-vous rêvé l'amour? dans quel roman à l'usage des femmes de chambre avez-vous étudié la société, je vous prie? »

Puis il s'arrêta, s'apercevant qu'il était par trop rude, et cherchant dans sa pensée les moyens de lui dire ces choses en d'autres termes et de la renvoyer sans outrage.

Mais elle était calme comme une personne préparée à tout entendre.

« Continuez, dit-elle en croisant ses bras sur son cœur, dont les mouvements se paralysaient par degrés; je vous écoute, sans doute vous avez plus d'un mot à me dire. »

« Encore un effort d'imagination, encore une scène d'amour, » pensa Raymon. Et se levant avec vivacité :

« Jamais! s'écria-t-il, jamais je n'accepterai de tels sacrifices. Quand je t'ai dit que j'en aurais la force, je me suis vanté, Indiana, ou plutôt je me suis calomnié; car il n'est qu'un lâche qui puisse consentir à déshonorer la femme qu'il aime. Dans ton ignorance de la vie, tu n'as pas compris l'importance d'un pareil dessein, et moi, dans mon désespoir de te perdre, je n'ai pas voulu y réfléchir...

— La réflexion vous revient bien vite! dit-elle en lui retirant sa main qu'il voulait prendre.

— Indiana, reprit-il, ne vois-tu pas que tu m'imposes le déshonneur en te réservant l'héroïsme, et que tu me condamnes parce que je veux rester digne de ton amour? Pourrais-tu m'aimer encore, femme ignorante et simple, si je sacrifiais ta vie à mon plaisir, ta réputation à mes intérêts?

— Vous dites des choses bien contradictoires, dit Indiana; si, en restant près de vous, je vous donne du bonheur, que craignez-vous de l'opinion? Tenez-vous plus à elle qu'à moi?

— Eh! ce n'est pas pour moi que j'y tiens, Indiana!...

— C'est donc pour moi? J'ai prévu vos scrupules, et, pour vous affranchir de tout remords, j'ai pris l'initiative; je n'ai pas attendu que vous vinssiez m'arracher de mon ménage, je ne vous ai pas même consulté pour franchir à jamais le seuil de ma maison. Ce pas décisif, il est fait, et votre conscience ne peut vous le reprocher. A l'heure qu'il est, Raymon, je suis déshonorée. En votre absence, j'ai compté à cette pendule les heures qui consumaient mon opprobre; et maintenant, quoique le jour naissant trouve mon front aussi pur qu'il l'était hier, je suis une femme perdue dans l'opinion publique. Hier, il y avait encore de la compassion pour moi dans le cœur des femmes; aujourd'hui, il n'y aura plus que des mépris. J'ai pesé tout cela avant d'agir.

— Abominable prévoyance de femme! » pensa Raymon; et puis, luttant contre elle comme il eût fait contre un recors qui serait venu le saisir dans ses meubles :

« Vous vous exagérez l'importance de votre démarche, lui dit-il d'un ton caressant et paternel. Non, mon amie, tout n'est pas perdu pour une étourderie. J'imposerai silence à mes gens...

— Imposez-vous silence aux miens, qui sans doute me cherchent avec anxiété dans ce moment-ci? Et mon mari? pensez-vous qu'il me garde paisiblement le secret? pensez-vous qu'il veuille me recevoir demain, quand j'aurai passé toute une nuit sous votre toit? Me conseillerez-vous de retourner me mettre à ses pieds et de lui demander, en signe de grâce, qu'il veuille bien me remettre au cou la chaîne sous laquelle s'est brisée ma vie et flétrie ma jeunesse? Vous consentiriez sans regret à voir rentrer sous la domination d'un autre cette femme que vous aimez tant, quand vous êtes maître de son sort, quand vous pouvez la garder toute votre vie dans vos bras, quand elle est là en votre pouvoir, vous offrant d'y rester toujours! Vous n'auriez pas quelque répugnance, quelque frayeur à la rendre tout à l'heure à ce maître implacable qui ne l'attend peut-être que pour la tuer? »

Une idée rapide traversa le cerveau de Raymon. Le moment était venu de dompter cet orgueil de femme, ou il ne viendrait jamais. Elle venait lui offrir tous les sacrifices dont il ne voulait pas, et elle se tenait là devant lui avec la confiance hautaine qu'elle ne courait d'autres dangers que ceux qu'elle avait prévus. Raymon imaginait un moyen de se débarrasser de son importun dévouement ou d'en tirer quelque chose. Il était trop l'ami de Delmare, il devait trop d'égards à la confiance de cet homme pour lui ravir sa femme; il devait se contenter de la séduire.

« Tu as raison, mon Indiana, s'écria-t-il avec feu, tu me rends à moi-même, tu réveillés mes transports, que l'idée de tes dangers et la crainte de te nuire avaient glacés. Pardonne à ma puérile sollicitude et comprends tout ce qu'elle renferme de tendresse et de véritable amour.



Mais ta douce voix fait frémir tout mon sang, les paroles brûlantes versent du feu dans mes veines; pardonne, pardonne-moi d'avoir pu songer à autre chose qu'à cet ineffable instant où je te possède. Laisse-moi oublier tous les dangers qui nous pressent et te remercier à genoux du bonheur que tu m'apportes, laisse-moi vivre tout entier dans cette heure de délices que je passe à tes pieds et que tout mon sang ne paierait pas. Qu'il vienne donc te ravir à mes transports, ce mari stupide qui t'enferme et s'endort sur sa grossière violence? qu'il vienne t'arracher de mes bras, toi mon bien, ma vie! Désormais tu ne lui appartiens plus; tu es mon amante; n'a compagnie, ma maîtresse!... »

En plaidant ainsi, Raymon s'exalta peu à peu, comme il avait coutume de faire en plaidant ses passions. La situation était puissante, romanesque; elle offrait des dangers. Raymon avait le péril en véritable descendant d'une race de preux. Chaque bruit qu'il entendait dans la rue lui semblait être l'approche du mari venant réclamer sa femme et le sang de son rival. Chercher les voluptés de l'amour dans les émotions excitantes d'une telle position était un plaisir digne de Raymon. Pendant un quart d'heure il aima passionnément madame Delmare; il lui prodigua les séductions d'une éloquence brûlante. Il fut vraiment puissant dans son langage et vrai dans son jeu, cet homme dont la tête ardente traitait l'amour comme un art d'agrément. Il joua la passion à s'y tromper lui-même. Honte à cette femme imbécile! Elle s'abandonna avec délices à ces trompeuses démonstrations; elle se sentit heureuse, elle rayonna d'espoir et de joie; elle pardonna tout, elle faillit tout accorder.

Mais Raymon se perdit lui-même par trop de précipitation. S'il eût porté l'art jusqu'à prolonger vingt-quatre heures de plus la situation où Indiana était venue se risquer, elle était à lui peut-être. Mais le jour se levait vermeil et brillant; il jetait des torrents de lumière dans l'appartement, et le bruit du dehors croissait à chaque instant. Raymon lança un regard sur la pendule, qui marquait sept heures. « Il est temps d'en finir, pensa-t-il; d'un instant à l'autre Delmare peut arriver, et il faut qu'apparavant je la détermine à rentrer de bon gré chez elle. » Il devint plus pressant et moins tendre; la pâleur de ses lèvres trahissait le tourment d'une impatience plus impérieuse que délicate. Il y avait de la brusquerie et presque de la colère dans ses baisers. Indiana eut peur. Un bon ange étendit ses ailes sur cette âme chancelante et troublée; elle se réveilla et repoussa les attaques du vice égoïste et froid.

« Laissez-moi, dit-elle; je ne veux pas céder par faiblesse ce que je veux pouvoir accorder par amour ou par reconnaissance. Vous ne pouvez pas avoir besoin de preuves de mon affection; c'en est une assez grande que ma présence ici, et je vous apporte l'avenir avec moi. Mais laissez-moi garder toute la force de ma conscience pour lutter contre les obstacles puissants qui nous séparent encore; j'ai besoin de stoïcisme et de calme.

— De quoi me parlez-vous? » dit avec colère Raymon, qui ne l'écoutait pas et qui s'indignait de sa résistance.

Et, perdant tout à fait la tête dans cet instant de souffrance et de dépit, il la repoussa rudement, marcha dans la chambre la poitrine oppressée, la tête en feu; puis il prit une carafe et avala un grand verre d'eau qui calma tout d'un coup son délire et refroidit son amour. Alors il la regarda ironiquement et lui dit :

« Allons, Madame, il est temps de vous retirer. »

Un rayon de lumière vint enfin éclairer Indiana et lui montrer à nu l'âme de Raymon.

« Vous avez raison, » dit-elle; et elle se dirigea vers la porte.

« Prenez donc votre manteau et votre boa, lui dit-il en l'arrêtant.

— Il est vrai, répondit-elle, ces traces de ma présence pourraient vous compromettre.

— Vous êtes une enfant, lui dit-il d'un ton patelin en lui mettant son manteau avec un soin puéril; vous savez bien que je vous aime; mais vraiment vous prenez plaisir à me torturer, et vous me rendez fou. Attendez que

j'aie demandé un sacre. Si je le pouvais, je vous reconduirais jusque chez vous; mais ce serait vous perdre.

— Et croyez-vous donc que je ne sois pas déjà perdue? dit-elle avec amertume.

— Non, ma chérie, répondit Raymon, qui ne demandait plus qu'à lui persuader de le laisser tranquille. On ne s'est pas aperçu de votre absence, puisqu'on n'est pas encore venu vous demander ici. Quoiqu'on m'eût soupçonné le dernier, il était naturel d'aller faire des perquisitions chez toutes les personnes de votre connaissance. Et puis vous pouvez aller vous mettre sous la protection de votre tante; c'est même le parti que je vous conseille de prendre; elle conciliera tout. Vous serez censée avoir passé la nuit chez elle... »

Madame Delmare n'écoutait pas, elle regardait d'un air stupide le soleil large et rouge qui montait sur un horizon de toits étincelants. Raymon essaya de la tirer de cette préoccupation. Elle reporta ses yeux sur lui, mais elle sembla ne pas le reconnaître. Ses joues avaient une teinte verdâtre, et ses lèvres sèches semblaient paralysées.

Raymon eut peur. Il se rappela le suicide de l'autre, et, dans son effroi, ne sachant que devenir, craignant d'être deux fois criminel à ses propres yeux, mais se sentant trop épuisé d'esprit pour réussir à la tromper encore, il l'assit doucement sur son fauteuil, l'enferma, et monta à l'appartement de sa mère.

## X XI.

Il la trouva éveillée; elle avait coutume de se lever de bonne heure, par suite des habitudes d'activité laborieuse qu'elle avait contractées dans l'émigration, et qu'elle n'avait point perdues en recouvrant son opulence.

En voyant Raymon pâle, agité, entrer si tard chez elle en costume de bal, elle comprit qu'il se débattait contre une des crises fréquentes de sa vie orageuse. Elle avait toujours été sa ressource et son salut dans ces agitations, dont la trace n'était restée douloureuse et profonde que dans son cœur de mère. Sa vie s'était flétrie et usée de tout ce que la vie de Raymon avait acquis et recouvré. Le caractère de ce fils impétueux et froid, raisonneur et passionné, était une conséquence de son inépuisable amour et de sa tendresse généreuse pour lui. Il eût été meilleur avec une mère moins bonne; mais elle l'avait habitué à profiter de tous les sacrifices qu'elle consentait à lui faire; elle lui avait appris à établir et à vouloir son propre bien-être aussi ardemment, aussi fortement qu'elle le voulait. Parce qu'elle se croyait faite pour le préserver de tout chagrin et pour lui immoler tous ses intérêts, il s'était accoutumé à croire que le monde entier était fait pour lui, et devait venir se placer dans sa main à un mot de sa mère. A force de générosité, elle n'avait réussi qu'à former un cœur égoïste.

Elle pâlit, cette pauvre mère, et se soulevant sur son lit, elle le regarda avec anxiété. Son regard lui disait déjà : « Que puis-je faire pour toi? où faut-il que je coure? »

— Ma mère, lui dit-il en saisissant la main sèche et diaphane qu'elle lui tendait, je suis horriblement malheureux, j'ai besoin de vous. Délivrez-moi des maux qui m'assiègent. J'aime madame Delmare, vous le savez...

— Je ne le savais pas, dit madame de Ramière d'un ton de tendre reproche.

— Ne cherchez pas à le nier, ma bonne mère, dit Raymon, qui n'avait pas de temps à perdre; vous le saviez, et votre admirable délicatesse vous empêchait de m'en parler la première. Eh bien! cette femme me met au désespoir, et ma tête se perd.

— Parle donc, dit madame de Ramière avec la vivacité juvénile que lui donnait l'ardeur de son amour maternel.

— Je ne veux rien vous cacher, d'autant plus que cette fois je ne suis pas coupable. Depuis plusieurs mois je cherche à calmer sa tête romanesque et à la ramener à ses devoirs; mais tous mes soins ne servent qu'à irriter

cette soif de dangers, ce besoin d'aventures qui fermentent dans le cerveau des femmes de son pays. A l'heure où je vous parle, elle est ici, dans ma chambre, malgré moi, et je ne sais comment la décider à en sortir.

— Malheureuse enfant ! dit madame de Ramière en s'habillant à la hâte. Elle si timide et si douce ! Je vais la voir, lui parler ! c'est bien cela que tu viens me demander, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! dit Raymon, que la tendresse de sa mère attendrissait lui-même ; allez lui faire entendre le langage de la raison et de la bonté. Elle aimera sans doute la vertu dans votre bouche ; elle se rendra peut-être à vos caresses ; elle reprendra de l'empire sur elle-même, l'infortunée ! elle souffre tant ! »

Raymon se jeta dans un fauteuil et se mit à pleurer, tant les émotions diverses de cette matinée avaient agité ses nerfs. Sa mère pleura avec lui, et ne se décida à descendre qu'après l'avoir forcé de prendre quelques gouttes d'éther.

Elle trouva Indiana qui ne pleurait pas, et qui se leva d'un air calme et digne en la reconnaissant. Elle s'attendait si peu à cette contenance noble et forte, qu'elle se sentit embarrassée devant cette jeune femme, comme si elle lui eût manqué d'égards en venant la surprendre dans la chambre de son fils.

Alors elle céda à la sensibilité profonde et vraie de son cœur, et elle lui tendit les bras avec effusion. Madame Delmare s'y jeta ; son désespoir se brisa en sanglots amers, et ces deux femmes pleurèrent longtemps dans le sein l'une de l'autre.

Mais quand madame de Ramière voulut parler, Indiana l'arrêta.

« Ne me dites rien, Madame, lui dit-elle en essuyant ses larmes, vous ne trouveriez aucune parole qui ne me fit du mal. Votre intérêt et vos caresses suffisent à me prouver votre généreuse affection ; mon cœur est soulagé autant qu'il peut l'être. Maintenant je me retire ; je n'ai pas besoin de vos instances pour comprendre ce que j'ai à faire.

— Aussi ne suis-je pas venue pour vous renvoyer, mais pour vous consoler, dit madame de Ramière.

— Je ne puis être consolée, répondit-elle en l'embrassant ; aimez-moi, cela me fera un peu de bien ; mais ne me parlez pas. Adieu, Madame ; vous croyez en Dieu, priez-le pour moi.

— Vous ne vous en irez pas seule ! s'écria madame de Ramière : je veux vous reconduire moi-même chez votre mari, vous justifier, vous défendre et vous protéger.

— Généreuse femme ! dit Indiana en la pressant sur son cœur, vous ne le pouvez pas. Vous ignorez seule le secret de Raymon ; tout Paris en parlera ce soir, et vous joueriez un rôle déplacé dans cette histoire. Laissez-moi en supporter seule le scandale, je n'en souffrirai pas longtemps.

— Que voulez-vous dire ? Commettriez-vous le crime d'attenter à votre vie ? Chère enfant ! vous aussi, vous croyez en Dieu.

— Aussi, Madame, je pars pour l'île Bourbon dans trois jours.

— Viens dans mes bras, ma fille chérie, viens, que je te bénisse. Dieu récompensera ton courage...

— Je l'espère, » dit Indiana en regardant le ciel.

Madame de Ramière voulut au moins envoyer chercher une voiture ; mais Indiana s'y opposa. Elle voulait rentrer seule et sans bruit. En vain la mère de Raymon s'effraya de la voir, si affaiblie et si bouleversée, entreprendre à pied cette longue course.

« J'ai de la force, lui répondit-elle ; une parole de Raymon a suffi pour m'en donner. »

Elle s'enveloppa dans son manteau, baissa son voile de dentelle noire, et sortit de l'hôtel par une issue dérobée dont madame de Ramière lui montra le chemin. Aux premiers pas qu'elle fit dans la rue, elle sentit ses jambes tremblantes prêtes à lui refuser le service ; il lui semblait à chaque instant sentir la rude main de son mari furieux la saisir, la renverser et la traîner dans le ruis-

seau. Bientôt le bruit du dehors, l'insouciance des figures qui se croisaient autour d'elle, et le froid pénétrant du matin, lui rendirent la force et la tranquillité, mais une force douloureuse, et une tranquillité morne, semblable à celle qui s'étend sur les eaux de la mer, et dont le matelot clairvoyant s'effraie plus que des soulèvements de la tempête. Elle descendit le quai depuis l'Institut jusqu'au Corps-Législatif ; mais elle oublia de traverser le pont, et continua à longer la rivière, absorbée dans une rêverie stupide, dans une méditation sans idées, et poursuivant l'action sans but de marcher devant elle.

Insensiblement elle se trouva au bord de l'eau, qui charriait des glaçons à ses pieds et les brisait avec un bruit sec et froid sur les pierres de la rive. Cette eau verdâtre exerçait une force attractive sur les sens d'Indiana. On s'accoutume aux idées terribles ; à force de les admettre, on s'y plaît. Il y avait si longtemps que l'exemple du suicide de Noun apaisait les heures de son désespoir, qu'elle s'était fait du suicide une sorte de volupté tentatrice. Une seule pensée, une pensée religieuse, l'avait empêchée de s'y arrêter définitivement ; mais dans cet instant aucune pensée complète ne gouvernait plus son cerveau épuisé. Elle se rappelait à peine que Dieu existait, que Raymon eût existé, et elle marchait, se rapprochant toujours de la rive, obéissant à l'instinct du malheur et au magnétisme de la souffrance.

Quand elle sentit le froid cuisant de l'eau qui baignait déjà sa chaussure, elle s'éveilla comme d'un état de somnambulisme, et, cherchant des yeux où elle était, elle vit Paris derrière elle, et la Seine qui fuyait sous ses pieds, emportant dans sa masse huileuse le reflet blanc des maisons et le bleu grisâtre du ciel. Ce mouvement continu de l'eau et l'immobilité du sol se confondirent dans ses perceptions troublées, et il lui sembla que l'eau dormait et que la terre fuyait. Dans ce moment de vertige, elle s'appuya contre un mur, et se pencha, fascinée, vers ce qu'elle prenait pour une masse solide.... Mais les aboiements d'un chien, qui bondissait autour d'elle, vinrent la distraire et apporter quelques instants de retard à l'accomplissement de son dessein. Alors un homme qui accourait, guidé par la voix du chien, la saisit par le corps, l'entraîna, et la déposa sur les débris d'un bateau abandonné à la rive. Elle le regarda en face et ne le reconnut pas. Il se mit à ses pieds, détacha son manteau dont il l'enveloppa, prit ses mains dans les siennes pour les réchauffer, et l'appela par son nom. Mais son cerveau était trop faible pour faire un effort : depuis quarante-huit heures elle avait oublié de manger.

Cependant, lorsque la chaleur revint un peu dans ses membres engourdis, elle vit Ralph à genoux devant elle, qui tenait ses mains et épiait le retour de sa raison.

« Avez-vous rencontré Noun ? » lui dit-elle.

Puis elle ajouta, égarée par son idée fixe :

« Je l'ai vue passer sur ce chemin (et elle montrait la rivière). J'ai voulu la suivre, mais elle allait trop vite, et je n'ai pas la force de marcher. C'était comme un cauchemar. »

Ralph la regardait avec douleur. Lui aussi sentait sa tête se briser et son cerveau se fendre.

« Allons-nous-en, lui dit-il.

« Allons-nous-en, répondit-elle, mais auparavant cherchez mes pieds, que j'ai égarés là sur ces cailloux. »

Ralph s'aperçut qu'elle avait les pieds mouillés et paralysés par le froid. Il l'emporta dans ses bras jusqu'à une maison hospitalière, où les soins d'une bonne femme lui rendirent la connaissance. Pendant ce temps, Ralph envoya prévenir M. Delmare que sa femme était retrouvée ; mais le colonel n'était point rentré chez lui lorsque cette nouvelle y arriva. Il continuait ses recherches avec une rage d'inquiétude et de colère. Ralph, mieux avisé, s'était rendu déjà chez M. de Ramière ; mais il avait trouvé Raymon ironique et froid qui venait de se mettre au lit. Alors il avait pensé à Noun, et il avait suivi la rivière dans un sens ; tandis que son domestique l'explorait dans l'autre. Ophélie avait saisi aussitôt la trace de sa maîtresse, et elle avait guidé rapidement sir Ralph au lieu où il l'avait trouvée.

Lorsque Indiana ressaisit la mémoire de ce qui s'était passé pendant cette nuit misérable, elle chercha vainement à retrouver celle des instants de son délire. Elle n'aurait donc pu expliquer à son cousin qu'elles pensées la dominaient une heure auparavant ; mais il les devina, et comprit l'état de son cœur sans l'interroger. Seulement il lui prit la main et lui dit d'un ton doux, mais solennel :

« Ma cousine, j'exige de vous une promesse : c'est le dernier témoignage d'amitié dont je vous importunerai.

— Parlez, répondit-elle ; vous obliger est le dernier bonheur qui me reste.

— Eh bien ! jurez-moi, reprit Ralph, de ne plus avoir recours au suicide sans m'en prévenir. Je vous jure sur l'honneur de ne m'y opposer en aucune manière. Je ne tiens qu'à être averti ; quant au reste, je m'en soucie aussi peu que vous, et vous savez que j'ai eu souvent la même idée...

— Pourquoi me parlez-vous de suicide ? dit madame Delmare ; je n'ai jamais voulu attenter à ma vie. Je crains Dieu ; sans cela !...

— Tout à l'heure, Indiana, quand je vous ai saisie dans mes bras, quand cette pauvre bête (et il caressait Ophélie) vous a retenue par votre robe, vous aviez oublié Dieu et tout l'univers, votre cousin Ralph comme les autres... »

Une larme vint au bord de la paupière d'Indiana. Elle pressa la main de sir Ralph.

« Pourquoi m'avez-vous arrêtée ? lui dit-elle tristement ; je serais maintenant dans le sein de Dieu, car je n'étais pas coupable ; je n'avais pas la conscience de ce que je faisais... »

— Je l'ai bien vu, et j'ai pensé qu'il valait mieux se donner la mort avec réflexion. Nous en reparlerons si vous voulez... »

Indiana tressaillit. La voiture qui les conduisait s'arrêta devant la maison où elle devait retrouver son mari. Elle n'eut pas la force de monter les escaliers ; Ralph la porta jusque dans sa chambre. Tout leur domestique était réduit à une femme de service, qui était allée commenter la fuite de madame Delmare dans le voisinage, et à Lehièvre, qui, en désespoir de cause, avait été s'informer à la Morgue des cadavres apportés dans la matinée. Ralph resta donc auprès de madame Delmare pour la soigner. Elle était en proie à de vives souffrances lorsque la sonnette rudement ébranlée annonça le retour du colonel. Un frisson de terreur et de haine parcourut tout son sang. Elle prit brusquement le bras de son cousin :

« Écoutez, Ralph, lui dit-elle, si vous avez un peu d'attachement pour moi, vous m'épargnez la vue de cet homme dans l'état où je suis. Je ne veux pas lui faire pitié, j'aime mieux sa colère que sa compassion... N'ouvrez pas, ou renvoyez-le ; dites-lui que l'on ne m'a pas retrouvée... »

Ses lèvres tremblaient, ses bras se contractaient avec une énergie convulsive pour retenir Ralph. Partagé entre deux sentiments contraires, le pauvre baronnet ne savait quel parti prendre. Delmare seconait la sonnette à la briser, et sa femme était mourante sur son fauteuil.

« Vous ne songez qu'à sa colère, dit enfin Ralph, vous ne songez pas à ses tourments, à son inquiétude ; vous croyez toujours qu'il vous hait... Si vous aviez vu sa douleur ce matin !... »

Indiana laissa retomber son bras avec accablement, et Ralph alla ouvrir.

« Elle est ici ? cria le colonel en entrant. Mille sabords de Dieu ! j'ai assez couru pour la retrouver ; je lui suis fort obligé du joli métier qu'elle me fait faire ? Le ciel la confonde ! Je ne veux pas la voir, car je la tuerais.

— Vous ne songez pas qu'elle vous entend, répondit Ralph à voix basse. Elle est dans un état à ne pouvoir supporter aucune émotion pénible. Modérez-vous.

— Vingt-cinq mille malédictions ! hurla le colonel, j'en ai bien supporté d'autres, moi, depuis ce matin. Bien m'a pris d'avoir les nerfs comme des câbles. Où est, s'il vous plaît, le plus froissé, le plus fatigué, le plus justement malade d'elle ou de moi ? Et où l'avez-vous

trouvée ? que faisait-elle ? Elle est cause que j'ai outrageusement traité cette vieille folle de Carvagat qui me faisait des réponses ambiguës, et s'en prenait à moi de cette belle équipée... Malheur ! je suis éreinté ! »

En parlant ainsi de sa voix rauque et dure, Delmare s'était jeté sur une chaise dans l'antichambre ; il essayait son front baigné de sueur malgré le froid rigoureux de la saison ; il racontait en jurant ses fatigues, ses anxiétés, ses souffrances ; il faisait mille questions, et heureusement il n'écoutait pas les réponses, car le pauvre Ralph ne savait pas mentir, et il ne voyait rien dans ce qu'il avait à raconter qui pût apaiser le colonel. Il restait assis sur une table, impassible et muet comme s'il eût été absolument étranger aux angoisses de ces deux personnes, et cependant plus malheureux de leurs chagrins qu'eux-mêmes.

Madame Delmare, en entendant les imprécations de son mari, se sentit plus forte qu'elle ne s'y attendait. Elle aimait mieux ce courroux qui la réconciliait avec elle-même, qu'une générosité qui eût excité ses remords. Elle essaya la dernière trace de ses larmes, et rassembla un reste de force qu'elle ne s'acquiesçait pas d'épuiser en un jour, tant la vie lui pesait. Quand son mari l'aborda d'un air impérieux et dur, il changea tout d'un coup de visage et de ton, et se trouva contraint devant elle, malgré par la supériorité de son caractère. Il essaya alors d'être digne et froid comme elle ; mais il n'en put jamais venir à bout.

« Daignerez-vous m'apprendre, Madame, lui dit-il, où vous avez passé la matinée et peut-être la nuit ? »

Ce *peut-être* apprit à madame Delmare que son absence avait été signalée assez tard. Son courage s'en augmenta.

« Non, Monsieur, répondit-elle, mon intention n'est pas de vous le dire. »

Delmare verdit de colère et de surprise.

« En vérité, dit-il d'une voix chevrotante, vous espérez me le cacher ? »

— J'y tiens fort peu, répondit-elle d'un ton glacial. Si je refuse de vous répondre, c'est absolument pour la forme. Je veux vous convaincre que vous n'avez pas le droit de m'adresser cette question.

— Je n'en ai pas le droit, mille couleuvres ! Qui donc est le maître ici, de vous ou de moi ? qui donc porte une jupe et doit filer une quenouille ? Prétendez-vous m'ôter la barbe du menton ? Cela vous sied bien, femmelette !

— Je sais que je suis l'esclave et vous le seigneur. La loi de ce pays vous a fait mon maître. Vous pouvez lier mon corps, garrotter mes mains, gouverner mes actions. Vous avez le droit du plus fort, et la société vous le confirme ; mais sur ma volonté, Monsieur, vous ne pouvez rien, Dieu seul peut la couvrir et la réduire. Cherchez donc une loi, un cachot, un instrument de supplice qui vous donne prise sur elle ! c'est comme si vous vouliez manier l'air et saisir le vide.

— Taisez-vous, sottise et impertinente créature ; vos phrases de roman nous ennuiant.

— Vous pouvez m'imposer silence, mais non m'empêcher de penser.

— Orgueil imbécile, morgue de vermisseau ! vous abusez de la pitié qu'on a de vous ! Mais vous verrez bien qu'on peut dompter ce grand caractère sans se donner beaucoup de peine.

— Je ne vous conseille pas de le tenter, votre repos en souffrirait, votre dignité n'y gagnerait rien.

— Vous croyez ? dit-il en lui meurtrissant la main entre son index et son pouce.

— Je le crois, » dit-elle sans changer de visage.

Ralph fit deux pas, prit le bras du colonel dans sa main de fer, et le fit ployer comme un roseau en lui disant d'un ton pacifique :

« Je vous prie de ne pas toucher à un cheveu de cette femme. »

Delmare eut envie de se jeter sur lui ; mais il sentit qu'il avait tort, et il ne craignait rien tant au monde que de rougir de lui-même. Il le repoussa en se contentant de lui dire :

« Mêlez-vous de vos affaires. »

Puis revenant à sa femme :

« Ainsi, Madame, lui dit-il en serrant ses bras contre sa poitrine pour résister à la tentation de la frapper, vous entrez en révolte ouverte contre moi, vous refusez de me suivre à l'île Bourbon, vous voulez vous séparer. Eh bien ! mordieu ! moi aussi...

— Je ne le veux plus, répondit-elle. Je le voulais hier, c'était ma volonté ; ce ne l'est plus ce matin. Vous avez usé de violence en m'enfermant dans ma chambre : j'en suis sortie par la fenêtre pour vous prouver que ne pas régner sur la volonté d'une femme c'est exercer un empire dérisoire. J'ai passé quelques heures hors de votre domination ; j'ai été respirer l'air de la liberté pour vous montrer que vous n'êtes pas moralement mon maître et que je ne dépends que de moi sur la terre. En me promenant, j'ai réfléchi que je devais à mon devoir et à ma conscience de revenir me placer sous votre patronage ; je l'ai fait de mon plein gré. Mon cousin m'a accompagnée ici, et non pas ramenée. Si je n'eusse pas voulu le suivre, il n'aurait pas su m'y contraindre, vous l'imaginez bien. Ainsi, Monsieur, ne perdez pas votre temps à discuter avec ma conviction ; vous ne l'influencerez jamais, vous en avez perdu le droit dès que vous avez voulu y prétendre par la force. Occupez-vous du départ ; je suis prête à vous aider et à vous suivre, non pas parce que telle est votre volonté, mais parce que telle est mon intention. Vous pouvez me condamner, mais je n'obéirai jamais qu'à moi-même.

— J'ai pitié du dérangement de votre esprit, » dit le colon en haussant les épaules.

Et il se retira dans sa chambre pour mettre en ordre ses papiers, fort satisfait, au dedans de lui, de la résolution de madame Delmare, et ne redoutant plus d'obstacles ; car il respectait la parole de cette femme autant qu'il méprisait ses idées.

## XXII.

Raymon, cédant à la fatigue, s'était endormi profondément, après avoir reçu fort sèchement sir Ralph, qui était venu prendre des informations chez lui. Lorsqu'il s'éveilla, un sentiment de bien-être inonda son âme ; il songea que la crise principale de cette aventure était enfin passée. Depuis longtemps il avait prévu qu'un instant viendrait le mettre aux prises avec cet amour de femme, qu'il faudrait défendre sa liberté contre les exigences d'une passion romanesque, et il s'encourageait d'avance à combattre de telles prétentions. Il avait donc franchi, enfin, ce pas difficile : il avait dit non. Il n'aurait plus besoin d'y revenir, car les choses s'étaient passées pour le mieux. Indiana n'avait pas trop pleuré, pas trop insisté. Elle s'était montrée raisonnable ; elle avait compris au premier mot, elle avait pris son parti vite et fièrement.

Raymon était fort content de sa providence ; car il en avait une à lui, à laquelle il croyait en bon fils et sur laquelle il comptait pour arranger toutes choses au détriment des autres plutôt qu'au sien propre. Elle l'avait si bien traité jusque là qu'il ne voulait pas douter d'elle. Prévoir le résultat de ses fautes et s'en inquiéter, c'eût été à ses yeux commettre le crime d'ingratitude envers le Dieu bon qui veillait sur lui.

Il se leva très-fatigué encore des efforts d'imagination auxquels l'avaient contraint les circonstances de cette scène pénible. Sa mère rentra ; elle venait de s'informer auprès de madame de Carvajal de la santé et de la disposition d'esprit de madame Delmare. La marquise ne s'en était point inquiétée ; elle était pourtant dans un très-grand chagrin quand madame de Ramière l'interrogea adroitement. Mais la seule chose qui l'eût frappée dans la disparition de madame Delmare, c'était le scandale qui allait en résulter. Elle se plaignit très-amèrement de sa nièce, que la veille elle élevait aux nues ; et madame de Ramière comprit que, par cette démarche, la malheureuse Indiana s'était aliéné à jamais sa parente et perdait le seul appui naturel qui lui restait.

Pour qui eût connu le fond de l'âme de la marquise, ce n'eût pas été une grande perte ; mais madame de Carvajal passait, même aux yeux de madame de Ramière, pour une vertu irréprochable. Sa jeunesse avait été enveloppée des mystères de la prudence ou perdue dans le tourbillon des révolutions. La mère de Raymon pleura sur le sort d'Indiana et chercha à l'excuser ; madame de Carvajal lui dit avec aigreur « qu'elle n'était peut-être pas assez désintéressée dans cette affaire pour en juger.

— Mais qu'en deviendra donc cette malheureuse jeune femme ? dit madame de Ramière. Si son mari l'opprime, qui la protégera ?

— Elle deviendra ce qu'il plaira à Dieu, répondit la marquise ; pour moi, je ne m'en mêle plus, et je ne veux jamais la revoir. »

Madame de Ramière, inquiète et bonne, résolut de savoir à tout prix des nouvelles de madame Delmare. Elle se fit conduire au bout de la rue qu'elle habitait, et envoya un domestique questionner le concierge, en lui recommandant de tâcher de voir sir Ralph s'il était dans la maison. Elle attendit le résultat de cette tentative dans sa voiture, et bientôt Ralph lui-même vint l'y trouver.

La seule personne, peut-être, qui jugeât bien Ralph, c'était madame de Ramière ; quelques mots suffirent entre eux pour comprendre la part mutuelle d'intérêt sincère et pur qu'ils avaient dans cette affaire. Ralph raconta ce qui s'était passé dans la matinée ; et comme il n'avait que des soupçons sur les circonstances de la nuit, il ne chercha pas à les confirmer. Mais madame de Ramière crut devoir l'informer de ce qu'elle en savait, le mettant de moitié dans son désir de rompre cette liaison funeste et impossible. Ralph, qui se sentait plus à l'aise devant elle qu'il ne l'était vis-à-vis de personne, laissa paraître sur ses traits une altération profonde en recevant cette confidence.

« Vous dites, Madame, murmura-t-il en réprimant comme un frisson nerveux qui parcourut ses veines, qu'elle a passé la nuit dans votre hôtel ?

— Une nuit solitaire et douloureuse, sans doute. Raymon, qui n'était certes pas coupable de complicité, n'est rentré qu'à six heures, et à sept il est venu me trouver pour m'engager à calmer l'esprit de cette malheureuse enfant.

— Elle voulait quitter son mari ! elle voulait se perdre d'honneur ! reprit Ralph les yeux fixes, et dans une étrange préoccupation de cœur. Elle l'aime donc bien, cet homme indigne d'elle !... »

Ralph oubliait qu'il parlait à la mère de Raymon.

« Je m'en doutais bien depuis longtemps, continua-t-il ; pourquoi n'ai-je pas prévu le jour où elle consommerait sa perte. Je l'aurais tuée auparavant. »

Ce langage dans la bouche de Ralph surprit étrangement madame de Ramière : elle croyait parler à un homme calme et indulgent, elle se repentit d'avoir cru aux apparences.

« Mon Dieu ! dit-elle avec effroi, la jugerez-vous donc aussi sans miséricorde ? l'abandonneriez-vous comme sa tante ? Êtes-vous donc tous sans pitié et sans pardon ? Ne lui restera-t-il pas un ami après une faute dont elle a déjà tant souffert ?

— Ne craignez rien de pareil de ma part, Madame, répondit Ralph ; il y a six mois que je suis tout, et je n'ai rien dit. J'ai surpris leur premier baiser, et je n'ai point jeté M. de Ramière à bas de son cheval ; j'ai croisé souvent dans les bois leurs messages d'amour, et je ne les ai point déchirés à coups de fouet. J'ai rencontré M. de Ramière sur le pont qu'il traversait pour aller la trouver ; c'était la nuit, nous étions seuls, et je suis fort quatre fois comme lui ; pourtant je n'ai pas jeté cet homme dans la rivière ; et quand, après l'avoir laissé fuir, j'ai découvert qu'il avait trompé ma vigilance, qu'il s'était introduit chez elle, au lieu d'enfoncer les portes et de le lancer par la fenêtre, j'ai été paisiblement les avertir de l'approche du mari, et sauver la vie de l'un afin de sauver l'honneur de l'autre. Vous voyez bien, Madame, que je suis clément et miséricordieux. Ce matin je tenais cet homme sous ma main ; je savais bien qu'il était la cause



Dans ce moment de vertige, elle s'appuya contre un mur.... (Page 53.)

de tous nos maux, et si je n'avais pas le droit de l'accuser sans preuves, j'avais au moins le pouvoir de lui chercher dispute pour son air arrogant et railleur. Eh bien ! j'ai supporté des dédains insultants, parce que je savais que sa mort tuerait Indiana ; je l'ai laissé se rendormir sur l'autre flanc, tandis qu'Indiana, mourante et folle, était au bord de la Seine, prête à rejoindre l'autre victime .. Vous voyez, Madame, que je pratique la patience avec les gens que je hais et l'indulgence avec ceux que j'aime. »

Madame de Ramière, assise dans sa voiture vis-à-vis de Ralph, le contemplait avec une surprise mêlée de frayeur. Il était si différent de ce qu'elle l'avait toujours vu, qu'elle pensa presque à la possibilité d'une subite aliénation mentale. L'allusion qu'il venait de faire à la mort de Noun la confirmait dans cette idée ; car elle ignorait absolument cette histoire, et prenait les mots échappés à l'indignation de Ralph pour un fragment de pensée étrangère à son sujet. Il était en effet dans une de ces situations violentes qui se présentent au moins une fois dans la vie des hommes les plus raisonnables, et qui tiennent de si près à la folie qu'un degré de plus les porterait à

la fureur. Sa colère était cependant pâle et concentrée comme celle des tempéraments froids ; mais elle était profonde comme celle des âmes nobles, et l'étrangeté de cette disposition, prodigieuse chez lui, en rendait l'aspect terrible.

Madame de Ramière prit sa main et lui dit avec douceur :

« Vous souffrez beaucoup, mon cher monsieur Ralph, car vous me faites du mal sans remords ; vous oubliez que l'homme dont vous parlez est mon fils, et que ses torts, s'il en a, doivent déchirer mon cœur encore plus que le vôtre. »

Ralph revint aussitôt à lui-même, et, baisant la main de madame de Ramière avec une effusion d'amitié dont le témoignage était presque aussi rare que celui de sa colère :

« Pardonnez-moi, Madame, lui dit-il ; vous avez raison. je souffre beaucoup, et j'oublie ce que je devrais respecter. Oubliez vous-même l'amertume que je viens de laisser paraître ; mon cœur saura la renfermer encore. »

Madame de Ramière, quoique rassurée par cette réponse, gardait une secrète inquiétude en voyant la haine





Je vous prie de ne pas toucher un cheveu de cette femme. (Page 51.)

profonde que Ralph nourrissait pour son fils. Elle essaya de l'excuser aux yeux de son ennemi ; il l'arrêta.

« Je devine vos pensées, Madame, lui dit-il ; mais rassurez-vous, nous ne sommes pas destinés à nous revoir de sitôt, M. de Ramière et moi. Quant à ma cousine, ne vous repentez pas de m'avoir éclairé. Si tout le monde l'abandonne, je jure qu'au moins un ami lui restera. »

Madame de Ramière, en rentrant chez elle vers le soir, trouva Raymon qui chauffait voluptueusement ses pieds enveloppés de pantoufles de cachemire, et qui prenait du thé pour achever de dissiper les agitations nerveuses de la matinée. Il était encore abattu par ces prétendues émotions ; mais de douces pensées d'avenir ravivaient son âme : il se sentait enfin redevenu libre, et il se livrait entièrement à de béates méditations sur ce précieux état qu'il avait l'habitude de garder si mal.

« Pourquoi suis-je destiné, se disait-il, à m'ennuyer sitôt dans cette ineffable liberté d'esprit qu'il me faut toujours racheter si chèrement ? Quand je me sens pris aux pièges d'une femme, il me tarde de les rompre, afin de reconquérir mon repos et ma tranquillité d'âme. Que je

sois maudit si j'en fais le sacrifice de si tôt ! Les chagrins que m'ont suscités ces deux créoles me serviront d'avertissement, et je ne veux plus avoir affaire qu'à de légères et moqueuses Parisiennes.. à de véritables femmes du monde. Peut-être ferais-je bien de me marier pour faire une fin, comme on dit... »

Il était plongé dans ces bourgeoises et commodes pensées, quand sa mère entra émue et fatiguée.

« Elle se porte mieux, lui dit-elle ; tout s'est bien passé, j'espère qu'elle se calmera... »

— Qui ? » demanda Raymon, réveillé en sursaut dans ses châteaux en Espagne.

Cependant il songea le lendemain qu'il lui restait encore une tâche à remplir ; c'était de regagner l'estime, sinon l'amour de cette femme. Il ne voulait pas qu'elle pût se vanter de l'avoir quitté ; il voulait qu'elle se persuadât avoir cédé à l'ascendant de sa raison et de sa générosité. Il voulait la dominer encore après l'avoir repoussée ; et il lui écrivit :

« Je ne viens pas vous demander pardon, mon amie, de quelques paroles cruelles ou audacieuses échappées au délire de mes sens. Ce n'est pas dans le désordre de

la fièvre qu'on peut former une idée complète et l'exprimer d'une manière convenable. Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas un dieu, si je ne puis maîtriser auprès de vous l'ardeur de mon sang qui bouillonne, si ma tête s'égarait, si je deviens fou. Peut-être aurais-je le droit de me plaindre du féroce sang-froid avec lequel vous m'avez condamné à d'affreuses tortures sans jamais en prendre aucune pitié; mais ce n'est pas votre faute non plus. Vous étiez trop parfaite pour jouer en ce monde le même rôle que nous, créatures vulgaires, soumises aux passions humaines, esclaves de notre organisation grossière. Je vous l'ai dit souvent, Indiana, vous n'êtes pas femme, et quand j'y songe dans le calme de mes pensées, vous êtes un ange. Je vous adore dans mon cœur comme une divinité. Mais, hélas! auprès de vous souvent le *vieil homme* a repris ses droits. Souvent, sous le souffle embaumé de vos lèvres, un feu cuisant est venu dévorer les miennes; souvent, quand, me penchant vers vous, mes cheveux ont effleuré les vôtres, un frisson d'indicible volupté a parcouru toutes mes veines, et alors j'ai oublié que vous étiez une émanation du ciel, un rêve des félicités éternelles, un ange détaché du sein de Dieu pour guider mes pas en cette vie et pour me raconter les joies d'une autre existence. Pourquoi, pur esprit, avais-tu pris la forme tentatrice d'une femme? Pourquoi, ange de lumière, avais-tu revêtu les séductions de l'enfer? Souvent j'ai cru tenir le bonheur dans mes bras, et tu n'étais que la vertu.

« Pardonnez-moi ces regrets coupables, mon amie; je n'étais point digne de vous, et peut-être, si vous eussiez consenti à descendre jusqu'à moi, eussions-nous été plus heureux l'un et l'autre. Mais mon infériorité vous a fait continuellement souffrir, et vous m'avez fait des crimes des vertus que vous aviez.

« Maintenant que vous m'absolvez, j'en suis certain, car la perfection implique la miséricorde, laissez-moi élever encore la voix pour vous remercier et vous bénir. Vous remercier!... Oh non, ma vie, ce n'est pas le mot: car mon âme est plus déchirée que la vôtre du courage qui vous arrache de mes bras. Mais je vous admire; et, tout en pleurant, je vous félicite. Oui, mon Indiana, ce sacrifice héroïque, vous avez trouvé la force de l'accomplir. Il m'arrache le cœur et la vie, il désole mon avenir, il ruine mon existence. Eh bien, je vous aime encore assez pour le supporter sans me plaindre; car mon bonheur n'est rien, c'est le vôtre qui est tout. Mon honneur, je vous le sacrifierais mille fois; mais le vôtre m'est plus cher que toutes les joies que vous m'auriez données. Oh non! je n'eusse pas joui d'un tel sacrifice. En vain j'aurais essayé de m'étourdir à force d'ivresse et de transports, en vain vous m'eussiez ouvert vos bras pour m'enivrer de voluptés célestes, le remords serait venu m'y chercher; il aurait empoisonné tous mes jours, et j'aurais été plus humilié que vous du mépris des hommes. O Dieu! vous voir abaissée et flétrie par moi! vous voir déchue de cette vénération qui vous entoure! vous voir insultée dans mes bras, et ne pouvoir laver cette offense! Car en vain j'eusse versé tout mon sang pour vous; je vous eusse vengée peut-être, mais jamais justifiée. Mon ardeur à vous défendre eût été contre vous une accusation de plus; ma mort, une preuve irrécusable de votre crime. Pauvre Indiana, je vous aurais perdu! Oh! que je serais malheureux!

« Partez donc, ma bien-aimée; allez sous un autre ciel recueillir les fruits de la vertu et de la religion. Dieu nous récompensera d'un tel effort; car Dieu est bon. Il nous réunira dans une vie plus heureuse, et peut-être même... mais cette pensée est encore un crime; pourtant je ne peux pas me défendre d'espérer!... Adieu, Indiana, adieu; vous voyez bien que notre amour est un forfait!... Hélas! mon âme est brisée. Où trouverais-je la force de vous dire adieu! »

Raymond porta lui-même cette lettre chez madame Delmare; mais elle se renferma dans sa chambre et refusa de le voir. Il quitta donc cette maison après avoir glissé sa lettre à la femme de service, et embrassa cordialement le mari. En laissant derrière lui la dernière marche de

l'escalier, il se sentit plus léger qu'à l'ordinaire; le temps était plus doux, les femmes plus belles, les boutiques plus étincelantes: ce fut un beau jour dans la vie de Raymond.

Madame Delmare serra la lettre toute cachetée dans un coffre qu'elle ne devait ouvrir qu'aux colonies. Elle voulut aller dire adieu à sa tante; sir Ralph s'y opposa avec une obstination absolue. Il avait vu madame de Carvajal; il savait qu'elle voulait accabler Indiana de reproches et de mépris; il s'indignait de cette hypocrite sévérité, et ne supportait pas l'idée que madame Delmare allât s'y exposer.

Le jour suivant, au moment où Delmare et sa femme allaient monter en diligence, sir Ralph leur dit avec son aplomb accoutumé:

« Je vous ai souvent fait entendre, mes amis, que je désirais vous suivre; mais vous avez refusé de me comprendre ou de me répondre. Voulez-vous me permettre de partir avec vous?

— Pour Bordeaux? dit M. Delmare.

— Pour Bourbon, répondit M. Ralph.

— Vous n'y songez pas, reprit M. Delmare; vous ne pouvez ainsi transporter votre établissement au gré d'un ménage dont l'avenir est incertain et la situation précaire; ce serait abuser lâchement de votre amitié que d'accepter le sacrifice de toute votre vie et l'abnégation de votre position sociale. Vous êtes riche, jeune, libre; il faut vous remarier, vous créer une famille...

— Il ne s'agit pas de cela, répondit froidement sir Ralph. Comme je ne sais pas envelopper mes idées dans des mots qui en altèrent le sens, je vous dirai franchement ce que je pense. Il m'a semblé que depuis six mois votre amitié à tous deux s'était refroidie à mon égard. Peut-être ai-je eu des torts que l'épaisseur de mon jugement m'a empêché d'apercevoir. Si je me trompe, un mot de vous suffira pour me rassurer; permettez-moi de vous suivre. Si j'ai démerité auprès de vous, il est temps de me le dire; vous ne devez pas, en m'abandonnant; me laisser le remords de n'avoir pas réparé mes fautes. »

Le colonel fut si ému de cette naïve et généreuse ouverture qu'il oublia toutes les susceptibilités d'amour-propre qui l'avaient éloigné de son ami. Il lui tendit la main, lui jura que son amitié était plus sincère que jamais, et qu'il ne refusait ses offres que par discrétion.

Madame Delmare gardait le silence. Ralph fit un effort pour obtenir un mot de sa bouche.

« Et vous, Indiana, lui dit-il d'une voix étouffée, avez-vous encore de l'amitié pour moi? »

Ce mot réveilla toute l'affection filiale, tous les souvenirs d'enfance, toutes les habitudes d'intimité qui unissaient leurs cœurs. Ils se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre, et Ralph faillit s'évanouir; car dans ce corps robuste, dans ce tempérament calme et réservé, fermentaient des émotions puissantes. Il s'assit pour ne pas tomber, resta quelques instants silencieux et pâle; puis il saisit la main du colonel dans une des siennes, et celle de sa femme dans l'autre.

« A cette heure de séparation peut-être éternelle, leur dit-il, soyez francs avec moi. Vous refusez ma proposition de vous accompagner à cause de moi et non à cause de vous? »

— Je vous jure sur l'honneur, dit Delmare, qu'en vous refusant je sacrifie mon bonheur au vôtre.

— Pour moi, dit Indiana, vous savez que je voudrais ne jamais vous quitter.

— A Dieu ne plaise que je doute de votre sincérité dans un pareil moment! répondit Ralph; votre parole me suffit, je suis content de vous deux. »

Et il disparut.

Six semaines après, le brick *la Coraly* mettait à la voile dans le port de Bordeaux. Ralph avait écrit à ses amis qu'il serait dans cette ville vers les derniers jours de leur station, mais, selon sa coutume, dans un style si laconique, qu'il était impossible de savoir s'il avait l'intention de leur dire un dernier adieu ou celle de les accompagner. Ils l'attendirent vainement jusqu'à la dernière heure, et le capitaine donna le signal du départ sans

que Ralph eût paru. Quelques pressentiments sinistres vinrent ajouter à la douleur morne qui pesait sur l'âme d'Indiana, lorsque les dernières maisons du port s'effaçaient dans la verdure de la côte. Elle frémit de songer qu'elle était désormais seule dans l'univers avec ce mari qu'elle haïssait, qu'il faudrait vivre et mourir avec lui sans un ami pour la consoler, sans un parent pour la protéger contre sa domination violente...

Mais, en se retournant, elle vit sur le pont, derrière elle, la paisible et bienveillante figure de Ralph qui lui souriait.

« Tu ne m'abandonnes donc pas, toi ? lui dit-elle en se jetant à son cou toute baignée de larmes.

— Jamais ! » répondit Ralph en la pressant sur sa poitrine.

### XXIII.

#### LETRE DE MADAME DELMARE

A M. DE RAMIÈRE.

De l'île Bourbon, 3 juin 48..

« J'avais résolu de ne plus vous fatiguer de mon souvenir ; mais, en arrivant ici, en lisant la lettre que vous me fîtes tenir la veille de mon départ de Paris, je sens que je vous dois une réponse ; car, dans la crise d'une horrible douleur, j'avais été trop loin ; je m'étais méprise sur votre compte, et je vous dois une réparation, non comme *amant*, mais comme *homme*.

« Pardonnez-le-moi, Raymon, dans cet affreux moment de ma vie, je vous pris pour un monstre. Un seul mot, un seul regard de vous ont banni à jamais toute confiance, tout espoir de mon âme. Je sais que je ne puis plus être heureuse ; mais j'espère encore n'être pas réduite à vous mépriser : ce serait pour moi le dernier coup.

« Oui, je vous pris pour un lâche, pour ce qu'il y a de pire dans le monde, pour un *égoïste*. J'eus horreur de vous. J'eus regret que Bourbon ne fût pas assez loin pour vous fuir, et l'indignation me donna la force de vivre jusqu'à la lie.

« Mais, depuis que j'ai lu votre lettre, je me sens mieux. Je ne vous regrette pas, mais je ne vous hais plus, et je ne veux pas laisser dans votre vie le remords d'avoir détruit la mienne. Soyez heureux, soyez insouciant ; oubliez-moi ; je vis encore, et peut-être vivrai-je long-temps...

« Au fait, vous n'êtes pas coupable ; c'est moi qui fus insensée. Votre cœur n'était pas aride, mais il m'était fermé. Vous ne m'avez pas menti, c'est moi qui me suis trompée. Vous n'étiez ni parjure ni insensible, seulement vous ne m'aimiez pas.

« Oh ! mon Dieu ! vous ne m'aimiez pas ! Comment donc fallait-il vous aimer ?... Mais je ne descendrai pas à me plaindre ; je ne vous écris pas pour empoisonner d'un souvenir maudit le repos de votre vie présente ; je ne viens pas non plus implorer votre compassion pour des maux que j'ai la force de porter seule. Connaissant mieux le rôle qui me convient, je viens au contraire vous absoudre et vous pardonner.

« Je ne m'amuserai pas à réfuter votre lettre, ce serait trop facile ; je ne répondrai pas à vos observations sur mes devoirs. Soyez tranquille, Raymon, je les connais, et je ne vous aimais pas assez peu pour les violer sans réflexion. Il n'est pas nécessaire de m'apprendre que le mépris des hommes eût été le prix de ma faute ; je le savais bien. Je n'ignorais pas que la tache serait profonde, indélébile, cuisante ; que je serais repoussée de toutes parts, maudite, couverte de honte, et que je ne trouverais plus un seul ami pour me plaindre et me consoler. La seule erreur où j'étais tombée, c'était la confiance que vous m'ouvriez vos bras, et que là vous m'aideriez à oublier le mépris, la misère et l'abandon. Le seule chose que je n'eusse pas prévue, c'est que vous refuseriez peut-être mon sacrifice après me l'avoir laissé consommer. Je

m'étais imaginé que cela ne se pouvait pas. J'allais chez vous avec la prévision que vous me repousseriez d'abord par principe et par devoir, mais avec la conviction qu'en apprenant les conséquences inévitables de ma démarche, vous vous croiriez forcé de m'aider à les supporter. Non, en vérité, je n'aurais jamais pensé que vous m'abandonneriez seule aux suites d'une si périlleuse résolution, et que vous m'en laisseriez recueillir les fruits amers, au lieu de me recevoir dans votre sein et de me faire un rempart de votre amour.

« Comme je les eusse défiées, alors, ces lointaines rumeurs d'un monde impuissant à me nuire ! comme j'aurais bravé la haine, forte de votre affection ! comme le remords eût été faible, et comme la passion que vous m'eussiez inspirée eût étouffé sa voix ! Occupée de vous seul, je me serais oubliée ; fière de votre cœur, je n'aurais pas eu le temps de rougir du mien. Un mot de vous, un regard, un baiser, auraient suffi pour m'absoudre, et le souvenir des hommes et des lois n'eût pas pu trouver sa place dans une pareille vie. C'est que j'étais folle ; c'est que, selon votre expression cynique, j'avais appris la vie dans les romans à l'usage des femmes de chambre, dans ces riantes et puériles fictions où l'on intéresse le cœur au succès de folles entreprises et d'impossibles félicités. C'est horriblement vrai, Raymon, ce que vous avez dit là ! Ce qui m'épouvante et me terrasse, c'est que vous avez raison.

« Ce que je n'explique pas aussi bien, c'est que l'impossibilité n'ait pas été égale pour nous deux ; c'est que moi, faible femme, j'aie puisé dans l'exaltation de mes sentiments la force de me placer seule dans une situation d'in vraisemblance et de roman, et que vous, homme de cœur, vous n'ayez pas trouvé dans votre volonté celle de m'y suivre. Pourtant, vous aviez partagé ces rêves d'avenir, vous aviez consenti à ces illusions, vous aviez nourri en moi cet espoir impossible à réaliser. Depuis long-temps vous écoutiez mes projets d'enfant, mes ambitions de pygmée, avec le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux, et vos paroles étaient toutes d'amour et de reconnaissance. Vous aussi, vous fûtes aveugle, imprévoyant, fanfaron. Comment se fait-il que la raison ne vous soit revenue qu'à la vue du danger ? Moi, je croyais que le danger fascinait les yeux, exaltait la résolution, enivrait la peur ; et voilà que vous avez tremblé au moment de la crise ! N'avez-vous donc, vous autres, que le courage physique qui affronte la mort ? n'êtes-vous pas capables de celui de l'esprit qui accepte le malheur ? Vous qui expliquez tout si admirablement, expliquez-moi cela, je vous prie.

« C'est peut-être que votre rêve n'était pas comme le mien ; c'est que chez moi le courage c'était l'amour. Vous vous étiez imaginé que vous m'aimiez, et vous vous êtes réveillé surpris d'une telle erreur, le jour où je marchai confiante à l'abri de la mienne. Grand Dieu ! quelle étrange illusion fut la vôtre, puisque vous ne prévités pas alors tous les obstacles qui vous frappèrent au moment d'agir ! puisque vous ne m'en avez dit le premier mot que lorsqu'il n'était plus temps !

« Pourquoi vous ferai-je des reproches à présent ? Est-on responsable des mouvements de son cœur ? a-t-il dépendu de vous de m'aimer toujours ? Non, sans doute. Mon tort est de n'avoir pas su vous plaire plus long-temps et plus réellement. J'en cherche la cause et ne la trouve point dans mon cœur ; mais enfin elle existe apparemment. Peut-être vous ai-je trop aimé, peut-être ma tendresse fut importune et fatigante. Vous étiez homme, vous aimiez l'indépendance et le plaisir. Je fus un fardeau pour vous. J'essayai quelquefois d'assujettir votre vie. Hélas ! ce furent là des torts bien chétifs pour un si cruel abandon !

« Jouissez donc de cette liberté rachetée aux dépens de toute mon existence, je ne la troublerai plus. Pourquoi ne m'avez-vous pas donné plus tôt cette leçon ? Le mal eût été moins grand pour moi, et pour vous aussi peut-être.

« Soyez heureux, c'est le dernier vœu que formera mon cœur brisé. Ne m'exhorte plus à penser à Dieu ;

laissez ce soin aux prêtres qui ont à émouvoir le cœur endurci des coupables. Pour moi, j'ai plus de foi que vous, je ne sers pas le même dieu, mais je le sers mieux et plus purement. Le vôtre, c'est le dieu des hommes, c'est le roi, le fondateur et l'appui de votre race; le mien, c'est le Dieu de l'univers, le créateur, le soutien et l'espoir de toutes les créatures. Le vôtre a tout fait pour vous seuls; le mien a fait toutes les espèces les unes pour les autres. Vous vous croyez les maîtres du monde; je crois que vous n'en êtes que les tyrans. Vous pensez que Dieu vous protège et vous autorise à usurper l'empire de la terre; moi, je pense qu'il le souffre pour un peu de temps, et qu'un jour viendra où, comme des grains de sable, son souffle vous dispersera. Non, Raymon, vous ne connaissez pas Dieu; ou plutôt laissez-moi vous dire ce que Ralph vous disait un jour au Lagny: c'est que vous ne croyez à rien. Votre éducation, et le besoin que vous avez d'un pouvoir irréusable pour l'opposer à la brutale puissance du peuple, vous ont fait adopter sans examen les croyances de vos pères; mais le sentiment de l'existence de Dieu n'a point passé jusqu'à votre cœur, jamais peut-être vous ne l'avez prié. Moi, je n'ai qu'une croyance, et la seule sans doute que vous n'avez pas: je crois en lui; mais la religion que vous avez inventée, je la repousse: toute votre morale, tous vos principes, ce sont les intérêts de votre société que vous avez érigés en lois et que vous prétendez faire émaner de Dieu même, comme vos prêtres ont institué les rites du culte pour établir leur puissance et leur richesse sur les nations. Mais tout cela est mensonge et impiété. Moi qui l'invoque, moi qui le comprends, je sais bien qu'il n'y a rien de commun entre lui et vous, et c'est en m'attachant à lui de toute ma force que je m'isole de vous, qui tendez sans cesse à renverser ses ouvrages et à souiller ses dons. Allez, il vous sied mal d'invoquer son nom pour anéantir la résistance d'une faible femme, pour étouffer la plainte d'un cœur déchiré. Dieu ne veut pas qu'on opprime et qu'on écrase les créatures de ses mains. S'il daignait descendre jusqu'à intervenir dans nos chétifs intérêts, il briserait le fort et relèverait le faible; il passerait sa grande main sur nos têtes inégales et les nivellerait comme les eaux de la mer; il dirait à l'esclave: « Jette ta chaîne, et fuis sur les monts où j'ai mis pour toi des eaux, des fleurs et du soleil. » Il dirait aux rois: « Jetez la pourpre aux mendiants pour leur servir de natte, et allez dormir dans les vallées où j'ai étendu pour vous des tapis de mousse et de bruyère. » Il dirait aux puissants: « Courbez le genou, et portez le fardeau de vos frères débiles; car désormais vous aurez besoin d'eux, et je leur donnerai la force et le courage. » Oui, voilà mes rêves; ils sont tous d'une autre vie, d'un autre monde, où la loi du brutal n'aura point passé sur la tête du pacifique, où du moins la résistance et la fuite ne seront pas des crimes, où l'homme pourra échapper à l'homme, comme la gazelle échappe à la panthère, sans que la chaîne des lois soit tendue autour de lui pour le forcer à venir se jeter sous les pieds de son ennemi, sans que la voix du préjugé s'élève dans sa détresse pour insulter à ses souffrances et lui dire: « Vous serez lâche et vil pour n'avoir pas voulu fléchir et ramper. »

« Non, ne me parlez pas de Dieu, vous surtout, Raymon; n'invoquez pas son nom pour m'envoyer en exil et me réduire au silence. En me soumettant, c'est au pouvoir des hommes que je cède. Si j'écoutais la voix que Dieu a mise au fond de mon cœur, et ce noble instinct d'une nature forte et hardie, qui peut-être est la vraie conscience, je fuirais au désert, je saurais me passer d'aide, de protection et d'amour; j'irais vivre pour moi seule au fond de nos belles montagnes; j'oublierais les tyrans, les injustes et les ingrats. Mais, hélas! l'homme ne peut se passer de son semblable, et Ralph lui-même ne peut pas vivre seul.

« Adieu, Raymon, puissiez-vous vivre heureux sans moi! Je vous pardonne le mal que vous me faites. Parlez quelquefois de moi à votre mère, la meilleure femme que j'aie connue. Sachez bien qu'il n'y a contre vous ni dépit ni vengeance dans mon cœur; ma douleur est digne de l'amour que j'eus pour vous.

INDIANA. »

L'infortunée se vantait. Cette douleur profonde et calme n'était que le sentiment de sa propre dignité lorsqu'elle s'adressait à Raymon; mais, seule, elle se livrait en liberté à son impétuosité dévorante. Parfois, cependant, je ne sais quelles lueurs d'espoir aveugle venaient briller à ses yeux troublés. Peut-être ne perdit-elle jamais un reste de confiance en l'amour de Raymon, malgré les cruelles leçons de l'expérience, malgré les terribles pensées qui chaque jour lui représentaient la froideur et la paresse de cet homme quand il ne s'agissait plus pour lui de ses intérêts ou de ses plaisirs. Je crois que si Indiana eût voulu comprendre la sèche vérité, elle n'eût pas traîné jusque-là un reste de vie épuisée et flétrie.

La femme est imbécile par nature; il semble que, pour contre-balancer l'éminente supériorité que ses délicates perceptions lui donnent sur nous, le ciel ait mis à dessein dans son cœur une vanité aveugle, une idiote crédulité. Il ne s'agit peut-être, pour s'emparer de cet être si subtil, si souple et si pénétrant, que de savoir manier la louange et chatouiller l'amour-propre. Parfois les hommes les plus incapables d'un ascendant quelconque sur les autres hommes en exercent un sans bornes sur l'esprit des femmes. La flatterie est le joug qui courbe si bas ces têtes ardentes et légères. Malheur à l'homme qui veut porter la franchise dans l'amour! il aura le sort de Ralph.

Voilà ce que je vous répondrais si vous me disiez qu'Indiana est un caractère d'exception, et que la femme ordinaire n'a, dans la résistance conjugale, ni cette stoïque froideur ni cette patience désespérante. Je vous dirais de regarder le revers de la médaille, et de voir la misérable faiblesse, l'inapte aveuglement dont elle fait preuve avec Raymon. Je vous demanderais où vous avez trouvé une femme qui ne fût pas aussi habile à tromper que facile à l'être; qui ne sût pas renfermer dix ans au fond de son cœur le secret d'une espérance risquée légèrement un jour de délire, et qui ne redevenait pas, aux bras d'un homme, aussi puérilement faible qu'elle sait être invincible et forte aux bras d'un autre.

#### XXIV.

L'intérieur de madame Delmare était cependant devenu plus paisible. Avec les faux amis avaient disparu beaucoup des difficultés qui, sous la main féconde de ces officieux médiateurs, s'envenimaient jadis de toute la chaleur de leur zèle. Sir Ralph, avec son silence et sa non-intervention apparente, était plus habile qu'eux tous à laisser tomber ces riens de la vie intime qui se ballonnent au souffle obligeant du commérage. Indiana vivait d'ailleurs presque toujours seule. Son habitation était située dans les montagnes, au-dessus de la ville, et chaque matin M. Delmare, qui avait un entrepôt de marchandises sur le port, allait pour tout le jour s'occuper de son commerce avec l'Inde et la France. Sir Ralph, qui n'avait d'autre domicile que le leur, mais qui trouvait moyen d'y répandre l'aisance sans qu'on s'aperçût de ses dons, s'occupait de l'étude de l'histoire naturelle ou surveillait les travaux de la plantation; Indiana, revenue aux nonchalantes habitudes de la vie créole, passait les heures brûlantes du jour dans son hamac, et celles de ses longues soirées dans la solitude des montagnes.

Bourbon n'est, à vrai dire, qu'un cône immense dont la base occupe une circonférence d'environ quarante lieues, et dont les gigantesques *pitons*, couverts d'une neige éternelle, s'élèvent à la hauteur de seize cents toises. De presque tous les points de cette masse imposante, l'œil découvre au loin, derrière les roches aiguës, derrière les vallées étroites et les forêts verticales, l'horizon uni que la mer embrasse de sa ceinture bleue. Des fenêtres de sa chambre, Indiana apercevait, entre deux pointes de roches, grâce à l'échancrure d'une montagne boisée dont le versant répondait à celle où l'habitation était située, les voiles blanches qui croisaient sur l'Océan indien. Durant les heures silencieuses de la journée, ce spectacle attirait ses regards et donnait à sa mélancolie une teinte de désespoir uniforme et fixe. Cette vue splen-

dide, loin de jeter sa poétique influence dans ses rêveries, les rendait amères et sombres ; alors elle baissait le store de pagne de raphia qui garnissait sa croisée, et fuyait le jour même, pour répandre dans le secret de son cœur des larmes âpres et brûlantes.

Mais quand, vers le soir, la brise de mer commençait à s'élever et à lui apporter le parfum des rizières fleuries, elle s'enfonçait dans la savane, laissant Delmare et Ralph savourer sous la varangue l'aromatique infusion du *jakham*, et distiller lentement la fumée de leurs cigares. Alors elle allait, du haut de quelque piton accessible, cratère éteint d'un ancien volcan, regarder le soleil couchant qui embrasait la vapeur rouge de l'atmosphère, et répandait comme une poussière d'or et de rubis sur les cimes murmurantes des cannes à sucre, sur les étincelantes parois des récifs. Rarement elle descendait dans les gorges de la *rivière aux Galets*, parce que la vue de la mer, tout en lui faisant mal, l'avait fascinée de son mirage magnétique. Il lui semblait qu'au delà de ces vagues et de ces brumes lointaines la magique apparition d'une autre terre allait se révéler à ses regards. Quelquefois les nuages de la côte prirent pour elle des formes singulières ; tantôt elle vit une lame blanche s'élever sur les flots et décrire une ligne gigantesque qu'elle prit pour la façade du Louvre ; tantôt ce furent deux voiles carrées qui, sortant tout à coup de la brume, offraient le souvenir des tours de Notre-Dame de Paris, quand la Seine exhale un brouillard compacte qui embrasse leur base et les fait paraître comme suspendues dans le ciel ; d'autres fois c'étaient des flocons de nuées roses qui, dans leurs formes changeantes, présentaient tous les caprices d'architecture d'une ville immense. L'esprit de cette femme s'endormait dans les illusions du passé, et elle se prenait à palpiter de joie à la vue de ce Paris imaginaire dont les réalités avaient signalé le temps le plus malheureux de sa vie. Un étrange vertige s'empara alors de sa tête. Suspendue à une grande élévation au-dessus du sol de la côte, et voyant fuir sous ses yeux les gorges qui la séparaient de l'Océan, il lui semblait être lancée dans cet espace par un mouvement rapide, et cheminer dans l'air vers la ville prestigieuse de son imagination. Dans ce rêve, elle se cramponnait au rocher qui lui servait d'appui ; et pour qu'il eût observé alors ses yeux avides, son sein hâlait d'impatience et l'effrayante expression de joie répandue sur ses traits, elle eût offert tous les symptômes de la folie. C'étaient pourtant là ses heures de plaisir et les seuls moments de bien-être vers lesquels se dirigeaient les espérances de sa journée. Si le caprice de son mari eût supprimé ces promenades solitaires, je ne sais de quelle pensée elle eût vécu ; car chez elle tout se rapportait à une certaine faculté d'illusions, à une ardente aspiration vers un point qui n'était ni le souvenir, ni l'attente, ni l'espoir, ni le regret, mais le désir dans toute son intensité dévorante. Elle vécut ainsi des semaines et des mois sous le ciel des tropiques, n'aimant, ne connaissant, ne caressant qu'une ombre, ne creusant qu'une chimère.

De son côté, Ralph était entraîné dans ses promenades vers les endroits sombres et couverts, où le souffle des vents marins ne pouvait l'atteindre ; car la vue de l'Océan lui était devenue antipathique autant que l'idée de le traverser de nouveau. La France n'avait pour lui qu'une place maudite dans la mémoire de son cœur. C'était là qu'il avait été malheureux à en perdre courage, lui habitué au malheur et patient avec ses maux. Il cherchait de tout son pouvoir à l'oublier ; car, quelque dégoûté de la vie qu'il fût, il voulait vivre tant qu'il se sentirait nécessaire. Il avait donc soin de ne jamais prononcer un mot qui eût rapport au séjour qu'il avait fait dans ce pays. Que n'eût-il pas donné pour arracher cet horrible souvenir à madame Delmare ! Mais il s'en flattait si peu, il se sentait si peu habile, si peu éloquent, qu'il la fuyait plutôt que de chercher à la distraire. Dans l'excès de sa réserve délicate, il continuait à se donner toutes les apparences de la froideur et de l'égoïsme. Il allait souffrir seul au loin, et, à le voir s'acharner à courir les bois et les montagnes à la poursuite des oiseaux et des insectes,

on eût dit d'un chasseur naturaliste absorbé par son innocente passion, et parfaitement détaché des intérêts de cœur qui se remuaient autour de lui. Et pourtant la chasse et l'étude n'étaient que le prétexte dont il couvrait ses amères et longues rêveries.

Cette île conique est fendue vers sa base sur tout son pourtour, et recèle dans ses embrasures des gorges profondes où les rivières roulent leurs eaux pures et bouillonnantes ; une de ces gorges s'appelle Bernica. C'est un lieu pittoresque, une sorte de vallée étroite et profonde, cachée entre deux murailles de rochers perpendiculaires, dont la surface est parsemée de bouquets d'arbustes saxatiles et de touffes de fougères.

Un ruisseau coule dans la cannelure formée par la rencontre des deux pans. Au point où leur écartement cesse, il se précipite dans des profondeurs effrayantes, et forme, au lieu de sa chute, un petit lac entouré de roseaux et couvert d'une fumée humide. Autour de ses rives et sur les bords du filet d'eau alimenté par le trop-plein du lac, croissent des bananiers, des letchis et des oranges, dont le vert sombre et vigoureux tapisse l'intérieur de la gorge. C'est là que Ralph fuyait la chaleur et la société ; toutes ses promenades le ramenaient à ce but favori ; le bruit frais et monotone de la cascade endormait sa mélancolie. Quand son cœur était agité de ces secrètes angoisses si longtemps couvées, si cruellement méconnues, c'est là qu'il dépensait, en larmes ignorées, en pâintes silencieuses, l'inutile énergie de son âme et l'activité concentrée de sa jeunesse.

Pour que vous compreniez le caractère de Ralph, il faut peut-être vous dire qu'au moins une moitié de sa vie s'était écoulée au fond de ce ravin. C'est là qu'il venait, dès les jours de sa première enfance, endurcir son courage contre les injustices dont il était victime dans sa famille ; c'est là qu'il avait tendu tous les ressorts de son âme contre l'arbitraire de sa destinée, et qu'il avait pris l'habitude du stoïcisme au point d'en recevoir une seconde nature. Là aussi, dans son adolescence, il avait apporté sur ses épaules la petite Indiana ; il l'avait couchée sur les herbes du rivage pendant qu'il pêchait des camarous dans les eaux limpides, ou qu'il essayait de gravir le rocher pour y découvrir des nids d'oiseaux.

Les seuls hôtes de ces solitudes étaient les goélands, les pétrels, les foulques et les hirondelles de mer. Sans cesse, dans le gouffre, on voyait descendre ou monter, planer ou tourner ces oiseaux aquatiques, qui avaient choisi, pour établir leur sauvage couvée, les trous et les tentes de ses parois inaccessibles. Vers le soir ils se rassemblaient en troupes inquiètes, et remplissaient la gorge sonore de leurs cris rauques et farouches. Ralph se plaisait à suivre leur vol majestueux, à écouter leurs voix mélancoliques. Il enseignait à sa petite élève leurs noms et leurs habitudes ; il lui montrait la belle sarcelle de Madagascar, au ventre orangé, au dos d'émeraude ; il lui faisait admirer le vol du paille-en-queue à brins rouges, qui s'égare quelquefois sur ces rivages et voyage en quelques heures de l'île de France à l'île Rodrigue, où, après des pointes de deux cents lieues en mer, il revient chaque soir coucher sous le veloutier qui cache sa nichée. L'épouvantail, oiseau des tempêtes, venait aussi déployer ses ailes effilées sur ces roches ; et la reine des mers, la *grande frégate*, à la queue fourchue, à la robe ardoisée, au bec ciselé, qui se pose si rarement qu'il semblerait que l'air est sa patrie et le mouvement sa nature, y élevait son cri de détresse au-dessus de tous les autres. Ces hôtes sauvages s'étaient habitués apparemment à voir les deux enfants tourner autour de leurs demeures, car ils daignaient à peine s'effrayer de leur approche ; et quand Ralph atteignait le rocher où ils venaient de s'établir, ils s'élevaient en noirs tourbillons pour aller s'abattre comme par dérision à quelques pieds au-dessus de lui. Indiana riait de leurs évolutions, et rapportait ensuite, avec précaution, dans son chapeau de paille de riz, les œufs que Ralph avait réussi à dérober pour elle, et que souvent il avait été forcé de disputer hardiment aux vigoureux coups d'ailes des grands oiseaux amphibies.

Ces souvenirs revenaient en foule à l'esprit de Ralph,



mais avec une extrême amertume ; car les temps étaient bien changés, et cette petite-belle, qui avait toujours été sa compagne, avait cessé d'être son amie, ou du moins ne l'était plus alors, comme autrefois, dans tout l'abandon de son cœur. Quoiqu'elle lui eût rendu son affection, son dévouement et ses soins, il était un point qui s'opposait entre eux à la confiance, un souvenir sur lequel tournaient comme sur un pivot toutes les émotions de leur vie. Ralph sentait qu'il n'y pouvait porter la main ; il l'avait osé une seule fois, un jour de danger, et cet acte de courage n'avait rien produit ; maintenant y revenir n'eût été qu'un acte de froide barbarie, et Ralph se fût décidé à excuser Raymon, l'homme du monde qu'il estimait le moins, plutôt que d'ajouter aux douleurs d'Indiana en le condamnant selon sa justice.

Il se taisait donc, et même il la fuyait. Quoique vivant sous le même toit, il avait trouvé le moyen de ne la voir guère qu'aux heures des repas ; et cependant, comme une mystérieuse providence, il veillait sur elle. Il ne s'écartait de l'habitation qu'aux heures où la chaleur la confinait dans son hamac ; mais le soir, lorsqu'elle était sortie, il laissait adroitement Delmare sous la varangue, et allait l'attendre au pied des rochers où il savait qu'elle avait l'habitude de s'asseoir. Il restait là des heures entières, la regardant quelquefois à travers les branches que la lune commençait à blanchir, mais respectant le court espace qui la séparait de lui, et n'osant abrégier d'un instant sa triste rêverie. Lorsqu'elle redescendait dans la vallée, elle le trouvait toujours au bord d'un petit ruisseau dont le sentier de l'habitation suivait le cours. Quelques larges galets autour desquels l'eau frissonnait en filets d'argent lui servaient de siège. Quand la robe blanche d'Indiana se dessinait sur la rive, Ralph se levait en silence, lui offrait son bras, et la ramenait à l'habitation sans lui adresser une parole, si, plus triste et plus affaissée qu'à l'ordinaire, elle n'entamait pas elle-même la conversation. Puis, quand il l'avait quittée, il se retirait dans sa chambre, et attendait pour se coucher que tout le monde fût endormi dans la maison. Si la voix de Delmare s'élevait pour gronder, Ralph, sous le premier prétexte qui lui venait à l'esprit, allait le trouver et réussissait à l'apaiser ou à le distraire, sans jamais laisser deviner que telle fût son intention. Cette habitation, pour ainsi dire diaphane, comparée à celle de nos climats, cette continuelle nécessité d'être toujours sous les yeux les uns des autres, imposaient au colonel plus de réserve dans ses emportements. L'inévitable figure de Ralph, qui venait au moindre bruit se placer entre lui et sa femme, le contraignait à se modérer ; car Delmare avait assez d'amour-propre pour se vaincre devant ce censeur à la fois muet et sévère. Aussi, pour exhaler l'humeur que ses contrariétés commerciales avaient amassée chez lui durant le jour, il attendait que l'heure du coucher l'eût délivré de son juge. Mais c'était en vain : l'occulte influence veillait avec lui, et à la première parole amère, au premier éclat de voix qui faisait retentir les moindres parois de sa demeure, un bruit de meubles ou un piétinement, parti comme par hasard de la chambre de Ralph, semblait lui imposer silence, et lui annoncer que la discrète et patiente sollicitude du protecteur ne s'endormait pas.

## QUATRIÈME PARTIE.

### XXV.

Or, il arriva que le ministère du 8 août, qui dérangerait tant de choses en France, porta un rude coup à la sécurité de Raymon. M. de Ramière n'était point de ces vanités aveugles qui triomphèrent d'un jour de victoire. Il avait fait de la politique l'âme de toutes ses pensées, la base de tous ses rêves d'avenir. Il s'était flatté que le roi, en entrant dans la voie des concessions adroites, maintiendrait longtemps encore l'équilibre qui assurait l'exis-

tence des familles nobles. Mais l'apparition du prince de Polignac détruisit cette espérance. Raymon voyait trop loin, il était trop répandu dans le monde nouveau pour ne pas se mettre en garde contre les succès du moment. Il comprit que toute sa destinée chancelait avec celle de la monarchie, et que sa fortune, sa vie peut-être, ne tenaient plus qu'à un fil.

Alors il se trouva dans une position délicate et embarrassante. L'honneur lui faisait un devoir de se consacrer, malgré tous les périls du dévouement, à la famille dont les intérêts avaient été jusqu'alors étroitement liés aux siens. A cet égard, il ne pouvait guère donner le change à sa conscience et à la mémoire de ses proches. Mais cet ordre de choses, cette tendance vers le régime absolu, choquait sa prudence, sa raison, et, disait-il, sa conviction intime. Elle compromettait toute son existence, elle faisait pis, elle le rendait ridicule, lui, publiciste renommé qui avait osé promettre tant de fois, au nom du trône, la justice pour tous et la fidélité au pacte juré. Maintenant tous les actes du gouvernement donnaient un démenti formel aux assertions imprudentes du jeune éclectique ; tous les esprits calmes et paresseux, qui, deux jours plus tôt, ne demandaient qu'à se rattacher au trône constitutionnel, commençaient à se jeter dans l'opposition et à traiter de fourberies les efforts de Raymon et de ses pareils. Les plus polis les accusaient d'imprévoyance et d'incapacité. Raymon sentait qu'il était humiliant de passer pour dupe après avoir joué un rôle si brillant dans la partie. En secret il commençait à maudire et à mépriser cette royauté qui se dégradait et qui l'entraînait dans sa chute ; il eût voulu pouvoir s'en détacher sans honte avant l'heure du combat. Il fit pendant quelque temps d'incroyables efforts d'esprit pour se concilier la confiance des deux camps. Les opposants de cette époque n'étaient pas difficiles pour l'admission de nouveaux partisans. Ils avaient besoin de recrues, et, grâce au peu de preuves qu'ils leur demandaient, ils en faisaient de considérables. Ils ne dédaignaient pas d'ailleurs l'appui des grands noms, et chaque jour d'adroites flatteries jetées dans leurs journaux tendaient à détacher les plus beaux fleurons de cette couronne usée. Raymon n'était pas dupe de ces démonstrations d'estime ; mais il ne les repoussait pas, certain qu'il était de leur utilité. D'autre part, les champions du trône se montraient plus intolérants à mesure que leur situation devenait plus désespérée. Ils chassaient de leurs rangs, sans prudence et sans égards, leurs plus utiles défenseurs. Ils commencèrent bientôt à témoigner leur mécontentement et leur méfiance à Raymon. Celui-ci, embarrassé, amoureux de sa réputation comme du principal avantage de son existence, fut très à propos atteint d'un rhumatisme aigu, qui le força de renoncer momentanément à toute espèce de travail et de se retirer à la campagne avec sa mère.

Dans cet isolement, Raymon souffrit réellement de se trouver jeté comme un cadavre au milieu de l'activité dévorante d'une société prête à se dissoudre, de se sentir empêché, par l'embarras de prendre une couleur autant que par la maladie, de s'enrôler sous ces bannières belliqueuses qui flottaient de toutes parts, appelant au grand combat les plus obscurs et les plus inhabiles. Les cuisantes douleurs de la maladie, l'abandon, l'ennui et la fièvre donnèrent insensiblement un autre cours à ses idées. Il se demanda, pour la première fois peut-être, si le monde méritait tous les soins qu'il s'était donnés pour lui plaire, et, à le voir si indifférent envers lui, si oublieux de ses talents et de sa gloire, il jugea le monde. Puis il se consola d'en avoir été dupe, en se rendant le témoignage qu'il n'y avait jamais cherché que son bien-être personnel, et qu'il l'y avait trouvé, grâce à lui-même. Rien ne nous confirme dans l'égoïsme comme la réflexion. Raymon en tira cette conclusion, qu'il fallait à l'homme, en état de société, deux sortes de bonheur, celui de la vie publique et celui de la vie privée, les triomphes du monde et les douceurs de la famille.

Sa mère, qui le soignait assidument, tomba dangereusement malade : ce fut à lui d'oublier ses maux et de veiller sur elle ; mais ses forces n'y suffirent pas. Les

âmes ardentes et passionnées font les santés tenaces et miraculeuses aux jours du danger ; mais les âmes tièdes et paresseuses n'impriment pas au corps de ces élans surnaturels. Quoique Raymon fût un bon fils, comme on l'entend dans la société, il succomba physiquement sous le poids de la fatigue. Étendu sur son lit de douleur, n'ayant plus à son chevet que des mercenaires ou de rares amis pressés de retourner aux agitations de la vie sociale, il se mit à penser à Indiana, et il la regretta sincèrement, car alors elle lui eût été nécessaire. Il se rappela les soins pieux qu'il lui avait vu prodiguer à son vieil et maussade époux, et il se représenta les douceurs et les bienfaits dont elle eût su entourer son amant.

« Si j'eusse accepté son sacrifice, pensa-t-il, elle serait déshonorée ; mais que m'importerait à l'heure où je suis ? Abandonné d'un monde frivole et personnel, je ne serais pas seul ; celle que tous repousserait avec mépris serait à mes pieds avec amour ; elle pleurerait sur mes maux, elle saurait les adoucir. Pourquoi l'ai-je renvoyée, cette femme ? Elle m'aimait tant qu'elle aurait pu se consoler des outrages des hommes en répandant quelque bonheur sur ma vie intérieure. »

Il résolut de se marier quand il serait guéri, et il repassa dans son cerveau les noms et les figures qui l'avaient frappé dans les salons des deux classes de la société. De ravissantes apparitions passèrent dans ses rêves ; des chevelures chargées de fleurs, des épaules de neige enveloppées de boas de cygne, des corsages souples emprisonnés dans la mousseline ou le satin : ces attrayants fantômes agitérent leurs ailes de gaze sur les yeux lourds et brûlants de Raymon ; mais il n'avait vu ces péris que dans le tourbillon parfumé du bal. A son réveil, il se demanda si leurs lèvres rosées avaient d'autres sourires que ceux de la coquetterie ; si leurs blanches mains savaient panser les plaies de la douleur, si leur esprit fin et brillant savait descendre à la tâche pénible de consoler et de distraire un malade chargé d'ennuis. Raymon était un homme d'intelligence exacte, et il se méliait plus qu'un autre de la coquetterie des femmes ; plus qu'un autre il haïssait l'égoïsme, parce qu'il savait qu'il n'y avait là rien à recueillir pour son bonheur. Et puis Raymon était aussi embarrassé pour le choix d'une femme que pour celui d'une couleur politique. Les mêmes raisons lui imposaient la lenteur et la prudence. Il appartenait à une haute et rigide famille qui ne souffrirait point de mésalliance, et pourtant la fortune ne résidait plus avec sécurité que chez les plébéiens. Selon toute apparence, cette classe allait s'élever sur les débris de l'autre, et, pour se maintenir à la surface du mouvement, il fallait être le genre d'un industriel ou d'un agioteur. Raymon pensa donc qu'il était sage d'attendre de quel côté viendrait le vent pour s'engager dans une démarche qui déciderait de tout son avenir.

Ces réflexions positives lui montraient à nu la sécheresse de cœur qui préside aux unions de convenance, et l'espoir d'avoir un jour une compagne digne de son amour n'entraît que par hasard dans les chances de son bonheur. En attendant, la maladie pouvait être longue, et l'espoir de jours meilleurs n'efface point la sensation aiguë des douleurs présentes. Il revint à la pensée pénible de son aveuglement, le jour où il avait refusé d'enlever madame Delmare, et il se maudit d'avoir si mal compris ses véritables intérêts.

Sur ces entrefaites il reçut la lettre qu'Indiana lui écrivait de l'île Bourbon. L'énergie sombre et inflexible qu'elle conservait, au milieu des revers qui eussent dû briser son âme, frappa vivement Raymon.

« Je l'ai mal jugée, pensa-t-il, elle m'aimait réellement, elle m'aime encore, pour moi elle eût été capable de ces efforts héroïques que je croyais au-dessus des forces d'une femme ; et maintenant je n'aurais peut-être qu'un mot à dire pour l'attirer, comme un invincible aimant, d'un bout du monde à l'autre. S'il ne fallait pas six mois, huit mois peut-être pour obtenir ce résultat, je voudrais essayer ! »

Il s'endormit avec cette idée, mais il fut réveillé bientôt par un grand mouvement dans la chambre voisine.

Il se leva avec peine, passa une robe de chambre et se traîna à l'appartement de sa mère ; elle était au plus mal.

Elle retrouva vers le matin la force de s'entretenir avec lui ; elle ne se faisait pas illusion sur le peu de temps qui lui restait à vivre ; elle s'occupa de l'avenir de son fils.

« Vous perdez, lui dit-elle, votre meilleure amie ; que le ciel la remplace par une compagne digne de vous. Mais soyez prudent, Raymon, et ne hasardez point le repos de votre vie entière pour une chimère d'ambition. Je ne connaissais, hélas ! qu'une femme que j'eusse voulu nommer ma fille : mais le ciel avait disposé d'elle. Cependant, écoutez, mon fils. M. Delmare est vieux et cassé ; qui sait si ce long voyage n'a pas épuisé le reste de ses forces ? Respectez l'honneur de sa femme tant qu'il vivra ; mais si, comme je le crois, il est appelé à me suivre de près dans la tombe, souvenez-vous qu'il y a encore au monde une femme qui vous aime presque autant que votre mère vous a aimé. »

Le soir, madame de Ramière mourut dans les bras de son fils. La douleur de Raymon fut amère et profonde ; il ne pouvait y avoir, devant une semblable perte, ni fausse exaltation ni calcul. Sa mère lui était réellement nécessaire ; avec elle il perdait tout le bien-être moral de sa vie. Il versa sur son front livide, sur ses yeux éteints, des larmes désespérantes ; il accusa le ciel, il maudit sa destinée, il pleura aussi Indiana. Il demanda compte à Dieu du bonheur qu'il lui devait ; il lui reprocha de le traiter comme un autre et de lui arracher tout à la fois. Puis il douta de ce Dieu qui le châtiât ; il aimait mieux le nier que de se soumettre à ses arrêts. Il perdit toutes les illusions avec toutes les réalités de sa vie ; et il retourna à son lit de fièvre et de souffrances, brisé comme un roi déchu, comme un ange maudit.

Quand il fut à peu près rétabli, il jeta un coup d'œil sur la situation de la France. Le mal empirait ; de toutes parts on menaçait de refuser l'impôt. Raymon s'étonna de la confiance imbécile de son parti, et, jugeant à propos de ne pas se jeter encore dans la mêlée, il se renferma à Cerey avec le triste souvenir de sa mère et de madame Delmare.

A force de creuser l'idée qu'il avait d'abord légèrement conçue, il s'accoutuma à penser que cette dernière n'était pas perdue pour lui, s'il voulait se donner la peine de la rappeler. Il vit à cette résolution beaucoup d'inconvénients, mais plus d'avantages encore. Il n'entraît pas dans ses intérêts d'attendre qu'elle fût veuve pour l'épouser, comme l'avait entendu madame de Ramière. Delmare pouvait vivre vingt ans encore, et Raymon ne voulait pas renoncer pour toujours aux chances d'un mariage brillant. Il concevait mieux que cela dans sa riante et fertile imagination. Il pouvait, en se donnant un peu de peine, exercer sur son Indiana un ascendant illimité ; il se sentait assez d'adresse et de rouerie dans l'esprit pour faire de cette femme ardente et sublime une maîtresse soumise et dévouée. Il pouvait la soustraire au courroux de l'opinion, la cacher derrière le mur impénétrable de sa vie privée, la garder comme un trésor au fond de sa retraite, et l'employer à répandre sur ses instants de solitude et de recueillement le bonheur d'une affection pure et généreuse. Il ne faudrait pas remuer beaucoup pour éviter la colère du mari ; il ne viendrait pas chercher sa femme au delà de trois mille lieues, quand ses intérêts le clouaient irrévocablement dans un autre monde. Indiana serait peu exigeante de plaisir et de liberté après les rudes épreuves qu'elle avait courbées au joug. Elle n'était ambitieuse que d'amour, et Raymon sentait qu'il l'aimerait par reconnaissance, dès qu'elle lui serait utile. Il se rappelait aussi la constance et la douceur qu'elle avait montrées pendant de longs jours de froideur et d'abandon. Il se promettait de conserver habilement sa liberté sans qu'elle osât s'en plaindre ; il se flattait de prendre assez d'empire sur sa conviction pour la faire consentir à tout, même à le voir marié ; et il appuyait cette espérance sur les nombreux exemples de liaisons intimes qu'il avait vues subsister en dépit des lois sociales, moyennant la prudence et



Tu ne m'abandonnes donc pas, toi? (Page 59.)

l'habileté avec lesquelles on savait échapper aux jugements de l'opinion.

« D'ailleurs, disait-il encore, cette femme aura fait pour moi un sacrifice sans retour et sans bornes. Pour moi elle aura traversé le monde et laissé derrière elle tout moyen d'existence, toute possibilité de pardon. Le monde n'est rigide que pour les fautes étroites et communes; une rare audace l'étonne, une infortune éclatante le désarme; il la plaindra, il l'admira peut-être, cette femme qui pour moi aura fait ce que nulle autre n'oserait tenter. Il la blâmera, mais il n'en rira pas, et je ne serai pas coupable pour l'accueillir et la protéger après une si haute preuve de son amour. Peut-être, au contraire, vantera-t-on mon courage; du moins j'aurai des défenseurs, et ma réputation sera soumise à un glorieux et insoluble procès. La société veut quelquefois qu'on la brave; elle n'accorde pas son admiration à ceux qui rampent dans les voies battues. Au temps où nous sommes, il faut mener l'opinion à coups de fouet. »

Sous l'influence de ces pensées, il écrivit à madame Delmare. Sa lettre fut ce qu'elle devait être entre les mains d'un homme si adroit et si exercé. Elle respirait

l'amour, la douleur, la vérité surtout. Hélas! quel roseau mobile est-ce donc que la vérité, pour se plier ainsi à tous les souffles?

Cependant Raymon eut la sagesse de ne point exprimer formellement l'objet de sa lettre. Il feignait de regarder le retour d'Indiana comme un bonheur inespéré; mais cette fois il lui parlait faiblement de ses devoirs. Il lui racontait les dernières paroles de sa mère; il peignait avec chaleur le désespoir où le réduisait cette perte, les ennuis de la solitude et le danger de sa situation. Il faisait un tableau sombre et terrible de la révolution qui grossissait à l'horizon de la France, et, tout en feignant de se réjouir d'être seul opposé à ses coups, il faisait entendre à Indiana que le moment était venu pour elle d'exercer cette enthousiaste fidélité, ce périlleux dévouement dont elle s'était vantée, Raymon accusait son destin, et disait que la vertu lui avait coûté bien cher, que son joug était bien rude, qu'il avait tenu le bonheur dans sa main et qu'il avait eu la force de se condamner à un éternel isolement. « Ne me dites plus que vous m'avez aimé, ajoutait-il; je suis alors si faible et si découragé que je maudis mon courage et que je hais mes



Il s'enfuit épouvané.. (Page 65.)

devoirs. Dites-moi que vous êtes heureuse, que vous m'oubliez, afin qu'il soit en ma puissance de n'aller pas vous arracher aux liens qui nous séparent. »

En un mot, il se disait malheureux; c'était dire à Indiana qu'il l'attendait.

## XXVI.

Durant les trois mois qui s'écoulèrent entre le départ de cette lettre et son arrivée à l'île Bourbon, la situation de madame Delmare était devenue presque intolérable, par suite d'un incident domestique de la plus grande importance pour elle. Elle avait pris la triste habitude d'écrire chaque soir la relation des chagrins de la journée. Ce journal de ses douleurs s'adressait à Raymon, et, quoiqu'elle n'eût pas l'intention de le lui faire parvenir, elle s'entretenait avec lui, tantôt avec passion, tantôt avec amertume, des maux de sa vie et des sentiments qu'elle ne pouvait étouffer. Ces papiers tombèrent entre les mains de Delmare, c'est-à-dire qu'il brisa le coffre qui les recélait ainsi que les anciennes lettres de Ray-

mon, et qu'il les dévora d'un œil jaloux et furieux. Dans le premier mouvement de sa colère, il perdit la force de se contenir, et alla, le cœur palpitant, les mains crispées, attendre qu'elle revint de sa promenade. Peut-être, si elle eût tardé quelques minutes, cet homme malheureux aurait eu le temps de rentrer en lui-même; mais leur mauvaise étoile à tous deux voulut qu'elle se présentât presque aussitôt devant lui. Alors, sans pouvoir articuler une parole, il la saisit par les cheveux, la renversa, et la frappa au front du talon de sa botte.

A peine eut-il imprimé cette marque sanglante de sa brutalité à un être faible, qu'il eut horreur de lui-même. Il s'enfuit épouvané de ce qu'il avait fait, et courut s'enfermer dans sa chambre, où il arma ses pistolets pour se brûler la cervelle; mais, au moment d'accomplir ce dessein, il vit, sous la varangue, Indiana qui s'était relevée, et qui essayait, d'un air calme et froid, le sang dont son visage était inondé. D'abord, comme il croyait l'avoir tuée, il éprouva un sentiment de joie en la voyant debout, et puis sa colère se ralluma.

« Ce n'est qu'une égratignure, s'écria-t-il, et tu méritais mille morts! Non, je ne me tuerai pas; car tu irais

l'en réjouir dans les bras de ton amant. Je ne veux pas assurer votre bonheur à tous deux, je veux vivre pour vous faire souffrir, pour te voir dépérir de langueur et d'ennui, pour deshonorer l'âme qui s'est joué de moi.» Il se débattait contre les tortures de la rage, lorsque Ralph entra par une autre porte de la varangue et rencontra Indiana échevelée, dans l'état ou cette horrible scène l'avait laissée. Mais elle n'avait pas témoigné la moindre frayeur, elle n'avait pas laissé échapper un cri, elle n'avait pas élevé les mains pour demander grâce. Fatiguée de la vie, il semblait qu'elle eût éprouvé le désir cruel de donner à Delmare le temps de consommer un meurtre en n'appelant personne à son secours. Il est certain qu'un moment où cet événement avait eu lieu Ralph était à vingt pas de là, et qu'il n'avait pas entendu le moindre bruit.

« Indiana! s'écria-t-il en reculant d'effroi et de surprise, qui vous a blessée ainsi?

— Vous le demandez? répondit-elle avec un sourire amer, quel autre que *votre ami* en a le droit et la volonté? »

Ralph jeta par terre le rotin qu'il tenait; il n'avait pas besoin d'autres armes que ses larges mains pour étrangler Delmare. Il franchit la distance en deux sauts, enfonça la porte d'un coup de poing... mais il trouva Delmare étendu par terre, le visage violet, la gorge enflée, en proie aux convulsions étouffées d'une congestion sanguine.

Il s'empara des papiers épars sur le plancher. En reconnaissant l'écriture de Raymon, en voyant les débris de la cassette, il comprit ce qui s'était passé; et, recueillant avec soin ces pièces accusatrices, il courut les remettre à madame Delmare en l'engageant à les brûler tout de suite. Delmare ne s'était probablement pas donné le temps de tout lire.

Il la pria ensuite de se retirer dans sa chambre pendant qu'il appellerait les esclaves pour secourir le colonel; mais elle ne voulut ni brûler les papiers ni cacher sa blessure.

« Non, lui dit-elle avec hauteur, je ne veux pas, moi! Cet homme n'a pas daigné autrefois cacher ma fuite à madame de Carvajal; il s'est empressé de publier ce qu'il appelait mon déshonneur. Je veux montrer à tous les yeux ce stigmate du sien qu'il a pris soin d'imprimer lui-même sur mon visage. C'est une étrange justice que celle qui impose à l'un de garder le secret des crimes de l'autre, quand celui-ci s'arroge le droit de le flétrir sans pitié! »

Quand Ralph vit le colonel en état de l'entendre, il l'accabla de reproches avec plus d'énergie et de rudesse qu'on ne l'aurait cru capable d'en montrer. Alors Delmare, qui n'était certainement pas un méchant homme, pleura sa faute comme un enfant; mais il la pleura sans dignité, comme on est capable de le faire quand on se livre à la sensation du moment sans en raisonner les effets et les causes. Prompt à se jeter dans l'excès contraire, il voulait appeler sa femme et lui demander pardon; mais Ralph s'y opposa, et tâcha de lui faire comprendre que cette réconciliation puérile compromettrait l'autorité de l'un sans effacer l'injure faite à l'autre. Il savait bien qu'il est des torts qu'on ne pardonne pas et des malheurs qu'on ne peut oublier.

Des ce moment le personnage de ce mari devint odieux aux yeux de sa femme. Tout ce qu'il fit pour réparer ses torts lui ôta le peu de considération qu'il avait pu garder jusque-là. Sa faute était immense, en effet; l'homme qui ne se sent pas la force d'être froid et implacable dans sa vengeance doit abjurer toute velléité d'impudence et de ressentiment. Il n'y a pas de rôle possible entre celui du chétien qui pardonne et celui de l'homme du monde qui répudie. Mais Delmare avait aussi sa part d'égoïsme; il se sentait vieux, les soins de sa femme lui devenaient chaque jour plus nécessaires. Il se faisait une terrible peur de la solitude, et si, dans la crise de son orgueil blessé, il revenait à ses habitudes de soldat en la maltraitant, la réflexion le ramenait bientôt à cette faiblesse des vieillards qui s'épouvente de l'abandon. Trop affaibli par l'âge et

les fatigues pour aspirer à devenir père de famille, il était resté vieux garçon dans son ménage, et il avait pris une femme comme il eût pris une gouvernante. Ce n'était donc pas par tendresse pour elle qu'il lui pardonnait de ne l'aimer pas, c'était par intérêt pour lui-même; et s'il s'affligeait de ne pas régner sur ses affections, c'était parce qu'il craignait d'être moins bien soigné sur ses vieux jours.

De son côté, quand madame Delmare, profondément blessée par les lois sociales, ruidissait toutes les forces de son âme pour les haïr et les mépriser, il y avait bien aussi au fond de ses pensées un sentiment tout personnel. Mais peut-être ce besoin de bonheur qui nous dévore, cette haine de l'injustice, cette soif de liberté qui ne s'éteignent qu'avec la vie, sont-ils les facultés constituantes de l'*égoïsme*, qualification par laquelle les Anglais désignent l'amour de soi, considéré comme un droit de l'homme et non comme un vice. Il me semble que l'individu choisi entre tous pour souffrir des institutions profitables à ses semblables doit, s'il a quelque énergie dans l'âme, se débattre contre ce joug arbitraire. Je crois aussi que plus son âme est grande et noble, plus elle doit s'ulcérer sous les coups de l'injustice. S'il avait rêvé que le bonheur doit récompenser la vertu, dans quels doutes affreux, dans quelles perplexités désespérantes doivent le jeter les déceptions que l'expérience lui apporte!

Aussi toutes les réflexions d'Indiana, toutes ses démarches, toutes ses douleurs, se rapportaient à cette grande et terrible lutte de la nature contre la civilisation. Si les montagnes désertes de l'île eussent pu la cacher longtemps, elle s'y serait infailliblement réfugiée le jour de l'attentat commis sur elle; mais Bourbon n'avait pas assez d'étendue pour la soustraire aux recherches, et elle résolut de mettre la mer et l'incertitude du lieu de sa retraite entre elle et son tyran. Cette résolution prise, elle se sentit plus tranquille, et montra presque de l'insouciance et de la gaieté dans son intérieur. Delmare en fut si surpris et si charmé qu'il fit à part soi ce raisonnement de brute, qu'il était bon de faire sentir un peu la loi du plus fort aux femmes.

Alors elle ne rêva plus que de fuite, de solitude et d'indépendance; elle roula dans son cerveau meurtri et douloureux mille projets d'établissement romanesque dans les terres désertes de l'Inde ou de l'Afrique. Le soir, elle suivait de l'œil le vol des oiseaux qui s'en allaient coucher à l'île Rodrigue. Cette île abandonnée lui promettait toutes les douceurs de l'isolement, premier besoin d'une âme brisée. Mais les mêmes motifs qui l'empêchaient de gagner l'intérieur des terres de Bourbon lui faisant abandonner l'étroit asile des terres voisines. Elle voyait souvent chez elle de gros traitants de Madagascar qui avaient des relations d'affaires avec son mari; gens épais, cuivrés, grossiers, qui n'avaient de tact et de finesse que dans les intérêts de leur commerce. Leurs récits captivaient pourtant l'attention de madame Delmare; elle se plaisait à les interroger sur les admirables productions de cette île, et ce qu'ils lui racontaient des merveilles de la nature dans cette contrée enflammait de plus en plus le désir qu'elle éprouvait d'aller s'y cacher. L'étendue du pays et le peu d'espace qu'occupaient les Européens lui faisaient espérer de ne jamais y être découverte. Elle s'arrêta donc à ce projet, et nourrit son esprit oisif des rêves d'un avenir qu'elle prétendait se créer à elle seule. Déjà elle construisait son ajoupa solitaire sous l'abri d'une forêt vierge, au bord d'un fleuve sans nom; elle se retrançait sous la protection de ces peuplades que n'a point flétries le joug de nos lois et de nos préjugés. Ignorante qu'elle était, elle espérait trouver la les vertus exilées de notre hémisphère, et vivre en paix, étrangère à toute constitution sociale; elle s'imaginait échapper aux dangers de l'isolement, résister aux maladies dévorantes du climat. Faible femme qui ne pouvant endurer la colère d'un homme, et qui se flattait de braver celle de l'état sauvage!

Au milieu de ces préoccupations romanesques et de ces projets extravagants, elle oubliait ses maux présents,



elle se faisait un monde à part qui la consolait de celui où elle était forcée de vivre, elle s'habitua à penser moins à Raymon, qui bientôt ne devait plus rien être dans son existence solitaire et philosophique. A force de se bâtir un avenir selon sa fantaisie, elle laissait reposer un peu le passé; et déjà, à sentir son cœur plus libre et plus courageux, elle s'imaginait recueillir d'avance les fruits de sa vie d'anachorete. Mais la lettre de Raymon arriva, et cet édifice de chimères s'évanouit comme un souffle. Elle sentit, ou elle crut sentir qu'elle l'aimait plus que par le passé. Pour moi, je me plais à croire qu'elle ne l'aima jamais de toutes les forces de son âme. Il me semble que l'affection mal placée diffère de l'affection partagée autant qu'une erreur diffère d'une vérité; il me semble que si l'exaltation et l'ardeur de nos sentiments nous abusent au point de croire que c'est là de l'amour dans toute sa puissance, nous apprenons plus tard, en goûtant les délices d'un amour vrai, combien nous nous en étions imposé à nous-mêmes.

Mais la situation où Raymon se disait jeté rallumait dans le cœur d'Indiana cet élan de générosité qui était un besoin de sa nature. Le voyant seul et malheureux, elle se fit un devoir d'oublier le passé et de ne pas prévoir l'avenir. La veille elle voulait quitter son mari par haine et par ressentiment; maintenant elle regrettait de ne pas l'estimer, afin de faire à Raymon un véritable sacrifice. Tel était son enthousiasme qu'elle craignait de faire trop peu pour lui, en échappant à un maître irascible au péril de ses jours et en se soumettant à l'agonie d'un voyage de quatre mois. Elle eût donné sa vie sans croire que ce fût assez payer un sourire de Raymon. La femme est faite ainsi.

Il ne s'agissait donc plus que de partir. Il était bien difficile de tromper la méfiance de Delmare et la clairvoyance de Ralph. Mais ce n'était pas là le principal obstacle; il fallait échapper à la publicité que, selon les lois, tout passager est forcé de donner à son départ par la voie des journaux.

Parmi le peu d'embarcations ancrées dans la dangereuse rade de Bourbon, le navire *l'Eugène* était en parlance pour l'Europe. Indiana chercha longtemps l'occasion de parler au capitaine sans être observée de son mari; mais chaque fois qu'elle témoignait le désir de se promener sur le port, il affectait de la remettre à la garde de sir Ralph, et lui-même les suivait de l'œil avec une patience désespérante. Cependant, à force de recueillir avec une scrupuleuse attention tous les indices favorables à son dessein, Indiana apprit que le capitaine du bâtiment gréé pour la France avait une parente au village de Sainte-Rose, dans l'intérieur de l'île, et qu'il revenait souvent à pied pour aller coucher à son bord. Dès ce moment elle ne quitta plus le rocher qui lui servait de point d'observation. Pour écarter les soupçons, elle s'y rendait par des sentiers détournés, et en revenant de même lorsqu'à la nuit close elle n'avait point découvert le voyageur qui l'intéressait sur le chemin de la montagne.

Il ne lui restait plus que deux jours d'espérance, car déjà le vent avait soufflé de terre sur la rade; le mouillage menaçait de n'être plus tenable, et le capitaine Random était impatient de gagner le large.

Enfin elle adressa au Dieu des opprimés et des faibles une ardente prière, et elle alla s'asseoir sur le chemin même de Sainte-Rose, bravant le danger d'être vue et risquant sa dernière espérance. Il n'y avait pas une heure qu'elle attendait lorsque le capitaine Random descendit le sentier. C'était un vrai marin, toujours rude et cynique, qu'il fût sombre ou jovial; son regard glaça d'effroi la triste Indiana. Cependant elle rassembla tout son courage, et marcha à sa rencontre d'un air digne et résolu.

« Monsieur, lui dit-elle, je viens mettre entre vos mains mon honneur et ma vie. Je veux quitter la colonie et retourner en France. Si, au lieu de m'accorder votre protection, vous trahissez le secret que je vous confie, je n'ai pas d'autre parti à prendre que de me jeter à la mer. »

Le capitaine répondit, en jurant, que la mer refuserait de sombrer une si jolie goëlette, et que, puisqu'elle venait d'elle-même s'abattre sous le vent, il répondait de la remorquer au bout du monde.

« Vous consentez donc, Monsieur ? lui dit madame Delmare avec inquiétude; en ce cas, vous accepterez l'avance de mon passage. »

Et elle lui remit un écrin contenant les bijoux que madame de Carvajal lui avait donnés autrefois; c'était la seule fortune qu'elle possédât encore. Mais le marin l'entendait autrement, et il lui rendit l'écrin avec des paroles qui firent monter le sang à ses joues.

« Je suis bien malheureuse, Monsieur, lui répondit-elle en retenant les larmes de colère qui brillaient dans ses longs cils; la démarche que je fais auprès de vous vous autorise à m'insulter, et cependant, si vous saviez combien mon existence dans ce pays est odieuse, vous auriez pour moi plus de pitié que de mépris. »

La contenance noble et touchante d'Indiana imposa au capitaine Random. Les êtres qui ne font pas abus de leur sensibilité la retrouvent quelquefois saïbe et entière dans l'occasion. Il se rappela aussitôt la figure haïssable du colonel Delmare et le bruit que son aventure avait fait dans la colonie. En couvant d'un œil libertin cette créature si frêle et si jolie, il fut frappé de son air d'innocence et de candeur; il fut surtout vivement ému en remarquant sur son front une marque blanche que sa rougeur faisait ressortir. Il avait en avec Delmare des relations de commerce qui lui avaient laissé du ressentiment contre cet homme si rigide et si serré en affaires.

« Malédiction ! s'écria-t-il, je n'ai de mépris que pour l'homme capable de casser à coups de botte la tête d'une si jolie femme. Delmare est un corsaire à qui je ne serai pas fâché de jouer ce tour; mais soyez prudente, Madame, et songez que je compromets ici mon caractère. Il faut vous échapper sans éclat au coucher de la lune, vous envoler comme une pauvre pétrelle du fond de quelque récif bien sombre... »

— Je sais, Monsieur, répondit-elle, que vous ne me rendrez pas cet important service sans transgresser les lois; vous courez peut-être le risque de payer une amende; c'est pourquoi je vous offre cet écrin, dont la valeur contient au moins le double du prix de la traversée. »

Le capitaine prit l'écrin en souriant.

« Ce n'est pas le moment de régler nos comptes, dit-il; je veux bien être le dépositaire de votre petite fortune. Vous n'avez pas sans doute, vu la circonstance, un bagage bien considérable; rendez-vous la nuit du départ dans les rochers de l'anse aux Lataniers; vous verrez venir à vous un canot armé de deux bons rameurs, et l'on vous passera par-dessus le bord entre une et deux heures du matin. »

## XXVII.

Cette journée du départ s'écoula comme un rêve. Indiana avait craint de la trouver longue et pénible; elle passa comme un instant. Le silence de la campagne, la tranquillité de l'habitation, contrastaient avec les agitations intérieures qui dévoraient madame Delmare. Elle s'enfermait dans sa chambre pour y préparer le peu de hardes qu'elle voulait emporter; puis elle les cachait sous ses vêtements et les portait une à une dans les rochers de l'anse aux Lataniers, où elle les mettait dans un panier d'écorce enseveli sous le sable. La mer était rude, et le vent grossissait d'heure en heure. Par précaution, le navire *l'Eugène* était sorti du port, et madame Delmare apercevait au loin ses voiles blanches que la bise enflait, tandis que l'équipage, pour se maintenir dans sa station, lui faisait courir des bordées. Son cœur s'élevait alors avec de vives palpitations vers ce bâtiment qui semblait piaffer d'impatience, comme un coursier plein d'ardeur au moment de partir. Mais lorsqu'elle regagnait l'intérieur de l'île, elle retrouvait dans les gorges de la montagne un air calme et doux, un soleil pur, le

chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, et l'activité des travaux qui avait son cours comme la veille, indifférents aux émotions violentes qui la tourmentaient. Alors elle doutait de la réalité de sa situation, et se demandait si ce départ prochain n'était pas l'illusion d'un songe.

Vers le soir le vent tomba. *L'Eugène* se rapprocha de la côte, et au coucher du soleil madame Delmare entendit du haut de son rocher le canon bondir sur les échos de l'île. C'était le signal du départ pour le jour suivant, au retour de l'astre qui se plongeait alors dans les flots.

Après le repas, M. Delmare se trouva incommodé. Sa femme crut que tout était désespéré, qu'il tiendrait la maison éveillée toute la nuit, que son projet allait échouer; et puis il souffrait, il avait besoin d'elle; ce n'était pas le moment de le quitter. C'est alors que les remords entra dans son âme et qu'elle se demanda qui aurait pitié de ce vieillard quand elle l'aurait abandonné. Elle frémit de penser qu'elle allait consommer un crime à ses propres yeux, et que la voix de la conscience s'éleverait plus haut peut-être que celle de la société pour la condamner. Si, comme à l'ordinaire, Delmare eût réclamé ses soins avec dureté, s'il se fût montré impérieux et fantasque dans ses souffrances, la résistance eût semble douce et légitime à l'esclave opprimée; mais, pour la première fois de sa vie, il supporta son mal avec douceur et témoignage à sa femme de la reconnaissance et de l'affection. A dix heures il déclara qu'il se sentait tout à fait bien, exigea qu'elle se retirât chez elle, et défendit qu'on s'inquiât de lui davantage. Ralph assura en effet que tout symptôme de maladie avait disparu et qu'un sommeil tranquille était désormais le seul remède nécessaire. Quand onze heures sonnèrent, tout était tranquille et silencieux dans l'habitation. Madame Delmare se jeta à genoux et pria en pleurant avec amertume; car elle allait charger son cœur d'une grande faute, et de Dieu lui viendrait désormais le seul pardon qu'elle pût espérer. Elle entra doucement dans la chambre de son mari. Il dormait profondément; son visage était calme, sa respiration égale. Au moment où elle allait se retirer, elle aperçut dans l'ombre une autre personne endormie sur un fauteuil. C'était Ralph, qui s'était relevé sans bruit, et qui était venu garder, en cas de nouvel accident, le sommeil de son mari.

« Pauvre Ralph! pensa Indiana; quel éloquent et cruel reproche pour moi! »

Elle eut envie de le réveiller, de lui tout avouer, de le supplier de la préserver d'elle-même, et puis elle pensa à *Raymon*. « Encore un sacrifice, se dit-elle, et le plus cruel de tous, celui de mon devoir. »

L'amour, c'est la vertu de la femme; c'est pour lui qu'elle se fait une gloire de ses fautes, c'est de lui qu'elle reçoit l'héroïsme de braver ses remords. Plus le crime lui coûte à commettre, plus elle aura mérité de celui qu'elle aime. C'est le fanatisme qui met le poignard aux mains du religieux.

Elle ôta de son cou une chaîne d'or qui lui venait de sa mère et qu'elle avait toujours portée; elle la passa doucement au cou de *Ralph*, comme le dernier gage d'une amitié fraternelle, et pencha encore une fois sa lampe sur le visage de son vieil époux pour s'assurer qu'il n'était plus malade. Il rêvait en ce moment, et dit d'une voix faible et triste : *Prends garde à cet homme, il te perdra...* Indiana frémit de la tête aux pieds et s'enfuit dans sa chambre. Elle se tordit les mains dans une douloureuse incertitude; puis tout d'un coup elle s'empara de cette pensée, qu'elle n'agissait point en vue d'elle-même, mais de *Raymon*; qu'elle n'allait point à lui pour chercher du bonheur, mais pour lui en porter, et que, dût-elle être maudite dans l'éternité, elle en serait assez dédommagée si elle embellissait la vie de son amant. Elle s'élança hors de l'habitation et gagna l'anse aux *Lataniers* d'un pas rapide, n'osant se retourner pour regarder ce qu'elle laissait derrière elle.

Elle s'occupa aussitôt de déterrer sa valise d'écorce, et elle s'assit dessus, silencieuse, tremblante, écoutant le

vent qui sifflait, la vague qui râlait en mourant à ses pieds, et la santonite qui gémissait d'une voix aigre dans les grandes algues marines pendues aux parois des rochers; mais tous ces bruits étaient dominés par les battements de son cœur, qui résonnaient dans ses oreilles comme le son d'une cloche funèbre.

Elle attendit longtemps; elle fit sonner sa montre, et vit que l'heure était passée. La mer était si mauvaise, et en tout temps la navigation est si difficile sur les côtes de l'île, qu'elle commençait à désespérer de la bonne volonté des rameurs chargés de l'emmener, lorsqu'elle aperçut sur les flots brillants l'ombre noire d'une pirogue, qui essayait d'approcher. Mais la houle était si forte, la mer se creusait tellement, que la frêle embarcation disparaissait à chaque instant, et s'ensevelissait comme dans les sombres plis d'un linceul étoilé d'argent. Elle se leva et répondit plusieurs fois au signal qui l'appelait par des cris que le vent emportait avant de les transmettre aux rameurs. Enfin, lorsqu'ils furent assez près pour l'entendre, ils se dirigèrent vers elle avec beaucoup de peine; puis ils s'arrêtèrent pour attendre une lame. Des qu'ils la sentirent soulever l'esquif, ils redoublèrent d'efforts, et la vague, en se déferlant les jeta avec le canot sur un tas de galets.

Le terrain sur lequel *Saint-Paul* est bâti doit son origine aux sables de la mer et à ceux des montagnes que la rivière des Galets a charriés à de grandes distances de son embouchure, au moyen des remous de son courant. Ces amas de cailloux arrondis forment autour du rivage des montagnes sous-marines que la houle entraîne, renverse et reconstruit à son gré. Leur mobilité en rend le choc inévitable, et l'habileté du pilote devient inutile pour se diriger parmi ces écueils sans cesse renaissants. Les gros navires, stationnés dans le port de *Saint-Denis*, sont souvent arrachés de leurs ancrs et brisés sur la côte par la violence des courants; ils n'ont d'autre ressource, lorsque le vent de terre commence à souffler et à rendre dangereux le retrait brusque des vagues, que de gagner la pleine mer au plus vite; et c'est ce que faisait le brick *L'Eugène*.

Le canot emporta *Indiana* et sa fortune au milieu des lames furieuses, des hurlements de la tempête et des imprécations des deux rameurs, qui ne se gênaient pas pour maudire tout haut le danger auquel ils s'exposaient pour elle. Il y avait deux heures, disaient-ils, que le navire eût dû lever l'ancre, et c'était à cause d'elle que le capitaine avait refusé obstinément d'en donner l'ordre. Ils ajoutaient à cet égard des réflexions insultantes et cruelles, dont la malheureuse fugitive dévorait la honte en silence; et comme l'un de ces deux hommes faisait observer à l'autre qu'ils pourraient être punis s'ils manquaient aux égards qu'on leur avait prescrits pour la *maîtresse du capitaine* :

« Laisse-moi tranquille! répondit-il en jurant; c'est avec les requins que nous avons des comptes à régler cette nuit. Si jamais nous revoyons le capitaine *Random*, il ne sera pas plus méchant qu'eux, j'espère. »

— A propos de requin, dit le premier, je ne sais pas si c'en est un qui nous flaire déjà, mais je vois dans notre sillage une face qui n'est pas chrétienne.

— Imbécile! qui prends la figure d'un chien pour celle d'un loup de mer! Holà! mon passager à quatre pattes, l'on vous a oublié à la côte; mais, mille sabords! vous ne mangerez pas le biscuit de l'équipage. Notre consigne ne porte qu'une demoiselle, il n'est pas question du bichon... »

En même temps il levait son aviron pour en décharger un coup sur la tête de l'animal, lorsque madame Delmare, jetant sur la mer ses yeux distraits et humides, reconnut sa belle chienne *Ophélie*, qui avait retrouvé sa trace dans les rochers de l'île et qui la suivait à la nage. Au moment où le marin allait la frapper, la vague, contre laquelle elle luttait péniblement, l'entraîna loin du canot, et sa maîtresse entendit ses gémissements de douleur et d'impatience. Elle supplia les rameurs de la prendre dans l'embarcation, et ils feignirent de s'y disposer; mais, au moment où le fidèle animal se rap-

prochait d'eux, ils lui brisèrent le crâne, avec de gros éclats de rire, et Indiana vit flotter le cadavre de cet être qui l'avait aimée plus que Raymon. En même temps une lame furieuse entraîna la pirogue comme au fond d'une cataracte, et les rires des matelots se changèrent en imprécations de détresse. Cependant, grâce à sa surface plate et légère, la pirogue bondit avec élasticité comme un plongeon sur les eaux, et remonta brusquement au faite de la lame, pour se précipiter dans un autre ravin et remonter encore à la crête écumeuse du flot. A mesure que la côte s'éloignait, la mer devenait moins houleuse, et bientôt l'embarcation navigua rapidement et sans danger vers le navire. Alors la bonne humeur revint aux deux rameurs, et avec elle la réflexion. Ils s'efforcèrent de réparer leur grossièreté envers Indiana; mais leurs cajoleries étaient plus insultantes que leur colère.

« Allons, ma jeune dame, disait l'un, prenez courage, vous voilà sauvée; sans doute le capitaine nous fera boire le meilleur vin de la cambuse pour le joli ballot que nous lui avons repêché. »

L'autre affectait de s'apitoyer sur ce que les lames avaient mouillé les vêtements de la jeune dame; mais, ajoutait-il, le capitaine l'attendait pour lui prodiguer ses soins. Immobile et muette, Indiana écoutait leurs propos avec épouvante; elle comprenait l'horreur de sa situation, et ne voyait plus d'autre moyen de se soustraire aux affronts qui l'attendaient que de se jeter dans la mer. Deux ou trois fois elle faillit s'élançer hors de la pirogue; puis elle reprit courage, un courage sublime, avec cette pensée :

« C'est pour lui, c'est pour Raymon que je souffre tous ces maux. Je dois vivre, fussé-je accablée d'ignominie ! »

Elle porta la main à son cœur oppressé, et y trouva la lame d'un poignard qu'elle y avait caché le matin par une sorte de prévision instinctive. La possession de cette arme lui rendit toute sa confiance; c'était un stylet court et effilé que son père avait coutume de porter, une vieille lame espagnole qui avait appartenu à un Médina-Sidonia, dont le nom était gravé à jour sur l'acier du couteau, avec la date de 1300. Elle s'était sans doute rouillée dans du sang noble, cette bonne arme; elle avait lavé probablement plus d'un affront, puni plus d'un insolent. Avec elle, Indiana se sentit redevenir Espagnole, et elle passa sur le navire avec résolution, en se disant qu'une femme ne courait aucun danger tant qu'elle avait un moyen de se donner la mort avant d'accepter le déshonneur. Elle ne se vengea de la dureté de ses guides qu'en les dédommageant avec magnificence de leur fatigue; puis elle se retira dans la dunette, et attendit avec anxiété que l'heure du départ fût venue.

Enfin le jour se leva, et la mer se couvrit de pirogues qui amenaient à bord les passagers. Indiana, cachée derrière un sabord, regardait avec terreur les figures qui sortaient de ces embarcations; elle tremblait d'y voir apparaître celle de son mari venant la réclamer. Enfin le canon du départ alla mourir sur les échos de cette île qui lui avait servi de prison. Le navire commença à soulever des torrents d'écume, et le soleil, en s'élevant dans les cieux, jeta ses reflets roses et joyeux sur les cimes blanches des Salazes, qui commençaient à s'abaisser à l'horizon.

A quelques lieues en mer, une sorte de comédie fut jouée à bord pour éluder l'aveu de supercherie. Le capitaine Random feignit de découvrir madame Delmare sur son bâtiment; il joua la surprise, interrogea les matelots, fit semblant de s'emporter, puis de s'apaiser, et finit par dresser procès-verbal de la rencontre à bord d'un *enfant trouvé*; c'est le terme technique en pareille circonstance.

Permettez-moi de terminer ici le récit de cette traversée. Il me suffira de vous dire, pour la justification du capitaine Random, qu'il eut, malgré sa rude éducation, assez de bon sens naturel pour comprendre vite le caractère de madame Delmare; il hasarda peu de tentatives pour abuser de son isolement, et il finit par en

être touché et lui servir d'ami et de protecteur. Mais la loyauté de ce brave homme et la dignité d'Indiana n'empêchèrent pas les propos de l'équipage, les regards moqueurs, les doutes insultants, et les plaisanteries lestes et incisives. Ce furent là les véritables tortures de cette infortunée durant le voyage, car, pour les fatigues, les privations, les dangers de la mer, les ennuis et le malaise de la navigation, je ne vous en parle pas; elle-même les compta pour rien.

## XXVIII.

Trois jours après le départ de la lettre pour l'île Bourbon, Raymon avait complètement oublié et cette lettre et son objet. Il s'était senti mieux portant, et il avait hasardé une visite dans son voisinage. La terre du Lagny, que M. Delmare avait laissée en paiement à ses créanciers, venait d'être acquise par un riche industriel, M. Hubert, homme habile et estimable, non pas comme tous les riches industriels, mais comme un petit nombre d'hommes enrichis. Raymon trouva le nouveau propriétaire installé dans cette maison qui lui rappelait tant de choses. Il se plut d'abord à laisser un libre cours à son émotion en parcourant ce jardin où les pas légers de Noun semblaient encore empreints sur le sable, et ces vastes appartements qui semblaient retentir encore du son des douces paroles d'Indiana; mais bientôt la présence d'un nouvel hôte changea la direction de ses idées.

Dans le grand salon, à la place où madame Delmare se tenait d'ordinaire pour travailler, une jeune personne grande et svelte, au long regard à la fois doux et malicieux, caressant et moqueur, était assise devant un chevalet, et s'amusaient à copier à l'aquarelle les bizarres lambris de la muraille. C'était une chose charmante que cette copie, une fine moquerie tout empreinte du caractère railleur et poli de l'artiste. Elle s'était plu à outrer la prétentieuse gentillesse de ces vieilles fresques; elle avait saisi l'esprit faux et chatoyant du siècle de Louis XV sur ces figurines guindées. En rafraîchissant les couleurs fanées par le temps, elle leur avait rendu leurs grâces maniérées, leur parfum de courtoisnerie, leurs atours de boudoir et de bergerie si singulièrement identiques. A côté de cette œuvre de raillerie historique elle avait écrit le mot *pasteur*.

Elle leva lentement sur Raymon ses longs yeux empreints d'une cajolerie caustique, attractive et perfide, qui lui rappela je ne sais pourquoi l'*Anna Page* de Shakspeare. Il n'y avait dans son maintien ni timidité, ni hardiesse, ni affectation d'usage, ni méfiance d'elle-même. Leur entretien roula sur l'influence de la mode dans les arts.

« N'est-ce pas, Monsieur, que la couleur morale de l'époque était dans ce pinceau? lui dit-elle en lui montrant la boiserie chargée d'amours champêtres, à la manière de Boucher. N'est-il pas vrai que ces moutons ne marchent pas, ne dorment pas, ne broutent pas comme des moutons d'aujourd'hui? Et cette jolie nature fausse et peignée, ces buissons de roses à cent feuilles au milieu des bois, où de nos jours ne croissent plus que des haies d'églantiers, ces oiseaux apprivoisés dont l'espèce a disparu apparemment, ces robes de satin rose que le soleil ne ternissait pas; n'est-ce pas qu'il y avait dans tout cela de la poésie, des idées de mollesse et de bonheur, et le sentiment de toute une vie douce, inutile et inoffensive? Sans doute, ces ridicules fictions valaient bien nos sombres élucubrations politiques! Que ne suis-je née en ces jours-là! ajouta-t-elle en souriant; j'eusse été bien plus propre (femme frivole et bornée que je suis) à faire des peintures d'éventail et des chefs-d'œuvre de parifalze qu'à commenter les journaux et à comprendre la discussion des Chambres! »

M. Hubert laissa les deux jeunes gens ensemble; et peu à peu leur conversation dévia au point de tomber sur madame Delmare.

« Vous étiez très-lié avec nos prédécesseurs dans cette maison, dit la jeune fille, et sans doute il y a de la gé-

nécessité de votre part à venir voir de nouveaux visages. Madame Delmare, ajouta-t-elle en attachant sur lui un regard pénétrant, était une personne remarquable, dit-on; elle a dû laisser ici pour vous des souvenirs qui ne sont pas à notre avantage.

— C'était, répondit Raymon avec indifférence, une excellente femme, et son mari était un digne homme...

— Mais, reprit l'insouciant jeune fille, c'était, ce me semble, quelque chose de plus qu'une excellente femme. Si je m'en souviens bien, il y avait dans sa personne un charme qui mériterait une épithète plus vive et plus poétique. Je la vis, il y a deux ans, à un bal chez l'ambassadeur d'Espagne. Elle était ravissante ce jour-là; vous en souvenez-vous?

Raymon tressaillit au souvenir de cette soirée, où il avait parlé à Indiana pour la première fois. Il se rappela en même temps qu'il avait remarqué à ce bal la figure distinguée et les yeux spirituels de la jeune personne avec laquelle il parlait en ce moment; mais il n'avait pas demandé alors qui elle était.

Ce ne fut qu'en sortant, et lorsqu'il félicitait M. Hubert des grâces de sa fille, qu'il apprit son nom.

« Je n'ai pas le bonheur d'être son père, répondit l'industriel; mais je m'en suis dédommagé en l'adoptant. Vous ne savez donc pas mon histoire?

— Malade depuis plusieurs mois, répondit Raymon, je ne sais de vous que le bien que vous avez déjà fait dans ce pays.

— Il est des gens, répondit M. Hubert en souriant, qui me font un grand mérite de l'adoption de mademoiselle de Nangy; mais vous, Monsieur, qui avez l'âme élevée, vous allez voir si j'ai fait autre chose que ce que la délicatesse me prescrivait. Veuf, sans enfants, je me trouvais à dix ans à la tête de fonds assez considérables, fruits de mon travail, que je cherchais à placer. Je trouvais à acheter en Bourgogne la terre et le château de Nangy, qui étaient des biens nationaux fort à ma convenance. J'en étais propriétaire depuis quelque temps, lorsque j'appris que l'ancien seigneur de ce domaine vivait retiré dans une chaumière avec sa petite-fille, âgée de sept ans, et que leur existence était misérable. Ce vieillard avait bien reçu des indemnités, mais il les avait consacrées à payer religieusement les dettes contractées dans l'émigration. Je voulais adoucir son sort, et lui offrir un asile chez moi; mais il avait conservé dans son infortune tout l'orgueil de son rang. Il refusa de rentrer comme par charité dans le manoir de ses pères, et mourut peu de temps après mon arrivée, sans vouloir accepter de moi aucun service. Alors je recueillis son enfant. Déjà fière, la petite patricienne agréa mes soins malgré elle; mais à cet âge les préjugés ont peu de racine, et les résolutions peu de durée. Elle s'accoutuma bientôt à me regarder comme son père, et je l'ai élevée comme ma propre fille. Elle m'en a bien récompensé par le bonheur qu'elle répand sur mes vieux jours. Aussi, pour me l'assurer, ce bonheur, j'ai adopté mademoiselle de Nangy, et je n'aspire maintenant qu'à lui trouver un mari digne d'elle et capable de gérer habilement les biens que je lui laisserai. »

Insensiblement, cet excellent homme, encouragé par l'intérêt que Raymon accordait à ses confidences, le mit bourgeoisement, des la première entrevue, dans le secret de toutes ses affaires. Son auditeur attentif comprit qu'il y avait là une belle et large fortune établie avec l'ordre le plus minutieux, et qui n'attendait pour paraître dans tout son lustre qu'un consommateur plus jeune et de mœurs plus élégantes que le bon Hubert. Il sentit qu'il pouvait être l'homme appelé à cette tâche agréable, et il remercia la destinée ingénieuse qui conciliait tous ses intérêts en lui offrant, à l'aide d'incidents romanesques, une femme de son rang à la tête d'une belle fortune plébéienne. C'était un coup du sort à ne pas laisser échapper, et il y mit toute son habileté. Par-dessus le marché, l'héritière était charmante; Raymon se réconcilia un peu avec sa providence. Quant à madame Delmare, il ne voulut pas y penser. Il chassa les craintes que lui inspirait de temps en temps sa lettre; il chercha à se per-

suader que la pauvre Indiana n'en saurait pas les intentions ou n'aurait pas le courage d'y répondre; enfin il réussit à s'abuser lui-même et à ne se pas croire coupable, car Raymon eût eu en horreur de se trouver egoïste. Il n'était pas de ces scélérats ingénus qui viennent sur la scène faire à leur propre cœur la naïve confession de leurs vices. Le vice ne se mire pas dans sa propre haine, car il se ferait peur à lui-même, et le Yago de Shakspeare, personnage si vrai dans ses actions, est faux dans ses paroles, forcé qu'il est par nos conventions dramatiques de venir dévoiler lui-même les replis secrets de son cœur tortueux et profond. L'homme met rarement ainsi de sang-froid sa conscience sous ses pieds. Il la retourne, il la presse, il la traille, il la déforme; et quand il l'a faussée, avachie et usée, il la porte avec lui comme un gouverneur indulgent et facile qui se plie à ses passions et à ses intérêts, mais qu'il feint toujours de consulter et de craindre.

Il retourna donc souvent au Lagny, et ses visites furent agréables à M. Hubert; car, vous le savez, Raymon avait l'art de se faire aimer, et bientôt tout le désir du riche plébicien fut de l'appeler son gendre. Mais il voulait que sa fille adoptive le choisît elle-même, et que toute liberté leur fût laissée pour se connaître et se juger.

Laure de Nangy ne se pressait pas de décider le bonheur de Raymon; elle le tenait dans un équilibre parfait entre la crainte et l'espérance. Moins généreuse que madame Delmare, mais plus adroite, froide et flatteuse, orgueilleuse et prévenante, c'était la femme qui devait subjuguier Raymon; car elle lui était aussi supérieure en habileté qu'il l'avait été lui-même à Indiana. Elle eut bientôt compris que les convoitises de son admirateur étaient bien autant pour sa fortune que pour elle. Sa raisonnable imagination n'avait rien espéré de mieux en fait d'hommages; elle avait trop de bon sens, trop de connaissance du monde actuel pour avoir rêvé l'amour à côté de deux millions. Calme et philosophe, elle en avait pris son parti, et ne trouvait point Raymon coupable; elle ne le haïssait point d'être calculateur et positif comme son siècle; seulement elle le connaissait trop pour l'aimer. Elle mettait tout son orgueil à n'être point au-dessous de ce siècle froid et raisonneur; son amour-propre eût souffert d'y porter les naïves illusions d'une pensionnaire ignorante; elle eût rougi d'une déception comme d'une sottise; elle faisait, en un mot, consister son héroïsme à échapper à l'amour, comme madame Delmare mettait le sien à s'y livrer.

Mademoiselle de Nangy était donc bien résolue à subir le mariage comme une nécessité sociale; mais elle se faisait un malin plaisir d'user de cette liberté qui lui appartenait encore, et de faire sentir quelque temps son autorité à l'homme qui aspirait à la lui ôter. Point de jeunesse, point de doux rêves, point d'avenir brillant et menteur pour cette jeune fille condamnée à subir toutes les misères de la fortune. Pour elle la vie était un calcul stoïque, et le bonheur d'une illusion puérile, dont il fallait se défendre comme d'une faiblesse et d'un ridicule.

Pendant que Raymon travaillait à établir sa fortune, Indiana approchait des rives de la France. Mais quels furent sa surprise et son effroi, en débarquant, de voir le drapeau tricolore flotter sur les murs de Bordeaux! Une violente agitation bouleversait la ville; le préfet avait été presque massacré la veille; le peuple se soulevait de toutes parts; la garnison semblait s'apprêter à une lutte sanglante, et l'on ignorait encore l'issue de la révolution de Paris. « J'arrive trop tard! » fut la pensée qui tomba sur madame Delmare comme un coup de foudre. Dans son effroi, elle laissa le peu d'argent et de hardes qu'elle possédait sur le navire, et se mit à parcourir la ville dans une sorte d'égarément. Elle chercha une diligence pour Paris, mais les voitures publiques étaient encombrées de gens qui fuyaient ou qui allaient profiter de la dépouille des vaincus. Ce ne fut que vers le soir qu'elle trouva une place. Au moment où elle montait en voiture, un piquet de garde nationale improvisée vint s'opposer au départ des voyageurs et demanda à voir leurs papiers. Indiana n'en avait point. Tandis qu'elle se débattait contre les

soupeçons assez absurdes des triomphateurs, elle entendit assumer autour d'elle que la royauté était tombée, que le roi était en fuite et que les ministres avaient été massacrés avec tous leurs partisans. Ces nouvelles, proclamées avec des rires, des trépignements, des cris de joie, portèrent un coup mortel à madame Delmare. Dans toute cette révolution, un seul fait l'intéressait personnellement; dans toute la France, elle ne connaissait qu'un seul homme. Elle tomba évanouie sur le pavé, et ne recouvra la connaissance que dans un hôpital... au bout de plusieurs jours.

Sans argent, sans linge, sans effets, elle en sortit, deux mois après, faible, chancelante, épuisée par une fièvre inflammatoire cérébrale qui avait fait plusieurs fois désespérer de sa vie. Quand elle se trouva dans la rue, seule, se soutenant à peine, privée d'appui, de ressources et de forces; quand elle fit un effort pour se rappeler sa situation, et qu'elle se vit perdue et isolée dans cette grande ville, elle éprouva un indicible sentiment de terreur et de désespoir en songeant que le sort de Raymon était décidé depuis longtemps, et qu'il n'y avait pas autour d'elle un seul être qui pût faire cesser l'affreuse incertitude où elle se trouvait. L'horreur de l'abandon pesa de toute sa puissance sur son âme brisée, et l'apathique désespoir qu'inspire la misère vint peu à peu amortir toutes ses facultés. Dans cet engourdissement moral où elle se sentait tomber, elle se traîna sur le port, et, toute tremblante de fièvre, elle s'assit sur une borne pour se réchauffer au soleil, en regardant avec une indolente fixité l'eau qui coulait à ses pieds. Elle resta là plusieurs heures, sans énergie, sans espoir, sans volonté; puis elle se rappela enfin ses effets, son argent qu'elle avait laissés sur le brick *L'Eugène*, et qu'il serait possible peut-être de retrouver; mais la nuit était venue, et elle n'osa pas s'introduire au milieu de ces matelots qui abandonnaient les travaux avec une rude gaieté, et leur demander des informations sur ce navire. Désirant, au contraire, échapper à l'attention qui commençait à se fixer sur elle, elle quitta le port et s'alla cacher dans les décombres d'une maison abatue, derrière la vaste esplanade des Quinconces. Elle y passa la nuit, blottie dans un coin, une froide nuit d'octobre, amère de pensers et pleine de frayeurs. Enfin le jour vint, la faim se fit sentir poignante et implacable. Elle se décida à demander l'aumône. Ses vêtements, quoique en assez mauvais état, annonçaient encore plus d'aisance qu'il ne convient à une mendiante; on la regarda avec curiosité, avec méfiance, avec ironie, et on ne lui donna rien. Elle se traîna de nouveau sur le port, demanda des nouvelles du brick *L'Eugène*, et apprit du premier batelier qu'elle rencontra que ce bâtiment était toujours en rade de Bordeaux. Elle s'y fit conduire en canot, et trouva Random en train de déjeuner.

« Eh bien! s'écria-t-il, ma belle passagère, vous voici déjà revenue de Paris? Vous faites bien d'arriver, car je repars demain. Faudra-t-il vous reconduire à Bourbon? »

Il apprit à madame Delmare qu'il l'avait fait chercher partout, afin de lui remettre ce qui lui appartenait. Mais Indiana n'avait sur elle, au moment où on l'avait portée à l'hôpital, aucun papier qui pût faire connaître son nom. Elle avait été inscrite sous la désignation d'inconnue sur les registres de l'administration et sur ceux de la police; le capitaine n'avait donc pu trouver aucun renseignement.

Le lendemain, malgré son état de faiblesse et de fatigue, Indiana partit pour Paris. Ses inquiétudes eussent dû se calmer en voyant la tournure que les affaires politiques avaient prise; mais l'inquiétude ne raisonne pas, et l'amour est fécond en craintes puériles.

Le soir même de son arrivée à Paris, elle courut chez Raymon; elle interrogea le concierge avec angoisse.

« Monsieur se porte bien, répondit celui-ci; il est au Lagny.

— Au Lagny! Vous voulez dire à Cerey?

— Non, Madame, au Lagny, dont il est actuellement propriétaire. »

« Bon Raymon! pensa Indiana, il a racheté cette terre

pour m'y donner un asile où la méchanceté publique ne puisse m'atteindre. Il savait bien que je viendrais!... »

Ivre de bonheur, elle courut, légère et animée d'une vie nouvelle, s'installer dans un hôtel garni; elle donna la nuit et une partie du lendemain au repos. Il y avait si longtemps que l'infortunée n'avait dormi d'un sommeil paisible! Ses rêves furent gracieux et décevants, et, quand elle s'éveilla, elle ne regretta point l'illusion des songes, car elle retrouva l'espérance à son chevet. Elle s'habilla avec soin; elle savait que Raymon tenait à toutes les minuties de la toilette, et dès le soir précédent elle avait commandé une robe fraîche et jolie qu'on lui apporta à son réveil. Mais quand elle voulut se coiffer, elle chercha en vain sa longue et magnifique chevelure; durant sa maladie elle était tombée sous les ciseaux de l'infirmière. Elle s'en aperçut alors pour la première fois, tant ses fortes préoccupations l'avaient distraite des petites choses.

Néanmoins, quand elle eut bouclé ses courts cheveux noirs sur son front blanc et mélancolique, quand elle eut enveloppé sa jolie tête sous un petit chapeau de forme anglaise, appelé alors, par allusion à l'échec porté aux fortunes, *un trois pour cent*, quand elle eut attaché à sa ceinture un bouquet des fleurs dont Raymon aimait le parfum, elle espéra qu'elle lui plairait encore; car elle était redevenue pâle et frêle comme aux premiers jours où il l'avait connue, et l'effet de la maladie avait effacé ceux du soleil des tropiques.

Elle prit un remise dans l'après-midi et arriva vers neuf heures du soir à un village sur la lisière de la forêt de Fontainebleau. Là elle fit déteiler, donna ordre au cocher de l'attendre jusqu'au lendemain, et prit seule, à pied, un sentier dans le bois qui la conduisit au parc de Lagny en moins d'un quart d'heure. Elle chercha à pousser la petite porte, mais elle était fermée en dedans. Indiana voulait entrer furtivement, échapper à l'œil des domestiques, surprendre Raymon. Elle longea le mur du parc. Il était vieux; elle se rappelait qu'il s'y faisait des brèches fréquentes, et par bonheur elle en trouva une qu'elle escalada sans trop de peine.

En mettant le pied sur une terre qui appartenait à Raymon et qui allait devenir désormais son asile, son sanctuaire, sa forteresse et sa patrie, elle sentit son cœur bondir de joie. Elle franchit, légère et triomphante, les allées sinuées qu'elle connaissait si bien. Elle gagna le jardin anglais, si sombre et si solitaire de ce côté-là. Rien n'était changé dans les plantations; mais le pont dont elle redoutait l'aspect douloureux avait disparu, le cours même de la rivière était déplacé; les lieux qui eussent rappelé la mort de Noun avaient seuls changé de face.

« Il a voulu m'ôter ce cruel souvenir, pensa Indiana. Il a eu tort; j'aurais pu le supporter. N'est-ce pas pour moi qu'il avait mis ce remords dans sa vie? Désormais nous sommes quittes, car j'ai commis un crime aussi. J'ai peut-être causé la mort de mon mari. Raymon peut m'ouvrir ses bras, nous nous tiendrons lieu l'un à l'autre d'innocence et de vertu. »

Elle traversa la rivière sur des planches qui attendaient un pont projeté, et franchit le parterre. Elle fut forcée de s'arrêter, car son cœur battait à se rompre; elle leva les yeux vers la fenêtre de son ancienne chambre. Bonheur! Les rideaux bleus resplendissaient de lumière, Raymon était là. Pouvait-il habiter une autre pièce? La porte de l'escalier dérobé était ouverte.

« Il m'attend à toute heure, pensa-t-elle; il va être heureux, mais non surpris. »

Au haut de l'escalier elle s'arrêta encore pour respirer; elle se sentait moins de force pour la joie que pour la douleur. Elle se pencha et regarda par la serrure. Raymon était seul, il lisait. C'était bien lui, c'était Raymon plein de force et de vie; les chagrins ne l'avaient pas vieilli, les orages politiques n'avaient pas enlevé un cheveu de sa tête; il était là, paisible et beau, le front appuyé sur sa blanche main qui se perdait dans ses cheveux noirs.

Indiana poussa vivement la porte, qui s'ouvrit sans résistance.





En même temps il levait son aviron. (Page 68)

« Tu m'attendais ! s'écria-t-elle en tombant sur ses genoux et en appuyant sa tête défaillante sur le sein de Raymon ; tu avais compté les mois, les jours ! Tu savais que le temps était passé, mais tu savais aussi que je ne pouvais pas manquer à ton appel... C'est toi qui m'as appelée, me voilà, me voilà ; je me meurs ! »

Ses idées se confondirent dans son cerveau ; elle resta quelque temps silencieuse, haletante, incapable de parler, de penser.

Et puis elle rouvrit les yeux, reconnut Raymon comme au sortir d'un rêve, fit un cri de joie et de frénésie, et se colla à ses lèvres, folle, ardente et heureuse. Il était pâle, muet, immobile, frappé de la foudre.

— Reconnais-moi donc, s'écria-t-elle ; c'est moi, c'est ton Indiana, c'est ton esclave que tu as rappelée de l'exil et qui est venue de trois mille lieues pour t'aimer et te servir ; c'est la compagne de ton choix qui a tout quitté, tout risqué, tout bravé pour t'apporter cet instant de joie ! tu es heureux, tu es content d'elle, dis ? J'attends ma récompense ; un mot, un baiser, je serai payée au centuple. »

Mais Raymon ne répondait rien ; son admirable pré-

sence d'esprit l'avait abandonné. Il était écrasé de surprise, de remords et de terreur en voyant cette femme à ses pieds ; il cacha sa tête dans ses mains et désira la mort.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! tu ne me parles pas, tu ne m'embrasses pas, tu ne me dis rien ! s'écria madame Delmare en étreignant les genoux de Raymon contre sa poitrine ; tu ne peux donc pas ? Le bonheur fait mal ; il tue, je le sais bien ! Ah ! tu souffres, tu étouffes, je t'ai surpris trop brusquement ! Essaie donc de me regarder ; vois comme je suis pâle, comme j'ai vieilli, comme j'ai souffert ! Mais c'est pour toi, et tu ne m'en aimeras que mieux ! Dis-moi un mot, un seul, Raymon.

— Je voudrais pleurer, dit Raymon d'une voix étouffée.

— Et moi aussi, dit-elle en couvrant ses mains de baisers. Ah ! oui, cela ferait du bien. Pleure, pleure donc dans mon sein, j'essuierai tes larmes avec mes baisers ; je viens pour te donner du bonheur, pour être tout ce que tu voudras, ta compagne, la servante ou ta maîtresse. Jadis j'ai été bien cruelle, bien folle, bien égoïste ; je t'ai fait bien souffrir, et je n'ai pas voulu comprendre que j'exigeais au delà de tes forces. Mais depuis j'ai réfléchi,



..... Et Laure de Nangy entra..... (Page 73.)

et puisque tu ne crains pas de braver l'opinion avec moi, je n'ai plus le droit de te refuser aucun sacrifice. Dispose de moi, de mon sang, de ma vie; je suis à toi corps et âme. J'ai fait trois mille lieues pour t'appartenir, pour te dire cela; prends-moi, je suis ton bien, tu es mon maître.»

Je ne sais quelle infernale idée traversa brusquement le cerveau de Raymon. Il tira son visage de ses mains contractées, et regarda Indiana avec un sang-froid diabolique; puis un sourire terrible erra sur ses lèvres et fit étinceler ses yeux, car Indiana était encore belle.

« D'abord il faut te cacher, lui dit-il en se levant.

— Pourquoi me cacher ici? dit-elle; n'es-tu pas le maître de m'accueillir et de me protéger, moi qui n'ai plus que toi sur la terre, et qui sans toi serais réduite à mendier sur la voie publique? Va, le monde même ne peut plus te faire un crime de m'aimer; c'est moi qui ai tout pris sur mon compte... c'est moi!... Mais où vas-tu? » s'écria-t-elle en le voyant marcher vers la porte.

Elle s'attacha à lui avec la terreur d'un enfant qui ne veut pas être laissé seul un instant, et se traîna sur ses genoux pour le suivre.

Il voulait aller fermer la porte à double tour; mais il était trop tard. Elle s'ouvrit avant qu'il eût pu y porter la main, et Laure de Nangy entra, parut moins étonnée que choquée, ne laissa pas échapper une exclamation, se baissa un peu pour regarder en clignotant la femme qui était tombée à demi évanouie par terre; puis avec un sourire amer, froid et méprisant:

« Madame Delmare, dit-elle, vous vous plaisez, ce me semble, à mettre trois personnes dans une étrange situation; mais je vous remercie de m'avoir donné le rôle le moins ridicule, et voici comme je m'en acquitte. Veuillez vous retirer.» L'indignation rendit la force à Indiana; elle se leva haute et puissante.

« Quelle est donc cette femme? dit-elle à Raymon, et de quel droit me donne-t-elle des ordres chez vous? »

— Vous êtes ici chez moi, Madame, reprit Laure...

— Mais parlez donc, Monsieur! s'écria Indiana en secouant avec rage le bras du malheureux; dites-moi donc si c'est là votre maîtresse ou votre femme?

— C'est ma femme, répondit Raymon d'un air hébété.

— Je pardonne à votre incertitude, dit madame de Ramière avec un sourire cruel. Si vous fussiez restée où le

devoir marquer votre place, vous auriez reçu un billet de faire part du mariage de monsieur. Allons, Raymon, ajouta-t-elle d'un ton d'amenité caustique, je prends pitié de votre embarras; vous êtes un peu jeune; vous sentirez, j'espère, qu'il faut plus de prudence dans la vie. Je vous laisse le soin de terminer cette scène absurde. J'en rirais si vous n'aviez pas l'air si malheureux.»

En parlant ainsi elle se retira, assez satisfaite de la dignité qu'elle venait de déployer, et triomphant en secret de la position d'infériorité et de dépendance où cet incident venait de placer son mari vis-à-vis d'elle.

Quand Indiana retrouva l'usage de ses sens, elle était seule dans une voiture fermée, et roulait avec rapidité vers Paris.

## XXIX.

A la barrière, la voiture s'arrêta; un domestique, que madame Delmare reconnut pour l'avoir vu autrefois au service de Raymon, vint à la portière demander où il fallait descendre *madame*. Indiana jeta machinalement le nom de l'hôtel et de la rue où elle était descendue la veille. En arrivant elle se laissa tomber sur une chaise et y resta jusqu'au lendemain matin, sans songer à se mettre au lit, sans vouloir faire un mouvement, désireuse de mourir, mais trop brisée, trop inerte pour avoir la force de se tuer. Elle pensait qu'il était impossible de vivre après de telles douleurs, et que la mort viendrait bien d'elle-même la chercher. Elle resta donc ainsi tout le jour suivant, sans prendre aucun aliment, sans répondre au peu d'offres de service qui lui furent faites.

Je ne sache pas qu'il soit rien de plus horrible que le séjour d'un hôtel garni à Paris, surtout lorsque, comme celui-là, il est situé dans une rue étroite et sombre, et qu'un jour terne et humide rampe comme à regret sur les plafonds enfumés et sur les vitres dépolies. Et puis, il y a dans l'aspect de ces meubles étrangers à vos habitudes, et sur lesquels votre regard désœuvré cherche en vain un souvenir et une sympathie, quelque chose qui glace et qui repousse. Tous ces objets qui n'appartiennent pour ainsi dire à personne, à force d'appartenir à tous ceux qui passent; ce local où nul n'a laissé de trace de son passage qu'un nom inconnu, quelquefois abandonné sur une carte dans le cadre de la glace; cet asile mercenaire qui abrita tant de pauvres voyageurs, tant d'étrangers isolés, qui ne fut hospitalier à aucun d'eux; qui vit passer indifféremment tant d'agitations humaines et qui n'en sait rien raconter; ce bruit de rue, discord et incessant, qui ne vous permet pas même de dormir pour échapper au chagrin ou à l'ennui; ce sont là des sujets de dégoût et d'humeur pour celui même qui n'apporte point en ce lieu l'horrible situation d'esprit de madame Delmare. Pauvre provincial qui avez quitté vos champs, votre ciel, votre verdure, votre maison et votre famille, pour venir vous enfermer dans ce cachot de l'esprit et du cœur, voyez Paris, ce beau Paris, que vous aviez rêvé si merveilleux! voyez-le s'étendre là-bas, noir de boue et de pluie, bruyant, infect et rapide comme un torrent de fange! Voilà cette orgie perpétuelle, toujours brillante et parfumée, qu'on vous avait promise; voilà ces plaisirs enivrants, ces surprises saisissantes, ces trésors de la vue, de l'ouïe et du goût qui devaient se disputer vos sens bornés et vos facultés impuissantes à les savourer tous à la fois! Voyez là-bas courir, toujours pressé, toujours soucieux, le Parisien affable, prévenant, hospitalier, qu'on vous avait dépeint! Fatigué avant d'avoir parcouru cette mouvante population et ce dédale inextricable, vous vous rejetez, accablé d'effroi, dans le riant local d'un hôtel garni, où, après vous avoir installé à la hâte, l'unique domestique d'une maison souvent immense vous laisse seul mourir en paix, si la fatigue ou le chagrin vous ôte la force de vaquer aux mille besoins de la vie.

Mais être femme et se trouver là repoussée de tous, à trois mille lieues de toute affection humaine; se trouver là manquant d'argent, ce qui est bien pis que d'être abandonné dans l'immensité d'un désert sans eau; n'a-

voir pas, dans tout le cours de sa vie, un souvenir de bonheur qui ne soit empoisonné ou tari, dans tout l'événement un espoir d'existence possible, pour se distraire de l'insipidité de la situation présente, c'est le dernier degré de la misère et de l'abandon. Aussi madame Delmare, n'essayant pas de lutter contre une destinée remplie, contre une vie brisée et anéantie, se laissa ronger par la faim, par la fièvre et par la douleur, sans proférer une plainte, sans verser une larme, sans tenter un effort pour mourir une heure plus tôt, pour souffrir une heure de moins.

On la trouva par terre, le lendemain du second jour, roidie par le froid, les dents serrées, les lèvres bleues, les yeux éteints; cependant elle n'était pas morte. La maîtresse du logis examina l'intérieur du secrétaire, et le voyant si peu garni, délibéra si elle n'enverrait pas à l'hôpital cette inconnue qui n'avait certainement pas de quoi acquitter les frais d'une maladie longue et dispendieuse. Cependant, comme c'était une femme *remplie d'humanité*, elle la fit mettre au lit, et envoya chercher un médecin, afin de savoir de lui si la maladie durerait plus de deux jours. Il s'en présenta un qu'on n'avait pas été chercher.

Indiana, en ouvrant les yeux, le trouva à son chevet. Je n'ai pas besoin de vous dire son nom.

« Ah! c'est toi! c'est toi! s'écria-t-elle en se jetant mourante dans son sein. Tu es mon bon ange, toi! Mais tu viens trop tard, je ne puis plus rien pour toi que mourir en te bénissant.

— Vous ne mourrez point, mon amie, répondit Ralph avec émotion; la vie peut encore vous sourire. Les lois qui s'opposaient à votre bonheur n'enchaîneront plus désormais votre affection. J'eusse voulu détruire l'invincible charme jeté sur vous par un homme que je n'aime ni n'estime; mais cela n'est point en mon pouvoir, et je suis las de vous voir souffrir. Votre existence a été affreuse jusqu'ici; elle ne peut pas le devenir davantage. D'ailleurs, si mes tristes prévisions se réalisent, si le bonheur que vous avez rêvé doit être de courte durée, du moins vous l'aurez connu quelque temps, du moins vous ne mourrez pas sans l'avoir goûté. Je sacrifie donc toutes mes répugnances. La destinée qui vous jette isolée entre mes bras m'impose envers vous les devoirs de tuteur et de père. Je viens vous annoncer que vous êtes libre, et que vous pouvez unir votre sort à celui de M. de Ramière. Delmare n'est plus.»

Des larmes coulaient lentement sur les joues de Ralph tandis qu'il parlait. Indiana se redressa brusquement sur son lit, et tordant ses mains avec désespoir :

« Mon époux est mort! s'écria-t-elle; c'est moi qui l'ai tué! Et vous me parlez d'avenir et de bonheur, comme s'il en était encore pour le cœur qui se déteste et se méprise! Mais sachez bien que Dieu est juste, et que je suis maudite! M. de Ramière est marié.»

Elle retomba épuisée dans les bras de son cousin. Ils ne purent reprendre cet entretien que plusieurs heures après.

« Que votre conscience justement troublée se rassure, lui dit Ralph d'un ton solennel, mais doux et triste. Delmare était frappé à mort quand vous l'avez abandonné; il ne s'est point éveillé du sommeil où vous l'avez laissé, il n'a point su votre fuite, il est mort sans vous maudire et sans vous pleurer. Vers le matin, en sortant de l'assoupissement où j'étais tombé, auprès de son lit, je trouvais sa figure violette, son sommeil lourd et brûlant; il était déjà frappé d'apoplexie. Je courus à votre chambre, je fus surpris de ne vous y pas trouver; mais je n'avais pas le temps de chercher les motifs de votre absence; je ne m'en suis sérieusement alarmé qu'après la mort de Delmare. Tous les secours de l'art furent inutiles, le mal fit d'effrayants progrès; une heure après il expira dans mes bras sans retrouver l'usage de ses sens. Cependant, au dernier moment, son âme appesantie et glacée sembla faire un effort pour se ranimer; il chercha ma main qu'il prit pour la vôtre; car les siennes étaient déjà raides et insensibles; il s'efforça de la serrer, et il mourut en bénoyant votre nom.

— J'ai recueilli ses dernières paroles, dit Indiana d'un air sombre ; au moment où je le quittais pour toujours, il me parla dans son sommeil : « Cet homme te perdra, » m'a-t-il dit. Ces paroles sont là, ajouta-t-elle en portant une main à son cœur et l'autre à son cerveau.

— Quand j'eus la force de distraire mes yeux et ma pensée de ce cadavre, poursuivit Ralph, je songeai à vous ; à vous, Indiana, qui désormais étiez libre et qui ne pouviez pleurer votre maître que par bonté de cœur ou par religion. J'étais le seul à qui la mort enlevât quelque chose, car j'étais son ami, et, s'il n'était pas toujours sociable, du moins n'avais-je pas de rival dans son cœur. Je craignais pour vous l'effet d'une trop prompte nouvelle, et j'allai vous attendre à l'entrée de la case, pensant que vous ne tarderiez pas à revenir de votre promenade matinale. J'attendis longtemps. Je ne vous dirai pas mes angoisses, mes recherches, ma terreur, lorsque je trouvai le cadavre d'Ophélia, tout sanglant et tout brisé par les rochers ; les vagues l'avaient jeté sur la grève. Hélas ! je cherchai longtemps, croyant y découvrir bientôt le vôtre ; car je pensais que vous vous étiez donné la mort, et pendant trois jours j'ai cru qu'il ne me resterait plus rien à aimer sur la terre. Il est inutile de vous parler de mes douleurs, vous avez dû les prévoir en m'abandonnant.

« Cependant le bruit se répandit bientôt dans la colonie que vous aviez pris la fuite. Un bâtiment qui entrait dans la rade s'était croisé avec le brick *l'Eugène* dans le canal de Mozambique ; l'équipage avait abordé votre navire. Un passager vous avait reconnue, et en moins de trois jours toute l'île fut informée de votre départ.

« Je vous fais grâce des bruits absurdes et outrageants qui résultèrent de la rencontre de ces deux circonstances dans la même nuit, votre fuite et la mort de votre mari. Je ne fus pas épargné dans les charitables inductions qu'on se plut à en tirer ; mais je ne m'en occupai point. J'avais encore un devoir à remplir sur la terre, celui de m'assurer de votre existence et de vous porter des secours s'il était nécessaire. Je suis parti peu de temps après vous ; mais la traversée a été horrible, et je ne suis en France que depuis huit jours. Ma première pensée a été de courir chez M. de Ramière pour m'informer de vous. Mais le hasard m'a fait rencontrer son domestique Carle, qui venait de vous conduire ici. Je n'ai pas fait d'autre question que celle de votre domicile, et je suis venu avec la conviction que je ne vous y trouverais pas seule.

— Seule, seule ! indignement abandonnée ! s'écria madame Delmare. Mais ne parlons pas de cet homme, n'en parlons jamais. Je ne veux plus l'aimer, car je le méprise ; mais il ne faut pas me dire que je l'ai aimé, c'est me rappeler ma honte et mon crime ; c'est jeter un reproche terrible sur mes derniers instants. Ah ! sois mon ange consolateur, toi qui viens dans toutes les crises de ma déplorable vie me tendre une main amie. Accomplis avec miséricorde ta dernière mission auprès de moi ; dis-moi des paroles de tendresse et de pardon, afin que je meure tranquille, et que j'espère le pardon du juge qui m'attend là-haut. »

Elle espérait mourir ; mais le chagrin rive la chaîne de notre vie au lieu de la briser. Elle ne fut même pas dangereusement malade, elle n'en avait plus la force ; seulement elle tomba dans un état de langueur et d'apathie qui ressemblait à l'imbecillité.

Ralph essaya de la distraire ; il l'éloigna de tout ce qui pouvait lui rappeler Raymon. Il l'emmena en Touraine ; il l'environna de toutes les aises de la vie ; il consacrait tous ses instants à lui en procurer quelques-uns de supportables ; et, quand il n'y réussissait point, quand il avait épuisé toutes les ressources de son art et de son affection sans avoir pu faire briller un faible rayon de plaisir sur ce visage morne et flétri, il déplorait l'impuissance de sa parole, et se reprochait amèrement l'inhabileté de sa tendresse.

Un jour il la trouva plus anéantie, plus accablée que jamais. Il n'osa point lui parler, et s'assit auprès d'elle d'un air triste. Indiana se tournant alors vers lui et lui pressant la main tendrement :

« Je te fais bien du mal, pauvre Ralph ! lui dit-elle, et il faut que tu aies bien de la patience pour supporter le spectacle d'une infortune égoïste et lâche comme la mienne ! Ta rude tâche est depuis longtemps remplie. L'exigence la plus insensée ne pourrait pas demander à l'amitié plus que tu n'as fait pour moi. Maintenant abandonne-moi au mal qui me ronge ; ne gêne pas ta vie pure et sainte par le contact d'une vie maudite ; essaie de trouver ailleurs le bonheur qui ne peut pas naître auprès de moi.

— Je renonce en effet à vous guérir, Indiana, répondit-il ; mais je ne vous abandonnerai jamais, même quand vous me diriez que je vous suis importun ; car vous avez encore besoin de soins matériels, et si vous ne voulez pas que je sois votre ami, je serai au moins votre laquais. Cependant, écoutez-moi ; j'ai un expédient à vous proposer que j'ai réservé pour la dernière période du mal, mais qui certes est infallible.

— Je ne connais qu'un remède au chagrin, répondit-elle, c'est l'oubli ; car j'ai eu le temps de me convaincre que la raison est impuissante. Espérons donc tout du temps. Si ma volonté pouvait obéir à la reconnaissance que tu m'inspires, dès à présent je serais riante et calme comme aux jours de notre enfance ; crois bien, ami, que je ne me plains pas à nourrir mon mal et à envenimer ma blessure ; ne sais-je pas que toutes mes souffrances retombent sur ton cœur ? Hélas ! je voudrais oublier, guérir ! mais je ne suis qu'une faible femme. Ralph, sois patient et ne me crois pas ingrate. »

Elle fondit en larmes. Sir Ralph prit sa main :

« Écoute, ma chère Indiana, lui dit-il, l'oubli n'est pas en notre pouvoir ; je ne t'accuse pas ! je puis souffrir patiemment, mais le voir souffrir est au-dessus de mes forces. D'ailleurs, pourquoi lutter ainsi, faibles créatures que nous sommes, contre une destinée de fer ? C'est bien assez traîner ce boulet ; le Dieu que nous adorons, toi et moi, n'a pas destiné l'homme à tant de misères sans lui donner l'instinct de s'y soustraire ; et ce qui fait, à mon avis, la principale supériorité de l'homme sur la brute, c'est de comprendre où est le remède à tous ses maux. Ce remède, c'est le suicide ; c'est celui que je te propose, que je te conseille.

— J'y ai souvent songé, répondit Indiana après un court silence. Jadis de violentes tentations m'y convièrent ; mais un scrupule religieux m'arrêta. Depuis, mes idées s'élevèrent dans la solitude. Le malheur, en s'attachant à moi, m'enseigna peu à peu une autre religion que la religion enseignée par les hommes. Quand tu es venu à mon secours, j'étais déterminée à me laisser mourir de faim ; mais tu m'as priée de vivre, et je n'avais pas le droit de te refuser ce sacrifice. Maintenant, ce qui m'arrête, c'est ton existence, c'est ton avenir. Que feras-tu seul sur la terre, pauvre Ralph, sans famille, sans passions, sans affections ? Depuis les affreuses plaies qui m'ont frappée au cœur, je ne te suis plus bonne à rien ; mais je guérirai peut-être. Oui, Ralph, j'y ferai tous mes efforts, je te le jure ; patiente encore un peu ; bientôt, peut-être, pourrai-je sourire... Je veux redevenir paisible et gaie pour te consacrer cette vie que tu as tant disputée au malheur.

— Non, mon amie, non, reprit Ralph, je ne veux point d'un tel sacrifice, je ne l'accepterai jamais. En quoi mon existence est-elle donc plus précieuse que la vôtre ? pourquoi faut-il que vous vous imposiez un avenir odieux pour m'en donner un agréable ? Pensez-vous qu'il me fût possible d'en jouir en sentant que votre cœur ne le partage point ? Non, je ne suis point égoïste jusque-là. N'essayons pas, croyez-moi, un héroïsme impossible ; c'est orgueil et présomption que d'espérer abjurer ainsi tout amour de soi-même. Regardons enfin notre situation d'un œil calme, et disposons des jours qui nous restent comme d'un bien commun que l'un de nous n'a pas le droit d'acquiescer aux dépens de l'autre. Depuis longtemps, depuis ma naissance pourrais-je dire, la vie me fatigue et me pèse ; maintenant je ne me sens plus la force de la porter sans aigreur et sans impiété. Partons ensemble, Indiana, retournons à Dieu qui nous avait exilés sur cette

terre d'épreuves, dans cette *collée de la mer*, mais qui sans doute ne refusera pas de nous ouvrir son sein quand, fatigués et meurtris, nous irons lui demander sa clémence et sa pitié. Je crois en Dieu, Indiana, et c'est moi qui, le premier, vous ai enseigné à y croire. Ayez donc confiance en moi; un cœur droit ne peut pas tromper celui qui l'interroge avec candeur. Je sens que nous avons assez souffert l'un et l'autre ici-bas pour être lavés de nos fautes. Le baptême du malheur a bien assez purifié nos âmes; rendons-les à celui qui nous les a données. »

Cette pensée occupa Ralph et Indiana pendant plusieurs jours, au bout desquels il fut décidé qu'ils se donneraient la mort ensemble. Il ne fut plus question que de choisir le genre de suicide.

« C'est une affaire de quelque importance, dit Ralph; mais j'y avais déjà songé, et voici ce que j'ai à vous proposer. L'action que nous allons commettre n'étant pas le résultat d'une crise d'égarement momentané, mais le but raisonné d'une détermination prise dans un sentiment de piété calme et réfléchi, il importe que nous y apportions le recueillement d'un catholique devant les sacrements de son église. Pour nous, l'univers est le temple où nous adorons Dieu. C'est au sein d'une nature grande et vierge qu'on retrouve le sentiment de sa puissance, pure de toute profanation humaine. Retournons donc au désert, afin de pouvoir prier. Ici, dans cette contrée puilulante d'hommes et de vices, au sein de cette civilisation qui renie Dieu ou le mutilé, je sens que je serais gêné, distrait et attristé. Je voudrais mourir joyeux, le front serein, les yeux levés au ciel. Mais où le trouver ici? Je vais donc vous dire le lieu où le suicide m'est apparu sous son aspect le plus noble et le plus solennel. C'est au bord d'un précipice, à l'île Bourbon; c'est au haut de cette cascade qui s'élance diaphane et surmontée d'un prisme éclatant dans le ravin solitaire de Bernica. C'est là que nous avons passé les plus douces heures de notre enfance; c'est là qu'ensuite j'ai pleuré les chagrins les plus amers de ma vie; c'est là que j'ai appris à prier, à espérer; c'est là que je voudrais, par une belle nuit de nos climats, m'ensevelir sous ces eaux pures, et descendre dans la tombe fraîche et fleurie qu'offre la profondeur du gouffre verdoyant. Si vous n'avez pas de prédilection pour un autre endroit de la terre, accordez-moi la satisfaction d'accomplir notre double sacrifice aux lieux qui furent témoins des jeux de notre enfance et des douleurs de notre jeunesse.

— J'y consens, répondit madame Delmare en mettant sa main dans celle de Ralph en signe de pacte. J'ai toujours été attirée vers le bord des eaux par une sympathie invincible, par le souvenir de ma pauvre Noun. Mourir comme elle me sera doux; ce sera l'expiation de sa mort que j'ai causée.

— Et puis, dit Ralph, un nouveau voyage en mer, fait cette fois dans d'autres sentiments que ceux qui nous ont troublés jusqu'ici, est la meilleure préparation que nous puissions imaginer pour nous recueillir, pour nous détacher des affections terrestres, pour nous élever purs de tout alliage aux pieds de l'Être par excellence. Isolés du monde entier, toujours prêts à quitter joyeusement la vie, nous verrons d'un œil ravi la tempête soulever les éléments, et déployer devant nous ses magnifiques spectacles. Viens, Indiana; partons, secouons la poussière de cette terre ingrate. Mourir ici, sous les yeux de Raymon, ce serait en apparence une vengeance étroite et lâche. Laissons à Dieu le soin de châtier cet homme; allons plutôt lui demander d'ouvrir les trésors de sa miséricorde à ce cœur ingrat et stérile. »

Ils partirent. La goélette *la Nahandove* les porta, rapide et légère comme un oiseau, dans leur patrie deux fois abandonnée. Jamais traversée ne fut si heureuse et si prompte. Il semblait qu'un vent favorable fût chargé de conduire au port ces deux infortunés si longtemps ballottés sur les écueils de la vie. Durant ces trois mois, Indiana recueillit le fruit de sa docilité aux conseils de Ralph. L'air de la mer, si tonique et si pénétrant, raffermi sa santé chétive; le calme rentra dans son cœur fati-

gué. La certitude d'en avoir bientôt fini avec ses maux produisit sur elle l'effet des promesses du médecin sur un malade crédule. Oubliée de sa vie passée, elle ouvrit son âme aux émotions profondes de l'espérance religieuse. Ses pensées s'imprégnèrent toutes d'un charme mystérieux, d'un parfum céleste. Jamais la mer et les cieux ne lui avaient paru si beaux. Il lui sembla les voir pour la première fois, tant elle y découvrit de splendeurs et de richesses. Son front devint serein, et on eût dit qu'un rayon de la Divinité avait passé dans ses yeux bleus doucement mélancoliques.

Un changement non moins extraordinaire s'opéra dans l'âme et dans l'extérieur de Ralph; les mêmes causes produisirent à peu près les mêmes effets. Son âme, longtemps roide contre la douleur, s'amollit à la chaleur vivifiante de l'espérance. Le ciel descendit aussi dans ce cœur amer et froissé. Ses paroles prirent l'empreinte de ses sentiments, et, pour la première fois, Indiana connut son véritable caractère. L'intimité sainte et filiale qui les rapprocha ôta à l'un sa timidité pénible, à l'autre ses préventions injustes. Chaque jour enleva à Ralph une disgrâce de sa nature, à Indiana un erreur de son jugement. En même temps, le souvenir poignant de Raymon s'émonssa, pâlit, et tomba pièce à pièce devant les vertus ignorées, devant la sublime candeur de Ralph. A mesure qu'Indiana voyait l'un grandir et s'élever, l'autre s'abaissait dans son opinion. Enfin, à force de comparer ces deux hommes, tout vestige de son amour aveugle et fatal s'éteignit dans son âme.

### XXX.

Ce fut l'an passé, par un soir de l'éternel été qui règne dans ces régions, que deux passagers de la goélette *la Nahandove* s'enfoncèrent dans les montagnes de l'île Bourbon, trois jours après le débarquement. Ces deux personnes avaient donné ce temps au repos, précaution en apparence fort étrange au dessein qui les amenait dans la contrée. Mais elles n'en jugèrent pas ainsi apparemment; car, après avoir pris le *faham* ensemble sous la varangue, elles s'habillèrent avec un soin particulier, comme si elles avaient eu le projet d'aller passer la soirée à la ville, et, prenant le sentier de la montagne, elles arrivèrent après une heure de marche au ravin de Bernica.

Le hasard voulut que ce fût une des plus belles soirées que la lune eût éclairées sous les tropiques. Cet astre, à peine sorti des flots noirâtres, commençait à répandre sur la mer une longue traînée de vif-argent; mais ses lueurs ne pénétraient point dans la gorge, et les marges du lac ne répétaient que le reflet tremblant de quelques étoiles. Les citronniers répandus sur le versant de la montagne supérieure ne se couvraient même pas de ces pâles diamants que la lune sème sur leurs feuilles cassantes et polies. Les ébéniers et les tamarins murmuraient dans l'ombre; seulement quelques gigantesques palmiers élevaient à cent pieds du sol leurs tiges menues, et les bouquets de palmes placés à leur cime s'argentèrent seuls d'un éclat verdâtre.

Les oiseaux de mer se taisaient dans les crevasses du rocher, et quelques pigeons bleus, cachés derrière les corniches de la montagne, faisaient seuls entendre au loin leur voix triste et passionnée. De beaux scarabées, vivantes pierreries, bruisaient faiblement dans les cafetiers, ou rasaient, en bourdonnant, la surface du lac, et le bruit uniforme de la cascade semblait échanger des paroles mystérieuses avec les échos de ses rives.

Les deux promeneurs solitaires parvinrent, en tournant le long d'un sentier escarpé, au haut de la gorge, à l'endroit où le torrent s'élance en colonne de vapeur blanche et légère au fond du précipice. Ils se trouvèrent alors sur une petite place-forme parfaitement convenable à l'exécution de leur projet. Quelques lianes suspendues à des tiges de raphia formaient en cet endroit un berceau naturel qui se penchait sur la cascade. Sir Ralph, avec un admirable sang-froid, coupa quelques rameaux qui



eussent pu gêner leur élan, puis il prit la main de sa cousine et la fit asseoir sur une roche moussue d'où le délicieux aspect de ce lieu se déployait au jour dans toute sa grâce énergique et sauvage. Mais en cet instant l'obscurité de la nuit et la vapeur condensée de la cascade enveloppaient les objets et faisaient paraître incomparablement et terrible la profondeur du gouffre.

« Je vous fais observer, ma chère Indiana, lui dit-il, qu'il est nécessaire d'apporter un très-grand sang-froid au succès de notre entreprise. Si vous vous élançiez précipitamment du côté que l'épaisseur des ténèbres vous fait paraître vide, vous vous briseriez infailliblement sur les rochers, et vous n'y trouveriez qu'une mort lente et cruelle; mais en ayant soin de vous jeter dans cette ligne blanche que décrit la chute d'eau, vous arriverez dans le lac avec elle, et la cascade elle-même prendra soin de vous y plonger. Au reste, si vous voulez attendre encore une heure, la lune sera assez haut dans le ciel pour nous prêter sa lumière.

— J'y consens d'autant plus, répondit Indiana, que nous devons consacrer ces derniers instants à des pensées religieuses.

— Vous avez raison, mon amie, reprit Ralph. Je pense que cette heure suprême est celle du recueillement et de la prière. Je ne dis pas que nous devons nous réconcilier avec l'Éternel, ce serait oublier la distance qui nous sépare de sa puissance sublime; mais nous devons, je pense, nous réconcilier avec les hommes qui nous ont fait souffrir, et confier à la brise qui souffle vers le nord-est des paroles de miséricorde pour les êtres dont trois mille lieues nous séparent. »

Indiana reçut cette offre sans surprise, sans émotion. Depuis plusieurs mois l'exaltation de ses pensées avait grandi en proportion du changement opéré dans Ralph. Elle ne l'écoutait plus comme un conseiller flegmatique; elle le suivait en silence comme un bon génie chargé de l'enlever à la terre et de la délivrer de ses tourments.

« J'y consens, dit-elle; je sens avec joie que je puis pardonner sans effort; que je n'ai dans le cœur ni haine, ni regret, ni amour, ni ressentiment; à peine si, à l'heure où je touche, je me souviens des chagrins de ma triste vie et de l'ingratitude des êtres qui m'ont environnée. Grand Dieu! tu vois le fond de mon cœur; tu sais qu'il est pur et calme, et que toutes mes pensées d'amour et d'espoir sont tournées vers toi. »

Alors Ralph s'assit aux pieds d'Indiana, et se mit à prier d'une voix forte qui dominait le bruit de la cascade. C'était la première fois peut-être, depuis qu'il était né, que sa pensée tout entière venait se placer sur ses lèvres. L'heure de mourir était sonnée; cette âme n'avait plus ni entraves, ni mystères; elle n'appartenait plus qu'à Dieu; les fers de la société ne pesaient plus sur elle. Ses ardeurs n'étaient plus des crimes, son élan était libre vers le ciel qui l'attendait; le voile qui cachait tant de vertus, de grandeur et de puissance, tomba tout à fait, et l'esprit de cet homme s'éleva du premier bond au niveau de son cœur. Ainsi qu'une flamme ardente brille au milieu des tourbillons de la fumée et les dissipe, le feu sacré qui dormait ignoré au fond de ses entrailles fit jaillir sa vive lumière. La première fois que cette conscience rigide se trouva délivrée de ses craintes et de ses liens, la parole vint d'elle-même au secours de la pensée, et l'homme médiocre qui n'avait dit dans toute sa vie que des choses communes, devint à sa dernière heure éloquent et persuasif comme jamais ne l'avait été Raymon. N'attendez pas que je vous répète les étranges discours qu'il confia aux échos de la solitude; lui-même, s'il était ici, ne pourrait nous les redire. Il est des instants d'exaltation et d'extase où nos pensées s'épurent, se subtilisent, s'éthèrent en quelque sorte. Ces rares instants nous élèvent si haut, nous emportent si loin de nous-mêmes, qu'en retombant sur la terre nous perdons la conscience et le souvenir de cette ivresse intellectuelle. Qui peut comprendre les mystérieuses visions de l'anachorète? Qui peut raconter les rêves du poète avant qu'il se soit refroidi à nous les écrire? Qui peut nous dire les merveilles qui se révèlent à l'âme du juste à l'heure où le ciel s'en-

tr'ouvre pour le recevoir? Ralph, cet homme si vulgaire en apparence, homme d'exception pourtant, car il croyait fermement à Dieu et consultait jour par jour le livre de sa conscience, Ralph réglait en ce moment ses comptes avec l'éternité. C'était le moment d'être lui, de mettre à nu tout son être moral, de se dépouiller, devant le Juge, du déguisement que les hommes lui avaient imposé. En jetant le cilice que la douleur avait attaché à ses os, il se leva sublime et radieux comme s'il fût déjà entré au séjour des récompenses divines.

En l'écoutant, Indiana ne songea point à s'étonner; elle ne se demanda pas si c'était Ralph qui parlait ainsi. Le Ralph qu'elle avait connu n'existait plus, et celui qu'elle écoutait maintenant lui semblait un ami qu'elle avait vu jadis dans ses rêves et qui se réalisait enfin pour elle sur les bords de la tombe. Elle sentit son âme pure s'élever du même vol. Une ardente sympathie religieuse l'initiait aux mêmes émotions; des larmes d'enthousiasme coulèrent de ses yeux sur les cheveux de Ralph.

Alors la lune se trouva au-dessus de la cime du grand palmiste, et son rayon, pénétrant l'interstice des lianes, enveloppa Indiana d'un éclat pâle et humide qui la faisait ressembler, avec sa robe blanche et ses longs cheveux tressés sur ses épaules, à l'ombre de quelque vierge égarée dans le désert.

Sir Ralph s'agenouilla devant elle et lui dit :

« Maintenant, Indiana, il faut que tu me pardonnes tout le mal que je t'ai fait, afin que je puisse me le pardonner à moi-même.

— Hélas! répondit-elle, qu'ai-je donc à te pardonner, pauvre Ralph? Ne dois-je pas, au contraire, te bénir à mon dernier jour, comme tu m'as forcée de le faire dans tous les jours de malheur qui ont marqué ma vie?

— Je ne sais jusqu'à quel point j'ai été coupable, reprit Ralph; mais il est impossible que, dans une si longue et si terrible lutte avec mon destin, je ne l'aie pas été bien des fois à l'insu de moi-même.

— De quelle lutte parlez-vous? demanda Indiana.

— C'est là, répondit-il, ce que je dois vous expliquer avant de mourir; c'est le secret de ma vie. Vous me l'avez demandé sur le navire qui nous ramenait, et j'ai promis de vous le révéler au bord du lac Bernica, la dernière fois que la lune se lèverait sur nous.

— Le moment est venu, dit-elle, je vous écoute.

— Prenez donc patience; car j'ai toute une longue histoire à vous raconter, Indiana, et cette histoire est la mienne.

— Je croyais la connaître, moi qui ne vous ai presque jamais quitté.

— Vous ne la connaissez point; vous n'en connaissez pas un jour, pas une heure, dit Ralph avec tristesse. Quand donc aurais-je pu vous la dire? Le ciel a voulu que le seul instant propre à cette confiance fût le dernier de votre vie et de la mienne. Mais autant elle eût été naguère folle et criminelle, autant elle est innocente et légitime aujourd'hui. C'est une satisfaction personnelle que nul n'a le droit de me reprocher à l'heure où nous sommes, et que vous m'accorderez pour compléter la tâche de patience et de douceur que vous avez accomplie envers moi. Supportez donc jusqu'au bout le poids de mon infortune; et si mes paroles vous fatiguent et vous irritent, écoutez le bruit de la cataracte qui chante sur moi l'hymne des morts.

« J'étais né pour aimer; aucun de vous n'a voulu le croire, et cette méprise a décidé de mon caractère. Il est vrai que la nature, en me donnant une âme chaleureuse, avait fait un singulier contre-sens; elle avait mis sur mon visage un masque de pierre et sur ma langue un poids insurmontable; elle m'avait refusé ce qu'elle accorde aux êtres les plus grossiers, le pouvoir d'exprimer mes sentiments par le regard ou par la parole. Cela me fit égoïste. On jugea de l'être moral par l'enveloppe extérieure, et, comme un fruit stérile, il fallut me dessécher sous la rude écorce que je ne pouvais dépouiller. A peine né, je fus repoussé du cœur dont j'avais le plus besoin. Ma mère m'éloigna de son sein avec dégoût, parce que mon visage d'enfant ne savait pas lui rendre son sourire. A l'âge où

l'on peut à peine distinguer une pensée d'un besoin, j'étais déjà fleuri de l'odeuse appellation d'égoïste.

« Alors il fut décidé que personne ne m'aimerait, parce que je ne savais dire mon affection à personne. On me lit malheureux, on prononça que je ne le sentais pas; on m'exila presque du toit paternel; on m'envoya vivre sur les rochers comme un pauvre oiseau des grèves. Vous savez quelle fut mon enfance, Indiana. Je passai mes longs jours au désert sans que jamais une mère inquiète vint y chercher la trace de mes pas, sans qu'une voix amie s'élevât dans le silence des ravins pour m'avertir que la nuit me rappelait au bercail. Je grandis seul, j'ai vécu seul; mais Dieu n'a pas permis que je fusse malheureux jusqu'au bout, car je ne mourrai pas seul.

« Cependant le ciel m'envoya des lors un présent, une consolation, une espérance. Vous vîntes dans ma vie comme s'il vous eût créée pour moi. Pauvre enfant! abandonnée comme moi, comme moi jetée dans la vie sans amour et sans protection, vous sembliez m'être destinée, du moins je m'en flattai. Fus-je trop présomptueux? Pendant dix ans vous fîtes à moi, à moi sans partage, sans rivaux, sans tourments. Alors je n'avais pas encore compris ce que c'est que la jalousie.

« Ce temps, Indiana, fut le moins sombre que j'aie parcouru. Je fis de vous ma sœur, ma fille, ma compagne, mon elevé, ma société. Le besoin que vous aviez de moi fit de ma vie quelque chose de plus que celle d'un animal sauvage; je sortis pour vous de l'abattement où le mépris de mes proches m'avais jeté. Je commençai à m'estimer en vous devenant utile. Il faut tout dire, Indiana: après avoir accepté pour vous le fardeau de la vie, mon imagination y plaça l'espoir d'une récompense. Je m'habituai (pardonnez-moi les mots que je vais employer, aujourd'hui encore je ne les prononce qu'en tremblant), je m'habituai à penser que vous seriez ma femme; toute enfant, je vous regardai comme ma fiancée; mon imagination vous paraît déjà des grâces de la jeunesse; j'étais impatient de vous voir grande. Mon frère, qui avait usurpé ma part d'affection dans la famille, et qui se plaisait aux soins domestiques, cultivait un jardin sur la colline qu'on voit d'ici pendant le jour, et que de nouveaux plantureux ont transformée en rizière. Le soin de ses fleurs remplissait ses plus doux moments, et chaque matin il allait d'un œil impatient épier leur progrès, et s'étonner, enfant qu'il était, qu'elles n'eussent pas pu grandir dans une nuit au gré de son attente. Pour moi, Indiana, vous étiez toute mon occupation, toute ma joie, toute ma richesse; vous étiez la jeune plante que je cultivais, le bouton que j'étais impatient de voir fleurir. J'épiais aussi au matin l'effet d'un soleil de plus passé sur votre tête; car j'étais déjà un jeune homme et vous n'étiez encore qu'une enfant. Déjà fermentaient dans mon sein des passions dont le nom vous était inconnu; mes quinze ans ravageaient mon imagination, et vous vous étonniez de me voir souvent triste, partager vos jeux sans y prendre plaisir. Vous ne conceviez pas qu'un fruit, un oiseau, ne fussent plus pour moi comme pour vos des richesses, et je vous semblais déjà froid et bizarre. Cependant vous m'aimiez tel que j'étais; car, malgré ma mélancolie, je n'avais pas un instant qui ne vous fût consacré; mes souffrances vous rendaient plus chère à mon cœur; je nourrissais le fol espoir qu'il vous serait donné un jour de les changer en joies.

« Hélas! pardonnez-moi la pensée sacrilège qui m'a fait vivre dix ans: si ce fut un crime à l'enfant maudit d'espérer en vous, belle et simple fille des montagnes, Dieu seul est coupable de lui avoir donné, pour tout aliment, cette audacieuse pensée. De quoi pouvait-il exister, ce cœur froissé, méconnu, qui trouvait partout des besoins et nulle part un refuge? De qui pouvait-il attendre un regard, un sourire d'amour, si ce n'est de vous, dont il fut l'amant presque aussitôt que le père?

« Et ne vous effrayez pas cependant d'avoir grandi sous l'aile d'un pauvre oiseau dévoré d'amour; jamais aucune adoration impure, aucune pensée coupable ne vint mettre en danger la virginité de votre âme; jamais ma bouche n'enleva à vos joues cette fleur d'innocence qui les cou-

vrait, comme les fruits, au matin, d'une vapeur humide. Mes baisers furent ceux d'un père, et quand vos lèvres innocentes et folâtres rencontraient les miennes, elles n'y trouvaient pas le feu cuisant d'un désir viril. Non, ce n'était pas de vous, petite fille aux yeux bleus, que j'étais épris. Telle que vous étiez là, dans mes bras, avec votre candide sourire et vos gentilles caresses, vous n'étiez que mon enfant, ou tout au plus ma petite sœur; mais j'étais amoureux de vos quinze ans quand, livré seul à l'ardeur des miens, je dévorais l'avenir d'un œil avide.

« Quand je vous lisais l'histoire de Paul et Virginie, vous ne la compreniez qu'à demi. Vous pleuriez, cependant; vous aviez vu l'histoire d'un frère et d'une sœur là où j'avais frissonné de sympathie en apercevant les angoisses de deux amants. Ce livre fit mon tourment, tandis qu'il faisait votre joie. Vous vous plaisiez à m'entendre lire l'attachement du chien fidèle, la beauté des corotiers et les chants du nègre Domingue. Moi, je relisais seul les entretiens de Paul et de son amie, les impétueux soupçons de l'un, les secrètes souffrances de l'autre. Oh! que je les comprenais bien, ces premières inquiétudes de l'adolescence, qui cherche dans son cœur l'explication des mystères de la vie, et qui s'empare avec enthousiasme du premier objet d'amour qui s'offre à lui! Mais rendez-moi justice, Indiana, je ne commis pas le crime de hâter d'un seul jour le cours paisible de votre enfance; je ne laissai pas échapper un mot qui pût vous apprendre qu'il y avait dans la vie des tourments et des larmes. Je vous ai laissée, à dix ans, dans toute l'ignorance, dans toute la sécurité dont vous étiez pourvue quand votre nourrice vous mit dans mes bras un jour que j'avais résolu de mourir.

« Souvent seul, assis sur cette roche, je me suis tordu les mains avec frénésie en écoutant tous ces bruits de printemps et d'amour que la montagne recèle, en voyant les sucriers se poursuivre et s'agacer, les insectes s'endormir voluptueusement embrassés dans le calice des fleurs, en respirant la poussière embrasée que les palmiers s'envoient, transports aériens, plaisirs subtils auxquels la molle brise de l'été sert de couche. Alors j'étais ivre, j'étais fou; je demandais l'amour aux fleurs, aux oiseaux, à la voix du torrent. J'appelaï avec fureur ce bonheur inconnu dont l'idée seule me faisait délirer. Mais je vous apercevais accourant à moi folâtre et riieuse, là-bas sur le sentier, si petite au loin et si malhabile à franchir les rochers, qu'on vous eût prise, avec votre robe blanche et vos cheveux bruns, pour un pingouin des terres australes; alors mon sang se calma, mes lèvres ne brûlaient plus; j'oubliais devant l'Indiana de sept ans, l'Indiana de quinze ans que je venais de rêver; je vous ouvrais mes bras avec une joie pure; vos caresses rafraîchissaient mon front; j'étais heureux, j'étais père.

« Que de journées libres et paisibles nous avons passées au fond de ce ravin! Combien de fois j'ai baigné vos petits pieds dans l'eau pure de ce lac! Combien de fois je vous ai regardée dormir dans ces roseaux, ombragée sous le parasol d'une feuille de latanier! C'est alors quelquefois que mes tourments recommençaient. Je m'affligeais de vous voir si petite; je me demandais si, avec de telles angoisses, je vivrais jusqu'au jour où vous pourriez me comprendre et me répondre. Je soulevais doucement vos cheveux fins comme la soie et les baisais avec amour. Je les comparais avec d'autres boucles que j'avais coupées sur votre front les années précédentes et que je gardais dans mon portefeuille. Je m'assurais avec plaisir des teintes plus foncées que chaque printemps leur avait données. Puis je regardais sur le tronc d'un dattier voisin divers signes que j'y avais gravés pour marquer l'élévation progressive de votre taille durant quatre ou cinq ans. L'arbre porte encore ces cicatrices, Indiana; je les ai retrouvées la dernière fois que je suis venu souffrir ici. Hélas! en vain vous avez grandi; en vain votre beauté a tenu ses promesses; en vain vos cheveux sont devenus noirs comme l'ébène; vous n'avez pas grandi pour moi, ce n'est pas pour moi que vos charmes se sont développés; c'est pour un autre que votre cœur a battu pour la première fois.

« Vous souvenez-vous comme nous filions, légers comme deux tourterelles, le long des buissons de jasmiers ? Vous souvenez-vous aussi que nous nous égarions parfois dans les savanes qui s'étendent au-dessus de nous ? Une fois nous entreprîmes d'atteindre aux sommets brumeux des Sakazes ; mais nous n'avions pas prévu qu'à mesure que nous montions les fruits devenaient plus rares, les cataractes moins abordables, le vent plus terrible et plus dévorant.

« Quand vous vîtes la végétation fuir derrière nous, vous voulûtes retourner ; mais quand nous eûmes traversé la région des capillaires, nous trouvâmes quantité de fraisiers, et vous étiez si occupée à remplir votre panier de leurs fruits, que vous ne songiez plus à quitter ce lieu. Il fallut renoncer à aller plus loin. Nous ne marchions plus que sur des roches volcaniques persillées comme du biscuit et parsemées de plantes laineuses ; ces pauvres herbes, battues des vents, nous faisaient penser à la bonté de Dieu, qui semble leur avoir donné un vêtement chaud pour résister aux outrages de l'air. Et puis la brume devint si épaisse que nous ne pouvions plus nous diriger et qu'il fallut redescendre. Je vous rapportai dans mes bras. Je descendis avec précaution les pentes escarpées de la montagne. La nuit nous surprit à l'entrée du premier bois qui fleurissait dans la troisième région. J'y cueillis des grenades pour vous, et pour étancher ma soif je me contentai de ces lianes dont la sève abondante fournit, quand on casse leurs rameaux, une eau pure et fraîche. Nous nous rappelâmes alors l'aventure de nos héros favoris égarés dans le bois de la Rivière-Rouge. Mais, nous autres, nous n'avions ni mères tendres, ni serviteurs empressés, ni chien fidèle pour s'enquérir de nous. Eh bien, j'étais content, j'étais fier ; j'étais seul chargé de veiller sur vous, et je me trouvais plus heureux que Paul.

« Oui, c'était un amour pur, un amour profond et vrai que déjà vous m'inspiriez. Noun, à dix ans, était plus grande que vous de toute la tête ; créole dans l'acception la plus étendue, elle était déjà développée, son œil humide s'aignaisait déjà d'une expression singulière, sa contenance et son caractère étaient ceux d'une jeune fille. Eh bien ! je n'aimais pas Noun, ou bien je ne l'aimais qu'à cause de vous dont elle partageait les jeux. Il ne m'arrivait point de me demander si elle était déjà belle, si elle le serait quelque jour davantage. Je ne la regardais pas. A mes yeux elle était plus enfant que vous. C'est que je vous aimais. Je comptais sur vous : vous étiez la compagne de ma vie, le rêve de ma jeunesse...

« Mais j'avais compté sans l'avenir. La mort de mon frère me condamna à épouser sa fiancée. Je ne vous dirai rien de ce temps de ma vie ; ce ne fut pas encore le plus amer, Indiana, et cependant je fus l'époux d'une femme qui me haïssait et que je ne pouvais aimer. Je fus père, et je perdis mon fils ; je devins veuf, et j'appris que vous étiez mariée !

« Ces jours d'exil en Angleterre, cette époque de douleur, je ne vous les raconte pas. Si j'eus des torts envers quelqu'un, ce ne fut pas envers vous ; et si quelqu'un en eut envers moi, je ne veux pas m'en plaindre. Là je devins plus *égoïste*, c'est-à-dire plus triste et plus déliant que jamais. A force de douter de moi, on m'avait contraint à devenir orgueilleux et à compter sur moi-même. Aussi je n'eus, pour me soutenir dans ces épreuves, que le témoignage de mon cœur. On me fit un crime de ne pas chérir une femme qui ne m'épousa que par contrainte et ne me témoigna jamais que du mépris ! On a remarqué depuis, comme un des principaux caractères de mon égoïsme, l'éloignement que je semblais éprouver pour les enfants. Il est arrivé à Raymon de me railler cruellement sur cette disposition, en observant que les soins nécessaires à l'éducation des enfants cadraient mal avec les habitudes rigideusement méthodiques d'un vieux garçon. Je pense qu'il ignorait que j'ai été père, et que c'est moi qui vous ai élevée. Mais aucun de vous n'a voulu comprendre que le souvenir de mon fils était, après bien des années, aussi cuisant pour moi que le premier jour, et que mon cœur ulcéré se gonflait à la vue des blondes têtes qui me

le rappelaient. Quand un homme est malheureux, on craint de ne pas le trouver assez coupable, parce qu'on craint d'être forcé de le plaindre.

« Mais ce que nul ne pourra jamais comprendre, c'est l'indignation profonde, c'est le désespoir sombre, qui s'emparèrent de moi lorsqu'on m'arracha de ces lieux, moi pauvre enfant du désert, à qui personne n'avait daigné jeter un regard de pitié, pour me charger des liens de la société ; lorsqu'on m'imposa d'occuper une place vide dans ce monde qui m'avait repoussé ; lorsqu'on voulut me faire comprendre que j'avais des devoirs à remplir envers ces hommes qui avaient méconnu les leurs envers moi. Eh quoi ! nul d'entre les miens n'avait voulu être mon appui, et maintenant tous me convoquaient à l'assemblée de leurs intérêts pour me charger de les défendre ! On ne voulait pas même me laisser jouir en paix de ce qu'on ne dispute point aux parias, l'air de la solitude ! Je n'avais dans la vie qu'un bien, un espoir, une pensée, celle que vous m'apparteniez pour toujours ; on me l'enleva, on me dit que vous n'étiez pas assez riche pour moi. Amère dérision ! moi que les montagnes avaient nourri et que le toit paternel avait répudié ! moi à qui on n'avait pas laissé connaître l'usage des richesses, et à qui l'on imposait maintenant la charge de faire prospérer celles des autres !

« Cependant je me soumis. Je n'avais pas le droit d'élever une prière pour qu'on épargnât mon chétif bonheur ; j'étais bien assez dédaigné ; résister, c'eût été me rendre odieux. Inconsolable de la mort de son autre fils, ma mère menaçait de mourir elle-même si je n'obéissais à mon destin. Mon père, qui m'accusait de ne savoir pas le consoler, comme si j'étais coupable du peu d'amour qu'il m'accordait, était prêt à me maudire si j'essayais d'échapper à son joug. Je courbai la tête ; mais ce que je souffris, vous-même, qui fûtes aussi bien malheureuse, ne sauriez l'apprécier. Si, poursuivi, froissé, opprimé comme je l'ai été, je n'ai point rendu aux hommes le mal pour le mal, peut-être faut-il en conclure que je n'avais pas le cœur stérile, comme on me l'a reproché.

« Quand je revins ici, quand je vis l'homme auquel on t'avait mariée... pardonnez, Indiana, c'est alors que je fus vraiment égoïste ; il y a toujours de l'égoïsme dans l'amour, puisqu'il y en eut même dans le mien ; j'éprouvai je ne sais quelle joie cruelle en pensant que ce simulacre légal te donnait un maître et non pas un époux. Tu t'étonnas de l'espèce d'affection que je lui témoignai ; c'est que je ne trouvais pas en lui un rival. Je savais bien que ce vieillard ne pouvait ni inspirer ni ressentir l'amour, et que ton cœur sortirait vierge de cet hyménée. Je lui fus reconnaissant de tes froideurs et de tes tristesses. S'il fût resté ici, je serais peut-être devenu bien coupable ; mais vous me laissâtes seul, et il ne fut pas en mon pouvoir de vivre sans toi. J'essayai de vaincre cet indomptable amour qui s'était ranimé dans toute sa violence en te retrouvant belle et mélancolique comme je t'avais rêvée dès tes jeunes ans. Mais la solitude ne fit qu'aigrir mon mal, et je cédai au besoin que j'avais de te voir, de vivre sous le même toit, de respirer le même air, de m'enivrer à toute heure du son harmonieux de ta voix. Tu sais quels obstacles je devais rencontrer, quelles défiances je devais combattre ; je compris alors quels devoirs je m'imposais ; je ne pouvais associer ma vie à la tienne sans rassurer ton époux par une promesse sacrée, et je n'ai jamais su ce que c'était de me jouer de ma parole. Je m'engageai donc d'esprit et de cœur à n'oublier jamais mon rôle de frère, et dis-moi, Indiana, ai je trahi mon serment ?

« J'ai compris aussi qu'il me serait difficile, impossible peut-être d'accomplir cette tâche rigide, si je dépouillais le déguisement qui éloignait de moi tout rapport intime, tout sentiment profond ; j'ai compris qu'il ne me fallait pas jouer avec le danger, car ma passion était trop ardente pour sortir victorieuse d'un combat. J'ai senti qu'il fallait élever autour de moi un triple mur de glace, afin de m'aliéner ton intérêt, afin de m'arracher ta compassion qui m'eût perdu. Je me suis dit que le jour où tu me plaindrais je serais déjà coupable, et j'ai consenti à vivre



Alors Ralph s'assit aux pieds d'Indiana. ( Page 77.)

sous le poids de cette affreuse accusation de sécheresse et d'égoïsme, que, grâce au ciel, vous ne m'avez pas épargnée. Le succès de ma feinte a passé mon espérance; vous m'avez prodigué une sorte de pitié insultante, comme celle qu'on accorde aux eunuques, vous m'avez relâché une âme et des sens; vous m'avez foulé aux pieds, et je n'ai pas eu le droit de montrer même l'énergie de la colère et de la vengeance, car c'eût été me trahir et vous apprendre que j'étais un homme.

« Je me plains des hommes et non pas de toi, Indiana. Toi, tu fus toujours bonne et miséricordieuse, tu me supportas sous le vil travestissement que j'avais pris pour l'approcher. Tu ne me fis jamais rougir de mon rôle, tu me tins lieu de tout, et quelquefois je pensai avec orgueil que, si tu me regardais avec bienveillance tel que je m'étais fait pour être méconnu, tu m'aimerais peut-être si tu pouvais me connaître un jour. Hélas! quelle autre que toi ne m'eût repoussé? quelle autre eût tendu la main à ce crétin sans intelligence et sans voix? Excepté toi, tous se sont éloignés avec dégoût de l'égoïste! Ah! c'est qu'il n'y avait au monde qu'un être assez généreux

pour ne pas se rebuter de cet échange sans profit; il n'y avait qu'une âme assez large pour répandre le feu sacré qui la vivifiait jusque sur l'âme étroite et glacée du pauvre abandonné. Il fallait un cœur qui eût de trop ce que je n'avais pas assez. Il n'était sous le ciel qu'une Indiana capable d'aimer un Ralph.

« Après toi, celui qui me montra le plus d'indulgence, ce fut Delmare. Tu m'as accusé de te préférer cet homme, de sacrifier ton bien-être au mien propre en refusant d'intervenir dans vos débats domestiques. Injuste et aveugle femme! tu n'as pas vu que je l'ai servie autant qu'il a été possible de le faire, et surtout tu n'as pas compris que je ne pouvais élever la voix en ta faveur sans me trahir. Que serais-tu devenue si Delmare m'eût chassé de chez lui? qui l'aurait protégée patiemment, en silence, mais avec la persévérante fermeté d'un amour impérissable? Ce n'eût pas été Raymond. Et puis, je l'aimais par reconnaissance, je l'avoue, cet être rude et grossier qui pouvait m'arracher le seul bonheur qui me restait et qui ne l'a pas fait, cet homme dont le malheur était de ne pas être aimé de toi, et dont l'infortune avait des



Alors Ralph prit sa fiancée dans ses bras et l'emporta.... (Page 82.)

sympathies secrètes avec la mienne ! Je l'aimais aussi par cela même qu'il ne m'avait jamais fait endurer les tortures de la jalousie...

« Mais me voici arrivé à vous parler de la plus effroyable douleur de ma vie, de ces temps de fatalité où votre amour tant rêvé appartient à un autre. C'est alors que je compris tout à fait l'espèce de sentiment que je comprimais depuis tant d'années. C'est alors que la haine versa des poisons dans mon sein, et que la jalousie dévora le reste de mes forces. Jusque-là mon imagination vous avait gardée pure ; mon respect vous entourait d'un voile que la naïve audace des songes n'osait pas même soulever ; mais quand j'eus l'horrible pensée qu'un autre vous entraînait dans sa destinée, vous arrachait à ma puissance et s'enivrait à longs traits du bonheur que je n'osais pas même rêver, je devins furieux ; j'aurais voulu, cet homme exécré, le voir au fond de ce gouffre pour lui briser la tête à coups de pierre.

« Cependant vos maux furent si grands que j'oubliai les miens. Je ne voulais pas le tuer parce que vous l'auriez pleuré. J'eus même envie vingt fois, que le ciel me pardonne ! d'être infâme et vil, de trahir Delmare et de

servir mon ennemi. Oui, Indiana, je fus si insensé, si misérable de vous voir souffrir, que je me repentis d'avoir cherché à vous éclairer, et que j'aurais donné ma vie pour léguer mon cœur à cet homme ! Oh ! le scélérat ! que Dieu lui pardonne les maux qu'il m'a faits ; mais qu'il le punisse de ceux qu'il a amassés sur votre tête ! C'est pour ceux-là que je le hais ; car, pour moi, je ne sais plus quelle a été ma vie quand je regarde ce qu'il a fait de la vôtre. C'est lui que la société aurait dû marquer au front dès le jour de sa naissance ! c'est lui qu'elle aurait dû flétrir et repousser comme le plus aride et le plus pervers ! Mais, au contraire, elle l'a porté en triomphe. Ah ! je reconnais bien là les hommes, et je ne devrais pas m'indigner ; car, en adorant l'être difforme qui décime le bonheur et la considération d'autrui, ils ne font qu'obéir à la nature.

« Pardon, Indiana, pardon ! il est cruel peut-être de me plaindre devant vous, mais c'est la première et la dernière fois ; laissez-moi maudire l'ingrat qui vous pousse dans la tombe. Il a fallu cette formidable leçon pour vous ouvrir les yeux. En vain du lit de mort de Delmare et de celui de Noun une voix s'est élevée pour vous crier :



« Prends garde à lui, il te perdra! » vous avez été sourde, votre mauvais genre vous a entraînée, et, fletre que vous êtes, l'opinion vous condamnait et l'absout. Il a fait toutes sortes de maux, lui, et l'on n'y a pas fait attention. Il a tué Noun, et vous l'avez oublié, il vous a perdue, et vous lui avez pardonné. C'est qu'il savait éblouir les yeux et tromper la raison; c'est que sa parole adroite et perfide pénétrait dans les cœurs; c'est que son regard de vipère fascina; c'est que la nature, en lui donnant mes traits métalliques et ma lourde intelligence, eût fait de lui un homme complet.

« Oh oui! que Dieu le punisse, car il a été féroce envers vous; on peut qu'il lui pardonne, car il a été plus stupide que méchant peut-être! Il ne vous a pas comprise, il n'a pas apprécié le bonheur qu'il pouvait goûter! Oh! vous l'aimiez tant! il eût pu rendre votre existence si belle! A sa place, je n'aurais pas été vertueux; j'aurais fui avec vous dans le sein des montagnes sauvages, je vous aurais arrachée à la société pour vous posséder à moi seul, et je n'aurais eu qu'une crainte, c'eût été de ne vous voir pas assez maudite, assez abandonnée, afin de vous tenir bien de tout. J'eusse été jaloux de votre considération, mais dans un autre sens que lui; c'eût été pour la détruire, afin de la remplacer par mon amour. J'eusse souffert de voir un autre homme vous donner une parcelle de bien-être, un instant de satisfaction, c'eût été un vol que l'on m'eût fait; car votre bonheur eût été ma tâche, ma propriété, mon existence, mon honneur! Oh! comme ce ravin sauvage pour toute demeure, ces arbres de la montagne pour toute richesse, m'eussent fait vain et opulent, si le ciel me les eût donnés avec votre amour!... Laissez-moi pleurer, Indiana, c'est la première fois de ma vie que je pleure; Dieu a voulu que je ne mourusse pas sans connaître ce triste plaisir. »

Ralph pleurait comme un enfant. C'était la première fois, en effet, que cette âme stoïque se laissait aller à la compassion d'elle-même, encore y avait-il dans ces larmes plus de douleur pour le sort d'Indiana que pour le sien.

« Ne pleurez pas sur moi, lui dit-il en voyant qu'elle aussi était baignée de larmes; ne me plaignez point; votre pitié efface tout le passé, et le présent n'est plus amer. De quoi souffrirais-je maintenant? vous ne l'aimiez plus.

— Si je vous avais connu, Ralph, je ne l'eusse jamais aimé, s'écria madame Delmare, c'est votre vertu qui m'a perdue.

— Et puis, dit Ralph en la regardant avec un douloureux sourire, j'ai bien d'autres sujets de joie; vous m'avez fait, sans vous en douter, une confidence durant les heures d'épanchement de la traversée. Vous m'avez appris que ce Raymon n'avait pas été aussi heureux qu'il avait eu l'audace de le prétendre, et vous m'avez délivré d'une partie de mes tourments; vous m'avez ôté le remords de vous avoir si mal gardée; car j'ai eu l'insolence de vouloir vous protéger contre ses séductions; et en cela je vous ai fait injure, Indiana; je n'ai pas eu foi en votre force: c'est encore un de mes crimes qu'il faut me pardonner.

— Hélas! dit Indiana, vous me demandez pardon! à moi qui ai fait le malheur de votre vie, à moi qui ai payé un amour si pur et si généreux d'un inconcevable aveuglement, d'une féroce ingratitude; c'est moi qui devrais ici me prosterner et demander pardon.

— Cet amour n'excite donc ni ton dégoût ni ta colère, Indiana! O mon Dieu! je vous remercie! je vais mourir heureux! Écoute, Indiana, ne te reproche plus mes maux. A cette heure je ne regrette aucune des joies de Raymon, et je pense que mon sort devrait lui faire envie s'il avait un cœur d'homme. C'est moi maintenant qui suis ton frère, ton époux, ton amant pour l'éternité. Depuis le jour où tu m'as juré de quitter la vie avec moi, j'ai nourri cette douce pensée que tu m'appartenais, que tu m'étais rendue pour ne jamais me quitter; j'ai recommencé à l'appeler tout bas ma fiancée. C'eût été trop de bonheur, ou pas assez peut-être, que de te posséder sur la terre. Dans le sein de Dieu m'attendent les

félicités que rêvait mon enfance. C'est là que tu m'aimeras, Indiana; c'est là que ton intelligence divine, dépourvue de toutes les fictions menteuses de cette vie, me tiendra compte de toute une existence de sacrifices, de souffrances et d'abnégation, c'est là que tu seras mienne, ô mon Indiana! car le ciel, c'est toi; et si j'ai mérité d'être sauvé, j'ai mérité de te posséder. C'est dans ces idées que t'ai priée de revêtir cet habit blanc: c'est ta robe de noces; et ce rocher qui s'avance vers le lac, c'est l'autel qui nous attend. »

Il se leva, alla cueillir dans le bosquet voisin une branche d'oranger en fleurs, et vint la poser sur les cheveux noirs d'Indiana; puis, se mettant à genoux:

« Fais-moi heureux, lui dit-il; dis-moi que ton cœur consent à cet hymen de l'autre vie. Donne-moi l'éternité; ne me force pas à demander le néant. »

Si le récit de la vie intérieure de Ralph n'a produit aucun effet sur vous, si vous n'en êtes pas venu à aimer cet homme vertueux, c'est que j'ai été l'inhabile interprète de ses souvenirs, c'est que je n'ai pas pu exercer non plus sur vous la puissance que possède la voix d'un homme profondément vrai dans sa passion. Et puis la lune ne me prête pas son influence mélancolique; le chant des sénégalis, les parfums du giroflier, toutes les séductions molles et enivrantes d'une nuit des tropiques ne vous saisissent pas au cœur et à la tête. Vous ne savez peut-être pas non plus, par expérience, quelles sensations fortes et neuves s'éveillent dans l'âme en face du suicide, et comme les choses de la vie apparaissent sous leur véritable aspect au moment d'en finir avec elles. Cette soudaine et inévitable lumière inonda tous les replis du cœur d'Indiana; le bandeau, qui depuis longtemps se détachait, tomba tout à fait de ses yeux. Rendue à la vérité, à la nature, elle vit le cœur de Ralph tel qu'il était; elle vit aussi ses traits tels qu'elle ne les avait jamais vus; car la puissance d'une si haute situation avait produit sur lui le même effet que la pile de Volta sur des membres engourdis; elle l'avait délivré de cette paralysie qui chez lui enchaînait les yeux et la voix. Paré de sa franchise et de sa vertu, il était bien plus beau que Raymon, et Indiana sentit que c'était lui qu'il aurait fallu aimer.

« Sois mon époux dans le ciel et sur la terre, lui dit-elle, et que ce baiser me fiance à toi pour l'éternité! »

Leurs lèvres s'unirent; et sans doute il y a dans un amour qui part du cœur une puissance plus soudaine que dans les ardeurs d'un désir éphémère; car ce baiser, sur le seuil d'une autre vie, résuma pour eux toutes les joies de celle-ci.

Alors Ralph prit sa fiancée dans ses bras, et l'emporta pour la précipiter avec lui dans le torrent...

## CONCLUSION.

A. J. NÉPAUD.

Au mois de janvier dernier, j'étais parti de Saint-Paul, par un jour chaud et brillant, pour aller rêver dans les bois sauvages de l'île Bourbon. J'y rêvais de vous, mon ami; ces forêts vierges avaient gardé pour moi le souvenir de vos courses et de vos études; le sol avait conservé l'empreinte de vos pas. Je retrouvais partout les merveilles dont vos récits magiques avaient charmé mes veilles d'autrefois, et, pour les admirer ensemble je vous redemandais à la vieille Europe, où l'obscurité vous entoure de ses modes et ses bienfaits. Homme heureux, dont aucun ami perfide n'a dénoncé au monde l'esprit et le mérite!

J'avais dirigé ma promenade vers un lieu désert situé dans les plus hautes régions de l'île, et nommé la *Plaine des Géants*.

Une large portion de montagne écroulée dans un ébranlement volcanique a creusé sur le ventre de la montagne principale une longue arène hérissée de rochers disposés

dans le plus magique désordre, dans la plus épouvantable confusion. Là un bloc immense pose en équilibre sur de minces fragments; là-bas une muraille de roches minces, légères, poreuses, s'élève dentelée et brodée à jour comme un édifice moresque; ici un obélisque de basalte, dont un artiste semble avoir poli et ciselé les flancs, se dresse sur un bastion crénelé; ailleurs une forteresse gothique croule à côté d'une pagode informe et bizarre. Là se sont donné rendez-vous toutes les ébauches de l'art, toutes les esquisses de l'architecture; il semble que les génies de tous les siècles et de toutes les nations soient venus puiser leurs inspirations dans cette grande œuvre du hasard et de la destruction. Là, sans doute, de magiques élaborations ont enfanté l'idée de la sculpture moresque. Au sein des forêts, l'art a trouvé dans le palmier un de ses plus beaux modèles. Le vacoa, qui s'ancre et se cramponne à la terre par cent bras partis de sa tige, a dû le premier inspirer le plan d'une cathédrale appuyée sur ses légers arcs-boutants. Dans la *Plaine des Géants*, toutes les formes, toutes les beautés, toutes les facéties, toutes les hardiesses ont été réunies, superposées, agencées, construites en une nuit d'orage. Les esprits de l'air et du feu présidèrent sans doute à cette diabolique opération; eux seuls purent donner à leurs essais ce caractère terrible, capricieux, incomplet, qui distingue leurs œuvres de celles de l'homme; eux seuls ont pu entasser ces blocs effrayants, remuer ces masses gigantesques, jouer avec les monts comme avec des grains de sable, et, au milieu de créations que l'homme a essayé de copier, jeter ces grandes pensées d'art, ces sublimes contrastes impossibles à réaliser, qui semblent défier l'audace de l'artiste, et lui dire par dérision: « Essayez encore cela. »

Je m'arrêtai au pied d'une cristallisation basaltique, haute d'environ soixante pieds, et taillée à facettes comme l'œuvre d'un lapidaire. Au front de ce monument étrange, une large inscription semblait avoir été tracée par une main immortelle. Ces pierres volcanisées offrent souvent le même phénomène. Jadis leur substance, amolliée par l'action du feu, recut, tiède et malléable encore, l'empreinte des coquillages et des lianes qui s'y collèrent. De ces rencontres fortuites sont résultés des jeux bizarres, des impressions hiéroglyphiques, des caractères mystérieux, qui semblent jetés là comme le seing d'un être surnaturel, écrit en lettres cabalistiques.

Je restai longtemps dominé par la puérole prétention de chercher un sens à ces chiffres inconnus. Ces inutiles recherches me firent tomber dans une méditation profonde pendant laquelle j'oubliai le temps qui fuyait.

Déjà des vapeurs épaisses s'amoncelaient sur les pics de la montagne et s'abaissaient sur ses flancs, dont elles mangeaient rapidement les contours. Avant que j'eusse atteint la moitié de l'arène des Géants, elles fondirent sur la région que je parcourais et l'enveloppèrent d'un rideau impénétrable. Un instant après s'éleva un vent furieux qui les balaya en un clin d'œil. Puis le vent tomba; le brouillard se reforma, pour être chassé encore par une terrible rafale.

Je cherchai un refuge contre la tempête dans une grotte, qui me protégea; mais un autre fléau vint se joindre à celui du vent. Des torrents de pluie gonflèrent le lit des rivières, qui toutes ont leurs réservoirs sur le sommet du cône. En une heure tout fut inondé, et les flancs de la montagne ruisselants de toutes parts formaient une immense cascade qui se précipitait avec furie vers la plaine.

Après deux jours du plus pénible et du plus dangereux voyage, je me trouvai, conduit par la Providence sans doute, à la porte d'une habitation située dans un endroit extrêmement sauvage. La case simple, mais jolie, avait résisté à la tempête, protégée qu'elle était par un rempart de rochers qui se penchaient comme pour lui servir de parasol. Un peu plus bas, une cataracte furieuse se précipitait dans le fond d'un ravin, et y formait un lac débordé, au-dessus duquel des bosquets de beaux arbres élevaient encore leurs têtes flétries et fatiguées.

Je frappai avec empressement; mais la figure qui se

présenta sur le seuil me fit reculer trois pas. Avant que j'eusse élevé la voix pour demander asile, le patron m'avait accueilli par un signe muet et grave. J'entrai donc, et me trouvai seul, face à face avec lui, avec sir Ralph Brown.

Depuis près d'un an que le navire *la Nahandove* avait ramené M. Brown et sa compagne à la colonie, on n'avait pas vu trois fois sir Ralph à la ville; et quant à madame Delmare, sa retraite avait été si absolue que son existence était encore une chose problématique pour beaucoup d'habitants. C'était à peu près vers la même époque que j'avais débarqué à Bourbon pour la première fois, et l'entrevue que j'avais en cet instant avec M. Brown était la seconde de ma vie.

La première m'avait laissé une impression ineffaçable; c'était à Saint-Paul, sur le bord de la mer. Les traits et le maintien de ce personnage m'avaient d'abord faiblement frappé; et puis, lorsque par un sentiment d'oisive curiosité j'avais questionné les colons sur son compte, leurs réponses furent si étranges, si contradictoires, que j'examinai avec plus d'attention le solitaire de Bernica.

« C'est un rustre, un homme sans éducation, me disait l'un; un homme complètement nul, qui ne possède au monde qu'une qualité, celle de se taire.

— C'est un homme infiniment instruit et profond, me dit un autre, mais trop pénétré de sa supériorité, dédaigneux et fat, au point de croire perdues les paroles qu'il hasarderait avec le vulgaire.

— C'est un homme qui n'aime que soi, dit un troisième; médiocre et non pas stupide, profondément égoïste, on dit même complètement insociable.

— Vous ne savez donc pas? me dit un jeune homme élevé dans la colonie, et complètement imbu de l'esprit étroit des provinciaux: c'est un misérable, un scélérat, qui a lâchement empoisonné son aini pour épouser sa femme. »

Cette réponse m'étonna tellement que je me retournai vers un autre colon, plus âgé, et que je savais doué d'un certain bon sens.

Comme mon regard lui demandait avidement la solution de tous ces problèmes, il me répondit:

« Sir Ralph était jadis un galant homme, que l'on n'aimait pas parce qu'il n'était pas communicatif, mais que l'on estimait. Voilà tout ce que je puis dire de lui; car, depuis sa malheureuse histoire, je n'ai eu aucune relation avec lui.

— Quelle histoire? » demandai-je.

On me raconta la mort subite du colonel Delmare, la fuite de sa femme dans la même nuit, le départ et le retour de M. Brown. L'obscurité qui enveloppait toutes ces circonstances n'avait pu être éclaircie par les enquêtes de la justice; nul n'avait pu prouver le crime de la fugitive. Le procureur du roi avait refusé de poursuivre; mais on savait la partialité des magistrats pour M. Brown, et on leur faisait un crime de n'avoir pas du moins éclairé l'opinion publique sur une affaire qui laissait la réputation de deux personnes entachée d'un odieux soupçon.

Ce qui semblait confirmer les doutes, c'était le retour furtif des deux accusés et leur établissement mystérieux au fond du désert de Bernica. Ils s'étaient enfuis d'abord, disait-on, pour assoupir l'affaire; mais l'opinion les avait tellement repoussés en France qu'ils avaient été contraints de venir se réfugier dans la solitude pour y satisfaire en paix leur criminel attachement.

Mais ce qui réduisait au néant toutes ces versions, c'était une dernière assertion qui me sembla partir de gens mieux informés: madame Delmare, me disait-on, avait toujours eu de l'éloignement et presque de l'aversion pour son cousin M. Brown.

J'avais alors regardé attentivement, consciencieusement, pourrais-je dire, le héros de tant de contes étranges. Il était assis sur un ballot de marchandises, attendant le retour d'un marin avec lequel il était entré en marché pour je ne sais quelle emplette: ses yeux, bleus comme la mer, contemplaient l'horizon avec une expression de rêverie si calme, si candide; toutes les lignes de son visage s'harmonisaient si bien; les nerfs, les muscles, le

sang, tout semblait si serein, si complet, si bien réglé chez cet individu sain et robuste, que j'aurais juré qu'on lui faisait une mortelle injure; que cet homme n'avait pas un crime dans la mémoire, qu'il n'en avait jamais eu dans la pensée, que son cœur et ses mains étaient purs comme son front.

Mais tout d'un coup le regard distrait du baronnet était venu tomber sur moi qui l'examinais avec une avide et indiscrete curiosité. Confus comme un voleur pris sur le fait, j'avais baissé les yeux avec embarras; car ceux de sir Ralph renfermaient un reproche sévère. Depuis cet instant, malgré moi j'avais pensé bien souvent à lui; il m'était apparu dans mes rêves: j'éprouvais, en songeant à lui, cette vague inquiétude, cette inexplicable émotion, qui sont comme le fluide magnétique dont s'entoure une destinée extraordinaire.

Mon désir de connaître sir Ralph était donc très-réel et très-vif; mais j'aurais voulu l'observer à l'écart et n'en être pas vu. Il me semblait que j'étais coupable envers lui. La transparence cristalline de ses yeux me glaçait de crainte. Il devait y avoir chez cet homme une telle supériorité de vertu ou de scélératesse, quo je me sentais tout médiocre et tout petit devant lui.

Son hospitalité ne fut ni fastueuse ni bruyante. Il m'emmena dans sa chambre, me prêta des habits et du linge, puis me conduisit auprès de sa compagne, qui nous attendait pour prendre le repas.

En la voyant si belle, si jeune (car elle semblait avoir à peine dix-huit ans), en admirant sa fraîcheur, sa grâce, son doux parler, j'éprouvai une douloureuse émotion. Je songeai aussitôt que cette femme était bien coupable ou bien malheureuse: coupable d'un crime odieux, ou flétrie par une odieuse accusation.

Pendant huit jours le lit débordé des rivières, les plaines inondées, les pluies et les vents, me retinrent à Bernica; et puis vint le soleil, et je ne songeai plus à quitter mes hôtes.

Ils n'étaient brillants ni l'un ni l'autre; ils avaient, je crois, peu d'esprit, peut-être même n'en avaient-ils pas du tout; mais ils avaient celui qui fait dire des choses puissantes ou délicieuses; ils avaient l'esprit du cœur. Indiana est ignorante, mais non pas de cette ignorance étroite et grossière qui procède de la paresse, de l'incurie ou de la nullité; elle est avide d'apprendre ce que les préoccupations de sa vie l'ont empêchée de savoir; et puis peut-être y eut-il un peu de coquetterie de sa part à questionner sir Ralph, afin de faire briller devant moi les immenses connaissances de son ami.

Je la trouvai enjouée, mais sans pétulance; ses manières ont gardé quelque chose de lent et de triste qui est naturel aux créoles, mais qui, chez elle, me parut avoir un charme plus profond; ses yeux ont surtout une douceur incomparable, ils semblent raconter une vie de souffrances; et quand sa bouche sourit, il y a encore de la mélancolie dans son regard, mais une mélancolie qui semble être la méditation du bonheur ou l'attendrissement de la reconnaissance.

Un matin je leur dis que j'allais enfin partir.

« Déjà? » me dirent-ils.

L'accent de ce mot dans leur bouche fut si vrai, si touchant, que je me sentis encouragé. Je m'étais promis de ne pas quitter sir Ralph sans lui demander son histoire; mais, à cause de l'affreux soupçon qu'on avait jadis jeté dans mon esprit, j'éprouvais une insurmontable timidité. J'essayai de la vaincre.

« Écoutez, lui dis-je, les hommes sont de grands scélérats; ils m'ont dit du mal de vous. Je ne m'en étonne pas, à présent que je vous connais. Votre vie doit être bien belle, puisqu'elle a été si calomniée... »

Je m'arrêtai brusquement en voyant un étonnement plein de candeur se peindre sur les traits de madame Delmare. Je compris qu'elle ignorait les atroces méchancetés répandues contre elle, et je rencontrais sur le visage de sir Ralph une expression non équivoque de hauteur et de mécontentement. Je me levai alors pour les quitter, honteux et triste, accablé par le regard de M. Brown, qui me rappelait notre première entrevue et le muet entre-

tien du même genre que nous avions eu ensemble sur le bord de la mer.

Désespéré de quitter pour toujours cet homme excellent dans de telles dispositions, repentant de l'avoir irrité et blessé en récompense des jours de bonheur qu'il venait de mettre dans ma vie, je sentis mon cœur se gonfler et je fondis en larmes.

« Jeune homme, me dit-il en me prenant la main, restez encore un jour avec nous; je n'ai pas le courage de laisser partir ainsi le seul ami que nous ayons dans la contrée. »

Puis, madame Delmare s'étant éloignée :

« Je vous ai compris, me dit-il; je vous dirai mon histoire, mais pas devant Indiana. Il est des blessures qu'il ne faut pas réveiller. »

Le soir nous allâmes faire une promenade dans les bois. Les arbres, si frais et si beaux quinze jours auparavant, avaient été dépourvus entièrement de leurs feuilles, mais déjà ils se couvraient de gros bourgeons résineux. Les oiseaux et les insectes avaient repris possession de leur empire. Les fleurs flétries avaient déjà de jeunes boutons pour les remplacer. Les ruisseaux repoussaient avec persévérance le sable dont leur lit était comblé. Tout revenait à la vie, au bonheur, à la santé.

« Voyez donc, me disait Ralph, avec quelle étonnante rapidité cette bonne et féconde nature répare ses pertes! Ne semble-t-il pas qu'elle ait honte du temps perdu, et qu'elle veuille, à force de vigueur et de sève, refaire en quelques jours l'ouvrage d'une année? »

— Et elle y parviendra, reprit madame Delmare. Je me souviens des orages de l'année dernière; au bout d'un mois il n'y paraissait plus.

— C'est, lui dis-je, l'image d'un cœur brisé par les chagrins; quand le bonheur vient le retrouver, il s'épanouit et se rejouit bien vite. »

Indiana me tendit la main et regarda M. Brown avec une indéfinissable expression de tendresse et de joie.

Quand la nuit fut venue, elle se retira dans sa chambre, et sir Ralph, me faisant asseoir à côté de lui sur un banc dans le jardin, me raconta son histoire jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée dans le précédent chapitre.

Là il fit une longue pause et parut avoir complètement oublié ma présence.

Pressé par l'intérêt que je prenais à son récit, je me décidai à rompre sa méditation par une dernière question.

Il tressaillit comme un homme qui s'éveille; puis, souriant avec bonhomie :

« Mon jeune ami, me dit-il, il est des souvenirs qu'on déflore en les racontant. Qu'il vous suffise de savoir que j'étais bien décidé à tuer Indiana avec moi. Mais, sans doute, la ratification de notre sacrifice n'était pas encore enregistrée dans les archives du ciel. Un médecin vous dirait peut-être qu'un vertige très-supposable s'empara de ma tête et me trompa dans la direction du sentier. Pour moi, qui ne suis pas médecin le moins du monde en ce sens-là, j'aime mieux croire que l'ange d'Abraham et de Tobie, ce bel ange blanc, aux yeux bleus et à la ceinture d'or, que vous avez vu souvent dans les rêves de votre enfance, descendit sur un rayon de la lune, et que, balancé dans la tremblante vapeur de la cataracte, il étendit ses ailes argentées sur ma douce compagne. La seule chose qu'il soit en mon pouvoir de vous affirmer, c'est que la lune se coucha derrière les grands pitons de la montagne sans qu'aucun bruit sinistre eût troublé le paisible murmure de la cascade; c'est que les oiseaux du rocher ne prirent leur vol qu'à l'heure où une ligne blanche s'étendit sur l'horizon maritime; c'est que le premier rayon de pourpre qui tomba sur le bosquet d'orangers m'y trouva à genoux et béniissant Dieu.

« Ne croyez pourtant pas que j'acceptai tout d'un coup le bonheur inespéré qui venait de renouveler ma destinée. J'eus peur de mesurer l'avenir radieux qui se levait sur moi; et lorsque Indiana souleva ses paupières pour me sourire, je lui montrai la cascade et lui parlai de mourir.



Souvenez-vous de notre chambre indienne. (Page 86.)

« Si vous ne regrettez pas d'avoir vécu jusqu'à ce matin, lui dis-je, nous pouvons affirmer l'un et l'autre que nous avons goûté le bonheur dans sa plénitude; et c'est une raison de plus pour quitter la vie, car mon astre pâlerait peut-être demain. Qui sait si, en quittant ce lieu, en sortant de cette situation enivrante où des pensées de mort et d'amour m'ont jeté, je ne redeviendrai pas la brute haïssable que vous méprisiez hier? Ne rougirez-vous pas de vous-même en me retrouvant tel que vous m'avez connu? Ah! Indiana, épargnez-moi cette atroce douleur; ce serait le complément de ma destinée.

— Doutez-vous de votre cœur, Ralph? dit Indiana avec une adorable expression de tendresse et de confiance, ou le mien ne vous offre-t-il pas assez de garanties? »

« Vous le dirai-je? je ne fus pas heureux les premiers jours. Je ne doutais pas de la sincérité de madame Delmare, mais l'avenir m'effrayait. Méfiant de moi-même avec excès depuis trente ans, ce ne fut pas en un jour que je pus m'affermir dans l'espoir de plaire et d'être aimé. J'eus des instants d'incertitude, de terreur et d'amertume; je regrettai parfois de ne m'être pas précé-

pité dans le lac, lorsqu'un mot d'Indiana m'avait fait si heureux.

« Elle aussi dut avoir des retours de tristesse. Elle se défit avec peine de l'habitude de souffrir, car l'âme se fait au malheur, elle y prend racine et ne s'en détache qu'avec effort. Cependant je dois rendre au cœur de cette femme la justice de dire qu'elle n'eut jamais un regret pour Raymon; elle ne s'est pas même souvenue de lui pour le haïr.

« Enfin, comme il arrive dans les affections profondes et vraies, le temps, au lieu d'affaiblir notre amour, l'établit et le scella; chaque jour lui donna une intensité nouvelle, parce que chaque jour amena de part et d'autre l'obligation d'estimer et de bénir. Toutes nos craintes s'évanouirent une à une; et, en voyant combien ces sujets de défiance étaient faciles à détruire, nous nous avouâmes en souriant que nous acceptions le bonheur en poltrons, et que nous ne nous méritions pas l'un l'autre. De ce moment nous nous sommes aimés avec sécurité. »

Ralph se tut; puis, après quelques instants d'une méditation religieuse où nous restâmes absorbés tous les deux :

« Je ne vous parle pas de mon bonheur, dit-il en me pressant la main; s'il est des douleurs qui ne se trahissent jamais et qui enveloppent l'âme comme un lin-coul, il est aussi des joies qui restent ensevelies dans le cœur de l'homme parce qu'une voix de la terre ne saurait les dire. D'ailleurs si quelque ange du ciel venait s'abattre sur l'une de ces branches en fleurs pour vous les raconter dans la langue de sa patrie, vous ne les comprendriez pas, vous, jeune homme, que la tempête n'a pas brisée et que n'ont pas flétri les orages. Hélas! que peut-elle comprendre au bonheur, l'âme qui n'a pas souffert? Pour nos crimes, ajouta-t-il en souriant...

— Oh! m'écartai-je les yeux mouillés de larmes ..

— Écoutez, Monsieur, interrompit-il aussitôt; vous n'avez vécu que quelques heures avec les deux coupables de Bernica, mais une seule vous suffisait pour savoir leur vie tout entière. Tous nos jours se ressemblent; ils sont tous calmes et beaux; ils passent rapides et purs comme ceux de notre enfance. Chaque soir nous bénissons le ciel, nous l'implorons chaque matin, nous lui demandons le soleil et les ombrages de la veille. La majeure portion de nos revenus est consacrée à racheter de pauvres noirs infirmes. C'est la principale cause du mal que les colons disent de nous. Que ne sommes nous assez riches pour délivrer tous ceux qui vivent dans l'esclavage! Nos serviteurs sont nos amis; ils partagent nos joies, nous soignons leurs maux. C'est ainsi que notre vie s'écoule, sans chagrins, sans remords. Nous parlons rarement du passé, rarement aussi de l'avenir; nous parlons de l'un sans effroi, de l'autre sans amertume. Si nous nous surprisons parfois les paupières mouillées de larmes, c'est qu'il doit y avoir des larmes dans les grandes félicités; il n'y en a pas dans les grandes misères.

— Mon ami, lui dis-je après un long silence, si les accusations du monde pouvaient arriver jusqu'à vous, votre bonheur répondrait assez haut.

— Vous êtes jeune, répondit-il; pour vous, conscience naïve et pure, que n'a pas salie le monde, notre bonheur signe notre vertu; pour le monde, il fait notre crime. Allez, la solitude est bonne, et les hommes ne valent pas un regret.

— Tous ne vous accusent pas, lui dis-je; mais ceux-là même qui vous apprécient vous blâment de mépriser l'opinion, et ceux qui avouent votre vertu vous disent orgueilleux et fier.

— Croyez-moi, me répondit Ralph, il y a plus d'orgueil dans ce reproche que dans mon prétendu mépris. Quant à l'opinion, Monsieur, à voir ceux qu'elle élève, ne faudrait-il pas toujours tendre la main à ceux qu'elle foule aux pieds? On la dit nécessaire au bonheur; ceux qui le croient doivent la respecter. Pour moi, je plains sincèrement tout bonheur qui s'élève ou s'abaisse à son souffle capricieux.

— Quelques moralistes blâment votre solitude; ils prétendent que tout homme appartient à la société, qui le réclame. On ajoute que vous donnez aux hommes un exemple dangereux à suivre.

— La société ne doit rien exiger de celui qui n'attend rien d'elle, répondit sir Ralph. Quant à la contagion de l'exemple, je n'y crois pas, Monsieur; il faut trop d'énergie pour rompre avec le monde, trop de douleurs pour acquiescer cette énergie. Ainsi, laissez couler en paix ce bonheur ignoré qui ne coûte rien à personne, et qui se cache de peur de faire des envieux. Allez, jeune homme, poursuivez le cours de votre destinée; ayez des amis, un état, une réputation, une patrie. Moi, j'ai Indiana. Ne rompez point les chaînes qui vous lient à la société, respectez ses lois si elles vous protègent, prizez ses jugements s'ils vous sont équitables; mais si quelque jour elle vous calomnie et vous repousse, ayez assez d'orgueil pour savoir vous passer d'elle.

— Oui, lui dis-je, un cœur pur peut nous faire supporter l'exil; mais, pour nous le faire aimer, il faut une compagne comme la vôtre.

— Ah! dit-il avec un ineffable sourire, si vous saviez comme je plains ce monde qui me dédaigne!

Le lendemain je quittai Ralph et Indiana; l'un m'embrassa, l'autre versa quelques larmes.

« Adieu, me dirent-ils, retournez au monde; si quelque jour il vous bannit, souvenez-vous de notre chaudière indienne. »





## MELCHIOR

### I.

Vers la fin de l'année 1789, un pauvre pilote-côtier nommé Lockrist disparut, un jour de tempête, sous les récifs de la Bretagne. Il laissa deux fils : Henri, qui se maria et vécut comme il put de la pêche des harengs; et James, qui s'embarqua en qualité de marmiton sous-cambusier.

Vingt ans après, James Lockrist, après avoir été successivement maître coq d'un grand vaisseau de guerre, cuisinier du gouverneur des Indes, maître d'hôtel de la Chine, et officier de la maison civile du roi de Camboge, s'établit à la côte de Malabar, et se mit à vivre dans l'opulence. Grâce aux richesses amassées au service de tant d'illustres maîtres, il se construisit une belle habitation dans le goût européen; après quoi il épousa une riche Anglaise qui lui donna sept enfants.

En devenant mère du dernier, madame Jenny Lockrist mourut. Mais le climat brûlant de l'Inde eut bientôt dévoré sans pitié cette nombreuse postérité.

Il n'en resta qu'une fille, la plus jeune, la plus fluette, la plus impressionnable, et par cela même la plus capable de résister à cette atmosphère de feu : faible roseau qui

grandit souple et frêle là où ses frères plus robustes s'étaient desséchés.

En perdant un à un les héritiers prédestinés à son opulence, l'ex-cuisinier du Fils du Ciel (c'est ainsi qu'on appelle l'empereur de la Chine) se détacha presque de ces biens auxquels il semblait condamné à ne pouvoir associer personne.

Il expérimenta combien le luxe a peu de prix pour un homme forcé d'en jouir seul. Sa maison lui sembla moins belle, ses bambous moins élégants, son titre de *nabab* moins glorieux; en un mot, cette nouvelle patrie, la patrie de son argent, qu'il avait aimée au point d'oublier la France pendant quarante ans, lui devint peu à peu odieuse en lui enlevant tout l'espoir de sa vieillesse.

Une vive fantaisie d'exilé, et plus encore une fervente sollicitude de père, lui firent souhaiter de revoir les grèves qui l'avaient vu naître, et de soustraire son dernier enfant aux mortelles influences qui le menaçaient.

En conséquence, James Lockrist résolut d'enlever sa chère Jenny au soleil de l'équateur avant l'âge de quinze ans, vers lequel tous ses frères avaient péri. Il commença

à convertir sa fortune en argent ; et, comme une aussi vaste entreprise demandait encore au moins une année, il se décida à s'en pétrir de la famille qu'il avait laissée en Bretagne, afin de remouer quelque relation avec une contrée où il craignait de se trouver isolé.

A huit mois de la James reçut de France une réponse à ses informations. On lui apprenait que son frère Henri était mort depuis environ vingt ans, laissant dans la misère une veuve et quatorze enfants.

Mais le froid et la faim avaient anéanti la postérité de Henri comme le soleil et le luxe avaient éteint celle de James.

Les survivants étaient réduits, en Bretagne comme dans l'Inde, au nombre de deux : la veuve septuagenaire qui vivait indigente aux environs de Brest, et son fils Melchior Lockrist, qui venait d'obtenir une lieutenance dans la marine marchande.

Ce fut le curé de l'humble village de chaume où le puissant nabab avait vu le jour qui se chargea de lui faire parvenir ces renseignements.

Ce fut une lettre aux formes antiques et paternes, où perçaient, comme dit Goldsmith, l'orgueil du sacerdoce et l'humilité de l'homme ; une lettre toute pleine de timides reproches sur le long oubli où James avait laissé sa famille, d'exhortations communes et maladroites sur la vanité et le mauvais emploi des richesses, d'efforts délicats et chaleureux pour intéresser le nabab à ses pauvres parents.

Il y eut une période de cette lettre où M. Lockrist faillit la jeter avec colère et dédain, et une autre qui émit ses entrailles au point d'amener une larme dans le sillon formé par une ride sur sa joue sèche et safranée.

Et véritablement il était impossible de ne pas se prendre de compassion pour cette pauvre veuve que le curé montrait si pieuse et si pauvre, de bienveillance pour ce jeune homme qui avait en pleurant quitté sa mère afin de lui être plus utile.

« Melchior, disait le bon curé, est le plus bel homme de la Bretagne, le plus brave marin de l'Océan, le meilleur fils que je connaisse. »

Il ajoutait que ce hardi compagnon était en mer sur le navire *Inkle et Yariko* frette pour l'archipel indien ; et il terminait en faisant des vœux pour que, dans les hasards de la navigation, l'oncle et le neveu vissent à se rencontrer.

Une circonstance puissante vint donner une nouvelle ardeur à l'intérêt que la lettre du curé inspira au nabab pour son jeune parent.

Jenny, sa chère Jenny, son fragile et précaire enfant, ressentit les premières atteintes du mal qui n'avait épargné qu'elle, et qui semblait réclamer sa dernière victime. La médecine glissa dans l'oreille paternelle une parole qui eût fait rougir le chaste front de Jenny. Il fallait la marier sans trop de délais.

Cette ordonnance jeta d'abord M. Lockrist dans de grandes perplexités. Outre que sa fille avait encore à attendre six mois l'âge nubile exigé par les lois françaises, il était difficile de lui trouver un mari qui consentit à partir aussitôt pour l'Europe, et à s'y fixer avec elle.

Il savait que de telles conditions sont toujours faciles à éluder après le mariage ; et il ne voyait autour de lui aucun homme dont la loyauté ou le désintéressement lui offrirent de suffisantes garanties.

Enfin, pour dernier obstacle, Jenny, élevée dans une solitude assez romanesque, montrait un invincible dégoût pour tous ces hommes si avides de s'enrichir. Elle prétendait n'accorder son cœur et sa main qu'à un amant digne d'elle, personnage utopique qu'elle avait rencontré dans les livres, et qui ne se trouvait nulle part sous un ciel où l'or semble être plus précieux aux Européens que la vie.

Alors M. Lockrist pensa naturellement à son neveu, ou plutôt Jenny l'y fit penser. Elle écouta avec émotion la lettre du curé breton, et quand elle vit son père touché du portrait de Melchior, elle se jeta dans ses bras en lui disant :

— Je suis bien heureuse à présent, car si je meurs tu

ne seras pas seul sur la terre : mon cousin te restera.

De ce moment le nabab n'eut pas un instant de repos qu'il n'eût trouvé son cher, son précieux neveu.

Il écrivit dans toutes les îles, à Ceylan, à Java, à Cérém et à Timor. Il s'enquit dans tous les ports de la presqu'île : à Barcelor, à Tucorin, à Palacate, à Sicacola ; et enfin un jour, un beau jour qu'on attendait sans l'espérer le gouverneur, qui était fort lié avec M. Lockrist et qui lui avait promis de guetter tous les débarquements, lui écrivit que le lieutenant Melchior Lockrist venait d'aborder avec l'*Inkle et Yariko* dans le port de Calcutta.

Aussitôt le nabab monte dans sa literie, et après avoir confié Jenny à sa nourrice, court à la rencontre de son neveu.

Melchior était un grand et robuste garçon, taillé sur un beau type armoricain, un vrai fils de la mer et des tempêtes, hardi de cœur, gauche de manières, superbe au vent de l'artimon, maladroite au rôle d'héritier présomptif, et ne sachant pas plus parler à une jeune miss qu'à un cheval de guerre.

Quand le gouverneur lui ouvrit les portes de son palais, le trata mieux qu'un capitaine de bâtiment, et lui parla d'un oncle riche et généreux qui l'attendait pour l'adopter, Melchior crut faire un rêve ; mais l'expression de sa surprise fut modérée par une forte habitude d'insouciance ; et le

— *Ma foi, tant mieux !*

dont il accueillit ces nouvelles merveilleuses, résuma toute la philosophie pratique d'une existence de marin.

Fidèle aux instructions que M. James lui avait données, le gouverneur laissa complètement ignorer à Melchior l'existence de Jenny. Il lui dit seulement que son oncle l'accueillait en qualité de célibataire, et sous la condition expresse qu'il n'essaierait jamais de se marier sans son consentement.

Cette exigence particulière sembla choquer Melchior, et sa figure, jusqu'alors insoucieuse et calme, prit un air de défiance et de trouble que le gouverneur ne s'expliqua pas bien.

— Diable ! dit-il en laissant tomber le bec de sa chibouque, quelle étrange idée est-ce là ? Mon oncle voudrait-il se débarrasser en ma faveur d'une fille laide et bossue dont personne n'aurait voulu dans la contrée ?

Cette conjecture lit sourire le gouverneur.

— Votre oncle n'a pas de fille bossue, lui dit-il gaiement, tout au contraire, le célibat est sa manie pour lui et pour les autres. Vous ferez bien de vous y conformer.

— Sait ! répondit Melchior en ramassant sa chibouque.

Deux jours après, comme le jeune lieutenant dormait dans son hamac à bord de l'*Inkle*, il fut réveillé en sursaut par les embrassements d'un petit homme jaune et maigre, habillé des plus riches étoffes de l'Inde taillées sur les modes françaises de 1780.

La toilette de M. Duplex, gouverneur de l'Inde, dont à cette époque le nabab avait eu l'honneur d'être cuisinier, avait servi de type, durant tout le reste de sa vie, à ses idées sur l'élégance parisienne. Aux marges de son habit de damas *nacarat* étincelait une garniture de boutons en diamants d'une largeur exorbitante, et son gilet, dont les poches tombaient jusqu'aux genoux, était brodé de perles fines.

Ce digne représentant d'une génération qui s'efface, ce vivant débris de la France de madame Dubarry, portait encore des bas de soie brochés en rose, des souliers à boucles, et une épée dont la garde était montée en pierres précieuses. Melchior eut bien de la peine à s'empêcher de rire en contemplant son oncle dans toute la splendeur de ce costume.

Ils partirent immédiatement ensemble pour l'habitation du nabab, située à une trentaine de lieues au nord de Calcutta.

L'éléphant qui les portait franchit cette distance en une seule journée.

Durant la route, M. Lockrist fit à son neveu un si prolix éloge de ses propriétés, il entra dans des détails d'affaires si fastidieuses et si monotones, que le jeune marin eut bien de la peine à se tenir éveillé à ses côtés.

Mais un trésor dont James était encore plus vain, c'était sa fille Jenny, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se taire sur son compte. Ainsi l'avait exigé la jeune Indienne.

Informée des projets de son père, elle voulait que Melchior les ignorât jusqu'au jour où elle le connaîtrait assez pour le juger digne de sa main. Malgré l'impatiente curiosité qui lui faisait désirer l'arrivée de son fiancé inconnu, malgré les rêves dont sa fraîche imagination poétisait l'avenir, une instinctive dignité de jeune femme lui prescrivait d'attendre, pour se promettre, qu'elle fût bien sûre de vouloir se donner.

Jenny s'ennuyait de la solitude ; mais la médecine, qui n'a que des remèdes systématiques, lui administrait le mariage comme elle conseille l'opium, sans tenir compte du discernement qu'exige une organisation délicate par rapport à l'un, une âme fière par rapport à l'autre.

La romanesque fille, remettant donc en pratique une feinte dans le goût de Marivaux (ignorante qu'elle était du commun et de l'in vraisemblance de la chose), ne parut d'abord aux yeux de son cousin qu'à l'abri d'un petit rôle de gouvernante qu'elle se créa quatre jours d'avance, et dont tout homme tant soit peu littéraire n'eût pas été dupe pendant quatre heures.

Mais il se trouva que Melchior ne connaissait pas mieux la société que le théâtre ; qu'il n'était pas plus au courant du langage d'une jeune miss abonnée au *Court Magazine* et à la *Revue* du monde fashionable de Londres qu'à celui d'une soubrette de comédie. Il ne se douta de rien, s'installa sans façon chez son oncle, examina ses riz, ses mûriers, ses foulards et ses cachemires, avec plus de complaisance que d'intérêt, mangea énormément, but en proportion, fuma les trois quarts de la journée, et dans ses moments perdus fit sans façon la cour à la prétendue gouvernante.

Alors Jenny, révoltée de tant d'audace, jeta le masque et foudroya le téméraire en lui déclarant qu'elle était la fille unique et légitime du nabab James Lockrist.

Mais le marin se remit bientôt de sa surprise ; et, prenant sa main avec plus de cordialité que de galanterie :

— En ce cas, ma belle cousine, je vous demande pardon, lui dit-il ; mais avouez que vous êtes encore plus imprudente que je ne suis coupable. Est-ce pour éprouver mes mœurs que vous m'avez fait subir cette mystification ? L'épreuve était dangereuse, vive Dieu !...

— Arrêtez, Monsieur, dit Jenny profondément blessée du ton et des manières de celui qu'elle avait rêvé si parfait. Je comprends tout ce que vous imaginez ; mais je dois me hâter de vous détromper.

— Dieu me punisse si j'imagine quelque chose, interrompit Melchior.

— Écoutez-moi, Monsieur, reprit Jenny. La volonté, ou, si vous voulez, la fantaisie de mon père est de condamner au célibat tout ce qui l'entoure ; moi particulièrement. C'est dans la crainte que vous ne vinsiez à ébranler mon obéissance qu'il m'a fait passer à vos yeux pour une étrangère ; mais je pense qu'il est un meilleur moyen de détourner les prétendus dangers de notre situation respective : c'est de nous déclarer l'un à l'autre que nous ne nous convenons point, et que jamais nous ne serons tentés d'enfreindre la loi qui nous prescrit l'indifférence.

Une vive expression de joie brilla sur le visage de Melchior.

Jenny sentit à cet aspect que le sien avait pâli.

— S'il en est ainsi, petite cousine, reprit le marin en cherchant encore à s'emparer de la main froide et tremblante de Jenny, faisons mieux : soyons frère et sœur. Je jure que je ne veux rien de plus, et que cet arrangement m'ôte une grande crainte de l'esprit. Voyez-vous, le mariage ne me convient pas plus que la terre à une bonite ; et je m'étais mis dans la tête, depuis quelques jours, que mon oncle...

— C'est bon ! interrompit encore Jenny en retirant sa main, je vous servirai auprès de mon père, je tâcherai qu'il vous fasse part de ses biens pendant ma vie, et qu'il vous adopte après sa mort.

— Oh ! s'il vous plaît, cousine, entendons-nous, dit Melchior en changeant de ton, comme s'il eût compris tout ce que cette générosité renfermait de douleur et de mépris.

« Je n'ai besoin de rien, moi ; je suis jeune, robuste ; un peu plus d'or ne me rendrait pas beaucoup plus content de mon sort que je ne le suis.

« Vous vous trompez diablement... (pardon, ma cousine), vous vous trompez beaucoup si vous croyez que je viens demander l'aumône à mon digne oncle, que j'aime de tout mon cœur, malgré sa culotte de satin et ses manchettes de dentelle. Je ne l'ai pas cherché, moi ; il y a huit jours je ne savais pas seulement qu'il existât.

« J'arrive, il me saute au cou, il m'amène ici, me montre ses richesses, me demande si je serais bien aise de posséder tout cela ; à quoi je répondis toujours affirmativement par forme de politesse. Aujourd'hui vous m'apprenez que vous êtes sa fille : cela change bien les choses. Il ne me reste qu'à me féliciter d'avoir une si jolie parente, à remercier mon oncle de ses bontés pour moi, et à rejoindre mon poste sur le navire *Inkle et Yariko*, avant que ma personne devienne insupportable.

— Vous semblez douter de notre affection, mon cousin, dit Jenny toute confuse et tout abattue ; c'est une injustice que vous nous faites. »

Et comme elle sentait que c'était là un dénouement bien triste à des projets si riants, elle ne put cacher une larme qui tremblait au bord de sa paupière.

Melchior reprit courage.

— Cousine, dit-il avec sa manière brusque et franche, je veux vous prouver que je crois à votre amitié et que j'estime votre cœur. Je vais vous confier un désir qui me pèse, mais dont je ne rougis pas. Vous m'aidez auprès de mon oncle, ou plutôt vous vous chargez de ma demande.

« Voici : ma mère est une bonne femme ; je n'ai qu'elle à aimer dans le monde ; aussi je l'aime. Elle a élevé, tant qu'elle l'a pu, quatorze enfants, qui tous sont morts sans l'aider. Pour en venir là, il lui a fallu contracter des dettes que dix ans de ma paie ne sauraient éteindre. En attendant, ma mère mourra de faim et de froid.

« Vous ne savez pas ce que c'est que le froid, Jenny ; chez nous c'est un mal qui revient tous les ans, et dont les vieillards souffrent particulièrement. Que mon oncle lui assure six cents livres de rentes ; ce sera fort peu de chose pour lui, et pour moi ce sera un immense service... »

Jenny tendit cette fois sa main au marin.

— Allons trouver mon père ensemble, lui dit-elle ; je me charge de tout.

En les voyant arriver d'un air de bonne intelligence, le visage du nabab s'épanouit.

En trois mots et d'un air d'autorité enfantine, Jenny demanda le capital de six mille livres de rentes pour la mère de Melchior.

— J'ai dit six cents, objecta le jeune homme.

— Et moi je dis six mille, reprit Jenny en riant. Pour nous c'est une bagatelle, et croyez bien que mon père n'en restera pas là. Bientôt nous serons auprès de ma tante ; mais auparavant il faut que le premier navire qui mettra à la voile lui porte cette somme.

— Certainement, certainement, dit M. James, qui, en signant un bon sur une des premières maisons de commerce de Nantes, croyait dresser le contrat de mariage de sa fille avec Melchior ; bientôt nous serons tous réunis, et nous ne nous quitterons plus...

— Oh ! pour ma mère, dit Melchior en embrassant avec effusion son oncle, la bonne femme sera trop heureuse de passer le reste de ses jours avec vous... Quant à moi... je suis marin !...

— Hein ? hein ? dit le nabab en levant les yeux avec surprise ; et voyant l'air consterné de sa fille, il fronça le sourcil. Rappelez-vous, Melchior, dit-il d'un ton sévère, que je veux être obéi. Auriez-vous donc la fantaisie de former quelque établissement contre mon gré ?...

— Non pas que je sache, cher oncle, dit Melchior.

— Eh bien donc, reprit le nabab, rappelez-vous à quelle

condition je signe cette donation en faveur de votre mère... vous ne vous mariez qu'avec ma permission.

— Oh! pour cela, mon oncle, dit Melchior en souriant, il m'est facile de vous obéir. Recevez ma parole et soyez tranquille.

— Quant à vous, bonne Jenny, dit-il à demi-voix en se tournant vers elle, je vous jure de vous aimer comme ma mère, et jamais autrement.

— Il ne comprend pas! dit Jenny quand elle fut seule; et elle fondit en larmes.

Trois jours après, Melchior voulut prendre congé de son oncle, objectant que sa présence à bord de l'*Inkle* était indispensable.

Le départ de ce navire pour la France était fort prochain.

— Va, dit le nabab, et retiens pour ma fille et moi les deux meilleures chambres du bâtiment. Nous partirons tous ensemble.

— Allons, décidément, pensa Melchior, il ne me sera pas possible de me débarrasser de la tendresse de mon oncle.

Le 2 mars 1825, l'*Inkle et Yariko* mit à la voile, emportant Melchior et sa famille.

## II.

Deux mois de traversée s'écoulerent sans apporter de notables changements à la position respective de ces trois personnes.

Le peu d'empressement de Melchior étonnait profondément le nabab. Il affligeait douloureusement Jenny, car elle avait beaucoup aimé Melchior avant de le voir; et depuis qu'elle connaissait sa bravoure et sa franchise elle le regrettait. Elle eût voulu en être aimée. Mais en vain déploya-t-elle toutes les ressources de l'adresse féminine pour lui faire comprendre la vérité, Melchior sembla prendre à tâche de l'empêcher de se rétracter.

Franc et affectueux lorsqu'elle le traitait comme son frère, il devenait sceptique et moqueur dès qu'une pensée d'amour se glissait à l'insu de Jenny dans ses paroles. Cette sorte de résistance, qui intervertissait complètement l'ordre des rôles, enflamma l'intérêt et la curiosité de la jeune fille; elle lui fit une vie de souffrance, de douleur et d'anxiété. Elle alluma dans son cœur une de ces passions romanesques si pleines d'énergie et de durée, quelle que fragiles qu'en soient les éléments.

Elle avait compté d'abord sur les rapprochements forcés de la vie maritime; elle ignorait que là, plus qu'ailleurs, Melchior pouvait échapper à ses innocents séductions et se soustraire aux chastes dangers du tête-à-tête.

Cependant le gros temps ayant confiné pendant quinze jours les passagers dans la dunette, et cloué les officiers à la manœuvre, elle espéra encore, se disant que Melchior ne la fuyait pas, qu'il était seulement empêché de la voir, et que le beau temps le ramènerait peut-être auprès d'elle.

Les rayons matineux d'un beau soleil et le splendide aspect des montagnes d'Afrique attirèrent un jour la jeune Indienne sur le pont, avant que l'équipage fût éveillé, et lorsque Melchior achevait sa station de quart le long de la grand-voile.

La rouge clarté du Levant embrasait les flots, que le voisinage des *bas-fonds* avait fait passer du bleu de cobalt au vert émeraude.

La montagne de la Table avec sa blanche nappe de nuées, les pics du Tigre et les mornes de la côte Nathol se teignaient des reflets d'un rose argente. Une délicieuse odeur d'herbages venait à plus de quatre lieues en mer parler aux brises folâtres qui se jouaient dans la plissure des voiles.

Des troupes de pingouins et de damiers bondissaient dans l'écume que soulevait la proue du navire; et le bel oiseau appelé *manche de velours* semblait à peine porter sur les flots, moins souples, moins élastiques que lui.

Jenny s'assit sur un banc sans paraître remarquer son cousin.

Il la vit bien passer, mais il ne l'aborda point, pour deux raisons: la première fut un sentiment de discrétion respectueuse; la seconde fut l'envie d'achever son cigare, dont Jenny n'aimait point la fumée.

Cependant, lorsqu'il vit l'attitude brisée de cette triste jeune fille, un mouvement de bonhomie lui fit jeter le reste de son *maryland*, et il s'approcha d'elle avec autant de douceur qu'il en put mettre dans sa démarche et dans sa voix.

— A quoi donc pensez-vous, miss Jenny? lui dit-il en s'asseyant sur le banc auprès d'elle.

— Je me demande où vont ces flots, répondit-elle en lui montrant les remous que fendait la coque du navire; je me demande où va la vie. Peut-être faudrait-il, pour être heureux, courir comme ces vagues et ne s'attacher nulle part. C'est ainsi que vous faites, Melchior; vous n'aimez que la mer, n'est-il pas vrai? vous pensez que la terre n'est pas la patrie des âmes fortes.

— Ma foi, je ne sais pas quelle est la destination de l'homme, dit Melchior; je ne m'en inquiète pas plus que de ce que devient la fumée de ma pipe quand je la jette au vent qui l'emporte; j'aime la terre, j'aime la mer, j'aime tout ce qui passe à travers ma vie.

« Quand je suis ici, je ne sais rien de plus beau qu'un navire bien gréé, qui a le vent dans toutes ses voiles, et dont la banderole voltige au milieu d'un bataillon de pétrelles.

« Mais quand je suis là-bas, j'aime à regarder une belle maison dont toutes les fenêtres, dont tous les balcons sont payoisés de jolies femmes.

« Le ciel est beau sur l'Océan; il est beau la nuit sur les savanes; il est beau encore le matin derrière les nuages gris de ma patrie.

« Que sais-je, moi, si l'homme est fait pour voyager ou pour rester? Dites-moi lequel est plus heureux de l'oiseau ou du poisson? Je ne suis pas de ceux à qui il faut peser l'air et choisir le biscuit.

« Où je suis, je sais vivre; où le vent me porte, je m'acclimate et me mets à fleurir, en attendant qu'un vent contraire me pousse à l'autre rive du monde, comme ces algues que vous voyez passer là dans notre sillage, et qui s'en vont achever sur les côtes d'Amérique leur floraison commencée aux grèves de l'Asie.

— Aucun lieu du monde ne vous a donc laissé de regrets? dit lentement Jenny.

— Aucun, dit Melchior, si ce n'est celui où tous les ans je laisse ma mère. Après elle, et après vous, Jenny, je n'aime personne beaucoup plus qu'un bon cigare. Je n'ai connu aucun homme assez longtemps pour échanger du bonheur avec lui. Notre amitié n'était jamais qu'un jour volé en passant aux dangers de la mer et aux chances de la destinée. Le lendemain devait nous séparer, et c'eût été faiblesse que de nous apprêter des regrets.

— Vous avez raison, dit tristement Jenny, le bonheur est dans l'absence des affections.

— Pour moi, c'est ma règle, reprit Melchior. J'ai vu dans le Zuyderzée de braves bourgeois qui élevaient leurs enfants et qui travaillaient pour leurs petits-enfants. Moi, je suis marin. L'hirondelle niche où elle peut, et la mouette n'a pas de patrie.

Vous n'avez donc jamais aimé? dit Jenny avec naïveté.

Puis, rougissant de sa curiosité, elle reprit:

— Pardonnez, mon cousin, mes questions sont indiscrettes; mais l'impossibilité où nous sommes de nous marier ne rend-elle pas notre confiance exempte de tout danger?

Melchior trouva cette sécurité bien naïve; mais elle ne lui ôta rien de son respect pour Jenny.

— A votre aise, dit-il. Je vous dirai la vérité. J'ai aimé très-souvent, mais à ma manière, et nullement à la vôtre. Une fois, l'on a voulu me faire croire que j'étais épris sérieusement... Mais, que Satan me chavire si je mens! jamais je ne l'avais été moins.

— Conte-moi cela, dit la pâle jeune fille qui écoutait avec anxiété toutes les paroles de Melchior.

— Pardon, Jenny, répondit-il; restons-en là. Il y a des souvenirs déplaisants pour moi dans cette histoire.

— C'est moi qui vous demande pardon, reprit Jenny avec douceur. J'ai peut-être réveillé quelque reproche assoupi dans votre conscience?

— Non, sur mon honneur, Jenny. J'étais bien jeune alors, et sans expérience. Je fus trompé. C'est une histoire qui n'a que ces trois mots.

— Je voulais dire que c'était un regret, peut-être...

— Pas davantage. Comment aurais-je regretté une méchante et menteuse femme, moi qui ai quitté sans humeur les ananas de Saint-Domingue pour le poisson sec des Esquimaux? Le monde est grand, la mer est libre, la vie est longue. Il y a de l'air pour tous les hommes, des femmes pour tous les goûts... J'ai sombré ce malheur-là dans ma mémoire, et depuis je me suis fait une morale à moi: c'est de ne jamais aimer une femme plus de quinze jours. Ensuite, je lève l'ancre, et le vent du départ soufflé sur mon amour.

— Ainsi, dit Jenny, c'est par ressentiment contre les femmes que vous les vouez toutes au mépris et à l'indifférence?

— Point, répondit le marin, je ne les juge pas. Je fais mieux, je les aime toutes, sauf pourtant les vieilles et les laides.

Jenny fut saisie d'un sentiment de dégoût, et elle se leva pour s'en aller.

Melchior reprit, sans paraître s'en apercevoir:

— Si j'ose vous dire cela, Jenny, c'est parce que vous n'êtes point une femme pour moi, et que jamais la pensée ne m'est venue...

— Je vais rejoindre mon père qui doit être éveillé, répondit-elle.

Et Jenny alla s'enfermer dans sa cabine pour y pleurer encore.

Après quelques jours de découragement, elle revint à se dire que Melchior pouvait être capable d'aimer une femme digne de lui; et elle se demanda humblement si elle était cette femme. Elle ignorait, l'innocente Jenny, quelle immense supériorité la distinguait de toutes celles que Melchior avait pu rencontrer.

Son cœur était si candide, si modeste, qu'il s'accusait sans cesse du peu de succès de ses tentatives. Elle se blasphémait elle-même en reprochant à la nature les formes sveltes et nobles, la beauté toute chaste, tout anglaise, que sa mère lui avait transmise.

Elle maudissait ce coloris septentrional que le soleil de l'Inde et le hâle des brises maritimes ne pouvaient ternir, cette ceinture délicate qu'une Géorgienne eût regardée avec dédain, et jusqu'à ces blanches mains qu'une Indoue eût peinte en rouge. Elle n'avait point habité la contrée où elle devait être belle, et s'imaginait ne pas l'être pour Melchior.

Elle craignait aussi de manquer d'esprit; elle oubliait que l'habitude de lire et de méditer lui avait ouvert un cercle d'idées plus élevées que celles de cet homme nativement bon et brave, mais auquel il manquait de savoir la raison de ses qualités. Elle le voyait au travers de son ancien enthousiasme pour la chimère de l'avenir, et le plaçait bien haut pour s'épargner un mécompte.

Enfin elle se reprochait comme autant de défauts toutes les qualités que Melchior n'avait pas, ne devinant même pas que l'amour qu'elle éprouvait et celui qu'il n'éprouvait pas, faisaient d'elle une femme complète et de lui un homme incomplet.

Tandis qu'elle souffrait de l'alternative d'espoir et de découragement où la jetait chacun de ses entretiens avec Melchior, tandis qu'incertaine et déchirée elle luttait tantôt contre l'indifférence de son amant, tantôt contre son propre amour, James Lockrist, dont l'intelligence de nabab se refusait à saisir toutes les subtilités de l'amour chez une jeune fille, lui faisait subir une sorte de persécution pour qu'elle eût à se prononcer.

Son rôle à lui devenait de plus en plus difficile dans tous ces mystères de cœur, auxquels il n'entendait rien. Il avait vu d'abord cette intimité avec plaisir, mais lorsqu'au bout de trois mois il voulut en savoir le résultat,

il fut étrangement surpris du ton de négligence mélancolique avec lequel Jenny lui répondit:

— Je ne sais pas.

L'équipage était alors en vue des côtes de Guinée.

Après de longues et vaines discussions, le nabab crut comprendre que Melchior était complètement dupe du puéril artifice inventé pour l'éprouver. James Lockrist n'alla point jusqu'à soupçonner que le cœur de son neveu pût être entièrement vide d'amour et d'ambition.

Mais Jenny, voyant son père déterminé à instruire Melchior de ses véritables intentions, prit un parti extrême.

Sa fierté de femme se révolta de penser qu'on offrirait sa main à un homme si peu désireux d'obtenir son cœur. Elle eût mieux aimé la mort qu'un refus de sa part; car à toute son humiliation venaient se joindre les douleurs d'un amour malheureux.

Préférant le désespoir à la honte d'espérer peut-être en vain, elle déclara formellement à son père qu'elle estimait beaucoup Melchior, mais qu'elle ne l'aimait point assez pour en faire son époux.

Cette étrange conclusion à trois mois d'incertitude, chagrina d'abord vivement le nabab; et puis il se consola en pensant que l'héritière de plusieurs millions ne serait pas longtemps au dépourvu; il s'applaudit même de n'avoir pas compromis la dignité de son argent en faisant d'inutiles ouvertures à son neveu, et laissa Jenny complètement maîtresse de l'avenir et du présent.

Mais malgré toutes ces volontés contradictoires, la fatalité laissait concourir toutes choses à la formation de son œuvre inévitable.

Melchior donnait aveuglément dans une ruse qu'on ne prenait presque plus la peine de lui voiler. Jamais il ne se fût avisé de deviner qu'à lui, pauvre marin sans éducation et sans fortune, on eût songé à offrir la plus riche et la plus jolie héritière des deux presqu'îles.

Ces sortes de perceptions audacieuses ne viennent qu'aux âmes douces d'assez d'amour ou de cupidité pour entreprendre de les réaliser.

Il alla même jusqu'à se persuader que Jenny était triste à cause d'un amour contrarié dans l'Inde par la volonté de son père. Il se défia tant d'elle qu'il ne songea point à se défier de lui, et il crut que son cœur devait toujours dormir calme à l'abri de sa médiocre destinée.

Comment eût-il prévu l'avenir, lui qui ne se connaissait pas et qui n'avait jamais été surpris par les passions?

Alors il se fit une étrange et soudaine révolution dans ce jeune homme; il continua de nier l'amour pour son propre compte, mais il se prit à croire ce sentiment possible chez les autres; il se dit qu'une femme comme Jenny était digne de l'inspirer, et il s'estima beaucoup moins qu'il ne l'avait fait jusqu'alors; car il se convainquit par la comparaison qu'il était beaucoup au-dessous d'elle.

Peut-être que la conscience de la nullité est le premier pas vers un noble essor. Les sots ne l'ont jamais.

L'ignorance peut se passer longtemps de modestie; mais si elle vient un jour à rougir d'elle-même, elle n'est déjà plus l'ignorance.

Melchior n'eut pas plus tôt placé Jenny à son véritable point de vue par rapport à lui qu'il devint moins indigne d'elle; mais les émotions toutes nouvelles qui s'éveillèrent en lui dès lors, troublèrent sa conscience pour des motifs dont elle seule avait le secret.

Il résolut d'éviter la présence de sa cousine; il se croyait très-loin parce qu'il n'avait jamais fait l'expérience de sa force en de semblables combats; mais c'était une entreprise plus difficile qu'il ne se l'était imaginé. A son insu le mal avait envahi bien du terrain.

Un jour il fit un effort héroïque: ce fut de se vanter encore à Jenny de son mépris pour ce qu'elle appelait l'amour; mais au moment où il énonçait ce sentiment, un sentiment si contraire se révélait hautement à son âme, qu'il s'éloigna brusquement, et se livrant à un ordre de réflexions qu'il n'avait jamais faites, il fut épou-



vanté de sentir en lui deux volontés opposées, deux besoins absolument contraires ; il s'éveilla comme d'un profond sommeil, et se demanda comment il avait vécu vingt-cinq ans sans savoir des choses si positives et si simples.

Bien rarement nous arrivons à la force de l'âge sans avoir abusé de notre première énergie, émué nos passions, gaspillé cette sensibilité virginale si précieuse et si fragile. L'éducation développe en nous, dès les jours de l'adolescence, une ardente curiosité et souvent même de faux besoins du cœur.

Dans une littérature dont le but semble être de poétiser le désir et d'anguiser l'amour, nos imaginations précoces ont puisé, beaucoup trop peut-être, le rêve des grandes affections.

Il en est résulté qu'en demandant à la vie ses joies inconnues, nous n'avons joué sur la scène réelle qu'une parodie amère ; nous n'avons recueilli que honte et douleur là où nous arrivions pleins de sève, guidés en même temps qu'abusés par la tradition des temps poétiques, des amours perdus. Nous avons pitoyablement dépensé nos aveugles richesses ; nous avons donné de notre cœur à pleines mains et à tout le monde. Au-si nous sommes désabusés avant d'attendre à nos plus belles années. La nature n'a pas encore donné le complément à nos facultés, que l'expérience nous les a éteintes.

Nos anciennes chimères vinssent-elles à se réaliser, notre âme ne pourrait plus les accueillir ; ces fleurs trop frêles se flétriraient en tombant sur un sol amaigri.

Le même jour qui nous fait hommes nous fait vieillards, ou plutôt il n'y a pas d'heure intermédiaire entre l'enfance et la caducité : tel est l'ouvrage de la civilisation.

Mais le jeune Lockrist, élevé loin du monde et des arts, pétri dès l'enfance pour une vie dure et frugale, n'avait jamais bu à ces sources empoisonnées. Il était dans la société comme une pièce de monnaie toute neuve dans la circulation, alors que le frotement n'a point encore usé son empreinte.

S'il n'avait eu que peu d'idées jusque-là, du moins n'en avait-il jamais eu de fausses ; il ne possédait ni le savoir, ni l'erreur, qui tient de si près au savoir. L'amour, réduit dans ses perceptions au plaisir d'un jour, n'avait pas brûlé son sang, fatigué son cerveau, amorti sa force intellectuelle.

Ce hardi marin, si rude d'écorce, si prosaïque de langage et de manières, ce brut métal coulé dans un moule vulgaire renfermait pourtant des trésors d'amour et de poésie qui n'attendaient qu'un rayon de lumière pour éclore.

Combien de semblables hommes n'avons-nous pas rencontrés ! Combien semblaient inféconds, qui ont produit de grandes choses ! Combien promettaient de hautes destinées, qui sont demeurés stériles ! Si celui-là ne fut près d'un trône, il n'eût été propre qu'aux dernières fonctions de la société ; si cet autre eût appris à lire, il eût été Cromwell.

Aussi quand le véritable amour envahit le cœur de Melchior, ce fut une irruption si large et si violente qu'il emporta en un instant le passé comme un rêve. Il trouva des aliments intacts qu'il dévora comme un incendie, et chez ce marin grossier, ignorant et libertin, il se développa certes plus intense et plus dramatique que dans le cerveau d'un poète dandy de nos salons.

Le progrès fut si effrayant et si rapide que Melchior n'eut pas le temps de se reconnaître. Tout ce qui avait rempli son existence passée s'effaça comme un nuage à l'horizon. Le vin, le jeu, le tabac, les seuls plaisirs du marin, lui inspirèrent du dégoût ; la flamme du punch ne l'égayait plus ; les propos grossiers choquèrent son oreille.

Dans les chants de l'orgie, il apparaissait sombre et irrité, craignant toujours qu'on ne troublât le repos de Jenny, et quand ses compagnons, devant à demi son mal, osèrent le railler, ils rencontrèrent la menace sur ses lèvres et la vengeance dans son regard. Le premier qui eût prononcé alors le nom de Jenny fut tombé sous

le couteau que Melchior pressait dans sa main tremblante.

Il n'y a pas à bord de secret longtemps gardé, Jenny entendit bientôt faire la remarque du changement qui s'opérait dans le caractère de son cousin.

La femme du monde la plus simple ne manque jamais de perspicacité lorsqu'il s'agit du principal, du seul intérêt de sa vie. Melchior croyait encore son secret caché bien avant dans son cœur, que Jenny l'avait découvert.

Alors le bonheur embellit Jenny de tout l'éclat du triomphe ; la naïve enfant ne sentit pas plus tôt sa puissance, qu'elle en usa en reine de quinze ans ; elle devint folâtre, maligne, coquette avec candeur, cruelle avec tendresse. Ce fut le dernier coup.

Melchior ne chercha plus à lutter contre son propre cœur ; il accepta les maux et les biens de cette existence nouvelle, et ne voulut résister qu'autant qu'il le fallait pour n'être pas coupable.

Mais si cette résistance eût été difficile dans une circonstance ordinaire de la vie, elle devenait pour ainsi dire surhumaine là où était Melchior.

Jeté au milieu de l'immense Océan, dans une petite société d'exception, où la nécessité est dieu, le navigateur ne saurait plier sa conviction aux mêmes volontés qui régissent les continents.

La mer est une contrée de refuge ; elle a ses immuables franchises, ses droits d'asile, ses solennels pardons. Là meurt l'empire des lois, si le faible parvient à devenir fort ; là l'esclavage peut se rire du joug brisé, et demander aux éléments protection contre les hommes.

Pour celui qui, comme Melchior, ne peut plus établir son bonheur dans la société, c'est une redoutable tentation que six mois arrachés sur les flots à l'inflexibilité des lois humaines.

### III.

Hélas ! c'est quelquefois un rêve bien bizarre qu'une traversée maritime. Là tout se confond, tout s'oublie ; là deviennent possibles les intimités prosrites sur le sol habit.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait d'étrange dans cette vie que le nom barbare des planches et des cordes, les mœurs brutales ou les sonores jurements des matelots ; la littérature nautique a faussé sa vocation et méconnu sa richesse, quand elle s'est bornée à ces stériles détails statistiques ; elle ne nous a pas assez dit l'influence de la situation sur le cœur humain, lorsqu'il se trouve ainsi poussé en dehors de la vie commune, et que son existence sociale est, pour ainsi dire, suspendue.

Une semblable transition dans ses mœurs peut le bouleverser et lui ouvrir une carrière d'espérances chimériques. Songe heureux bercé par les flots hospitaliers, mais que la moindre secousse d'un atterrissement doit faire évanouir !

Melchior se laissa emporter plus d'une fois à ces décevantes pensées. Il se demanda, dans sa philosophie sauvage et naturelle, si l'homme n'était pas le plus déplorablement organisé des animaux, puisqu'il avait la prévoyance, et s'il ne répondrait pas mieux au vœu de la création en jouissant d'un beau jour qu'en le troublant par les remords de la veille ou l'appréhension du lendemain.

C'étaient là de bien hautes et téméraires pensées pour Melchior, mais elles viennent ainsi plus souvent qu'on ne pense aux esprits droits et simples.

Chaque nuit il eut des heures de délire où il jura d'oublier toutes ces conventions intéressées, dont le sentiment s'appelle une conscience ; il tordit ses mains avec rage, et demanda au ciel, parmi les gémissements de la vague et les plaintes du vent dans les cordages, pourquoi, ainsi qu'aux autres hommes, il ne lui avait pas laissé sa part d'avenir.

Quelle était donc la cause des insomnies désespérées de ce jeune homme ? Pourquoi ne devinait-il pas que le

bonheur était sous sa main ? Que ne l'acceptait-il avec transport au lieu de le fuir avec terreur !

C'est qu'un horrible secret dormait dans ses entrailles ; c'est que son amour ne pouvait plus apporter à Jenny que la honte et le déshonneur ; c'est que Melchior était marié.

A peine âgé de vingt ans, il revenait vers sa patrie muni d'une assez forte somme de butin faite sur un pirate d'Alger, lorsqu'il s'arrêta en Sicile, et se fit honneur d'une partie de sa richesse avec la Térésine. Il réservait le reste à sa mère.

La Térésine était une fille adroite, intrigante, et sachant jouer la vertu au désespoir avec assez d'intelligence.

Au moment où Melchior voulut s'éloigner, elle déploya tous ses talents dramatiques avec un tel succès (elle était précisément dans un jour d'inspiration) que le crétule et naïf jeune homme crut avoir abusé de son innocence. Il l'épousa.

Un frère de la Térésine, huissier avide et retors, veilla à ce que le mariage ne manquât d'aucune des formalités qui pouvaient le rendre indissoluble. Il n'est besoin de dire que le contrat assura à madame Melchior le reste de la part de pillage échue à Melchior sur le corsaire.

Le lendemain de la cérémonie il surprit une irréversible preuve de l'infidélité de sa femme ; il partit les mains vides et le cœur libre, mais il n'en resta pas moins irrévocablement lié à cette femme oubliée, dont il fallut bien se ressouvenir auprès de Jenny. C'était là le motif de sa facile soumission, de sa grossière froideur. Il avait cru pouvoir sans danger et sans crime transiger mentalement avec la fantaisie de son oncle. Pour assurer l'existence de sa mère il était descendu sans remords à cette feinte, et maintenant encore il croyait n'avoir compromis que son propre bonheur, joué que son propre avenir.

Il y avait des jours cependant où il croyait sentir la main de Jenny brûler et trembler dans la sienne, des jours où son humide regard lui semblait trahir d'ineffables révélations. Et puis il rougissait de son orgueil ; il avait honte de se trouver fat, et il retombait plus avant dans l'inouïe souffrance qui le dévorait.

Dès qu'il revenait au sentiment du devoir, la douleur abreuvait son âme ; il demandait compte à Dieu avec d'amers sanglots de sa portion d'existence, si fatalement perdue. Avait-il réussi à engourdir ses remords, il s'éveilla en sursaut au bord d'un abîme, et pria le ciel de le préserver.

Six mois plus tôt peut-être, il eût consenti à tromper une femme qui se fût offerte à son grossier amour ; car s'il avait été honnête homme jusque-là, c'était par instinct, peut-être par hasard.

En lui avait bien toujours résidé je ne sais quelle loyauté innée, germe de grandeur longtemps inculte ; mais aujourd'hui, l'image de Jenny radieuse et pure venait, comme une révélation d'en haut, éclairer le néant de ses pensées.

Avant elle il avait eu des sensations ; elle lui apportait des idées ; elle trouvait des noms à toutes ses facultés, un sens à des noms qui n'étaient pour lui jusque-là que des mots ; elle était le livre où il apprenait la vie, le miroir où il découvrait son âme.

Un soir Jenny lui parut plus dangereuse que de coutume ; elle avait parlé secrètement à son père ; elle lui avait avoué que Melchior commençait à lui sembler plus digne d'elle. Le nabab s'en était réjoui.

Jenny croyait tenir le bonheur dans sa main ; elle bénissait la destinée qui s'ouvrait si large et si facile devant elle. La seule chose qu'elle eût regardée comme incertaine, l'amour de Melchior lui était assuré. Le manque d'espoir le retenait encore, mais il n'y avait qu'un mot à dire pour le combler de joie.

Jenny s'amusa comme une enfant de l'impatience qu'elle lui supposait ; elle jouait encore avec ses tourments ; elle était si sûre de les faire cesser ! Elle tenait son aveu en suspens comme un trésor dont elle était or-

gueilleuse, et se plaisait à le faire briller aux yeux de l'infortuné qui ne devait jamais s'en réjouir.

Melchior, tout éperdu, tout palpitant sous le feu de ses regards, désireux de comprendre ce muet langage, épouvanté lorsqu'il croyait l'avoir compris, fut pendant le souper, en proie à une violente irritation fébrile. Le repas se prolongea plus que de coutume. On fit du punch et du gloria. Jenny prit du thé.

Melchior restait enchaîné sur le divan auprès d'elle ; la lampe suspendue à la voûte n'éclairait plus que faiblement l'intérieur de la salle. Dans cette lueur vague, Jenny apparaissait comme une création si fine et si suave, que Melchior se figura être sous l'empire d'un de ces rêves qui le dévorait dans l'ardeur des nuits, alors que Jenny surgissait devant lui fugitive et décevante comme ses espérances ; il prit sa main avec un mouvement de fureur, et, protégé par l'ombre qui s'épaississait autour d'eux, il y imprima non pas ses lèvres, mais ses dents. Ce fut une caresse cruelle et terrible comme son amour.

Jenny étouffa un cri et se tourna vers lui d'un air de reproche ; une larme de souffrance coulait sur sa joue ; mais, dans l'incertitude de la lumière, Melchior cru voir dans son œil humide une expression de pardon et de tendresse si passionnée qu'il taillit tomber à ses pieds.

Alors faisant un effort sur lui-même, il s'élança dans l'escalier de l'écouille sous le prétexte d'aller demander de la lumière ; il courut sur le pont, enjamba les bastings et se jeta sur un porte-hauban.

Ces banquettes, adossées extérieurement à la coque du navire, sont des sièges fort agréables pour rêver ou pour dormir lorsqu'on est sous le vent, qu'un air vif et pur dilate vos poumons et que dans une belle nuit d'été l'écume vient mollement vous baiser les pieds.

La journée avait été sombre ; le ciel était encore parsemé de nuages longs, étroits, déchirés, lorsque la lune commença à sortir de la mer. Son disque était rouge comme le fer dans la fournaise ; le bord plongeait encore dans les flots noirâtres, l'autre s'enfonçait sous un bandeau d'un bleu sombre qui ceignait l'horizon.

On eût dit un soleil à demi éteint se levant pour la dernière fois sur un monde prêt à rentrer dans le chaos. Cette lune mate et sanglante avait quelque chose d'effrayant pour une âme remplie d'amour et par conséquent de superstitions.

Melchior pensa à Dieu. Il ne se demanda plus s'il existait ; il en avait trop besoin pour en douter ; il le conjura de le protéger, de sauver Jenny...

Un léger bruit lui fit lever la tête ; en se retournant, il vit au-dessus de lui comme une ombre diaphane qui semblait voltiger sur la rampe du navire ; c'était Jenny qui se hasardait, imprudente et folâtre, à rejoindre son fugitif. Le vent faisait claqueter sa robe blanche et collait autour de ses jambes fines et rondes les larges plis de son pantalon.

— Allez-vous-en, Jenny, cria Melchior avec un ton d'autorité. Vous allez tomber à la mer, vous êtes une folle !...

— Si vous me croyez si maladroite, répondit-elle, donnez-moi la main.

— Je ne vous la donnerai point, reprit-il avec humeur ; les femmes ne viennent point ici ; c'est contre ma consigne.

— Vous mentez, Melchior !

— Un coup de vent peut vous jeter à la mer.

— Et si j'y tombais, ne sauriez-vous pas me sauver ?

Et se laissant mollement bercer par toutes les ondulations que la houle imprimait au navire, Jenny, soit par coquetterie, soit pour se divertir de l'effroi de Melchior, restait là comme une jeune mouette perchée dans les cordages.

— Je ne vous sauverais peut-être pas, Jenny ; mais, à coup sûr, je périrais avec vous !

— Puisque c'est pour vous-même que vous tremblez, je vais faire cesser votre anxiété.

En parlant ainsi, elle s'élança comme une blanche levrette, et tomba sur ses pieds, à côté de Melchior ;

mais il ouvrit ses bras, et le contre-coup y fit tomber la jeune fille.

En sentant ce beau corps frissonner sur sa poitrine, en respirant cette mousseline de l'Inde, tout imprégnée d'un chaste parfum de jeune fille, tandis que le vent lui jetait au visage les cheveux cheveux de Jenny, Melchior sentit aussi s'évanouir sa force.

Un nuage passa devant ses yeux, et son sang bourdonna dans ses oreilles. Il étroitait Jenny contre son cœur; mais ce fut une joie rapide comme l'éclair. Un froid mortel lui succéda. Il déposa tristement sa cousine auprès de lui, et resta silencieux et sombre, découragé de souffrir.

Mais Jenny, tout enfant qu'elle était, sembla deviner en ce moment les dangers de son imprudence; elle demeura quelques instants confuse, éprouva je ne sais quel malaise, et regretta d'être descendue dans le porte-hauban; mais elle était venue là pour réparer ses harbaries, et la conscience du bien qu'elle allait faire lui rendit le courage.

— Tout à l'heure, Melchior, dit-elle, vous n'étiez pas sûr de me sauver si je tombais à la mer. C'est la votre caractère, je crois. Vous doutez de la destinée; vous avez le courage du malheur; mais vous n'avez pas de confiance en votre avenir.

— Oh! dit Melchior avec humeur, chacun son lot. Vous êtes contente du vôtre, je le crois bien! Moi, je ne me plains pas du mien: ce n'est pas le fait d'un homme.

— Qui donc vous a rendu si différent de vous-même depuis peu? dit-elle avec une douceur insinuante; car elle eût bien voulu faire solliciter un peu ses bienfaits. Le malheur, disiez-vous naguère, n'a de prise que sur les cœurs faibles. Qu'avez-vous fait du vôtre Melchior?

— Et où prenez-vous que j'aie un cœur, Jenny? qui vous l'a montré, qui vous l'a vanté? Ce n'est pas moi, sans doute. Et si, le cherchant, vous ne le trouvez pas, à qui devez-vous vous en prendre!

— Vous êtes amer, mon bon Melchior; vous avez quelque chagrin? Pourquoi ne me le pas confier? Je l'adoucirais peut-être.

— Voulez-vous avoir pitié de moi, Jenny?

Jenny prit la main de Melchior et promit.

— Eh bien! laissez-moi, dit-il en la repoussant: c'est tout ce que je vous demande; car, en vérité, vous êtes bien cruelle envers moi sans le savoir.

— Sans le savoir! pensa Jenny.

Elle trouva un reproche profondément mérité dans ces trois mots.

— Je ne veux plus l'être, dit-elle avec effusion. Écoutez, Melchior; vous me croyez coquette? Oh! vous avez tort! C'est vous qui avez été cruel, et bien longtemps! Mais tout cela est oublié. Mes chagrins sont finis; que les vôtres s'effacent de même!

Et elle lui sourit à travers ses larmes.

Mais comme elle vit que Melchior restait immobile et muet, elle fit encore un effort sur cette délicate fierté de femme que Melchior ne savait pas épargner.

— Oui, mon cousin, lui dit-elle en mettant ses petites mains dans les larges mains de Melchior, avez confiance en moi... Mon Dieu! comment vous le dirai-je? comment vous le ferai-je croire? Vous ne voulez pas comprendre. C'est la faute de votre modestie, et je vous en estime davantage. Eh bien! je fais une chose contraire à la retenue qui convient à une jeune fille: je vous ouvre mon cœur; pourquoi vous le tiendrais-je fermé plus longtemps; n'êtes-vous pas digne de le posséder?

Melchior ne répondait rien. Il tenait les mains de Jenny étroitement serrées dans les siennes. Il tremblait, et la regardait d'un œil égaré.

Pourtant il y avait de la fascination dans ses yeux, qui étincelaient dans l'ombre comme ceux d'une panthère; puis il repoussa Jenny si brusquement, qu'il faillit la faire tomber. Il la ressaisit avec étroi et la serra de nouveau contre lui. Le banc était court pour deux personnes; il attira Jenny à demi sur ses genoux, et meurtrit son cou délicat de baisers rapides et furieux.

Jenny eut peur; elle voulut fuir, puis elle pleura, et revint en sanglotant se jeter à son cou.

— Parle-moi, Jenny, parle-moi, dit Melchior d'une voix étouffée. Il me semble quand je t'écoute que je suis mieux. Dis-moi que tu m'aimes; dis-le-moi, afin que j'aie vécu au moins un jour.

— Oui, je t'aime, dit la jeune fille, et je t'aime encore, méchant. Pourquoi sembles-tu en douter? Je t'aime alors même que tu méprisais cet amour caché dans mon cœur. Je t'aime encore mieux aujourd'hui, que j'ai vu s'ouvrir à moi ton âme virile; et puis encore, pour ton humble estime de toi-même, pour ta résistance loyale, pour ta fidélité à la foi jurée à mon père, pour le mépris que tu as des richesses, pour l'amour que tu portes à ta mère, pour combien de vertus ignorées de toi, ne t'aime-je pas, Melchior?

— Ah! laissez, laissez, Jenny, dit-il en cachant sa tête dans ses mains; ne me vantez pas ainsi: vous me faites rougir jusqu'au fond de mes entrailles. Ah! c'est que vous ne savez pas Jenny; je n'étais pas digne de vous; vous ne pouvez pas, vous ne devez pas m'aimer. Ce ne sont pas toutes ces vertus qui me forçaient au silence. Je... je ne vous aimais pas; j'étais une brute, un misérable; je ne voulais pas vous comprendre; je me croyais un cœur d'homme au-dessus de ces faiblesses-là. Je vous ai dédaignée, Jenny; vous devriez vous le rappeler, et ne pas me le pardonner ainsi... Non, Jenny, il ne faut pas me le pardonner...

L'infortuné éludait le motif, le terrible motif de sa résistance. Jenny se plaisait toujours à l'espoir de la vaincre.

— Je sais tout, lui disait-elle; vous étiez un grand enfant; vous ne saviez rien de toutes ces choses que l'éducation m'avait apprises. Oh! moi, je vous avais rêvé depuis longtemps. J'étais de beaucoup moins grande que je ne suis maintenant, et déjà je vous demandais à l'avenir. J'étais si seule, si mélancolique!

« Si vous saviez dans quels ennuis, dans quelles douleurs j'ai vécu! et puis dans quel isolement affreux je me suis trouvée après que tous mes frères eurent disparu tour à tour! Comme le désespoir de mon père me navrait, comme ses larmes retombaient sur mon cœur!

« Alors je sentis le besoin d'avoir un appui, un frère qui m'aidât à le consoler; mais nul de ceux qui s'approchent ne répondit à mon attente. Ils ne voyaient en moi, ces hommes à l'âme étroite, que l'héritière du nabab. Aucun ne se mit en peine de comprendre Jenny. Alors, mon ami, je priais chaque soir mon ange gardien de l'amener vers moi. J'appelais un cœur noble, ingénu comme le tien, un cœur où n'eussent pas régné d'autres femmes, et qui m'apportât en dot les mêmes trésors d'amour que je lui gardais.

« Oh! quand j'ai entendu prononcer ton nom pour la première fois, j'ai tressailli! comme si cela me rappelait quelque chose.

« Vois-tu, Melchior, j'ai un peu des superstitions du pays où je suis née. Il me semble que nous vivons plus d'une vie sur cette terre, et peut-être que, sous une autre forme, nous nous sommes déjà connus, déjà aimés...

— Que Dieu l'entende, Jenny! s'écria impétueusement Melchior, et qu'il me donne une autre vie que celle-ci pour te posséder.

Un coup de vent sec et brusque fit pêter l'écoute du grand hunier.

Le capitaine s'élança sur le pont, son *brailard* à la main.

— A la manœuvre, à la manœuvre! les passagers dans la dunette! Melchior, veillez à l'artimon!

Melchior saisit Jenny dans ses bras, la porta sur le tillac, et se rendit à son poste par une habitude d'obéissance passive, si forte qu'elle faisait encore taire la passion.

La nuit fut mauvaise, la mer dure et houleuse.

Cependant le vent tomba vers le matin; le ciel était balayé de tous ses nuages, lorsque le soleil se leva clair et chaud derrière le rocher de Sainte-Hélène. La brise matinale apportait le parfum des géraniums.

Deux seules personnes, Melchior et Jenny, passèrent

prèsque indifféremment en vue de cette île, qui renfermait encore le dernier prestige de la royauté.

Le ciel était d'un bleu si étincelant que les yeux en étaient fatigués. Seulement une légère vapeur troublait un peu la transparence de l'horizon.

Melchior prétendit que c'était là un temps de grain; de vieux matelots nièrent le fait; les passagers s'effrayèrent. Melchior, avec une joie cruelle, insista sur ce sinistre présage. Ne jamais revoir la terre, mourir en tenant Jenny embrassée, c'est le seul bonheur possible pour lui désormais, et il invoquait la colère des éléments.

Bientôt la fraîcheur du matin se convertit en brise soutenue; l'air devint piquant, et les vagues commencèrent à *moutonner*. Des troupes de marsonins passaient en grondant sous la proue du navire, et des satanites au plumage funèbre s'arrêtaient par intervalles sur le sillage du gouvernail.

Peu à peu les flots se teignirent en noir; le vent d'ouest augmenta, et cette partie de l'horizon se trouva comme subitement chargée de nuages légers et blanchâtres à leur naissance. On les voyait grandir avec rapidité, prendre du corps et passer à des teintes livides, mornes, cadavéreuses. D'abord ils traversaient les airs sans se dissoudre; puis, tombant sous le vent, ils disparaurent; mais à la fin il s'en forma un plus fixe et plus épais que les autres. Il s'étendit insensiblement jusque sur le navire, sans que sa base eût changé de place.

Peu de temps après, il avait envahi tout le ciel, et la tempête qu'il renfermait éclata avec un bruit semblable au claquement d'un fouet.

Frappé de ses redoutables ailes, le navire touchait les flots du bout de ses grandes vergues. Il fallut descendre les huniers et serrer toutes les voiles.

De gros oiseaux noirs s'abattirent autour de l'équipage avec des cris sinistres. Quelquefois un rayon du soleil se glissait obliquement dans une déchirure du nuage immense; mais sa lumière pâle et sans chaleur ajoutait encore à l'horreur du tableau.

Melchior avait retrouvé sa joviale insouciance, son énergique vivacité. Quand tout l'équipage était morne et consterné, lui seul touchait à l'accomplissement du seul de ses vœux qui pût être exaucé.

Pour Jenny, elle était profondément abattue. A quinze ans on ne renonce pas sans regret à un amour qui commence, à un bonheur qui se lève.

La nuit arriva, et les vents ne se calmaient point; la mer grossissait toujours.

Au milieu des ténèbres, les flots brillaient d'une infinité de phosphores, et le bâtiment semblait voguer sur une mer de feu. Les vagues, en se brisant, faisaient jaillir des gerbes de lumières.

Melchior quitta la manœuvre au plus fort du danger. Ses compagnons crurent qu'une des lames qui franchissaient par instants le tillac avec furie l'avait emporté.

Il était passé dans la dunette. Les passagers, rassemblés dans le salon, ne pouvant se tenir debout, s'étaient couchés pêle-mêle sur le parquet, adossés au divan stationnaire qui environnait le pourtour, les uns tourmentés du mal de mer, les autres terrassés par la frayeur. Ils avaient épuisé toutes les formules de la plainte et de l'exclamation, et gardaient un triste et morne silence.

Le nabab, brisé par la fatigue au point de ne plus sentir la peur, était tombé dans une sorte d'imbecillité. Il s'assoupissait chaque fois que le roulis avait cessé d'imprimer au navire un de ces bonds terribles dont chacun semblait devoir être le dernier. Jenny, agenouillée près de lui, pâle et toute couverte de ses longs cheveux épars, invoquait la Vierge. Jamais elle ne s'était montrée si belle aux yeux de Melchior.

Il posa sa main froide sur le bras de la jeune fille; elle tressaillit, et, s'attachant à lui avec force :

— Vous venez mourir avec nous? lui dit-elle.

Melchior ne répondit rien et l'attira vers lui.

Jenny se laissa machinalement entraîner dans une des cabines dont les portes donnaient sur le salon. C'était la chambre de Melchior, et il referma la porte.

— Pourquoi m'amenez-vous ici, dit Jenny en s'éveillant comme d'un rêve? Ma place est auprès de mon père; allons lui demander sa bénédiction, Melchior, et qu'il meure entre nous deux.

— Tout à l'heure, Jenny, répondit Melchior d'une voix calme. Avant que ce noble bâtiment soit brisé tout entier, il se passera encore une heure. Une heure! entendez-vous, Jenny, c'est tout ce qui nous reste.

— Mais je ne dois pas rester ici, dit Jenny dont l'effroi changeait de nature, que pensera-t-on?...

— Personne n'est en état de s'occuper de vous en ce moment, Jenny, pas même votre père. Moi seul je me rappelle que j'ai ici deux vies à perdre. Écoutez-moi, Jenny. Si nous étions à cette heure libres tous deux, devant un prêtre, me donneriez-vous votre main?

— Ma main, mon cœur, tout! répondit-elle.

— Eh bien! il n'y a point ici de prêtre, mais nous sommes devant Dieu. Il m'est témoin que je vous aime de toutes les forces d'une âme humaine. N'est-ce point là un serment solennel et sacré?

— Il me suffit pour mourir heureuse, dit Jenny en jetant ses bras au cou du marin.

— Eh bien! lui dit-il avec un transport qui ressemblait à de la rage, sois donc à moi sur la terre; car qui sait si comme toi j'ai mérité le ciel? Tu ne voudrais pas te séparer à jamais de moi sans être ma femme, Jenny! Quand la Providence me refuse un jour de vie, tu ne voudrais pas te faire sa complice? Viens! dans cet instant suprême tu es plus que le Dieu qui me frappe; tu lui disputes sa proie, tu annules l'effet de sa colère. Viens et ne crains pas la mort, car je ne regretterai pas la vie.

Il était à ses genoux, il couvrait son sein de larmes brûlantes.

— Oh! Melchior, dit Jenny éperdue, écoutez le craquement du navire : n'irritons pas le ciel dans ce moment.

— Le ciel! c'est toi, dit Melchior; est-ce qu'il y a un autre Dieu que toi, ma Jenny? Ne me repousse donc plus, si tu ne veux que la mort me soit horrible...

« Oh! hâtons-nous! entendez-tu cette vague qui vient de tomber au-dessus de nos têtes? Et cette autre? c'est comme le bruit du canon. O délices célestes! Jenny, ma Jenny, il ne te reste qu'un instant pour me prouver que tu m'aimes, et tu ne peux me refuser!... »

#### IV.

Cependant le navire, battu par la houle, jeté tour à tour sur chacun de ses flancs fatigués, semblait attendre dans une pénible agonie le moment de sa destruction.

Mais, contre toute espérance, il résista; le vent tomba un peu, la mer s'aplanit insensiblement.

Vers le matin on put entendre la voix humaine au-dessus du rugissement des vagues; celle de James Lockrist appelait sa fille avec anxiété; celle du capitaine criait par l'écoutille de l'habitacle :

— Oh d'en-bas! ferons-nous un vœu pour vous faire monter, Melchior?

Les deux amants profitèrent de la confusion qui régnait encore pour se séparer sans être vus.

Jenny alla cacher son visage brûlant dans le sein de son père, et Melchior, en remuant sur le pont, vit avec terreur que le danger était passé, et que chacun remerciait Dieu, la Vierge ou Satan, selon sa prédilection particulière.

Ce jour-là Melchior fut pâle, abattu, distrait; ses yeux ne rencontraient plus ceux de Jenny, et quand elle se fut décidée à l'interroger sur sa santé, il lui répondit d'un air effaré qu'il était accablé de sommeil.

Jusqu'au soir l'équipage fut trop occupé de réparer les avaries du bâtiment pour s'apercevoir de la préoccupation de Melchior; mais le soir, à souper, on remarqua qu'il cherchait à s'enivrer sans y parvenir, et qu'après avoir bu beaucoup de rhum, il était plus triste qu'auparavant; le capitaine, qui l'aimait, remit au lendemain à

le réprimander de son absence à la manœuvre la nuit précédente.

La lune n'était pas encore levée lorsque Melchior descendit dans le portes-hauban.

Un instant après Jenny fut à ses côtés; il lui avait fait un signe en quittant le réfectoire.

— Jenny, lui dit-il en la forçant de s'asseoir sur ses genoux, regrettes-tu de n'avoir rendu heureux? Rougis-tu d'être ma femme?

Jenny ne répondit que par des larmes et des caresses.

Melchior lui dit encore :

— Tu crois à une autre vie, n'est-ce pas, ma bien-aimée?

— J'y crois, surtout depuis que je t'aime, lui répondit-elle.

— L'autre nuit, pendant la tourmente, reprit Melchior, j'ai vu deux flammes s'agiter à la cime des mâts : elles semblaient se chercher, se fuir, s'appeler tour à tour, puis elles se joignirent et disparurent.

« Penses-tu, Jenny, que ce fussent deux âmes ? »

En parlant ainsi, Melchior se dressa sur la banquette en tenant toujours Jenny dans ses bras.

Ce mouvement lui fit peur; elle se cramponna à son vêtement.

— Sois tranquille, lui dit-il, rien ne nous séparera; tu ne seras jamais à un autre qu'à moi, et je ne perdrai jamais ton amour.

En disant ces mots, il s'élança avec elle dans la mer.

Le cri que poussa Jenny fut entendu du timonnier; l'alarme fut donnée. On vit Melchior lutter contre la houle encore trop rude qui le rejetait contre la poupe.

Un matelot, habile nageur dont il avait sauvé la vie, le retira de la mer; mais le corps que Melchior tenait embrassé ne rouvrit pas les yeux, et retourna le lendemain à la mer avec les cérémonies d'usage pour les sépultures nautiques. Melchior ne comprit rien à ce qui se passait autour de lui; il sourit d'un air stupide en voyant le nabab arracher ses cheveux blancs.

Sa santé se rétablit plus vite qu'on ne l'espérait, et il

reprit son service, qu'il remplit avec une admirable ponctualité, jusqu'à son débarquement en France. Seulement, il fut impossible de lui arracher une parole relative à sa vie passée et au terrible événement qui lui avait fait perdre la mémoire.

En arrivant chez sa mère, Melchior trouva parmi des lettres qui l'attendaient un papier qui sembla fixer son attention; il le regarda longtemps et parut faire d'incroyables efforts pour ressaisir le sens des choses qu'il contenait; puis, tout d'un coup, il le froissa dans ses mains, poussa un cri terrible et courut à une fenêtre pour s'y précipiter.

On se jeta sur lui, on ramassa le papier; c'était l'extrait mortuaire de la Térésine.

On le tint garrotté pendant plusieurs jours; il déchirait les cordes avec ses dents; il les rompait avec la tension de ses muscles, il couvrait d'imprécations les gardiens qui cherchaient à le préserver de sa propre fureur; il leur demandait ensuite avec des sanglots une arme pour s'ôter la vie.

Cette crise cessa; la mémoire disparut. Melchior reprit son service à bord d'un bâtiment freté pour Buenos-Ayres.

C'est encore aujourd'hui un excellent officier de marine, ponctuel, vigilant et brave. Seulement, une fois par an, sa mémoire revient; il s'élançe aux sabords, appelle Jenny et veut se noyer.

Les matelots qui l'ont connu à bord de l'*Inkle et Yarikō* assurent qu'il a perdu la raison pour n'avoir jamais su boire, et ils en tirent comme principe d'hygiène la conséquence qui leur plait le mieux. Ils regardent comme ses instants lucides ceux où il perd le sentiment de son infortune et de ses remords; mais, au contraire, c'est la raison qui revient avec le désespoir et la fureur.

Alors on est obligé de le garder à fond de cale.

Le reste du temps, il est paisible et raisonne parfaitement sur toutes les choses présentes.

C'est alors qu'il est fou.

GEORGE SAND.





2nd  
1000

650

